COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

ARISTOTE

[CATÉGORIES]

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

Richard Bodéüs

Professeur à l'Université de Montréal

Ouvrage publié avec le concours du Centre National du Livre



PARIS
LES BELLES LETTRES
2001

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé M. Alain-Philippe Segonds d'en faire la révision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. Richard Bodéüs.

ISBN: 2-251-00497-1
ISSN: 0184-7155

AVANT-PROPOS

Il y a près de quinze siècles, à demi accablé, à demi ébloui, Simplicius observait : « Beaucoup de philosophes ont mis par écrit beaucoup de réflexions au sujet du livre des *Catégories* d'Aristote »[1]. Que dire aujourd'hui ?

L'importance d'un texte qui a suscité tant de commentaires à la fois justifie l'éditeur qui souhaite l'inscrire dans l'une de ses collections et décourage celui auquel il confie la préparation du travail. Encore s'il s'agissait d'une œuvre isolée, au propos évident, parfaitement datable, sûrement attribuable et transmise par quelque voie simple depuis longtemps explorée. Mais, ici, aucune de ces conditions favorables ne se trouve remplie et même l'intitulé traditionnel de l'ouvrage est franchement suspect ! L'introduction qui suit s'efforce de faire sommairement et provisoirement le point sur tous les problèmes que je viens d'évoquer, sans dissimuler les zones d'ombre où nos connaissances n'ont pas — ou ont difficilement — accès.

Il importe toutefois de relever au préalable qu'en raison même des problèmes qu'elle soulève et qui concernent non seulement l'interprétation d'Aristote, mais l'histoire de l'aristotélisme et de sa transmission, l'étude du texte des *Catégories* que nous publions répond à plusieurs préoccupations différentes.

1. *In Categorias*, p. 1, 3-4 (Trad. Ph. Hoffmann).

On tiendra pour évidente et conforme aux habitudes de la collection celle de procurer aux aristotélisants un texte grec convenable, assorti d'une traduction française, précédé d'une entrée en matière et, bien entendu, accompagné de notes explicatives, sans lesquelles, aujourd'hui, la pensée d'Aristote est devenue pratiquement inaccessible. Je préciserai seulement, touchant ces notes explicatives, naturellement moins développées qu'un commentaire en bonne et due forme, qu'elles procèdent d'un choix délibéré, presque inévitable, et sacrifient les renvois à la littérature savante qu'on trouvera dans une bibliographie thématique, au profit de références aux autres œuvres pertinentes du *Corpus Aristotelicum*. Je me suis interdit, avec cela, de gloser sur les gloses.

À la préoccupation évidente qu'on vient de dire s'en ajoutent d'autres. Le traité des *Catégories* ayant été souvent commenté dès l'Antiquité, spécialement dans l'école néoplatonicienne, les commentaires conservés de cette époque sont utiles à l'intelligence et à l'établissement du texte qu'ils prennent pour objet. Mais la réciproque est vraie dans une certaine mesure et l'on ne peut pas, considérant cette littérature, ne pas songer à ceux qui l'explorent pour elle-même. Ils sont d'ailleurs en droit d'attendre de ma part certaines indications touchant la manière dont les Anciens connaissaient, citaient et utilisaient le texte liminaire de l'*Organon*. C'est pour ce motif que j'ai cru bon, par exemple, de joindre à mon travail un relevé exact des portions de texte produites par chacun des principaux commentateurs. Mais on trouvera naturellement aussi, dans l'apparat critique, des informations complémentaires et, dans l'introduction, des considérations en tout genre les concernant. J'ai beaucoup reçu des études aujourd'hui en pleine expansion sur les commentaires d'Aristote. Je serais donc heureux de pouvoir en retour acquitter ainsi partiellement ma dette.

Une préoccupation analogue m'a conduit dans l'exposé de ma recherche portant sur la tradition manuscrite.

Bien qu'il soit un cas privilégié vu le grand nombre de ses témoins, le texte des *Catégories* nous est transmis par les mêmes principaux manuscrits qui conservent aussi l'*Organon* dans sa totalité. Je me suis donc efforcé de prendre en compte l'intérêt potentiel d'une recherche sur une partie de l'*Organon* pour les recherches consacrées au tout et aux autres parties. Ceux qui voudraient procurer de nouvelles éditions de ces textes ne sont pas les seuls à pouvoir légitimement réclamer mon attention. Il y a aussi les chercheurs — et ils sont nombreux — qui travaillent sur les versions latines des *Catégories* et sur les versions orientales, en langues arménienne, syriaque et arabe. J'ai personnellement étudié celles de ces versions qui offrent un intérêt pour l'établissement du texte grec, en plus de l'abondante tradition directe, dont j'ai tâché de repérer les branches principales. Mais, réciproquement, le repérage dont je parle n'est pas inutile à l'approfondissement des connaissances portant sur les versions étrangères. Les filiations identifiables entre témoins directs permettent au contraire de mieux identifier les sources possibles des témoins indirects et donc celles des différentes versions médiévales, en Occident ou en Orient.

En résultent certaines particularités dans l'élaboration et la présentation du matériel critique que j'offre au lecteur. Plus systématiquement que mon prédécesseur, Minio-Paluello, à qui la préoccupation d'éclairer la transmission du texte était en grande partie étrangère, j'ai collationné tous les plus anciens manuscrits grecs des *Catégories* (jusqu'au seuil du XIV[e] siècle). Grâce à quoi, de manière inattendue, j'ai acquis la conviction que le texte de l'édition procurée par Minio-Palluello devait être révisé en plusieurs endroits. J'ai donc cru nécessaire d'expliquer, dans un appendice exprès, pourquoi chacune de ces révisions me semblait convenable. Mais, en raison des préoccupations exposées plus haut, j'ai aussi tenu à présenter dans un apparat critique complet toutes les variantes qui signalent les différentes branches de la

transmission du texte grec, afin de satisfaire au souhait d'en disposer pour l'étude, soit du reste de l'*Organon*, soit des versions médiévales en langues étrangères, spécialement orientales. Je serais payé de ma peine si, parmi ceux qui se vouent à pareilles études et comptent pour certains au nombre de mes amis, il s'en trouvait dont le travail en puisse être facilité.

Mon éditeur a généreusement accepté d'imprimer cet apparat critique complet en fin de volume, donc, en plus de l'apparat, sérieusement abrégé, qui figure sous le texte grec. Pour ce supplément, pour tous les « ajouts » inhabituels qu'il m'a permis malgré les canons régissant la collection, pour la patiente relecture qu'il a faite de l'ensemble de mon travail et pour bien d'autres choses encore, qu'il soit chaleureusement remercié.

R. B.

INTRODUCTION *

I

De la place traditionnellement assignée aux *Catégories* dans le *Corpus Aristotelicum*

Le texte du *Corpus Aristotelicum* transmis sous le titre *Catégories* (*C*) est à bien des égards énigmatique. Mais une tradition qui remonte à la fin de l'Antiquité et qui fait écran, donne l'illusion du contraire, par la place qu'elle assigne à ce petit traité dans l'œuvre d'Aristote et, en définitive, par le rôle qu'elle prétend lui conférer dans l'initiation à la philosophie. On peut en juger par le témoignage des philosophes néoplatoniciens qui commentaient les *C* au seuil de leur enseignement[1] et dont l'étude est aujourd'hui très avancée[2].

* Les recherches préparatoires à ce livre ont été subventionnées par le Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada. — Les abréviations les plus usuelles utilisées dans les notes sont celles de l'*Année philologique* ; les autres sont expliquées *infra*, p. CLXXXIX.

1. Ces témoignages, bien connus, sont fournis principalement par Simplicius, *In Cat.*, p. 1-20, en voie de traduction : *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, Traduction commentée sous la direction de Ilsetraut Hadot, Fascicule I Introduction, première partie (p. 1-9, 3 Kalbfleisch), Leyde-New York, 1990 ; Philopon, *In Cat.*, p. 1-13 ; Ammonios, *In Cat* , p. 1-15 ; David, *In Cat* , p. 107-133 et Olympiodore, *In Cat.*, p. 1-25.

2. Pour ce qui suit immédiatement, on se reportera en particulier à I. HADOT, « Les Introductions aux Commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens et les auteurs chrétiens » dans *Les Règles de l'interprétation*, éd. par M. Tardieu, Paris, 1987, p. 99-122 et « La

D'après ceux-ci, on le sait, *C* serait le traité liminaire par lequel doit être inaugurée l'étude de la philosophie aristotélicienne et il formerait, avec le *De l'interprétation* et les *Premiers Analytiques*, une sorte de triptyque développant, dans l'ordre, une logique des termes, une logique des propositions et une logique des raisonnements. Ces opinions s'intégraient dans une vision plus large, celle qu'atteste le programme des études philosophiques mis au point par les mêmes néoplatoniciens et suivi *ne varietur* depuis Proclus (ve siècle), qui en avait définitivement établi les étapes. Le programme en question comprenait au départ une Introduction générale à la philosophie (précédant le Commentaire de l'*Isagogè* de Porphyre) puis, successivement, l'étude commentée des principales œuvres d'Aristote et de Platon. L'Introduction générale exposait notamment que le but de la philosophie (en dernière analyse, le bonheur) ne pouvait être atteint que moyennant ce long parcours exégétique. Proposant par ailleurs un classement des ouvrages d'Aristote, elle mettait en évidence ceux d'entre eux qui se prêtaient à l'exégèse initiatique, les ouvrages « où le philosophe s'exprime en son propre nom » et répertoriait ceux-ci dans l'ordre inverse de celui que devait adopter le commentaire. Venaient ainsi au terme du répertoire le groupe des écrits « instrumentaux » (l'*Organon*) et, parmi eux, les trois ouvrages qui, comme l'écrivait Simplicius, « portent sur la méthode démonstrative elle-même ou sur ses préliminaires : *Premiers Analytiques*, *De l'interprétation* et *Catégories* »[1]. L'im-

division néoplatonicienne des écrits d'Aristote » dans *Aristoteles Werk und Wirkung*, Paul Moraux gewidmet, t. II, Berlin-New York, 1987, p. 249-285. Cf., en dernier lieu, J. Mansfeld, *Prolegomena. Questions to be settled before the Study of an Author, or a Text*, Leyde-New York-Cologne, 1994, p. 15-21, et Ph. Hoffmann, « La fonction des prologues exégétiques dans la pensée pédagogique néoplatonicienne » dans *Entrer en matière. Les prologues*, sous la direction de J.D. Dubois et B. Roussel, Paris, 1998, p. 209-245.

1. Simplicius, *In Cat.*, p. 4, 29-31.

portance du triptyque se trouvait de la sorte consacrée et, par dessus tout, celle, littéralement primordiale, du traité *C*.

Résumant plus tard les conceptions que suppose pareille perspective, l'auteur anonyme (Aréthas ?) du Commentaire à *C* que contient le fameux codex *Vaticanus Urbinas gr.* 35, écrira ceci : « Nous dirons que, sans les catégories, pas non plus de prémisse ; sans prémisse, pas non plus de raisonnement ; sans raisonnement, pas non plus de démonstration ; sans démonstration, pas de discernement du vrai et du faux, ni de possibilité de choisir le vrai et rejeter le faux, ni, en retour, de choisir le bien et rejeter le mal ; sans cela, se trouvent du coup éliminées les capacités théorétiques et pratiques, avec cela, la philosophie et, avec elle, la possibilité d'être heureux ; de sorte que sans le livre des *Catégories,* il n'y aurait pas de bonheur »[1]. Nous sommes là au terme d'une longue tradition, au cours de laquelle — est-il besoin de le rappeler ? — les œuvres d'Aristote ont été interprétées en sens très divers et enfin mises à contribution dans un programme d'études évidemment étranger au dessein de leur auteur présumé.

On sait aussi que les idées que véhicule le néoplatonisme à la fin de l'Antiquité incorporent des éléments antérieurs ; et, touchant la place de *C* dans le *Corpus Aristotelicum*, ses liens avec les deux autres traités du triptyque, ainsi que la nature de l'ouvrage lui-même, ces idées ont vraisemblablement une origine beaucoup plus lointaine. Elles remontent en tout cas plus haut que Proclus, puisque, au IIIe siècle déjà, Porphyre défendait l'idée que *C* inaugure l'enseignement de la philosophie, faisant

1. *'Αρέθα Καισαρείας Σχόλια εἰς τὴν Πορφυρίου « Εἰσαγωγὴν » καὶ τὰς 'Αριστοτέλους « Κατηγορίας ». Arethas of Caesarea's Scholia on Porphyry's « Isagoge » and Aristotle's « Categories »*, A critical edition by M. Share (Corpus Philosophorum Medii Aevi, Commentaria in Aristotelem Byzantina, 1), Athènes-Paris-Bruxelles, 1994, p. 135, 35-136, 3.

au passage allusion au fameux triptyque[1], dont la conception n'a d'ailleurs rien de spécifiquement néoplatonicien et qui donc pourrait parfaitement avoir été élaboré avant lui.

Comme exégète de *C*, Porphyre était, en effet, lui-même l'héritier d'une longue tradition, dont le point de départ connu se trouve dans les travaux d'Andronicos de Rhodes (Ier siècle avant notre ère) et de ses successeurs immédiats qui ont favorisé la renaissance de l'aristotélisme[2]. Les informations fragmentaires dont nous disposons pour apprécier le jugement porté par Andronicos sur la place de *C* dans l'œuvre d'Aristote sont fournies par son catalogue raisonné qui, retouché çà et là sans doute, a bientôt servi de modèle canonique au classement des textes du *Corpus*. Or dans ce catalogue raisonné, tel que transmis par les auteurs arabes (via un obscur Ptolémée), la partie correspondant aux ouvrages « où Aristote

1. Porphyre conteste à cet endroit l'intitulé Πρὸ τῶν τοπικῶν donné par certains à notre traité, comme si celui-ci devait précéder les *Topiques*. Il écrit : « ... pourquoi pas plutôt Πρὸ τῶν ἀναλυτικῶν et Πρὸ τοῦ Περὶ ἑρμηνείας ? Car si l'on doit faire de l'apprentissage des catégories un préalable, ce n'est pas en raison de l'enseignement des *Topiques*, mais aussi en raison de l'apprentissage des analytiques et celui des prémisses catégoriques et pour ainsi dire en raison de tous les apprentissages » (*In Cat.*, p. 56, 25-28). Cet extrait montre que Porphyre défend premièrement l'idée que les œuvres d'Aristote doivent être rangées en séquence, deuxièmement l'idée que, dans cette séquence, *C* doit précéder les (*Premiers*) *Analytiques* et même le *De l'interprétation*, enfin, troisièmement que *C* est le texte par lequel il conviendrait d'inaugurer l'étude de toute la philosophie aristotélicienne. Ces idées sont par ailleurs à la base du projet de l'*Isagôgè*, destiné à introduire à la lecture d'Aristote.

2. Sur les travaux consacrés par Andronicos à *C*, voir P. Moraux, *Der Aristotelismus*, I, p. 97-113 ; R. Goulet, Art. *Andronicus de Rhodes* dans DPhA I, Paris, 1994, p. 201-202 ; H.B. Gottschalk, « Aristotelian philosophy in the Roman world from the time of Cicero to the end of the second century AD » dans ANRW, II, 36, 2 [1987], p. 1099-1103 ; et « The earliest Aristotelian commentators » dans *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and Their Influence*, Edited by R. Sorabji, Londres-Ithaca, 1990, p. 69-77.

s'exprime en son propre nom », comme disaient les néoplatoniciens, autrement dit la partie correspondant en gros à notre *Corpus*, commence aussi par la mention des traités « instrumentaux » de l'*Organon* et, plus précisément encore, par les traités intitulés *Catégories*, *De l'interprétation* et *Premiers Analytiques*, celui-ci précédé, toutefois, des *Topiques*[1]. Ce n'est pas exactement le triptyque que nous connaissons, puisque son troisième élément ne semble pas (encore ?) immédiatement rattaché au couple des deux premiers ; mais enfin, le catalogue témoigne d'une réflexion où ont l'air de se mettre en place les idées qui nous sont familières. On devine en effet que, pour Andronicos, les œuvres principales d'Aristote sont à classer (et, peut-être, à lire et à étudier) dans un ordre précis, que les œuvres de portée méthodologique, regroupées ensemble, occupent le premier rang (probablement à titre instrumental) et enfin que le traité de *C* ouvre la série des œuvres méthodologiques, suivi du *De l'interprétation*... Nous ne savons pas si Andronicos partageait la conception du fameux triptyque[2], mais c'est possible ; car le processus de mise en place des idées particulières que nous venons de rappeler (en ce compris l'ébauche d'un triptyque logique) avait vraisemblablement été engagé avant lui, dès la fin de la période hellénistique.

C'est la conclusion qui peut, semble-til, se tirer de l'examen d'un document sûrement préandronicien, conservé dans la doxographie de Diogène-Laërce[3]. Le

1. La reconstitution du catalogue andronicien a été présentée par I. Düring, *Aristotle in the Ancient Biographical Tradition*, Göteborg, 1957, p. 221-231 et reproduite dans *Aristotelis opera*, vol. III *Librorum deperditorum fragmenta*, collegit O. Gigon, Berlin-New York, 1987, p. 38 b-45 b. Les titres concernés apparaissent aux n°s 29 à 32.

2. On verra cependant (*infra*, p. XXIV-XXVI) qu'Andronicos semble avoir joué un rôle déterminant dans l'« invention » de *C* et dans la place capitale qui lui fut assignée, en débaptisant en quelque sorte le traité en question.

3. Diogène Laërce, V, § 28-29, reproduit par O. Gigon dans *Aris-*

document en question, d'inspiration nettement stoïcienne et fondé sur une maigre connaissance de l'œuvre d'Aristote, présente la philosophie de ce dernier comme un tout, comme un « corps » de doctrines, subdivisé en « parties », à la manière du système stoïcien, et prétend nous décrire ensuite chacune de ces parties, à commencer par la partie « logique » ou instrumentale du système. Apparaît ainsi, pour la première fois, la conviction qu'un « corps » de doctrines aristotéliciennes se subdivise en différentes « parties » constitutives et en même temps que la partie baptisée « logique », en raison de son caractère instrumental sans doute, réclame pour elle le premier rang. Ce n'est pas tout. Mettant à part et en évidence les ouvrages d'Aristote consacrés à la logique du vrai et les travaux réservés à l'étude du « discernement » (κρίσις), le doxographe précise que cette dernière se développe en deux étapes appelées, dans le vocabulaire stoïcien, discernement des « lemmes » (c'est-à-dire des prémisses) et discernement de la « déduction » (c'est-à-dire du raisonnement). On voit ici comment l'influence de la logique stoïcienne a projeté sur le *Corpus* réputé logique d'Aristote, un lien entre l'étude des prémisses et l'étude des raisonnements, lien qui correspond à la prétendue articulation des deux derniers traités mis plus tard en série, après celui de *C*, pour former avec lui un triptyque. Les deuxième et troisième éléments du triptyque étaient donc déjà potentiellement en place avant Andronicos, conformément à l'idée que, si le raisonnement logique peut être analysé en prémisses constituantes, l'apprentissage de la logique, allant du plus simple au plus complexe, passe d'abord par celui des prémisses. On

totelis opera, vol. III, p. 24 b 24-47. Ce texte a été brièvement discuté par P. Moraux dans RPhL, 47 (1949), p. 5-43, puis rediscuté dans *Elenchos*, 7 (1986), p. 247-294 (spécialement, p. 267-290). Nous présentons ci-après le résumé de l'étude que nous lui avons consacrée « L'influence historique du stoïcisme sur l'interprétation de l'œuvre philosophique d'Aristote », RSPT, 79 (1995), p. 553-586.

voit comment un argument analogue, fondé sur l'analyse des prémisses en termes constituants, a pu conduire — et a probablement conduit chez Andronicos — à placer au début de la logique une étude des termes. Mais restait encore à identifier, parmi les textes d'Aristote, ceux qui correspondent le mieux à chacune de ces trois étapes.

Or le document préandronicien, on le constate non sans surprise, ignore apparemment (ou, du moins, néglige) l'existence d'un traité intitulé *Catégories* et d'un traité intitulé *De l'interprétation*. Il assigne donc expressément au discernement des « lemmes » ou prémisses, les *Premiers Analytiques* (où Aristote traite, en fait, du syllogisme) et, dès lors, au discernement de la déduction, les *Seconds Analytiques* ! Tout cela démontre évidemment une piètre connaissance du *Corpus*. Dans un cadre artificiel probablement fourni par le modèle stoïcien, le doxographe s'est efforcé hâtivement de loger certains ouvrages d'Aristote dans l'ignorance de leur contenu exact. Après que les textes d'Aristote ont été mieux connus, à l'époque d'Andronicos, il a donc fallu procéder à un ajustement, dès lors qu'on reconnut que les *Premiers Analytiques* présentaient à l'évidence une étude du raisonnement, plutôt que des prémisses qui le constituent. Par conséquent, il n'est pas aventureux de penser, sachant la fin de l'histoire, que la découverte ou la prise en compte du *De l'interprétation* a permis de remplir, pour l'étude des prémisses, la place laissée vide par l'assignation des *Premiers Analytiques* à l'étude du raisonnement, plus conforme à son objet véritable, et que la découverte ou la prise en compte de *C*, elle aussi, a permis de fournir, en introduction à toute la logique, un traité qui, semblait-il, consiste à analyser les termes simples dont est constitué tout jugement servant de prémisse[1].

1. Autant la prise en compte de *C* par Andronicos lui-même est bien attestée, autant celle de *De l'interprétation* laisse cependant subsister des doutes, car, bien qu'il l'ait inclu dans son catalogue, Andro-

L'influence des Stoïciens à cet égard peut, encore une fois, n'avoir pas été négligeable, dans la mesure où les philosophes du Portique appelaient « prédicat » (κατηγόρημα) la plus petite unité de sens ni vraie ni fausse, qui s'attribue : « ce qui se dit de quelque chose, ou la chose rapportée au sujet d'un autre ou d'autres, ou le dicible incomplet rapporté au cas direct pour donner naissance au jugement »[1]. Sans y regarder de trop près, c'est ce que *C* paraît appeler κατηγορία ou genre d'attribution et qui, « sans connexion », n'est ni vrai ni faux (*C*, 2 a 4-10). Plus généralement, l'idée stoïcienne que l'étude des dicibles incomplets précède l'étude des dicibles complets, et celle-ci l'étude des divers raisonnements, n'a pas sans doute été étrangère à la volonté de créer une séquence analogue à l'aide du triptyque placé en tête de l'*Organon*. Que la volonté d'Andronicos, en mettant particulièrement à l'honneur le traité de *C*, ait été de faire pièce, d'une certaine façon, aux Stoïciens, c'est ce que laisse entrevoir la publication, par son contemporain, le stoïcien Athénodore, d'un ouvrage intitulé *Contre les catégories d'Aristote* (Πρὸς τὰς 'Αριστοτέλους κατηγορίας)[2], qui pourrait bien être la réplique du Portique à une entreprise rivale.

nicos, semble-t-il, avançait un argument contre l'authenticité de ce dernier ouvrage (cf. Ammonios, *In De interpr.*, p. 5, 28 et Moraux, *Der Aristotelismus*, I, p. 117-119 et en dernier lieu J. Barnes, « Roman Aristotle » dans *Philosophia togata II. Plato and Aristotle in Rome*, ed. by J. Barnes and M. Griffin, Oxford, 1997, p. 27) ; mais tous ses successeurs ont récusé cet argument.

1. Fr. 696 Hülser (cf. fr. 697).

2. Cité dans Simplicius, *In Cat.*, p. 62, 25-26 et Porphyre, *In Cat.*, p. 86, 23. L'identité d'Athénodore n'est pas certaine, étant donné la multitude des personnages homonymes vivant à cette époque ; les historiens inclinent à penser qu'il s'agit d'Athénodore de Tarse, fils de Sandon, né à Cana : cf. R. Goulet, Art. *Athénodore* (490) et *Athénodore de Tarse, dit Calvus* (497) dans DPhA I, p. 652 et 655. Quoi qu'il en soit, on ne dispose, pour dater notre Athénodore, que d'un *terminus ante quem*, fourni par la réplique que (selon Simplicius, *In Cat.*, p. 62, 27 et Porphyre, *In Cat.*, p. 86, 24) lui avait adressée Cornutus, lui-même banni de Rome en 65 de notre ère. P. Moraux (*Der Aristotelis-*

Quoi qu'il en soit — les détails de toute cette affaire nous échappent — une chose au moins semble claire : c'est que la volonté de créer, au début de l'*Organon*, un triptyque inauguré par *C* a forgé un ensemble totalement artificiel, en ce sens que les trois traités qui le constituent sont visiblement étrangers les uns aux autres. Les *Premiers Analytiques* présentent une étude formelle des syllogismes, eux-mêmes définis par la position relative des termes contenus dans les prémisses et symbolisés par des lettres. Certes, cela suppose une connaissance au moins sommaire de ce qu'on entend par « terme » (ὅρος) ou « prémisse » (πρότασις) et celle des sortes de prémisses. Mais Aristote explique avec précision tout cela dans les trois premiers chapitres de l'ouvrage, annoncés du reste par son introduction. L'ouvrage se suffit donc parfaitement à lui-même et n'exige aucune étude préparatoire. Le *De l'interprétation* ne peut d'ailleurs passer pour ce genre d'étude préparatoire. Jamais il ne fait mention de syllogismes, de prémisses ou de termes. D'un autre côté, à la différence de la logique stoïcienne qui considère des raisonnements complexes, décomposables en propositions complexes, dont il importe de distinguer la nature grammaticale et qui se décomposent en propositions simples, elles-mêmes décomposables, la théorie du syllogisme formel, chez Aristote, ne nécessite pas de la même façon une étude préalable des formes de pré-

mus, II, p. 585) considère que les travaux d'Andronicos constituent un *terminus post quem*. Ce n'est pas absolument garanti, car le titre *Contre les catégories d'Aristote* (en un ou plusieurs livres, selon les sources) ne signifie pas nécessairement que l'ouvrage était dirigé contre le traité d'Aristote intitulé *Catégories*, qu'Andronicos avait mis à l'honneur ; Athénodore pouvait viser, en effet, la doctrine des catégories attribuée à Aristote et connue par d'autres sources (aucun fragment conservé de l'ouvrage d'Athénodore ne semble obligatoirement supposer la connaissance du texte de *C*). Mais Moraux a probablement raison, du fait que, sans les travaux d'Andronicos, Athénodore pouvait beaucoup plus difficilement avoir accès même aux doctrines d'Aristote.

misses, que distingue seulement leur caractère universel ou particulier, affirmatif ou négatif ; et ces dernières, du type « B appartient à A », où les termes variables sont traités symboliquement, ne nécessitent pas non plus une étude préalable des modes d'attribution (les distinctions catégoriales)[1]. Au total, l'unité de la science du langage et de la syllogistique, n'apparaît donc pas chez Aristote comme chez les Stoïciens et, sans cette unité, disparaît la raison de procéder à la mise en série des éléments du triptyque.

On comprend peut-être mieux que *C* ait été rapproché du traité *De l'interprétation*. La première section de ce dernier ouvrage (la section dite « linguistique » : chap. 1-6) expose en effet les éléments constitutifs et les formules du langage rationnel, dont certaines, les formules déclaratives, servent, dans la seconde partie, à une étude de la contradiction. Or, dans *C*, les « choses dites sans connexion » (chap. 4-8) peuvent aussi, d'une certaine manière, compter parmi les éléments constitutifs du langage rationnel et, de son côté, l'étude des opposés (chap. 10) traite aussi, notamment, de la contradiction entre affirmation et négation. Mais, outre que ces rapprochements sont superficiels et n'impliquent pas une articulation entre les deux traités, encore moins la préséance de *C* sur *De l'interprétation*, aucun de ces deux ouvrages très visiblement n'a été conçu dans la perspective d'introduire aux *Premiers Analytiques*.

Jusqu'à un certain point, *C* apparaît même comme un texte plutôt isolé dans l'ensemble du *Corpus Aristotelicum*. Il est, en effet, l'un des rares ouvrages (avec quelques textes très certainement apocryphes, nous y reviendrons) qui ne comportent aucune référence à

1. On rappellera que si Avicenne estimait que *C* est un traité extérieur à l'*Organon*, c'est parce que la logique, disait-il, n'a nullement besoin de l'analyse des termes que ce traité propose. À ce sujet, voir I. Madkour, *L'Organon d'Aristote dans le monde arabe*, 2[e] éd., Paris, 1969, p. 79-83.

quelque autre texte que ce soit du *Corpus* et auxquels aucun autre texte du *Corpus* ne renvoie[1]. Relativement isolé, ce texte était aussi, à l'époque hellénistique, assez mal connu. Rappelons qu'il était ignoré du doxographe préandronicien dont Diogène Laërce rend l'écho et à qui nous devons le premier exposé de la « logique » aristotélicienne. Coïncidence ou fait significatif, il semble également absent, du moins sous le titre que nous lui connaissons, dans la forme primitive du plus ancien catalogue des œuvres d'Aristote, dressé probablement par Hermippe (IIIe siècle avant J.-C.)[2]. Certes, l'ignorance n'était probable-

1. Cf. Bonitz, *Index Aristotelicus*, p. 97 b 48-49 et 102 a 19-27. On pourrait se poser la question de savoir si le fameux passage de *Topiques*, I, 9, 103 b 20-23, le seul qui énumère aussi, comme *C* (1 b 25-2 a 4), les dix distinctions catégoriales, ne contenait pas une référence implicite à notre traité. Mais il n'en est rien et ce genre de question ne se pose en vérité que pour qui tient pour acquis que *C* doit précéder naturellement, comme traité liminaire du *Corpus*, tous les autres textes que celui-ci contient. Les références d'une œuvre à l'autre (ou d'une partie d'ouvrage à une autre partie) sont au nombre de ces indices qui permettent de regrouper entre eux ou, au contraire, de dissocier les uns des autres plusieurs textes du *Corpus*. Aucune ne concerne *C*. Certes, toutes ces références, on le sait, ne sont pas nécessairement le fait d'Aristote et certaines peuvent avoir été introduites par ses premiers « éditeurs » au début de l'époque hellénistique. Mais, dans cette dernière éventualité, il faudrait encore constater que les premiers « éditeurs » ont travaillé sans considérer notre texte et, si l'on peut dire, dans l'ignorance de celui-ci.

2. Dans ce catalogue ancien, présenté dans *Aristotelis opera*, t. III, p. 24 et 27, sous la double version de Diogène Laërce et d'Hesychios, le titre Κατηγοριῶν ᾱ (respectivement, n° 142 et n° 132) a été, semble-t-il, ajouté tardivement (ainsi que le titre Περὶ ἑρμηνείας, qui lui fait suite) à la fin du répertoire primitif, à un endroit qui trahit l'addition (interposé entre la mention d'un recueil de dispositions légales et celle de la célèbre collection des *Constitutions*). Cette particularité est étudiée en détail dans P. Moraux, *Les listes anciennes*, p. 131 et 187-204. Celui-ci contestait l'attribution du catalogue ancien à Hermippe, mais, comme l'a souligné I. Düring (dans *Classica et Medievalia*, 17 [1956], p. 11-21 ; cf. *Aristotle in the Ancient Biographical Tradition*, p. 67), cette attribution est la moins contestable.

ment pas totale. Un passage de Quintilien rapporte l'opinion d'un rhéteur dont les sources datent peut-être d'une époque lointaine et qui semble placer à la base des états de cause (στάσεις) la liste des dix « éléments » à laquelle, selon Aristote, se rapportent toutes les questions ; la liste, non seulement correspond aux dix « catégories », mais est illustrée par des exemples que l'on trouve dans le texte de *C* (1 b 27-2 a 4)[1]. Cependant, la connaissance de ce traité dans les milieux philosophiques ou non de cette époque serait-elle moins douteuse, il reste qu'on assiste visiblement à sa promotion quand commence la renaissance de l'aristotélisme avec Andronicos de Rhodes et ses successeurs. Sorti de l'ombre et de son

1. Quintilien, *Inst. Oratoria*, III, 6, 23-24 : « Ac primum Aristoteles elementa decem constituit, circa quae uersari uideatur omnis quaestio : οὐσίαν quam Plautus essentiam uocat [...] qualitatem [...] quantitatem [...] ad aliquid [...] ubi et quando, deinde facere pati habere, quod est quasi 'armatum esse', 'uestitum esse', nouissime κεῖσθαι [...] ut 'iacere', 'stare' ». La source directe de Quintilien, qui ne connaît Aristote qu'à travers des intermédiaires, pourrait être Plautus, stoïcien de l'époque d'Auguste, dont il signale la traduction latine d'οὐσία et dont il dit ailleurs (X, 1, 124) qu'il est « in Stoicis rerum cognitioni utilis » ! Mais Plautus avait-il lui-même fait le rapprochement entre les « catégories » d'Aristote et les états de cause ? Cette dernière éventualité ne peut être prouvée, mais n'est pas à exclure totalement, étant donné l'habitude qu'avaient les rhéteurs hellénistiques, sur la question des états de cause, de nommer certains états comme les catégories d'Aristote, et parfois même de les répartir en οὐσία et συμβεβηκότα : cf. III, 6, 36. Ainsi, sait-on, par exemple, que le rhéteur Hermagoras de Pergame déjà (IIe s. avant J.-C.), le premier selon certains (III, 6, 3) à utiliser le mot στάσις pour désigner les états de cause (= Hermagoras, fr. 9 Mathes) et, selon Quintilien (III, 6 21), le premier aussi à avoir défini l'état de cause (= Hermagoras, fr. 10 a Mathes), appelait l'état de qualité (ποιόν), un état κατὰ συμβεβηκός (III, 6, 56 = fr. 13 b Mathes). Quintilien croit encore savoir que l'état de μετάστασις (dérivé du « relatif » d'Aristote) était une invention d'Hermagoras, bien que, dit-il, les germes, à défaut du nom, s'en trouvent chez Aristote lui-même (III, 6, 60). Sur la doctrine des états de cause, voir M. Patillon, *La théorie du discours chez Hermogène le rhéteur. Essai sur les structures linguistiques de la rhétorique ancienne*, Paris, 1988, p. 56-59. A.Ph. Segonds me signale, dans le même ordre d'idée, un passage de Longin, *Ars Rhetorica* (éd. Vaucher, Genève, 1854, p. 314, 1;

relatif isolement à partir d'Andronicos, le traité *C* semble avoir changé spectaculairement de destin.

Ce changement, qui vaut à *C* le premier rang dans la série des œuvres d'Aristote, va de pair avec l'attention privilégiée, sinon exclusive, réservée à une partie de l'ouvrage, la première et la plus longue (1 a 25-11 b 15), la seule qui traite des « catégories » et dont s'autorise le titre traditionnel (Κατηγορίαι). De nombreux passages (plus d'une soixantaine) dispersés dans les principaux traités qu'Andronicos remettait à l'honneur, mais surtout (pour plus de la moitié) dans la *Métaphysique*, font état explicitement des distinctions catégoriales et en usent à des fins diverses[1]. Ils ont probablement aidé tous les lecteurs d'Aristote à prendre conscience du rôle universel joué par ces distinctions chez le philosophe et contribué à donner de l'intérêt à un texte qui, sans doute, parle peu de « catégories »[2], mais enfin semble traiter des genres les plus universels. À ce titre, l'ouvrage ne méritait-il pas aussi d'ouvrir le cursus de la philosophie aristotélicienne ?

Bref, un complexe de raisons qu'on devine à l'œuvre ont dû jouer dans la promotion de *C* et produire à son endroit une fascination si puissante qu'elle réussit à faire oublier que c'est par un coup de force qu'Andronicos l'a imposé à l'attention. C'est de ce coup de force que nous allons maintenant parler, en examinant les titres attribués à ce traité par la tradition.

fr. 48. 23-56, p. 190-191 Brisson-Patillon, CUF, Paris, 2001), qui distingue, à propos de l'invention, entre χρόνος (= πότε), ἔχειν, κεῖσθαι, ποιεῖν et πάσχειν.

1. Une liste de ces passages a été dressée par K. Œhler (*Aristoteles Kategorien*, 2e éd., Berlin, 1986, p. 352-355) et reproduite par M. Zanatta (*Aristotele. Le categorie*, Milan, 1989, p. 463-465).

2. Le mot κατηγορία n'y est employé que quatre fois (3 a 35, 39 ; 10 b 19 et 22), jamais avec le sens de « genre » (même si, par ailleurs, le mot γένος est appliqué à la qualité et au relatif, en 11 a 38 et une seconde fois à l'ensemble, en 11 b 15), mais toujours avec la signification d'attribution (ou mode d'attribution) conforme au verbe κατηγορεῖσθαι (employé, quant à lui, trente-cinq fois).

II

Des titres attribués au traité

La bonne fortune d'avoir conservé plusieurs commentaires anciens de notre traité nous vaut d'être assez bien documentés sur les titres divers qui lui ont été donnés, semble-t-il, depuis l'époque hellénistique, jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Les commentateurs néoplatoniciens avaient fait de la justification du titre de l'ouvrage un point particulier de l'introduction spéciale qui précédait son explication[1]. Avec Porphyre, qui les avait précédés dans cette discussion[2], tous conviennent apparemment de deux choses. Ils reconnaissent, d'une part, que plusieurs titres concurrents pourraient servir ou ont servi à baptiser en quelque sorte notre traité, mais ils reconnaissent aussi, d'autre part, que seul le titre *Catégories* (Κατηγορίαι) s'impose comme l'appellation qui convient. Autrement dit, dès l'époque de Porphyre, la question semble déjà pratiquement réglée et, sauf exception, les commentateurs s'entendent entre eux pour dire qu'elle doit recevoir la même réponse. Avant cela d'ailleurs, Alexandre d'Aphrodise usait couramment de l'appellation devenue traditionnelle et qui fit bientôt l'unanimité ou presque[3]. Mais il fut un temps, celui des premiers commentateurs, où la question du titre était sans doute plus sérieusement controversée, car elle paraît liée au contenu du texte à intituler et, par ce contenu, à l'idée que l'on se fait du projet auquel il répond. Elle était aussi

1. Voir Simplicius, *In Cat.*, p. 15, 26-18, 6 ; Philopon, *In Cat.*, p. 12, 17-27 ; David, *In Cat.*, p. 132, 22-133, 8 ; Ammonios, *In Cat.*, p. 13, 12-14, 2 et Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 13-37.

2. Porphyre, *In Cat.*, p. 56, 14-57, 20.

3. Cf. Alexandre, *In Top*, p. 97, 27-98, 1 ; *In Met.*, p. 242, 15 ; 245, 35 ; etc.

liée, par voie de conséquence, à la question, si préoccupante pour les anciens, de savoir où classer le traité parmi les textes du *Corpus Aristotelicum*. Son enjeu semble donc avoir été considérable.

Or l'on sait aujourd'hui de façon presque certaine qu'à l'origine du débat se trouve une initiative d'Andronicos de Rhodes. C'est à lui, en effet, son Catalogue en fait foi, que l'on doit la suggestion d'intituler Κατηγορίαι le traité identifié ainsi dans les témoignages ultérieurs ; et nous savons que cette initiative correspond à la volonté d'écarter, comme inapproprié, un titre plus ancien sous lequel il était connu jusqu'alors[1]. Boèce atteste clairement pareille intention dans un passage de son Commentaire qui concerne l'ultime section de *C* (11 b 17 et sqq.). Il écrit :

> « Mais, de l'avis d'Andronicos, cet ajout [la section 11 b 7 et sqq.] n'est pas d'Aristote. Et toujours selon l'opinion de l'intéressé, la section qui porte sur les opposés [= 11 b 7-14 a 25], sur les choses simultanées [= 14 b 24-15 a 12], sur l'antérieur [= 14 a 26-b 23], sur le mouvement [= 15 a 13-33] et sur l'équivocité de l'avoir [= 15 b 1-32] a sans doute été ajoutée par celui qui a donné à ce petit livre le titre Πρὸ τῶν τοπικῶν et cela, dans l'idée que ces matières étaient nécessaires à l'ouvrage, exactement comme les *Catégories* sont utiles à la science des *Topiques*. Mais c'était ignorer celle-ci, c'est-à-dire que les *Topiques*, autant que l'exigeait leur contenu, ont suffisamment mis de l'avant des indications concernant tout ce qui a été ajouté et concernant les prédicaments »[2].

1. Sur ce point, voir M. Frede, *Essays in Ancient Philosophy*, Minneapolis, 1987, chap. 2, p. 17-21. Ce chap. 2 est la version anglaise de « Titel, Einheit und Echtheit der Kategorien », communication publiée dans *Zweifelhaftes im Corpus Aristotelicum : Studien zu einigen Dubia*, Akten des 9. Symposium Aristotelicum, Hrsg. von P. Moraux und J. Wiesner, Berlin-New York, 1983, p. 11-18.

2. Boèce, *In Cat.*, IV, PL 64, 263 B et sqq. Le texte qu'il faut citer est le suivant, établi correctement par J. Shiel (dans VChr, 11 [1957], p. 179-185) : « Sed Andronicus hanc esse adiectionem Aristotelis non

Ce témoignage prouve qu'à l'époque hellénistique notre traité était connu sous un titre qu'Andronicos a récusé en dénonçant l'apparentement de ce traité et des *Topiques*. Mais surtout, il apparaît que le titre ancien s'appliquait à l'ouvrage dans sa totalité, tandis que le titre *Catégories* proposé par Andronicos s'applique, quant à lui, à la seule première partie du texte, celle qui traite des « catégories », à l'exclusion de tout le reste. C'est pourquoi la substitution d'un titre à l'autre par Andronicos ne va pas sans un coup de force qui consiste à soutenir hardiment que la dernière partie de l'ouvrage est apocryphe ou du moins (la chose n'est pas tout à fait claire) a été rattachée artificiellement et indûment à la première partie par quelqu'un qui n'était pas Aristote.

Que laisse comprendre au fond pareil coup de force ? Il semble que recueillant, pour les éditer, les textes conservés sous le nom d'Aristote et mettant la main à l'occasion sur notre petit traité, Andronicos était déjà suffisamment à l'affût d'un exposé d'Aristote consacré aux « catégories » pour que, face à un ouvrage intitulé Πρὸ

putat, simulque illud arbitratur idcirco ab eo fortasse hanc adiectionem (de oppositis et de his quae simul sint et de priore et de motu et de aequiuocatione habendi) esse factam, qui hunc libellum Ante Topica <in>scripsit, quod haec ad illud opus necessaria esse putauit sicut ipsae Categoriae prosint ad scientiam Topicorum, hanc quidem ignorans (scilicet sufficienter in Topicis, quantum ad argumenta pertinebat, et de his omnibus quae adiecta sunt et de praedicamentis fuisse propositum) ». Une information semblable, mais moins précise, figure dans Simplicius, *In Cat.*, p. 379, 8-12 (« En effet, certains, parmi lesquels figure même Andronicos, prétendent que ces développements en dehors du propos du livre, sont un ajout effectué par celui qui a intitulé Πρὸ τῶν τόπων le livre des catégories. Ils ignorent, ces gens-là, combien ces exposés apportent une aide utile, non seulement à l'étude topique, mais aussi à l'argument qui porte sur les catégories »). Il semble que, résumant une information que Boèce rapporte avec plus de détails, Simplicius l'ait aussi travestie. Alors que Boèce taxe d'ignorance l'auteur de l'ajout et lui reproche d'avoir uni ce qui devrait être séparé, Simplicius semble traiter, lui, d'ignorants, les savants comme Andronicos, à qui il reproche d'avoir voulu dissocier ce qui doit être uni.

τῶν τοπικῶν (ou Πρὸ τῶν τόπων)[1], où il est en partie question de celles-ci, mais en partie seulement, il osât d'autorité distraire de l'ouvrage en question toute une section où il est question d'autre chose, alors que l'intitulé appliqué à l'ensemble du texte condamnait par avance cette hypothèse. L'attitude d'Andronicos s'explique bien si, comme nous l'avons vu auparavant, sa quête d'un exposé sur les « catégories » était celle d'un exposé susceptible d'introduire à la « logique » aristotélicienne par l'analyse des éléments constitutifs des prémisses de tout syllogisme apodictique. Tout ce qui ne traitait pas de ces éléments, dans la seconde partie du traité, était *a priori* menacé d'athétèse.

On sait que le jugement d'Andronicos, touchant la nécessité de scinder le texte de *C*, fut probablement négligé déjà par son disciple Boethos de Sidon[2] et qu'il n'a pas entraîné l'adhésion de beaucoup[3], les deux parties du texte ayant été conservées et commentées ensemble jusqu'à la fin de l'Antiquité[4]. En revanche, la plupart des

1. Nous reviendrons tout à l'heure sur cette variante, que présente notamment Simplicius (cf. note précédente).

2. Boethos, le premier à avoir commenté en profondeur *C* (cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 1, 17-18), d'une façon volontiers critique au demeurant (cf. Moraux, *Der Aristotelismus*, I, p. 147-164), avait, en effet, pris en considération la seconde partie du texte aussi bien que la première (cf. Gottschalk, « Aristotelian philosophy in the Roman world » dans ANRW, II, 36, 2, p. 1099, n. 104).

3. On ne peut mettre aucun nom sur ceux que Simplicius (cf. p. XXV, n. 2 [p. XXVI]) rangeait avec Andronicos, ni sur ceux que mentionne Ammonios dans une remarque parallèle (*In Cat*, p. 14, 18-20 : « certains disent que ces développements [= les postprédicaments] sont des compositions inauthentiques, ajoutées par ceux qui veulent faire lire les lieux avant les catégories ».

4. Le commentaire de Porphyre (rédigé par questions et réponses) n'est conservé que pour la première partie du texte (jusqu'en *C*, 11 b 8), mais cela tient à l'état de nos sources manuscrites (toutes semblent être sous la dépendance du *Mutinensis* 69, mutilé). L'exception, selon toute vraisemblance, est donc seulement apparente, d'autant que les fragments du grand commentaire perdu du même Porphyre concernent aussi la seconde partie du texte. Seul le Pseudo-Archytas, dont nous

successeurs d'Andronicos ont appuyé son initiative de débaptiser notre traité en récusant l'intitulé ancien qu'il portait à l'époque hellénistique. Une telle inclination laissait ouverte la question de savoir si la proposition d'Andronicos de substituer Κατηγορίαι à l'intitulé ancien était la bonne. Les débats que la question a soulevés et dont l'issue est connue, portaient sur la manière d'identifier le plus correctement possible la nature des choses « qui se disent sans connexion », telles que répertoriées dans la liste de *C*, 1 b 26-27, et telles qu'analysées, pour les principales, dans la suite du texte jusqu'en 11 b 15 seulement. Sont-ce des « catégories » et en quel sens ? Sont-ce plutôt des « genres » de l'être, au sens strict ? Sont-ce des distinctions linguistiques ? Ou encore autre chose ? L'histoire de ces polémiques anciennes reste à écrire. Elle ne nous intéresse ici que dans la mesure où elle se trouve étroitement liée à l'invention des titres concurrents de Κατηγορίαι[1].

En fait, l'intitulé devenu classique ne semble avoir présenté que deux variantes sérieuses. La première, la plus importante, est encore évoquée au XIe siècle, dans le *Parisinus Coisl.* 330, où notre traité se trouve présenté de la manière suivante : ἀριστοτέλους κατηγορίαι περὶ τῶν δέκα γενικωτάτων γενῶν. La conviction de certains pour qui la première partie de notre traité analyse, au fond, les genres de l'être, les genres les plus universels qui soient, a conduit les intéressés à penser que pareil

parlerons plus loin, paraît avoir respecté la séparation, en recomposant en quelque sorte les deux parties du texte sous la forme de deux essais distincts (cf. Gottschalk, « Aristotelian philosophy in the Roman world » dans ANRW, II, 36, 2, p. 1131).

1. On trouve, dans le cas de celui-ci, des variantes sans importance pour le fond mais qui témoignent du fait que l'appellation exacte n'était pas fixée : Δέκα κατηγορίαι / Κατηγορίαι δέκα, Περὶ (τῶν) κατηγοριῶν (cf. *cod. Urbinas* 35 in *Aristotelis opera*, IV, p. 32 b 32-33 Brandis ; Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 23 ; David, *In Cat.*, p. 132, 24 ; Philopon, *In Cat.*, p. 12, 17, 26 ; Porphyre, *In Cat.*, p. 56, 14-15 et 59, 17, 28, 34).

exposé serait plus judicieusement intitulé si l'on recourait, pour ce faire, à une formule conforme à l'interprétation ontologique : Περὶ τῶν γενῶν τοῦ ὄντος ou quelque chose d'approchant[1]. Ceux qui pensaient de la sorte, d'après nos sources, se réclamaient de l'exemple de Plotin, dans ses objections aux « catégories » d'Aristote, c'est-à-dire dans le premier traité de la VIe *Ennéade* (lui-même intitulé Περὶ τῶν γενῶν τοῦ ὄντος)[2].

Une seconde variante, concurrente de la première, était fournie par ceux qui voyaient plutôt dans les « choses dites sans connexion » les expressions rationnelles des concepts les plus universels. Et cette opinion semble inspirer la recommandation d'intituler le texte d'Aristote Περὶ τῶν καθόλου λόγων, à l'instar, disent nos meilleures sources, d'un traité du pythagoricien Archytas de Tarente[3]. Le traité en cause est bien connu, mais il

1. Περὶ (τῶν) γενῶν, Περὶ τῶν δέκα (γενικωτάτων) γενῶν, Περὶ τῶν γενῶν τοῦ ὄντος (cf. *cod. Urbinas* 35, p. 32 b 33-35 Brandis ; Simplicius, *In Cat.*, p. 15, 28-29 ; 16, 16-17 ; Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 31 ; David, *In Cat.*, p. 132, 25 et 33 ; Philopon, *In Cat.*, p. 12, 24-25 et 27 ; Porphyre, *In Cat.*, p. 56, 31-32 ; 57, 13-14 et 59, 31-33.

2. Convaincu que les Péripatéticiens croient à l'existence de dix genres de l'être (*Enn.*, VI, 1, 15 et sqq.) et donc qu'Aristote, dans *C*, présente l'analyse de ces genres, Plotin s'efforce en fait de démontrer que les distinctions aristotéliciennes ne sont pas proprement génériques, que chacune d'elles regroupe en réalité des choses qui n'ont pas l'unité d'un genre et donc se trouve être une appellation équivoque (« catégorie »), c'est-à-dire une unité simplement nominale. Ce qui n'empêche pas Plotin (en VI, 3) de donner un sens aux (principales) distinctions catégoriales dans l'analyse de l'être sensible. Héritier de Plotin, Porphyre a néanmoins dû prendre une distance critique à l'égard de son maître sur divers points ; voir à ce sujet Ch. Evangeliou, *Aristotle's* Categories *and Porphyry*, Leyde, 1988, spécialement, p. 164-181 ; S.K. Strange, « Plotinus, Porphyry, and the Neoplatonic Interpretations of the *Categories* » dans ANRW, II, 36, 2, p. 955-974.

3. Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 17, 26-28 ; *cod. Urbinas* 35, p. 32 b 38-39 Brandis. Dans David, *In Cat.*, p. 132, 27, ce titre est mis à tort sur le compte d'Adraste d'Aphrodise et Archytas est cité comme auteur d'un Πρὸ τῶν τόπων ; en revanche, chez Philopon, *In Cat.*, p. 22, 31, Archytas est crédité d'un Περὶ γενῶν.

n'est pas l'œuvre d'Archytas ; c'est en fait un apocryphe du IIe siècle, au plus tôt de la fin du Ier siècle de notre ère, composé sur le modèle fourni par la première partie de *C*[1]. La composition constitue une interprétation du modèle[2]. Mise sous le nom d'Archytas, elle passait pour l'expression d'une doctrine antérieure à Aristote lui-même. Cette fausse autorité a peut-être donné du poids à l'argument de ceux qui voulaient intituler la première partie de *C* de la même manière que l'ouvrage de son prétendu devancier. Mais aucun argument, ni d'autorité, ni d'aucune sorte, n'a décidé la tradition en ce sens.

C'est le titre andronicien Κατηγορίαι qui s'est imposé, pour une part, semble-t-il, en raison de la faiblesse des solutions alternatives, mais aussi, pour une autre part non négligeable, en raison d'un certain usage invoqué explicitement dans nos sources. Celles-ci rapportent en effet que, selon ses partisans, l'intitulé Κατη-

1. Il a été édité par H. Thesleff (dans *The Pythagorean Texts of the Hellenistic Period*, Åbo, 1965, p. 3 et sqq. et 22 et sqq.) puis par T.A. Szlezák, sous le titre Περὶ τοῦ καθόλου λόγου ἤτοι δέκα κατηγοριῶν d'après le texte de l'*Ambrosianus gr.* 23 (A 92 sup.), avec, en regard, les très longs extraits parallèles cités par Simplicius (*Pseudo-Archytas über die Kategorien. Texte zur griechischen Aristoteles-Exegese*, Berlin-New York, 1972, p. 34-57 ; l'édition est accompagnée d'une introduction, d'une traduction allemande et d'un commentaire). Le texte avait été, à l'origine, rédigé en dorien ; sa datation relative, comme l'a montré Szlezák (p. 153 et sqq.), est fonction des connaissances que semble avoir l'auteur des plus anciens commentateurs (Andronicos, Boethos, Athénodore,...). À basse époque, les commentateurs qui en font état, comme Simplicius, étaient convaincus de l'attribution à Archytas.

2. L'auteur défend la thèse suivante : « Je soutiens pour ma part que le langage rationnel (λόγος) est le composé de pensée (διάνοια) et de mot (λέξις) ; que la pensée est le signifié et le mot le signifiant <...> et aussi qu'il y a dix signifiés généraux (καθόλου) et un nombre égal de signifiants. Je dis en outre que les signifiés sont substance, qualité, etc. » (p. 34, 10-14 Szlezák). Mais sans doute l'auteur comprend-il que, par-dessous le signifié mental (la pensée), il y a l'être, puisque, plus loin, il appelle aussi ὄντα la substance et les accidents (p. 52, 6-7).

γορίαι s'autorise de l'exemple d'Aristote et de ses disciples immédiats (Théophraste d'Érèse, Eudème de Rhodes, etc.) qui auraient écrit des ouvrages homonymes, à l'imitation du maître[1]. Dans le cas d'Aristote, il est certain qu'à l'origine de pareille allégation, il ne peut y avoir, en fait d'usage, que l'utilisation du mot κατηγορία dans certaines expressions, telles, par exemple, τὰ γένη τῶν κατηγοριῶν (de *Topiques*, I, 9, 103 b 20-21) ou τὰ σχήματα τῆς κατηγορίας (de *Métaphysique*, Δ, 7, 1017 a 23), dans des passages où sont répertoriées les distinctions de *C* (1 b 26-27). Aucune de ces expressions, nous le savons, ne constitue, de la part d'Aristote, une référence à un texte intitulé Κατηγορίαι. Mais, pour des savants en quête de titre à donner à la portion de texte qui s'arrête à 11 b 15, elles étaient vraisemblablement une invitation à choisir Κατηγορίαι[2].

1. *Cod. Urbinas* 35, p. 32-33 Brandis (Κατηγορίαι, ὡς Ἀριστοτέλης ἐπέγραψε, Περὶ τῶν κατηγοριῶν, ὡς οἱ ἑταῖροι αὐτοῦ Ἀριστοτέλους) ; David, *In Cat.*, p. 132, 23-25 (οἱ μὲν γὰρ ἐπέγραψαν Κατηγορίαι, ὡς αὐτὸς ὁ Ἀριστοτέλης, οἱ δὲ Περὶ τῶν κατηγοριῶν, ὥς τινες ἑταῖροι τοῦ Ἀριστοτέλους) ; cf. *In Porph. Isag.*, p. 102, 2 ; Philopon, *In Cat.*, p. 7, 20-21 (οἱ γὰρ μαθηταὶ αὐτοῦ Εὔδημος καὶ Φανίας καὶ Θεόφραστος κατὰ ζῆλον τοῦ διδασκάλου γεγράφασι Κατηγορίας) ; Olympiodore, *In Cat.*, p. 13, 24-25 (μὴ μόνος Ἀριστοτέλης ἔγραψε Κατηγορίας, ἀλλὰ καὶ Θεόφραστος καὶ Εὔδημος, οἱ τούτου μαθηταί) et p. 24, 12-13. Cf. Ps. Elias, *In Porph. Isag.*, 28, 44 Westerink ; *Parisinus Coisl.* 160, p. 94 b 14-16 Brandis ; *Laurentianus* 72, 1 (dans Introduction à Ammonios, *In Cat.*, *CAG*, IV, 5, p. XXIII) ; *Parisinus gr.* 1973 et *Laurentianus gr.* 85, 1 (dans V. Rose, *Aristotelis Pseudepigraphus*, Leipzig, 1863, p. 129) ; Ammonios, *In Porph. Isag.*, p. 26, 13.

2. Ainsi, étant donné que pour Andronicos et ses successeurs, le premier traité du *Corpus* logique ne traite pas de l'attribution, mais plutôt de ce qui s'attribue (les termes), le mot κατηγορία a dû subir chez eux un glissement de sens. Pour Aristote, « toutes les prémisses se forment au moyen de prédications » (*Top.*, I, 9, 103 b 25-26) et le mot κατηγορία signifie « prédication », acte verbal par lequel, en fait, « on indique soit ce qu'est (un sujet), soit sa qualité, soit sa quantité, etc. » (103 b 26-27). Pour les commentateurs d'Aristote, en revanche, le mot κατηγορία désigne la diversité des choses indiquées par la prédication (soit les termes signifiants ou les sujets signifiés par

L'usage d'expressions semblables est-il concevable chez les disciples immédiats d'Aristote ? Nous ne pouvons le vérifier, faute de textes conservés sous leurs noms. Les œuvres de Théophraste que nous lisons ne l'attestent pas. Mais cet usage est évidemment probable. Faut-il prendre au sérieux, cependant, l'allégation selon laquelle en outre, ces disciples auraient écrit des ouvrages intitulés Κατηγορίαι ou Περὶ τῶν κατηγοριῶν ? Peut-on, sur ce point, s'en remettre aux témoignages tardifs[1] ? L'on est en mesure de voir au contraire que ceux-ci sont vraisemblablement le fruit, non de la connaissance d'ouvrages intitulés Κατηγορίαι aujourd'hui disparus, mais d'hypothèses gratuites ou reposant sur des indices mal interprétés. Les commentateurs tardifs étaient d'autant plus enclins à faire pareilles hypothèses qu'ils croyaient à l'authenticité de l'ouvrage attribué à Archytas[2]. Ils avaient donc la conviction que ce genre de littérature existait avant l'époque d'Aristote lui-même et leur sentiment était qu'après lui, ses disciples ne pouvaient s'exprimer sur le sujet que dans les mêmes termes. Ce qui au fond n'est pas impossible. Et il suffit que les disciples d'Aristote aient eu recours au mot κατηγορία (ou à des expressions aristotéliciennes où il figure) dans un passage quelconque qui concerne l'une ou l'autre des « catégories », pour que, renvoyant à ce passage à l'aide d'une formule du type περὶ τῶν κατηγοριῶν εἴρηται, un doxographe ou un ancien commentateur donne immédiatement à croire que Théophraste, Eudème et consorts avaient composé des ouvrages non seulement consacrés

eux) et prend le sens que nous lui connaissons, c'est-à-dire « catégorie ». Parce qu'il respecte l'usage français hérité de cette dernière signification, J. Brunschwig traduit donc l'expression aristotélicienne τὰ γένη τῶν κατηγοριῶν par « les catégories des prédications », où le mot « catégories » rend le mot γένη, non κατηγοριῶν (dans *Aristote. Topiques*, t. I, Paris, 1967, p. 13 et n. 2 *ad* 103 b 20-21).

1. C'est ce que fait M. Frede (*Essays in Ancient Philosophy*, p. 24-25).

2. Cf. Ammonios, *In Porph Isag* , p. 26, 16-17.

aux « catégories », mais intitulés Κατηγορίαι ou Περὶ τῶν κατηγοριῶν[1]. Il n'est donc pas du tout improbable que l'usage du mot κατηγορία se soit perpétué chez les philosophes dont on fait les disciples d'Aristote, dans des contextes apparentés à ceux de *Topiques*, I, 9 ou de *Métaphysique*, Δ, 7. Mais il semble qu'il faille faire son deuil des hypothétiques ouvrages intitulés Κατηγορίαι, rédigés par ces philosophes[2]. Ni sous le nom d'Aristote, ni sous le nom d'un quelconque de ses disciples immédiats, aucun traité n'a probablement jamais existé qui portât dans son titre le mot κατηγορία, avant qu'Andronicos ne songeât à utiliser ce mot pour baptiser le fragment de notre ouvrage qu'il venait d'amputer des « post-prédicaments ». L'usage invoqué par les commentateurs tardifs semble à cet égard une pure fiction.

Lorsque Andronicos de Rhodes mit la main sur notre traité (au complet), il savait, nous l'avons vu, que celui-ci était connu et répertorié avant lui sous un autre titre, celui que lui avait donné, soutenait-il, l'auteur auquel nous devrions la réunion artificielle de deux traités en un. Ce titre, que portait l'ensemble de l'ouvrage à l'époque hel-

1. L'allégation selon laquelle Alexandre d'Aphrodise aurait composé un commentaire, non seulement aux *Catégories* d'Aristote, mais à l'ouvrage homonyme de Théophraste (Olympiodore, *In Cat.*, p. 13, 25-26 et 30-35), s'explique probablement ainsi, par une allusion du type περὶ κατηγοριῶν εἴρηκε Θεόφραστος qui figurait dans le commentaire perdu d'Alexandre aux *C* et qu'accompagnait un exposé des idées de Théophraste relatives, certes, à des « catégories », mais non empruntées à un ouvrage intitulé Κατηγορίαι. L'hypothèse d'un tel ouvrage est contestée à bon droit dans H.B. Gottschalk, « Did Theophrastus write a *Categories* », *Philologus*, 131 (1987), p. 245-253. Le même jugement est de mise pour les autres disciples d'Aristote. Et l'hypothèse d'un commentaire d'Alexandre à ce traité n'est évidemment pas retenue par R. Goulet et M. Aouad, Art. *Alexandros d'Aphrodisias* dans DPhA I, p. 125-139.

2. Diogène Laërce reproduit (au livre V) des anciennes listes d'ouvrages attribués aux disciples d'Aristote (Théophraste, Eudème, etc.). Aucune de ces listes ne contient un Κατηγορίαι ou un Περὶ κατηγοριῶν. Nous reviendrons plus loin sur la liste de Théophraste (*infra*, p. CIV-CVII).

lénistique, apparaît, dans nos sources, sous deux variantes : Πρὸ τῶν τοπικῶν[1] (*Avant les topiques*) et Πρὸ τῶν τόπων[2] (*Avant les lieux*). De ces deux variantes, la seconde est très certainement l'originale d'où fut tirée la première, car elle correspond à un titre, Τὰ πρὸ τῶν τόπων, du plus ancien catalogue des œuvres d'Aristote que nous possédions (IIIe siècle avant notre ère ?), ce qui confirme évidemment, si besoin était, sa haute antiquité[3]. Bien après qu'il fut supplanté par le titre Κατηγορίαι, devenu traditionnel, son souvenir s'est parfaitement conservé et, avant cela, il s'est même trouvé des savants pour le défendre, notamment Adraste d'Aphrodise (IIe-IIIe s.), lequel, comme dit Simplicius, « n'était pas n'importe qui », puisqu'il fut l'un des maîtres de son compatriote Alexandre, « le » commentateur par excellence d'Aristote[4]. Expression d'une dissidence par rap-

1. Boëce, *In Cat.*, IV, 263 B 1 ; Porphyre, *In Cat.*, p. 56, 18 et 23 ; Simplicius, *In Cat.*, p. 15, 28 et 30 ; 16, 14.

2. *Cod. Urbinas* 35, p. 32 b 36-38 ; Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 34 et 134, 2-7 ; David, *In Cat.*, p. 132, 26 ; 133, 3 ; 241, 30 ; Ammonios, *In Cat.*, p. 14, 20 ; Simplicius, *In Cat.*, p. 379, 10.

3. C'est le n° 60 dans la version de Diogène Laerce et le n° 59 dans la version d'Hésychios (*Aristotelis opera*, III, p. 23 a 43 et p. 27 a 8).

4. Simplicius, *In Cat.*, p. 15, 36 (οὐχ ὁ τυχὼν ἐστιν ἀνὴρ...) ; cf. *cod. Urbinas* 35, p. 32 b 36-37 ; dans David, *In Cat.*, p. 132, 25-7, rappelons-le, Adraste est par erreur crédité de l'ouvrage intitulé Περὶ τῶν καθόλου λόγων, qui est d'un Pseudo-Archytas. Le même commentateur prétend plus loin (p. 241, 30) qu'Herminos (aussi ?) a intitulé Πρὸ τῶν τόπων le traité *C*. Herminos est peut-être l'un des autres maîtres d'Alexandre (cf. Moraux, *Der Aristotelismus*, II, p. 361-363 et 373 pour la notice de David à son sujet). Affichait-il l'opinion d'Adraste ? Cette opinion était-elle, comme le dit étonnamment Olympiodore (*In Cat*, p. 22, 34-36), celle de la plupart ? On l'ignore. On observe seulement que l'argument que lui prête David pour justifier l'appellation Πρὸ τῶν τόπων (l'importance des opposés dans le travail dialectique) est exactement celui qu'Olympiodore (*In Cat.*, p. 134, 2-7) prête à ceux qui justifient cette même appellation, non pour le traité dans son ensemble, mais pour la section des postprédicaments. Dès lors, de deux choses l'une : ou bien l'opinion d'Herminos a été mal comprise ou bien, ce qui est le plus probable, elle consistait à soutenir que l'ancien titre Πρὸ τῶν τόπων et les arguments qu'il suppose

port à l'orthodoxie de l'époque, l'opinion d'Adraste était exposée et défendue dans une étude intitulée *Sur l'ordre de la philosophie d'Aristote*. Cette œuvre, que nous ne connaissons plus en dehors des allusions qu'y fait Simplicius[1], devait mettre de l'avant, sur base d'un classement des œuvres d'Aristote, un programme original d'initiation à sa philosophie. Un trait de l'originalité affichée par Adraste se reflétait, sans aucun doute, très précisément dans sa volonté de prendre comme un tout un traité dont les autres ne considéraient volontiers que la première partie, de lui conserver son titre ancien, Τὰ πρὸ τῶν τόπων, et d'en faire une introduction aux *Topiques*, c'est-à-dire à la dialectique[2]. Cette mise en rapport équivalait au rejet du rapport de *C* avec les autres traités de la science démonstrative. Elle traduisait, à n'en pas douter, une profonde mutation dans la conception qui régissait l'initiation à la philosophie (aristotélicienne). Pour Adraste, on ne devenait pas philosophe en commençant par l'étude des textes qui exposent la logique du vrai et du nécessaire, mais par celle des textes qui exposent la logique du vraisemblable et du probable ; et l'étape initiale de cette initiation était fournie par le texte préliminaire *Avant les lieux*, non par un fragment de ce texte qu'on voudrait intituler *Catégories*. La raison ultime de ce choix méthodologique était probablement le principe

en faveur d'un rapprochement avec les *Topiques*, conviennent non pas à l'ensemble du traité, mais à la partie seulement que rejetait Andronicos.

1. D'après Simplicius, *In Cat.*, p. 16, 2 et 18, 16 (cf. *In Phys.*, p. 4, 12).

2. Dans les raisons que Simplicius prête à Adraste pour justifier ses positions (*In Cat*, p. 16, 4-16), Moraux a justement reconnu l'importance, semble-t-il décisive, d'une conception méthodologique ou didactique (cf. *Der Aristotelismus*, II, p. 315). L'idée qu'Adraste aurait conservé le titre Πρὸ τῶν τόπων à notre traité et rapproché celui-ci des *Topiques*, « en raison de la parenté de la fin des *Catégories* avec les lieux » (*cod. Urbinas* 35, p. 32 b 37-38 Brandis) est loin de pouvoir rendre compte de ses intentions, qui prennent place dans une conception beaucoup plus générale de l'œuvre d'Aristote.

voulant que l'on aille du plus connu (le probable et le vraisemblable) au moins connu (le nécessaire et le vrai).

Cette conception en valait une autre, mais elle est restée sans postérité. On en trouve toutefois vraisemblablement l'écho chez Alexandre, disciple occasionnel d'Adraste, mais acquis à l'usage du mot Κατηγορίαι pour renvoyer à notre traité[1]. Un passage isolé de son Commentaire aux *Topiques* signale ceci : « à l'estime de certains, cependant, le premier livre ne s'intitule pas *Topique*, mais *Avant les lieux* »[2]. Le contexte immédiat ne permet pas de savoir très précisément à quoi correspond ce jugement. On l'entend généralement comme l'affirmation que Πρὸ τῶν τόπων serait, non le titre ancien de *C*, mais le titre anciennement porté par le premier des livres qui forment aujourd'hui les *Topiques*, lorsque ce livre était encore indépendant[3]. Mais ainsi compris, le témoignage ne reflète aucune opinion connue et contredit le témoignage, quant à lui à peu près certain, selon lequel ce titre serait celui de notre traité avant Andronicos. Il est beaucoup plus probable que nous soyons en présence d'une indication à mettre en rapport avec l'opinion d'Adraste, pour qui le Πρὸ τῶν τόπων, appelé par d'autres Κατηγορίαι, introduit aux *Topiques* et fait partie, avec les *Topiques*, d'un ensemble de textes consacrés à la dialectique. Quelques lignes plus haut dans

1. Cf. Alexandre, *In Top.*, p. 97, 27 et sqq. ; 112, 6-7 ; 319, 22-23 ; 453, 21-25 ; *In Met.*, p. 242, 15-17 ; 319, 12-13 ; etc.

2. Alexandre, *In Top.*, p. 5, 27-28 : ἀξιοῦσι δέ τινες τὸ πρῶτον βιβλίον μὴ Τοπικὸν ἀλλὰ Πρὸ τῶν τόπων ἐπιγράφεσθαι. Cette phrase (qu'on ne trouve pas chez tous les témoins de la tradition manuscrite) prend place dans un contexte corrompu. Même s'il s'agit d'une glose fourvoyée, il faut tâcher de lui donner un sens.

3. Cf. Moraux, *Les listes anciennes*, p. 58-65 (où se trouvent signalés, dans le catalogue de Diogène Laërce, les différents titres qui pourraient à la rigueur convenir au premier livre des *Topiques* avant leur réunion en un tout) ; Düring, *Aristotle in the Ancient Biographical Tradition*, p. 45 (note) ; Brunschwig dans *Aristote. Topiques*, I, p. LXXIII, n. 2 (très circonspect) et Gottschalk dans *Philologus*, 131 (1987), p. 249 (et n. 2).

son commentaire, Alexandre affirme en effet que « le sujet de ce qu'on appelle ainsi la dialectique est traité par Aristote dans d'autres livres, mais surtout dans ceux qui s'intitulent *Topiques* »[1]. La phrase litigieuse voudrait donc dire alors : à l'estime de certains le premier livre consacré à la dialectique (celui qui introduit à son étude) ne s'intitule pas *Topique* (et ne fait pas partie des *Topiques*) mais *Avant les lieux* (et forme un traité indépendant). Ce qui correspondrait à l'opinion d'Adraste.

De certains propos tenus par les commentateurs, il semble ressortir qu'Adraste connaissait encore l'existence (dans les bibliothèques « anciennes » ou la « grande » bibliothèque d'Alexandrie ?) d'une autre version de notre traité, attribuée elle aussi à Aristote, mais d'un style plus concis, quoique de même longueur (un livre), et commençant par les mots Τῶν ὄντων τὰ μέν ἐστι ὁμώνυμα, τὰ δὲ συνώνυμα[2]. Selon toute vraisemblance, l'information vise un commentaire paraphrastique de notre traité[3], que l'on peut raisonnablement dater de l'époque d'Andronicos et qui, en son début, faisait pièce à la paraphrase d'Andronicos lui-même. Celle-ci, prenant appui sur ce qu'on lit en *C*, 1 a 16-17, commen-

1. Alexandre, *In Top.*, p. 5, 17-19.

2. Simplicius, *In Cat*, p. 18, 16-21 ; Ammonios, *In Cat.*, p. 13, 20-25 ; Philopon, *In Cat.*, p. 7, 22-31. Seul, Simplicius mentionne ici Adraste comme source d'information ; Ammonios cite le début de la version perdue dans des termes plus précis que Simplicius et signale que cette version se trouvait « dans les anciennes bibliothèques » ; Philopon dit, quant à lui, « dans la grande bibliothèque » et laisse comprendre que la version en cause serait l'œuvre d'un faussaire qui aurait profité des offres de récompenses promises par Ptolémée Philadephe (IIIe s. avant J.-C.) à qui lui procurerait des œuvres d'Aristote. Ce détail est suspect ; même dans l'hypothèse où Ptolémée recherchait les œuvres d'Aristote, on voit mal quelqu'un paraphraser un texte original, plutôt que de le recopier tout simplement, pour en faire présent au roi.

3. Cf. Moraux, *Der Aristotelismus*, I, p. 316 : « Die inhaltliche Parallelität der beiden Kategorienschriften und ihre gleiche Länge zeigen, daß die von Adrastos erwähnte zweite Fassung nichts anderes als eine Paraphrase der genuine Schrift war ».

çait dans les termes suivants : Τῶν λεγομένων τὰ μὲν ἄνευ συμπλοκῆς λέγεται, τὰ δὲ μετὰ συμπλοκῆς· καὶ τῶν μὲν ἄνευ συμπλοκῆς ὁμώνυμα μὲν λέγεται[1]... Elle suggérait de la sorte une interprétation plutôt linguistique des équivoques. La paraphrase anonyme, en revanche, commençant son commentaire dans les termes qu'on a dits (Τῶν ὄντων τὰ μέν ἐστι ὁμώνυμα...), prenait appui sur ce qu'on lit en *C*, 1 a 20 et opposait à Andronicos une interprétation plutôt ontologique des mêmes équivoques. Adraste faisait-il donc état de deux versions de notre traité et tranchait-il une question d'authenticité ? Ou plutôt mentionnait-il deux versions interprétatives du traité que nous connaissons et prenait-il position contre une interprétation ontologique, en faveur d'une interprétation de type linguistique, mieux en rapport avec la nature, selon lui, dialectique de l'ouvrage ? S'il faut choisir, nous inclinerions à retenir la seconde hypothèse.

Dans le peu que nous savons des idées d'Adraste d'Aphrodise, il faut distinguer entre deux choses : sa position en faveur du titre ancien Πρὸ τῶν τόπων et sa conviction que l'ouvrage ainsi intitulé introduit aux *Topiques*, la pièce maîtresse des études consacrées par Aristote à la dialectique. La première chose, dans son esprit, paraît impliquer nécessairement la seconde (c'est d'ailleurs pourquoi, dans nos sources, l'intitulé devient parfois Πρὸ τῶν τοπικῶν). Mais il n'est pas sûr que la conviction d'Adraste sur ce point reflète la signification du titre ancien auquel il est resté fidèle. Même si ce titre, qu'on trouve mentionné dans le plus ancien catalogue sous la forme Τὰ πρὸ τῶν τόπων, signifie quelque chose comme « Exposés (ou questions) préliminaires à (l'étude ou l'usage) des lieux (dialectiques) », il ne s'ensuit pas pour autant que notre traité, dans l'esprit de

1. D'après Simplicius, *In Cat.*, p. 21, 22-24 ; 26, 18-19 et 30, 3-5 ; cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 21, 18-10.

celui à qui l'on doit au départ pareil titre, était une introduction à cet autre traité que sont les *Topiques*. D'ailleurs, s'il en fallait un indice, dans aucune version du catalogue ancien dont nous parlons, la mention du Τὰ πρὸ τῶν τόπων ne précède celle des *Topiques*. Ce dernier ouvrage, qu'il apparaisse sous le titre Μεθοδικά (en huit livres) ou, si l'on accepte une restitution d'éditeur, sous le titre <Τοπικῶν> (en sept livres), est au contraire mentionné plus haut dans la liste, à plusieurs titres de distance[1]. En revanche — et ceci pourrait n'être pas sans enseignement — le Τὰ πρὸ τῶν τόπων précède, semble-t-il, immédiatement la mention d'un ouvrage, dont le titre se lit comme suit : Τοπικῶν πρὸς τοὺς ὅρους (avec l'indication « deux » ou « six livres », selon les versions)[2]. Cet ouvrage ne correspond pas aux *Topiques* que nous connaissons. Mais il y a, dans les *Topiques*, une section (VI et VII, 1-4) relative aux lieux à utiliser en vue des définitions. Si le titre du catalogue ancien ne désigne pas cette section, il désigne à coup sûr une composition qui avait le même objet. C'est donc peut-être à ce genre de composition que le Τὰ πρὸ τῶν τόπων était censé offrir des préliminaires. Ainsi, à l'époque hellénistique, et peut-être dès le IIIe siècle avant notre ère, notre traité passait peut-être pour offrir une introduction, non à la dialectique en général (telle qu'étudiée dans les *Topiques*), mais, en particulier et très précisément, à l'art de définir dialectiquement (la topique définitionnelle).

L'opinion de celui qui a intitulé notre petit ouvrage Τὰ πρὸ τῶν τόπων et, semble-t-il, cru devoir en faire une

1. Chez Diogène Laërce, Μεθοδικά correspond au n° 52 (= 49 d'Hésychios) et <Τοπικῶν> au n° 56 (= 52 d'Hésychios), alors que Τὰ πρὸ τῶν τόπων apparaît seulement au n° 60 (= 57 d'Hésychios).

2. Respectivement chez Diogène Laërce (n° 61) et chez Hésychios (n° 57). Dans la version de ce dernier, ce titre est séparé du Τὰ πρὸ τῶν τόπων par l'insertion accidentelle d'un Περὶ ἑκουσίου ᾱ (n° 58), qui, chez Diogène Laërce, figure à sa place originale (n° 69).

introduction à quelque topique définitionnelle qu'il avait sous la main, n'est évidemment qu'une simple opinion. Bien que très ancienne, elle n'offre pas la garantie d'être conforme à l'intention de l'auteur du texte ainsi intitulé et classé. Mais elle n'a pu exister sans raison. Le lien entre les deux ouvrages n'a pas été établi de façon purement arbitraire. Faut-il alors supposer, chez le responsable du classement, une connaissance approfondie des ouvrages qu'il rapprochait l'un de l'autre ? Sans doute pas. Une lecture, même superficielle, du début de chaque texte devait suffire à la tentative de classement. Or nous savons que notre traité s'ouvre par une définition des équivoques (ὁμώνυμα). D'autre part, au début de *Topiques*, VI (à quoi devait probablement ressembler l'ouvrage de topique définitionnelle dans la tradition aristotélicienne), expliquant que la principale difficulté de définir tient à l'usage d'un langage obscur, Aristote propose comme premier lieu de la définition : « voir si ce qui est énoncé n'est pas équivoque » (ὁμώνυμόν ἐστι)[1]. Il n'est pas impossible que ce genre de coïncidence ait suffi pour établir le lien qui semble posé dans le catalogue ancien entre les deux ouvrages. La plus ancienne mention que l'on trouve de notre traité dans les listes d'époque hellénistique nous instruirait donc sur une opinion qui, pour être fondée, n'aurait qu'un fondement fragile. Mais elle correspond à une hypothèse qui n'est pas pour autant invraisemblable. Elle consiste en effet à rapprocher globalement notre traité des travaux consacrés par Aristote à la dialectique et, plus précisément, des exposés consacrés à quelque topique définitionnelle. Or ce rapprochement a du sens pour deux raisons. D'une part, notre traité présente un répertoire qui se compare à celui qui, aujourd'hui, forme le livre Δ de la *Métaphysique*. Il pourrait donc être l'analogue de Δ élaboré dans une perspective non scientifique. D'autre part, les détails

1. *Top.*, VI, 2, 139 b 19.

de ce répertoire offrent de telles affinités avec ce que nous trouvons exposé dans les *Topiques* qu'il paraît difficile de nier, chez son auteur, les mêmes préoccupations qui ont conduit Aristote à poser les bases d'une méthode dialectique.

Avant d'examiner ce dernier point, il importe de mettre en parallèle notre traité avec *Métaphysique* Δ.

III

Du contenu de *Catégories* comparé à *Métaphysique* Δ

Contrairement à plusieurs ouvrages ou parties d'ouvrages qui nous ont été transmis sous le nom d'Aristote et où une sorte de préambule[1] expose, parfois longuement, le sujet dont le philosophe se propose de traiter, l'intérêt que présente l'étude de ce sujet et, le cas échéant, les problèmes de méthode que soulève l'étude en question, le texte traditionnellement intitulé *Catégories* commence *ex abrupto* par la présentation d'une série de distinctions[2]. En l'absence d'introduction, le lecteur reste dans l'ignorance des intentions précises de l'auteur qui commence ainsi son travail. Rien, dans la suite du texte, n'explicite ces intentions. On n'y découvre qu'une suite d'exposés thématiques distincts, qui n'offrent pas toujours entre eux de parenté évidente.

La tradition, selon laquelle les exposés en question seraient centrés sur l'analyse des « catégories » (en latin,

1. Un modèle du genre se trouve au début de l'*Éthique à Nicomaque* (cf. R. Bodéüs, *The Political Dimensions of Aristotle's Ethics*, New York, 1993, p. 94-95).

2. Cf. A. Trendelenburg, *Geschichte der Kategorienlehre*, Berlin, 1846 (réimpr., Hildesheim-New York, 1979), p. 9 : « Sie (die Schrift der Kategorien) giebt in den ersten drei Kapiteln ohne Vorbereitung und Einleitung einige aphoristische Bestimmungen ».

praedicamenta), voudrait subdiviser l'ensemble du texte en trois sections :

I. les antéprédicaments (1 a 1-b 24) ;
II. les prédicaments (1 b 24-11 b 15) ;
III. les postprédicaments (11 b 16-15 b 32).

Mais il n'y a probablement aucune raison de dissocier nettement la deuxième et la troisième section. Nous le savons, seule la volonté suspecte de disposer d'un traité des « catégories » est à l'origine de cette dissociation[1], qui consiste à mettre à part, sinon à réputer inauthentiques les postprédicaments. Et de très sérieuses recherches ont aujourd'hui fait apparaître hors de tout doute la continuité du texte et son unité linguistique[2]. Du reste, l'impression que l'ambition de l'auteur de ce texte était de rédiger un traité des « catégories » résiste difficilement à l'observation obstinée des simples faits. Pour être un traité des « catégories », notre ouvrage contient à la fois trop et trop peu. Trop peu, parce que quatre seulement des dix « catégories » sont soumises à l'examen[3] ;

1. Voir *supra*, p. XXVI-XXVII.

2. Une étude décisive à cet égard, mais longtemps négligée, est celle de I. Husik, « On the *Categories* of Aristotle » dans PhR, 13 (1904), p. 514-528. Elle montre la parenté étroite du texte de *C* dans son entier avec les *Topiques*, sur le plan à la fois de la forme et du fond ; parenté invoquée en faveur de l'authenticité des prédicaments et aussi des postprédicaments. Reproduite avec peu de changements dans *Philosophical Essays in honor of Edgar Arthur Singer* Jr, Ed. by F.P. Clark and M.C. Nahm, Philadelphia, 1942, p. 317-334 et dans I. Husik, *Philosophical Essays, Ancient, Mediaeval, and Modern*, Ed. by M.C. Nahm and L. Strauss, Oxford, 1952, p. 96-112, cette étude est celle qui a décidé W.D. Ross à accepter l'unité de *C* (cf. « The Authenticity of Aristotle's *Categories* », JPh, 36 [1939], p. 427-433). Les conclusions ont été reprises et amplifiées par M. Frede (cf. *Essays in Ancient Philosophy*, p. 22-23). Nous-même avons tâché de mettre en évidence la parfaite unité du traité sur le plan formel (cf. « Sur l'unité stylistique du texte des *Catégories* d'Aristote » dans *Aristotelica Secunda*, Mélanges offerts à Christian Rutten, Publiés sous la direction de A. Motte et de J. Denooz, Liège, 1995, p. 141-154).

3. Le prétendu exposé sur le faire et le subir (11 b 1-8) semble être

trop, parce qu'en plus de ces quatre chapitres, il y en a cinq autres qui exposent des sujets différents.

La table des matières traitées, à partir de 2 a 11, montre un échantillon de réalités ou de notions très générales :

1. (2 a 11-4 b 19) la substance (οὐσία) ;
2. (4 b 20-6 a 35) la quantité (ποσόν) ;
3. (6 a 36-8 b 24) le relatif (πρός τι) ;
4. (8 b 25-11 a 37) la qualité (ποιότης) ;
5. (11 b 16-14 a 25) les opposés (ἀντικείμενα) ;
6. (14 a 26-b 23) l'antérieur (πρότερον) ;
7. (14 b 24-15 a 12) le simultané (ἅμα) ;
8. (15 a 13-b16) le mouvement (κίνησις) ;
9. (15 b 17-32) l'avoir (τὸ ἔχειν).

Ce sont des réalités d'allure disparate parce qu'il est difficile de leur donner un nom commun, mais qui ont toutes précisément en commun de pouvoir s'entendre de plusieurs façons. À ce titre, le répertoire fait invinciblement penser à celui de *Métaphysique* Δ (qui recense des πολλαχῶς λεγόμενα)[1]. Le parallèle se recommande d'autant plus que les éléments de notre répertoire (à l'exception du simultané et du mouvement) se retrouvent en Δ, dans l'ordre suivant :

1. la substance (Δ 8) ;
2. les opposés (Δ 10) ;
3. l'antérieur (Δ 11) ;
4. la quantité (Δ 13) ;
5. la qualité (Δ 14) ;
6. les relatifs (Δ 15) ;
7. l'avoir (Δ 23)[2].

une remarque extraite de l'exposé qui précède sur la quantité et glissée (peut-être volontairement) à cet endroit, où elle donne l'illusion de combler une lacune. D'autres lacunes supposées sont justifiées sommairement dans la glose fourvoyée des lignes 11 b 10-15. Cf. notes à la traduction.

1. Voir la manière dont y renvoie, par exemple, *Mét.*, I 1, 1052 a 15.
2. En Δ, 19-21, la disposition, l'état et l'affection ont aussi des

Tout porte donc à croire que notre traité offre un répertoire analogue à celui que contient Δ. Le rapprochement ne revient pas à dire que les deux textes soient exactement des doublets dans le *Corpus Aristotelicum*. Leurs différences, on le verra plus loin, s'opposent à une conclusion aussi simpliste. Mais leur rapprochement met d'emblée en évidence qu'en *C*, pas plus qu'en Δ, il n'y a lieu de considérer *a priori* que les développements consacrés à la substance, à la quantité, aux relatifs et à la qualité, bien qu'ils soient ici regroupés, mériteraient une attention exclusive.

Le parallélisme avec Δ montre aussi qu'il est peut-être vain de vouloir assigner à notre traité un but trop précis, en dehors ou en plus de celui qui consiste à simplement distinguer les réalités que cachent des appellations générales et donc volontiers ambiguës. L'essai de clarification que présente Δ, bien qu'il soit aujourd'hui intégré à la *Métaphysique* et paraisse spécialement lié au projet de la philosophie première, est tout aussi utile à la philosophie de la nature, par exemple. C'est un essai de clarification qui peut se justifier par lui-même dans la perspective très large où prennent place les sciences spéculatives. Le programme parallèle de *C* n'a donc pas nécessairement besoin d'une justification plus précise, quelle que soit la perspective générale où il se situe. Mais, s'il ressemble à Δ, l'exposé de *C* n'est pas identique et les différences entre les deux exposés sont telles que l'un ne paraît pas

parallèles en *C* (voir en particulier les genres de qualités : 8 b 27 et 9 a 29) ; et, en Δ 22, la privation se compare à *C*, 12 a 26 et sqq. On voudra bien noter que, d'une part, aucune autre « catégorie », en dehors de celles que considère *C*, ne se trouve répertoriée non plus parmi les thèmes de Δ, et que, d'autre part, parmi les autres thèmes communs aux deux documents, les opposés et l'antérieur sont examinés dans *Mét.*, Δ après la substance et avant la quantité, c'est-à-dire selon un ordre indifférent au regroupement inspiré par la liste des « catégories ». On ne s'étonnera donc pas que des thèmes ainsi donnés pêlemêle en Δ soient réunis dans notre texte, en somme avec moins de désordre.

pouvoir être la révision de l'autre. L'exploration de ces différences est donc utile pour mieux cerner les singularités de notre traité.

Celui-ci propose neuf thèmes d'analyse, précédés de quelques préliminaires. Cela fait deux différences qu'il importe de relever au départ. D'abord, le répertoire de *C* est beaucoup plus restreint que celui de Δ (comportant une trentaine de sujets). Il laisse de côté, notamment, les notions de « principe » (Δ, 1), de « cause » (Δ, 2) et d'« élément » (Δ, 3) qui, ensemble, intéressent la recherche proprement scientifique ; les notions de « nature » (Δ, 4) et de « nécessité » (Δ, 5), qui intéressent en particulier la science naturelle, et les notions d'« un » (Δ, 6) et d'« être » (Δ, 7), qui intéressent en particulier la philosophie première, ainsi que toute une série d'autres notions qui sont moins spécifiques. C'est probablement l'indice que l'auteur de *C* a une visée très différente, dans la mesure où il écarte de son propos ce qui d'emblée, en Δ, atteste une préoccupation à l'égard des notions les plus fondamentales des sciences philosophiques. La seconde différence est en revanche la présence, en *C*, de préliminaires, dont il n'y a pas d'équivalent en Δ

Quelle est la fonction de ces préliminaires ? Ils ne forment pas une introduction à proprement parler ; nous l'avons vu, notre traité n'offre pas de préambule digne de ce nom[1]. Ce sont donc des préliminaires ; mais à quoi ? Ont-ils été, par exemple, conçus plutôt en fonction de ce qui suit immédiatement (les prédicaments), ou plutôt en fonction de l'ensemble du traité ? À l'examen, on s'aperçoit que si certains éléments semblent trouver un écho dans la première section du texte seulement[2], et d'autres

1. Cf. Y. Pelletier, « Le propos et le proème des *Attributions* (*Catégories*) d'Aristote », LThPh, 43 (1987), p. 31-47. C'est par abus de langage que Pelletier présente le début de l'ouvrage comme un προοίμιον.

2. Ainsi, les dérivés (1 a 12-15) qui sont évoqués explicitement en

dans l'ensemble du texte[1], en fait, la plupart d'entre eux servent exclusivement à l'exposé consacré à la substance[2]. Ce constat met en cause les limites du découpage traditionnel entre les préliminaires et la suite du texte. Pourquoi considérer que les préliminaires s'arrêtent (en 1 b 24) *avant* l'exposé de la liste des « catégories », plutôt qu'*après* celui-ci (en 2 a 10), c'est-à-dire avant l'étude de la substance ? La seule raison du découpage traditionnel, encore une fois, est l'impression que le traité est essentiellement un traité des « catégories », qui commencerait avec la liste de celles-ci. Mais si les sujets répertoriés dans notre ouvrage se comparent à ceux du répertoire de Δ et que leur série, comme en Δ, forme un programme d'analyses, il est raisonnable de penser que tout ce qui précède l'analyse du premier sujet (la substance) est à ranger dans les préliminaires, y compris ce qu'on appelle la liste des « catégories » et qui est, en fait, l'inventaire des indications fournies par « les choses qui se disent sans connexion » (1 b 25). Cet inventaire, autrement dit le dernier des préliminaires, n'a probablement qu'une seule raison : justifier le regroupement des quatre premiers sujets au programme ou, ce qui revient au même,

6 b 11-15, en 10 a 27-b 11 (et en 11 b 11), mais qui ne sont en cause que de façon implicite en 12 a 35-b 3.

1. Ainsi, les choses dites sans connexion (1 a 17) qui sont considérées en 1 b 25 et aussi en 13 b 10.

2. Les équivoques (1 a 1-6) ne sont plus évoqués du tout dans la suite, mais les univoques (1 a 6-12) sont évoqués en 3 b 7, où leur définition est brièvement rappelée (cf. συνωνύμως en 3 a 34 et b 9). Sur les dérivés et la connexion, voir les deux n. précédentes. Les longues distinctions de 1 a 20-b 9 ne sont plus utilisées qu'à partir de 2 a 11, dans la « définition » des substances premières et secondes, à travers tout le développement qui suit (où il est encore question implicitement de l'univocité : 2 a 20 et sqq.), et à partir de 3 a 6, pour signaler le trait commun à toute substance ; jamais il n'en sera question à propos des autres « catégories ». Quant aux précisions données de 1 b 10 à 24 (où il est notamment question de la différence spécifique), elles éclairent les développements sur la substance depuis 3 a 10 jusqu'à 3 b 9 et ne sont plus considérées dans la suite.

rapprocher de la substance la quantité, les relatifs et la qualité, qui en sont séparés dans Δ.

Comparons maintenant les sections « communes », si l'on peut dire, aux deux répertoires[1]. Chacun des exposés que l'on trouve dans *C* contient d'abord une partie qui trouve son équivalent dans Δ. L'auteur y propose, en gros, certaines distinctions (modes, genres, espèces) à introduire dans ce qu'on appelle substance, quantité, etc. L'exposé est en général plus long que dans Δ, le style volontiers différent[2], mais les distinctions proposées, le plus souvent, correspondent à des données que l'on identifie aisément dans Δ[3] (sauf pour le chapitre sur la substance, qui repose, nous l'avons dit, sur les préliminaires).

1. Une comparaison partielle se trouve dans K. Bärthlein, « Zur Entstehung der aristotelischen Substanz-Akzidens-Lehre », AGPh, 50 (1968), p. 196-253. Mais cette étude perd de vue la nature différente des deux répertoires.

2. Nous avons noté ces différences stylistiques dans *Aristotelica Secunda* (cité *supra*, p. XLII n. 2), p. 141-154.

3. Quantité continue et quantité discrète (*C*, 4 b 20-5 a 14 : cf. Δ, 1020 a 7-14) ; quantité au sens fondamental (ou en soi) et quantité accidentelle (*C*, 5 a 38-b 10 ; cf. Δ, 1020 a 14-32). — Relatifs du genre plus grand et double (*C*, 6 a 36-b 2 ; cf. Δ, 1020 b 26-28 ; 32-1021 a 9) ; du genre état, disposition, sensation, science et position (*C*, 6 a 2-6 ; cf. Δ, 1020 b 30-32) ; du genre semblable ou dissemblable (*C*, 6 b 9-10 ; cf. Δ, 1021 a 9-14).— Qualités de l'espèce état ou disposition (*C*, 8 b 26-9 a 13 ; cf. seulement Δ 19 [διάθεσις] et 20 [ἕξις], spécialement 1022 b 10-14) ; qualités du genre affection (*C*, 9 a 28-10 a 10 ; cf. Δ, 1020 b 8-12 ; 17-18 et Δ 21 [πάθος]. — Les opposés à titre de relatifs, de contraires, de privation et d'état ou d'affirmation et de négation (*C*, 11 b 17-23 ; cf. Δ, 1018 a 20-21 ; et encore Δ 20 [ἕξις] et 22 [στέρησις]. — L'antériorité temporelle (*C*, 14 a 26-29 ; cf. Δ, 1018 b 14-19) ; celle d'une chose qui n'implique pas l'existence d'une autre l'impliquant (*C*, 14 a 29-35 ; cf. Δ, 1019 a 2-14) ; l'antériorité selon le rang (*C*, 14 a 35-b 3 ; cf. Δ, 1018 b 26-29). — [Le simultané]. — [Le mouvement ; cf. seulement Δ 14, 1020 b 18 (αἱ τῶν κινήσεων διαφοραί)]. – Avoir une qualité (*C*, 15 b 17-19 ; cf. Δ, 1023 a 11-13) ; avoir autour du corps (*C*, 15 b 21-22 ; cf. Δ, 1023 a 11) ; avoir comme engloblant (*C*, 15 b 23-26 ; cf. Δ, 1023 a 13-17).

Ces correspondances, aussi approximatives soient-elles, attestent un fond de considérations communes. Mais ce sont, bien entendu, les différences qui importent. Elles sautent aux yeux, dès que l'on compare les deux exposés sur la substance. Dans *C*, l'exposé en question, fondé sur les préliminaires (spécialement sur le classement des êtres de 1 a 20-b 9), introduit une distinction entre substances premières et substances secondes qu'on ne trouve pas en Δ et, dans la foulée, il précise les limites de l'ordre substantiel ainsi que, dans celui-ci, la hiérarchie des substances (2 a 11- 3 a 6). Cette différence, toutefois, n'empêche pas de remarquer que, sous le nom de substances premières, *C* identifie les mêmes réalités individuelles, sujets ultimes qui, en Δ, sont aussi d'abord identifiés sous l'appellation de substances[1], même si, en distinguant de ces individus, leurs espèces et leurs genres à titre de substances secondes, *C* met en évidence des réalités « univoques » (cf. 2 a 19-27) sur lesquelles Δ n'attire pas l'attention. En revanche, *C* laisse de côté le mode que Δ signale ensuite (1017 b 14 et sqq.), c'est-à-dire la substance entendue comme « cause d'être », immanente aux réalités substantielles déjà évoquées, ce que l'on vise en disant « la substance *de* quelque chose », et qui est, par exemple, l'âme pour le vivant. Ainsi se confirme l'impression, notée plus haut, que *C* n'a pas l'ambition de Δ, même s'il entre par ailleurs dans plus de détails, et qu'il écarte en particulier de ses considérations

1. En Δ 8 (1017 b 10-13), les corps, en particulier, les animaux et leurs parties sont dits des substances ; cela correspond aux substances premières de *C* (τινὶ σώματι : 2 b 1 ; ὁ τὶς ἄνθρωπος ἢ ὁ τὶς ἵππος : 2 a 13-14 ; τὰ μέρη : 3 a 29). Et l'explication fournie par Δ (1017 b 13-14 : οὐ καθ ' ὑποκειμένου λέγεται ἀλλὰ κατὰ τούτων τὰ ἄλλα) correspond à ce que dit *C* des substances premières, mais de façon plus précise (cf. 2 a 11-13 et 34-36). Enfin, Δ (1017 b 25) déclare en conclusion que la substance est, en un sens, τόδε τι et χωριστόν ; *C* note le premier trait toujours à propos de la substance première (τόδε τι σημαίνει : 3 b 12) et le second trait est évoqué dans les préliminaires (1 a 25).

le point de vue causal, propre aux préoccupations scientifiques. Pareille différence est probablement capitale. Laissant de côté la substance comme cause, *C*, en effet, met en même temps de côté ce qui intéresse en premier chef la démarche scientifique.

De plus, ce qu'omet *C*, parmi les distinctions les plus significatives de Δ, n'est pas vraisemblablement le signe d'une ignorance. On peut le voir dans la suite.

Touchant la quantité, *C* n'ignore de Δ que des détails ici sans grande importance[1]. Concernant les relatifs, *C* semble ignorer le genre très secondaire des relatifs qui se trouvent dans le rapport de l'actif au passif (par exemple, le coupant et le coupé : Δ, 1020 b 28-30 et 1021 a 14-19) et, plus visiblement, la distinction entre relatifs par soi et relatifs accidentels (Δ, 1021 b 3-11), mais la distinction est peut-être implicite[2]. Plus significative, en revanche, est l'omission, parmi les manières d'entendre la qualité, de ce genre de chose qu'est « la différence substantielle » (ἡ διαφορὰ τῆς οὐσίας) ou différence spécifique, sur laquelle insiste Δ (1020 a 33-b 2 et 14-17). Omission significative parce que *C* n'ignore pas l'importance de la

1. Ils concernent principalement la distinction entre la quantité par soi et la quantité par accident. En Δ, la quantité par soi inclut, à titre particulier, les affections de la quantité (comme, par exemple, beaucoup ou peu : 1020 a 19-26), que *C* n'évoque pas sous cette appellation (et qu'il présente, à l'occasion, comme des relatifs : 5 b 14-15 ; cf. Δ, 1020 a 24 ; sur cette question, voir plus loin). De son côté, la quantité accidentelle inclut, à titre également particulier, le mouvement et le temps (1020 a 28-32), vu qu'ils sont des affections des quantités continues que sont la distance (parcourue par un mobile, dans le cas du mouvement) et le mouvement lui-même (dans le cas du temps) ; la précision n'est pas totalement en accord avec les données de *C* (4 b 24), où le temps est considéré comme une quantité continue mais, semble-t-il, non accidentelle. Les différences montrent une simplification du côté de *C*

2. Il faut préciser que, de toute façon, dans *C* (6 a 36-b 14), les distinctions entre espèces de relatifs ne sont pas vraiment articulées. Mais la question des relatifs en soi est abordée implicitement dans la discussion de 8 a 13 et sqq.

différence spécifique (cf. les préliminaires, 1 b 18, et plus loin, 3 a 21-28) et, très certainement, n'ignore pas non plus que, lorsqu'on dit de l'homme qu'il est un animal « bipède », on évoque « une certaine qualité » (ποιόν τι : Δ, 1020 a 33-34). La preuve, c'est qu'en *C* 3 b 15-16, nous lisons que « l'homme et l'animal (l'espèce et le genre, où se range la différence spécifique[1]) indiquent une certaine qualité » (ποιόν τι). Alors pourquoi la différence substantielle ou spécifique n'est-elle pas enregistrée parmi les manières d'entendre la qualité, comme en Δ ? La réponse se tire probablement de ce que *C* affirme du genre et de l'espèce : « ils n'indiquent pas simplement (ἁπλῶς) une sorte de qualité, comme le fait le blanc, [mais] déterminent la qualité à l'entour d'une substance... » (3 b 18-20). Autrement dit, la différence spécifique, comme le genre où elle se trouve, n'indique pas une qualité en soi, donc un accident de la substance. Par conséquent, tandis que Δ enregistre indifféremment, sous le nom de qualités, tout ce qu'on peut appeller ainsi, *C*, au contraire, se limite à considérer ce qui, sous le même nom, est de nature non substantielle. C'est, une nouvelle fois, l'indice d'un propos beaucoup plus circonscrit, orienté, plus strictement, par les distinctions catégoriales.

Est encore ignoré, en *C*, le genre de qualité que présentent les réalités immuables de type mathématique (tels les nombres composés) et qui les caractérise en dehors de la quantité (Δ, 1020 b 2-8). Le moins que l'on puisse dire est que la qualité que les mathématiciens attribuent aux nombres (qui sont dits carrés, cubiques, pairs, impairs, produits de plusieurs facteurs,...) est très peu ordinaire et n'est pas considérée en dehors du langage spécial de cette science. Or, ayant dressé son inventaire des principaux genres de qualités, l'auteur de *C* fait une remarque qui semble expliquer non seulement l'omission en cause, mais plusieurs autres omissions que révèle la comparai-

1 Cf. *Top* , I, 4, 101 b 18-19.

son avec Δ : « Peut-être bien qu'on découvrirait encore une autre sorte de qualité, mais celles dont on parle surtout sont à peu près en ce nombre-là » (*C*, 10 a 25-26). Nous verrons plus loin une autre remarque du même ordre. Elle paraît montrer que le choix des distinctions exposées dans *C* est un choix délibérément effectué et aussi qu'il est effectué en raison de l'usage le plus courant, qui exclut, bien entendu, le recours aux usages scientifiques ; ce qui semble attester, une nouvelle fois, l'absence de préoccupations scientifiques.

Il n'y a pas de distinction exposée en Δ concernant les opposés qui soit ignorée dans *C*. Mais *C* laisse de côté un genre d'antériorité que Δ met clairement en évidence : l'antériorité selon la connaissance (Δ, 1018 b 30-37). Encore une fois, l'on peut remarquer que ce genre d'antériorité n'est pourtant pas inconnu à l'auteur de *C*, puisque, par exemple, il observe que l'espèce fait « mieux connaître » (γνωριμώτερον) la substance première que ne le fait le genre (2 b 9-10) et qu'au fond, l'idée de substance « première », appliquée aux individus particuliers, recouvre une priorité dans l'ordre de la connaissance : le particulier est antérieur au général, espèce ou genre, parce qu'il est connu en premier lieu par la sensation (cf. Δ, 1018 b 33-34). Pourquoi dès lors l'antériorité selon la connaissance n'est-elle pas enregistrée parmi les genres d'antériorités ? L'hypothèse la plus vraisemblable est que la priorité de type épistémologique introduit à la considération des principes et pose le problème de l'antériorité du point de vue scientifique. Elle s'entend, en effet, non seulement du particulier sensible, qui est premier chronologiquement, mais aussi du général intelligible, qui est premier en raison ou de nature (cf. Δ, 1018 b 32-33). Or la considération des principes, essentielle à la science, est étrangère à *C*, nous l'avons déjà noté. C'est sans doute la raison du silence que nous constatons[1].

1. L'auteur de notre traité n'ignore pas, au contraire, que, si les

Reste le cas de l'avoir. *C* ne prend pas en compte l'avoir dans le sens d'« empêcher de se mouvoir selon son propre élan » (Δ, 1023 b 17-23). Mais il y a, ici encore, une raison assez claire. C'est que le sens en question est signalé expressément dans Δ comme étant d'un usage poétique (ὥς οἱ ποιηταὶ : 1023 a 19). Or, comme il l'a fait plus haut dans le cas de la qualité, l'auteur de *C* fait une nouvelle fois la remarque : « Peut-être bien qu'on découvrirait encore certains autres modes de l'avoir, mais pratiquement tous ceux dont il est question habituellement ont été dénombrés » (15 b 31-33). La remarque confirme une conclusion déjà tirée : ce que l'auteur de *C* recense, ce sont les distinctions révélées par le langage le plus usuel, qui n'est ni celui des sciences spécialisées ni, on le voit en l'occurrence, celui des poètes.

On fait un pas de plus dans l'approche des singularités de *C*, en observant ce qu'il ajoute aux exposés de Δ.

La considération du langage courant, qui semble être une préoccupation décisive chez l'auteur de *C*, n'entraîne pas qu'une seule conséquence. D'un côté, certes, elle restreint le champ de son étude dans certaines limites qui paraissent exclure les usages spécialisés, notamment celui des sciences et, avec cela, sans doute, elle traduit un manque de préoccupations à l'égard des problèmes de causalité que posent pareils usages. Mais, d'un autre côté, à l'intérieur de ces limites, la même préoccupation est parfaitement susceptible d'entraîner la conséquence en quelque sorte inverse et d'engager à des distinctions que ne relève pas l'exposé de Δ, conçu, quant à lui, d'un point de vue plus global. C'est ainsi que s'explique probablement, du moins en partie, la distinction entre substances premières et substances secondes qu'ignore Δ. Car le langage ordinaire vise des réalités substantielles,

substances individuelles sont dites premières et le plus évidemment substances (cf. 2 a 11-12), c'est parce qu'elles tombent littéralement sous le sens et que ce sont elles d'abord qu'on connaît. Mais la priorité épistémologique, sous son autre aspect, visiblement ne l'intéresse pas.

non seulement lorsqu'il fait état de Socrate ou de Bucéphale, mais lorsqu'il parle de l'homme, du cheval et de l'animal (leur genre commun). Ce qui est sans doute implicitement acquis dans Δ fait ici explicitement l'objet d'une distinction, pour un motif qui révèle peut-être la nature de l'exposé.

La distinction entre substances premières et substances secondes est celle, en effet, qu'opère le langage ordinaire entre ce qui s'attribue (l'espèce, le genre) et ce qui ne s'attribue pas (le sujet ultime)[1]. Elle met ainsi en évidence, dans l'ordre substantiel, ce qui se trouve sur le même pied que les autres réalités, non substantielles, qui s'attribuent au sujet[2]. D'où l'on peut voir que la recherche s'inscrit probablement dans la perspective des études consacrées à l'attribution. La nécessité, dans une telle perspective, n'est pas seulement de noter la correspondance entre substances premières et sujets ultimes, mais aussi de distinguer de ces sujets les substances secondes, qui sont, comme les autres réalités non substantielles, les attributs de ce sujet dans le langage ordinaire[3]. Pareillement, les réalités individuelles d'ordre non substantiel (tel blanc, par exemple) sont évoquées, elles aussi, dans les préliminaires (1 a 25-28), mais vu qu'elles ne s'attribuent pas et sont au contraire, comme la substance première, sujets d'attribution, il n'en est jamais plus question dans la suite. Ce silence et la mise en

1. Cf. *Anal Seconds*, I, 27, 43 a 25-36.

2. Cf. *C*, 2 b 30-31 : « (les espèces et les genres) sont les seuls à faire voir la substance première *parmi les choses qu'on attribue* ».

3. Les interprètes répugnent volontiers à considérer les « catégories » comme des attributions, parce que la substance première ne s'attribue pas (cf. Ph. Hoffmann, REG, 98 [1985], p. 220). Mais ce sont des distinctions répertoriées d'après les genres d'attribution. Et c'est précisément parce que la substance au sens premier ne s'attribue pas que sont mises ici de l'avant des substances secondes, parce que *C* n'envisage pas (seulement) d'étudier le sujet d'attribution, mais (aussi et surtout) ce qu'on lui attribue (son espèce, son genre et ses principaux accidents considérés en eux-mêmes).

lumière des substances secondes vont dans le même sens et suggèrent ensemble que l'auteur de *C*, lorsqu'il aborde l'étude des « catégories », se situe dans la perspective des études consacrées à l'attribution. Comparé au projet de Δ, celui de *C* semble être de la sorte plus précis. Il s'agit de répertorier, non pas indifféremment tout ce qu'on peut entendre, par exemple, par substance, mais très exactement les différences entre substances, selon qu'elles s'attribuent ou non. Le répertoire peut être en un sens moins riche, mais en un autre sens, il peut être aussi plus riche.

Ainsi encore, *C* ne se borne pas à distinguer les quantités discrètes et les quantités continues, il distingue aussi, à la différence de Δ, les quantités selon qu'elles sont composées de parties qui ont ou qui n'ont pas de position les unes par rapport aux autres (4 b 21-22 et 5 a 15-37). Les mêmes quantités sont en cause, mais elles sont distinguées d'un autre point de vue, et les deux classements ne coïncident pas[1]. La précision fait donc apparaître que l'attribution d'une quantité discrète (ou continue) n'implique pas nécessairement ce qu'on dit de toutes les autres quantités discrètes (ou continues).

Le même effort de nuancer, qui semble faire éclater les classifications trop rigides, s'observe plus loin. Alors que Δ réunit en somme sous le même nom d'« affections », toutes les qualités qui ne sont pas des différences spécifiques, *C* distingue quatre espèces ou genres de qualités accidentelles : les états et les dispositions (8 b 26-9 a 13), les capacités naturelles (9 a 14-27), les qualités affectives ou affections au sens strict (9 a 28-10 a 10), enfin, les figures et les formes (10 a 11-16). Or les nuances qui séparent les trois premiers genres sont peu considérables : la maladie est une disposition passagère (cf. 8 b

1. Ainsi le temps, quantité continue, comme le lieu, et non discrète, comme le nombre, peut être rangé avec le nombre et distingué du lieu, si l'on considère que ses parties n'ont pas de position, mais occupent plutôt un rang.

39), ou une incapacité naturelle durable (cf. 9 a 15), ou la cause d'une affection (cf. 9 b 24),... Pire, les états et les dispositions, voit-on plus avant (cf. 6 b 2-3), peuvent être considérés aussi comme des relatifs ! Les précisions semblent donc aller à l'encontre d'une classification rigide des réalités, mais elles montrent parfaitement à quelles conditions on attribue une qualité. Elles permettent de voir, en effet, qu'une prédication dans le langage ordinaire (par exemple, l'attribution d'un état) peut être celle d'un relatif ou, au contraire, celle d'une qualité et, dans ce dernier cas, lorsque l'on attribue, par exemple, la maladie, que des différences sont susceptibles d'être envisagées dans ce qu'on attribue au malade.

On peut noter au passage que la figure (σχῆμα) et la forme (μορφή), qui n'apparaissent pas dans Δ comme un genre de qualités, se trouvent données là, en un autre sens, pour ce que désigne le mot « substance » dans le langage scientifique, entendu comme cause de quelque chose (Δ, 1017 b 25-26 : ἑκάστου ἡ μορφὴ καὶ τὸ εἶδος). Ceci va probablement de pair avec cela. Ayant précédemment laissé de côté ce que substance veut dire dans le langage scientifique, *C* ne voit, dans le langage ordinaire qui fait état de figure ou de forme, que l'attribution d'une qualité à un sujet (le triangle est la qualité du sujet triangulaire).

Parlant de l'antériorité, *C* mentionne encore un fait sur lequel Δ garde le silence : antérieur est parfois synonyme de meilleur ou de plus honorable (14 b 4). Il a bien soin de préciser qu'une telle façon d'entendre ce qui est premier est étrangère aux autres significations (14 b 7). Mais il l'indique tout de même, visiblement parce qu'elle est habituelle dans le langage le plus commun (εἰώθασι δὲ καὶ οἱ πολλοὶ : 14 b 5). Ce qui confirme une nouvelle fois la préoccupation de *C* à l'égard du langage courant, qu'on ne découvre pas au même titre dans Δ. On pourrait multiplier ce genre de remarques[1].

1. *C* propose expressément d'ajouter à la liste des modes, semble-

Mais si la singularité des exposés de *C* se mesure, pour une part, à ce qu'ils « ajoutent » aux exposés parallèles de Δ, les quelques distinctions supplémentaires qu'ils contiennent n'en donnent qu'une faible idée. En effet, la principale différence entre *C* et Δ de ce point de vue vient précisément du fait que les exposés, dans le premier cas, ne se limitent pas, comme dans le second, à dresser un répertoire de distinctions. Ce répertoire étant dressé, sommairement ou en détail, *C*, sauf exception, va plus loin et propose de considérer les traits communs ou les propriétés des choses qui ont fait l'objet de distinctions. Pour ce

t-il, courants de l'antériorité, un cinquième mode qu'on ne trouve pas dans Δ et qui lui permet d'affirmer notamment la priorité de l'appartenance réelle d'un attribut à un sujet sur l'affirmation vraie de cette appartenance (14 b 9-23). Cet ajout (dont l'exemple correspond à une thèse de *Mét.*, Θ 10, 1051 b 6-9) n'a cependant qu'une raison logique, qui apparaît dans la suite. Ayant indiqué plus haut qu'une chose est antérieure à une autre si l'existence de celle-ci implique l'existence de celle-là, mais non réciproquement (14 a 29-35 ; cf. Δ, 1019 a 2-14) et s'apprêtant à dire que deux choses sont simultanées si l'existence de l'une implique l'existence de l'autre et réciproquement, sans que l'une ne soit cause de l'existence de l'autre (14 b 27-29), l'auteur signale ici qu'on peut considérer qu'une chose est aussi antérieure à une autre quand son existence est cause de l'existence de l'autre, même si chacune implique l'existence de l'autre. — Par ailleurs, il est possible que le besoin d'expliciter ce qui est implicite dans Δ entraîne l'existence, en *C*, d'un chapitre consacré à la simultanéité (14 b 24-15 a 12), alors que Δ laisse seulement entendre comment la concevoir, en parlant de l'antériorité (ou de la postériorité) et n'évoque par ailleurs que la non-simultanéité (à propos des contraires, par exemple : 1018 a 26). Possible aussi que l'apparition, en *C*, d'un chapitre sur les différents genres de mouvement (15 a 13-33), qui n'a pas d'équivalent en Δ, réponde au besoin d'expliciter les distinctions opérées dans le langage ordinaire, que Δ, d'un point de vue scientifique, tient pour des distinctions à ranger parmi les qualités, comme les affections des mobiles en tant que tels (cf. 1020 a 18 : *αἱ τῶν κινήσεων διαφοραί*). Probable enfin que, parmi les distinctions de l'avoir que *C* multiplie, alors que Δ s'efforce de les ramener à des genres, celles dont Δ ne fait pas mention soient, les unes, des distinctions particulières à l'intérieur de distinctions plus communes, les autres, des significations que révèle le langage ordinaire, mais étrangères aux significations les plus générales.

qui regarde chacun des quatre premiers thèmes envisagés (les « catégories ») et visiblement regroupés à dessein, l'exposé prend ainsi l'allure d'une recherche du « propre »[1], et de ce qu'ont éventuellement en commun toutes les substances (3 a 7-4 b 19), toutes les quantités (5 b 11-6 a 35), tous les relatifs (6 b 15-8 b 24) et toutes les qualités (10 b 12-11 a 38), par-delà les différences précédemment notées. Cette recherche, totalement étrangère à Δ, est une singularité sur laquelle il faut insister.

Prenons, à titre d'exemple, le cas des substances. L'auteur de *C* met de l'avant cinq traits possiblement « communs à toute substance » (3 a 7 ; 3 b 10 ; b 24 ; b 33 et 4 a 10), qu'il soumet successivement à l'épreuve. Il montre que le premier trait n'est pas absolument propre à la substance, puisqu'il est aussi caractéristique de la différence spécifique (3 a 21-22) ; que le deuxième trait est, en fait, apparent (δοκεῖ : 3 b 10), puisqu'il ne caractérise en vérité que la substance première (3 b 10-13) ; que le troisième trait est relativement propre à la substance, puisqu'il appartient aussi à la quantité (3 b 28) ; que le quatrième trait n'est pas apparent (cf. δοκεῖ : 3 b 33)[2], mais réel (4 a 8) ; enfin, que le cinquième trait est le plus propre de la substance (4 a 10), bien que l'on puisse apparemment « objecter »[3] que la même chose se dit de

1. Entendez du propre relatif ou occasionnel et du propre en soi ou perpétuel, au sens précisé par *Top.*, V, 1, 128 b 16-17.

2. Le désir de mettre ainsi en question des opinions apparemment vraies (δοκεῖ) est caractéristique d'un grand nombre de passages en *C* : 3 b 10 ; b 33-34 ; 4 a 10-11 ; a 23-24 ; 5 b 39 ; 6 a 19-20 ; a 31-32 ; 6 b 19-20 ; 6 b 36-37 ; 7 b 17 ; b 22-23 ; b 36 ; 8 a 13-14 ; a 28 ; b 29-30 ; b 33-34 ; 10 a 16-18 ; 11 a 5-7 ; 12 b 1-3 ; 13 b 12-14 ; 14 a 14-15 ; b 4-5 ; b 10-11 ; b 39-15 a 1. Dans plusieurs cas, il s'agit de mettre en garde contre des jugements trop hâtivement universels de l'opinion.

3. Le verbe ἐνιστάναι (« objecter ») qu'on trouve ici dans l'expression εἰ μή τις ἐνίσταιτο (4 a 22) et, par exemple, en *Top.*, VIII, 2, 157 b 1, 3, 9, etc., correspond au substantif ἔνστασις, qui est un terme technique. L'ἔνστασις est notamment définie en *Top.*, II, 2, 110 a 11. Le mot, employé seul, dans une tournure elliptique (« Objec-

l'opinion et du discours (4 a 22). À quoi correspond cette volonté singulière, qu'on retrouve dans les autres exposés, de dénoncer ou de confirmer le propre apparent, d'indiquer des propres relatifs et un propre absolu, en prévoyant les objections ?

Répondons d'abord de manière négative. Plotin, qui a longuement critiqué cet exposé sur la substance dans une optique ontologique, insistait sur la vanité d'accumuler les caractéristiques propres ; ce n'est pas encore montrer, disait-il, la notion de substance et sa nature[1]. On s'est étonné de la critique, du fait qu'on ne peut définir un genre suprême de l'être[2]. Mais elle révèle peut-être le fond des choses : en fait, l'auteur de *C* non seulement ne montre pas, mais ne prétend d'aucune façon montrer *ce qu'est* la substance et donc, on le constate une nouvelle fois, ne s'inscrit pas dans la perspective d'une *science* ontologique. Une enquête scientifique, visant à faire connaître *ce qu'est* la substance, aurait en effet cherché à montrer sa cause, ce pour quoi elle est ce (qu'on dit) qu'elle est, puisque toute démarche scientifique vise à cela[3]. Ce genre d'enquête ne se trouve pas dans *C*.

La démarche de son auteur consiste à éprouver, le plus souvent de manière empirique, les attributs que l'opinion peut avancer à titre de propre de la substance, mettant en garde contre les généralisations hâtives et prévoyant les objections. Exactement la même attitude critique s'observe dans les exposés concernant les quantités, les relatifs et les qualités. Le fait que l'auteur envisage en chaque cas l'hypothèse qu'une sorte de propre pourrait être d'« avoir un contraire »[4] ou d'« admettre le plus et

tion ! ») sert fréquemment à l'auteur de *Topiques* ; cf. Bonitz, *Ind. Arist.*, p. 253 a 61-b 2.

1. Plotin, VI, 1, 3. 19-23.

2. Cf. Evangeliou, *Aristotle's* Categories *and Porphyry*, (cit.) p. 100 : « ... this line of criticism is, to say the least, curious ».

3. Cf. *Anal Seconds*, I, 2, 71 b 9-11.

4. Cf. 3 b 24 ; 5 b 11 ; 6 b 25 ; 10 b 12.

le moins »[1], suggère qu'il envisage alors une hypothèse pareille à celle que produisent les discussions dialectiques, car la considération des contraires et du plus ou du moins apparaît dans d'innombrables « lieux » dialectiques. Et s'il discute ainsi du propre, il se pourrait que sa critique, ses mises en garde et ses objections soient aussi formulées à l'attention des dialecticiens qui ont à se servir des notions de substance, de quantité, de relatif et de qualité[2].

Il faut encore être attentif à la réfutation des objections que se fait à lui-même l'auteur de *C* et qui prennent une très grande place dans son exposé. Ces objections sont de deux types. Les unes mettent en cause l'identification du propre et leur réfutation confirme l'identification proposée. Ainsi, concernant le propre de la substance, le long débat de 4 a 22 à b 19 ; et encore, concernant le propre des relatifs (qui n'est d'ailleurs pas expressément donné comme « propre »), les longues discussions de 6 b 33 à 7 b 14. Ces dernières, en réalité, répondent moins à l'objection qui consisterait à nier, exemples à l'appui, que les relatifs se disent « toujours » des réciproques, qu'elles n'enseignent comment découvrir, dans certains cas, le réciproque du relatif, quand, par exemple, il n'est pas exprimé par un mot de même finale (ainsi, le sen*sible*, réciproque de la sens*ation*), quand il est masqué par

1. Cf. 3 b 33 ; 6 a 19-20 ; 6 b 19-20 ; 10 b 26.

2. Une remarque s'impose ici. La mise en lumière de traits qui ne sont pas absolument propres n'a pas qu'une portée négative (faire apparaître une multitude de traits qui ne sont pas tout à fait propres). Il s'agit aussi d'enregistrer positivement, soit que certains traits appartiennent, par exemple, à la quantité mais aussi à la substance, soit que certains traits appartiennent, par exemple, sinon à tous les relatifs, du moins à quelques-uns ou à la plupart. Bref, il s'agit de relever également et même le plus souvent, des faits qui ne sont pas directement utiles à qui veut connaître ce qu'est proprement la substance, ou la qualité, ou le relatif, ou la quantité. Et l'importance de ces enseignements semble suggérer que l'auteur de *C* vise seulement à éclairer, par toute sorte de données utiles, celui qui doit juger de l'attribution de (ou à) une substance, d'une quantité, d'un relatif et d'une qualité.

un substitut inadéquat (ainsi, l'ailé, réciproque de l'aile, masqué par l'oiseau), ou quand il n'existe tout simplement pas de mot pour l'exprimer (ainsi, pour le réciproque du gouvernail). Par où, l'exposé s'apparente à celui de recettes pour correctement identifier les corrélatifs.

Le second type d'objections est plus intéressant, car il traduit à l'occasion un « trouble » que l'auteur de *C* reconnaît explicitement et ne s'efforce d'apaiser qu'en partie. Ce trouble apparaît une première fois (5 b 14-6 a 18) quand, pour faire face à l'objection que grand et petit, beaucoup et peu sont des quantités contraires (alors que les quantités sont réputées n'avoir pas de contraires), l'auteur répond d'abord que ce ne sont pas des quantités, mais plutôt des relatifs, puis ajoute que dans l'hypothèse où on les tient pour des quantités, elles ne sont pas vraiment des contraires. C'est cette hypothèse qui paraît troublante, le fait que l'on puisse poser tel genre de choses comme quantités ou comme relatifs (cf. 5 b 30)[1]. Une même situation, déclarée embarrassante, se présente plus loin (8 a 25-28) et fait l'objet d'une véritable « aporie » (cf. 8 a 13), quand l'auteur fait observer que certaines substances secondes semblent être tout aussi bien des relatifs (par exemple, la main ou la tête, qui sont des substances parce que parties de substances, mais peuvent aussi sembler des relatifs parce que la main et la tête sont toujours dites main et tête de quelque chose). Bien qu'elle puisse être tournée, la difficulté n'en laisse pas moins voir que certaines choses, selon le point de vue où l'on se place, peuvent être tenues pour des substances ou des relatifs. Enfin, le trouble dont il est question expressément en 11 a 20 (ταράττεσθαι), quand beaucoup de relatifs sont dénombrés parmi les qualités, n'est apaisé qu'à demi puisque, malgré la possibilité d'éviter la

1. Voir à ce sujet, D. O'Brien dans *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Études publiées sous la direction de P. Aubenque, Paris, 1980, p. 124-128.

confusion, l'auteur avoue en définitive que « si d'aventure la même chose est une qualité et un relatif, il n'est pas du tout déplacé de la dénombrer dans les deux genres » (11 a 37-38). Ces considérations sont d'ailleurs conformes à ce qu'on lit dans les *Topiques* (IV, 4, 124 b 15-22). On remarquera sans doute qu'à chaque fois, les relatifs sont en cause ; ce qui laisse peut-être entrevoir une difficulté à fixer précisément la limite du genre. C'est d'ailleurs ce que l'auteur semble confesser à la fin de son exposé sur les relatifs : « il est peut-être difficile de se prononcer nettement sur ce genre de cas sans un examen répété » ; mais il ajoute : « il n'est pas toutefois sans intérêt (ἄχρηστον) d'avoir soumis à l'interrogation chacun d'eux » (8 b 21-24). On peut donc comprendre que malgré les problèmes qui laissent un doute sur l'identification des relatifs, la discussion de ces problèmes est utile. La question est : utile à quoi, dès lors justement qu'il a été mis en évidence qu'on pourrait ranger ceci parmi les relatifs ou les qualités, cela parmi les relatifs ou les substances et cela encore parmi les relatifs ou les quantités ? La question, semble-t-il, porte avant tout sur l'utilité d'avoir relevé cette sorte d'évidence elle-même. Or à quoi peut-il servir de mesurer qu'on peut éventuellement classer les choses ainsi, dans un genre ou dans un autre, sinon d'abord et avant tout, à une situation où l'on doit s'attendre à ce qu'on puisse les classer tantôt d'une façon, tantôt d'une autre ? Et dans ces conditions, on peut deviner que c'est de l'utilité pour les discussions dialectiques qu'il est principalement question, car c'est dans ce genre de discussions que se présente naturellement ce type d'alternative et qu'il importe de savoir si l'interlocuteur attribue un relatif, une substance (seconde) ou encore une qualité...

La plus grande partie des exposés de *C* concernant les « catégories » n'a donc pas d'équivalent dans Δ. Des parties sans équivalent dans Δ existent aussi dans les exposés relatifs aux « postprédicaments ». Toute la très

longue analyse des opposés (de 11 b 24 à 14 a 25) est dans ce cas et donc presque tout l'exposé consacré aux opposés, à l'exception de leur répertoire dressé en quelques lignes (11 b 17-23). Cette analyse comporte plusieurs sections. D'abord (11 b 24-38), une comparaison entre les opposés à titre de relatifs et les opposés à titre de contraires. Ensuite, introduite par une remarque sur certains contraires (11 b 38-12 a 25), une comparaison entre les opposés à titre de privation et d'état et les opposés à titre de relatifs (12 a 26-b25). Puis, une comparaison entre les opposés à titre de contraires et les opposés à titre de privation et d'état (12 b 26-13 a 36). Enfin, une comparaison entre les opposés à titre d'affirmation et de négation et tous les autres opposés (13 a 37-b 35). Le tout suivi de nouvelles remarques sur les contraires (13 b 36-14 a 25). Ces comparaisons entre les multiples formes d'opposition poursuivent un but tout à fait analogue à celui qu'on peut assigner à l'analyse des traits distinctifs de chaque « catégorie ». Ici, comme là, l'auteur s'efforce de faire apparaître au bout du compte le « propre » de chaque forme d'opposition. C'est ce qui ressort de leur confrontation mutuelle et c'est ce qui est dit explicitement dans le dernier cas (ὥστε... ἴδιον ἂν εἴη : 13 b 33). Il est donc indubitable que la très longue analyse des opposés est conduite dans le même esprit que l'analyse des « catégories ».

Dans ce qui reste, l'auteur de *C* se borne à poser des distinctions, comme en Δ, sauf dans le cas du chapitre consacré au mouvement, où, passée l'énumération de ses six genres, il se livre à deux discussions, à première vue curieuses, qui portent l'une et l'autre sur l'altération (à partir de 15 a 14). Ces discussions étranges ont en réalité le même but. Il s'agit de répondre à deux objections possibles qui, formulées de façon très simple, reviendraient au fond à dire la même chose : l'altération n'a rien en propre. L'auteur réfute l'opinion qu'elle serait toujours réductible à un autre mouvement et l'opinion qu'elle

n'aurait pas, à la différence des autres mouvements, un seul contraire en propre. L'objectif paraît donc le même que celui de tout le traité.

Résumons-nous. On est parti de l'hypothèse élémentaire que *C*, comme Δ, offre un répertoire de thèmes généraux à clarifier. Cette hypothèse est imposée par le seul parallèle du *Corpus*. La comparaison, cependant, fait rapidement apparaître des différences significatives.

Premièrement, de façon, semble-t-il, délibérée, *C* laisse de côté plusieurs des distinctions relevées en Δ et ne prétend pas, comme Δ, recenser indifféremment toutes les principales réalités que recouvrent des appellations ambiguës. Son attention paraît fixée sur les distinctions que fait le langage le plus courant, à l'exclusion du langage scientifique ou poétique, et qui, au départ, sont rattachées à quatre modes principaux d'attributions. C'est la diversité inhérente à chacun de ces modes qui est répertoriée, avec plus de détails que les exposés parallèles de Δ.

En même temps, *C* renonce, toujours de façon délibérée, à une étude causale et donc scientifique, tant du sujet de l'attribution (la substance première) que des réalités attribuées (« catégories »). Ce point de vue est confirmé par les analyses critiques que *C* ajoute aux distinctions et dont il n'y a pas d'équivalents dans Δ.

Ces analyses, totalement étrangères à Δ, s'apparentent à une recherche du « propre ». On retrouve celle-ci dans l'analyse des opposés et elle semble bien caractéristique de tout le traité. Attentive aux objections et aux exceptions, la recherche considère toutefois des données qui, sans être strictement des propres, sont utiles pour juger de l'attribution, parfois même des sortes de recettes, et recourt en particulier aux « lieux » des contraires et du plus ou moins.

Enfin, conscient de la possibilité « troublante » qu'une attribution mette en cause ou paraisse mettre en cause à la fois deux genres dont il s'efforce de montrer

les propriétés respectives, l'auteur professe néanmoins faire œuvre utile.

L'interprétation de tous ces détails semble aller dans le même sens. D'un côté, il apparaît clairement que *C* poursuit un dessein très différent de Δ et ne peut se ranger, comme lui, dans la perspective des travaux proprement scientifiques du *Corpus*, consacrés à l'étude causale des phénomènes. En ce sens, *C* ne démontre rien et n'expose pas de doctrine scientifique de quoi que ce soit. De l'autre côté et corrélativement, s'éloignant des préoccupations scientifiques qu'on vient de dire, *C* se rapproche des exposés factuels dont l'utilité ne peut apparaître qu'en fonction, semble-t-il, des discussions, elles-mêmes non scientifiques, où l'attribution (d'un prédicat à un sujet) est essentielle.

Dans ces conditions, tout porte à croire que la perspective où s'inscrit notre traité est celle des travaux consacrés par Aristote à la dialectique. Il faut donc examiner de plus près le rapport, déjà envisagé par les Anciens, entre *C* et *Topiques*.

IV

Du propos de l'auteur de *Catégories* et des *Topiques*

Ce que révèle, dans ses grandes lignes, l'examen du contenu de *C* nous ramène aux hypothèses de certains auteurs anciens pour qui ce petit traité introduirait soit aux *Topiques*, soit, plus précisément, à quelque « topique de la définition »[1].

La contribution des *Topiques* à la recherche d'une méthode dialectique consiste, pour la grande part (livres II-VII), à exposer, à l'aide de « lieux », les moyens d'éprouver ou de faire accepter les prémisses de raison-

1. Cf. *supra*, p. XXXIV-XLII.

nements à l'appui ou à l'encontre de n'importe quelle thèse problématique. Notre ouvrage n'offre pas une contribution de ce genre. Ce n'est pas un exposé de « lieux » ni, en particulier, un exposé de ces « lieux » qui permettent d'éprouver les définitions. Ce n'est pas non plus, comme le premier livre des *Topiques*, une introduction générale à l'exposé des « lieux », où se trouvent énoncés les objectifs et les éléments de la méthode dialectique. Peut-être pourrait-il faire office d'introduction spéciale à une topique définitionnelle, comme le livre I sert d'introduction plus générale aux topiques de l'accident, du genre, du propre et de la définition, mais dans ce qu'il contient, il n'y a pas d'indice explicite qui permette de parler d'un traité introductif. Le traité n'annonce explicitement rien, pas plus que le répertoire de *Métaphysique* Δ, et donc, ses liens éventuels avec quelque topique que ce soit paraissent obscurs.

Mais ils existent et au moins peut-on dire d'emblée que *C* offre des analyses utiles dans la perspective des travaux consacrés à la dialectique. Aristote enseigne en effet que l'énoncé des problèmes dialectiques est sujet à plusieurs fautes, notamment lorsqu'il s'écarte du langage courant[1], que certaines erreurs interviennent dans l'attribution des opposés[2], et que d'autres impliquent des confusions catégoriales[3], lorsqu'on pose un accident, un genre, un propre ou une définition[4]. Et le philosophe laisse par ailleurs comprendre que tous les autres thèmes abordés dans *C* sont aussi considérés dans les discussions dialectiques, puisqu'il envisage quelque part de « traiter du même, de

1. *Top.*, II, 1, 109 a 28-33 ; cf. VI, 2, 140 a 3. On a vu plus haut (p. LI-LII, LV et LXIII) que le répertoire de *C*, comparé à celui de *Mét.*, Δ, est plus exclusivement attentif aux distinctions que présente le langage courant.

2. Cf. *Top.*, II, 2, 102 b 17-20 ; 8, 113 b 15-114 a 25 ;...

3. Cf. *Top.*, IV, 1, 120 b 26-28, 36-37 ; 121 a 6 ; VI, 6, 144 b 35 et sqq. ; 8, 146 b 20 et sqq. ; VII, 1, 152 a 38 ; ...

4. *Top.*, I, 9, 103 b 20-27.

l'autre, du semblable, du dissemblable et aussi de l'antérieur, du postérieur et de tous les autres sujets de ce genre sur lesquels, dit-il, les dialecticiens s'efforcent de voir clair »[1]. Il est donc évident qu'un traité comme le nôtre pourrait avoir été conçu dans l'intention d'aider précisément les dialecticiens à voir clair.

On est en mesure de vérifier empiriquement que c'est probablement le cas, parce qu'en fait, notre traité explicite des données que l'on trouve en quelque sorte assumées dans les *Topiques*. À cet égard, les correspondances, souvent littérales, existent en grand nombre[2]. Et on en trouve sur tous les thèmes qui sont au programme de *C*, comme si l'auteur de notre traité ramassait sous différentes rubriques, pour les développer, des observations sommaires qui figurent dispersées dans les *Topiques*. Pour nous limiter à l'essentiel, on peut voir ainsi que :

1. Concernant la substance : la thèse que le corps (sujet d'inhérence du blanc : 2 a 31) est une substance et une substance d'une certaine qualité (à titre de substance seconde) est une affirmation de *Top.*, V, 2, 130 b 3-4 ; la thèse que la substance n'est pas susceptible de plus ni de moins (3 b 33-34) est affirmée à l'aide du même exemple (*Top.*, II, 11, 115 b 9 = *C*, 3 b 37-38) ; l'idée que l'espèce, plus proche de la substance première, la fait mieux connaître que le genre (2 b 8-9), est parallèle à celle que le genre, mieux que la différence, fait voir l'essence (*Top.*, IV, 6, 128 a 25) ; et l'affirmation que l'espèce et le genre font voir une sorte de qualité (3 b 15-16), est corrélative de l'affirmation que la différence spécifique, qui appartient au genre, fait voir aussi une sorte de qualité (*Top.*, IV, 2, 122 b 16-17 ; VI, 6, 144 a 18-22).
2. Concernant la quantité : plusieurs de celles qui sont répertoriées à partir de 4 b 22 (le nombre, la ligne, la surface, le corps), sont également évoquées (*Top.*, I,

1. *Mét.*, B 1, 995 b 18-25 (cf. 2, 997 a 25-34).

2. Plusieurs d'entre elles ont été observées déjà par I. Husik (art. cité dans *Philos Rev.*, 13, 1904, p. 514-528).

16, 108 b 30 ; IV, 2, 122 b 19 ; V, 5, 134 b 12-13 ; 8, 138 a 16-19 ; VI, 4, 141 b 5-24), ainsi que le continu, un de leurs genres (selon 4 b 20), celui des quantités dont les parties sont en contact (cf. *Top.*, IV, 2, 122 b 28-30).

3. Concernant le relatif : les nombreux exemples qui servent à illustrer les relatifs (dès 6 a 33), en particulier le double, le demi, la science, l'état et la disposition,... sont mentionnés à plusieurs reprises (cf. *Top.*, IV, 1, 121 a 5 ; 3, 124 b 15-35 ; 125 a 33 et sqq. ; V, 6, 135 b 17 et sqq.) ; la célèbre définition des relatifs (8 a 31-32) s'y retrouve en toutes lettres (*Top.*, VI, 4, 142 a 29-30 ; VI, 8, 145 b 3-6) ; la règle universelle de réciprocité (énoncée en 6 b 28), y figure également en toutes lettres (*Top.*, VI, 12, 149 b 12) ; les différences d'inflexion qui (selon 6 b 33 et sqq.) caractérisent certains relatifs, sont exposées dans les mêmes termes (*Top.*, IV, 4, 124 b 36-125 a 24) et sont données, ici comme là, comme une objection apparente à la règle de réciprocité ; même l'observation que l'animal est sensible corporellement, sur laquelle *C* (7 b 38 et sqq.) appuie la priorité du sensible sur le sens, est une observation qu'on lit dans les *Topiques* (IV, 5, 126 a 22-24).
4. Concernant la qualité : le blanc, qualité typique (dès 1 a 27), est souvent mentionné à ce titre (*Top.*, II, 2, 109 a 38 ; IV, 6, 127 a 24 ; VI, 12, 149 a 38) ; les qualités du premier genre, états et dispositions (8 b 27), sont fréquemment mises de l'avant, avec l'exemple favori de la science (*Top.*, II, 4, 111 a 23 ; IV, 1, 121 a 1 et sqq. ; 3, 124 a 31 ; VI, 7, 145 a 33 et sqq.) ; la différence signalée entre l'état et la disposition (8 b 27) est observée aussi (*Top.*, III, 1, 116 a 12) ; la capacité, qualité du deuxième genre (9 a 14) et l'affection, qualité du troisième genre (9 a 29) sont également évoquées (*Top.*, IV, 5, 125 b 20 ; VI, 7, 145 a 3, 33, 35) ; la question débattue de savoir si la justice est susceptible de plus ou moins (10 b 30-11 a 5) apparaît au passage (*Top.*, IV, 6, 127 b 20-22) ; et même le fait troublant (rapporté en 11 a 20-38) que certaines qualités, comme les sciences particulières, ont pour genre un relatif, est un fait noté avec soin (*Top.*, IV, 4, 124 b 15-22 ; cf. 121 a 9).

5. Concernant les opposés : les quatre modalités d'opposition (répertoriées dès 11 b 17) sont exposées à de multiples reprises, souvent avec les mêmes exemples (*Top.*, I, 14, 105 b 33 ; II, 2, 109 b 17 et sqq. ; 8, 113 b 5 et sqq. ; IV, 3, 124 a 35-b 35 ; V, 6, 137 b 7) ; il en va de même, en particulier, des contraires avec leurs caractéristiques (*Top.*, I, 10, 104 a 21, 32 ; II, 7, 112 b 27 ; IV, 3, 123 b 34-35 ; VI, 9, 147 a 22 et sqq.), des contradictoires (*Top.*, I, 15, 106 b 13 ; IV, 3, 123 b 20), des relatifs (*Top.*, IV, 4, 125 a 33 et sqq.) et de la privation, opposée à l'état (*Top.*, I, 15, 156 b 21 ; VI, 3, 141 a 11 ; 9, 147 b 4, 26, 28,...) ; l'exemple typique de la cécité (11 b 21 ; 12 a 36, b 9,...) est également produit (*Top.*, V, 6, 136 a 2-3 ; VI, 6, 143 b 34) ; la position des contraires dans les genres ou comme genres (14 a 19-25) est déduite exactement dans les mêmes termes (*Top.*, VII, 2, 153 a 35-36) ; l'existence d'intermédiaires entre les contraires (souvent traitée à partir de 12 a 2) est également considérée dans les mêmes termes (*Top.*, IV, 3, 123 b 19, 23, 25, 27, 29 ; 124 a 6 ; VIII, 3, 158 b 7, 39), ainsi que la nécessité, pour l'un des contraires sans intermédiaires, d'appartenir au sujet (*Top.*, II, 6, 112 a 24-25).
6. Concernant l'antériorité : l'antériorité fait l'objet de nombreuses allusions (en particulier, *Top.*, V, 4, 133 a 12-13 et VI, 6, 144 b 9) ; l'antériorité naturelle (14 b 5) est expressément mentionnée (*Top.*, IV, 2, 123 a 14-15) ; l'antériorité appelée ici selon l'ordre (14 a 35) et qui est illustrée par celle de l'élément sur la syllabe, est aussi mentionnée à l'aide du même exemple (*Top.*, VI, 4, 141 b 9) ; enfin, la fameuse antériorité selon l'estime, réputée assez commune (14 b 4), se trouve aussi mise de l'avant (*Top.*, III, 1, 116 b 17).
7. Concernant la simultanéité : elle fait également l'objet de nombreuses allusions, à propos des opposés et en particulier des contraires (*Top.*, II, 7, 113 a 22 ; IV, 3, 123 a 21 ; VI, 4, 142 a 24-25) ; la notion de simultanéité naturelle (soulignée à partir de 14 b 1-2) est aussi produite (*Top.*, V, 3, 131 a 14-18 ; VI, 4, 142 b 8), ainsi que (comme en 14 b 33) la simultanéité des espèces

opposées dans la division d'un même genre (*Top.*, VI, 6, 143 a 36-b 2).

8. Concernant le mouvement : les espèces de mouvements (répertoriées en 15 a 13 et sqq.) sont fréquemment rappelées, non seulement selon les mêmes schémas, mais dans les mêmes termes (*Top.*, II, 4, 111 b 6 et sqq. ; 9, 114 b 16 ; III, 6, 120 b 1-2 ; IV, 1, 121 a 31 et sqq. ; 2, 122 a 21, b 31 ; 3, 124 a 27-28).
9. Concernant l'avoir : distinguées en 15 b 17 et sqq., les différentes modalités de l'avoir sont dites à considérer dans le cas d'une définition de l'état et réciproquement (*Top.*, VI, 9, 147 a 12-13).

De telles correspondances, bien qu'elles ne couvrent pas tout le texte de *C*, sont loin d'être négligeables, pour plusieurs raisons. Elles sont, en effet, assez nombreuses et se retrouvent sous chacune des rubriques de *C* (alors qu'il n'y a pas, par exemple, de chapitre consacré au mouvement dans *Mét.*, Δ) ; en outre, plusieurs de ces correspondances sont très étroites ; elles attestent les mêmes idées exprimées dans les mêmes mots ; enfin et surtout, sauf exception, elles n'apparaissent pas sous cette forme dans d'autres textes auxquels on pourrait comparer *C*. Autrement dit, elles sont, pour ainsi dire, le bien commun et exclusif des ouvrages que nous comparons. Cette parenté n'est probablement pas un hasard ; elle semble plutôt traduire une solidarité de pensée et de propos.

Il est possible, à partir de là, d'envisager plus précisément les rapports entre *C* et l'entreprise que constituent les *Topiques*. L'hypothèse que notre ouvrage, conformément à son titre ancien (Τὰ πρὸ τῶν τόπων), serait une sorte d'introduction à l'exposé des « lieux » contenu dans les principaux livres des *Topiques* est une hypothèse qui ne manque pas de vraisemblance parce que au passage, l'exposé des « lieux », on vient de le voir, fait état sommairement de nombreuses données fournies par *C*. Or, comparés à *C*, les *Topiques* procèdent le plus souvent par des observations brèves, sans analyse de détail.

L'auteur des *Topiques* donne ainsi le sentiment que, par exemple, les distinctions « catégoriales » et celles des opposés sont d'une certaine importance pour acquérir une méthode dialectique, mais il n'en propose pas une étude approfondie ni systématique. Donc, il y a là, dirait-on, une sorte de vide, de défaut ou de lacune. C'est bien pourquoi on peut en retirer l'impression que le traité des *C* vient opportunément combler cette lacune et qu'il réunit thématiquement, pour les examiner en profondeur, des données élémentaires dispersées dans les *Topiques*. Cet exposé n'est pas, comme le sont en grande partie ceux des *Topiques*, une sorte de manuel technique qui accumule, avec les « lieux » à l'usage du dialecticien, les moyens de tester la validité ou la pertinence des attributions sous forme d'accident, de genre, de propre ou de définition[1]. Mais enfin, nous le savons, les distinctions catégoriales, comme celles des opposés, sont inhérentes aux prédicables. Ce sont donc des distinctions qu'il importe de pouvoir faire lorsqu'on doit prédiquer ou vérifier le bien-fondé d'une prédication. D'une certaine façon, elles semblent former par conséquent des préalables utiles à la discussion dialectique. Quand, par exemple, pour reprendre la correspondance signalée en dernier lieu, les *Topiques* (VI, 9, 147 a 12-13) affirment que, si l'on nous propose la définition d'un état (ἕξις), il faut, pour s'en assurer, jeter un coup d'œil sur ce que veut dire « celui qui a » (τοῦ ἔχοντος), encore faut-il être en mesure de distinguer ce qu'on entend par « avoir » (ἔχειν). Or l'exposé de ces distinctions n'est pas fourni dans les *Topiques*, mais il fait l'objet du dernier chapitre du traité des *C*.

1. Cf. S. Menn, « Metaphysics, Dialectic and the *Categories* », RMM, 100 (1995) p. 326 (« manual of principles of dialectical reasoning »). Cette étude cependant démontre parfaitement que *C* ne relève pas des études philosophiques (ou scientifiques), malgré son parallélisme avec *Mét* , Δ, et s'inscrit dans la perspective des travaux consacrés à la dialectique.

Que ce traité fasse état de choses présupposées d'une certaine façon par les *Topiques* et discute en détail des données qui sont souvent fournies là, rapidement ou sommairement, on s'en rend compte précisément par la manière dont sont introduites à l'occasion semblables données. Dans l'exposé des « lieux » de la définition, l'auteur des *Topiques* (VI, 12, 149 b 4 et sqq.) fait observer, par exemple, un genre d'erreur commise par tous ceux qui, dans les relatifs, ne distinguent pas les corrélatifs ; puis, éclairant ce genre d'erreur par des exemples, il conclut : « et il en va pareillement dans les autres cas, *puisque* tous les relatifs ont un réciproque » (149 b 12). Cette dernière proposition (« *puisque*... »), qui justifie tout ce qui précède, exprime un présupposé resté implicite jusque-là. Or ce présupposé n'est autre que la règle universelle de réciprocité des relatifs, qui est énoncée dans les mêmes termes en *C*, 6 b 28, puis longuement discutée, alors qu'elle fait l'objet d'une mention rapide dans notre passage des *Topiques*. Ce genre de situation laisse donc voir clairement que l'auteur des *Topiques* s'adosse, pour ainsi dire comme à des principes, à des vérités que l'on trouve systématiquement exposées et examinées en détail dans *C*.

On pourrait en conclure sur un plan plus général que *C*, par son contenu et la perspective qui est la sienne, peut légitimement passer pour une sorte de préliminaire à l'exposé des lieux. Ce qui semble valider l'hypothèse de certains Anciens pour qui le Τὰ πρὸ τῶν τόπων était bel et bien une introduction aux *Topiques* eux-mêmes. Mais une telle conclusion laisse de côté un fait quelque peu gênant. En dépit de tout ce qu'on vient d'observer, en effet, les *Topiques*, dans leur état actuel, tiennent peut-être pour acquises ou aisément connaissables des vérités que développe *C* ; mais jamais, dans aucun passage où ces vérités sont énoncées, voire font l'objet d'une simple allusion, jamais Aristote ne donne expressément à penser qu'elles sont examinées en détail ailleurs ou qu'il a entre-

pris quelque part leur examen. Ce silence n'est pas banal quand on sait le nombre de passages où l'occasion se présente.

On ne peut spéculer de façon trop gratuite sur un tel silence. Toutefois, il s'expliquerait dans l'hypothèse où *C* ne serait pas une introduction aux *Topiques* que nous possédons et qui paraissent autonomes, mais à quelque ouvrage analogue, consacré, lui aussi, à la méthode dialectique. Or cette hypothèse peut prendre appui sur la conviction qui se tire des listes anciennes des ouvrages d'Aristote selon lesquelles le Τὰ πρὸ τῶν τόπων servirait d'introduction à un Τοπικῶν πρὸς τοὺς ὅρους, c'est-à-dire à une « topique définitionnelle », quelque chose qui ressemble à la section de notre ouvrage réservée aux « lieux » de la définition.

Que notre traité semble utile à tout débat dialectique et pas uniquement aux débats qui mettent en jeu des définitions, cela ne change rien à l'affaire ; car s'occuper des lieux de la définition n'est pas prendre en compte une simple section, parmi d'autres, des débats dialectiques ; c'est même plutôt, vu sous un certain angle, s'occuper de tous les principaux débats dialectiques, hormis ceux qui portent sur l'accident. Les « lieux » du genre, en effet, comme dit Aristote lui-même, sont « des éléments en vue des définitions » (στοιχεῖα πρὸς τοὺς ὅρους : *Top.*, IV, 1, 120 b 13), parce que la définition contient le genre ; et, par ailleurs, la définition est aussi le propre par excellence (cf. *Top.*, I, 4, 101 b 19-20). En revanche, l'hypothèse d'une introduction à quelque topique définitionnelle serait de nature à expliquer pourquoi notre traité commence par regrouper et analyser les principales distinctions catégoriales. C'est que la définition est toujours celle d'une réalité appartenant à l'une de ces « catégories ». Nous reviendrons sur ce point tout à l'heure[1].

1. Cf. *infra*, p. LXXXV.

Se pourrait-il donc que notre *C* soit une sorte de préalable à une « topique de la définition » aujourd'hui perdue, qui s'en serait remise à lui pour tous les présupposés qu'impliquent les lieux qu'elle dénombrait ? On ne peut évidemment le prouver. Mais il serait malvenu de l'exclure totalement *a priori*. D'autres recherches pourraient aider à éclairer le problème. Il en est une qui porte sur une partie du traité que nous avons laissée de côté jusqu'ici, mais dont nous avons signalé la singularité : les préliminaires (1 a 1-2 a 10).

On a fait observer plus haut que ces préliminaires, absents du répertoire de distinctions parallèles de *Mét.*, Δ, semblaient avoir été conçus principalement dans le dessein de préparer le premier exposé, consacré à la substance. Ce qu'il importe en outre d'observer maintenant, c'est que ces six courts développements, présentés en asyndète, ont été, semble-t-il, composés presque totalement à l'aide d'éléments empruntés de façon littérale aux *Topiques*.

1. (1 a 1-15). Une présentation des équivoques (ὁμώνυμα), des univoques (συνώνυμα) et des dérivés (παρώνυμα).
   — Les équivoques et les univoques sont définis à l'aide de deux mêmes notions : le nom (ὄνομα) et la formule définitoire (λόγος). Ces deux notions, qui vont de pair, sont tout à fait courantes dans les *Topiques* ; la formule étant substituable au nom, cela conduit aux pléonasmes : cf. V, 2, 130 a 39 ; 4, 132 b 3-7 ; VI, 1, 139 a 23-24, 34-35 ; 4, 142 b 3 ; 6, 143 a 35 ; 8, 146 a 34-35 ; 9, 147 b 14 ; 10, 148 a 10-11.
   — L'expression « la formule correspondant au nom » (ὁ… κατὰ τοὔνομα λόγος : 1 a 1-2, 4, 7) est d'ailleurs une expression des *Top.* (VI, 10, 148 b 15 ; cf. I, 15, 107 a 3, 20).
   — Les moyens d'identifier les équivoques sont longuement exposés dans *Top.*, I, 15 (en entier) ; ils sont appelés « les éléments » à utiliser pour l'équivoque (IV, 3, 123 a 27-28). À l'occasion de ce long exposé, la

définition des équivoques, rappelée ici, est mentionnée : ἕτερος ὁ κατὰ τοὔνομα λόγος αὐτῶν (107 a 20) ; et l'équivocité est souvent évoquée par ailleurs (en particulier : II, 3, 110 b 16 ; VI, 2, 139 b 19, 21, 28 ; VIII, 10, 148 a 23, 32, 34, ...).
— L'expression « être animal » (ζῴῳ εἶναι) utilisée dans l'exemple produit (1 a 5) figure, par exemple, en *Top.*, II, 1, 109 a 14-15.
— Les univoques, par la même occasion, sont aussi envisagés (I, 15, 107 b 4, 17) ; ils sont encore évoqués par ailleurs (II, 2, 109 b 6 ; IV, 3, 123 a 28-29 ; VII, 4, 154 a 18 ; VIII, 2, 157 b 4, 7). Et leur définition, rappelée ici, est énoncée : συνώνυμα... ὧν εἷς ὁ κατὰ τοὔνομα λόγος (VI, 10, 148 a 24-25). Il apparaît ainsi que les univoques ont un nom et une formule qui montrent la même chose (VIII, 13, 162 b 37-163 a 3 ; cf. VII, 2, 152 b 39).
— Les exemples d'univoques utilisés ici, l'homme et le bœuf, qui sont dits au même titre des animaux (1 a 8), apparaissent en *Top.*, VI, 6, 144 a 32-34 (τὸ ζῷον κατὰ τοῦ ἀνθρώπου καὶ τοῦ βοὸς καὶ τῶν ἄλλων πεζῶν ζῴων).
— Ce préliminaire prépare ce qui sera dit de la substance, savoir que le nom et la formule de l'espèce ou du genre, substances secondes, s'attribuent au sujet individuel, substance première (2 a 20-27) ; cette attribution du nom et de la formule, examinée dans les *Topiques* (par exemple, V, 4, 132 b 8-18), permet de dire que le genre, l'espèce et l'individu sont des univoques (IV, 3, 123 a 28-29 ; VII, 4, 154 a 18) ; ce qui est la doctrine exposée en 3 a 33-b 9, qui rappelle encore la définition des univoques (3 b 7-8).
— Les dérivés, dont il est question ensuite, sont également considérés dans les *Top.* (II, 2, 109 b 47 ; 4, 111 a 36, b 1,...), où ils sont expressément distingués des univoques, comme le genre et l'espèce (ἀπ' οὐδενὸς γὰρ γένους παρωνύμως ἡ κατηγορία κατὰ τοῦ εἴδους λέγεται : 109 b 4-5).
— Ils sont identifiés grâce à la « flexion » (πτῶσις), notion qui est un thème favori des *Top.* (I, 15, 106 b 29 ; 107 a 1, 2 ; II, 9, 114 a 26-b 5 ; III, 3, 118 a 34 ;

6, 119 a 38 ; IV, 3, 124 a 10 ; 4, 124 b 36 ; V, 4, 133 b 36 ; 7, 136 b 15 ; VI, 10, 148 a 10 ; VII, 1, 151 b 28 ; 3, 153 b 25).

— L'exemple du courageux (tiré de courage), produit en 1 a 14-15, et celui de juste (tiré de justice), produit en 10 a 28-32, se retrouvent en *Top.*, II, 9, 114 a 35-36, etc. ; l'expression προσηγορία (1 a 13) appartient aussi au vocabulaire des *Top.* (cf. III, 5, 119 a 15-16) ... Bref, il n'y a à peu près rien dans ce préliminaire qui ne figure déjà explicitement dans les *Topiques*. On ne peut plus en l'occurrence supposer que les brèves remarques de *C* fournissent une introduction aux *Topiques*. Puisque ce dernier ouvrage contient tout ce qu'on lit en *C*, souvent avec beaucoup plus de détails, c'est un ouvrage qui paraît autonome et n'a nul besoin de l'exposé sommaire présenté par *C*. Ce préliminaire semblerait plutôt composé à l'aide de données empruntées aux *Topiques* ; et cela, pour introduire spécialement à l'étude de la substance, où, comme on peut le vérifier, est établie l'univocité du genre, de l'espèce et de l'individu. La suite des préliminaires confirme ce jugement.

2. (1 a 16-19). Une distinction des choses dites, à l'aide du critère « avec » ou « sans connexion ».

   — Cette brève distinction, d'une grande banalité, anticipe sur le préliminaire 6, qui concerne les choses dites sans connexion. Cependant, la notion même de « connexion » (συμπλοκή) est moins banale. Elle est présente dans différents contextes des *Topiques* (II, 7, 112 b 27 ; 113 a 1 ; VI, 8, 147 a 33 et surtout 11, 148 b 23 et sqq., qui envisage la définition des choses avec connexion).

3. (1 a 20-b 9). Une classification des êtres, à l'aide de deux critères combinés : « être dit (ou non) d'un sujet » et « être (ou non) inhérent à un sujet ».

   — Cette classification importante permet de distinguer les réalités substantielles de celles qui ne le sont pas et, dans chacun des cas, les individus de leur espèce et de leur genre. Ainsi, elle introduit directement à l'étude de la substance (2 a 11-3 a 6).

   — Les deux critères utilisés correspondent à des notions utilisées dans les *Topiques*. La seconde (être

inhérent à un sujet), la seule qui soit définie brièvement (1 a 24), était sans doute la moins évidente ; toutefois, non seulement elle figure dans les *Topiques*, mais elle y figure avec les mêmes exemples qui sont ici utilisés pour l'illustrer : la science des lettres, inhérente à l'âme (1 a 26) et le blanc, inhérent au corps (1 a 27) : ἐν ᾧ τὸ λευκόν, καὶ τὸ χρῶμα, καὶ ἐν ᾧ γραμματικὴ καὶ ἐπιστήμη (IV, 5, 126 a 4-5). Comparez : V, 4, 132 b 20, 24-25 (ἐν τῷ ὑποκειμένῳ) et VI, 6, 145 a 34-37.
— Cette notion et la première (se dire d'un sujet) sont utilisées dans le même passage qui met en garde contre leur confusion : le blanc, *inhérent à un sujet* (ἐν ὑποκειμένῳ), ne peut être le genre de la neige, car le genre *se dit* seulement d'un sujet, l'espèce (καθ' ὑποκειμένου γὰρ τοῦ εἴδους μόνον τὸ γένος λέγεται : IV, 6, 127 b 1-4).
— L'individu (ἄτομον), identifié à ce qui ne se dit d'aucun sujet (1 b 6), est le terme de la division par genre et par espèce, comme l'enseignent invariablement les *Top.*, II, 2, 109 b 16 ; III, 6, 120 a 35 ; IV, 1, 121 a 36-37 ; 2, 122 b 21-22 ; VI, 6, 144 b 2-3.
— La précision que l'individu est une forme d'unité numérique (ἓν ἀριθμῷ : 1 b 6-7), correspond aussi à l'enseignement sur l'unité numérique de *Top.*, I, 7, 103 a 9-10, 31 ; VII, 1, 151 b 28 ; 152 b 32).
— Tout cela prépare directement la distinction entre substance première et substance seconde (2 a 11-19), l'implication, notée ensuite (2 a 20 et sqq.), selon laquelle la substance première reçoit le nom et la formule de la substance seconde, mais aussi la différence, notée plus loin (3 b 10 et sqq.), entre ce qu'indique la substance individuelle, numériquement une, et ce qu'indique la substance seconde : non un objet singulier, mais un objet d'une certaine qualité (un ποιόν τι : 3 b 15-16). Ce qui reproduit l'enseignement de *Top.*, V, 2, 130 b 3-4 (ἓν γὰρ καὶ ταὐτόν ἐστι σῶμα καὶ οὐσία τοιαδί).
— La même notion d'individu, un numériquement, prépare encore ce qui sera dit plus loin (4 a 10 et sqq.) du propre de la substance, qui reste une numériquement et identique, tout en étant susceptible de recevoir les

contraires. Au passage, on notera que la capacité de recevoir les contraires, qui est le propre des substances, est aussi relevée par les *Topiques* (cf., notamment, V, 4, 132 b 2-3 : ἀνθρώπου ἴδιον τὸ ζῷον ἐπιστήμης δεκτικόν).

On voit donc que ce préliminaire important semble ramasser systématiquement et synthétiser des données parfaitement établies dans les *Topiques*, pour fonder, du début (distinction entre substance première et substance seconde) jusqu'à la fin (le trait le plus propre des substances), l'exposé qui sera consacré à l'examen de la substance.

4. (1 b 10-15). La proposition universelle selon laquelle « lorsqu'une chose est imputée à une seconde comme à un sujet, tout ce qui se dit de la chose imputée, tout cela doit aussi se dire du sujet ».

— Ce préliminaire prépare expressément l'implication qui sera notée (à partir de 2 a 29) après la distinction des substances premières et des substances secondes ; et il n'a que cette fonction.

— Il reproduit un enseignement récurrent des *Topiques* sur les rapports du genre à tout ce qu'inclut son espèce (IV, 1, 120 b 19-20 : τὸ γὰρ γένος κατὰ πάντων τῶν ὑπὸ τὸ αὐτὸ εἶδος κατηγορεῖται) ; sur les rapports des genres supérieurs à l'espèce dans l'ordre de l'essence (IV, 2, 122 a 5-6 : πάντα γὰρ τὰ ἐπάνω γένη κατηγορεῖσθαι δεῖ τοῦ εἴδους ἐν τῷ τί ἐστιν) ou sur l'attribution des formules des genres à l'espèce et à ce qui participe de l'espèce (IV, 2, 122 b 9-10 : ἀνάγκη γὰρ τοὺς τῶν γενῶν λόγους κατηγορεῖσθαι τοῦ εἴδους καὶ τῶν μετεχόντων τοῦ εἴδους).

— L'exemple qui illustre cette proposition universelle (1 b 12-15), et qui s'appuie sur le fait que tel homme est aussi homme et animal, est celui des *Topiques*, quand ils affirment la participation des individus à leurs genres et à leurs espèces (IV, 1, 121 a 36-39 : καὶ γὰρ τὰ ἄτομα μετέχει τοῦ γένους καὶ τοῦ εἴδους, οἷον ὁ τὶς ἄνθρωπος καὶ ἀνθρώπου μετέχει καὶ ζῴου).

— On notera que l'espèce et le genre (bien qu'il soit de plus grande extension) ne sont pas ici distingués. La

plus grande extension du genre (ἐπὶ πλεῖον) ne sera notée qu'en 3 b 21, dans les mêmes termes que les *Topiques* (cf., notamment, IV, 1, 121 b 1 et 3-4, où ἐπὶ πλεῖον s'oppose à ἐπ' ἔλαττον).

Il est clair, en l'occurrence, que ce préliminaire recueille sommairement un enseignement beaucoup plus circonstancié des *Topiques*, pour l'adapter à l'analyse qui sera faite des rapports entre substances premières et substances secondes.

5. (1 b 16-24). L'implication de la proposition selon laquelle « les genres distincts et non subordonnés les uns aux autres présentent également des différences spécifiques distinctes ».

— Cette proposition concernant la différence spécifique se retrouve dans les *Topiques*, non seulement de manière littérale, mais assortie des mêmes exemples, le cas de l'animal et celui de la science : τῶν ἑτέρων γενῶν [ἑτερογενῶν] καὶ μὴ ὑπ' ἄλληλα [+ τεταγμένων] ἕτεραι τῷ εἴδει καὶ αἱ διαφοραί, οἷον ζῴου καὶ ἐπιστήμης (I, 15, 107 b 19-20). Elle permet, là, d'établir l'équivocité des différences spécifiques distinctes.

— Ici, elle autorise à dire que si les genres distincts sont au contraire subordonnés les uns aux autres, leurs différences spécifiques peuvent être identiques, donc univoques. Ce qui prépare l'affirmation d'un trait commun aux substances et aux différences spécifiques, qui sera avancée plus tard (3 a 33) et selon laquelle toutes les imputations à partir d'elles se disent de façon univoque.

— La base de ces considérations, savoir que les genres supérieurs sont imputés aux genres inférieurs (τὰ γὰρ ἐπάνω τῶν ὑπ' αὐτὰ γενῶν κατηγορεῖται : 1 b 22), reproduit aussi l'affirmation universelle des *Topiques* (VI, 5, 143 a 21-22 : πάντα τὰ ἐπάνω γένη τῶν ὑποκάτω κατηγορεῖται).

Une nouvelle fois, il est clair que ce préliminaire s'inspire littéralement des *Topiques*, pour introduire à un point de l'analyse de la substance.

6. (1 b 25 et sqq.). Le répertoire des indications différentes fournies par les choses « dites sans aucune connexion ».

— Ces choses dites sans connexion ont été évoquées dans le deuxième préliminaire et leurs différentes indications sont répertoriées d'après la liste des dix genres d'imputations dressées en *Top.*, I, 9, 105 b 22-23 et en suivant exactement l'ordre de cette liste, alors que dans l'exposé qui suit, consacré aux quatre premiers (les plus importants), la qualité est traitée après, non avant le relatif. Ce passage des *Topiques* est le seul où les dix « catégories » soient énumérées au complet.
Ce préliminaire n'a probablement d'autre fonction que d'associer à la substance dont il va être question, les trois autres sujets abordés ensuite.

Quelle conclusion tirer de tout cela ? L'observation des préliminaires qui ouvrent notre traité semble montrer que ceux-ci ont été sommairement composés à partir des enseignements plus fournis que contiennent les *Topiques* sur les sujets qu'ils exposent. Ce ne sont peut-être pas proprement des emprunts au texte des *Topiques*, encore que la littéralité des correspondances de détail soit souvent troublante ; mais, en tout cas, les données exposées en préliminaires sont visiblement inspirées d'idées précises que contient cet ouvrage et que l'auteur de *C* synthétise fidèlement de façon scolaire. Or, on l'a constaté, ces préliminaires ont été manifestement conçus pour préparer d'abord et essentiellement l'étude initiale, consacrée à la substance. Dans ces conditions, il semble donc qu'il faille résister à la tentation de placer notre traité parmi les présupposés des *Topiques*, qui ne s'y réfèrent d'ailleurs nulle part, et plutôt considérer que l'enseignement des *Topiques* a servi de point de départ à l'auteur des *C*, pour amorcer un exposé original sur la substance. Cette conclusion n'est pas banale car elle renverse d'une certaine façon les perspectives en même temps qu'elle établit les liens étroits qui existent entre *Topiques* et *C*. Il ne fait guère de doute que les deux ouvrages s'inscrivent dans le même genre de recherche, qu'ils participent, si l'on veut, de préoccupations utiles à la méthode dialectique, mais ce sont les exposés de *C* qui semblent supposer les thèses

sinon les exposés des *Topiques*, plutôt que l'inverse. Ils supposent en tout cas les thèses qui, placées en préliminaires d'un exposé sur la substance, sont autant de thèses définies dans l'exposé d'une dialectique générale.

Que peut avoir été dans ces conditions le propos de l'auteur qui, s'adossant aux données qu'on vient de dire pour élaborer un exposé sur la substance, nous offre, outre cet exposé, tous ceux que l'on sait et qui doivent, on l'a noté, permettre aux dialecticiens de voir clair ? Se pourrait-il que pareil traité, comme le voulaient ceux qui l'ont baptisé *Avant les lieux*, fût de nature à servir de préliminaire à quelque topique spéciale de la définition, évoquée à sa suite dans les listes anciennes ?

Trop nombreuses sont les inconnues pour être formel sur cette question. L'éventualité ne peut être retenue qu'à titre d'hypothèse. Néanmoins, il y a peut-être en ce sens un indice à tirer de la notion même de « catégories ».

V

Des « catégories »

Les quatre thèmes d'abord examinés par notre traité correspondent aux quatre « catégories » le plus souvent évoquées dans les textes aristotéliciens : ce qu'on appelle la substance, la quantité, le relatif et la qualité. Que sont au fond les « catégories » ?

Les Anciens, puis les Modernes après eux, se sont disputés à l'infini sur cette question, spécialement en examinant les textes de notre traité. On a dit notamment que les distinctions catégoriales étaient de simples distinctions linguistiques, qui plus est, inspirées, dans la langue grecque, par des différences grammaticales, allant du substantif (οὐσία) à la voix passive (πάσχειν)[1]. Cette

1. Cf. A. Trendelenburg, *Geschichte der Kategorienlehre* (1846),

thèse est insoutenable et personne, aujourd'hui, ne la prend plus au sérieux. L'homme (ἄνθρωπος), le nombre (ἀριθμός), l'esclave (δοῦλος) et la justice (δικαιοσύνη), qui se classent respectivement dans chacune des quatre premières « catégories », sont, grammaticalement, quatre substantifs.

Plus sérieuse et encore courante, est la thèse selon laquelle les « catégories » seraient les genres de l'être[1], ou du moins de l'être sensible. Elle peut, en effet, se prévaloir de certains textes où Aristote, considérant les distinctions en cause, fait état de κατηγορίαι τοῦ ὄντος (*Mét.*, Θ 1, 1045 b 28). Précisons. Le mot κατηγορία, ici ou ailleurs, n'est pas un mot qui signifie « genre » ; comme chacun sait, il veut dire, en langage technique, « attribution » ou « prédication » (correspondant au verbe κατηγορεῖν) ; et, quoi qu'on ait dit parfois[2], il garde quelque chose de son sens courant (« accusation »), au point qu'on peut légitimement le traduire, pour marquer ce rapport d'origine, par « imputation » (acte d'attribuer une faute à quelqu'un). Pour sa part, l'expression « imputations de ce qui est » (κατηγορίαι τοῦ ὄντος) est une expression qui vise différentes façons d'attribuer l'être et donc laisse supposer différents genres d'êtres. Aristote dit ailleurs : « en soi, les êtres sont dits en autant de façons qu'il y a d'indications fournies par

déjà cité ; E. Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue » dans *Problèmes de linguistique générale*, Paris, 1966, p. 63-74 (reproduction d'un article de EPh, 13, 1958) ; cf. P. Gochet dans l'Avant-propos de la traduction de W.V.O. Quine, *Le mot et la chose*, Paris, 1977, p. 7-8 ; et P. Aubenque, « Aristote et le langage » dans *Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines d'Aix*, série classique (*Études classiques*, 2), 1967, p. 103-105.

1. Résumé de la littérature sur ce sujet dans Oehler, *Aristoteles Kategorien*, p. 68-96.

2. Déjà Porphyre, *In Cat.*, p. 55, 3-7. La première question du commentaire consiste à s'interroger sur l'écart entre le vocabulaire d'Aristote et l'usage de la langue juridique, où il est couramment question de κατηγορία au sens d'accusation.

les figures de l'imputation » (ὅσαπερ σημαίνει τὰ σχήματα τῆς κατηγορίας : *Mét.*, Δ 7, 1017 a 22-23).

Mais il semble qu'il faille distinguer les différents modes d'imputation ou « catégories » de leur implication ontologique. Les genres de l'être sans doute, pour Aristote, correspondent à des « catégories », mais cela ne veut pas dire que celles-ci, au départ, soient des distinctions opérées entre des genres de l'être, encore moins qu'elles représentent fondamentalement différentes significations du mot « être » (ὄν) ou de la copule « est » (ἐστι), employée dans les propositions prédicatives. Pour Aristote, il se fait que, attribuant un prédicat à un sujet (à l'aide ou non du mot ἐστι), nous prétendons attribuer à ce sujet quelque réalité ; mais les différences catégoriales sont d'abord des distinctions génériques reconnues aux indications (ὅσα σημαίνει) fournies sur un sujet par différents prédicables. Bref, que ces distinctions correspondent par ailleurs à des différences réelles, donc à des genres *de l'être*, n'empêche pas qu'elles soient au départ de simples différences d'indications, reconnues en dehors de toute perspective ontologique.

C'est donc dans le contexte de la prédication qu'il faut considérer d'abord les distinctions catégoriales. Et le seul passage où elles soient recensées au complet dans ce contexte est le passage de *Topiques*, I, 9, dont nous avons vu qu'il est probablement pris en compte par le dernier préliminaire de *C*. Un coup d'œil sur les détails de ce texte n'est pas inutile.

Dans *Top.*, I, 9, Aristote distingue expressément « les genres des imputations » (τὰ γένη τῶν κατηγοριῶν : 103 b 20-21), en précisant que « ceux-ci englobent » (ἐν οἷς ὑπάρχουσιν : 103 b 21) celles de l'accident, du propre, du genre et de la définition, dont se composent « toutes les prémisses » dialectiques (πᾶσαι… αἱ διὰ τούτων προτάσεις : 103 b 25-26). La distinction qu'il propose a donc une portée universelle, en ce sens qu'elle vaut globalement et indifféremment pour chaque pré-

misse dialectique, quelle que soit la nature de l'attribution qu'elle exprime par ailleurs (celle d'un accident, d'un propre, etc.). Le détail n'est pas sans importance.

En vertu de cette prétention universelle, Aristote non seulement propose dix genres (ἔστι δὲ ταῦτα τὸν ἀριθμὸν δέκα : 103 b 21-22), mais encore prend soin de signaler ce qui distingue le premier d'entre eux des neuf autres. Ce premier genre, « l'essence » (τί ἐστι), est, dit-il, ce qu'indique toute prémisse où un sujet donné (un homme, une couleur blanche ou une grandeur d'une coudée, par exemple : cf. 103 b 29, 31, 33) se trouve rapporté soit à lui-même, soit à son genre : « qu'une chose soit dite d'elle-même ou qu'on en dise le genre, on indique l'essence » (ἐάν τε αὐτὸ περὶ αὐτοῦ λέγηται ἐάν τε τὸ γένος περὶ τούτου, τί ἐστι σημαίνει : 103 b 36-37). Les neuf autres genres, où la prédication n'est pas essentielle et que nous pouvons appeler, pour cela, les genres accidentels (bien qu'Aristote ne le dise pas explicitement), se ramènent donc à l'unité. Tous ces genres, en effet, ont un trait commun : ils sont ce qu'indique le prédicable dans les prémisses où un sujet donné est rapporté à autre chose que lui-même et que son genre ; bref, ils sont en cause « chaque fois qu'une chose est dite d'une autre » (ὅταν δὲ περὶ ἑτέρου : 103 b 37). La liste de ces genres non essentiels est fournie d'entrée de jeu (ποσόν, ποιόν, πρός τι, ποῦ, ποτέ, κεῖσθαι, ἔχειν, ποιεῖν, πάσχειν). Aristote ne précise pas plus avant ce qui les distingue, se bornant à signaler le fait qu'ils sont des indications différentes fournies sur un sujet par les prémisses (σημαίνουσιν : 130 b 27).

Voilà donc quels sont, dans une perspective universelle, « les genres des imputations ». Mais à cette distinction générale, Aristote en ajoute une seconde, plus spéciale, incluse dans la première. En effet, les prédications du genre essentiel ne sont pas toutes identiques et Aristote note expressément les différences qui existent entre elles : « quand à propos d'un homme, on soutient

que l'objet proposé est un homme ou un animal, on dit ce qu'il est (τί ἐστι) et on indique une substance (οὐσίαν) ; quand, en revanche, à propos d'une couleur blanche, on soutient que l'objet proposé est blanc ou une couleur, on dit ce qu'il est (τί ἐστι) et on indique une qualité (ποιὸν). Et pareillement encore, quand à propos d'une grandeur d'une coudée, on soutient que l'objet proposé est d'une coudée ou une grandeur, on dira ce qu'il est en indiquant une quantité (ποσὸν). Et pareillement encore dans les autres cas » (103 b 29-35).

On voit donc qu'à l'intérieur de la distinction générale des dix genres universels, il y a place pour une distinction particulière, inhérente au genre essentiel, qui comprend, elle aussi, dix genres subordonnés. Et neuf de ceux-ci sont identifiés par les mêmes indications qui servent, par ailleurs, à identifier les genres non essentiels, tandis que le premier est identifié par l'indication de la substance.

Deux perspectives s'ouvrent ainsi. Dans l'hypothèse où les distinctions catégoriales devraient être assimilées exclusivement aux dix genres universels, alors il n'y aurait pas de « catégorie » de la substance, mais une « catégorie » globale de l'essence et neuf « catégories » non essentielles[1]. Dans l'hypothèse, en revanche, où les distinctions catégoriales s'étendraient aussi aux subdivisions du genre essentiel, il y aurait, en somme, non pas dix, mais vingt « catégories », puisque aux dix genres généraux s'ajouteraint, à titre particulier, comme subdivisions du genre essentiel, la substance et neuf autres « catégories », homonymes des genres non essentiels ! Mais dans la seconde hypothèse, il serait évidemment

1. C'est la conclusion que tire M. Frede de notre texte (*Essays in Ancient Philosophy*, p. 38). Il suppose alors que cette théorie primitive d'Aristote a évolué au fil du temps et que la première catégorie de l'essence s'est réduite ultérieurement à la catégorie de la substance. Cette hypothèse de l'évolution paraît inopportune, car la différence entre l'indication large de l'essence et l'indication étroite de la substance est présente dans notre texte.

absurde de mettre sur le même pied les genres généraux et les subdivisions du premier d'entre eux. En fait, cette hypothèse n'engage pas à doubler le nombre des « catégories », elle invite seulement à comprendre que l'on peut dénombrer les dix « catégories » selon un double point de vue, l'un universel, l'autre particulier.

D'un point de vue particulier, les « catégories » sont simplement les différents genres d'indications fournies par les imputations que supposent l'attribution à un sujet de son espèce ou de son genre. D'un point de vue universel, les mêmes imputations sont ramenées à l'unité d'un genre nouveau (l'essence), et celles qui peuvent en outre s'attribuer à « autre chose » (c'est-à-dire, le plus souvent, à la substance) apparaissent à titre d'imputations accidentelles. Le point de vue est plus universel parce qu'il introduit une distinction plus générale que la première, faisant apparaître, de façon explicite, que toutes les imputations peuvent être essentielles et, de façon implicite, que toutes, sauf celle qui indique une substance, peuvent être aussi accidentelles. Mais cette nouvelle distinction (de l'essence et de l'accident) n'empêche pas de voir que ce qui fondamentalement distingue les imputations les unes des autres, c'est la nature de l'indication fournie sur un sujet par un prédicable. L'indication d'une qualité, à titre essentiel ou non, se distingue de l'indication d'une quantité, uniquement par la nature des prédicables. Et, à titre essentiel, elle ne se distingue également de l'indication d'une substance qu'en raison de la nature des prédicables en cause.

Par conséquent, on peut légitimement supposer, sans contradiction, deux tables des « catégories », l'une universelle, qui prend en considération le genre des imputations essentielles aux côtés des neuf imputations non essentielles, et l'autre, particulière mais incluse dans la première, qui se borne à considérer les imputations essentielles.

À partir de là, on peut éclairer les positions respectives qu'adoptent le livre d'introduction des *Topiques* et

le traité de *C* qui, selon les témoignages anciens, passe pour être l'introduction à une topique définitionnelle. Le fait que *Top.*, I, 9, propose la table universelle des « catégories » s'explique parfaitement. Les prémisses dialectiques en effet, on l'a vu, incluent aussi bien la prédication de l'accident, à un extrême, que celle de la définition, à l'autre extrême. Dans ces conditions, la distinction d'un genre d'imputations essentielles, aux côtés des autres genres (considérés implicitement comme des genres d'imputations accidentelles), n'a rien d'inattendu ; au contraire, elle va naturellement de soi, parce que les *Topiques* que nous possédons s'étendent à tous les lieux, depuis ceux de l'accident jusqu'à ceux de la définition.

Si l'on revient maintenant au texte de *C*, 1 b 25-2 a 10, on constate que ce n'est pas cette table-là qui se trouve reproduite, mais la table qui correspond aux subdivisions du genre essentiel de *Top.*, I, 9 (donc, incluant la substance à titre de premier genre), comme si l'auteur du texte en question avait choisi de ne considérer que les imputations de ce genre-là. Est-ce une position inattendue, voire saugrenue ? Il semble que non, dès l'instant où, pour comprendre le choix de cette table particulière, on peut, encore un fois, invoquer le témoignage selon lequel notre Τὰ πρὸ τῶν τόπων serait une introduction à quelque topique de la définition, plutôt qu'aux *Topiques* en général. Si ce témoignage correspond un tant soit peu à la vérité, on doit en effet admettre que, pour introduire à l'étude topique des seules attributions définitionnelles, ce n'est pas la table universelle des « catégories » dont on a besoin, mais la table particulière qui recense les seules différences inhérentes à l'imputation essentielle. Car la définition ne suppose jamais l'attribution à un sujet d'une « autre chose », mais exige toujours l'attribution à ce sujet de son genre (avec sa différence spécifique). Il y a donc place pour une interprétation très cohérente de toutes ces données.

Cela dit, le texte de *C* ne fait pas état expressément de distinctions catégoriales. La table qu'il présente, autrement dit, n'est pas donnée pour une table d'indications génériques fournies par des imputations (κατηγορίαι). D'une certaine façon, c'est même apparemment le contraire, puisque les distinctions qu'il produit sont celles des indications fournies par les choses dites sans connexion (en dehors de toute affirmation, vraie ou fausse), donc, semble-t-il, en dehors de la proposition prédicative sans laquelle il n'y a pas proprement d'imputations. Mais cela ne porte pas à conséquence. L'imputation vraie ou fausse que suppose l'affirmation prédicative, doit être distinguée de l'imputation, ni vraie ni fausse, que l'on considère en dehors d'une telle proposition ou, si l'on veut, en dehors de tout sujet et qui en soi fournit néanmoins un genre d'indication. D'autre part, dans l'optique d'une topique définitionnelle, les imputations et les sujets définissables se confondent, puisque l'imputation de l'essence a lieu, selon *Top.*, I, 9, lorsqu'un sujet est rapporté à lui-même (« quand, à propos d'un homme, on soutient que l'objet proposé est un homme... »). Ainsi pourrait-on dire que notre traité, en 1 b 25-2 a 10, répertorie, en même temps que des imputations, des sujets définissables. Bref, la singularité de *C* par rapport aux *Topiques*, est qu'il ignore, non les genres d'imputations, mais la seule imputation accidentelle, en fait la plus fréquente dans le discours ordinaire. Le silence presque complet de *C* sur la « catégorie » de l'essence (bien qu'elle soit évoquée en 1 a 5, 11 ; 2 b 9 et 32 et soit la seule que l'auteur ait en vue implicitement) est en effet corrélatif d'une indifférence totale à l'égard des imputations accidentelles. Jamais *C* ne parle des genres non substantiels en laissant entendre qu'ils peuvent être des accidents de la substance. Autrement dit, les réalités comprises sous ces genres, comme les substances elles-mêmes, sont toujours considérées comme des imputations essen-

tielles d'un sujet. Ce que *C*, semble-t-il, a donc en vue, ce sont des réalités pareilles à celles dont fait état la partie des *Topiques* consacrée à la définition : la terre (139 b 33), l'œil (140 a 4), l'homme (140 a 35) ou l'âme (140 b 2), qui sont des sujets substantiels définissables ; le point (141 b 6, 20), la ligne (141 b 7, 20) ou la surface (141 b 7, 20), qui sont des sujets quantitatifs définissables ; la santé (139 b 21), la tempérance (139 b 33), la sagacité (141 a 7) ou la médecine (141 a 19), qui sont des sujets qualitatifs définissables ; la science (139 b 32) ou le double (142 a 27), qui sont des sujets relatifs définissables,...

La singularité de ce point de vue tient donc à ce qu'il laisse de côté les imputations les plus fréquentes auxquelles le langage ordinaire nous confronte. En effet, tous les genres d'indications fournies par quelque imputation que ce soit dans la perspective universelle de *Top.*, I, 9, peuvent être illustrés dans une seule phrase très banale, par des exemples calqués sur ceux que choisit *C* : « Cratippe, fils de Sotion, un brave homme de vingt ans, était assis hier au théâtre, sans armes, en train de regarder, quand on l'a tué ». Cette phrase contient, à propos du sujet Cratippe, tous les genres d'indications dont nous avons parlé : d'abord, à titre essentiel, 1) l'indication d'une substance (« un homme »), puis, à titre accidentel, 2) d'une quantité (« de vingt ans »), 3) d'une qualité (« brave »), 4) d'un relatif (« fils de Sotion »), 5) d'une localisation (« au théâtre »), 6) d'un moment (« hier »), 7) d'une position (« était assis »), 8) d'une tenue (« sans armes »), 9) d'une action (« en train de regarder ») et 10) d'une affection (« a été tué »). Parmi ces genres d'indications, *C* laisse ignorer que, comme ici, la première peut être essentielle et les autres non. Elles sont en effet fournies, de son point de vue, non par des genres différents d'imputations à *un seul sujet* ultime (par exemple, Cratippe), mais par les genres d'imputations qu'appellent *différents sujets* défi-

nissables. Ce que *C* dit plus loin de la substance première (2 a 34 et sqq.) montre que son auteur n'ignore pas qu'elle est (comme Cratippe) le sujet ultime de tout le reste : la substance seconde se dit de lui et les réalités non substantielles lui sont inhérentes. Mais, même alors, la différence entre la substance seconde, qui se dit du sujet ultime, et les autres réalités, qui lui sont inhérentes, n'est pas enregistrée à l'aide de la différence entre le genre d'imputation essentiel et les genres non essentiels. L'auteur de *C* sait en plus que, parmi les choses qui sont imputables à un sujet ultime, seuls l'espèce et le genre de la substance première indiquent la substance (2 b 31) et que tout le reste, qui lui est aussi imputable, représente des choses étrangères à la substance (2 b 35). Mais, encore une fois, aucune de celles-ci n'est considérée expressément comme un accident de la substance. Les distinctions catégoriales envisagées par *C* sont donc les indications qui fournissent en commun les choses qui se disent d'un sujet définissable. Bref, ce sont celles que fournit l'imputation de l'essence[1].

Nous avons fait l'hypothèse que ce choix relevait d'une perspective moins universelle que celle dont fait état le premier livre des *Topiques*, livre qui introduit au dénombrement de tous les lieux (y compris ceux de l'accident). Ce choix s'explique parfaitement si notre traité introduisait au dénombrement des seuls lieux de la définition. Cette hypothèse est conforme à tout ce que nous pouvons savoir par ailleurs de l'énigmatique Τὰ πρὸ τῶν τόπων, y compris le fait que, selon le premier témoignage des listes anciennes qui enregistre son existence, il serait une introduction à un Τοπικῶν πρὸς τοὺς ὅρους.

Reste à savoir si ce traité est d'Aristote.

1. Il est probable que si l'étude qui suit le répertoire des « catégories » se borne à l'examen des quatre premières, c'est parce que les autres sont rarement utilisées dans la définition.

VI

Des problèmes d'authenticité

La question de savoir si le texte de *C* qu'ils s'apprêtaient à commenter était bel et bien d'Aristote, s'est trouvée débattue par tous les philosophes néoplatoniciens, parce qu'elle constituait l'une des questions traditionnellement soulevées à propos de chaque œuvre du *Corpus* qu'ils abordaient[1]. Mais à l'époque, le débat, souvent sommaire, était exposé *pro forma*. À peine gardait-on le souvenir qu'Andronicos de Rhodes avait jadis jeté la suspicion sur les « postprédicaments »[2]. Tous les commentateurs étaient à peu près convaincus à l'avance de l'authenticité des deux parties du traité. Plusieurs d'entre eux invoquaient même l'argument que la logique d'Aristote ou sa philosophie eût été, sinon, « acéphale »[3]. Ils donnaient ainsi à comprendre que, pour eux, la question était en somme réglée avant même d'avoir été posée. Elle l'avait été, pensaient-ils sans doute, par les exégètes antérieurs, notamment les spécialistes de la langue (les Atticistes) qui avaient reconnu, dans notre traité, le style d'Aristote et la concision habituelle de ses pensées ou de ses arguments, autant de traits absents de la version parallèle (en fait, une paraphrase anonyme) qu'Adraste

1. Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 18, 7-21 ; Philopon, *In Cat.*, p. 12, 34-13, 5 ; Ammonios, *In Cat.*, p. 13, 20-14, 2 ; David, *In Cat.*, p. 133, 9-27 ; Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 38-24, 20 et *cod. Urbinas* 35, p. 33 a 28-b 34 Brandis. Ces textes ont été étudiés spécialement dans L.M. de Rijk, « The Authenticity of Aristotle's *Categories* », *Mnemosyne*, sér. 4, 1 (1951), p. 129-159 (en particulier, p. 129-139).

2. Voir *supra*, p. XXV-XXVI.

3. L'argument figure expressément chez Simplicius (p. 18, 14-16), David (p. 133, 18), Olympiodore (p. 24, 10) et dans le *cod. Urbinas* 35 (p. 33 b 33-34).

avait recueillie dans les anciennes bibliothèques[1]. Dans ces conditions, il est difficile de trouver dans leurs exposés autre chose que l'écho assourdi de discussions, peut-être pas très sérieuses, qui pourraient avoir eu lieu au préalable.

Entre les thèses exposées dans notre traité et les doctrines défendues dans d'autres ouvrages d'Aristote au-dessus de tout soupçon, les Anciens avaient néanmoins cru apercevoir quelques divergences[2]. Mais apparentes, sinon dérisoires, ces divergences ne les inclinaient pas à l'athétèse. De fait, elles n'ont, sauf exception, pas la moindre portée. En réalité, la seule observation intéressante enregistrée par les Anciens, c'est que notre traité ne semble pas s'accorder avec d'autres textes importants d'Aristote, lorsqu'il donne la primauté à la substance individuelle, sensible et périssable (2 a 11 et sqq.). Pour les anciens commentateurs, convaincus d'une possible

1. À ce sujet, comparez Philopon (p. 12, 34), Ammonios (p. 13, 24) et, surtout, Simplicius (p. 18, 7-8), David (p. 133, 10 et 14), Olympiodore (p. 24, 18-19) et le *cod. Urbinas* 35 (p. 33 b 30-32). Sur la version parallèle (en fait, une paraphrase) signalée par Adraste, voir *supra*, p. XXXVII-XXXVIII.

2. Ces divergences sont notées et expliquées dans les témoignages parallèles d'Olympiodore (p. 22, 38-24, 9) et du *cod. Urbinas* 35 (p. 33 a 30-b 25). Outre celle que l'on signale ci-après, ces divergences seraient les suivantes : (a) l'absence (en 1 a 1 et sqq.) des πολυώνυμα et des ἑτερώνυμα, qui figureraient dans la *Physique* ou la *Rhétorique* (en fait, seul, πολυώνυμον figure dans un texte d'Aristote, l'*Histoire des animaux*, I, 2, 489 a 2, et la prétendue divergence vient d'une comparaison avec Speusippe ; voir, à ce sujet, les notes à notre traduction) ; (b) l'affirmation que l'objet de la science est antérieur à la science (7 b 23-24) contredit la thèse de la *Physique*, selon laquelle les relatifs sont naturellement simultanés (en fait, rien de tel n'est affirmé dans la *Physique* ; et la prétendue divergence vient d'une méprise sur l'interprétation du texte de *C* ; cf. de Rijk, art. cité, p. 137) et (c) la génération et la corruption sont considérées comme des formes de mouvements (15 a 13), non de changements comme en *Physique* (V, 1, 225 a 3) ; mais nul ne s'attend évidemment ici à une terminologie rigoureusement fidèle à la stricte orthodoxie présentée par la science naturelle.

alliance entre l'aristotélisme et le platonisme, l'affirmation de cette primauté paraissait d'une certaine façon nier la thèse célèbre par laquelle Aristote s'inscrit (en *Métaphysique* Λ) dans la tradition platonicienne et plaide en faveur d'un ordre de substances séparées, immuables et intelligibles. L'indéniable priorité de ce type de substances[1] manifestait à leurs yeux qu'à bien considérer tout ce qui est substance, un certain universel intelligible avait, selon Aristote, la primauté sur le particulier sensible, comme chez Platon[2]. Les arguments par lesquels ils croyaient pouvoir expliquer l'apparente contradiction ne sont pas sans intérêt. D'abord, recourant à la distinction entre différents types de priorité, ils soutenaient que les deux positions d'allure inconciliable étaient également vraies : la substance dont parle *C* est véritablement première par rapport à nous et première chronologiquement, alors que la substance dont fait état *Métaphysique* Λ est véritablement première par nature[3]. Un second argument permettait d'expliquer pourquoi notre traité ne choisit pas la position qu'adopte, par exemple, la *Métaphysique*. C'est que, disaient nos commentateurs, *C* est plutôt une introduction à la philosophie, qui se conforme au point de vue des débutants et expose ce qui est premier pour eux, alors qu'ailleurs, dans les textes qui s'adressent à un public avancé, Aristote adopte le point

1. Affirmée dans *De l'interpr.*, 13, 23 a 24, en vertu de l'antériorité naturelle de l'acte sur la puissance.

2. Cette position peut être rapprochée de celle des Platoniciens, pour qui les principes de la substance sont des genres généraux (τὰ καθόλου οὐσίας μᾶλλον τιθέασιν), plutôt que la position ancienne des présocratiques, pour qui ces principes sont dans le particulier (τὰ καθ' ἕκαστα, οἷον πῦρ καὶ γῆν : *Mét* , Λ 1, 1069 a 25-29).

3. Corrélativement, la substance universelle est véritablement seconde par rapport à nous et seconde conceptuellement, alors que la substance particulière est seconde par nature. D'après le *cod Urbinas* 35 (33 b 7-11), l'universel, dans *C*, est saisi « par abstraction et à titre de genre postérieur » ; il est donc second conceptuellement ; alors qu'en *Mét* , par exemple, c'est la substance « au sens fondamental, d'ordre noétique », qui est également seconde par rapport à nous.

de vue d'un savoir plus achevé et expose ce qui est premier en soi.

Ce dernier argument est évidemment faible et même spécieux. Il repose tout entier sur la conviction improbable que notre traité a été conçu pour servir d'introduction à la philosophie. Le premier argument n'a pas la même faiblesse, puisqu'il prend en compte, on le sait, un type de distinction qu'explicite Aristote[1] et qu'on peut légitimement appliquer à l'interprétation des données de *C* relatives à la substance première[2]. Même en dehors de toute idée préconçue sur la place et le rôle de *C* dans un programme d'initiation à la philosophie, ce type d'argument conserve donc du poids.

Mais les Anciens laissaient de côté un argument essentiel. C'est que Λ, parlant de la substance, présente une recherche totalement étrangère à *C* : celle des principes, des causes et des éléments *des* substances[3]. Et si l'exposé de *C* est étranger à l'idée d'une substance première d'ordre noétique, c'est précisément parce qu'il n'est pas, comme Λ, à la recherche des causes *des* substances ; c'est, en d'autres termes, parce qu'il ne considère pas la substance *de* quoi que ce soit (recherche causale), mais se borne à considérer (factuellement) les substances qu'on dit telles d'abord et avant tout. Cette différence de perspective, entre une recherche scientifique et une recherche non scientifique au sens aristotélicien, doit être prise en compte dans le jugement qu'appellent les positions modernes touchant le problème de l'authenticité.

Certains Modernes, dès le XIX[e] siècle, ont remis en cause l'authenticité de *C*, sur la base de plusieurs observations, souvent superficielles, qui n'ont pas résisté à un

1. Cf., par exemple, *Mét.*, Δ, 1018 b 30-37.
2. Voir *supra*, p. XLVIII et LIII.
3. Cf. *Mét.*, Λ 1, 1069 a 18-19 (Περὶ τῆς οὐσίας ἡ θεωρία· τῶν γὰρ οὐσιῶν αἱ ἀρχαὶ καὶ τὰ αἴτια ζητοῦνται) ; 25-26 (μαρτυροῦσι δὲ καὶ οἱ ἀρχαῖοι ἔργῳ· τῆς γὰρ οὐσίας ἐζήτουν ἀρχὰς καὶ στοιχεῖα καὶ αἴτια)

examen plus attentif des textes. Ainsi a-t-on dit, par exemple, que la définition des relatifs proposée en 8 a 31-32 était une singularité de notre traité, trahissant un auteur tardif influencé par le stoïcien Chrysippe[1] ; mais, en réalité, cette définition se trouve aussi dans les *Topiques* (par exemple, en VI, 8, 146 b 3-4). Ou encore que, dans les exemples de localisation donnés en 2 a 1-2 (ἐν Λυκείῳ, ἐν ἀγορᾷ), l'allusion au Lycée trahissait un auteur hellénistique écrivant à l'époque de l'École de ce nom[2] ; mais en réalité ces deux mêmes exemples figurent aussi dans la *Physique* (IV, 11, 219 b 21)... En fait, seul, encore une fois, l'exposé sur la substance, comparé aux doctrines de la *Métaphysique*, s'est trouvé fournir un argument sérieux à plusieurs interprètes pour refuser à Aristote la paternité de *C*[3].

L'incompatibilité soulignée par ces interprètes est au départ du même ordre que celle dont parlaient les Anciens. La *Métaphysique* semble écarter l'idée que les

1. Cf. C. Prantl, *Geschichte der Logik im Abendlande*, t. I, Munich, 1855, p. 90 et n. 5.

2. Cf. W. Jaeger, *Aristotle. Fundamentals of the History of His Development*, Transl. by R. Robinson, 2e éd., Oxford, 1962 (1934), p. 46 et n. 3.

3. L'étude classique en ce sens, qui fait d'ailleurs la synthèse des travaux antérieurs, est celle de E. Dupréel, « Aristote et le traité des *Catégories* », AGPh, 22 (1909), p. 230-251. Cf. A. Mansion, « Bulletin de littérature aristotélique », *Revue Néo-Scolastique de Philosophie*, 30 (1928), p. 95 (note) ; S. Mansion, « La première doctrine de la substance : la substance selon Aristote », RPhL, 44 (1946), p. 349-369 ; « La doctrine aristotélicienne de la substance et le traité des *Catégories* » dans *Proceedings of the Tenth International Congress of Philosophy*, Amsterdam, 1949, p. 1097-1100 ; « Notes sur la doctrine des *Catégories* dans les *Topiques* » dans *Aristotle on Dialectic : The Topics*, Ed. by G.E.L. Owen, Oxford, 1968, p. 189-201 (qui tente, en vain, de dissocier la doctrine de *C* de celle des *Topiques*). Avec beaucoup moins de pertinence, voir B. Dumoulin, « L'ousia dans les *Catégories* et dans la *Métaphysique* » dans *Zweifelhaftes im Corpus Aristotelicum* (déjà cité), p. 57-71, qui corrige « Sur l'authenticité des *Catégories* d'Aristote » dans *Concepts et Catégories dans la pensée antique* (déjà cité), p. 23-32.

sujets individuels seraient en définitive les substances premières. Mais tandis que les Anciens, notant cela, étaient attentifs à la supériorité de l'universel non sensible qu'est la substance intelligible de Λ, les Modernes, pour leur part, ont été plutôt attentifs aux doctrines de Z, qui semblent transférer le titre de substance première de l'individu à la forme[1], et parallèlement nier que les généralités du type espèce ou genre méritent le titre de substance[2]. Ces doctrines, ont-ils soutenu, attestent une ontologie inconciliable avec celle que défend *C*.

Les interprètes les plus récents, toutefois, ne tirent pas de ces incompatibilités apparentes un argument en faveur de l'inauthenticité de *C*. Ils inclinent plutôt à penser que notre ouvrage est celui d'un Aristote jeune, qui n'aurait pas encore analysé l'individu substantiel à l'aide des concepts de matière et de forme et s'en tiendrait encore à une position radicalement antiplatonicienne en affirmant, comme les nominalistes, la primauté de l'individu sur son espèce et son genre[3].

1. Cf., en particulier, *Mét.*, Z 11, 1037 a 5-7 (ἡ μὲν ψυχὴ οὐσία ἡ πρώτη) ; 17, 1041 b 7-9, 26-28 et *passim*.

2. Cf. *Mét.*, Z 13, 1038 b 8 et sqq.

3. C'est à peu près aujourd'hui l'opinion commune : « No one will dispute that the *Categories* is early » (G. Brakas, *Aristotle's Concept of the Universal*, Zürich-New York, 1988, p. 4). Cf. E. Berti, *Profilo di Aristotele*, Rome, 1993 (1979), p. 74 et Frede, *Essays in Ancient Philosophy*, p. 25-28 (qui tente de situer la position de *C* dans le prolongement du dernier Platon, ayant rompu avec la théorie des Formes). Cette opinion est assumée par les plus récents commentateurs (Œhler et Zanatta) et les travaux généraux, tels que D.A. Graham, *Aristotle's Two Systems*, Oxford, 1987 (spécialement, p. 20-56) ; M. Furth, *Substance, Forme and Psyche : an Aristotelian Metaphysics*, Cambridge, 1988 (spécialement, p. 9-66, 185, 227-267) ; M.L. Gill, *Aristotle on Substance . The Paradox of Unity*, Princeton, 1989 (spécialement, p. 27-32) ; F.A. Lewis, *Substance and Predication in Aristotle*, Cambridge, 1991 (spécialement, p. 3-84) et Th. Scaltsas, *Substances and Universals in Aristotle's Metaphysics*, Ithaca-Londres, 1994 (spécialement, p. 126-129, 148, 223) ; Ch. Pietsch, *Prinzipienfindung bei Aristoteles. Methoden und erkenntnis-theoretische Grundlagen*, Stuttgart, 1992, p. 45 ; L. Spellman, *Substance and Separation in Aristotle*,

Quel que soit l'enjeu — texte apocryphe ou d'un Aristote jeune —, il convient ici de regarder les textes d'un peu plus près. Les différences entre *C* et *Métaphysique* Z sont-elles l'expression de doctrines incompatibles ? On pourrait répéter une nouvelle fois cette évidence que la priorité peut être attribuée en même temps et sans contradiction à différentes choses selon des points de vue différents[1], mais c'est à condition de montrer en quoi, de *C* à Z, les points de vue sont effectivement différents et compatibles entre eux. Or cette démonstration n'est pas hors de portée. De ces deux textes en effet, seul Z expose une théorie (ontologique) de la substance ; seul Z cherche à savoir de la substance ce qu'elle est (τί ἐστιν) : « de l'être ainsi entendu il nous faut voir ce qu'il est » (Z, 1, 1028 b 7). Et la recherche en question revient à identifier le principe ou la cause de la substance. *C* n'a pas du tout cette prétention. Au mieux notre traité vise-t-il, on l'a vu,

Cambridge, 1995, p. 40-62. Les études particulières les plus significatives à cet égard sont : Ch.H. Chen, « Aristotle's Theory of Substance in the *Categoriae* as the link between the Socratic-Platonic dialectic and his own theory of Substance in books "Z" and "H" of the *Metaphysics* » dans *Atti del XII° Congresso Internazionale di Filosofia*, t. 9, Florence, 1960, p. 35-40 ; R.M. Dancy, « On some of Aristotle's first thoughts about substance », PhR, 84 (1975) p. 338-373 ; « On some of Aristotle's second thoughts about substance : matter », PhR, 87 (1978), p. 372-413 ; E.D. Harter, « Aristotle on Primary ΟΥΣΙΑ », AGPh, 57 (1975) p. 1-20 ; J.A. Driscoll, « "Eide" in Aristotle's Earlier and Later Theories of Substance » dans *Studies in Aristotle*, Ed. by D.J. O'Meara, Washington DC, 1981, p. 129-159 ; D.J. Devereux, « The Primacy of OUSIA : Aristotle's Debt to Plato » dans *Platonic Investigations*, Ed. by D.J. O'Meara, Washington DC, 1985, p. 219-246 ; et « Inherence and Primary Substance in Aristotle's *Categories* », AncPhil, 12 (1992), p. 113-131.

1. Cf. J. Owens, « Aristotle on *Categories* » dans *Aristotle. The Collected Papers of Joseph Owens*, Ed. by J.R. Catan, Albany, 1981, p. 18 : « From the logician's viewpoint, it [= the concrete individual, the basic subject of all predication] is the primary being (*ousia*). But that does not at all mean that the concrete individual is primary being or primary substance in the real order. In the *Metaphysics*, Aristotle's doctrine to the contrary is explicit. Form is the primary substance ».

à cerner le « propre » de la substance ; pour le reste, il se borne à distinguer dans l'ordre substantiel, des individus, des espèces et des genres, ce qui n'est pas expliquer, mais simplement poser des faits sous les yeux. Les points de vue sont donc radicalement différents. Dans Z, la démarche est explicative et scientifique, parce qu'elle cherche un principe ; dans *C*, elle ne l'est pas et se limite à présenter des phénomènes. Mais les deux démarches, quoique différentes, sont évidemment complémentaires l'une de l'autre. En Z, le philosophe s'interroge scientifiquement sur les données factuelles que fournit par ailleurs *C* et *C* expose simplement des « phénomènes » dont *Métaphysique* Z s'efforce d'établir les « principes »[1].

Par conséquent, ce que, dans l'ordre des phénomènes, *C* appelle *substance première,* à savoir l'individu, est cela même dont Z cherche le principe premier ; et ce que, dans l'ordre des principes, Z appelle *substance première*, à savoir la forme, c'est le pourquoi des faits principaux mis en évidence dans *C*[2]. Non seulement les deux affirmations ne sont pas incompatibles, mais elles sont parfaitement complémentaires. La forme, substance première de Z, est la substance *de* l'individu, substance première de *C*.

1. Cf., en particulier, M. Matthen, « The *Categories* and Aristotle's Ontology », *Dialogue*, 17 (1978), p. 228-243 ; S. Menn, art. cité dans RMM, 100 (1995), p. 337 ; et, dans le même sens déjà, K. Gyekye, « Substance in Aristotle's *Categories* and *Metaphysics* », *Second Order*, 3 (1974), p. 61-65. — Après avoir rédigé la présente Introduction, nous avons pris connaissance en dernière minute de M.V. Wedin, *Aristotle's Theory of Substance. The* Categories *and* Metaphysics Zeta, Oxford, 2000, qui défend la même position que la nôtre (cf. p. 157 : « Because it aims to explain central features of the standing theory of the *Categories*, *Metaphysics* Z complements rather than contradicts that theory »).

2. Cette différence est celle qu'explique *Anal Seconds*, II, 2, 89 b 36 et sqq. Elle correspond à celle qui existe entre la recherche des faits (ὅτι) et la recherche du pourquoi (διὰ τί), entre la question εἰ ἔστιν et la question τί ἐστι.

Le détail des rapports entre les deux textes mérite l'attention. Nous avons vu plus haut[1] que les substances premières présentées en *C* d'après ce qu'enseigne le langage commun correspondent exactement à ce que Δ (8, 1017 b 10-14) désigne d'abord comme substances : les corps individuels et les vivants qui en sont composés. Or, en parfait accord avec *C*, Z observe au départ que ce qui est le plus évidemment substance, c'est ce qu'on appelle couramment ainsi : « les animaux, les plantes, leurs parties, les corps naturels », etc. (1028 b 8-13)[2]. Et cet accord autorise à dire que les Anciens avaient raison de considérer la primauté des individus substantiels affirmée en *C* comme un cas de primauté « par rapport à nous ». Les individus tels que les animaux, par exemple, sont des substances premières parce que ce sont des « phénomènes » qui s'imposent d'abord à nous comme substances. D'autre part, chaque réalité individuelle qui s'impose à nous comme substance, par exemple tel homme, tel cheval, c'est ce que Z (1, 1028 a 12) appelle d'emblée un « objet précis » (τόδε τι), toujours en accord avec *C*, où l'on voit que, seule, la substance première veut dire un objet précis (3 b 12). Enfin, Z observe encore que la substance individuelle, comme substance, est la seule réalité qui soit « indépendante » (χωριστόν : 1028 a 34), parce que le reste « ne peut être séparé de la substance » (1028 a 23-24) ; ce qui est une nouvelle fois conforme à l'observation de *C* que le non substantiel « ne peut exister à part (χωρίς) de ce en quoi elle est » (1 a 25). Il est donc évident que les données par lesquelles s'ouvre l'enquête de Z correspondent bien aux données factuelles que *C* a mises en lumière.

Mais les ressemblances s'arrêtent là. Et Z commence où s'arrête *C*. Nous savons, en effet, que *C* laisse de côté le deuxième sens du mot « substance » relevé par Δ : la substance entendue comme *cause* immanente *des* sub-

1. Voir *supra*, p. XLVIII.
2. Cf. *Mét.*, H 1, 1042 a 6-11.

stances entendues au premier sens (par exemple, pour les vivants, l'âme). *C* ne parle donc jamais de la substance *de* quoi que ce soit, ce que Δ identifie à la forme (εἶδος ou μορφή) *de* chaque chose (1017 a 25-26). Corrélativement, *C* ne parle nulle part non plus de la matière *de* quoi que ce soit (ὕλη). Des trois réalités que la *Métaphysique* ou d'autres textes scientifiques[1] appellent « substances » (la forme *de* quelque chose, la matière *de* quelque chose et le composé qui constitue cette chose), *C* ne considère donc que la dernière. Ce faisant, il laisse donc entièrement de côté ce qui peut être, à titre formel et à titre matériel, la *cause* des substances qu'il envisage. Ce parti, que l'on observe aussi d'un bout à l'autre dans les *Topiques*, nul n'a le droit, sans autre motif, de prétendre qu'il est le fruit d'une ignorance ou d'une incapacité provisoire à comprendre que les individus peuvent s'analyser comme composés de matière et de forme[2]. Au

1. Cf. *Mét.*, Z 3, 1029 a 1-3 ; Λ 3, 1070 a 9-12 ; *De l'âme*, II, 1, 412 a 6-9 ;...

2. L'opinion commune est à cet égard insoutenable : « the treatment in the *Categories* is earlier (...) None of the works in the Organon (...) mentions matter. This may be because (i) Aristotle had not yet thought of it [*sic*], or because (ii) he regarded it as irrelevant to the topics considered in the Organon. The first explanation is probably (though by no means indisputably) preferable » (T. Irwin - G. Fine, *Aristotle. Selections*, Translated with Introduction, Notes, and Glossary, Indianapolis/Cambridge, 1995, p. XVI). On peut d'ailleurs aisément trouver, par exemple dans les *Topiques*, les indices qu'Aristote avait à l'esprit la distinction entre matière et forme (des « causes », qu'il ne nomme pas). Ainsi, quand Aristote attire l'attention sur la nécessité, dans une définition, d'indiquer le mode de composition d'un tout (sa forme), et pas seulement les éléments dont il se compose (sa matière), il est difficile de ne pas reconnaître ce qui correspond à l'analyse hylémorphique des substances, d'autant que les exemples de composés à définir, la maison (substance artificielle) et l'animal ou le corps vivant (substance naturelle), qui sont ici choisis pour illustrer sa pensée (*Top.*, VI, 150 b 22-26 et 151 a 20-31), évoquent le célèbre passage du début du traité *De l'âme* (I, 1, 403 b 3 et sqq.) où, se référant encore à la définition de la maison, le philosophe explique que la définition de tout objet naturel doit ensemble considérer sa *matière* et sa *forme*.

contraire, c'est le parti qui consiste très précisément à considérer les individus substantiels non scientifiquement, c'est-à-dire, abstraction faite de leurs causes. Les faits montrent donc clairement que l'exposé de *C*, consacré aux substances, n'est nullement une théorie scientifique de la substance.

Il n'en va plus de même, on l'a dit, dans *Métaphysique* Z. Ce que cherche en effet à savoir Z, c'est « ce qu'est la substance » (et, par là, « ce qu'est l'être » : 1028 b 4 et 7). Or ce genre d'interrogation dépasse la simple considération des faits ; elle oriente vers la considération de leurs causes. Chercher ce qu'est la substance, c'est chercher pourquoi chaque réalité dite substantielle est substance. C'est donc aller, du même pas, du plus connu pour nous au moins connu, et se mettre en quête de l'« inconnu » faisant que chaque substance individuelle est ce qu'elle nous paraît être de toute évidence, c'est-à-dire, non seulement une réalité « indépendante », mais « un objet précis »[1]. La réponse à cette interrogation, d'une certaine manière, est déjà fournie par les distinctions de *Métaphysique* Δ. Car celles-ci, à la différence de ce que l'on trouve en *C*, on l'a déjà noté à plusieurs reprises, font état de la substance comme cause *de* ce à quoi elle est immanente. Et Δ précise que la substance *de* chaque chose est sa forme. En d'autres termes, c'est la forme immanente à chaque substance individuelle qui en fait un objet précis et une chose séparée au sens rappelé il y a un instant[2]. Telle est précisément la thèse que Z cherche à démontrer scientifiquement : si un composé, tel animal, formé de matières élémentaires comme le feu,

1. Sur tout ceci et sur le caractère scientifique de l'enquête, voir R. Bolton, « Science and the Science of Substance in Aristotle's *Metaphysics Z* » dans *Form, Matter, and Mixture in Aristotle*, Ed. by F.A. Lewis and R. Bolton, Oxford-Malden, 1996, p. 231-281 (spécialement, p. 243-249).

2. Cf. *De l'âme*, II, 1, 412 a 7-9 : ταύτης [= οὐσίας]... μορφὴν καὶ εἶδος, καθ' ἣν ἤδη λέγεται τόδε τι.

l'air, la terre et l'eau, est un objet précis, c'est *parce qu'* il a une forme. Ou, ce qui revient au même : c'est la forme *de* la substance individuelle qui est substance première.

De l'enseignement de *C*, qui pose la primauté de l'individu substantiel sur son espèce et son genre, à l'enseignement de Z, qui pose la primauté de la forme substantielle sur la matière substantielle dans l'individu, il n'y a pas un transfert de primauté qui traduirait un changement de doctrine ; il y a passage d'un exposé factuel à un exposé causal, qui fait état de la raison première (la forme) pour laquelle la substance première (le composé individuel) est ce qu'il est. Et la primauté de la forme sur la matière dans l'explication causale laisse subsister la primauté de l'individu sur l'espèce ou le genre dans l'exposé des phénomènes.

L'espèce ou le genre dont parle *C* à titre de substances secondes (l'homme, par exemple, et l'animal) ne se confondent d'ailleurs pas exactement avec la forme spécifique (commune aux individus) ou la forme générique (commune à plusieurs espèces). *C* parle de l'homme en général (sans jamais dire, du reste, « en général » : καθόλου), comme de la collectivité des individus ayant le même nom et la même « formule » (λόγος : cf. 2 a 20). Quoi qu'il en soit, si Z, de son côté, affirme qu'« il paraît impossible que quoi que ce soit dit en général, soit substance » (entendez : substance *de* quelque chose : 1038 b 8-9), il écarte sans doute l'idée que la forme commune à l'espèce et, à plus forte raison, la forme commune au genre soit de nature à constituer, comme cause d'être, l'individualité de substances multiples[1]. Mais cela

1. L'interprétation de Z butte sur la difficulté de savoir si Aristote y envisage ou non des formes individuelles à titre de substances premières. Contre l'avis le plus répandu, Bolton défend la thèse que la forme substantielle est la forme spécifique ; mais, dans ces conditions, il a de la peine à expliquer Z 13, 1038 b 8 et sqq., en disant qu'Aristote vise en l'occurrence le genre, mais non l'espèce (art. cité, p. 269-274).

n'enlève rien au *fait*, enregistré par *C* pour justifier l'idée de substances secondes, que les formules et les noms communs qu'on attribue aux individus sont, « parmi les choses qu'on [leur] attribue », les seules à faire voir et connaître la substance première d'une certaine façon (cf. 2 b 31), les attributs spécifiques mieux que les attributs génériques, au demeurant (2 b 9-10). Certes, comme l'affirme Z, « rien de ce qu'on affirme en commun ne veut dire un objet précis (τόδε τι) et veut dire une sorte d'objet (τοιόνδε : 1039 a 1-2) ». Mais *C* exprime exactement la même conviction (3 b 10-23).

Il faut donc résister en définitive à la tentation d'opposer l'un à l'autre les enseignements de Z et de *C*, comme s'il s'agissait de doctrines concurrentes et incompatibles. Les motifs de résister sont trop sérieux qui dénoncent, dans pareille tentation, l'incapacité de voir que l'exposé de Z explique les faits simplement exposés dans *C*. Il paraîtrait donc dangereux et de mauvaise méthode de vouloir tirer argument des différences qui séparent les données de *C* de leurs explications dans Z, pour mettre en cause l'authenticité du premier de ces textes et, tout autant, pour soutenir l'hypothèse que ce même texte correspondrait à un stade moins développé de l'ontologie aristotélicienne ou aurait été composé par le philosophe avant sa maturité. Il est vrai que Z s'appuie sur des données factuelles qu'on retrouve dans *C* et que *C* ignore les explications que fournit Z, parce que l'explication suppose nécessairement des faits à expliquer et que la réciproque n'est pas vraie. Mais cela ne veut pas dire pour autant que *C* fut composé avant Z. La chronologie relative des deux traités n'est en rien liée à ce genre de nécessité.

On doit au contraire rappeler que ce qui écarte *C* de la perspective scientifique des textes de la *Métaphysique* est précisément ce qui le range dans la perspective des textes consacrés à la dialectique, comme ceux des *Topiques*. Sur le plan de la forme, par le vocabulaire qu'ils ont en

commun et, sur le plan des idées, par les propositions et les distinctions qu'ils partagent, *C* est un travail étroitement apparenté aux *Topiques*[1]. Cette parenté plaide-t-elle, au besoin, en faveur de l'authenticité ?

Dans l'état actuel de nos connaissances, on pourrait sans doute répondre oui, mais sous quelques réserves qui ne sont pas de simples précautions d'usage. Le rapprochement avec les *Topiques* en plusieurs endroits (en particulier dans les « préliminaires ») est en effet poussé si loin, jusqu'à la reproduction littérale de certaines propositions, qu'on pourrait aussi légitimement se demander si *C* ne serait pas le travail d'un auteur qui s'est inspiré des idées ou des textes principaux d'Aristote consacrés à la dialectique pour écrire un traité de son cru, par exemple, en vue d'une topique définitionnelle. Aristote ne laisse comprendre nulle part, dans les *Topiques* ou ailleurs, qu'il aurait mis lui-même la main à ce genre de texte. On rappellera que *C* non seulement ne renvoie à aucun autre texte du *Corpus*, mais n'est lui-même l'objet d'aucun renvoi dans aucun autre texte. Or cet isolement est uniquement le fait d'ouvrages clairement apocryphes intégrés au *Corpus* : Περὶ κόσμου, Περὶ πνεύματος, Περὶ χρωμάτων, Φυσιογνωμονικά, Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, Μηχανικά, Περὶ ἀτόμων γραμμῶν, Ἀνέμων θέσεις, Περὶ Ξενοφάνους, Ῥητορικὴ πρὸς Ἀλέξανδρον... Sauf à pouvoir expliquer cette situation autrement, notre ouvrage apparaît donc en compagnie suspecte.

D'autre part, dans le cas particulier de *C*, on peut assez exactement se représenter, par les données que nous avons mises en évidence[2], la manière dont un disciple

1. On soulignera que les recherches de Husik à ce sujet (dans *Philosophical Review*, 13 [1904], p. 514-528), ignorées de Dupréel lorsque celui-ci entreprit de dénoncer les incompatibilités de *C* et de *Mét.* (dans AGPh, 22 [1909], p. 230-251), sont des recherches qui se fondent sur l'étroite parenté de *C* et des *Topiques* pour établir l'authenticité du premier de ces textes, contestée dès le XIXe s.

2. Voir *supra*, p. LXXIII-LXXX.

aurait procédé pour offrir, à la manière d'Aristote, un recueil utile d'études consacrées aux principaux genres d'attributions, d'opposés, etc. Voulant combler une lacune supposée dans les recherches d'Aristote qui font état de l'importance de ces choses dans les discussions dialectiques, mais qui n'approfondissent pas leur examen en fonction de pareilles discussions, un disciple n'aurait-il pas justement emprunté aux *Topiques* les préliminaires jugés appropriés et, sur cette base, élaboré un petit travail parallèle à Δ ? Cette éventualité, qu'on ne peut écarter ni prouver, doit être envisagée pour d'autres raisons encore.

Il est probable en effet que notre ouvrage a d'abord circulé, de façon anonyme, parmi les textes de l'école. Il figure, on l'a vu, avec le titre Τὰ πρὸ τῶν τόπων, dans les plus anciennes listes des ouvrages d'Aristote (classé comme une introduction à quelque topique définitionnelle intitulée Τοπικῶν πρὸς τοὺς ὅρους). Mais le plus ancien catalogue des œuvres de Théophraste comporte aussi un Τὰ πρὸ τῶν τόπων, également en un livre (ainsi d'ailleurs qu'un Πρὸς ὅρους, séparé de lui par l'ordre alphabétique adopté par l'auteur du catalogue)[1]. Il pourrait s'agir d'un ouvrage homonyme. Mais le grand nombre de doublets, que fait apparaître la comparaison systématique des deux listes anciennes[2], semble plutôt

1. On en trouve mention dans la *Vita Theophrasti* de Diogène Laërce, V, 36-57 (éditée par M.G. Sollenberger dans *Theophrastus of Eresus. On His Life and Work*, Ed. by W.W. Fortenbough together with P.M. Huby and A.A. Long, New Brunswick (USA) et Oxford, 1985, 1-62). Ces deux titres figurent respectivement aux lignes 282 et 270.

2. Voici un échantillon de ces doublets. On cite d'abord, précédé du n° de la ligne dans l'édition de Sollenberger, le titre de la liste des ouvrages de Théophraste, puis son correspondant dans la liste des ouvrages d'Aristote ; ce dernier est précédé du n° qu'il porte dans la version de Diogène Laërce et suivi (entre parenthèse) de son n° dans la version d'Hésychios. 97 et 262 Περὶ βασιλείας α´ : cf. 18 Περὶ βασιλείας α´ (16 H) ; 98 Περὶ παιδείας βασιλέως α´ : cf. 19 Περὶ παιδείας α´ (18 H : ... ἢ παιδευτικόν) ; 109 Ἐρωτικὸς α´ : cf. 9 Ἐρωτικὸς α´ (12 H) ; 110 ἄλλο Περὶ ἔρωτος α´ : cf. 10 Συμπόσιον

indiquer qu'il s'agit du même ouvrage, attribué ici à Aristote, là à Théophraste, parce qu'on ignorait précisément son auteur.

Qu'une hésitation sur la paternité d'un ouvrage ait pu conduire à une double attribution, c'est ce qu'on voit par d'autres exemples. Il y a, dans la liste de Théophraste, la mention d'un Περὶ ἡδονῆς en un livre accompagné de la mention ὡς Ἀριστοτέλους et d'un second Περὶ ἡδονῆς toujours en un livre accompagné de la mention ἄλλο[1]. C'est l'attestation de deux ouvrages différents,

α΄ (–) ; 112 Περὶ εἰδῶν β΄ : cf. 31 Περὶ εἰδῶν καὶ γενῶν (28 H : περὶ εἰδῶν) ; 260 et 116 Ἐπιχειρημάτων β΄ : cf. 66 Ἐπιχειρημάτων β΄, cf. 33 (62 H : cf. 33) ; 117 Ἐνστάσεων γ΄ : cf. 35 Ἐνστάσεις α΄ (36 H) ; 118 Περὶ ἑκουσίου α΄ : cf. 69 Περὶ ἑκουσίου α΄ (58 H) ; 119 Ἐπιτομὴ τῆς Πλάτωνος Πολιτείας β΄ : cf. 22 Τὰ ἐκ τῆς Πολιτείας β΄ (–) ; 130 et 261 Θέσεις κδ΄ : cf. 71 Θέσεις ἐπιχειρηματικαὶ κε΄ (65 H) ; 137 et 268 Περὶ κινήσεως γ΄ : cf. 45 et 116 Περὶ κινήσεως α΄ (40 H, cf. 102) : 228, 148 et 149 Περὶ νόμων α΄ : cf. 141 Νόμων δ΄ (131 H Νομίμων δ΄) ; 155 Πολιτικῶν ς΄ : cf. 75 πολιτικὰ β΄ (69 Θέσεις πολιτικαὶ β΄) ; 159, 236, 237 et 238 Προβλημάτων συναγωγῆς ε΄ : cf. 51 et 122 Περὶ προβλημάτων α΄ (48 H, cf. 112) ; 160 Περὶ παροιμιῶν α΄ : cf. 139 Παροιμίαι α΄ (127 H) ; 179 et 302 Περὶ φύσεως γ΄ : cf. 91 Περὶ φύσεως γ΄ (81 H) ; 180, 181 et 182 Περὶ φυσικῶν ιη΄ : cf. 121 Φυσικῶν κατὰ στοιχεῖον λη΄ (110 H) ; 161 Περὶ παθῶν α΄ : cf. 37 περὶ παθῶν < ἢ περὶ > ὀργῆς α΄ (30 H) ; 168 Περὶ σημείων α΄ : cf. 113 σημεῖα χειμώνων α΄ (99 H) ; 177 Περὶ φιλίας γ΄ : cf. 24 περὶ φιλίας α΄ (24 H γ΄) ; 188 Περὶ ψυχῆς θέσις α΄ : cf. 74 et 13 Θέσεις περὶ ψυχῆς α΄ (68 H, cf. 13) ; 193 Ἀφορμαὶ ἢ ἐναντιώσεις α΄ : cf. 30 Περὶ ἐναντίων α΄ (32 H) ; 198 Διαιρέσεις β΄ : cf. 42 et 43 Διαιρέσεις ιζ΄ (41 H, cf. 42) ; 210 Περὶ ἐνθυμημάτων α΄ : cf. 85 et 87 Ἐνθυμήματα ῥητορικὰ α΄ (76 H, cf. 78) ; 222 Περὶ λέξεως α΄ : cf. 88 Περὶ λέξεως β΄ (79 H α΄) ; 225 et 273 Περὶ μουσικῆς γ΄ (273 α΄) : cf. 117 et 133 Περὶ μουσικῆς α΄ (104 H, 124 H) ; 230 Τῶν Ξενοκράτους συναγωγὴ α΄ : cf. 94 Περὶ τῆς Σπευσίππου καὶ Ξενοκράτους α΄ (84 H) ; 234 Περὶ πλούτου α΄ : cf. 11 Περὶ πλούτου α΄ (7 H) ; 244 Περὶ συμβουλῆς α΄ : cf. 89 Περὶ συμβουλίας α΄ (80 H περὶ συμβουλῆς α΄) ; 127 Περὶ ζῴων ς΄ : cf. 103 Περὶ ζῴων θ΄ (91 H) ; 275 et 297 Προτρεπτικὸς α΄ (297) : cf. 12 Προτρεπτικὸς α΄ (14 H) ; 264 Περὶ Δημοκρίτου α΄ : cf. 125 Προβλήματα ἐκ τῶν Δημοκρίτου β΄ (116 H).

1. Aux lignes 128 et 129 de l'éd. de Sollenberger.

certes, mais dont le premier, aux yeux de l'auteur du catalogue, paraissait aussi bien être un ouvrage d'Aristote. Or, dans la liste d'Aristote, il est justement fait mention de deux Περὶ ἡδονῆς, chacun en un livre[1]. Il y a donc lieu de penser que ce sont les mêmes, plutôt que deux autres ouvrages homonymes. Dans la liste des ouvrages d'Aristote, on trouve encore mentionné le titre Πολιτικῆς ἀκροάσεως avec la précision ὡς ἡ Θεοφράστου[2], comme s'il pouvait s'agir de l'œuvre de Théophraste. On ne trouve pas, dans la liste des ouvrages de Théophraste, la mention d'un Πολιτικῆς ἀκροάσεως[3], mais c'est probablement que l'auteur de cette liste croyait devoir attribuer sûrement l'ouvrage à Aristote et l'aura écarté de son catalogue. Une hésitation, tout à fait explicite, dans le catalogue de Théophraste, se trouve signalée de la façon suivante : Ὑπομνημάτων Ἀριστοτελικῶν ἢ Θεοφραστίων[4]. Ce qui prouve l'indécision où se trouvaient parfois (souvent ?) les auteurs de catalogues. Mais il y a plus troublant encore. Toujours dans la liste des ouvrages de Théophraste, figure le titre Περὶ τῶν ἀτόμων γραμμῶν[5], qui désigne, en fait, le petit traité conservé parmi les œuvres traditionnellement attribuées à Aristote, mais qui n'est ni de lui (c'est l'un des apocryphes mentionnés plus haut), ni, semble-t-il, de son disciple. À n'en pas douter, parmi ceux qui, à l'époque hellénistique, ont dressé des catalogues, des listes ou des inventaires de travaux attribuables aux premiers représentants du Peripatos, régnait donc un grand embarras de nature à faire enregistrer le même ouvrage, tantôt sous le nom d'Aristote, tantôt sous le nom de Théophraste, lors même qu'il était dû à un troisième auteur, péripatéticien

1. Ce sont les n°s 16 et 67 dans la version de Diogène Laërce.
2. C'est le n° 76 chez Diogène Laërce.
3. On y trouve toutefois (ligne 156) un Πολιτικῶν πρὸς τοὺς καιροὺς δ´.
4. Ligne 249.
5. Ligne 93.

anonyme. Il est donc vraisemblable que notre Τὰ πρὸ τῶν τόπων (ainsi que le Τοπικῶν πρὸς τοὺς ὅρους) a d'abord circulé, sans nom d'auteur, parmi les écrits anciens de l'école et que c'est en raison de cet anonymat qu'il fut enregistré et dans la liste d'Aristote et dans celle de Théophraste. Or ceci ne prouve pas qu'il était l'œuvre de l'un plutôt que de l'autre. Il pouvait parfaitement s'agir du travail d'un troisième auteur qu'on n'identifie pas.

Une étude sur le lexique de notre traité dans son ensemble peut entretenir la suspicion. Ce lexique se compare à celui des *Topiques*, plutôt qu'au vocabulaire de Théophraste dans les œuvres conservées de lui[1]. Mais en regardant de plus près, on s'aperçoit que le vocabulaire de *C*, bien qu'assez pauvre[2], contient malgré tout et curieusement une fraction importante de termes (plus de vingt-trois pour cent) qui ne se rencontrent dans aucun des huit livres des *Topiques*. Bon nombre de ces mots ne sont pas nécessairement des mots rares. Ils servent, par exemple, à illustrer des choses connues de l'auteur des *Topiques*, mais dont, le plus souvent, il ne donne pas des exemples précis. Ainsi, dans le passage qui fournit (comme *Top.*, I, 9) un répertoire des « catégories » : δίπηχυ (1 b 28) τρίπηχυ (1 b 29), qui illustrent la quantité, (ἐν) Λυκείῳ (2 a 1), qui illustre la localisation, χθές et πέρυσιν (2 a 2), qui illustrent le moment, ἀνάκειται (2 a 2), qui illustre le positionnement, ὑποδέδεται et ὥπλισται (2 a 3), qui illustrent l'avoir,... sont autant de

1. Il n'a pas non plus le style particulier de Théophraste (étudié par B. Einarson, dans son introduction à *Theophrastus. De causis plantarum*, With an English Translation by B.E. and J.K.K. Link, Londres, 1976, p. XXIII-XLVI, spécialement XXV : « Theophrastus is more precious and at times more Attic than Aristotle »). Mais on n'a pas de texte de Théophraste traitant d'un sujet analogue.

2. Il comporte 623 mots différents selon le comptage effectué par ordinateur sur l'édition de Minio Paluello (cf. *Aristote. Categoriae. Index verborum. Listes de fréquence*, par B. Collin et Ch. Rutten, Liège, 1993).

mots inconnus des *Topiques*. D'une façon générale, bien que les *Topiques* fourmillent d'exemples en tous genres, chaque fois que l'auteur de *C* cherche une illustration de détail, il se trouve à en inventer qui n'y sont pas et ainsi à sortir des limites du vocabulaire, pourtant riche, de ce long traité. *A fortiori* quand il illustre un thème ignoré de celui-ci : dans les exemples de l'avoir (au chap. 15), il y a neuf mots qu'on ne retrouve pas dans les *Topiques*[1]. Le fait ne serait peut-être pas étrange, s'il ne s'y ajoutait d'autres particularités : celle, par exemple, d'utiliser volontiers des substantifs abstraits qui n'appartiennent pas au lexique des mêmes *Topiques* et auxquels Aristote préfère l'adjectif correspondant, au neutre, précédé de l'article. Notre auteur dit « noirceur » (μελανία : huit fois), au lieu du noir (τὸ μέλαν). Il dit de même « douceur » (γλυκύτης : deux fois), « contrariété » (ἐναντιότης : cinq fois), « rectitude » (εὐθύτης : une fois), « chaleur » (θερμότης : quatre fois), « courbure » (καμπυλότης : une fois), « âcreté » (στρυφνότης : une fois), « froideur » (ψυχρότης : deux fois), « pâleur » (ὠχρότης : deux fois),... autant de termes, répétons-le, qu'on ne rencontre pas dans les *Topiques*. Peut-être est-ce, en partie du moins, l'effet d'une distinction explicite (formulée en 8 b 25) entre la « qualité » (ποιότης) et ce qui est qualifié d'après elle (ποιόν). Mais ce genre d'explication ne rend pas compte de l'usage de très nombreux mots, moins techniques, qui, eux non plus, n'appartiennent pas au vocabulaire des *Topiques*, verbes[2],

1. ἀγγεῖον (15 b 23 et 26), ἀγρός (15 b 27), γυνή (15 b 28), δακτύλιος (15 b 23), κεράμιον (15 b 24, 25), κτῆμα (15 b 26), μέδιμνος (15 b 24-25), συνοικέω (15 b 30) et χιτών (15 b 22).

2. αἰσχύνω, ἀναγκάζω, ἀνακλίνω, ἀναφέρω, ἀνίστημι, ἀντιτίθημι, ἀποφαίνω, ἀφορίζω, διαμφισβητέω, ἐμποίεω, ἐξείργω, καθίστημι, καταλείπω, μειόω, παραδέχομαι, περιαιρέω, περιτίθημι, προϋπάρχω, συνάπτω, τρέχω, ὑπομένω, φοβέω, ψύχω, ὠχριάω,...

adverbes[1], adjectifs[2], substantifs[3], dont certains sont, en fait, des termes très rares qu'on ne trouve qu'exceptionnellement dans les textes d'Aristote[4]. Enfin, ce qui pourra paraître plus décisif, il y a dans notre traité des mots, non seulement étrangers aux *Topiques*, mais encore que n'atteste aucun autre ouvrage authentique d'Aristote ni, dans plus d'un cas, aucun témoignage antérieur. Ces *hapax legomena* sont : ἀνάκλισις (6 b 11), ἀναμφισβητήτως (11 a 3), ἐρυθρίας (9 b 31), ἐρυθριάω (9 b 30), ὁπωσδήποτε (11 b 33), παλαιστρικός (10 b 3 et 4), στρυφνότης (9 a 30), συγκαταριθμέω (11 a 22) et φυσιόω (9 a 2)[5]. Leur nombre, relativement élevé si l'on tient compte de la brièveté du texte, est évidemment troublant. Tout cela sans parler des particularités stylistiques, que révèle par exemple la fréquence de certaines expressions : celle, anormale-

1. ἀκριβῶς, ἄνωθεν, ἀορίστως, γνωρίμως, μήποτε, οἰκείως, πάντῃ, πάνυ, σφοδρῶς, ταχύ, τελείως, ψευδῶς,...

2. αἰσθητικός, ἀλλοῖος, ἀναμφισβήτητος, ἀνίατος, ἀποφατικός, ἄχρηστος, βραχύς, δρομικός, δυσκίνητος, ἐνιαύσιος, ἔντιμος, ἐρυθρός, ἑτερομήκης, εὐμετάβολος, καμπύλος, καταφατικός, κεφαλωτός, λεῖος, μαλακός, μανικός, μανός, μόνιμος, ὁμογενής, ὀργίλος, παλαιός, παρώνυμος, πηδαλιωτός, πικρός, πτερωτός, πυκτικός, σκληρός, τραχύς, φαλακρός, ὠχρός,...

3. ἀφορισμός, γενετή, γνώμων, δένδρεον, δεσπότης, διάγραμμα, διήγησις, δοῦλος, ἔκστασις, θέατρον, καῦμα, κέγχρος, κεφαλή, κώμη, μεσότης, ὀδούς, οἰκία, ὄρος, ὀφθαλμός, πλῆθος, πλοῖον, προοίμιον, πτερόν, σύστασις, σχῆμα, τάξις, τετράγωνος, χροιά, χώρα,...

4. ἀναφορά (cf. *Éth à Nic.*, I, 12, 1101 b 21) ; ἀποκαθίστημι (cf. *Mét* , Λ 8, 1074 a 3) ; ἀφωρισμένως (cf. *Hist. an.*, III, 17, 520 a 22) ; δυσαπάλλακτος (cf. *Hist. an.*, VII, 11, 587 b 1 ; *Part. an.*, III, 9, 671 b 9) ; καθέδρα (cf. *Part. an* , IV, 10, 689 b 20) ; μέδιμνος (cf. *Phys.*, VII, 5, 250 a 22 ; *Hist. an* , VIII, 9, 596 a 3) ; νωδός (cf. *Mét* , K, 11, 1068 a 7) ; παραμένω (cf. *Hist. an.*, IX, 37, 621 a 23) ; ὑποδέω (cf. *Part. an.*, IV, 10, 687 a 28).

5. On ajoutera que κομητής (« chevelu »), employé en 13 a 35, ne se rencontre, chez Aristote, que métaphoriquement pour désigner les comètes.

ment élevée, de la particule γε est connue depuis longtemps[1].

Il y a donc, on le voit, quelque motif de s'interroger sur l'authenticité de notre traité. Une recherche spécialement consacrée aux particularités stylistiques ou formelles du texte pourrait peut-être, mieux qu'une enquête sur les doctrines qu'il expose, aider à trancher la question.

Mais, parviendrait-elle à rendre très probable le caractère apocryphe du traité, une telle enquête ne changerait sans doute que peu de chose à l'intérêt d'un document qui, pour le fond, atteste une inspiration fidèle à la pensée proprement aristotélicienne. Il y a des siècles, déjà Syrianos avait, semble-t-il, exprimé l'opinion que si le traité des *C* n'est pas authentique, alors c'est qu'il y a eu deux Aristote[2]. Autant donc reconnaître que « l'auteur de *C* », s'il s'agit d'un disciple anonyme, n'était pas indigne du maître et a fourni, en introduction peut-être à quelque topique définitionnelle, un complément utile aux études dialectiques d'Aristote.

Malgré ses doutes sur l'authenticité de l'ouvrage, l'éditeur, nous semble-t-il, reste donc autorisé à imprimer celui-ci sous l'autorité traditionnelle d'Aristote.

1. « Saepius quam ex Aristotelico more esse videatur auctor Κατηγοριῶν particula γε utitur » (Bonitz, *Index Aristotelicus*, p. 147 a 48-50). La particule est employée cinquante et une fois. Si elle était employée avec la même fréquence dans la *Métaphysique*, elle devrait y apparaître près de quatre cents fois (au lieu de cent quatre-vingt-neuf).

2. D'après David, *In Cat.*, p. 133, 24-26.

VII

LE TEXTE DE *CATÉGORIES*

Abondamment lu, très souvent commenté, plusieurs fois traduit dès la haute époque, le texte de *C* peut être établi grâce aux ressources d'une double tradition, directe et indirecte. Les témoins, dans l'une et l'autre tradition, sont exceptionnellement nombreux, aucun autre texte du *Corpus Aristotelicum* ne jouissant de pareil avantage. Celui-ci, s'il est correctement exploité, permet donc de mesurer, jusqu'à un certain point, l'importance relative des deux genres de tradition pour la connaissance du texte.

Nous commencerons par présenter brièvement les témoins de la tradition directe, partiellement utilisés par les éditeurs qui nous ont précédé.

A. *La tradition directe*

Sans compter trois courts fragments d'un papyrus, dont il sera question plus loin, le texte grec de *C* se trouve conservé, en partie ou en tout, dans plus de cent soixante manuscrits, copiés entre la fin du IXe siècle et le début du XVIIe siècle[1]. Tous ces témoins n'ont évidem-

1. La liste de base de ces manuscrits se trouve dans A. Wartelle, *Inventaire des manuscrits grecs d'Aristote et de ses commentateurs. Contribution à l'histoire du texte d'Aristote*, Paris, 1963, p. 174. Elle comporte, d'après les *Indices*, 156 titres. Mais ces *Indices* ont recensé à tort, sous les nos 174, 215, 458 et 1330, des manuscrits qui ne contiennent pas le texte des *Catégories*. Ils omettent les nos 424, 425, 456, 493, 497, 591, 1088, 1228, 1244, 1471, 1472 et 2047, qui, en revanche, contiennent ce texte. Ils signalent, au no 326, un manuscrit aujourd'hui disparu. Enfin, Wartelle a ignoré le cod. gr. Ms 30 de la Perkins Library de Duke University, Durham, NC-USA, XVe-XVIe s.,

ment pas la même valeur. On peut vérifier, par sondages, une lente détérioration du texte au fil du temps, parfaitement conforme à l'adage *recentiores deteriores*, et propre à ramener l'attention sur les témoins les plus anciens dont dérivent tous les autres. Ils sont près d'une cinquantaine antérieurs au XIVe siècle et peuvent être regroupés autour de quelques témoins principaux dont l'inventaire est dressé ci-après[1].

La plupart de ces manuscrits principaux contiennent l'*Organon* en entier et leur profil est donc souvent bien connu grâce aux recherches récentes effectuées sur la tradition du *De l'interprétation*[2], des *Analytiques*[3] et des *Topiques*[4].

L'on sait donc aussi que le classement de ces témoins directs est délicat. Pour sa part, le texte de *C* se prête mal au travail de classement, parce qu'il ne comporte prati-

qui lui aussi contient les *Catégories* (ff. 9^v-25). La plupart de ces erreurs et omissions ont été signalées, avec d'autres fautes de descriptions, dans D. Harlfinger et J. Wiesner, « Die griechischen Handschriften des Aristoteles und seiner Kommentatoren. Ergänzungen und Berichtigungen zum *Inventaire* von A. Wartelle », *Scriptorium*, 18 (1964), p. 242, 247, 250, 252-254, 256-257, et R.D. Argyropoulos et I. Caras, *Inventaire des manuscrits grecs d'Aristote et de ses commentateurs. Contribution à l'histoire du texte d'Aristote. Supplément*, Paris, 1980, p. 57. On verra, dans ce dernier ouvrage (p. 9), que la plus grande part des manuscrits grecs d'Aristote datent du XVe s. Les deux plus récents manuscrits des *Catégories* sont apparemment les deux *cod. Burneiani* du British Museum (signalés aux n° 825 et 826 par Wartelle), qui datent du XVIIe s. On ne trouve aucun manuscrit nouveau des *Catégories* dans R.E. Sinkewicz, *Manuscript listings for the Authors of Classical and Late Antiquity* (Greek Index Project Series 3), Toronto, 1990.

1. Nous avons risqué un essai de classement dans une étude à paraître dans *L'Organon d'Aristote et ses commentateurs* (sous presse aux Belles Lettres).

2. Cf. E. Montanari, *La sezione linguistica del « Peri Hermeneias » di Aristotele*, t. I, Florence, p. 54-61.

3. Cf. M.F. Williams, *Studies in the Manuscript Tradition of Aristotle's Analytica*, Königstein / Ts., 1984, p. 80-98.

4. Cf. J. Brunschwig, *Aristote. Topiques*, t. I, p. CIV-CXXXII.

quement pas d'erreurs « significatives » et que tous les témoins portent les traces de contaminations. Cet état de choses s'explique au fond par la célébrité du texte conservé. Dans l'Antiquité déjà, il en existait de nombreuses copies, volontiers assorties de commentaires, que les savants annotaient et comparaient entre elles. L'habitude s'est conservée chez les copistes et les lecteurs au moment de la translittération et encore après. Notes inspirées de commentaires, corrections et variantes empruntées à d'autres témoins se sont ainsi introduites dans les marges, entre les lignes ou dans le texte lui-même, qui ont contaminé l'image des modèles recopiés, eux-mêmes déjà contaminés et donc impurs. De ce fait, les filiations et les apparentements se sont trouvés rapidement masqués.

Il faut donc, en risquant un classement des manuscrits de *C*, s'accommoder d'une dose d'imprécision et d'ignorance, quoi qu'on fasse, invincible. Nonobstant, il est possible, avec les réserves d'usage, d'opérer plusieurs regroupements. Les cinq principaux, établis en fonction des besoins de l'édition, contiennent, chacun, un ou plusieurs manuscrits antérieurs au XIIIe siècle[1]. Les rapports entre témoins, à l'intérieur de chaque groupe, ne sont pas toujours clairs. Moins limpides encore sont les relations entre les différents groupes. Mais certains indices, on le verra, laissent présumer que la tradition, dans son ensemble, dépend de trois sources anciennes, antérieures à la translittération.

Premier groupe

A = *Vat. Urbinas gr.* 35, ff. 22-54, parchemin, copié avant 901 par le sous-diacre Grégoire. Ce manuscrit, très célèbre, a été annoté de scolies et de gloses marginales ou interlinéaires

1. Précédés de leurs sigles respectifs sont ceux dont les variantes figurent dans notre apparat critique. Tous ont été collationnés sur microfilms (avec photocopie d'agrandissement). De nombreux passages litigieux (le texte complet pour les manuscrits du deuxième groupe) ont été contrôlés par autopsie des originaux.

par différentes mains, surtout aux XIIe et XIIIe siècles, et il porte en marge un commentaire (d'Aréthas ?) publié par Brandis et récemment réédité (cf. *supra*, p. XIII, n. 1).

B = *Ven. Marcianus gr.* Z 201 (coll. 780), ff. 10-26, parchemin, daté de novembre 954 et copié par le moine Ephrem. Il contient des scolies de la main du copiste, empruntées à différents commentateurs anciens.

d = *Flor. Laurentianus gr.* 72,5, ff. 21^v, 22^v (jusqu'à *C* 1 a 5) et 23-50, parchemin, de la seconde moitié du Xe siècle. Il présente de très nombreuses scolies marginales, puisées à plusieurs commentateurs anciens, ainsi que des corrections interlinéaires.

Ces trois manuscrits contiennent chacun la totalité de l'*Organon*, précédé de l'*Isagogè* de Porphyre. Se rattachent au même groupe, le *Bodl. Baroccianus* 177, ff. 9-23 (XIIIe siècle), le *Vat. gr.* 242, ff. 16^v-49 (XIIIe-XIVe s.) et le *Scorialensis* Σ.III.9, ff. 10^v-24 (XIIIe s.).

L'étroite parenté de **A**, **B** et **d** est connue et se vérifie pour tous les textes de l'*Organon*[1]. Ces trois manuscrits sont par ailleurs les seuls à signaler, en *C* 11 b 19, τέλος τῶν ῑ (δέκα **A**) Κατηγοριῶν, isolant ainsi les « Post-prédicaments »[2]. Ils dépendent d'un même ancêtre commun (α) et il est raisonnable de penser qu'ils forment ensemble une « famille » homogène.

Tous trois sont d'une antiquité vénérable et conservent un texte de qualité généralement supérieure à celui que présentent les témoins extérieurs à leur famille, même contemporains. Leurs fautes communes sont relativement peu nombreuses et elles permettent d'entrevoir une source ancienne (α) dont le principal défaut semble avoir été d'inverser l'ordre de certains mots. Voici ces variantes fautives, à partir de *C* 4 a 14[3] :

1. Voir en particulier, le stemma de leur apparentement dans Williams, *Studies* (cit.), p. 83.

2. Cette mention figure aussi dans **V** (voir ci-après, troisième groupe), mais sous la forme d'une note marginale qui n'est pas de la main du copiste.

3. Comme on le verra plus loin, avant *C* 4 a 14, ces trois manuscrits

4 a 24 om. τε ‖ 24 εἶναι δοκεῖ pro δοκεῖ εἶναι ‖ 7 a 35 add. ἁπάντων post ἄλλων ‖ 8 b 14 ἐὰν pro ἂν ‖ 28 πολυχρονιώτερον εἶναι καὶ μονιμώτερον pro μονιμώτερον καὶ πολυχρονιώτερον εἶναι ‖ 9 a 12 add. γε ante πως ‖ 17 add. γε post διακεῖσθαι ‖ 34 γλυκὺ λέγεται pro λέγεται γλυκὺ ‖ b 11 γεγονέναι pro γεγενῆσθαι ‖ 18 om. διάθεσις ‖ 23 ποιότητες λέγονται pro ποιότης λέγεται ‖ 10 a 19 μᾶλλον transp. ante τινα ‖ 30-31 om. ὁ (ter) ‖ 34 om. ὁ (bis) ‖ b 4 λέγεται ἐπιστήμη pro ἐπιστήμη λέγεται ‖ 9 τοίνυν pro οὖν ‖ 16 τοιοῦτο pro τοιοῦτον ‖ 17 om. ἐστιν ‖ 23 add. τι post ὅλως ‖ 34 λέγεσθαι transp. ante μᾶλλον ‖ 35 om. φασι ‖ 11 a 1 om. ἔχειν ‖ 4-5 ὑγιεινότερος καὶ δικαιότερος pro δικαιότερος καὶ ὑγιεινότερος ‖ 8 πάντα pro πάνθ' ‖ 10 μᾶλλον[1] transp. ante ἕτερον ‖ 14 τὰ ποιὰ ἐπιδέχεται pro ἐπιδέχεται τὰ ποιὰ ‖ 18 add. τῆς ante ποιότητος ‖ 31 add. λέγεται post ἐπιστήμη ‖ 37 πρός τι καὶ ποιὸν pro ποιὸν καὶ πρός τι ‖ 12 a 28 ἡ ἕξις πέφυκε pro πέφυκε ἡ ἕξις ‖ b 7 ἀπόφασις καὶ κατάφασις pro κατάφασις καὶ ἀπόφασις ‖ 30 ἦν ἀναγκαῖον pro ἀναγκαῖον ἦν ‖ 13 b 2 γὰρ μόνων pro μόνων γὰρ.

L'inversion de mots est un moindre mal. Pour le reste, le texte conservé par la source de nos trois manuscrits semble être resté à l'abri des corrections et autres formes de détérioration qui trahissent les révisions scolaires dans le sens de la facilité. Mais ce texte n'apparaît pas avec la même fidélité dans les trois témoins[1]. Ceux-ci d'ailleurs ne sont peut-être pas — ou du moins pas tous — des copies directes de l'ancêtre commun supposé (α)[2]. L'examen de leurs textes respectifs ne permet pas de trancher cette question. L'hypothèse que le modèle de **A** aurait pu être glosé ensuite ou corrigé avant de servir

ne sont jamais isolés dans la faute en raison de la filiation du manuscrit **h** (deuxième groupe).

1. Il apparaît que **d** présente plus de cinquante fautes propres ; **A**, plus de trente et **B**, à peine une vingtaine.

2. L'hypothèse d'intermédiaires est celle de Williams (*Studies*, p. 83) concernant les *Analytiques*.

de modèle à **B**[1], puis à **d**, expliquerait à la rigueur que certaines erreurs de α reproduites dans **A** ne se retrouvent plus dans **B**, ni dans **d** (il y en a près d'une trentaine, lesquelles ne sont pas des fautes propres à **A**). Mais elle expliquerait plus difficilement, par exemple, les erreurs communes à **A** et à **d** (il y en a une quarantaine) qu'on ne retrouve pas dans **B**. Statistiquement, **B** est du reste celui des trois témoins que l'on prend le moins souvent en faute. À défaut d'expliquer cette supériorité, il nous revient tout de même de la constater. Les deux autres témoins ne sont pas négligeables pour autant, spécialement **A**, en raison de son ancienneté. Ils contribuent à éclairer la famille la mieux identifiable de la tradition.

Deuxième groupe

C = *Paris. Coislinianus* 330, ff. 17ᵛ-42, parchemin, du XIᵉ siècle. Il contient différentes scolies, gloses, notes et corrections de plusieurs mains successives, dont un petit nombre sont du copiste lui-même et quelques-unes empruntées à d'anciens commentateurs.

h = *Ven. Marcianus* gr. app. IV, 53, ff. 5-12ᵛ, parchemin, du XIIᵉ siècle. Il présente plusieurs scolies et fragments de commentaires et des corrections de deuxième et troisième mains entre les lignes et dans les marges.

Ces deux manuscrits, comme les trois du premier groupe dont nous avons parlé, contiennent l'*Organon* en entier, précédé de l'*Isagogè* de Porphyre. Se rattachent à ce deuxième groupe, le *Flor. Laurent. gr.*, 72,3, ff. 6ᵛ-16 (seconde moitié du XIIIᵉ s.), le *Vat. gr.* 1022, ff. 16ᵛ-37ᵛ (XIIᵉ-XIIIᵉ s.) et le cod. Mᵇ 24 (Cab. 3) de la Bibliothèque de l'Université de Tübingen, ff. 37ᵛ-47 (XIIIᵉ s.).

Les deux manuscrits **C** et **h** sont également connus des spécialistes de l'*Organon* et leur parenté a été souli-

1. C'est l'hypothèse de Brunschwig (*Aristote. Topiques*, I, p. CXXXI), concernant les *Topiques*

gnée[1]. Elle est très étroite, au point qu'on peut assurer que les deux témoins ont été copiés à un siècle d'intervalle sur le même modèle (γ).

Il faut cependant noter que **h** n'a pas, semble-t-il, été copié entièrement sur ce même modèle. Le début de son texte (jusqu'en 4 a 14) laisse voir, au contraire, les traces d'une autre inspiration, comme si le copiste ne disposait pas, à cet endroit, du document qu'il transcrit dans la suite. Il est donc vraisemblable que le début du texte, dans γ, s'est trouvé détérioré ou a disparu entre le moment où il fut copié par l'auteur du manuscrit **C** (XI[e] s.) et celui où officia l'auteur du manuscrit **h**, au siècle suivant. Pour le début de son travail, ce dernier copiste a dès lors transcrit un autre manuscrit que γ (à moins que γ n'ait été préalablement refait, en son début, sur cet autre manuscrit). Il n'est pas impossible d'identifier le texte qui a été transcrit par l'auteur de **h** depuis 1 a 1 jusqu'à 4 a 14 : il s'agit, très probablement, de **d**, témoin conservé du X[e] siècle, appartenant au premier groupe dont on a parlé (ou sinon d'un manuscrit perdu du premier groupe, qui alors aurait servi d'intermédiaire entre α et **d**)[2]. D'où

1. Cf. E. Mioni, *Aristotelis codices Graeci qui in bibliothecis Venetis adservantur*, Padoue, 1958, p. 28. Mioni stipule que ces deux manuscrits dérivent du même modèle ancien, aujourd'hui disparu. Brunschwig (*Aristote. Topiques*, I, p. CXXVII, n. 1) croit que **h** est une simple copie de **C** pour *Top.*, I-IV, 2. Dans **C**, le texte de *C* présente seulement une douzaine de fautes propres qui ne se trouvent pas dans **h**. Un autre indice que le second n'est pas une simple copie du premier va être fourni à l'instant.

2. Pour la section 1 a 1-4 b 14, **d** et **h** offrent un texte pratiquement identique. Il n'y a, dans **d**, que trois variantes orthographiques (οὔτ' pour οὔτε en 1 b 3 et 1 b 5 ; et αὑτοῦ pour ἑαυτοῦ en 4 a 2) et une seule petite omission (ὁ en 2 a 33) qu'on ne retrouve pas dans **h**. En 1 b 9 cependant, **d** ajoute après ἐστίν les mots καθ' ὑποκειμένου δὲ, alors que **h** complète καθ' ὑποκειμένου δὲ οὐδενὸς λέγεται. Pour le reste, **h** commet six erreurs que **d** ne commettait pas : 3 a 26 λέγεται (pour λέγηται ; 3 b 19 om. οὐδὲν — λευκόν ; 3 b 33 ἐπιδεδέχεσθαι (pour ἐπιδέχεσθαι) et 4 a 10 μάλλιστα (pour μάλιστα).

les fautes communes que **d** et **h** sont les seuls à commettre dans cette section[1].

Ce rapport constaté entre **d** et **h** dans la section 1 a 1-4 a 14 entraîne pour conséquence nécessaire que, dans la même section, l'accord fautif des trois manuscrits (**A**, **B** et **d**) du premier groupe n'est, lui, jamais constaté sans que **h** ne rejoigne ces trois manuscrits dans la faute (héritée de α). Les erreurs que ces quatre manuscrits sont seuls à présenter jusqu'en 4 a 14 sont les suivantes :

> 1 a 19 νικᾷ τρέχει pro τρέχει νικᾷ || 1 b 14 transp. τὸ ζῷον post κατηγορηθήσεται || 2 a 28 οὔθ' pro οὔτε || 2 b 12 transp. ἀποδιδοὺς post ζῷον || 36-37 transp. ταῦτα μόνα post τῶν ἄλλων || 4 a 2 add. καὶ ἧττον λέγεται post καλόν.

On constatera une nouvelle fois que la majorité de ces fautes sont des inversions de mots comme dans le cas des erreurs imputées plus haut à α[2].

Pour leur part, **C** et **h** présentent aussi de nombreuses fautes communes. Celles qu'ils sont les seuls à fournir à partir de *C* 4 a 14, donnent une idée des travers les plus courants de leur modèle (γ) :

> 4 a 20 add. τε γίνεται post φαῦλος || 24 om. τὸ || 25 add. λόγος post ψευδὴς || 34 ἐστι δεκτικόν pro δεκτικόν ἐστιν || 36 τὰ ἐναντία pro τὸ ἐναντίον || b 3 αὑτῆς pro ἑαυτῆς || 8 γίνεσθαι pro γεγενῆσθαι || 23 add. ὁ post καὶ || 5 a 14 transp. συνάπτει post αὐτοῦ || 15 add. καὶ post δὲ || 28 transp. τινὰ post ἔχοι || 7 a 21 om. τὸ || 31 εἴη pro ᾖ || 8 a 6 om. αἰσθητά || 26 add. εἰ post οἷον ||

1. 1 b 18 ajout de αἱ avant διαφοραὶ ; 23 om. τοσαῦται ; 2 a 1 om. ἐν ἀγορᾷ ; 2 b 3 μηδὲ pour οὐδὲ ; 4 τούτων pour τῶν πρώτων οὐσιῶν ; 6-6[b] om. πάντα — ἐστίν ; 10 transp. de ἀποδιδοὺς après γένος ; 3 b 8 ajout de καὶ après ὥστε ; 22 ajout de εἰπὼν après ἀφορισμὸν ; 4 a 5 om. θερμὸν et 6 om. λέγεται.

2. Par ailleurs, on observe souvent, au-delà de 4 a 14, l'accord (et singulièrement l'accord fautif) entre **d** et le groupe **Ch**. Cela peut donner à penser que **d** lui-même était contaminé par γ ou sa descendance !

35 τὰ pro τὸ || b 34 οὐδὲ pro οὐδ' || 36 om. καί[2] || 9 a 6 om. ὄντας || 24 om. ῥᾳδίως || 29 om. τε || 32 add. παθητικαὶ ante ποιότητες || 35 om. ἔχει || b 7 om. τε || 18 γένοιτο pro γένοιτ' || 33 λέγονται pro λέγεται || 10 a 5 add. καὶ post γὰρ || 7 οὐδὲ pro οὐ || 9 λέγονται pro λέγεται || 15 add. καὶ post ἢ || 19 om. μᾶλλον || 20 ἕκαστον pro ἑκάτερον || 25 om. ἄν τις || b 5 διάθεσιν ἔχοντες pro διακείμενοι || 7 om. λεγόμενον || 14 transp. ποιὰ post λεγόμενα || 19 add. ἐκ τῶν καθ' ἕκαστα post δῆλον || 23 add. τὸ ante πού || add. τὸ post ἢ || 10 b 28 add. καὶ ἧττον post μᾶλλον || 29 transp. ἔτι post ἐνδέχεται || 11 a 17 transp. οὐκ ἔστι post γὰρ || 18 ᾖ pro εἴη || 12 a 11 add. τῷ post ἐν || b 16 add. καὶ post δὲ || 34 οὔτε pro ἢ || 13 a 20 ὑπάρχειν pro εἶναι || 26 add. ἐστι post φανερὸν || 28 transp. ἐξ ἀρχῆς ante εἰληφὼς || om. ᾖ || 29 om. ἀεὶ || 33 om. τὴν || transp. γίγνεται μεταβολή ante ἐπὶ || 35 transp. τις post γὰρ || b 9-10 ἡ τυφλότης καὶ ὄψις pro ἡ ὄψις καὶ ἡ τυφλότης || 21 τε pro δὲ || 27 om. τὸ || 14 a 3 om. ὄν || 13 ὑπάρχειν pro εἶναι || 14 b 7 om. παρ' αὐτοῖς εἶναι || 10 add. τις post ἂν || 11 add. τοῦ ante προτέρου || 18-19 om. ἀληθὴς || 36 ἀντιδιαιρεῖται pro ἀντιδιῄρηται || 15 a 5 transp. ἀεὶ ante τῶν || 10 add. δὲ post αὐτοῦ || 11 add. λέγεται post ἅμα || 30 ἀλλοιοῦνται pro ἀλλοιοῦται.

Ces fautes sont le plus souvent différentes de celles qu'on a pu mettre, plus haut, sur le compte de α, ancêtre supposé de la première famille, et qui consistaient surtout à inverser l'ordre de certains mots. Nous voyons que γ, au contraire, près de quatre fois sur cinq, a introduit dans le texte d'autres altérations, soit par l'omission, soit par l'addition de certains mots, soit encore par la substitution d'une forme à une autre ou d'un mot à un autre, tout cela en proportion pratiquement égale. Il est patent que le texte, dans cette partie de la tradition, se trouve relativement moins bien conservé.

Mais il importe de s'interroger sur les rapports entre γ et l'ancêtre de la première famille (α). Cette question est complexe et probablement inextricable. Les savants qui ont envisagé les relations possibles de C (deuxième

groupe) avec **A** ou **B** (premier groupe), dans l'un ou l'autre texte de l'*Organon*, ont relevé que **C** présente un texte, tantôt identique à celui des représentants majeurs du premier groupe, tantôt, au contraire, différent de ces derniers et identique à celui d'autres témoins, comme le serait l'héritier lointain d'un prototype mixte ou fortement contaminé et, pour tout dire, inclassable[1]. C'est aussi l'impression que livre, au fil de notre texte, une comparaison rapide entre γ (fautes communes de **C** et **h**) et α (fautes communes de **A**, **B** et **d**). Toutefois, lorsqu'il n'est pas isolé dans la faute, γ présente le plus souvent une erreur que l'on trouve aussi dans α[2]. Ainsi **A**, **B**, **d**, **C** et **h** présentent seuls les fautes communes suivantes :

> 1 a 5 τις ἀποδιδῷ pro ἀποδιδῷ τις ‖ 28 transp. ἐστι post σώματι[1] ‖ 2 a 8 καὶ ἀπόφασις pro ἢ ἀπόφασις ‖ 2 b 10 ἤπερ pro ἢ ‖ 3 a 25 ἢ pro οὐδὲ ‖ 4 a 12 οὐκ pro οὐδενὸς ‖ b 4-5 τὸν λόγον καὶ τὴν δόξαν pro τὴν δόξαν καὶ τὸν λόγον ‖ 13 αὐτὴ pro αὐτὴν ‖ 17-18 transp. κατὰ — μεταβολὴν post ἐναντίων ‖ 30 transp. λαβεῖν post ὅρον ‖ 5 b 13 om. τῷ ‖ 14 ἐστιν αὐτῶν pro ἐστιν αὐτοῖς ‖ 32 φαίη τις pro εἴη ‖ 6 a 3 add. ἀλλ' post ὑγιαίνει ‖ add. ἅμα ante ἀλλ' ‖ 21 οὔτε pro οὐδ' ‖ 22 om. λέγεται ‖ 23 add. εἶναι post χρόνος ‖ 28-29 transp. μεῖζον post λέγεται ‖ b 16 transp. ὄν post

1. Selon Williams (*Studies*, p. 86-94) qui considère la tradition des *Analytiques*, **C** dépendrait ultimement d'un ancêtre inspiré à la fois du prototype de la première famille (que nous désignons par α) et du prototype d'une seconde famille dont le principal représentant serait **n** (ci-après, quatrième groupe). Selon Brunschwig (*Aristote. Topiques*, I, p. CXXV-CXXVII) qui considère la tradition des *Topiques*, où l'on ne compte pas **n**, **C** serait l'un des représentants d'une seconde famille (issue de la contamination de la première avec un autre groupe) et en même temps l'héritier d'une tradition inconnue qu'atteste seulement Alexandre d'Aphrodise de façon indirecte. La position ambiguë de **C** peut évidemment varier d'une œuvre à l'autre.

2. Vu l'ensemble des cas où γ (**Ch**) partage la faute d'un autre groupe de manuscrits, γ est du côté de α (**ABd**) cinq fois sur dix, du côté de l'ancêtre du troisième groupe quatre fois sur dix et du côté de l'ancêtre du quatrième groupe, une fois sur dix.

ἑκάτερον || 30 add. εἶναι post λέγεται || 7 a 31 add. τι post μὲν || b 23-24 transp. τῆς ἐπιστήμης ante εἶναι || 8 a 39 transp. ἐστι ante τῶν || b 2 οὐκ pro μὴ || 7 transp. ἔστι post διπλάσιον || 11 transp. εἴσεται post ἀκριβῶς || 14 ἀφωρισμένως pro ὡρισμένως || 20 add. ταῦτα post ἐστι || 25 add. εἶναι post τινες || 10 b 32 διαμφισβητοῦσι pro ἀμφισβητοῦσι || 11 a 37 τυγχάνοι pro τυγχάνει || b 22 ὡς pro οἷον || 12 a 16 ἂν κατηγορῆται pro κατηγορεῖται || b 6-7 ἀπόφασιν καὶ κατάφασιν pro κατάφασιν καὶ ἀπόφασιν || 13 a 7 οὐδέν pro μηδέν || 31 ἕξεως ... στερήσεως pro στερήσεως ... ἕξεως.

Les fautes attribuables en commun à l'ensemble des manuscrits des deux premiers groupes semblent ainsi se retrouver tout au long du texte, mais en fait, elles n'y sont pas du tout également réparties. Il est des sections où elles apparaissent un peu plus nombreuses (pp. 6 a et 8 b, singulièrement) et d'autres en revanche où elles sont visiblement plus rares, voire absentes (pp. 3 b, 5 a, 9 a-11 a, 13 b, 14 a et 15). Bien qu'il soit hasardeux d'accorder trop d'attention à ce genre de variations, il est peut-être tout de même significatif qu'entre 8 b 25 et 11 a 37 par exemple, à une exception près, on ne relève pas de fautes communes aux manuscrits **A**, **B**, **d**, **C** et **h**. Car c'est là, dans cette section, on l'a vu plus haut, qu'on dénombre la grande majorité (les trois quarts) des fautes communes aux seuls témoins du premier groupe **A**, **B** et **d**. Il n'est donc pas exclu que malgré son caractère « mixte », γ soit à l'origine le travail d'un copiste qui, transcrivant le texte des *Catégories*, a pris pour base un témoin de la première famille de manuscrits, mais s'est autorisé, dans plusieurs sections importantes, à suivre plutôt le texte d'une autre tradition qu'il jugeait préférable.

Le témoignage commun de **C** et **h** (γ), à moins de faute propre, paraît donc le plus souvent éclairer le prototype (α) de la première famille de manuscrits, dont il conserve les bonnes et les mauvaises leçons quand il est en accord avec **A**, **B** et **d**. Les exceptions toutefois ne sont pas rares, mais semblent notoires surtout dans cer-

taines sections, dont la plus importante se situe entre les pp. 9 a et 11 a.

On est évidemment conduit à s'interroger sur le modèle suivi par γ, quand il s'écarte du prototype de la première famille. Tout porte à croire, on le verra, qu'il s'agit d'un modèle à situer du côté des sources du troisième groupe de manuscrits dont nous allons parler.

On rappellera, avant de poursuivre, que pour l'établissement du texte de sa célèbre édition de Berlin, I. Bekker s'était uniquement appuyé sur la collation des trois manuscrits **A**, **B** et **C**. Quoique limité, le choix des trois plus anciens témoins parmi ceux que nous avons signalés jusqu'ici, était un choix très judicieux. La qualité de ces témoins ne fait pas de doute. Mais Bekker n'avait aucune idée précise de la tradition où ils prennent place. Avec la préférence qu'il donnait au témoignage de **A**, il ne pouvait prétendre, sauf cas très exceptionnels, qu'à reconstituer le texte du prototype (α) d'une seule famille de la tradition.

Il appartint à Th. Waitz d'élargir un peu plus tard notre connaissance de la tradition directe, par la consultation de plusieurs manuscrits d'autres groupes[1]. L'un d'entre eux figure parmi les représentants les plus significatifs du troisième groupe.

Troisième groupe

V = *Vat. Barberinianus gr.* 87, ff. 237-252, parchemin, du xe siècle. Il contient des scolies, des gloses, des variantes et

1. Cf. *Aristotelis Organon graece*, t. I, Leipzig, 1844, p. 81-112. Pour son édition, Waitz avait utilisé, en tout ou en partie, **d** et **h**, dont nous avons parlé, **E** (cf. cinquième groupe), **n** (cf. quatrième groupe) et **u** (cf. troisième groupe), dont nous allons parler, ainsi que différents manuscrits secondaires qui n'aident ni à l'établissement du texte ni à éclairer les sources de la tradition : le cod. C.3.16 (1393-94) et le cod. C.3.13 de la Bibl. Angelica, ff. 25^v^-55 (XIIIe-XIVe s.), *Fl Laur.*, 72, 3, ff. 6^v^-16 (XIIIe s.), *Ven. Marc. gr.* append. IV, 5, ff. 16-46 (1319), *Fl Laur.*, 71, 35, ff. 118-137 (1290-91), *Fl. Laur* , 72, 15, ff. 1-21 (XIIIe s.), *Fl Laur.*, 72, 17, ff. 1-21 (XVIe s., sauf les ff. 20-21, qui sont du

des corrections marginales ou interlinéaires, certaines de première main, d'autres datant des XIIIe-XIVe siècles.

u = *Basileensis gr.* F.II.21 (Omont 54), ff. 17-30 (= *C* 5 b 15 et sqq.), parchemin, de la fin du XIIe-début du XIIIe siècle.

Ces deux manuscrits reproduisent l'*Organon* en entier, précédé de l'*Isagogè* de Porphyre. S'y rattachent le cod. 475 de la Bibliothèque Nationale de Munich, ff. 22-44 (XIIIe s.), le *Paris. gr.* 2019, ff. 1-27v (fin XIIIe-début XIVe s.), le *Paris. gr.* 1971, ff. 13v-32 (fin XIIIe s), le *Vat. gr.* 1023, ff. 110-141 (= texte jusqu'à *C* 6 a 37 : XIVe s.), ainsi que plusieurs autres témoins ou groupes de témoins.

C'est, de tous les groupes de manuscrits, le plus riche et, partant, le plus diversifié. S'il fallait écrire une histoire de la tradition manuscrite de notre texte du Moyen Âge à la Renaissance, le travail de l'historien serait alors de mettre sous les yeux l'effloraison de cette branche de témoins. L'origine de celle-ci, avant le XIIIe siècle, est cependant modeste, en quantité et aussi en qualité

Le manuscrit **u** a été mis à profit, pour la première fois, par Th. Waitz. Celui-ci n'avait pas observé que son début (jusqu'à *C* 5 b 14) constitue une réfection du XIVe siècle[1], dont nous ferons état tout à l'heure (cf. cinquième groupe). Quant à **V**, il n'a été utilisé, jusqu'ici, par aucun éditeur de *C* et son intérêt n'a été signalé que tardivement par L. Torraca, qui en a publié une collation (d'ailleurs imparfaite)[2].

Les deux témoins, pour ce qui regarde le texte des *Topiques*, révèlent une certaine parenté, mais indécise[3].

1. Sur cette réfection, voir P. Moraux, *Aristoteles Graecus : die griechischen Manuskripte des Aristoteles*, t. I, Berlin, 1976, p. 28-30.

2. L. Torraca, « Il cod. *Vat Barberinianus gr.* 87 e il testo delle *Categorie* di Aristotele », *Bollettino del Comitato per la preparazione della Edizione Nazionale dei Classici greci e latini*, 11 (1963), p. 91-108. Le même manuscrit a été utilisé, sous le sigle **R**, par E. Montanari (*La sezione*, p. 57-58) pour son édition partielle du *De l'interprétation*

3. Cf. Brunschwig, *Aristote. Topiques*, I, p. CXXVI-CXXVII, qui conjecture que **u** dépend du même groupe que **V** pour le livre IV, mais plutôt d'un autre groupe contenant **D** (voir plus loin notre cinquième groupe) et même **C** pour les livres I-III.

L'indécision, ici, n'est probablement pas de mise. À partir de 5 b 15, où ils peuvent être comparés, les deux manuscrits ont un comportement semblable. Leurs fautes communes sont légions[1]. Celles qu'ils sont les seuls à commettre, parmi nos témoins, sont les suivantes (les erreurs qu'on pourrait attribuer à la translittération sont suivies d'un astérisque) :

> 5 b 16 add. μᾶλλον post ἀλλὰ * ǁ 17 add. τε post μέγα ǁ 19 transp. εἶναι ante μεῖζον ǁ 28 om. τὸ ǁ 36 ταὐτὸ pro τὸ αὐτὸ * ǁ om. τε ǁ 38 μικρὸν... μέγα pro καὶ μέγα... μικρὸν ǁ transp. εἶναι post μικρὸν ǁ 39 ὥσθ' pro ὥστε * ǁ 6 a 2 οὔτε pro οὔτι * ǁ om. γε * ǁ 28 om. ἴσος — καὶ[4] ǁ 29 om. τῶν ἄλλων ǁ 31 δόξῃ pro δόξαι * ǁ 31-32 ἴσα... ἄνισα pro ἴσον... ἄνισον * ǁ 32 om. τε[2] ǁ b 5 add. εἶναι post ἕξις[2] ǁ 18-19 ἡμίσει pro τριπλασίῳ ǁ 30 add. λέγεται post διπλάσιον[2] ǁ 7 a 25 λέγηται pro λέγεται * ǁ 31 ἀποδιδόμενον pro ἀποδεδομένον * ǁ 35 add. πάντων ante τῶν ἄλλων ǁ b 12-13 ἀποδιδομένου pro ἀποδιδομένων * ǁ 19 γε pro δὲ ǁ 33 οὔπω pro οὐδέπω ǁ add. τοῦ ante ζῴου ǁ 8 a 22 ὁ γὰρ pro οἷον ὁ ǁ 28 om. ἂν * ǁ 33 ταῦτα pro αὐτὰ ǁ b 2 οὐδὲ pro οὐδ' * ǁ 8-9 om. ἐστιν εὐθὺς ǁ 11 om. ἔτι * ǁ 17 ἀφωρισμένως pro ὡρισμένως ǁ 22-23 add. περὶ αὐτῶν post ἐπεσκεμμένον ǁ 34-35 εὐμετάβλητον pro εὐμετάβολον ǁ 35 αἵ εἰσιν pro ἅ ἐστιν ǁ εὐκίνητοι pro εὐκίνητα ǁ 36 μεταβάλλουσαι pro μεταβάλλοντα ǁ ψυχρότης pro κατάψυξις ǁ 37 om. καὶ ὑγίεια ǁ 9 a 5 αἵ εἰσι πολυχρονιώτεραι καὶ δυσκινητότεραι pro ἅ ἐστι πολυχρονιώτερα καὶ δυσκινητότερα ǁ 14 καὶ pro ἢ ǁ 15 καὶ pro ἢ[2] ǁ 10 a 7 ὁ λυπούμενος pro λυπούμενός τις ǁ 12 ἐνυπάρχουσα τοῦ σχήματος pro ὑπάρχουσα ǁ 21 ἀλλήλων pro ἀλλήλοις ǁ 35 om. ὁ * ǁ b 17 transp. ἐὰν post ἐναντίων ǁ 20 om. ἢ[1] * ǁ 28 om. δὲ ǁ 31 om. ἂν ǁ 11 a 1 om. καὶ[1] ǁ 2 om. γε * ǁ κατ' αὐτὰς pro κατὰ ταύτας * ǁ 8 add. καὶ post

1. Par ailleurs, pour la même partie du texte, on compte trente-sept fautes propres à V et cinquante-trois fautes propres à **u**. Ces chiffres révèlent des copies de qualité moyenne. Autrement la plupart des erreurs qu'attestent ces manuscrits — et elles sont nombreuses — figuraient déjà dans le modèle qu'ils transcrivaient.

ἢ² || 16 εἴρηται pro λέγεται || 21 transp. τὴν πρόθεσιν post ποιησαμένους || 26 ἕκαστον pro ἕκαστα || 32 τὰ καθ' ἕκαστον pro αἱ καθ' ἕκαστα || οὐ pro οὐκ εἰσὶ || 37 τύχοι pro τυγχάνει || b 3 τῷ... τὸ pro τὸ... τῷ * || 4 τῷ... τὸ pro τὸ... τῷ * || 12 om. τὸ * || 14 om. δὲ * || 22 om. δὲ * || στέρησις καὶ ἕξις pro κατὰ στέρησιν καὶ ἕξιν || 26 transp. διπλάσιον post λέγεται || 36 transp. λέγεται post ἀγαθὸν || 12 a 3 transp. ἔστι post μέσον || om. τι * || 4 add. πάντως post ζῴου || 14 om. καὶ¹ * || ἀνθρώπων pro ἀνθρώπου * || 17 om. γε * || 19 μήτε... μήτε pro οὔτε... οὔτε || 23 add. γε post δὲ * || 27 καὶ καθόλου pro καθόλου δὲ || 39-40 transp. ταὐτὸν ante ἢ || 40 ἑκάτερα pro ἀμφότερα || 12 b 14 add. οἷον post ἀντίκειται || 17 αὐτὰ ἅπερ pro αὐτὸ ὅπερ || 18 οὐδὲ pro οὐδ' || 13 a 7 τὰ τοιαῦτα pro ταῦτα * || 12-13 ὅπερ pro ὁπότερον || 14 ἀνάγκη pro ἀναγκαῖον || 15 add. καὶ οὐχ ὁπότερον ἔτυχεν post ἓν || om. ὅτι * || 23 om. δυνατὸν γενέσθαι || 29 transp. εἰκὸς post ὥστε || b 13 add. καὶ ante ἐπὶ || 15 om. ἀεὶ * || 18 om. Σωκράτη || 20 om. ὅλως || 21 οὔθ' ἕτερον pro οὐδέτερον * || 29 add. ἔσται post ἕτερον || τῷ pro τὸ² * || 30 om. τε || 31 add. τε post ὄντος || 32 transp. δὲ post νοσεῖν || 14 a 4 transp. ἐναντία post ἑκατέρῳ || 7 ἂν pro ἐὰν || 8 πάντων pro ἁπάντων || 9-10 πάντων pro ἁπάντων * || 18 om. ἀνθρώπου || 26 add. γὰρ post μὲν || b 1 add. ἐστὶ post διαγραμμάτων || 7 transp. φάσκειν post παρ' αὐτοῖς || 19 add. γε post μέντοι || 25 οὔθ' pro οὐδὲ || 28 δ' pro δὲ || 31 ἑτέρῳ pro οὐδετέρῳ * || 35 add. ὑπάρχοντα post διαίρεσιν || 37 διῄρηται pro διαιρεῖται * || 38 om. τὸ³ * || 15 a 1 transp. δοκεῖ post φύσει || 9 δ' pro δὲ || 11 add. ἐστίν post ἅμα || 26 αὐξάνεσθαι pro αὔξεσθαι || 29 αὐξόμενα pro αὐξανόμενα || b 5 ἄνωθεν... κάτω pro κάτωθεν... ἄνω || 5-6 κάτωθεν... ἄνω pro ἄνωθεν... κάτω || 8 τούτου pro ταύτης || 17 om. γὰρ || 21 om. τὸ * || 27 om. καὶ ἀγρόν || 28 add. δὲ post γυνὴ || 31 δὲ pro δ' ἂν || 32 πάντες pro ἅπαντες *.

Ces fautes communes sont non seulement nombreuses et, à ce titre, éloquentes, mais encore très diverses. Dans le nombre, il y a notamment plusieurs omissions et au moins une lacune significative (en 6 a 28ª), qui laisse peu

de doute sur l'origine commune des deux témoins. Torraca, qui avait collationné **V** et en avait comparé les variantes avec celles que l'on trouve dans certains manuscrits de Waitz[1], avait hasardé qu'il s'apparentait à **B**, représentant de la première famille. Il n'en est rien. Un coup d'œil attentif aux variantes de **u**, dont plusieurs figurent dans l'apparat de Waitz, mais que Torraca n'a pas du tout considérées, suffit à montrer que les deux manuscrits vont de pair et constituent des copies (probablement directes) d'un même modèle (appelons-le β).

Ce modèle est totalement étranger à celui (α) que l'on pose comme ancêtre de la première famille. Les fautes communes à **V** et à **u** ne sont jamais, sauf par accident, les fautes que partagent **A**, **B** et **d**. Elles comprennent, on peut le voir, un certain nombre d'additions (de type scolaire) qui trahissent une retouche du texte ; phénomène qu'on n'observe pas du tout à la source des manuscrits de la première famille. Bref, β évoque plutôt un exemplaire d'école et α, plutôt un exemplaire de bibliothèque.

Par ailleurs, parmi les fautes communes à **V** et à **u**, un très grand nombre, que nous avons marquées d'un astérisque (*), pourraient être dues à la translittération. Certaines mauvaises lectures de l'onciale sont même récurrentes (telle que la confusion de ΓΕ avec le Κ dans l'écriture arrondie). Cela donne à penser que le modèle commun de **V** et de **u** (β) a été transcrit de l'onciale et témoigne donc d'un état ancien du texte étranger à celui dont témoignent les manuscrits de la première famille.

En revanche, la tradition ancienne dont le texte translittéré s'est retrouvé en β, n'est probablement pas étrangère à la source dont s'inspire en partie le modèle mixte ou contaminé auquel nous devons γ, c'est-à-dire l'ancêtre

1. La comparaison portait sur les variantes de **B** (premier groupe), **n** (quatrième groupe) du *Ven. Marc. gr* append. IV, 5 (**f** de Waitz) et du *Fl. Laur.*, 71, 35 (**g** de Waitz). Aucun de ces témoins n'est dans la mouvance précise de notre troisième groupe.

de **C** et de **h**, singulièrement dans les passages où ils s'écartent visiblement de α.

On a vu, en effet, que le plus important de ces passages correspond aux pages 8 b 25-11 a 35. Or dans ces pages, le groupe **Ch** rejoint volontiers le groupe **uV** dans la faute[1] et ne manifeste aucune autre tendance. Il y a donc lieu de penser que c'est dans l'ascendance de β qu'il faut situer la principale source d'inspiration de γ quand celui-ci s'écarte de la première famille de manuscrits, sous réserve bien entendu, de contaminations de détail en tous sens.

Ainsi, derrière la complexité de la transmission, on voit se profiler un schéma d'apparentements assez clair. En simplifiant les données recueillies jusqu'ici, nous pouvons dire que le groupe **uV** se présente comme le noyau d'une seconde famille de manuscrits, à côté de la première représentée par **A**, **B** et **d**. Et, faisant abstraction du trouble introduit par la position de **C** et **h** entre les deux, on pourrait reconnaître de la sorte un schéma de transmission bifide. Mais l'impression est trompeuse, car il faut faire une place à d'autres témoins.

Quatrième groupe

n = *Mediol. Ambrosianus* L 93 sup. (490), ff. 24-60^{r}, parchemin, de la fin du IXe siècle ou, plus vraisemblablement, du début du Xe siècle. Il contient, outre des corrections, de nombreuses scolies d'au moins deux mains tardives (XIVe ou XVe s.), dont beaucoup sont empruntées au commentaire d'Ammonios. Le f. 53$^{r\text{-}v}$ a été refait (= **n**^{r}), probablement très peu après la confection de l'original et sur le même modèle[2].

1. 9 a 16 λέγονται pro λέγεται || 32 add. αὐτὰ post δεδεγμένα || b 16 αὐτὸν ἔχειν pro ἔχειν αὐτόν || 21 add. παθητικαὶ post εἴληφε || 10 a 16 om. τι || 27-28 κατ' αὐτὰς pro κατὰ ταύτας || b 22 ἐφαρμόζει pro ἐφαρμόσει (?) || 23 οὔτε pro οὐδὲ || 28 ἐπίτασιν pro ἐπίδοσιν || 11 a 1 add. γραμματικής (sic) post γραμματικὴν || 11 b 6-7 add. καὶ λυπεῖθαι μᾶλλον καὶ ἧττον post ἧττον.

2. Dans la description de ce manuscrit qu'il a préparée pour le pro-

m = *Flor. Laurentianus gr.* 87,16, ff. 31-44, papier bombycin, de la fin du XIIIe siècle.

Dans ces deux manuscrits, l'*Organon* (précédé de l'*Isagogè* de Porphyre) n'est pas reproduit au complet : les *Topiques* et les *Réfutations Sophistiques* font défaut, ainsi que, dans **m**, les *Seconds Analytiques* et le second livre des *Premiers Analytiques.* Se rattache à ce groupe le *Bodl. Holkham Hall gr.* 71, ff. 310-334 (XIIIe s.), qui semble être un frère jumeau de **m**, mais plus fautif.

Utilisé par Waitz, qui ne lui a reconnu aucune parenté précise, **n** est d'une antiquité aussi vénérable que **A** (premier groupe), mais il porte un texte très différent de celui généralement offert par les témoins de la première famille. De plus, c'est un manuscrit, à l'évidence, assez fautif[1]. Mais son antiquité et la singularité de son texte l'ont imposé à l'attention comme témoin d'une branche de la tradition aussi importante que la branche réunissant les manuscrits de la première famille[2]. À ce titre, il a reçu la même considération privilégiée que **B** dans l'édition de Minio-Paluello.

Ce n'est pas toutefois un manuscrit isolé. Il n'est donc pas sans intérêt de prendre en compte, dans le même groupe, le *Laur.* 87,16 (que nous avons siglé **m**), car leur comparaison permet d'entrevoir plus précisément leur source commune. On peut en effet facilement conjecturer

chain volume de l'*Aristoteles graecus* et qu'il m'a été permis de lire à l'Aristoteles-Archiv de la Freie Universität de Berlin, D. Reinsch corrige sur ce point les données de Bassi (dans A. Martini-D. Bassi, *Catalogus codicum Graecorum Bibliothecae Ambrosianae*, Milan, 1906, p. 592). Cf. E. Montanari, *La sezione*, p. 60. Nous n'avons personnellement observé aucun indice probant permettant de distinguer le modèle copié par **n**^r du modèle copié par **n**.

1. Il présente plus de cent vingt fautes propres, à mettre sur le compte de la négligence du copiste.

2. Ainsi constitue-t-il le représentant le plus significatif de la seconde branche du stemma des manuscrits des *Analytiques* selon Williams (*Studies*, p. 83, 92-97). Les témoins **u** et **V** ne sont pas considérés dans cette étude.

que **n** reproduit le plus souvent un modèle qui est aussi (indirectement) le modèle de **m**. On le voit par les fautes qu'ils ont seuls en commun parmi les manuscrits utilisés pour la présente édition :

1 a 8 τούτων γὰρ ἑκάτερον pro ὁ γὰρ ἄνθρωπος καὶ ὁ βοῦς ‖ 2 a 13 καὶ pro ἢ ‖ 16 add. ὡς post ἄνθρωπος * ‖ 23 add. καὶ ante κατὰ * ‖ 24 om. ὁ ‖ 27 κατηγορεῖται pro κατηγορηθήσεται ‖ b 6[c] transp. τι ante τῶν ‖ 11 add. καὶ οἰκειότερον post ἀποδοίη ‖ 24 add. μᾶλλον post γὰρ ‖ 33 add. γὰρ post καὶ ‖ 37 add. δὲ post ἔτι ‖ 3 a 16 transp. ποτε post κωλύει ‖ 18 om. καὶ[2] ‖ transp. τοὔνομα ante καὶ[1] ‖ b 5 τοσαῦτα pro πάντα ‖ 19 δ' pro δὲ * ‖ 24 transp. αὐταῖς post ἐναντίον ‖ 27 οὐδὲ pro ἢ ‖ 33 δ' pro δὲ * ‖ 37 add. ὁ ante ἄνθρωπος ‖ 38 οὔθ' pro οὔτε * ‖ 4 a 4 om. εἶναι ‖ 5 transp. θερμὸν post ἧττον ‖ 6 add. καὶ ἧττον post λέγεται ‖ transp. νῦν ante μᾶλλον ‖ 7 add. ἔσται post οὐδέν ‖ 9 post ἧττον add. οὐκ ἔστι δὲ οὐδὲ τοῦτο ἴδιον τῆς οὐσίας τὸ μὴ ἐπιδέχεσθαι αὐτὴν (om. **m**) τὸ μᾶλλον καὶ τὸ (om. **n**) ἧττον· καὶ γὰρ τὸ ποσὸν οὐκ ἐπιδέχεται τὸ μᾶλλον καὶ τὸ (om. **n**) ἧττον ‖ 14 οὐ λέγεται pro οὐκ ἔσται * ‖ 27 add. ὁ αὐτὸς οὗτος post ψευδῶς ‖ 34 τοῦ ἐναντίου pro τῶν ἐναντίων * ‖ b 5 add. φάσκειν ante δεκτικὰ ‖ 6-7 δεδέχθαι pro δέχεσθαί * ‖ 10 τοῦ ἐναντίου pro τῶν ἐναντίων * ‖ 18 αὐτοῦ pro ἑαυτῆς ‖ 23 om. οἷον ‖ 28 add. ἀεὶ post ἀλλὰ * ‖ 5 a 15 om. δὲ ‖ 28 add. τῶν μορίων post ἔχοι ‖ 34 transp. ἔστι post ἔτι * ‖ 36-37 transp. συνέστηκε post ἐχόντων ‖ 38 transp. ποσὰ post ταῦτα ‖ b 1 βλέποντες pro ἀποβλέποντες ‖ 7 εἴη pro ᾖ et post ἂν transp.* ‖ 8 om. τὸ ‖ 11 οὐθὲν pro οὐδὲν * ‖ 14 οὐθὲν pro οὐδὲν * ‖ 15 add. ἂν post τις ‖ 21 μέγα ἢ μικρὸν pro μικρὸν ἢ μέγα ‖ 30 τιθείη pro τιθῇ[1] * ‖ 6 a 2 add. τις post νοσεῖ ‖ b 22 ἀνισαίτερον pro ἄνισον ‖ 7 a 18 transp. τις ante ἴσως ‖ 24 ἄν pro ἐάν * ‖ 25-26 ὁμολογουμένων ὡς pro ὁμολογουμένως * ‖ 28 αὐτὰ ἃ pro αὐτὸ ὃ ‖ 35 ἁπάντων pro τῶν ἄλλων ‖ b 34 ἔστι pro ἔσται ‖ 35 transp. ἔχει ante τούτοις ‖ 8 a 4 om. συναναιρεῖ ‖ 10 transp. ὅλως ante ζῷον ‖ b 23 ἕκαστον pro ἑκάστου * ‖ 29 om. τε * ‖ 33 om. ἢ[3] ‖ 9 a 3 ἀκίνητος pro ἀνίατος * ‖ b 15 add. συμπτωμάτων ἢ post τι ‖ om. ἔκ τινων φυσικῶν

συμπτωμάτων || 16 αὐτὸν ἔχειν ἐστίν pro ἐστιν ἔχειν αὐτὸν || 24 om. τοῦτο * || 10 a 2 add. οἷον post λέγονται || 13 add. ἄλλο post τι || 17 om. τὸ (ter) || 33 add. τὰ λεγόμενα post ἐνδέχεται || 10 b 1 ὄνομα pro ὀνόματα * || 16 add. συμβαίνει post τοιοῦτον || 11 a 8 om. τὸν * || 11 ἔσται pro ἐστίν * || 16 ἢ pro καὶ || 35 ἂς pro ἅσπερ || b 18 τἀναντία pro τὰ ἐναντία * || 12 a 2 οὐδὲν αὐτῶν pro τούτων οὐδὲν || 3 transp. τι post μέσον || 9 τῶν pro ὧν * || 38 om. τις || 39 ἐπεὶ pro ἔτι * || b 16 ἕξις... στέρησις pro στέρησις... ἕξις || 37 ὑπάρχειν pro ὑπάρχει || 13 a 20 τῷ pro τὸ² * || 29 om. αὐτὸν || 35 ἔβλεψεν pro ἀνέβλεψεν * || om. πάλιν || b 20 γε pro τε * || 14 a 39 πρότερον pro πρότερα || b 7 om. καὶ.

Il est hautement probable que ces fautes qui figurent à la fois dans **n** et dans **m** se trouvaient déja contenues dans le modèle dont ils dépendent (δ). Or beaucoup de ces fautes, que nous avons marquées de l'astérisque (*), sont vraisemblablement imputables à des confusions de lecture d'un même manuscrit en onciale. On peut donc tenir pour à peu près certain qu'en dehors des témoins de la première famille (dépendant de α), notre tradition repose sur deux copies différentes (β et δ) translittérées de l'onciale.

Non seulement ces copies étaient différentes, mais leurs modèles antérieurs à la translittération l'étaient aussi. Car les omissions (et lacunes) constatées dans β et δ ne sont pas les mêmes. D'autre part, l'addition significative qu'on observe dans **m** et **n** en 4 a 9 leur est propre et ne figure pas dans le groupe **uV**.

Cette addition et d'autres en nombre relativement élevé laissent peu de doutes sur le fait que δ et son modèle perdu portaient un texte scolaire, retouché à plusieurs endroits dans une volonté explicative. Ce trait rapproche la tradition dont dépendent **m** et **n** de la tradition dont dépendent **u** et **V** et, du même coup, l'oppose à la tradition dont dépendent **A**, **B** et **d**. Mais la tradition scolaire où δ prend place n'est pas assimilable à celle dont témoigne β.

Malgré tout, la descendance de β (manuscrits du troisième groupe) et la descendance de δ (manuscrits du quatrième groupe) forment-elles ensemble une seconde famille ? Les traces sûres d'un même ancêtre lointain ne sont pas repérables par la méthode des fautes communes aux deux groupes. Celles-ci existent, mais sont rares et très peu significatives[1]. De leur côté, les contaminations réciproques d'un groupe à l'autre masquent peut-être une indépendance plus nette qu'il n'y paraît.

Reste que l'écart entre les deux groupes se trouve en partie comblé par l'existence de manuscrits qu'on hésite à classer franchement dans la descendance de β ou dans la descendance de δ et qui semblent constituer ensemble un groupe en quelque sorte intermédiaire. Les témoins de ce groupe intermédiaire sont mal attestés à haute époque, mais il convient de toucher un mot de certains.

Cinquième groupe

D = *Paris. gr.* 1843, ff. 3-10 (= *C* 3 b 24-7 b 29), fr. rescapé d'une copie mutilée du XIIe siècle[2].

E = *Vaticanus gr.* 247, ff. 42^v^-75, papier, de la fin du XIIIe ou du début du XIVe siècle, accompagné du commentaire d'Ammonios.

u^r^ = *Bas. gr.* F.II.21 (cf. troisième groupe), ff. 9-16^v^ (= *C* 1 a 1-5 b 14), réfection du XIVe siècle.

1. 6 a 34 om. τε || b 2 τοιάδε pro τοιαῦτα || 4 om. εἶναι || 7 a 34-35 transp. ἐὰν (/εἰ) ante δοῦλος || b 10 καὶ ἐὰν pro κἂν || 8 a 4 add. ἡ ante αἴσθησις || 8 add. ἡ post καὶ[1] || 11 a 20 φῇ pro φήσῃ || 12 a 3 om. γε || 33 ἔνια pro τινα || 13 a 28 ἥντινα οὖν pro ἡντινοῦν || b 29 τὸ δὲ pro καὶ τὸ.

2. Le sigle **D** correspond erronément, dans la liste de Bekker, au *Paris. Coisl* 170. Il contient (ff. 100-109^v^, puis, dans l'ordre du texte grec, ff. 111, 110 et 103) une copie complète de *C* Cette copie est une réfection effectuée par une autre main, sensiblement à la même époque. Elle présente un texte très différent du texte contenu dans le fragment considéré ici (cent quinze variantes pour la seule section 3 b 24-7 b 29 où la comparaison est possible).

Le manuscrit **E** ne comprend de l'*Organon* (précédé de l'*Isagogè* de Porphyre) que la partie également reproduite par **m** (quatrième groupe). S'y rattachent le cod. 222 de la Bibliothèque Nationale de Munich, ff. 36-47 (XIII[e] s.), le *Scor.* Φ.III.10, ff. 42-59[v] (daté de 1285-6) et le *Vat. gr.* 238, ff. 18[v]-45 (XIII[e] s.).

De ces trois témoins, seul **E** présente un texte complet. Il avait été considéré par Waitz, mais son témoignage est de très médiocre qualité. Son principal intérêt réside ailleurs, dans les apparentements qu'il révèle avec les textes fragmentaires de **u**[r] et de **D**, ainsi que dans l'éclairage qu'il apporte avec eux sur la complexité de la tradition connue par d'autres sources.

Tout porte à croire en effet que **E** est le modèle sur lequel a été refait le début du texte (jusqu'à 5 b 14) dans **u** (témoin du troisième groupe)[1]. D'autre part, il semble aussi que **E** entretienne des rapports très étroits avec **D** dans le fragment conservé (3 b 24-7 b 29), comme l'attestent les nombreuses fautes communes qu'ils sont les seuls à présenter[2]. Ils forment donc un couple original, mais pas de façon constante. En effet, dans la section

1. Pour la partie en question, toutes les fautes de **E** (au nombre de quarante-trois) se retrouvent dans **u**[r]. Les variantes de 3 a 39, b 34, 4 a 27 et 4 a 36 semblent des retouches dues au copiste de **u**[r]. L'hypothèse que **u**[r] aurait été copié sur le modèle de **E** n'est pas exclue, mais ne paraît pas nécessaire.

2. 3 b 27 transp. ἐστιν post ἐναντίον ‖ 30 add. γε post οὐδὲ[2] ‖ 4 a 5 θερμότερον pro θερμὸν ‖ 7 add. γε post ὅσα ‖ 21 οὐθενὸς pro οὐδενὸς ‖ 26 ἐστι pro ἔσται ‖ 29 add. τὴν δόξαν καὶ τὸν λόγον post παραδέχοιτο ‖ 36 κινηθέντος pro κινουμένου ‖ b 2 transp. γε post τῷ ‖ 4 add. τὸ post παραδέχοιτο ‖ 8 add. ἢ ante εἶναι ‖ 9 om. εἶναι[2] ‖ 28 om. γε ‖ 5 a 6-7 τόπος… χρόνος pro χρόνος… τόπος ‖ 14 transp. αὐτοῦ post μόρια ‖ 16 δ' pro δὲ ‖ 23 om. γε ‖ 32 om. ἂν ‖ 36 om. τῶν ‖ 39 αὐτὰ pro ταῦτα ‖ b 7 om. ἂν ‖ 8 om. κυρίως ‖ 11 transp. ἐστιν post ἐναντίον ‖ 19 δ' pro δὲ ‖ 23 δ' pro δὲ ‖ 25 πολλαπλασίους pro πολλῷ πλείους ‖ 35 om. ἅμα ‖ 39 ἐπιδέχεται pro ἐπιδέχεσθαι ‖ 6 a 3 om. ἀλλ' ‖ 7 a 6 εἴη pro ᾖ ‖ 11 οἰκειότερον pro οἰκειότερα ‖ b 19 om. δὲ.

correspondant (en gros) à la page 6, **E** s'éloigne de **D** et rejoint dans la faute le groupe **mn** (c'est-à-dire la branche issue de δ)[1]. Il faut donc en conséquence reconnaître que **E** se trouve fortement contaminé, probablement par quelque intermédiaire situé entre **m** et l'ancêtre (δ) de celui-ci, car il existe de nombreuses fautes communes aux seuls manuscrits **E** (**u**^r) et **m**[2]. Bref, **E** ressemble à un témoin « mixte ».

Dans ces conditions, **D** constitue probablement le représentant d'une branche de la tradition à laquelle **E** ne

1. Les fautes communes qu'ont, seuls, **E** et les deux manuscrits principaux du quatrième groupe se concentrent en effet à la page 6 : 2 b 6 transp. τι ante τῶν || 10 add. μᾶλλον post εἶδος || 3 a 20 om. ἢ || b 3 γενῶν... εἰδῶν pro εἰδῶν... γενῶν || 18 om. τι || 4 a 27 δοξάζει pro δοξάζοι || b 18 καὶ περὶ μὲν pro περὶ μὲν οὖν || 6 a 9-10 κἂν μὴ pro εἰ καὶ μὴ || 13 εἶναι pro ὑπάρχειν || πρὸς τὸ pro τῷ || 22 add. τῶν πέντε post τρία || 23 add. ὁ ante χρόνος || 30 transp. ἕκαστον ante λέγεται || 36 τοιάδε pro τοιαῦτα || b 4 τοῦθ' ὅπερ pro αὐτὰ ἅπερ || 8 add. ὅρος post ἕτερον || 24 τὰ ἀνισαίτερα ἑτέρων τινῶν ἀνίσων ἀνισαίτερα ἄνισα pro τὸ ἄνισόν τινι ἄνισον || 7 a 33 λειπομένου pro καταλειπομένου || 34-35 εἰ ὁ δοῦλος pro ὁ δοῦλος ἐὰν || 35 λέγεται pro λέγηται || 8 a 5 transp. σῶμα post οἷον || b 8-9 om. εὐθὺς || 21 περὶ pro ὑπὲρ || 10 b 12 add. ἢ post οἷον || 19 προχειριζομένων pro προχειριζομένῳ || 12 a 13 add. σῶμα post πᾶν || 18 om. τὸ² || 13 a 22 δὲ pro γε || b 5 om. ἢ || 6 om. ἢ || 14 b 4 om. τὸ² || 13 om. τῇ.

2. 1 a 28 πᾶν pro ἅπαν || b 20 om. γε || 2 b 38 post ὑποκεῖσθαι add. καὶ τὰ ἄλλα πάντα κατὰ τούτων κατηγορεῖσθαι || 3 a 29 ὑμᾶς pro ἡμᾶς || 30 add. σώμασιν post ὅλοις || 4 b 7 τὸ pro τῷ || 6 b 10 om. δὲ || 37 ἂν pro ἐὰν || 7 a 16 ἀποδοθῇ pro ἀποδοθείη || 8 a 6 εἰσὶ pro ἐστὶν || 35 add. εἶναι post ἑτέρων || 9 a 4 om. ἤδη || 32 add. αὐτὰς post δεδεγμένα || b 16 εἴ τις pro ἥτις || 10 b 3 om. ἢ παλαιστρικοὶ || 11 b 14 add. ἐν ἀγορᾷ post Λυκείῳ || 32-33 add. εἶναι post ἑτέρων || 12 a 13 transp. ἐστίν post λευκὸν || 17 transp. τι post μέσον || om. μὲν || b 37 add. φύσει post οἷον || 38 om. τὸ (bis) || 13 a 14 transp. παντὶ post θάτερον || b 28 ἄν (bis) pro ἐάν || 14 b 2 om. πρότερα || 10 om. καὶ || 20 transp. εἶναι post λόγον || 25 add. καὶ post χρόνῳ || om. γὰρ || ἢ pro οὐδὲ || 26 ὕστατον pro ὕστερον || om. ἐστιν || 28 ἀκολουθίαν pro ἀκολούθησιν || οὐδαμῶς pro μηδαμῶς || 15 a 1 transp. δοκεῖ post εἶναι || 21 add. ὅσα post πλεῖστα || b 1 τῇ κινήσει pro κίνησις || ἠρεμία pro ἠρεμίᾳ || 26 transp. ἔχειν λέγεται post ἀγγείῳ || 27 om. λεγόμεθα || 30 συνοικεῖν pro συνοικεῖ.

se rattache que de manière partielle. De quelle branche s'agit-il ? Où la situer par rapport aux autres groupes de manuscrits ? L'état fragmentaire du document rend ces questions pratiquement insolubles. On sait que **D**, pour les *Topiques*, est souvent le plus proche parent de **u**[1]. Ici, les choses sont beaucoup moins évidentes. Il semble que **D** partage les fautes de **uV** aussi fréquemment que les fautes de **mn**[2]. C'est peut-être le signe d'un héritage contaminé. Quand la contamination s'est-elle produite ? Nous l'ignorons[3].

La seule hypothèse un peu fiable touchant la situation relative de **D** paraît plutôt négative, dans la mesure où ce manuscrit paraît étranger à la tradition de la première famille (dépendant de α). Pour le reste, il témoigne d'un texte que l'on constate partagé entre les deux traditions respectivement identifiables, au moment de la translittération, par β et δ.

* *
*

On peut tirer un bref bilan de la considération de tous ces groupes de manuscrits. Le premier (ancêtre α) a les caractéristiques d'une véritable famille, issue d'un exemplaire ancien, probablement de bibliothèque. En dehors de cette famille, le troisième groupe (ancêtre β) et le qua-

1. Brunschwig (*Aristote Topiques*, I, p. CXXVII) parle même de la « famille » **Du** (pour les livres I-III).

2. Dans la section correspondant à son fragment conservé, **D** (**Eu**^{r}) **u**V présentent seuls un texte fautif quatorze fois (en 4 b 1, 12, 27 ; 5 a 30, 39 ; b 30, 34 ; 6 a 10 ; b 1, 29 ; 7 a 29, 39 ; b 1 et 21) et **D** (**Eu**^{r}) **mn**, treize fois (en 3 b 33 ; 4 a 17, 20 ; b 14 ; 5 a 31, 32 ; b 8, 14, 33 ; 6 a 4, 7 ; b 14 et 7 a 7).

3. La plus significative des fautes commises par les seuls témoins **D** (**Eu**^{r}) **V** est en 5 a 30 (τὸ δὲ δεύτερον pour τὸ δὲ ὕστερον). Elle pourrait être ancienne et remonter à un modèle en onciale. Mais la même faute pourrait avoir été commise indépendamment par **D** et **V** et la rencontre pourrait être accidentelle.

trième (ancêtre δ) témoignent de deux autres traditions anciennes, manifestement scolaires, mais distinctes et dont on n'entrevoit pas lointainement de prototype commun qui les réunirait pour former une seconde famille. Entre le premier et le troisième, se trouve le deuxième groupe (ancêtre γ), d'allure mixte. Il pourrait être issu d'un très ancien représentant de la première famille, corrigé en de nombreux endroits, principalement d'après un ancêtre de β. Enfin, **D**, dans le cinquième groupe, paraît le représentant d'une tradition secondaire, à mi-chemin entre β et δ, qui peut être ancienne elle aussi, mais dont nous ne pouvons fixer l'origine. Rappelons que les effets de contamination, dès la plus haute époque, brouillent volontiers le profil et les limites de tous ces regroupements.

L'ensemble des témoins, complets ou partiels, qui montrent les affinités résumées à l'instant, donnent, pensons-nous, une idée satisfaisante de la complexité offerte par la tradition manuscrite médiévale dès le départ, entre le X[e] et le XIII[e] siècle. Nous en avons donné les variantes dans notre apparat critique afin qu'apparaissent ensemble et la diversité des apparentements et leur multiplicité. On y reconnaîtra, même dans les tendances générales, des singularités propres à la transmission de notre texte, mais aussi des orientations qui recoupent, au moins partiellement, celles qu'offre la transmission d'autres traités de l'*Organon*.

Cet effort d'illustration, que peut-être n'exigeait pas la simple justification des partis choisis par l'éditeur dans l'établissement du texte, a été dicté par la volonté de combler une lacune de nos prédécesseurs.

Ne revenons pas sur les limites du travail de Bekker. Faute de témoins en dehors de **A**, **B** et **C**, celui-ci était privé de l'accès, non seulement à une masse de variantes textuelles intéressantes, mais encore et surtout à quantité de leçons préférables à celles qu'il adopta, notamment une trentaine de leçons correctes que garantissent unanimement **D** (**Eu^{r}**) **mnu** et **V**.

Waitz, on l'a déjà dit, s'était efforcé d'élargir considérablement l'étude de la tradition manuscrite. Il apparaît néanmoins que, préoccupé d'accumuler les témoins, Waitz n'avait pas sérieusement tenté d'apprécier l'importance relative de ceux-ci, ni réussi à démêler leurs modes d'apparentement. Il a donc retenu les variantes de manuscrits secondaires, qui n'ont pas grand intérêt[1], sans tirer profit des témoins majeurs qu'il avait considérés comme autant de témoins isolés. Il faut dire que Waitz continuait à ignorer des témoins utiles à cet égard. Par exemple, découvrant **u** (sans toutefois y distinguer la réfection du début), il ignorait **V**[2], et pouvait ainsi difficilement faire apparaître des affinités significatives[3]. Bref, la documentation de Waitz, bien qu'élargie partiellement et parfois démesurément, souffrait encore de lacunes et surtout d'un manque de classification.

On se fût attendu à ce que Minio-Paluello, un siècle plus tard, reprît les matériaux pour amender et compléter la connaissance qu'on en peut avoir. Mais la dernière édition critique de notre texte ne répond pas vraiment à cette attente. En un sens, le travail de Minio-Paluello marque même un certain recul dans notre connaissance de la tradition directe. Lors de ses recherches préparatoires certes, l'éditeur a revu certains manuscrits connus (**ABC** et **n**). Il a aussi jeté un coup d'œil sur trois autres témoins qui ne sont pas d'un intérêt de premier plan[4]. Mais son édition n'est enrichie en cela, ni pour le reste, d'aucune documentation nouvelle susceptible d'illustrer l'état de la tradition directe. Minio-Paluello s'est fait rapidement à

1. Voir ci-dessus, p. CXXII, n. 1.

2. On peut dire aussi que, découvrant **n**, il ignorait **m** ou que, découvrant **E**, il ignorait **D**...

3. Celles qui existent entre **d** et **AB** ou entre **h** et **C** semblent ne lui être pas non plus apparues, parce qu'elles sont masquées, on l'a vu, au début du texte.

4. Ce sont le *Bodl Barocc.* 177 et les *Vaticani gr.* 110 et 238, tous trois du XIIIe siècle.

l'idée que parmi les plus anciens témoins, **n** et **B** présentaient globalement les deux versions du texte à la fois les moins corrompues et les plus différentes entre elles. C'est donc à l'aide de ces deux seuls témoins qu'il a établi le texte de sa propre édition et rédigé son apparat. Le parti d'ignorer les variantes de tous les autres représentants de la tradition (singulièrement le témoignage vénérable de **A**) lui a été reproché[1]. Comparée à celle dont disposait le monde savant un siècle plutôt déjà, l'information fournie par Minio-Paluello touchant la tradition directe marque ainsi plutôt un recul[2]. De plus, l'éditeur de 1949 ignorait, cette fois de manière non délibérée, l'existence du témoignage offert par **V**, que Torraca rendit public en 1963 seulement.

Il paraît donc utile aujourd'hui, sinon indispensable, de présenter au lecteur l'inventaire des variantes contenues dans les principaux manuscrits qui forment la base de la tradition directe au Moyen Âge.

La pauvreté du matériel emprunté à la tradition directe par l'édition de Minio-Paluello se trouve en partie compensée, on le sait, par la richesse de la documentation tirée de la tradition indirecte, à laquelle l'éditeur a demandé, non seulement de parfaire la connaissance du

1. Voir en particulier l'introduction de G. Colli, *Aristotele « Organon »*, Introd., trad. e note di G. C., Turin, 1955, p. XIII-XVI. Minio-Paluello s'est défendu contre les reproches de Colli dans une recension (GCFI, 35 [1956], p. 251 et sqq.), mais sans justification convaincante : cf. Montanari, *La sezione*, p. 42, 54-55.

2. La pauvreté de son apparat sous ce rapport ne prive pas seulement de nombreuses variantes intéressantes qui renseignent sur l'histoire du texte ; elle ôte aussi les moyens d'apprécier, à leur valeur, celles des leçons reçues ou non. Ni **n**, ni **B**, en effet, ne sont des manuscrits isolés. Or il est utile de savoir, par exemple, si telle leçon de **n**, qu'on ne trouve pas en **B**, est aussi la variante de son groupe (**mn** ou **Emn**), voire de tous les manuscrits ([**DEu**^{r}] **mnuV**) en dehors de la première famille, ou si c'est, au contraire, une leçon de **n** uniquement, ou encore une leçon que **n** partage avec d'autres témoins (**Ad** ou **AdCh**) de la même famille que **B** ; car de tout cela dépend, dans une certaine mesure, l'autorité de la leçon en question.

texte, mais aussi d'arbitrer, en somme, entre les témoignages divergents de **n** et de **B**. La question de savoir jusqu'à quel point et dans quelles conditions la tradition indirecte est en mesure de répondre à ce genre de demande, sera examinée dans un instant, en même temps que les autres témoignages apportés par les commentateurs et traducteurs anciens.

Le témoignage papyrologique

Il convient, avant cela, de signaler la contribution que peuvent offrir à l'étude du texte, trois petits fragments de papyrus[1]. Découverts et publiés après la dernière édition de Minio-Paluello, ces fragments d'un papyrus d'Oxyrhynque qui remonte au début du IIIe siècle permettent d'atteindre directement à un état du texte de beaucoup antérieur aux plus anciens manuscrits conservés (fin IXe siècle au plus tôt). Ils correspondent respectivement aux pages 11 a 25-11 b 2, 13 b 21-27 et 14 a 12-15.

Très brefs et, qui plus est, très mutilés, ils présentent, de ce fait, un éclairage extrêmement limité[2]. Mais cet éclairage est celui, semble-t-il, d'un texte de qualité. Non

1. Le texte de ces trois fragments (un quatrième de six lettres n'a pu être identifié avec un passage des *C*) se trouve publié et brièvement annoté par E.G. Turner dans *The Oxyrhynchus Papyri*, Part. XXIV, Londres, 1957, p. 126-129. Ces fragments sont repris dans *Corpus dei papiri filosofici greci e latini. Testi e lessico nei papiri di cultura greca e latina, Parte I . Autori Noti vol. I**, Florence, 1989, p. 256-261. Ce *Corpus* (p. 289-291) contient encore trois autres fragments plus tardifs (Pap. Tura III et V, du VIe-VIIe s.) mais indirects : ce sont des passages de Didyme l'Aveugle (*Comm. in Eccl 7, 29 et 4, 3 c-d* ; *Comm. in Ps., 38,6*) qui cite respectivement *C*, 3 a 29 (μὴ ταραττέτω — οὐσιῶν) et 7 b 31-33 (οἷον καὶ — ἐπιστητὸν ἔστιν) et fait allusion à 5 b 14-22.

2. Les lignes d'écriture, de 18 à 24 signes, sont pour moitié reconstituées. On n'est donc pas sûr du texte dans les parties restituées par l'éditeur. Sauf les cas de restitutions aléatoires, toutes les leçons du papyrus sont signalées dans notre apparat critique (sous le sigle Π). Dans le texte que nous éditons, aux passages correspondants, nous avons en outre adopté l'orthographe de Π, bien qu'il évite souvent l'hiatus admis par la tradition manuscrite.

seulement, on n'y décèle qu'une ou deux fautes[1], mais on a la surprise d'y découvrir une ou deux leçons qui ne figurent dans aucun des manuscrits utilisés pour la présente édition et qui peuvent être adoptées[2]. Quoique fugitif, si l'on ose dire, le témoignage de notre papyrus n'est donc pas sans intérêt.

Il est probable aussi que cette copie du IIIe siècle offre un texte indépendant de toutes les branches ultérieures de la transmission directe. Elle n'a d'affinité avec aucune de celles-ci[3]. Dans l'hypothèse où l'omission de θάτερον que laisse voir notre papyrus en 13 b 21 lui serait rigoureusement propre[4], elle pourrait même fournir un indice

1. Ce sont l'omission de θάτερον (en 13 b 21) et peut-être l'addition de γε après δὲ (en 11 a 26). L'omission est aussi constatée dans le manuscrit **B** (où une seconde main a cependant réparé l'omission dans la marge). L'addition, de son côté, est aussi présente dans le manuscrit **n** (où les deux lettres cependant ont été érasées ensuite) et dans plusieurs *recentiores* que nous n'avons pas utilisés pour notre édition ; mais γε est une restitution suggérée par Turner, simplement pour tenir compte de la longueur de la ligne dans le papyrus.

2. Ce sont ὥσπερ (en 11 a 35), devenu ὥς ποτε dans la plupart des manuscrits (sans doute par suite d'une mauvaise solution de quelque abréviation) et καὶ (après ταὐτὸ, en 11 a 37). Nous avons cependant hésité avant d'adopter cette dernière leçon : comme τι, ajouté par **n**[2], καὶ pourrait être une addition fautive et figure dans plusieurs manuscrits récents non utilisés pour notre édition (l'un d'eux donne même à lire τι καὶ).

3. Turner (*op. laud.*, p. 126), comparant indifféremment toutes les leçons de Π avec celles des manuscrits **B** et **n** retenus pour son édition par Minio-Paluello, déclare : « the papyrus distributes its agreements impartially ». Mais la comparaison, pour être significative, aurait dû porter seulement sur les fautes communes. Or Π ne partage de faute commune avec aucun groupe isolé de manuscrits. Si l'on considère d'autre part les fautes de ces groupes que Π n'a pas, on constate qu'il y en a trois que partagent seuls **ABd** et trois autres que partagent seuls **uV**. Ces chiffres modestes ne sont même pas de nature à montrer que **ABd** représenteraient, au même titre que **uV**, une tradition de qualité inférieure, par exemple, à celle de **mn** ; ils n'ont aucune signification.

4. On la constate cependant aussi dans **B**, mais non dans **Ad** (ni nulle part ailleurs), si bien que la coïncidence pourrait être purement accidentelle.

que toute la tradition manuscrite médiévale descend d'un archétype auquel ne se rattache pas le papyrus en question. Mais ce petit indice isolé est évidemment très faible et ne peut garantir une conclusion aussi hardie.

La bonne fortune, par ailleurs, fait que le premier fragment (lignes 27-28) correspond au début d'un passage (11 b 1 et sqq.) que Minio-Paluello suggérait de transposer plus haut dans le texte (après 11 a 14) et avant lequel il supposait une lacune. Le papyrus, lui, présente sans lacune la même séquence que tous nos manuscrits et son éditeur en a conclu qu'il n'appuyait évidemment pas les hypothèses de Minio-Paluello. En fait, la seule chose que prouve le document papyrologique, c'est qu'existait déjà au IIIe siècle un texte où notre passage correspond à celui que présente la tradition directe unanime. Il laisse ainsi comprendre que les hypothèses de Minio-Paluello concernent un phénomène de corruption qui s'est produit avant cette date et semble avoir affecté toute la tradition : non pas, vraisemblablement, disparition d'une partie du texte, mais, très probablement, glissement d'une courte section (de 11 a 14 vers 11 b 1), ainsi qu'on l'a expliqué plus haut dans notre introduction. La haute antiquité de cette corruption, que garantit notre papyrus, n'étonne pas si elle date des premiers commentateurs au moment où ceux-ci, qui cherchaient à promouvoir l'idée d'un traité consacré aux dix « catégories », souffraient de l'inconfort d'un exposé où il n'est question que des quatre premières.

Le témoignage du papyrus d'Oxyrhynque lève un coin du voile masquant l'histoire de notre texte, antérieure aux manuscrits conservés. La tradition indirecte écarte le voile davantage encore.

B. *La tradition indirecte*

Les nombreux documents qui constituent la tradition indirecte de *C* ont, pour les plus anciens, un trait commun avec les fragments de papyrus dont il vient d'être ques-

tion. Comme ces fragments, ils laissent entrevoir l'état du texte avant l'âge des premiers manuscrits médiévaux qui nous l'ont transmis. Ils sont donc susceptibles de nous montrer ainsi, indirectement, un stade en principe moins corrompu de la transmission.

Les copies aujourd'hui disparues dont ils témoignent peuvent être d'ailleurs beaucoup plus anciennes que l'âge assignable aux commentateurs, citateurs ou traducteurs qui les ont utilisées et grâce à qui elles nous restent indirectement accessibles. Tel auteur du IIIe siècle, par exemple, peut citer le texte d'une copie effectuée un ou deux siècles auparavant. De plus, il arrive aux commentateurs de citer de seconde main et de reproduire ainsi une lecture d'un de leurs prédécesseurs. On a de la sorte, pour éclairer notre texte, des témoignages partiels qui remontent jusqu'au premier siècle avant notre ère, l'époque d'Andronicos de Rhodes. Ce n'est pas assez pour reconstituer sans hiatus une histoire du texte ; mais c'est assez pour deviner que cette histoire fut mouvementée.

Les avantages apparents de la tradition indirecte ne vont pas sans inconvénients manifestes. Beaucoup lu, beaucoup étudié et souvent cité dès l'ère chrétienne, le texte de *C* a donc aussi été beaucoup annoté et recopié depuis cette époque, c'est-à-dire exposé à des corruptions nombreuses et de toutes sortes. C'est pourquoi il faut d'emblée mettre en garde contre l'illusion de pouvoir compter sur de nombreux témoignages fiables. Beaucoup font état de passages discutés et donc discutables.

Tous les documents indirects, malgré leur diversité, peuvent être répartis *grosso modo* en deux groupes principaux. Il y a, d'une part, les citations anciennes de toutes sortes, spécialement celles qui figurent dans les commentaires aux œuvres d'Aristote et, tout particulièrement, les commentaires grecs au texte de *C* lui-même[1]. D'autre

1. Le commentaire latin de Boèce doit être associé à la traduction latine qu'il a par ailleurs procurée et dont il sera question plus loin.

part, il y a les différentes traductions anciennes du grec dans une autre langue, le latin et plusieurs langues orientales, versions dont on a la bonne fortune de connaître l'existence et de conserver le témoignage. Ces deux sortes de documents ne diffèrent pas seulement par la langue ayant servi à leur rédaction, le grec de l'original d'un côté, la langue dans laquelle celui-ci a été traduit plus ou moins fidèlement de l'autre. Ils diffèrent aussi par le fait que les traductions fournissent en principe le texte au complet, tandis que les citations, même celles que l'on doit aux commentateurs de *C*, n'en offrent que de multiples fragments.

On ne peut donc demander exactement la même chose au premier et au second type de documents. Les citations fournies dans la langue de l'original éclairent très précisément le texte de façon ponctuelle. Elles permettent une comparaison terme à terme avec la leçon des manuscrits, mais seulement de proche en proche, et, même dans le cas le plus favorable où un commentateur multiplie les citations, le texte qu'il a sous les yeux n'est accessible que par intervalles. L'avantage de disposer de plusieurs citations d'un même passage par différents auteurs et quelquefois par le même auteur est évidemment précieux, mais, on le verra, il autorise souvent la suspicion sur la fidélité des citations.

Dans le cas des traductions, en revanche, il est nécessaire de se livrer à l'exercice périlleux de la rétroversion pour conjecturer l'original grec. Or la conjecture n'est pas toujours certaine, ni même possible. La comparaison avec les leçons de nos manuscrits grecs médiévaux est donc nécessairement plus aléatoire et moins constante. En revanche, le texte étant traduit en continu, le modèle grec apparaît en filigrane d'un bout à l'autre et il est ainsi moins malaisé d'en identifier les caractéristiques, qui sont à comparer avec celles des différents groupes de manuscrits. Mais apparaissent aussi les habitudes des traducteurs, qui entretiennent le doute sur le texte grec qu'ils utilisaient.

Cela dit, dans chaque catégorie de documents, les témoins particuliers posent chacun des difficultés propres.

B.1. Citations et commentaires des auteurs grecs.

Waitz, le premier, a quelquefois jeté un coup d'œil sur les citations que l'on trouve chez les commentateurs grecs de *C*, mais c'est à Minio-Paluello que l'on doit la consultation systématique de ces commentateurs, édités dans l'intervalle par les soins de l'Académie de Prusse.

On sait toutefois que la tradition qui consiste à expliquer et à paraphraser les *C* remonte plus haut que l'époque des premiers textes conservés. Entre Andronicos de Rhodes, qui est à l'origine de cette tradition (Ier siècle avant notre ère) et le petit commentaire de Porphyre qui ouvre la série des documents préservés (fin du IIIe siècle de notre ère), tous les ouvrages du même style, certes, ont fait naufrage[1], mais ils sont fragmentairement connaissables par les traces qu'ils ont laissées chez les auteurs ultérieurs. Or Andronicos de Rhodes et Boethos de Sidon ne lisaient pas, au départ, le texte que nous ont conservé tous nos manuscrits. Ce texte ne portait pas le mot οὐσίας en 1 a 2, 4, 6 et 10. La variante a été discutée jusqu'au VIe siècle et il y a lieu de penser que la leçon οὐσίας constitue un ajout au texte original encore lu par les premiers commentateurs[2]. Cette circonstance pourrait conduire à l'hypothèse que l'archétype de notre tradition

1. On ne compte pas ici le texte d'un pseudo-Archytas (IIe s. ?), dont il a été question plus haut (voir *supra*, p. XXIX-XXX.) et qui n'est pas un commentaire. L'auteur anonyme de cet ouvrage avait une connaissance détaillée de *C* et il en opère en quelque sorte une refonte, section après section, éclairée en plusieurs points par les débats des premiers commentateurs. Mais la refonte produit un exposé à travers lequel on ne peut exactement deviner, comme dans une citation, la littéralité du texte aristotélicien que l'auteur avait sous les yeux.

2. Pour le détail de cette question, voir notre article dans REG, 109 (1996), p. 707-716.

manuscrite, si tant est qu'on puisse l'évoquer, ne remonte pas très haut et se situe vraisemblablement à une date postérieure au moment où l'ajout du mot οὐσίας fut communément reçu dans le texte. Elle montre surtout que ce texte s'est progressivement établi en une sorte de vulgate.

On sait aussi, parce que les commentateurs nous en parlent jusqu'au VIe siècle, qu'Andronicos rejetait l'unité de notre traité et tenait la section des « Postprédicaments » pour un traité indépendant[1]. Ce détail a même laissé une trace dans la tradition manuscrite, puisque les témoins de la première famille (**A**, **B** et **d**) ont signalé, par la mention Τέλος τῶν δέκα Κατηγοριῶν, que le traité des *Catégories* s'achevait avant les « Postprédicaments ». On perçoit donc encore ici, par les traces qu'elle a laissées plus tard, une hésitation très ancienne. Cependant, par l'effet des commentaires bientôt accumulés, les différentes hésitations de ce genre ont été vite, sinon éliminées, du moins réduites, au profit de positions communes qui sont entrées rapidement dans la constitution de la vulgate. Cela explique sans doute que le passage litigieux de 11 b 1-8, sur lequel nous avons déjà attiré l'attention, figure à cet endroit dans le papyrus du IIIe siècle (ainsi que dans toute la tradition directe) et ne fasse, sous ce rapport, l'objet d'aucune discussion chez les commentateurs connus. Sauf cas tout à fait exceptionnels, nous n'assistons pas aux débats sur le texte qui ont vraisemblablement agité les commentateurs (les éditeurs ?) aux périodes les plus anciennes et donc les plus critiques. Le texte de la vulgate n'a été reçu qu'ultérieurement. Passés les IIe-IIIe siècles, celle-ci était encore discutée en plusieurs endroits et, bien évidemment, s'est elle-même corrompue au fil du temps. On verra plus loin que Simplicius a vraisemblablement hérité d'une copie altérée qui n'était pas celle de Porphyre.

1. Voir *supra*, p. XXV-XXVII.

Peu avant l'époque de Porphyre, nous disposons aussi de témoins indirects assez nombreux que, très curieusement, Minio-Paluello a complètement négligés. Ils ne figurent pas dans les commentaires de *C*, mais dans les commentaires consacrés à d'autres œuvres du *Corpus*, certains de ceux-ci étant plus anciens que ceux-là. Ils méritent l'attention autant que les citations, paraphrases ou allusions postérieures que l'on doit aux commentateurs attitrés de *C*. En un sens, ils sont même plus précieux, puisqu'ils remontent plus haut dans le temps. Les principaux sont redevables à l'autorité d'Alexandre d'Aphrodise (IIe-IIIe s.) avec qui s'achève et culmine la tradition des premiers exégètes d'Aristote. On n'oubliera pas que, d'après Simplicius[1], Alexandre avait consacré de petits travaux de recherche à l'élucidation de certains problèmes particuliers soulevés par *C*. À défaut de ces travaux dont seule la tradition ultérieure a gardé l'écho, restent les références à ce traité que contiennent ses autres ouvrages, principalement ses commentaires aux *Topiques* et à la *Métaphysique*[2]. D'autre part, il convient de signaler les références à *C* que fournissent en très grand nombre les *Ennéades* de Plotin (en particulier, la VIe *Ennéade*), texte, on le sait, édité par Porphyre. Négligées, elles aussi, par Minio-Paluello, ces références sont de peu postérieures aux citations d'Alexandre. Comme elles, ce sont autant d'éclairages sur un état ancien du texte, qu'il vaut mieux ne pas négliger, même s'ils sont secondaires par rapport au riche matériel qu'offrent plus tard les commentateurs du texte de *C* lui-même.

Comme les témoignages tardifs d'auteurs qui ne commentent pas *C*[3], ceux dont nous parlons paraissent cepen-

1. Simplicius, *In Cat.*, p. 1, 13-14.

2. Dans ce dernier cas, on le sait, nous ne pouvons retenir les témoignages tirés du commentaire aux livres E-N, qui est apocryphe : cf. L. Tarán, « Syrianus and Pseudo-Alexander's Commentary on *Metaph.* E-N » dans *Aristoteles Werk und Wirkung*, t. II, Berlin-New York, 1987, p. 215-232.

3. Ainsi par exemple les témoignages d'Asclepios de Tralles dans

dant relativement peu fiables dans le détail. Rares sont, en effet, les citations vraiment littérales. Celles-ci, de plus, sont brèves. Le texte lu par les citants n'est donc mis sous nos yeux que de façon exceptionnelle[1]. Pour le reste, c'est-à-dire dans la majorité des cas, nous avons affaire à des allusions, au mieux à de simples paraphrases. Évidemment, la frontière entre paraphrase et citation n'est pas nette. On s'en avise particulièrement dans le cas où un même passage se trouve produit par un même auteur plusieurs fois, le texte « cité » comportant des variantes d'un cas à l'autre[2]. La négligence ou, du moins, le manque de rigueur que révèle une apparente citation chez un auteur qui ne commente pas *C* pourrait éventuellement s'expliquer par le fait que l'intéressé cite à la hâte et de mémoire un texte qu'il n'a pas sous les yeux ou ne consulte pas. Mais une négligence aussi coupable s'observe chez les auteurs qui commentent précisément notre texte, moins souvent peut-être, mais tout de même en de nombreuses occasions[3]. Cela tient à l'habitude qu'avaient tous ces savants de se fier à leur mémoire plutôt que de consulter le texte même qu'ils expliquaient et, peut-être, à l'impossibilité de voir autre chose qu'une petite portion de texte, dans les plus anciens volumes qu'ils déroulaient et réenroulaient progressivement, à mesure de l'exégèse. Mais peu en importe la raison ; le fait est là. Et il jette la suspicion sur l'énorme majorité des « citations » des commentateurs.

les notes à la *Métaphysique* tirées de l'enseignement d'Ammonios (*CAG*, VI, p. 334, 28-29 ; 337, 25-338, 3 ; 389, 28-31 ; 434, 12-15 ; 444, 28-31), qui ont un caractère très allusif.

1. Les exceptions les plus favorables sont les cas où un commentateur s'interroge sur le sens ou la présence d'une expression. Les cas de ce genre sont particulièrement caractéristiques du commentaire de Simplicius.

2. Le cas apparaît déjà chez Alexandre : voir, par exemple, les variantes en 1 b 16 (et 17).

3. Simplicius cite ainsi une soixantaine de passages à plusieurs reprises de façons différentes !

Notons au passage que pour repérer les citations dans le texte des commentateurs qu'il a consultés, Minio-Paluello s'en est remis à l'identification de celles-ci par les éditeurs, qui ont imprimé les plus évidentes en caractères espacés. Mais il en est bien d'autres, plus brèves ou moins évidentes, qui lui ont ainsi échappé, parce que les éditeurs se sont bornés à signaler typographiquement les principales[1]. La confiance que mérite le texte de ces dernières doit être par ailleurs mesurée à celle des éditions de leurs auteurs respectifs.

Six commentaires néoplatoniciens sont en cause[2]. Ceux de Porphyre (*CAG*, IV, 1), Ammonios (*CAG*, IV, 4), Simplicius (*CAG*, VIII), Olympiodore (*CAG*, XII, 1), Philopon (*CAG*, XIII, 2) et David (Pseudo-Elias, *CAG*, XVIII, 1). Leur édition, on le sait, n'a pas reçu la même attention dans chaque cas. Entre l'édition de Simplicius par Kalbfleisch (à l'aide de nombreux manuscrits) et les éditions des cinq autres par Busse, spécialement celle d'Olympiodore (à l'aide d'un seul manuscrit), il y a des différences de qualité très appréciables. À telle enseigne que seul, en définitive, le texte de Simplicius offre les garanties suffisantes pour servir — et encore, non sans précaution — dans une enquête destinée à évaluer la nature du manuscrit de *C* utilisé par son auteur. Les cinq autres nécessiteraient une nouvelle édition pour se prêter au même travail. Ils peuvent, dans l'attente, n'être pas ignorés, mais il convient alors de scrupuleusement enregistrer comme témoignage, non le texte imprimé par leur éditeur, mais celui de leur propre tradition manuscrite[3].

1. Nous fournissons la liste de toutes ces références *infra*, Appendice I, p. 159-182.

2. Un travail sous presse (aux Belles Lettres) de C. Luna explore de façon systématique les rapports entre ces commentaires. Le commentaire de Dexippe (IV[e] s.) n'est pas pris ici en considération parce qu'il ne comporte que peu de citations littérales. Il est d'ailleurs peu utile à l'établissement du texte : son édition (*CAG*, IV, 2) offre un texte qui n'est presque jamais sollicité par Minio-Paluello.

3. Dans son édition partielle de *De l'interprétation*, Montanari (*La*

Cette précaution que n'a pas prise Minio-Paluello et qui permet de documenter de façon critique la connaissance que l'on a des témoins, devrait être étendue au cas de Simplicius lui-même. Sans refaire le travail d'édition de tous les commentateurs, on fournit ainsi les réserves indispensables à l'utilisation positive de leurs témoignages.

La part d'incertitude qui reste attachée à la lettre du commentaire s'ajoute donc à celle qui résulte de leur façon approximative de citer le texte commenté, lequel, on l'a vu, peut varier d'une citation à l'autre. Ce ne sont pas les seuls motifs qui rendent difficile notre connaissance du ou des documents manuscrits dont se servaient les commentateurs. Même dans le cas favorable de Simplicius, le plus disert d'entre eux, il faut compter sur une autre raison, moins évidente mais tout aussi grave. Tous les commentateurs néoplatoniciens, en effet, s'inscrivent dans une tradition déjà longue. Ils connaissent plusieurs travaux similaires de leurs devanciers et sont évidemment exposés à leur influence. Quand donc ils adoptent et reproduisent, souvent sans le dire, un argument de l'un ou de l'autre de leurs prédécesseurs, ils peuvent ainsi naturellement faire état d'une citation déjà contenue dans l'argument de celui-ci. Et cette citation ne préjuge pas du texte de *C* qu'ils possèdent et expliquent pour leur propre compte. On peut le vérifier clairement dans certains cas. Ainsi, sachant par ailleurs que le riche commentaire de Simplicius, peut-être indirectement (à travers le commentaire de Jamblique), est tributaire de ceux rédigés par Porphyre, nous pouvons conjecturer avec vraisemblance que les fautes suivantes, qui figurent dans les citations de Simplicius et que l'on retrouve aussi dans les citations de Porphyre, mais chez eux uniquement, ne sont pas des

sezione, p. 109) a ainsi présenté les leçons de huit manuscrits du commentaire d'Ammonios.

erreurs imputables à Simplicius, mais la transcription de citations (erronées) de Porphyre dont il suit les arguments[1] :

> 2 b 4 transp. πάντα ante τὰ (l. 3) || om. ἤτοι || 23 οὐθὲν pro οὐδὲν || 26 οὕτως pro ὡσαύτως || add. ἐπὶ post καὶ || 32 καὶ pro ἢ || 7 a 26-27 ὀνόματα ἐχόντων κείμενα pro ὀνομάτων αὐτοῖς κειμένων || 8 b 20 om. ἀληθὲς ἂν εἴη λέγειν ὅτι || 10 a 11 om. τε || 12 om. ὑπάρχουσα || 13 om. ἐστιν || 25 om. τις || 28 om. ἄλλως || b 26 om. δὲ || 33 om. γὰρ.

Cette circonstance ajoute aux difficultés de connaître avec certitude, en bien des cas, le texte de *C* que lisait un commentateur donné[2], supposé bien entendu qu'il n'en ait eu qu'un seul à sa disposition, ce qui reste une question difficile à trancher[3]. On est obligé de tenir compte du fait que les commentateurs ne sont pas toujours indépen-

1. Les fautes contenues dans les citations de Porphyre sont-elles dues à une façon approximative de citer de la part de Porphyre ou, pour certaines, figuraient-elles déjà dans le texte de *C* utilisé par lui ? On ne saurait trancher avec certitude, quoique la première hypothèse soit globalement plus vraisemblable que la seconde. Aucune de ces fautes n'est attestée sûrement par un autre témoin, direct ou indirect.

2. On peut aussi comprendre que, dans ces conditions, une même variante attestée par deux commentateurs n'est pas nécessairement pour cela mieux garantie, si elle n'est pas attestée par deux citations indépendantes et que la seconde (chronologiquement) reproduit la première de seconde main.

3. Il est probable que Porphyre avait eu accès à plusieurs copies ou versions distinctes, car Simplicius semble le supposer (*In Cat.*, p. 29, 29-30 : ὁ Πορφύριος... φησιν μηδὲ ἐν πᾶσι τοῦτο γεγράφθαι τοῖς ἀντιγράφοις). Si c'est le cas et qu'il n'a pas toujours fixé son choix de lecture sur la même copie jugée la meilleure, alors il est vain de chercher à savoir la leçon *du* manuscrit qu'il lisait. Cette recherche n'a de sens que dans l'hypothèse où il ne suivait en permanence qu'un seul témoin. Nous n'avons pas d'indices probants que les autres commentateurs consultaient, eux, plusieurs copies. Simplicius, qui fait allusion à des variantes, pourrait fort bien ne les connaître que par les mentions qui en sont faites dans les commentaires dont il s'inspirait.

dants, même lorsqu'ils citent ou paraphrasent et que Simplicius en particulier produit indubitablement des citations de seconde main[1].

Si l'on parle d'influence et donc en somme de contamination, que dire des « lemmes » ? Ces courts extraits qui précèdent les sections du commentaire chez tous nos auteurs (sauf Porphyre) ont été considérés par Minio-Paluello au même titre que les citations incorporées au commentaire lui-même. Ils méritent l'attention, certes, mais ces extraits reproduits *in extenso* (sauf chez Simplicius, où ils sont identifiés seulement par les mots du début et ceux de la fin) sont en fait souvent apparentés à la tradition manuscrite directe[2]. Les lemmes apparaissent, si l'on veut, comme un témoignage fragmentaire de la tradition directe, mais on n'a pas la garantie qu'ils ont été extraits et placés là où ils sont par l'auteur du commentaire, plutôt que par l'un ou l'autre de ceux qui ont transcrit et transmis ce dernier. On a volontiers le sentiment contraire quand des distorsions, au moins apparentes, existent entre le texte d'un lemme et celui des citations incorporées dans le commentaire correspondant[3]. Ajoutons cette évidence que le texte d'un lemme, même

1. Dans l'école alexandrine du VIe s., les commentateurs ne travaillaient pas exactement dans la même tradition porphyrienne que Simplicius (cf. C. Luna dans *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, Fasc. III, Leyde, 1990, p. 127-146). Mais Philopon, s'inspirant, semble-t-il, d'une version écrite des leçons d'Ammonios, et David, s'inspirant de la rédaction des leçons d'Olympiodore, se trouvaient ainsi exposés chacun à l'influence d'un prédécesseur direct. Les citations qu'ils produisent ne portent pas la marque indubitable de ces influences ; mais celles-ci ne sont pas exclues.

2. Les manuscrits médiévaux qui conservent le texte de *C* ne sont d'ailleurs pas toujours différents de ceux qui conservent celui de l'un des commentaires anciens. De plus, tel témoin rapporte en partie, dans les marges, le texte d'un commentaire, tandis qu'en tel autre, texte et commentaire au complet alternent de façon régulière. Ceux qui conservent un commentaire accompagné de lemmes illustrent en somme un troisième cas, pas très différent du précédent.

3. Un exemple curieux (parmi d'autres) apparaît en 3 b 33, où les

ancien, n'est jamais à l'abri des influences exercées, sur les scribes ultérieurs qui le copient, par le texte courant qu'ils ont alors à leur disposition, voire qu'ils sont aussi en train de recopier. Tout cela invite à beaucoup de circonspection et interdit de prendre automatiquement le témoignage des lemmes pour un indice de l'état du texte utilisé par l'auteur du commentaire qu'ils accompagnent. Ils constituent en eux-mêmes des témoignages assez secondaires.

Tout cela dit, les documents offerts par les commentateurs ne sont pas nécessairement d'un bout à l'autre suspects. Et, comme ils sont excessivement nombreux, une quantité encore considérable de ces témoignages indirects sont des témoignages probables et, pour certains, parfaitement sûrs. Une citation partiellement fautive est d'ailleurs encore partiellement correcte. Vu que les témoignages en question sont anciens, ils peuvent à l'occasion arbitrer entre les variantes de la tradition manuscrite directe, qui sont plus récentes, voire donner à connaître une bonne leçon qui s'oppose à la leçon unanime des manuscrits médiévaux. À l'occasion, ils peuvent donc en principe fournir une aide précieuse à l'établissement du texte.

Cette aide paraît avoir été substantielle dans le travail de Minio-Paluello parce qu'il ne considérait, dans la tradition directe, que deux témoins (**B** et **n**). On comprend, dans ces conditions, que les commentateurs anciens semblaient à ses yeux enrichir beaucoup la connaissance du texte. Tout leçon absente de **B** et de **n** qui figure chez ces commentateurs paraissait une nouveauté. Mais il suffit d'élargir, comme il se doit et comme nous l'avons fait, la consultation à d'autres témoins directs pour voir se res-

lemmes qui figurent chez Simplicius, Olympiodore, David et dans un manuscrit de Philopon, ont tous la leçon fautive οὐκ, alors que dans leurs commentaires correspondant à ce lemme, Simplicius, Olympiodore, David et Philopon (selon la plupart des manuscrits) présentent tous une citation avec la même leçon correcte μὴ !

treindre l'apport des citations tirées des commentateurs anciens et pour constater aussi que leurs leçons, confrontées à celles, non de deux, mais de trois ou quatre traditions directes relativement indépendantes, ne servent que très rarement d'arbitrage, parce que la comparaison de trois ou quatre traditions suffit souvent à indiquer la bonne leçon, que confirment seulement les commentateurs, si toutefois la leçon correspond à un passage qu'ils citent. D'autre part, on peut constater que dans les autres cas, où les groupes de manuscrits sont divisés de façon équilibrée et indécise, les témoignages indirects des commentateurs sont eux aussi volontiers divisés et indécis, parce que les mêmes tendances à la faute s'observent chez eux et les scribes du Moyen Âge ! Et tout cela sans compter les multiples circonstances où, nous l'avons noté plus haut, il est malaisé de garantir sans conjecture la leçon que lisaient les citants, pour toutes sortes de raisons. C'est dire qu'on ne peut attendre de ces derniers qu'une aide somme toute modeste à l'établissement du texte et que l'effort pour mettre à jour les citations qu'ils présentent n'est pas en retour payé de résultats utiles en permanence, loin s'en faut.

Permettent-ils au moins d'entrevoir les sources de la transmission du texte à l'époque ancienne qui précède le temps des premiers manuscrits médiévaux ? L'un ou l'autre laisse-t-il deviner quelque apparentement avec le prototype de l'un ou l'autre groupe de ces manuscrits ? La question revient à se demander si les leçons (principalement les leçons fautives) que l'on croit pouvoir attribuer au texte cité par chacun des commentateurs anciens sont à mettre significativement du côté de l'ancêtre supposé (α) de **AB** et **d**, de l'ancêtre (β) de **uV**, de l'ancêtre (γ) de **Ch**, de l'ancêtre (δ) de **mn**,... ou d'un autre côté.

La réponse ne peut être catégorique pour deux raisons complémentaires. D'abord parce que les leçons, spécialement les fautes caractéristiques des différents groupes de manuscrits, ne se trouvent pas toujours dans les passages

cités par les commentateurs (ce qui rend impossible la comparaison dans plusieurs cas) ; ensuite parce que les passages le plus souvent cités par les commentateurs sont des passages « célèbres », où les fautes éventuellement propres à un groupe de manuscrits, ne sont pas significatives (et se réduisent à un détail infime). Dans ces conditions, il est difficile de trouver des indices d'apparentement.

Sous ces réserves, il est permis cependant de conclure que Porphyre, le plus ancien témoin, lisait (en une ou plusieurs versions) un texte probablement étranger à tous les groupes de manuscrits que nous connaissons[1]. Ce texte pourrait en outre être, sinon antérieur à, du moins indépendant de l'hypothétique archétype de la tradition directe (et indirecte ?), car il semble n'avoir pas présenté le bouleversement partout constaté qui, en 2 b 5 et sqq., donnait à Simplicius le sentiment d'une dittographie[2]. Il est probable que, de leur côté, les commentateurs plus tardifs avaient aussi à leur disposition des copies indépendantes, à la fois entre elles[3] et par rapport à chacun

1. Voir, à ce sujet, notre étude « Le texte grec des *Catégories* d'Aristote et le témoignage du Commentaire de Porphyre », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, 8 (1997), p. 121-141. Porphyre présente en fait (en 1 b 35 et 11 a 8) deux des cinq leçons fautives assignables à **ABd** (**Ch**) qu'il permet de contrôler et (en 2 a 16) une des huit leçons fautives assignables à **mn** qu'il permet de contrôler, mais aucune de ces fautes n'est significative et la rencontre fautive dans les trois cas paraît une coïncidence. On rappellera que le commentaire de Porphyre n'est pas conservé au-delà des explications de la page 11 b et ne permet donc aucun contrôle du texte à partir de cette limite.

2. Sur ce passage, le témoignage de Simplicius et la restitution de l'ordre du texte que nous avons proposée d'après Porphyre, voir « Sur un passage corrompu des *Catégories* d'Aristote », *Philologus*, 141 (1997), p. 39-45.

3. Le seul rapport un peu constant dont on observe les indices est celui de Porphyre et de Simplicius. Mais comme on l'a noté plus haut, il s'explique par les citations de seconde main que fait Simplicius d'après les commentaires de Porphyre, plutôt que par l'affinité de leurs copies respectives.

des ancêtres supposés des différents groupes de manuscrits médiévaux. En tout cas, les rarissimes convergences fautives que l'on observe entre les citations d'Ammonios, Philopon, Olympiodore ou David et le texte probable de chacun de ces ancêtres ne permet d'établir aucune sorte d'affinité certaine[1]. Le petit nombre des citations utilisables pour une comparaison pourrait certes masquer la réalité. Mais nous en doutons. Car les citations de Simplicius, quoique nombreuses, n'offrent pas d'indications plus claires[2]. Au mieux, elles suggèrent que Simplicius

1. Le témoignage d'Ammonios présente une leçon (en 4 b 6-7) des sept fautives qu'il permet de contrôler parmi les erreurs communes à **mn**. — Philopon présente deux leçons (en 8 a 33 et 12 a 39-40) parmi les sept fautives qu'il permet de contrôler parmi les erreurs communes à **uV**, une leçon (en 9 a 24) parmi les huit fautives qu'il permet de contrôler parmi les erreurs communes à **Ch** et certains de ses manuscrits, tantôt l'un, tantôt l'autre, partagent quelques-unes des onze fautes attribuables à **mn** qu'ils permettent de contrôler. — Olympiodore présente trois leçons (en 8 b 23, 25 et 11 b 22) des cinq fautives qu'il permet de contrôler parmi les fautes communes à **ABd** ou **ABd** et **Ch** ; et une leçon (en 4 b 23) parmi les quatre fautives qu'il permet de contrôler parmi les fautes communes à **mn**. — David présente (en 10 a 30-31) la seule leçon fautive qu'il permet de contrôler parmi les erreurs communes à **ABd**. Non seulement ces « statistiques » n'ont pas de valeur probante, mais les fautes en cause sont, pour la très grande part, insignifiantes et peuvent, pour les autres, s'expliquer par une coïncidence. On notera au passage que des deux manuscrits utilisés par Busse pour son édition d'Ammonios, **M**, le moins fautif, semble présenter une affinité particulière, dans les citations et surtout dans les lemmes, avec les manuscrits du groupe (**Eu^r**) **mn** d'Aristote. Il n'est donc pas impossible que l'auteur de **M** ait eu sous les yeux le texte d'un témoin de ce groupe. Dans le cas de Philopon, les deux meilleurs manuscrits, **C** et **a**, présentent chacun des leçons fautives caractéristiques de tous les groupes de témoins, sauf de **mn**, alors que le manuscrit le plus médiocre, **F**, contient surtout les lecons fautives caractéristiques de ce groupe.

2. Elles offrent (en 11 a 18 et 13 a 35) deux des dix-huit erreurs communes à **ABd** ou **ABdCh** ; (en 5 b 36 ; 7 b 33 ; 8 a 22 ; 12 b 38 ; 14 a 7, 26 ; 15 a 29 et b 31) huit des trente erreurs communes à **uV** ; (en 4 b 3 et 23 ; 5 a 15 [?] ; 9 a 6 et b 7) quatre ou cinq des quatorze fautes communes à **Ch** ; et (en 4 b 23 ; 6 b 22 ; 8 b 29 ; 10 a 13 et 17) cinq des quinze fautes communes à **mn** qu'elles permettent de contrô-

lisait un texte plus proche des témoins étrangers à la première famille de manuscrits, donc une copie scolaire. Mais il est d'autant plus malaisé de classer cette copie que les erreurs sur lesquelles nous devons nous appuyer pour juger ne sont pas nécessairement imputables à la copie que lisait le commentateur et peuvent, au moins pour une part, être redevables à la négligence du citant.

L'absence de rapprochement peut donner à penser que tous ces témoignages, relativement indépendants, constituent ainsi autant de moyens de parfaire notre connaissance de la tradition directe. Mais on a exposé plus haut les raisons pour lesquelles cet avantage théorique se trouve par ailleurs limité. En fait, les commentaires se bornent presque toujours à cautionner les bonnes leçons qui apparaissent, sans eux, de la confrontation des témoins directs, et ils montrent que les mauvaises leçons constatées dans ces derniers, pour une grande part, correspondent à des fautes banales commises indépendamment par les citants durant l'Antiquité.

Ce bilan n'est pas, pour la cause, entièrement décevant. Car, sans compter les témoignages exceptionnels, l'éditeur se félicite toujours des cautions que lui apportent les citations anciennes et, pour le reste, n'est pas indifférent au fait que, souvent cité, le texte de *C* était exposé à être rapporté peu fidèlement par ceux qui le connaissaient dans l'Antiquité. Ce fait inspire une consigne de prudence dans l'utilisation des témoignages.

B.2. Les traductions anciennes

Disposer d'une ancienne traduction offre un avantage évident. Pareil document, moyennant rétroversion, éclaire en effet le texte grec de l'exemplaire dont s'est servi le traducteur. Or la célébrité sans égale de *C* nous vaut de conserver plusieurs versions anciennes de ce

ler. Aucune de ces fautes n'est significative, sauf peut-être celle de 6 b 23, car cette leçon qui correspond à ce qu'on lit en **m** et **n**, est discutée dans le commentaire.

texte, en langues différentes. La possibilité existe donc d'apprécier, par comparaison, la valeur des différentes versions et de constater, vu leurs dates, vu surtout leurs qualités respectives, que certaines sont d'un grand intérêt pour l'éditeur.

Minio-Paluello, dont il faut saluer l'initiative, a exploité celle d'un auteur arménien (ve s.), celle du latin Boèce (début vie s.) et celles de trois auteurs syriaques (probablement des viie et viiie s.), mais non les versions arabes (à partir du viiie s.), ni celle, plus tardive, de Guillaume de Moerbeke (xiiie s.). Ce choix limité aux documents les plus reculés dans le temps est un choix avisé. Mais, nous le verrons plus loin, il aurait dû être plus sévère car, en général, les versions syriaques les plus anciennes sont aussi les moins fidèles et donc les moins révélatrices de leurs modèles grecs. Les seuls documents de première importance qu'il faille considérer pour l'édition sont par conséquent la version latine de Boèce et celle de l'auteur arménien, sensiblement contemporaines.

Et encore, étant donné la nature de la tradition directe, ne doit-on pas attendre de ces traductions, bien qu'elles soient très anciennes et remarquablement littérales, des enseignements trop spectaculaires. Partiellement contraints par le génie de leur propre langue, les traducteurs, en effet, ne reproduisent pas nécessairement tous les mots non essentiels de l'original ; il leur arrive aussi, à l'inverse, d'introduire ou d'avoir à introduire dans leurs traductions des mots dont l'original fait l'économie par un tour elliptique ; enfin, ils ne respectent pas toujours exactement l'ordre des mots de l'original qu'ils traduisent. Or il suffit d'un simple coup d'œil sur les variantes qui séparent entre eux les témoins de la tradition directe de *C*, pour constater que le grand nombre de ces variantes sont précisément de petites additions, de petites omissions et des transpositions de ce genre. Le témoignage des traducteurs, dans beaucoup de cas, n'est donc pas en mesure de faire la lumière sur les détails obscurs et les

hésitations de nos manuscrits. En plus des incertitudes qu'il suscite après rétroversion[1], ce témoignage est par conséquent limité.

B.2.1. La traduction arménienne

Le premier document à prendre en compte est une ancienne version arménienne. Accompagnée d'un commentaire et jadis attribuée à David l'Invincible, cette version est un travail anonyme, effectué dans quelque officine orientale qu'on n'identifie pas. Elle est d'une littéralité rigoureuse, pour ainsi dire servile, et paraît remonter au v[e] siècle[2]. C'est la plus ancienne version que nous possédions. Elle est antérieure aux témoignages des commentaires grecs conservés, excepté celui de Porphyre, et son modèle pourrait être plus ancien encore.

Sa littéralité et son ancienneté la recommandent à l'attention. De plus, l'arménien se prête, mieux que le latin par exemple, à rendre les nuances du grec — il possède notamment un suffixe, capable de rendre l'article. Ce qui ajoute à l'intérêt du témoignage.

Cette version arménienne est conservée dans plusieurs manuscrits anciens. Certains de ces manuscrits ont été utilisés pour une première édition (Venise, 1833) qu'ignorait Waitz, bien qu'elle soit antérieure à son propre travail ; d'autres encore, et spécialement un manuscrit de

1. Il faut nettement distinguer entre ce qui paraît traduit (ou passé sous silence) et ce qui a été (ou pu être) lu par le traducteur dans l'original dont il s'est servi, chose particulièrement difficile si l'on soupçonne en outre, par exemple, qu'un même mot n'a pas toujours été traduit de la même façon. Il faudrait au préalable connaître plus généralement les habitudes des traducteurs, pour mesurer les libertés éventuelles qu'ils prennent avec le texte, et ce genre d'exigence, dans l'état actuel de nos connaissances, est malaisé à satisfaire. Ajoutons que chaque traduction ancienne a elle-même sa propre tradition manuscrite, qu'on connaît souvent mal et qui, lorsqu'elle est connue, révèle des hésitations embarrassantes.

2. Sur tout ceci, voir A. Tessier, *Il testo di Aristotele e le traduzioni armene*, Padoue, 1979, p. 15 et sqq. — Sur David, voir la mise au point de A. Ouzounian dans DPhA II, p. 614-615.

Pavie (siglé A), pour une seconde édition (Oxford, 1892). Le second éditeur, F.C. Conybeare a, en outre, exposé les résultats de ses collations, en comparant minutieusement les leçons des différents manuscrits qu'il connaissait, spécialement A, avec le texte et l'apparat critique de Waitz ; ce qui permet, aujourd'hui encore, d'avoir accès à un riche matériel documentaire éclairant la nature de cette traduction[1].

Minio-Paluello a exploité de façon systématique ce matériel documentaire et fourni, dans son propre apparat, sous le sigle **Δ**, les principales leçons et variantes que semble avoir présentées le modèle grec utilisé par le traducteur. Deux défauts, qu'on peut éviter, entachent cependant les informations données à ce propos par Minio-Paluello. D'abord, il présente le témoignage de **Δ** comme si la tradition manuscrite de la version arménienne était toujours unanime ou qu'il était toujours possible, en cas de variantes, d'identifier celle qui reproduit son modèle grec. Il n'en est rien et il n'est même pas sûr que A, qui sert de base à l'édition de Conybeare, soit un

1. F.C. Conybeare, *Anecdota Oxoniensia. A Collation with the Ancient Armenian Versions of the Greek Text of Aristotle's Categories, De Interpretatione, De Mundo, De Virtutibus et Vitiis and of Porphyry's Introduction*, Oxford, Class. Ser., I, Part. VI, 1892, p. 1-27, 90-97. Le texte arménien publié dans l'Appendix II (p. 106-154) est celui du manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Pavie (cod. 130 D 43 = A). Toutes les variantes du texte imprimé à Venise sont données en note, ainsi que les plus importantes de deux manuscrits du Couvent St Jacques de Jérusalem (cod. 1291 et 401), assorties quelquefois des variantes de deux manuscrits du fonds arménien de la Bibliothèque Nationale de Paris (cod. 95 et 106). Le texte de l'édition vénitienne était fondé sur trois manuscrits de la Bibliothèque de St Lazare des Arméniens à Venise (cod. 907, 1675, 1057). — Le travail de Conybeare a été revu et corrigé par Tessier (cf. note précédente) qui, en outre, s'est efforcé d'éclairer les rapports entre les différents manuscrits. Avant cette révision, l'édition de Conybeare a servi de base à celle, plus récente, que l'on doit à V.K. Çaloyan et S.P. Lolap'aryan (*Ananum Meknut'iwn 'Storogut' eançn' Aristotēli*, Érévan, 1961) accompagnée d'une traduction russe de S.S. Arevšatyan.

témoin à privilégier sans réserve dans l'établissement du texte arménien[1]. En l'absence de certitude et dans l'attente de recherches plus approfondies sur le sujet, il est donc de meilleure méthode de signaler les endroits où le témoignage de la tradition manuscrite arménienne n'est pas unanime et d'indiquer les variantes (*cod.* A ou *codd. nonnulli*) qui sont enregistrées en pareils endroits.

D'autre part, l'information donnée par l'apparat de Minio-Paluello est très pauvre et partiellement douteuse. Cela ne tient pas seulement au fait qu'elle ne compare le témoignage supposé de **Λ** qu'aux variantes de deux manuscrits grecs (**B** et **n**) et donc laisse de côté le même témoignage dans les nombreux cas où les leçons différentes d'autres manuscrits grecs sont en cause. Cela tient aussi au fait qu'elle donne parfois à penser qu'on ignore la nature de ce témoignage alors qu'elle est connue ou, du moins, probable. La méprise est le résultat d'une utilisation peu attentive de la collation de Conybeare, laquelle signale seulement, comme dans un apparat négatif, les variantes de manuscrits arméniens par rapport au texte grec reçu dans l'édition de Waitz. Ainsi, en 2 a 15, le mot οὐσίαι, qui figure, dans le texte de Waitz, avant λεγόμεναι, ne donne lieu à aucune remarque de la part de Conybeare, parce qu'il figure à la même place dans la version arménienne ; il est donc erroné de signaler, comme le fait Minio-Paluello (en plaçant **Λ** entre crochets droits) qu'on

1. Dans l'autre branche, le cod. 1291 de Jérusalem semble constituer un rameau à part, mais il importe surtout de constater que les témoins de ces branches portent parfois de façon unanime la bonne leçon (contre le témoignage de A) et que les variantes correspondent à celles qu'on trouve dans la tradition grecque. Ce fait et d'autres particularités conduisent à se demander si le modèle du traducteur n'était pas lui-même pourvu de variantes, rendues dans la traduction (et donc présentes dans l'archétype arménien). La question est pendante, mais invite, en cas de variantes, à les signaler plutôt qu'à choisir l'une d'elles comme étant probablement celle du modèle traduit, ou à se borner à indiquer qu'en l'occurrence, on ignore quel était le texte de ce modèle.

ignore, à cet endroit, la leçon du manuscrit suivi par le traducteur arménien. Plus de vigilance s'impose donc, en même temps qu'il est utile d'enregistrer le témoignage de Δ de façon plus ample.

Cela dit, il n'est pas toujours possible, à partir du texte arménien, de connaître certains détails de son modèle grec, parce que μέν, ἄν et τε, visiblement, sont rarement traduits ; γε ne l'est pas beaucoup plus souvent ; καί ne l'est pas toujours et n'est pas toujours rendu d'une façon qui le distingue de δέ (ou de ἔτι) ; il y a aussi des cas, plus rares, où l'article grec peut n'avoir pas été traduit et où la différence de temps des verbes peut n'avoir pas été respectée,... Mais, à ces réserves près, le modèle grec (Δ) est aisément reconstituable et peut être apprécié dans ses grandes lignes.

Comme on s'y attendait, du fait de la grande diffusion de l'œuvre traduite, Δ ne semble pas avoir présenté un texte très différent de celui qu'on obtient par la tradition manuscrite directe. La plupart des particularités qu'il est apparemment le seul à offrir ne sont probablement que des particularités apparentes, l'écart étant dû à la liberté ou aux contraintes du traducteur. Pour le reste, ce sont de petites erreurs, courtes lacunes ou gloses fourvoyées, sans grande signification. La qualité du texte semble en général assez bonne, mais pas franchement exceptionnelle. On y retrouve, en effet, plusieurs fautes minimes, observées dans l'une ou l'autre partie de la tradition manuscrite grecque ultérieure.

Ces fautes ne sont pas nettement caractéristiques d'un groupe de manuscrits grecs plutôt que d'un autre. Et, comme tel, Δ ne peut être à l'origine ou voisin de l'ancêtre d'aucun groupe de manuscrits connus. Il a donc, à première vue, les vertus d'un témoignage parallèle et, dans une certaine mesure, indépendant. Mais il semble tout de même avoir une certaine affinité avec le prototype (α) de la première famille de manuscrits[1]. Si l'on en juge

1. Minio-Paluello (*Praef.*, p. XX) avait déjà noté la fréquence des cas où Δ concorde avec **B**.

par le nombre de fautes communes aux seuls manuscrits **ABd** (ou aux manuscrits **ABd** et **Ch**), qui coïncident avec la leçon probable de Δ[1], il est difficile de ne pas faire l'hypothèse que le traducteur arménien travaillait sur un exemplaire grec plutôt apparenté au prototype α. Il est impossible toutefois de préciser cet apparentement. Jusqu'où allait-il ? Comment l'expliquer ? Ces questions dépassent les limites étroites où l'observation de quelques faits hasardeux oblige à se cantonner.

Il n'est pas non plus possible d'apercevoir une parenté entre Δ et l'un ou l'autre témoin indirect parmi les commentateurs grecs.

B.2.2. La traduction de Boèce

La traduction latine de Boèce, effectuée à l'aube du VI[e] siècle, est de peu postérieure à la traduction arménienne dont nous venons de parler. Ce n'est pas la première en date des versions latines[2], mais c'est la première qui, très littérale, permette d'entrevoir l'exemplaire du traducteur.

1. Voir les passages suivants : 3 a 25 ; 4 b 12 ; 8 a 39 ; b 14 ; 9 a 34 ; b 23 ; 10 b 9 (?), 23 ; 11 a 1, 4-5, 18, 31, 37 ; 13 a 31 et b 2. On ne compte pas les passages (huit) où quelques manuscrits de la tradition arménienne ont la leçon fautive du groupe. Dans plusieurs cas, le texte de Δ paraît inverser l'ordre des mots. Ce pourrait être une inversion due au traducteur, qui ne figurait pas dans son modèle, mais nous savons que l'inversion est une faute favorite de α. Donc l'affinité paraît établie. D'autre part, les fautes apparentes de Δ coïncident rarement avec les fautes qu'on croit devoir attribuer à β (ancêtre de **uV**) ou à δ (ancêtre de **mn**), alors que celles-ci, on l'a vu, sont beaucoup plus nombreuses. Ce défaut de coïncidence renforce le sentiment d'une certaine affinité entre Δ et α. On notera que Δ, par ailleurs, semble présenter neuf leçons fautives que partagent les seuls témoins **Ch** (cf. 4 b 8 ; 7 a 21 ; 9 a 24, 29 ; 10 a 7, b 22 ; 10 b 28 ; 14 b 11 et 15 a 5), mais ces erreurs ne sont en rien significatives.

2. Cassiodore (*Institutiones*, III, 3, 18, p. 128, 16-17) déclare que cet ouvrage fut traduit en latin dès la moitié du IV[e] s. par Marius Victorinus. Une paraphrase latine (attribuée à Augustin par Alcuin) a aussi vu le jour à la fin du même siècle. Cette paraphrase, éditée par Minio-Paluello (cf. note suivante), n'a pas d'intérêt pour l'établissement du texte et la version de Victorinus a très tôt disparu.

Minio-Paluello, qui l'a utilisée pour l'établissement du texte grec, en a par la suite procuré lui-même une édition critique dans l'*Aristoteles Latinus*[1], et montré qu'elle constitue vraisemblablement une seconde version révisée d'un travail antérieur, dont on a les traces dans une composition médiévale plus tardive[2].

En étudiant aujourd'hui cette version conservée au complet et restituable grâce à de nombreux manuscrits,

1. *Aristoteles Latinus*, I, 1-5 *Categoriae vel Praedicamenta. Translatio Boethii, Editio composita, Translatio Guillelmi de Moerbeka, Lemmata e Simplicii commentario decerpta, Pseudo-Augustini Paraphrasis Themistiana*, Ed. M. P., Bruges-Paris, 1961. Dans l'introduction (p. XII-LXVIII), on trouvera le détail des explications relatives à la nature de la conservation du texte édité (p. 5-41) et aux rapports de la traduction de Boèce avec son commentaire.

2. Les faits reconstitués par Minio-Paluello sont en gros les suivants. Une première ébauche de traduction (texte baptisé **x**) aurait été effectuée par Boèce d'après un manuscrit grec identifié λ ; puis une seconde traduction ou révision (texte **a**) aurait été entreprise d'après un manuscrit grec identifié Λ. La seconde (**a**) correspond au texte du *cod. Einsidlensis* 324 du XIe s. et, de façon moins pure, à celui de quelques manuscrits contemporains. Par ailleurs, elle se rapproche des citations du commentaire même de Boèce. La première version (**x**) se trouve, elle, partiellement reconnaissable dans un texte ultérieur (*editio composita* ou *vulgata*) ; retouchée, elle s'y trouve combinée avec la seconde version (**a**) pour donner un texte complet. Ce texte composé a été édité par Minio-Paluello (p. 43 et sqq.), principalement d'après sept manuscrits (du IXe au XIIe s.) et les sections correspondant à **a** et **x** sont imprimées par lui dans des caractères typographiques différents. Les sections correspondant à **x** ont été cependant retouchées d'après **a**. On n'a donc de **x** que des fragments « corrompus ». Son modèle (λ), d'après Minio-Paluello (p. LXVII), ne devait pas avoir été très différent du modèle grec (Λ) de **a**, mais on ne peut l'entrevoir qu'épisodiquement et de façon aléatoire. Quant à Λ, l'exemplaire grec dont s'est servi Boèce pour sa seconde traduction révisée, a-t-il été traduit sans référence à λ ou à quelque autre manuscrit grec ? Il est probable que non et que cet exemplaire, s'il fut confronté par Boèce à d'autres témoins, se présentait en somme comme un témoin avec variantes. Cette probabilité empêche d'assurer que, par rétroversion de **a**, nous retrouvons toujours invariablement les leçons d'un seul et même témoin. On peut ne pas tenir compte de pareille éventualité en parlant de Λ, mais l'on doit garder à l'esprit qu'il représente peut-être un témoin contaminé.

on a le sentiment, même si ces manuscrits latins sont riches de variantes, de pouvoir atteindre indirectement à un état ancien du texte grec (Λ), assez transparent pour être comparé aux leçons des témoins directs plus tardifs[1]. Néanmoins, il faut prendre garde à certaines habitudes du traducteur qui, selon nous, sont autant de manières évidentes de s'écarter de son modèle grec. Trop nombreux en effet, sont ces écarts constatés entre le texte latin obtenu par rétroversion de Boèce et la leçon unanime des témoins de la tradition directe, pour qu'on ne conclue pas à une propension du traducteur à certains types d'infidélité. Ainsi, la tendance à inverser certains mots à l'intérieur d'un couple, à simplifier ou, plutôt, uniformiser, dans la traduction, la variété des pronoms, à modifier le genre, le nombre ou la forme grammaticale. Ce sont les travers les plus évidents. Mais aussi la tendance à escamoter des petits mots, tels les formes de l'indéfini τις (que le latin a pourtant la ressource de traduire), ou, au contraire, à ajouter indûment d'autres petits mots (très souvent des formes du verbe être, que le grec sous-entend),... En somme, plus s'éclaircit la manière dont travaillait le traducteur latin, plus le témoignage de sa version paraît difficile à utiliser sans réserve pour l'établissement d'un texte dont la plupart des variantes, nous l'avons déjà fait remarquer, tiennent précisément à ces différences de détails.

Il reste assez clair, cela dit, que le modèle grec (Λ) traduit par Boèce n'est, pas plus que le modèle (Δ) de la version arménienne, l'ancêtre dont serait directement issu l'un des groupes de manuscrits de la tradition directe.

1. La comparaison ne doit pas toujours prendre en compte la leçon adoptée par Minio-Paluello dans son édition de Boèce. Il peut être aussi avantageux, le cas échéant, de noter la variante (supposée fautive) que donnent les principaux manuscrits de Boèce, par ordre d'importance : l'*Einsidl. Bibl. mon.* 324 (noté Λ^e dans notre apparat), l'*Atrebat. Bibl. munic.* 86 (noté Λ^s), le *Paris. lat* 2788 (noté Λ^f) et le *Monac. Bibl. publ. Bavar* 18480 (noté Λ^t).

Toutes les principales erreurs constatées dans **Λ** devraient, sinon, figurer aussi dans l'un de ces groupes à l'exclusion des autres, ce qui n'est pas le cas. Autrement dit, **Λ** constitue, comme **Δ**, un témoignage parallèle et, dans une large mesure, indépendant. C'est d'ailleurs ce qui fait, en grande partie, l'intérêt de ces témoins indirects.

Λ n'a-t-il pas, cependant, quelque affinité particulière avec l'un ou l'autre groupe de manuscrits ? Minio-Paluello jugeait que le texte traduit pas Boèce se rapprochait plutôt de **n**[1]. À ce titre, **Λ** serait donc un témoin perdu voisin de δ (ancêtre du groupe **mn**). Mais l'évidence de cette proximité n'apparaît pas. Il est seulement vrai que **Λ**, contrairement à **Δ**, ne semble pas se rapprocher de α, c'est-à-dire de la première famille (à laquelle appartient **B**, le second point de référence pour Minio-Paluello). Toutefois, l'on ne trouve pas d'indice probant, ni dans la fréquence, ni dans la nature des fautes communes, laissant croire que **Λ** serait plutôt du côté de δ (groupe **mn**) que, par exemple, de β (groupe **uV**)[2]. Si l'on ne veut pas se contenter d'une conclusion négative, en disant que **Λ** s'écartait probablement de α, il vaut donc mieux supposer qu'il comptait parmi les témoins où figurent aussi les ancêtres des autres groupes de manuscrits (β, δ,... peut-être γ).

1. Cf. *Aristotelis Cat*, Praef. p. XX et *Aristoteles Latinus*, I, 1-5, p. LXVII.

2. Le modèle de Boèce présente cinq fautes communes à **Ch** seuls, dix fautes communes à **uV** seuls et treize fautes communes à **mn** seuls (dont deux seulement semblent un peu significatives : la substitution de 1 a 3 et l'omission de 9 b 15). Il serait présomptueux de tabler sur ces maigres données pour en tirer une conclusion assurée. Au mieux, la parenté entre **Λ** et (**m**)**n** n'est qu'une conjecture de faible probabilité. Le comportement de **n**, considéré isolément, est d'ailleurs rarement indicatif. Ainsi, par exemple, présente-t-il une série de fautes qu'on ne retrouve apparemment que dans le modèle (**Δ**) de la version arménienne (voir 8 a 22 ; 10 b 11 ; 13 a 6, 21 ; 14 a 36, b 9 ; 15 a 1-2, 29 ; b 4,...), sans qu'on puisse tirer argument des coïncidences.

Des faits troublants demeurent auxquels on souhaiterait pouvoir prêter une signification. Ainsi, les deux témoins Λ et Δ, malgré leur différence, sont les seuls, semble-t-il, à présenter la même variante fautive dans plusieurs cas, contre l'unanimité de la tradition directe :

2 b 31 τὰς πρώτας οὐσίας pro τὴν πρώτην οὐσίαν[1] ‖ 3 b 32 om. ποσῶν ‖ 4 a 13 om. ὂν[2] ‖ 23 om. δεκτικὰ[3] ‖ b 9 add. ἢ post λόγος[4] ‖ 7 a 11 om. πλοῖον[5] ‖ b 1 om. ποτε ‖ 10 om. ποτε ‖ 8 b 2 om. τοῦτό ‖ 9 a 30 om. στρυφνότης ‖ 9 a 33 ταῦτα pro ταύτας ‖ b 22 κατὰ φυσικὴν σύστασιν pro ἐν τῇ κατὰ φύσιν συστάσει[6] ‖ 10 a 5 add. ἐστι post τοιαῦτα ‖ b 7 add. λέγεται post σπουδαῖος ‖ 11 b 5 add. καὶ post γὰρ ‖ 32-33 om. ἑτέρων λέγεται[7] ‖ 12 b 21 om. τυφλότης δὲ ὄψεως οὐ λέγεται ‖ 25 om. ὄψις ‖ 13 a 6 ἔχειν pro ἔχον[8] ‖ 13 b 20 om. καὶ τῆς ἕξεως[9] ‖ 14 a 24 add. τινί (τινός ?) siue ἑνί post γένει[10] ‖ 15 a 1 ταῦτα pro τοιαῦτα.

Ces variantes fautives, dont la plupart sont des omissions, donnent une bonne idée de l'embarras que suscitent les traductions. Chaque erreur apparente n'est pas assurée par une tradition manuscrite unanime chez les

1. La leçon correcte correspond cependant au texte du cod. A de la version arménienne.

2. L'omission n'est constatée que dans le meilleur manuscrit (Λ^{e}) de Boèce.

3. Le cod. A de la version arménienne a ici une leçon propre, où figure δεκτικά.

4. L'addition correspond au texte du seul cod. A de la version arménienne.

5. L'omission figure dans tous les manuscrits de Boèce sauf un (Λ^{f}).

6. Le cod. A de la version arménienne semble témoigner ici du texte correct.

7. Un manuscrit de Boèce (Λ^{t}) contient ici une autre faute.

8. Seul le meilleur manuscrit de Boèce (Λ^{e}) offre ici un texte correspondant à la leçon fautive.

9. L'omission est constatée clairement dans le cod. A de la traduction arménienne, tandis que les autres manuscrits ont un texte troublé.

10. Les additions varient d'un cas à l'autre, mais n'existent que dans les témoins indirects.

traducteurs. Certaines rétroversions peuvent n'être pas exactes si le traducteur s'écarte du texte qu'il lit. Beaucoup de fautes moins douteuses sont peu significatives. Mais enfin, toutes sont-elles des coïncidences ? Y compris la lacune de 12 b 21, qui résulte d'un saut du même au même ? La question mérite d'être posée, d'autant que la rencontre fautive de **Λ** et **Δ** ne se borne pas à ces seuls cas[1]. S'il fallait cependant conjecturer leur parenté, c'est-à-dire leur commune filiation, cela voudrait dire que ces témoignages dépendraient d'un même texte (lacunaire) étranger à toute la tradition manuscrite directe[2]. Nous ne pouvons garantir la conjecture en raison des contaminations nombreuses qui, à toutes les époques, ont affecté la tradition et empêchent de vraiment croire à l'existence de branches franchement isolées, comme le seraient ensemble **Λ** et **Δ**. Renonçons donc à préciser les liens éventuels que l'exemplaire grec utilisé par Boèce pouvait entretenir avec celui dont le traducteur arménien avait fait usage.

Ces liens, s'ils existent, restent, pour nous, aussi obscurs qu'est imprécise la situation du même exemplaire de Boèce par rapport aux différents groupes de manuscrits qui ne se rattachent pas à la première famille et, ajoutons-le, par rapport aux différents textes qui ont servi aux commentaires néoplatoniciens. L'aveu est navrant, mais il est préférable à de fausses certitudes ou à des hypothèses gratuites.

L'espoir d'atteindre avec les anciennes traductions à un état ancien du texte qui éclairerait les sources lointaines de la tradition manuscrite directe, on le voit, est un

1. Par exemple, **Λ** et **Δ** omettent ῥᾳδίως (comme **Ch**, en 9 a 24) ; ils omettent Σωκράτη (comme **uV**, en 13 b 18) ; ils omettent πάθους (comme **n**, en 4 b 13) ; transposent τρόπον (comme **n**, en 14 b 9) ; omettent καθ' ἕκαστα (comme **n**, en 15 b 2),...

2. L'affinité de **Δ** et α, dont il a été question plus haut, serait alors plutôt l'effet d'une influence contaminante exercée sur α par un texte voisin de **Δ**.

espoir qu'on ne peut caresser. Il serait encore plus vain de fonder cette espérance sur des traductions ou moins anciennes ou moins littérales, comme celles dont nous allons parler. Leurs leçons ne semblent avoir ni la même autorité ni la même transparence et l'éditeur, s'il est solidement instruit des bases de la tradition directe, peut légitimement s'en dispenser.

B.2.3. Les traductions syriaques

L'intense activité des traducteurs syriaques, qui s'exerça du VIe au VIIIe siècle[1], nous a valu plusieurs versions de *C*, dont trois sont conservées en entier[2]. La première en date est une traduction anonyme, attribuée jadis à Sergius de Reš'aina (mort en 536), mais vraisemblablement plus tardive (VIIe siècle ?). Elle est connue par un seul manuscrit, non encore édité[3]. La deuxième traduction est probablement l'œuvre de Jacques, évêque d'Édesse (mort en 708). Conservée dans plusieurs manuscrits, elle a été éditée au complet d'après deux d'entre eux[4]. La troisième, enfin, est une traduction de Georges, évêque des Nations arabes (mort en 724). Conservée elle aussi

1. Voir, à ce sujet, le panorama de R. Walzer dans *Greek into Arabic. Essays on Islamic Philosophy*, Oxford, 1962, p. 60-113 et, pour les textes de l'*Organon*, l'exposé de H. Hugonnard-Roche dans DPhA I, p. 502-507.

2. Cf. H. Hugonnard-Roche, « Sur les versions syriaques des *Catégories* », JA, 275 (1987), p. 205-222.

3. Il s'agit du *Londinensis Br. Libr. Add.* 14658. L'attribution fautive du texte à Sergius a été démontrée par Hugonnard-Roche, qui a en même temps établi la date ancienne du document (art. cité à la note précédente). Le commentaire de Sergius aux *Catégories* (en sept livres adressés à Théodore) est par ailleurs conservé. Le premier livre a été traduit par le même Hugonnard-Roche dans *Oriens-Occidens*, I, 1997, p. 123-136.

4. Ce sont les *Paris BN syr.* 248 et 354. Le texte, précédé d'une introduction, se trouve édité dans Kh. Georr, *Les Catégories d'Aristote dans leurs versions syro-arabes*, Beyrouth, 1948, p. 33-108. Un texte partiel (jusqu'à 3 b 32) avait été publié antérieurement par S. Schüler (*Die Übersetzung der Categorien des Aristoteles von Jakob von Edessa*, Diss., [Erlangen 1896] Berlin, 1897).

dans un seul manuscrit, cette traduction a été éditée à deux reprises[1].

Minio-Paluello a pris en compte le témoignage de ces trois traductions et signalé leurs principales leçons dans son apparat critique. Mais elles n'ont pas le même intérêt et, pour tout dire, aucune n'est, pour la connaissance du texte, d'un appui comparable à celui qu'offrent les autres témoins de la tradition indirecte déjà évoqués.

La plus ancienne, que Minio-Paluello attribuait encore à Sergius, est sans doute la moins utilisable. Des travaux récents, portant sur l'évolution des méthodes mises en œuvre au fil du temps par les traducteurs syriaques, ont montré que ceux-ci ne s'étaient approchés que très tard de la littéralité[2]. Il apparaît ainsi que la première traduction anonyme (encore inédite) est la moins littérale des trois et donc celle qui permet le moins, par rétroversion, de retrouver le détail précis du texte grec original[3].

Les deux autres, pour lesquelles ce genre d'exercice n'offre pas le même degré de difficulté, supposent en revanche des modèles difficiles à distinguer la plupart du

1. Le manuscrit en question est le *Londinensis Br. Libr Add.* 14659. La première édition (par R.J.H. Gottheil dans *Hebraica*, 9, 1892-1893, p. 166-215) a été remplacée par celle de G. Furlani, « Le *Categorie* e gli *Ermeneutici* di Aristotele nella versione siriaca di Giorgio delle Nazioni », *Memorie della Classe di Scienze morali e storiche dell'Accademia dei Lincei*, 5 (1933), p. 9-45.

2. L'évolution d'une « traduction-explication » vers une « traduction-miroir » a été mise en évidence par S. Brock, « Aspects of translation-technique in Antiquity », GRBS, 20 (1979), p. 69-87 et « Towards a History of Syriac Translation technique » dans *III. Symposium Syriacum [1980]*, Ed. R. Lavenant, Rome, 1983, p. 1-14. Elle a été considérée par Georr (*Les Catégories d'Ar.*, *op. cit.*) et c'est cette typologie qui a permis à Hugonnard-Roche (art. cit., p. 205-222) de revoir l'attribution à Sergius.

3. Les leçons du modèle grec de cette traduction, avouait Minio-Paluello (*Praef.*, p. XX), ne sont classables ni du côté de **B**, ni du côté de **n**. On peut par ailleurs vérifier dans son apparat critique que ces leçons, comparées à celles des modèles suivis par les traducteurs arménien et latin, sont beaucoup moins souvent connaissables.

temps. On soupçonne même que celle de Georges pourrait être une révision de celle de Jacques (d'après un autre manuscrit ?)[1]. Le sentiment exprimé par Minio-Paluello était que Jacques travaillait sur un texte proche du modèle (**Δ**) utilisé pour la traduction arménienne et Georges sur un texte voisin de Boèce (**Λ**)[2]. Ce sentiment repose sur une impression vague et probablement, pour une part, sur l'opinion antérieure de G. Furlani qui, consultant l'apparat critique de Waitz, avait cru reconnaître une certaine affinité du modèle grec de Georges avec le manuscrit **n**[3] (donc, selon Mini-Paluello, avec **Λ**) ; ce qui pouvait donner à penser que le modèle grec de Jacques, dans la mesure où il paraissait différent, se rapprochait plutôt de **B** (donc de **Δ**), puisque ces deux manuscrits étaient les deux seules références dans le classement des témoins suggéré en l'occurrence. Mais ni Furlani ni, après lui, Minio-Paluello n'avaient une vue précise de la tradition directe. L'un et l'autre ignoraient, par exemple, l'existence de **V** et donc l'importance du groupe **uV**, à côté de **n** ou plutôt du groupe **mn**. Par conséquent, les rapports dont ils faisaient l'hypothèse sont à reconsidérer. Or dans l'état actuel des connaissances, aucune impression nette de parenté n'apparaît. Si toutefois, des deux traducteurs syriaques, le plus ancien suivait un texte grec voisin de celui qu'avait traduit l'auteur arménien, et le plus récent un texte voisin de celui qu'avait déjà traduit Boèce, il faudrait encore constater que ni l'un ni l'autre ne permettent d'atteindre au même degré de connaissance du texte grec que les témoignages respectifs de l'auteur arménien et de Boèce. Bref, les traductions successives de Jacques et de

1. Cf. Hugonnard-Roche dans DPhA I, p. 507.
2. Cf. *Praef.*, p. XX.
3. Cf. G. Furlani, « La versione e il commento di Giorgio delle Nazioni all'Organo aristotelico », SIFC, 3 (1923), p. 305-333. On notera que la singularité de *C* au sein de l'*Organon* n'est pas prise en compte dans cette étude.

Georges paraissent secondaires et les variantes supposées de leurs modèles grecs encombreraient, plus qu'elles n'éclaireraient, le panorama déjà chargé des traces anciennes d'hésitation qu'a connue la transmission de *C*. Nous avons donc laissé ces variantes de côté, les spécialistes de l'« Aristote syriaque » ayant la ressource, dans le futur, de comparer plus avant le texte qu'ils étudient avec les leçons de la tradition directe que nous avons privilégiées.

Nous connaissons, par des citations, l'existence d'autres traductions syriaques de *C*, notamment la traduction plus tardive effectuée par le célèbre Ḥunayn ibn Isḥāq, laquelle, à son tour, fut très probablement traduite en arabe par son fils Isḥāq ibn Ḥunayn[1]. Mais elles n'ont aucun titre à être évoquées ici plus longuement.

B.2.4. Les traductions arabes

C'est par le truchement syriaque rappelé à l'instant qu'est apparue la plus réputée des traductions de *C* en langue arabe, celle d'Isḥāq (mort en 910). Contemporaine de nos plus anciens témoins de la tradition directe, cette version arabe est conservée dans le fameux *Parisinus ar.* 2346. On dispose de quatre éditions imprimées d'après ce manuscrit[2]. Il y eut peut-être d'autres traductions. On connaît même une sorte de compendium plus ancien, dû à ʿAbd Allāh ibn al-Muqaffa (mort en 760), qui est connu et a été édité[3], mais on ignore jusqu'à la langue du texte résumé et ce travail semble inutilisable du point de vue critique.

Quant à la version d'Isḥāq, elle nous est parvenue avec les notes de son réviseur attitré Al-Ḥasan ibn Suwār

1. À ce sujet, voir le bilan dressé par Hugonnard-Roche dans DPhA I, p. 508.

2. Elles sont répertoriées par A. Elamrani-Jamal dans DPhA I, p. 512. La meilleure édition reste celle du Père Bouyges (en bas des pages du *Commentaire moyen* d'Averroès : *Talkhiç Kitab al-maqoulat*, Bibliotheca Arabica Scholasticorum, 4, Beyrouth, 1932, p. 6-122).

3. *Mantiq ibn al-Muqaffa*, Éd. par N.N.T. Daneche Pajuh, Téhéran, 1978, p. 9-24.

(mort en 1017), dont le travail, du même coup, constitue lui-même une véritable édition critique. Al Suwār, en effet, avait à sa disposition la retranscription du manuscrit autographe d'Isḥāq, effectuée par Yaḥyā ibn ʿAdī, et un manuscrit de ʿIsā ibn Zurʿa, copié sur cette même retranscription, en plus de traductions syriaques (dont celles de Jacques d'Édesse et de Ḥunayn) et de différents commentateurs grecs (la plupart sans doute en traduction). Cependant, malgré son grand intérêt scientifique et historique, puisqu'elle semble celle qu'a paraphrasée plus tard Averroès (*Commentaire moyen*)[1], la traduction d'Isḥāq, revue et corrigée par Al Suwār, n'est pratiquement, vu sa date, d'aucun secours pour qui veut établir le texte grec. On ne peut voir par ailleurs aucune affinité particulière entre le modèle principal du traducteur et quelque témoin que ce soit parmi ceux dont nous avons parlé[2].

C'est à bon droit que Minio-Paluello a laissé de côté le témoignage des versions arabes.

B.2.6. La traduction latine de Guillaume de Moerbeke

En dehors de la tradition directe, les documents médiévaux ne peuvent non plus retenir l'attention de l'éditeur[3].

1. Bouyges (*op. laud.*, p. XXVIII-XXIX) déclare le texte paraphrasé par Averroès « substantiellement identique » à celui de la traduction d'Isḥāq.

2. La comparaison systématique avec le texte du manuscrit **D** (fragmentaire) étant impossible, il faut donc énoncer cette affirmation sous réserve. Mais la qualité (relative) du texte conservé dans le *Paris. ar.* 2346 ne reflète peut-être pas l'ancien modèle grec original. Les notes marginales d'Ibn Suwār attestent en effet une élaboration progressive du texte en question, à travers la confrontation de différentes traductions.

3. Dans le monde byzantin, les leçons de Photios (IXe s.) sur les catégories sont, on le sait, l'un des vestiges les plus significatifs de l'activité philosophique du patriarche (cf. J. Schamp, « Photios aristotélisant ? Remarques critiques » dans *Kainotomia. Die Erneuerung der griechischen Tradition Le renouvellement de la tradition hellénique*, Colloquium Pavlos Tzermias [4. XI. 1995], Fribourg, 1996, p. 1-17). Ces leçons figurent dans les *Questions à Amphilochios*, 137-

Parmi les documents plus tardifs, il convient de signaler, pour mémoire, la traduction que réalisa, au XIII[e] siècle, le dominicain flamand G. de Moerbeke[1], parce que cette version latine repose sur un modèle grec aisément reconstituable. Ce modèle cependant n'enrichit pas notre connaissance du texte[2]. Autant qu'on puisse voir, il comptait parmi les nombreux manuscrits qui, au XIII[e] siècle et dès avant sans doute, forment le groupe, ramifié en plusieurs branches, dont **u** et **V** sont les plus anciens représentants. Nous n'avons pas identifié ce modèle parmi les manuscrits connus, mais des sondages semblent indiquer qu'il était très semblable au cod. 106 de la Bibliothèque du Patriarchat, au St-Sépulcre de Jérusalem[3]. C'est d'ailleurs dans ce même groupe qu'il faut, semble-t-il, chercher le manuscrit qui servit, deux siècles plus tard, à l'édition *princeps* d'Alde Manuce (Venise, 1495)[4], elle-même à l'origine de tous les textes imprimés de *C* jusqu'à Bekker.

147, II, 140-165, Laourdas-Westerink (cf. les scolies du même dans *CAG*, IV, 3, Ed. Busse, Berlin, 1899, p. XXI-XXII), mais il est impossible, sur la base des textes où Photios expose son commentaire, même lorsque celui-ci tient de la paraphrase, de saisir les particularités de l'exemplaire de *C* qu'il utilisait. Voir encore J. Schamp, « La "localisation" chez Photios : traduction commentée de "Questions à Amphilochios 145" » dans *Aristotelica secunda*, Mélanges Ch. Rutten, Liège, 1996, p. 265-279.

1. Texte édité par Minio-Paluello dans *Aristoteles Latinus*, I, 1-5, p. 81-117.

2. Minio-Paluello (*Aristoteles Lat.*, I, 1-5, Praef., p. LXXVI-LXXVII) a justement observé que le texte grec (μ) traduit par Moerbeke ressemblait souvent à l'exemplaire (Λ) utilisé par Boèce, mais la ressemblance, notait-il, pourrait en partie s'expliquer par le fait que le dominicain avait probablement sous les yeux l'*editio vulgata* (**c**), peut-être même le texte de la traduction (**a**) de Boèce. Il a aussi observé que plus souvent μ s'accordait avec **u** et **C**. Si Minio-Paluello avait connu **V**, il aurait sans doute conclu, comme nous le faisons, que μ se rattachait au groupe **uV**, donc à β.

3. Ce manuscrit est lui-même du XIII[e] s. Le texte figure aux ff. 94-104. Nous en avons consulté la copie microfilmée à l'Aristoteles-Archiv de Berlin.

4. Le premier volume de l'édition aldine qui contient l'*Organon*,

C. *Conclusion*

Même limité aux documents anciens, l'inventaire des sources, directes et indirectes, qui permettent de connaître le texte de *C* n'offre pas de quoi reconstituer mécaniquement un archétype. Les manuscrits médiévaux, doublés du témoignage plus ancien des commentateurs et des traducteurs, ne laissent pas deviner un *stemma* de filiation au principe duquel serait entrevu le plus lointain ancêtre commun de toutes les traditions. Les sources, quoi qu'on fasse, restent dans un état d'éparpillement insurmontable dès qu'on remonte le temps au-delà du IX[e] siècle et, malgré leur indépendance apparente, portent les signes de contaminations en tous sens.

La richesse du matériel documentaire cependant reste un atout. Et les éditeurs successifs ont pris chacun un avantage sur leurs devanciers respectifs à mesure qu'ils

est sorti de presse le 1[er] novembre 1495. Sur « l'événement » et pour une description du volume, voir A. Firmin-Didot, *Alde Manuce et l'hellénisme à Venise*, Paris, 1875 [réimpr. Bruxelles, 1966], p. 65-71. Le ou les manuscrits utilisés par Alde pour l'édition du texte de *C* sont inconnus de M. Sicherl, *Handschriftliche Vorlage der Editio princeps des Aristoteles*, Mayence, 1976 ; cf. M. Lowry, *Le monde d'Alde Manuce Imprimeurs, hommes d'affaires et intellectuels dans la Venise de la Renaissance*, trad. de l'anglais par Sh. Mooney et F. Dupuigrenet Desroussilles, Paris, 1989, p. 242-245. Le beau-père d'Alde avait publié, dès 1483, une nouvelle traduction latine des œuvres complètes d'Aristote (3 vol. in-f°). Une édition particulière de l'*Organon*, par les soins de A. Francini, parut ensuite à Florence (Junta, 1521) : cf. *I Giunti tipografici di Firenze 1497-1590*, Florence, 1978, p. 119, n° 160 ; elle fut réimprimée à Louvain (Th. Martin d'Alost, 1523). À noter que le premier volume de l'édition de Bâle par Érasme (1531) reproduit l'édition aldine de 1495 avec quelques corrections de S. Grynaeus. La révision du texte de Bâle (d'après les observations de plusieurs savants) date de 1550 ; c'est elle qui a introduit la division du texte en chapitres. Elle précède la seconde édition aldine (Venise, 1551), corrigée d'après les manuscrits par J.-B. Camotius. Pour ces travaux d'édition anciens, voir M. Schwab, *Bibliographie d'Aristote*, Paris, 1896 [réimpr. New York, 1967], p. 51-60 ; 84-96 et surtout Ch.B. Schmitt, *Aristotle and the Renaissance*, Cambridge (Mass.), 1983.

enrichissaient la connaissance de ce matériel. De Bekker à Waitz, la tradition directe s'est élargie de façon substantielle et de Waitz à Minio-Paluello, la tradition indirecte s'est imposée à l'attention, avec, d'étape en étape, un progrès sensible non seulement dans l'établissement du texte, mais dans la connaissance des détails de sa transmission.

La direction prise dans cette voie de progrès par le travail de Minio-Paluello ne va pas cependant, nous l'avons vu, sans un certain recul. Dirigeant en grande partie sur la tradition indirecte l'attention réservée jusqu'alors à la tradition directe, ce savant a rejeté dans l'ombre l'importance de celle-ci, songeant si peu à l'illustrer que c'est encore à l'apparat de Waitz que lui-même dut plus tard se reporter pour trouver les variantes susceptibles d'être comparées aux leçons du modèle grec traduit par Guillaume de Moerbeke ! Son jugement sur la grande valeur des manuscrits **B** et **n**, comme témoins « extrêmes » de la tradition directe, n'est pas en cause. Ce qui est regrettable dans l'édition critique de Minio-Paluello, c'est l'exclusion dont ont fait l'objet les leçons de tous les autres témoins. Le voile levé un siècle plus tôt sur l'abondante diversité de la tradition directe s'est ainsi trouvé brusquement ramené, plus large et plus épais que jamais. Du coup, le texte de l'*Organon* le plus richement documenté par les témoins manuscrits du Moyen Âge n'apparaissait plus comme tel, l'intérêt de cette documentation pour l'histoire du texte ou celle de la transmission de l'*Organon* ayant été sacrifié à la stricte exigence de l'établissement du texte.

Cette exigence s'accommode-t-elle d'ailleurs de pareil sacrifice ? Car enfin **B** et **n** ne sont pas isolés, mais appartiennent à des groupes de témoins, et les leçons anciennes qu'ils conservent n'apparaissent clairement que dans la lumière d'une comparaison avec les manuscrits de leur parenté. De plus, en dehors de leurs groupes respectifs, Minio-Paluello a négligé la possible existence

d'autres manuscrits, voire d'autres groupes significatifs. L'invention de **V** notamment et l'observation de la parenté étroite entre celui-ci et **u**, déjà collationné par Waitz, ont montré qu'il est nécessaire de dépasser la simplification réductrice d'un schéma de transmission du texte selon deux branches, elles-mêmes ramenées à deux témoins. Or la considération de tout cela ne met pas seulement sous les yeux d'inutiles variantes fautives. Certes, la bonne leçon, quand nos manuscrits divergent, se trouve presque toujours conservée soit par **B**, soit par **n**. Mais ce n'est pas toujours le cas et surtout, quand c'est le cas, le comportement des autres témoins aide à comprendre et justifie le choix que l'on est amené à faire entre **B** et **n**. Ce qui est la vertu d'un apparat critique largement documenté.

Cette vertu, on l'a noté plus haut, est de nature à faire comprendre aussi qu'il n'est pas indispensable d'avoir systématiquement recours à la tradition indirecte ancienne pour pallier les faiblesses des manuscrits médiévaux. C'est, en effet, pour avoir indûment restreint l'apport de ces derniers que Minio-Paluello a créé l'impression d'introduire, avec les témoins indirects, une documentation de très grand prix. Un progrès dans l'appréciation des choses devrait ici passer par une certaine forme de rééquilibrage. Une fois que la pauvreté des témoins directs disparaît et fait place à une documentation sérieuse, que reste-t-il à dire de l'abondance des témoins indirects ? Une fois qu'il n'est plus question de demander à celle-ci, par exemple, d'arbitrer entre deux manuscrits, parce qu'il existe au moins trois ou quatre groupes de manuscrits différents qui aident à trancher le différend, que peut-on attendre des témoignages anciens ?

Tout dépend d'abord du crédit que l'on doit accorder à ces derniers. Car le fait d'être ancien n'offre pas à quelque document que ce soit une garantie absolue de qualité. Bien qu'il n'en dise rien, Minio-Paluello en était conscient et a probablement cherché dans l'accumulation

des témoignages différents (traducteurs et commentateurs) le poids qui manque à chacun d'eux pris isolément. Il reste que deux citations approximatives par un commentateur n'ont pas plus de poids qu'un bon manuscrit, ni deux traductions où l'ordre des mots est aléatoire. La convergence de multiples témoins prend évidemment beaucoup de signification. Mais l'examen des faits montre, hélas ! qu'une telle convergence est rare quand la tradition directe est vraiment partagée et que les variantes les plus nombreuses à l'intérieur de celle-ci portent sur des points où les citations anciennes sont également partagées et où les traductions anciennes sont impuissantes à laisser voir le modèle traduit. Bref, quoique très riche, la tradition indirecte n'est utile que de façon très exceptionnelle pour l'établissement du texte. Et encore son utilité, sauf exception, consiste-t-elle alors à appuyer une leçon connue dont on soupçonne sans elle la validité, plutôt qu'à révéler la bonne leçon qu'on ne soupçonne pas.

Elle n'aide pas non plus à découvrir les sources de la tradition manuscrite, ni des traditions rigoureusement indépendantes de celle-ci. Le sentiment qu'avait Minio-Paluello d'une vague parenté entre **B** et le modèle grec du traducteur arménien correspond probablement à la situation de ce modèle par rapport à l'ancêtre (α) du groupe de manuscrits auquel appartient **B**. Le modèle grec traduit par Boèce, sans doute différent, est moins clairement du côté d'un ancêtre plutôt qu'un autre parmi ceux que l'on peut assigner à certains groupes. Les modèles suivis par les traducteurs syriaques se dégagent encore de façon moins nette et peuvent être négligés. Quant à ceux des commentateurs grecs, ils sont tout à fait obscurs. La commodité que se donnait Minio-Paluello de ranger les principaux témoins qu'il sollicite entre **B** et **n**, de manière approximative, n'est en rien indicative d'une situation au sein de filiations.

En fait, l'intérêt de la tradition indirecte tient moins aux services qu'elle rend à l'occasion pour l'établisse-

ment du texte qu'aux enseignements qu'elle contient sur son histoire et, plus précisément, sur la complexité de celle-ci. Elle montre que, lu abondamment et souvent commenté dès l'Antiquité, le texte de *C* fut très tôt fixé en une sorte de vulgate, qu'il était exposé à de nombreuses corruptions, mais seulement dans l'ordre insignifiant du détail et qu'aux mains de ses lecteurs et commentateurs, il était sujet à d'incessantes révisions, marquant de contamination les témoins de la transmission.

Le répertoire des variantes de toute sorte que présentent les témoins indirects donne ensemble une idée de ces « hésitations » de détail et aussi de la fragilité des témoins eux-mêmes, derrière lesquels le texte cité ou traduit n'est souvent aperçu que de façon indécise. Mieux qu'aucun autre ouvrage du *Corpus Aristotelicum*, sans doute, le traité de *C* fournit l'occasion de montrer les limites, en somme paradoxales, des témoignages indirects lorsqu'ils sont riches et nombreux.

VIII

Objectifs de la présente édition

Notre entreprise, on l'aura compris, caresse l'espoir de rééquilibrer, par rapport au travail de Minio-Paluello, le poids de la double documentation disponible à l'éditeur. Dans ce but et pour les raisons expliquées plus haut, nous n'avons pas évidemment cru devoir introduire dans la documentation indirecte de notre apparat critique des témoins plus récents que ceux dont notre prédécesseur avait tiré parti. Au contraire, nous avons même renoncé à produire le témoignage secondaire des trois traductions syriaques qu'il avait consultées, vu que celles, antérieures, de Boèce et de l'auteur arménien anonyme illustrent incontestablement mieux et surtout à suffisance un

état ancien du texte. Mais nous avons reconsidéré avec soin tout le reste. Les citations, comme les traductions, ont été bien entendu contrôlées. Les indications qu'en avait tirées Minio-Paluello ont été au besoin corrigées. De nombreuses citations qu'il avait omises ou négligées ont été ajoutées. Les cas de doubles citations par un même auteur se trouvent maintenant signalés avec précision, en cas de variantes. De plus, si elles sont connues, les variantes que présente la tradition manuscrite des citants ou des traducteurs sont également fournies. Toutes ces indications constituent donc des compléments utiles, souvent nécessaires, au matériel de la tradition indirecte utilisé par Minio-Paluello.

En revanche, nous nous sommes efforcé de donner à connaître beaucoup plus largement que lui la tradition manuscrite directe. À cette fin, nous avons ramené l'attention sur les meilleurs témoins utilisés par Waitz et pris en compte des manuscrits anciens jusqu'ici laissés de côté ou ignorés de tous nos prédécesseurs, le plus significatif étant le *Vat. Barb. gr.* 87 (**V**) dont l'intérêt a été remarqué par Torraca. La même volonté d'enrichissement nous a fait enregistrer le témoignage, modeste mais précieux, des fragments sur papyrus. Le choix des manuscrits a été dicté par leur ancienneté, mais aussi par l'affinité que présentent, avec les plus anciens, certaines copies dont le témoignage permet d'apercevoir des regroupements, eux-mêmes indicatifs des principales sources directes de la transmission entre le IXᵉ et le XIIIᵉ siècle. Dix manuscrits, au lieu de deux, servent ainsi à la lecture critique du texte. L'un d'entre eux (**D**) est fragmentaire et des réfections (**n**^{r} et **u**^{r}) dans certains autres constituent deux témoins partiels supplémentaires.

L'apparat qui rassemble tout ce matériel critique répond à une double intention. Il éclaire sur les variantes dont nous n'avons pas suivi l'autorité, de manière à fournir au lecteur, s'il le souhaite, les moyens de faire un autre choix que le nôtre et de lire autrement que nous le

texte transmis, mais aussi de manière à l'instruire, au besoin, des erreurs, même évidentes, qui caractérisent les principaux témoins que nous avons consultés. On a donc fait une place aux variantes qui ne sont visiblement pas utiles à l'établissement du texte, mais qui peuvent servir à la connaissance de l'histoire de sa transmission. Toutes ces variantes ont été enregistrées, sauf la graphie γιν- (pour γιγν-), ainsi que des détails orthographiques, dont le ν ephelcystique, là où particulièrement des abréviations rendent cette orthographe douteuse.

Pour la clarté de l'information, nous avons présenté généralement un apparat positif. Chaque leçon reçue dans le texte (lemme) est donc suivie de la mention explicite, sous forme de sigles, de tous les témoins qui attestent cette leçon ; puis, après les deux point (:) usuels, on trouvera la ou les variantes, elles-mêmes suivies du ou des témoins qui l'attestent. L'absence de mention signifie ou bien qu'à cet endroit, tel ou tel témoignage fait défaut (le plus souvent celui d'un commentateur) ou bien que nous ignorons le texte lu par le témoin, s'il existe (le plus souvent un traducteur). Les cas douteux sont suivis d'un point d'interrogation.

L'ordre des témoins directs signalés après chaque leçon ou variante est invariablement le suivant, qui reflète les parentés entre manuscrits : **ABd / Ch / DEu^r / mnn^r / uV**. Ces sigles sont précédés du sigle Π, qui est celui du papyrus fragmentaire, dans les rares cas où l'on dispose de son témoignage ; ils sont suivis, le cas échéant, mais le plus souvent, des sigles identifiant les modèles (**Λ** et **Δ**) des traducteurs, puis les lemmes et les citations de commentateurs grecs. Les indications qui figurent entre parenthèses après les sigles fournissent à l'occasion une précision nécessaire ; quand elles concernent un témoin indirect, l'on signale, par exemple, qu'il n'est invoqué que pour tel ou tel manuscrit de sa propre tradition ou seulement pour tel ou tel passage s'il s'agit d'une citation de commentateur (une référence chiffrée

renvoie à la page et à la ligne des volumes des *CAG*). Toutes les citations produites par les commentateurs de *C* dont le témoignage est considéré sont identifiées plus loin avec leurs références (p. 159-182). Les témoignages d'autres auteurs ou d'autres ouvrages que l'on mentionne sans sigle sont, eux, identifiés dans la rubrique *Testimonia* figurant au-dessus de l'apparat.

Le besoin d'alléger nous a fait renoncer à l'apparat positif au profit d'un apparat de type négatif dans deux cas. D'abord, lorsqu'il s'agit de noter une variante isolée, attestée par un seul témoin, direct ou indirect. Ensuite, quand il faut produire la ou les variantes, attestées par des témoins indirects, contre la leçon unanime des manuscrits.

Dans ces deux cas, en principe, les témoins de la leçon reçue dans le texte ne sont pas mentionnés sauf, s'ils existent, les témoignages du papyrus et des commentateurs. L'absence de mention (ou la simple mention *codd.*) indique alors que la leçon reçue figure dans tous les manuscrits complets et dans les traductions qui ne sont pas évoquées à l'appui de la ou des variantes signalées ensuite. Si la leçon fautive est celle d'une partie de la tradition manuscrite d'un commentateur (citation ou lemme), le reste de la tradition manuscrite de ce commentateur porte alors la bonne leçon.

Au passage, on notera que les corrections qui figurent dans les manuscrits sont enregistrées à l'aide de deux indications. L'indication, d'ailleurs rare, du chiffre 1 ajouté en exposant à un sigle (**A**^{1}, **B**^{1}, etc.) signale une correction apportée apparemment par le scribe lui-même. En revanche, celle, beaucoup plus fréquente, du chiffre 2 (**A**^{2}, **B**^{2}, etc.) indique indifféremment une correction de seconde main ou d'une autre main. Ce n'est pas que les distinctions des mains postérieures soient toujours douteuses et que nous voulions éviter de donner l'illusion d'une certitude que nous n'avons pas ; c'est qu'il nous a semblé préférable de séparer seulement le texte livré par

l'auteur du manuscrit et les corrections qui lui ont été apportées ultérieurement. La différence entre l'un et l'autre n'est d'ailleurs pas à notre portée en certains cas (lorsqu'il y a grattage, par exemple), mais des indications appropriées font alors connaître notre hésitation.

Étant donné le volume de l'appareil critique, il nous a fallu renoncer à mettre en bas de page toutes les variantes enregistrées. Sous le texte imprimé, on ne trouvera donc que les variantes jugées les plus significatives pour l'intelligence du texte lui-même. Le choix de celles-ci est évidemment affaire d'appréciations en partie subjectives. Mais la totalité de l'appareil critique se trouve produit plus loin, en fin de volume (p. 183-251). La subjectivité du choix est donc sans conséquence.

Identifier, parmi les variantes, celle qui paraît être la « bonne » leçon exige, dans le cas de *C*, beaucoup de doigté. Aucune règle rigide ne permet de guider le choix et de dévoiler automatiquement le texte d'un archétype. À défaut, lorsqu'il s'agit de mesurer l'importance relative des témoignages, on ne peut même pas compter sur des principes généraux toujours solides. La valeur reconnue à chaque témoin est si souvent prise en défaut que, dans la pratique, il vaut mieux l'oublier pour ne juger que d'après les renforts qu'il reçoit d'ailleurs, s'ils existent. À cet égard, le fait d'avoir à sa disposition plusieurs groupes de manuscrits anciens permet d'éviter des choix trop aléatoires. On vérifie, par exemple, qu'une leçon unanime de **AB** et **d**, appuyée par **C** et **h**, prend un certain poids lorsqu'elle correspond à celle de l'un des deux autres groupes, soit **uV**, soit **mn**, parce qu'alors cette leçon, qui est celle de la première famille de manuscrits, trouve, en dehors de celle-ci, une garantie sérieuse. On vérifie encore que l'alliance de **uV** et de **mn**, même s'ils ne forment pas ensemble une seconde famille, offre un argument de poids si un autre groupe de manuscrits vient à présenter la même leçon. Mais ces cas de figures, qui semblent isoler un groupe de manuscrits dans la faute,

sont des cas privilégiés, dont les conditions ne sont pas toujours remplies, loin de là. Qui plus est, il faut compter sur la lumière que jette la tradition indirecte dans la plupart des cas et qui n'est pas non plus toujours synonyme de clarté.

L'embarras vient des circonstances où la tradition indirecte reproduit les divisions d'une tradition directe indécise et aussi des circonstances où elle paraît appuyer la leçon minoritaire des manuscrits. Il n'existe pas alors de principe constant qui règle *a priori* les difficultés. La majorité des témoins, directs et indirects confondus, n'est d'ailleurs pas nécessairement une indication fiable en soi. Faute de quoi, nous en sommes obligatoirement réduits à chercher ailleurs des indices de fiabilité.

L'ancienneté du témoignage des commentateurs et des traducteurs ne dispense jamais d'un examen plus approfondi, qui est parfois ruineux pour leur autorité. Les cas de citations approximatives abondent ainsi que les exemples de traductions qui ne garantissent pas le texte traduit. On rappellera que l'hésitation des manuscrits, dans le cas de *C*, porte presque toujours sur des variantes très mineures, pour lesquelles les témoins indirects sont ou muets ou obscurs.

L'examen des cas litigieux enseigne à prendre garde dans une circonstance particulière, mais fréquente. Il montre en effet qu'il est extrêmement périlleux d'accréditer le silence des traducteurs et des commentateurs qui omettent un petit mot, car rien ne prouve que celui-ci n'était pas dans l'exemplaire qu'ils traduisaient ou dont ils tiraient une citation. Leur témoignage peut être assuré quand il atteste ce qu'omet tel ou tel manuscrit, mais dans le cas inverse, il manque généralement de crédit et mieux vaut, ici comme ailleurs, courir le risque d'une attitude « conservatrice » dans le choix des leçons. Mais cette même attitude est évidemment à proscrire en présence de *lectiones faciliores*, qui allongent indûment le texte afin de l'expliquer.

Pour sortir d'embarras, il faut aussi prendre en compte le style particulier dans lequel est rédigé le traité que nous éditons. Ce style, extrêmement répétitif, où des expressions et des propositions entières sont reproduites à quelques lignes d'intervalle, souvent à plusieurs reprises, avec une grande fidélité, fournit au lecteur de nombreux passages parallèles en quelque sorte. À l'occasion, il invite peut-être le scribe à une uniformisation inconsciente, mais le plus souvent, il donne à l'éditeur le moyen de repérer, dans la transmission, ce qui déroge à l'usage et aux tics de langage attribuables à l'auteur.

Enfin, l'éditeur peut compter sur les habituels indices de détériorisation du texte, les facteurs d'ordre paléographique par exemple, qui réduisent au minimum les endroits douteux et les *loci quasi desperati*.

Nul ne peut se targuer d'un flair propre à éliminer les choix incertains. Mais un inventaire des meilleurs manuscrits classés par apparentements et contrôlés par une abondante tradition indirecte, elle-même appréciée au cas par cas, le tout scrupuleusement examiné à l'enseignement de la paléographie et du style, devraient renforcer la probabilité du texte que nous offrons.

Celui-ci peut être comparé au texte édité il y a près d'un demi-siècle par Minio-Paluello. On constatera qu'il ne s'en distingue que par des détails. Les quelques modifications importantes ne sont pas de nature à dénier la qualité du travail fourni par notre prédécesseur et c'est un hommage que nous nous plaisons à lui rendre. Le grand nombre de changements mineurs que nous apportons (il y en a plus de cent soixante-dix) sont de ceux qui rectifient la lettre du texte, sans conséquence pour le fond de la pensée. Tous ne sont pas avancés avec le même degré de probabilité. Certains, nous l'avouons pour un bon tiers, restent discutables. Mais aucun n'a été introduit sans justification. Chaque fois que nous avons cru devoir nous écarter du texte de Minio-Paluello, nous en avons rendu raison dans une note explicative après l'exposé de l'appa-

reil critique complet donné plus loin. L'on pourra juger ainsi de nos raisons.

On peut ici globalement signaler d'où viennent la plupart de nos suggestions aux fins d'améliorer le texte. Elles sont, sans surprise, l'effet de l'attention que nous avons accordée à une tradition manuscrite beaucoup plus riche, ainsi qu'on l'a souligné à plusieurs reprises déjà, et mieux équilibrée en présence de la tradition indirecte. Ce rééquilibrage permet de comprendre, selon nous clairement, que la position adoptée par Minio-Paluello s'est trouvée, dans les faits, à majorer outre mesure l'importance du manuscrit **n**, aux dépens du manuscrit **B**. Cette faveur indue semble constatable, pensons-nous, dans plus de quatre-vingts occurrences. Mettons que nous nous trompions parfois dans les cas très discutables : on reconnaîtrait encore la nécessité d'une révision. Replacée dans le concert des témoins directs, la voix de **n** n'a plus, en effet, l'autorité qui en faisait « le » (seul) témoin (en dehors de **B**). Comme **B**, ce manuscrit représente une tradition. Comme la tradition représentée par **B**, la tradition représentée par **n** compte parmi d'autres traditions respectables, mais elle a moins de poids, au total, que les manuscrits de la première famille, où se trouve **B**. Et en dehors de cette famille, d'autres traditions (le groupe **uV**, singulièrement) renforcent souvent ce poids, autant que le fait le témoignage du traducteur arménien. Nous ne disons pas que **n**, pour autant, manque de prestige, mais que son prestige n'a pas l'éclat que lui conférait Minio-Paluello.

Si nous voyons juste et que la première famille (**A**, **B** et **d**), renforcée souvent de **C** et **h**, retrouve un peu plus de son lustre, alors notre édition renoue, par un côté, avec le travail de Bekker qui s'appuyait uniquement sur ces manuscrits. Mais elle renoue surtout avec l'entreprise de Waitz, qui avait exploré beaucoup plus loin la documentation directe. Nous avons marché sur les pas de Waitz dans cette exploration et porté nos pas plus avant que lui

(qui ignorait V), tout en reconnaissant au passage, mieux que lui, les apparentements entre témoins. Nous l'avons fait sans perdre le bénéfice des considérations tirées par Minio-Paluello de l'immense tradition indirecte. Notre travail, en dépit de ses originalités, se recommande donc par une volonté de synthèse équilibrée.

La traduction qui accompagne le texte s'efforce de suivre les principes ordinairement assignés à ce genre d'exercice, principes sur lesquels il n'y a pas lieu d'insister. Notons seulement que son objectif étant la clarté, nous n'avons pas hésité au besoin et au risque de nous tromper, à expliciter les tours elliptiques de la langue grecque. Toutefois, il faut le noter, on ne retrouve pas, dans le traité de *C*, toutes les particularités du style concis qui caractérise la plupart des exposés argumentatifs du *Corpus Aristotelicum.* Sauf exceptions, qui rappellent les formules des *Topiques*, l'exposé paraît au contraire très scolaire et d'un bout à l'autre d'allure très répétitive. On a tâché, dans la traduction, de garder quelque chose de cette lourdeur particulière. On a résisté à la tentation de donner artificiellement au texte le nerf et la vivacité qui lui font défaut et pour conserver ce cachet, nous sommes allé jusqu'à rendre les multiples particules et adverbes de liaison qui, toujours les mêmes, en forment les articulations.

Pour le reste, faut-il le dire ?, nous avons profité des essais de nos devanciers, spécialement de langue française et, en ce qui regarde la terminologie, nous nous en sommes tenu aux usages consacrés, sauf dans quelques occasions. Cela dit, la traduction de pareil texte donne en soi, quoiqu'on fasse, des résultats peu satisfaisants, si elle n'est assortie de notes qui l'éclairent. Il y a longtemps, convenons-en, que les textes du *Corpus Aristotelicum* ne se lisent plus avec profit et ne peuvent plus raisonnablement se lire sans ce moyen de racheter ce qu'une simple version en langue moderne laisse immanquablement d'indécis, d'ambigu et, en somme, d'imparfait.

On voudra bien se souvenir que les notes jointes à notre traduction, quoique nombreuses et parfois longues, ne sont que des notes explicatives. Elles n'ont pas et ne peuvent avoir la prétention d'un véritable commentaire. Dès l'Antiquité, le nombre et le volume des commentaires consacrés aux *C* sont tels, et s'y est ajoutée, depuis lors, une telle masse d'études qu'on ne saurait d'ailleurs aujourd'hui en fournir la synthèse critique ou la somme dans un espace comme celui dont nous disposons, si généreux soit-il. Ce qu'on donne à lire ici sous forme de notes représente donc un choix de remarques particulières. Ce choix a été dicté par le seul besoin de comprendre un texte problématique et laisse donc de côté les interprétations générales, anciennes ou récentes, auxquelles les théories exposées peuvent donner lieu. En revanche, tous les principaux problèmes de compréhension ont été signalés, qu'ils viennent du texte lui-même ou de sa comparaison avec d'autres textes du *Corpus Aristotelicum*. Ils sont discutés et les arguments en faveur d'une solution sont proposés de la façon la plus succincte possible. La nécessité d'être bref nous a fait prendre le parti d'omettre presque toujours les références à la littérature « secondaire » sur le sujet, qu'on trouvera, présentée globalement, dans la bibliographie. À ces références, nous avons résolument préféré celles qui renvoient aux textes parallèles appropriés du *Corpus*, car ce sont ces derniers qui commandent avant tout l'interrogation et l'interprétation des passages que nous traduisons.

Deux traits particuliers signalent par ailleurs l'orientation de notre travail. Les commentateurs, anciens et modernes, dont nous avons tiré profit ont accordé une attention très inégale aux différentes parties du texte. Tandis que les préliminaires et le chapitre sur la substance ont été matière à d'immenses discussions sans cesse reprises, la suite et spécialement les « postprédicaments » n'ont fait l'objet que d'observations plutôt clairsemées. Nous avons tâché d'être plus équitable. Il

s'ensuit que l'annotation, comparée aux commentaires habituels, paraît d'abord sélective, puis plus abondante. C'est qu'il nous a fallu, dans la première partie, débarrasser l'essentiel de l'accessoire et, dans la seconde, ajouter souvent l'essentiel à l'accessoire.

D'autre part, les commentateurs ont traditionnellement vu dans notre texte un traité des « catégories ». Ils y ont cherché en particulier une « théorie » de la substance et se sont donc beaucoup préoccupés d'un arrière-plan « ontologique » et de doctrines susceptibles d'être comparées à celles de la *Métaphysique*. Notre optique est différente. Pour des raisons déjà exposées, nous plaçons franchement notre texte dans l'orbite des travaux qui, comme les *Topiques*, sont consacrés à la méthode dialectique. Les notes qui accompagnent la traduction sont inspirées en conséquence. Elles éclairent sur différents points la parenté de notre texte avec les préoccupations des *Topiques* et, sur les mêmes points ou sur d'autres, elles montrent ensemble les différences et la compatibilité des thèses énoncées dans notre traité avec celles de la *Métaphysique* (Δ, Z ou Λ). En d'autres termes, elles défendent une exégèse « concordiste » des textes réputés aristotéliciens.

ABRÉVIATIONS

ANRW (II, 36, 2) = *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, t. II, 36, 2, Berlin, 1987.

DPhA = *Dictionnaire des philosophes antiques*, publié sous la direction de R. Goulet, 3 vol. parus, Paris, 1994-

Hülser = K. Hülser, *Die Fragmente zur Dialektik der Stoiker. Neue Sammlung der Texte mit deutscher Übersetzung und Kommentar*, 4 vol., Stuttgart, 1987-1988.

Moraux, *Der Aristotelismus* = P. Moraux, *Der Aristotelismus bei den Griechen von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias*, 2 vol., Berlin-New York, 1973-1984.

Moraux, *Les listes anciennes* = P. Moraux, *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*, Louvain, 1951.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

Il n'est possible, ni utile, de recenser de façon exhaustive l'ensemble des travaux qui, en tout ou en partie, ont été consacrés aux *C*. Pour les plus anciens, on se reportera aux enquêtes de M. SCHWAB, *Bibliographie d'Aristote*, Paris, 1896 [réimpr. New York, 1967], spécialement, p. 51-129. Une sélection extrêmement soignée des travaux des deux derniers siècles se trouve dans D. O'BRIEN, « Bibliographie annotée des études principales sur les *Catégories* d'Aristote : 1794-1975 » dans *Concepts et catégories dans la pensée antique*. Études publiées sous la direction de Pierre Aubenque, Paris, 1980, p. 1-22. Plus récemment, dans sa traduction commentée (voir ci-dessous), K. Œhler (p. 143-182) a dressé une liste de près de huit cents titres, qui inclut, il est vrai, un grand nombre de travaux ne touchant qu'incidemment à *C*, en ce compris plus de deux cent quarante études consacrées à l'histoire de la théorie des catégories après Aristote. Cette liste, en 1989, a été encore étoffée et mise à jour par M. Zanatta (p. 271-298), dans sa propre traduction commentée (voir ci-dessous). Les titres qui forment notre sélection sont ceux qui nous paraissent les plus significatifs. La rubrique « Études » recense en priorité des publications parues durant le dernier demi-siècle.

Éditions critiques du texte grec[1]

Aristotelis opera, ex recensione Immanuelis Bekkeri, Ed. Academia regia Borussica, t. I, Berlin, 1831 (Editio altera quam curavit Olof Gigon, Berlin, 1960), p. 1-15.

Aristotelis Organon graece, novis codicum auxiliis adiutus, scholiis ineditis et commentario instruxit Theodorus Waitz, Pars prior, Leipzig, 1844 (Réimpression, Aalen, 1965), p. 81-122. — Texte reproduit en grande partie en regard de la traduction anglaise de Cooke (voir ci-dessous).

Aristotelis Categoriae et liber De interpretatione, recognovit brevique adnotatione critica instruxit L. Minio-Paluello (OCT), Oxford, 1949 (Réimpression, Oxford, 1956), p. 3-45. — Le texte de cette édition est reproduit en regard de la traduction italienne de Zanatta et de la traduction allemande de Zekl (voir ci-dessous).

Témoignage sur papyrus

[TURNER E.G.,] *The Oxyrhynchus Papyri*, Part XXIV, Edited with Translation and Notes by E. Lobel, C.H. Roberts, E.G. Turner and J.W.B. Barnes, Londres, 1957, p. 126-129 ; repris dans *Corpus dei papiri filosofici greci e latini. Testi e lessico nei papiri di cultura greca e latina, Parte I : Autori Noti vol. I**, Florence, 1989, p. 256-261.

Versions anciennes et médiévales imprimées

Versions latines : MINIO-PALLUELLO L., *Aristoteles Latinus*, I, 1-5, *Categoriae vel Praedicamenta. Translatio Boethii, Editio composita, Translatio Guillelmi de Moer-*

1. Pour les premières éditions modernes, voir *supra*, p. CLXXII, n. 4. L'édition la plus autorisée avant le travail de Bekker était celle de Julius Pacius, *Aristotelis Stagiritae Peripateticorum principis Organum*, Ed. secunda, Francfort, 1597 [Réimpression, Hildesheim, 1967], p. 37-84.

beka, Lemmata e Simplicii commentario decerpta, Pseudo-Augustini Paraphrasis Themistiana, Bruges-Paris, 1961.

Version arménienne : CONYBEARE C., *A collation with the Ancient Armenian Versions of the Greek Text of Aristotle's Categories, De Interpretasione, De Mundo, De Virtutibus et Vitiis and Porphyry's Introduction, Anecdota Oxoniensia.* Vol. I-Part VI, Oxford 1892, p. 106-154.

Versions syriaques : GEORR KH., *Les Catégories d'Aristote dans leurs versions syro-arabes*, Édition de textes précédée d'une étude historique et critique et suivie d'un vocabulaire technique, Préface de M.L. Massignon, Beyrouth, 1948, p. 33-108 (version de Jacques d'Édesse) et FURLANI G., « Le *Categorie* e gli *Ermeneutici* di Aristotele nella versione siriaca di Giorgio delle Nazioni », *Memorie della Classe di Scienze morali e storiche dell'Accademia dei Lincei*, 5, 1933, p. 9-45.

Version arabe : BOUYGES M., *Averroès. Talkhiç kitab al-maqoulat*, Texte arabe inédit, publié avec une recension nouvelle du *Kitab al-maqoulat* (*Catégories*) *d'Aristote* (« Bibliotheca Arabica Scholasticorum, série arabe », 4), Beyrouth, 1932 ; DANECHE PAJUH N.N.T., *Mantiq ibn al-Muqaffa*, Téhéran, 1978, p. 9-24 (compendium). Le Commentaire moyen d'Averroès est lui-même traduit en anglais : *Averroes' Middle commentaries on Aristotle's Categories and De Interpretatione*, transl. with notes & introd. by C.E. Butterworth, [Princeton, 1984] South Bend, 1998.

Commentaires anciens

Porphyrii Isagoge et in Aristotelis Categorias commentarium edidit A. Busse dans *Commentaria in Aristotelem Graeca* (= *CAG*), IV, 1, Berlin 1887. — [Nouvelle édition et traduction française par R. Bodéüs à paraître aux Belles Lettres]. Traduction anglaise : *Porphyry. On*

Aristotle's Categories, Translated by Steven K. Strange, New York, 1992.

Dexippi Philosophi Platonici in Aristotelis Categorias dubitationes et solutiones edidit A. Busse dans *CAG*, IV, 2, Berlin, 1888. — [Nouvelle édition et traduction française par Georges Leroux, à paraître aux Belles Lettres]. Traduction anglaise : *Dexippus. On Aristotle's Categories*, Translated by J. Dillon, Londres, 1990.

Ammonii in Aristotelis Categorias commentarium edidit A. Busse dans *CAG*, IV, 4, Berlin, 1895. — Traduction française par Y. Pelletier (voir, ci-dessous, rubrique « Traductions en langues modernes »). Traduction anglaise : *Ammonius. On Aristotle Categories*, Translated by S.M. Cohen and G.B. Matthews, Londres, 1991.

Simplicii in Aristotelis Categorias commentarium edidit C. Kalbfleisch dans *CAG*, VIII, Berlin, 1907. — Traduction française en cours : *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, traduction commentée sous la direction de Ilsetraut Hadot (Collection « Philosophia Antiqua »), Fasc. I et III, Leyde, 1990 ; fasc. II par C. Luna (coll. Anagôgê), Paris, 2001. Traduction latine : *Simplicius. Commentaire sur les Catégories d'Aristote. Traduction de Guillaume de Moerbeke*, Édition critique par A. Pattin, 2 vol., I (en collaboration avec W. Stuyven), Louvain-Paris, 1971 ; II (en collaboration avec W. Stuyven et C. Steel), Leyde, 1975.

Olympiodori prolegomena et in Aristotelis Categorias commentarium edidit A. Busse dans *CAG*, XII, 1, Berlin, 1902.

Philoponi (olim Ammonii) in Aristotelis Categorias commentarium edidit A. Busse dans *CAG*, XIII, 1, Berlin, 1898.

Eliae [Davidis] in Porphyrii Isagogen et Aristotelis Categorias commentaria edidit A. Busse dans *CAG*, XVIII, 1, Berlin, 1900.

Boethii in Categorias Aristotelis libri IV dans *Patrologia Latina* (ed. J.P. Migne), t. 64, Paris, 1891.

Arethas of Caesarea's Scholia on Porphyry's « Isagoge » and Aristotle's « Categories » (codex Vaticanus Urbinas Graecus, 35) [en grec], A critical edition by M. Share (« Corpus Philosophorum Medii Aevi, Commentaria in Aristotelem Byzantina », 1), Athènes-Paris-Bruxelles, 1994.

Traductions (annotées ou commentées) dans les principales langues modernes[1]

En langue française[2] :

Logique d'Aristote, traduite en français pour la première fois et accompagnée de notes perpétuelles par Jules Barthélemy Saint-Hilaire, t. I, Paris, 1844, p. 53-132.

Aristote, Organon. I Catégories, II De l'interprétation, traduction nouvelle et notes par Joseph Tricot (Collection « Bibliothèque des textes philosophiques »), Paris, 1936 (nouvelle édition, Paris, 1969), p. 1-76.

Les attributions (*Catégories*), *le texte aristotélicien et les* Prolégomènes *d'Ammonios d'Hermeias* (sic), présentés, traduits et annotés par Yvan Pelletier (« Collection d'études anciennes » et « Collection Noêsis »), Montréal-Paris, 1983, p. 23-68.

1. Les traductions en langues modernes, accompagnées de notes plus ou moins abondantes et assorties parfois d'un véritable commentaire, se recommandent aussi en fonction de l'importance de cet appareil explicatif. À cet égard, les publications les plus instructives sont celle de Œhler, dont s'inspire largement le commentaire de Zanatta, secondairement celle de Ackrill. L'édition critique de Waitz, citée cidessus, est aussi accompagnée d'un riche commentaire, mais un peu vieilli.

2. La première de ces traductions est aujourd'hui inutilisable. Celle de Tricot a pour base le texte grec de Waitz et celle de Pelletier, le texte de Minio-Paluello.

En langue allemande :

Aristoteles Organon, übersetzt und erläutert von Eugen Rolfes, t. I (Collection « Philosophische Bibliothek », Bd. 8), Leipzig, 1920 (réimpression *Aristoteles. Philosophische Schriften*, I, Hambourg, 1995).

Aristoteles. Die Lehrschriften, herausgegeben, übertragen und in ihrer Entstehung erläutert von Dr Paul Gohlke, t. II, 1, Paderborn, 1951.

Aristoteles Werke, in deutscher Übersetzung, begründet von Ernst Grumach, herausgegeben von Hellmut Flashar, t. I, 1, *Aristoteles Kategorien*, übersetzt und erläutert von Klaus Œhler, Berlin, 1984 (2e édition, Berlin, 1986).

Aristoteles Organon, t. II, *Aristoteles Kategorien. Hermeneutik oder vom sprachlichen Ausdruck...*, herausgegeben, übersetzt, mit Einleitungen und Anmerkungen versehen von Hans Günter Zekl (Collection « Philosophische Bibliothek », Bd. 493), Hambourg, 1998.

En langue anglaise :

The Works of Aristotle, Translated into English under the editorship of W.D. Ross, t. I, *Categoriae and De Interpretatione*, by E.M. Edghill, Oxford, 1928 (Nouvelle édition, Oxford, 1963 ; traduction revue dans *The Complete Works of Aristotle. The Revised Oxford Translation*, Ed. by Jonathan Barnes, Princeton, 1984).

Aristotle, the Categories, on Interpretation [par Harold P. Cooke], *Prior Analytics* [par Hugh Tredennick] (« Loeb Classical Library »), Londres-Cambridge (Mass.), [1938] 1973.

Aristotle's 'Categories' and 'De interpretatione', Translated with Notes by John Lloyd Ackrill (Collection « Clarendon Aristotle Series »), Oxford, [1963] 1974.

Aristotle's Categories and Propositions (*De Interpretatione*), with Commentaries and Glossary by H.G. Apostle, Grinnwell (Iowa), 1980.

En langue italienne :

Aristotele. Organon, introduzione, traduzione e note di Giorgio Colli (Collection « Classici della filosofia » 1), Turin, 1955.

Aristotele. Le Categorie, traduzione, introduzione, commento di Domenico Pesce (Collection « Studium sapientiae, testi filosofici commentati »), Padoue, 1966 (2e édition revue, 1967).

Aristotele. Le Categorie, introduzione, traduzione e commento di Marcello Zanatta (Collection « Classici della BUR »), Milan, 1989.

Études

1. Sur l'ensemble du traité et la question de l'authenticité

Bodéüs R., « Sur l'unité stylistique du texte des *Catégories* d'Aristote » dans *Aristotelica Secunda* (Mélanges offerts à Christian Rutten, publiés sous la direction d'A. Motte et de J. Denooz), Liège, 1995, p. 141-154.

Bonitz H., « Über die Kategorien des Aristoteles » dans *Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, Phil.-hist. Klasse, 10, 4, Vienne, 1853, p. 591-645.

Brunschwig J., « Les *Catégories* » dans DPhA I, 1994, p. 491-493.

Duhot J.-J., « L'authenticité des *Catégories* », RPhA, 12 (1994), p. 109-124.

Dumoulin B., « Sur l'authenticité des *Catégories* d'Aristote » dans P. Aubenque (éd.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, 1980, p. 23-32.

Dupréel E., « Aristote et le traité des *Catégories* » dans AGPh, 22 (1909), p. 230-251.

Frede M., « Titel, Einheit und Echtheit der aristotelischen Kategorienschrift » dans *Zweifelhaftes im Corpus Aristotelicum*, Studien zu einigen Dubia. Akten des 9. Symposium Aristotelicum, Hrsg. v. P. Moraux und J. Wiesner, Berlin-New York, 1983, p. 1-29. Repris en anglais dans *Essays in Ancient Philosophy*, Minneapolis, 1987, p. 11-28.

GRAESER A., « Aspekte der Ontologie in der Kategorienschrift » dans *Zweifelhaftes im Corpus Aristotelicum*, Studien zu einigen Dubia. Akten des 9. Symposium Aristotelicum, Hrsg. v. P. Moraux und J. Wiesner, Berlin-New York, 1983, p. 30-56.

HUSIK I., « On the *Categories* of Aristotle », PhR, 13 (1904), p. 514-528.

HUSIK I., « The Authenticity of Aristotle's *Categories* », JPh, 36 (1939), p. 427-431.

HUSIK I., « The *Categories* of Aristotle » dans *Philosophical Essays in honor of Edgar Arthur Singer Jr.*, Ed. by F.P. Clarke and M.C. Nahm, Philadelphia, 1942, p. 317-334. Reproduit dans Husik I., *Philosophical Essays, Ancient, Mediaeval, and Modern*, Ed. by M.C. Nahm and L. Strauss, Oxford, 1952, p. 96-112.

MENN S., « Metaphysics, Dialectic and the *Categories* », RMM, 100 (1995), p. 311-337.

MERLAN Ph., « Zur Erklärung der dem Aristoteles zugeschriebenen Kategorienschrift », *Philologus*, 89 (1934), p. 35-53.

OWEN G.E.L., « Logic and Metaphysics in Some Earlier Works of Aristotle » dans *Aristotle and Plato in the Mid-Fourth Century*, Ed. by I. Düring and G.E.L. Owen, Göteborg, 1960, p. 163-190.

de RIJK L.M., « The Authenticity of Aristotle's *Categories* », *Mnemosyne*, 4 (1951), p. 129-159.

ROSS W.D., « The Authenticity of Aristotle's *Categories* », JPh, 36 (1939), p. 427-433.

ROUTILA L., « Über die "beiden" Fassungen der Kategorienlehre des Aristoteles », *Ajatus*, 29 (1967), p. 62-78.

RUTTEN Chr., « Stylométrie des *Catégories* » dans *Aristotelica* (Mélanges offerts à M. de Corte), Bruxelles-Liège, 1985, p. 315-336.

TRENDELENBURG Fr.A., *De Aristotelis Categoriis*, prolusionem academicam scripsit Fr.A. T., Berlin, 1833.

2. Sur les « Antéprédicaments » (chap. 1-3), en partie ou en tout.

ANTON J.P., « The Meaning of ὁ λόγος τῆς οὐσίας in *Categories* 1 a 1-2 and 7 », *The Monist*, 52 (1968), p. 252-267. Repris dans J.P. ANTON, *Categories and Experience.*

Essays on Aristotelian Themes, Dowling College Press, 1996, p. 61-85.

ANTON J.P., « On the meaning of "Kategoria" in Aristotle's *Categories* » dans *Essays in Ancient Greek Philosophy*, Vol. V, Ed. A. Preuss and J.P. Anton, Albany (New York), 1992, p. 3-18. Repris dans J.P. ANTON, *Categories and Experience* (déjà cité), p. 175-202.

BODÉÜS R., « En relisant le début des *Catégories*. L'expression λόγος τῆς οὐσίας », REG, 109 (1996), p. 709-718.

JONES B., « An Introduction to the First Five Chapters of Aristotle's Categories », *Phronesis*, 20 (1975), p. 146-172.

PELLETIER Y., « Le propos et le proème des *Attributions* (*Catégories*) d'Aristote », LThPh, 43 (1987), p. 31-47.

SURDU A., « Interprétation symbolique des premiers chapitres des *Catégories* d'Aristote », *Revue roumaine des sciences sociales* (*Série de philosophie et logique*), 15 (1971), p. 235-248.

USHIDA N., « Studies of the *Categories*, 1a1-3b23, with references to the *Topics* », *Report of the Keio Institute of cultural and linguistic Studies*, Tokyo, 1982, p. 201-227.

VUILLEMIN J., *De la Logique à la Théologie : Cinq Études sur Aristote*, Paris, 1967, p. 44-125.

WEDIN M.V., « The strategy of Aristotle's *Categories* », AGPh, 79 (1997), p. 1-26.

2.a. L'homonymie (cf. 1 a 1-6).

ANTON J.P., « The Aristotelian Doctrine of Homonyma in the *Categories* and Its Platonic Antecedents », JHPh, 6 (1968), p. 315-326. Repris dans ANTON J. P., *Categories and Experience. Essays on Aristotelian Themes*, Dowling College Press, 1996, p. 87-114.

BARNES J., « Homonymy in Aristotle and Speusippus », CQ, 21 (1971), p. 65-80.

HINTIKKA J., « Aristotle and the Ambiguity of Ambiguity », *Inquiry*, 2 (1959), p. 137-151.

HINTIKKA J., « Different Kinds of Equivocation in Aristotle », JHPh, 9 (1971), p. 368-371.

HINTIKKA J., « Semantical Games, The Alleged Ambiguity of "IS" and Aristotelian Categories », *Synthese*, 54 (1983), p. 443-468.

HIRSCHBERGER J., « Paronymie und Analogie bei Aristoteles », PhJ, 68 (1960), p. 191-203.
IRWIN T.H., « Homonymy in Aristotle », RMeta, 34 (1981), p. 523-554.
NARCY M., « L'homonymie entre Aristote et ses commentateurs néo-platoniciens », EPh, n. s. 35 (1981), p. 35-52.
TARÁN L., « Speusippus and Aristotle on Homonymy and Synonymy », *Hermes*, 106 (1978), p. 73-99.

2.b. L'inhérence et la prédication (cf. 1 a 20 et sqq.)[1].

AUBEL M. van, « Accident, catégories et prédicables dans l'œuvre d'Aristote », RPhL, 61 (1963), p. 361-401.
BÄRTHLEIN K., « Zur Entstehung der aristotelischen Substanz-Akzidenz-Lehre », AGPh, 50 (1968), p. 196-253.
CHEN Chung-Hwan, « On Aristotle's Two Expressions : καθ' ὑποκειμένου λέγεσθαι and ἐν ὑποκειμένῳ εἶναι. Their Meaning in *Cat.* 2, 1 a 20-b 9 and the Extension of this Meaning », *Phronesis*, 2 (1957), p. 148-159.
COHEN S. M., « "Predicable of" in Aristotle's *Categories* », *Phronesis*, 18 (1973), p. 69-70.
DUERLINGER J., « Predication and Inherence in Aristotle's *Categories* », *Phronesis*, 15 (1970), p. 179-203.
FRITZ K. von, « Once more on καθ' ὑποκειμένου and ἐν ὑποκειμένῳ », *Phronesis*, 3 (1958), p. 72-73.
KAHN Ch.H., « Questions and Categories » dans *Questions*, Ed. by H. Hiz (« Synthese Language Library. Texts and Studies in Linguistics and Philosophy », Vol. I), Dordrecht-Boston 1978, p. 227-278.
KUNKEL J.C., « A New Look at Non-Essential Predication in the Categories », *The New Scholasticism*, 45 (1971), p. 110-116.
MATTHEWS G.B., « The Enigma of *Categories* 1 a 20ff and Why it Matters », *Apeiron*, 22 (1989), p. 91-104.
OKABE M., « An Interpretation of Chapter 2 of the *Categories* », JCS, 30 (1982), p. 44-55 [en japonais, résumé en anglais].
ROHR M.D., « Aristotle on the Transitivity of Being said of », JHPh, 16 (1978), p. 379-385.

1. Voir aussi section 4.b., substance et prédication.

THOMPSON M., « On Aristotle's Square of Opposition », PhR, 62 (1953), p. 251-265.

WEDIN M.V., « "Said of" and "predicated of" in the *Categories* », *Philosophical Research Archives*, 5 (1979), p. 23-34.

2.c. L'inhérence et les propriétés non substantielles.

ALLEN R.E., « Individual Properties in Aristotle's *Categories* », *Phronesis*, 14 (1969), p. 31-39.

AMAGASAKI T., « On the individual properties in Aristotle's *Categories* », JCS, 27 (1979), p. 29-38 [en japon., rés. en angl.].

ANNAS J., « Individuals in Aristotle's *Categories*. Two Queries », *Phronesis*, 19 (1974), p. 146-152.

BARNES K.T., « Aristotle on identity and its problems », *Phronesis*, 22 (1977), p. 48-62.

GEORGIADES C., « The Individual Thing and Its Properties in Aristotle », *Dialectic and Humanism*, 4 (1977), p. 157-167.

GILL M.L., « Aristotle on the individuation of changes », AncPhil, 4 (1984), p. 9-22.

GRANGER H., « A defense of the traditional position concerning Aristotle's non-substantial particulars », CJPh, 10 (1980), p. 593-606.

HEINAMAN R., « Non-substantial Individuals in the *Categories* », *Phronesis*, 26 (1981), p. 295-307.

HETHERINGTON S.C., « A note on inherence », AncPhil, 4 (1984), p. 218-221.

JONES B., « Individuals in Aristotle's "Categories" », *Phronesis*, 17 (1972), p. 107-123.

JONES J.R., « Are the Qualities of Particular Things Universal or Particular ? », PhR, 58 (1949), p. 152-170.

OWEN G.E.L., « Inherence », *Phronesis*, 19 (1965), p. 97-105. Repris dans *Logic, Science and Dialectic*, Collected papers in Philosophy, Ed. by M.C. Nussbaum, Ithaca, 1986, p. 252-258.

SCALTSAS T., « Numerical vs qualitative identity of properties in Aristotle's *Categories* », *Philosophia*, 10-11 (1980-81), p. 328-345.

WEDIN M.V., « Non-substantial individuals », *Phronesis*, 38 (1993), p. 37-65.

3. Sur la doctrine des « catégories » (chap. 4 et textes parallèles).

ANTON J.P., « Some Observations on Aristotle's Theory of Categories », *Diotima*, 3 (1975), p. 66-81. Repris dans J.P. Anton, *Categories and experience* (déjà cité), p. 153-174.

APELT O., « Die Kategorienlehre des Aristoteles », Chapitre III de *Beiträge zur Geschichte der griechischen Philosophie*, Leipzig, 1891, p. 101-216.

AUBENQUE P., « Aristote et le langage », *Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines d'Aix* (Série classique), 1967, p. 85-105.

BADAREU D., « Les Catégories d'Aristote », *Revue roumaine des sciences sociales*, (Série de philosophie et logique), 8 (1964), p. 127-142 et 243-64.

BÄRTHLEIN K., « Zur Aristotelischen Kategorienlehre », PhRd-schau, 33 (1986), p. 281-291.

BAUMER M.R., « Chasing Aristotle's categories down to the tree of grammar », *Journal of Philosophical Research*, 18 (1993), p. 341-349.

BENVENISTE É., *Problèmes de linguistique générale*, Paris, 1966, p. 63-74 (« Catégories de pensée et catégories de langue »).

BERKA K., « Über einige Probleme der Interpretation der aristotelischen Kategorienlehre », *Acta Antiqua*, 8 (1960), p. 35-43.

BERRY K.K., « The Relation of the Aristotelian Categories to the Logic and Metaphysics », *The New Scholasticism*, 14 (1940), p. 406-411.

BLACKWELL R.J., « The Methodological Function of the Categories in Aristotle », *The New Scholasticism*, 31 (1957), p. 526-537.

BODÉÜS R., « Aux origines de la doctrine aristotélicienne des catégories », RPhA, 3 (1984), p. 121-137.

CALVO T., « Releyendo a Aristóteles : ¿ Qué, y de qué, son por sí las categorias ? », *Revista de filosofía*, 8 (1995), p. 75-84.

CAVINI W., « Categorie e predicazione in Aristotele », *Annali dell'Istituto di Filosofia di Firenze*, 1 (1979), p. 1-16.

CHRONIS N., *Τὸ πρόβλημα τῶν κατηγοριῶν ἐν τῇ φιλοσοφίᾳ τοῦ 'Αριστοτέλους*, Athènes, 1975.

COTÉ A., « Le nombre des catégories aristotéliciennes », LThPh, 20 (1964), p. 165-175.

DONALDSON J., « Aristotle's *Categories* and the *Organon* », *Annual Proceedings of the American Catholic philosophical Association*, 46 (1972), p. 149-156.

EBERT T., « Gattungen der Prädikate und Gattungen des Seienden bei Aristoteles. Zum Verhältnis von Kat. 4 und Top. I 9 », AGPh, 47 (1985), p. 113-138.

EDEL A., « Aristotle's Categories and the Nature of Categorial Theory », RMeta, 29 (1975/76), p. 45-65.

FEIBLEMAN J.K., « On the Topics and Definitions of the Categories », PhilosQ, 4 (1954), p. 45-59.

FREDE M., « Categories in Aristotle » dans *Studies in Aristotle*, Ed. by D.J. O'Meara (*Studies in Philosophy and the History of Philosophy*, Vol. 9), Washington, 1981, p. 1-24. Repris dans *Essays in Ancient Philosophy* (déjà cité), p. 29-48.

FRITZ K. von, « Der Ursprung der aristotelischen Kategorienlehre », AGPh, 40 (1931), p. 449-496.

FRITZ K. von, « Zur aristotelischen Kategorienlehre », *Philologus*, 90 (1935), p. 244-248.

GARVER N., « Notes for a Linguistic Reading of the *Categories* » dans *Ancient Logic and Its Modern Interpretations*, Ed. by J. Corcoran, Dordrecht, 1974, p. 27-32.

GERCKE A., « Ursprung der aristotelischen Kategorien », AGPh, 4 (1891), p. 424-441.

GILLESPIE C.M., « The Aristotelian Categories », CQ, 19 (1925), p. 75-84. Repris dans *Articles on Aristotle*, Vol. III, Ed. by J. Barnes, M. Schofield and R. Sorabji, Londres, 1979, p. 11-32.

GRAESER A., « Probleme der Kategorienlehre des Aristoteles », StudPhil, 37 (1977), p. 59-81.

GUARIGLIA O.N., « Las Categorias En los *Topicos* de Aristoteles », *Cuadernos de Filosofia*, 17 (1977), p. 43-68.

GUARIGLIA O.N., « El caracter original de las categorias en los *Topicos* de Aristoteles », JHPh, 19 (1981), p. 1-20.

HARTMANN H., « Der Begriff der Kategorie bei Aristoteles » dans *Τεσσαρακονταετηρὶς Θεοφίλου Βορέα*, II, Athènes, 1940, p. 183-203.

KAPP E., « Die Kategorienlehre in der aristotelischen Topik » (Habilitationsschrift Munich 1920) publié pour la pre-

mière fois dans *Ausgewählte Schriften*, Hrsg. von H. und I. Diller, Berlin, 1968, p. 215-253.

LUGARINI L., « Il problema delle categorie in Aristotele », *Acme*, 8 (1955), p. 3-107.

MALCOLM J., « On the Generation and Corruption of the Categories », RMeta, 33 (1981), p. 662-681.

MALPAS J.E., « Kategoriai and the Unity of Being », *The Journal of Speculative Philosophy*, 4 (1990), p. 13-36.

MANSION S., « Notes sur la doctrine des catégories dans les *Topiques* » dans *Aristotle on Dialectic : the Topics*, Ed. by G.E.L. Owen, Oxford, 1968, p. 189-201.

MATTHEN M., « The *Categories* and Aristotle's Ontology », *Dialogue*, 17 (1978), p. 228-243.

MATTHEWS G.B. et COHEN S.M., « The One and the Many », RMeta, 21 (1968), p. 630-655.

MORAVCSIK J.M.E., « Aristotle's Theory of Categories » dans *Aristotle. A Collection of Critical Essays*, Ed. by J.M.E. Moravcsik, Londres-Melbourne, 1968, p. 125-145.

MORRISON D., « The taxonominal interpretation of Aristotle's *Categories*. A criticism » dans *Essays on Ancient Greek Philosophy*, vol. V, Ed. by A. Preuss and J.P. Anton, Albany, 1992, p. 19-46.

NEGRO C., *La dottrina delle categorie nell'omonimo trattato aristotelico*, Pavie, 1952.

NEGRO C., « Note per una definizione del concetto di categoria in Aristotele, *Categ*. 1-5 » dans *Miscellanea Adriano Gazzana*, vol. II, Milan, 1960, p. 5-22.

NOVAK M., « Toward Understanding Aristotle's Categories », *Philosophy and Phenomenological Research*, 26 (1965/66), p. 117-123.

ŒHLER K., « Peirce contra Aristotle. Two Forms of the Theory of Categories » dans *Proceedings of the C.S. Peirce Bicentennial International Congress*, Ed. by K.L. Ketner, J.M. Ransdell, C. Eisele, M.H. Fisch, Ch.S. Hardwick, Texas Tech University Press, 1981, p. 335-342.

ŒHLER K., « Peirce als Interpret der Aristotelischen *Kategorien*. Zur Bedeutung des Ausdruckes "ta legomena" in *Cat.*, 2, 1 a 16 und 4, 1 b 25 » dans *Semiosis, Internationale Zeitschrift für Semiotik*, 36/37 (Festschrift für Max Bense), Baden-Baden, 1985, p. 45-54.

OWENS J., « Aristotle on Categories », RMeta, 14 (1960),

p. 73-90. Repris dans OWENS J., *Aristotle*. The collected papers, Ed. by J.R. Catan, New York, 1981, p. 14-22.

PATZIG G., « Bemerkungen zu den Kategorien des Aristoteles » dans *Einheit und Vielheit* (Festschrift für C.F.v. Weizsäcker zum 60. Geburtstag), Hrsg. von E. Scheibe und E. Süßmann, Göttingen, 1973, p. 60-76.

REALE G., « Filo conduttore grammaticale e filo conduttore ontologico nella deduzione delle categorie aristoteliche », *Rivista di filosofia neoscolastica*, 49 (1957), p. 423-458.

REISINGER K., « Kategorien und Seinsbedeutung bei Aristoteles » dans *Sein und Geschichte* (K.-H. Volkmann-Schluck zum 60. Geburtstag), Francfort, 1974, p. 37-52.

de RIJK L.M., *The Place of the Categories of Being in Aristotle's Philosophy*, Assen, 1952.

ROSS W.D., *Aristotle's Metaphysics*, Vol. I, Oxford, 1924, p. 82-93 (« The Categories »).

SCHILFGAARDE P. van, « Les catégories d'Aristote », RMM, 68 (1963), p. 257-267.

SCHLÜTER H., *Untersuchungen zur Lehre von den Kategorien vor und bei Aristoteles*, Diss., Göttingen, 1954.

SCHUSSLER I., « Sprache und Logos. Die Entdeckung der Kategorien in der *Kategorienschrift* des Aristoteles », *Prima Philosophia*, 1 (1988), p. 398-419.

SCHUTZE A., *Die Kategorien des Aristoteles und der Logos*, Stuttgart, 1972.

SCHUPPE E.J.W., *Die aristotelischen Kategorien*, Berlin, 1871.

STAHL G., « Categorias aristotelicas y categorias intensionales », *Theoria*, 4, 11 (1989), p. 461-469.

STOUGH Ch., « Language and Ontology in Aristotle's *Categories* », JHPh, 10 (1972), p. 261-272.

THORP J.W., « Aristotle's Use of Categories », *Phronesis*, 19 (1974), 238-256.

TRENDELENBURG Fr.A., *Geschichte der Kategorienlehre. Zwei Abhandlungen. I : Aristoteles Kategorienlehre. II : Die Kategorienlehre in der Geschichte der Philosophie*, Berlin, 1846.

VOLLRATH E., *Studien zur Kategorienlehre des Aristoteles*, Ratingen, 1969.

WESOLY M., « Zur semantischen Interpretation der aristotelischen Kategorien », *Symbolae Philologorum Posnaniensium*, 6 (1983), p. 57-72.

WESOLY M., « Verso un'interpretazione semantica delle categorie di Aristotele », *Elenchos*, 5 (1984), p. 103-140.

WITTEN R., *Die Kategorien des Aristoteles*, Diss., Rostock, 1903.

WURM K., *Substanz und Qualität*, Berlin, 1973, p. 60-72.

ZEMB J.M., « Prédicaments, postprédicaments et/ou prédicables, "catégories" thématiques, rhématiques ou phématiques ? » dans *Aristotelica Secunda* (Mélanges offerts à Ch. Rutten), Liège, 1996, p. 365-374.

ZILLGENZ G., « De praedicamentorum quae ab Aristotele auctore categoriae nominabantur fonte atque origine » dans *Festschrift für Ludwig Urliche*, Würzburg, 1880, p. 83-105.

ZOH J., « On Aristotelian Categories », *Pensée* (Séoul), 7 (1981), p. 15-29.

4. Sur la substance (chap. 5 et textes apparentés).

4.a. Substance première et substance seconde.

BODÉUS R., « Sur un passage corrompu des *Catégories* d'Aristote », *Philologus*, 141 (1997), p. 39-45.

CHEN Chung-Hwan, « Aristotle's Theory of Substance in the *Categories* as the Link between the Socratic-Platonic Dialectic and His Own Theory of Substance in Books Z and H of the *Metaphysics* » dans *Atti del XII congresso internazionale di filosofia*, Vol. 9, Florence, 1960, p. 35-40.

COLLIN F., « The concept of substance in the *Categories* and the *Physics* », *Danish Yearbook of Philosophy*, 11 (1974), p. 72-119.

DANCY R.M., « On Some of Aristotle's First Thoughts about Substances », PhR, 84 (1975), p. 338-373.

DEVEREUX D.T., « The primacy of ousia : Aristotle's debt to Plato » dans *Platonic investigations*, Ed. by V.D.J. O'Meara, Washington, 1985, p. 219-246.

DEVEREUX D.T., « Inherence and Primary Substance in Aristotle's *Categories* », AncPhil, 12 (1992), p. 113-131.

DRISCOLL J., « The platonic ancestry of primary substance », *Phronesis*, 24 (1979), p. 253-269.

DRISCOLL J., « ΕΙΔΗ in Aristotle's Earlier and Later Theories of Substance » dans *Studies in Aristotle*, Ed. by V.D.J. O'Meara, Washington, 1981, p. 129-159.

DUMOULIN B., « L'ousia dans les *Catégories* et dans la *Métaphysique* » dans *Zweifelhaftes im Corpus Aristotelicum*, Studien zu einigen Dubia. Akten des 9. Symposium Aristotelicum, Hrsg. v. P. Moraux und J. Wiesner, Berlin-New York, 1983, p. 57-71.

DURRANT M., « Aristotle's "Second Substance" and Its Significance », *Second Order*, 2 (1973), p. 40-53.

FREDE M., « Individuen bei Aristoteles », A&A, 24 (1978), p. 16-39. Repris en anglais dans *Essays in Ancient Philosophy* (déjà cité), p. 49-71.

GEORGIADES C., « Two Conceptions of Substance in Aristotle », *The New Scholasticism*, 47 (1973), p. 22-37.

GYEKYE K., « Substance in Aristotle's *Categories* and *Metaphysics* », *Second Order*, 3 (1974), p. 61-65.

HARTER E., « Aristotle on Primary ousia », AGPh, 57 (1975), p. 1-20.

HARTMANN E., « Aristotle on the Identity of Substance and Essence », PhR, 85 (1976), p. 545-561.

HEINAMAN R., « Knowledge of Substance in Aristotle », JHS, 101 (1981), p. 63-77.

INOUE T., « Substance and inherence », JCS, 23 (1975), p. 41-54 [en japon. avec résumé en angl.].

LLOYD A.C., « Genus, Species and Ordered Series in Aristotle », *Phronesis*, 7 (1962), p. 67-79.

MANSION S., « La première doctrine de la substance. La substance selon Aristote », RPhL, 44 (1946), p. 349-369.

MANSION S., « La doctrine aristotélicienne de la substance et le Traité des *Catégories* » dans *Proceedings of the Tenth International Congress of Philosophy 1948*, Amsterdam, 1949, p. 1097-1100.

MORRISON D. « The evidence for degrees of being in Aristotle », CQ, 37 (1987), p. 382-401.

OWENS J., « Es la "substancia primera" en las *Categorias* aristotelicas (5, 2 a 11-b 6) una causa primera y un primer principio del ser ? », *Revista de Filosofia* (Mexico), 20 (1987), p. 208-211.

PRONAY A., *Untersuchungen zu "Hypokeimenon" bei Aristoteles*, Diss. Bâle, 1980.

SACHS D., « Does Aristotle have a Doctrine of Secondary Substances ? », *Mind*, 57 (1948), p. 221-225.

SHARMA Ravi-K., « A new defense of tropes ? On *Categories* 3 b 10-18 », AncPhil, 17 (1997), p. 309-315.

YAMAMOTO T., « Completeness, incompleteness. Some remarks on Aristotle's substance », JCS, 24 (1976), p. 55-66.

4.b. Substance et prédication.

ALLEN R.E., « Substance and Predication in Aristotle's *Categories* » dans *Exegesis and Argument. Studies in Greek Philosophy*, Presented to Gregory Vlastos, Ed. by E.N. Lee, A.P.D. Mourelatos, R. Rorty, Assen 1973, p. 362-373.

ANNAS J., « Aristotle on Substance, Accident, and Plato's Forms », *Phronesis*, 22 (1977), p. 146-160.

BLACKWELL R.J., « Matter as a Subject of Predication in Aristotle », *Modern Schoolman*, 33 (1955/56), p. 19-30.

BLOCH I., « Predication in Aristotle », *Philosophical Inquiry*, 1 (1978), p. 53-57.

EBERT Th., « Zur Formulierung prädikativer Aussagen in den logischen Schriften des Aristoteles », *Phronesis*, 22 (1977), p. 123-145.

HAMLYN D.W., « Aristotle on Predication », *Phronesis*, 6 (1961), p. 110-126.

LEWIS F.A., *Substance and Predication in Aristotle*, Cambridge, 1991.

MATTHEWS G.B., « Accidental Unities » dans *Language and Logos* (Studies in Ancient Greek Philosophy Presented to G.E.L. Owen), Ed. by M. Schofield and M.C. Nussbaum, Cambridge, 1982, p. 223-240.

MORAVCSIK J.M.E., « Aristotle on Predication », PhR, 76 (1967), p. 80-96.

WEIDEMANN H., « In Defence of Aristotle's Theory of Predication », *Phronesis*, 25 (1980), p. 76-87.

4.c. Théorie de la substance et catégorie de la substance.

BERTI E., « Logical and Ontological Priority among the Genera of Substance in Aristotle » dans *Kephalaion. Studies in Greek Philosophy and its Continuation* (Offered to Prof. C.J. de Vogel), Ed. by J. Mansfeld and L.M. de Rijk, Assen, 1975, p. 55-69.

BERTI E., « Il concetto di "sostanza prima" nel libro Z della *Metafisica* », *Rivista di Filosofia* (Bologna), 80 (1989), p. 3-23.

BLAQUIER C.P., « El concepto de substancia sensible en Aristóteles : Génesis histórica de la cuestión », *Sapientia* (Buenos Aires), 46 (1991), p. 51-58.

BOLTON R., « Science and the Science of Substance in Aristotle's *Metaphysics* Z » dans *Form, Matter, and Mixture*, Ed. by F.A. Lewis and R. Bolton, Oxford, 1996, p. 231-280.

BRAKAS G., *Aristotle's concept of the universal* (Collection « Studien und Materialen zur Geschichte der Philosophie »), Hildesheim, 1988.

CHEN Chung-Hwan, « Aristotle's Concept of Primary Substances in Books Z and H of the *Metaphysics* », *Phronesis*, 2 (1957), p. 46-59.

DANCY R.M., « On Some of Aristotle's Second Thoughts about Substances : Matter », *The Philosophical Review*, 87 (1978), p. 372-413.

FURTH M., *Substance, form and psyche. An Aristotelian metaphysics*, Cambridge, 1988.

GILL M.L., *Aristotle on Substance. The Paradox of Unity*, Princeton, 1989.

GRAESER A., « Aristoteles und das Problem von Substantialität und Sein », ZPhTh, 25 (1978), p. 120-141.

GRAHAM D.W., *Aristotle's two systems*, Oxford, 1987.

PIETSCH Ch., *Prinzipienfindung bei Aristoteles. Methoden und erkenntnistheoretische Grundlagen* (Collection « Beiträge zur Altertumskunde »), Stuttgart, 1992.

SCALTSAS T., *Substances and Universals in Aristotle's Metaphysics*, Ithaca-Londres, 1994.

SCALTSAS T., « Substratum, subject and substance », AncPhil, 5 (1985), p. 215-240.

SHIELDS Ch., *Order in Multiplicity. Homonymy in the philosophy of Aristotle*, Oxford, 1999.

SPELLMAN L., *Substance and Separation in Aristotle*, Cambridge, 1995.

TANNER R.G., « Form and Substance in Aristotle », *Prudentia*, 15 (1983), p. 86-108.

WEDIN M.V., *Aristotle's Theory of Substance. The 'Categories' and 'Metaphysics' Zeta*, Oxford, 2000.

5. Autres thèmes (chap. 6-15).

ANTON J.P., *Aristotle's Theory of Contrariety* (Collection « International library of psychology, philosophy and scientific method »), Londres-New York, 1957.

BABIN E., « Nature de l'ἕξις opposée à la privation proprement dite selon Aristote », LThPh, 2 (1946), p. 210-219.

BARR R.R., « The Nature of Alteration in Aristotle », *The new Scholasticism*, 30 (1956), p. 472-484.

BARTOLOMEI M.C., « Problemi concernenti l'opposizione e la contraddizione in Aristotele », *Verifiche*, 10 (1981), p. 163-193.

BELLIN N., « I diversi tipi di opposizione nelle "Categorie" di Aristotele » dans *La contraddizione*, a cura di E. Berti e autori vari, Rome, 1977, p. 33-41.

BRAGUE R., « De la disposition. A propos de diathesis chez Aristote » dans P. Aubenque (éd.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, 1980, p. 285-307.

BRANDT R., « Die Darstellung der ποιότητες παθητικαί in der Kategorien-Schrift des Aristoteles (9 a 28-10 a 10) », *Hermes*, 91 (1963), p. 499-503.

CAUJOLLE-ZASLAWSKY Fr., « Les relatifs dans les *Catégories* » dans P. Aubenque (éd.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, 1980, p. 167-195.

CRIVELLI P., « Presupposti esistenziali della negazione in Aristotele (*Cat.* 13 b 27-33 ; *De int.* 21 a 25-28) », *Annali del Dipartimento di filosofia dell'Università di Firenze*, 5 (1989), p. 45-90.

EIDE T., « Aristotelian *topos* and Greek Geometry », *Symbolae Osloenses*, 70 (1995), p. 5-21.

HOFFMANN Ph., « Les catégories "où" et "quand" chez Aristote et Simplicius » dans P. Aubenque (éd.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, 1980, p. 217-245.

HOHELUECHTER M.J., *Kontrarietät. Explikation in Auseinandersetzung mit Aristoteles*, Münster, 1988.

JACOBS W., « Aristotle and nonreferring subjects », *Phronesis*, 24 (1979), p. 282-300.

KING H.R., « Aristotle's Theory of τόπος », CQ, 44 (1950), p. 76-96.

MANZANEDO M.F., « Las seis ultimas categorias, segun Aristoteles », *Studium*, 15 (1975), p. 381-402.

MENDELL H., « Topoi on Topos : The Development of Aristotle's Concept of Place », *Phronesis*, 32 (1987), p. 206-231.

MIGNUCCI M., « Aristotle's definitions of relatives in *Cat.* 7 », *Phronesis*, 31 (1986), p. 101-127.

MORALES F., *Antikeimena : Untersuchungen zur aristotelischen Auffassung der Gegensätze*, Francfort-sur-le-Main, 1991.

MORALES F., « Relational attributes in Aristotle », *Phronesis*, 39 (1994), p. 255-274.

NARCY M., « Qu'est-ce qu'une figure ? Une difficulté de la doctrine aristotélicienne de la qualité (*Catégories*, 8, 10 b 26-11 a 14) » dans P. Aubenque (éd.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, 1980, p. 197-216.

O'BRIEN D., « Aristote et la catégorie de la quantité, division de la quantité », EPh, 1 (1978), p. 25-40.

O'BRIEN D., « Aristote : Quantité et contrariété : une critique de l'école d'Oxford » dans P. Aubenque (éd.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, 1980, p. 89-165.

PEDRAZZI M., « La quantità continua in Aristotele », *Physis*, 18 (1976), p. 64-72.

PERINETTI L.A., « Sulla relazione in Aristotele », *Aut aut*, 33 (1956), p. 236-238.

PHILIPPE M.-D., « Le relatif dans la philosophie d'Aristote », RSPT, 42 (1958), p. 689-710.

PORAWSKI R., « De Aristotelis scripto deperdito, quod De Oppositis inscriptum sit », *Meander*, 39 (1984), p. 33-49 [en polonais, résumé en latin].

ROUTILA L., « La définition aristotélicienne du temps » dans P. Aubenque (éd.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, 1980, p. 247-252.

SCHOLZ D.F., « The Category of Quantity », LThPh, 19 (1963), p. 229-256.

SEDLEY D., « Aristotelian Relativities » dans *Le style de la pensée*. Mélanges J. Brunschwig, Paris, 2001, p. 324-352.

SILLITTI G., « La concezione del pros ti e il problema degli enti astratti in Aristotele », *Elenchos*, 6 (1985), p. 357-377.

VERDENIUS W.J., « Two Notes on the *Categories* of Aristotle », *Mnemosyne*, s. 4, 1 (1948), p. 109-110.

WARNOCK M., « A Note on Aristotle, *Categories* 6 a 15 », *Mind*, 59 (1950), p. 552-554.

WEDIN M.V., « Aristotle on the existential import of singular sentences », *Phronesis*, 23 (1978), p. 179-196.

ZASLAWSKY D., « Termes, propositions, contrariété et contradiction », *L'âge de la science*, 2 (1969), p. 21-54.

6. Le traité dans la tradition jusqu'au Moyen Âge.

AUBENQUE P., « Plotin et Dexippe, exégètes des *Catégories* d'Aristote » dans *Aristotelica. Mélanges offerts à M. de Corte*, Bruxelles-Liège, 1985, p. 7-40.

BARNES J., « Roman Aristotle » dans *Philosophia Togata II. Plato and Aristotle at Rome*, Ed. by J. Barnes and M. Griffin, Oxford, 1997, p. 1-69.

BODÉÜS R., « Ibn Sina et les *Catégories* d'Aristote », *Revue Tunisienne des Études Philosophiques*, 13-14 (1993), p. 133-138 [en arabe].

BODÉÜS R., « L'influence historique du stoïcisme sur l'interprétation de l'œuvre philosophique d'Aristote », RSPT, 79 (1995), p. 553-586.

BODÉÜS R., « Le texte grec des *Catégories* d'Aristote et le témoignage du Commentaire de Porphyre », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, 8 (1997), p. 121-141.

BODÉÜS R., « Une glose chrétienne fourvoyée dans le texte des *Catégories* d'Aristote », REG, 110 (1997), p. 627-631.

CHIARADONNA R., « L'interpretazione della sostanza aristotelica in Porfirio », *Elenchos*, 17 (1996), p. 55-94.

CONTI A. D., « La teoria della relazione nei commentatori neoplatonici delle *Categorie* di Aristotele », RCSF, 38 (1983), p. 259-283.

COURTINE J.-Fr., « Note complémentaire pour l'histoire du vocabulaire de l'être : les traductions latines d'ousia et la compréhension romano-stoïcienne de l'être » dans P. Aubenque (éd.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, 1980, p. 33-87.

DELAMARRE A.J.-L., « La notion de ptosis chez Aristote et les Stoïciens » dans P. Aubenque (éd.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, 1980, p. 321-345.

DEMETRACOPOULOS J., « Aristotle's *Categories* in the Greek and Latin medieval exegetical tradition. The case of the argument for the non-simultaneity of relatives », *Cima*, 66 (1996), p. 117-134.

DUHOT J.-J., « Y a-t-il des catégories stoïciennes ? », RIPh, 45 (1991), p. 220-244.

ELAMRANI-JAMAL A., « Les *Catégories* » [d'Aristote dans la tradition arabe], DPhA I, 1994, p. 510-513.

ELLIS J., « The trouble with fragrance », *Phronesis*, 35 (1990), p. 290-302.

ELLIS J., « Alexander's Defense of Aristotle's *Categories* », *Phronesis*, 39 (1994), p. 69-89.

EVANGELIOU C., « The Ontological basis of Plotinus' Criticism of Aristotle's Theory of Categories » dans HARRIS, R.B. (éd.), *The Structure of Being*, New York, 1982, p. 73-82.

EVANGELIOU C., « Alternative ancient interpretations of Aristotle's *Categories* » dans *Language and reality* (Papers read at the 2nd international philosophy symposium, mai 1984), Athènes, 1985, p. 163-172.

EVANGELIOU C., « The Plotinian reduction of Aristotle's categories », AncPhil, 7 (1987), p. 147-162.

EVANGELIOU C., *Aristotle's categories and Porphyry* (Collection « Philosophia Antiqua », 48), Leyde-New York, 1988.

GOTTSCHALK H.B., « Aristotelian philosophy in the Roman World from the time of Cicero to the end of the second century AD », ANRW, II, 36, 2, 1987, p. 1099-1103.

GOTTSCHALK H.B., « The earliest Aristotelian commentators » dans *Aristotle Transformed. The ancient commentators and their influence*, Ed by R. Sorabji, Ithaca (New York), 1990, p. 69-77.

GOTTSCHALK H.B., « Did Theophrastus write a *Categories* ? », *Philologus*, 131 (1987), p. 245-253.

HADOT I., « La division néoplatonicienne des écrits d'Aristote » dans *Aristoteles. Werk und Wirkung*, Paul Moraux gewidmet, t. II, Berlin-New York, 1987, p. 249-285.

HADOT I., « Aristote dans l'enseignement philosophique néoplatonicien : les préfaces des Commentaires sur les *Catégories* », RThPh, 124 (1992), p. 407-425.

HADOT P., « L'harmonie des philosophies de Plotin et d'Aristote selon Porphyre dans le commentaire de Dexippe sur les *Catégories* » dans *Atti del convegno internazionale sul tema Plotino e il Neoplatonismo in Oriente e in Occidente*, Rome, 1974, p. 31-47.

HENRY P., « Trois apories orales de Plotin sur les *Catégories* d'Aristote » dans *Zetesis* (Mélanges E. de Strycker), Anvers-Utrecht, 1973, p. 234-265.

HENRY P., « Apories orales de Plotin sur les *Catégories* d'Aristote » dans *Aristoteles. Werk und Wirkung* (déjà cité), t. II, p. 120-156.

HOFFMANN Ph., « Catégories et langage selon Simplicius. La question du *skopos* du traité aristotélicien des Catégories » dans *Simplicius, sa vie, son œuvre, sa survie* (Actes du Colloque international de Paris organisé par le Centre de Recherches sur les œuvres et la pensée de Simplicius), Éd. par Ilsetraut Hadot, Berlin-New York, 1987, p. 61-90.

HUBY P.M., « An excerpt from Boethus of Sidon's Commentary of the *Categories* ? », CQ, 75 (1981), p. 398-409.

HUGONNARD-ROCHE H., « Sur les versions syriaques des *Catégories* d'Aristote », JA, 275 (1987), p. 205-222.

HUGONNARD-ROCHE H., « Aux origines de l'exégèse orientale de la logique d'Aristote : Sergius de Reš'aina, médecin et philosophe », JA, 277 (1989), p. 1-17.

HUGONNARD-ROCHE H., « L'intermédiaire syriaque dans la transmission de la philosophie grecque à l'arabe : le cas de l'*Organon* d'Aristote », *Arabic Sciences and Philosophy*, 1 (1991), p. 187-209.

HUGONNARD-ROCHE H., « Tradition syriaque et arabe » et « Les *Catégories* » [d'Aristote dans cette tradition], DPhA I, Paris, 1994, p. 502-507 et 507-510.

KUSTAS G.L., *Studies in Byzantine Rhetoric*, Thessalonique, 1973, p. 101-126 (« The Commentators on Aristotle's *Categories* and on Porphyry's *Isagoge* »).

LAFONTAINE G., « La traduction arménienne des "Catégories" d'Aristote par David l'Invincible », *Muséon*, 96 (1983), p. 133-44.

de LIBERA A., Introduction à *Porphyre. Isagoge. Texte grec, translatio Boethii,* Traduction par A. de Libera et A.-Ph. Segonds, Introduction et notes par A. de Libera (Collection « Sic et non »), Paris, 1998.

MADKOUR I., *L' "Organon" d'Aristote dans le monde arabe. Ses traductions, son étude et ses applications*, 2e éd., Paris, 1969.

MARTIN A., « Du grec à l'arabe : quelques simples remarques sur la formation d'un vocabulaire philosophique » dans *Serta Leodiensia* (Mélanges publiés par les classiques de Liège à l'occasion du 175e anniversaire de l'université de Liège), Vol. II, Liège, 1992, p. 323-330.

MORAUX P., *Der Aristotelismus bei den Griechen. Von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias*, 2 vol., Berlin, 1973 et 1984.

PÉPIN J., « Clément d'Alexandrie, les *Catégories* d'Aristote et le fragment 60 d'Héraclite » dans P. Aubenque (éd.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, 1980, p. 271-284.

PETERS F.E., *Aristoteles Arabus. The Oriental Translation and Commentaries on the Aristotelian Corpus*, Leyde, 1968.

RUTTEN Chr., *Les catégories du monde sensible dans les "Ennéades" de Plotin* (Collection « Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège »), Paris, 1961.

SANTA CRUZ M.I., « Aspectos de la crítica de Plotino a las *Categorias* de Aristóteles », *Elenchos*, 15 (1994), p. 25-41.

SCHAMP J., « Photios aristotélisant ? Remarque critique » dans *Kainotomia. Die Erneuerung der griechischen Tradition. Le renouvellement de la tradition hellénique*, Fribourg, 1996, p. 1-17.

SCHAMP J., « La localisation chez Photios : Traduction commentée de *Questions à Amphilochios, 145* » dans *Aristotelica Secunda* (Mélanges offerts à Ch. Rutten), Liège, 1996, p. 265-279.

STRANGE S.K., « The Neoplatonic interpretation of the "Categories" » dans *Plotinus, Porphyry and the neoplatonic interpretation of the « Categories »*, ANRW II, 36, 2, 1987, p. 955-974.

SZLEZÀK T.A., *Pseudo-Archytas. Über die Kategorien. Texte zur griechischen Aristoteles Exegese*, Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von T.A. S., Berlin-New York, 1972.

TESSIER A., *Il testo di Aristotele e le traduzioni armene*, Padoue, 1979.

TORRACA L., « Il cod. Vat. Barberinianus gr. 87 e il testo delle *Categorie* di Aristotele », *Bollettino del Comitato per la preparazione della Edizione Nazionale dei classici greci e latini*, 11 (1963), p. 91-108.

VAMVOUKAKIS N., « Les catégories aristotéliciennes d'action et de passion vues par Simplicius » dans P. Aubenque (éd.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, 1980, p. 253-269.

SIGLA

PAPYRI FRAGMENTA

Π = Oxyrhynchus papyrus 2403, saec. III in. (11 a 15 ; 13 b 21-27 et 15 b 33).

CODICES GRAECI

A = cod. Vaticanus Urbinas gr. 35, paulo ante 901.
B = cod. Venetus Marcianus gr. 201, anno 954.
d = cod. Florentinus Laurentianus 72,5, sub fine saec. X.
C = cod. Parisinus Coislinianus 330, saec. XI.
h = cod. Venetus Marcianus app. IV.53, saec. XII.
D = cod. Parisinus gr. 1843, saec. XIII (desunt 1 a 1-3 b 24 et 7 b 29-15 b 33).
E = cod. Vaticanus gr. 247, saec. XIII-XIV.
m = cod. Florentinus Laurentianus 87,16, sub fine saec. XIII.
n = cod. Ambrosianus L 93, saec. IX vel X in. (13 a 1-30 exceptis).
n^r = Ambr. refectio, saec. X ? (13 a 1-30).
u = cod. Basileensis gr. 54 (F.II.21), saec. XII (1 a 1-5 b 14 exceptis).
u^r = Bas. refectio, saec. XIV (1 a 1-5 b 14).
V = cod. Vaticanus Barberianus gr. 87, saec. X in.

A^1, B^1, etc. = scriba ipse correxit in A, B, etc.
A^2, B^2, etc. = alia manus correxit in A, B, etc.

EXEMPLARIA VERSIONVM ANTIQVARVM

Δ = Anonymi Armeniae translationis exemplar, saec. V factae.

Λ = Boethii translationis exemplar, saec. VI in. factae (Λ^e = e cod. Einsidl. Bibl. mon. 324 ; Λ^f = e cod. Paris. Bibl. nat. lat. 2788 ; Λ^s = e cod. Atrebat. Bibl. munic. 86 ; Λ^t = e cod. Monac. Bibl. publ. Bavar. 18480).

COMMENTATORES ANTIQVI

A = Loci ab Ammonio in commentariis allati.
D = Loci a Dauide in commentariis allati.
F = Loci a Philopono in commentariis allati.
O = Loci ab Olympiodoro in commentariis allati.
P = Loci a Porphyrio in commentariis allati (usque ad 11 b 16).
S = Loci a Simplicio in commentariis allati.

L^a, L^d, L^f, L^o, L^p, L^s = Lemmata Ammonii, Dauidis, Philoponi, Olympiodori, Porphyrii et Simplicii.

Codicum quibus editores Armeniae translationis et Graecorum commentariorum usi sunt, nonnumquam inter uncos post sigla mentio facta est, sicut et paginarum textus in CAG.

EDITORVM NOMINA

Minio-Paluello (Oxonii, 1949)
Waitz (Lipsiae, 1844)

ABBREVIATIONES

in interl. = in interlinea
in marg. = in margine
supra scr. = supra scripsit
u. adn. 1, 2, etc. = uide adnotationem 1, 2, etc. infra, p. 253-304

TEXTE ET TRADUCTION

ARISTOTE

AVANT LES LIEUX

[CATÉGORIES]

[I. *Préliminaires*[1]]

[I.1. *Équivoques, univoques et dérivés*[2]]

1a **1.** Sont dites équivoques des choses qui ne possèdent qu'un nom en commun, alors que la formule correspondant à ce nom est différente[3]. Ainsi dit-on animal à la fois l'homme et son portrait[4]. Ces choses, en effet, ne possèdent qu'un nom en commun, alors que la formule correspondant à ce nom est différente. Car si l'on veut expliquer, pour chacune des deux, ce que c'est qu'être un

1. Pour la nature et la portée générale de ces préliminaires, voir Introduction, *supra*, p. XLI-XLII, LXIX-LXXV.

2-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 73-74.

ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ

ΠΡΟ ΤΩΝ ΤΟΠΩΝ

[ΚΑΤΗΓΟΡΙΑΙ]

[1a] **1. Ὁμώνυμα λέγεται ὧν ὄνομα μόνον κοινόν, ὁ δὲ κατὰ τοὔνομα λόγος [τῆς οὐσίας] ἕτερος, οἷον ζῷον ὅ τε ἄνθρωπος καὶ τὸ γεγραμμένον· τούτων γὰρ ὄνομα μόνον κοινόν, ὁ δὲ κατὰ τοὔνομα λόγος [τῆς οὐσίας] ἕτερος· ἐὰν γὰρ**

TEST. 1 a 1-2 ὁμώνυμα — ἕτερος : ALEXANDER, *In Met.* (Γ 2, 1003 a 33), p. 241, 14-15 ; *In Top.* (I, 15, 106 a 9), p. 97, 27-98, 1 ; DEXIPPVS, *In Cat.*, p. 18, 15-16 ; SIMPLICIVS, *In Phys.* (190 b 17), p. 216, 23-24 ‖ 1 a 1-7 : cf. PHILOPONVS, *In De gen. et corr.* (322 b 31), p. 132, 1-9 ‖ 1 a 1-b 24 : cf. AMMONIVS, *In An Pr.* (24 a 10), p. 13, 8-10.

Titulus : ἀριστοτέλους πρὸ τῶν τόπων restitui secundum antiquissimos catalogos et auctores nonnullos (de quibus uide supra, p. XX-XXXVII) : ἀριστοτέλους κατηγορίαι ABdCh²mnΛ^e (*liber cathegoriarum*) ἀριστοτέλους κατηγορίαι δέκα (ι΄ V) Eu^rVΛ^f (*liber aristotelis de decem predicamentis*) ἀριστοτέλους κατηγορίαι περὶ τῶν δέκα γενικωτάτων γενῶν C.

1 a 2 τῆς οὐσίας secl. recte Waitz : habent codd. ΛΔL^sL^aL^fL^oL^d**PS** (29.21) **AFOD** Alexander (In Met. et In Top.) Herminus et alii teste Porphyrio (**S** 30.6 ; 20-21) ante λόγος transp. C om. **S** (27.30) Boethus teste Porphyrio (**S** 29.31) Andronicus teste Porphyrio (**S** 30.5) cf. quae scripsi in ephemeride REG, 109 (1996), 707-716 [u. adn. 1] ‖ 4 τῆς οὐσίας secl. recte Waitz : habent codd. Λ [u. adn. 1].

animal, on fournira pour chacune une formule propre[1]. En revanche, sont dites univoques des choses dont à la fois le nom est commun et la formule correspondant à ce nom identique[2]. Ainsi dit-on animal à la fois l'homme et le bœuf[3]. L'homme et le bœuf, en effet, ont un nom en commun, l'appellation animal, et leur formule aussi est identique. Car si l'on veut donner la formule de chacun et expliquer, pour chacun des deux, ce que c'est qu'être un animal, on fournira la même formule[4]. Par ailleurs, sont dites dérivées toutes les choses qui se distinguent d'une autre par l'inflexion[5] et détiennent l'appellation correspondant à son nom[6]. Ainsi, de la science des lettres dérive le lettré et du courage, le courageux[7].

[I.2. *Être dit en connexion ou sans connexion*[8]]

2. Les choses qu'on dit, tantôt se disent en connexion, tantôt sans connexion[9]. Se disent donc en connexion, par exemple : l'homme court, l'homme vainc. Et sans connexion, par exemple : homme, bœuf, court, vainc[10].

[I.3. *Se dire d'un sujet et être inhérent à un sujet*[11]]

D'entre les êtres, les uns se disent d'un certain sujet, mais ne sont inhérents à aucun sujet. Ainsi, l'homme se dit bien d'un sujet, un certain homme, mais il n'est inhérent à aucun sujet[12]. D'autres en revanche sont inhérents à un sujet, mais ne se disent d'aucun sujet (par « inhérent à un sujet », je veux dire ce qui, sans se trouver en quelque chose à titre de partie, ne peut exister à part de la chose où il est[13]) : ainsi, une certaine science des lettres

1, 4-13. Voir aux Notes complémentaires, p. 74-80.

2. On trouve encore ce genre de définition dans *Top.*, VI, 10, 148 a 24-25 : συνώνυμα γὰρ ὧν εἷς ὁ κατὰ τοὔνομα λόγος, et en VIII, 13, 162 b 37-163 a 1 · ἐν τοῖς συνωνύμοις καὶ ἐν ὅσοις τὸ ὄνομα καὶ ὁ λόγος τὸ αὐτὸ σημαίνει. Cf. VII, 2, 152 b 39. La définition sera répétée plus loin (3 b 7-8).

3. Les mêmes exemples se trouvent en *Top.*, VI, 6, 144 a 32-34.

ἀποδιδῷ τις τί ἐστιν αὐτῶν ἑκατέρῳ τὸ ζῴῳ εἶναι, ἴδιον ἑκατέρου λόγον ἀποδώσει. Συνώνυμα δὲ λέγεται ὧν τό τε ὄνομα κοινὸν καὶ ὁ κατὰ τοὔνομα λόγος [τῆς οὐσίας] ὁ αὐτός, οἷον ζῷον ὅ τε ἄνθρωπος καὶ ὁ βοῦς· ὁ γὰρ ἄνθρωπος καὶ ὁ βοῦς κοινῷ ὀνόματι προσαγορεύεται ζῷον, καὶ ὁ λόγος δὲ [τῆς οὐσίας] ὁ αὐτός· ἐὰν γὰρ ἀποδιδῷ τις τὸν ἑκατέρου λόγον τί ἐστιν αὐτῶν ἑκατέρῳ τὸ ζῴῳ εἶναι, τὸν αὐτὸν λόγον ἀποδώσει. Παρώνυμα δὲ λέγεται ὅσα ἀπό τινος διαφέροντα τῇ πτώσει τὴν κατὰ τοὔνομα προσηγορίαν ἔχει, οἷον ἀπὸ τῆς γραμματικῆς ὁ γραμματικὸς καὶ ἀπὸ τῆς ἀνδρείας ὁ ἀνδρεῖος.

2. Τῶν λεγομένων τὰ μὲν κατὰ συμπλοκὴν λέγεται, τὰ δὲ ἄνευ συμπλοκῆς. Τὰ μὲν οὖν κατὰ συμπλοκὴν οἷον ἄνθρωπος τρέχει, ἄνθρωπος νικᾷ· τὰ δὲ ἄνευ συμπλοκῆς οἷον ἄνθρωπος, βοῦς, τρέχει, νικᾷ.

Τῶν ὄντων τὰ μὲν καθ' ὑποκειμένου τινὸς λέγεται, ἐν ὑποκειμένῳ δὲ οὐδενί ἐστιν, οἷον ἄνθρωπος καθ' ὑποκειμένου μὲν λέγεται τοῦ τινὸς ἀνθρώπου, ἐν ὑποκειμένῳ δὲ οὐδενί ἐστιν· τὰ δὲ ἐν ὑποκειμένῳ μέν ἐστι, καθ' ὑποκειμένου δὲ οὐδενὸς λέγεται (ἐν ὑποκειμένῳ δὲ λέγω ὃ ἔν τινι μὴ ὡς μέρος ὑπάρχον ἀδύνατον χωρὶς εἶναι τοῦ ἐν ᾧ ἐστιν) οἷον ἡ τὶς

TEST. 1 a 5 τὸ ζῴῳ εἶναι : ASCLEPIVS, *In Met* (994 b 27), p. 131, 27-29 ; PHILOP., *In De an* (429 b 10), p. 528, 34-35 ; *In Phys.* (204 a 20), p. 414, 20-24 ; *In Phys.* (221 a 4), p. 750, 1-4 || 1 a 7 ὁ κατὰ τοὔνομα λόγος : SIMPL., *In Phys.* (200 b 32), p. 403, 25-26 || 1 a 12 : cf. PLOTINVS, VI, 1, 9. 33-34 || 1 a 20-b 9 : cf. ALEX., *In Met.* (Γ 2, 1003 b 6), p. 242, 15-17 ; AMM., *In De interpr.* (16 b 18), p. 49, 26-30 || 1 a 24-25 ὃ ἐν — ᾧ ἐστιν : ALEX. teste SIMPL., *In Phys.* (210 a 14), p. 552, 22-23 ; PLOT., VI, 3, 5. 8-9.

5 ἀποδιδῷ τις Eu^{r}mnΔVL^{a}L^{f}L^{o}**P** : ἀποδῷ τις L^{f} (cod. C) τις ἀποδιδῷ ABdCh || αὐτῶν ἑκατέρῳ codd. L^{f}L^{o}**F** : αὐτῶν ἑκατέρου Δ ἑκατέρῳ αὐτῶν V ἑκατέρῳ **P** || 7 τῆς οὐσίας secl. recte Waitz : habent codd. ΛΔ ὁ τῆς οὐσίας Alexander teste **S** (35.1) ante λόγος transp. **P** om. Porphyrius Ad Ged. teste **S** (34.2 et 13) Iamblichus et Syrianus teste **S** (34.27-28) [u. adn. 1] || 8 ὅ τε — βοῦς : om. **P** (codd.) ἄνθρωπος καὶ βοῦς **D** (codd. KP) || 8-9 ὁ γὰρ ἄνθρωπος καὶ ὁ βοῦς ABdChEu^{r}VΔ**PS** : τούτων γὰρ ἑκάτερον mnΛ [u. adn. 2] || 10 τῆς οὐσίας secl. recte Waitz om. **P** : habent codd. Λ || 19 τρέχει νικᾷ CEu^{r}mnVΛΔL^{s}L^{f}L^{o}L^{d}**SAFOD** : νικᾷ τρέχει ABdh

est bien inhérente à un sujet, l'âme, mais elle ne se dit d'aucun sujet ; et une certaine blancheur est bien inhérente à un sujet, le corps, puisque toute couleur est inhérente au corps, mais elle ne se dit d'aucun sujet[1]. D'autres
1b à la fois se disent d'un sujet | et sont inhérents à un sujet. Ainsi, la science est inhérente à un sujet, l'âme, et elle se dit d'un sujet, la connaissance des lettres[2]. D'autres, enfin, ne sont ni inhérents à un sujet, ni dits d'un sujet. Ainsi, un certain homme ou un certain cheval. Aucun des êtres de ce genre, en effet, n'est inhérent à un sujet, ni ne se dit d'un sujet[3]. Dans l'absolu d'ailleurs, les êtres individuels et numériquement uns ne se disent d'aucun sujet[4?], mais rien n'empêche quelques-uns d'être inhérents à un sujet. Une certaine science des lettres, en effet, compte parmi les réalités inhérentes à un sujet[5].

[I.4. *Règle de l'imputation à un sujet*]

3. Lorsqu'une chose est imputable[6] à une seconde comme à un sujet, tout ce qui se dit de la chose imputée, tout cela doit aussi se dire du sujet[7]. Ainsi, l'homme est imputable à un certain homme ; or l'animal se dit de l'homme ; donc, à un certain homme aussi l'animal doit être imputé. Un certain homme, en effet, est aussi homme et animal[8].

1-2, 4, 6-8. Voir aux Notes complémentaires, p. 80-84.

3. La quatrième classe réunit les êtres substantiels individuels, reconnus explicitement comme substances premières à partir de 2 a 5. Ces êtres ont la particularité de pouvoir être désignés par des noms propres (Socrate ou Bucéphale), quand ils sont par exemple des humains ou des animaux familiers. L'auteur de *C* ne signale jamais cette particularité, comme si Socrate, par exemple, était, pour lui, une réalité complexe, composée de substance (un certain homme) ou de réalités non substantielles (une certaine blancheur, une certaine science des lettres, etc.). Mais la raison de ce silence est probablement qu'il n'y a pas vraiment de noms propres à l'individu, même substantiel (cf. *Mét.*, Z, 10, 1035 b 2-3 : μὴ εἶναι ἴδιον ὄνομα τοῖς καθ' ἕκαστον).

5. L'attention est attirée ici sur les êtres de la deuxième classe. De ces individus non substantiels, pourtant, il ne sera plus question dans la suite de *C*, où il ne sera traité que de leurs espèces ou de leurs genres, répartis selon les « catégories ».

γραμματικὴ ἐν ὑποκειμένῳ μέν ἐστι τῇ ψυχῇ, καθ' ὑποκειμένου δὲ οὐδενὸς λέγεται, καὶ τὸ τὶ λευκὸν ἐν ὑποκειμένῳ μέν ἐστι τῷ σώματι (ἅπαν γὰρ χρῶμα ἐν σώματι) καθ' ὑποκειμένου δὲ οὐδενὸς λέγεται· τὰ δὲ καθ' ὑποκειμένου τε [1b] λέγεται καὶ ἐν ὑποκειμένῳ ἐστίν, οἷον ἡ ἐπιστήμη ἐν ὑποκειμένῳ μέν ἐστι τῇ ψυχῇ, καθ' ὑποκειμένου δὲ λέγεται τῆς γραμματικῆς· τὰ δὲ οὔτε ἐν ὑποκειμένῳ ἐστὶν οὔτε καθ' ὑποκειμένου λέγεται, οἷον ὁ τὶς ἄνθρωπος ἢ ὁ τὶς ἵππος· οὐδὲν γὰρ τῶν τοιούτων οὔτε ἐν ὑποκειμένῳ ἐστὶν οὔτε καθ' ὑποκειμένου λέγεται· ἁπλῶς δὲ τὰ ἄτομα καὶ ἓν ἀριθμῷ κατ' οὐδενὸς ὑποκειμένου λέγεται, ἐν ὑποκειμένῳ δὲ ἔνια οὐδὲν κωλύει εἶναι· ἡ γὰρ τὶς γραμματικὴ τῶν ἐν ὑποκειμένῳ ἐστίν.

3. Ὅταν ἕτερον καθ' ἑτέρου κατηγορῆται ὡς καθ' ὑποκειμένου, ὅσα κατὰ τοῦ κατηγορουμένου λέγεται, πάντα καὶ κατὰ τοῦ ὑποκειμένου ῥηθήσεται· οἷον ἄνθρωπος κατὰ τοῦ τινὸς ἀνθρώπου κατηγορεῖται, τὸ δὲ ζῷον κατὰ τοῦ ἀνθρώπου· οὐκοῦν καὶ κατὰ τοῦ τινὸς ἀνθρώπου τὸ ζῷον κατηγορηθήσεται· ὁ γὰρ τὶς ἄνθρωπος καὶ ἄνθρωπός ἐστι καὶ ζῷον.

TEST. 1 b 6-7 ἁπλῶς δὲ — λέγεται : EVSTRATIVS, *In An. Post. II* (96 b 15), p. 93, 20-21 || 1 b 10-12 ὡς καθ' — ῥηθήσεται : PHILOP., *In De gen. et corr.* (324 a 24), p. 150, 10-12 || 1 b 11-12 ὅσα — ῥηθήσεται : [ALEX.], *In Ref. Soph.* (5, 166 b 30-31), p. 38, 25-27 ; PHILOP., *In An Pr.* (47 a 28), p. 323, 8-10.

28 ἐστι Eu^{r}mnVΔ**O** : post σώματι ^{1} transp. ABdCh || 28-29 καθ' ὑποκειμένου δὲ οὐδενὸς λέγεται codd. Δ**P** : om. Λ

1 b 4 ὑποκειμένου ABdChEu^{r}mΛΔL^s**PA** : ὑποκειμένου τινὸς nVL^s (codd. KAv) L^o (cod. M)**SF** || ἢ Eu^{r}mVΛΔ**F** : καὶ ABdChn ἢ καὶ Δ (codd. A) || 6 ὑποκειμένου ABdChmnΛΔ : ὑποκειμένου τινος h^2 (in interl.) Eu^{r}VΔ (cod. A) || 9 ἐστίν BEu^{r}mnΛΔL^s**A** : ἐστίν καθ' ὑποκειμένου δὲ d ἐστίν καθ' ὑποκειμένου δὲ οὐδενὸς λέγεται AB^{2}Ch (ubi λέγεται add. in interl.) n^2 (in marg.) VΔ (unus cod.) L^f || 11 post ὑποκειμένου add. τούτῳ Philop. (In APr et In GC) || πάντα ABdCh^{2}mnΛΔL^f**P** (80.31) **F** : ταῦτα Eu^{r}L^f (cod. C) Philop. (In APr et In GC) τοσαῦτα VL^d**P** (81.8) **AO** ταῦτα πάντα **F** (cod. F) Ps.-Alexander (In RS) || 14 τὸ ζῷον CEu^{r}mnVΔ : post κατηγορηθήσεται transp. ABdh

[I.5. *Genres subordonnés et différences spécifiques*]

Les genres distincts et non subordonnés l'un à l'autre présentent également des différences spécifiques distinctes. Ainsi, animal et science. L'animal, en effet, a pour différences, par exemple, le terrestre, le bipède, l'ailé. Or la science ne présente aucune de ces différences, car on ne distingue pas une science d'une autre science par le fait d'être bipède[1]. En revanche, les genres subordonnés les uns aux autres, rien ne les empêche de présenter les mêmes différences. Car les genres supérieurs sont imputables à ceux qui leur sont subordonnés[2], si bien que toutes les différences du genre imputé doivent être également celles du sujet[3].

[I.6. *Les indications de ce qui se dit sans connexion*]

4. Ce qui se dit sans aucune connexion indique, selon les cas, ou bien une substance ou une quantité ou une qualité ou un relatif ou une localisation ou un moment ou un positionnement ou une tenue ou faire ou subir[4]. Or une substance, pour le dire sommairement, c'est, par exemple, l'homme, le cheval. Une quantité, c'est, par exemple, de deux coudées, de trois coudées. Une qualité, c'est, par exemple, blanc, let-

1, 3-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 84-86.

2. Cette affirmation correspond à *Top.*, VI, 5, 143 a 21-22 : πάντα τὰ ἐπάνω γένη τῶν ὑποκάτω κατηγορεῖται. Dès lors que le genre (animal) et sa formule (corps vivant) sont imputables à l'espèce, le genre et la formule d'un genre supérieur sont aussi imputables à un genre inférieur.

Τῶν ἑτερογενῶν καὶ μὴ ὑπ' ἄλληλα τεταγμένων ἕτεραι τῷ εἴδει καὶ αἱ διαφοραί, οἷον ζῴου καὶ ἐπιστήμης· ζῴου μὲν γὰρ διαφοραὶ οἷον τό τε πεζὸν καὶ τὸ δίπουν καὶ τὸ πτηνόν [καὶ τὸ ἔνυδρον], ἐπιστήμης δὲ οὐδεμία τούτων· οὐ γὰρ διαφέρει ἐπιστήμη ἐπιστήμης τῷ δίπους εἶναι. Τῶν δέ γε ὑπ' ἄλληλα γενῶν οὐδὲν κωλύει τὰς αὐτὰς διαφορὰς εἶναι· τὰ γὰρ ἐπάνω τῶν ὑπ' αὐτὰ γενῶν κατηγορεῖται, ὥστε ὅσαι τοῦ κατηγορουμένου διαφοραί, [εἰσι] τοσαῦται καὶ τοῦ ὑποκειμένου ἔσονται.

4. Τῶν κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγομένων ἕκαστον ἤτοι οὐσίαν σημαίνει ἢ ποσὸν ἢ ποιὸν ἢ πρός τι ἢ ποὺ ἢ ποτὲ ἢ κεῖσθαι ἢ ἔχειν ἢ ποιεῖν ἢ πάσχειν. Ἔστι δὲ οὐσία μὲν ὡς τύπῳ εἰπεῖν οἷον ἄνθρωπος, ἵππος· ποσὸν δὲ οἷον δίπηχυ, τρίπηχυ· ποιὸν δὲ οἷον λευκόν, γραμματικόν· πρός τι δὲ

TEST. 1 b 16-17 Τῶν — διαφοραί : ALEX., *In Top.* (I, 15, 107 b 19), p. 112, 6-7 ; *In Top.* (VI, 6, 144 b 12), p. 453, 21-25 || 1 b 21 ὑπ' ἄλληλα : PHILOP., *In De gen. et corr.* (323 a 8), p. 135, 8-11 || 1 b 23-24 ὅσαι — ἔσονται : ALEX., *In Top.* (IV, 2, 123 a 11), p. 319, 22-23 || 1 b 25-2 a 10 : cf. QVINTILIANVS, *Inst or.*, III, 6, 23-24 ; ALEX., *In Met.* (Γ 2, 1003 b 21), p. 245, 34-35 ; [ALEX.], *In Ref. Soph.* (4, 166 b 14), p. 36, 13-14 ; PORPHYRIVS, *Isag.*, p. 6, 7 ; AMM., *In Porph. Isag* , p. 84, 4 ; THEMISTIVS, *In De an.* (402 a 3-26), p. 2, 34-36 et 33, 22-23 ; SIMPL., *In Phys.* (185 a 20), p. 75, 6-8 ; PHILOP., *In An. Pr* (43 a 37), p. 272, 31-273, 2 ; ELIAS, *In Porph Isag* (5, 23), p. 70, 16-19.

16 ἑτερογενῶν ABdC^{2}hmnVL^s (codd. Kv) L^{a}L^{f}L^{o}L^d**POD** (155.16 ; 163.32) Alexander (In Top. 453) : ἑτέρων γενῶν A^2 (in interl.) B^2 (in interl.) Ch^{2}Eu^{r}n^{2}V^{2}ΔL^s (codd. JLA) L^f (cod. C) **SFD** (155. 19) Alexander (In Top. 112) || 18 οἷον BdChVΛL^f**P** : om. AEu^{r}mnΔL^o [u. adn. 3] || 18-19 πεζὸν... δίπουν... πτηνὸν BEu^{r}mVΔL^o**P** : πεζὸν... πτηνὸν δίπουν ΛL^f πτηνὸν... πεζὸν δίπουν **A** πτηνὸν... πεζὸν **F** (add. τὸ δίπουν post πεζὸν cod. a) **O** (? 50.32 ; 51.23 ; 55.5) πτηνὸν πεζὸν (... ἔνυδρον)... δίπουν dCh πεζὸν... πτηνὸν (... ἔνυδρον)... δίπουν n πτηνόν (... ἔνυδρον)... πεζὸν **A** [u. adn. 4] || 19 καὶ τὸ ἔνυδρον seclusi : habent ABEu^{r}mVΔL^f ante δίπουν transp. dChn non leg. in ΛL^o**P** (81.28) || τὸ ABEu^{r}mnV : om. dChL^f (cod. C) || 20 γε ABdChnVL^f**P** (81.30) **D** : om. Eu^{r}mL^a**P** (84.22) **O** || 21 post εἶναι (codd. ΛΔ**P**) add. εἰ καὶ μὴ πάσας Eu^r || 22 ὑπ' αὐτὰ γενῶν ABdChmnΛΔ**P** (84.24) : ὑπ' αὐτὰ εἰδῶν Eu^{r}V ὑποκάτω **P** (81.22) ὑπ' ἄλληλα γενῶν Δ (codd. nonnulli) || 23 εἰσι seclusi : habent codd. Λ (?) Δ (?) S (59.27) om. **PS** (58.29) Boethus teste **S** (58.29) Alexander (In Top.) [u. adn. 5].

2a tré. Un relatif, | c'est, par exemple, double, majeur[1]. Une localisation, c'est, par exemple, au Lycée, au marché[2]. Un moment, c'est, par exemple, hier, l'an dernier[3]. Un positionnement, c'est, par exemple, est couché, est assis[4]. Une tenue, c'est, par exemple, est chaussé, est armé[5]. Faire, c'est, par exemple, amputer, cautériser. Et subir, c'est, par exemple, être amputé, être cautérisé[6].

Cependant, si aucune des choses qu'on vient de mentionner ne suppose en elle-même une quelconque affirmation lorsqu'on l'exprime[7], en revanche, la connexion des unes avec les autres produit une affirmation[8]. Toute affirmation, en effet, semble être ou bien vraie ou fausse. Mais ce qui se dit sans aucune connexion n'est jamais ni vrai ni faux[9]. Ainsi, homme, blanc, court.

1. Les quatre premières « catégories » (les plus fréquemment mentionnées par Aristote : cf. *Mét.*, Δ 8 ; 13 ; 14 et 15) seront étudiées plus loin, mais dans l'ordre substance, quantité, relatif, qualité. Spéculant sur les raisons de cet ordre, les commentateurs anciens ont cherché à dégager des priorités naturelles du point de vue ontologique. Il y a peu de chances que celles-ci correspondent à une préoccupation de l'auteur.

2-3, 5-9. Voir aux Notes complémentaires, p. 86-88.

4. « Positionnement » traduit un verbe (κεῖσθαι) et c'est aussi par un verbe que sont identifiées les trois dernières « catégories ». Le verbe κεῖσθαι correspond à peu près au substantif θέσις (« position »), mais n'en est pas l'équivalent, comme on le voit d'après *Mét.*, H 2, 1042 b 19-20 (τὰ δὲ θέσει οἷον οὐδὸς καὶ ὑπέρθυρον· ταῦτα γὰρ τῷ κεῖσθαί πως διαφέρει). Dans *C*, en effet, la position (θέσις : 6 b 3) et ses variétés (6 b 11-12) font partie des relatifs, et il sera dit, à l'occasion, que d'elles « dérivent » (παρωνύμως λέγεται) les variétés de positionnement (6 b 13-14). Voir note *ad locum*. Il importe de remarquer aussi, concernant les trois « catégories » qui suivent, que ἔχειν est employé, plutôt que ἕξις (« état »), ποιεῖν, plutôt que ποίησις (« action » ou « production ») et πάσχειν, plutôt que πάθος (« affection » ou « passion »), car les substantifs correspondants, qui renvoient, pour plusieurs, à des réalités classables dans d'autres « catégories » (qualités ou relatifs), indiquent plutôt des puissances (éventuellement attribuables à un sujet), alors que les verbes indiquent des actes. Les quatre dernières « catégories » indiquent donc des genres d'actes (éventuellement attribuables à un sujet).

[2a] οἷον διπλάσιον, μεῖζον· ποὺ δὲ οἷον ἐν Λυκείῳ, ἐν ἀγορᾷ· ποτὲ δὲ οἷον χθές, πέρυσιν· κεῖσθαι δὲ οἷον ἀνάκειται, κάθηται· ἔχειν δὲ οἷον ὑποδέδεται, ὥπλισται· ποιεῖν δὲ οἷον τέμνειν, καίειν· πάσχειν δὲ οἷον τέμνεσθαι, καίεσθαι.

Ἕκαστον δὲ τῶν εἰρημένων αὐτὸ μὲν καθ' αὑτὸ ἐν οὐδεμιᾷ καταφάσει λέγεται [ἢ ἀποφάσει], τῇ δὲ πρὸς ἄλληλα τούτων συμπλοκῇ κατάφασις [ἢ ἀπόφασις] γίγνεται· ἅπασα γὰρ δοκεῖ κατάφασις [ἢ ἀπόφασις] ἤτοι ἀληθὴς ἢ ψευδὴς εἶναι, τῶν δὲ κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγομένων οὐδὲν οὔτε ἀληθὲς οὔτε ψεῦδός ἐστιν, οἷον ἄνθρωπος, λευκόν, τρέχει[, νικᾷ].

TEST. 2 a 1-2 ἐν Λυκείῳ : PLOT., VI, 1, 14. 1 || 2 a 2-3 ποτὲ — κάθηται : PLOT., VI, 1, 13. 1-2 et 24. 1-2 || 2 a 3 ὥπλισται : PLOT., VI, 1, 23. 20 || 2 a 4 τέμνειν — καίεσθαι : PLOT., VI, 1, 18. 3 et 19. 36 || 2 a 4-10 (siue 13 b 2-3 ; 14 b 18-23) : cf. ASCL., *In Met.* (1024 a 11), p. 352, 22-23 || 2 a 8-10 : cf. AMM., *In De interpr.* (16 a 3), p. 18, 2-4 || 2 a 9-10 οὐδὲν — ἐστιν : THEM., *In De an.* (430 a 25-b 6), p. 109, 6-7.

2 a 1 post διπλάσιον (BdhΛ) add. ἥμισυ AB^2 (in interl.) Ch^2 (in marg.) Eu^rmnVS [u. adn. 6] || 1-2 ἐν ἀγορᾷ Ah^2 (in interl.) nVΔ : ante ἐν Λυκείῳ transp. $BCEu^r$m om. dhΛ**PSO** (?) || 3 ὑποδέδεται ὥπλισται $ABChEu^r$mnΔL^a (cod. F) L^f**S** (plerique codd.) : ὑποδεδέσθαι ὡπλίσθαι d (?) h^2VΛ (?) L^a (cod. M) L^f (cod. a) **S** (cod. v) ὡπλίσθαι Plotinus ὑποδεδέσθαι **P** (ubi ἔχειν — ὑποδεδέσθαι ante κεῖσθαι legitur) || 4 τέμνεσθαι καίεσθαι $BdChEu^r$nVΛΔ : τέμνεται καίεται Am τύπτεσθαι **P** καίεσθαι Plotinus || 6 ἢ ἀποφάσει codd. Δ (cod. A) L^f secl. recte Waitz et Minio-Paluello : ante λέγεται transp. Δ (καὶ ἀ. codd. nonnulli) **S** (cod. A 9.17 ; 16.23) om. ΛL^o**PS** plerosque bonos codd. non habere obseruant **A** (34.29) et **F** (46.8-9) [u. adn. 7] || 7 ἢ ἀπόφασις codd. L^fL^o**A** secl. recte Waitz et Minio-Paluello : καὶ ἀπόφασις Δ om. Λ**PS** [u. adn. 7] || 8 ἢ ἀπόφασις Eu^rmnL^a (cod. M) secl. recte Waitz et Minio-Paluello : καὶ ἀπόφασις ABdCh om. VΛΔL^a (cod. F) [u. adn. 7] || 10 λευκόν ABdh Eu^rn^2 (supra scr.) VΛΔL^s : λευκός Cmn (?) βοῦς L^s (cod. A) || νικᾷ codd. ΔL^s (plerique codd.) seclusi : om. ΛL^s (codd. JL) [u. adn. 8] || post νικᾷ tit. περὶ οὐσίας legitur in $ABdCh^2E^2u^r$mnVΛ (*de substantia*) Δ.

[II. *La substance*]

[A. *Substance première et substance seconde*]

5. Par ailleurs, la substance dont on parle principalement, d'abord et avant tout[1], c'est celle qui ne se dit pas d'un certain sujet et n'est pas inhérente à un certain sujet. Ainsi, un certain homme ou un certain cheval[2]. Sont dites, en revanche, substances secondes, les espèces où prennent place les substances dites au sens premier, ces espèces tout comme leurs genres. Ainsi un certain homme se trouve dans une espèce, l'homme, et le genre de l'espèce est l'animal. Ce sont donc elles qu'on dit secondes, des substances comme l'homme et l'animal[3].

[A.1. *Ce qui est imputable à la substance*]

Or il appert de ce qu'on vient d'exposer que les choses qui se disent d'un sujet ont nécessairement un nom et une formule imputables au sujet. Ainsi, l'homme se dit d'un sujet, un certain homme. Et son nom lui est bel et bien imputé, puisqu'on va dire l'homme en cas d'imputation à

1. On a beaucoup glosé, dès l'Antiquité, sur les mots ἡ κυριώτατά τε καὶ πρώτως καὶ μάλιστα λεγομένη, qui, avec des nuances à peine perceptibles selon les adverbes, soulignent au fond la même chose : il y a très évidemment une sorte d'être que le langage courant lui-même privilégie à titre de substance. L'évidence à laquelle s'attache à cet égard l'opinion est indiquée en *Mét.*, Z 2, 1028 b 8-9 (δοκεῖ δ' ἡ οὐσία ὑπάρχειν φανερώτατα μὲν τοῖς σώμασιν). Le consensus de l'opinion est relevé en H 1, 1042 a 7-8 ([οὐσίαι] ὁμολογούμεναι μὲν αἱ φυσικαί...). Ici, se trouve noté que dans le langage, c'est fondamentalement et prioritairement ce genre d'être qui est appelé substance. C'est aussi la première sorte de chose qu'enregistre à titre de substance *Mét* , Δ 8, 1017 b 10 et sqq. Tous ces textes de la *Métaphysique* (qui font état de corps et de vivants corporels) sont en parfaite harmonie avec la présente affirmation, puisqu'ils se réfèrent tous à une même donnée, si l'on peut dire, « phénoménale ».

2-3. Voir aux Notes complémentaires, p. 88-90.

5. Οὐσία δέ ἐστιν ἡ κυριώτατά τε καὶ πρώτως καὶ μάλιστα λεγομένη, ἣ μήτε καθ' ὑποκειμένου τινὸς λέγεται μήτε ἐν ὑποκειμένῳ τινί ἐστιν, οἷον ὁ τὶς ἄνθρωπος ἢ ὁ τὶς ἵππος. Δεύτεραι δὲ οὐσίαι λέγονται, ἐν οἷς εἴδεσιν αἱ πρώτως λεγόμεναι οὐσίαι ὑπάρχουσιν, ταῦτά τε καὶ τὰ τῶν εἰδῶν τούτων γένη· οἷον ὁ τὶς ἄνθρωπος ἐν εἴδει μὲν ὑπάρχει τῷ ἀνθρώπῳ, γένος δὲ τοῦ εἴδους ἐστὶ τὸ ζῷον· δεύτεραι οὖν αὗται λέγονται οὐσίαι, οἷον ὅ τε ἄνθρωπος καὶ τὸ ζῷον.

Φανερὸν δὲ ἐκ τῶν εἰρημένων ὅτι τῶν καθ' ὑποκειμένου λεγομένων ἀναγκαῖον καὶ τοὔνομα καὶ τὸν λόγον κατηγορεῖσθαι τοῦ ὑποκειμένου· οἷον ἄνθρωπος καθ' ὑποκειμένου λέγεται τοῦ τινὸς ἀνθρώπου, καὶ κατηγορεῖταί γε τοὔνομα· τὸν γὰρ ἄνθρωπον κατὰ τοῦ τινὸς ἀνθρώπου κατηγο-

TEST. 2 a 11-19 : cf. SIMPL., *In Phys.* (191 a 19), p. 233, 31-234, 1 ‖ 2 a 11-12 οὐσία — λεγομένη : AMM., *In Porph. Isag.*, p. 97, 2-3 ; PHILOP., *In De an.* (408 a 5), p. 148, 26-28 ; DAVID, *In Porph. Isag.* (6, 20), p. 168, 18-19 ; (6, 24), p. 14-15 ; (10, 19), p. 191, 17-18 ; cf. PLOT., VI, 6, 13. 31-33 ‖ 2 a 12-13 ἢ — ὑποκειμένῳ : [ALEX.], *In Met.* (Z 13, 1038 b 13), p. 524, 13-17 ; PLOT., VI, 3, 5. 14-15 ; cf. SIMPL., *In De coelo* (271 a 27), p. 166, 16-19 ; ASCL., *In Met.* (1017 b 10), p. 319, 11-13 ‖ 2 a 13 ὁ τὶς ἄνθρωπος : PLOT., VI, 3, 5. 20 et 9 29-30. ‖ 2 a 14-15 αἱ — οὐσίαι : PLOT., VI, 1, 2. 12-13.

12-13 μήτε... μήτε ChEu^{r}nVL^{f}L^{o}**SFO** Plotinus : μήτε... μήτ' ABdm οὐδὲ... οὐδὲ L^{d}**D** ‖ 12 τινὸς codd. ΔL^{a}L^{f} (codd. Ca) L^{o}SA Plotinus et teste **S** (79.14) **FOD** Alexander (In Met.) : om. Λ (?) L^{d}**P** Asclepius (In Met.) τινί L^{f} (cod. F) ‖ 13 ἢ ABdChEu^{r}VΔΛL^{s}L^{o} : καὶ mnL^{f} (codd. Fa) ‖ 14 λέγονται ABdChEu^{r}mnΛ^{e}ΔL^{a}L^{f}L^{o}**FO** (60.27) : εἰσίν **O** (60.22) λέγονται τὰ εἴδη VΛ^{fs}L^{d} ‖ 14-15 πρώτως : πρῶται L^{f} (codd. Fa) L^{d}**P** (codd.) **FO** Plotinus ‖ 15 λεγόμεναι om. **O** (60.28) ‖ οὐσίαι Eu^{r}mnL^{a} (cod. F) L^{f} (cod. F) L^{d}**F** (codd. Ca) Plotinus : ante λεγόμεναι transp. ABdChVΔL^{f} (codd. Ca) L^{o}**PFO** (60.22) om. L^{a} (cod. M) τὰ ἄτομα supra scr. h^{2} [u. adn. 9] ‖ 16 ἄνθρωπος ABdCh Eu^{r}VΛΔL^{a} (?) **A** : ἄνθρωπος ὡς mn (ubi erasae 2 litt.) **P** ‖ 17-18 δεύτεραι codd. ΛΔL^{a} (cod. M) L^{o}**P** : δευτέρως n ‖ 18 αὗται codd. ΔL^{a} (cod. M) L^{o}**P** : post λέγονται transp. Eu^{r} om. Λ ‖ 21 οἷον C Eu^{r}nVΔ (?) : οἷον ὁ ABdhmn^{2} ‖ 23 τόν... ἄνθρωπον ABdChEu^{r} VΛ : τόν... ἄνθρωπον καὶ h^{2} (ex κατὰ) mn ὁ... ἄνθρωπος Δ.

un certain homme. Mais la formule qui est celle de l'homme, va, elle aussi, être imputée à un certain homme, puisque un certain homme est également homme. De sorte que et le nom et la formule vont être imputés au sujet[1].

En revanche, les choses inhérentes à un sujet, pour la grande majorité, ne présentent ni nom, ni formule imputables au sujet[2]. En quelques cas certes, le nom, lui, sans le moindre empêchement, est éventuellement imputé au sujet, mais la formule, c'est impossible. Ainsi le blanc, qui est inhérent à un sujet, le corps, est imputé au sujet, puisqu'on dit que le corps est blanc, mais la formule, qui est celle du blanc, jamais ne peut être imputée au corps[3].

[A.2. *La substance première : fondement de tout ce qui est*]

Or tout le reste ou bien se dit de sujets que sont les substances premières ou est inhérent à des sujets que sont celles-ci. <Donc, n'étaient les substances premières, impossible qu'il y ait quoi que ce soit d'autre, puisque tout le reste ou bien se dit de sujets que sont celles-ci ou est inhérent à des sujets que sont celles-ci[4]>. C'est d'ailleurs ce qu'on voit en détaillant les cas particuliers. Ainsi, l'animal est imputé à l'homme, donc aussi à un
2b certain homme, car s'il ne l'était à aucun | des hommes particuliers, il ne le serait pas non plus à l'homme globalement. À son tour, la couleur, inhérente au corps, l'est donc aussi à un certain corps, car si elle ne l'était pas à l'un des particuliers, elle ne le serait pas non plus au corps globalement[5]. Par conséquent, tout le reste ou bien se dit de sujets que sont les substances premières, ou bien est inhérent à des sujets que sont celles-ci, si bien que, n'étaient les substances premières, impossible qu'il y ait quoi que ce soit d'autre.

1-5. Voir aux Notes complémentaires, p. 90-92.

ῥήσεις· καὶ ὁ λόγος δὲ ὁ τοῦ ἀνθρώπου κατὰ τοῦ τινὸς ἀνθρώπου κατηγορηθήσεται· ὁ γὰρ τὶς ἄνθρωπος καὶ ἄνθρωπός ἐστιν· ὥστε καὶ τοὔνομα καὶ ὁ λόγος κατὰ τοῦ ὑποκειμένου κατηγορηθήσεται.

Τῶν δὲ ἐν ὑποκειμένῳ ὄντων ἐπὶ μὲν τῶν πλείστων οὔτε τοὔνομα οὔτε ὁ λόγος κατηγορεῖται τοῦ ὑποκειμένου· ἐπ' ἐνίων δὲ τοὔνομα μὲν οὐδὲν κωλύει κατηγορεῖσθαί ποτε τοῦ ὑποκειμένου, τὸν δὲ λόγον ἀδύνατον· οἷον τὸ λευκὸν ἐν ὑποκειμένῳ ὂν τῷ σώματι κατηγορεῖται τοῦ ὑποκειμένου (λευκὸν γὰρ σῶμα λέγεται), ὁ δὲ λόγος ὁ τοῦ λευκοῦ οὐδέποτε κατὰ τοῦ σώματος κατηγορηθήσεται.

Τὰ δὲ ἄλλα πάντα ἤτοι καθ' ὑποκειμένων λέγεται τῶν πρώτων οὐσιῶν ἢ ἐν ὑποκειμέναις αὐταῖς ἐστιν.
[2b5] <Μὴ οὐσῶν οὖν
[b6] τῶν πρώτων οὐσιῶν ἀδύνατον τῶν ἄλλων τι εἶναι· πάντα
[b6^{a}] γὰρ τὰ ἄλλα ἤτοι καθ' ὑποκειμένων τούτων λέγεται ἢ ἐν
[b6^{b}] ὑποκειμέναις αὐταῖς ἐστιν.>

TEST. 2 a 27 τῶν — ὄντων : ALEX., *In Top.* (II, 2, 109 b 4-5), p. 136, 21-24 ‖ 2 a 34 et sqq. : cf. ASCL., *In Met.* (1001 b 26), p. 208, 30-32 et *In Met* (1017 b 10), p. 319, 12-13 ; PHILOP., *In Phys.* (189 a 21), p. 137, 27-31 ‖ 2 b 6-6^{b} πάντα γὰρ — ἐστιν : SIMPL., *In Phys.* (186 a 32), p. 125, 13-15.

24 δὲ ὁ ABdChEu^{r}V : δὲ mn ὁ (?) Δ [u. adn. 10] ‖ 26 ἐστιν ABnΛ^{es} : ἐστιν καὶ ζῷον A^{2}B^{2}dChEu^{r}mn^{2} (supra scr.) VΔ ἐστι καὶ ζῷον λογικὸν θνητόν Λ^{f} ‖ 27 κατηγορηθήσεται ABdChEu^{r}VΛΔ : κατηγορεῖται mn κατηγορεῖται et post λόγος (u. 26) transp. **S** (86.14) ‖ 29 post ὑποκειμένου (codd. ΛΔ) add. ποτέ V ‖ μὲν codd. Λ : om. Eu^{r} ‖ 30 ποτε ACh^{2}mnVΛ^{t} : om. BdhEu^{r}Λ^{efs}Δ [u. adn. 12] ‖ 33 ὁ ABhEu^{r}VΔ : om. dCmn [u. adn. 13 (et 10)] ‖ τοῦ^{2} dhEu^{r}mnVΔ : om. ABC ‖ 35-b5 μὴ — ἐστιν quae uerba post ἐστιν, u. 2 b 5 in codd. leguntur et quae illic per dittographiam esse orta arbitratur **S** (88.24-29), hoc loco Porphyrius legisse uidetur et inserui (uide Philologus, 141 [1997], 39-45) [u. adn. 15]

2 b 6 τι ABdChVΔL^{f} : ante τῶν transp. Eu^{r}mn om. **P** ‖ 6-6^{b} πάντα — ἐστιν ABCEu^{r}mnVΛΔ : om. dh del. V^{2}

[A.3. *Les substances secondes*]

[A.3.1. *L'espèce est plus substance que le genre*]

Pour ce qui est des substances secondes, l'espèce est davantage substance que le genre, car elle est plus proche de la substance première. En effet, si l'on veut rendre compte de ce qu'est la substance première, on la fera mieux connaître et de façon plus adéquate en fournissant l'espèce plutôt que le genre[1]. Ainsi, pour rendre compte d'un certain homme, on en donnera une meilleure connaissance en expliquant qu'il s'agit d'un homme, plutôt qu'en parlant d'animal, car la première indication fournit plutôt le propre d'un certain homme, tandis que la seconde est plus commune[2]. Et pour rendre compte d'un certain arbre, on en donnera une meilleure connaissance en expliquant qu'il s'agit d'un arbre, plutôt qu'en parlant de plante[3].

De plus, les substances premières, du fait d'être sujets pour tout le reste et parce que tout le reste leur est imputé ou leur est inhérent, sont celles qui, pour ces motifs, sont

1. En envisageant l'opération qui consiste à expliquer « ce qu'est » (τί ἐστι) la substance première, l'auteur pense probablement à la tentative impossible de définir quelque substance individuelle que ce soit. Celle-ci, qui vise à fournir l'essence (τί ἐστι), doit se contenter d'identifier ce qui est le plus proche de l'individu concerné : l'espèce, plutôt que le genre. L'opération n'a rien à voir avec celle qui, dans d'autres contextes, consisterait à expliquer « ce qu'est » la substance première *en général* (cf. *Mét.*, Z 1, 1028 b 7 : περὶ τοῦ οὕτως ὄντος θεωρητέον τί ἐστι). Il n'y a pas, dans *C*, rappelons-le, d'exposé d'une « théorie » de la substance en ce sens-là.

2. « Propre » et « commun » doivent s'entendre ici de manière relative (ἴδιον μᾶλλον... κοινότερον), l'espèce ayant moins d'extension que le genre (cf. 3 b 21-23, avec les mêmes exemples). Car les deux, comme universels, sont communs et appartiennent à plusieurs choses : aucun n'est rigoureusement propre (cf. *Mét* , Z 13, 1038 b 10-11).

3. Les plantes sont traitées sur le même plan, générique, que les animaux dans *Mét.*, Z 2, 1028 b 9 et H 1, 1042 a 9-10. Dans *Top.*, VI, 5, 143 a 26-28, en revanche, la plante et l'arbre sont traités respectivement comme un genre supérieur et un genre inférieur.

[2a35] Τοῦτο δὲ φανερὸν ἐκ τῶν καθ' ἕκαστα προχειριζομένων· οἷον τὸ ζῷον κατὰ τοῦ ἀνθρώπου κατηγορεῖται· οὐκοῦν καὶ κατὰ τοῦ τινὸς ἀνθρώπου· εἰ γὰρ κατὰ μηδενὸς τῶν τινῶν
[2b] ἀνθρώπων, οὐδὲ κατὰ ἀνθρώπου ὅλως· πάλιν τὸ χρῶμα ἐν σώματι, οὐκοῦν καὶ ἔν τινι σώματι· εἰ γὰρ μὴ ἔν τινι τῶν καθ' ἕκαστα, οὐδὲ ἐν σώματι ὅλως· ὥστε τὰ ἄλλα πάντα ἤτοι καθ' ὑποκειμένων τῶν πρώτων οὐσιῶν λέγεται ἢ ἐν ὑποκειμέναις αὐταῖς ἐστιν·
6^{b} ὥστε μὴ οὐσῶν τῶν πρώτων οὐσιῶν ἀδύνατον τῶν ἄλλων
6^{c} τι εἶναι. [...]

Τῶν δὲ δευτέρων οὐσιῶν μᾶλλον οὐσία τὸ εἶδος τοῦ γένους· ἔγγιον γὰρ τῆς πρώτης οὐσίας ἐστίν. Ἐὰν γὰρ ἀποδιδῷ τις τὴν πρώτην οὐσίαν τί ἐστι, γνωριμώτερον καὶ οἰκειότερον ἀποδώσει τὸ εἶδος ἀποδιδοὺς ἢ τὸ γένος· οἷον τὸν τινὰ ἄνθρωπον ἀποδιδοὺς γνωριμώτερον ἂν ἀποδοίη ἄνθρωπον ἀποδιδοὺς ἢ ζῷον (τὸ μὲν γὰρ ἴδιον μᾶλλον τοῦ

TEST. 2 b 7 sqq. : cf. SYRIANVS, *In Met.* (999 a 16), p. 35, 33-34 ; ASCL., *In Met.* (998 b 22), p. 178, 38-39 et p. 179, 14-17 || 2 b 9-10 : cf. PLOT., VI, 3, 9. 38-39.

2a36-37 τὸ ζῷον ABdhEu^{r}mn : post ἀνθρώπου (u. 37) transp. CVL^{o} (cod. M) **P** || 38 ἀνθρώπου CnΔ**P** : ἀνθρώπου κατηγορηθήσεται Λ ἀνθρώπου κατηγορηθήσεται τὸ ζῷον ABdhEu^{r} τὸ ζῷον κατηγορηθήσεται mV.

2 b 1 οὐδὲ codd. **PS** : οὔτε Eu^{r} || ἀνθρώπου ABdChEu^{r}nΔ**PS** : τοῦ ἀνθρώπου mV αὐτοῦ ἀνθρώπου Λ (?) || 5 λέγεται dChEu^{r}mnVΔ**P** : ante τῶν (u. 4) transp. AB || 6^{b}-6^{c} ὥστε — εἶναι ABCEu^{r}mnVΛ : om. dhΔ del. V^{2} || 6^{c} τι ABCEu^{r}VS : ante τῶν transp. mn || 9-10 γνωριμώτερον (γνωριμότερον L^{o} [cod. M]) καὶ οἰκειότερον codd. ΛΔL^{f} L^{o}L^{d} : γνωριμώτερον Eu^{r} οἰκειότερον L^{d} (cod. H) ἔγγιον **P** || 10 εἶδος ABdChVΛΔL^{f}L^{o}L^{d}**P** : εἶδος μᾶλλον Eu^{r}mn || ἀποδιδοὺς ABCEu^{r}mnVΔL^{f}L^{d} : post γένος transp. dh om. L^{o} (cod. M) **P** || ἢ Eu^{r}mnVL^{f}L^{d}**P** : ἤπερ ABdChL^{o} || 11 ἀποδιδοὺς ABdChmnV : om. Eu^{r}ΛΔ [u. adn. 16] || ἀποδοίη ABdChVΛΔ : ἀποδώσει τις Eu^{r} ἀποδοίη καὶ οἰκειότερον mn || 12 ἀποδιδοὺς CEu^{r}mnVΔ : post ζῷον transp. ABdh.

dites substances avant tout[1]. Or précisément la relation des substances premières à tout le reste est aussi la relation de l'espèce au genre, puisque l'espèce fait office de sujet pour le genre. Les genres, en effet, sont imputables aux espèces, mais les espèces ne le sont pas réciproquement aux genres[2]. Par conséquent, cela aussi montre que l'espèce est davantage substance que le genre.

[A.3.2. *Les espèces sont substances au même degré*]

Cependant, parmi toutes les espèces elles-mêmes qui ne sont pas des genres, l'une n'est en rien davantage substance que l'autre. En effet, on ne fournira nullement une explication plus adéquate en disant d'un certain homme qu'il est un homme, qu'en disant d'un certain cheval qu'il est un cheval. Du reste, il en va de la sorte aussi pour les substances premières : l'une n'est en rien davantage substance que l'autre. En effet, un certain homme n'est en rien davantage substance qu'un certain bœuf[3].

[A.3.3. *Il n'y a pas d'autres substances secondes que l'espèce et le genre*]

Mais sans doute, après les substances premières, seuls, pour le reste, les espèces et les genres sont dits substances secondes[4], car ce sont les seuls à faire voir la substance première parmi les choses qui lui sont imputées. En effet, si l'on veut, en présence d'un certain homme, expliquer ce qu'il est, dès lors qu'on fournit l'espèce ou le genre, on fournira une explication adéquate et on produira une meilleure connaissance en expliquant qu'il

1. Cf. plus haut, 2 b 5-6.

2, 4. Voir aux Notes complémentaires, p. 92-93.

3. En d'autres termes, puisque l'espèce *prochaine* est ce qui s'impute *directement* à l'individu, toutes les espèces sont également des imputations directes ; et, puisque tous les individus sont également des sujets *premiers*, ils ne peuvent l'être l'un plus que l'autre. Il importe de ne pas confondre les présentes remarques avec ce qui sera dit plus loin (3 b 33) de l'incapacité, pour la substance, d'admettre le plus et le moins.

τινὸς ἀνθρώπου, τὸ δὲ κοινότερον) καὶ τὸ τὶ δένδρον ἀποδιδοὺς γνωριμώτερον ἀποδώσει δένδρον ἀποδιδοὺς ἢ φυτόν. Ἔτι αἱ πρῶται οὐσίαι, διὰ τὸ τοῖς ἄλλοις ἅπασιν ὑποκεῖσθαι καὶ πάντα τὰ ἄλλα κατὰ τούτων κατηγορεῖσθαι ἢ ἐν ταύταις εἶναι, διὰ τοῦτο μάλιστα οὐσίαι λέγονται· ὡς δέ γε αἱ πρῶται οὐσίαι πρὸς τὰ ἄλλα πάντα ἔχουσιν, οὕτω καὶ τὸ εἶδος πρὸς τὸ γένος ἔχει· ὑπόκειται γὰρ τὸ εἶδος τῷ γένει· τὰ μὲν γὰρ γένη κατὰ τῶν εἰδῶν κατηγορεῖται, τὰ δὲ εἴδη κατὰ τῶν γενῶν οὐκ ἀντιστρέφει· ὥστε καὶ ἐκ τούτων τὸ εἶδος τοῦ γένους μᾶλλον οὐσία.

Αὐτῶν δὲ τῶν εἰδῶν ὅσα μὴ ἔστι γένη, οὐδὲν μᾶλλον ἕτερον ἑτέρου οὐσία ἐστίν· οὐδὲν γὰρ οἰκειότερον ἀποδώσει κατὰ τοῦ τινὸς ἀνθρώπου τὸν ἄνθρωπον ἀποδιδοὺς ἢ κατὰ τοῦ τινὸς ἵππου τὸν ἵππον· ὡσαύτως δὲ καὶ τῶν πρώτων οὐσιῶν οὐδὲν μᾶλλον ἕτερον ἑτέρου οὐσία ἐστίν· οὐδὲν γὰρ μᾶλλον ὁ τὶς ἄνθρωπος οὐσία ἢ ὁ τὶς βοῦς.

Εἰκότως δὲ μετὰ τὰς πρώτας οὐσίας μόνα τῶν ἄλλων τὰ εἴδη καὶ τὰ γένη δεύτεραι οὐσίαι λέγονται· μόνα γὰρ δηλοῖ τὴν πρώτην οὐσίαν τῶν κατηγορουμένων· τὸν γὰρ τινὰ ἄνθρωπον ἐὰν ἀποδιδῷ τις τί ἐστι, τὸ μὲν εἶδος ἢ τὸ

TEST. 2 b 17 μάλιστα οὐσίαι λέγονται : [ALEX.], *In Met.* (Z 7, 1032 a 19), p. 487, 33-35 || 2 b 20 : cf. PLOT., VI, 2, 19. 14. || 2 b 31-34 : cf. ASCL., *In Met* (998 a 20), p. 173, 28-30.

14 γνωριμώτερον — ἀποδιδοὺς codd. ΛΔ : om. h || γνωριμώτερον ABdmnVΛΔ : γνωριμώτερον καὶ οἰκειότερον CEu^{r} (cf. u. 9-10) || 15 ἔτι ABEu^{r}mnL^{a}L^{f} : ἔτι δὲ dChV || 16 πάντα τὰ ἄλλα codd. **PF** : τ. ἄ. π. Eu^{r}L^{f} || 17 οὐσίαι Eu^{r}Λ**P** Ps.-Alex. (In Met.) : οὐσίαι πρῶται ABdChmnVΔL^{f} || 18 τὰ ἄλλα πάντα ABdChVΛΔL^{f} (codd. Ca) **A** (cod. M) : τὰ ἄλλα Eu^{r}mn (τἄλλα) L^{f} (cod. F) **S** τὸ εἶδος καὶ τὸ γένος **P** [u. adn. 17] || 20 κατὰ ABdhEu^{r}VΛΔ**A** : om. Cmn**P** || 23 ἕτερον ἑτέρου codd. **SF** : τὸ ἕτερον τοῦ ἑτέρου L^{a} (cod. M) L^{f} (cod. F) **P** [u. adn. 18] || 24 γὰρ ABdChEu^{r}VΛΔL^{a} (cod. F) **P** : γὰρ μᾶλλον B^{2}mn || ἀποδώσει BEu^{r}mnΛΔ (cod. A) **S** : ἀποδώσεις AdChV ἀποδίδωσι **P** ἀποδώσει τις (?) Δ (codd. nonnulli) || 26-27 οὐδὲν — ἐστίν codd. ΛΔ : om. n (rest. in marg. n^{1} siue n^{2}).

s'agit d'un homme qu'en disant qu'il s'agit d'un animal. En revanche, avec toute autre explication, quelle qu'elle soit, on se trouvera avoir fourni une explication hors de propos, comme si l'on répond qu'il est blanc ou qu'il court ou n'importe quoi du même genre[1]. Par conséquent, ce sont sans doute les seules choses, pour le reste, à être dites substances <secondes>. De plus, les substances premières, du fait d'être sujets pour tout le reste, sont dites
3a substances avant tout. | Or, précisément, la relation des substances premières à tout le reste est aussi la relation des espèces et des genres des substances premières à tout ce qui reste, puisque c'est à eux que tout le reste est imputé. Un certain homme, en effet, on le dira lettré ; donc, l'homme et l'animal aussi, on les dira lettrés. Et il en est encore de même dans les autres cas[2].

[B. *Propriétés de la substance*[3]]

[B.1. *La substance n'est pas inhérente à un sujet*]

D'autre part, un trait commun, assignable à toute substance, c'est de n'être pas inhérente à un sujet. En effet, la substance première, pour sa part, n'est pas dite d'un sujet et n'est pas inhérente à un sujet[4]. Quant aux substances secondes, il est clair là aussi qu'elles ne sont pas inhérentes à un sujet. L'homme, en effet, se dit bien d'un sujet, un certain homme, mais il n'est pas inhérent à un sujet[5], car l'homme n'est pas inhérent à un certain homme ; et de la même façon, l'animal, lui aussi, se dit

1-2, 4. Voir aux Notes complémentaires, p. 93-94.

3. L'exposé qui précède et qui a délimité la classe des êtres substantiels, était déjà d'une certaine façon un exposé des propriétés de la substance. On a vu, par exemple, que cette classe réunit le sujet premier et les choses qui le font voir. Dans l'exposé systématique qui commence ici, le « propre » recherché, comme l'ont relevé les commentateurs anciens, est ce qui convient à *tous* les êtres de la classe concernée et à eux *seuls*.

5. Cf. 1 a 21-22.

γένος ἀποδιδοὺς οἰκείως ἀποδώσει καὶ γνωριμώτερον ποιήσει ἄνθρωπον ἢ ζῷον ἀποδιδούς· τῶν δ' ἄλλων ὅ τι ἂν ἀποδιδῷ τις, ἀλλοτρίως ἔσται ἀποδεδωκώς, οἷον λευκὸν ἢ τρέχει ἢ ὁτιοῦν τῶν τοιούτων ἀποδιδούς· ὥστε εἰκότως ταῦτα μόνα τῶν ἄλλων <δεύτεραι> οὐσίαι λέγονται. Ἔτι αἱ πρῶται οὐσίαι διὰ τὸ τοῖς ἄλλοις ἅπασιν ὑποκεῖσθαι κυριώτατα οὐσίαι [3a] λέγονται· ὡς δέ γε αἱ πρῶται οὐσίαι πρὸς τὰ ἄλλα πάντα ἔχουσιν, οὕτω καὶ τὰ εἴδη καὶ τὰ γένη τῶν πρώτων οὐσιῶν πρὸς τὰ λοιπὰ πάντα ἔχει· κατὰ τούτων γὰρ πάντα τὰ λοιπὰ κατηγορεῖται· τὸν γὰρ τινὰ ἄνθρωπον ἐρεῖς γραμματικόν, οὐκοῦν καὶ ἄνθρωπον καὶ ζῷον γραμματικὸν ἐρεῖς· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων.

Κοινὸν δὲ κατὰ πάσης οὐσίας τὸ μὴ ἐν ὑποκειμένῳ εἶναι· ἡ μὲν γὰρ πρώτη οὐσία οὔτε καθ' ὑποκειμένου λέγεται οὔτε ἐν ὑποκειμένῳ ἐστίν· τῶν δὲ δευτέρων οὐσιῶν φανερὸν μὲν καὶ οὕτως ὅτι οὐκ εἰσὶν ἐν ὑποκειμένῳ· ὁ γὰρ ἄνθρωπος καθ' ὑποκειμένου μὲν τοῦ τινὸς ἀνθρώπου λέγεται, ἐν ὑποκειμένῳ δὲ οὐκ ἔστιν· οὐ γὰρ ἐν τῷ τινὶ ἀνθρώπῳ ὁ ἄνθρωπός ἐστιν· ὡσαύτως δὲ καὶ τὸ ζῷον καθ' ὑποκειμένου μὲν λέγεται τοῦ τινὸς ἀνθρώπου, οὐκ ἔστι δὲ τὸ ζῷον ἐν τῷ τινὶ ἀνθρώπῳ. Ἔτι δὲ τῶν ἐν ὑποκειμένῳ ὄντων τὸ μὲν

TEST. 3 a 7-8 τὸ — εἶναι : PLOT., VI, 3, 5. 7-8 ; cf. SIMPL., *In De coelo* (278 a 23), p. 279, 11-12 ; *In Phys.* (192 b 32), p. 270, 26-34.

33 οἰκείως ABdChmnVΛ^{e}Δ**P** : οἰκειότερον Eu^{r}Λ^{ft}**S** || καὶ ABd ChEu^{r}VΛΔ**PS** : καὶ γὰρ mn || 36-37 ταῦτα μόνα CmnV**P** (?) : post τῶν ἄλλων transp. ABdhΛ μόνα ταῦτα Eu^{r}Δ || 37 δεύτεραι secundum **P** inserui (cf. 2 b 30) [u. adn. 19] || ἔτι ABdChEu^{r}VΛ (?) ΔL^{a}L^{f} : ἔτι δὲ mn || 38 ὑποκεῖσθαι ABdChnVΔL^{f} : ὑ. διὰ τοῦτο (?) Λ ὑ. καὶ τὰ ἄλλα πάντα κατὰ τούτων κατηγορεῖσθαι (add. ἢ ἐν αὐταῖς εἶναι m) Eu^{r}m secundum 2 b 16-17

3 a 2 καὶ^{1} mh^{2}**P**Δ (cod. A) : om. codd. ΛΔ [u. adn. 20] || 9 οὔτε ἐν ὑποκειμένῳ ἐστίν mnVΛ**D** (ubi ἐστίν om.) : ante οὔτε (u. 8) transp. ABdChEu^{r}Δ || 10 οὐκ εἰσὶν ABdChmnVΛ : οὐδεμία ἐστὶν C^{2}Eu^{r}Δ || 11 λέγεται codd. Δ : post μὲν transp. Eu^{r} || 12 οὐκ codd. Δ : οὐδενί Eu^{r}Λ (?).

bien d'un sujet, un certain homme[1], mais l'animal n'est pas inhérent à un certain homme[2]. Cependant, il y a plus. S'agissant des choses inhérentes à un sujet, leur nom, sans le moindre empêchement, est éventuellement imputé à leur sujet, mais leur formule, c'est impossible[3]. Or s'agissant des substances secondes, même leur formule est imputable à leur sujet, tout comme leur nom, car on peut imputer la formule de l'homme à un certain homme, ainsi que celle de l'animal[4]. Par conséquent, on ne peut compter la substance parmi les choses inhérentes à un sujet.

Cependant, ce trait n'est pas propre à la substance. Au contraire, la différence, elle aussi, compte parmi les choses non inhérentes à un sujet[5]. Le terrestre, en effet, et le bipède se disent bien d'un sujet, l'homme, mais ne sont pas inhérents à un sujet, car le bipède n'est pas inhérent à l'homme, ni le terrestre[6]. Par ailleurs, même la formule qui exprime la différence est imputable à ce sujet duquel se dit éventuellement la différence. Ainsi, si le terrestre se dit de l'homme, la formule qui exprime le terrestre devra aussi être imputée à l'homme, puisque l'homme est un être terrestre[7].

Par ailleurs, il ne faut pas nous inquiéter des parties des substances qui prennent place, comme en des sujets, dans le tout qu'elles constituent. Il n'y a pas à redouter de nous voir contraints de nier qu'elles soient des substances, car ce n'est pas de cette façon-là qu'on parlait des choses qui prennent place dans un sujet, c'est-à-dire de celles qui sont, à titre de parties, en quelque chose[8].

1. Cf. 1 b 13-15.

2, 5-6, 8. Voir aux Notes complémentaires, p. 94-96.

3. Cf. 2 a 29-34.

4. Cf. 2 a 19-27. Individu, espèce et genre forment ainsi une unité, alors que l'unité de l'individu avec une réalité inhérente à un sujet est accidentelle : cf. *Mét.*, Z 11, 1037 b 5-6 (κατὰ συμβεβηκὸς ἕν, οἷον ὁ Σωκράτης καὶ τὸ μουσικόν).

7. Cf. *supra*, 3 a 17-20 (à propos des substances secondes).

ὄνομα οὐδὲν κωλύει κατηγορεῖσθαί ποτε τοῦ ὑποκειμένου, τὸν δὲ λόγον ἀδύνατον· τῶν δὲ δευτέρων οὐσιῶν κατηγορεῖται καὶ ὁ λόγος κατὰ τοῦ ὑποκειμένου καὶ τοὔνομα· τὸν γὰρ τοῦ ἀνθρώπου λόγον κατὰ τοῦ τινὸς ἀνθρώπου κατηγορήσεις καὶ τὸν τοῦ ζῴου· ὥστε οὐκ ἂν εἴη ἡ οὐσία τῶν ἐν ὑποκειμένῳ.

Οὐκ ἴδιον δὲ τῆς οὐσίας τοῦτο, ἀλλὰ καὶ ἡ διαφορὰ τῶν μὴ ἐν ὑποκειμένῳ ἐστίν· τὸ γὰρ πεζὸν καὶ τὸ δίπουν καθ' ὑποκειμένου μὲν λέγεται τοῦ ἀνθρώπου, ἐν ὑποκειμένῳ δὲ οὐκ ἔστιν· οὐ γὰρ ἐν τῷ ἀνθρώπῳ ἐστὶ τὸ δίπουν οὐδὲ τὸ πεζόν. Καὶ ὁ λόγος δὲ κατηγορεῖται ὁ τῆς διαφορᾶς καθ' οὗ ἂν λέγηται ἡ διαφορά· οἷον εἰ τὸ πεζὸν κατὰ ἀνθρώπου λέγεται, καὶ ὁ λόγος ὁ τοῦ πεζοῦ κατηγορηθήσεται τοῦ ἀνθρώπου· πεζὸν γάρ ἐστιν ὁ ἄνθρωπος.

Μὴ ταραττέτω δὲ ἡμᾶς τὰ μέρη τῶν οὐσιῶν ὡς ἐν ὑποκειμένοις ὄντα τοῖς ὅλοις, μή ποτε ἀναγκασθῶμεν οὐκ οὐσίας αὐτὰ φάσκειν εἶναι· οὐ γὰρ οὕτω τὰ ἐν ὑποκειμένῳ ἐλέγετο τὰ ὡς μέρη ὑπάρχοντα ἔν τινι.

TEST. 3 a 21-22 : cf. ALEX., *In Top.* (I, 5, 102 a 31), p. 47, 18-20 ; PLOT., VI, 3, 5. 24-27 || 3 a 25-28 : cf. PLOT., VI, 3, 14. 4-5 || 3 a 29 (siue 8 a 18) τὰ — οὐσιῶν : [SIMPL.], *In De an.* (432 a 22), p. 288, 3-4 ; PHILOP., *In De an* (432 a 15), p. 571, 17-18 ; DAVID, *In Porph. Isag.* (11, 18), p. 198, 7-8.

16 ποτε ABdChEu^{r}V : post κωλύει transp. mnΔ || 17 δὲ^{2} ABdCh : δέ γε Eu^{r}mnV || 18 καὶ^{2} ABdChEu^{r}VΛΔ : om mn || τοὔνομα ABdChEu^{r}VΛΔ : ante καὶ^{1} transp. mn || 20 ζῴου mnVΛΔ : ζῴου ὡσαύτως ABdChEu^{r}n^{2} (in marg.) || ἂν εἴη codd. Λ : ἂν ᾖ V ἐστὶν Δ || ἡ ABdChVL^{s} (plerique codd.) : om. Eu^{r}mnΔL^{s} (cod. L) [u. adn. 21] || 21 τῆς ABdChL^{a} (cod. M)L^{d}**F** (plerumque) : om. Eu^{r}mnVΔL^{a} (cod. F) L^{f}L^{o} (67.10) **SAF** (66.25 ; 26 ; 67.15) **O** [u. adn. 22] || τοῦτο Eu^{r}mnV : ante τῆς οὐσίας transp. ABdChΔ || 25 ἐστὶ ABdhEu^{r}mnΔ : post δίπουν transp. CV || οὐδὲ Eu^{r}mnVΛ : ἢ ABdChΔ || 26 λέγηται ABdCh^{1}Eu^{r}mn^{2}VΔ : λέγεται hnΔ (cod. A) || 27 κατὰ BdChmnΔ : κατὰ τοῦ Ah^{1}Eu^{r}V || ὁ ABdChEu^{r}Δ : om. mnV [u. adn. 23] || 29 ἡμᾶς ABdChnVΛΔL^{a} (cod M) L^{f}L^{o}**SA** (cod. M) **FD** : ὑμᾶς Eu^{r}mL^{a} (cod. F) **A** (cod. F) **F** (cod. a 69.7) || 30 ὅλοις ABdChnVΛ (ὅλῳ) L^{f}**SAFO** : ὅλοις σώμασι Eu^{r}m.

[B.2. *La substance donne lieu à des attributs univoques*]

Il appartient d'autre part aux substances et aux différences de toujours donner lieu à des attributions qui s'entendent de façon univoque, car toutes les imputations qui se font à partir d'elles s'appliquent soit aux individus, soit aux espèces[1]. En effet, si pour sa part, la substance première ne donne lieu à aucune imputation, puisqu'elle ne se dit d'aucun sujet[2], en revanche, parmi les substances secondes, l'espèce est imputable à l'individu et le
3b genre, à l'espèce et à l'individu[3]. | De la même façon, les différences aussi, de leur côté, sont imputables et aux espèces et aux individus[4]. Or leur formule également est applicable : les substances premières reçoivent celle des espèces et celle des genres, et l'espèce, celle du genre. En effet, tout ce qui se dit de la chose imputée, tout cela doit aussi se dire du sujet[5]. De la même façon, de son côté, la formule des différences, elle aussi, est applicable à la fois aux espèces et aux individus[6]. Or, précisément, étaient univoques les choses dont le nom est commun et la formule identique[7]. Par conséquent, tous les attributs qui se tirent des substances et ceux qui se tirent des différences s'entendent de façon univoque[8].

[B.3. *La substance indique-t-elle quelque chose de précis ?*]

Par ailleurs, toute substance passe pour indiquer quelque chose de précis[9]. Dans le cas des substances premières, certes, il est incontestablement vrai qu'elles indiquent quelque chose de précis, puisque c'est un être individuel et numériquement un qu'elles donnent à voir[10]. Dans le cas des substances secondes, cependant, on a l'impression certes que c'est la même chose et que, vu la

1, 4, 7-10. Voir aux Notes complémentaires, p. 96-99.

2. Cf. 2 a 12.

3. Cf. 1 b 12-15 et 2 a 14-19.

5. Cf. 2 a 19-27 et 1 b 10-12.

6. Cf. 3 a 25-28. Ce passage ne mentionne pas non plus expressément les individus.

Ὑπάρχει δὲ ταῖς οὐσίαις καὶ ταῖς διαφοραῖς τὸ πάντα συνωνύμως ἀπ᾽ αὐτῶν λέγεσθαι· πᾶσαι γὰρ αἱ ἀπὸ τούτων κατηγορίαι ἤτοι κατὰ τῶν ἀτόμων κατηγοροῦνται ἢ κατὰ τῶν εἰδῶν· ἀπὸ μὲν γὰρ τῆς πρώτης οὐσίας οὐδεμία ἐστὶ κατηγορία· κατ᾽ οὐδενὸς γὰρ ὑποκειμένου λέγεται· τῶν δὲ δευτέρων οὐσιῶν τὸ μὲν εἶδος κατὰ τοῦ ἀτόμου κατηγορεῖται, τὸ δὲ γένος καὶ κατὰ τοῦ εἴδους καὶ κατὰ τοῦ ἀτόμου·
[3b] ὡσαύτως δὲ καὶ αἱ διαφοραὶ καὶ κατὰ τῶν εἰδῶν καὶ κατὰ τῶν ἀτόμων κατηγοροῦνται. Καὶ τὸν λόγον δὲ ἐπιδέχονται αἱ πρῶται οὐσίαι τὸν τῶν εἰδῶν καὶ τὸν τῶν γενῶν, καὶ τὸ εἶδος δὲ τὸν τοῦ γένους· ὅσα γὰρ κατὰ τοῦ κατηγορουμένου λέγεται, πάντα καὶ κατὰ τοῦ ὑποκειμένου ῥηθήσεται· ὡσαύτως δὲ καὶ τὸν τῶν διαφορῶν λόγον ἐπιδέχεται τά τε εἴδη καὶ τὰ ἄτομα· συνώνυμα δέ γε ἦν ὧν καὶ τοὔνομα κοινὸν καὶ ὁ λόγος ὁ αὐτός· ὥστε πάντα τὰ ἀπὸ τῶν οὐσιῶν καὶ τὰ ἀπὸ τῶν διαφορῶν συνωνύμως λέγεται.

Πᾶσα δὲ οὐσία δοκεῖ τόδε τι σημαίνειν. Ἐπὶ μὲν οὖν τῶν πρώτων οὐσιῶν ἀναμφισβήτητον καὶ ἀληθές ἐστιν ὅτι

TEST. 3 a 33 (?) : cf. DAVID, *In Porph. Isag.* (16, 6), p. 216, 27-29 || 3 b 6-7 τὸν — ἄτομα : ALEX., *In Top.* (IV, 6, 128 a 13), p. 365, 7-8 || 3 b 10 πᾶσα — σημαίνειν : [ALEX.], *In Ref. Soph.* (6, 168 a 34), p. 59, 9-10 ; *In Ref. Soph.* (22, 178 a 4), p. 151, 6-7 ; PHILOP., *In De an.* (412 a 7), p. 210, 28-29 || 3 b 10-12 ἐπὶ — σημαίνει : [ALEX.], *In Met.* (Z 8, 1033 b 20), p. 496, 18-20 ; cf. PLOT., VI, 1, 3. 12.

35 ἢ codd. ΛΔL^{f} : ἢ καὶ Eu^{r} || 38 τοῦ ἀτόμου codd. ΛΔ : τῶν ἀτόμων Eu^{r} || 39 καὶ^{1} ABdChEu^{r}Δ (codd. nonnulli) : om. mnV (lac. sign.) ΛΔ (cod. A) || τοῦ εἴδους codd. ΛΔ : τῶν εἰδῶν Eu^{r} || τοῦ ἀτόμου ABdChmnΛΔ : τῶν ἀτόμων Eu^{r} ἀτόμου V

3 b 1 δὲ καὶ codd. Λ^{e}Δ : om. Λ^{f} δὲ **F** || καὶ^{2} dChEu^{r}mnVΛΔ (codd. nonnulli) : om. ABΔ (cod. A) **F** || καὶ^{3} codd. ΛΔ : om. m || 3 τὸν (bis) codd. Δ : om. Eu^{r} || εἰδῶν... γενῶν ABdChVΛΔ (codd. nonnulli) : γενῶν... εἰδῶν Eu^{r}mnΔ (cod. A) || 5 πάντα AdCh : τὰ αὐτὰ VΛ τοσαῦτα mn om. BEu^{r}Δ [u. adn. 24] || ῥηθήσεται codd. Δ : κατηγορηθήσεται Eu^{r} || 7 τοὔνομα codd. Δ : τὸ ὄνομα Eu^{r} τό τε ὄνομα **F** || 8 ὥστε ABCEu^{r}mnVΔ : ὥστε καὶ dh || 9 τὰ ἀπὸ ABdChEu^{r}Δ (codd. nonnulli) : τὰ Δ (cod. A) om. mnV [u. adn. 25] || 10 τι codd. L^{s}L^{a} (cod. M) L^{f}L^{o}L^{d}**PSAFOD** Ps.-Alex. (In RS) Philop. (In DA) : om. Eu^{r} ante τόδε transp. Plotinus.

figure de l'appellation, on indique quelque chose de précis lorsqu'on parle de l'homme ou de l'animal[1]. Et pourtant, ce n'est pas vrai ! Au contraire, on indique plutôt une certaine qualité. En effet, le sujet n'est pas unique, comme l'est la substance première ; c'est au contraire d'une multiplicité que se dit l'homme, ainsi que l'animal[2]. Néanmoins, cela n'indique pas simplement une certaine qualité comme le fait le blanc. Car le blanc n'indique absolument rien d'autre qu'une qualité, tandis que l'espèce et le genre déterminent la qualité que met en jeu la substance. Elle indique, en effet, une certaine qualité de substance[3]. Et la détermination produite a une extension plus large avec le genre qu'avec l'espèce. En effet, qui dit animal embrasse plus que celui qui dit homme[4].

[B.4. *La substance n'a pas de contraire*]

Par ailleurs, il appartient encore aux substances de n'avoir aucun contraire[5]. Que serait, en effet, le contraire de la substance première ? Ainsi, un certain homme n'a aucun contraire. Et pour sûr, l'homme non plus ou l'ani-

1. Les mêmes mots — spécifique (homme) ou générique (animal) — servent à identifier l'individu (cf. 1 b 15 et 2 a 30 et sqq.) et créent ainsi l'apparence que l'espèce et le genre indiquent quelque objet précis. De plus, si les substances secondes sont les seules réalités imputées à un sujet qui « donnent à voir la substance première » (cf. 2 b 31 : δηλοῖ τὴν πρώτην οὐσίαν), elles semblent ainsi viser une chose précise.

2-3, 5. Voir aux Notes complémentaires, p. 99-101.

4. Cf. la définition du genre dans *Top* , I, 5, 102 a 21-22 : γένος δ' ἐστὶ τὸ κατὰ πλειόνων καὶ διαφερόντων τῷ εἴδει ἐν τῷ τί ἐστι κατηγορούμενον. — Parmi les traits réputés communs à toutes les substances, étudiés à partir de 3 a 7, le fait d'indiquer une chose précise est le seul qui, à l'examen, se révèle n'en être pas un *parce qu*'il caractérise en propre la substance première. Ce trait est donc le propre de ce qui est dit fondamentalement substance.

τόδε τι σημαίνει· ἄτομον γὰρ καὶ ἓν ἀριθμῷ τὸ δηλούμενόν ἐστιν· ἐπὶ δὲ τῶν δευτέρων οὐσιῶν φαίνεται μὲν ὁμοίως τῷ σχήματι τῆς προσηγορίας τόδε τι σημαίνειν, ὅταν εἴπῃ ἄνθρωπον ἢ ζῷον· οὐ μὴν ἀληθές γε, ἀλλὰ μᾶλλον ποιόν τι σημαίνει· οὐ γὰρ ἕν ἐστι τὸ ὑποκείμενον ὥσπερ ἡ πρώτη οὐσία, ἀλλὰ κατὰ πολλῶν ὁ ἄνθρωπος λέγεται καὶ τὸ ζῷον. Οὐχ ἁπλῶς δὲ ποιόν τι σημαίνει, ὥσπερ τὸ λευκόν· οὐδὲν γὰρ ἄλλο σημαίνει τὸ λευκὸν ἀλλ' ἢ ποιόν, τὸ δὲ εἶδος καὶ τὸ γένος περὶ οὐσίαν τὸ ποιὸν ἀφορίζει· ποιὰν γάρ τινα οὐσίαν σημαίνει· ἐπὶ πλεῖον δὲ τῷ γένει ἢ τῷ εἴδει τὸν ἀφορισμὸν ποιεῖται· ὁ γὰρ ζῷον εἰπὼν ἐπὶ πλεῖον περιλαμβάνει ἢ ὁ τὸν ἄνθρωπον.

Ὑπάρχει δὲ ταῖς οὐσίαις καὶ τὸ μηδὲν αὐταῖς ἐναντίον εἶναι· τῇ γὰρ πρώτῃ οὐσίᾳ τί ἂν εἴη ἐναντίον ; οἷον τῷ τινὶ ἀνθρώπῳ οὐδέν ἐστιν ἐναντίον· οὐδέ γε τῷ

TEST. 3 b 12-15 ἄτομον — ἄνθρωπον : [ALEX.], *In Ref. Soph* (7, 169 a 33), p. 67, 28-31 || 3 b 15-21 : cf. [SIMPL.], *In De an* (434 a 16), p. 314, 25-26 || 3 b 20 περὶ — ἀφορίζει : ALEX., *In Met.* (B 6, 1002 b 32), p. 236, 5-7 ; ALEX., *In Met.* (Δ 14, 1020 a 35), p. 399, 8-9 ; ASCL., *In Met.* (1002 b 12), p. 217, 29-31 ; *In Met.* (1003 a 5), p. 221, 2-3 ; *In Met.* (1012 b 34), p. 318, 24-26 ; *In Met* (1020 a 7), p. 331, 24-25 ; 332, 8-9 ; *In Met* (1020 a 33), p. 335, 5 ; *In Met* (1033 b 19), p. 405, 16-17 ; *In Met* (1038 b 1), p. 429, 1 ; *In Met.* (1039 a 14), p. 434, 24-25 ; PHILOP., *In An. Post.* (87 b 28), p. 307, 13-15 || 3 b 24-25 : cf. PLOT., I, 8, 6, 28-29 ; AMM., *In Porph Isag* , p. 96, 23 ; SIMPL., *In De coelo* (270 b 16), p. 123, 15-16 ; *In De coelo* (271 a 27), p. 157, 34-35 ; 158, 27 ; 159, 21 ; 165, 10-11 ; 165, 14 ; 165, 34-35 ; 166, 23 ; 166, 25 ; 167, 13 ; SIMPL., *In Phys* (192 b 32), p. 270, 31 ; 281, 7, 13 et 25 ; DAVID, *In Porph. Isag.* (4, 13), p. 149, 52-6 ; PHILOP., *In De gen. et corr.* (331 a 1), p. 230, 4-5 et (335 a 4), p. 279, 24-25 ; *In De an.* (418 b 9), p. 341, 32-34.

17 λέγεται ABdhmnVΛΔS : om. CEu^r || 18 τι ABdChVΔF (cod. a) O : om. Eu^{r}mnΛ (?) L^o (cod. M) **P** || 22 ἀφορισμὸν ABC Eu^{r}mnVΛΔS : ἀφορισμὸν εἰπὼν d (postea eras.) h || 24 αὐταῖς ABd ChDEu^{r}VΔL^s (codd. Av) L^a (cod. M) L^o**P** (?) : post ἐναντίον transp. mnL^s (codd. JKL) L^{f}L^d || 26 post ἀνθρώπῳ (DEu^{r}mnΛL^o) add. ἢ τῷ τινὶ ζῴῳ ABdC^2 (ex ἢ τὸ ζῷον C) hn^2 (in marg.) VΔ || οὐδέν C (?) DEu^{r}Λ^{f}ΔL^o : οὐδὲν γὰρ ABdC^{1}hmnVΛ^e.

mal n'ont le moindre contraire. Cependant, ce trait n'est pas propre à la substance[1], mais se rencontre aussi dans beaucoup d'autres cas. Ainsi dans le cas de la quantité. La dimension de deux coudées, en effet, n'a pas le moindre contraire, ni la dizaine, ni rien de ce genre, sauf à prétendre que beaucoup est le contraire de peu ou grand de petit. Mais, parmi les quantités déterminées, rien n'est le contraire de rien[2].

[B.5. *La substance n'est pas susceptible du plus et du moins*]

Il semble, par ailleurs, que la substance ne soit pas susceptible du plus et du moins[3]. Je ne veux pas dire qu'il n'y a pas de substance plus substance qu'une autre (car, on l'a vu, c'est le cas)[4], mais bien qu'une substance, quelle qu'elle soit, n'est pas dite plus ou moins ce qu'elle est[5]. Ainsi, supposé que la substance soit un homme, il ne sera pas plus ou moins homme, ni par comparaison avec lui-même, ni par comparaison avec un autre[6]. En effet,
4a l'un n'est pas plus homme que l'autre, à la manière | du blanc, qui est plus blanc d'un cas à l'autre, et du beau,

1. Cf. *supra*, 3 a 21. Il s'agit d'un propre « relatif », au sens précisé dans *Top.*, I, 5, 102 a 25-26 ; V, 1, 128 b 16-17.

2. Ce passage anticipe le développement de 5 b 11-6 a 18. Il sera encore dit expressément plus loin (6 b 18), qu'outre les qualités, certains relatifs, tels que demi et triple, n'ont pas de contraires ; c'est que l'opposition du demi et du double, du triple et du tiers, est une opposition spécifique, celle que forment les corrélatifs (cf. 11 b 18).

3. Le lieu tiré du plus ou moins est aussi fréquemment signalé dans les *Topiques* (dès II, 10, 114 b 37, à propos de l'accident). Comparez, ci-après, 6 a 19 (à propos de la quantité), 6 b 19 (à propos des relatifs) et 10 b 26 (à propos de la qualité).

4. Cf. *supra*, 2 b 7 et sqq.

5-6. Voir aux Notes complémentaires, p. 101.

ἀνθρώπῳ ἢ τῷ ζῴῳ οὐδέν ἐστιν ἐναντίον. Οὐκ ἴδιον δὲ τῆς οὐσίας τοῦτο, ἀλλὰ γὰρ καὶ ἐπ' ἄλλων πολλῶν, οἷον ἐπὶ τοῦ ποσοῦ· τῷ γὰρ διπήχει οὐδέν ἐστιν ἐναντίον, οὐδὲ τοῖς δέκα, οὐδὲ τῶν τοιούτων οὐδενί, εἰ μή τις τὸ πολὺ τῷ ὀλίγῳ φαίη ἐναντίον εἶναι ἢ τὸ μέγα τῷ μικρῷ· τῶν δὲ ἀφωρισμένων ποσῶν οὐδὲν οὐδενὶ ἐναντίον ἐστίν.

Δοκεῖ δὲ ἡ οὐσία μὴ ἐπιδέχεσθαι τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον· λέγω δὲ οὐχ ὅτι οὐσία οὐσίας οὐκ ἔστι μᾶλλον οὐσία (τοῦτο μὲν γὰρ εἴρηται ὅτι ἔστιν), ἀλλ' ὅτι ἑκάστη οὐσία τοῦθ' ὅπερ ἐστὶν οὐ λέγεται μᾶλλον καὶ ἧττον· οἷον εἰ ἔστιν αὕτη ἡ οὐσία ἄνθρωπος, οὐκ ἔσται μᾶλλον καὶ ἧττον ἄνθρωπος, οὔτε αὐτὸς ἑαυτοῦ οὔτε ἕτερος ἑτέρου· οὐ γάρ ἐστιν ἕτερος ἑτέρου μᾶλλον ἄνθρωπος, ὥσπερ
[4a] **τὸ λευκόν ἐστιν ἕτερον ἑτέρου μᾶλλον λευκόν, καὶ καλὸν ἕτερον ἑτέρου μᾶλλον καλόν· καὶ αὐτὸ δὲ ἑαυτοῦ μᾶλλον**

TEST. 3 b 33-34 : cf. ALEX., *In Top* (II, 11, 115 b 3), p. 213, 14-16 ; AMM., *In Porph Isag* , p. 96, 22-23.

27 ἢ ABdChDEu^{r}VL^{a}L^o : οὐδὲ mnΛ || ἐστιν ἐναντίον ABdChmn VL° (72.30) : ἐναντίον ἐστίν DEu^{r}L^o (cod. M 76.25) || 28 τῆς οὐσίας τοῦτο BdChDEu^{r}mnΔ (codd. nonnulli) **F** ? (101.7) : οὐσίας τοῦτο **O** τοῦτο οὐσίας AV τοῦτο τῆς οὐσίας **S** (?) **F** (77.17) || ante ἀλλὰ add. ἐστιν V || γὰρ καὶ ABdChEu^{r}VΔ (codd. nonnulli) : καὶ DmnΛ (?) Δ (cod. A) || πολλῶν codd. **ΛO** : om. VΔ || 29 διπήχει BdhDEu^{r}mnΛΔ : διπήχει ἢ τῷ (om. An^{2}V) τριπήχει ACn^{2}V || post ἐναντίον (codd. ΛΔ) add. καὶ τρίπηχυ m || 30 οὐδὲ^1 ABdhmnVΔ : οὐδέ γε CDEu^{r}Λ (?) Δ (?) || οὐδὲ^2 ABdChmnVΛΔ : οὐδέ γε DEu^r || 32 ποσῶν codd. **S** : om. ΛΔL^s || οὐδενὶ ABdChEu^{r}mnΛΔ : om. V**S** (?) ante οὐδὲν transp. D || ἐναντίον codd. Δ : post ἐστίν transp. VL^s**S** || 33 μὴ ABdChVL^{a}L^f (codd. Ca) **PSFOD** : οὐκ DEu^{r}mnL^{s}L^f (cod. F) L^{o}L^d**F** (cod. F 76.7) **O** (64.37) [u. adn. 26] || 35 οὐσία CEVΛΔL^o**O** : οὐσία καὶ ἧττον οὐσία ABdhDu^{r}mn || 37-38 οἷον — καὶ ἧττον codd. ΛΔ : om. Eu^r || 37 ἄνθρωπος ABdChDEu^{r}VΔ : ὁ ἄνθρωπος mn || ἔσται ABdhDEu^r Λ (?) Δ : ἐστί CmnV.

4 a 1 ἐστιν CDEu^{r}mn : post μᾶλλον transp. ABdhV λέγεται et post μᾶλλον transp. **O** om. **A** || 1-2 λευκόν^2 — μᾶλλον^1 codd. Λ : om. V || 2 μᾶλλον καλόν DEu^{r}mnΛ : μᾶλλον CV μᾶλλον καλὸν καὶ ἧττον λέγεται ABdh [u. adn. 28].

qui est plus beau d'un cas à l'autre. Certes, par comparaison avec lui-même, on le dit aussi plus ou moins ceci ou cela : ainsi le corps, s'il est blanc, on le dit plus blanc maintenant qu'auparavant et, s'il est chaud, on le dit plus et moins chaud. Mais la substance, en tout cas, on ne la dit nullement plus ou moins. Car un homme, on ne le dit pas plus homme maintenant qu'auparavant, non plus qu'aucune de toutes les autres choses dès lors qu'il s'agit d'une substance[1]. Par conséquent, la substance ne peut être susceptible du plus et du moins.

[B.6. *La substance reçoit les contraires en restant la même*]

Mais ce qui est surtout propre à la substance, semble-t-il, c'est que, tout en étant la même et une numériquement, elle est capable de recevoir les contraires[2]. Ainsi, pour le reste, ne peut-on mettre de l'avant, parmi tout ce qui n'est pas substance, la moindre chose qui, étant

1. La comparaison de l'homme avec le blanc, le beau ou le chaud est éclairante, parce qu'elle met en opposition l'imputation de l'espèce à l'individu substantiel et l'attribution d'une qualité au *même* individu et prépare l'énoncé du propre véritable qui va suivre (4 a 10 et sqq.). Mais si l'on compare l'imputation de l'espèce homme à l'individu substantiel et ce qui lui est comparable, savoir l'imputation de l'espèce blanc à l'individu correspondant (« un certain blanc » : cf. 1 a 27), les choses ne se présentent pas, semble-t-il, de manière différente. Deux cas individuels de blanc (ou de blancheur), l'un plus, l'autre moins blanc, sont également ce qu'ils sont, c'est-à-dire du blanc (ou de la blancheur), que ces cas s'observent dans deux individus substantiels différents (Socrate et Coriscos) ou dans le même individu substantiel à des instants différents (Socrate jeune et Socrate vieux). Il en va de même au niveau du genre. Le blanc et le bleu ne sont pas plus ou moins des couleurs, pas plus que l'homme et le cheval ne sont plus ou moins des animaux. Dans un sujet qui blanchit, en devenant plus blanc (le corps de Socrate), le sujet substantiel reste essentiellement le même et la qualité reste essentiellement la même, c'est-à-dire de la blancheur, sinon il serait impossible de reconnaître à travers la différence de plus ou de moins la même couleur.

2. Voir aux Notes complémentaires, p. 102.

καὶ ἧττον λέγεται, οἷον τὸ σῶμα λευκὸν ὂν μᾶλλον λευκὸν εἶναι λέγεται νῦν ἢ πρότερον, καὶ θερμὸν ὂν μᾶλλον θερμὸν καὶ ἧττον λέγεται· ἡ δέ γε οὐσία οὐδὲν μᾶλλον καὶ ἧττον λέγεται· οὐδὲ γὰρ ἄνθρωπος μᾶλλον νῦν ἄνθρωπος ἢ πρότερον λέγεται, οὐδὲ τῶν ἄλλων οὐδέν, ὅσα ἐστὶν οὐσία· ὥστε οὐκ ἂν ἐπιδέχοιτο ἡ οὐσία τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον.

Μάλιστα δὲ ἴδιον τῆς οὐσίας δοκεῖ εἶναι τὸ ταὐτὸν καὶ ἓν ἀριθμῷ ὂν τῶν ἐναντίων εἶναι δεκτικόν· οἷον ἐπὶ μὲν τῶν ἄλλων οὐδενὸς ἂν ἔχοι τις προενεγκεῖν ὅσα μή εἰσιν οὐσίαι, ὃ ἓν ἀριθμῷ ὂν τῶν ἐναντίων δεκτικόν ἐστιν·

TEST. 4 a 10-11 ἴδιον — δεκτικόν : ALEX., *In Top.* (V, 4, 134 b 22), p. 402, 2-3 ; SIMPL., *In De coelo* (271 a 27), p. 157, 35-158, 1 ; 158, 27-28 ; 159, 21-22 ; 160, 7-8 ; 166, 23-24 ; 167, 12 ; PLOT., VI, 1, 2. 16-18.

4 εἶναι ABdChDEu^{r}Δ (cod. A) : post λέγεται transp. VΔ (codd. nonnulli) om. mnΛ [u. adn. 30] || 5 θερμὸν ABCVD : om. d (rest. in marg. d^{1}) hΛ θερμότερον DEu^{r} post ἧττον transp. mn || λέγεται codd. ΛΔ : φαίνεται Eu^{r} || 5-6 μᾶλλον καὶ ἧττον ABdChDEu^{r}Δ (codd. nonnulli) : μᾶλλον mnVΔ (cod. A) om. Λ (?) [u. adn. 31] || 6 λέγεται ABCDΛΔ : om. dh φαίνεται Eu^{r} λέγεται οὐδὲ ἧττον V λέγεται καὶ ἧττον mn || ἄνθρωπος ABdhDEu^{r}Δ : ὁ ἄνθρωπος CmnV || 7 νῦν ABdChDEu^{r}VΔ : ante μᾶλλον transp. mn || 7-8 οὐδέν BCDEu^{r}VΛΔ : οὐθέν Adh οὐδὲν ἔσται mn || 8 ὅσα ABdChmnVΔ : ὅσα γε DEu^{r} || 9 τὸ dChEu^{r}mVΔL^{s} : om. ABDn [u. adn. 32] || ἧττον ABdChDEu^{r}VΛΔ : ἧττον οὐκ ἔστι δὲ οὐδὲ τοῦτο ἴδιον τῆς οὐσίας τὸ μὴ ἐπιδέχεσθαι αὐτὴν (om. m) τὸ μᾶλλον καὶ τὸ (om. n) ἧττον· καὶ γὰρ τὸ ποσὸν οὐκ ἐπιδέχεται τὸ μᾶλλον καὶ τὸ (om. n) ἧττον B^{2}mn negat legendum esse οὐκ ἴδιον δὲ οὐσίας τοῦτο· καὶ γὰρ τὸ ποσὸν οὐκ ἐπιδέχεται τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον A (50.13-14) || post ἧττον tit. περὶ τοῦ τῆς οὐσίας ἰδίου add. mnV || 12 οὐδενὸς DEu^{r}mnVΛ^{e}ΔS : οὐκ ABdChΛ^{fr} add. οὐδενός in marg. h^{2} || τις BdCnVΔ : τις τὸ τοιοῦτο Ad^{2} (in interl.) DEu^{r}Λ (?) τις τὸ τοιοῦτον B^{2} (in interl.) hm || προενεγκεῖν ABCh^{1} (sive h^{2})Dn : προσενεγκεῖν dh (postea σ eras.) Eu^{r}mV || 13 εἰσιν οὐσίαι ABdhΛ (?) ΔS : ἐστιν οὐσία CDEu^{r}mnV [u. adn. 33] || τῶν ἐναντίων δεκτικόν ABdCh DEu^{r}Δ : δ. τ. ἐ. mnV.

numériquement une, soit capable de recevoir les contraires. Ainsi, la couleur, si elle est une et la même numériquement, ne sera pas noire et blanche, pas plus que la même action, numériquement une, ne sera vilaine et excellente. Et il en va encore de même dans tous les autres cas qui ne sont pas des substances[1]. Mais, pour sa part, la substance, en étant une et la même numériquement, peut recevoir les contraires. Ainsi, un certain homme, qui est un et le même, devient tantôt blanc, tantôt noir, chaud et froid, vilain et excellent[2].

Certes, en aucun des autres cas n'apparaît une chose de ce genre : sauf, objectera-t-on, qu'on peut prétendre que le discours et l'opinion sont capables de recevoir des choses de ce genre[3]. Le même discours, en effet, passe pour être à la fois vrai et faux. Si, par exemple, est vrai le discours affirmant que quelqu'un est assis, quand celui-ci s'est levé, ce même discours sera faux. Et il en va encore de même de l'opinion, car si l'on a l'opinion vraie que

1, 3. Voir aux Notes complémentaires, p. 102.

2. Les changements de contraires ici envisagés sont des cas d'altération. Mais la substance peut aussi croître et diminuer, ce qui représente des changements contraires, et se déplacer en sens contraires selon le lieu (cf. *infra*, 15 b 1-16). On notera par ailleurs que les qualités corporelles et psychiques ne sont plus ici attribuées, respectivement, au corps et à l'âme (comme en 1 a 26 et 28), mais globalement à l'homme. — Reste la question, soulevée par les anciens commentateurs, de savoir si ce propre convient à *toutes* les substances, aux substances secondes comme à la substance première ou si, comme le fait d'indiquer une chose précise (cf. *supra*, 3 b 10-23), ce propre n'est pas plutôt réservé à la substance individuelle, une et la même numériquement. Il est clair en effet que l'espèce et le genre sont seulement susceptibles de contraires en raison des individus qui en font partie. C'est dans tel individu que l'homme et l'animal deviennent blancs ou noirs, pas à titre d'universels, c'est-à-dire à titre de réalités qui se disent de plusieurs.

οἷον τὸ χρῶμα ὅ ἐστιν ἓν καὶ ταὐτὸν τῷ ἀριθμῷ οὐκ ἔσται λευκὸν καὶ μέλαν, οὐδὲ ἡ αὐτὴ πρᾶξις καὶ μία τῷ ἀριθμῷ οὐκ ἔσται φαύλη καὶ σπουδαία, ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων, ὅσα μή εἰσιν οὐσίαι· ἡ δέ γε οὐσία ἓν καὶ ταὐτὸν ἀριθμῷ ὂν δεκτικὸν τῶν ἐναντίων ἐστίν· οἷον ὁ τὶς ἄνθρωπος, εἷς καὶ ὁ αὐτὸς ὤν, ὁτὲ μὲν λευκὸς ὁτὲ δὲ μέλας γίγνεται, καὶ θερμὸς καὶ ψυχρός, καὶ φαῦλος καὶ σπουδαῖος.

Ἐπὶ δὲ τῶν ἄλλων οὐδενὸς φαίνεται τὸ τοιοῦτον, εἰ μή τις ἐνίσταιτο τὸν λόγον καὶ τὴν δόξαν φάσκων τῶν τοιούτων εἶναι δεκτικά· ὁ γὰρ αὐτὸς λόγος ἀληθής τε καὶ ψευδὴς δοκεῖ εἶναι, οἷον εἰ ἀληθὴς εἴη ὁ λόγος τὸ καθῆσθαί τινα, ἀναστάντος αὐτοῦ ὁ αὐτὸς οὗτος λόγος ψευδὴς ἔσται· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῆς δόξης· εἰ γάρ τις ἀληθῶς

TEST. 4 a 22-b 13 : cf. SIMPL., *In Phys* (225 a 20), p. 816, 19-25 || 4 a 26-28 (4 a 34-b 2) : cf. [SIMPL.], *In De an* (428 b 2), p. 213, 11-14.

14 τῷ ABdh^{2}DEu^{r}V : om. Ch (?) mnΔ [u. adn. 34] || οὐκ ἔσται ABdh^{2}VΛ : οὐκ ἔστι ChDEu^{r}Δ οὐ λέγεται mn || 16 οὐκ ἔσται ABd ChVΔ : οὐκ ἔστι DEu^{r}n (postea eras.) ἔσται Λ (?) ἔστι m || 17 εἰσιν οὐσίαι ABdChVΛΔ : ἐστιν οὐσία DEu^{r}mn [u. adn. 35] || 18 ἀριθμῷ ὂν ABdC (?) hDnΔ : τῷ ἀριθμῷ ὂν m τῷ ἀριθμῷ οὖσα V ὂν τῷ ἀριθμῷ Eu^r || δεκτικὸν ABdDEu^{r}mnΔ : δεκτικὴ ChVΛ (?) || 19 δὲ codd. Δ : δὲ καὶ Eu^r || 20 θερμὸς ABdChVΔ : θερμός γε DEu^{r}mn || φαῦλος ABdDEu^{r}mnΛΔ : φαῦλός γε V φαῦλός τε γίνεται Ch || 22 μή τις ABdDEu^{r}mnΛΔL^{s}L^{f}L^o (80.26) : μὴ ἄρα τις ChV μὴ ἄν τις d^2 (in interl.) μή τις ἄρα D^2 (in interl.) L^o (cod. M 78.7) || ἐνίσταιτο ABdDEu^{r}mnVΔL^s (codd. JL) L^f (cod. C) : ἐνίσταται ChL^s (cod. A) L^f (cod. a) L^o (cod. M) ἐνίσταιτο τὸ L^s (cod. K) ἐνίστατο τὸ L^s (cod. v) ἐνίστατο L^f (cod. F) || 23 τοιούτων ABdCDEu^{r}ΛΔL^f : ἐναντίων hmnV (τοιούτων in marg. V^2) L^o || δεκτικά codd. L^o (78.8) : om. Λ (?) L^{f}L^o (80.27 ?) Δ (codd. nonnulli) ὥσπερ ἐναντίων δεκτικά Δ (codd. nonnulli) [u. adn. 36] || 24 τε ChDEu^{r}mnVΛ ? L^{f}L^o : om. A Bd || δοκεῖ εἶναι ChDEu^{r}mnVL^{f}L^o : εἶναι δοκεῖ ABd [u. adn. 37] || τὸ codd. L^f (codd. Ca) : om. Ch (rest. in marg. h^1 sive h^2) τοῦ L^f (cod. F) || 25 οὗτος λόγος ABdDEu^{r}mL^f (codd. Fa) : οὗτος VΛΔ (?) L^f (cod. C) om. Chn [u. adn. 38] || ψευδὴς ABdDEu^{r}mnVΛΔL^f : ψευδὴς λόγος Ch || 26 ἔσται ABdChmnVΛΔL^f : ἔστι DEu^r.

quelqu'un est assis, quand celui-ci s'est levé, on aura une fausse opinion si l'on garde la même opinion à son propos[1].

Toutefois, si même on veut admettre l'objection, malgré tout, il y a une différence quant à la manière de recevoir les contraires. Dans le cas des substances, en effet, c'est parce qu'elles sont elles-mêmes changeantes, que ces réalités sont en mesure de recevoir les contraires. En effet, passée du chaud au froid, une chose a changé (elle est altérée) ; de même, passée du blanc au noir ou de vilaine à excellente. Et de même encore dans les autres cas : c'est parce que chacune est elle-même susceptible de changement qu'elle est en mesure de recevoir les contraires. En revanche, le discours et l'opinion restent eux-mêmes tout à fait immuables en tout point[2]. Mais, vu que change l'état de choses qu'ils concernent, le contraire se produit dans leur cas. Le discours, en effet, reste en permanence le même : il affirme que quelqu'un est assis.
4b Mais vu que | cet état s'est modifié, il est dit tantôt vrai, tantôt faux. Et il en va encore de même de l'opinion[3]. Par conséquent, quant à la manière de recevoir les contraires, le propre de la substance sera de pouvoir les recevoir en vertu de son propre changement.

1. Dans le *Sophiste* (263 A), deux opinions différentes et deux discours différents illustrent le vrai et le faux : « Théétète est assis » et « Théétète, avec qui je dialogue présentement, vole ». Ici, la même opinion et le même discours qui l'exprime passent du vrai au faux, selon que la réalité à laquelle ils se rapportent ne reste pas la même. La permanence de l'opinion et du discours est ce qui permet de réfuter ensuite l'objection.

2. Voir aux Notes complémentaires, p. 103.

3. Même affirmation dans *Mét.*, Θ 10, 1051 b 13-15 : « Quand sont en cause des réalités susceptibles d'être autrement qu'elles ne sont, la même opinion peut devenir fausse et vraie, et le même discours aussi ; ils peuvent tantôt dire la vérité, tantôt exprimer une erreur » (περὶ μὲν οὖν τὰ ἐνδεχόμενα ἡ αὐτὴ γίγνεται ψευδὴς καὶ ἀληθὴς δόξα καὶ ὁ λόγος ὁ αὐτός, καὶ ἐνδέχεται ὁτὲ μὲν ἀληθεύειν ὁτὲ δὲ ψεύδεσθαι).

δοξάζοι τὸ καθῆσθαί τινα, ἀναστάντος αὐτοῦ ψευδῶς δοξάσει τὴν αὐτὴν ἔχων περὶ αὐτοῦ δόξαν.

Εἰ δέ τις καὶ τοῦτο παραδέχοιτο, ἀλλὰ τῷ γε τρόπῳ διαφέρει· τὰ μὲν γὰρ ἐπὶ τῶν οὐσιῶν αὐτὰ μεταβάλλοντα δεκτικὰ τῶν ἐναντίων ἐστίν· ψυχρὸν γὰρ ἐκ θερμοῦ γενόμενον μετέβαλεν (ἠλλοίωται γάρ), καὶ μέλαν ἐκ λευκοῦ καὶ σπουδαῖον ἐκ φαύλου, ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ἕκαστον αὐτὸ μεταβολὴν δεχόμενον τῶν ἐναντίων δεκτικόν ἐστιν· ὁ δὲ λόγος καὶ ἡ δόξα αὐτὰ μὲν ἀκίνητα πάντῃ πάντως διαμένει, τοῦ δὲ πράγματος κινουμένου τὸ ἐναντίον περὶ αὐτὰ γίγνεται· ὁ μὲν γὰρ λόγος διαμένει ὁ αὐτὸς τὸ καθῆσθαί τινα, τοῦ δὲ πράγ-
[4b] **ματος κινηθέντος ὁτὲ μὲν ἀληθὴς ὁτὲ δὲ ψευδὴς λέγεται· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῆς δόξης· ὥστε τῷ τρόπῳ γε ἴδιον ἂν εἴη τῆς οὐσίας τὸ κατὰ τὴν ἑαυτῆς μεταβολὴν δεκτικὴν τῶν ἐναντίων εἶναι.**

27 δοξάζοι ABdCDVΛ ? (*opinabitur*) Δ : δοξάζει hEu^{r}mn ‖ ψευδῶς ABdhDEu^{r}VΛΔ : ψεῦδος C ψευδῶς ὁ αὐτὸς οὗτός mn ‖ δοξάσει ABdChDu^{r} (?) VΛ^{e} : δοξάζει EmnΛ^{ft} ἡ δόξα ἔσται Δ ‖ 28-29 παραδέχοιτο ABdChmnVΛΔ**F** : π. τὴν δόξαν καὶ τὸν λόγον DEu^{r} (cf. infra, 4 b 4) ‖ 31 γενόμενον ABCDEu^{r}mnVΛΔ**F** : γινόμενον dCh ‖ ἠλλοίωται (ἀλλοιοῦται V) γὰρ codd. **F** : om. Λ ‖ 33 αὐτὸ ChDmnVΔ (codd. nonnulli) **F** : αὐτῶν ABdE αὐτὰ u^{r} ‖ 34 τῶν ἐναντίων ABdChDEu^{r}VΛ**F** : τοῦ ἐναντίου mn**F** (cod. C) τοὐναντίον **F** (cod. F) ‖ δεκτικόν ἐστιν ABdDEu^{r}mnVΔ (cod. A) **F** : ἐστι δεκτικόν Ch δεκτικὸν λέγεται Δ (codd. nonnulli) ‖ 36 κινουμένου ABd ChmnVΛ^{f}Δ**F** : κινηθέντος DEu^{r}Λ^{e} μεταβάλλοντος **D** ‖ τὸ ἐναντίον ABdu^{r}mnVΛ^{f}Δ**F** : τοὐναντίον DE τὰ ἐναντία Ch ἐναντιότης ? Λ^{e} (*contrarietas*).

4 b 1 λέγεται ABdChEu^{r}mnΔ (codd. nonnulli) : γίγνεται DVΛΔ (cod. A) [u. adn. 39] ‖ 2 τῷ τρόπῳ γε ABdChmnVΛ (?) : τῷ γε τρόπῳ DEu^{r}Λ (?) L^{a} ‖ 3 ἑαυτῆς ABdEu^{r}mn**S** (118.13 ; 427.18) **F** : αὐτῆς Ch**S** (119.31) αὐτῆς DV ἐν αὐτῷ **S** (114.19) [u. adn. 40].

Si donc on veut l'admettre, même l'opinion et le discours sont capables de recevoir les contraires. Mais il n'y a pas lieu de croire que c'est vrai. Car si le discours et l'opinion sont dits capables de recevoir les contraires, ce n'est pas parce qu'eux-mêmes reçoivent quelque chose, mais parce que quelque autre chose se trouve avoir subi l'affection. C'est, en effet, parce que l'état de choses qu'il concerne existe ou n'existe pas, que le discours est également déclaré être vrai ou faux, non parce qu'il est lui-même capable de recevoir les contraires. Car il n'y a tout simplement rien qui, en quoi que ce soit, modifie le discours ni l'opinion. Par conséquent, ils ne pourraient être capables de recevoir les contraires, dès lors qu'en eux ne se produit aucune affection[1]. En revanche, la substance, pour sa part, c'est parce qu'elle-même reçoit les contraires qu'elle est dite capable de recevoir les contraires. Elle reçoit, en effet, maladie et santé, blancheur et noirceur et, recevant elle-même chacune des choses de ce genre, elle est dite capable de recevoir les contraires. Par conséquent, ce qui sera propre à la substance, c'est que, tout en étant la même et une numériquement, elle peut, en vertu de son propre changement, recevoir les contraires. Touchant la substance, on s'en tiendra là.

1. Le rapport de cause à effet établi entre la réalité et le discours, vrai ou faux, qui la prend pour objet est encore exprimé plus loin (14 b 18-22) et correspond à la thèse de *Mét.*, Θ 10, 1051 b 6-9 (οὐ γὰρ διὰ τὸ ἡμᾶς οἴεσθαι ἀληθῶς σὲ λευκὸν εἶναι εἶ σὺ λευκός, ἀλλὰ διὰ τὸ σὲ εἶναι λευκὸν ἡμεῖς οἱ φάντες τοῦτο ἀληθεύομεν). On peut cependant voir que, la réalité restant la même, le discours qui change à son sujet peut recevoir les contraires (vrai ou faux) en raison lui aussi de son propre changement. Si de vrai, il devient faux et ne correspond plus à la réalité, c'est alors en vertu des modifications qui lui ont été apportées. Bref, l'altération du discours sur la substance, comme l'altération de la substance sur laquelle il porte, peuvent affecter l'indice de vérité de ce discours. Mais le discours et son indice de vérité (sa correspondance au réel) sont des choses différentes (voir à ce sujet, *Mét*, Δ 7, 1017 a 31 et sqq.).

Εἰ δή τις καὶ ταῦτα παραδέχοιτο, τὴν δόξαν καὶ τὸν λόγον δεκτικὰ τῶν ἐναντίων εἶναι. Οὐκ ἔστι δὲ ἀληθὲς τοῦτο· ὁ γὰρ λόγος καὶ ἡ δόξα οὐ τῷ αὐτὰ δέχεσθαί τι τῶν ἐναντίων εἶναι δεκτικὰ λέγεται, ἀλλὰ τῷ περὶ ἕτερόν τι τὸ πάθος γεγενῆσθαι· τῷ γὰρ τὸ πρᾶγμα εἶναι ἢ μὴ εἶναι, τούτῳ καὶ ὁ λόγος ἀληθὴς ἢ ψευδὴς εἶναι λέγεται, οὐ τῷ αὐτὸν δεκτικὸν εἶναι τῶν ἐναντίων· ἁπλῶς γὰρ οὐθὲν ὑπ' οὐδενὸς οὔτε ὁ λόγος κινεῖται οὔτε ἡ δόξα, ὥστε οὐκ ἂν εἴη δεκτικὰ τῶν ἐναντίων μηδενὸς ἐν αὐτοῖς γιγνομένου πάθους· ἡ δέ γε οὐσία τῷ αὐτὴν τὰ ἐναντία δέχεσθαι, τούτῳ δεκτικὴ τῶν ἐναντίων εἶναι λέγεται· νόσον γὰρ καὶ ὑγίειαν δέχεται, καὶ λευκότητα καὶ μελανίαν, καὶ ἕκαστον τῶν τοιούτων αὐτὴ δεχομένη τῶν ἐναντίων εἶναι δεκτικὴ λέγεται. Ὥστε ἴδιον ἂν οὐσίας εἴη τὸ ταὐτὸν καὶ ἓν ἀριθμῷ ὂν κατὰ τὴν ἑαυτῆς μεταβολὴν δεκτικὸν εἶναι τῶν ἐναντίων. Περὶ μὲν οὖν οὐσίας τοσαῦτα εἰρήσθω.

4 δή ABdChnVΔ (codd. nonnulli) : δέ C²h² (in marg.) DEu^r mn² V²Δ (cod. A) L^f (cod. a) om. Λ (?) L^a L^f || τὴν δόξαν καὶ τὸν λόγον DEu^r mnVΛΔL^l (cod. F) : τὸν λ. κ. τὴν δ. ABdChL^a L^f (codd. Ca) || 5 δεκτικὰ ABdChDEu^r ΛΔ (cod. A) L^a L^f (codd. Ca) : φάσκειν δεκτικὰ mn φάσκων δεκτικὰ V φάσκων (τῶν ἐναντίων) δεκτικὰ L^f (cod. F) || εἶναι : εἶναι φάσκει Δ (codd. nonnulli) || 6-7 δέχεσθαί τι ABdChDEu^r V : δεδέχθαι τι mnΛ δεκτικὰ Δ || 7 τῷ ABdChDnV : τὸ Eu^r m || 8 γεγενῆσθαι codd. : γίνεσθαι ChΔ || 9 εἶναι² ABd ChmnV : om. DEu^r Λ (?) ΔS (?) || 10 αὐτὸν δεκτικὸν B (ex corr.) n (ex corr.) ΛΔ : αὐτὰ δεκτικὰ codd. || τῶν ἐναντίων ABdChD Eu^r VΔ : τοῦ ἐναντίου mn Λ (?) || 11 οὐθὲν (οὐδὲν VF) ABChn² (in interl.) VF : post οὐθενὸς transp. d (cum rasura 7 litt.) post λόγος transp. n (postea eras.) om. DEu^r mΛ (?) Δ [u. adn. 41] || 12-13 γιγνομένου ABdChmnΛ : γενομένου DEu^r VΔ**F** (cod. a) || 13 πάθους codd. : om. n (rest. in interl. n²) ΛΔ [u. adn. 42] || αὐτὴν DEu^r mnV : αὐτὴ ABdChΔ || 14 εἶναι ABdChV : post λέγεται transp. Eu^r om. DmnΔ [u. adn. 43] || 17-18 κατὰ — μεταβολὴν DEu^r mnVΔL^f L^o**S** (?) **OD** : post ἐναντίων transp. ABdCh om. Λ (?) [u. adn. 44] || 19 post εἰρήσθω tit. περὶ τοῦ ποσοῦ nΔ περὶ ποσοῦ ABdCh²mVΛ (*de quantitate*) περὶ ποσοῦ ἀριστοτέλους D περὶ ποσοῦ καὶ ποσότητος E²u^r.

[III. *La quantité*]

[A. *Subdivisions de la quantité*]

6. Quant à la quantité, elle est, pour une part, discrète et pour l'autre, continue. De plus, elle est constituée ou bien de parties qui occupent une position les unes par rapport aux autres dans les ensembles, ou bien de parties qui n'occupent pas de position[1].

[A.1. *Les quantités discrètes*]

Or est discrète la quantité telle que le nombre et le discours, alors que la quantité continue comprend la ligne, la surface et le corps, mais aussi, en dehors de cela, le temps et le lieu[2]. Si l'on considère les parties du nombre en effet, il n'est aucune borne commune à laquelle les parties en question soient en contact. Ainsi, prenons cinq, en supposant que c'est une partie de dix. À aucune borne commune, il n'y a contact entre cinq et cinq : ce sont au contraire des parties distinctes. Trois et sept aussi, pour sûr : ils ne sont en contact à aucune borne commune. Et globalement, on ne pourrait, dans le cas du nombre, saisir une borne commune des parties. Elles sont, au contraire, toujours distinctes. De sorte que le nombre,

1-2. Voir aux Notes complémentaires, p. 103-104.

6. Τοῦ δὲ ποσοῦ τὸ μέν ἐστι διωρισμένον, τὸ δὲ συνεχές, καὶ τὸ μὲν ἐκ θέσιν ἐχόντων πρὸς ἄλληλα τῶν ἐν αὐτοῖς μορίων συνέστηκε, τὸ δὲ οὐκ ἐξ ἐχόντων θέσιν.

Ἔστι δὲ διωρισμένον μὲν οἷον ἀριθμὸς καὶ λόγος, συνεχὲς δὲ γραμμή, ἐπιφάνεια, σῶμα, ἔτι δὲ παρὰ ταῦτα χρόνος καὶ τόπος. Τῶν μὲν γὰρ τοῦ ἀριθμοῦ μορίων οὐδείς ἐστι κοινὸς ὅρος, πρὸς ὃν συνάπτει τὰ μόρια αὐτοῦ· οἷον τὰ πέντε εἰ ἔστι τῶν δέκα μόριον, πρὸς οὐδένα κοινὸν ὅρον συνάπτει τὰ πέντε καὶ τὰ πέντε, ἀλλὰ διώρισται· καὶ τὰ τρία γε καὶ τὰ ἑπτὰ πρὸς οὐδένα κοινὸν ὅρον συνάπτει· οὐδ' ὅλως ἂν ἔχοις ἐπ' ἀριθμοῦ λαβεῖν κοινὸν ὅρον τῶν μορίων, ἀλλ' ἀεὶ διώρισται· ὥστε ὁ μὲν ἀριθμὸς τῶν διωρισμένων ἐστίν. Ὡσαύτως δὲ καὶ ὁ λόγος τῶν διωρισμένων ἐστίν· ὅτι μὲν γὰρ ποσόν ἐστιν ὁ λόγος φανερόν· καταμετρεῖται γὰρ συλ-

TEST. 4 b 20 et sqq. : cf. PLOT., VI, 1, 4. 1-3 et 11 ; 13. 5-6 ; VI, 3, 11. 1 et 6-7 ; 13. 1-2 ; 9-10 ; 24-25 ; VI, 6, 16. 3-5 ; SIMPL., *In Phys* (200 b 12), p. 395, 34-396, 1 || 4 b 20 τοῦ — συνεχές : STEPHANVS, *In De interpr* (17 a 15), p. 21, 5-9 || 4 b 22-23 (ἀριθμὸς) : cf. ASCL., *In Met* (1020 a 7), p. 331, 7-8 et 36-37 || 4 b 23 (λόγος) : cf. AMM., *In De interpr.* (16 a 1), p. 16, 28-30 ; [ALEX.], *In Ref. Soph.* (22, 178 b 24), p. 157, 22-24 || 4 b 24 (σῶμα) : cf. ALEX. teste SIMPL., *In Phys* (214 a 16), p. 657, 36-658, 3 || 4 b 24 (χρόνος) : cf. ALEX., *In Met.* (Δ 13, 1020 a 29), p. 398, 27-28 || 4 b 32-34 : cf. PLOT., VI, 1, 5. 2-3 ; VI, 3, 12 (25-28).

21 τὸ Bh[2]Eu[r]nΛL[o]**PSO** : τὰ AdChDmn[2]VΔL[a] || 22 τὸ Bh[2]Eu[r]nΛ L[o]**PSO** : τὰ AdChDmn[2]VΔL[a] || οὐκ ἐξ AmnVL[a]L[o] **PS** (codd. JL) **O** : ἐξ οὐκ BdChDEu[r] **S** (codd. KΛv) || 23 οἷον ABdChDEu[r]VΛΔ : om. mnL[o] (cod. M) **SO** || καὶ codd. L[o]O : καὶ ὁ Ch (postea eras.) **S** || 23-24 γραμμή ABdDEu[r]mnΔ (cod. A) L[o] : οἷον γραμμή ChVΛΔ (cod. nonnulli) ἡ γραμμή **O** || 26 οἷον codd. ΛΔL[o]L[d] : om. E (rest. E[1]) u[r] || 27 μόριον ABdChE[2]mnΛL[o]L[d] : μόρια DEu[r]VΔ || οὐδένα AC[1] (siue C[2]) hDEu[r]mnVΛL[o]L[d] : οὐδένα γὰρ A[2] (in interl.) BdC οὐδένα δὲ Δ (?) || 28 ἀλλὰ ABdChDEu[r]VΛΔ : ἀλλ' ἀεὶ mn || γε ABdChmnL[a] (cod. F) : τε V γὰρ L[a] (cod. M) om. DEu[r] || 30 λαβεῖν κοινὸν ὅρον DEu[r]mnVΔ : κ. ὅ. λ. ABdCh.

pour sa part, relève des quantités discrètes[1]. Or de la même façon, le discours relève lui aussi des quantités discrètes. En effet, que le discours soit une quantité, c'est évident, puisqu'il est entièrement mesuré par la syllabe, brève et longue — je veux parler du discours produit avec la voix. À aucune borne commune, en effet, ses parties ne sont en contact, car il n'y a pas de borne commune à laquelle les syllabes se joignent. Chacune, au contraire, est distincte, à part soi[2].

[A.2. *Les quantités continues*]

5a | La ligne, en revanche, est continue, car on peut saisir une borne commune à laquelle ses parties sont en contact : le point[3]. Et pour la surface, c'est la ligne, car les parties de la superficie sont en contact à une borne commune[4]. Et de la même façon, dans le cas du corps aussi, on peut saisir une borne commune, ligne ou surface, à laquelle les parties du corps sont en contact[5]. En plus, le temps et le lieu relèvent aussi des quantités de ce genre. En effet, le temps présent est en contact avec à la fois le passé et le futur[6]. À son tour, le lieu relève des quantités continues, car les parties du corps occupent un certain lieu et sont en contact à une borne commune. Donc, les parties du lieu qu'occupe chaque partie du corps sont aussi en contact à la même borne commune, précisément où se joignent les parties du corps. Par conséquent, le lieu aussi sera continu, puisque ses parties sont en contact à une borne commune unique[7].

[A.3. *Les quantités dont les parties occupent une position*]

De plus, certaines quantités sont par ailleurs constituées de parties qui occupent une position les unes par rapport aux autres dans les ensembles, tandis que d'autres

1-7. Voir aux Notes complémentaires, p. 104-108.

λαβῇ βραχεία καὶ μακρᾷ· λέγω δὲ αὐτὸν τὸν μετὰ φωνῆς λόγον γιγνόμενον· πρὸς οὐδένα γὰρ κοινὸν ὅρον αὐτοῦ τὰ μόρια συνάπτει· οὐ γὰρ ἔστι κοινὸς ὅρος, πρὸς ὃν αἱ συλλαβαὶ συνάπτουσιν, ἀλλ' ἑκάστη διώρισται αὐτὴ καθ' αὑτήν.

[5a] Ἡ δὲ γραμμὴ συνεχής ἐστιν· ἔστι γὰρ λαβεῖν κοινὸν ὅρον, πρὸς ὃν τὰ μόρια αὐτῆς συνάπτει, στιγμήν, καὶ τῆς ἐπιφανείας, γραμμήν· τὰ γὰρ τοῦ ἐπιπέδου μόρια πρός τινα κοινὸν ὅρον συνάπτει. Ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ σώματος ἔχοις ἂν λαβεῖν κοινὸν ὅρον, γραμμὴν ἢ ἐπιφάνειαν, πρὸς ὃν τὰ τοῦ σώματος μόρια συνάπτει. Ἔστι δὲ καὶ ὁ χρόνος καὶ ὁ τόπος τῶν τοιούτων· ὁ γὰρ νῦν χρόνος συνάπτει πρός τε τὸν παρεληλυθότα καὶ τὸν μέλλοντα· πάλιν ὁ τόπος τῶν συνεχῶν ἐστιν· τόπον γάρ τινα τὰ τοῦ σώματος μόρια κατέχει, ἃ πρός τινα κοινὸν ὅρον συνάπτει· οὐκοῦν καὶ τὰ τοῦ τόπου μόρια, ἃ κατέχει ἕκαστον τῶν τοῦ σώματος μορίων, πρὸς τὸν αὐτὸν ὅρον συνάπτει πρὸς ὃν καὶ τὰ τοῦ σώματος μόρια· ὥστε συνεχὴς ἂν εἴη καὶ ὁ τόπος· πρὸς γὰρ ἕνα κοινὸν ὅρον αὐτοῦ τὰ μόρια συνάπτει.

Ἔτι δὲ τὰ μὲν ἐκ θέσιν ἐχόντων πρὸς ἄλληλα τῶν ἐν αὐτοῖς μορίων συνέστηκεν, τὰ δὲ οὐκ ἐξ ἐχόντων θέσιν·

TEST. 5 a 1 et sqq. : cf. SIMPL., *In Phys.* (200 b 12), p. 396, 18-20 ; PHILOP., *In Phys* (200 b 18), p. 345, 22-24.

34 βραχείᾳ καὶ μακρᾷ ABdDEu^{r}VΛΔSFO (87.18-19 ; 90.21-22) : μ. κ. β. ChmnO (87.6-7 et 34 ubi μακρᾷ τε legitur) **D** [u. adn. 45] ‖ 35-36 αὐτοῦ τὰ μόρια ABdChmVΔ : τ. μ. αὐ. DEu^{r}n.

5 a 1 συνεχής ABdEVΛΔL^{a} (cod. F) L^{f} : συνεχές ChDu^{r}mnL^{a} (cod. M) [u. adn. 45] ‖ ἐστιν^{1} om. L^{f} (cod. F) ‖ 5 ἂν λαβεῖν ABdCh Eu^{r}mnL^{f} (codd. CF) L^{d} : ἀναλαβεῖν D (ubi ἂν in interl. add. sec. m.) ἂν λαβεῖν καὶ ἀποδοῦναι n^{2} (in marg.) VL^{f} (cod. a) ‖ 6 ὃν d^{2} (ex ἃ ?) ChDn^{2} (in marg.) VΛ^{et}Δ ? (cod. A) L^{f} (codd. CF) L^{d} : ἣν nΛ^{t}Δ ? (cod. A) L^{f} (cod. a) ἃ ABd (?) Eu^{r}mΔ (codd. nonnulli) [u. adn. 47] ‖ 6-7 χρόνος... τόπος ABdChmnVΛΔL^{a} (cod. F) L^{f}L^{d} : τόπος... χρόνος DEu^{r} ‖ 13 συνεχὴς ABdDEu^{r}VΛ^{t}Δ**D** : συνεχὲς ChmnΛ^{ef} ‖ 14 αὐτοῦ τὰ μόρια συνάπτει ABdmnVΔ (cod. A) **D** : τ. μ. αὐ. σ. DEu^{r} αὐ. σ. τ. μ. Ch σ. αὐ. τ. μ. Δ (codd. nonnulli) ‖ 15 ἔτι δὲ ABdDEu^{r}VL^{f} (cod. a) : ἔτι mnΛ (?) L^{s}L^{a}L^{o} ὅτι L^{d} ἔτι δὲ καὶ CL^{f} (cod. C) καὶ L^{f} (cod. F) [u. adn. 48] ‖ 16 οὐκ ἐξ ABmnVΔL^{f} (codd. CF) L^{o}**SF** : ἐ. o. d (post rasur. 2 litt.) ChDEu^{r}L^{f} (cod. a).

le sont de parties qui n'occupent pas de position[1]. Ainsi, les parties de la ligne ont une position les unes par rapport aux autres. Chacune d'elles, en effet, se trouve à un endroit. Et l'on pourrait distinguer et fournir la localisation de chacune dans la superficie, jusqu'à dire avec quelle partie précise, parmi toutes les autres, elle est en contact. De même les parties de la superficie, de leur côté, occupent aussi une certaine position. Pareillement en effet, on peut donner la localisation de chacune et dire lesquelles précisément sont en contact les unes avec les autres. Celles du solide également, par ailleurs, sont dans le même cas, ainsi que celles du lieu[2].

[A.4. *Les quantités dont les parties n'occupent pas de position, mais présentent un ordre*]

En revanche, s'agissant en tout cas du nombre, on ne pourrait montrer que ses parties occupent une position quelconque les unes par rapport aux autres ou se trouvent à un endroit, ni lesquelles précisément, parmi ces parties, sont en contact les unes avec les autres[3]. Ni celles du temps. Aucune partie de temps n'est en effet permanente. Or comment ce qui n'a pas de permanence occuperait-il une position quelconque[4] ? En réalité, c'est plutôt un certain ordre, devrait-on dire, qu'elles présentent, du fait qu'une partie est antérieure dans le temps et une autre postérieure. Et il en va d'ailleurs de même dans le cas du nombre, puisque un se compte avant deux et deux avant

1-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 108-110.

οἷον τὰ μὲν τῆς γραμμῆς μόρια θέσιν ἔχει πρὸς ἄλληλα· ἕκαστον γὰρ αὐτῶν κεῖταί που, καὶ ἔχοις ἂν διαλαβεῖν καὶ ἀποδοῦναι οὗ ἕκαστον κεῖται ἐν τῷ ἐπιπέδῳ καὶ πρὸς ποῖον μόριον τῶν λοιπῶν συνάπτει· ὡσαύτως δὲ καὶ τὰ τοῦ ἐπιπέδου μόρια θέσιν ἔχει τινά· ὁμοίως γὰρ ἂν ἀποδοθείη ἕκαστον οὗ κεῖται, καὶ ποῖα συνάπτει πρὸς ἄλληλα· καὶ τὰ τοῦ στερεοῦ δὲ ὡσαύτως καὶ τὰ τοῦ τόπου.

Ἐπὶ δέ γε τοῦ ἀριθμοῦ οὐκ ἂν ἔχοι τις ἐπιδεῖξαι ὡς τὰ μόρια αὐτοῦ θέσιν τινὰ ἔχει πρὸς ἄλληλα ἢ κεῖταί που, ἢ ποῖά γε πρὸς ἄλληλα συνάπτει τῶν μορίων· οὐδὲ τὰ τοῦ χρόνου· ὑπομένει γὰρ οὐδὲν τῶν τοῦ χρόνου μορίων· ὃ δὲ μὴ ἔστιν ὑπομένον, πῶς ἂν τοῦτο θέσιν τινὰ ἔχοι ; ἀλλὰ μᾶλλον τάξιν τινὰ εἴποις ἂν ἔχειν τῷ τὸ μὲν πρότερον εἶναι τοῦ χρόνου, τὸ δὲ ὕστερον· καὶ ἐπὶ τοῦ ἀριθμοῦ δὲ ὡσαύτως, τῷ τὸ ἓν πρότερον ἀριθμεῖσθαι τῶν δύο καὶ τὰ δύο τῶν τριῶν καὶ οὕτως τάξιν τινὰ ἂν ἔχοι, θέσιν δὲ οὐ πάνυ λά-

Test. 5 a 17 (γραμμῆς) : cf. Alex. teste Philop., *In De gen. et corr.* (323 a 22), p. 137, 27-30 ‖ 5 a 23-26 (et 30-33) : cf. Alex., *In Met.* (Δ 13, 1020 a 7), p. 396, 6-7 et *In Met* (Δ 27, 1024 a 14), p. 427, 15-16 ‖ 5 a 27-28 : cf. Alex., *In Met.* (Δ 19, 1022 b 2-3), p. 417, 19-20 ‖ 5 a 30-31: cf. Plot., VI, 3, 13. 12-14.

22 post κεῖται (codd. ΛΔ) add. ἐν τῷ ἐπιπέδῳ V ‖ 23 post στερέου (codd. ΛΔL^{o}**O**) add. ἢ τοῦ σώματος A^{2} (in interl.) n^{2} (in interl.) 10 litt. eras. V add. ἀντὶ τοῦ σώματος V^{2} (in marg.) ‖ γε ABd ChmnV : om. DEu^{r}L^{a} ‖ 24 ἐπιδεῖξαι ABdChDEu^{r}n^{2}Δ : ἀποδεῖξαι V^{2} (in marg.) δεῖξαι m ἐπιβλέψαι nVΛ (*perspicere*) [u. adn. 49] ‖ αὐτοῦ ABdChDEu^{r}mn^{2} (in marg.) Δ : ante μόρια transp. V om. nΛ [u. adn. 50] ‖ 28 τινὰ ABdDEu^{r}nVΔ**S** : post ἔχοι transp. Ch om. m post ἔχοι et ante θέσιν transp. **A** ‖ ἔχοι ABdChEu^{r}VΛΔ**S** : ἔχει **DF** (cod. a) ἔχῃ **F** (cod. C) ἔχοι (ἔχει ? m) τῶν μορίων mn ἔχοι (τινὰ θέσιν) λαβεῖν **A** ante θέσιν transp. **F** ‖ μᾶλλον codd. ΛΔL^{a} (cod. M) **F** : μόνον L^{a} (cod. F) ‖ 30 τὸ δὲ ὕστερον ABdChmnΛΔ**S** : τὸν δὲ δεύτερον DEu^{r}V ‖ 31 τὸ ἓν ABdChVΔ**F** : ante τῶν transp. DEu^{r}mn**D** (?) [u. adn. 51] ‖ 32 ἂν ABdCh : om. DEu^{r} ante τινὰ transp. mnVL^{d} [u. adn. 52] ‖ ἔχοι codd. ΛΔ : ἔχει Eu^{r} om. L^{d}.

trois et c'est ainsi qu'ils peuvent présenter un certain ordre, mais une position serait tout à fait inconcevable[1]. De son côté, le discours est encore dans le même cas. Car aucune de ses parties n'est permanente. Au contraire, une fois exprimée, on ne peut plus la saisir, de sorte qu'il ne peut y avoir de position de ses parties, puisque aussi bien aucune n'a de permanence[2].

Donc certaines quantités sont constituées de parties qui occupent une position et d'autres de parties qui n'en occupent pas.

[A.5. *Les quantités par coïncidence*]

Par ailleurs, sont dites proprement des quantités celles-là seulement qu'on vient de mentionner. Toutes les autres, en revanche, le sont par coïncidence. C'est, en
5b effet, parce que nous avons | celles-là en vue que nous appelons les autres aussi des quantités[3]. Ainsi dit-on que le blanc a beaucoup d'extension du fait que la surface a beaucoup d'extension. De même, l'action est dite longue du fait seulement qu'elle dure un temps long, et le mouvement, du même fait, est dit long. En effet, ce n'est pas en soi que chacune de ces choses est dite une quantité. Par exemple, si l'on veut préciser à combien en somme s'évalue l'action, c'est au temps qu'on demandera le moyen de le déterminer, en expliquant qu'elle a duré un an ou en fournissant quelque autre explication de ce genre. Et si l'on veut donner une certaine quantité au blanc, c'est par le moyen de la surface qu'on la déterminera, car, dira-t-on, puisque telle est la quantité de la surface, telle est aussi la quantité du blanc[4]. De sorte que, seules sont dites proprement des quantités, celles dont on a parlé, tandis qu'aucune des autres ne l'est elle-même en soi. Au contraire, le cas échéant, c'est par coïncidence.

1-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 110-113.

βοις ἄν· καὶ ὁ λόγος δὲ ὡσαύτως· οὐδὲν γὰρ ὑπομένει τῶν μορίων αὐτοῦ, ἀλλ' εἴρηταί τε καὶ οὐκ ἔστιν ἔτι τοῦτο λαβεῖν, ὥστε οὐκ ἂν εἴη θέσις τῶν μορίων αὐτοῦ, εἴγε μηδὲν ὑπομένει.

Τὰ μὲν οὖν ἐκ θέσιν ἐχόντων τῶν μορίων συνέστηκε, τὰ δὲ οὐκ ἐξ ἐχόντων θέσιν.

Κυρίως δὲ ποσὰ ταῦτα μόνα λέγεται τὰ εἰρημένα, τὰ δὲ ἄλλα πάντα κατὰ συμβεβηκός· εἰς ταῦτα γὰρ ἀπο-
[5b] **βλέποντες καὶ τὰ ἄλλα ποσὰ λέγομεν, οἷον πολὺ τὸ λευκὸν λέγεται τῷ τὴν ἐπιφάνειαν πολλὴν εἶναι, καὶ ἡ πρᾶξις μακρὰ τῷ γε τὸν χρόνον πολὺν εἶναι, καὶ ἡ κίνησις πολλή· οὐ γὰρ καθ' αὑτὸ ἕκαστον τούτων ποσὸν λέγεται· οἷον ἐὰν ἀποδιδῷ τις πόση τις ἡ πρᾶξίς ἐστι, τῷ χρόνῳ ὁριεῖ ἐνιαυσιαίαν ἢ οὕτω πως ἀποδιδούς, καὶ τὸ λευκὸν ποσόν τι ἀποδιδοὺς τῇ ἐπιφανείᾳ ὁριεῖ· ὅση γὰρ ἂν ἡ ἐπιφάνεια ᾖ, τοσοῦτον καὶ τὸ λευκὸν φήσει εἶναι· ὥστε μόνα κυρίως ποσὰ λέγεται τὰ εἰρημένα, τῶν δὲ ἄλλων οὐδὲν αὐτὸ καθ' αὑτό, ἀλλ' εἰ ἄρα, κατὰ συμβεβηκός.**

TEST. 5 b 1-2 πολὺ — εἶναι : ASCL., *In Met.* (1020 a 17), p. 334, 18-19 ; PHILOP., *In Phys* (185 a 20), p. 35, 6-8 ; cf. p. 38, 17-18 et 390, 14-17 || 5 b 3 : cf. PLOT., VI, 1, 4. 3.

34 ἔστι : post ἔτι transp. mnΔ ἔσται et post οὐκέτι transp. S || 36 τῶν ABdChmnΛ (?) Δ : om. DEu^{r} τῶν ἐν αὐτοῖς n^{2} (in interl.) V πρὸς ἄλληλα τῶν ἐν αὐτοῖς h^{2} (in marg.) || 36-37 συνέστηκε ABdChDEu^{r}VΔ : post ἐχόντων (u. 36) transp. mn || 37 οὐκ ἐξ ABdmnVΔ : ἐξ οὐκ ChDEu^{r}Λ (?) || 38 ποσὰ ταῦτα ABdChDEu^{r}VL^{f}**F** : ταῦτα ποσὰ mn || a 39-b 1 ἀποβλέποντες ABdChDEu^{r}VL^{f} (codd. Ca) : βλέποντες mnL^{f} (cod. F) **F** [u. adn. 53].

5 b 1 τὰ ἄλλα ChDEu^{r}mnL^{f}**F** : τἆλλα ABdV [u. adn. 54] || 5 ἐνιαυσιαίαν BdChmn^{2}L^{f} (codd. Fa) : ἐνιαυσίαν nV ἐνιαυσιαία (= -αίᾳ) ADEu^{r} [u. adn. 55] || 7 ἂν ABdChmnVL^{f} : om. DEu^{r}Λ || ᾖ ABdChDEu^{r}L^{f} : εἴη V εἴη et post ἂν transp. mn ἐστὶν et post ὅση transp. Λ || 8 τὸ ABdChDEu^{r}VΔ : om. mn || φήσει dC^{1}hD^{2}Λ (?) : φήσεις BC (?) VΔL^{f} (codd. Fa) φήσειεν AL^{f} (cod. C) φησιν D (ubi εἰ supra scr. sec. m.) Eu^{r}mn || κυρίως ABdChmnVΛ : om. DEu^{r} || post κυρίως add. καὶ καθ' αὑτὰ AmnVΔ [u. adn. 56] || post ποσὰ add. καθ' αὑτὰ BdChDEu^{r} || 9 αὐτὸ BDEu^{r}mnVΔ : om. AdChΛ (?) || 10 εἰ d^{2}nΛΔ : ἢ ABdChDEu^{r}mn^{2}VL^{f}.

[B. *Propriétés de la quantité*]

[B.1. *La quantité n'a pas de contraire*]

De plus, la quantité n'a aucun contraire. Dans le cas des quantités parfaitement déterminées, en effet, il est clair qu'elles n'ont aucun contraire. Ainsi, deux coudées ou trois coudées, ou la surface, ou l'une quelconque des choses de ce genre. Car rien ne leur est contraire[1].

[*Cas litigieux*]

À moins de prétendre que beaucoup est contraire à peu ou grand à petit. Rien de cela, cependant, n'est une quantité. En réalité, cela fait partie des relatifs[2]. Rien, en effet, n'est dit en soi-même grand ou petit. Au contraire, tout cela fait référence à autre chose. Ainsi, une montagne est dite petite, mais un grain de mil grand, du fait que celui-ci est plus grand que les choses du même genre et celle-là plus petite que les choses du même genre. Donc, le rapport se fait à autre chose, puisque s'il était en fait question d'un grand ou d'un petit en soi, jamais la montagne ne serait dite petite, ni le grain de mil grand. À nouveau, nous disons qu'au village, il y a beaucoup de monde, mais à Athènes, peu, alors que les gens y sont bien des fois plus nombreux que là. Nous disons encore que, dans la maison, ils sont beaucoup, mais dans le

1. Cf. *supra*, 3 b 29-32. Les quantités déterminées sont, en principe, les quantités particulières inhérentes aux sujets individuels. Ainsi, deux ou trois coudées sont des longueurs particulières, inhérentes à des sujets linéaires individuels. En revanche, « la surface » n'est pas une quantité déterminée ; comme la longueur linéaire, c'est plutôt une espèce de quantité, qui se dit, comme d'un sujet, d'une quantité déterminée (deux cents pieds carrés, par exemple) ; il est donc étrange de la trouver ici évoquée, sur le même pied que deux ou trois coudées, comme une quantité déterminée. L'espèce, qui se dit de surfaces déterminées, est peut-être prise collectivement pour l'ensemble de ces surfaces déterminées. Elle est de toute façon comme celles-ci une réalité sans contraire. Il se peut aussi que « déterminé » s'oppose à l'indéterminé dont il est question ensuite avec les quantités du type petit et grand.

2. Voir aux Notes complémentaires, p. 113.

Ἔτι τῷ ποσῷ οὐδέν ἐστιν ἐναντίον· ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν ἀφωρισμένων φανερὸν ὅτι οὐδέν ἐστιν ἐναντίον, οἷον τῷ διπήχει ἢ τῷ τριπήχει ἢ τῇ ἐπιφανείᾳ ἢ τῶν τοιούτων τινί· οὐδὲν γάρ ἐστιν αὐτοῖς ἐναντίον, εἰ μὴ τὸ πολὺ τῷ ὀλίγῳ φαίη τις εἶναι ἐναντίον ἢ τὸ μέγα τῷ μικρῷ· τούτων δὲ οὐδέν ἐστι ποσόν, ἀλλὰ τῶν πρός τι· οὐδὲν γὰρ αὐτὸ καθ' αὐτὸ μέγα λέγεται ἢ μικρόν, ἀλλὰ πρὸς ἕτερον ἀναφέρεται· οἷον ὄρος μὲν μικρὸν λέγεται, κέγχρος δὲ μεγάλη τῷ τὴν μὲν τῶν ὁμογενῶν μεῖζον εἶναι, τὸ δὲ ἔλαττον τῶν ὁμογενῶν· οὐκοῦν πρὸς ἕτερον ἡ ἀναφορά, ἐπεὶ εἴγε καθ' αὐτὸ μικρὸν ἢ μέγα ἐλέγετο, οὐκ ἄν ποτε τὸ μὲν ὄρος μικρὸν ἐλέγετο, ἡ δὲ κέγχρος μεγάλη· πάλιν ἐν μὲν τῇ κώμῃ φαμὲν πολλοὺς ἀνθρώπους εἶναι, ἐν Ἀθήναις δὲ

TEST. 5 b 14-16 : cf. PLOT., VI, 3, 11. 11-13. || 5 b 15-16 : cf. ALEX., *In Met.* (Δ 13, 1020 a 23), p. 397, 32-33 ; SIMPL., *In De coelo* (303 b 22), p. 617, 6-7 ; ASCL., *In Met.* (990 b 15), p. 76, 5-6 et 78, 36-37 || 5 b 18-19 ὄρος — μεγάλη : PLOT., VI, 3, 11. 14-17 || 5 b 19 (τῶν ὁμογενῶν μεῖζον) : cf. THEM., *In De coelo* (299 a 31), p. 153, 9-11.

11 ἔτι τῷ codd. Λ^{f}L^{s}L^a (cod. F) L^{f}L^d (codd. HK) : τῷ δὲ DΛ^{et}L^a (cod. M) L^o**D** ὅτι τῷ L^d (cod. P) || ἐστιν ἐναντίον ABdChmn VΔL^{f}L^{o}L^d**SD** : ἐν. ἐσ. DEu^r || 12 οὐδέν ABdChDEu^{r}VΛL^o : οὐδενί m οὐδὲν οὐδενί n || 13 τῷ τριπήχει DEu^{r}mnV**ΔF** : τριπήχει ABdCh τρίπηχυ L^o (cod. M) [u. adn. 57] || 14 ἐστιν αὐτοῖς VΔ (?) : ἐστιν αὐτῶν ABdChΔ (?) αὐτῶν ἐστιν DEu^{r}mn αὐτῶν ἐστί τι L^o (cod. M) ἐστιν Λ (?) [u. adn. 58] || 15 τις ABdChDEVΛΔL^{f}L^o : om. u eras. et post μή (u. 14) transp.V^2 τις ἂν mn || τὸ μέγα τῷ μικρῷ codd. (B ex corr. ?) ΔL^{f}L^o**S** : τῷ μέγα τὸ μικρόν V || 16 ἀλλὰ codd. ΛL^o**SA** : ἀλλὰ μᾶλλον uVΔ**F** || 17 μέγα ABdChDEmnL^a (cod. F) **PF** : μέγα τε uV || 17-18 πρὸς… ἀναφέρεται mnuVΛ**PSAF** : τῷ πρὸς… ἀναφέρεσθαι ABdChDE πρὸς ἀναφέρεσθαι Δ || 19 τὴν μὲν ABCh DEmn : τὸ μὲν d (puncto expunct.) uV || μεῖζον dC (?) nuV : μείζον' ? B^2 (ex μείζων ? B) μείζονα ADEmn^2 μείζω C^{2}h || εἶναι ABd ChDEmnΔ : ante μεῖζον transp. uV || 21 μικρὸν ἢ μέγα ABd ChDEuVΛΔ : μέγα ἢ μικρὸν mn || ἐλέγετο om. Δ || 23 φαμὲν πολλοὺς ABdChDEΔ : πολλούς φαμεν mnuV [u. adn. 59].

théâtre, peu, alors qu'ils y sont beaucoup plus nombreux. En outre, deux coudées, trois coudées et chacune des choses de ce genre indiquent une quantité, tandis que grand ou petit n'indique pas une quantité, mais plutôt un relatif. Car c'est relativement à autre chose qu'on regarde le grand et le petit. De sorte que, évidemment, ces choses font partie des relatifs[1].

De plus, que l'on pose ou non qu'il s'agit là de quantités, elles n'ont pas le moindre contraire. Ce qu'on ne peut en effet saisir en soi-même et qu'on appréhende en faisant référence à autre chose, comment cela aurait-il un contraire quelconque[2] ? Et d'ailleurs, si l'on veut faire de grand et de petit des contraires, ce qui arrivera c'est que la même chose admettra simultanément les contraires et que des choses seront elles-mêmes leurs propres contraires. Il peut arriver, en effet, que simultanément la même chose soit grande et petite, puisque, relativement à celle-ci, elle est petite, mais que, relativement à une autre, cette même chose est grande. Par conséquent, la

1-2. Voir aux Notes complémentaires, p. 113-115.

ὀλίγους πολλαπλασίους αὐτῶν ὄντας, καὶ ἐν μὲν τῇ οἰκίᾳ πολλούς, ἐν δὲ τῷ θεάτρῳ ὀλίγους πολλῷ πλείους ὄντας· ἔτι τὸ μὲν δίπηχυ καὶ τρίπηχυ καὶ ἕκαστον τῶν τοιούτων ποσὸν σημαίνει, τὸ δὲ μέγα ἢ μικρὸν οὐ σημαίνει ποσόν, ἀλλὰ μᾶλλον πρός τι· πρὸς γὰρ ἕτερον θεωρεῖται τὸ μέγα καὶ τὸ μικρόν· ὥστε φανερὸν ὅτι ταῦτα τῶν πρός τί ἐστιν· ἔτι ἐάν τε τιθῇ τις αὐτὰ ποσὰ εἶναι ἐάν τε μὴ τιθῇ, οὐκ ἔστιν αὐτοῖς ἐναντίον οὐδέν· ὃ γὰρ μὴ ἔστιν αὐτὸ καθ' αὑτὸ λαβεῖν ἀλλὰ πρὸς ἕτερον ἀναφέροντα, πῶς ἂν εἴη τούτῳ τι ἐναντίον ; ἔτι δὲ εἰ ἔσται τὸ μέγα καὶ τὸ μικρὸν ἐναντία, συμβήσεται τὸ αὐτὸ ἅμα τὰ ἐναντία ἐπιδέχεσθαι καὶ αὐτὰ ἑαυτοῖς εἶναι ἐναντία. Συμβαίνει γάρ ποτε ἅμα τὸ αὐτὸ μέγα τε καὶ μικρὸν εἶναι· ἔστι γὰρ πρὸς μὲν τοῦτο μικρόν, πρὸς ἕτερον δὲ τὸ αὐτὸ τοῦτο μέγα· ὥστε τὸ αὐτὸ καὶ μέγα καὶ μικρὸν κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον εἶναι συμ-

TEST. 5 b 24-25 ἐν — ὀλίγους : PLOT., VI, 3, 12. 6-7 || 5 b 27-28 : cf. PLOT., VI, 1, 4. 47-48.

24-25 μὲν τῇ οἰκίᾳ πολλούς, ἐν δὲ τῷ θεάτρῳ ὀλίγους codd. : καὶ ἐν τῷ θεάτρῳ ὀλίγους, ἐν δὲ οἰκίᾳ πολλούς Δ || 28 τὸ ABdCh DEmnΔ : om. uV || 29 καὶ τὸ ABdC^{1} (siue C^{2} in interl.) hDEmnΛΔ : ἢ uV om. C || 30 τιθῇ^{1} ABdChDEuVL^{a} (cod. M) L^{f} : τιθείη mn τεθῇ L^{a} (cod. F) || αὐτὰ mnuVL^{a} (cod. F) L^{f} . ταῦτα ABdChDEL^{a} (cod. M) || 31 λαβεῖν om. Iamblichus teste S (144.19) || 32 ἀναφέροντα A (?) C (?) hDn (?) Λ^{e} (?) Δ (cod. A) : ἀναφέρονται B (?) ἀναφέρεσθαι C^{2} ἀναφέρεται A^{2}B^{2}dD^{2}Emn^{2} (sive n^{1}) uVΛ^{tt}Δ (codd. nonnulli) L^{f}S Iamblichus teste S (144.20) || εἴη DEmnuVΔL^{f} : φαίη τις ABdCh || 33 δὲ ABdChDmnL^{a} (cod. F) : om. EuVL^{a} (cod. M) L^{f} [u. adn. 60] || ἔσται ABdChuVΔL^{a} (cod. F) L^{f}S : ἔστι DEmnL^{a} (cod. M) φαίημεν et post μικρὸν transp. A (cod. F [φαίνει cod. M]) || 34 ἐναντία^{1} ABdChmnΛΔL^{f}SA (cod. F) : ἐναντίον DEuVA (cod. M) || 35 αὐτὰ ABdChnuVΔL^{f} (codd. Fa) : αὐτὰ δὲ DEmL^{f} (cod. C) || ἑαυτοῖς codd. : αὑτοῖς L^{f} αὐτοῖς D ἀλλήλοις Δ (cod. A) [u. adn. 61] || ποτε ABdChuV : om. DEmΛ (?) Δ post αὐτὸ (u. 36 ubi eras.) transp. n [u. adn. 62] || ἅμα ABdChmnuVΛ : om. DE || 36 τε codd. : om. uVS || 37 δὲ τὸ codd. Δ : δέ γε uV || 38 καὶ μέγα... μικρὸν codd. Δ : μικρὸν... μέγα uVΛ (?) || εἶναι codd. Δ : post μικρὸν transp. uV.

même chose est grande et petite dans le même temps, en pareil cas. De sorte qu'elle peut admettre simultanément
6a les contraires. Mais rien, semble-t-il, | n'admet simultanément les contraires. Ainsi, pour prendre le cas de la substance : elle est effectivement capable de recevoir les contraires, semble-t-il, mais, à coup sûr, elle n'est pas simultanément malade et bien portante, ni non plus quelque chose de blanc et noir. Or voilà : il n'y a par ailleurs aucune réalité qui reçoive simultanément les contraires[1]. D'autre part, il arrive dans la même hypothèse que des choses sont elles-mêmes leurs propres contraires. Si, en effet, grand est le contraire de petit, et que la même chose est simultanément grande et petite, la chose en question sera son propre contraire. Mais cela tient de l'impossible d'être soi-même son propre contraire. Grand, donc, n'est pas contraire à petit, ni beaucoup à peu[2]. De sorte que, si même on veut prétendre qu'ils font partie, non des relatifs, mais de la quantité, ils n'auront aucun contraire.

Du reste, la principale raison qui fait croire que la contrariété est une caractéristique de la quantité concerne le lieu. On pose en effet que le haut est contraire au bas parce qu'on appelle bas la région du côté du centre, vu que la plus grande distance est celle du centre aux limites de l'univers[3]. Or, apparemment, la définition qu'on donne des autres contraires vient aussi de ceux-là. Car les choses les plus distantes l'une de l'autre, parmi celles que renferme le même genre, se définissent comme contraires[4].

1-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 115-116.

βαίνει, ὥστε ἅμα τὰ ἐναντία ἐπιδέχεσθαι· ἀλλ' οὐδὲν δοκεῖ [6a] ἅμα τὰ ἐναντία ἐπιδέχεσθαι· οἷον ἐπὶ τῆς οὐσίας, δεκτικὴ μὲν τῶν ἐναντίων δοκεῖ εἶναι, ἀλλ' οὔτι γε ἅμα νοσεῖ καὶ ὑγιαίνει οὐδὲ λευκὸν καὶ μέλαν ἐστίν· ἀλλ' οὐδὲ τῶν ἄλλων οὐδὲν ἔστιν ὃ ἅμα τὰ ἐναντία ἐπιδέχεται· καὶ αὐτὰ δ' ἑαυτοῖς συμβαίνει ἐναντία εἶναι· εἰ γάρ ἐστι τὸ μέγα τῷ μικρῷ ἐναντίον, τὸ δ' αὐτό ἐστιν ἅμα μέγα καὶ μικρόν, αὐτὸ ἑαυτῷ εἴη ἂν ἐναντίον· ἀλλὰ τῶν ἀδυνάτων ἐστὶν αὐτὸ ἑαυτῷ εἶναι ἐναντίον· οὐκ ἔστιν ἄρα τὸ μέγα τῷ μικρῷ ἐναντίον, οὐδὲ τὸ πολὺ τῷ ὀλίγῳ, ὥστε εἰ καὶ μὴ τῶν πρός τι ταῦτά τις ἐρεῖ ἀλλὰ τοῦ ποσοῦ, οὐδὲν ἐναντίον ἕξει.

Μάλιστα δὲ ἡ ἐναντιότης τοῦ ποσοῦ περὶ τὸν τόπον δοκεῖ ὑπάρχειν· τὸ γὰρ ἄνω τῷ κάτω ἐναντίον τιθέασι, τὴν πρὸς τὸ μέσον χώραν κάτω λέγοντες, διὰ τὸ πλείστην τῷ μέσῳ διάστασιν πρὸς τὰ πέρατα τοῦ κόσμου εἶναι· ἐοίκασι δὲ καὶ τὸν τῶν ἄλλων ἐναντίων ὁρισμὸν ἀπὸ τούτων ἐπιφέρειν· τὰ γὰρ πλεῖστον ἀλλήλων διεστηκότα τῶν ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐναντία ὁρίζονται.

TEST. 6 a 12-13 : cf. PLOT., VI, 3, 12. 20-23 || 6 a 13-14 : cf. PLOT., VI, 1, 14. 4-5 || 6 a 14-18 : cf. AMM., *In De interpr.* (23 a 27), p. 254, 6-8 || 6 a 17 τὰ — διεστηκότα : PLOT., I, 8, 6. 40-41 et VI, 3, 20. 7-8.

39 ἐπιδέχεσθαι ABdChmnuVΔ : ἐπιδέχεται DE.

6 a 2 γε codd. : om. uV || νοσεῖ ABdCDEuVΔ : νοσεῖ τις mnΛ (?) post νοσεῖ add. -ῶν (postea eras.) h || 3 ὑγιαίνει DEmnuVΛΔ : ὑγιαίνει ἀλλ' ABdCh || ἀλλ' Δ · ἅμα mnuVΛ ἅμα ἀλλ' ABdCh om. DE [u. adn. 63] || 4 ἔστιν ὃ ABdChuVΔ : om. DEmnΛ (?) [u. adn. 64] || 6 τὸ δ' αὐτό codd. Δ : ταῦτα δέ D || ἅμα AdChEmnΛΔ : ἅμα καὶ BDuV || 7 μικρόν ABDEmnuVΛΔ : μικρὸν καὶ dCh || εἴη ἂν ABd ChuV (ubi ἂν supra scr. ab alia m.) : ἂν εἴη DEmn [u. adn. 67] || 8 εἶναι BdChEmuΛ : εἶναί τι (siue καὶ n) ADnVΔ post ἐναντίον transp. **S** || 9-10 εἰ καὶ μὴ ABdChD : εἰ μὴ καὶ uV κἂν μὴ Emn || 13 ὑπάρχειν ABdChDuV$L^{f}L^{d}$: εἶναι Emn γενέσθαι καὶ ὑπάρχειν **D** || τῷ... ἐναντίον ABdChDuVΛ^{e}Δ (?) L^{f} (codd. Fa) : πρὸς τὸ... ἐναντίον Emn καὶ τὸ... ἐναντία Λ^{fi} (?).

[B.2. *La quantité n'est pas susceptible du plus et du moins*]

Il ne semble pas par ailleurs que la quantité soit susceptible du plus et du moins[1]. Ainsi, deux coudées. Il n'y a pas, en effet, de chose de deux coudées qui le soit plus qu'une autre. Et pas davantage dans le cas du nombre. Ainsi, trois n'est nullement dit plus trois que cinq, ni cinq plus cinq que trois[2]. Et un temps non plus n'est pas dit plus temps qu'un autre[3]. Et, au total, pour aucune des quantités qu'on a mentionnées, le plus et le moins ne se disent non plus. Par conséquent, la quantité n'est pas susceptible du plus et du moins.

[B.3. *La quantité est dite égale et inégale*]

Mais le propre surtout de la quantité, c'est d'être dite à la fois égale et inégale. En effet, chacune des quantités mentionnées est dite aussi bien égale qu'inégale. Ainsi, un corps est dit aussi bien égal qu'inégal, un nombre est dit aussi bien égal qu'inégal, un temps est dit aussi bien égal qu'inégal et il en va encore de même dans le cas des autres quantités mentionnées : chacune est dite à la fois égale et inégale[4]. Or, pour le reste, tout ce qui n'est pas quantité exclut complètement cette possibilité, semble-

1. Si grand et petit et les affections semblables sont tenus pour des quantités (indéterminées), la proposition n'est plus vraie, puisque grandeur et petitesse admettent des degrés. Il en va de même si l'on regarde comme des quantités le long en général ou le large en général (ainsi que le profond, le pesant, le rapide, etc.). Mais une quantité déterminée et particulière mesurée par une unité propre (le pied pour la ligne, par exemple), ne peut se voir ajouter ou retrancher une unité, sans devenir une autre quantité, plus grande ou plus petite. « Toute quantité est connue comme quantité par l'un » (*Mét.*, I 1, 1052 b 22) : c'est un nombre précis d'unités.

2-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 116-117.

Οὐ δοκεῖ δὲ τὸ ποσὸν ἐπιδέχεσθαι τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον, οἷον τὸ δίπηχυ· οὐ γάρ ἐστιν ἕτερον ἑτέρου μᾶλλον δίπηχυ· οὐδ' ἐπὶ τοῦ ἀριθμοῦ, οἷον τὰ τρία τῶν πέντε οὐδὲν μᾶλλον τρία λέγεται, οὐδὲ τὰ πέντε τῶν τριῶν· οὐδέ γε χρόνος ἕτερος ἑτέρου μᾶλλον χρόνος λέγεται· οὐδ' ἐπὶ τῶν εἰρημένων ὅλως οὐδενὸς τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον λέγεται· ὥστε τὸ ποσὸν οὐκ ἐπιδέχεται τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον.

Ἴδιον δὲ μάλιστα τοῦ ποσοῦ τὸ ἴσον τε καὶ ἄνισον λέγεσθαι· ἕκαστον γὰρ τῶν εἰρημένων ποσῶν καὶ ἴσον καὶ ἄνισον λέγεται, οἷον σῶμα καὶ ἴσον καὶ ἄνισον λέγεται, καὶ ἀριθμὸς καὶ ἴσος καὶ ἄνισος λέγεται, καὶ χρόνος καὶ ἴσος καὶ ἄνισος· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων τῶν ῥηθέντων ἕκαστον ἴσον τε καὶ ἄνισον λέγεται· τῶν

TEST. 6 a 26 ἴδιον — ἄνισον : PLOT., VI, 3, 15, 1-2 et 6 ; VI, 1, 5. 23 ; cf. ASCL., *In Met* (1003 b 19), p. 234, 3-5 ; *In Met.* (1004 a 13), p. 239, 31-34 ; SIMPL., *In Phys* (249 a 25), p. 1098, 30-32.

21 οὐδὲν codd. : οὐθὲν D οὐδὲν γὰρ Λ ‖ 22 μᾶλλον AdCh DEmnΛ : μᾶλλον πέντε ἢ BuVΔ Waitz [u. adn. 69] ‖ τρία BdCh DuVΛΔ : τὰ τρία An (?) τρία τῶν πέντε Emn (ex corr. ?) ‖ λέγεται DEmnuVΔ : λέγοιτ' ἄν ?Λ[e] ῥηθήσεται ?Λ[ft] om. A (lac. sign. A[2]) BdCh ‖ πέντε AdChDEmn (ex corr. ?) u[2] (ex corr.) Δ (codd. nonnulli) : τρία BuVΛΔ (cod. A) [u. adn. 70] ‖ γε BDEmnuV : om. AdCh ‖ χρόνος ABdChDuVS : ὁ χρόνος Emn οἱ χρόνοι Δ [u. adn. 71] ‖ 23 χρόνος DEmnVΛ[e]Δ (cod. A) **S** : χρόνοι Δ (codd. nonnulli) χρόνος εἶναι ABdCh om. u καὶ ἧττον Λ[ft] ‖ 24 ὥστε dDnuVΛΔL[s] : ὥστε καὶ ABChEmn[2] ‖ 26 καὶ codd. **O** (96.7) : καὶ τὸ **O** (95.40) ‖ 27 καὶ ἴσον DEmnuVA : καὶ ἴσον τε AdCh ἴσον τε B ‖ 28[a] καὶ[1] ABdChEnuV : καὶ ὁ m καὶ ὁ χρόνος καὶ D om. Λ (?) ‖ ἴσος — καὶ[4] ABdChDEmnΛΔ (cod. A) : om. u (lac. sign. in marg.) VΔ (codd. nonnulli) ‖ 28[a]-29 καὶ χρόνος — ἄνισος ABdChnuVΛΔ (codd. nonnulli) : om. DEmΔ (codd. nonnulli) ‖ 29 post ἄνισος (codd. Λ) add. λέγεται n ‖ 29-30 τῶν ἄλλων ABdChDEmnΛΔ : om. uV ‖ 30 ἕκαστον ABdChDuVΔ : ante λέγεται transp. Emn.

rait-il, et n'est pas dit à la fois égal et inégal. Ainsi, la disposition n'est pas du tout dite à la fois égale et inégale, mais plutôt semblable, ni le blanc du tout dit à la fois égal ou inégal, mais semblable[1]. Par conséquent, la quantité aura surtout en propre d'être dite à la fois égale et inégale.

[IV. *Les relatifs*]

[A.1. *Nature des relatifs*]

7. D'autre part, sont appelées des relatifs toutes les sortes de choses qui sont dites être elles-mêmes ce qu'elles sont de choses différentes ou bien d'une manière ou d'une autre, relativement à une chose différente[2]. Ainsi, le majeur est dit lui-même ce qu'il est relativement à une chose différente, puisqu'on le dit majeur par rapport à quelque chose. Et le double est dit lui-même ce
6b qu'il est d'une chose différente, | puisque c'est de quelque chose qu'on le dit double. Et il en va encore de même de tous les autres cas du même genre[3].

[A.2. *Variété des relatifs*]

Font d'ailleurs aussi partie des relatifs, les choses telles que l'état, la disposition, la sensation, la science, la position. Tout ce qu'on vient de mentionner, en effet, est dit

1. La « disposition » (διάθεσις) est rangée parmi les exemples de relatifs en 6 b 2-3, mais parmi les exemples de qualités en 8 b 27. La blancheur évidemment fait aussi partie des qualités (cf. 9 a 31). Celles-ci sont dites semblables en propre (cf. 11 a 15-19).

2. Voir aux Notes complémentaires, p. 117-118.

3. Ces deux exemples sont en rapport avec la quantité. Pour le grand et le plus grand, cf. *supra*, 5 b 15 et sqq. Le double est classé, dans *Mét.*, Δ 15, 1020 b 26-28 ; 32-1021 a 7, parmi les relatifs selon le nombre (qui sont dits également des affections du nombre) ; il a pour genre le multiple, selon *Top* , IV, 3, 124 b 15-17.

δὲ λοιπῶν ὅσα ἐστὶ μὴ ποσόν, οὐ πάνυ ἂν δόξαι ἴσον τε καὶ ἄνισον λέγεσθαι, οἷον ἡ διάθεσις οὐ πάνυ ἴση τε καὶ ἄνισος λέγεται, ἀλλὰ μᾶλλον ὁμοία, καὶ τὸ λευκὸν ἴσον τε καὶ ἄνισον οὐ πάνυ, ἀλλ᾽ ὅμοιον· ὥστε τοῦ ποσοῦ μάλιστα ἂν εἴη ἴδιον τὸ ἴσον τε καὶ ἄνισον λέγεσθαι.

7. Πρός τι δὲ τὰ τοιαῦτα λέγεται, ὅσα αὐτὰ ἅπερ ἐστὶν ἑτέρων εἶναι λέγεται ἢ ὁπωσοῦν ἄλλως πρὸς ἕτερον· οἷον τὸ μεῖζον τοῦθ᾽ ὅπερ ἐστὶν ἑτέρου λέγεται· τινὸς γὰρ μεῖζον λέγεται· καὶ τὸ διπλάσιον τοῦθ᾽ ὅπερ ἐστὶν ἑτέρου λέγεται·
[6b] τινὸς γὰρ διπλάσιον λέγεται· ὡσαύτως δὲ καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα.

Ἔστι δὲ καὶ τὰ τοιαῦτα τῶν πρός τι οἷον ἕξις, διάθεσις, αἴσθησις, ἐπιστήμη, θέσις· πάντα γὰρ τὰ εἰρημένα αὐτὰ ἅπερ ἐστὶν ἑτέρων εἶναι λέγεται καὶ οὐκ ἄλλο τι· ἢ

TEST. 6 a 36 et sqq. (= cap. 7) : cf. ASCL., *In Met* (1020 a 7), p. 332, 26-27 ‖ 6 a 39-b 2 (11-12 et 29) : cf. PLOT., VI, 1, 6. 7-10 ; 12. 30-31 ; VI, 3, 28. 4-5.

31 ἐστὶ μὴ DEmnu VΔ : μή ἐστι ABC² ἐστι οὐ dCh [u. adn. 72] ‖ δόξαι ABChDnΔ : δόξαιεν dE δόξειεν m δόξῃ uV om. (et ἂν) Δ (codd. nonnulli) ‖ 31-32 ἴσον... ἄνισον ABdChDEmnΛΔ (cod. A) : ἴσα... ἄνισα uVΔ (codd. nonnulli) ‖ 32 οὐ πάνυ ABdChDΔ : ante λέγεται (u. 33) transp. muV οὐ πάνυ τι et ante λέγεται (u. 33) transp. En [u. adn. 73] ‖ τε² ABdChDEmn : om. uV ‖ 34 τε ABdCh : om. DEmnuV ‖ 35 post λέγεσθαι tit. περὶ τῶν πρός τι ABdCh²E²mmuV περὶ τοῦ πρός τι Δ περὶ τοῦ πρός τι ἀριστοτέλους D *de relativis vel ad aliquid* Λ de utrisque tit. uide **O** (97.28-29) ‖ 36 τὰ τοιαῦτα ABdChDuVL^sL^a (cod. F) L^f (codd. Ca 102.11 codd. CF 106.1) L^oL^d**P** (111.27) **SOD** : τὰ τοιάδε Emn ταῦτα L^f (cod. F) **P** (111.19 ?) om. **D** (206.29) ‖ 38 λέγεται ChDnΛΔL^oL^dS : λέγεται μεῖζον ABdEmn² (in marg.) uV ‖ 38-39 μεῖζον λέγεται DEmnuVΔL^oS : λ. μ. ABdCh ‖ 39 τοῦθ᾽ ὅπερ ἐστὶν ABdChD : post λέγεται transp. mnuVΔ om. ES [u. adn. 74].

6 b 1 ὅσα ἄλλα ABdChEmnS : τὰ ἄλλα ὅσα DuV ‖ 2 τοιαῦτα² ABdChDL^aL^f (cod. C) L^oS (160.2) **A** (cod. M) **FO** : τοιάδε EmnuVL^f (codd. Fa) **S** (165.27) ‖ 4 αὐτὰ ἅπερ ABdChDuV : τοῦθ᾽ ὅπερ EmnΛ (?) Δ (cod. A) **P** (codd.) τοῦτο ὅπερ **S** ταῦτα ἅπερ Δ (codd. nonnulli) [u. adn. 75] ‖ εἶναι ABdChDEΔ (codd. nonnulli) **P** : om. mnuVΛ (?) Δ (cod. A) **S** [u. adn. 76] ‖ λέγεται ABdChDnΛPS : λέγεται ἢ ἄλλως ὁπωσοῦν πρὸς ἕτερον Emn² (in marg.) uVΔ.

lui-même ce qu'il est de choses différentes et pas quoi que ce soit d'autre. L'état, en effet, est dit état de quelque chose, la science, science de quelque chose, la position, position de quelque chose et le reste de même. Sont donc des relatifs toutes les choses qui sont dites être elles-mêmes ce qu'elles sont de choses différentes ou bien, d'une manière ou d'une autre, relativement à une chose différente[1]. Ainsi, la montagne est dite grande relativement à une chose différente, car c'est par rapport à quelque chose que la montagne est dite grande[2]. Le semblable est encore dit semblable à quelque chose et les autres cas de ce genre sont aussi dans la même situation : ils sont dits relativement à quelque chose[3].

De leur côté, les stations couchée, debout et assise sont également des sortes de positions. Or la position fait partie des relatifs. Cependant, se tenir couché, se tenir debout ou se tenir assis sont des faits qui ne constituent pas eux-mêmes des positions, mais qui se disent par dérivation, à partir des positions qu'on a dites[4].

[B. *Propriétés des relatifs*]

[B.1. *Certains relatifs ont un contraire*]

D'autre part, il se trouve aussi de la contrariété au sein des relatifs. Ainsi, vertu est le contraire de vice, chacun des deux étant un relatif. Et science est le contraire d'ignorance[5]. Néanmoins, tous les relatifs n'impliquent pas la contrariété. Le double, en effet, n'a aucun contraire, ni le triple, ni aucun relatif de ce genre[6].

1-6. Voir aux Notes complémentaires, p. 118-121.

γὰρ ἕξις τινὸς ἕξις λέγεται, καὶ ἡ ἐπιστήμη τινὸς ἐπιστήμη καὶ ἡ θέσις τινὸς θέσις, καὶ τὰ ἄλλα δὲ ὡσαύτως· πρός τι οὖν ἐστιν ὅσα αὐτὰ ἅπερ ἐστὶν ἑτέρων εἶναι λέγεται, ἢ ὁπωσοῦν ἄλλως πρὸς ἕτερον· οἷον ὄρος μέγα λέγεται πρὸς ἕτερον· πρός τι γὰρ μέγα λέγεται τὸ ὄρος· καὶ τὸ ὅμοιόν τινι ὅμοιον λέγεται, καὶ τὰ ἄλλα δὲ τὰ τοιαῦτα ὡσαύτως πρός τι λέγεται.

Ἔστι δὲ καὶ ἡ ἀνάκλισις καὶ ἡ στάσις καὶ ἡ καθέδρα θέσεις τινές, ἡ δὲ θέσις τῶν πρός τι· τὸ δὲ ἀνακεκλίσθαι ἢ ἑστάναι ἢ καθῆσθαι αὐτὰ μὲν οὐκ εἰσὶ θέσεις, παρωνύμως δὲ ἀπὸ τῶν εἰρημένων θέσεων λέγεται.

Ὑπάρχει δὲ καὶ ἐναντιότης ἐν τοῖς πρός τι· οἷον ἀρετὴ κακίᾳ ἐναντίον, ἑκάτερον αὐτῶν πρός τι ὄν, καὶ ἐπιστήμη ἀγνοίᾳ. Οὐ πᾶσι δὲ τοῖς πρός τι ὑπάρχει ἐναντιότης· τῷ γὰρ διπλασίῳ οὐδέν ἐστιν ἐναντίον οὐδὲ τῷ τριπλασίῳ οὐδὲ τῶν τοιούτων οὐδενί.

TEST. 6 b 15-17 Ὑπάρχει — ἀγνοίᾳ : SIMPL., *In Phys* (201 a 3), p. 409, 13-15 et *In Phys* (225 b 11), p. 836, 25-26.

5 ἕξις^{2} ABdChDEmnΛΔ : ἕξις εἶναι n^{2} (in marg.) uV ‖ 7 εἶναι ABdChDmn^{2} uVΔ (codd. nonnulli) L^{o}**P** : om. EnΛ (?) Δ (cod. A) [u. adn. 76] ‖ 8 οἷον — ἕτερον codd. ΛΔ : om. V ‖ ἕτερον^{2} ABdCh DuVΔ**S** (163.3 et 14) : ἕτερον ὅρος EmnΛ**S** (158.17) ‖ 9 τὸ ὅμοιον^{1} ABdChDn : τὸ ὅμοιον δὲ Emn^{2}uV**S** ὅμοιον Δ ‖ 12 ἀνακεκλίσθαι A^{2}Δ**A** (69.5 et 9) **F** (107.8-9 ; 23 ; 27) **O** cf. **D** (209.4) : ἀνακεῖσθαι codd. Λ (*iacere*) L^{a}**SA** (69.8) **F** (107.19) [u. adn. 77] ‖ 14 λέγεται ABdChuV : λέγονται DEmnL^{s}L^{o} εἴληπται **F** εἴρηται **F** (cod. C) ‖ 15 ἐν codd. **SA** Simpl. (In Ph.) : om. L^{f}Δ ? (cod. A) ‖ 16 ἀρετὴ κακίᾳ ABdC (?) hDnΛΔL^{f}L^{o} Simpl. (In Ph.) : ἀρετῇ κακία C (?) En^{2}uV**A** ἀρετὴ καὶ κακία m ‖ αὐτῶν DEmnL^{a}L^{f} (cod. F) : αὐτῶν τῶν hn^{2}uV τῶν ABdCΛ (?) Δ (?) L^{f} (codd. Ca) L^{o} (cod. M) ‖ ὄν DEmnuVΛΔ (cod. A) L^{a}L^{f}L^{o} : post ἑκάτερον transp. ABdChΔ (codd. nonnulli) ‖ 17 ἐναντιότης Emn^{2}uVΛ**S** ? (176.4) : ἐναντίον dCDL^{o}**S** (160.5) τὸ ἐναντίον ABhΔ (?) ἐναντία n τὰ ἐναντία **S** (176.4) [u. adn. 78] ‖ 18-19 τριπλασίῳ ABdChDEmnΛΔ**SO** : ἡμίσει uVL^{o} (cod. M).

[B.2. *Certains relatifs admettent le plus et le moins*]

Il semble par ailleurs que les relatifs soient susceptibles du plus et du moins. Car semblable et dissemblable se disent plus et moins. Égal et inégal aussi se disent plus et moins, chacun des deux étant un relatif[1]. Le semblable, en effet, est dit semblable à quelque chose tout comme l'inégal est dit inégal à quelque chose[2]. Néanmoins, tous ne sont pas susceptibles du plus ou moins. Le double, en effet, n'est pas dit plus ou moins double, ni aucun relatif de ce genre.

[B.3. *Tous les relatifs impliquent des réciproques*]

En revanche, tous les relatifs se disent relativement à des réciproques[3]. Ainsi, l'esclave est dit esclave d'un maître et le maître est dit maître d'un esclave ; le double, double d'un demi et le demi, demi d'un double, ainsi que le majeur, majeur par rapport à un mineur et le mineur, mineur par rapport à un majeur. Et il en va encore de même dans les autres cas. Sauf que parfois, il y a une différence d'inflexion dans l'expression. Ainsi,

1. Semblable et dissemblable, qui sont le propre de la qualité (cf. 11 a 15-16), sont susceptibles du plus et du moins, comme beaucoup de qualités (cf. 10 b 26 et sqq.) ; mais égal et inégal, qui sont le propre de la quantité (cf. 6 a 26), ne sont peut-être pas exactement dans la même situation. Ce n'est pas quand ils sont des affections de la quantité qu'ils apparaissent le mieux susceptibles du plus et du moins, mais plutôt lorsqu'ils indiquent par métaphore une sorte de qualité (quand ἴσος a plutôt le sens d'équitable ou d'équilibré). Une quantité en soi, huit par exemple, peut à la rigueur être dite plus égale et moins inégale à telle quantité, quatre par exemple (dont elle est le double), qu'à une telle autre, deux par exemple (dont elle est le quadruple). Mais les degrés dans l'inégalité mathématique se conçoivent mieux que les degrés dans l'égalité, malgré qu'ils soient corrélatifs.

2-3. Voir aux Notes complémentaires, p. 121-122.

Δοκεῖ δὲ καὶ τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον ἐπιδέχεσθαι τὰ πρός τι· ὅμοιον γὰρ καὶ ἀνόμοιον μᾶλλον καὶ ἧττον λέγεται, καὶ ἴσον καὶ ἄνισον μᾶλλον καὶ ἧττον λέγεται, ἑκάτερον αὐτῶν πρός τι ὄν· τό τε γὰρ ὅμοιόν τινι ὅμοιον λέγεται καὶ τὸ ἄνισόν τινι ἄνισον. Οὐ πάντα δὲ ἐπιδέχεται τὸ μᾶλλον καὶ ἧττον· τὸ γὰρ διπλάσιον οὐ λέγεται μᾶλλον καὶ ἧττον διπλάσιον οὐδὲ τῶν τοιούτων οὐδέν.

Πάντα δὲ τὰ πρός τι πρὸς ἀντιστρέφοντα λέγεται, οἷον ὁ δοῦλος δεσπότου δοῦλος λέγεται, καὶ ὁ δεσπότης δούλου δεσπότης λέγεται, καὶ τὸ διπλάσιον ἡμίσεος διπλάσιον καὶ τὸ ἥμισυ διπλασίου ἥμισυ, καὶ τὸ μεῖζον ἐλάττονος μεῖζον καὶ τὸ ἔλαττον μείζονος ἔλαττον· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων· πλὴν τῇ πτώσει ἐνίοτε διοίσει κατὰ τὴν λέξιν, οἷον

TEST. 6 b 28 πάντα — λέγεται : AMM., *In An. Pr.* (25 a 1), p. 35, 14-15 ; cf. PHILOP., *In An. Pr.* (25 a 1), p. 40, 11-14 ; *In An. Pr* (59 b 1), p. 423, 2-3.

21 καὶ ἀνόμοιον ABdChDEmuL^f (cod. F) : om. nVΛΔL^f (codd. Ca) [u. adn. 79] || 22 καὶ ἴσον ABdChDuL^f (cod. F) : om. EmnVΔ [u. adn. 79] || ἄνισον ABdChDn^{2}uVΛ (?) L^f (cod. F) **F** : (τὸ Δ codd. nonnulli) ἀνισαίτερον mn (corr. n^2) Δ**S** Iamblichus teste **S** (176.32) post ἄνισον add. καὶ ἀνισαίτερον E (postea eras.) || 23 αὐτῶν ABdChn : αὐτῶν τῶν DEmn^{2}uV om. Λ (?) || 24 λέγεται BemnΛΔ : λέγεται καὶ τὸ ἀνόμοιόν τινι ἀνόμοιον AΛChuV λέγεται καὶ τὸ ἀνόμοιόν τινι ἀνόμοιον καὶ τὸ ἴσον τινὶ ἴσον D || τὸ ἄνισόν (ἀνισαίτερον Δ) τινι ἄνισον (τινὸς ἀνισαίτερον Δ) BChDn^2 (in marg.) uVΛΔ : τὰ ἀνισαίτερα (ἄνισα n^2) ἑτέρων τινῶν ἀνίσων ἀνισαίτερα (ἄνισα n^2) Emn om. Ad || δὲ BdDnΛ : δὲ τὰ πρός τι AChEmn^2 (in marg.) uVΔ**S** || 26 οὐ λέγεται BDEmnuVΛΔ (codd. nonnulli) : οὐκ ἐπιδέχεται τὸ AdChΔ (codd. nonnulli) || διπλάσιον BDEmnu VΛ : om. AdChΔ || 28-29 οἷον ὁ δοῦλος ABdChDEmnΛΔ A (cod. F) **F** : οἷον δοῦλος L^f (codd. Fa) δοῦλός τε γὰρ uVL^f (cod. C) ὁ γὰρ δοῦλος Ammonius (In APr.) || 29 δοῦλος λέγεται ABdCuVΛ (?) Δ (codd. nonnulli) L^f (codd. Ca) **S** : λ. δ. hDEmnΔ (cod. A) L^f (cod. F) δοῦλος **A** (cod. F) **F** [u. adn. 80] || 30 λέγεται DEmnuVL^f (codd. Ca) **S** (plerique codd.) : λ. εἶναι ABdCh om. Λ (?) Δ (codd. nonnulli) L^f (cod. F) **S** (cod. A) **F** (?) ante δεσπότης transp. Δ (cod. A) || διπλάσιον^2 ABdChDEmnΛΔ : δ. λέγεται uV.

la science est dite science *de* ce qui peut être connu scientifiquement, alors que ce qui peut être connu de la sorte, peut l'être *par* la science, et la sensation est sensation *du* sensible, alors que le sensible est sensible *par* la sensation[1].

Mais parfois, il semblera n'y avoir pas réciprocité si l'on n'a pas restitué adéquatement le corrélatif impliqué, mais qu'on s'est trompé en le fournissant. Ainsi, l'aile, si on explique qu'elle est le corrélatif d'oiseau, il n'y a pas moyen de dire réciproquement l'oiseau de l'aile ! C'est
7a que n'était pas adéquate, au départ, | l'explication que l'aile est le corrélatif d'oiseau. Car ce n'est pas en tant qu'oiseau que celui-ci constitue le corrélatif de l'aile, mais en tant qu'ailé. En effet, beaucoup d'autres êtres ont aussi des ailes, qui ne sont pas des oiseaux. Par conséquent, une fois le corrélatif fourni adéquatement, il y a encore réciprocité. Ainsi, l'aile est aile de l'ailé et l'ailé est pourvu d'aile par l'aile[2].

Quelquefois, cependant, il est peut-être nécessaire d'aller jusqu'à fabriquer un nom, s'il ne s'en trouve pas d'établi, pour donner adéquatement le corrélatif. Ainsi, quand on explique que le gouvernail est le corrélatif de bateau, l'explication n'est pas adéquate, parce que ce n'est pas en tant que bateau que celui-ci constitue le corrélatif du gouvernail. Il y a, en effet, des bateaux qui n'ont pas de gouvernail. C'est pourquoi il n'y a pas réciprocité, car le bateau ne se dit pas bateau de gouvernail. Mais peut-être l'explication serait-elle passablement adéquate si l'on répondait quelque chose comme : le gouvernail est gouvernail du « gouvernaillé », ou quelque autre chose d'approchant, puisqu'il n'y a pas de nom établi. Il y a en tout cas encore réciprocité lorsqu'on fournit l'explication adéquate, car le « gouvernaillé » est pourvu de gouvernail par un gouvernail. Et il en va encore de même dans les autres cas. Ainsi, la tête serait plus adéquatement donnée pour corrélatif de « têté » que d'animal. Car ce n'est pas en tant que tel que l'animal a une

1-2. Voir aux Notes complémentaires, p. 122-123.

ἡ ἐπιστήμη ἐπιστητοῦ λέγεται ἐπιστήμη καὶ τὸ ἐπιστητὸν ἐπιστήμῃ ἐπιστητόν, καὶ ἡ αἴσθησις αἰσθητοῦ αἴσθησις καὶ τὸ αἰσθητὸν αἰσθήσει αἰσθητόν.

Οὐ μὴν ἀλλ' ἐνίοτε οὐ δόξει ἀντιστρέφειν, ἐὰν μὴ οἰκείως πρὸς ὃ λέγεται ἀποδοθῇ, ἀλλὰ διαμάρτῃ ὁ ἀποδιδούς· οἷον τὸ πτερὸν ἐὰν ἀποδοθῇ ὄρνιθος, οὐκ ἀντιστρέφει ὄρνις πτεροῦ· οὐ γὰρ οἰκείως τὸ [7a] πρῶτον ἀποδέδοται πτερὸν ὄρνιθος· οὐ γὰρ ᾗ ὄρνις, ταύτῃ τὸ πτερὸν αὐτῆς λέγεται, ἀλλ ' ᾗ πτερωτόν ἐστιν· πολλῶν γὰρ καὶ ἄλλων πτερά ἐστιν ἃ οὐκ εἰσὶν ὄρνιθες· ὥστ' ἐὰν ἀποδοθῇ οἰκείως, καὶ ἀντιστρέφει, οἷον τὸ πτερὸν πτερωτοῦ πτερὸν καὶ τὸ πτερωτὸν πτερῷ πτερωτόν.

Ἐνίοτε δὲ καὶ ὀνοματοποιεῖν ἴσως ἀναγκαῖον, ἐὰν μὴ κείμενον ᾖ ὄνομα πρὸς ὃ οἰκείως ἂν ἀποδοθείη· οἷον τὸ πηδάλιον πλοίου ἐὰν ἀποδοθῇ, οὐκ οἰκεία ἡ ἀπόδοσις γίγνεται· οὐ γὰρ ᾗ πλοῖον, ταύτῃ αὐτοῦ τὸ πηδάλιον λέγεται· ἔστι γὰρ πλοῖα ὧν οὐκ ἔστι πηδάλια· διὸ οὐκ ἀντιστρέφει· τὸ γὰρ πλοῖον οὐ λέγεται πηδαλίου πλοῖον· ἀλλ ' ἴσως οἰκειοτέρα ἂν ἡ ἀπόδοσις εἴη, εἰ οὕτω πως ἀποδοθείη τὸ πηδάλιον πηδαλιωτοῦ πηδάλιον ἢ ὁπωσοῦν ἄλλως· ὄνομα γὰρ οὐ κεῖται· καὶ ἀντιστρέφει γε, ἐὰν οἰκείως ἀποδοθῇ· τὸ γὰρ πηδαλιωτὸν πηδαλίῳ πηδαλιωτόν· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων, οἷον ἡ κεφαλὴ οἰκειοτέρως ἂν ἀποδοθείη κεφαλωτοῦ ἢ ζῴου

TEST. 6 b 34-36 : cf. PLOT., VI, 1, 6. 11-12 || 7 a 5-6 ὀνοματοποιεῖν : STEPH., *In Rhet.* (1405 a 36), p. 314, 28-29 ; cf. PHILOP., *In An. Post.* (83 a 14), p. 238, 5-7.

34 λέγεται codd. Δ : post ἐπιστήμη (u. 35) transp. D om. **SAD**.
7 a 3 ὥστ' ἐὰν scripsi : ὥστε ἂν ABdChDmn : ὥστε ἐὰν EuV [u. adn. 81] || 7 πλοίου BmnuVΔ : τοῦ πλοίου AdChD post ἀποδοθῇ transp. E || 8 γίγνεται ABdChD : om. EmnuV [u. adn. 82] || 10 πηδάλια ABdChEuΛΔ**D** : πηδάλιον DmnV || 13 γὰρ ABdDmnuVΛΔ : γὰρ αὐτοῦ ChE || 16 κεφαλωτοῦ ABdChDmnΛΔ : κεφαλωτοῦ κεφαλὴ EuV.

tête. Il y a, en effet, beaucoup d'animaux sans tête. D'ailleurs, le plus facile, peut-être, pour saisir les corrélatifs qui n'ont pas de noms établis, c'est de tirer des premiers noms de quoi en établir aussi pour ceux qui sont leurs réciproques, comme dans les cas précités : à partir de l'aile, l'« ailé » et à partir du gouvernail, le « gouvernaillé »[1].

Tous les relatifs, donc, s'ils sont expliqués adéquatement, se disent relativement à des réciproques. Le fait est que, s'ils sont en tout cas mis en rapport dans l'explication avec une chose prise au hasard et non avec le corrélatif lui-même, il n'y a pas réciprocité. Je veux dire que, même dans le cas des corrélatifs parfaitement reconnus en rapport de réciprocité et qui ont des noms établis, il n'y a pas la moindre réciprocité s'ils sont mis en rapport dans l'explication avec l'un de leurs accidents et pas avec le corrélatif lui-même. Ainsi, l'esclave, si on explique qu'il est esclave, non d'un maître, mais d'un homme, d'un bipède ou de quoi que ce soit de ce genre, il n'y a pas de réciprocité, parce que l'explication n'est pas adéquate[2].

1-2. Voir aux Notes complémentaires, p. 123-124.

ἀποδιδομένη· οὐ γὰρ ᾗ ζῷον κεφαλὴν ἔχει· πολλὰ γὰρ τῶν ζῴων κεφαλὴν οὐκ ἔχει. Οὕτω δὲ ῥᾷστα ἂν ἴσως τις λαμβάνοι οἷς μὴ κεῖται ὀνόματα, εἰ ἀπὸ τῶν πρώτων καὶ τοῖς πρὸς αὐτὰ ἀντιστρέφουσι τιθείη τὰ ὀνόματα, ὥσπερ ἐπὶ τῶν προειρημένων ἀπὸ τοῦ πτεροῦ τὸ πτερωτὸν καὶ ἀπὸ τοῦ πηδαλίου τὸ πηδαλιωτόν.

Πάντα οὖν τὰ πρός τι, ἐάνπερ οἰκείως ἀποδιδῶται, πρὸς ἀντιστρέφοντα λέγεται· ἐπεί, ἐάν γε πρὸς τὸ τυχὸν ἀποδιδῶται καὶ μὴ πρὸς αὐτὸ ὃ λέγεται, οὐκ ἀντιστρέφει. Λέγω δὲ ὅτι οὐδὲ τῶν ὁμολογουμένως πρὸς ἀντιστρέφοντα λεγομένων καὶ ὀνομάτων αὐτοῖς κειμένων οὐδὲν ἀντιστρέφει, ἐὰν πρός τι τῶν συμβεβηκότων ἀποδιδῶται καὶ μὴ πρὸς αὐτὸ ὃ λέγεται· οἷον ὁ δοῦλος ἐὰν μὴ δεσπότου ἀποδοθῇ, ἀλλ' ἀνθρώπου ἢ δίποδος ἢ ὁτουοῦν τῶν τοιούτων, οὐκ ἀντιστρέφει· οὐ γὰρ οἰκεία ἡ ἀπόδοσις.

17 ζῷον ABdChDmnΔL^{o}S Apollonius teste **S** (188.18) : ζῷόν ἐστι EuVΛ (?) || 18 τις ABdChDL^{f} (codd. Fa) : ante ἴσως transp. mn ante οἷς (u. 19) transp. EuVL^{f} (cod. C) || 19 λαμβάνοι BDmnL^{f} (cod. F) : λάβοι AdChEuVΔL^{f} (codd. Ca) || 20 αὐτὰ AB^{2}dChDnΔ : ἃ BEmuVΛ (?) L^{f} αὐτὰ πρὸς ἃ C^{2} || 21 τὸ ABdDEmnuV**SO** : om. ChΔ || 23 ἀποδιδῶται ABCh^{2}DmnVΔ : ἀποδίδοται B^{2}dhE ἀποδιδῶνται L^{d} (cod. K) ἀποδίδονται L^{d} (codd. HP) || 24 ἀποδιδῶται ABC^{1}h^{2}DmnuVΔ : ἀποδίδοται B^{2}dChE || αὐτὸ ὃ ABdCh^{1}Dmn : ὃ EuVΔ αὐτὸ hΛ (?) **P** (codd.) || 25 λέγεται ABdChDEmnΔ**P** : λέγηται uV || 25-26 τῶν ὁμολογουμένως ABdChDEn^{2}uVΛL^{f}**P** (cod.) **S** : τῶν ὁμολογουμένων ὡς mn τῶν ὁμολογουμένων Δ (cod. A) **P** (codd.) ἅ ἐστι τῶν ὁμολογουμένων Δ (codd. nonnulli) || 26-27 ὀνομάτων αὐτοῖς κειμένων : ὀνόματα ἐχόντων κείμενα **PS** || 28 αὐτὸ ὃ ABdChDEuV : αὐτὰ ἃ mnL^{f} αὐτὸ Λ (?) ἃ Δ || 29 ἀποδοθῇ ABdChuVΛΔ : ἀποδοθῇ δοῦλος DEmn || 31 ἀπόδοσις EmnuV : ἀπόδοσίς ἐστιν ABdChDΛ (?) Δ.

De plus, si une explication adéquate a fourni le corrélatif en question, quand on supprime tout le reste, qui est accidentel, pour ne laisser que le corrélatif adéquatement précisé, on pourra toujours parler d'un relatif à son égard. Par exemple, si l'esclave se dit relativement à un maître, quand on supprime tout le reste, qui est accidentel pour le maître, comme le fait d'être bipède, d'être capable de science et d'être homme, pour ne laisser que le fait d'être un maître, on pourra toujours parler de l'esclave comme
7b d'un relatif | à son égard. Car l'esclave est dit esclave d'un maître. En revanche, si pour le coup l'on n'a pas fourni adéquatement l'éventuel corrélatif, quand on supprime tout le reste pour ne laisser que ce à quoi l'on s'est rapporté dans l'explication, on ne pourra plus parler d'un relatif à son égard. Qu'on explique, en effet, que l'esclave est le corrélatif de l'homme ou que l'aile est le corrélatif de l'oiseau ; qu'on supprime aussi de l'homme le fait d'être un maître : on ne pourra plus parler alors de l'esclave comme d'un relatif à l'égard d'un homme, car

Ἔτι ἐὰν μὲν οἰκείως ἀποδεδομένον ᾖ πρὸς ὃ λέγεται, πάντων περιαιρουμένων τῶν ἄλλων ὅσα συμβεβηκότα ἐστίν, καταλειπομένου δὲ τούτου μόνου πρὸς ὃ ἀπεδόθη οἰκείως, ἀεὶ πρὸς αὐτὸ ῥηθήσεται· οἷον ὁ δοῦλος ἐὰν πρὸς δεσπότην λέγηται, περιαιρουμένων τῶν ἄλλων ὅσα συμβεβηκότα ἐστὶ τῷ δεσπότῃ, οἷον τὸ δίποδι εἶναι, τὸ ἐπιστήμης δεκτικῷ καὶ τὸ ἀνθρώπῳ, καταλειπομένου δὲ μόνου τοῦ δεσπότην εἶναι, ἀεὶ ὁ δοῦλος πρὸς αὐτὸ ῥηθήσεται· ὁ γὰρ δοῦλος δεσπότου δοῦλος λέ-
[7b] γεται. Ἐὰν δέ γε μὴ οἰκείως ἀποδοθῇ πρὸς ὅ ποτε λέγεται, περιαιρουμένων μὲν τῶν ἄλλων, καταλειπομένου δὲ μόνου τοῦ πρὸς ὃ ἀπεδόθη, οὐ ῥηθήσεται πρὸς αὐτό· ἀποδεδόσθω γὰρ ὁ δοῦλος ἀνθρώπου καὶ τὸ πτερὸν ὄρνιθος, καὶ περιῃρήσθω τοῦ ἀνθρώπου τὸ δεσπότῃ αὐτῷ εἶναι· οὐ

TEST. 7 a 34-b 7 : cf. ASCL., *In Met.* (981 a 12), p. 9, 10-13 ‖ 7 a 35-36 περιαιρουμένων — οἷον : THEM., *In De an.* (418 a 19-31), p. 58, 11-14 ‖ 7 a 36 συμβεβηκότα — δεσπότῃ : [SIMPL.], *In De an.* (418 a 20), p. 128, 10-11 ; PHILOP., *In Phys.* (195 a 32), p. 255, 25-26 ; ELIAS, *In Porph. Isag.* (8, 8), p. 78, 12-13.

31 ἔτι BC (?) DEmnuVΛ (?) L^f : ἔτι δὲ AdC^2hL^a (cod. F) Δ (?) ‖ μὲν EmnuVΛ (?) ΔL^f (codd. CF) **P** : μὴ L^f (cod. a) γὰρ **S** μέν τι ABdCh μέντοι DL^a (codd. FM) ‖ ἀποδεδομένον ABdChDmnΔ$L^a$$L^f$ (codd. Ca) **P** : ἀποδιδόμενον uVL^f (cod. F) **S** ἀποδεδομένως E ‖ ᾖ ABdDEmnuVΔ$L^a$$L^f$**S** : ante ἀποδεδομένον transp. **P** εἴη Ch ‖ 33 καταλειπομένου ABdChDuVL^f : καταλιπομένου n^2 λειπομένου Emn**P** μένοντος **S** ‖ τούτου μόνου EmnuVΔL^f (codd. Ca) **P** : τούτου μόνου τοῦ DL^f (cod. F) ἐκείνου μόνου S μόνου τούτου ABCh τούτου d ‖ 34-35 ὁ δοῦλος ἐὰν ABdChDΔ (codd. nonnulli) : ἐὰν ὁ δοῦλος uV εἰ ὁ δοῦλος Emn εἰ δοῦλος Δ (cod. A) ὁ δοῦλος P [u. adn. 83] ‖ 35 λέγηται ABdChDuV : λέγεται EmnΔ (cod. A) P λέγηται καὶ Λ (codd. nonnulli) ‖ τῶν ἄλλων ChDEΔL^o**SF** (cod. F) Themistius (In DA) : τῶν ἄλλων ἁπάντων ABd ἁπάντων mnΛ**F** (cod. a) τῶν ἁπάντων **F** (cod. C) πάντων τῶν ἄλλων uV [u. adn. 84] ‖ 36 συμβεβηκότα ABdChDmnΔ**F** : post ἐστι transp. EuVL^o ‖ 37 εἶναι CEmnVL^o**F** : εἶναι καὶ ABdhDuΔ εἶναι ἢ Λ (?) ‖ καὶ ABdChDmn^2uΔ (codd. nonnulli) L^o**F** (cod. C) : ἢ Λ (?) εἶναι Δ (cod. A) **F** (cod. F) om. EnV**F** (cod. a) [u. adn. 85] ‖ τὸ² A^2Bd^2 (in interl.) Ch^2DEmnuVΔ (codd. nonnulli) L^o**F** : τῷ Adh om. Δ (cod. A) ‖ 39-7b1 δοῦλος λέγεται AEmnΛ (?) Δ (codd. nonnulli) : δοῦλος ῥηθήσεται BdCΔ (cod. A) λέγεται δοῦλος DuV.

7 b 1 γε ABdChmn : om. DEuVA ‖ 5 δεσπότῃ αὐτῷ BnuV : δεσπότην αὐτῷ Δ δεσπότην αὐτὸν AdChDEm δεσπότην Λ (?).

sans maître, il n'y a pas non plus d'esclave. Et pareillement, qu'on écarte aussi de l'oiseau le fait d'être ailé : l'aile ne sera plus alors au nombre des relatifs, car sans ailé, il n'y aura pas non plus d'aile de quoi que ce soit[1].

Par conséquent, on doit fournir l'éventuel corrélatif de façon adéquate. S'il a un nom établi, assurément, l'explication devient facile. Mais, à défaut, il est peut-être nécessaire de fabriquer un nom. Avec ces précisions cependant, il est clair que tous les relatifs seront dits en relation avec des réciproques.

[B.4. *La plupart des relatifs sont naturellement simultanés*]

Il semble par ailleurs que les relatifs soient simultanés par nature[2]. Et dans la très grande majorité des cas, c'est vrai. En effet, double et demi existent ensemble. Et s'il y a demi, il y a double, comme s'il y a maître, il y a eslave et s'il y a esclave, il y a maître. Et c'est comme cela pour le reste. D'ailleurs, ils se suppriment aussi réciproquement. Car sans double, il n'y a pas de demi et sans demi, il n'y a pas de double. Et il en va encore de même dans tous les autres cas de ce genre[3].

Cependant, tous les cas de relatifs ne permettent pas de vérifier, semble-t-il, cette simultanéité naturelle. En effet, ce qui peut être connu scientifiquement est antérieur à la science, à ce qu'il peut sembler, puisque le plus souvent, les choses sont déjà préalablement là quand nous arrivons à obtenir les connaissances scientifiques. Ce n'est que rarement, en effet, sinon jamais, qu'on peut voir la science advenir en même temps que ce qui peut être su[4]. De plus, la suppression de ce qui peut être su entraîne

1-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 124-125.

γὰρ ἔτι ὁ δοῦλος πρὸς ἄνθρωπον ῥηθήσεται· μὴ γὰρ ὄντος δεσπότου οὐδὲ δοῦλός ἐστιν· ὡσαύτως δὲ καὶ τοῦ ὄρνιθος περιῃρήσθω τὸ πτερωτῷ εἶναι· οὐ γὰρ ἔτι ἔσται τὸ πτερὸν τῶν πρός τι· μὴ γὰρ ὄντος πτερωτοῦ οὐδὲ πτερὸν ἔσται τινός. Ὥστε δεῖ μὲν ἀποδιδόναι πρὸς ὅ ποτε οἰκείως λέγεται· κἂν μὲν ὄνομα ᾖ κείμενον ῥᾳδία ἡ ἀπόδοσις γίγνεται, μὴ ὄντος δὲ ἀναγκαῖον ἴσως ὀνοματοποιεῖν· οὕτω δὲ ἀποδιδομένων φανερὸν ὅτι πάντα τὰ πρός τι πρὸς ἀντιστρέφοντα ῥηθήσεται.

Δοκεῖ δὲ τὰ πρός τι ἅμα τῇ φύσει εἶναι· καὶ ἐπὶ μὲν τῶν πλείστων ἀληθές ἐστιν· ἅμα γὰρ διπλάσιόν τε ἔστι καὶ ἥμισυ, καὶ ἡμίσεος ὄντος διπλάσιον ἔστιν, καὶ δεσπότου ὄντος δοῦλος ἔστιν, καὶ δούλου ὄντος δεσπότης ἔστιν· ὁμοίως δὲ τούτοις καὶ τὰ ἄλλα. Καὶ συναναιρεῖ δὲ ταῦτα ἄλληλα· μὴ γὰρ ὄντος διπλασίου οὐκ ἔστιν ἥμισυ, καὶ ἡμίσεος μὴ ὄντος οὐκ ἔστι διπλάσιον· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ὅσα τοιαῦτα.

Οὐκ ἐπὶ πάντων δὲ τῶν πρός τι ἀληθὲς δοκεῖ τὸ ἅμα τῇ φύσει εἶναι· τὸ γὰρ ἐπιστητὸν τῆς ἐπιστήμης πρότερον ἂν δόξειεν εἶναι· ὡς γὰρ ἐπὶ τὸ πολὺ προϋπαρχόντων τῶν πραγμάτων τὰς ἐπιστήμας λαμβάνομεν· ἐπ'

TEST. 7 b 15 : cf. PLOT., VI, 3, 28. 5 ; PHILOP., *In Phys.* (195 a 26), p. 254, 15-17 || 7 b 22-8 a 12 : cf. AMM., *In De interpr.* (23 a 27), p. 252, 2-5.

8 πτερωτῷ ABdDmn : πτερωτὸν ChEΛ[fst]Δ (?) πτερωτὸν αὐτὸ uΛ[c] πτερωτῷ αὐτῷ V || 12-13 ἀποδιδομένων ABdChDEmnΛΔ**P** : -μένου uV || 17 καὶ ἥμισυ codd. Λ (?) ΔL[f] (codd. Ca) L[o] : ante ἔστι (u. 16) transp. E καὶ ἥμισύ ἐστι nL[f] (cod. F) **S** || 17-18 καὶ δεσπότου ὄντος δοῦλός ἐστιν ABdChDm : om. EnuVΛΔL[o] [u. adn. 86] || 18 post ἐστίν² (codd. Λ) add. καὶ δεσπότου ὄντος καὶ δοῦλος ἔστιν E || 19 δὲ ABdChmnΔL[a] (cod. F) : γε uV om. DEL[a] (cod. M) || 20 ἔστιν ABdChDmnΛΔS : ἔσται EuV || 21 ἔστι ABdChmnΛΔ : ἔσται DEuV || 23-24 τῆς ἐπιστήμης DEmnuVΔL[a] (cod. M) L[f] (cod. CF) **SAF** : ante εἶναι (u. 24) transp. ABdChL[a] (cod. F).

avec elle la suppression de la science, tandis que celle de la science n'entraîne pas la suppression de ce qui peut être su. En effet, sans ce qui peut être su, il n'y a pas de science, puisqu'il n'y aurait plus science de quoi que ce soit, tandis que sans la science, rien n'empêche l'existence de ce qui peut être su[1]. C'est précisément le cas de la quadrature du cercle, supposé, bien entendu, qu'elle soit connaissable scientifiquement : il n'en existe certes pas encore de science, mais l'objet de la science lui-même existe bel et bien[2]. De plus, l'animal supprimé, il ne peut y avoir de science, alors que parmi les choses connaissables scientifiquement, il y en a beaucoup dont on admet l'existence[3].

Or c'est aussi comme cela que se présentent les données dans le cas de la sensation. En effet, le sensible est antérieur, semble-t-il, à la sensation. Car la suppression du sensible entraîne avec elle la suppression de la sensation, tandis que celle de la sensation n'entraîne pas la suppression du sensible. En effet, les sensations mettent en jeu le corps et elles y résident. Or le sensible une fois

1. On peut en fait distinguer les implications de trois hypothèses. 1) L'abolition de tout objet connaissable supprime non seulement la science (en acte), mais jusqu'à la possibilité de la science ; 2) l'abolition de toute science en acte dans un monde d'enfants n'abolit pas, du côté de l'objet, la possibilité d'être connu scientifiquement, puisque corrélativement la possibilité de connaître est maintenue chez l'enfant, sujet humain ; 3) l'abolition de toute possibilité de science dans un monde d'animaux, de végétaux ou de minéraux abolit, du côté de l'objet, la possibilité d'être connu scientifiquement, mais non l'objet lui-même. Notre passage envisage sans doute l'une après l'autre des perspectives qui correspondent respectivement à l'hypothèse (1) et à l'hypothèse (2) lesquelles établissent ensemble la priorité du pensable sur la pensée. L'hypothèse (3) pour sa part exprimerait plutôt la conviction réaliste que le pensable ne se réduit pas essentiellement à un relatif et existe en dehors de toute relation à la pensée. Elle ressemble à ce qui est envisagé dans la suite (7 b 33).

2-3. Voir aux Notes complémentaires, p. 125-126.

ὀλίγων γὰρ ἢ ἐπ' οὐδενὸς ἴδοι τις ἂν ἅμα τῷ ἐπιστητῷ τὴν ἐπιστήμην γιγνομένην· ἔτι τὸ μὲν ἐπιστητὸν ἀναιρεθὲν συναναιρεῖ τὴν ἐπιστήμην, ἡ δὲ ἐπιστήμη τὸ ἐπιστητὸν οὐ συναναιρεῖ· ἐπιστητοῦ γὰρ μὴ ὄντος οὐκ ἔστιν ἐπιστήμη· οὐδενὸς γὰρ ἔτι ἔσται ἐπιστήμη· ἐπιστήμης δὲ μὴ οὔσης οὐδὲν κωλύει ἐπιστητὸν εἶναι· οἷον καὶ ὁ τοῦ κύκλου τετραγωνισμὸς εἴ γέ ἐστιν ἐπιστητόν, ἐπιστήμη μὲν αὐτοῦ οὐκ ἔστιν οὐδέπω, αὐτὸ δὲ τὸ ἐπιστητὸν ἔστιν· ἔτι ζῴου μὲν ἀναιρεθέντος οὐκ ἔσται ἐπιστήμη, τῶν δ' ἐπιστητῶν πολλὰ ἐνδέχεται εἶναι.

Ὁμοίως δὲ τούτοις καὶ τὰ ἐπὶ τῆς αἰσθήσεως ἔχει· τὸ γὰρ αἰσθητὸν πρότερον τῆς αἰσθήσεως δοκεῖ εἶναι· τὸ μὲν γὰρ αἰσθητὸν ἀναιρεθὲν συναναιρεῖ τὴν αἴσθησιν, ἡ δὲ αἴσθησις τὸ αἰσθητὸν οὐ συναναιρεῖ. Αἱ γὰρ αἰσθήσεις περὶ σῶμα καὶ ἐν σώματί εἰσιν, αἰσθητοῦ δὲ ἀναιρεθέντος ἀνή-

TEST. 7 b 31-33 οἷον — ἔστιν : PHILOP., *In Phys* (195 a 26), p. 254, 15-17 ; SIMPL., *In Phys* (185 a 14), p. 69, 19-21 || 7 b 36-8 a 12 : cf. [SIMPL.], *In De an.* (415 a 18), p. 110, 1-2 ; PHILOP., *In De an.* (415 a 16), p. 265, 13-19.

26 ἂν AdChDEV**PF** (cod. F) : post γὰρ transp. BmV om. nuA**F** (codd. Ca) || 29 ἐπιστητοῦ AdChEm**F** : ἐπιστητοῦ μὲν BnuV τούτου **F** (cod. a 117.18) || ἔστιν BEnuVΛΔ**F** : ἔσται AdCh ἔτι m || 29-30 οὐδενὸς — ἐπιστήμη codd. : om. Λ || 31 οἷον ABEmnuVΛΔ $L^aL^fL^o$: οἷόν τι dCh || 32 ἔστιν² : ἔτι L^f (cod. C) post οὐδέπω (u. 33) transp. **D** || 33 οὐδέπω ABdChmnΛ (?) Δ (?) : οὔπω uVL^o οὔπω et ante ἔστιν² (u. 32) transp. **S** om. E Philop. (In Ph.) πω L^f (codd. CF) || αὐτὸ Bd^2h^2EmnuVΛ (?) Δ (cod. A) : αὐτὸς AdChΔ (cod. unus) τοῦτο L^o (cod. M) τὸ Δ (codd. nonnulli) om. L^f (codd. CF) **S** || τὸ dChmnΔ (cod. A) : om. ABEuVΔ (codd. nonnulli) L^o (cod. M) eras. h^1 ante δὲ transp. L^f (codd. CF) **S** || ζῴου ABdChEmnΔL^aL^f (cod. F) **SAD** : τοῦ ζῴου uVL^f (codd. Ca) || 34 οὐκ ἔσται ABdChEuVΔ (codd. nonnulli) L^f (codd. Ca) : οὐκ ἔστιν mnΛ (?) Δ (cod. A) L^f (cod. F) ἀναιρεῖται et post (ἡ) ἐπιστήμη transp. **S** ἀνῄρηται et post ἐπιστήμη transp. **D** [u. adn. 87] || 35 ἔχει ABdChEuVΔL^aL^f (codd. CF) : ante τούτοις transp. mn || b39-8a1 ἀνῄρηται BmnuVΔ**SD** : ἀναιρεῖται AdChΛ (?) συνανῄρηται E.

8a supprimé, le corps | l'est aussi, car le corps fait également partie des sensibles ; et, sans le corps, la sensation aussi est supprimée. Par conséquent, la suppression du sensible entraîne celle de la sensation[1]. En revanche, la sensation, elle, n'entraîne pas le sensible dans sa disparition, car si, une fois l'animal supprimé, la sensation l'est aussi, néanmoins, il restera du sensible : le corps, qui est par exemple chaud, doux, amer et possède toutes les autres déterminations qui sont sensibles[2]. De plus, la sensation naît en même temps que le sensitif. En effet, animal et sensation naissent ensemble. Mais le sensible, lui, existe même avant que n'existe la sensation, car le feu, l'eau et les choses de ce genre, dont l'animal précisément est constitué, existent même avant que n'existent globalement animal ou sensation. Par conséquent, avant la sensation, il doit y avoir, semble-t-il, le sensible[3].

[C. *Relatifs et substances secondes*]

Par ailleurs, une question se pose : est-ce qu'aucune substance n'est admise au nombre des relatifs, comme on le pense ? Ou bien peut-on admettre l'éventualité pour certaines des substances secondes[4] ? — Car, dans le cas des substances premières, c'est vraiment exclu, puisque ni les substances entières ni leurs parties ne sont dites relativement à quelque chose. Un certain homme, en effet, n'est pas, dit-on, un certain homme de quelque chose, ni un certain bœuf, un certain bœuf de quelque chose. Et il en va encore de même des parties, puisqu'une certaine main n'est pas, dit-on, une certaine main de quelque chose, mais bien la main d'une certaine chose ; et une certaine tête n'est pas, dit-on, une certaine tête de quelque chose, mais bien la tête d'une certaine chose[5].

1-5. Voir aux Notes complémentaires, p. 126-127.

[8a] ρηται καὶ τὸ σῶμα (τῶν γὰρ αἰσθητῶν καὶ τὸ σῶμα), σώματος δὲ μὴ ὄντος ἀνῄρηται καὶ ἡ αἴσθησις, ὥστε συναναιρεῖ τὸ αἰσθητὸν τὴν αἴσθησιν. Ἡ δέ γε αἴσθησις τὸ αἰσθητὸν οὐ συναναιρεῖ· ζῴου γὰρ ἀναιρεθέντος αἴσθησις μὲν ἀνῄρηται, αἰσθητὸν δὲ ἔσται σῶμα, οἷον θερμόν, γλυκύ, πικρὸν καὶ τὰ ἄλλα πάντα ὅσα ἐστὶν αἰσθητά. Ἔτι ἡ μὲν αἴσθησις ἅμα τῷ αἰσθητικῷ γίγνεται· ἅμα γὰρ ζῷόν τε γίγνεται καὶ αἴσθησις· τὸ δέ γε αἰσθητὸν ἔστι καὶ πρὸ τοῦ αἴσθησιν εἶναι· πῦρ γὰρ καὶ ὕδωρ καὶ τὰ τοιαῦτα, ἐξ ὧν καὶ τὸ ζῷον συνίσταται, ἔστι καὶ πρὸ τοῦ ζῷον ὅλως εἶναι ἢ αἴσθησιν· ὥστε πρότερον ἂν τῆς αἰσθήσεως τὸ αἰσθητὸν εἶναι δόξειεν.

Ἔχει δὲ ἀπορίαν πότερον οὐδεμία οὐσία τῶν πρός τι λέγεται, καθάπερ δοκεῖ, ἢ τοῦτο ἐνδέχεται κατά τινας τῶν δευτέρων οὐσιῶν. Ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν πρώτων οὐσιῶν ἀληθές ἐστιν· οὔτε γὰρ τὰ ὅλα οὔτε τὰ μέρη πρός τι λέγεται· ὁ γὰρ τὶς ἄνθρωπος οὐ λέγεταί τινός τις ἄνθρωπος, οὐδὲ ὁ τὶς βοῦς τινός τις βοῦς· ὡσαύτως δὲ καὶ τὰ μέρη· ἡ γὰρ τὶς χεὶρ οὐ λέγεταί τινός τις χεὶρ ἀλλά τινος χείρ, καὶ ἡ τὶς κεφαλὴ οὐ λέγεταί τινός τις κεφαλὴ ἀλλά τινος κεφαλή.

TEST. 8 a 11 : cf. PLOT., V, 4, 2. 45.

8 a 1 καὶ τὸ[1] ABdChEmuVΔ**D** : καὶ n τὸ **S** [u. adn. 88] || τῶν — σῶμα : om. Δ || 2 ἀνῄρηται BEmnuVΛΔ**S** : ἀναιρεῖται AdCh et post αἴσθησις transp. **D** || 4 οὐ συναναιρεῖ ABdChEuVΔ**D** : οὔ mnΛ (?) [u. adn. 89] || αἴσθησις ABdChEΔ**D** : ἡ αἴσθησις mnuV || 5 ἀνῄρηται BEuVΛΔ : ἀναιρεῖται AdChmn**D** αἴσθησις δὴ οὐ add. in marg. C[2] || σῶμα οἷον ABdCh (αἰσθητόν supra σῶμα scr. h[2]) uVΔ : οἷ. σ. A[2]B[2]d[2]EmnΛΔ (codd. nonnulli) [u. adn. 90] || 6 αἰσθητά ABdEmnuVΛΔ : om. Ch (add. h[2] in interl.) || 7 ζῷόν τε BnΔ (?) : ζῷον mΛ (?) L[f] (codd. CF) τῷ ζῴῳ AdChEu ζῴῳ V || 9 αἴσθησιν εἶναι BdmnuVΛΔ (codd. nonnulli) L[f] (codd. CF) : εἶ. αἴσ. Δ (cod. A) ζῷον καὶ αἴσ. εἶ. A ζῷον (add. ὅλως E) εἶ. ἢ αἴσ. ChE (cf. 10 et 11) ζῴῳ **D** || 10 ὅλως ABdChEuVΔL[f] (codd. CF) : ante ζῷον transp. mn || 19 ἀλλά τινος χείρ : om. Δ.

Or, il en va encore de même des substances secondes, du moins dans leur très grande majorité. Ainsi, ne dit-on pas que l'homme est homme de quelque chose, ni le bœuf, bœuf de quelque chose. On ne dit pas non plus que le bois est bois de quelque chose ; au contraire, on dit qu'il est la possession de quelqu'un[1]. Donc les cas de ce genre, c'est évident, ne font pas partie des relatifs. En revanche, dans le cas de quelques substances secondes, c'est sujet à controverse. Ainsi, la tête est, dit-on, tête de quelque chose ; la main est, dit-on, main de quelque chose et chacune des réalités de ce genre est dans le même cas. De sorte qu'elles peuvent sembler faire partie des relatifs[2].

Si donc, on se contente de la définition des relatifs qu'on a fournie, il est très difficile, sinon impossible, de résoudre la difficulté en disant qu'aucune substance n'est admise au nombre des relatifs[3]. Mais si l'on ne s'en contente pas et qu'au contraire, les relatifs sont les choses dont l'être se réduit à être dans une certaine relation avec quelque chose, peut-être pourra-t-on en un sens parler de relatifs à leur égard[4]. De son côté, la précédente définition s'accorde bien à tous les relatifs, mais il reste que ce qui fait d'eux des relatifs, ce n'est pas être dits eux-mêmes ce qu'ils sont de choses différentes[5].

Or cela montre que si l'on connaît de façon déterminée un des relatifs, on doit connaître aussi de façon déterminée son corrélatif. L'évidence, en fait, va même de soi. Car si l'on sait que cette réalité-ci fait partie des relatifs,

1-5. Voir aux Notes complémentaires, p. 128-131.

Ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν δευτέρων οὐσιῶν, ἐπί γε τῶν πλείστων· οἷον ὁ ἄνθρωπος οὐ λέγεταί τινος ἄνθρωπος, οὐδὲ ὁ βοῦς τινος βοῦς, οὐδὲ τὸ ξύλον τινὸς ξύλον, ἀλλά τινος κτῆμα λέγεται. Ἐπὶ μὲν οὖν τῶν τοιούτων φανερὸν ὅτι οὐκ ἔστι τῶν πρός τι. Ἐπ' ἐνίων δὲ τῶν δευτέρων οὐσιῶν ἔχει ἀμφισβήτησιν· οἷον ἡ κεφαλή τινος λέγεται κεφαλή, καὶ ἡ χείρ τινος λέγεται χείρ, καὶ ἕκαστον τῶν τοιούτων, ὥστε ταῦτα τῶν πρός τι δόξειεν ἂν εἶναι.

Εἰ μὲν οὖν ἱκανῶς ὁ τῶν πρός τι ὁρισμὸς ἀποδέδοται, ἢ τῶν πάνυ χαλεπῶν ἢ τῶν ἀδυνάτων ἐστὶ τὸ λῦσαι ὡς οὐδεμία οὐσία τῶν πρός τι λέγεται· εἰ δὲ μὴ ἱκανῶς, ἀλλ' ἔστι τὰ πρός τι οἷς τὸ εἶναι ταὐτόν ἐστι τῷ πρός τί πως ἔχειν, ἴσως ἂν ῥηθείη τι πρὸς αὐτά. Ὁ δὲ πρότερος ὁρισμὸς παρακολουθεῖ μὲν πᾶσι τοῖς πρός τι, οὐ μὴν τοῦτό γέ ἐστι τὸ πρός τι αὐτοῖς εἶναι τὸ αὐτὰ ἅπερ ἐστὶν ἑτέρων λέγεσθαι. Ἐκ δὲ τούτων δῆλόν ἐστιν ὅτι ἐάν τις εἰδῇ τι ὡρισμένως τῶν πρός τι, κἀκεῖνο πρὸς ὃ λέγεται ὡρισμένως εἴσεται.

Φανερὸν μὲν οὖν καὶ ἐξ αὐτοῦ ἐστιν· εἰ γὰρ οἶδέ τις τόδε τι ὅτι τῶν πρός τί ἐστιν, ἔστι δὲ τὸ εἶναι τοῖς πρός τι ταὐτὸν τῷ

TEST. 8 a 25-26 : cf. PLOT., VI, 1, 10. 1. 5-6 ; 11. 1 ; VI, 3, 19. 1 ‖ 8 a 26-27 : cf. PLOT., VI, 3, 28. 7-8. ‖ 8 a 27 : cf. PLOT., VI, 3, 18. 24-25.

22 οἷον ὁ ABdChEm**P** : οἷον nΔ ὁ γὰρ uV**S** ‖ 26 οἷον ABdEm nuVΛΔ : οἷον εἰ Ch (postea εἰ eras. h^2) ‖ 28 ἂν ABdChEmn : om. uV ‖ 30 ἐστὶ : ἦν Δ ‖ λῦσαι nΛΔL^d**F** (126.17) **D** (219.14) : δεῖξαι ABdChEmuVL^f**S** ‖ 32 τῷ BdChEnuVΔL^f**S** (194.18 codd. Kv ; 198.19 ; 199.6 plerique codd. ; 199.32 ; 201.36 plerique codd. ; 202.21 ; 203.28 plerique codd.) **FD** : τὸ Am**PS** (194.18 codd. JLA ; 199.6 cod. A ; 201.36 cod. A ; 203.28 cod. A) **O** (cod. M) **D** (cod. P) ‖ 33 αὐτά ABdChEmnV^2 (in marg.) : ταῦτα uVΔ (?) L^f**F** ‖ 35 τὸ ABdC^2h^2EmnuVF : τὰ Ch τὸ τὰ Δ (codd. nonnulli) ‖ 36 δὲ AdCh EmnΔL^a (cod. F) L^f (codd. Fa) : δὴ BuVΛ ? (*ergo*) L^a (cod. M) L^f (cod. C) ‖ 38 αὐτοῦ mnΛΔ : αὐτῶν ABdChEuV αὐτόθεν supra scr. n^2 ‖ 39 τῶν πρός τί ἐστιν Emnu**VP** : ἔστιν τῶν πρός τι ABdChΔ ‖ ταὐτὸν ABdChEmuV**P** : ταὐτὸ n [u. adn. 91].

8b dès lors que l'être des relatifs se réduit à être dans | une certaine relation avec quelque chose, on sait aussi ce avec quoi cette réalité a une certaine relation. En effet, si l'on ne sait pas globalement ce avec quoi elle a une certaine relation, on ne peut même savoir si elle a une certaine relation avec quelque chose[1]. D'ailleurs, dans les cas particuliers aussi, on voit qu'il en va de la sorte. Par exemple, si, de cette chose-ci, on sait de façon déterminée qu'elle est le double, on sait aussi d'emblée, de façon déterminée, de quoi elle est le double, parce que, sans rien de déterminé dont on sache qu'elle est le double, on ne sait même pas globalement si elle est le double. Et de même, si, de cette chose-ci encore, l'on sait qu'elle est plus belle, d'emblée, il faut nécessairement, pour cela, qu'on sache aussi de façon déterminée ce par rapport à quoi elle est plus belle. Or ce n'est pas de façon indéterminée qu'on peut savoir que cette chose est plus belle qu'une plus laide. Un tel savoir, en effet, devient croyance, pas science. Il ne peut plus, en effet, donner rigoureusement connaissance que la chose est plus belle qu'une plus laide, puisque, si ça se trouve, rien n'est plus laid qu'elle. De sorte qu'il est évidemment nécessaire que, sachant qu'elle fait partie des relatifs et ce, de façon déterminée, on sache aussi de façon déterminée son corrélatif[2].

Or la tête, elle, comme la main et chaque chose de ce genre, qui sont des substances, on peut parfaitement savoir de façon déterminée ce qu'elle est elle-même, sans savoir nécessairement son corrélatif, puisqu'on peut ne pas savoir de façon déterminée de quoi est la tête en question ou de quoi est la main. Par conséquent, elles ne font peut-être pas partie des relatifs[3]. Or si elles ne font pas partie des relatifs, il sera vrai de dire qu'aucune substance ne fait partie des relatifs.

1-3. Voir aux Notes complémentaires, p. 131-132.

[8b] πρός τί πως ἔχειν, κἀκεῖνο οἶδε πρὸς ὃ τοῦτό πως ἔχει· εἰ γὰρ μὴ οἶδεν ὅλως πρὸς ὃ τοῦτό πως ἔχει, οὐδ' εἰ πρός τί πως ἔχει εἴσεται. Καὶ ἐπὶ τῶν καθ' ἕκαστα δὲ δῆλον τὸ τοιοῦτον· οἷον τόδε τι εἰ οἶδεν ἀφωρισμένως ὅτι ἐστὶ διπλάσιον, καὶ ὅτου διπλάσιόν ἐστιν εὐθὺς ἀφωρισμένως οἶδεν· εἰ γὰρ μηδενὸς τῶν ἀφωρισμένων οἶδεν αὐτὸ διπλάσιον, οὐδ' εἰ ἔστι διπλάσιον ὅλως οἶδεν· ὡσαύτως δὲ καὶ τόδε τι εἰ οἶδεν ὅτι κάλλιόν ἐστι, καὶ ὅτου κάλλιόν ἐστιν εὐθὺς ἀφωρισμένως ἀναγκαῖον εἰδέναι διὰ ταῦτα· οὐκ ἀορίστως δὲ εἴσεται ὅτι τοῦτό ἐστι χείρονος κάλλιον· ὑπόληψις γὰρ τὸ τοιοῦτο γίγνεται, οὐκ ἐπιστήμη· οὐ γὰρ ἔτι εἴσεται ἀκριβῶς ὅτι ἐστὶ χείρονος κάλλιον· εἰ γὰρ οὕτως ἔτυχεν, οὐδέν ἐστι χεῖρον αὐτοῦ· ὥστε φανερὸν ὅτι ἀναγκαῖόν ἐστιν, ὃ ἂν εἰδῇ τις τῶν πρός τι ὡρισμένως, κἀκεῖνο πρὸς ὃ λέγεται ὡρισμένως εἰδέναι.

Τὴν δέ γε κεφαλὴν καὶ τὴν χεῖρα καὶ ἕκαστον τῶν τοιούτων αἵ εἰσιν οὐσίαι αὐτὸ μὲν ὅπερ ἐστὶν ὡρισμένως ἔστιν εἰδέναι, πρὸς ὃ δὲ λέγεται οὐκ ἀναγκαῖον· τίνος γὰρ αὕτη ἡ κεφαλὴ ἢ τίνος ἡ χείρ, οὐκ ἔστιν εἰδέναι ὡρισμένως· ὥστε οὐκ ἂν εἴη ταῦτα τῶν πρός τι· εἰ δὲ μὴ ἔστι τῶν πρός τι, ἀληθὲς ἂν εἴη λέγειν ὅτι οὐδεμία οὐσία τῶν πρός τί ἐστιν.

8 b 2 μὴ EmnuV**PA** : οὐκ ABdCh [u. adn. 92] ‖ 4 εἰ ABdnuVΛΔ (codd. nonnulli) : εἰ τις Chmn[2] (in interl.) om. E post οἷον transp. Δ (cod. A) ‖ 7 ἔστι διπλάσιον EmnuVΔ : δ. ἐσ. ABdCh ‖ 8 εἰ codd. L[a] (cod. F) **A** : om. L[a] (cod. M) ante τόδε transp. L[f] (cod. F) ‖ ἐστι[1] AdEmnuVΛΔ**AF** : ἐστιν ἀφωρισμένως BCh ‖ 8-9 ἐστιν εὐθὺς A BdChΔ : ἐστιν EmnF ἔσται Λ (?) om. uV [u. adn. 93] ‖ 11 ἔτι ABdChmnS : om. uV ante γὰρ transp. E ‖ εἴσεται EmnuVΔ**S** : post ἀκριβῶς (u. 12) transp. ABdCh ‖ 14 ὡρισμένως EmnuVΔ**S** : ἀφωρισμένως ABdCh ‖ 15 ὡρισμένως EmnΛΔ : ἀφωρισμένως ἀναγκαῖον ABdCh (ἀναγκαῖον exp. ? h[2]) uV ‖ 17 ὡρισμένως ABdCh EmnΔ**P** : ἀφ- uV ‖ 20 ἔστι EmnuVΛΔ : ἐστι ταῦτα ABdCh ἔστιν αὕτη **S** om. **P** (codd. ?) ‖ ἀληθὲς — ὅτι : om. **PS**.

Mais il est peut-être difficile de se prononcer nettement sur ce genre de cas sans examen répété, bien qu'il ne soit pas sans intérêt d'avoir soumis à l'interrogation chacun d'eux[1].

[V. *La qualité*]

[A. *Les différentes espèces de qualité*]

8. J'appelle, par ailleurs, qualité ce en vertu de quoi les gens sont expressément qualifiés d'une certaine manière[2]. Mais la qualité se range parmi les choses qui s'entendent de plusieurs façons[3].

[A.1. *États et dispositions*]

Donc, une espèce de qualité doit être appelée état ou encore disposition[4]. Cependant, l'état diffère de la disposition du fait qu'il est chose plus stable et plus durable[5]. Or telles sont les sciences et les vertus[6]. La science, en effet, passe pour compter parmi les choses parfaitement stables et malaisées à ébranler[7], quand bien même on en aurait modérément, à moins justement d'un grand changement provoqué par une maladie ou quelque autre trouble de ce genre[8]. Et il en va encore de même de la vertu. Ainsi, la

1. L'auteur semble exprimer la difficulté qui est sienne et, à ses yeux, probablement celle de quiconque, à voir vraiment clair sur la question qui précède (la distinction des relatifs et des substances), mais peut-être aussi, plus généralement, sur la nature des relatifs, qui paraissent immanents aux autres « catégories ».

2. La qualité est moins « définie », au sens strict, qu'identifiée à la réalité en fonction de laquelle les êtres substantiels sont qualifiés (l'auteur pense d'abord aux êtres humains). C'est, si l'on veut, une définition qui permet de ramener à l'unité (au moins nominale) la diversité des qualifiés. Cette référence à la qualité (ποιότης) n'existe pas dans *Mét*, Δ 14, qui répertorie d'emblée les différentes manières d'entendre le qualifié (ποιόν). Le qualifié n'est cependant pas le sujet (substantiel) auquel une qualité est inhérente, mais plutôt la qualité *particulière* qu'il possède et dont se dit *en général* la qualité, réalité spécifique ou générique. Mais la différence entre les deux n'est pas constante au fil de l'exposé qui suit.

3-8. Voir aux Notes complémentaires, p. 132-133.

Ἴσως δὲ χαλεπὸν ὑπὲρ τῶν τοιούτων σφοδρῶς ἀποφαίνεσθαι μὴ πολλάκις ἐπεσκεμμένον, τὸ μέντοι διηπορηκέναι ἐφ' ἑκάστου αὐτῶν οὐκ ἄχρηστόν ἐστιν.

8. Ποιότητα δὲ λέγω καθ' ἣν ποιοί τινες λέγονται· ἔστι δὲ ἡ ποιότης τῶν πλεοναχῶς λεγομένων.

Ἓν μὲν οὖν εἶδος ποιότητος ἕξις καὶ διάθεσις λεγέσθωσαν· διαφέρει δὲ ἕξις διαθέσεως τῷ μονιμώτερον καὶ πολυχρονιώτερον εἶναι· τοιαῦται δὲ αἵ τε ἐπιστῆμαι καὶ αἱ ἀρεταί· ἥ τε γὰρ ἐπιστήμη δοκεῖ τῶν παραμονίμων εἶναι καὶ δυσκινήτων, ἐὰν καὶ μετρίως τις ἐπιστήμην λάβῃ, ἐάνπερ μὴ μεγάλη μεταβολὴ γένηται ὑπὸ νόσου ἢ ἄλλου τινὸς τοιούτου· ὡσαύτως δὲ καὶ ἡ ἀρετή· οἷον ἡ δικαιοσύνη καὶ ἡ σωφροσύνη καὶ

TEST. 8 b 25 et sqq. (= cap. 8) : cf. THEM., *In De coelo* (270 a 22-25), p. 15, 16-22 || 8 b 25 ποιότητα — λέγονται : ALEX., *In Met.* (Δ 1, 1013 a 1), p. 345, 30-31 || 8 b 25-26 ἔστι — λεγομένων : ALEX., *In Met* (Γ 2, 1004 a 24), p. 255, 21-22.

21 ὑπὲρ ABdChuVL^{a} (cod. F) L^{f}**O** : περὶ B^{2}EmnL^{a} (cod. M) **SFD** [u. adn. 94] || 22-23 ἐπεσκεμμένον ABdChmnΛΔL^{f} (codd. CF) **F** : eras. C^{1} -μένως E**D** (codd. KP) διεσκεμμένως **O** (cod. M) -μένον περὶ αὐτῶν uVL^{f} (cod. a) -μένους **S** -μένος **D** (cod. H) || 23 ἐφ' ABdC (?) hmn : περὶ EuVL^{f}**SAO** om. L^{s} || ἑκάστου ABdChEuVΔL^{f}**A** : ἕκαστον mnL^{s} om. **SO** [u. adn. 94] || 24 ἐστιν codd. ΔL^{s}O : ἔσται Λ (?) om. **ESAD** (?) postea tit. περὶ ποιοῦ καὶ ποιότητος add. ABdCh^{2} E^{2}mn^{2} (ex περὶ ποιότητος n) uVΔ *de quali et qualitate* Λ || 25 ποιοί τινες EmnuVΛΔ$L^{s}L^{f}$ (cod. F 139.30) L^{d}**SF** (cod. a) **O** (129.26) **D** Alexander (In Met.) : ποιότητες L^{f} (cod. F 133.6) τ. π. **P** π. τ. εἶναι ABdChL^{f} (133.6 cod. a 139.30) **O** οἱ μετέχοντες αὐτῆς π. **A** (80.22) π. **A** (87.8) || 28 μονιμώτερον (-τέρα Λ) καὶ πολυχρονιώτερον (-τέρα Λ) εἶναι ChEmnuVΛ : μ. κ. χρονιώτερον εἶ. L^{o} (cod. M) μ. εἶ. κ. π. Δ π. εἶ. κ. μ. ABd**O** μονιμωτέρῳ **D** || 29 $τε^{1}$ ABdChEuVL^{f} (codd. Ca) : om. mnL^{f} (cod. F) L^{o} (cod. M) **S** (?) || 31 λάβῃ ABdChmnL^{o}S (plerique codd.) : λάβοι EuV **S** (codd. Av) || 33 $ἡ^{3}$ ABdChEuVΔL^{o} : om. mn.

justice, la tempérance et chaque chose de ce genre semblent n'être pas faciles à ébranler, ni faciles à changer[1].

En revanche, sont dites des dispositions les qualités aisées à ébranler et qui changent vite. Ainsi, la chaleur et le refroidissement, la maladie et la santé, ainsi que toutes les autres choses du même genre[2]. Ce sont elles, en effet, qui confèrent à l'homme certaines dispositions[3]. Or il en change vite, passant du chaud au froid ou de la santé à la
9a maladie. | Et il en va encore de même dans les autres cas. Sauf qu'il peut arriver que l'une d'elles aussi, à force de temps, se trouve, du coup, ancrée dans la nature et soit impossible à extirper ou très difficile à ébranler. Auquel cas peut-être l'appellerait-on du même coup un état[4].

Mais il est évident que ce qu'on veut dire en parlant d'états, ce sont les qualités les plus durables et les plus malaisées à ébranler, puisque ceux qui ne maîtrisent pas tout à fait les sciences et qui sont au contraire faciles à ébranler, on nie qu'ils aient un état, bien qu'ils présentent à coup sûr une certaine disposition scientifique, plutôt

1. Cf. *Éth. à Nicom* , I, 10, 1100 a 35-b 3 (à propos du bonheur), 1100 b 14 (« les activités vertueuses semblent même être plus stables que les sciences ») ; VIII, 4, 1156 b 12.

2. Entendez : insolations, accès de fièvre, coups de froid ou autres grelottements, qui sont de nature passagère et s'apparentent aux maladies non chroniques. Une santé précaire chez un sujet maladif est, comme la maladie pour un sujet de santé robuste, une disposition fugace. En revanche, l'état de santé robuste et l'état de maladie chronique, qui semblent tenir à la nature l'un et l'autre, constituent un autre genre de qualité (voir plus loin, 9 a 15).

3. Plus précisément, on est qualifié d'après les qualités de cette espèce (cf. 8 b 25). On notera cependant que le caractère éphémère de la disposition est relatif, car « être disposé » (διάκειται), c'est en quelque sorte maintenir une certaine position (κεῖται). Ainsi, « avoir froid » ou mieux encore « prendre froid », ce n'est pas simplement ressentir le froid en traversant la rue.

4. Sur la ressemblance entre habitude et nature, voir, par exemple, *Éth. à Nicom.*, VII, 11, 1152 a 29-33. L'exemple auquel l'auteur songe ici avant tout est celui de la maladie qui s'installe et devient incurable ; on tombe d'abord malade, puis l'on devient un malade ; la disposition devient un état.

ἕκαστον τῶν τοιούτων οὐκ εὐκίνητον δοκεῖ εἶναι οὐδ' εὐμετάβολον.

Διαθέσεις δὲ λέγονται ἅ ἐστιν εὐκίνητα καὶ ταχὺ μεταβάλλοντα, οἷον θερμότης καὶ κατάψυξις καὶ νόσος καὶ ὑγίεια καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα· διάκειται μὲν γάρ πως κατὰ ταύτας ὁ ἄνθρωπος, ταχὺ δὲ μεταβάλλει ἐκ θερμοῦ ψυχρὸς γιγνόμενος καὶ ἐκ τοῦ ὑγιαίνειν εἰς τὸ νο-
[9a] **σεῖν· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων, εἰ μή τις καὶ αὐτῶν τούτων τυγχάνοι διὰ χρόνου πλῆθος ἤδη πεφυσιωμένη καὶ ἀνίατος ἢ πάνυ δυσκίνητος οὖσα, ἣν ἄν τις ἴσως ἕξιν ἤδη προσαγορεύοι.**

Φανερὸν δὲ ὅτι ταῦτα βούλονται ἕξεις λέγειν ἅ ἐστι πολυχρονιώτερα καὶ δυσκινητότερα· τοὺς γὰρ τῶν ἐπιστημῶν μὴ πάνυ κατέχοντας ἀλλ' εὐκινήτους ὄντας οὔ φασιν ἕξιν ἔχειν, καίτοι διάκεινταί γέ πως κατὰ τὴν ἐπιστήμην ἢ χεῖρον ἢ βέλτιον. Ὥστε διαφέρει ἕξις διαθέσεως

TEST. 8 b 35 : cf. PLOT., VI, 3, 19. 32.

34-35 εὐμετάβολον ABdChmn : εὐμετάβλητον uVL^{o} εὐμετάβολον ᾧ δὲ εὐμετάβολον E ‖ 35 ἅ ἐστιν ABdChEmnL^{f} : αἵ εἰσιν uVL^{o} ‖ εὐκίνητα ABdChEmnΔL^{f} (codd. Ca) S Eudorus teste S (236.28) : εὐκίνητοι uVL^{o} ἀκίνητα L^{f} (cod. F) ‖ 36 μεταβάλλοντα ABdChmnΔL^{f} (codd. Fa) : μεταβάλλουσαι uVL^{f} (cod. C) L^{o} μεταβάλλονται E ‖ κατάψυξις ABdChmnΛL^{f} (codd. Fa) : ψύξις EL^{o}S Eudorus teste S (256.17) O (?) ψυχρότης uVL^{f} (cod. C) ‖ καί^{2} ABdh^{2}EmnuVΔ (cod. A) L^{f}L^{o}S : om. ChΔ (codd. nonnulli) ‖ 37 καὶ ὑγίεια ABdChEmnΛΔL^{f} (codd. Fa) L^{o}S : om. uVL^{f} (cod C) ‖ 39 γιγνόμενος BEmnuVΛ : γενόμενος AdChΔ.

9 a 2 τυγχάνοι ABdΔL^{f} (cod. F) : τυγχάνει ChmnuVL^{f} (codd. Ca) L^{o} τυγχάνειν E ‖ 3 ἀνίατος ABdChEuVΛΔL^{f}L^{o} : ἀκίνητος mn ‖ ἴσως ABdChEVL^{f} (codd. Fa) : ὡς mnuΔ om. Λ (?) L^{f} (cod. C) ἴσως ὡς L^{o} ‖ 4 ἤδη ABdChnuV : om. EmΛL^{f}L^{o} post ἂν (u. 3) transp. Δ ‖ προσαγορεύοι CmnVL^{o} : -εύει du -εύσοι A (?) Bh (?) E (?) L^{f} (cod. a) -εύσῃ (?) A^{2}h^{2}L^{f} (codd. CF) ‖ 5 ἅ ἐστι πολυχρονιώτερα καὶ δυσκινητότερα ABdChEmnV^{2} (in marg.) ΛΔ : αἵ εἰσι πολυχρονιώτεραι καὶ δυσκινητότεραι uV ‖ 6 πάνυ ABdChEnuVΛΔL^{f} : πάνυ τι mn^{2} om. S ‖ ὄντας ABdh^{2}EmnuVΔ : om. ChS.

mauvaise ou plutôt bonne[1]. Par conséquent, ce qui distingue un état d'une disposition, c'est que celle-ci est aisée à ébranler, tandis que celui-là est à la fois plus durable et plus malaisé à ébranler. D'autre part, les états, eux, sont également des dispositions, tandis que les dispositions ne sont pas nécessairement des états. En effet, ceux qui ont des états se trouvent aussi en de certaines dispositions qui les expriment, alors que ceux qui se trouvent en de certaines dispositions, n'ont pas aussi immanquablement un état[2].

[A.2. *Capacités naturelles*]

Mais c'est un autre genre de qualité qu'on exprime en parlant de batailleurs ou de coureurs, de personnes saines ou maladives, et, en un mot, chaque fois qu'on exprime une capacité ou une incapacité naturelles. En effet, ce n'est pas une disposition quelconque qui justifie ce genre d'expression, mais chaque fois la possession d'une capacité naturelle de faire aisément quelque chose ou de ne pas subir la moindre chose[3]. Ainsi, on est dit batailleur ou coureur, non parce qu'on se trouve dans une certaine disposition, mais parce qu'on possède une capacité naturelle de faire aisément quelque chose[4]. On est dit une personne saine, en revanche, parce qu'on possède une capacité naturelle de supporter facilement tout ce qui nous affecte au hasard ; mais une personne maladive, par incapacité naturelle de facilement supporter tout ce qui nous affecte au hasard[5]. C'est comme cela, du reste, que se présentent

1-3, 5. Voir aux Notes complémentaires, p. 133-135.

4. Ces qualités, si elles sont naturelles, ressemblent à des états, jamais à des dispositions passagères. C'est pourquoi notre auteur les distingue des dispositions. Mais, vu que les états se manifestent par des dispositions (cf. 9 a 11-12), ces qualités naturelles, à l'instar des états, se manifestent elles aussi par des dispositions. Et l'on peut dire qu'une disposition à la course manifeste tantôt une capacité naturelle, tantôt un état ou, si l'on veut, une capacité acquise.

τῷ τὸ μὲν εὐκίνητον εἶναι τὸ δὲ πολυχρονιώτερόν τε καὶ δυσκινητότερον· εἰσὶ δὲ αἱ μὲν ἕξεις καὶ διαθέσεις, αἱ δὲ διαθέσεις οὐκ ἐξ ἀνάγκης ἕξεις· οἱ μὲν γὰρ ἕξεις ἔχοντες καὶ διάκεινταί πως κατὰ ταύτας, οἱ δὲ διακείμενοι οὐ πάντως καὶ ἕξιν ἔχουσιν.

Ἕτερον δὲ γένος ποιότητος καθ' ὃ πυκτικοὺς ἢ δρομικοὺς ἢ ὑγιεινοὺς ἢ νοσώδεις λέγομεν, καὶ ἁπλῶς ὅσα κατὰ δύναμιν φυσικὴν ἢ ἀδυναμίαν λέγεται· οὐ γὰρ τῷ διακεῖσθαί πως ἕκαστον τῶν τοιούτων λέγεται, ἀλλὰ τῷ δύναμιν ἔχειν φυσικὴν τοῦ ποιῆσαί τι ῥᾳδίως ἢ μηδὲν πάσχειν· οἷον πυκτικοὶ ἢ δρομικοὶ λέγονται οὐ τῷ διακεῖσθαί πως ἀλλὰ τῷ δύναμιν ἔχειν φυσικὴν τοῦ ποιῆσαί τι ῥᾳδίως, ὑγιεινοὶ δὲ λέγονται τῷ δύναμιν ἔχειν φυσικὴν τοῦ μηδὲν πάσχειν ὑπὸ τῶν τυχόντων ῥᾳδίως, νοσώδεις δὲ τῷ ἀδυναμίαν ἔχειν φυσικὴν τοῦ μηδὲν πάσχειν ῥᾳδίως ὑπὸ τῶν τυχόντων· ὁμοίως δὲ τούτοις καὶ

TEST. 9 a 10-11 : cf. ASCL., *In Met* (1022 b 4), p. 343, 28-29 || 9 a 19-20 : cf. PLOT., VI, 1, 10. 52-53.

14 ἕτερον ABChEnuVΛΔL^{s}L^{a} (cod. F) L^{f}L^{o}L^{d} : δεύτερον dmV^{2} (in marg.) L^{a} (cod. M) **A** (?) || ἢ ABdChEmnΛL^{s}L^{f}L^{o}L^{d}**O** : καὶ uV Δ || 15 ἢ^{1} codd. ΛΔL^{s}L^{f}L^{o}**O** : καὶ E om. **S** (242.20) || ἢ^{2} ABdChEmn ΛΔL^{s}L^{f}L^{o}**O** : καὶ uV δὲ καὶ **S** (242.20) || 16 λέγεται ABdmnΔL^{o}**SA** : λέγονται ChuV λέγεται εἶναι EΛ || 16-17 διακεῖσθαί ChEmnuV L^{a}L^{f}L^{o}**S** Plotinus : διακεῖσθαί γε ABd || 18 φυσικὴν dmnuVL^{o} : φυσικὴν ἢ ἀδυναμίαν ABCh (ἢ ἀδυναμίαν del. h^{2}) EΔ φυσικὴν ἢ Λ (?) om. **S** || 19 πάσχειν ABdh^{2}nuVL^{o} : παθεῖν B^{2}ChEm**S** || λέγονται codd. **F** : post πως (u. 20) transp. A || 20 φυσικὴν ABh^{2}EmnuVΔ**F** (cod. C) : om. dChΛ**F** (codd. Fa) || 21 post ῥᾳδίως (codd. Λ**F**) add. ἢ μηδὲν πάσχειν B || 23 φυσικὴν ABdChEmn^{2} (in marg.) uVΔ**F** : om. nΛ [u. adn. 96] || 24 ῥᾳδίως ABdEmnuV : ante πάσχειν transp. **F** (cod. C) post τυχόντων transp. h^{2} om.ChΛΔ**F** (codd. Fa) [u. adn. 97] || ὑπὸ τῶν τυχόντων AChnuV**F** : om. BdEmΛΔ [u. adn. 97].

aussi le dur et le mou. On parle en effet de dur en raison d'une capacité de ne pas être divisé facilement, et de mou, en raison d'une incapacité d'avoir la même résistance[1].

[A.3. *Qualités affectives et affections*]

Par ailleurs, un troisième genre de qualité comprend des qualités affectives et des affections ; et les qualités de ce genre-ci sont, par exemple, la douceur et l'aigreur, l'âpreté et toutes les qualités apparentées à celles-là, ainsi qu'en outre, la chaleur et la fraîcheur ou la blancheur et la noirceur[2]. Qu'il s'agisse là de qualités, c'est évident, puisque les objets qui les ont reçues sont expressément qualifiés d'après elles. Ainsi, le miel, parce qu'il est pourvu de douceur, est dit doux ; et le corps est dit blanc parce qu'il est pourvu de blancheur. Et il en va encore de même dans les autres cas[3].

Toutefois, si elles sont appelées qualités affectives, ce n'est pas que les objets pourvus de ces qualités s'en trou-
9b vent eux-mêmes | affectés de quelque façon. Le miel, en effet, n'est pas dit doux parce qu'il se trouve affecté de quelque façon, ni aucun des autres objets de ce genre. Et, comme eux, la chaleur et la fraîcheur ne sont pas appelées des qualités affectives parce que les objets qui en sont pourvus s'en trouvent eux-mêmes affectés de quelque façon. Non, c'est parce que, au gré des sens, chacune des qualités qu'on vient de mentionner est susceptible de produire une affection qu'elles sont appelées des qualités affectives. La douceur, en effet, produit une certaine affection au goût, la chaleur au toucher et il en va encore pareillement des autres qualités[4].

1. Ces assertions semblent laisser de côté la distinction entre le dur (ou le mou) naturel, et le dur (ou le mou) non naturel, comme si ces qualités étaient toujours l'effet d'une capacité (ou d'une incapacité) naturelle et pouvaient ainsi donner l'idée des autres qualités lorsqu'elles sont naturelles.

2-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 135.

τὸ σκληρὸν καὶ τὸ μαλακὸν ἔχει· τὸ μὲν γὰρ σκληρὸν λέγεται τῷ δύναμιν ἔχειν τοῦ μὴ ῥᾳδίως διαιρεῖσθαι, τὸ δὲ μαλακὸν τῷ ἀδυναμίαν ἔχειν τοῦ αὐτοῦ τούτου.

Τρίτον δὲ γένος ποιότητος παθητικαὶ ποιότητες καὶ πάθη· ἔστι δὲ τὰ τοιάδε οἷον γλυκύτης τε καὶ πικρότης καὶ στρυφνότης καὶ πάντα τὰ τούτοις συγγενῆ, ἔτι δὲ θερμότης καὶ ψυχρότης καὶ λευκότης καὶ μαλανία. Ὅτι μὲν οὖν αὗται ποιότητές εἰσιν φανερόν· τὰ γὰρ δεδεγμένα ποιὰ λέγεται κατὰ ταύτας· οἷον τὸ μέλι τῷ γλυκύτητα δεδέχθαι λέγεται γλυκύ, καὶ τὸ σῶμα λευκὸν τῷ λευκότητα δεδέχθαι· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ἔχει.

Παθητικαὶ δὲ ποιότητες λέγονται οὐ τῷ αὐτὰ δεδεγμένα τὰς ποιό-
[9b] τητας πεπονθέναι τι· οὔτε γὰρ τὸ μέλι τῷ πεπονθέναι τι λέγεται γλυκύ, οὔτε τῶν ἄλλων τῶν τοιούτων οὐδέν· ὁμοίως δὲ τούτοις καὶ ἡ θερμότης καὶ ἡ ψυχρότης παθητικαὶ ποιότητες λέγονται οὐ τῷ αὐτὰ τὰ δεδεγμένα πεπονθέναι τι, τῷ δὲ κατὰ τὰς αἰσθήσεις ἑκάστην τῶν εἰρημένων ποιοτήτων πάθους εἶναι ποιητικὴν παθητικαὶ ποιότητες λέγονται· ἥ τε γὰρ γλυκύτης πάθος τι κατὰ τὴν γεῦσιν ἐμποιεῖ καὶ ἡ θερμότης κατὰ τὴν ἁφήν· ὁμοίως δὲ καὶ αἱ ἄλλαι.

TEST. 9 a 28-29 παθητικαὶ ποιότητες καὶ πάθη : ALEX., *In Met.* (Γ 3, 1003 b 7), p. 242, 19 ; *In Met* (Δ 21, 1022 b 15-16), p. 418, 18-19 ; cf. PLOT., VI, 1, 10. 6 ; SIMPL., *In Phys* (202 b 30), p. 451, 32-33 ; *In Phys.* (210 b 22), p. 562, 21 ; *In Phys* (244 b 2), p. 1057, 26-28 || 9 a 35-b 12 : cf. PLOT., VI, 1, 11. 16-21.

29 καὶ^{2} ABdEmnuV : om. ChΛΔ || 30 στρυφνότης codd. : om. ΛΔ || 32 ποιότητές ABdEmnuVΛΔ : παθητικαὶ ποιότητες Ch (παθητικαὶ exp. h^{2}) || post δεδεγμένα (ABdnΔ [cod. A]) add. αὐτὰ A^{2} (in interl.) Chn^{2} (in marg.) uVΛ (?) add. αὐτὰς EmΔ (codd. nonnulli) || 33 κατὰ ταύτας ChmnV : κατ' αὐτὰς ABdE κατὰ ταῦτα ΛΔ (?) om. u [u. adn. 98] || 33-34 δεδέχθαι ABCh^{2}mnVΛ^{ei}Δ**SD** : δέχεσθαι dhuΛ^{fs} ἐπιδέχεσθαι E || 34 λέγεται γλυκύ ChEmnuVS : γ. λ. ABdΔ || 34-35 δεδέχθαι ABChEmnVΔS (codd. JL) : δέχεσθαι duS (plerique codd.) || 35 ἔχει ABdEmnuVΛΔ : om. Ch (rest. h^{2}).

9 b 7 τε ABdh^{2}EmnuV : om. ChS.

Cependant, la blancheur et la noirceur, ainsi que les autres teintes, ne sont pas appelées des qualités affectives au même titre que celles dont on vient de parler, mais parce qu'elles sont elles-mêmes l'effet d'une affection[1]. Le fait que beaucoup de changements de couleurs surviennent en raison d'une affection, c'est évident ; car si l'on a honte, en effet, on rougit, si l'on a peur, on pâlit, et ainsi pour chaque affection de ce genre. De sorte que, si, par nature, on se trouve pâtir d'une des affections de ce genre à la suite de certaines circonstances naturelles, il est probable qu'on possède le teint correspondant. Car si, dans un instant de honte, apparaît une des dispositions corporelles, la même disposition peut apparaître aussi en vertu d'une constitution naturelle, de sorte que le teint correspondant, lui aussi, peut apparaître naturellement[2].

Or donc, tous les traits circonstanciels de ce genre qui tirent leur origine de certaines affections malaisées à changer et tout à fait stables, sont appelés des qualités. En effet, s'il est inhérent à la constitution naturelle, le trait, pâleur ou noirceur, est appelé une qualité puisque nous sommes expressément qualifiés d'après elles[3] ; et si le même trait est l'effet d'une longue maladie ou d'une brûlure, pâleur ou noirceur qui ne s'effacent pas aisément ou même demeurent à vie, sont appelées, elles aussi, des qualités puisque, de la même façon, nous sommes expressément qualifiés d'après elles[4]. En revanche, tous les traits résultant de dispositions qui se dissipent facilement et s'effacent rapidement sont appelés des affections,

1, 3-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 135-136.

2. L'idée est que des effets semblables sont produits par des causes semblables. La honte, qui entraîne une rougeur passagère aux joues, entrerait ainsi dans la complexion naturelle du rougeaud. Cette idée et celle que l'âme et le corps pâtissent ensemble sont à la base d'une « physiognomonique » (cf. *Anal. Pr.*, II, 27, 70 b 7-9), qui tire des apparences somatiques des signes instruisant sur le caractère psychique. On notera qu'entre rougeur momentanée et rougeur permanente, il y a la même différence qu'entre disposition (passagère) et état (durable), qualités du premier genre ; et que la rougeur permanente, du fait qu'elle est naturelle, s'apparente aux capacités, qualités du deuxième genre.

Λευκότης δὲ καὶ μελανία καὶ αἱ ἄλλαι χροιαὶ οὐ τὸν αὐτὸν τρόπον τοῖς εἰρημένοις παθητικαὶ ποιότητες λέγονται, ἀλλὰ τῷ αὐτὰς ἀπὸ πάθους γεγενῆσθαι. Ὅτι μὲν οὖν γίγνονται διὰ πάθος πολλαὶ μεταβολαὶ χρωμάτων, δῆλον· αἰσχυνθεὶς γάρ τις ἐρυθρὸς ἐγένετο καὶ φοβηθεὶς ὠχρὸς καὶ ἕκαστον τῶν τοιούτων· ὥστε καὶ εἴ τις φύσει τῶν τοιούτων τι παθῶν πέπονθεν ἔκ τινων φυσικῶν συμπτωμάτων, τὴν ὁμοίαν χροιὰν εἰκός ἐστιν ἔχειν αὐτόν· ἥτις γὰρ νῦν ἐν τῷ αἰσχυνθῆναι διάθεσις τῶν περὶ τὸ σῶμα ἐγένετο, καὶ κατὰ φυσικὴν σύστασιν ἡ αὐτὴ γένοιτ' ἂν διάθεσις, ὥστε φύσει καὶ τὴν χροιὰν ὁμοίαν γίγνεσθαι.

Ὅσα μὲν οὖν τῶν τοιούτων συμπτωμάτων ἀπό τινων παθῶν δυσκινήτων καὶ παραμονίμων τὴν ἀρχὴν εἴληφε ποιότητες λέγονται· εἴτε γὰρ ἐν τῇ κατὰ φύσιν συστάσει ὠχρότης ἢ μελανία γεγένηται, ποιότης λέγεται (ποιοὶ γὰρ κατὰ ταύτας λεγόμεθα), εἴτε διὰ νόσον μακρὰν ἢ διὰ καῦμα τὸ αὐτὸ τοῦτο συμβέβηκεν ὠχρότης ἢ μελανία, καὶ μὴ ῥᾳδίως ἀποκαθίστανται ἢ καὶ διὰ βίου παραμένουσι, ποιότητες καὶ αὗται λέγονται· ὁμοίως γὰρ ποιοὶ κατὰ ταύτας λεγόμεθα.

TEST. 9 b 9-11 : cf. PLOT., VI, 3, 21. 36-37.

10 τοῖς εἰρημένοις ABdnuVΛ (?) Δ (?) L° : ταῖς εἰρημέναις m τοῖς προειρημένοις ChE om. S ‖ 11 γεγενῆσθαι ChEmnuVS : γεγονέναι ABdL° ἐγγίνεσθαι A γίγνεσθαι Δ ‖ 12 πάθος ABChmn ΛΔL^f (cod. a) : πάθους dEuVL^f (codd. CF) ‖ 15 τι ABdChVΛΔ : om. u post παθῶν transp. E τι συμπτωμάτων ἢ mn ‖ 15-16 ἔκ τινων φυσικῶν συμπτωμάτων ABdChEuVΔ : om. mnΛ [u. adn. 99] ‖ 16 ἐστιν ἔχειν αὐτόν ABd : ἐστιν αὐτὸν ἔχειν ChEV αὐτὸν ἔχειν ἐστίν mn αὐτὸν ἔχειν u ἦν ἔχειν αὐτόν Δ ‖ 18 διάθεσις ChEmnu VΛΔ : om. ABd ‖ 21 εἴληφε BdmnΛΔ : εἴληφε παθητικαὶ AB² (in interl.) d² (in marg.) ChEuVS ‖ post ποιότητες add. παθητικαὶ m ‖ 22 ἐν τῇ κατὰ φύσιν συστάσει codd. Δ (cod. A) : κατὰ φυσικὴν σύστασιν ΛΔ ? (codd. nonnulli) ‖ 23 γεγένηται ABdmnuVΛ (?) Δ : γένηται ChE γεγένηνται ? Δ (cod. A) ‖ ποιότης λέγεται Ch EmnuV : ποιότητες λέγονται ABdΔ ‖ 24-25 τὸ αὐτὸ τοῦτο ABduV : τὸ αὐτὸ mn τὸ τοιοῦτον ChEΔ om. Λ [u. adn. 100].

car les gens ne sont pas expressément qualifiés d'une certaine façon d'après elles. En effet, ni celui qui rougit de honte n'est appelé rougeaud, ni celui qui pâlit de peur, pâlot. Au contraire, on dit plutôt qu'ils se trouvent affectés d'une certaine manière. Si bien que les choses de ce genre sont appelées, certes, des affections, mais non des qualités[1].

Par ailleurs, c'est comme cela que l'on parle aussi de qualités affectives et d'affections dans l'ordre de l'âme. En effet, tous les traits qui, donnés dès l'instant de la naissance, viennent de certaines affections, sont appelés
10a des qualités. Ainsi, le délire | démentiel, la colère et les choses de ce genre. On est en effet expressément qualifié d'après elles de colérique et de dément. Et, pareillement encore, tous les délires qui ne sont pas naturels, mais qui, par suite de certaines autres circonstances, sont devenus malaisés à éliminer, voire même globalement immuables, ce sont également des qualités dans ces conditions, car on

1. Malgré l'argument, restreindre les *qualités* affectives aux phénomènes durables (naturels ou acquis en permanence) à l'exclusion des phénomènes passagers, qui traduisent des affections fugaces, n'est pas conforme à la logique qui inclut dans le premier genre de qualités, non seulement les états, mais aussi les dispositions passagères, car notre passage écarte implicitement les dispositions des qualités.

Ὅσα δὲ ἀπὸ ῥᾳδίως διαλυομένων καὶ ταχὺ ἀποκαθισταμένων γίγνεται πάθη λέγεται· οὐ γὰρ λέγονται ποιοί τινες κατὰ ταῦτα· οὔτε γὰρ ὁ ἐρυθριῶν διὰ τὸ αἰσχυνθῆναι ἐρυθρίας λέγεται, οὔτε ὁ ὠχριῶν διὰ τὸ φοβηθῆναι ὠχρίας, ἀλλὰ μᾶλλον πεπονθέναι τι· ὥστε πάθη μὲν τὰ τοιαῦτα λέγεται, ποιότητες δὲ οὔ.

Ὁμοίως δὲ τούτοις καὶ κατὰ τὴν ψυχὴν παθητικαὶ ποιότητες καὶ πάθη λέγεται. Ὅσα τε γὰρ ἐν τῇ γενέσει εὐθὺς ἀπό τινων παθῶν γεγένηται ποιότητες λέγονται, οἷον ἥ τε μανικὴ ἔκστασις καὶ ἡ ὀργὴ καὶ τὰ τοιαῦτα· ποιοὶ γὰρ κατὰ ταύτας λέγονται, ὀργίλοι τε καὶ μανικοί· ὁμοίως δὲ καὶ ὅσαι ἐκστάσεις μὴ φυσικαί, ἀλλ' ἀπό τινων ἄλλων συμπτωμάτων γεγένηνται δυσαπάλλακτοι ἢ καὶ ὅλως ἀκίνητοι, ποιότητες καὶ τὰ τοιαῦτα· ποιοὶ γὰρ κατὰ ταύτας λέγονται. Ὅσα δὲ ἀπὸ ταχὺ καθισταμένων γίγνεται πάθη λέγεται,

TEST. 9 b 28-35 : cf. SIMPL., *In Phys.* (210 b 22), p. 562, 20-22 || 9 b 30-32 : cf. PLOT., VI, 3, 19. 25-31 || 9 b 32-33 : cf. PLOT., VI, 3, 19. 18-20.

29 λέγεται ABdChnΛΔ : λέγεται ποιότητες δὲ οὔ A^2 (in marg.) d^2 (in marg.) EmuVF (cod. a) λέγεται ποιότητες h^2 ἐστιν ? **S** || 31 φοβηθῆναι ABdChEm : φοβεῖσθαι nuV [u. adn. 101] || 33 λέγεται ABdEmnuVS : λέγονται ChL^d || 34-35 λέγεται ABdmΔ : λέγονται $ChEnuVL^fL^d$ || 35 εὐθὺς $BmnuVΛΔL^a$ (cod. F) L^fL^d : ante ἐν transp. $ChEL^a$ (cod. M) om. Ad || 35-36 παθῶν BdChnΛΔ (cod. A) L^d : ante τινων transp. Δ (codd. nonnulli) παθῶν δυσκινήτων Ah^2 (in interl.) $EmuVL^f$ (codd. CF) παθῶν (γεγένηται) δυσκινήτων L^f (cod. a) || 36 γεγένηται $ABdEL^l$ (cod. C) : γεγένηνται $ChmnuVL^f$ (codd. Fa) L^d || λέγονται $ABdmnuVΛΔL^f$ (?) L^d (?) **P** : λέγονται καὶ αὗται ChE.

10 a 2 λέγονται ABChΔ : λεγόμεθα dΛ λέγονται οἷον mn λέγονται οἱ A (? eras. 2 litt.) EuV post μανικοί transp. ? **S** || ὅσαι $ABdmnuVΛΔL^a$ (cod. M) : ἄλλαι L^d ὅσαι ἄλλαι $ChEL^f$ ὅσας ἄλλας L^a (cod. F) || 5 post τοιαῦτα (codd.) add. λέγονται d add. ἐστι ΛΔ || γὰρ ABdEmnuVΔ : γὰρ καὶ Ch || 6 δὲ ABdhEmnΔ : δ' V δὲ ῥᾳδίως καὶ Cn^2u γὰρ ?Λ (*enim*) || ἀπὸ ABdnuΛ : ἀπὸ ῥᾳδίως m ἀπὸ ῥᾳδίως καὶ B^2 (in interl.) ChEV.

est expressément qualifié d'après eux. En revanche, tous les traits qui viennent de dispositions promptes à s'effacer sont appelés des affections. Par exemple, quelqu'un qui serait plus colérique dans un moment de chagrin, car on n'appelle pas colérique celui qui, en proie à pareille affection, montre plus de colère. Au contraire, on dit plutôt qu'il se trouve affecté d'une certaine manière. Si bien que les choses de ce genre sont appelées des affections [10] mais pas des qualités[1].

[A.4. *Figures et formes*]

Par ailleurs, un quatrième genre de qualité comprend à la fois la figure et la forme qui appartient à chaque chose, ainsi que, de surcroît, la droiture, la courbure et, le cas échéant, ce qui leur ressemble puisque, d'après chacune de ces propriétés, la chose est expressément qualifiée d'une certaine façon. Du fait d'être un triangle ou un rectangle, en effet, elle est expressément qualifiée d'une certaine façon, ainsi que du fait d'être droite ou courbée. Or d'après sa forme également, chaque chose est expressément qualifiée d'une certaine façon[2].

[A.5. *Cas litigieux*]

Pour leur part, le rare et le dense, le rugueux et le lisse peuvent aussi passer pour indiquer quelque chose de qualifié. Mais, selon toute vraisemblance, les choses de ce genre sont étrangères à la division du qualifié[3]. Car c'est plutôt une certaine position des parties que chaque terme du couple paraît mettre en évidence. En effet, une chose est dense du fait que ses parties sont étroitement rapprochées les unes des autres, tandis qu'elle est rare du fait

1-3. Voir aux Notes complémentaires, p. 136-137.

οἷον εἰ λυπούμενός τις ὀργιλώτερός ἐστιν· οὐ γὰρ λέγεται ὀργίλος ὁ ἐν τῷ τοιούτῳ πάθει ὀργιλώτερος ὤν, ἀλλὰ μᾶλλον πεπονθέναι τι· ὥστε πάθη μὲν λέγεται τὰ τοιαῦτα, ποιότητες δὲ οὔ.

Τέταρτον δὲ γένος ποιότητος σχῆμά τε καὶ ἡ περὶ ἕκαστον ὑπάρχουσα μορφή, ἔτι δὲ πρὸς τούτοις εὐθύτης καὶ καμπυλότης καὶ εἴ τι τούτοις ὅμοιόν ἐστιν· καθ' ἕκαστον γὰρ τούτων ποιόν τι λέγεται· τῷ γὰρ τρίγωνον ἢ τετράγωνον εἶναι ποιόν τι λέγεται, καὶ τῷ εὐθὺ ἢ καμπύλον εἶναι· καὶ κατὰ τὴν μορφὴν δὲ ἕκαστον ποιόν τι λέγεται.

Τὸ δὲ μανὸν καὶ τὸ πυκνὸν καὶ τὸ τραχὺ καὶ τὸ λεῖον δόξειε μὲν ἂν ποιόν τι σημαίνειν, ἔοικε δὲ ἀλλότρια τὰ τοιαῦτα εἶναι τῆς περὶ τὸ ποιὸν διαιρέσεως· θέσιν γάρ τινα μᾶλλον φαίνεται τῶν μορίων ἑκάτερον δηλοῦν· πυκνὸν μὲν γὰρ τῷ

TEST. 10 a 11-12 σχῆμά — μορφή : PLOT., VI, 1, 10. 10-11 ; 11. 21 ; cf. PHILOP., *In De an.* (425 a 16), p. 458, 24-26 || 10 a 12 (μορφή) : cf. DAVID, *In Porph. Isag.* (11, 6), p. 195, 27-28 ; (15. 6), p. 213, 6-7 || 10 a 14-15 : cf. PLOT., II, 6, 2. 26-27 ; VI, 1, 10. 48 ; VI, 3, 14. 7-8 ; 18-22 || 10 a 16-17 : cf. PLOT., VI, 1, 11. 24-25 || 10 a 20-21 : cf. SIMPL., *In Phys.* (187 a 12), p. 151, 1-2.

7 λυπούμενός τις AB^{2} (in interl.) ChEmn^{2}ΛΔ : ὁ λυπούμενος uV λυπούμενος Bdn [u. adn. 103] || ἐστιν ABdnuVΛΔ : γένηται Ch Emn^{2} || 9 πεπονθέναι ABmnuV : τῷ πεπονθέναι dChEΔ || λέγεται ABdEmnuVL^{s} : λέγονται Ch || 11 τε : om. **PS** (226.27) Plotinus δὲ **D** (codd.) || 12 ὑπάρχουσα ABdChmnL^{f}L^{d} (cod. P) Iamblichus teste **S** (266.8) **D** : ἐνυπάρχουσα EL^{d} (HK) **D** (cod. K 232.25) ἐνυπάρχουσα τοῦ σχήματος uV ὑπερέχουσα **D** (cod. H 232.25) om. **PS** (222.27 ; 261.27) Iamblichus teste **S** (262.15) Plotinus || 13 τι ABd ChEuVΛΔL^{f}**P** : τι ἄλλο mn**S** || ἐστιν om. **PS** || 15 ἢ ABdmnuVΛΔ (codd. nonnulli) : ἢ καὶ Ch καὶ τὸ E καὶ Δ (cod. A) || 16 εἶναι ABdu VΛ (?) Δ : om. ChEmn [u. adn. 103] || τι ABdmΔ : om. ChEnuVΛ (?) || 17 τὸ (ter) ABdChEuVΔL^{a}L^{f} : om. mn**S** (?) || 18 τι BChEm nuVL^{f} : om. AdΛ (?) Δ [u. adn. 104] || 19 μᾶλλον mnuVΔL^{f}**AF** : ante τινα transp. ABd om. Ch (post τινα add. alter. μᾶλλον h^{2}) E πως ? Λ (*quodammodo*) || 20 ἑκάτερον ABdEmnuVΛΔL^{f} (cod. C) : ἕκαστον ChL^{f} (cod. a) ἑκάτερα L^{f} (cod. F) || γὰρ ABdmnuVΔ : γὰρ λέγεται ChE om. Λ γάρ ἐστιν **A**.

qu'elles sont distantes les unes des autres[1]. De même, une chose est lisse du fait que ses parties reposent en quelque sorte sur une ligne droite, mais elle est rugueuse du fait que l'une dépasse tandis que l'autre est en retrait[2].

Peut-être bien qu'on découvrirait encore une autre sorte de qualité, mais, en tout cas, celles dont on parle surtout, sont à peu près en ce nombre-là[3].

[A.6. *Les qualifiés par dérivation*]

Ce sont donc des qualités qu'on vient de mentionner. Quant aux qualifiés, ce sont les êtres dénommés d'après elles, par dérivation ou selon quelque autre procédé qui part d'elles[4]. En fait, dans la grande majorité des cas et presque dans tous, ils se disent par dérivation. Ainsi, de la blancheur, dérive le blanc[5], de la science des lettres, le lettré, de la justice, le juste, et il en va encore de même dans les autres cas.

Mais dans quelques cas, du fait qu'il n'y a pas de noms
établis pour les qualités, on ne peut être qualifié par déri-
vation à partir de celles-ci. Ainsi, le coureur ou le
batailleur, dont on parle en raison d'une capacité natu-
10b relle[6] ne sont qualifiés par dérivation | d'aucune qualité,
car il n'y a pas de noms établis pour les capacités en
vertu desquelles ils sont ainsi expressément qualifiés,

1. Aristote écrit (dans *Du ciel*, III, 1, 299 a 8-9) : « le dense est différent du rare du fait qu'il contient plus dans un volume égal ». Ces deux points de vue ne sont pas évidemment incompatibles.

2-3, 6. Voir aux Notes complémentaires, p. 137-138.

4. Sur les dérivés, voir *supra*, 1 a 12-15. Les autres procédés de dénomination se réfèrent à la qualité, mais pas au nom qui désigne celle-ci.

5. Ici, comme dans les exemples qui suivent, il s'agit, en grec, du masculin (ὁ λευκός), qui désigne « (l'homme) blanc ». Les qualifiés, dans la pensée de l'auteur, sont le plus souvent des personnes (cf. 8 b 25 : ποιοί τινες), même quand la qualité, comme c'est le cas ici, est celle du corps (cf. *supra*, 2 a 32 : λευκὸν γὰρ σῶμα λέγεται). Mais, bien entendu, le qualifié peut être un animal ou un objet inanimé, y compris un objet mathématique (cf. 10 a 14 : ποιόν τι).

τὰ μόρια σύνεγγυς εἶναι ἀλλήλοις, μανὸν δὲ τῷ διεστάναι ἀπ' ἀλλήλων· καὶ λεῖον μὲν τῷ ἐπ' εὐθείας πως τὰ μόρια κεῖσθαι, τραχὺ δὲ τῷ τὸ μὲν ὑπερέχειν τὸ δὲ ἐλλείπειν.

Ἴσως μὲν οὖν καὶ ἄλλος ἄν τις φανείη τρόπος ποιότητος, ἀλλ' οἵ γε μάλιστα λεγόμενοι σχεδὸν τοσοῦτοί εἰσιν.

Ποιότητες μὲν οὖν εἰσιν αἱ εἰρημέναι, ποιὰ δὲ τὰ κατὰ ταύτας παρωνύμως λεγόμενα ἢ ὁπωσοῦν ἄλλως ἀπ' αὐτῶν. Ἐπὶ μὲν οὖν τῶν πλείστων καὶ σχεδὸν ἐπὶ πάντων παρωνύμως λέγεται, οἷον ἀπὸ τῆς λευκότητος ὁ λευκὸς καὶ ἀπὸ τῆς γραμματικῆς ὁ γραμματικὸς καὶ ἀπὸ τῆς δικαιοσύνης ὁ δίκαιος· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων.

Ἐπ' ἐνίων δὲ διὰ τὸ μὴ κεῖσθαι ταῖς ποιότησιν ὀνόματα οὐκ ἐνδέχεται παρωνύμως ἀπ' αὐτῶν λέγεσθαι· οἷον ὁ δρομικὸς ἢ ὁ πυκτικὸς ὁ κατὰ δύναμιν φυσικὴν λεγόμενος ἀπ' οὐδεμιᾶς ποιότητος
[10b] παρωνύμως λέγεται· οὐ γὰρ κεῖται ὀνόματα ταῖς δυνάμεσι καθ' ἃς οὗτοι ποιοὶ λέγονται, ὥσπερ ταῖς ἐπιστήμαις καθ' ἃς πυκτικοὶ ἢ παλαιστρικοὶ κατὰ διάθεσιν λέγονται· πυκ-

TEST. 10 a 22-24 : cf. ALEX. teste PHILOP., *In De gen. et corr.* (330 a 24), p. 223, 15-16 || 10 b 3-4 : cf. PLOT., VI, 1, 10. 16.

21 ἀλλήλοις ABdChEmnΛΔ : ἀλλήλων uV om. A || 25 ἄν τις ABEnuVΔL^f (codd. Ca) L^o : ἄν τις εἴη (pro φανείη ?) et ante καὶ transp. L^a (cod. F) τις dmL^f (cod. F) ἂν **S** ἂν et post φανείη transp. **P** ἂν et ante καὶ transp. **AF** om. Ch (rest. post φανείη h^2) Λ (?) || 26 τοσοῦτοί BChEmnuVL^f (cod. a) : οὗτοί AdΛ (?) ΔL^f (codd. CF) τοιοῦτοί L^o || 28 ἄλλως codd. $Λ^t$Δ (codd. nonnulli) L^o**S** (264.26) **AFOD** : om. $Λ^{ef}$Δ (cod. A) **PS** (264.7) || 30 ὁ ChEmnuVΔL^o**F** : om. ABd**D** (?) || 31 ὁ (bis) ChEmnuVΔL^o**F** : om. ABd**D** (?) || 33 post ἐνδέχεται (ABdChEuV$Λ^e$ΔL^o) add. τὰ λεγόμενα mn add. τι ? $Λ^{ft}$ (*aliquid*) || 34 ὁ (bis) ChEmnuVΔL^a (cod. M) **S** (?) : om. ABd || 35 ὁ ABdChEmnΔ : om. uV εἰ Λ (?).

10 b 1 ὀνόματα ABdChEuVΔ : ὄνομα mnΛ (?) || 2 post ὥσπερ (ABdmuVΔ) add. καὶ ChEnΛ [u. adn. 105] || 3 ἢ παλαιστρικοὶ ABd ChuVΛ : om. Em ἢ παλαιστρικοὶ οἱ nΔ [u. adn. 106].

comme il y en a pour les sciences en vertu desquelles on dit, pour exprimer une disposition, qu'il est des pugilistes ou des lutteurs. On parle, en effet, d'une science du pugilat et d'une science de la lutte ; or ceux qu'on qualifie par dérivation de celles-ci, ce sont les gens qui sont dans une disposition[1].

Parfois, cependant, même lorsqu'il y a un nom établi, ce n'est pas par dérivation qu'on désigne le sujet qualifié expressément d'après cette qualité. Ainsi, de la vertu se tire l'appellation d'excellent. C'est, en effet, parce qu'on a de la vertu qu'on est dit excellent, mais l'appellation ne dérive pas de la vertu[2]. Il n'y a cependant pas beaucoup d'exemples d'un tel cas. On appelle donc des qualifiés les êtres dénommés par dérivation desdites qualités ou selon quelque autre procédé qui part d'elles.

[B. *Propriétés de la qualité*]

[B.1. *Beaucoup de qualités ont un contraire*]

Par ailleurs, il y a aussi de la contrariété dans la qualité[3]. Ainsi, justice est le contraire d'injustice, blancheur, de noirceur et ainsi de suite. Tout comme, du reste, ont des contraires les objets expressément qualifiés d'après ces qualités. Ainsi, l'injuste est contraire au juste et le blanc au noir. Mais tous ne sont pas dans un tel cas. En effet, le roux, le pâle ou les teintes de la sorte n'ont pas de contraire, bien qu'elles soient des qualités[4].

De plus, si l'un des deux contraires est une qualité, celui qui reste aussi sera une qualité[5]. C'est d'ailleurs évident quand on prend les autres imputations. Si, par exemple, la justice est le contraire de l'injustice et que la

1-3, 5. Voir aux Notes complémentaires, p. 138-139.

4. La raison est que ces qualités du troisième genre constituent des intermédiaires entre deux extrêmes, le blanc et le noir. On trouve des exemples de qualités sans contraires dans chaque autre genre : les différentes sciences, dans le premier genre, les capacités citées comme exemples dans le deuxième ou les figures géométriques dans le quatrième.

τικὴ γὰρ ἐπιστήμη λέγεται καὶ παλαιστρική, ποιοὶ δὲ ἀπὸ τούτων παρωνύμως οἱ διακείμενοι λέγονται.

Ἐνίοτε δὲ καὶ ὀνόματος κειμένου οὐ λέγεται παρωνύμως τὸ κατ᾽ αὐτὴν ποιὸν λεγόμενον, οἷον ἀπὸ τῆς ἀρετῆς ὁ σπουδαῖος· τῷ γὰρ ἀρετὴν ἔχειν σπουδαῖος λέγεται, ἀλλ᾽ οὐ παρωνύμως ἀπὸ τῆς ἀρετῆς· οὐκ ἐπὶ πολλῶν δὲ τὸ τοιοῦτόν ἐστιν. Ποιὰ οὖν λέγεται τὰ παρωνύμως ἀπὸ τῶν εἰρημένων ποιοτήτων λεγόμενα ἢ ὁπωσοῦν ἄλλως ἀπ᾽ αὐτῶν.

Ὑπάρχει δὲ καὶ ἐναντιότης κατὰ τὸ ποιόν, οἷον δικαιοσύνη ἀδικίᾳ ἐναντίον καὶ λευκότης μελανίᾳ, καὶ τὰ ἄλλα δὲ ὡσαύτως· καὶ τὰ κατ᾽ αὐτὰς δὲ ποιὰ λεγόμενα, οἷον τὸ ἄδικον τῷ δικαίῳ καὶ τὸ λευκὸν τῷ μέλανι. Οὐκ ἐπὶ πάντων δὲ τὸ τοιοῦτον· τῷ γὰρ πυρρῷ ἢ ὠχρῷ ἢ ταῖς τοιαύταις χροιαῖς οὐδέν ἐστιν ἐναντίον ποιοῖς οὖσιν.

Ἔτι ἐὰν τῶν ἐναντίων θάτερον ᾖ ποιόν, καὶ τὸ λοιπὸν ἔσται ποιόν· τοῦτο δὲ δῆλον προχειριζομένῳ τὰς ἄλλας κατηγορίας, οἷον εἰ ἔστιν

TEST. 10 b 15-16 : cf. PLOT., VI, 3, 20. 1-4.

4 ἐπιστήμη λέγεται ChEmnuVΔ : λ. ἐ. ABd || 5 διακείμενοι ABdEmnuV : διάθεσιν ἔχοντες C (et spatium 12 litt.) h διακείμενοι πρὸς ταύτας Λ || 7 λεγόμενον ABdEmnuVΛL^{o} : om. Ch || post σπουδαῖος (codd. L^{o}) add. λέγεται ΛΔ || 9 οὖν ChEmnuVΛL^{s} (codd. JKv) : τοίνυν ABdΔ (?) εἶναι L^{s} (cod. L) || 10 λέγεται τὰ παρωνύμως ChmnΔL^{s} : λ. π. τ. ABduVΔ (unus cod.) π. λ. τ. E || 12 οἷον ABdChuVΔ$L^{f}L^{o}$S : οἷον ἢ EmnL^{a} (cod. M) || 13 τὰ ἄλλα AChEnuV : τἆλλα Bdm [u. adn. 107] || 14 δὲ^{1} ABdh^{2}EuV : om. ChmnΔ [u. adn. 107] || κατ᾽ αὐτὰς codd. : κατὰ ταύτας B || δὲ^{2} AChEmnuV : om. BdΛΔ eras. h^{1} (siue h^{2}) || ποιὰ ABdEmnuVΔ : post λεγόμενα transp. Ch || 16 post τοιοῦτον (ABdChEuV) add. συμβαίνει mn add. ἐστι Λ (?) || 17 ἐστιν ChEmnuVΛSA : om. ABd post ἐναντίον transp. Δ || ἐὰν ABChEmn$L^{f}L^{d}$S : ἂν d post ἐναντίων (u. 18) transp. uV || 18 θάτερον codd. S (279.22) : τὸ ἕτερον S (278.2) θεάτρων L^{d} (codd. HP) || 19 δῆλον ABdnuVΛΔL^{f} (cod. a) S : δῆλον ἐκ τῶν E δῆλον ἐκ τῶν καθ᾽ ἕκαστα ChL^{f} (codd. CF) δῆλον καὶ τῶν καθ᾽ ἕκαστα m || προχειριζομένῳ ABdC (?) huVΛΔL^{f} (cod. a) : προχειριζομένων C^{2}EmnL^{f} (cod. F) προχειριζομένοις L^{f} (cod. C) εἰ προχειριζοίμεθα S.

justice est une qualité[1], l'injustice est donc aussi une qualité. En effet, aucune des autres imputations ne peut être compatible avec l'injustice, ni la quantité, ni le relatif, ni la localisation[2], ni, globalement, rien de ce genre, hormis la qualité. Et il en va encore de même des autres contraires exprimant la qualité.

[B.2. *La plupart des qualités sont susceptibles du plus et du moins*]

D'autre part, les qualifiés sont également susceptibles du plus et du moins[3]. En effet, une chose est dite plus ou moins blanche qu'une autre et plus ou moins juste qu'une autre. Par ailleurs, elle aussi peut prendre de l'intensité. En effet, si elle est blanche, elle peut devenir plus blanche[4]. Ce n'est pas le cas de toutes les qualités cependant, mais de la grande majorité. Peut-on, en effet, comparer justice et justice selon le plus et le moins ? On peut se poser la question, comme d'ailleurs aussi à propos des autres dispositions. Certains balancent en effet dans les cas de ce genre. Ainsi prétendent-ils d'un côté qu'on ne peut pas du tout comparer justice et justice selon le plus et le moins, ni santé et santé ; cependant, soutiennent-ils, on peut dire que l'un a moins de santé que l'autre ou

1. Ici, comme aux lignes 10 b 21 et 23, la justice (comme l'injustice) est dite ποιόν et non une ποιότης, contrairement à ce qu'on attendrait, puisqu'elle est une qualité d'après laquelle on est expressément qualifié (cf. 10 a 31-32, où la justice est l'un des exemples cités à l'appui de la distinction). Preuve que ποιόν est aussi, à l'usage, l'équivalent de ποιότης. Nous avons traduit conformément à cette équivalence.

2. Outre le relatif (qui donne parfois lieu clairement à des contraires), la quantité et la localisation sont évoquées ici, probablement en raison de ce qui est dit en 6 a 11-18.

3-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 139.

ἡ δικαιοσύνη τῇ ἀδικίᾳ ἐναντίον, ποιὸν δὲ ἡ δικαιοσύνη, ποιὸν ἄρα καὶ ἡ ἀδικία· οὐδεμία γὰρ τῶν ἄλλων κατηγοριῶν ἐφαρμόσει τῇ ἀδικίᾳ, οὔτε ποσὸν οὔτε πρός τι οὔτε πού, οὐδ' ὅλως τῶν τοιούτων οὐδὲν ἀλλ' ἢ ποιόν· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων τῶν κατὰ τὸ ποιὸν ἐναντίων.

Ἐπιδέχεται δὲ καὶ τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον τὰ ποιά· λευκὸν γὰρ μᾶλλον καὶ ἧττον ἕτερον ἑτέρου λέγεται, καὶ δίκαιον ἕτερον ἑτέρου μᾶλλον· καὶ αὐτὸ δὲ ἐπίδοσιν λαμβάνει· λευκὸν γὰρ ὂν ἔτι ἐνδέχεται λευκότερον γενέσθαι· οὐ πάντα δέ, ἀλλὰ τὰ πλεῖστα· δικαιοσύνη γὰρ δικαιοσύνης εἰ λέγεται μᾶλλον καὶ ἧττον ἀπορήσειεν ἄν τις, ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων διαθέσεων. Ἔνιοι γὰρ διαμφισβητοῦσι περὶ τῶν τοιούτων· δικαιοσύνην μὲν γὰρ δικαιοσύνης οὐ πάνυ φασὶ μᾶλλον καὶ ἧττον λέγεσθαι, οὐδὲ ὑγίειαν ὑγιείας,

TEST. 10 b 26 et sqq. : cf. PLOT., VI, 3, 20. 39-40.

20 ἡ¹ ABdChEmn**PSD** : om. uVΔ ‖ 22 ἐφαρμόσει ABdhEmnΔ (codd. nonnulli) S : ἐφαρμόζει Ch²uVΛΔ (cod. A) [u. adn. 108] ‖ ἀδικίᾳ ABdmnuVΛΔ : ἀδικίᾳ οἷον ChE ‖ οὔτε¹ CmnuV : οὔτε γὰρ A οὔτε τὸ BdhEΔ ‖ οὔτε² mnuV : οὔτε τὸ ABdChEΔ ‖ 23 οὔτε ABdmnuV : οὔτε τὸ ChEΔ ‖ ὅλως ChEmnuV : ὅλως τι ABdΛ (?) Δ [u. adn. 109] ‖ ἢ ABdEmnuVΔ : ἢ τὸ Ch ἢ μόνον Λ (?) ‖ 24 τῶν² ABdChEmuVΔL^s : om. n [u. adn. 110] ‖ 28 ἑτέρου AdmnuVΛΔ : ἑτέρου λέγεται BChE ‖ μᾶλλον AdmnuVΛ^e : ante ἕτερον transp. B μᾶλλον καὶ ἧττον Chu² (in marg.) Λ^{ft}Δ μᾶλλον καὶ ἧττον ante ἕτερον transp. E ‖ δὲ ABdChEmn : om. uVΛ (?) ‖ ἐπίδοσιν A BdmnS : ἐπίτασιν ChEn² (in marg.) uVΛ (?) ‖ 29 ἔτι ABdEmnuV : post ἐνδέχεται transp. Ch om. Λ (?) post λευκότερον transp. Δ ‖ 31 λέγεται AChEmnL^f (codd. CF) **S** (plerique codd.) : λέγοιτο BduVΔL^f (cod. a) **S** (cod. v) λέγεται εἶναι Λ (?) ‖ καὶ ἧττον dChEmnuVΔ (codd. nonnulli) L^f : om. ABΛΔ (cod. A) **S** [u. adn. 111] ‖ ἄν ABdChEmnL^f**S** : om. uV ‖ 32 ἀμφισβητοῦσι EmnuV**P** (?) : διαμφισβητοῦσι ABdCh [u. adn. 112] ‖ 33 δικαιοσύνην AdChn²u VΔL**PA** : δικαιοσύνη BEmn**S** ‖ post πάνυ add. τι **PS** (codd. JL) ‖ 34 φασὶ ChnuΛΔ**A** (cod. M) : φησὶ m συγχωροῦντες **P** om. **S** φασὶ δεῖν ABdEV ‖ λέγεσθαι ChEmnuV**PS** (λέγεται) **A** (cod. M) : ante μᾶλλον transp. ABd.

11a moins de justice que l'autre ; et on peut encore dire la même chose de la science des lettres et des autres | dispositions[1]. Mais alors c'est que les êtres expressément qualifiés d'après ces dispositions sont quant à eux incontestablement susceptibles du plus et du moins, puisque l'un est dit plus lettré que l'autre, plus juste, plus sain et qu'il en va de même dans les autres cas[2].

Néanmoins, le triangle et le carré ne semblent pas susceptibles du plus, ni aucune des autres figures[3]. Car celles qui admettent la formule du triangle ou celle du cercle sont toutes pareillement des triangles ou des cercles, alors que parmi celles qui ne l'admettent pas, il n'y en a pas une qui puisse être dite ceci ou cela plus qu'une autre. En effet le carré n'est absolument pas plus un cercle que le rectangle, puisque ni l'un ni l'autre n'admettent la formule du cercle. Et, tout simplement, si les deux excluent la formule de la figure proposée, l'une ne peut être dite cette figure plus que l'autre. Donc, toutes les qualités ne sont pas susceptibles du plus et du moins[4].

1. Sont mis à part non seulement les dispositions, mais aussi et, semble-t-il, surtout, les états, qui forment le premier genre de qualités. La question se pose à leur sujet parce que, à la différence du blanc et du noir, les dispositions et les états contraires qui sont en cause n'ont pas d'intermédiaires reconnus (cf. *infra*, 12 b 28 et sqq.). Les personnes dont le jugement est ici rapporté pourraient être sous l'impression, d'origine platonicienne, qu'il faut préserver l'immobilité des qualités générales telles que la justice et la santé, en considérant que ce sont des sujets particuliers qui participent plus ou moins de ces qualités, en elles-mêmes immuables. Mais le jugement n'est pas spécialement platonicien ; il est concevable sans la conviction que le général est séparé. La justice en général, par exemple, n'est d'ailleurs pas ici en cause, mais la justice particulière, de tel ou tel individu, en regard de tel blanc individuel. Si l'on peut comparer selon le plus et le moins deux cas particuliers de blanc, mais non deux cas particuliers de justice, d'après l'argument ici invoqué, c'est, semble-t-il, que la justice, comme l'injustice, est un état, que l'on a ou que l'on n'a pas, et qu'il n'y a pas d'état intermédiaire entre les deux, alors qu'il y a des intermédiaires entre le blanc et le noir. Par conséquent, plus ou moins juste ne peut se dire de l'état, mais d'une chose (capacité naturelle ?) plus ou moins proche de l'état, qui n'est pas l'état.

2-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 139-140.

ἧττον μέντοι ἔχειν ἕτερον ἑτέρου ὑγίειάν φασι, καὶ δικαιοσύ- [11a] νην ἧττον ἕτερον ἑτέρου ἔχειν, ὡσαύτως δὲ καὶ γραμματικὴν καὶ τὰς ἄλλας διαθέσεις. Ἀλλ' οὖν τά γε κατὰ ταύτας λεγόμενα ἀναμφισβητήτως ἐπιδέχεται τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον· γραμματικώτερος γὰρ ἕτερος ἑτέρου λέγεται καὶ δικαιότερος καὶ ὑγιεινότερος, καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ὡσαύτως.

Τρίγωνον δὲ καὶ τετράγωνον οὐ δοκεῖ τὸ μᾶλλον ἐπιδέχεσθαι, οὐδὲ τῶν ἄλλων σχημάτων οὐδέν· τὰ μὲν γὰρ ἐπιδεχόμενα τὸν τοῦ τριγώνου λόγον ἢ τὸν τοῦ κύκλου πάνθ' ὁμοίως τρίγωνα ἢ κύκλοι εἰσίν, τῶν δὲ μὴ ἐπιδεχομένων οὐδὲν ἕτερον ἑτέρου μᾶλλον ῥηθήσεται· οὐδὲν γὰρ μᾶλλον τὸ τετράγωνον τοῦ ἑτερομήκους κύκλος ἐστίν· οὐδέτερον γὰρ ἐπιδέχεται τὸν τοῦ κύκλου λόγον. Ἁπλῶς δέ, ἐὰν μὴ ἐπιδέχηται ἀμφότερα τὸν τοῦ προκειμένου λόγον, οὐ ῥηθήσεται τὸ ἕτερον τοῦ ἑτέρου μᾶλλον. Οὐ πάντα οὖν ἐπιδέχεται τὰ ποιὰ τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον.

35 φασι ChEmnuVΛΔ : om. ABd**P** || 11 a 1 ἧττον ChEmnVΛΔ : om. ABdu || ἑτέρου ἔχειν ChEmnVΛ : ἑτέρου ABdΔ om. u [u. adn. 113] || καὶ^{1} ABdChEmnΔ**S** : om. uV || γραμματικὴν ABdmnΔ**S** : γραμματικὴν γραμματικῆς ChEuV || 2 γε ABdChEmn : om. uV δὲ **S** || 3 καὶ τὸ ἧττον AdChEmuVΔ (codd. nonnulli) : καὶ ἧττον Bn om. Δ (cod. A) **S** [u. adn. 114] || 4-5 δικαιότερος καὶ ὑγιεινότερος ChEmnuVΛ**P** (δικαιότερον καὶ ὑγιεινότερον) **S** : ὑ. κ. δ. ABdΔ || 6 μᾶλλον ABdnuVΛ^{e}Δ (cod. A) **PS** : μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον ChEmn^{2} (in marg.) Λ^{ft}Δ (codd. nonnulli) $L^{f}L^{o}$ || 8 ἢ^{1} ABdChn (?) Δ (codd. nonnulli) : ἢ καὶ u καὶ Emn^{2}VΛΔ (cod. A) **P** [u. adn. 115] || τὸν A BdChEuVΔ**P** : om. mn || ἢ^{2} ABdChEmnΛΔ : ἢ καὶ uV καὶ **P** || 9 δὲ codd. L^{a} (cod. M) **P** : om. L^{a} (cod. F) || 9-10 ἑτέρου ante ῥηθήσεται (u. 10) transp. L^{f} (cod. C) || 10 μᾶλλον^{1} ChEmnuVΔ**P** : ante ἕτερον (u. 9) transp. ABdL^{f} (codd. Ca) μᾶλλον καὶ ἧττον καὶ et ante ἕτερον (u. 9) transp. L^{f} (cod. F) || 14 ἐπιδέχεται τὰ (om. n rest. n^{2}) ποιὰ ChEmnuVΔ : τὰ ποιὰ ἐπιδέχεται ABd [u. adn. 116] || τὸ^{2} om. n

[B.3. *Les qualités sont dites semblables ou dissemblables*]

<[11b1] | <**9.** Par ailleurs[1], faire et subir aussi sont susceptibles
[2] de contrariété, ainsi que du plus et du moins. En effet,
[3] chauffer est contraire à refroidir, être chauffé à être
[4] refroidi et être amusé à être chagriné. De sorte qu'ils sont
[5] susceptibles de contrariété. Ils admettent, par ailleurs,
[6] aussi le plus et le moins. Car on peut chauffer plus et
[7] moins et être chauffé plus et moins. Donc, faire et subir
sont susceptibles du plus et du moins.>

11a15 | Ainsi, rien de ce qu'on a dit n'est le propre de la qualité[2]. En revanche, être dit semblable et dissemblable ne s'applique qu'aux qualités. Un objet, en effet, ne peut être semblable à un autre que dans la seule mesure où c'est un qualifié. De sorte que le propre de la qualité serait qu'elle permet d'être dit semblable et dissemblable[3].

[C. *Qualités et relatifs*]

Par ailleurs, on ne doit pas se laisser troubler par l'éventuelle objection qu'après avoir projeté un exposé sur la qualité, nous incluons dans le nombre beaucoup des relatifs, puisque, dira-t-on, les états et les dispositions font partie des relatifs[4]. C'est que, dans presque tous les cas de cette sorte, les genres sont dits relativement à

1, 3-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 140-141.

2. L'allusion au faire et au subir dans un exposé sur la qualité s'explique comme l'allusion au positionnement dans un développement sur les relatifs. De la même façon qu'en 6 b 13-14, il est observé que ἑστάναι (se tenir debout), par exemple, qui est un positionnement, se dit pas dérivation de στάσις (position debout), qui est un relatif, on peut dire ici, par exemple, que θερμαίνειν (chauffer), qui est un faire, et θερμαίνεσθαι (être chauffé), qui est un subir, se disent par dérivation de θερμότης (chaleur), qui est une qualité. — Notons que par dérivation de la même qualité, se dit aussi le qualifié (chaud), mais celui-ci correspond au sujet particulier dont se dit la qualité en général.

[11b1] **9. <Ἐπιδέχεται δὲ καὶ τὸ ποιεῖν καὶ τὸ πάσχειν ἐναντιό-**
[2] **τητα καὶ τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον· τὸ γὰρ θερμαίνειν**
[3] **τῷ ψύχειν ἐναντίον καὶ τὸ θερμαίνεσθαι τῷ ψύχεσθαι καὶ**
[4] **τὸ ἥδεσθαι τῷ λυπεῖσθαι· ὥστε ἐπιδέχεται ἐναντιότητα, καὶ**
[5] **τὸ μᾶλλον δὲ καὶ τὸ ἧττον· θερμαίνειν γὰρ μᾶλλον καὶ ἧτ-**
[6] **τον ἔστι, καὶ θερμαίνεσθαι μᾶλλον καὶ ἧττον·**
[7] **ἐπιδέχεται οὖν τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον τὸ ποιεῖν καὶ τὸ πάσχειν.>**
[11a15] **Τῶν μὲν οὖν εἰρημένων οὐδὲν ἴδιον ποιότητος, ὅμοια δὲ καὶ ἀνόμοια κατὰ μόνας τὰς ποιότητας λέγεται· ὅμοιον γὰρ ἕτερον ἑτέρῳ οὐκ ἔστι κατ' ἄλλο οὐδὲν ἢ καθ' ὃ ποιόν ἐστιν· ὥστε ἴδιον ἂν εἴη ποιότητος τὸ ὅμοιον καὶ ἀνόμοιον λέγεσθαι κατ' αὐτήν.**

Οὐ δεῖ δὲ ταράττεσθαι μή τις ἡμᾶς φήσῃ ὑπὲρ ποιότητος τὴν πρόθεσιν ποιησαμένους πολλὰ τῶν πρός τι

TEST. 11 b 2-4 τὸ γὰρ — λυπεῖσθαι : SIMPL., *In Phys* (201 a 3), p. 410, 3-6 ‖ 11 a 15-16 : cf. ALEX., *In Met.* (Δ 15, 1021 a 11), p. 405, 11-12 ; PLOT., VI, 3, 15. 7-8 ; ASCL., *In Met.* (1003 b 19), p. 234, 4-5 ; *In Met.* (1004 a 13), p. 239, 31-34 ; SIMPL., *In Phys.* (249 a 25), p. 1098, 30-32.

11 b 1-7 quae uerba post καταριθμεῖσθαι (u. 11 a 38) in codd. et sub titulo *De facere et pati* leguntur, hic collocare recte uolebat Minio-Paluello [u. adn. 117] ‖ 11 b 1 καὶ [1] Π codd. ΛΔ$L^s L^a L^f L^o$**FO** : om. u **F** (cod. C) ‖ τὸ[2] ΠABChEΔ$L^s L^a$ (cod. M) L^f (163.2) L^o**SF** : om. dmnuVL^s (cod. A) L^a (cod. F) L^f (cod. C 165.20) ‖ 3 τὸ… τῷ ABdChEmnΔ**SD** Simplicius (In Ph.) : τῷ… τὸ uV τὸ… τὸ **D** (cod. P) ‖ 4 τὸ… τῷ ABdChEmnΔ Simplicius (In Ph.) : τῷ… τὸ uV τὸ… τὸ **S** (296.15-16) ‖ post ἐναντιότητα (codd.) add. (τὸ ?) ποιεῖν καὶ (τὸ ?) πάσχειν Λ ‖ 6 θερμαίνεσθαι : τὸ (om. cod. A) λυπεῖσθαι Δ ‖ ἧττον ABdnΔ : ἧττον καὶ λυπεῖσθαι μᾶλλον καὶ ἧττον ChEmn[2] (in marg.) u$VΛ^{ft}$ ἧττον καὶ λυπεῖσθαι $Λ^c$ [u. adn. 118].

11 a 16 καὶ ABdChEuVΛΔL^f : ἢ mn ‖ λέγεται ABdChEmnΛΔL^f (codd. Fa) : λέγονται L^f (cod. C) εἴρηται uV ‖ 17 οὐκ ἔστι ABd EmnuV : post γὰρ transp. Ch ἔστι Δ ‖ 18 εἴη ABdEmnuVΔL^s : ᾖ Ch ‖ ποιότητος ChEmnuVL^s : τῆς ποιότητος ABdΔ**S** ‖ καὶ ἀνόμοιον ABduV**S**Λ : ἢ ἀνόμοιον ChmnL^s ἢ τὸ ἀνόμοιον E om. Δ [u. adn. 119] ‖ 20 φήσῃ AdChEL^f : φήσει B φῇ mnuV ante τις transp. Δ ‖ 21 τὴν πρόθεσιν ποιησαμένους ABdChEmnL^f : π. τ. πρ. uVΔ.

quelque chose, mais aucun des particuliers[1]. La science, pour sa part, qui est un genre, est dite elle-même en effet ce qu'elle est d'une chose différente, puisqu'elle est dite science de quelque chose[2]. En revanche, aucune des sciences particulières n'est dite elle-même ce qu'elle est d'une chose différente. Ainsi, la science des lettres n'est pas dite science des lettres de quelque chose, ni la musique, musique de quelque chose. Mais si, le cas échéant, on exprime leur genre, elles aussi sont appelées des relatifs. Ainsi, la science des lettres est dite science de quelque chose, non pas science des lettres de quelque chose, et la musique, science de quelque chose, non pas musique de quelque chose. De sorte que les sciences particulières ne font pas partie des relatifs. Or nous sommes expressément qualifiés par les sciences particulières, puisque c'est elles précisément que nous possédons. En effet, nous sommes dits savants pour avoir l'une quelconque des sciences particulières[3]. Par conséquent, seront également des qualités ces sciences particulières d'après lesquelles précisément nous sommes expressément qualifiés[4]. Or celles-là ne font pas partie des relatifs. De plus,

1. Ce constat paraît déplacer la difficulté, plutôt que de l'éliminer. Pourquoi genres et espèces (cas particulier du genre) n'appartiennent-ils pas à la même « catégorie » ? La suite du texte démontre seulement de façon empirique (exemples à l'appui) qu'il en va bien de la sorte. De même, en *Top.*, IV, 3, 124 b 15-22, Aristote écrit : « si l'espèce fait partie des relatifs, le genre aussi (...) ; mais si le genre fait partie des relatifs, pas nécessairement l'espèce, car la science fait partie des relatifs, mais pas la science des lettres. Et peut-être même la première proposition ne semblera-t-elle pas vraie. La vertu, en effet, c'est ce qui est beau et ce qui est bon, et la vertu fait partie des relatifs, tandis que le bien et le beau ne font pas partie des relatifs, mais sont des qualités ».

2. Cf. *supra*, 6 b 5 (et la définition de 6 a 36-37).

3. Voir aux Notes complémentaires, p. 141.

4. Selon l'argument (souvent répété) emprunté à 8 b 25.

συγκαταριθμεῖσθαι· τὰς γὰρ ἕξεις καὶ τὰς διαθέσεις τῶν πρός τι εἶναι. Σχεδὸν γὰρ ἐπὶ πάντων τῶν τοιούτων τὰ γένη πρός τι λέγεται, τῶν δὲ καθ' ἕκαστα οὐδέν· ἡ μὲν γὰρ ἐπιστήμη, γένος οὖσα, αὐτὸ ὅπερ ἐστὶν ἑτέρου λέγεταί (τινος γὰρ ἐπιστήμη λέγεται), τῶν δὲ καθ' ἕκαστα οὐδὲν αὐτὸ ὅπερ ἐστὶν ἑτέρου λέγεται· οἷον ἡ γραμματικὴ οὐ λέγεταί τινος γραμματικὴ οὐδ' ἡ μουσική τινος μουσική, ἀλλ' εἰ ἄρα κατὰ τὸ γένος καὶ αὗται πρός τι λέγονται· οἷον ἡ γραμματικὴ λέγεταί τινος ἐπιστήμη, οὔ τινος γραμματική, καὶ ἡ μουσική τινος ἐπιστήμη, οὔ τινος μουσική· ὥστε αἱ καθ' ἕκαστα οὐκ εἰσὶ τῶν πρός τι. Λεγόμεθα δὲ ποιοὶ ταῖς καθ' ἕκαστα· ταύτας γὰρ καὶ ἔχομεν· ἐπιστήμονες γὰρ λεγόμεθα τῷ ἔχειν τῶν καθ' ἕκαστα ἐπιστημῶν τινα· ὥστε αὗται ἂν καὶ ποιότητες εἴησαν αἱ καθ' ἕκαστα, καθ' ἅσπερ καὶ ποιοὶ λεγόμεθα· αὗται δ' οὐκ εἰσὶν τῶν πρός τι·

TEST. 11 a 23-38 : cf. ALEX., *In Met.* (Δ 15, 1021 b 4-6), p. 410, 2-3 ; *In Top.* (VI, 8, 146 a 36), p. 463, 22-23 ‖ 11 a 27-28 ἡ γραμματικὴ — μουσικὴ : [ALEX.], *In Ref. Soph* (31, 181 b 25), p. 183, 16-18 ; cf. PLOT., VI, 3, 18. 18-20.

23 εἶναι dChnVΔ : εἶναι ἐλέγομεν AC² (in marg.) Eh² (in interl.) mn² (in marg.) uΛ ἐλέγομεν εἶναι BC² (in marg.) ‖ τοιούτων A BdnuVΔL^f (codd. Ca) S : ποιοτήτων EL^f (cod. F) τοιούτων ποιοτήτων Chm ‖ 24 ἕκαστα ABdEΔL^f : ἕκαστον ChmnuV ‖ μὲν BChEmn : om. AduV ‖ 26 post δὲ (codd.) add. γε n (postea eras.) Π (?) ‖ ἕκαστα Π (?) ABdChEmnΔ : ἕκαστον uV (?) ἕκαστα ποιοτήτων in marg. n² ‖ 28 εἰ A (?) Bd²CmnΛ (*si*) Δ : ἢ A²B² (in interl.) d (?) C²hEn² (supra scr.) uV ‖ 29 post γένος (Π codd.) add. ἑαυτοῦ ? Λ (*proprium*) ‖ πρός τι Πmn : τῶν πρός τι ABdChEuVΔ τινος ? Λ (*alicuius*) ‖ λέγονται Π (?) ABdCh¹ (ex λέγεται) Emnu (ante τῶν πρός τι transp.) VΔ : λέγεται h [u. adn. 120] ‖ 31 ἐπιστήμη ΠChEmnuVΛ : ἐπιστήμη λέγεται ABdΔ ‖ 32 αἱ Π ABd ChEmΛΔ : om. n (rest. n²) τὰ uVΛ (?) ‖ ἕκαστα ΠABdChEmnΛΔ : ἕκαστον uVΛ ‖ οὐκ εἰσὶ ΠABdChEmnΛΔ : οὐ uV ‖ 34 τινα ΠA Bdn : ante τῶν transp. Δ τινάς A²ChEmn²uV om. Λ (?) ‖ 35 ἅσπερ Π : ἅς ποτε ABdChEn²uVΔ (?) ἃς mn [u. adn. 121].

si d'aventure, la même chose est et une qualité et un relatif, il n'est en rien déplacé de la compter dans les deux genres[1].

[Ainsi donc[2], c'est tout ce qui est dit à leur propos. Mais il a été question aussi du positionnement au sein des
11b10 relatifs : | il se dit par dérivation des positions[3]. Quant au reste, le moment, la localisation et la tenue, vu que ce sont des choses particulièrement claires, on ne dit rien d'autre à leur propos que ce qui a été déclaré au début[4] : la tenue, c'est ce qu'indiquent être chaussé, être armé, et la localisation, c'est, par exemple, au Lycée, et tout ce qui par ailleurs a été déclaré à leur sujet.]

10. Ainsi donc, pour ce qui concerne les genres proposés, ce qu'on a dit suffit[5]. [Mais, pour ce qui concerne les opposés, il faut déclarer combien il y a de modes habituels d'opposition.]

1. Cette dernière concession (l'un des deux seuls passages, avec 11 b 15, où γένος désigne l'une des « catégories ») surprend par son allure désinvolte. Elle ne contredit pourtant pas, mais au contraire semble rappeler *Mét.*, Δ 12, 1021 b 5-6 : « la médecine fait partie des relatifs, parce que son genre, la science, passe pour être un relatif ». Aristote note là qu'une science particulière, d'après laquelle on est cependant expressément qualifié de médecin, peut être considérée comme un relatif en soi. C'est visiblement ce que notre passage finit par admettre, après avoir soutenu qu'une science particulière n'est un relatif que par son genre. On peut considérer les deux points de vue. L'ambiguïté, une fois comprises ses raisons, n'est pas gênante et autorise les discussions dialectiques qui prennent pour acquise l'une ou l'autre position.

2, 5. Voir aux Notes complémentaires, p. 141-143.

3. Cf. 6 b 11-14.

4. C'est-à-dire en 2 a 1-3.

ἔτι εἰ τυγχάνει ταὐτὸ καὶ ποιὸν καὶ πρός τι ὄν, οὐδὲν ἄτοπον ἐν ἀμφοτέροις τοῖς γένεσιν αὐτὸ καταριθμεῖσθαι. [...]

[11b8] [Ὑπὲρ μὲν οὖν τούτων τοσαῦτα λέγεται· εἴρηται δὲ καὶ ὑπὲρ τοῦ κεῖσθαι ἐν τοῖς πρός τι, ὅτι παρωνύμως ἀπὸ τῶν θέσεων λέγεται· ὑπὲρ δὲ τῶν λοιπῶν, τοῦ τε ποτὲ καὶ τοῦ ποὺ καὶ τοῦ ἔχειν, διὰ τὸ προφανῆ εἶναι οὐδὲν ὑπὲρ αὐτῶν ἄλλο λέγεται ἢ ὅσα ἐν ἀρχῇ ἐρρήθη, ὅτι τὸ ἔχειν μὲν σημαίνει τὸ ὑποδεδέσθαι, τὸ ὡπλίσθαι, τὸ δὲ ποὺ οἷον ἐν Λυκείῳ, καὶ τὰ ἄλλα δὲ ὅσα ὑπὲρ αὐτῶν ἐρρήθη.]

10. Ὑπὲρ μὲν οὖν τῶν προτεθέντων γενῶν ἱκανὰ τὰ εἰρημένα· [περὶ δὲ τῶν ἀντικειμένων, ποσαχῶς εἴωθε ἀντιτίθεσθαι, ῥητέον.]

TEST. 11 b 10-16 : cf. SIMPL., *In Phys.* (225 b 5), p. 832, 9-12 ‖ 11 b 15 sqq. (= cap. 10 et 11) : cf. SIMPL., *In De coelo* (270 b 16), p. 128, 25-129, 4 ; ASCL., *In Met.* (1018 a 20), p. 321, 32-34.

37 τυγχάνει ΠEmnΔL^f : τυγχάνοι ABdCh τύχοι uV ‖ ταὐτὸ Π : τὸ αὐτὸ ABdChEmnL^f τὸ αὐτὸ τοῦτο u L^f (cod. C) τῷ αὐτῷ τοῦτο V [u. adn. 123] ‖ καὶ[1] ΠL^f (cod. F) : τι n^2 om. codd. ΛΔ [u. adn. 123] ‖ ποιὸν καὶ πρός τι ΠChEmnuVΛL^f : πρός τι καὶ ποιὸν ABdΔ ‖ ὄν Π (postea exp. ?) ChEmnuVΛΔL^f : om. ABd ‖ 38 post καταριθμεῖσθαι tit. περὶ τοῦ ποιεῖν καὶ τοῦ (om. Ch^2E^2nuVΔ) πάσχειν ABdCh^2E^2nuVΔ *de facere et pati* Λ περὶ τοῦ ποιεῖν m ; de quo uide supra post 11 a 14.

11 b 8-14 ὑπὲρ — ἐρρήθη codd. : secl. recte Minio-Paluello secundum Cook Wilson ‖ 12 τὸ ABdChEmnS : om. uV ‖ 14 Λυκείῳ ABdChnuVΛΔ : Λυκείῳ ἐν ἀγορᾷ Emn^2 (infra scr.) ‖ δὲ ABd ChEmnΔ : om. uVΛ (?) ‖ 15-17 ὑπὲρ — ῥητέον codd. : secl. Minio-Paluello recte exceptis ut opinor uerbis ὑπὲρ — εἰρημένα (15-16) [u. adn. 124] ‖ 15-16 post εἰρημένα add. νῦν **F** (cod. a) add. τέλος τῶν ι´ (δέκα A) κατηγοριῶν ABdV^2 (in marg.) add. tit. περὶ τῶν (om. CuV) ἀντικειμένων ABdCh^2uVΔ cf. Simplicius (In DC) Asclepius (In Met.) ‖ 16 περὶ δὲ τῶν ἀντικειμένων codd. ΔL^sL^f : = tit. *De oppositis* Λ ‖ 16-17 ἀντιτίθεσθαι mnL^sL^o (137.2) **S** : ἀντικεῖσθαι ABdChEn^2 (in marg.) uVΔL^fL^o (133.4) ‖ post ῥητέον add. tria cap. περὶ τοῦ ποῦ (i.e. τὸ ποῦ εἰς ἓξ διαιρεῖται κ.τ.λ.) περὶ τοῦ πότε (i.e. τὸ πότε εἰς τρία κ.τ.λ.) et περὶ τοῦ κεῖσθαι (i.e. τοῦ κεῖσθαι εἴδη τρία κ.τ.λ.) E quem textum dedi in adn.

[VI. *Les opposés*]

[A. *Les modes d'opposition*]

Par ailleurs, une chose est dite opposée à une autre de quatre façons : soit à la façon des relatifs, soit à la façon des contraires, soit à la façon de la privation et de l'état, soit à la façon de l'affirmation et de la négation[1]. Et l'opposition dans chacun des cas peut être sommairement illustrée comme ceci : à la façon des relatifs, par exemple le double s'oppose au demi[2], et à la façon des contraires, par exemple le mauvais s'oppose au bon[3] ; l'opposition qu'expriment en revanche la privation et l'état, c'est par exemple celle de la cécité et de la vue[4] ; et s'il y a opposition à la manière de l'affirmation et de la négation, on dira par exemple : est assis, n'est pas assis[5].

[B.1. *Propriété des opposés relatifs*]

Ainsi donc, toutes les choses qui s'opposent à la façon des relatifs sont dites elles-mêmes ce qu'elles sont de leurs opposés ou de quelque autre façon relativement à eux[6]. Ainsi, le double est dit lui-même ce qu'il est, le double, d'une chose différente, puisqu'il est le double de quelque chose[7]. La science aussi, de son côté, s'oppose à ce qui peut être su à la façon d'un relatif : la science est bien dite elle-même ce qu'elle est de ce qui peut être su et ce qui peut être su, pour sa part, est dit lui-même ce qu'il est relativement à son opposé, la science, puisque ce qui peut être su, peut être su, dit-on, par le moyen de quelque chose, c'est-à-dire la science[8].

Donc toutes les choses qui s'opposent à la façon des relatifs sont dites elles-mêmes ce qu'elles sont de choses différentes ou bien sont dites de quelque façon en relation l'une avec l'autre.

[B.2. *Propriétés des différents opposés contraires*]

En revanche, celles qui s'opposent à la façon des contraires ne sont aucunement dites elles-mêmes ce qu'elles sont en relation l'une avec l'autre, mais elles

1-8. Voir aux Notes complémentaires, p. 143-144.

Λέγεται δὲ ἕτερον ἑτέρῳ ἀντικεῖσθαι τετραχῶς, ἢ ὡς τὰ πρός τι, ἢ ὡς τὰ ἐναντία, ἢ ὡς στέρησις καὶ ἕξις, ἢ ὡς κατάφασις καὶ ἀπόφασις. Ἀντίκειται δὲ ἕκαστον τῶν τοιούτων, ὡς τύπῳ εἰπεῖν, ὡς μὲν τὰ πρός τι οἷον τὸ διπλάσιον τῷ ἡμίσει, ὡς δὲ τὰ ἐναντία οἷον τὸ κακὸν τῷ ἀγαθῷ, ὡς δὲ κατὰ στέρησιν καὶ ἕξιν οἷον τυφλότης καὶ ὄψις, ὡς δὲ κατάφασις καὶ ἀπόφασις οἷον κάθηται – οὐ κάθηται.

Ὅσα μὲν οὖν ὡς τὰ πρός τι ἀντίκειται αὐτὰ ἅπερ ἐστὶ τῶν ἀντικειμένων λέγεται ἢ ὁπωσοῦν ἄλλως πρὸς αὐτά· οἷον τὸ διπλάσιον, αὐτὸ ὅπερ ἐστὶ ἑτέρου διπλάσιον λέγεται· τινὸς γὰρ διπλάσιον· καὶ ἡ ἐπιστήμη δὲ τῷ ἐπιστητῷ ὡς τὰ πρός τι ἀντίκειται, καὶ λέγεταί γε ἡ ἐπιστήμη αὐτὸ ὅπερ ἐστὶ τοῦ ἐπιστητοῦ· καὶ τὸ ἐπιστητὸν δὲ αὐτὸ ὅπερ ἐστὶ πρὸς τὸ ἀντικείμενον λέγεται τὴν ἐπιστήμην· τὸ γὰρ ἐπιστητόν τινι λέγεται ἐπιστητὸν τῇ ἐπιστήμῃ.

Ὅσα οὖν ἀντίκειται ὡς τὰ πρός τι αὐτὰ ἅπερ ἐστὶ ἑτέρων λέγεται ἢ ὁπωσδήποτε πρὸς ἄλληλα λέγεται.

Τὰ δὲ ὡς τὰ ἐναντία, αὐτὰ μὲν ἅπερ ἐστὶν οὐδαμῶς πρὸς ἄλληλα λέγεται, ἐναντία μέντοι ἀλλήλων λέγεται· οὔτε γὰρ τὸ ἀγαθὸν τοῦ κακοῦ λέγεται ἀγαθόν, ἀλλ' ἐναντίον, οὔτε τὸ λευκὸν

17 ante λέγεται (λέγω L^o) add. ἀρχὴ τῶν ἀντικειμένων ∴ περὶ ἀντικειμένων E^2 add. tit. περὶ τῶν ἀντικειμένων mn || 22 κατὰ στέρησιν καὶ ἕξιν ABdChEmnΛΔ : στέρησις καὶ ἕξις uV ἕξις καὶ στέρησις **O** || οἷον EmnuV : ὡς ABdCh**O** οἷον ὡς **A** || 26 post διπλάσιον (ABduV) add. τοῦ ἡμίσεος $ChEn^2Λ$ (?) Δ add. τοῦ ἡμίσεως m add. τῶν ἡμισέων (?) nΛ (?) [u. adn. 125] || ἑτέρου codd. : om. Λ (?) [u. adn. 125] || διπλάσιον ABdChmΔ : post λέγεται transp. uVΛ om. En || 27 τινὸς γὰρ διπλάσιον ABdChEn : om. muVΛΔ (cod. A) [u. adn. 126] || τῷ ἐπιστητῷ codd. : ἐπιστητοῦ ἐπιστήμῃ ? Λ (*rei scibilis scientia*) || 32-33 ἑτέρων λέγεται AB (ubi spatium 4 siue 5 litt. post ἑτέρων) $dChnVL^f$ (cod. F) **F** : ἑτέρων εἶναι λέγεται EmL^f (cod. a) **A** ἑτέρων u τῶν ἑτέρων L^f (cod. F) om. $Λ^{cf}Δ$ τῶν ἀντικειμένων B^2 (in marg.) $Λ^t$ τῶν ἀντικειμένων λέγεται L^oL^f (cod. C) [u. adn. 127] || 36 λέγεται ἀγαθόν ABdChEnΔ (cod. A) : ἀγαθὸν λέγεται uVΔ (codd. nonnulli) ἐστιν ἀγαθόν m.

sont dites le contraire l'une de l'autre. Le bon, en effet, n'est pas dit le bon du mauvais, mais son contraire, ni le blanc, le blanc du noir, mais son contraire. De sorte que ces oppositions diffèrent l'une de l'autre[1].

12a Par ailleurs, tous les contraires tels | que l'un ou l'autre d'entre eux appartienne nécessairement aux sujets dans lesquels ils résident naturellement ou auxquels ils sont imputés[2], ceux-là n'ont aucun intermédiaire[3]. En revanche, ceux dont l'un ou l'autre n'appartient pas nécessairement à ces sujets, ont, eux, de toute façon, un intermédiaire. Ainsi, maladie et santé résident naturellement dans le corps de l'animal et il faut bien nécessairement que l'une ou l'autre appartienne au corps de l'animal, soit la maladie, soit la santé[4]. De leur côté aussi, impair et pair sont imputés au nombre et il faut bien nécessairement que l'un ou l'autre appartienne au nombre, soit l'impair, soit le pair. Et il n'y a bel et bien aucun intermédiaire entre eux, ni entre maladie et santé, ni entre impair et pair. En revanche, ceux dont l'un ou l'autre n'appartient pas nécessairement au sujet ont, eux, un intermédiaire. Ainsi, blanc et noir résident naturellement

1. L'opposition des contraires, par rapport à celle des relatifs, est ainsi d'abord caractérisée par défaut (elle ne suppose pas la même relation réciproque, essentielle entre les opposés), comme le sera plus loin (en 12 b 16) l'opposition de la privation et de l'état ; elle n'est pas caractérisée de manière positive comme en *Mét.*, Δ 10, 1018 a 26 et sqq. (« les choses les plus différentes qui prennent place dans le même genre,... »), alors que cette définition positive a été clairement évoquée plus haut, en 6 a 16-18. La suite immédiate n'y fera pas non plus allusion. L'écho de cette définition positive ne se retrouve que beaucoup plus loin, en 14 a 15-25.

2, 4. Voir aux Notes complémentaires, p. 144.

3. La notion d'intermédiaire est exprimée par la même locution τὸ ἀνὰ μέσον, par exemple, dans *Top* , I, 15, 106 b 14 ; VIII, 3, 158 b 7, 39 ; etc. Cette locution est employée, dans *Top.*, IV, 3, 123 b 19, 23, 25, 27, et 29, comme synonyme de τὸ μεταξύ (123 b 13-14 et 17), terme qui, lui, n'est pas employé dans *C*.

τοῦ μέλανος λευκόν, ἀλλ' ἐναντίον· ὥστε διαφέρουσιν αὗται αἱ ἀντιθέσεις ἀλλήλων.

Ὅσα δὲ τῶν ἐναντίων τοιαῦτά ἐστιν
[12a] ὥστε ἐν οἷς πέφυκε γίγνεσθαι ἢ ὧν κατηγορεῖται ἀναγκαῖον αὐτῶν θάτερον ὑπάρχειν, τούτων οὐδὲν ἔστιν ἀνὰ μέσον· ὧν δέ γε μὴ ἀναγκαῖον θάτερον ὑπάρχειν, τούτων ἔστι τι ἀνὰ μέσον πάντως· οἷον νόσος καὶ ὑγίεια ἐν σώματι ζῴου πέφυκε γίγνεσθαι, καὶ ἀναγκαῖόν γε θάτερον ὑπάρχειν τῷ τοῦ ζῴου σώματι ἢ νόσον ἢ ὑγίειαν· καὶ περιττὸν δὲ καὶ ἄρτιον ἀριθμοῦ κατηγορεῖται, καὶ ἀναγκαῖόν γε θάτερον τῷ ἀριθμῷ ὑπάρχειν ἢ περιττὸν ἢ ἄρτιον· καὶ οὐκ ἔστι γε τούτων οὐδὲν ἀνὰ μέσον, οὔτε νόσου καὶ ὑγιείας οὔτε περιττοῦ καὶ ἀρτίου· ὧν δέ γε μὴ ἀναγκαῖον θάτερον ὑπάρχειν, τούτων ἔστι τι ἀνὰ μέσον· οἷον μέλαν καὶ λευκὸν ἐν σώματι πέφυκε γίγνεσθαι, καὶ οὐκ ἀναγκαῖόν γε θάτερον αὐτῶν ὑπάρχειν τῷ σώματι· οὐ γὰρ πᾶν ἤτοι λευκὸν ἢ μέλαν ἐστίν· καὶ φαῦλον δὲ καὶ σπουδαῖον κατηγορεῖται μὲν καὶ κατ' ἀνθρώπου καὶ κατ' ἄλλων πολλῶν, οὐκ ἀναγκαῖον δὲ θάτερον αὐτῶν ὑπάρχειν

TEST. 11 b 38-12 a 25 : cf. ALEX., *In Top.* (I, 15, 106 b 4), p. 101, 19-20 ; ASCL., *In Met.* (1012 a 9), p. 296, 22-24 || 12 a 6-7 : cf. PLOT., VI, 3, 13. 3.

12 a 2 αὐτῶν θάτερον ABdChmnΔL^f (codd. Fa 171.26) L^f (173.20) : θ. αὐ. EuVL° θ. L^f (cod. C 171.26) || τούτων οὐδέν ABd ChuVL^f (cod. C 171.27) L^f (cod. a 173.20) **F** : οὐ. τ. E οὐδὲν αὐτῶν mnL^f (codd. Fa 171.27) οὗ οὐδὲν Δ (cod. A) οὐδὲν L^f (cod. C 173. 20) || 2-4 ὧν — πάντως secl. Minio-Paluello (cf. 9-11 ὧν — μέσον) [u. adn. 128] || 3 γε ABdChE : om. mnuV || ἔστι ABdChEmnΔ : post μέσον transp. uV || τι ABdChEΔ : post μέσον transp. mn om. u (rest. u²) V || 4 ζῴου ABdChEmnΛΔ : ζῴου πάντως uV || 5 ὑπάρχειν ABdChnΛΔ : ὑ. ἐν EmuV || 9 ὧν ABdChEm² (in marg.) n²uVΛΔ : τῶν mn || 11 post μέσον (codd. Λ) add. πάντως E || ἐν ABdEm nuVΔ : ἐν τῷ Ch || 13 πᾶν ABdChuVΔ : πᾶν σῶμα EmnΛA || 14 καὶ¹ ABdChEmnu²L^f (codd. CF) : om. uVΛ (?) ΔL^f (cod. a) || ἀνθρώπου ABdChEmnΛΔL^f (codd. CF) : ἀνθρώπων uVL^f (cod. a) || 15 post ὑπάρχειν (codd. ΛΔ) add. ἐν V add. ἐπ' u.

dans le corps, mais il ne faut certes pas nécessairement que l'un ou l'autre d'entre eux appartienne au corps, car tout corps n'est pas ou bien blanc ou noir. De leur côté, vilain et excellent sont bel et bien eux aussi imputés à l'homme, ainsi qu'à beaucoup d'autres êtres, mais il ne faut pas nécessairement que l'un ou l'autre d'entre eux appartienne à ceux auxquels ils sont imputés, car tous ne sont pas ou bien vilains ou excellents. Et il y a de fait un intermédiaire entre eux. Ainsi, entre le blanc et le noir, d'une part, il y a le clair et le pâle et toutes les autres couleurs ; d'autre part, entre le vilain et l'excellent, il y a ce qui n'est ni vilain ni excellent[1].

Ainsi donc, en certains cas, il y a des noms établis pour les intermédiaires : par exemple, entre blanc et noir, le clair et le pâle et pareillement toutes les autres couleurs de ce genre. Mais, dans certains autres cas, il est embarrassant de préciser nommément l'intermédiaire et c'est par la négation de chacun des deux extrêmes que se définit l'intermédiaire. Ainsi, ce qui n'est ni bon ni mauvais ou ce qui n'est ni juste ni injuste[2].

[B.3. *L'opposition de l'état et de la privation*]

De leur côté, privation et état se disent certes en référence à une même chose : ainsi, la vue et la cécité mettent en jeu l'œil ; en règle générale toutefois, c'est le sujet où réside naturellement l'état qui est en jeu lorsqu'on parle de chacun des deux[3]. Or il y a un moment précis où nous disons que tout sujet susceptible d'un état en est privé : c'est quand, dans un sujet où il se trouve naturellement et au moment où il s'y trouve naturellement, il ne s'y trouve absolument pas. En effet, nous disons édenté, non pas le sujet qui n'aurait pas de dents, ou aveugle, non pas le sujet qui n'aurait pas la vue, mais

1-3. Voir aux Notes complémentaires, p. 144-145.

ἐκείνοις ὧν κατηγορεῖται· οὐ γὰρ πάντα ἤτοι φαῦλα ἢ σπουδαῖά ἐστιν· καὶ ἔστι γέ τι τούτων ἀνὰ μέσον, οἷον τοῦ μὲν λευκοῦ καὶ τοῦ μέλανος τὸ φαιὸν καὶ τὸ ὠχρὸν καὶ ὅσα ἄλλα χρώματα, τοῦ δὲ φαύλου καὶ τοῦ σπουδαίου τὸ οὔτε φαῦλον οὔτε σπουδαῖον.

Ἐπ᾽ ἐνίων μὲν οὖν ὀνόματα κεῖται τοῖς ἀνὰ μέσον, οἷον λευκοῦ καὶ μέλανος τὸ φαιὸν καὶ τὸ ὠχρὸν καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα χρώματα· ἐπ ἐνίων δὲ ὀνόματι μὲν οὐκ εὔπορον τὸ ἀνὰ μέσον ἀποδοῦναι, τῇ δὲ ἑκατέρου τῶν ἄκρων ἀποφάσει τὸ ἀνὰ μέσον ὁρίζεται, οἷον τὸ οὔτε ἀγαθὸν οὔτε κακὸν καὶ οὔτε δίκαιον οὔτε ἄδικον.

Στέρησις δὲ καὶ ἕξις λέγεται μὲν περὶ ταὐτόν τι, οἷον ἡ ὄψις καὶ ἡ τυφλότης περὶ ὀφθαλμόν· καθόλου δὲ εἰπεῖν, ἐν ᾧ πέφυκεν ἡ ἕξις γίγνεσθαι, περὶ τοῦτο λέγεται ἑκάτερον αὐτῶν. Ἐστερῆσθαι δὲ τότε λέγομεν ἕκαστον τῶν τῆς ἕξεως δεκτικῶν, ὅταν ἐν ᾧ πέφυκεν ὑπάρχειν καὶ ὅτε πέφυκεν ἔχειν μηδαμῶς ὑπάρχῃ· νωδόν τε γὰρ λέγομεν οὐ τὸ μὴ

TEST. 12 a 17-18 : cf. PLOT., VI, 3, 20. 11-12 et 18. 7-8 || 12 a 24-25: cf. AMM., *In De interpr.* (23 a 27), p. 254, 4-6 || 12 a 27-28 : cf. PLOT., VI, 3, 19. 15-16 || 12 a 29-31 : cf. AMM., *In De interpr.* (27 b 2), p. 255, 32-34.

16 κατηγορεῖται EmnuVΛΔ (?) : ἂν κατηγορῆται ABd^{1}Ch ἂν κατηγορεῖται d || 17 γέ ABdChEmn : om. uVΔ || τι ABdChu^{2}Λ : om. uVΔ post μέσον transp. Em post τούτων transp. n || 18 τοῦ ChmnuV : om. ABdEΔ || τὸ ^{2} ABdChuVΔ : om. Emn [u. adn. 129] || 19 οὔτε... οὔτε ABdChEmn : μήτε... μήτε uV || 21 τὸ^2 ABdChmu^2 (siue u^1) VΔ : om. Enu [u. adn. 129] || 21-22 καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα χρώματα ABdChu^2 : καὶ ὅσα ἄλλα χρώματα m καὶ ὅσα χρώματα Δ om. nuVΛ [u. adn. 130] || 22 post χρώματα add. τοῦ δὲ φαύλου καὶ σπουδαίου τὸ οὔτε φαῦλον οὔτε σπουδαῖον m || 23 δὲ ABdCh Emn : δέ γε uV || τῶν ἄκρων codd. S : om. Λ || 24 τὸ ἀνὰ μέσον codd. : om. Λ || 25 post ἄδικον tit. περὶ στερήσεως καὶ ἕξεως uV || 26 ταὐτόν τι codd. L^s (cod. v) S : ταὐτό τι L^s (plerique codd.) ταυτότητι L^s (cod. A) αὐτό τι L^f (cod. F) τῶν αὐτῶν L^d || 28 ᾧ Chm nuVΔL^f : ᾧ ἂν ABdEn^2 (in interl.) || πέφυκε ἡ ἕξις ChEmnuVΔL^f : ἡ ἕξις πέφυκε ABd || 31 ὑπάρχῃ ABdChEm^{1}n^{2}u supra scr. V^2 (siue V^1) Δ (siue ἔχῃ in uno cod.) : ὑπάρχει mnV μὴ ὑπάρχῃ Δ (cod. A).

celui qui n'a pas cela au moment où il est naturel de l'avoir. Car certains à la naissance n'ont ni la vue, ni des dents, mais on ne les dit ni édentés, ni aveugles[1].

[B.3.1. *Comparaison avec l'opposition de l'affirmation et de la négation*]

Cependant le fait d'être privé ou le fait d'avoir l'état, ce n'est pas la privation ou l'état. Car l'état, c'est la vue, et la privation, la cécité, tandis que le fait d'avoir la vue n'est pas la vue, ni le fait d'être aveugle, la cécité. La cécité, en effet, est une certaine privation, alors que le fait d'être aveugle, c'est le fait d'être privé, non la privation. De plus, si la cécité était la même chose qu'être aveugle, on imputerait les deux au même sujet ; mais si l'homme
12b effectivement peut être dit aveugle, en revanche, | l'homme n'est nullement dit cécité[2]. Toutefois, l'opposition, semble-t-il, qui existe entre le fait d'être privé et le fait d'avoir l'état se présente comme celle de la privation et de l'état. Le mode d'opposition est en effet identique, puisque la manière dont la cécité s'oppose à la vue est aussi celle dont le fait d'être aveugle s'oppose au fait d'avoir la vue.

Or ce qui tombe sous le coup de l'affirmation ou de la négation n'est pas non plus affirmation ou négation. L'affirmation est en effet une formule affirmative et la négation, une formule négative. Or rien de ce qui tombe sous le coup de l'affirmation ou de la négation n'est une formule[3]. Toutefois, les choses en question, dit-on, s'oppo-

1. La privation (*stricto sensu*) est présentée de la même façon dans *Top*, VI, 3, 141 a 11 (πᾶσα γὰρ στέρησίς ἐστι τοῦ κατὰ φύσιν ὑπάρχοντος) et 6, 143 b 34-35 (τυφλὸν γάρ ἐστι τὸ μὴ ἔχον ὄψιν ὅτε πέφυκεν ἔχειν). L'exemple est le même dans *Mét.*, Δ 22, 1022 b 27-28 (ἂν πεφυκὸς καὶ ὅτε πέφυκεν ἔχειν μὴ ἔχῃ· ἡ γὰρ τυφλότης στέρησίς τις...). L'autre exemple paraît plus curieux : les dents, pas plus que les yeux, ne sont des états, mais des organes corporels. Il faut comprendre : la capacité de celui qui a une dentition. Et il faut, comme pour la vue, assimiler capacité (ou faculté) et état.

2-3. Voir aux Notes complémentaires, p. 145-146.

ἔχον ὀδόντας, καὶ τυφλὸν οὐ τὸ μὴ ἔχον ὄψιν, ἀλλὰ τὸ μὴ ἔχον ὅτε πέφυκεν ἔχειν· τινὰ γὰρ ἐκ γενετῆς οὔτε ὄψιν ἔχει οὔτε ὀδόντας, ἀλλ' οὐ λέγεται οὔτε νωδὰ οὔτε τυφλά. Τὸ δὲ ἐστερῆσθαι καὶ τὸ τὴν ἕξιν ἔχειν οὐκ ἔστι στέρησις καὶ ἕξις· ἕξις μὲν γάρ ἐστιν ἡ ὄψις, στέρησις δὲ ἡ τυφλότης, τὸ δὲ ἔχειν τὴν ὄψιν οὐκ ἔστιν ὄψις, οὐδὲ τὸ τυφλὸν εἶναι τυφλότης· στέρησις γάρ τις ἡ τυφλότης ἐστίν, τὸ δὲ τυφλὸν εἶναι ἐστερῆσθαι, οὐ στέρησίς ἐστιν· ἔτι εἰ ἦν ἡ τυφλότης ταὐτὸν τῷ τυφλὸν εἶναι, κατηγορεῖτο ἂν ἀμφότερα κατὰ τοῦ αὐτοῦ· ἀλλὰ τυφλὸς μὲν λέγεται ὁ ἄνθρωπος, τυφλότης [12b] δὲ οὐδαμῶς λέγεται ὁ ἄνθρωπος. Ἀντικεῖσθαι δὲ καὶ ταῦτα δοκεῖ, τὸ ἐστερῆσθαι καὶ τὸ τὴν ἕξιν ἔχειν ὡς στέρησις καὶ ἕξις· ὁ γὰρ τρόπος τῆς ἀντιθέσεως ὁ αὐτός· ὡς γὰρ ἡ τυφλότης τῇ ὄψει ἀντίκειται, οὕτω καὶ τὸ τυφλὸν εἶναι τῷ ὄψιν ἔχειν ἀντίκειται.

Οὐκ ἔστι δὲ οὐδὲ τὸ ὑπὸ τὴν κατάφασιν καὶ ἀπόφασιν κατάφασις καὶ ἀπόφασις· ἡ μὲν γὰρ κατάφασις

33 τινὰ ABdChn^2 (in interl.) Δ : ἔνια EmnuV πολλὰ ? Λ (*multa*) || 33-34 οὔτε ὄψιν ἔχει οὔτε ὀδόντας ABdChΔ : οὔ. ὄ. οὔ. ὀδ. ἔ. mn οὔ. ὀδ. οὔ. ὄ. ἔ. EuVΛ (?) [u. adn. 131] || 34 οὔτε νωδὰ οὔτε A BdChE : νωδὰ οὔτε muV νωδὰ οὐδὲ n [u. adn. 132] || 35 τὴν (om. ES) ἕξιν (ὄψιν Δ) ἔχειν ABdEΔ$L^a L^f$ (codd. Fa) **S** : ἔχειν τὴν ἕξιν ChmnuVL^f (cod. C) ἔχει τὴν ὄψιν Δ (cod. A) [u. adn. 133] || 38 τις ABdChEuVΛΔ : om. mn || ἐστίν ante ἡ transp. m || 39 ἔτι ABd ChEuVΔL^f (cod. a) : ἐπεὶ mnL^f (codd. CF) **F** (cod. a 176.34) || 39-40 ταὐτὸν ABdChEnL^f (cod. C) : ante ἦν (u. 39) transp. m ante ἡ (l. 39) transp. uVΔL^f (codd. Fa) **F** τὸ αὐτὸ A || 40 ἀμφότερα ABd ChEmnΔA (cod. M) **F** : ἑκάτερα uV om. A (cod. F) || 41 post αὐτοῦ (codd.) add. νῦν δὲ οὔ ? Λ (*nunc uero minime*).

12 b 1 οὐδαμῶς λέγεται ὁ ἄνθρωπος ABdChm : οὐδαμῶς λέγεται Λ οὐ λέγεται **S** οὐδαμῶς ὁ ἄνθρωπος λέγεται u οὐδαμῶς ἄνθρωπος οὐ λέγεται Δ ὁ ἄνθρωπος οὐδαμῶς λέγεται EnV [u. adn. 134] || 2 τὴν ABdChmn : om. EuV || 3-5 ὡς γὰρ — ἀντίκειται codd. **S** : om. Λ (siue Boethius) || 6-7 κατάφασιν καὶ ἀπόφασιν EmnuVΛΔ (cod. A) $L^s L^f$**F** (cod. a 177.32-33) : ἀ. κ. κ. ABdChΔ (codd. nonnulli) L^a || 7 κατάφασις καὶ ἀπόφασις ChmnuVΔ (cod. A) $L^s L^f$ (cod. F) **F** (cod. a 177.33) : ἀ. κ. κ. ABdΛ (?) Δ (codd. nonnulli) L^f (cod. C) ταὐτὸν τῇ καταφάσει καὶ ἀποφάσει E ταὐτὸν καταφάσει L^f (cod. a).

sent l'une à l'autre de la même façon que l'affirmation et la négation. En effet, dans leur cas aussi, le mode d'opposition est identique, puisque la manière dont l'affirmation est en opposition avec la négation, par exemple la formule « est assis » avec la formule « n'est pas assis », s'observe également dans l'état de choses qui tombe sous le coup des deux formules : c'est la manière dont le fait d'être assis s'oppose au fait de n'être pas assis[1].

[B.3.2. *Comparaison avec l'opposition des relatifs*]

D'un autre côté, la privation et l'état ne s'opposent pas à la façon des relatifs, c'est clair ; car ils ne sont pas dits eux-mêmes ce qu'ils sont de l'opposé[2]. La vue, en effet, n'est pas vue de la cécité, ni ne se dit d'aucune autre façon relativement à elle. Mais il en va de même de la cécité. Elle non plus ne peut être dite cécité de la vue : au contraire, la cécité est dite privation de la vue, et on ne dit pas cécité de la vue. De plus, tous les relatifs se disent relativement à des réciproques[3], de sorte que si la cécité faisait partie des relatifs, son corrélatif fournirait le réciproque. Mais il n'y a pas de réciproque, puisque la vue n'est pas dite vue de la cécité.

[B.3.3. *Comparaison avec l'opposition des contraires*]

Et ce n'est pas non plus à la façon des contraires que s'opposent les choses qui expriment la privation et l'état. C'est évident d'après ce qui suit. En effet, s'il s'agit de contraires qui n'ont aucun intermédiaire, il faut nécessairement que l'un ou l'autre d'entre eux appartienne toujours aux sujets dans lesquels ils résident naturellement ou auxquels ils sont imputés. Car, on l'a vu[4], n'ont aucun intermédiaire les contraires dont il est nécessaire que l'un

1. Voir aux Notes complémentaires, p. 146.
2. Cf. 6 a 36-37 et 11 b 24-25.
3. Cf. 6 b 28.
4. Cf. 11 b 38-12 a 9.

λόγος ἐστὶ καταφατικὸς καὶ ἡ ἀπόφασις λόγος ἀποφατικός, τῶν δὲ ὑπὸ τὴν κατάφασιν ἢ ἀπόφασιν οὐδέν ἐστι λόγος· λέγεται δὲ καὶ ταῦτα ἀντικεῖσθαι ἀλλήλοις ὡς κατάφασις καὶ ἀπόφασις· καὶ γὰρ ἐπὶ τούτων ὁ τρόπος τῆς ἀντιθέσεως ὁ αὐτός· ὡς γάρ ποτε ἡ κατάφασις πρὸς τὴν ἀπόφασιν ἀντίκειται, οἷον τὸ κάθηται τῷ οὐ κάθηται, οὕτω καὶ τὸ ὑφ' ἑκάτερον πρᾶγμα ἀντίκειται, τὸ καθῆσθαι τῷ μὴ καθῆσθαι.

Ὅτι δὲ ἡ στέρησις καὶ ἡ ἕξις οὐκ ἀντίκειται ὡς τὰ πρός τι, φανερόν· οὐ γὰρ λέγεται αὐτὸ ὅπερ ἐστὶ τοῦ ἀντικειμένου· ἡ γὰρ ὄψις οὐκ ἔστι τυφλότητος ὄψις, οὐδ' ἄλλως οὐδαμῶς πρὸς αὐτὸ λέγεται· ὡσαύτως δὲ οὐδὲ ἡ τυφλότης λέγοιτ' ἂν τυφλότης ὄψεως, ἀλλὰ στέρησις μὲν ὄψεως ἡ τυφλότης λέγεται, τυφλότης δὲ ὄψεως οὐ λέγεται· ἔτι τὰ πρός τι πάντα πρὸς ἀντιστρέφοντα λέγεται, ὥστε καὶ ἡ τυφλότης εἴπερ ἦν τῶν πρός τι, ἀντέστρεφεν ἂν κἀκεῖνο πρὸς ὃ λέγεται· ἀλλ' οὐκ ἀντιστρέφει· οὐ γὰρ λέγεται ἡ ὄψις τυφλότητος ὄψις.

Ὅτι δὲ οὐδ' ὡς τὰ ἐναντία ἀντίκειται τὰ κατὰ στέρησιν καὶ ἕξιν λεγόμενα ἐκ τῶνδε δῆλον· τῶν μὲν γὰρ ἐναντίων, ὧν μηδὲν ἔστιν ἀνὰ μέσον, ἀναγκαῖον, ἐν οἷς πέφυκε γίγνεσθαι ἢ ὧν κατηγορεῖται, θάτερον αὐτῶν ὑπάρχειν ἀεί·

TEST. 12 b 24 : cf. SIMPL., *In Phys.* (229 b 23), p. 908, 2-5.

9 ἢ ChEmnuΛΔ : καὶ ABdV ‖ οὐδέν A^{2}BC^{2}hmnΛΔ : οὐδείς AdCEuV ‖ 10 post λόγος (codd. Λ) add. ἀλλὰ πρᾶγμα n ‖ 13 ἀντίκειται om. Δ ‖ τῷ ABdChEm^{1} (supra scr.) uVΔL^{s} : τὸ m πρὸς τὸ n καὶ **O** om. ΛL^{o} [u. adn. 135] ‖ 14 ἀντίκειται ABdChEmnΛΔL^{s} : ἀντίκειται οἷον uV ‖ τῷ ABdChEuVΔL^{s} : τινα πρὸς τὸ n τινα τῷ m καὶ Λ (?) ἢ **O** [u. adn. 136] ‖ 16 δὲ ABdEmnuVΔL^{s}L^{a}L^{f}L^{d} : δὲ καὶ Ch ‖ στέρησις... ἕξις ABdChEuVΛΔL^{s}L^{a}L^{f}L^{d} : ἕξις... στέρησις mn ‖ 17 αὐτὸ ὅπερ ABdC^{1} (siue C^{2}) hEmnΛΔ : τὸ αὐτὸ ὅπερ C αὐτὰ ἅπερ uV ‖ 20 λέγοιτ' ἂν AdnL^{a}L^{f} (cod. C) : λέγοιτο ἂν BCh λέγεται EuVΛΔL^{f} (codd. Fa) om. m ‖ 21 τυφλότης^{2} — λέγεται : om. ΛΔ ‖ 25 ὄψις codd. L^{s}**O** : om. ΛΔ ‖ 27 καὶ ἕξιν λεγόμενα codd. Λ (?) ΔL^{s}L^{f}L^{o}L^{d} : λεγόμενα καὶ ἕξιν Minio-Paluello [u. adn. 136].

ou l'autre appartienne au sujet susceptible de les recevoir : ainsi, dans les cas de la maladie et de la santé ou de l'impair et du pair. S'il s'agit, en revanche, de ceux qui ont un intermédiaire, ce n'est jamais une nécessité que l'un ou l'autre appartienne toujours au sujet. En effet, il n'y a pas de nécessité que soit blanc ou noir tout sujet susceptible de l'être, ni qu'il soit froid ou chaud, puisque rien ne l'empêche d'avoir une détermination intermédiaire entre ces extrêmes[1]. Et, de plus, on l'a vu, ont encore un intermédiaire les contraires dont il n'est pas nécessaire que l'un ou l'autre appartienne au sujet susceptible de les recevoir, à moins qu'il ne s'agisse de sujets auxquels un seul appartient naturellement : ainsi, au feu, le fait d'être chaud et à la neige, le fait d'être blanche[2]. Dans ces cas, du reste, le sujet doit nécessairement avoir l'un ou l'autre de façon déterminée et non pas n'importe lequel indifféremment, car il est impossible que le feu soit froid et que la neige soit noire. De sorte qu'effectivement, pour tout sujet susceptible de les recevoir, il n'y a
13a pas nécessité que l'un ou l'autre des contraires | lui appartienne. Mais c'est une nécessité uniquement pour ceux auxquels un seul appartient naturellement, et, pour eux, il faut que ce soit uniquement l'un, de façon déterminée, et non pas n'importe lequel indifféremment[3].

Or, dans le cas de la privation et de l'état, aucune des deux nécessités qu'on vient de mentionner n'est vraie. D'une part, en effet, il n'est pas toujours nécessaire que le sujet susceptible de les recevoir ait l'un ou l'autre d'entre eux, car celui qui n'a pas encore naturellement la vue n'est dit ni aveugle, ni voyant. De sorte qu'ils ne peuvent faire partie de ce genre de contraires qui n'ont aucun intermédiaire[4]. Mais ils ne font pas non plus partie de ceux qui ont un intermédiaire, car il est nécessaire qu'à un certain moment, tout sujet susceptible de les recevoir ait l'un ou l'autre d'entre eux. En effet, dès

1. Cf. 12 a 9-20.

2-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 146.

τούτων γὰρ οὐδὲν ἦν ἀνὰ μέσον, ὧν θάτερον ἀναγκαῖον ἦν τῷ δεκτικῷ ὑπάρχειν, οἷον ἐπὶ νόσου καὶ ὑγιείας καὶ περιττοῦ καὶ ἀρτίου· ὧν δὲ ἔστι τι ἀνὰ μέσον, οὐδέποτε ἀνάγκη παντὶ ὑπάρχειν θάτερον· οὔτε γὰρ λευκὸν ἢ μέλαν ἀνάγκη πᾶν εἶναι τὸ δεκτικόν, οὔτε ψυχρὸν ἢ θερμόν· τούτων γὰρ ἀνὰ μέσον τι οὐδὲν κωλύει ὑπάρχειν. Ἔτι δὲ καὶ τούτων ἦν τι ἀνὰ μέσον ὧν μὴ ἀναγκαῖον ἦν θάτερον ὑπάρχειν τῷ δεκτικῷ, εἰ μὴ οἷς φύσει τὸ ἓν ὑπάρχει, οἷον τῷ πυρὶ τὸ θερμῷ εἶναι καὶ τῇ χιόνι τὸ λευκῇ· ἐπὶ δὲ τούτων ἀφωρισμένως ἀναγκαῖον θάτερον ὑπάρχειν, καὶ οὐχ ὁπότερον ἔτυχεν· οὐ γὰρ ἐνδέχεται τὸ πῦρ ψυχρὸν εἶναι οὐδὲ τὴν χιόνα μέλαιναν· ὥστε παντὶ μὲν οὐκ ἀνάγκη
[13a] τῷ δεκτικῷ θάτερον αὐτῶν ὑπάρχειν, ἀλλὰ μόνον οἷς φύσει τὸ ἓν ὑπάρχει, καὶ τούτοις ἀφωρισμένως τὸ ἓν καὶ οὐχ ὁπότερον ἔτυχεν.

Ἐπὶ δὲ τῆς στερήσεως καὶ τῆς ἕξεως οὐδέτερον τῶν εἰρημένων ἀληθές· οὐδὲ γὰρ ἀεὶ τῷ δεκτικῷ ἀναγκαῖον θάτερον αὐτῶν ὑπάρχειν· τὸ γὰρ μήπω πεφυκὸς ὄψιν ἔχειν οὔτε τυφλὸν οὔτε ὄψιν ἔχον λέγεται, ὥστε οὐκ ἂν εἴη ταῦτα τῶν τοιούτων ἐναντίων ὧν μηδὲν ἔστιν ἀνὰ μέσον· ἀλλ' οὐδὲ ὧν τι ἔστιν ἀνὰ μέσον· ἀναγκαῖον γάρ ποτε παντὶ

TEST. 12 b 31 : cf. PLOT., VI, 3, 20. 19-20 || 12 b 34-35 : cf. PLOT., VI, 3, 20. 13-14.

30 ἀναγκαῖον ἦν ChEmnuVΔ : ἦν ἀν. ABd || 34 ψυχρὸν ἢ θερμόν muVΛ : θ. ἢ ψ. n θ. καὶ ψ. S θ. οὔτε ψ. ABdEΛΔ ψ. οὔτε θ. Ch [u. adn. 137] || 37 ὑπάρχει ABdChEuVL^f : ὑπάρχειν mn ? (corr. n^2) Λ ὑπάρχοι Δ || οἷον ABdChnuVΛ : οἷον φύσει Emn^2 (in marg.) Δ || 41 τὴν χιόνα : τῇ χιόνι E (corr. E^1) || 41-13 a 1 παντὶ... τῷ δεκτικῷ codd. : πᾶσι... τοῖς δεκτικοῖς Λ (?).

13 a 1 μόνον codd. Δ : μόνοις n^{r}Λ (?) (*solis*) || 2 καὶ οὐχ om. Δ || 6 ἔχον codd. Λ^{fi} : ἔχειν Λ^{e}Δ [u. adn. 138] || 6 -10 ὥστε — ῥηθήσεται : om. Λ (siue Boethius) || 7 ταῦτα ABChEmn^{r}Δ : τὰ τοιαῦτα uV ταῦτα τὰ ὡς στέρησιν καὶ ἕξιν ἀντικείμενα d || μηδέν Emn^{r}u V : οὐδέν ABdCh [u. adn. 139] || 8 ἔστιν ChEn^{r}uVL^a (cod. F) L^f (codd. Fa) : post ἀνὰ μέσον transp. ABdmΔL^f (cod. C) om. L^a (cod. M) || ποτε AB^{2}d^2 (in interl.) C^2 (in interl.) hEmn^{r}uV : om. BdC.

l'instant où il est naturel d'avoir la vue, le sujet, à ce moment-là, sera dit ou bien aveugle ou bien voyant. Et il n'aura pas de façon déterminée l'une ou l'autre de ces appellations, mais n'importe laquelle des deux indifféremment, puisqu'il n'est pas nécessaire ou qu'il soit aveugle ou qu'il soit voyant, mais qu'il soit l'un ou l'autre indifféremment. En revanche, on l'a vu, dans le cas des contraires qui ont un intermédiaire, il n'est jamais nécessaire que l'un ou l'autre appartienne à chaque sujet, sauf pour certains sujets, et pour ceux-là, il faut que ce soit un seul contraire de façon déterminée[1]. Il est clair par conséquent que, d'une manière comme de l'autre, les opposés qui expriment la privation et l'état ne s'opposent pas à la façon des contraires[2].

De plus, dans le cas des contraires, étant donné le sujet capable de les recevoir, il est possible que se produise un changement dans les deux sens, sauf pour un sujet à qui un seul appartient naturellement, comme au feu, le fait d'être chaud. En effet, celui qui est sain peut devenir malade, celui qui est blanc devenir noir et celui qui est froid devenir chaud. Au fond, même d'excellent, on peut devenir vilain et de vilain excellent, car le vilain qu'on amène à des conduites et des propos meilleurs peut, ne serait-ce même que faiblement, faire un progrès sur la voie de l'amélioration. Or, s'il a fait une fois un progrès, même faible, il est évident qu'il peut, sinon changer complètement, du moins faire un très grand progrès. Il devient, en effet, toujours plus facile de le pousser à la vertu, pour peu qu'il ait accompli un progrès quelconque depuis le départ, de sorte qu'il en accomplira vraisembla-

1-2. Voir aux Notes complémentaires, p. 147.

τῷ δεκτικῷ θάτερον αὐτῶν ὑπάρχειν· ὅταν γὰρ ἤδη πεφυκὸς ᾖ ὄψιν ἔχειν, τότε ἢ τυφλὸν ἢ ὄψιν ἔχον ῥηθήσεται, καὶ τούτων οὐκ ἀφωρισμένως θάτερον, ἀλλ' ὁπότερον ἔτυχεν· οὐ γὰρ ἀναγκαῖον ἢ τυφλὸν ἢ ὄψιν ἔχον εἶναι, ἀλλ' ὁπότερον ἔτυχεν· ἐπὶ δέ γε τῶν ἐναντίων, ὧν ἔστι τι ἀνὰ μέσον, οὐδέποτε ἀναγκαῖον ἦν παντὶ θάτερον ὑπάρχειν, ἀλλά τισιν, καὶ τούτοις ἀφωρισμένως τὸ ἕν. Ὥστε δῆλον ὅτι κατ' οὐδέτερον τῶν τρόπων ὡς τὰ ἐναντία ἀντίκειται τὰ κατὰ στέρησιν καὶ ἕξιν ἀντικείμενα.

Ἔτι ἐπὶ μὲν τῶν ἐναντίων ὑπάρχοντος τοῦ δεκτικοῦ δυνατὸν εἰς ἄλληλα μεταβολὴν γενέσθαι, εἰ μή τινι φύσει τὸ ἓν ὑπάρχει, οἷον τῷ πυρὶ τὸ θερμῷ εἶναι· καὶ γὰρ τὸ ὑγιαῖνον δυνατὸν νοσῆσαι καὶ τὸ λευκὸν μέλαν γενέσθαι καὶ τὸ ψυχρὸν θερμόν, καὶ ἐκ σπουδαίου γε φαῦλον καὶ ἐκ φαύλου σπουδαῖον δυνατὸν γενέσθαι· ὁ γὰρ φαῦλος εἰς βελτίους διατριβὰς ἀγόμενος καὶ λόγους κἂν μικρόν γέ τι ἐπιδοίη εἰς τὸ βελτίων εἶναι· ἐὰν δὲ ἅπαξ κἂν μικρὰν ἐπίδοσιν λάβῃ, φανερὸν ὅτι ἢ τελέως ἂν μεταβάλοι ἢ πάνυ πολλὴν

10 ὄψιν ἔχειν ABdmΔ : ὄψιν ἔχον E ἔχειν ὄψιν Chn^{r}uV || ὄψιν ἔχον ABdEmu : ἔχον ὄψιν Chn^{r}V ὄψιν ἔχειν Δ [u. adn. 140] || 12 ὄψιν ἔχον dC (?) hmn^{r}L^{f} : ἔχον ὄψιν ABuV ὄψιν ἔχειν Δ || εἶναι ABdCmn^{r}uVΛL^{f} : ῥηθήσεται C^{2}h λέγεσθαι Δ || 12-13 ὁπότερον ABdChmn^{r}ΔL^{f} : ὅπερ uV || 13 τι ἀνὰ μέσον ChmuVΔ : ἀνὰ μέσον τι n^{r} ἀνὰ μέσον ABdE [u. adn. 141] || 15 ἕν ABdChEmn^{r}ΛΔ : ἓν καὶ οὐχ ὁπότερον ἔτυχεν uV || ὅτι ABdChEmn^{r}ΛΔ : om. uV || 18 ὑπάρχοντος codd. ΔL^{f}SF : ὄντος BΛ (?) || 19 γενέσθαι ABd ChEmuΔL^{f}L^{o} : γίγνεσθαι n^{r}VS || 20 τὸ^{2} AB^{2}h^{2}En^{r2}Δ : τῷ mn^{r} om. BdChuV || εἶναι ABdmn^{r}uVΛΔ : ὑπάρχειν Ch εἶναι καὶ τῇ χιόνι ψυχρὰν E εἶναι καὶ τῷ χιόνι τὸ λευκῷ εἶναι n^{r2} (in marg.) h^{2} (in marg.) || 22 γε ABdChuV : δὲ Emn^{r}L^{f} (cod. C) τε L^{f} (codd. Fa) || 23 δυνατὸν γενέσθαι ABdChEmn^{r}ΛΔL^{f} : om. uV || 24 τι ABEmn^{r} uVΔS : τοι dCh || 25 βελτίων AB^{2}dChEmn^{r2}uV : βελτίω B βέλτιον n^{r} add. γρ. εἰς τὸ βελτίον ἐστίν in marg. V^{1} [u. adn. 142] || κἂν A (?) Bdm : om. ChEn^{r}uVΔ ἄν τε γὰρ A^{2} || 26 λάβῃ : λάβοι u || φανερὸν ABdEn^{r}uVΔ : φανερόν ἐστι ChΛ (?) || μεταβάλοι ABdChuVS : μεταβάλλοι n^{r} μεταβάλῃ E || post πολλὴν (codd.) add. ἂν n^{r} [u. adn. 144].

blement encore un plus grand. Et celui-ci, qui se répète toujours, finit par l'installer complètement dans l'état contraire, sauf à se trouver pressé par le temps[1]. En revanche, dans le cas de la privation et de l'état, pour sûr, il est impossible que se produise un changement dans les deux sens. Car si de l'état vers la privation, un changement se produit, par contre de la privation vers l'état, c'est impossible. En effet, devenu aveugle, on ne recouvre pas de nouveau la vue ; quand on est chauve, on ne devient pas à nouveau chevelu et quand on est édenté, on n'a pas de dents qui poussent[2].

[B.4. *Propriétés des opposés que sont l'affirmation et la négation*]

Par ailleurs, toutes les choses qui s'opposent à la façon
13b de l'affirmation et de la négation, de toute | évidence, ne s'opposent selon aucun des modes qu'on vient de mentionner. Ce sont, en effet, les seuls cas où, nécessairement, il y a toujours l'une d'elles qui est vraie et l'autre fausse[3]. Car, dans le cas des contraires, il n'est pas tou-

1. Cette insistance à démontrer la possibilité de changer radicalement d'état tient compte de l'idée que l'état se distingue précisément de la disposition par son caractère inébranlable (cf. *supra*, 8 b 29-34) : fruit de longues habitudes, l'état devient comme une seconde nature (cf. *Éth. à Nicom.*, VII, 11, 1152 a 30-33). Le passage du vice à la vertu est envisagé, plutôt que celui de la vertu au vice, parce que sans doute, il peut être facilité ouvertement par le secours d'autrui, en ce compris le secours de la loi, qui condamne le vice. Donc, la réciproque est probablement moins facilement envisageable, vu la résistance que la loi et les coutumes opposent à la dégradation vers le vice.

2. Ces exemples, empruntés aux phénomènes de vieillissement, illustrent la privation d'un état antérieur. Dans la *Physique*, en revanche, la privation en général, qui s'oppose à la forme (cf. I, 7, 190 b 14-16), est le non-être en soi, à partir duquel s'engendre la forme ultérieure d'un sujet (8, 191 b 15-16) ; dans cette perspective, le passage de la privation à l'état est donc le changement qui rend compte de l'acquisition de la vue, des cheveux et des dents par celui qui, ultérieurement, peut devenir aveugle, chauve et édenté.

3. Voir aux Notes complémentaires, p. 147-148.

ἐπίδοσιν λάβοι· ἀεὶ γὰρ εὐκινητότερος πρὸς ἀρετὴν γίγνεται, κἂν ἡντινοῦν ἐπίδοσιν εἰληφὼς ἐξ ἀρχῆς ᾖ, ὥστε καὶ πλείω εἰκὸς ἐπίδοσιν αὐτὸν λαμβάνειν· καὶ τοῦτο ἀεὶ γιγνόμενον τελείως εἰς τὴν ἐναντίαν ἕξιν ἀποκαθίστησιν, ἐάνπερ μὴ χρόνῳ ἐξείργηται. Ἐπὶ δέ γε τῆς στερήσεως καὶ τῆς ἕξεως ἀδύνατον εἰς ἄλληλα μεταβολὴν γενέσθαι· ἀπὸ μὲν γὰρ τῆς ἕξεως ἐπὶ τὴν στέρησιν γίγνεται μεταβολή, ἀπὸ δὲ τῆς στερήσεως ἐπὶ τὴν ἕξιν ἀδύνατον· οὔτε γὰρ τυφλὸς γενόμενός τις πάλιν ἀνέβλεψεν, οὔτε φαλακρὸς ὢν πάλιν κομήτης ἐγένετο, οὔτε νωδὸς ὢν ὀδόντας ἔφυσεν.

Ὅσα δὲ ὡς κατάφασις καὶ ἀπόφασις ἀντίκειται,
[13b] **φανερὸν ὅτι κατ' οὐδένα τῶν εἰρημένων τρόπων ἀντίκειται· ἐπὶ μόνων γὰρ τούτων ἀναγκαῖον ἀεὶ τὸ μὲν ἀληθὲς τὸ δὲ ψεῦδος αὐτῶν εἶναι. Οὔτε γὰρ ἐπὶ τῶν ἐναντίων ἀναγκαῖον ἀεὶ θάτερον μὲν ἀληθὲς εἶναι θάτερον δὲ ψεῦδος, οὔτε ἐπὶ τῶν**

TEST. 13 a 31-36 Ἐπὶ δέ γε — ὀδόντας ἔφυσεν : SIMPL., *In Phys.* (189 b 32), p. 211, 34-212, 3 ; cf. PHILOP., *In De an.* (405 b 31), p. 94, 11-12 ; AMM., *In De interpr.* (19 b 31), p. 163, 20-21 ‖ 13 a 37-b 3 Ὅσα δὲ — αὐτῶν εἶναι : AMM., *In De interpr.* (17 b 26), p. 121, 20-23 et 31.

28 ἐπίδοσιν : μεταβολὴν ? Λ (*mutationem*) ‖ εἰληφὼς ἐξ ἀρχῆς ᾖ ABdEuVΔ : εἰληφὼς ᾖ ἐξ ἀρχῆς n[r] εἰληφὼς ἐξ ἀρχῆς m ἐξ ἀρχῆς εἰληφὼς Ch ‖ 29 εἰκὸς ABdChmn[r]Δ : post ὥστε (u. 28) transp. uV post ἐπίδοσιν transp. E ‖ αὐτὸν ABdChEn[r2] (in interl.) uVΛ : om. mn[r]Δ [u. adn. 145] ‖ ἀεὶ ABdEmn[r]uVΛ ? (*saepius*) ΔL[f] : om. Ch (rest. in interl. h[2]) ‖ 31 στερήσεως... ἕξεως EmnuVΛ Simpl. (In Ph.) : ἕξεως... στερήσεως ABdChΔS ‖ 32 γενέσθαι ABd ChEmΔ : γίγνεσθαι nuVΛ (?) S Simpl. (In Ph.) ‖ 33 τὴν ABd EmnuVΔ Simpl. (In Ph.) : om. ChA ‖ γίγνεται μεταβολή ABdEmnuV Simpl. (In Ph.) : ante ἐπὶ transp. Ch ‖ 35 τις ABdEnuVΛΔL[f] Simpl. (In Ph.) : post γὰρ (u. 34) transp. Ch οὐδεὶς mΔ (cod. A) ‖ ἀνέβλεψεν ABdChEuVΔ (?) L[f]A (cod. F) : ἀναβλέψῃ A (cod. M) Simpl. (In Ph.) ἔβλεψεν mn [u. adn. 146] ‖ post φαλακρὸς add. τις Δ ‖ πάλιν ABdChEuVΛ Simpl. (In Ph.) : om. mnΔ [u. adn. 147] ‖ 36 ὢν ABdChmuVΛΔL[s] : ὢν πάλιν En Simpl. (In Ph.).

13 b 2 μόνων γὰρ ChEmnuVAF : γ. μ. ABdΔ (?) ‖ 4 ἀεὶ om. Δ.

jours nécessaire que l'un ou l'autre soit vrai et l'un ou l'autre faux, ni dans le cas des relatifs, ni dans le cas de l'état et de la privation. Ainsi, la santé et la maladie sont des contraires et, pourtant, aucune de ces deux choses n'est ni vraie ni fausse. De même encore, le double et le demi, de leur côté, s'opposent à la façon des relatifs, et aucun des deux n'est ni vrai, ni faux. Et assurément, pas davantage les opposés qui expriment la privation et l'état, comme la vue et la cécité. Globalement, d'ailleurs, aucune des choses qui se disent sans la moindre connexion n'est ni vraie ni fausse. Or toutes celles qu'on vient de mentionner se disent sans connexion.

Mais justement, il semblerait que ce genre de trait se rencontre surtout dans le cas des contraires dits en connexion, puisque l'énoncé « Socrate est sain »[1] est contraire à l'énoncé « Socrate est malade »[2]. Et pourtant, même dans ces cas-là, il ne faut pas nécessairement toujours que l'un soit vrai et l'autre faux. Si, en effet, Socrate existe, l'un sera vrai et l'autre faux, mais s'il n'existe pas, les deux seront faux, car ni l'énoncé « Socrate est malade », ni l'énoncé « il est sain », ne sont vrais si Socrate lui-même n'existe pas du tout[3].

D'autre part, dans le cas de la privation et de l'état, s'il n'existe pas du tout, aucun des deux énoncés n'est vrai, mais s'il existe, l'un des deux ne sera pas toujours vrai. En effet, l'énoncé « Socrate a la vue » s'oppose à l'énoncé « Socrate est aveugle » à la façon de la privation et de l'état[4]. Pourtant, même si Socrate existe, il n'est pas nécessaire que l'un ou l'autre soit vrai ou faux, car lorsqu'il n'est pas encore naturel qu'il ait la vue, les deux sont faux[5]. Et si Socrate n'existe pas du tout, dans ces conditions encore les deux sont faux, et quand on dit qu'il a la vue et quand on dit qu'il est aveugle[6]. En

1-2, 5-6. Voir aux Notes complémentaires, p. 148.

3. L'attribution d'un être inhérent à un sujet déterminé (cf. 1 a 24-25), pour être vraie, exige en effet l'existence du sujet auquel cet être est inhérent.

4. Cela a été expliqué plus haut, 12 b 1-5.

πρός τι, οὔτε ἐπὶ τῆς ἕξεως καὶ τῆς στερήσεως· οἷον ἡ ὑγίεια καὶ ἡ νόσος ἐναντία, καὶ οὐδέτερόν γε οὔτε ἀληθὲς οὔτε ψεῦδός ἐστιν· ὡσαύτως δὲ καὶ τὸ διπλάσιον καὶ τὸ ἥμισυ ὡς τὰ πρός τι ἀντίκειται, καὶ οὐκ ἔστιν αὐτῶν οὐδέτερον οὔτε ἀληθὲς οὔτε ψεῦδος· οὐδέ γε τὰ κατὰ στέρησιν καὶ ἕξιν, οἷον ἡ ὄψις καὶ ἡ τυφλότης· ὅλως δὲ τῶν κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγομένων οὐδὲν οὔτε ἀληθὲς οὔτε ψεῦδός ἐστιν· πάντα δὲ τὰ εἰρημένα ἄνευ συμπλοκῆς λέγεται.

Οὐ μὴν ἀλλὰ μάλιστα ἂν δόξειεν τὸ τοιοῦτο συμβαίνειν ἐπὶ τῶν κατὰ συμπλοκὴν ἐναντίων λεγομένων· τὸ γὰρ ὑγιαίνειν Σωκράτη τῷ νοσεῖν Σωκράτη ἐναντίον ἐστίν· ἀλλ' οὐδ' ἐπὶ τούτων ἀναγκαῖον ἀεὶ θάτερον μὲν ἀληθὲς θάτερον δὲ ψεῦδος εἶναι· ὄντος μὲν γὰρ Σωκράτους ἔσται τὸ μὲν ἀληθὲς τὸ δὲ ψεῦδος, μὴ ὄντος δὲ ἀμφότερα ψευδῆ· οὔτε γὰρ τὸ νοσεῖν Σωκράτη οὔτε τὸ ὑγιαίνειν ἐστὶν ἀληθὲς αὐτοῦ μὴ ὄντος ὅλως τοῦ Σωκράτους.

Ἐπὶ δὲ τῆς στερήσεως καὶ τῆς ἕξεως μὴ ὄντος τε ὅλως οὐδέτερον ἀληθές, ὄντος δὲ οὐκ ἀεὶ θάτερον ἀληθές· τὸ γὰρ ὄψιν ἔχειν Σωκράτη τῷ τυφλὸν εἶναι Σωκράτη ἀντίκειται ὡς στέρησις καὶ ἕξις, καὶ ὄντος γε οὐκ ἀναγκαῖον θάτερον ἀληθὲς εἶναι ἢ ψεῦδος· ὅτε γὰρ μήπω

5 καὶ τῆς ABCΔ : οὔτε ἐπὶ τῆς E καὶ ΘhmnuV [u. adn. 148] || ἡ ABdChuVΔ : om. Emn [u. adn. 149] || 6 ἡ ABdChuVΔ : om. Emn [u. adn. 149] || 9 ἕξιν ABdChEmΛΔ : ἕξιν λεγόμενα nuV || 9-10 ἡ ὄψις καὶ ἡ τυφλότης ABdEmnuVΛΔ : ἡ τ. κ. (ἡ h[2]) ὄ. Ch || 12-13 ἂν δόξειεν ABdChEmuVL[f] : δ. ἂν nS [u. adn. 150] || 13 ἐπὶ ABdChEmnΛΔL[f]S : καὶ ἐπὶ uV || 13-14 ἐναντίων codd. L[f] : om. Λ post λεγομένων transp. S || 15 ἀεὶ ABdChmnΛΔ : om. uV post θάτερον[1] (u. 16) transp. E || 16 εἶναι ABdEmnΔ : ante θάτερον[2] transp. Chu V || 18 Σωκράτη ABdChEmnΔ (codd. nonnulli) : om. uVΛ Σωκράτης Δ (cod. A) || 19 ὑγιαίνειν ἐστὶν ABdChΔ (codd. nonnulli) : ὑγιαίνειν mnuV ὑγιαίνει Δ (cod. A) [u. adn. 151] || 20 τε AdChE (?) : γε mn μὲν BuV μέν τε h[2] [u. adn. 152] || ὅλως ABdChEmn : om. uVΛ || 21 δὲ ABdh[2]EnuV : τε Ch τε γὰρ m || θάτερον AdChEm nuΛ : om. ΠB (rest. in marg. B[2]) ἕτερον V || ἀληθές[2] ΠAdmΛ : ἀληθές, θάτερον δὲ ψεῦδος BChEnuVΔ.

revanche, dans le cas de l'affirmation et de la négation, de toute façon, qu'il existe ou qu'il n'existe pas, l'un des deux énoncé sera faux et l'autre vrai. En effet, prenons l'énoncé « Socrate est malade » et l'énoncé « Socrate n'est pas malade » : si le sujet existe, il est évident que l'un des deux est vrai ou faux, et, s'il n'existe pas, pareillement, car « il est malade » est faux s'il n'existe pas, tandis qu'« il n'est pas malade » est vrai[1]. Par conséquent, le fait que toujours l'un ou l'autre des deux est vrai ou faux, ne sera le propre que des seules choses qui s'opposent à la façon de l'affirmation et de la négation[2].

[B.5. *Autres propriétés des contraires*]

11. Par ailleurs, le contraire de bon, certes, c'est de toute nécessité mauvais. C'est, du reste, ce que montre l'induction fondée sur le particulier : ainsi, le contraire
14a de santé, c'est maladie, | de justice, injustice, de courage, lâcheté, et on fait encore le même constat dans les autres cas particuliers[3]. Mais le contraire de mauvais, c'est tantôt bon, tantôt mauvais, car le défaut, qui est un mal, a pour contraire l'excès, qui est un mal. Et, pareillement encore, le milieu, qui est contraire à chacun des deux, est un bien[4]. Cependant, rares sont les cas où l'on peut observer une chose de ce genre et, dans la grande majorité des cas, le mal a toujours pour contraire le bien[5].

1-2, 5. Voir aux Notes complémentaires, p. 149.

3. Cf. 11 b 21 ; 12 a 4 ; a 24-25 ; b 1. Sur santé et maladie, voir cependant *Top.*, IV, 3, 123 b 35-37 : « telle maladie n'est le contraire de rien : ainsi, la fièvre, l'ophtalmie et chacune des autres maladies particulières ».

4. Cf. *Top.*, IV, 3, 123 b 27-30 : « le défaut et l'excès sont dans le même genre ; tous les deux sont, en effet, dans le mal ; cependant le mesuré, qui est leur intermédiaire, n'est pas dans le mal mais dans le bien ».

πέφυκεν ἔχειν, ἀμφότερα ψευδῆ· μὴ ὄντος τε ὅλως τοῦ Σωκράτους καὶ οὕτω ψευδῆ ἀμφότερα, καὶ τὸ ὄψιν αὐτὸν ἔχειν καὶ τὸ τυφλὸν αὐτὸν εἶναι. Ἐπὶ δέ γε τῆς καταφάσεως καὶ τῆς ἀποφάσεως ἀεί, ἐάν τε ᾖ ἐάν τε μὴ ᾖ, τὸ ἕτερον ἔσται ψεῦδος καὶ τὸ ἕτερον ἀληθές· τὸ γὰρ νοσεῖν Σωκράτη καὶ τὸ μὴ νοσεῖν Σωκράτη, ὄντος τε αὐτοῦ φανερὸν ὅτι τὸ ἕτερον αὐτῶν ἀληθὲς ἢ ψεῦδος, καὶ μὴ ὄντος ὁμοίως· τὸ μὲν γὰρ νοσεῖν μὴ ὄντος ψεῦδος, τὸ δὲ μὴ νοσεῖν ἀληθές· ὥστε ἐπὶ μόνων τούτων ἴδιον ἂν εἴη τὸ ἀεὶ θάτερον αὐτῶν ἀληθὲς ἢ ψεῦδος εἶναι, ὅσα ὡς κατάφασις καὶ ἀπόφασις ἀντίκειται.

11. **Ἐναντίον δέ ἐστιν ἀγαθῷ μὲν ἐξ ἀνάγκης κακόν (τοῦτο δὲ δῆλον τῇ καθ' ἕκαστον ἐπαγωγῇ, οἷον ὑγιείᾳ νόσος καὶ** [14a] **δικαιοσύνῃ ἀδικία καὶ ἀνδρείᾳ δειλία, ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων), κακῷ δὲ ὁτὲ μὲν ἀγαθὸν ἐναντίον, ὁτὲ δὲ κακόν· τῇ γὰρ ἐνδείᾳ κακῷ ὄντι ἡ ὑπερβολὴ ἐναντίον κακὸν ὄν· ὁμοίως δὲ καὶ ἡ μεσότης ἐναντία ἑκατέρῳ οὖσα ἀγαθόν. Ἐπ' ὀλίγων δ' ἂν τὸ τοιοῦτον ἴδοι τις, ἐπὶ δὲ τῶν πλείστων ἀεὶ τῷ κακῷ τὸ ἀγαθὸν ἐναντίον ἐστίν.**

TEST. 13 b 27-29 : cf. AMM., *In De interpr.* (17 b 37), p. 122, 3-5.

25 ἔχειν **Π** (?) ABdChEmnΛ[e]Δ : om. VΛ[ft] ante μήπω (u. 24) transp. u ἔχειν ὄψιν **S** || τε ABdChEmu : δὲ nΛ δὴ V [u. adn. 152] || 26 αὐτὸν ΠChEnuVΛΔ : om. ABdm || 27 τὸ ABdEmnuVΔ : om. Ch || αὐτὸν ABdhuVΛΔ : om. CEmn [u. adn. 153] || 28 τὸ ABdChEmuV : τὸ μὲν n [u. adn. 154] || 29 καὶ τὸ ABdCh : τὸ δὲ EmnuV [u. adn. 154] || ἕτερον ABdChEmnΔ : ἕτερον ἔσται uV || τὸ[2] ABdCh EmnΔ : τῷ uV || 30 Σωκράτη om. Δ || τε ABdChEmnΔ : om. uV || 31 ἢ ABdEmuVΛΔ : τὸ δὲ ἕτερον Chn || ψεῦδος ABdChEuVΔ : ψ. ἔστιν nΛ ψ. ἔσται m || 33 μόνων om. Δ || ἴδιον codd. L[s] : om. Λ || 37-14 a 1 καὶ (add. τῇ ChEuV) δικαιοσύνη ἀδικία ChEnuVΛ'S (? 409) : om. ABd (rest. in marg. d[2]) m fors. recte.

14 a 2 ἐναντίον ABdChmΔ : om. **S** (409.18) ἐναντίον ἐστίν n ἐστιν ἐναντίον EuV**S** (410.17) et post κακὸν transp. **A** (cod. F) [u. adn. 155] || 3 ὄν ABdmnuVΛ : om. Ch (rest. h[2]) **A** ὄν ἐστιν E ἐστὶ et ante κακόν transp. Δ ὂν καὶ θρασύτητι κακῷ ὄντι ἡ ἀνδρεία (δειλία u[2]) ἐναντίον κακὸν ὄν n[2] (in marg.) u[2] (in marg.) || 3-4 ὁμοίως — ἀγαθὸν codd. : om. Λ || 4 ἐναντία ABdChEmnΔ : post ἑκατέρω transp. uV.

De plus, avec les contraires, il ne faut pas nécessairement que, si l'un ou l'autre existe, celui qui reste existe aussi[1]. En effet, si tout le monde est sain, il y aura certes santé, mais non pas maladie. Et pareillement encore, si tout le monde est blanc, il y aura certes blancheur, mais non pas noirceur. De plus, si l'énoncé « Socrate est sain » est contraire à l'énoncé « Socrate est malade »[2], et que les deux contraires ne peuvent appartenir simultanément au même sujet[3], on ne peut admettre que, si l'un des deux contraires existe, celui qui reste existe aussi, car si on a l'énoncé « Socrate est sain », on ne peut avoir l'énoncé « Socrate est malade »[4].

Par ailleurs, il est évident que les contraires mettent encore naturellement en jeu un sujet identique, soit spécifiquement, soit génériquement[5]. En effet, pour leur part, maladie et santé résident dans le corps de l'animal, mais blancheur et noirceur résident simplement dans le corps, alors que justice et injustice résident dans l'âme de l'homme[6].

Il est par ailleurs nécessaire que tous les contraires ou bien se rangent dans le même genre, ou bien dans les genres contraires, ou bien soient eux-mêmes des genres[7]. En effet, pour leur part, blanc et noir se rangent dans le même genre, puisque leur genre, c'est la couleur[8] ; justice et injustice, en revanche, se trouvent dans les genres contraires, puisque le genre de l'une, c'est la vertu et celui de l'autre, le vice[9] ; alors que bon et mauvais ne se rangent pas dans un genre, mais se trouvent être eux-mêmes les genres de certaines choses[10].

1. Entendez : si l'un des contraires appartient à certains sujets, d'autres sujets n'ont pas nécessairement l'autre. Ce genre de proposition n'est pas vrai des opposés à titre de relatifs, les corrélatifs étant (généralement) simultanés (cf. *supra*, 7 b 15 et sqq.).

2. Ce sont les *énoncés* contraires présentés en 13 b 14-15 (dont l'un doit être nécessairement vrai et l'autre faux, si Socrate existe).

3. Principe invoqué expressément en 5 b 39-6 a 1.

4-10. Voir aux Notes complémentaires, p. 149-150.

Ἔτι ἐπὶ τῶν ἐναντίων οὐκ ἀναγκαῖον, ἐὰν θάτερον ᾖ, καὶ τὸ λοιπὸν εἶναι· ὑγιαινόντων γὰρ ἁπάντων ὑγίεια μὲν ἔσται, νόσος δὲ οὔ· ὁμοίως δὲ καὶ λευκῶν ὄντων ἁπάντων λευκότης μὲν ἔσται, μελανία δὲ οὔ. Ἔτι εἰ τὸ Σωκράτη ὑγιαίνειν τῷ Σωκράτη νοσεῖν ἐναντίον ἐστίν, μὴ ἐνδέχεται δὲ ἅμα ἀμφότερα τῷ αὐτῷ ὑπάρχειν, οὐκ ἂν ἐνδέχοιτο τοῦ ἑτέρου τῶν ἐναντίων ὄντος καὶ τὸ λοιπὸν εἶναι· ὄντος γὰρ τοῦ Σωκράτη ὑγιαίνειν οὐκ ἂν εἴη τὸ νοσεῖν Σωκράτη.

Δῆλον δ᾽ ὅτι καὶ περὶ ταὐτὸν ἢ εἴδει ἢ γένει πέφυκε γίγνεσθαι τὰ ἐναντία· νόσος μὲν γὰρ καὶ ὑγίεια ἐν σώματι ζῴου, λευκότης δὲ καὶ μελανία ἁπλῶς ἐν σώματι, δικαιοσύνη δὲ καὶ ἀδικία ἐν ψυχῇ ἀνθρώπου.

Ἀναγκαῖον δὲ πάντα τὰ ἐναντία ἢ ἐν τῷ αὐτῷ γένει εἶναι ἢ ἐν τοῖς ἐναντίοις γένεσιν, ἢ αὐτὰ γένη εἶναι· λευκὸν μὲν γὰρ καὶ μέλαν ἐν τῷ αὐτῷ γένει· χρῶμα γὰρ αὐτῶν τὸ γένος· δικαιοσύνη δὲ καὶ ἀδικία ἐν τοῖς ἐναντίοις γένεσιν· τοῦ μὲν γὰρ ἀρετή, τοῦ δὲ κακία τὸ γένος· ἀγαθὸν δὲ καὶ κακὸν οὐκ ἔστιν ἐν γένει, ἀλλ᾽ αὐτὰ τυγχάνει γένη τινῶν ὄντα.

TEST. 14 a 19-20 τὰ — γένη : ALEX., *In Top* (IV, 3, 123 b 1), p. 324, 24-25 ; *In Top.* (IV, 3, 123 b 8), p. 325, 24-26 ; *In Top.* (VII, 3, 153 a 35-36), p. 505, 22-506, 3 ; PLOT., I, 8, 6. 36-37 || 14 a 23-25 : cf. ALEX., *In Met.* (Δ 10, 1018 a 25), p. 381, 11-12 ; *In Top.* (IV, 3, 123 b 8), p. 325, 26-27.

7 ἐπὶ ABdh²EmΛL^{a}L^{f}S : om. ChnuVL^s δὲ Δ [u. adn. 156] || 13 εἶναι Π (?) ABdEmnuVΛ (?) Δ : ὑπάρχειν Ch || 17 ζῴου BdChuVΛΔ : ζῴου πέφυκε γίγνεσθαι AEmn || 18 ἀνθρώπου ABd ChEmnΔL^s (cod. v) : om. uVΛL^s (plerique codd.) [u. adn. 157] || 19 ἀναγκαῖον BChEuVL^{s}L^f (cod. F) : ἀνάγκη AdmnL^f (codd. Ca) [u. adn. 158] || δὲ codd. ΛL^{s}L^f : δὴ B || 24 ἔστιν ABdEmnΛS : ἔσται ChuV || post γένει (codd. S) add. τινί Λ^e (*aliquo*) siue τινός Λ^{fi} (*alicuius*) add. ἑνί Δ || 25 τινῶν codd. S (415.11) : om. Λ (?) L^{s}S (414.26) || ὄντα codd. L^{s}S : ὄντων εἴδη πολλῶν E postea add. γενῶν· περὶ προτέρου E² post ὄντα add. tit. περὶ (τοῦ h²) προτέρου ABdCh²uVΔ add. περὶ τοῦ προτέρου ποσαχῶς λέγεται n add. *de priore* Λ.

[VII. *L'antérieur*]

[A. *Les quatre modes courants de l'antériorité*]

12. Une chose est dite antérieure à une autre de quatre façons[1]. Premièrement et à titre principal, selon le temps, ce qui fait qu'une chose est dite plus vieille et plus ancienne qu'une autre. C'est, en effet, parce que son temps est plus long qu'elle est dite plus vieille et plus ancienne[2].

Deuxièmement, celle qui n'implique pas, à titre de réciproque, la conséquence d'une existence. Ainsi, un est antérieur à deux parce que, d'une part, lorsque deux existent, il s'ensuit immédiatement que un existe, tandis que, lorsque un existe, il n'est pas nécessaire que deux existent, de sorte qu'à partir de un, ne se tire pas réciproquement la conséquence que le reste existe. Or paraît être antérieur le genre de chose à partir de laquelle ne se tire pas réciproquement la conséquence d'une existence[3].

Et troisièmement, une chose est dite antérieure d'après un certain ordre, comme dans le cas des sciences et des discours. En effet, dans les sciences démonstratives, l'antérieur et le postérieur tiennent à l'ordre, puisque les
14b éléments sont antérieurs aux | propositions géométriques selon l'ordre, comme dans la science des lettres, les éléments sont antérieurs aux syllabes. Et dans le cas des discours, c'est encore pareil, puisque le préambule est antérieur à l'exposition selon l'ordre[4].

1. L'étude de l'antérieur n'est rattachée à ce qui précède par aucune particule de liaison. Elle va de pair avec celle du simultané, qui suit (14 b 24 et sqq.), et est appelée, comme celle du simultané, par différentes considérations émises notamment à propos des relatifs (cf. 7 b 15) et des contraires (cf. 14 a 12). On peut lui comparer *Mét.*, Δ 11 (plus détaillé).

2-4. Voir aux Notes complémentaires, p. 150-152.

12. Πρότερον ἕτερον ἑτέρου λέγεται τετραχῶς· πρῶτον μὲν καὶ κυριώτατα κατὰ τὸν χρόνον, καθ ' ὃ πρεσβύτερον ἕτερον ἑτέρου καὶ παλαιότερον λέγεται· τῷ γὰρ τὸν χρόνον πλείω εἶναι καὶ πρεσβύτερον καὶ παλαιότερον λέγεται.

Δεύτερον δὲ τὸ μὴ ἀντιστρέφον κατὰ τὴν τοῦ εἶναι ἀκολούθησιν, οἷον τὸ ἓν τῶν δύο πρότερον· δυεῖν μὲν γὰρ ὄντων ἀκολουθεῖ εὐθὺς τὸ ἓν εἶναι, ἑνὸς δὲ ὄντος οὐκ ἀναγκαῖον δύο εἶναι· ὥστε οὐκ ἀντιστρέφει ἀπὸ τοῦ ἑνὸς ἡ ἀκολούθησις τοῦ εἶναι τὸ λοιπόν, πρότερον δὲ δοκεῖ τὸ τοιοῦτον εἶναι ἀφ' οὗ μὴ ἀντιστρέφει ἡ τοῦ εἶναι ἀκολούθησις.

Τρίτον δὲ κατά τινα τάξιν πρότερον λέγεται, καθάπερ ἐπὶ τῶν ἐπιστημῶν καὶ τῶν λόγων· ἔν τε γὰρ ταῖς ἀποδεικτικαῖς ἐπιστήμαις ὑπάρχει τὸ πρότερον καὶ τὸ ὕστερον τῇ τάξει· τὰ γὰρ στοιχεῖα πρότερα τῶν διαγραμμάτων τῇ τάξει· καὶ ἐπὶ τῆς γραμματικῆς τὰ στοιχεῖα πρότερα τῶν συλλαβῶν· ἐπί τε τῶν λόγων ὁμοίως· τὸ γὰρ προοίμιον τῆς διηγήσεως πρότερον τῇ τάξει ἐστίν.

TEST. 14 a 26 et sqq. (= cap. 12) : cf. ALEX., *In Met.* (Δ 11, 1018 b 9), p. 384, 34-36 ; ASCL., *In Met* (1028 a 31), p. 377, 6-7 ; SIMPL., *In Phys.* (217 b 19) *contra Philoponum*, p. 1160, 21-23 ; STEPH., *In De interpr.* (16 a 1), p. 2, 12-13 ‖ 14 a 30 τὸ — ἀκολούθησιν : ALEX., *In Anal. Pr.* (Prooemium), p. 6, 34-7, 1 ‖ 14 a 36-b 1 : cf. PLOT., IV, 4, 1. 26-29 ‖ 14 a 39-b 1 τὰ — διαγραμμάτων : AMM., *In De interpr.* (Prooem.), p. 7, 20-22.

27 τὸν BdChEuVΔS : om. AmnL° [u. adn. 159] ‖ ἕτερον ἑτέρου codd. S (424.11) : om. S (418.30) ‖ 28 λέγεται codd. L° : λέγομεν Λ (?) S ‖ 31 δυεῖν ABn (?) S : δυοῖν dChEmn² (?) uV ‖ ὄντων ABdmn (?) uVS : ὄντοιν ChEn² (?) ‖ 37 λόγων : ἄλλων Δ ‖ 39 πρότερα ABdChEuVΛΔF : πρότερον mn.

14 b 1 post διαγραμμάτων (ABdChEmn) add. ἐστὶ uVΛ add. καὶ θεωρημάτων n² (in interl.) add. θεωρημάτων u² (in interl.) ‖ post τάξει (codd. Λ) add. αἱ γὰρ ἀρχαὶ πρότεραι τῶν θεωρημάτων τῇ τάξει ΕΔ ‖ 2 τε : δὲ d.

De plus, à côté des distinctions mentionnées, le meilleur et le plus honorable semblent être antérieurs par nature. Du reste, c'est même l'habitude des gens du commun de déclarer que les personnes les plus honorables et qu'ils aiment le mieux passent chez eux avant les autres. C'est alors, pour ainsi dire, le plus éloigné des modes[1].

[B. *Un cinquième mode*]

Ainsi donc voilà, ou à peu près, autant de façons de dire l'antérieur. Toutefois, il semblerait qu'à côté de ceux qu'on a mentionnés, il y ait encore un autre mode d'antérieur. En effet, quand des choses impliquent réciproquement la conséquence de leur existence, celle qui est, pour l'autre, d'une certaine façon responsable de son existence peut être dite antérieure, vraisemblablement par nature[2]. Or il est clair qu'il y a des choses de ce genre. En effet, le fait qu'il existe un homme, quand on envisage la conséquence de l'existence, est en relation réciproque avec le discours vrai que l'on tient à ce sujet. S'il existe un homme, en effet, vrai sera le discours par lequel nous disons qu'il existe un homme. Et c'est bel et bien réciproque, car si le discours par lequel nous disons qu'il existe un homme est vrai, c'est qu'il existe un homme[3]. Or, pour sa part, le discours vrai n'est nullement responsable de l'existence de cet état de choses. C'est, en réa-

1. Il n'est pas précisément question de ce mode « éloigné » en *Mét.*, Δ 11, sans doute parce qu'il confine à la métaphore. Mais *Top.*, III, 1, 116 b 17 en reconnaît l'existence. Il est un peu étrange de lire ici que cette antériorité paraît « naturelle » (τῇ φύσει), car il sera encore plus loin question d'antériorité naturelle (14 b 13). Ce que *Mét.*, Δ 11, 1019 a 2, de son côté, appelle antérieur naturellement (κατὰ φύσιν) correspond au deuxième mode répertorié ci-dessus, parce que ce mode est celui de la priorité de la substance sur le non substantiel. Ici la priorité naturelle du meilleur sur le moins bon n'exclut pas que d'autres modes d'antériorité soient aussi naturels ; elle n'implique pas que un, par exemple, ne serait pas naturellement antérieur à deux. L'indication « par nature », au contraire, supposerait plutôt que cette priorité est tout aussi naturelle que les autres.

2-3. Voir aux Notes complémentaires, p. 152-153.

Ἔτι παρὰ τὰ εἰρημένα τὸ βέλτιον καὶ τὸ τιμιώτερον πρότερον εἶναι τῇ φύσει δοκεῖ· εἰώθασι δὲ καὶ οἱ πολλοὶ τοὺς ἐντιμοτέρους καὶ μᾶλλον ἀγαπωμένους ὑπ᾽ αὐτῶν προτέρους φάσκειν παρ᾽ αὐτοῖς εἶναι· ἔστι μὲν δὴ καὶ σχεδὸν ἀλλοτριώτατος τῶν τρόπων οὗτος.

Οἱ μὲν οὖν λεγόμενοι τρόποι τοῦ προτέρου σχεδὸν τοσοῦτοί εἰσιν· δόξειε δ᾽ ἂν παρὰ τοὺς εἰρημένους καὶ ἕτερος εἶναι προτέρου τρόπος· τῶν γὰρ ἀντιστρεφόντων κατὰ τὴν τοῦ εἶναι ἀκολούθησιν τὸ αἴτιον ὁπωσοῦν θατέρῳ τοῦ εἶναι πρότερον εἰκότως τῇ φύσει λέγοιτ᾽ ἄν. Ὅτι δ᾽ ἔστι τινὰ τοιαῦτα, δῆλον· τὸ γὰρ εἶναι ἄνθρωπον ἀντιστρέφει κατὰ τὴν τοῦ εἶναι ἀκολούθησιν πρὸς τὸν ἀληθῆ περὶ αὐτοῦ λόγον· εἰ γὰρ ἔστιν ἄνθρωπος, ἀληθὴς ὁ λόγος ᾧ λέγομεν ὅτι ἔστιν ἄνθρωπος, καὶ ἀντιστρέφει γε· εἰ γὰρ ἀληθὴς ὁ λόγος ᾧ λέγομεν ὅτι ἔστιν ἄνθρωπος, ἔστιν ἄνθρωπος· ἔστι δὲ ὁ μὲν ἀληθὴς λόγος οὐδαμῶς αἴτιος τοῦ εἶναι τὸ πρᾶγμα, τὸ μέντοι

TEST. 14 b 4 (τὸ βέλτιον) : cf. ALEX., *In Met.* (B 3, 999 a 6), p. 209, 35-36 et teste ASCL., *In Met.* (999 a 13), p. 182, 32-33 ; PLOT., VI, 3, 9. 36 || 14 b 10-22 : cf. AMM., *In De interpr.* (19 a 6), p. 149, 25-28 || 14 b 11-12 τῶν — εἶναι^2 : ALEX. teste SIMPL., *In Phys.* (260 b 15), p. 1268, 7-12.

4 τὰ εἰρημένα codd. L^f : τὰ προειρημένα Δ (cod. A) ταῦτα πάντα Λ ? (*haec omnia*) || τὸ^2 ABdChuVΔL^f (codd. CF) **F** : om. EmnL^f (cod. a) **S** || 6 ὑπ᾽ αὐτῶν : ἑαυτῶν Δ || 7 φάσκειν ABdChEmnΛ : post παρ᾽ αὐτοῖς transp. uV, φασι et ante εἶναι transp. Δ || παρ᾽ αὐτοῖς εἶναι ABdEmnuVΛ : om. Ch (rest. ante φάσκειν h^2) αὐτῶν… εἶναι Δ [u. adn. 160] || καὶ ABdChEuVΔL^a (cod. M) : om. mnL^a (cod. F) [u. adn. 161] || 9 τρόποι post προτέρου transp. nΛ (?) Δ (?) [u. adn. 162] || σχεδὸν ABdChEmΔ : om. nuVΛ (?) Δ (cod. A) [u. adn. 163] || 10 ἂν ABdEmnuV : ἄν τις ChL^f (codd. Fa) ἂν καὶ nΔL^f (cod. C) || καὶ ABdChuVL^f (cod. C) : om. EmΛΔ (sed secundum cod. A ἔτι post ἕτερος fortasse legitur) L^f (codd. Fa) ante παρὰ transp. n [u. adn. 164] || 12 τοῦ εἶναι codd. L^fA : om. Λ || 13 τῇ φύσει ABdChuVL^f (codd. Ca) : φύσει EmnL^f (cod. F) om. Δ [u. adn. 165] || 17-18 εἰ γὰρ — ἔστιν ἄνθρωπος^1 : om. Δ || 18-19 ἀληθὴς ABdEmnuVΛΔ : om. Ch || 19 μέντοι ABdChEmnΔ : μέντοι γε uV.

lité, cet état de choses qui paraît en quelque sorte responsable de ce que le discours est vrai, car c'est parce qu'existe cet état de choses ou parce qu'il n'existe pas que le discours est dit vrai ou faux[1]. Par conséquent, une chose est dite antérieure à une autre selon cinq modes[2].

[VIII. *Le simultané*]

13. Par ailleurs, sont dites simultanées, simplement et à titre principal, les choses dont le devenir se déroule dans le même temps, parce qu'aucune des deux n'est antérieure, ni postérieure en ce cas[3]. Et c'est de simultanéité temporelle qu'il est alors question.

D'autre part, sont naturellement simultanées toutes les choses qui impliquent réciproquement, certes, la conséquence de leur existence, mais dont ni l'une ni l'autre n'est en quelque façon responsable de l'existence de son réciproque[4]. Ainsi, dans le cas du double et du demi. Ce sont bel et bien, en effet, des réciproques, car s'il y a double, il y a demi et s'il y a demi, il y a double, mais aucun des deux n'est responsable de l'existence de l'autre[5].

Les choses qui, dans le même genre, se distinguent les unes des autres sont dites aussi naturellement simultanées[6]. Or on dit que se distinguent les unes des autres les branches de la même division. Ainsi, l'ailé face au terrestre et à l'aquatique, puisque ce sont là des branches

1. Cette priorité est notée aussi dans *Mét.*, Θ 10, 1051 b 6-9 : « Ce n'est pas parce que nous croyons en vérité que tu es blanc que tu es blanc, mais c'est parce que tu es blanc que nous-mêmes, qui le disons, disons la vérité ». Cf. *De l'interpr* , 9, 18 b 37 et sqq. La priorité en question peut être envisagée d'une certaine façon dans le cas de tous les relatifs qui sont causes de leurs corrélatifs réciproques : le père par rapport au fils, par exemple. Plus généralement, la priorité de la cause sur l'effet, de l'agent sur le patient, etc. s'apparente à l'antériorité « selon la puissance » (κατὰ δύναμιν) de *Mét.*, Δ 11, 1018 b 22 et sqq.

2-6. Voir aux Notes complémentaires, p. 158.

πρᾶγμα φαίνεταί πως αἴτιον τοῦ εἶναι ἀληθῆ τὸν λόγον· τῷ γὰρ εἶναι τὸ πρᾶγμα ἢ μὴ ἀληθὴς ὁ λόγος ἢ ψευδὴς λέγεται. Ὥστε κατὰ πέντε τρόπους πρότερον ἕτερον ἑτέρου λέγεται.

13. Ἅμα δὲ λέγεται ἁπλῶς μὲν καὶ κυριώτατα ὧν ἡ γένεσις ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ· οὐδέτερον γὰρ πρότερον οὐδὲ ὕστερόν ἐστιν αὐτῶν· ἅμα δὲ κατὰ τὸν χρόνον ταῦτα λέγεται.

Φύσει δὲ ἅμα ὅσα ἀντιστρέφει μὲν κατὰ τὴν τοῦ εἶναι ἀκολούθησιν, μηδαμῶς δὲ αἴτιον θάτερον θατέρῳ τοῦ εἶναί ἐστιν, οἷον ἐπὶ τοῦ διπλασίου καὶ τοῦ ἡμίσεος· ἀντιστρέφει μὲν γὰρ ταῦτα· διπλασίου γὰρ ὄντος ἔστιν ἥμισυ, καὶ ἡμίσεος ὄντος διπλάσιον ἔστιν· οὐδέτερον δὲ οὐδετέρῳ αἴτιον τοῦ εἶναί ἐστίν.

Καὶ τὰ ἐκ τοῦ αὐτοῦ γένους ἀντιδιῃρημένα ἀλλήλοις ἅμα τῇ φύσει λέγεται· ἀντιδιῃρῆσθαι δὲ λέγεται ἀλλήλοις τὰ κατὰ τὴν αὐτὴν διαίρεσιν, οἷον τὸ πτηνὸν τῷ

TEST. 14 b 22 (πέντε) : cf. STEPH., *In De interpr.* (16 a 1), p. 2, 11-12 || 14 b 24 et sqq. (= cap. 13) : cf. SIMPL., *In Phys.* (226 b 18), p. 868, 11-15 || 14 b 28 αἴτιον — εἶναι : SIMPL., *In Phys.*, p. 868, 14 || 14 b 33-35 ἐκ — ἀντιδιῃρημένα : SIMPL., *In Phys.*, p. 868, 15 ; cf. PLOT., I, 4, 3. 16-17.

23 λέγεται ABdChEΛΔL^{s} : post πρότερον (u. 22) transp. m λέγοιτ' ἂν nuVL^{a} (cod. M) L^{f} postea tit. περὶ τοῦ ἅμα add. ABd $Ch^{2}E^{2}$nuV περὶ τῶν ἅμα Δ *de his quae simul sunt* Λ [u. adn. 166] || 24-25 γένεσις EmnuVΔ (cod. A) L^{f} (cod. F) L^{d} : γένεσίς ἐστιν ABd ChΛ (?) Δ (codd. nonnulli) L^{f} (cod. a) || 25 γὰρ ABdChuVΛΔ : om. Em γὰρ τῶν τοιούτων n || 26 ὕστερόν ABdChnuVΛΔ : ὕστατόν Em || ἐστιν αὐτῶν ABdChuVΔ : αὐτῶν Em ἐστιν Λ ἐστιν et post πρότερον (u. 25) transp. n [u. adn. 167] || 26-27 λέγεται ABdChmn ΛΔ : λέγεται καὶ ἐστι EuV || 31 οὐδέτερον om. Δ (ubi δὲ post οὐδετέρῳ ?) || οὐδετέρῳ ABdChEmnΛ : ἑτέρῳ uV οὐδετέρου **O** || 34 ἀντιδιῃρῆσθαι ABdnuVS : ἀντιδιαιρεῖσθαι ChEm || 35 διαίρεσιν ABdChEmn$Λ^{ft}$: διαφοράν Δ διαίρεσιν ὑπάρχοντα uV$Λ^{e}$ διαίρεσιν ἀναφερόμενα **S**.

distinctes les unes des autres au sein du même genre. L'animal, en effet, se divise comme cela, en ailé, terrestre et aquatique. Et néanmoins, aucun d'eux n'est antérieur
15a ou postérieur. Au contraire, les espèces en question | semblent être naturellement simultanées[1]. On peut d'ailleurs encore diviser en de nouvelles espèces chacune des choses telles que le terrestre, l'aérien et l'aquatique. Ces espèces-là aussi seront donc naturellement simultanées, puisque toutes viennent du même genre, selon la même division. Les genres, cependant, sont toujours antérieurs aux espèces, car ils n'impliquent pas réciproquement la conséquence de leur existence. Ainsi, quand il y a aquatique, certes, il y a animal, mais quand il y a animal, il n'y a pas de nécessité qu'il y ait aquatique[2].

Sont donc dites naturellement simultanées toutes les choses qui impliquent réciproquement, certes, la conséquence de leur existence, mais dont l'une n'est nullement responsable de l'existence de l'autre, ainsi que les choses qui, dans le même genre, se distinguent les unes des autres. Mais sont simplement simultanées celles dont le devenir se déroule dans le même temps[3].

1. L'exemple rappelle celui des différences spécifiques de l'animal évoquées en 1 b 17-19. Comparez *Top*, VI, 6, 143 a 36-b 5 : « Chaque genre se divise à l'aide des différences spécifiques distinctes, comme l'animal à l'aide du terrestre, de l'ailé, de l'aquatique et du bipède (...). Toutes les différences spécifiques distinctes se disent en vérité de leur propre genre ».

2. Il n'est pas explicitement question ici d'antériorité « naturelle », mais *Top.*, IV, 2, 123 a 14-15, qui fait la même remarque générale, parle bien d'antériorité naturelle. Le genre rentre dans le deuxième mode d'antériorité, signalé en 14 a 29-35, où il aurait pu aussi servir d'exemple. Comme le genre, les différences spécifiques enregistrées plus haut sont aussi antérieures par rapport aux sous-espèces dans lesquelles elles se subdivisent, et pour la même raison.

3. Voir aux Notes complémentaires, p. 153-154.

πεζῷ καὶ τῷ ἐνύδρῳ· ταῦτα γὰρ ἀλλήλοις ἀντιδιῄρηται ἐκ τοῦ αὐτοῦ γένους ὄντα· τὸ γὰρ ζῷον διαιρεῖται εἰς ταῦτα, εἴς τε τὸ πτηνὸν καὶ τὸ πεζὸν καὶ τὸ ἔνυδρον, καὶ οὐδέν γε τούτων πρότερον ἢ ὕστερόν ἐστιν, ἀλλ' ἅμα τῇ φύσει τὰ [15a] τοιαῦτα δοκεῖ εἶναι· διαιρεθείη δ' ἂν καὶ ἕκαστον τῶν τοιούτων εἰς εἴδη πάλιν, οἷον τὸ πεζὸν καὶ τὸ πτηνὸν καὶ τὸ ἔνυδρον. Ἔσται οὖν κἀκεῖνα ἅμα τῇ φύσει, ὅσα ἐκ τοῦ αὐτοῦ γένους κατὰ τὴν αὐτὴν διαίρεσίν ἐστιν· τὰ δὲ γένη τῶν εἰδῶν ἀεὶ πρότερά ἐστιν· οὐ γὰρ ἀντιστρέφει κατὰ τὴν τοῦ εἶναι ἀκολούθησιν· οἷον ἐνύδρου μὲν ὄντος ἔστι ζῷον, ζῴου δὲ ὄντος οὐκ ἀνάγκη ἔνυδρον εἶναι.

Ἅμα οὖν τῇ φύσει λέγεται ὅσα ἀντιστρέφει μὲν κατὰ τὴν τοῦ εἶναι ἀκολούθησιν, μηδαμῶς δὲ αἴτιον τὸ ἕτερον τῷ ἑτέρῳ τοῦ εἶναί ἐστιν, καὶ τὰ ἐκ τοῦ αὐτοῦ γένους ἀντιδιῃρημένα ἀλλήλοις· ἁπλῶς δὲ ἅμα, ὧν ἡ γένεσις ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ.

36 ἀντιδιῄρηται ABdEmnuVΔ : ἀντιδιαιρεῖται Ch || 37 ὄντα BdChnuΛΔ (?) : om. AEmV || διαιρεῖται ABdChEmnΛ (?) Δ (?) : διῄρηται uV διέλωμεν S || εἰς ταῦτα codd. : om. ΛS || 37-38 εἴς τε codd. : om. n εἰς S || 38 πτηνὸν... πεζὸν ABdChEmΛ Iamblichus teste S (426.13) : πεζὸν... πτηνὸν nuV πτηνὸν... χερσαῖον S Iamblichus teste S (425.19) || post ἔνυδρον (codd. Λ) add. καὶ χερσαῖον (in marg.) n^2 add. καὶ εἰς τὸ χερσαῖον Δ.

15 a 1 δοκεῖ ABdChn : post φύσει (14 b 39) transp. uV post εἶναι transp. Em || 1-2 τῶν τοιούτων ABdEm : τούτων ChuVΛS (plerique codd.) τούτων et ante ἕκαστον transp. nΔ (?) τοῦτον S (cod. L) [u. adn. 168] || 2 post πάλιν (codd. S) add. κατὰ τὴν αὐτὴν διαίρεσιν Λ || οἷον om. Δ || πεζὸν ABdChEm : πεζὸν ζῷον nuVΛΔ || 4-5 τῶν εἰδῶν codd. F (?) : om. Λ || 5 ἀεὶ ABdEmnuV : ante τῶν (u. 4) transp. ChΔ || πρότερά ἐστιν ABdChEmuVΛ (?) Δ : πρότερα nΔ (cod. A) [u. adn. 169] || 10 αὐτοῦ ABdEmnuV : αὐτοῦ δὲ Ch || 11 ἅμα ABdEmnΔL^s : ἅμα ἐστίν uVΛ ἅμα λέγεται Ch || 12 post χρόνῳ add. ἐστίν EΛ (?) L^s tit. περὶ κινήσεως add. ABdCh^2E^2m (in marg.) nuVΔ *de motu* Λ.

[IX. *Le mouvement*]

14. Par ailleurs, il y a six espèces de mouvement : génération, corruption, augmentation, amoindrissement, altération, changement de lieu[1].

Ainsi donc, tous les mouvements sont clairement différents les uns des autres. En effet, la génération n'est pas corruption et, pour sûr, l'augmentation ne l'est pas non plus, <ni l'> amoindrissement, ni le changement de lieu. Et il en va encore de même pour les autres. Dans le cas de l'altération, cependant, on est un peu embarrassé : ne faut-il pas nécessairement que ce qui s'altère le fasse selon un des mouvements qui restent[2] ?

Mais ce n'est pas vrai. En effet, presque toutes les affections ou la grande majorité qui font que nous nous altérons se produisent sans que nous partagions aucun des autres mouvements. N'est pas, en effet, nécessairement augmenté ni diminué l'être sous le coup d'un mouvement affectif. Et il en va encore de même dans les autres cas[3]. Par conséquent, l'altération doit être un mouvement différent, à côté des autres. Si c'était le même, en effet, il faudrait que ce qui s'altère, du même coup augmente aussi ou s'amoindrisse ou que s'ensuive un des autres mouvements, mais ce n'est pas une nécessité[4]. De même, il faudrait par ailleurs encore que l'être qui augmente ou qu'agite un autre mouvement soit en train de s'altérer. Mais il y a des choses qui augmentent sans

1-2, 4. Voir aux Notes complémentaires, p. 154-155.

3. Entendez : les autres genres de qualité. La référence aux affections (πάθη), qui forment un genre de qualité (cf. *supra*, 9 a 29), n'illustre qu'un genre d'altération, mais c'est un genre d'*altération spécifique*, c'est-à-dire de mouvement qualitatif (κατὰ τὸ ποιόν : cf. 15 b 12). Pour l'assimilation du qualifié et de l'affectif, quand il s'agit d'altération, voir *Phys.*, V, 2, 226 a 26-29 (λέγω δὲ τὸ ποιὸν [...] τὸ παθητικὸν καθ' ὃ λέγεται πάσχειν ἢ ἀπαθὲς εἶναι). L'argument avancé laisse en outre entendre que dans les cas où l'altération s'accompagne d'un autre mouvement, la coïncidence est accidentelle.

14. Κινήσεως δέ ἐστιν εἴδη ἕξ· γένεσις, φθορά, αὔξησις, μείωσις, ἀλλοίωσις, ἡ κατὰ τόπον μεταβολή.

Αἱ μὲν οὖν ἄλλαι κινήσεις φανερὸν ὅτι ἕτεραι ἀλλήλων εἰσίν· οὐ γάρ ἐστιν ἡ γένεσις φθορὰ οὐδέ γε ἡ αὔξησις <οὐδὲ ἡ> μείωσις οὐδὲ ἡ κατὰ τόπον μεταβολή· ὡσαύτως δὲ καὶ αἱ ἄλλαι· ἐπὶ δὲ τῆς ἀλλοιώσεως ἔχει τινὰ ἀπορίαν, μήποτε ἀναγκαῖον ᾖ τὸ ἀλλοιούμενον κατά τινα τῶν λοιπῶν κινήσεων ἀλλοιοῦσθαι.

Τοῦτο δὲ οὐκ ἀληθές ἐστιν· σχεδὸν γὰρ κατὰ πάντα τὰ πάθη ἢ τὰ πλεῖστα ἀλλοιοῦσθαι συμβέβηκεν ἡμῖν οὐδεμιᾶς τῶν ἄλλων κινήσεων κοινωνοῦσιν· οὔτε γὰρ αὔξεσθαι ἀναγκαῖον τὸ κατὰ πάθος κινούμενον οὔτε μειοῦσθαι, ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων, ὥστε ἑτέρα ἂν εἴη παρὰ τὰς ἄλλας κινήσεις ἡ ἀλλοίωσις· εἰ γὰρ ἦν ἡ αὐτή, ἔδει τὸ ἀλλοιούμενον εὐθὺς καὶ αὔξεσθαι ἢ μειοῦσθαι ἤ τινα τῶν ἄλλων ἀκολουθεῖν κινήσεων· ἀλλ' οὐκ ἀνάγκη· ὡσαύτως δὲ καὶ τὸ αὐξανόμενον ἤ τινα ἄλλην κίνησιν κινούμενον ἀλλοιοῦσθαι ἔδει· ἀλλ' ἔστι τινὰ αὐξανόμενα ἃ οὐκ ἀλλοιοῦται· οἷον τὸ τετράγωνον γνώμονος περιτεθέντος ηὔ-

TEST. 15 a 13 et sqq. (= cap. 14) : cf. SIMPL., *In Phys.* (200 b 12), p. 395, 34-396, 1 ; *In Phys.* (225 a 33), p. 824, 22 ; PLOT., VI, 3, 21. 32-33 ; 22. 35-37 ; 25. 2-3 ‖ 15 a 13-14 (αὔξησις μείωσις) : cf. [SIMPL.], *In De an.* (406 a 3), p. 34, 31-32 ‖ 15 a 22-24 οὔτε — μειοῦσθαι : ALEX. teste SIMPL., *In De coelo* (270 a 25), p. 111, 30-31 et 114, 11-12 ; THEM., *In De coelo* (270 a 31-b 11), p. 16, 3-6 ‖ 15 a 30-31 τὸ — γεγένηται : PHILOP., *In De gen. et corr* (320 a 8), p. 72, 5-9 ; cf. *In Phys* (203 a 12), p. 392, 21-25 ; SIMPL., *In Phys.* (260 a 26), p. 1265, 26-28.

14 ἡ codd. ΔL^f**AFOD** : om. n (rest. n^2) [u. adn. 170] ‖ 17 ante μείωσις restituendum esse οὐδὲ ἡ arbitror [u. adn. 171] ‖ 22 post οὐδεμιᾶς add. γὰρ Δ ‖ κοινωνοῦσιν BChnV : κοινωνούσης Ad Emn^2 (in marg.) uΛ ‖ 26 αὔξεσθαι ABdChEmnΔL^f : αὐξάνεσθαι uV ‖ 27 τινα codd. ΛΔL^f (codd. Fa) : τινι nL^f (cod. C) ‖ 28 αὐξανόμενον ABdChEmuVΛΔL^f (codd. Ca) : αὐξόμενον nL^f (cod. F) [u. adn. 173] ‖ 29 ἀλλοιοῦσθαι ἔδει ABdChEmn^2 (in marg.) uV : ἀλλοιοῦσθαι nΔL^f (?) om. Λ ? [u. adn. 174] ‖ αὐξανόμενα ABd ChEmnΛΔ : αὐξόμενα uVS ‖ 30 ἀλλοιοῦται ABdEmnuVS : ἀλλοιοῦνται Ch.

s'altérer. Ainsi, le carré, une fois entouré d'une équerre, se trouve agrandi, mais il n'est nullement devenu une autre figure[1]. Et il en va encore de même dans les autres cas de ce genre. Par conséquent, les mouvements doivent être différents les uns des autres.

15b D'autre part, le mouvement est tout simplement, certes, le contraire du repos. Cependant, si l'on prend les mouvements particuliers, leurs contraires sont des mouvements particuliers[2]. Pour la génération, c'est la corruption et pour l'augmentation, l'amoindrissement[3]. Pour le changement local, d'autre part, c'est le repos local, mais le principal opposé, c'est encore vraisemblablement le changement en direction du lieu contraire : ainsi, pour la descente, la montée et pour la montée, la descente[4]. Cependant, pour celui qui reste des mouvements donnés, il n'est pas facile de préciser quel peut bien être son contraire. Apparemment, d'ailleurs, il n'a aucun contraire. À moins que, dans ce cas aussi, on ne puisse lui opposer le repos qualitatif ou le changement de qualité en direction contraire, exactement comme, dans le cas du changement local, on invoque le repos local ou le changement en direc-

1. Sur la figure, comme quatrième genre de qualité, cf. *supra*, 10 a 14-15. L'équerre (γνώμων) évoque la figure à angle droit, en forme de L ou de Γ, dont peut s'accroître le carré. Ainsi, le carré accru de l'équerre reste un carré, en vertu du fait que ces sortes de qualités n'admettent pas le plus ni le moins (cf. 11 a 5-7).

2. Cf. *Phys.*, V, 1, 225 a 32-33 (ἐναντίον μὲν γὰρ κινήσει ἢ κίνησις ἢ ἠρεμία). Les mouvements particuliers dont il est question ici sont les « espèces » (εἴδη) mentionnées en 15 a 13-14.

3. Il n'y a pas de nom commun pour les deux mouvements opposés, ni dans le premier cas, ni dans le second ; Aristote l'observe explicitement à propos du second (*Phys.*, III, 1, 201 a 13 : οὐδὲν γὰρ ὄνομα κοινὸν ἐπ' ἀμφοῖν), mais il le baptise ailleurs « mouvement du quantifié » (ἡ τοῦ ποσοῦ : *Phys.*, V, 1, 225 b 8).

4. Voir aux Notes complémentaires, p. 155-156.

ξηται μέν, ἀλλοιότερον δὲ οὐδὲν γεγένηται· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων τῶν τοιούτων· ὥστε ἕτεραι ἂν εἴησαν αἱ κινήσεις ἀλλήλων.

[15b] Ἔστι δὲ ἁπλῶς μὲν κίνησις ἠρεμίᾳ ἐναντίον, ταῖς δὲ καθ' ἕκαστα αἱ καθ' ἕκαστα, γενέσει μὲν φθορά, αὐξήσει δὲ μείωσις, τῇ δὲ κατὰ τόπον μεταβολῇ ἡ κατὰ τόπον ἠρεμία· μάλιστα δὲ ἔοικεν ἀντικεῖσθαι καὶ ἡ πρὸς τὸν ἐναντίον τόπον μεταβολή, οἷον τῇ κάτωθεν ἡ ἄνω, τῇ δὲ ἄνωθεν ἡ κάτω· τῇ δὲ λοιπῇ τῶν ἀποδοθεισῶν κινήσεων οὐ ῥᾴδιον ἀποδοῦναι τί ποτέ ἐστιν ἐναντίον, ἔοικε δὲ οὐδὲν εἶναι αὐτῇ ἐναντίον, εἰ μή τις καὶ ἐπὶ ταύτης τὴν κατὰ τὸ ποιὸν ἠρεμίαν ἀντιθείη ἢ τὴν εἰς τὸ ἐναντίον τοῦ ποιοῦ μεταβολήν, καθάπερ καὶ ἐπὶ τῆς κατὰ τόπον μεταβολῆς τὴν κατὰ

TEST. 15 b 1-2 : cf. SIMPL., *In Phys.* (229 b 23), p. 908, 1-2 ; PLOT., VI, 3, 27. 1.

15 b 1 κίνησις ABdChnuVΛΔ (cod. A) L^s (plerique codd.) : κινήσεις L^s (cod. A) τῇ κινήσει EmS κινήσει C^2Δ (codd. nonnulli) πάσῃ κινήσει μὲν F κινήσει μὲν L^d || ἠρεμίᾳ ABdChnuVΛΔ (cod. A) L^s : ἠρεμία C^2EmΔ (codd. nonnulli) L^fF ἠρεμία et post ἐναντίον transp. L^d ἡ ἠρεμία S ἡ ἠρεμία et post ἐναντίον transp. L^d (cod. K) || ἐναντίον BEnuVΔL^s (plerique codd.) $L^f L^d$S : ἐναντία AdChmΛL^s (cod. v) || 2 αἱ καθ' ἕκαστα ABdChEmn^2 (in marg.) uVL^f (cod. C) : κινήσεσι αἱ καθ' ἕκαστα κινήσεις S om. nΛΔL^f (cod. F) [u. adn. 175] || 3 μεταβολῇ post δὲ transp. L^f (cod. F) || 4 δὲ ABdhEmn^2uV (δ') Λ : om. CnΔ (?) L^f (codd. CF) [u. adn. 176] || καὶ ABdCEmuVL^f (cod. C) : καὶ εἰ ἄρα nΔ (?) om. hΛ (?) L^f (cod. F) [u. adn. 177] || πρὸς ABdChEmuVL^f (cod. C) : εἰς nL^f (cod. F) [u. adn. 178] || 5 κάτωθεν... ἄνω ABdChEmnΛΔL^f (codd. CF) : ἄνωθεν... κάτω uV || δὲ ABdChEmn^2Δ : καὶ uVΛ (?) L^f (cod. F) om. nL^f (cod. C) [u. adn. 179] || 5-6 ἄνωθεν... κάτω ABdChEmnΛΔL^f (codd. CF) : κάτωθεν... ἄνω uV || 6 ἀποδοθεισῶν : ἀντιδοθεισῶν L^f (cod. F) om. L^oS ἀποδοθείσῃ Δ || 7 οὐδὲν εἶναι ABdEmnΔ (codd. nonnulli) : οὐδὲ (οὐδὲν h^2) εἶναί τι ChuVΛΔ (cod. A) || 8 καὶ ἐπὶ ταύτης codd. om. Λ || ταύτης ABdChEmnΔ : τούτου uV || 9 ἀντιθείη ABdChmn : ἀντιτιθείη EuV || ἢ $B^2d^2Ch^2n^2$: om. ABdhEmnuVΔ (cod. A) eras. C^2 ἐκείνῃ Δ (codd. nonnulli) [u. adn. 180] || τὴν d^2Chn^2 : τῇ ABdEmnu VΛΔ (cod. A) [u. adn. 180] || μεταβολήν d^2Chn^2 : μεταβολῇ ABd EmnuVΛΔ (cod. A) [u. adn. 180].

tion du lieu contraire[1]. L'altération est, en effet, le changement qualitatif[2]. Par conséquent, ce qui s'oppose au mouvement qualitatif, c'est le repos qualitatif ou le changement de qualité en direction contraire. Ainsi, devenir blanc s'oppose à devenir noir. Il y a altération en effet quand se produit un changement de qualité en direction des contraires.

[X. *L'avoir*]

15. Avoir se dit selon plusieurs modes[3]. Ce peut être, en effet, ou bien dans le sens d'avoir un état ou une disposition ou quelque autre qualité : nous sommes dits, en effet, avoir la science et la vertu[4]. Ou dans le sens d'avoir une quantité : ainsi quand quelqu'un se trouve avoir de la grandeur, puisqu'on dit, en effet, qu'il a une grandeur de trois coudées ou de quatre coudées[5]. Ou dans le sens d'avoir des vêtements autour du corps : par exemple, avoir un manteau ou une tunique. Ou dans le sens d'avoir quelque chose à un membre : par exemple, avoir une bague à la main[6]. Ou dans le sens d'avoir un membre : par exemple, avoir une main ou un pied[7]. Ou dans le sens d'avoir en un récipient : ainsi, le médimne pour les grains de blé ou le vase pour le vin ; on dit, en effet, que le vase a du vin et que le médimne a des grains de blé ; donc, dans tous ces cas, on parle d'avoir au sens d'avoir en un récipient[8]. Ou bien dans le sens d'avoir une possession : en effet, nous sommes dits avoir une maison et un champ[9].

1. Ces considérations sur l'altération montrent en fait que la qualité en général ou, si l'on veut, comme genre, n'a pas de contraire. Si donc l'on soutient (cf. 10 b 12) qu'il y a de la contrariété dans l'ordre de la qualité, c'est pour observer que certaines qualités *particulières* sont contraires entre elles. De la même façon, le lieu en général, qui est une quantité, n'a pas de contraire, mais les lieux particuliers (le haut et le bas) sont contraires entre eux (cf. 6 a 12).

2. Cf. *Phys.*, V, 2, 226 a 26-27 (Ἡ μὲν οὖν κατὰ τὸ ποιὸν κίνησις ἀλλοίωσις ἔστω).

3-9. Voir aux Notes complémentaires, p. 156-157.

τόπον ἠρεμίαν ἢ τὴν εἰς τὸν ἐναντίον τόπον μεταβολήν· ἔστι γὰρ ἡ ἀλλοίωσις μεταβολὴ κατὰ τὸ ποιόν· ὥστε ἀντίκειται τῇ κατὰ τὸ ποιὸν κινήσει ἡ κατὰ τὸ ποιὸν ἠρεμία ἢ ἡ εἰς τὸ ἐναντίον τοῦ ποιοῦ μεταβολή, οἷον τὸ λευκὸν γίγνεσθαι τῷ μέλαν γίγνεσθαι· ἀλλοιοῦται γὰρ εἰς τὰ ἐναντία τοῦ ποιοῦ μεταβολῆς γιγνομένης.

15. Τὸ ἔχειν κατὰ πλείονας τρόπους λέγεται· ἢ γὰρ ὡς ἕξιν καὶ διάθεσιν ἢ ἄλλην τινὰ ποιότητα· λεγόμεθα γὰρ ἐπιστήμην ἔχειν καὶ ἀρετήν· ἢ ὡς ποσόν, οἷον ὃ τυγχάνει τις ἔχων μέγεθος· λέγεται γὰρ τρίπηχυ μέγεθος ἔχειν ἢ τετράπηχυ· ἢ ὡς τὰ περὶ τὸ σῶμα, οἷον ἱμάτιον ἢ χιτῶνα· ἢ ὡς ἐν μορίῳ, οἷον ἐν χειρὶ δακτύλιον· ἢ ὡς μέρος, οἷον χεῖρα ἢ πόδα· ἢ ὡς ἐν ἀγγείῳ, οἷον ὁ μέδιμνος τοὺς πυροὺς ἢ τὸ κεράμιον τὸν οἶνον· οἶνον γὰρ ἔχειν τὸ κεράμιον λέγεται, καὶ ὁ μέδιμνος πυρούς· ταῦτ' οὖν πάντα ἔχειν λέγεται ὡς ἐν ἀγγείῳ· ἢ ὡς κτῆμα· ἔχειν γὰρ οἰκίαν καὶ ἀγρὸν λεγόμεθα.

TEST. 15 b 11-12 : cf. SIMPL., *In Phys.* (249 a 25), p. 1098, 29-30 ; PLOT., VI, 3, 25. 38-39 ‖ 15 b 17 et sqq. (= cap. 15) : cf. PLOT., VI, 1, 23 ‖ 15 b 20 : cf. PHILOP., *In De an.* (425 a 16), p. 458, 24-26.

13 κινήσει ἡ κατὰ ποιὸν om. ΑΛΔ [u. adn. 182] ‖ κατὰ τὸ ποιὸν ἠρεμία : om. n (rest. in marg. n^2) [u. adn. 182] ‖ 14 ἢ ἡ : ἢ ABd ChuVΛ (?) Δ (?) n^2 (in marg.) ἡ Em om. n [u. adn. 183] ‖ 16 post γιγνομένης tit. περὶ τοῦ ἔχειν add. ABdCh^{2}E^{2}mnuVΔΛ (*de habere*) ‖ 17 cap. 15 deest in multis recentioribus ; in ultimum cap. nullum commentarium praebet, dicens ὡς εὐχερῆ δὲ τὰ λοιπὰ παρήκαμεν **A** (106.6-7) ‖ πλείονας ABdChEmL^f (codd. Ca) **S** (367.12 cod. v) : πλείους nuVL^{s}L^f (cod. F) **S** (367.12 plerique codd. ; 368.18) Iamblichus teste **S** (438.19) πολλοὺς L^s (cod. v) ‖ γὰρ ABdChEmnΛ**S** : om. uVΔ ‖ 19 ἐπιστήμην ἔχειν nVΛ**SF** : τινα ἐπ. ἔχ. m ἐπ. τινὰ ἔχ. ABdChuΔ ἐπ. ἔχ. τινὰ E ‖ 20 ὃ codd. **S** (codd. JL) : om. **S** (KAv) ‖ 21 τὸ σῶμα ABdChEmn**S** (436.25) : σῶμα uV τῷ σώματι **S** (368.21) ‖ 26 πάντα ABdChEmn^2 (in marg.) V^2 (in marg.) Δ : post ἔχειν transp. u om. nVΛ [u. adn. 183] ‖ 27 καὶ ἀγρὸν ChEn**S** : ἢ ἀγρὸν ABdmΛΔ om. uV ἢ ἀγρόν post λεγόμεθα transp. u^2.

D'autre part, nous sommes dits également avoir une femme et la femme un mari, mais il est vraisemblable qu'on ait affaire au mode le plus éloigné avec le sens mentionné à l'instant, car en disant avoir une femme, nous ne voulons rien indiquer d'autre que le fait de cohabiter[1].

Peut-être bien qu'on découvrirait encore certains autres modes de l'avoir, mais pratiquement tous ceux dont il est question habituellement ont été dénombrés[2].

1. Malgré l'usage constant du verbe « avoir » pour exprimer les deux, l'auteur entend, semble-t-il, dissocier de la possession des biens immobiliers par un propriétaire, les liens matrimoniaux, d'ailleurs réciproques, qui unissent mari et femme. « Avoir » lui paraît ici d'un usage impropre. Il en irait différemment si l'on disait « avoir un esclave » ; l'esclave est « une possession animée » aux yeux d'Aristote (cf. *Pol* , I, 4, 1253 b 32), mais non la femme et peut-être y a-t-il ici, comme dans *Pol* , I, 1, 1252 b 5-6 et 11, la même critique des barbares, qui tiennent la femme pour une possession au même titre que l'esclave, et des peuples primitifs qui associent, sur un même plan, la femme, le bœuf et la charrue, pour constituer la maison.

2. Comparez cette remarque à celle qui clôt le répertoire des genres de qualités, en 10 a 25-26.

Λεγόμεθα δὲ καὶ γυναῖκα ἔχειν καὶ ἡ γυνὴ ἄνδρα· ἔοικε δὲ ἀλλοτριώτατος ὁ νῦν ῥηθεὶς τρόπος τοῦ ἔχειν εἶναι· οὐδὲν γὰρ ἄλλο τῷ ἔχειν γυναῖκα σημαίνομεν ἢ ὅτι συνοικεῖ.

Ἴσως δ' ἂν καὶ ἄλλοι τινὲς φανείησαν τοῦ ἔχειν τρόποι, οἱ δὲ εἰωθότες λέγεσθαι σχεδὸν ἅπαντες κατηρίθμηνται.

28 λεγόμεθα δὲ : om. Δ ‖ 29 εἶναι nuVΛL°S : om. ABdChEmΔ ‖ 32-33 post κατηρίθμηνται add. καὶ οἱ νομιζόμενοι ἦσαν οὗτοι Δ, add. τέλος τῶν κατηγοριῶν C τέλος τῶν ἀριστοτέλους δέκα κατηγοριῶν E ἀριστοτέλους κατηγορίαι n (corr. in τέλος ἀριστοτέλους κατηγοριῶν n²) subscriptio *expliciunt cathegoriae* Λ (?).

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Page 2

2. L'ensemble du passage a été rapproché d'une classification générale des noms (ὀνόματα) que l'on trouve dans un fragment de Speusippe (fr. 32.e Lang = 68 Tarán, d'après Simplicius, *In Cat.*, p. 38, 19-24). Celui-ci oppose, d'une part, les « tautonymes », eux-mêmes subdivisés en équivoques et univoques et, d'autre part, les « hétéronymes », eux-mêmes subdivisés en hétéronymes proprement dits, polyonymes et dérivés. Le rapprochement de ces deux textes parallèles a fait couler beaucoup d'encre (le point de la question par C. Luna dans *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, fasc. III, Leyde, Brill, 1990, p. 52-55 et 159-164). On ignore en quel sens les influences ont pu, le cas échéant, s'exercer. Il semble à première vue que le texte de *C* présente comme propriétés des choses certaines distinctions que Speusippe répertorie comme étant caractéristiques des noms. Si elle n'est pas illusoire, la différence, cependant, pourrait être superficielle. Car, au fond, notre passage, qui n'expose pas une distinction des noms (cf. ci-après, n. 4 à la p. 3), l'implique d'une certaine façon. Des choses réputées équivoques ou univoques *parce qu'*elles ont le même nom, impliquent en effet ou du moins peuvent impliquer des noms équivoques ou univoques, s'appliquant à plusieurs choses, différentes ou identiques ; et des choses réputées dérivées *parce que* leurs noms, quoique différents, dérivent d'un autre nom impliquent évidemment des noms dérivés.

3. Le mot λόγος (que nous avons traduit par « formule ») est, dans le contexte, le substitut de ὅρος ou de ὁρισμός (« définition »), mais il fait partie de l'expression usuelle ὁ... κατὰ τοὔνομα λόγος que l'on trouve souvent dans les *Topiques*, par exemple, en VI, 10, 148 b 15 (dans un contexte semblable). Aristote appelle ainsi ce qui exprime l'essence de la chose nommée (ce qui fait qu'elle est ce qu'elle est : cf. *Top.*, I, 5, 101 b 38). La définition des équivoques, pour sa part, correspond aussi à celle que l'on trouve dans *Top.*, I, 15, 107 a 18-20. Elle n'est pas elle-même sans équivoque, comme l'ont

noté plusieurs auteurs (voir, en tout dernier lieu, Ch. Schields, *Order in Multiplicity. Homonymy in the Philosophy of Aristotle*, Oxford, 1999, p. 11) et comme l'avaient déjà noté les commentateurs anciens (voir, par exemple, Philopon, *In Cat.*, p. 17 et sqq.). L'ambiguïté vient du fait qu'on ne sait pas s'il faut entendre μόνον (« ne... qu' ») au sens absolu ou au sens relatif. Dans le premier cas, les équivoques n'auraient absolument rien en commun, sauf le nom ; mais dans le second, ils pourraient avoir d'autres choses en commun, sauf la formule correspondant au nom. Or, dans cette dernière éventualité, il y aurait place pour deux sortes d'équivoques selon qu'ils ont en commun ou non autre chose que leur nom. Dans la première éventualité en revanche, tout ce qui n'est pas équivoque ne serait pas nécessairement univoque : ainsi les choses qui possèdent en commun le nom et autre chose que le nom, mais pas la formule définitoire. Tout ceci n'a aucune incidence dans la suite du traité, où l'auteur ignore les équivoques et ne s'intéresse explicitement qu'à l'univocité (cf. 3 a 34, b 7 et 9).

4. L'expression τὸ γεγραμμένον (qu'on pourrait traduire simplement par « le dessin ») est, on le sait, le substitut de ζωγράφημα, qui désigne non seulement le portrait de l'homme, mais toutes les figurations d'animaux et même tout objet figuré par la peinture ou par quelque représentation artistique que ce soit. Pareil objet, en grec, est aussi appelé du nom de l'animal ζῷον. L'exemple de l'« animal » ne figure pas dans les *Topiques*, où l'on trouve cependant un exemple comparable, celui de l'âne (οἷον ὄνος τό τε ζῷον καὶ τὸ σκεῦος· ἕτερος γὰρ ὁ κατὰ τοὔνομα λόγος αὐτῶν : I, 15, 107 a 19-20). Le traité *De l'âme* parle aussi de l'œil (partie du vivant) et de sa représentation sur la pierre ou en peinture, comme de choses qui s'entendent de manière équivoque (II, 1, 412 b 20-21). On peut aussi comparer l'étoile de mer et les dessins d'étoiles dans *Histoire des animaux* (V, 15, 548 a 10). Ces exemples et celui des *Topiques*, illustrent l'équivoque résultant de l'emploi d'un même terme spécifique (l'âne, l'œil, l'étoile,...) pour désigner à la fois une réalité naturelle et un objet artificiel (fabriqué, sculpté ou dessiné) qui n'a pas les mêmes fonctions et donc ne répond pas à la définition de l'objet naturel dont il a le nom. Ici, l'équivoque vient plutôt d'un terme générique (ζῷον) s'appliquant à *tous* les objets naturels vivants (dont l'homme), en même temps qu'à *toutes* les représentations figurées (dont celle de l'homme).

Page 3

1. La formule qui exprimerait proprement la nature de vivant appelé ζῷον pourrait être « être naturel animé » ou « ce qui participe à la vie » (cf. Plat., *Timée*, 77 B et Ar., *De l'âme*, III, 1, 412 a 13). Celle qui exprimerait proprement la nature des représentations appelées ζῷα pourrait être « œuvre figurée » ou « imitation au moyen de

couleurs et de figures » (cf. Ar., *Poétique*, 1, 1447 a 18-19). Ces formules renverraient, l'une, à un genre particulier de réalités naturelles, l'autre, à un genre particulier d'artefacts. Elles feraient apparaître en tout cas que l'équivocité est le résultat de l'application du même mot ζῷον à des réalités n'appartenant pas au même « genre ».

4. Remarquons au passage que la manière dont l'auteur s'est exprimé dans ces deux premiers paragraphes donne à comprendre que l'équivocité et l'univocité ne s'appliquent pas aux mots ou aux « noms » (ὀνόματα), ni aux concepts ou aux « formules » (λόγοι) qui leur correspondent, mais aux choses, « qui ont un nom en commun » (1 a 1-2 et 6-7) et dont « la formule est différente » ou « identique », l'homme et son portrait dans le premier cas, l'homme et le bœuf dans le second. Une certaine indifférence à l'aspect linguistique de la théorie des équivoques et des univoques se traduit peut-être encore par le choix du même mot (ζῷον) pour illustrer les uns et les autres. Ce choix fait apparaître que, selon son emploi, un même mot donne à constater, tantôt un cas d'équivocité, tantôt un cas d'univocité : ici parce qu'il exprime la même réalité générique de deux choses spécifiquement différentes (l'homme et le bœuf), là parce qu'il recouvre deux réalités génériquement différentes (l'homme et sa peinture). Dans le dernier cas, l'équivocité est significative, moins parce qu'elle révèle positivement deux genres de réalités irréductibles sous l'apparence d'un même mot, que parce qu'elle dénonce négativement l'absence de forme générique commune aux deux réalités nommées de la même façon. L'univocité, en revanche, est le constat de cette forme commune à deux réalités, dites pour cela univoques. En vertu de quoi, Aristote écrit par ailleurs que « tous les genres sont imputés de manière univoque aux espèces » (*Top.*, II, 2, 109 b 6 ; cf. IV, 3, 123 a 28-29 : συνώνυμον γὰρ τὸ γένος καὶ τὸ εἶδος). Pour d'autres implications, voir plus loin (*ad* 3 a 33-39).

5. Le mot πτῶσις (« inflexion »), qui entrera dans le vocabulaire des grammairiens avec le sens spécialisé de « cas », se trouve abondamment employé dans les *Topiques* (dès I, 15, 106 b 29 ; 107 a 1 ; etc.) pour indiquer en général toutes sortes de variantes de mots obtenues par changement de terminaison, et qu'on peut mettre en série ; ainsi δικαιοσύνη, δίκαιος, δίκαιον, δικαίως... (II, 9, 114 a 37-38).

6. Cette définition ou, pour mieux dire, cette présentation (qu'on ne trouve pas dans les *Topiques*, bien qu'il y soit question des dérivés, par exemple, en II, 2, 109 b 4 ; etc.) ne précise pas la nature, d'ailleurs variable, de la différence signalée entre le dérivé et ce dont il dérive. Celle-ci permet d'éviter certaines confusions, par exemple, entre deux imputations catégoriales (cf. 6 b 14) ou entre la qualité et le qualifié (cf. 10 a 30 et sqq.) ; mais, en fait, une fois connue, elle importe moins que les ressemblances, car on peut dire du dérivé ce qu'on dit de la chose dont il dérive. Ainsi, l'opposition qui existe entre le fait d'avoir

un état et le fait d'en être privé est-elle aussi l'opposition qui existe entre l'état et la privation (cf. 12 b 1-3). Ce genre d'observation est mis de l'avant dans les *Topiques* (cf. par exemple, I, 15, 106 b 29-31 : εἰ γὰρ τὸ δικαίως πλεοναχῶς λέγεται, καὶ τὸ δίκαιον πλεοναχῶς ῥηθήσεται). C'est l'intérêt des « séries » (cf. n. précédente).

7. Les termes grecs γραμματική et γραμματικός, volontiers traduits par « grammaire » et « grammairien », désignent en fait, respectivement, la capacité de parfaitement lire et écrire et celui qui possède cette capacité jusqu'à pouvoir la transmettre par l'enseignement. Nous avons préféré rendre ces mots par « science des lettres » et « lettré » parce que ces expressions n'évoquent pas, comme « grammaire » et « grammairien », une spécialité des professionnels de la langue, mais plutôt, comme dans le contexte grec, une qualité de gens instruits. — On notera une fois de plus que le dérivé n'est pas le *mot* tiré, par suffixation ou autrement, d'un autre mot. Le dérivé peut correspondre à un mot dérivé, par exemple suffixé (« courageux » dérive du mot « courage »), mais il peut inversément, en grec comme en français, correspondre au mot qui, grammaticalement, sert de base à la dérivation ou à la suffixation (« juste » sert à former le mot « justice » : exemple cité plus loin, en 10 a 31). En fait, le dérivé est une réalité seconde qui suppose une réalité première. C'est, par exemple, un « qualifié » (ποιόν), ainsi appelé d'après une « qualité » (ποιότης) : l'homme ou l'objet blanc qualifié d'après la blancheur (cf. 10 a 27-29). La primauté de ceci sur cela ou, pour reprendre l'un des exemples cités dans notre passage, celle du courage sur le courageux, vient cependant uniquement de ce que le courage est une réalité désignée en elle-même, tandis que le courageux, son dérivé, est une réalité nommée d'après celle-ci, c'est-à-dire accidentellement. — D'un autre côté, une certaine dissymétrie a souvent été constatée entre le cas des équivoques et des univoques d'une part, et celui des dérivés d'autre part. Ceux-ci. en effet, ne sont pas, comme ceux-là, des couples (de choses ayant le même nom), mais des entités uniques (dont le nom vient du nom d'autre chose). Un dérivé, cependant, n'est pas plus séparable de ce dont il est dérivé que ne le sont deux équivoques ou deux univoques : il forme, au contraire, avec lui une série coordonnée (συστοιχία : cf. *Top.*, II, 9, 114 a 35 ; etc.). La différence est que la relation entre un dérivé et ce dont il est dérivé n'est pas symétrique : si A est un dérivé de B, la réciproque n'est pas vraie. Par ailleurs, les dérivés font appel minimalement à quatre entités (deux mots et deux choses), alors que les équivoques et les univoques ne recourent qu'à trois entités seulement (deux choses et un mot).

8. La place de cette remarque, parmi les préliminaires, paraît aléatoire. Pour certains, l'observation serait mieux venue immédiatement avant 1 b 25. Mais visiblement, les préliminaires étant alignés en asyndète, un certain désordre caractérise la composition du début du traité, désordre qu'il est vain de vouloir effacer.

9. D'après Simplicius (p. 21, 22-24 ; 26, 18-19 et 30, 3-5 : cf. Dexippe, p. 21, 18-19), Andronicos de Rhodes utilisait cette proposition au début de sa paraphrase de *Catégories*, puis ajoutait : καὶ τῶν μὲν ἄνευ συμπλοκῆς ὁμώνυμα μὲν λέγεται κ.τ.λ. C'était peut-être une façon d'indiquer d'emblée que l'ensemble du traité qu'il commentait portait sur les « catégories », celles-ci étant données plus loin (1 b 25) comme faisant partie des τῶν κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγομένων. Peut-être aussi voulait-il donner à comprendre que la distinction des équivoques (etc.) était une distinction plutôt linguistique (celle de τῶν λεγομένων) qu'ontologique (celle de τῶν ὄντων : cf. 1 a 20). Mais que sont les λεγόμενα ? Les choses exprimées (signifiées) par le discours ou les expressions (signifiantes) du discours ? Longuement débattue dans l'Antiquité, cette question a été tranchée le plus souvent selon l'autorité d'Alexandre d'Aphrodise (arguments chez Simplicius, p. 10, 8-19 ; 41, 21-28), en faveur de la seconde hypothèse, étant entendu que les expressions du discours sont considérées en fonction de leur propriété à signifier les modes de l'être. Mais la première hypothèse est plus vraisemblable. Une chose dite (λεγόμενον) n'est pas, en effet, l'expression d'une chose (cf. λέξις : 6 b 33). Et si l'on a le sentiment qu'il est ici question du discours signifiant, plutôt que de la réalité signifiée, c'est principalement en raison du fait que la « connexion » paraît une liaison établie dans et par le discours. Platon (*Sophiste*, 262 C) est, semble-t-il, le premier à avoir employé συμπλοκή en ce sens, en concurrence avec σύνθεσις (263 D). Mais une connexion peut aussi (d'abord ?) exister dans la réalité elle-même, entre les parties qui la composent. Quand Aristote envisage, par exemple, la définition que l'on peut donner de quelque chose parmi « les connectés » (*Top.*, VI, 11, 148 b 23 : τῶν συμπεπλεγμένων), c'est bien ce genre de connexion qu'il a en vue : la liaison qui unit entre elles des *choses* simples et constitue les *choses* composées. Du reste, le discours déclaratif, pour sa part, ne peut être vrai (cf. 2 a 6-8) qu'à la condition de correspondre aux connexions qui existent dans le réel. Car celles-ci peuvent être évidemment exprimées dans le discours. Et dans notre passage, c'est visiblement pareille éventualité qui est envisagée. Les choses, lorsqu'elles sont exprimées, peuvent l'être de deux façons : soit avec les connexions qu'elles présentent dans la réalité, soit abstraction faite de ces connexions. La remarque ne vise donc pas, semble-t-il, à distinguer deux formes de discours (la proposition déclarative et le mot signifiant), mais plutôt à distinguer, en fonction du discours, deux aspects du réel (le complexe et le simple). Indirectement, toutefois, et de manière implicite, c'est une propriété du discours que pareille observation fait ressortir : la propriété qu'ont certaines unités signifiantes qui composent tout discours d'analyser la complexité du réel et donner à voir les entités simples dont il est constitué.

10. Si l'on considère que ces exemples illustrent une distinction entre deux modes d'expressions linguistiques, l'expression qui associe

deux ou plusieurs mots et l'expression qui, formellement, ne comporte aucune association, le moins que l'on puisse dire est qu'ils prêtent à controverse. Ces exemples, en effet, se limitent à associer (ou à poser séparément) des noms et des verbes. Mais le langage associe aussi un nom et un adjectif (« l'homme blanc »), il forme des noms composés (ce sont les πεπλεγμένα de *De l'interprétation*, 2, 16 a 23-24), il associe une préposition et son régime pour indiquer une localisation (ἐν ἀγορᾷ, 2 a 1-2), etc. Or dans aucun de ces cas, nous n'avons affaire à un discours, vrai ou faux, comme l'est la proposition formée d'un nom et d'un verbe (cf. plus loin : 2 a 4-7). La difficulté tombe en partie si l'on considère que ces exemples illustrent une distinction entre deux aspects du réel en fonction du discours, le réel dans sa complexité d'une part, le réel dans sa simplicité d'autre part. L'homme blanc et tous les composés qu'exprime un discours sans verbe sont sur le même pied de complexité que la réalité de l'homme dont on dit qu'il court ; et la localisation qu'exprime la locution « sur le marché » est une réalité aussi simple que le moment qu'exprime l'adverbe « hier » (cf. 2 a 2).

11. Pour distinguer ici quatre classes d'êtres, deux critères sont utilisés. Ils sont formellement opposés dans *Top.*, IV, 6, 127 b 1-4. Le second (« être inhérent à un sujet »), qui est la marque des êtres non substantiels, est défini plus loin, en 1 a 24-25 (voir la note 13). Le premier (« se dire d'un sujet »), qui est la marque des êtres non individuels (l'espèce et le genre), ne l'est pas, comme s'il allait de soi. De fait, il est systématiquement utilisé ailleurs par Aristote pour distinguer l'universel (espèce et genre) du particulier sensible. Aristote enseigne en effet (*An. Pr.*, I, 27, 43 a 25-43) 1) que le particulier (Socrate) n'est imputable à rien d'autre et que ce sont au contraire les autres choses (son espèce et son genre) qui lui sont imputables ; 2) que l'espèce (l'homme) est imputable à quelque chose (le particulier) et qu'autre chose (son genre) lui est imputable aussi ; enfin 3) que le genre (animal) est imputable à d'autres choses (ses espèces et les individus de ces espèces) et que rien ne lui est, à lui, imputable. « Se dire d'un sujet » est donc là, comme ici, indicateur de l'universel et « ne pas se dire d'un sujet » révélateur du particulier ou, si l'on veut, de l'individuel. Comment alors la *Mét.*, Δ 8 peut-elle utiliser ce même critère — ne pas se dire d'un sujet — pour soutenir apparemment qu'il est révélateur de la substance : « toutes ces choses [les corps et les animaux qui en sont composés] sont appelées substances, parce qu'elles ne sont dites d'aucun sujet et que tout le reste est dit d'elles » (1017 b 13-14 ; cf. 23-24). L'affirmation paraît doublement étrange, car d'une part, le critère invoqué est celui qui, dans *C* et *An. Pr.*, révèle le particulier et, d'autre part, ce qui, d'après les mêmes textes, révèle la substance, c'est le fait de n'être inhérente à aucun sujet ! L'explication de ce paradoxe est la suivante. D'abord, le propos de *Mét.*, Δ 8, contrairement au propos de notre passage, n'est pas de distinguer la substance du non-sub-

stantiel. Comme les autres chapitres de Δ, qui exposent des πολλαχῶς λεγόμενα, il s'agit au contraire d'inventorier les différentes choses qu'on appelle substances. Par conséquent, l'auteur n'a aucune raison d'invoquer ici le critère révélateur de ce qui est substantiel par opposition à ce qui ne l'est pas. Celui-ci (« n'être pas inhérent à un sujet ») ne permet en effet d'opérer aucune distinction à l'intérieur de ce qui est substantiel. Il est donc naturellement absent de Δ 8 où l'auteur recense, par définition, tout ce qui est implicitement reconnu comme n'étant inhérent à aucun sujet. Pour établir en revanche quelque distinction à l'intérieur de ce qu'on appelle substance, le critère qui distingue l'individuel de l'universel, savoir « ne se dire d'aucun sujet », devient un critère de première utilité. C'est pourquoi il est d'emblée mis de l'avant pour identifier un premier type de substance dans les corps sensibles et les animaux qui en sont composés. Bref — et il importe de le souligner — le passage de Δ 8 est parfaitement fidèle aux données qu'exposent notre texte et celui des *An Pr.* dont il a été question plus haut. Ce qu'il évoque en premier lieu, ce sont les substances que *C* appellera plus loin (1 b 25) les substances premières.

12 Est ainsi considérée, d'abord, la classe des universels et, dans celle-ci, sont mis à part, du fait qu'ils ne sont inhérents à aucun sujet, les êtres substantiels, dont l'exemple (l'homme) est une *proxima species*. Celle-ci, à proprement parler, se dit, non simplement d'un sujet (καθ' ὑποκειμένου : 1 a 21), mais d'un *certain* sujet (ὑποκειμένου τινός : 1 a 20), soit d'un sujet individuel. Le genre, en revanche, ne se dit proprement que de l'espèce comme d'un sujet (καθ' ὑποκειμένου γὰρ τοῦ εἴδους μόνον τὸ γένος λέγεται : *Top.*, IV, 6, 127 b 3-4).

13. Cette précision qui a, de tout temps, suscité beaucoup de commentaires, est visiblement destinée à lever l'ambiguïté de la simple notion d'« être en quelque chose » (ἔν τινι). Les Anciens ont répertorié, chez Aristote, de multiples manières d'entendre le fait d'être en quelque chose. On dit, par exemple, que la partie est *dans* le tout et le tout *dans* ses parties ; l'espèce est *dans* un genre et le genre *dans* ses espèces ; les objets sont *dans* un lieu, des événements *dans* le temps, un contenu *dans* un contenant, etc. Deux précisions, l'une et l'autre négatives, sont censées lever l'ambiguïté : 1) la chose inhérente n'est pas une partie de ce à quoi elle est inhérente et 2) elle ne peut exister à part de ce à quoi elle est inhérente. La première précision est malheureusement vague, en raison même du fait que « partie » (μέρος) peut s'entendre de plusieurs façons (cf. *Mét.*, Δ 25 et 26, à propos du tout). La partie peut même désigner un élément de la « chose » (πρᾶγμα) ou un élément de sa « formule » (λόγος), ce qui est très différent (cf. *Mét*, Z 10, 1034 b 21). Mais l'inconvénient paraît mineur, car la première précision n'intervient que pour corriger ce que la seconde laisse encore d'indéterminé. Cette seconde précision, tout à fait décisive, met de l'avant un trait que d'autres textes d'Aristote assignent nettement à

la substance pour l'opposer à tout ce qui n'est pas substantiel : le fait d'exister « à part », c'est-à-dire de manière indépendante (χωρὶς εἶναι) : cf. *Mét*, Δ 8, 1017 b 25 (χωριστὸν) ; Z 1, 1028 a 22-24 (οὐδὲν γὰρ αὐτῶν ἐστιν οὔτε καθ' αὑτὸ [πεφυκὸς] οὔτε χωρίζεσθαι δυνατὸν τῆς οὐσίας) ; *Phys.*, I, 2, 185 a 31 (οὐθὲν γὰρ τῶν ἄλλων χωριστόν ἐστι παρὰ τὴν οὐσίαν). Fondamentalement donc, être inhérent à un sujet, c'est ne pouvoir exister indépendamment de lui. Mais cette détermination, qui caractérise toutes les choses non substantielles, est aussi, d'une certaine façon, la caractéristique des parties de la substance par rapport au tout qu'elles constituent, puisque la partie est dans le tout (cf. *Gén. des an*, I, 20, 728 b 18-19 : ἐν τῷ σώματι μέρη) et ne peut exister sans le tout, sinon de manière équivoque (cf. *Pol.*, I, 2, 1253 a 20-22 : ἀναιρουμένου γὰρ τοῦ ὅλου οὐκ ἔσται πούς οὐδὲ χείρ, εἰ μὴ ὁμωνύμως). Or Aristote stipule clairement que les parties du corps et des animaux sont dites des substances (cf. *Mét.*, Δ 8, 1017 b 12 ; Z 2, 1028 b 9 ; H 1, 1042 a 10 : τὰ μόρια τῶν ζῴων). Il faut donc une précision supplémentaire, qui écarte d'emblée la possibilité d'inclure les parties de la substance dans le non-substantiel et c'est pourquoi il a été précisé d'abord qu'être inhérent à un sujet ne veut pas dire s'y trouver à titre de partie. En soi, on l'a vu, cette précision est vague, mais elle n'a de portée qu'une fois entendue en relation avec la seconde précision. D'autres passages, plus loin, s'appuient sur notre passage (3 a 29-32 ; 8 a 16-18 et 15 b 23).

Page 4

1. Dans la classe des êtres non substantiels, sont ici distinguées, parce qu'elles ne se disent d'aucun sujet, les singularités illustrées par deux qualités, l'une psychique, l'autre corporelle. Ce sont les exemples de *Top.*, IV, 5, 126 a 4-5 (ἐν ᾧ τὸ λευκόν, καὶ τὸ χρῶμα, καὶ ἐν ᾧ γραμματική, καὶ ἐπιστήμη, passage qui situe dans leurs genres respectifs les espèces, dont ici sont considérées les singularités). On remarquera, d'autre part, que l'âme et le corps sont également traités ici comme sujets d'inhérence, donc, semble-t-il, comme substances capables d'exister de façon indépendante. Une interprétation abusive serait évidemment d'en conclure que notre passage envisage l'existence de l'âme séparée du corps. La séparation de l'âme par rapport au corps n'est pas ici en cause, mais son indépendance par rapport aux déterminations qualitatives qu'elle peut avoir, autrement dit, le fait qu'elle peut être sans être savante, comme le corps peut être sans être blanc. Que par ailleurs, elle ne soit pas substance au même titre que le corps (mais forme du composé substantiel, alors que le corps en est la matière : cf. *De l'âme*, II, 1, 412 a 7-9), cela ne l'empêche pas d'être sujet substantiel à l'égard, par exemple, de certaines qualités, exactement comme le corps est sujet substantiel à l'égard d'autres qualités. — Celles-ci et toutes les réalités non sub-

stantielles sont considérées dans notre passage comme autant de particularités individuelles. Les commentateurs se demandent volontiers à quoi peut tenir semblable particularité. Est-ce au fait d'appartenir au sujet (la substance individuelle) où elle se trouve et à lui seul ? Ou à quelque singularité au sein de l'espèce correspondante, sans rapport avec la singularité du sujet où elle se trouve ? Dans le cas des qualités, qui pour la plupart admettent des degrés (cf. 10 b 26-30) et ont un contraire (10 b 12-15), la seconde hypothèse est envisageable, parce que telle substance individuelle peut devenir plus ou moins blanche en restant la même (deviendrait-elle noire : cf. 4 a 10-b 19). Les particularités (variables à l'infini) du blanc dans un sujet identique pourraient donc tenir à des déterminations au sein de l'espèce « blanc ». Mais l'hypothèse peut-elle être étendue à d'autres réalités non substantielles ? À une quantité déterminée, par exemple ? Une longueur de trois coudées, qui n'admet pas de degrés (cf. 6 a 20), ne peut, semble-t-il, être singulière qu'en vertu du sujet qu'elle mesure, tel membre ou tel autre de même dimension. De même, un relatif, tel que demi. Certes, telle moitié (de dix, par exemple) peut être accidentellement différente (par exemple, plus grande) que telle autre moitié (par exemple, de six). Mais en soi, un demi particulier ne semble se distinguer d'un autre demi qu'en raison du sujet auquel il est inhérent. L'esclave, en revanche, qui est aussi un relatif (cf. 6 b 29), paraît pouvoir, en tant qu'esclave, être plus ou moins docile, zélé, etc. Il ressemblerait alors plutôt au blanc. Il apparaît donc difficile d'apporter universellement la même réponse à la question de savoir ce qui singularise les réalités individuelles lorsqu'elles ne sont pas substantielles. Mais, dans tous les cas, elles sont évidemment particularisées par le sujet auquel elles sont inhérentes. — On relèvera peut-être, par ailleurs, un détail : l'auteur écrit qu'une *certaine* science est inhérente à un sujet, l'âme, non qu'elle est inhérente à un *certain* sujet, une *certaine* âme ; et qu'une *certaine* blancheur est inhérente à un sujet, le corps, non qu'elle est inhérente à un *certain* sujet, un *certain* corps. Ce détail est-il significatif ? Probablement pas ; il va de soi qu'une particularité qualitative suppose un sujet individuel ; c'est d'ailleurs la condition sans laquelle ni elle-même (telle blancheur), ni son espèce (la blancheur), ni son genre (la couleur) ne pourraient être dits inhérents au corps en général (cf. plus loin, 2 b 1-3). De son côté, la parenthèse ἅπαν γὰρ χρῶμα ἐν σώματι paraît superflue, car il ne semble pas nécessaire d'en appeler à l'universalité du genre (la couleur) pour comprendre que la particularité individuelle (telle blancheur) est quelque chose d'inhérent à un sujet (le corps) ; mais l'auteur vise peut-être à préciser que la blancheur particulière dont il est ici question est précisément la couleur ; car la blancheur, comme l'expliquent les *Topiques*, est équivoque : c'est non seulement la couleur, qualité visuelle liée au corps, mais la qualité sonore, liée à la

voix (τὸ μὲν γὰρ ἔσται σῶμα τοιόνδε χρῶμα ἔχον, τὸ δὲ φωνὴ εὐήκοος : I, 15, 107 b 1-2).

2. Cette classe, qu'illustre l'exemple d'un genre (la science : cf. 11 a 25), réunit les êtres non individuels de nature non substantielle. On notera au passage l'ambiguïté de la notion de « sujet » (ὑποκείμενον). En effet, les êtres ici en question impliquent un double sujet : celui dont ils sont dits et celui auquel ils sont inhérents. Or le premier de ces sujets est évidemment non substantiel, tandis que le second est, lui, d'ordre substantiel. En outre, le premier sujet peut être ou bien l'espèce, ou bien l'un des cas individuels qui correspondent à celle-ci, mais pas, indifféremment, n'importe quel sujet de prédication. De son côté, l'être substantiel, invoqué ici comme sujet d'inhérence, peut être sujet d'une prédication accidentelle, mais cela n'est jamais considéré par l'auteur de notre traité. Les sujets ultimes dont se disent les êtres de la présente classe sont les êtres réunis dans la classe précédente, de même que les sujets ultimes dont se disent les êtres de la première classe correspondent aux êtres de la quatrième classe. Ce sont ces derniers uniquement que visent, par exemple, *Mét.*, Δ 8, 1017 b 23-24 ou Z 3, 1028 b 36-37. Ils sont encore les sujets auxquels sont inhérents les êtres de la deuxième classe, eux-mêmes sujets ultimes dont se disent ceux de la troisième, ici présentés (cf. plus loin, 2 a 34 et sqq.)

4. C'est aux êtres de la deuxième et de la quatrième classes que s'applique ici la notion d'« individus » (ἄτομα). Ils sont, à ce titre, le terme ultime (indivisible) de divisions opérées à partir d'une espèce (cf. *Top.*, II, 2, 109 b 21 et *passim*). Celle-ci, comme le genre, constitue aussi une unité (cf. *Mét.*, Δ 6, 1016 a 26 ; b 31-32) et les différences spécifiques permettent de dénombrer les espèces comme les individus. Mais l'espèce se subdivise encore, alors que le « numériquement un » ne se divise plus de la même manière ; c'est-à-dire qu'à la différence de l'universel, il ne s'applique plus à une multiplicité. Il équivaut donc au particulier (cf. *Mét.*, B 4, 999 b 33-34 : τὸ γὰρ ἀριθμῷ ἓν ἢ τὸ καθ' ἕκαστον λέγειν διαφέρει δ' οὐδὲν). Cela n'empêche pas, notons-le, l'individu, s'il est un composé (σύνθετον), de pouvoir s'analyser en ses composants (ainsi le composé substantiel, en matière et forme ; cf. *De l'âme*, II, 1, 412 a 16 : σῶμα... μετέχον ζωῆς... οὐσία... ὡς συνθέτη) ; mais la décomposition du composé n'est pas la division dont il est question ici.

6. Le verbe κατηγορεῖσθαι (« être imputable »), employé avec le complément κατά τινος (« à quelque chose »), se présente comme l'équivalent de λέγεσθαι κατά τινος (« être dit de quelque chose ») qu'on rencontre plus haut. Les deux verbes, en pareil cas, traduisent l'attribution, non d'un simple prédicat, mais d'un « prédicable », au sens où l'entendait Porphyre (cf. récemment, A. de Libera dans *Porphyre Isagoge*, Texte grec et latin, traduction par A. de Libera et A.-Ph. Segonds, Introduction et notes par A. de Libera, p. XX), c'est-à-dire

l'attribution de l'espèce ou du genre. Ce n'est peut-être pas toujours le cas des verbes simples : κατηγορεῖσθαι, comme λέγεσθαι, peut indiquer parfois l'attribution d'un simple prédicat (par exemple, en 2 a 31-32, 3 a 1-2 et en 2 b 31, où τῶν κατηγορουμένων désigne ensemble des prédicats et des prédicables). Mais la précision (imputable) « comme à un sujet » lève ici toute espèce de doute.

7. La même règle est exposée autrement dans *Top.*, VI, 1, 120 b 19-20 (τὸ γὰρ γένος κατὰ πάντων τῶν ὑπὸ τὸ αὐτὸ εἶδος κατηγορεῖται ; cf. IV, 2, 122 a 5-6). Ici cependant, on ne lit pas que « le genre », qui se dit de l'espèce, se dit aussi du sujet individuel, mais bien que « tout ce qui se dit » de l'espèce (ὅσα... πάντα), se dit aussi du sujet individuel. Ce n'est pas nécessairement qu'outre le genre, d'autres choses soient envisagées ; c'est plutôt parce que, parlant du genre, on peut envisager à la fois son nom et sa formule (cf. plus loin, 2 a 20-21, à propos de l'espèce). Dans ces derniers cas toutefois, parce que la formule du genre inclut notamment une différence constitutive, celle-ci doit être aussi imputable au sujet.

8. Le seul exemple choisi est emprunté aux êtres substantiels. Il n'y a pourtant aucune raison de croire que la règle ne s'appliquerait pas aux êtres non substantiels. L'homme qui se dit d'un certain homme (exemple des êtres de la première classe : 1 a 21-22) est en effet comparable à la blancheur qui se dit d'une certaine blancheur (exemple des êtres de la troisième classe : cf. 1 b 1-3) : l'un et l'autre se disent, à titre d'espèce, d'un sujet ultime (individuel) et ils expriment l'un et l'autre l'essence (τί ἐστι), comme l'indique expressément *Top.*, I, 9, 103 b 29-33. Le plaisir, qui n'est pas une substance, fournit ailleurs l'occasion de rappeler en d'autres termes, le principe énoncé ici (*Top.*, IV, 1, 121 a 37-39 : καὶ γὰρ τὰ ἄτομα μετέχει τοῦ γένους καὶ τοῦ εἴδους). — On a depuis longtemps remarqué que la conclusion de la ligne 1 b 14 est donnée pour logiquement contraignante. C'est la conclusion (C se dit de A) de deux prémisses (B se dit de A [majeure] et C se dit de B [mineure]), dont le moyen terme (B) se dispose comme dans le syllogisme de la première figure (*Barbara*). Cette conclusion, du point de vue ontologique, est-elle pour autant valide ? La relation « être imputé à une chose comme à son sujet » est-elle transitive et signifie-t-elle partout la même chose ? C'est ce dont on a discuté. On peut, par exemple, penser que la subordination de l'espèce au genre n'est pas exactement la relation d'un élément à une collectivité quelconque. Mais, ici, pour l'espèce et pour le genre, « se dire d'un sujet » a la même signification : c'est être une unité qui convient essentiellement en commun à plusieurs choses. L'unité générique animal convient à l'homme et à d'autres espèces, exactement comme l'unité spécifique homme convient à tel homme et à d'autres individus. Et si le genre dont participe l'espèce est aussi ce dont participe l'individu, c'est qu'il n'est pas seulement une réalité nominale qui se prédique :

c'est, dit Aristote, la « formule » du genre qui lui est imputable (ἀνάγκη γὰρ τοὺς τῶν γενῶν λόγους κατηγορεῖσθαι τοῦ εἴδους καὶ τῶν μετεχόντων τοῦ εἴδους : *Top.*, IV, 2, 122 b 9-10). Tel individu est donc homme et animal, non parce qu'il appartiendrait à deux collectivités, l'une étroite (l'espèce) et l'autre plus large (le genre), elles-mêmes subordonnées l'une à l'autre, mais parce qu'il contient la « formule de l'homme » (animal rationnel) et que cette formule elle-même contient celle de l'animal (corps vivant).

Page 5

1. Les lignes 1 b 16-17 (τῶν... ἐπιστήμης) se lisent dans *Top.*, I, 15, 107 b 19-20 (cf. VI, 6, 144 b 12-14), à une variante près, semble-t-il (ἑτέρων γενῶν pour ἑτερογενῶν). Elles évoquent les genres en un sens relatif, comme partout dans *C* ; si bien que genre veut dire aussi, par exemple, sous-genre et espèce supérieure. Seraient par conséquent « subordonnés » les uns aux autres, dans l'ordre : un genre, un sous-genre et une espèce supérieure. S'agissant de genres non subordonnés, les exemples choisis appartiennent, l'un à la substance (animal), l'autre, aux relatifs (la science). Ils sont donc irréductibles de toutes les façons. Quant aux différences du genre animal, celles qui sont signalées ici sont constitutives de sous-genres plutôt que d'espèces proprement dites. Ainsi, « bipède » n'est pas proprement une différence spécifique d'oiseau ni d'homme, mais celle d'un éventuel sous-genre commun. Plus généralement, chaque espèce doit posséder en propre seulement une différence. À noter que sont aussi distinctes les différences spécifiques équivoques. Sous le même mot « aigu », par exemple, se cachent deux différences spécifiques distinctes, l'une dans le genre « voix », l'autre dans le genre « masse » (cf. *Top.*, I, 15, 107 b 25-26 : ὁμώνυμον τὸ ὀξύ· ἑτέρων γὰρ γενῶν καὶ οὐχ ὑπ' ἄλληλα διαφοραί εἰσιν).

3. Le défaut d'exemple montre que nous avons probablement affaire à une thèse assez évidente. Mais paradoxalement l'on ne voit pas immédiatement de quoi il retourne. L'hypothèse la plus obvie est que l'auteur considère ici les cas où sont en cause un genre et un sous-genre, qui est le genre prochain de l'espèce. Le passage de *Top.*, VI, 5, 143 a 15-26 (signalé à la note précédente) permet de l'illustrer : le genre « état » (ἕξις) et le sous-genre « vertu » (ἀρετή) qui est le genre prochain de la justice, par exemple. Dans ces conditions, la thèse pourrait être que les différences imputables à l'état (les différences entre états naturels et états acquis, par exemple) sont aussi des différences imputables à la vertu. La difficulté, c'est que les lignes 1 b 23-24 semblent dire que *toutes* les différences du genre imputé (l'état, dans notre exemple, c'est-à-dire le genre supérieur) sont aussi celles du sujet (la vertu, c'est-à-dire le genre inférieur) alors que, bien évidemment, ce n'est pas le cas des différences « divisives », lesquelles, par

définition, déterminent les sous-genres ou les espèces à l'intérieur du genre. Les Anciens disputaient déjà de cette difficulté jusqu'à vouloir amender le texte (cf. Simplicius, p. 58, 24-60, 10) et les Modernes ont eu la même tentation (cf. Ackrill, 1963, p. 77). Cette difficulté n'est pas surmontable (cf. Zanatta, p. 448-454), à moins de s'en tenir à l'hypothèse de Porphyre (p. 85,10) et de considérer que sont naturellement en cause les seules différences constitutives ou « formatives » du genre supérieur. La thèse serait alors que toutes les différences constitutives du genre imputé (l'état) sont aussi celles du sujet (la vertu). Il est vrai que notre texte parle de toutes les différences (ὅσαι... τοσαῦται) du genre imputé. Mais, au fond, c'est le cas, du moment où les différences « divisives », pour leur part, qui sont propres chacune à un genre inférieur, ne sont pas proprement imputables au genre supérieur. D'autre part, Aristote, notons-le, pense que les différences propres au genre supérieur et qui le constituent, sont multiples, puisque, dans le passage des *Topiques* que nous avons déjà évoqué et où sont distingués un genre supérieur (état) et un genre inférieur (vertu), il écrit que si l'on veut définir la justice, par exemple, sans mentionner le genre prochain (vertu), « il faut ajouter au genre supérieur (état) *toutes les différences* (πάσας τὰς διαφορὰς) au moyen desquelles se définit le genre le plus proche (vertu) » (143 a 23-25). On voit donc que plusieurs différences déterminent un genre.

4. Sur les choses exprimées sans connexion, cf. *supra*, 1 a 17 et 18. Chacune de ces choses est considérée comme signe (σημαίνει) d'autre chose. Ce n'est pas un signe linguistique à proprement parler, comme l'est le mot « cheval » pour signifier tout ce qu'est un cheval. On ne sait donc trop sur quelle théorie du signe reposent ces considérations. Il n'est pas question ici de genre d'imputations (κατηγορίαι), comme c'est le cas dans le même répertoire fourni par *Top.*, I, 9, 103 b 22-23, où Aristote fait état expressément du fait que la liste comprend dix éléments et où l'ordre de présentation des éléments de la liste est le même. La différence entre les deux textes, on l'a vu (cf. Introduction, *supra*, p. LXXVI-LXXXV), c'est que notre passage enregistre les indications diverses fournies par la seule imputation essentielle (celle du τί ἐστι). Aristote explique cette diversité de la manière suivante : « quand se trouve posé un homme et qu'on soutient que c'est là un homme ou un animal, on dit l'essence (τί ἐστι) et on indique une substance. Quand en revanche se trouve posée une couleur blanche et qu'on soutient que c'est là du blanc ou une couleur, on dit l'essence (τί ἐστι) et on indique une qualité » (103 b 29-33). Comme notre passage envisage les choses exprimées sans liaison, donc lorsqu'elles ne font pas l'objet d'imputation, il ne fait pas état de κατηγορίαι, mais les indications qu'il répertorie sont invariablement celles qu'implique l'imputation exprimant l'essence. Remarquons encore que l'auteur de *C* s'abstient ici de parler de « genre d'êtres » (ce qui aurait été de

nature à souligner la portée ontologique de la distinction) et même de « genres » tout simplement, bien qu'il soit plus loin question de « genres » à propos, par exemple, de la qualité et du relatif (11 a 38).

Page 6

2. Ces deux exemples rappellent *Phys.*, IV, 11, 219 b 20-21 : οἱ σοφισταὶ λαμβάνουσιν ἕτερον τὸ Κορίσκον ἐν Λυκείῳ εἶναι καὶ τὸ Κορίσκον ἐν ἀγορᾷ. La situation particulière d'un sujet ne se confond pas avec le lieu (qui sera mentionné, plus loin, parmi les quantités : 4 b 24 et sqq.). Néanmoins, l'on s'est interrogé depuis l'Antiquité et l'on s'interroge encore sur la pertinence d'en faire une « catégorie » à part, vu que la situation paraît être une « partie du lieu », comme le haut ou le bas (cf. Plotin, VI, 1, 14. 3-4), d'autant que toute situation n'est pas nécessairement plus déterminée qu'une partie du lieu en général (par exemple, « là-bas » ou « là-haut », lieux naturels des astres). D'autre part, doit-on privilégier une situation (« à Athènes ») par rapport à une direction (« vers Athènes »), ou à une origine (« d'Athènes ») ? On peut supposer que la direction locale et l'origine locale sont conçues comme des déterminations liées au mouvement. La localisation, en revanche, paraît une détermination inhérente à un sujet, en dehors de tout mouvement. Quant au lieu proprement dit (τόπος), c'est-à-dire la limite à l'intérieur de laquelle le sujet corporel se trouve englobé (cf. *Phys.*, IV, 4, 212 a 5-7), c'est au fond une dimension. Celle-ci est certes, en un sens (accidentellement), différente selon la situation de ce sujet (parce qu'au marché, au Lycée, elle ne suppose pas le même corps enveloppant), mais, en tant que limite quantitative, elle est partout identique pour le sujet qui se déplace, parce que, du point de vue quantitatif, ce sujet est englobé partout de la même surface corporelle. Une légère différence quantitative serait à la rigueur mesurable, selon que le sujet serait situé, par exemple, dans l'eau ou dans l'air, parce que l'eau comprime ou dilate certains corps plus que l'air.

3. Le moment n'est pas non plus à confondre avec le temps, mentionné lui aussi plus loin parmi les quantités (4 b 24 et sqq.). Et les mêmes difficultés que celle que soulève la localisation doivent être écartées. Situer un sujet ou une action à un moment du passé, du présent ou du futur n'est pas mesurer une partie du temps, parce qu'une partie du temps, telle que la conçoit notre auteur, est une quantité de temps. Attribuer un temps, c'est mesurer sa durée ; c'est dire, par exemple, telle personne âgée de dix ans et cinq mois, ou tel événement long de dix jours. Or un même temps (durée) peut être attribué à un sujet ou à une action situés à des moments différents (il a eu hier dix ans ; il aura demain dix ans). Il y a donc là deux indications distinctes, comme lorsqu'on fixe un moment dans le temps (cette année est la première de la vingtième olympiade) et lorsqu'on date de ce moment un

événement (nous vivons à la première année de la vingtième olympiade). Ici, l'on situe notre vie à un moment ; là, on mesure une durée, une partie du temps ou, si l'on veut, un temps écoulé. L'indication du moment, comme celle d'une situation, pour Aristote, se distingue donc respectivement des indications de temps et de lieu, du fait que ce ne sont, ni l'une ni l'autre, des indications quantitatives mesurant soit une durée soit une limite corporelle.

5. La « tenue » (ἔχειν) semble un cas particulier de l'« avoir » en général (ἔχειν) : cf. *Mét.*, Δ 23, 1023 a 8 ; et, ci-après, 15 b 17-32 avec les notes. D'après les exemples cités, le fait visé est celui d'avoir une tenue vestimentaire ; mais d'autres choses pourraient être en cause qui tiennent, par exemple, à la mise extérieure plutôt qu'à l'habillement : avoir le sourire, avoir un air sombre, etc.

6. Les exemples produits sont empruntés aux opérations médicales (cf. *Top.*, III, 1, 116 b 8-9). Ils dénotent ainsi de façon typique une action exercée sur un « patient » ou subie par un « patient » au sens médical du terme. On a remarqué depuis longtemps que pratiquement toutes les illustrations des « catégories » supposent la description d'un sujet humain (ou, à défaut, d'un animal) dans une circonstance donnée. L'origine de la liste des « catégories » est elle-même obscure. Elle pourrait avoir été inspirée en partie de l'inventaire des questions permettant aux rhéteurs de cerner tout ce qui peut être en cause, par exemple dans une affaire à plaider.

7. L'idée est celle qu'expose en d'autres termes *De l'interpr.*, 4, 16 b 26-29 dans une perspective plus nettement linguistique : « une quelconque partie [du discours], à l'état séparé, peut être indicative de quelque chose..., mais pas à titre d'affirmation », puisqu'elle « n'affirme pas que c'est ou que ce n'est pas ».

8. À la lettre, ceci n'est évidemment pas soutenable : l'homme blanc, l'homme de six coudées, l'homme majeur, l'homme au marché, l'homme d'aujourd'hui,... sont des connexions qu'on peut exprimer sans que cela corresponde à une affirmation. La condition de l'affirmation est que soit exprimée comme existante la connexion entre ce qui correspond, par exemple, à une substance d'une part et d'autre part, ce qui correspond soit à l'une des quatre dernières « catégories », soit à l'une des cinq précédentes (à l'aide le plus souvent d'un copule : εἶναι, γίγνεσθαι...). Des connexions entre expressions indiquant la même « catégorie » peuvent aussi produire évidemment des affirmations (le juste est cultivé : *Mét.*, Δ 7, 1017 a 8).

9. Toutefois, tout ce qui se dit avec connexion n'est pas nécessairement vrai ou faux (par exemple : amputons ce cheval blessé) : cf. *De l'interpr.*, 4, 17 a 2-3 (ἀποφατικὸς δὲ οὐ πᾶς κ.τ.λ.). Sur la vérité et l'erreur, voir les textes classiques de *Mét.*, E 4 et Θ 10. Il semble y avoir dans notre passage la volonté de mettre en contraste les distinctions « catégoriales » (correspondant aux choses exprimées sans

connexion) et la distinction du vrai et du faux (correspondant aux choses exprimées en connexion). Ce contraste rappelle la manière dont se trouvent distingués, en *Mét.*, Δ 7, 1017 a 21-23 et 31-33, les êtres « en soi... qu'indiquent les figures de l'imputation » (καθ' αὑτὰ... ὅσαπερ σημαίνει τὰ σχήματα τῆς κατηγορίας) et l'être ou le non-être qui indiquent le vrai ou le faux. L'étude des catégories se bornerait ainsi à la perspective de l'être en soi, sans considération, non seulement pour l'être vrai, mais aussi pour l'être accidentel, l'être en acte et l'être en puissance, que signale encore *Mét.*, Δ 7.

Page 7

2. Sont en cause les réalités dèjà répertoriées en 1 b 3-5 (les exemples sont d'ailleurs les mêmes). La primauté de la substance individuelle et particulière, décrite ici de façon négative (μήτε... μήτε), tient au fait qu'elle est positivement le sujet ultime dans l'ordre substantiel (cf. *Mét.*, Δ 8, 1017 b 23-24 : τὸ... ὑποκείμενον ἔσχατον, ὃ μηκέτι κατ' ἄλλου λέγεται) et le sujet premier que supposent nécessairement les êtres non substantiels (cf. *Mét.*, Z 3, 1029 a 1-2 : μάλιστα γὰρ δοκεῖ εἶναι οὐσία τὸ ὑποκείμενον πρῶτον et Z 1, 1028 a 26-27 : ἔστι τι τὸ ὑποκείμενον αὐτοῖς [les êtres non substantiels] ὡρισμένον, τοῦτο δ' ἐστὶν ἡ οὐσία καὶ τὸ καθ' ἕκαστον). Cette primauté absolue souvent affirmée par Aristote (cf. *Mét.*, Λ 6, 1071 b 5 : αἵ τε γὰρ οὐσίαι πρῶται τῶν ὄντων) sera exposée en détail dans la suite (2 a 34 et sqq.). Mais, comme on peut le voir, elle est reconnue comme un fait par la *Métaphysique*. Ce dernier ouvrage, toutefois, pose un certain nombre de questions auxquelles notre traité est étranger : « Qu'est-ce que la substance ? » (Z 1, 1028 b 7) ou encore « Quels sont les principes et les causes des substances ? » (Λ 1, 1069 a 18-19). La première de ces questions, qui est au départ de l'enquête des livres centraux, conduit à s'interroger sur la nature du sujet substantiel dont il est ici question (un composé de matière et forme) et à défendre la thèse que la forme est première par rapport à la matière et première par rapport au composé (cf. Z 3, 1029 a 5-7). Ainsi, la forme de chaque être substantiel est-elle substance première, c'est-à-dire ce en quoi consiste essentiellement chaque être substantiel (cf. Z 7, 1032 b 1-2 : εἶδος δὲ λέγω τὸ τί ἦν εἶναι ἑκάστου καὶ τὴν πρώτην οὐσίαν). Aristote écrit encore : « de la substance prise avec sa matière, il n'y a pas de définition, car le composé est indéterminé, mais eu égard à sa substance première, il y en a une,... car la substance est la forme immanente qui, avec la matière, forme le tout appelé substance » (Z 11, 1037 a 26-30). De son côté, la recherche des principes des substances, que présente le livre Λ, conduit à se demander si en dehors des substances sensibles particulières reconnues par tout le monde (cf. Λ 1, 1069 a 30-32), il n'y en a pas d'autres, comme le prétendent certains. La démonstration qu'il en existe d'autres, formes

immatérielles ou purs actes dont dépend la nature entière (Λ 6-9), entraîne évidemment le philosophe, qui défend la priorité de l'acte sur la puissance, à parler de celles-ci comme des substances premières (cf. *De l'interpr.*, 13, 23 a 23-24 : τὰ μὲν ἄνευ δυνάμεως ἐνέργειαί εἰσιν, οἷον αἱ πρῶται οὐσίαι). Malgré ce qu'ont pu penser certains commentateurs, toutes ces affirmations ne sont pas contradictoires et ne supposent pas une « évolution » dans la conception que se serait faite le philosophe de la substance première. Elles montrent, au contraire, que l'expression « substance première » a, selon les contextes, des significations différentes. Elle peut désigner la substance immatérielle par rapport à la substance naturelle ou sensible, en vertu de la priorité de l'acte sur la puissance ; elle peut désigner aussi la forme constitutive de la substance sensible par rapport à la matière qui lui est associée et par rapport au composé lui-même, en raison de la priorité du principe formel déterminant sur le principe matériel indéterminé ; enfin, elle peut désigner, comme dans notre passage, la substance individuelle particulière par rapport à son espèce et à son genre, en raison de la priorité du sujet sur ce qui se dit du sujet. Et ces usages sont compatibles, même si *C* ne parle pas de matière ni de forme. Dans notre passage où la substance première est, par exemple, un certain homme, le *sujet* individuel est évidemment le *sujet* composé, dont l'auteur n'indique pas qu'il est fait de matière (corps) et de forme (âme). Ignore-t-il pour autant que le *sujet* premier, identifié communément à la substance, s'entend non seulement du composé, mais aussi de la matière et de la forme (cf. *Mét* , Z 3, 1029 a 1-3) ? Il paraît évident que non, puisque l'âme (en 1 a 25) et le corps (en 1 a 28) sont donnés pour les *sujets* substantiels auxquels sont inhérentes, respectivement, telle science des lettres et telle blancheur. Et s'il ne parle pas du corps comme d'une matière, ni de l'âme comme d'une forme, c'est que l'auteur de *C*, contrairement à l'auteur de la *Métaphysique*, ne s'interroge pas sur la nature de la substance ni, par conséquent, sur l'importance relative de ses principes constitutifs et que, de ce fait, il n'entreprend pas ici d'exposer une théorie scientifique de la substance.

3. Sont cette fois en cause les réalités spécifiques déjà répertoriées en 1 a 20-22 et, en vertu de la règle énoncée en 1 b 10-15, les réalités génériques qui se disent des premières comme d'un sujet. Bien que le texte ne le dise pas explicitement, ce sont donc des « généralités » ou, si l'on veut, des « universels » (καθόλου). Or, la *Métaphysique* semble refuser à une généralité, quelle qu'elle soit, le titre de substance (Z 13, 1038 b 8-9 : ἔοικε γὰρ ἀδύνατον εἶναι οὐσίαν εἶναι ὁτιοῦν τῶν καθόλου λεγομένων), notamment à l'aide de l'argument qui rappelle notre texte : « est substance ce qui ne se dit pas d'un sujet ; or le général se dit toujours d'un certain sujet » (1038 b 15-16). Beaucoup de commentateurs pensent que la *Métaphysique* exprime ainsi un repentir et corrige la thèse défendue dans notre passage, selon laquelle

l'espèce et le genre sont des substances, bien qu'à titre second. Mais cette impression, si l'on observe les textes de près, paraît fallacieuse. L'auteur de Z, on l'a vu (cf. note précédente), s'interroge sur la nature de la substance, donc sur ses principes constitutifs. L'hypothèse qu'il envisage dans cette perspective est celle des Platoniciens qui, à la différence du commun, situent la substance dans l'universel plutôt que dans le particulier et font des universels les « principes » (ἀρχάς) des choses particulières (cf. Λ 1, 1069 a 26-29). Cette opinion revient à dire que l'universel est « substance *de* chaque chose individuelle » (Z 3, 1028 b 34-35 : τὸ καθόλου... οὐσία δοκεῖ εἶναι ἑκάστου), autrement dit que « l'universel est principe » (Z 13, 1038 b 7-8 : δοκεῖ... εἶναι ἀρχὴ τὸ καθόλου). Il n'est donc pas question là de savoir si l'universel peut être appelé substance à titre second par rapport à l'individuel qui est substance première. La question est de savoir si, comme le veulent les Platoniciens, il peut être le *principe de chaque individu* où communément on voit la substance première. La réponse est "non" et elle est conforme à la position que défend personnellement Aristote : « d'abord parce que la substance *de* chaque individu, laquelle est une chose propre à chaque individu, n'appartient pas à un autre, alors que l'universel est chose commune, puisqu'on appelle universel ce qui naturellement appartient à plusieurs choses » (Z 3, 1038 b 9-12). Étranger à la question de savoir si l'universel est principe, l'auteur de *C*, pour sa part, n'envisage donc pas que le genre et l'espèce, qu'il appelle substances, seraient, à ce titre, des principes ; si c'était le cas et que substance fût synonyme, à ses yeux, de principe, il énoncerait alors l'absurdité que l'universel est principe second du principe premier ! Si l'universel est pour lui substance seconde, ce n'est donc pas à titre de principe et la prétendue contradiction avec ce qu'affirme Z disparaît du même coup. Mais il y a plus. En affirmant ensuite (2 a 34 et sqq.) que la substance première individuelle est ce sans quoi n'existerait pas la substance seconde, l'auteur de *C* exclut par avance l'éventualité qu'on puisse trouver dans l'universel le principe de l'individuel. C'est donc sur la base des rapports ici posés entre substance première et substance seconde que Z, à la recherche du principe constitutif des substances premières, refuse en définitive l'hypothèse platonicienne.

Page 8

1. Cela revient à dire, en bref, que l'individu, en soi indéfinissable, possède la définition de l'espèce et que l'espèce se définit par le genre. La thèse explicite le rapport entre substance première et substance seconde, dont il vient d'être question, à l'aide des éléments qui ont servi plus haut à présenter les univoques (1 a 6-7) : le sujet premier que constitue la substance première porte le nom et répond à la formule définitionnelle de son espèce. La même thèse, notons-le, vaudrait

pour les réalités individuelles de nature non substantielle (par exemple, un certain blanc) par rapport à leur espèce (par exemple, le blanc) et même pour des réalités spécifiques de nature non substantielle (par exemple, la science des lettres) par rapport à leur genre (la science), parce que la science « se dit d'un sujet, la science des lettres » (1 b 23).

2. Quelle est cette majorité de réalités non substantielles, dont même le nom ne s'attribue pas au sujet substantiel ? Il semble que ce soit, par exemple, celles que désignent linguistiquement des substantifs (par exemple, la science, inhérente à l'âme [ou à l'homme], ne se dit pas de l'âme [ou de l'homme] ; l'âme, au contraire, est dite savante [ou l'homme savant] ; c'est donc un « dérivé », au sens de 1 a 12-15, qui lui est attribué), à la différence, notamment, des expressions adjectives. Mais toutes les réalités désignées par un substantif ne sont pas dans dans ce cas : l'esclave, par exemple, qui est un relatif, a un nom qui s'attribue à l'homme. Peut-être l'auteur, qui parle de « grande majorité », songe-t-il aux attributs exprimés par un verbe conjugué (l'homme court, équivalent de l'homme est courant), car ces phrases sont les plus fréquentes et la forme conjuguée n'est pas celle du participe ou de l'infinitif qui conviennent proprement à la réalité attribuée.

3. L'exemple de l'esclave (cf. n. précédente) eût été mieux choisi, car ce n'est pas le blanc qui constitue la qualité inhérente mais plutôt la blancheur. Par ailleurs, en écrivant que le blanc « est imputé » (κατηγορεῖται) au sujet, l'auteur assimile l'imputation à une simple prédication. Enfin, ici comme plus haut (1 a 28), c'est le corps, plutôt que l'individu corporel (animé ou inanimé) qui est donné pour sujet d'inhérence au blanc, avec l'idée que le blanc n'existe pas sans corps, bien qu'il soit lui-même « incorporel » (cf. *Top.*, VI, 12, 149 b 1). Dans la « formule » du blanc entre en effet la couleur (son genre) ; or jamais le corps n'est dit une couleur.

4. La primauté des individus substantiels comme sujets dont se disent ultimement leur espèce et leur genre, et auxquels sont ultimement inhérentes toutes les réalités non substantielles, fait de ces individus la condition de tout ce qui en dehors d'eux existe, du moins dans le monde naturel périssable. Le propos de l'auteur de *C* est en effet implicitement borné aux substances naturelles périssables, les seules qui appartiennent à des espèces, elles-mêmes appartenant à des genres. Les corps célestes impérissables, inaltérables, exempts d'accroissement et de diminution (cf. *Du ciel*, I, 3) forment peut-être, à tout prendre, un genre singulier, mais ils ne peuvent compter parmi les substances ici considérées, dont il sera dit plus loin qu'elles sont susceptibles de contraires (4 a 10). Quant à l'existence de substances incorporelles séparées, elle n'est pas du tout envisagée. Dans les limites du monde naturel périssable, le primat absolu de l'individu substantiel, comme l'ont volontiers observé les commentateurs, implique évidem-

ment l'affirmation d'une thèse inconciliable avec le platonisme. C'est l'occasion de noter que *C*, par ailleurs, ne considère pas sous le nom d'εἶδος, la forme essentielle (par exemple, l'humanité de l'homme) qu'ont en commun plusieurs individus, mais l'espèce (l'humanité) qui réunit les individus ayant une forme commune et un nom commun.

5. Les deux exemples illustrent la même thèse : sans les substances premières, rien n'existe. L'un (A) cependant est emprunté aux êtres qui « se disent d'un sujet » ou « sont imputables à un sujet » et l'autre (B) aux êtres qui « sont inhérents à un sujet ». A. Le premier permet de généraliser de la manière suivante : les genres qui ne seraient imputables à aucun individu ne seraient imputables à aucune espèce. Pour voir là une illustration de la thèse en cause, il faut comprendre : les genres qui ne sont imputables à aucune espèce, ne sont imputables à rien, donc ne sont pas des genres et n'existent pas. On pourrait en dire autant des espèces qui ne seraient imputables à aucun individu. L'idée est compréhensible, mais elle a une implication ; elle suppose qu'être imputable à un sujet ou se dire d'un sujet, c'est ne pouvoir exister sans sujet (individuel). Ce qui équivaut partiellement à « être inhérent à un sujet » (cf. 1 a 25 : ἀδύνατον χωρὶς εἶναι τοῦ ἐν ᾧ ἐστιν) ! Ce qui à son tour voudrait dire que les substances secondes ont quelque chose de non substantiel. B. Le second exemple fait appel précisément à une chose inhérente à un sujet qui, par définition en quelque sorte, ne peut exister à part d'un sujet. Il consiste à montrer que ce sujet, sans lequel le genre (la couleur) n'existerait pas, doit être un sujet particulier. Il revient à dire : tout genre non substantiel qui ne serait pas inhérent à un sujet particulier, au moins parmi ceux qui forment une généralité, ne serait inhérent à aucune généralité. Il faut sans doute comprendre : un tel genre ne serait inhérent à rien. Mais ici, il paraît difficile de conclure qu'un tel genre n'existerait pas, car n'être inhérent à aucun sujet ne signifie pas ne pas exister ; cela signifie plutôt : être une substance (cf. 3 a 7-8 : κοινὸν δὲ κατὰ πάσης οὐσίας τὸ μὴ ἐν ὑποκειμένῳ εἶναι) ! Ce qui voudrait dire qu'un être non substantiel qui ne serait inhérent à aucune substance première, aurait en fait la propriété d'une substance.

Page 10

2. Cf. *Top.*, IV, 1, 121 a 12-14 : « Les espèces participent des genres, mais les genres ne participent pas des espèces, car si l'espèce admet bel et bien la formule du genre, en revanche, le genre n'admet pas celle de l'espèce ». L'avantage de l'espèce sur le genre, comme celui de l'individu substantiel sur tout le reste, tient à ce que l'espèce n'est pas plus imputable au genre que l'individu n'est imputable à tout le reste, alors qu'elle reçoit la formule du genre, comme l'individu celle de l'espèce. Les deux arguments montrent ensemble que l'espèce s'attribue à un sujet qui ne s'attribue pas et qu'elle fait connaître plus

proprement que le genre, lequel s'attribue à un sujet, lui-même attribué à un autre sujet. Les arguments sont évidemment solidaires. C'est parce qu'elle ajoute une différence spécifique à la formule du genre, que l'espèce fait mieux connaître l'individu. Le genre, en revanche, à défaut de cette différence, fait moins bien connaître l'individu. Il n'y a pas à confondre le caractère plus substantiel de l'espèce, dont il est question ici, avec ce qui sera dit plus loin (15 a 4-7) de la priorité du genre sur l'espèce, mais les deux choses sont liées : l'animal (le genre) est en un sens premier parce qu'il n'implique pas nécessairement l'homme (l'espèce) et dénote moins proprement l'individu humain, au fond, pour le même motif.

4. La thèse défendue dans ce passage, on l'a déjà observé plus haut (note *ad* 2 a 17), n'est pas du tout comparable à celle que défend *Mét.*, Z 13. En bref, il s'agit là de nier que les universels, tels que le genre et l'espèce, puissent être principes substantiels de chaque individu. Ici, il s'agit d'affirmer qu'ils sont les seules choses à être imputées essentiellement, donc à faire voir l'individu substantiel, toutes les autres prédications étant accidentelles. L'auteur recourt à deux arguments familiers. Le premier (2 b 30-37) ressemble au premier argument avancé plus haut (2 b 8-14) pour justifier la supériorité de l'espèce sur le genre dans l'ordre substantiel, et le second (2 b 37-3 a 6) ressemble aussi au second argument présenté plus haut (2 b 15-22) en faveur de cette dernière thèse.

Page 11

1. La distinction, appuyée par des exemples, reste assez vague. On nous dit que l'identification d'un individu substantiel par son espèce ou son genre est un moyen plus ou moins satisfaisant selon le cas, mais toujours « adéquat » (cf. οἰκείως : 2 b 33) et que tout autre moyen est réputé inapproprié, parce qu'il fournit une indication « étrangère » (cf. ἀλλοτρίως : 2 b 35) au sujet ultime qu'est la substance première. Dans la langue grecque, les adverbes antonymes οἰκείως et ἀλλοτρίως font image. Ils évoquent ce qui fait partie de la famille et ce qui lui est étranger ou extérieur. C'est comme si le genre et l'espèce imputés à une substance première formaient avec elle une famille et lui étaient apparentés, alors tout le reste sortirait de la famille. La distinction correspond à ce qu'on trouve dans *Top.*, I, 9, 103 b 36-39 : « quand on affirme une chose d'elle-même ou qu'on en affirme le genre, on indique une essence (τί ἐστι) ; mais quand on affirme une chose d'une autre, on n'indique pas l'essence (τί ἐστι), mais une quantité, une qualité ou quelqu'une des autres imputations ». On voit ici que l'indication de l'essence (par l'espèce ou le genre) confine à l'affirmation de l'identité (on reste dans la famille), alors que l'indication d'autre chose (par quelque autre moyen) ressemble à l'affirmation de l'altérité (on sort de la famille). D'un côté, en effet, le lien est

nécessaire, de l'autre, il est accidentel. Présentées ainsi cependant, les choses sont simplifiées, car la présentation évacue les cas d'imputation du « propre » et de la « différence » qui se situent entre deux (cf. *Top.*, I, 8, en entier).

2. L'argument revient en somme à dire que si la qualité de substance première est reconnue à l'individu parce qu'il est le seul sujet auquel tout le reste est imputé, alors la qualité de substance seconde doit être reconnue à son genre et à son espèce seulement parce que, en dehors de la substance première, ils sont les seuls sujets auxquels tout le reste est imputé. C'est évidemment passer sous silence les cas où « par exemple, nous soutenons que le juste est musicien... et le musicien un homme » (*Mét.*, Δ 7, 1017 a 8-10). Sur ces attributions accidentelles, voir encore *An Pr.*, I, 25, 43 a 34-36 et *De l'âme*, II, 6, 418 a 20-23. Notre auteur, on l'aura remarqué, reconnaît au passage que du fait d'un individu lettré, son genre et son espèce sont (partiellement) affectés par cette qualité, laquelle n'affecte qu'accidentellement le blanc, si ce sujet est par ailleurs blanc.

4. C'est à peu près textuellement ce qui a été dit en 2 a 11-13 et déjà en 1 b 3-4. Deux arguments vont être avancés concernant les substances secondes, qui, l'un (3 a 10-15) et l'autre (3 a 15-21), sont aussi empruntés à des considérations déjà exprimées.

Page 12

2. Ces affirmations concernant le genre et l'espèce sont évidemment des affirmations qui entendent rendre manifeste leur indépendance, puisque le fait, pour une chose, d'être inhérente à un sujet implique l'impossibilité, pour elle, d'exister à part du sujet où elle réside (cf. 1 a 25). Mais à quel titre et par rapport à quoi l'existence des substances secondes est-elle indépendante ? Pour exister, on l'a vu (cf. 2 b 3), un genre et une espèce nécessitent l'existence d'individus de cette espèce et de ce genre. Ils ne sont donc pas, si l'on peut dire, totalement indépendants comme le sont les substances premières. Mais par ailleurs, on l'a noté aussi (cf. 2 b 8 et sqq.), le genre et l'espèce sont les seules choses à faire voir les substances premières *de façon appropriée*, en somme comme des réalités qui participent d'eux (cf. *Top* , IV, 1, 121 a 37-38 : « Les individus participent du genre et de l'espèce »). On peut donc en conclure que l'indépendance des substances secondes se mesure au fait que, pour exister, elles n'exigent pas un sujet étranger à elles-mêmes, contrairement aux réalités non substantielles, lesquelles sont inhérentes à des sujets différents et sont imputées à ces sujets de façon inappropriée (cf. ἀλλοτρίως : 2 b 35). Ainsi le blanc, inhérent au corps de Socrate, a une existence inséparable du corps de Socrate, et le blanc en général, une existence inséparable du corps, *bien qu'*il soit, on l'a noté, incorporel. En revanche, le corps en général est inséparable d'un certain corps, *parce qu'*il est corporel.

5. La différence se trouve exclue des attributs accidentels, parce que son attribution est nécessaire (cf. *Top* , VI, 6, 144 a 23-26 : οὐδεμία γὰρ διαφορὰ τῶν κατὰ συμβεβηκὸς ὑπαρχόντων ἐστί,... οὐ γὰρ ἐνδέχεται τὴν διαφορὰν ὑπάρχειν τινὶ καὶ μὴ ὑπάρχειν). Au contraire, la différence d'un genre entre, avec le genre, dans la formule constitutive de l'espèce (définition) : cf. *Top.*, VI, 5, 143 a 23-24. Le genre et la différence forment ainsi une unité : cf. *Mét.*, Z 12, 1037 b 11-12 (ἕν ἐστιν οὗ τὸν λόγον ὁρισμὸν εἶναί φαμεν, οἷον τοῦ ἀνθρώπου τὸ ζῷον δίπουν). Mais cela est vrai des différences d'un genre non substantiel (la science, par exemple), autant que des différences d'un genre substantiel (l'animal) ; or la différence d'un genre non substantiel (spéculatif, par exemple, dans le cas de la science) semble bien inhérente à un sujet (l'âme), puisqu'elle est constitutive d'un sous-genre ou d'une espèce inhérente à un sujet. Ce n'est donc pas de la différence comme telle qu'on peut dire qu'elle compte parmi les choses non inhérentes à un sujet, mais de la différence dans le genre de la substance.

6. Mêmes exemples en *Top.*, II, 1, 109 a 14-15 (τινὶ ζῴῳ πεζῷ δίποδι εἶναι). Terrestre et bipède, on le sait (cf. 1 b 18 et note *ad locum*), ne sont pas des différences constitutives d'espèces à proprement parler. Bien que l'on puisse définir l'homme comme un animal bipède (cf. exemple cité à la n. précédente), elles ne suffisent pas, même ensemble, à proprement constituer l'homme. Les deux mêmes exemples illustrent, en *Top.*, IV, 2, 122 b 16-17, la thèse selon laquelle la différence n'indique pas l'essence (τί ἐστι), mais plutôt une qualité (ποιόν τι). La même thèse est défendue ici, un peu plus loin (3 b 15-21), à propos des substances secondes. Celles-ci, comme la différence, indiquent, non pas une qualité pure et simple, mais une qualité substantielle.

8. Cf. *supra*, 1 a 24-25 (la notion d'inhérence ne s'applique pas aux parties d'un tout naturel). Les parties d'animaux sont dites expressément substances dans *Mét.*, Δ 8, 1017 b 12 ; les parties des animaux, des plantes, des corps naturels et du ciel en *Mét.*, Z 2, 1028 b 9, 11 et 13 ; celles des plantes, des animaux et du ciel en *Mét.*, H 1, 1042 a 9, 10 et 11. Tout cela, selon l'opinion commune que notre auteur veut éviter de contredire (« il n'y a pas à redouter de nous voir contraints de nier »). Pourquoi cette remarque prend-elle place ici ? Très visiblement parce que ce qui vient d'être dit de la différence paraît mettre en cause l'opinion communément reçue que les parties d'une substance sont des substances. On peut en effet dire que la différence est une partie constitutive de la substance (l'homme n'est pas accidentellement terrestre et la formule du terrestre est imputée à l'homme) ; or elle n'est pas une substance ! Voilà donc, semble-t-il, une partie de substance qui n'est pas substance elle-même. L'auteur dissipe le malentendu en précisant que ce n'est pas une chose comme la différence

qu'il avait en vue lorsqu'il parlait plus haut des choses en un sujet, c'est-à-dire de celles qui se trouvent en quelque chose à titre de parties. *Mét.*, Z 11 permet de comprendre la distinction. Il y a, d'un côté, « les parties de la forme » (τοῦ εἴδους μέρη) et, de l'autre, les parties « qui ne sont pas parties de la forme, mais du composé » de matière et de forme (... ἀλλὰ τοῦ συνειλημμένου : 1036 a 26-27). La différence, qui entre dans la formule définitoire, fait partie de la forme. La main, la tête, l'os ou le sang, qui n'y entrent pas, sont des parties du composé de matière et de forme. C'est ce genre de distinction qu'invoque discrètement l'auteur de notre passage : les choses qui prennent place dans une substance à titre de parties et qu'on appelle substances sont les parties du composé, non les parties qui entrent dans la formule définitionnelle de la substance considérée, comme par exemple la différence spécifique. Les commentateurs, curieusement, n'ont pas saisi l'allusion, alors que pourtant, elle est amenée par une réflexion simple sur le statut paradoxal et ambigu de la différence, laquelle, ainsi que l'observaient les lecteurs anciens, n'est ni substance, ni non plus accident. Les différences, qui ne sont pas des substances, ne sont pas en effet non plus inhérentes à un sujet, comme il vient d'être dit ; donc, elles font apparemment partie des substances, mais sans être elles-mêmes des substances. Pour éviter que cette conclusion implicite ne paraisse contredire l'idée reçue touchant les réalités inhérentes au tout, qui sont, elles, des substances, l'auteur doit donc préciser que ce n'est pas dans le même sens que les réalités inhérentes au tout ont été évoquées. La précision (οὐ γὰρ... ἔν τινι : lignes 3 a 31-32) revient à rappeler que « ce n'est pas ainsi [entendez : dans le sens de non substances] que l'on parlait des réalités inhérentes à un sujet lorsqu'elles se trouvent en quelque chose à titres de parties ». La définition de l'inhérence (1 b 24-25), à laquelle renvoie l'auteur, excluait en effet de l'inhérence accidentelle les parties d'un tout substantiel. Mais cette exclusion, déclare notre auteur, n'était pas du même ordre que celle qui exclut ici la différence de la même inhérence accidentelle.

Page 13

1. La thèse dégage explicitement une idée qui ressort des considérations précédentes : tant les substances secondes (3 a 17-20) que les différences (3 a 25-28) donnent leur nom et leur formule aux sujets dont elles sont dites. Le terme κατηγορία (utilisé en 3 b 25) est traduit par « catégorisation » par A. de Libera (*Porphyre Isagoge*, déjà cité, p. XXV). Cette traduction suggère que l'imputation au moyen du genre, de l'espèce et de la différence, classe le sujet de l'imputation (espèce ou individu) dans l'un des dix types de prédications : ici, le sujet est rangé dans la substance ; ailleurs, il serait rangé, par exemple, dans la qualité, si l'on dit d'un « certain blanc » qu'il est blanc ou une couleur ; et ainsi de suite. Mais l'imputation n'est « catégorisation » en ce

sens que si elle se place dans l'ordre de l'essence, c'est-à-dire si elle répond à la question de savoir ce qu'est la chose qu'on a sous les yeux (cf. *Top.*, I, 5, 102 a 32-34 : ἐν τῷ τί ἐστι δὲ κατηγορεῖσθαι τὰ τοιαῦτα λεγέσθω ὅσα ἁρμόττει ἀποδοῦναι ἐρωτηθέντα τί ἐστι τὸ προκείμενον). Or justement, ce n'est pas toujours le cas. Au contraire, *Top.*, I, 9, 103 b 22 précise même très clairement que l'imputation de l'essence n'est qu'un des genres généraux d'imputation (cf. Introduction, *supra*, p. LXXVI-LXXXV). Il est donc fallacieux de traduire ici κατηγορία par « catégorisation », car ce mot, comme le verbe correspondant κατηγορεῖσθαι, peut désigner l'opération qui consiste à attribuer de manière accidentelle une qualité, une quantité, etc. à un sujet substantiel, même si dans notre passage et le plus souvent dans *C*, ce n'est pas le cas.

4. Cf. 3 a 22-25. Ce passage n'a pas explicitement mentionné que la différence se dit de l'individu. La différence par ailleurs ne se dit pas de l'espèce de la même façon que le genre ; le genre en effet, ainsi que sa différence constitutive, se dit au même titre de plusieurs espèces, alors que sa différence divisive ne se dit que de l'espèce dont elle est constitutive.

7. Cf. 1 a 6-7.

8. Pour comprendre la portée de ces remarques, il faut distinguer d'abord l'imputation de la différence (bipède) et l'imputation, par exemple, d'une qualité (blanc). La différence et la qualité sont imputables l'une et l'autre à l'espèce (homme) et à l'individu (Socrate). Ainsi dit-on que l'homme ou Socrate sont bipèdes ou qu'ils sont blancs. Mais de l'homme, on peut dire qu'il est bipède ou animal de manière univoque, parce que bipède inclut la formule de l'animal (un bipède est un animal bipède) et de Socrate, on peut dire qu'il est homme ou bipède de manière univoque, parce que l'homme contient la formule de l'animal et du bipède (l'homme est un animal bipède). Or on ne peut pas dire de manière univoque que l'homme est blanc ou animal, ni de Socrate, qu'il est homme ou blanc, parce que ces choses n'ont pas la même formule. D'un côté, l'imputation des substances secondes ou de la différence est d'ordre essentiel, de l'autre, l'imputation de la qualité est accidentelle. Mais il faut distinguer aussi par ailleurs l'imputation de la qualité à titre accidentel. dont on vient de parler, et l'imputation de la qualité à titre essentiel. Quand nous disons de ceci, un certain blanc, qu'il est du blanc, de la blancheur ou une couleur, nous imputons une espèce (blanc ou blancheur) et un genre (couleur) et nous supposons qu'il est, dans le genre, une différence (x) constitutive de l'espèce. À celle-ci (le blanc ou la blancheur), on peut imputer le genre (couleur) et la différence (x) de façon univoque, et à un certain individu (un certain blanc), on peut imputer l'espèce (blanc) et la différence (x) de façon également univoque, parce que le blanc est une couleur spécifique. Qu'en conclure ? Tout simplement que les

imputations à partir de l'espèce et les imputations à partir de la différence se font de manière univoque chaque fois que l'imputation est d'ordre essentiel et pas seulement lorsqu'on indique la substance en imputant des substances secondes. Notre auteur donne l'impression de présenter ici un trait commun aux substances et à la différence, mais ce trait n'oppose en commun la substance et la différence à tout ce qui n'est pas substance que dans la seule hypothèse où l'on envisage que le sujet ultime de toutes les imputations est la substance première.

9. Ce jugement universel est une opinion, qui va être immédiatement contestée. C'est probablement conformément à l'opinion, qu'Aristote emploie l'expression « une chose précise » (τόδε τι : littéralement, « quelque ceci » ou « un ceci en quelque sorte »). L'expression est utilisée pour désigner, sans la nommer et faute de pouvoir la nommer autrement, la sorte de chose que constitue une substance en elle-même, indépendamment des accidents qu'on peut lui attribuer : Socrate, qui constitue en lui-même une « chose précise », différente du blanc et de tout le reste qui lui appartient. La conviction qui s'exprime ainsi est à la fois que cette chose existe et qu'elle est bien déterminée. L'idée s'apparente de très près à celle que la substance est une chose indépendante ; les deux notions sont liées dans l'opinion : « être une chose indépendante et une chose précise sont les principaux traits, semble-t-il, de la substance » (τὸ χωριστὸν καὶ τὸ τόδε τι ὑπάρχειν δοκεῖ μάλιστα τῇ οὐσίᾳ : *Mét.*, Z 3, 1029 a 27-28). Aristote en tire d'ailleurs au passage la conclusion que la substance doit être du côté de la forme (ou du composé de forme), plutôt que du côté de la matière, qui est indéterminée (cf. *De l'âme*, II, 1, 412 a 7-9 ; *Mét.*, Δ 8, 1017 b 18 et 22-26 ; Z 11, 1037 a 2 ; 13, 1038 b 5 ; etc.). L'indépendance de la substance, de son côté, rappelle ce qui a été dit plus haut, ici même, du non substantiel qui, inhérent à un sujet, ne peut exister à part du sujet substantiel (1 a 25), car une réalité indépendante est en elle-même une chose précise en dehors de ce qui lui est inhérent. L'idée de pareille chose est encore liée à la notion d'essence (τί ἐστι). En effet, puisque l'on est ou devient quelque chose (τι) au gré de chaque imputation, ce qu'est la substance, c'est un « ceci » (τόδε) : cf. *Mét.*, Z 7, 1032 a 14-15 (τὸ δὲ τὶ λέγω καθ' ἑκάστην κατηγορίαν· ἢ γὰρ τόδε ἢ ποσὸν ἢ ποιὸν ἢ πού...). Mais il faut ici distinguer. Certes, du point de vue logique, on peut imputer une essence à tout ce qui n'est pas substance comme à la substance elle-même (cf. *Top.*, I, 9, 103 b 21) et se demander, par exemple, ce qu'est en soi-même le blanc (*ibid.*, 103 b 31-33), parce que l'être en soi, c'est tout ce qu'indiquent les figures de l'imputation (cf. *Mét.*, Δ 7, 1017 a 22-23). Reste cependant que l'essence, « qui s'entend de plusieurs façons », a deux acceptions fondamentalement différentes : « en un sens, elle indique la substance et le fait d'être une chose précise, mais c'est en un autre sens qu'elle indique tout ce

qui lui est imputé, une quantité, une qualité et ainsi de suite » (*Mét.*, Z 4, 1030 a 16-20 : τὸ τί ἐστι πλεοναχῶς λέγεται· καὶ γὰρ τὸ τί ἐστιν ἕνα μὲν τρόπον σημαίνει τὴν οὐσίαν καὶ τὸ τόδε τι, ἄλλον δὲ ἕκαστον τῶν κατηγορουμένων, ποσὸν ποιὸν καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα). Dans le premier cas, c'est l'essence entendue au sens premier et absolu (πρώτως... ἁπλῶς : 1030 a 22 et 23) ; mais au sens second, c'est en un sens dérivé et non absolu (ἑπομένως... οὐχ ἁπλῶς : 1030 a 22 et 25), pour la raison bien connue et développée dans notre texte que le non substantiel, inhérent à la substance, n'existe que par elle et qu'en définitive, la qualité, par exemple, n'existe pas de manière indépendante et n'est rien sans la substance première (cf. *supra*, 2 a 34 et sqq.). Seul est fondamentalement au sens premier et absolu l'être qui ensemble « indique l'essence et une chose précise » (σημαίνει... τί ἐστι καὶ τόδε τι : *Mét*, Z 1, 1028 a 11-12). La substance, c'est-à-dire tout ce qui indique une chose précise, est explicitement appelée par Aristote une chose en soi, parce qu'elle ne se dit pas d'un autre sujet et qu'elle est ce qu'elle est sans être quelque chose de différent, contrairement au blanc, par exemple, qu'il appelle un accident (cf. *An. Sec.*, I, 4, 73 b 5-10 : ὃ μὴ καθ' ὑποκειμένου ἄλλου τινός... ἡ δ' οὐσία καὶ ὅσα τόδε τι σημαίνει οὐχ ἕτερόν τι ὄντα ἐστὶν ὅπερ ἐστίν... καθ' αὑτὰ λέγω...). La question est de savoir ici si les substances secondes, qui se disent d'un sujet, mais non d'un sujet entièrement autre, puisque leurs noms et leurs formules sont imputés à ce sujet (cf. 2 a 19-21), indiquent une chose précise, comme ce sujet.

10. Cf. 1 b 6-7. L'individu substantiel, qui forme une unité numérique indivisible, est de ce fait même un sujet déterminé. La nature de l'unité se tire d'ailleurs de l'individualité d'une chose précise (cf. *Mét.*, I 1, 1052 b 16 : τὸ ἑνὶ εἶναι τὸ ἀδιαιρέτῳ ἐστὶν εἶναι ὅπερ τόδε ὄντι...).

Page 14

2. La même thèse est exposée par Aristote quand il s'agit de trancher négativement la question de savoir si la généralité (l'universel) peut être la substance de chaque chose particulière, c'est-à-dire principe substantiel : « aucune des choses imputées en commun n'indique quelque chose de précis, elle indique au contraire quelque chose d'une certaine qualité (*Mét.*, Z 13, 1039 a 1 : οὐδὲν σημαίνει τῶν κοινῇ κατηγορουμένων τόδε τι, ἀλλὰ τοιόνδε ; cf. 1039 a 16 : τοιόνδε ἀλλὰ μὴ τόδε τι σημαίνειν). L'universel qu'Aristote oppose ainsi au particulier, n'est pas la forme, opposée au composé de matière et de forme, mais bien le composé des deux en général (cf. Z 11, 1037 a 6-7 : ὁ δ' ἄνθρωπος ἢ ζῷον τὸ ἐξ ἀμφοῖν ὡς καθόλου), c'est-à-dire l'espèce et le genre, comme c'est le cas ici. Dans les deux passages, c'est le même argument qui empêche les substances secondes ou les

universels d'être associés à l'indication d'une chose précise : le fait qu'ils s'appliquent à plusieurs sujets, non à un seul, comme la substance première individuelle. D'où l'on voit que la « chose précise » qui se trouve associée à la notion de substance, est en définitive quelque chose d'unique, de propre à l'individu et irréductible à une espèce et à un genre, même si le nom et la formule de ceux-ci servent à la faire voir adéquatement (cf. 2 b 32). Et cette chose irréductible est ce sans quoi l'espèce et le genre n'existeraient pas (cf. 2 a 34 et sqq.). Si Socrate (substance première) est irréductible à l'homme, bien qu'il soit homme (substance seconde), c'est donc qu'il y a, dans Socrate, « quelque chose de précis », qui ne se réduit pas à l'homme en général mais le constitue pourtant comme homme : c'est le principe, la substance *de* la substance (première) que cherchent à mettre en évidence les exposés de la *Métaphysique* et dont il est dit qu'on ne peut le trouver dans un universel (cf. K 2, 1060 b 21-22 : τὴν δ' οὐσίαν μὴ τῶν καθόλου εἶναι μᾶλλον δὲ τόδε τι καὶ χωριστόν).

3. Se trouvent ainsi distinguées deux sortes de qualité. La première et la plus évidente sera examinée plus loin (8 b 25 et sqq.). La *Métaphysique* en donne un exemple clair dans son rapport avec la substance : « quand nous affirmons qu'une chose précise a une certaine qualité, nous disons qu'elle est bonne ou mauvaise » (Z 1, 1028 a 15-16 : ὅταν μὲν γὰρ εἴπωμεν ποῖόν τι τόδε, ἢ ἀγαθὸν λέγομεν ἢ κακόν...). La seconde sorte, ici envisagée, est attribuable elle aussi à une chose précise, comme la première, mais, contrairement à la première, elle n'est pas inhérente à cette chose comme à un sujet. Par conséquent, alors que seul le nom de la première est imputable au sujet, la formule de la seconde est encore imputable à ce sujet (cf. 2 a 19-34). Donc, pour un même sujet qui indique une chose précise, la première sorte de qualité se dit d'un sujet essentiellement différent et constitue un être accidentel, tandis que la seconde sorte se dit d'un sujet essentiellement identique et fait voir cet être lui-même. Autrement dit, la première sorte de qualité qui se dit accidentellement de la substance est en elle-même une qualité, une qualité pure et simple (ἁπλῶς), tandis que la seconde, qui fait voir la substance première en elle-même, indique une qualité essentielle, propre à celle-ci. Bien que notre passage ne le dise pas expressément, l'espèce et le genre substantiels ne sont pas les seules choses à constituer des qualités de ce type. La différence l'est aussi, de façon encore plus évidente, parce qu'elle n'indique pas l'essence (cf. *Top.*, IV, 2, 122 b 16-17 : οὐδεμία γὰρ διαφορὰ σημαίνει τί ἐστιν ἀλλὰ μᾶλλον ποιόν τι, καθάπερ τὸ πεζὸν καὶ τὸ δίπουν). La différence spécifique, en effet, constitutive de l'espèce à l'intérieur du genre, n'est pas un pur accident de la substance : comme le genre et l'espèce, on l'a vu plus haut (3 a 21-28), elle se dit d'un sujet et sa formule est imputable au sujet ; elle n'est pas, comme la qualité pure et simple, une qualité en soi, inhérente à un sujet. C'est elle d'ailleurs que *Mét.* Δ prend pour exemple afin d'illus-

trer la sorte particulière de qualité qu'est la qualité substantielle (ποιὸν λέγεται ἕνα μὲν τρόπον ἡ διαφορὰ τῆς οὐσίας,... ὡς τῆς διαφορᾶς τῆς κατὰ τὴν οὐσίαν ποιήτητος οὔσης : 14, 1020 b 33-36 ; cf. 28, 1024 b 5-6 : ... γένος οὗ διαφοραὶ λέγονται αἱ ποιότητες). Par ailleurs, le fait que les substances secondes n'indiquent pas une chose précise, mais une qualité substantielle, permet évidemment de dire qu'aucun universel, imputé à plusieurs choses, n'indique une chose précise, puisque l'espèce et le genre substantiels font partie des choses qui indiquent la qualité au sens large (cf. *Réf. soph.*, 22, 179 a 8-10 : οὐ δοτέον τόδε τι εἶναι τὸ κοινῇ κατηγορούμενον ἐπὶ πᾶσιν, ἀλλ' ἤτοι ποιὸν ἢ ποσὸν ἢ τῶν τοιούτων τι σημαίνειν).

5. Cf. *Phys.*, I, 6, 189 a 32-33 (οὐκ εἶναί φαμεν οὐσίαν ἐναντίαν οὐσίᾳ). Examiner les contraires est un lieu fréquemment signalé dans les *Topiques* (dès II, 6-7, à propos de l'accident). Comparez, ci-après, 5 b 11 (à propos de la quantité), 6 b 15 (à propos des relatifs) et 10 b 11 (à propos de la qualité). Sur les contraires en général, voir *infra*, 11 b 17 et sqq.

Page 15

5. Entendez « ce qu'elle est en tant que chose précise » : cf. *Mét.*, Z 4, 1030 a 3 (ὅπερ γὰρ <τόδε> τί ἐστι τὸ τί ἦν εἶναι). Par exemple, pour l'homme ou l'animal, ce que c'est qu'être homme ou animal : cf. *Mét.*, Γ 4, 1007 a 22-23 (τὸ ὅπερ ἀνθρώπῳ εἶναι ἢ ζῴῳ εἶναι). La thèse que la substance ne souffre pas de gradation (elle est ou elle n'est pas, tout simplement) paraît contredite par l'affirmation de *Top.*, V, 8, 137 b 36-138 a 2 : « puisque le propre du feu c'est de se porter naturellement vers le haut, le propre *du plus feu* (τοῦ μᾶλλον πυρὸς), ce sera aussi de se porter plus vers le haut naturellement ». Mais « plus feu » dans ce passage, est en fait l'équivalent de « plus igné ». L'expression caractérise le mélange plus léger où domine le feu et qui se compare au mélange moins léger où le feu n'est pas dominant. Dans le même sens, on pourrait dire du visage d'un singe qu'il est plus ou moins humain parce qu'il ressemble plus ou moins à celui de l'homme. Mais on ne pourrait dire de l'homme qu'il est plus ou moins humain, que pour lui attribuer à différents degrés une *qualité* propre (par exemple, une capacité scientifique). Par ailleurs, il semble impossible de poser des degrés dans la différence spécifique (on n'est pas plus ou moins bipède).

6. Cf. *Top.*, II, 11, 115 b 8-9 : πολλὰ γὰρ τῶν οὐ λεγομένων μᾶλλον καὶ ἧττον ἁπλῶς ὑπάρχει· ἄνθρωπος γὰρ οὐ λέγεται μᾶλλον καὶ ἧττον. L'auteur de *C* assume que l'humanité (forme spécifique) ne varie pas en plus ou en moins, malgré les différences en plus ou en moins que présentent par ailleurs les individus de la même espèce ou le même individu au fil du temps. Il aurait pu envisager aussi les variations que présentent les espèces d'un même genre et nier que l'on soit, par exemple, plus ou moins animal selon les cas.

Page 16

2. « Recevoir les contraires » est différent « d'avoir un contraire » (cf. *supra*, 3 b 24) ; la substance, qui n'a pas de contraire ou n'est contraire à rien, peut recevoir des contraires, c'est-à-dire être affectée par autre chose de non substantiel qui a un contraire et par le contraire de cette chose. Cela lui est propre au sens absolu, tel que précisé en *Top* , I, 5, 102 a 25-26 et V, 1, 128 b 16-17. La réserve exprimée par « semble-t-il » sera levée par la réfutation de l'objection formulée à partir de 4 a 22.

Page 17

1. Il peut paraître étrange que parlant d'une propriété non substantielle « numériquement une » (4 a 13), et donc évoquant une propriété individuelle au même titre que la substance première (cf. 1 b 6 et 3 b 12), l'auteur prenne pour exemple « la couleur », qui est un genre (cf. 14 a 21-22), comme l'animal (cf. 2 a 37 et 2 b 1), et à laquelle sont attribuées, comme des qualités (« noire et blanche »), ses espèces contraires. Mais l'expression « la couleur qui est une et la même numériquement » (4 a 14) est l'exact équivalent de « telle couleur particulière » et vise une coloration individuelle, qui, noire *ou* blanche, ne peut être elle-même et son contraire à la fois. Cette assertion est compatible avec le fait que le blanc peut être plus ou moins blanc (cf. *supra*, 4 a 1) et qu'il existe des couleurs intermédiaires entre le blanc et le noir, car elles ne sont ni blanches ni noires (12 a 20-21 et 12 b 33-34). La même couleur blanche ne peut devenir noire parce que le blanc et le noir sont les espèces contraires du genre couleur lui-même. La même mauvaise action (un adultère, un vol, un meurtre : cf. *Éth. à Nicom.*, II, 6, 1107 a 11-12), de son côté, ne peut devenir bonne, parce que la mauvaise action est un genre d'action contraire au genre de la bonne. Pour tout ce qui n'est pas substantiel et a un contraire, changer en son contraire, c'est disparaître et laisser la place à son contraire ; mais pour la substance, qui n'a pas de contraire, changer, c'est aussi recevoir un contraire. Quant à la réalité non substantielle qui n'a pas non plus de contraire (tel nombre : trois par exemple) et qui reçoit un contraire (l'impair), elle ne peut recevoir l'autre contraire (pair) en restant la même. Cette possibilité est réservée au sujet ultime auquel sont inhérents les contraires.

3. Cet argument rappelle les considérations du *Sophiste* (259 E-264 B), où Platon expose en toutes lettres que le discours et l'opinion, sorte de discours intérieur de l'âme, sont des genres d'êtres auxquels se mêle le non-être, de sorte qu'on peut leur attribuer des qualités contraires : le vrai et le faux. – Dans l'optique de *C*, l'opinion est probablement à ranger, comme la science et la sensation (7 b 23-8 a 12), dans les relatifs, et le discours, comme simple expression verbale (de l'opinion), parmi les quantités (4 b 33). L'objection a donc une certaine portée.

Page 18

2. Il convient cependant de distinguer, car l'affirmation selon laquelle une réalité substantielle est « elle-même » changeante prête à confusion. Il est vrai que la substance change, dans la mesure où elle peut être affectée successivement par des qualités contraires qui lui sont inhérentes, sous réserve que les qualités naturelles sont immuables (le feu est toujours chaud et la neige toujours blanche : cf. 12 a 38). Mais il est vrai aussi qu'indépendamment de ce qui l'affecte accidentellement, la substance reste la même : blanc ou noir, un corps reste substantiellement identique ; or le discours et l'opinion, « totalement immuables en tout point » (4 a 35), ne sont-ils pas, de façon analogue, accidentellement affectés par le fait d'être vrais ou faux ? On pourrait rétorquer que le discours doit être nécessairement vrai ou faux, alors que la substance n'est pas nécessairement blanche ou noire (cf. 12 a 15-19), mais le corps de l'animal doit être nécessairement sain ou malade (cf. 12 a 4-6). Peut-être notre auteur pense-t-il que l'altération d'un corps implique, outre l'altération proprement dite (un corps chaud qui devient froid), une modification matérielle (le corps devient moins igné) qui ne change rien à sa forme (essentielle), alors que matériellement, le discours, lui, ne change pas.

Page 20

1. Les Anciens (déjà Plotin, VI, 1, 4 et sqq.) ont observé que la quantité n'est pas définie, mais seulement répartie en différents genres. Le défaut de définition proprement dite est excusable, disaient la plupart, puisqu'on a affaire à un genre suprême. L'énoncé des genres tient lieu de définition quand n'apparaît pas la notion commune qui puisse leur convenir ou lorsque cette notion, comme c'est ici le cas, ne suscite pas d'intérêt. En *Mét.*, Δ 13, 1020 a 7-9 cependant, une notion commune est, semble-t-il, proposée : celle de « divisible en constituants dont chacun est naturellement une certaine unité et une chose précise » (τὸ διαιρετὸν εἰς ἐνυπάρχοντα ὧν... ἕκαστον ἕν τι καὶ τόδε τι πέφυκεν εἶναι). Celle-ci convient ensemble à la notion de « pluralité » (πλῆθος : ce mot n'est utilisé qu'une seule fois dans *C*, en 9 a 2), « quantité nombrable..., potentiellement divisible en unités discontinues » (1020 a 9-11) et à la notion de « grandeur » (μέγεθος : ce mot est utilisé seulement deux fois dans *C*, en 15 b 20 et 21), « quantité mesurable..., divisible en unités continues » (1020 a 9 et 11). La quantité discrète est envisagée ci-après, en 4 b 22-37, et la quantité continue en 5 a 1-14. Les deux autres sortes de quantités (celles dont les parties occupent ou non une position) ne sont pas mentionnées en *Mét*, Δ 13. Elles recouvrent, mais distinguées selon un critère différent, les mêmes réalités qui se répartissent en quantités discrètes et en quantités continues, et englobent donc, comme celles-ci, tout le domaine quantitatif. Il en sera question à partir de 5 a 15.

2. Les quantités discrètes et continues, ou plutôt leurs espèces respectives, sont ici énumérées dans un répertoire, semble-t-il, exhaustif, sans que cela soit dit ni justifié. Ces espèces ne peuvent être, dans leurs genres respectifs, distinguées les unes des autres que par référence à la nature différente de leurs parties constituantes et ultimement de leurs unités constitutives, mais les précisions à ce sujet font défaut et l'auteur de *C* n'évoque pas les différents types d'unité (contrairement à *Mét.*, Δ 6 et I 1). Vu que les parties formant un continu sont en séquence, mais que les parties formant une séquence ne sont pas nécessairement continues, le consécutif a une certaine priorité logique sur le continu (cf. *Phys.*, V, 3, 227 a 19-20 : ἐν προτέροις τῷ λόγῳ τὸ ἐφεξῆς ἐστιν, οἷον ἐν ἀριθμοῖς, ἁφὴ δ' οὐκ ἔστιν). C'est pourquoi sans doute l'examen commence par la revue des quantités discrètes. Notons au passage que les quantités répertoriées en 4 b 22-25 ne sont pas des quantités « déterminées », comme celles qui ont été évoquées en 3 b 33. Ainsi, le nombre a en quelque sorte le rang d'espèce ; il se dit de dix comme d'un sujet, lequel, à son tour, est en définitive inhérent à un sujet substantiel, en l'occurrence, une dizaine de substances dénombrées ou les substances auxquelles sont inhérentes, par exemple, une dizaine de qualités. Pour Aristote, dix ou la dizaine, quantité déterminée que le mathématicien considère abstraction faite des dizaines d'objets sensibles dénombrables, n'a pas de réalité en dehors de ces objets (cf. *Mét.*, M 3, à propos des grandeurs).

Page 21

1. Cf. *Mét.*, M 9, 1085 a 3-4 (ἁφὴ μὲν οὐκ ἔστιν ἐν τοῖς ἀριθμοῖς, τὸ δ' ἐφεξῆς). Est ici considérée seulement la séquence des nombres naturels et entiers. La manière particulière dont s'entend la consécution des nombres est précisée plus loin à l'occasion de l'étude de l'antérieur (14 a 30-35). Ainsi voit-on qu'on peut appeler « parties » d'un nombre donné ou d'une multiplicité, l'unité et tous les nombres, quels qu'ils soient, qui le précèdent dans la série (cinq et cinq ou trois et sept pour le nombre dix, selon l'exemple produit) sauf que deux ou plusieurs nombres antérieurs ne peuvent être ensemble parties d'un nombre donné si leur somme excède celui-ci. Le mot « contact », emprunté au vocabulaire décrivant le monde des corps sensibles (cf. *Phys.*, IV, 4, 211 a 34 ; V, 3, 226 b 23 et 227 a 18-24 ; etc.), n'est pas des plus appropriés pour désigner le rapport entre fractions de quantités abstraites. Il convient plutôt pour définir la position de choses dénombrables. Le contact entre les parties à une borne commune peut être observé cependant entre les choses dénombrées qui se touchent et sont contiguës ; celles-ci peuvent même être dénombrées lorsqu'elles sont continues : il y a continuité entre deux phalanges d'un même doigt. Mais c'est la collection d'individus sans contact entre eux qui donne l'idée de multiplicité dénombrable. En disant que les parties

d'un nombre n'impliquent, entre elles, aucun contact, l'auteur rend évident que deux nombres consécutifs n'ont pas de contact entre eux, à la différence de deux points consécutifs (cf. *Phys.*, V, 3, 277 a 27-30). L'écart entre le nombre abstrait et les choses dénombrées n'est pas ici considéré, mais la différence entre choses dénombrées et choses nombrées est implicitement reconnue ; le nombre en effet sert d'abord à dénombrer une multiplicité, mais aussi à déterminer les autres quantités, qui possèdent chacune une unité propre (de longueur, de temps, etc.). Ainsi, apparaissent comme choses nombrées (mais pas dénombrées) toutes les autres quantités déterminées (par exemple, une longueur de deux coudées : cf. 3 b 29-32). Sur ce point, voir les objections de Plotin, VI, 1, 4. 11-23.

2. Cette conception du discours paraît fondée sur une analogie avec le nombre. Voici comment l'on pourrait l'expliciter. Le discours parlé peut être considéré comme une suite de sons syllabiques. Les sons syllabiques, longs ou brefs, constituent donc ses parties, comme les nombres deux et un sont les parties du nombre trois qui en est la somme. Ainsi τοῦτο (une syllabe longue et une syllabe brève) est l'analogue de trois, composé de deux et un. Évidemment, les commentateurs l'ont observé dès l'Antiquité, le son lui-même (par exemple le son τοῦ-) n'est pas une quantité. Il a certes, par ailleurs, une quantité mesurable en unités de temps. Mais ce n'est pas la quantité temporelle (durée) qui est en cause ici. Car, selon notre auteur, le discours parlé est encore une quantité indépendamment du temps que l'on met à le prononcer. De fait, la même syllabe τοῦ- peut durer une seconde dans un débit assez lent, et une demi-seconde dans un débit plus rapide ; mais dans les deux cas, quel que soit le débit, elle reste toujours, en quantité, le double de la syllabe -το qui lui succède lorsqu'on prononce τοῦτο. L'expression τοῦτο est donc la succession de quantités dans le rapport de deux à un. Celles-ci se succèdent dans le temps, comme les quantités deux et un se juxtaposent dans l'espace pour former le nombre trois. À titre de quantité, le discours serait ainsi l'analogue des réalités concomitantes dénombrables dans le lieu. Selon cette hypothèse, notons-le, il resterait ici quelque chose de l'ancienne conception spatiale du nombre. — Par ailleurs, la distinction des syllabes, réputée faire du discours une quantité discrète, n'est pas évidente, au vu des liaisons que suppose le débit verbal ; par exemple, dans ὕστερον, il paraît difficile de ne pas considérer le -σ - comme une « borne commune » entre la première syllabe et la deuxième, même s'il convient de le rattacher à l'une ou à l'autre. Cependant, la thèse a un sens, car entre deux syllabes prononcées l'une après l'autre, le contact n'est pas envisageable, si le contact exige effectivement des « choses qui existent ensemble » (ὧν ἅμα : *Phys.*, VI, 1, 231 a 22-23) ; en effet, la fin d'une syllabe n'est plus, quand commence à être le début de la suivante (cf. *infra*, 5 a 26-28).

3. Une précision s'impose que le texte (ou du moins la traduction de συνάπτω : « être en contact avec ») risque de laisser dans l'ombre. La continuité (étudiée en *Phys* , V, 3 et VI, 1 et sqq.) suppose non seulement la contiguïté, donc le simple contact, mais l'unité des extrémités en contact : cf. *Phys.*, V, 3, 227 a 23-24 (ἡ σύμφυσις) et VI, 1, 231 a 21 (συνεχῆ μὲν ὧν τὰ ἔσχατα ἕν) ; c'est probablement cette fusion des extrémités que traduit l'idée de « borne commune ». D'autre part, la ligne considérée ici n'est sans doute pas une ligne infinie, qui est mesurable seulement de façon potentielle, mais un segment de longueur déterminée ($\overline{ac}$), dont les parties ($\overline{ab}$ et $\overline{bc}$) sont telles que l'extrémité de l'une et l'extrémité de l'autre coïncident en un point indivisible (b), la « borne commune », qui n'est pas elle-même une « partie » constitutive de ligne. Cette ligne peut être celle que l'on trace sur un plan pour figurer les limites imaginaires de deux parties du plan, mais aussi celle qui limite réellement une surface ou que forme réellement une arête, rencontre de deux surfaces situées dans des plans différents qui se coupent. De manière plus abstraite et plus adéquate, *Mét.*, Δ 13, 1020 a 11-12 parle de « la grandeur continue d'une seule dimension, (soit) la longueur » (μῆκος) ; c'est une forme du « mesurable » (μετρητόν), celle dont sont tirées les quantités déterminées évoquées plus haut à titre exemplaire : « de deux coudées, de trois coudées » (1 b 28-29). La ligne, en revanche, évoque plutôt l'objet mathématique dont le géomètre considère les qualités : le droit, le courbe, etc. (cf. *infra*, 10 a 12-13).

4. Les deux termes ἐπιφάνεια (surface) et ἐπίπεδον (superficie) paraissent ici équivalents et désignent la face extérieure d'un objet ou d'un corps supposés être dans le même plan, mais pas nécessairement. Encore une fois, le texte de *Mét.*, Δ 13, 1020 a 12 semble plus rigoureux et parle de « la grandeur de deux dimensions, soit la largeur » (πλάτος), autre forme du « mesurable ». La ligne de partage entre les sections d'une même surface (le diamètre du cercle, par exemple) est à cette dernière ce qu'est le point à la ligne, c'est-à-dire une borne commune. Le point qui marque la rencontre de deux segments d'une ligne brisée et qui est aussi un point de continuité, puisque les deux parties (segments) y coïncident, illustre bien l'ambiguïté avec laquelle on peut indiquer le contact entre des parties. De même, la ligne d'arête où se rencontrent deux (parties de) surfaces-superficies situées dans des plans différents, qui forment une même surface-superficie de volume. D'autre part, comme le point est la borne commune des parties de la ligne, il entre, avec la ligne, dans la borne commune des parties de la surface ; et parfois de façon très visible : ainsi, le centre du cercle, quand les parties de la surface circulaire sont bornées ou délimitées par deux rayons qui forment un angle.

5. Il est question de « corps » (σῶμα) et plus loin de « solide » (στερεόν, le terme est employé, en 5 a 23, comme équivalent), alors

que *Mét.*, Δ 13, 1020 a 12 parle de « la grandeur de trois dimensions, soit la profondeur » (βάθος), dernière sorte de « mesurable ». Comme celles de la ligne, les formes géométriques de la surface-superficie et celles du corps-solide sont traitées plus loin comme des sortes de qualités (10 a 11 et sqq.). C'est donc abstraction faite des formes qu'ils peuvent avoir que la ligne, la surface et le solide représentent des quantités. Et des quantités mesurables, plutôt que dénombrables, parce que les parties sont en continuité. Pour sa part, la continuité d'un corps-solide à trois dimensions, se vérifie, à l'extérieur, par celle de la surface ou des surfaces qui le bornent et par la continuité des lignes d'arête qui délimitent les faces extérieures. Certains points (le sommet d'une pyramide, par exemple) rendent aussi la continuité particulièrement visible. À l'intérieur, elle se vérifie à chaque point de tous les plans imaginables qui coupent le corps-solide et où coïncident les extrémités des parties situées de part et d'autre du plan, ainsi qu'à toutes les lignes qui bornent lesdits plans.

6 L'affirmation se comprend dans le cadre d'une vision plus générale du temps (cf. *Phys*., IV, 10-14), où le temps est présenté comme « le nombre du mouvement exprimant l'avant et l'après » (ἀριθμὸς κινήσεως κατὰ τὸ πρότερον καὶ ὕστερον : 11, 219 b 2). Cette définition qui a fait couler beaucoup d'encre et où « nombre » signifie « dénombrable » (cf. 219 a 7-8), n'intègre pas le temps, malgré les apparences, parmi les quantités dénombrables, mais parmi les quantités mesurables. S'il est donné pour un dénombrable, c'est parce qu'il comporte des périodes (jours, mois, années,...) qui se laissent compter ; déjà Platon soutenait : « la vision du jour et de la nuit, des mois et des révolutions annuelles, des équinoxes et des solstices a procuré l'invention du nombre » (*Timée*, 47 A). Mais, justement, la succession de ces périodes est continue, si bien que le temps lui-même est mesurable, plutôt que dénombrable. En fait, ce qui se mesure quand on parle du temps, ce n'est pas, selon Aristote, le temps proprement dit, mais le mouvement, le mouvement journalier, mensuel ou annuel des astres. « Le temps est nombre du *mouvement* »... C'est pourquoi, dans la *Métaphysique*, le philosophe regarde le temps comme une quantité « accidentelle », en ce sens que la divisibilité qu'on lui prête est celle du mouvement ; mais celle du mouvement, ajoute-t-il, est plus fondamentalement encore celle de la distance parcourue par le mobile, c'est-à-dire par un astre revenant à son point de départ, au terme d'une révolution périodique : « C'est parce que la distance parcourue par un mobile est une quantité que le mouvement est quantifiable ; or si le temps l'est aussi, c'est à cause de ce dernier » (Δ 13, 1020 a 31-32). Le même raisonnement est avancé plus clairement encore dans la *Physique* : « La grandeur entraîne des conséquences pour le mouvement et le mouvement pour le temps, car ce sont là des quantités, des continus et des divisibles ; en effet, parce que la grandeur est ce genre de

chose, le mouvement en est affecté et, parce que le mouvement l'est, le temps l'est aussi » (IV, 12, 220 b 24-28). Dans notre passage, qui envisage de montrer la continuité du temps, sans s'embarrasser de savoir s'il est une quantité accidentelle ou non, l'accent se trouve mis sur le temps « présent », c'est-à-dire l'instant présent, qui n'est pas une partie du temps, mais paraît « délimiter » le passé et le futur (cf. *Phys.*, IV, 10, 218 a 6 et 9) : il mesure le temps en sa qualité d'avant et d'après (11, 219 b 11-12) et constitue ainsi une « borne commune » entre ses parties. L'instant est donc exactement l'analogue du point pour la ligne.

7. Pour Aristote, le lieu n'est pas l'espace ; il n'est ni la distance linéaire (grandeur à une dimension) qui sépare deux points et que parcourt un mobile se déplaçant entre ces points ; ni la surface (grandeur à deux dimensions) qu'occuperait au sol quelque immeuble ; ni la portion de l'espace (grandeur à trois dimensions) qui correspond au volume d'un corps plein ou creux, à l'arrêt ou en mouvement. D'après *Phys.*, IV, 4, le lieu d'un corps est constitué par la limite du corps qui l'enveloppe et à titre de quantité, il correspond à l'aire globale des faces d'un solide ou à la superficie d'une sphère. Car la limite de l'enveloppé, c'est-à-dire de sa forme extérieure, coïncide évidemment avec la limite de l'enveloppant, c'est-à-dire du lieu (cf. *Phys* , IV, 4, 211 b 11-14). Donc, ce qui a été dit plus haut (5 a 4-6) de la continuité du corps enveloppé permet d'établir la continuité de la limite du corps enveloppant à tous les points où ils sont en contact. D'où l'on voit que le lieu, comme le temps, est aussi une quantité « accidentelle », au sens de *Mét.*, Δ 13, puisqu'il tient sa continuité, mais aussi sa divisibilité quantifiable, de celles du corps ou plus précisément de sa forme extérieure. Le lieu fait en effet partie du corps enveloppant ; or, la limite interne de l'enveloppant, qui, *en soi*, est la surface intérieure d'un corps creux, ne devient, *accidentellement*, un lieu que par la présence d'un autre corps dans ce creux.

Page 22

1. Le critère utilisé ici pour distinguer les espèces de quantités n'apparaît pas dans *Mét* , Δ 13. Il renforce, en réalité, la distinction entre quantités discrètes et quantités continues, puisque, sauf le temps, les quantités se répartissent de la même façon, selon ce critère. Pour l'exception du temps, voir *infra*, 5 a 26-30. En fait, nous pouvons comprendre, en comparant les deux critères de répartition des quantités, que les parties d'une quantité qui occupent une position sont toujours en contact, alors que la réciproque n'est pas vraie ; donc que les parties d'une quantité qui occupent une position sont toujours continues, alors que les quantités continues n'ont pas toujours des parties qui occupent une position. Et c'est peut-être au fond la thèse que notre auteur veut démontrer, savoir que la continuité n'implique pas toujours

une position des parties. « Occuper une position » (θέσιν ἔχειν) ou « se trouver quelque part » (κεῖσθαί που : 5 a 18), ne s'entend pas ici de la quantité qu'on dirait localisable (dans un lieu proprement dit), mais des parties de quantités qui sont incluses dans ces quantités elles-mêmes (cf. ἐν αὐτοῖς : 4 b 21 et 5 a 16). Les parties de quelque quantité que ce soit, par définition, sont incluses dans le tout. Elles en sont les fractions : ce en quoi le tout est divisible. La distinction entre quantités discrètes et quantités continues a fait apparaître que les fractions sont en contact dans une quantité continue et qu'elles sont distinctes dans une quantité discrète. Ce que tend à faire maintenant comprendre notre auteur est dès lors peut-être simplement ceci : la continuité d'une grandeur divisible et plus précisément mesurable, dont les fractions sont en contact, n'implique pas toujours que ces fractions soient des segments disposés chacun à sa place comme le sont les segments de ligne, de surface, de corps ou de lieu, chaque segment, en pareil cas, étant localisable par rapport aux autres.

2. Les quatre grandeurs continues mentionnées jusqu'ici forment la totalité du « mesurable », moins le temps. C'est surtout la ligne, grandeur d'une seule dimension, qui sert à illustrer leur caractère commun, sans doute parce que son cas est le plus simple. L'explication de cet exemple semble supposer la représentation d'une ligne tracée sur une surface ou un plan quelconque (cf. ἐν τῷ ἐπιπέδῳ : 5 a 19). Soit donc la ligne ABCD dans le plan x. De la même manière qu'on peut distinguer les fractions de n'importe quelle quantité, on peut aussi distinguer dans cette ligne les segments AB, BC et CD. Prenons le segment AB ; selon notre auteur, on constate clairement différentes choses : 1) qu'il est, sur le plan x, le prolongement de la ligne BD au-delà de B, en direction de A ; 2) qu'il est en contact avec le segment BC au point B ; et 3) qu'il n'est en contact, en aucun point, avec le segment CD. Ces sortes d'évidences au fond sont la conséquence du fait qu'une quantité comme celle-ci possède une *forme* et que cette forme (la longueur) est déterminée par la position relative des fractions qui la constituent par addition. On peut généraliser et dire : pour qu'une quantité mesurable soit une longueur, une surface-superficie, un corps-solide ou un lieu, il faut non seulement qu'elle soit continue, mais que cette continuité possède la forme que lui impose une disposition relative des fractions qui la constituent par addition. — Répétons au passage, concernant le lieu, que la disposition des parties dans le tout n'équivaut pas à la localisation au sens strict (cf. note précédente) : l'auteur ne laisse pas entendre que les parties du lieu sont situées elles-mêmes dans un lieu, ce qui impliquerait des lieux de lieux à l'infini (cf. *Phys.*, IV, 211 b 24-25).

3. Dès lors que le nombre (10) se compose de fractions discrètes (2, 3 et 5, par exemple), il est impossible au départ de supposer que cette quantité possède une forme déterminée par la disposition relative

des fractions qui le constituent par addition (2 + 3 + 5). Le nombre, au contraire, est ce qui sert à dénombrer les unités du mesurable, par exemple, les coudées pour la longueur : ainsi peut-on dire que 2, 3 et 5 sont les nombres de coudées respectives des segments AB, BC et CD d'une longueur continue déterminée, qui au total est de 10 coudées. Mais comme nombres, 2, 3 et 5 ne sont pas des coudées et donc n'ont pas la forme qu'impose à des quantités la disposition de leurs parties. En fait, de quelque façon qu'on veuille les associer, ces nombres ne produisent aucune forme en dehors de 10 qu'ils constituent par addition. Ainsi, du point de vue du nombre, 10 coudées d'un seul tenant, 10 coudées somme de trois segments parallèles (qui ne font pas *une* longueur) ou 10 coudées au carré, correspondant à une surface, sont toujours 10, et les fractions de 10 n'ont pas en elles-mêmes de disposition relative.

4. Bien que le temps, mesurable, soit une quantité continue, dont les parties sont en contact au temps présent, comme les parties de la ligne le sont au point (on parle encore de la ligne du temps) et bien que le passé soit nécessairement antérieur au futur, comme le segment AB se trouve nécessairement d'un côté de B et le segment BC de l'autre côté dans la ligne ABC, le temps, à la différence de la ligne, n'est pas constitué de parties permanentes. La fin de l'une coïncide avec le début de l'autre, comme, au point B, coïncident la fin du segment AB et le début du segment BC, mais tandis que ces deux segments coexistent dans la ligne pour former la ligne, le passé et le futur ne coexistent pas dans le temps (cf. *Phys.*, IV, 10, 218 a 11-12 : μηδὲν δ' ἐστὶ τῶν ἐν χρόνῳ ἄλλο καὶ ἄλλο μέρος ἅμα). Le temps n'est donc pas constitué, comme la ligne, par la *disposition* de ses parties, mais par leur *succession* et celle-ci ne forme pas une longueur à proprement parler.

Page 23

1. La disposition relative des parties, qui donne leur forme aux quantités continues mesurables telles que la longueur, implique d'une certaine façon leur coexistence sans aucune priorité de l'une sur l'autre. Dans le nombre, en revanche, les parties n'ont pas de positions relatives, mais elles coexistent en discontinu (7 et 3 coexistent nécessairement pour former 10) ; cependant, il y a une certaine priorité dans la suite des nombres (au sens défini en 14 a 29-35) : 3 précède 7, parce que celui-ci implique nécessairement 3, alors que 3 n'implique pas nécessairement 7. Dans le temps, les parties se succèdent en continu sans coexister et donc, de façon très évidente, présentent un ordre prioritaire : l'avant, par définition, précède l'après et permet de dire antérieur ce qui est plus ancien (cf. *infra*, 14 a 26-29). Bien qu'il soit question d'un certain « ordre » (τάξιν) dans les deux cas, la notion d'ordre n'est pas cependant la même, puisqu'elle recouvre deux modes diffé-

rents de l'antériorité. Le temps et le nombre ont malgré tout un trait commun qui les oppose aux grandeurs mesurables telles que la longueur, puisque dans une ligne, par exemple, les segments ne laissent apparaître entre eux aucune sorte de priorité : rien ne distingue AB et BC que leurs positions respectives par rapport au point B, et ni A ni C ne sont en soi un début et une fin.

2. Les syllabes, prononcées l'une après l'autre à des moments successifs, sont dites évidemment n'avoir pas de position relative en raison des parties du temps où elles se prononcent (cf. 5 a 26-30) : elles n'existent pas ensemble, puisqu'elles ne peuvent être prononcées en même temps. De plus, puisqu'elles ne sont pas simplement des sons, mais des éléments du discours significatifs, elles présentent aussi un certain ordre indépendamment du temps ; ce qui oblige à proférer les syllabes dans une succession précise. En effet, dans un discours parlé, il faut nécessairement dire l'une après l'autre deux syllabes, mais en vertu du sens, il faut aussi proférer, dans l'ordre, λό-γος, non γος-λο. C'est probablement ce genre de nécessité qui conduit à reconnaître plus loin (14 b 2-3) qu'il y a une certaine priorité dans les parties du discours : le prologue précède l'exposé. Dans notre passage, la même notion d'ordre (prioritaire) est donc invoquée à propos des parties du temps, du nombre et (implicitement) du discours, mais elle implique trois modes différents de l'antérieur qui seront distingués à partir de 14 a 26. Là, l'ambiguïté se trouve d'une certaine façon levée, puisque l'antériorité d'une partie du temps et l'antériorité d'une partie du nombre (ou d'un nombre par rapport à un autre nombre) sont distinguées de l'antériorité d'une partie du discours. Ce dernier mode d'antériorité sera simplement appelé alors l'antériorité « selon l'ordre » (14 a 38-b 1 et 3), cependant que l'ordre s'entend ici comme l'ordre de succession en général.

3. On trouve, en *Mét.*, Δ 13, une distinction analogue, mais plus élaborée et en partie discordante. Ainsi, dans les quantités « au sens propre » (κυρίως), qui sont appelées là quantités « en soi » (καθ' αὑτά : 1020 a 17), sont distinguées celles qui, comme la ligne, le sont « essentiellement » (κατ' οὐσίαν : 1020 a 17-18), et celles qui ne sont que « des affections ou des états » (πάθη καὶ ἕξεις : 1020 a 19-20) des premières : beaucoup, peu, grand, bref, large, étroit, etc. Il sera abondamment question de ces dernières ici-même, un peu plus loin (5 b 14 et sqq.). De plus, on l'a déjà noté, *Mét* , Δ 13 semble exclure le temps des quantités en soi et le ranger parmi les quantités accidentelles. Enfin, les manuscrits de la *Mét* enregistrent à cet endroit (1020 a 22) le lourd et le léger au nombre des quantités en soi, à titre d'affections, mais les éditeurs rejettent leur mention, car ils figurent (en Δ 14, 1020 b 10) parmi les qualités. Comme l'ont d'autre part observé les commentateurs anciens, le poids n'apparaît nulle part dans *C*, ni parmi les quantités ni ailleurs. Par comparaison, notre pas-

sage semble être une remarque simplificatrice (mais voir note suivante).

4. Chacun des exemples produits en 5 b 1-3 consiste à attribuer une de ces quantités (beaucoup, grand ou large) que *Mét.*, Δ 13 appelle affections ou états d'une quantité essentielle. L'attribution ne se fait jamais à un sujet qui indique une substance. Elle se fait à des sujets non substantiels (le blanc, l'action, le mouvement) et l'auteur remarque qu'en dépit de l'attribution quantitative qu'ils reçoivent, ces sujets ne sont pas, en eux-mêmes, des quantités, car, en réalité, ce n'est pas à eux que s'appliquent ces attributions quantitatives, mais à la *surface* que couvre le blanc ou au *temps* que dure l'action. Ce qui veut dire que grand, beaucoup ou large, qui conviennent à des quantités, sont, pour reprendre le langage de *Mét.*, Δ 13, des affections ou des états de quantités, mais ne sont pas essentiellement des quantités. L'idée, ici et là, est donc sensiblement la même. L'auteur, par ailleurs, produit deux types de sujets différents : le blanc, d'une part, l'action et le mouvement de l'autre (à partir de 5 b 5, il n'est plus question que de l'action et du blanc). L'un et l'autre sont des quantités accidentelles, mais à des titres différents ; ce que reconnaît expressément *Mét.*, Δ 13, 1020 a 26-29 (τῶν δὲ κατὰ συμβεβηκὸς λεγομένων ποσῶν τὰ μὲν οὕτως λέγεται ὥσπερ ἐλέχθη ὅτι τὸ μουσικὸν ποσὸν καὶ τὸ λευκὸν... τὰ δὲ ὡς κίνησις καὶ χρόνος...). Les exemples sont même partiellement identiques (le blanc et le mouvement). Cependant, le temps, dans *Mét.* Δ, apparaît du côté du mouvement comme un type de quantité accidentelle, alors qu'ici, il paraît comme une quantité en soi, au contraire du mouvement et de l'action ! Il faut cependant regarder les choses de plus près et noter en quoi le point de vue des deux textes est différent. Dans *Mét.* Δ, le blanc (une qualité) et le mouvement sont tenus pour des quantités accidentelles, parce que, dit Aristote, « ce à quoi ils appartiennent est une quantité » (parce que, par exemple, cette surface à laquelle appartient le blanc est une quantité), alors qu'ici, le même blanc est tenu pour une quantité accidentelle, non parce qu'il est attribuable à une quantité, mais parce que, à l'inverse, on lui attribue une détermination qui convient à la quantité (parce qu'on dit que le blanc est grand). De son côté, le mouvement dans *Mét.* Δ, est donné pour une quantité accidentelle *en un autre sens*, parce que « ce dont il est affection est divisible, à savoir le lieu », alors que le même mouvement est ici considéré comme une quantité accidentelle *pour la même raison que le blanc*, c'est-à-dire parce qu'on dit de lui qu'il est long. Quant au temps, il apparaît dans la *Mét* comme une quantité accidentelle, *pour la même raison que le mouvement*, parce qu'il est une affection de ce qui est divisible, à savoir le mouvement, qui est lui-même une affection de ce qui est divisible, à savoir le lieu, alors qu'ici le temps est considéré implicitement comme une quantité en soi, parce que la détermination quantitative qu'on attribue accidentellement au

mouvement ou à l'action en disant qu'ils sont longs est, *en soi*, une détermination temporelle. Les points de vue sont donc différents. Car les raisons pour lesquelles le mouvement est ici tenu, comme le blanc, pour une quantité accidentelle, ne sont pas du tout les raisons pour lesquelles, dans la *Mét.*, le mouvement et le temps sont tenus pour des quantités accidentelles. Et il n'est probablement pas juste de penser que le point de vue de la *Mét.* est totalement ignoré par l'auteur de notre passage, car c'est au fond parce que le temps est une affection du mouvement, comme dit la *Mét.*, que l'on prête au mouvement des affections temporelles telles que « long » ou « bref », ainsi que l'observe notre passage.

Page 24

2. Beaucoup et peu, grand et petit, que notre texte dans un premier argument rattache aux relatifs, appartiennent aux affections dont, on le sait, *Mét.*, Δ 13 affirme que ce sont malgré tout des quantités en soi. Aristote, en réalité, fait état d'une certaine ambiguïté à leur sujet : « Le grand et le petit, majeur et mineur, qui sont dits en soi et relativement les uns aux autres, sont en soi des affections de la quantité, bien que leurs noms se transfèrent à d'autres choses » (1020 a 23-26). Le « transfert » évoqué en l'occurrence concerne les quantités accidentelles dont il a été question dans notre texte il y a un instant (5 b 1 et sqq.). Or plus haut (5 b 2-3), il a été implicitement admis que grand et beaucoup sont en un sens des quantités, puisque le blanc ou l'action, auxquels ils sont attribués, sont réputés quantités accidentelles.

Page 25

1. Les arguments de ce passage consistent à montrer que rien n'est dit, par exemple, grand ou petit en soi (5 b 16-25), puis à soutenir que grand ou petit indique plutôt un relatif (5 b 26-29). Ce deuxième argument a tout l'air d'un doublet (cf. D. O'Brien dans *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Études publiées sous la direction de Pierre Aubenque, Paris, 1980, p. 169). Nous ne l'avons pas exclu du texte, parce qu'il semble s'appuyer sur l'indication fournie par les choses exprimées sans connexion (cf. 1 b 25), alors que l'argument qui précède tire au fond la même conclusion de l'imputation d'un attribut à un sujet (οὐδὲν... αὐτὸ καθ' αὑτὸ μέγα λέγεται : 5 b 16-17). Ce premier argument, sans le dire, réduit purement et simplement l'attribution de déterminations positives (grand, petit, etc.) à celle de déterminations comparatives (plus grand, plus petit,...) ; c'est d'une certaine façon discutable puisque, seuls, les comparatifs indiquent explicitement une relation et supposent un corrélatif (cf. 6 b 31-32) ; or l'opposition des corrélatifs n'est pas la même que l'opposition des contraires, que sont grand et petit (cf. *infra*, 11 b 32-35). D'autre part, l'affirmation qu'une même chose (la montagne) est dite grande si elle

est comparée à des choses de genre différent (un grain de mil), mais petite si elle est comparée à des choses du même genre (une autre montagne), n'exclut pas que la même chose (la montagne) puisse être dite grande par comparaison à une chose du même genre (une autre montagne) et petite par comparaison à une chose d'un genre différent (le soleil, par exemple). La condition pour qu'une chose puisse être dite grande ou petite, c'est que sa dimension dépasse la dimension d'autre chose, quel que soit son genre, ou soit dépassée par elle. En effet, l'argument, curieusement, ne considère pas ce qui a été mis en évidence, il y a un instant (5 b 1 et sqq.), savoir que la montagne n'est dite grande ou petite que par accident, c'est-à-dire parce que sa hauteur (quantité en soi) est dite grande ou petite. Grand et petit, comme l'explique *Mét* , Δ 13, 1020 a 20, sont donc des affections de la quantité. Ils se disent relativement de grandeurs implicitement comparées à une autre grandeur. Ce n'est pas une raison d'exclure grand et petit de la quantité, pour les ranger, sans plus, dans le relatif ; c'est plutôt une raison de reconnaître des relatifs au sein de la quantité elle-même. Le même raisonnement vaut pour peu et beaucoup. Cela dit, notre auteur avait parfaitement conscience du statut ambigu des grandeurs indéterminées, c'est-à-dire relatives, comme le prouve l'argument suivant.

2. La question de savoir si nous avons affaire à des quantités ou à des relatifs est très significativement laissée ouverte : c'est que l'on peut effectivement traiter une quantité relative d'une façon ou d'une autre, selon le point de vue où l'on se place. Et l'alternative, au fond, importe moins ici que l'éventualité, pour ces quantités relatives, d'avoir un contraire. En excluant cette éventualité, du fait que n'est pas un contraire ou n'a pas de contraire ce qu'on ne peut saisir qu'en référence à autre chose, notre auteur utilise encore pour critère un trait inhérent à la notion même de relatif, sachant que l'opposition des contraires n'est pas celle des relatifs (cf. *infra*, 11 b 17-18 ; 32-38). Mais ce critère est un peu vague. Il évoque, certes, quelque chose qu'on peut tirer de la présentation des relatifs en 6 a 36-37 ; cependant, notre auteur déclare plus loin (8 a 36-37) que pour connaître de façon déterminée un relatif, il faut connaître aussi de façon déterminée son corrélatif. Or lorsqu'on dit, par exemple, que la montagne est grande, saisit-on précisément ce à quoi l'on compare implicitement la montagne sous le rapport de la grandeur ? On peut entendre par là que la montagne en général est une grande chose, mais saisit-on que cela veut dire plus grande que la plupart des autres choses qui nous sont familières ? On peut entendre aussi que cette montagne-ci est grande, mais saisit-on que cela veut dire plus grande que la plupart des montagnes ? Bref, saisit-on précisément la référence ? Il est vrai qu'une référence, même implicite, à un point de comparaison même imprécis, suffit à dénoncer un relatif. Mais l'argument eût été plus immédiatement clair si au lieu de prendre plus haut des exemples de quantités accidentelles

(par exemple, la montagne), l'auteur avait choisi l'exemple des quantités en soi (dix pieds, cent coudées, etc.) ; quelque grandeur que ce soit, en effet, est toujours relativement grande ou petite.

Page 26

1. L'argument repose sur la thèse, variante du principe de non-contradiction, que ni la substance (quantité accidentelle susceptible de recevoir les contraires : cf. 4 a 10 et sqq.), ni la non-substance (par exemple, la quantité en soi qu'est le nombre, susceptible de recevoir le pair et l'impair : cf. 12 a 6), ne sont susceptibles de recevoir simultanément les contraires. La conclusion sera que si petit et grand et les opposés du même genre s'attribuent simultanément à la même chose (quantités accidentelles ou quantités en soi), ce ne sont pas des contraires. Ce qui implique à son tour qu'ils forment des opposés à titre de relatifs. L'implication, à coup sûr, est vraie de plus grand ou de plus petit, puisqu'une chose plus grande est dite ce qu'elle est par référence à une plus petite, mais, selon ce qui est affirmé plus loin des contraires (11 b 32-35), grand est dit le contraire de petit, comme bon est dit le contraire de mauvais. Du reste, une même chose peut être dite simultanément bonne et mauvaise ; elle ne peut être ceci et cela sous le même rapport, mais tout comme elle ne peut être dite en même temps grande et petite par rapport à la même chose.

2. L'argument, cette fois, est spécieux si, par « simultanément », on n'entend pas « par référence à la même chose », car une longueur, quelle qu'elle soit, est simultanément, à la fois grande et petite, comme un sujet peut être simultanément, à la fois bon et mauvais sous des rapports différents. Il est vrai que les corrélatifs, pour la plupart, sont simultanés (cf. 7 b 15 et sqq.) et qu'un relatif (plus grand) n'est évidemment pas son opposé (plus petit), mais les relatifs ne sont pas ici en cause ; ce sont les quantités auxquelles on attribue le grand et le petit. Il est vrai encore qu'une même quantité (un nombre) ne peut admettre simultanément des qualités contraires (pair et impair) ; mais grand et petit ne sont pas des qualités.

3. Le haut et le bas, comme l'avant et l'arrière, la droite et la gauche, sont, pour Aristote, attribuables aux êtres animés, dont l'Univers (cf. *Du ciel*, II, 2, 284 b 30-285 a 31). Pour le physicien, cependant, les parties hautes (hémisphère sud) et basses (hémisphère nord) de l'Univers ne correspondent pas à celles que l'opinion commune tend à identifier, et la plus grande distance de l'Univers, pour lui, est évidemment celle du diamètre qui sépare les pôles, celui du haut et celui du bas, non celle du rayon qui va de la périphérie au centre (cf. *Du ciel*, II, 2, 285 b 8-10 : λέγω δὲ μῆκος μὲν αὐτοῦ τὸ κατὰ τοὺς πόλους διάστημα, καὶ τῶν πόλων τὸν μὲν ἄνω, τὸν δὲ κάτω). Mais ici, comme lorsqu'il s'agit de parler du lieu, c'est l'opinion reçue qui est en question : « le centre de l'Univers et l'extrémité du transport

circulaire qui nous fait face sont, d'une part, le haut, d'autre part, le bas, d'après une opinion parfaitement reçue de tout le monde » (*Phys* , IV, 4, 212 a 22-24). Vu que le mouvement naturel des corps légers est orienté vers la région supérieure et que le mouvement naturel des corps lourds est orienté vers la région inférieure, la limite du haut et la limite du bas ainsi conçus apparaissent comme des extrêmes contraires (15 b 3-6). Il sera question de ces mouvements plus loin. Sont ici considérées les limites extrêmes, constitutives du lieu. Puisqu'elles sont constitutives du lieu et que le lieu est une quantité, elles donnent à penser qu'il y a des quantités contraires. Puisque le lieu est en somme une surface englobante (cf. *Phys* , IV, 4, 212 a 28-29), on peut penser que la surface englobante par le haut et la surface englobante par le bas (?) sont le contraire l'une de l'autre, même si la quantité déterminée de l'une n'est évidemment pas le contraire de la quantité déterminée de l'autre. Notons qu'un genre de raisonnement analogue serait possible à propos du temps, autre forme de quantité, dans la mesure où l'avant est le contraire de l'après. Mais le temps est infini ; et ni l'avant ni l'après n'ont de limites, ce que sont, pour le lieu, le haut et la bas : les limites extrêmes du genre. Or ce sont les limites extrêmes qui intéressent ici notre auteur, comme la suite le démontre.

4. Cf. *infra*, 14 a 19-20 et *Top.*, IV, 3, 123 b 3-4 ; 6-7 ; 9-10. L'idée se retrouve en *Mét.*, Δ 10, où sont dites contraires, notamment, « les choses qui diffèrent le plus dans le même genre, celles qui diffèrent le plus dans le même sujet susceptible de les recevoir, celles qui diffèrent le plus lorsqu'elles tombent sous la même puissance et celles dont la différence est la plus grande, soit simplement, soit selon le genre, soit selon l'espèce » (1018 a 27-31). Selon notre auteur, le fait que les contraires se définissent ordinairement ainsi viendrait de ce que le haut et le bas, qui sont des extrêmes dans le genre lieu, sont ordinairement pensés comme les contraires par excellence. Il ne conteste donc pas formellement la croyance qu'il y a de la contrariété dans la quantité, loin de là, mais il n'envisage pas qu'en dehors du lieu, il y ait des quantités contraires.

Page 27

2. Tel qu'adopté (selon l'énorme majorité des manuscrits), le texte évoque à titre d'exemple deux nombres différents, 3 et 5, affirmant tour à tour l'absurdité d'imaginer quelque nombre qui serait « plus 3 » et quelque nombre qui serait « plus 5 ». Derrière le tour elliptique, l'idée est, semble-t-il, que (a) on ne dit jamais de 3 qu'il est plus 3 qu'il n'est, par exemple, 5 ou encore que ne l'est 5 et (b) qu'on ne dit jamais de 5 qu'il est plus 5 qu'il n'est, par exemple, 3 ou que ne l'est 3. C'est répondre par avance à une objection du type : « Qu'est-ce qui, de 3 ou de 5, est le plus 3 et/ou le plus 5 ? ». Mais le texte a beaucoup souffert lors de sa transmission et les variantes ne manquent

pas. Les principales viennent d'un rapprochement avec le passage 3 b 37 et sqq., où il est dit qu'un homme n'est pas plus homme qu'un autre ni que lui-même à un moment différent. Notre texte a donc été altéré de plusieurs façons, principalement dans l'idée qu'ici encore, on comparait deux termes différents (3 et 5), puis le même terme (3) à lui-même. Mais le rapprochement avec le passage 3 b 37 et sqq. est boiteux. En effet, à tel homme, correspondrait ici un trio (trois hommes), que l'on comparerait à un autre trio (trois chevaux) et à lui-même à un autre moment ou à un trio de même nature (trois autres hommes). Mais, dans tous les cas, il ne serait jamais question de 5 ou cinq individus.

3. Cette affirmation est un peu étrange car on n'envisage pas, dans le contexte qui précède, l'hypothèse d'être plus une longueur ou plus un nombre. Au lieu d'entendre qu'un temps plus ou moins long n'est pas plus ou moins (un) temps, on attendrait, par exemple, qu'une année, période de temps déterminée, n'est pas plus ou moins une année qu'une autre. Il y a donc ici une dissymétrie dans l'illustration (Comparez, en 5 b 13 : deux ou trois coudées, d'une part, et la surface, d'autre part). De plus, l'illustration est incomplète.

4. Dans *Mét.*, Δ 15, 1021 a 12, l'égal est considéré comme un relatif et se trouve rangé parmi les relatifs numériques : « sont égales les choses dont la quantité est une » (ἴσα δὲ ὧν τὸ ποσὸν ἕν). Comme l'inégal, il n'est attribuable que par accident à ce qui n'est pas une quantité (les hommes, par exemple, qu'on dit égaux ou inégaux). La même quantité, en revanche, peut être dite égale et inégale à la fois, selon qu'on la compare à deux quantités différentes ; c'est pourquoi égal et inégal, comme grand et petit, sont des affections *relatives* de la quantité.

Page 28

2. Comme dans le cas de la quantité, Aristote distingue le relatif en soi (par exemple, le double) du relatif par accident (par exemple, l'homme ou le blanc qu'on dit doubles : cf. *Mét*, Δ 15, 1021 b 8-11). Il n'est question ici que du relatif en soi. La définition approximative qui en est donnée fait ressortir que l'être d'un relatif est rapporté à autre chose que lui-même. Les Anciens (déjà Boethos de Sidon, si l'on en croit Simplicius, p. 159, 9-22) avaient observé que, pour une part (ὅσα αὐτὰ ἅπερ ἐστὶν ἑτέρων εἶναι λέγεται), cette définition paraît démarquer ce que Platon dit de l'Autre (*Sophiste*, 255 D : ὅτιπερ ἂν ἕτερον ᾖ συμβέβηκεν ἐξ ἀνάγκης ἑτέρου τοῦτο αὐτὸ ὅπερ ἐστὶν εἶναι. Cf. *Rép.*, IV, 438 A). Par rapport à ce que dit Platon, on croit noter deux correctifs. Chez Platon, l'Autre *est* (εἶναι) ce qu'il est, alors qu'ici le relatif *est dit être* (εἶναι λέγεται) ce qu'il est, comme si l'accent se trouvait placé sur le langage qui trahit le relatif. D'autre part, notre texte ajoute : « ... ou bien, d'une manière ou d'une autre,

relativement à une chose différente ». Mais Platon n'ignorait pas non plus le langage qui trahit l'Autre : « il y a des êtres qui *se disent* toujours par rapport à d'autres » (255 C : τὰ δὲ πρὸς ἄλλα ἀεὶ λέγεσθαι). Et il faisait, lui aussi, ressortir que « l'Autre, précisément, s'entend toujours *relativement à une chose différente* » (255 D : τὸ δέ γε ἕτερον ἀεὶ πρὸς ἕτερον). Ces correctifs semblent donc beaucoup plus apparents que réels et il est permis de constater, derrière le relatif présenté ici, le profil de l'Autre de Platon. Le véritable correctif, si l'on ose dire, est que l'Autre est ici devenu le relatif, parce que les relatifs que Platon rangeait sous le genre de l'Autre et qu'il opposait aux êtres en soi (cf. 255 C : τῶν ὄντων τὰ μὲν αὐτὰ καθ' αὑτά, τὰ δὲ πρὸς ἄλλα ἀεὶ λέγειν) sont reconnus comme un cas particulier des êtres qui peuvent être dits en soi (cf. *Mét.*, Δ 15, 1021 b 3-4 : τὰ μὲν οὖν καθ' ἑαυτὰ λεγόμενα πρός τι... ». Aristote soutient en effet le paradoxe que tel être peut être en soi un relatif, comme il peut être en soi une qualité, une quantité, etc. Ainsi, ce que Platon appelait globalement l'Autre se trouve ramené à un cas particulier de l'être en soi qu'Aristote appelle relatif et auquel il conserve, bien entendu, la caractéristique attribuée par Platon à l'Autre, c'est-à-dire le fait d'être quasiment un non-être : « le grand, le petit et toutes les choses de cette sorte [dont les platoniciens faisaient par ailleurs, sous le nom de dyade indéfinie, un principe universel] sont nécessairement des relatifs ; or les realtifs sont, de toutes les choses, celles qui ont le moins de nature en quelque sorte ou de substance ; ils sont même postérieurs à la qualité et à la quantité ; le relatif (tel que grand ou petit) est même une sorte d'affection de la quantité, comme on l'a dit » (*Mét.*, N 1, 1088 a 21-25). La minceur de l'être attribué au relatif vient en somme de ce qu'affirmait Platon à propos de l'Autre : être autre, c'est essentiellement n'être pas en dehors de l'autre. C'est ce qu'affirme le passage du *Sophiste* signalé plus haut : pour l'essentiel, on est autre *d'*un autre. Notre passage répète, à propos du relatif : pour l'essentiel, il est *d'*un autre. L'observation revient à stipuler la condition paradoxale du relatif, dont seront tirées plus loin les implications : l'être relatif est par essence quelque chose de son corrélatif ou en rapport avec lui. La formule est notoirement vague. Sans confondre relatif et relation, elle fait du relatif un être de relation, qui n'existe pas sans elle, et elle permet d'englober, dans le genre, un grand nombre de réalités dont aucun caractère commun n'est évident. La diversité irréductible des relatifs ainsi conçus et ici répertoriés a été soulignée par Plotin (VI, 1, 6-9) et dénoncée comme incompatible avec l'unité d'un genre.

Page 29

1. L'état (ἕξις) et la disposition (διάθεσις), rappelons-le, sont présentés plus loin comme une espèce de qualité (8 b 26-27) et parmi les états sont alors comptés, à titre de sous-espèces en quelque sorte, les

sciences et les vertus (8 b 29). Les deux points de vue ne sont pas incompatibles. La science, par exemple, est l'état en vertu duquel nous sommes *qualifiés* de savants. À ce titre, elle indique une qualité. Mais l'être de la science — ce que c'est en soi qu'être une science — renvoie à autre chose : la connaissance scientifique *de quelque chose* À ce titre, elle indique un relatif, parce qu'elle ne se conçoit pas sans objet. En acte, dit Aristote, elle coïncide même avec cet objet (cf. *De l'âme*, III, 7, 431 a 1). La science est donc ici classée parmi les relatifs (cf. 11 a 22) en raison de sa relation essentielle à un objet ; c'est aussi le cas de la sensation. Ces objets, leurs corrélatifs (ἐπιστητόν, αἰσθητόν,...) sont aussi des relatifs (cf. *Mét.*, Δ 15, 1020 b 30-32). Toutefois, la relation où se trouvent ces objets avec ce dont ils sont l'objet ne semble pas exactement du même ordre que celle où se trouvent les relatifs selon le nombre du type double-moitié (*ibid.*, 1021 a 26-b 3). Par ailleurs, les réalités que désignent les mots état, science et arithmétique, par exemple, comparées les unes aux autres, sont les équivalents respectifs d'un genre, d'une espèce et d'un cas particulier de cette espèce. Mais le cas particulier ne peut être tenu, comme l'espèce, pour un relatif ; on en verra plus loin le motif : l'arithmétique, en soi, n'est pas, en effet, arithmétique de quelque chose, mais science de quelque chose (cf. *infra*, 11 a 26 et sqq.). Quant au genre, il apparaît comme un relatif parce que l'état en soi est toujours état de quelque chose (état d'âme ou état du corps ou, plus généralement, de *ce qui est susceptible d'état*) ; mais ce n'est pas exactement dans le même sens que l'espèce. La science de quelque chose, en effet, est relative à ce dont elle est l'objet (τὸ ἐπιστητόν), alors que l'état est relatif à l'âme ou au corps dans le sens où il est, comme la science d'ailleurs, inhérent à un sujet (cf. *supra*, 1 b 1). La différence est parfaitement connue d'Aristote, qui observe ailleurs que le corrélatif n'est pas le même, selon que l'on considère une chose en elle-même (par exemple, la science) ou que l'on considère son genre (l'état ou la disposition) : « La science en effet a pour corrélat l'objet connu scientifiquement, alors que l'état et la disposition ont pour corrélat, non pas cet objet, mais l'âme » (*Top* , IV, 4, 124 b 33-34 : ἡ γὰρ ἐπιστήμη ἐπιστητοῦ λέγεται, ἕξις δὲ καὶ διάθεσις οὐκ ἐπιστητοῦ, ἀλλὰ ψυχῆς). Notons qu'en *Top* , IV, 4, 125 a 33 et sqq., l'état est encore expressément compté parmi les relatifs ; il est de ces relatifs qui sont nécessairement inhérents à ce à quoi ils sont dits relatifs (l'âme, par exemple), alors que la science ne peut résider dans ce à quoi elle est dite relative (l'ἐπιστητόν), puisqu'elle réside dans l'âme, à moins que l'âme ne soit, pour elle, objet de connaissance. Cette différence entre l'état et la science montre qu'ils ne sont pas relatifs au même titre, mais qu'ils sont, l'un comme l'autre, des relatifs à un certain titre. Or toutes les réalités non substantielles apparaissent comme des relatifs ! Et l'extension du relatif retrouve quelque chose de l'extension de l'Autre de Platon (mais voir

note *ad* 6 b 28-29). Il sera question plus loin de la position (6 b 11-14). Le cas des réalités réputées substantielles qui sont parties d'un tout sera discuté à partir de 6 b 36 et repris à partir de 8 a 13.

2. Cf. *supra*, 8 b 18 et sqq. L'expression est un peu maladroite, car la montagne est une quantité accidentelle, non un relatif ; ce qui est en cause, c'est l'attribut (« grand ») considéré comme un relatif en soi. L'exemple de « grand » est introduit, alors qu'il a déjà été question plus haut de « plus grand » (6 a 38), sans doute parce que son expression ne correspond pas à celle du comparatif, ni à celle de la science et de l'état : on n'est pas dit « grand de quelque chose » ni de manière explicite « par rapport à quelque chose ».

3. Semblable et dissemblable, on le verra (11 a 16-19), sont le propre de la qualité, comme égal et inégal sont le propre de la quantité (6 a 26). Avec le même (signalé dans le propre de la substance : 4 a 10), ils sont, semble-t-il, considérés par *Mét.*, Δ 15, comme des relatifs selon le nombre, mais pas dans le même sens que le double, le multiple, etc. : « ils se disent tous, en effet, en vertu de l'unité ; ainsi sont les mêmes les choses dont la substance est une, semblables, celles dont la qualité est une et égales, celles dont la quantité est une » (1021 a 10-12).

4. Sur la dérivation, cf. *supra*, 1 a 12-15. En l'occurrence, ce qui se dit par dérivation à partir de ce qui indique une position, donc d'un relatif, c'est un positionnement (κεῖσθαι) : cf. 2 a 2-3 et, plus loin, 11 b 11. Le fait d'avoir une position se distingue, en effet, de la position que l'on a. Ce sont deux réalités différentes. La première n'est pas un relatif, mais une détermination purement accidentelle de tout ce qu'on veut. La seconde en revanche est un relatif, parce qu'elle est l'affection nécessaire de cela seulement qui a une position : par exemple, des parties de la grandeur (quantité), qui ont une position les unes par rapport aux autres (cf. *supra*, 5 a 15-20).

5. On se serait plutôt attendu à voir rappeler ici les exemples de grand et petit, beaucoup et peu déjà cités comme contraires en 5 b 14-16. Il n'est pas sûr que les exemples produits, qui sont des états (ἕξεις), aient un contraire à titre de relatifs, plutôt qu'à titre de qualités (cf. 8 b 29) ; bien que chacun soit par ailleurs un relatif, la vertu et le vice ne sont pas évidemment corrélatifs l'un à l'autre. D'autre part, s'il est clair que vertu et vice sont des genres contraires (cf. 14 a 23), en revanche, l'opposition de la science à l'ignorance (qui n'est pas son corrélatif) paraît moins une opposition de contraires qu'une opposition selon la privation, comme celle de la vue à l'aveuglement (cf. 11 b 22). L'ignorance est-elle d'ailleurs un relatif ? Aristote, dans *Mét*, Δ 15, 1021 a 25-26, signale que certaines choses (comme l'impossible ou l'invisible) sont des relatifs par privation de puissance (κατὰ στέρησιν δυνάμεως). On pourrait le dire de l'ignorance, mais pas du vice, sauf à le considérer comme absence de vertu, ce qu'il est par un certain

côté, mais pas essentiellement puisqu'il est, comme la vertu, un état. De toute façon, la contrariété est une propriété très secondaire, pour ne pas dire accidentelle, des relatifs, non seulement parce que tous les relatifs ne donnent pas l'apparence d'un contraire, mais aussi et surtout parce qu'un relatif forme toujours avec son corrélatif une opposition spécifique, qui n'est pas la contrariété (cf. 11 b 32-35).

6. Ce genre est « globalement » celui du « multiple » et de l'« excédent », qui sont considérés comme des relatifs « numériques » (*Mét.*, Δ, 15, 1020 b 26-28, 32 et sqq.). Ils sont distingués des autres relatifs numériques qui se réfèrent à l'unité (cf. ci-dessus, n. 3 à la p. 29) du fait qu'ils se réfèrent proprement à un nombre, déterminé ou non. Ils sont des « affections du nombre » (1021 a 9). Leurs corrélatifs sont les nombres fractionnels des mathématiciens (le demi, le tiers, le quart, etc.).

Page 30

2. Il y a évidemment un raccourci dans cette explication. Il faut sous-entendre que le dissemblable est dit dissemblable à quelque chose et l'égal, égal à quelque chose. Le texte a d'ailleurs été amendé et corrompu de plusieurs façons dans la tradition manuscrite pour cette raison et aussi pour éviter l'idée d'un « plus égal » (cf. note précédente).

3. La réciprocité des relations entre corrélatifs est affirmée dans *Top.*, IV, 4, 125 a 5-13 et VI, 12, 149 b 12. Elle implique, comme l'avaient observé certains commentateurs anciens, qu'on ne puisse proprement parler du relatif (au singulier) comme de la quantité, par exemple, puisqu'un relatif n'existe pas sans son corrélatif. Sur l'existence simultanée des corrélatifs, voir *infra*, 7 b 15 et sqq. Du point de vue logique, la réciprocité implique que la proposition exprimant la relation de x à y soit convertible en une proposition exprimant la relation inverse de y à x. En présentant ce genre de propriété comme une propriété de *tous* les relatifs, notre auteur semble mettre de l'avant un trait commun qui ferait l'unité des relatifs, si différents qu'ils paraissent entre eux. Mais quels seraient les corrélatifs d'état, de disposition, de position, de vertu, de vice, que l'on pourrait tenir pour réciproques ? La difficulté doit être clairement posée pour être résolue. Si, par exemple, l'état « est état de quelque chose » (cf. 6 b 5), mettons de l'âme (voir note *ad locum*) et que l'âme peut passer pour le corrélatif d'état, on ne voit pas en effet comment la relation de l'état à l'âme, qui est la relation d'inhérence d'une réalité non substantielle à son sujet substantiel, pourrait donner lieu à une réciproque. Mais justement, selon notre auteur, le corrélatif d'état n'est pas, en tant que tel, son sujet d'inhérence, qu'il s'agisse de l'âme (pour un état psychique) ou du corps (pour un état corporel) ; ni l'âme ni le corps ne sont proprement les corrélatifs d'état, pas plus que l'homme, composé substantiel d'âme et de corps et sujet d'inhérence du maître, n'est le corrélatif de

l'esclave (cf. *infra*, 7 a 35-39). À titre de qualité, comme à titre de relatif, l'état a bel et bien le corps ou l'âme pour sujets d'inhérence ; mais à titre de relatif, l'état a simplement pour corrélatif « la chose susceptible d'état », chose qui, comme telle, n'a pas de nom (cf. *infra*, 7 a 5-10). Ce relatif anonyme est la seule chose adéquate avec laquelle on puisse reconnaître la réciprocité : l'état est corrélatif de ce qui a un état comme ce qui a un état est corrélatif d'état.

Page 31

1. Dans les premiers exemples, la parfaite réciprocité se traduisait jusque sur le plan linguistique, par une identité d'expression : en grec, le corrélatif est au génitif, que l'on exprime la relation de x à y ou celle de y à x. Dans les seconds exemples, les corrélatifs de science et de sensation s'expriment encore au génitif, mais, comme corrélatifs, ils sont eux-mêmes à un autre cas, le datif. La différence est tenue pour négligeable, parce qu'elle n'empêche pas de reconnaître dans la science et la sensation des relatifs qui ont chacun leur propre corrélatif ; mais elle s'accompagne par ailleurs d'une différence, touchant la nature de ces corrélatifs eux-mêmes. Le connaissable, en effet, n'est pas un relatif exactement au même titre que la connaissance. La connaissance est un relatif du fait qu'elle est essentiellement relative et ne peut être ni se définir sans son corrélatif. En revanche, le connaissable n'est dit relatif que parce qu'une chose différente (la connaissance) se dit par rapport à lui, car il est indépendant de la connaissance qu'on en peut avoir : « le pensable veut dire qu'on en a une pensée » (*Mét.*, Δ 15, 1021 a 31). On verra plus loin (7 b 23-24) qu'en un sens, il y a du pensable sans pensée et qu'ainsi, selon notre auteur, le pensable est antérieur à la pensée. Il aurait été possible de traduire ici : « le sensible est sensible *en vertu* de la sensation », aussi bien que « *par* la sensation ».

2. L'oiseau et l'aile sont par ailleurs comme le tout et la partie. Or l'oiseau est une substance et ses parties sont aussi réputées des substances (cf. *supra*, 3 a 29-32). Si l'aile et l'ailé sont des corrélatifs, la question se pose de savoir si une substance peut être aussi un relatif. Cette question est abordée à partir de 8 a 13. Ici se trouve seulement soulignée l'importance d'identifier adéquatement le tout corrélatif d'une partie donnée. Il est entendu que la partie et le tout sont chacun des relatifs et qu'ils sont corrélatifs l'un de l'autre. Dans le cas particulier des réalités naturelles qu'illustre l'exemple choisi, on observe que tous les membres d'un animal sont évidemment les parties d'un *même* tout, mais que chaque partie a un corrélatif *propre*, inhérent au tout : l'ailé pour l'aile, mais aussi le chevelu pour la chevelure, le denté pour les dents, le lippu pour les lèvres, etc. La réciprocité recherchée, malgré ce qu'il peut sembler, n'est pas affaire de langage : pouvoir « dire réciproquement » ceci *et* cela n'est qu'un moyen accessoire

et d'ailleurs aléatoire de saisir la réciprocité et avec elle la nature des relatifs (la suite, 7 a 5 et sqq., montrera que le langage est si mal pourvu à cet égard qu'il faut parfois créer des noms pour donner le sentiment de la réalité). La réciprocité recherchée est un rapport nécessaire entre les choses, rapport qui n'existe pas entre l'ailé et l'oiseau, car si l'oiseau est ailé, tout ailé réciproquement n'est pas oiseau. Que ce rapport soit celui qui unit des relatifs, cela ressort d'une analyse où notre auteur garde à l'esprit la définition des relatifs (6 a 36-37). L'ailé (cf. le connaissable, note précédente) peut être par ailleurs un oiseau, mais ce qu'il est, en tant que tel, il ne l'est qu'en vertu de l'aile qu'il possède : l'ailé ne s'entend que par rapport à l'aile. De même, l'aile en tant que telle, par essence, ne peut être que chose de l'ailé. La réciprocité de l'aile et de l'ailé, comme celle de la partie et du tout, montre ainsi que chacune de ces réalités n'est strictement définissable que par rapport à l'autre. Or c'est en cela qu'elles sont chacune des relatifs et qu'elles sont corrélatives l'une de l'autre.

Page 32

1. L'utilité de créer des noms (ὀνοματοποιεῖν) est envisagée ailleurs par Aristote (par exemple, en *Top.*, VIII, 2, 157 a 29) pour faire apparaître une réalité sinon contestable, parce que anonyme. Elle est mentionnée là, dans un contexte où Aristote évoque les besoins de la discussion dialectique, lorsqu'il s'agit de contester les thèses d'un adversaire ou de ne pas être contesté par lui. La création envisagée ici s'opère par dérivation : ainsi le « têté » ou le « gouvernaillé » sont à la tête ou au gouvernail, ce que le courageux est au courage (cf. 1 a 14-15). Pour le reste, le développement n'apprend rien de très neuf. Les deux exemples sont pris, probablement à dessein, l'un parmi les artéfacts, l'autre, comme c'était déjà le cas de l'ailé, parmi les réalités naturelles. Comme plus haut encore, la réciprocité des relations entre corrélatifs est justifiée, non par les expressions qui la manifestent (ou celles qui en manifestent l'absence : « le bateau n'est pas *dit* bateau de gouvernail »), mais empiriquement et logiquement (par le *fait* qu'il y a des bateaux sans gouvernail et des animaux sans tête). La différence, c'est que dans ces deux derniers cas, l'extension des corrélatifs adéquats (« gouvernaillé », « têté ») est moindre que celle des corrélatifs inadéquats (bateau, animal), tandis que, dans l'exemple précédent, elle était supérieure : l'extension de l'ailé est plus grande que celle d'oiseau.

2. Le corrélatif inadéquat, pris au hasard parmi les accidents du relatif, fait appel à la notion d'« accident du relatif ». Elle recouvre des réalités (par exemple, l'homme ou le bipède) que *Mét.*, Δ 15, 1021 b 8-11 tient précisément pour des relatifs par accident (l'homme ou le blanc). L'esclave et son corrélatif, le maître, sont donnés comme exemple de relatifs spécialement reconnus, ayant des noms établis, alors qu'ils n'ont jamais été mentionnés avant qu'il fût question de

réciprocité. Ce sont des cas particuliers de relatifs plus généraux, le commandé et le commandant (que, selon *Mét.*, Δ 15, 1021 a 14-16, on classerait peut-être eux-mêmes parmi les choses aptes à produire et à pâtir, d'après une puissance productive et passive). Mais, notons-le au passage, l'esclave est ailleurs considéré comme une partie du maître (cf. *Pol.*, I, 4, 1254 a 8-13) ; donc, il peut être comparé à l'aile, à la tête, au gouvernail, qui sont aussi des parties, et qui servent aussi d'exemples dans le contexte ; sauf que l'esclave et le maître supposent des sujets substantiels différents, alors que l'ailé et l'aile supposent, eux, le même sujet. Dans le cas du maître et de l'esclave, on voit donc mieux, semble-t-il, que chacun des relatifs se distingue du reste, en particulier de la substance, et peut-être aussi que les corrélatifs doivent être l'un et l'autre des relatifs *en soi*. Mais la difficulté consiste ici à distinguer du rapport maître-esclave en soi tous les rapports avec lesquels celui-ci coïncide et qui existent entre les deux sujets, notamment le rapport possédant-possédé. La confusion extrême, non signalée dans notre passage, viendrait d'une expression telle que « l'esclave du père », où sont associés deux relatifs (l'esclave et le père), mais où coïncident accidentellement trois rapports entre corrélatifs : le rapport esclave-maître, le rapport fils-père et enfin le rapport commandé-commandant. Le rapprochement accidentel de deux réalités qui n'ont entre elles aucun rapport nécessaire, mais qui ont chacune un rapport nécessaire avec une tierce réalité, évoque ensemble ces deux corrélations spécifiques et le genre auquel elles appartiennent.

Page 34

1. L'opération qui consiste à trouver un résidu en supprimant mentalement *tout le reste* — ici, tout ce qui va accidentellement de pair avec le relatif (περιαιρουμένων τῶν ἄλλων : 7 a 32, 36, b 2,...) — est une opération pareille à celle que décrit *Mét.*, Z 3, 1029 a 11-12 (περιαιρουμένων γὰρ τῶν ἄλλων...). Elle permet de vérifier si, une fois supposé que *y* est le corrélatif de *x*, on peut encore considérer *x* comme un relatif. La vérification est positive quand *y*, sans tout le reste, est encore la réciproque de *x*. Un résultat négatif peut vouloir dire évidemment qu'on n'a pas identifié correctement le corrélatif, mais aussi qu'en l'absence de cette identification vérifiée par la réciprocité d'un résidu, on ne peut plus considérer que *x* est un relatif.

2. Les réflexions précédentes sur la réciprocité des corrélatifs conduisent directement à cette opinion (cf. δοκεῖ : 7 b 15), qui va être immédiatement nuancée. Il sera expressément question plus loin (14 b 27 et sqq.) de la simultanéité naturelle (ἅμα φύσει), distinguée de la simple simultanéité (contemporanéité) et illustrée, là encore, par les corrélatifs double et demi. C'est une caractéristique générale des opposés (cf. *Top* , VI, 4, 142 a 24).

3. L'interdépendance des corrélatifs ne semble pas impliquer toujours, cependant, la simultanéité (temporelle) des sujets auxquels ils sont respectivement inhérents. Ainsi, le demi, qui implique naturellement le double, peut exister ou subsister quand le double n'existe pas ou n'existe plus : une demi-livre d'un produit quelconque sans la livre entière, une demi-portion de vin après qu'a été consommée l'autre demi, ou la moitié d'une armée décimée,... Plotin (VI, 1, 7. 39-41 et 8. 15) invoquait, dans le même sens, l'exemple du fils dont le père est défunt et que l'on continue à dire légitimement fils de son père. Mais l'objection n'est pas insurmontable. D'une troupe réduite de moitié après la bataille, l'on peut dire certes : « ils ne *sont* plus que la moitié » alors qu'ils *étaient* le double, mais la moitié qui existe encore n'est plus la moitié de rien du tout quand le double n'existe plus. De même, le fils d'un père défunt n'est plus le fils de personne quand ce père vient à mourir. Et la demi-livre que pèse un fruit n'est en vérité la moitié de rien sans la livre qui la mesure. Une objection tirée de ce genre d'exemples porte donc à faux.

4. L'argument reste obscur s'il ne s'appuie pas de manière implicite sur la différence entre science en acte et science en puissance. Il n'a rien à voir avec la thèse bien connue que tout apprentissage présuppose une connaissance antérieure (cf. *An. Sec.*, I, 1, 71 a 1-2). Ce qui est ici présupposé, ce sont les choses, indépendantes de la connaissance scientifique qu'on en peut avoir. Certes, la science en acte coïncide d'une certaine façon avec son objet (cf. *De l'âme*, III, 4, 429 a 24 ; 430 a 3-7 ; 7, 431 a 1-2 : τὸ δ' αὐτό ἐστιν ἡ κατ' ἐνέργειαν ἐπιστήμη τῷ πράγματι ; 8, 431 b 22-23 : ἔστι δ' ἡ ἐπιστήμη μὲν τὰ ἐπιστητά πως...). Comme connaissance en acte, elle et son objet sont donc rigoureusement simultanés. Mais les choses ne sont au préalable que potentiellement objets de science. Ainsi l'objet potentiellement connaissable précède la science actualisée, son corrélatif. Notre texte a-t-il en vue cette dernière thèse ? Ce n'est pas sûr. En tout cas, il paraît introduire aussi une autre considération. Il laisse entendre peut-être qu'une chose qui se prête à la connaissance scientifique et dont on voit qu'elle s'y prête par l'attention sérieuse que commencent à lui accorder les savants, n'est pratiquement jamais connue *ipso facto*, de façon scientifique, avant un certain temps.

Page 35

2. L'auteur fait la supposition que la formule qui permettrait de carrer le cercle existe, bien qu'elle soit inconnue ; à partir de là, il soutient vraisemblablement que l'invention scientifique qui la mettrait au jour ne créerait pas, mais découvrirait ou dévoilerait seulement une réalité immuable et éternelle. Pour lui, cette réalité dès lors n'appartiendrait pas à un temps antérieur ; elle devrait sa priorité sur la science à son éternité, parce que la science, elle, advient à un moment dans le sujet.

3. Il est étrange que l'hypothèse, qui semble correspondre à l'hypothèse (3) exposée ci-dessus (n. 1 à la p. 35), envisage la suppression de l'animal et non simplement de l'homme, lequel a été en quelque sorte défini plus haut (7 a 37), comme « susceptible de science ». Il suffisait d'envisager la disparition de l'espèce pour formuler l'argument. La disparition du genre laisse en fait subsister beaucoup moins de choses parmi celles qui sont connaissables scientifiquement par l'homme.

Page 36

1. L'argument repose sur le fait que les corps sentants sont une partie seulement des corps sensibles. Par ailleurs, on le voit, la suppression du sensible n'entraînerait pas la suppression de la sensation pour les mêmes raisons que la suppression de l'objet de la science entraînerait celle de la science. Celle-ci disparaîtrait seulement faute d'objet (7 b 29-30), alors que la sensation disparaîtrait non seulement faute d'objet (les sensibles, coextensifs au corporel), mais aussi faute de lieu où résider (le corps des sujets doués de sensation). Pourtant, l'âme est aussi objet de connaissance (cf. *Top.*, IV, 4, 125 a 33 et sqq.) et, comme on l'a vu, ce en quoi réside la science (cf. 1 b 2). De plus, l'âme scientifique n'est pas liée au corps comme l'est l'âme sensitive (cf. *De l'âme*, III, 4). La suppression des objets de la science semble donc devoir entraîner aussi la suppression de l'âme noétique comme « lieu des formes » (*ibid.*, 429 a 27-28), ce en quoi réside la science en puissance. Mais la perspective n'est pas envisagée.

2. L'argument est à préciser. On peut admettre que les corps inanimés conservent leurs propriétés dite sensibles quand il n'est plus possible de les sentir faute de corps doués de sensibilité et donc que même la couleur, par exemple, est une propriété objective des corps, indépendante du fait qu'elle soit ou non visible. Mais il faut admettre aussi que la couleur qu'on ne pourrait plus voir faute de voyant, ne serait plus alors sensible à aucun titre, même potentiellement. Ce qui resterait, c'est une détermination objective parmi celles qui, grâce au sujet sentant, deviennent sensibles, exactement comme, sans l'homme, resteraient les formes qui, grâce à lui, deviennent connaissables scientifiquement. Comme son analogue touchant la science, le présent argument prouve sans doute une certaine priorité du connaissable sur la connaissance, parce que le connaissable possède *par ailleurs* une essence en dehors du relatif, mais il ne montre pas que les deux corrélatifs ne sont pas naturellement simultanés. Soutenir que le visible est *objectivement* ou en soi la couleur (cf. *De l'âme*, II, 7, 418 a 26-27), c'est au contraire laisser comprendre clairement que la couleur est *subjectivement* le visible, c'est-à-dire *relativement* à la vue. Si donc la couleur n'est réellement visible que par la vue, cela signifie que le visible et la vue sont naturellement simultanés.

3. Cf. *supra*, 7 b 24-27. De la même façon que l'avènement de la science en acte dans le sujet suppose un objet de science potentiel

préalable, l'avènement de la sensation en acte dans le sujet (cette fois dès la naissance) suppose au préalable un sujet constitué d'éléments sensibles pareils à ceux qui forment les corps extérieurs. On peut comparer l'aporie soulevée dans *De l'âme*, II, 5, 417 a 2 et sqq., où Aristote s'interroge sur la raison pour laquelle il n'y a pas sensation des sens eux-mêmes et pourquoi, sans objets extérieurs, ceux-ci ne produisent pas de sensation, alors qu'ils contiennent du feu, de la terre et les éléments dont il y a sensation. La réponse est que le sensitif, sans les sensibles extérieurs, n'existe pas en acte ; et il ajoute que le sensible extérieur, pareillement, n'existe pas en acte avant d'être actuellement senti. Par conséquent, le sensible déclaré ici antérieur à la sensation, n'est que le sensible en puissance, autrement dit, ce qui n'est pas encore réellement sensible pour le sujet.

4. Cette question paraît surprenante. Elle se pose, en effet, on le verra dans un instant (8 a 25-28), à propos de réalités telles que la tête ou la main dont il a déjà été admis précédemment qu'elles peuvent s'entendre comme des relatifs et qu'elles ont des corrélatifs réciproques (à partir de 6 b 38). L'aporie vient en réalité de l'assomption tenue ici pour évidente que fondamentalement la tête ou la main sont bel et bien des substances secondes. L'évidence elle-même s'observe lorsqu'on parle de telle tête ou de telle main, qui sont la tête ou la main de quelqu'un (8 a 19-21). La tête de Socrate fait partie de Socrate, qui est une substance première, et la partie d'une substance est elle-même une substance (cf. 3 a 29-32). Du coup, la tête en général, qui se dit de la tête de Socrate, est une substance seconde. Mais de quoi fait partie la tête en général ? C'est ici que peut surgir le problème. Il a été vu que la tête est corrélative du « têté » (pourvu de tête). Il est donc tentant de répondre que la tête fait partie du « têté » et de croire que la tête, substance seconde, entre aussi dans les relatifs, comme réciproque de « têté ». Car il est moins évident que la tête en général fait partie du corps en général. Notre passage qui soulève le problème se borne ensuite à laisser comprendre que la tête, par exemple, n'est pas, comme substance, ce dont le « têté » est le corrélatif. Mais il met surtout en lumière la raison pour laquelle on risque de confondre substance et relatif quand on parle de la tête ou de n'importe quelle partie d'un tout en général. C'est que le corrélatif d'une partie de substance et le tout dont elle fait partie s'expriment de la même façon (8 a 25-26).

5. Autrement dit, le langage n'est jamais ambigu lorsqu'il fait état d'individus : Socrate ou son bœuf, voire la main ou la tête de Socrate. Car dans ce dernier cas (comme d'ailleurs dans le cas du bœuf de Socrate), exprimer l'individualité, c'est en somme indiquer l'appartenance. Être une *certaine* main, c'est être la main *d'un certain individu* L'individualité d'une partie est donc déterminée par son appartenance à l'individu dont elle fait partie. Et chaque partie de substance première est ainsi assez clairement substance première elle-même.

Page 37

1. L'homme et le bœuf en général sont, notons-le, les espèces d'un genre ; ils sont donc, à ce titre, des parties du genre animal, comme l'individu (Socrate) est partie d'une espèce (l'homme). Mais en disant le genre d'une espèce ou l'espèce d'un individu, on affirme leur essence, non que leur essence soit relative à une chose différente, comme lorsqu'on dit du maître qu'il est maître de l'esclave. — Pour ce qui est du bois en général (bois de construction, bois de chauffage ou autre), son exemple paraît illustrer toutes les sortes de biens susceptibles de possession qui, par définition en somme, peuvent être déclarés choses *de quelqu'un*

2. La tête ou la main, envisagées comme substances secondes, ont rang d'espèces. Si elles sont déclarées tête ou main de *quelque chose*, ce n'est donc plus, comme telle tête ou telle main, à titre de parties appartenant à *un certain individu* (cf. 8 a 25), mais, peut-on croire, parce qu'il s'agit de préciser le genre ou l'espèce dont ce sont là les parties : « tête d'animal » (cf. 7 a 16) ou tête de chien. D'où la controverse possible. Les expressions « tête de quelque chose » ou « main de quelque chose » évoquent, en effet, le rapport entre corrélatifs tels que précisés plus haut (cf. 7 a 16 : ἡ κεφαλὴ... κεφαλωτοῦ). Bien que l'expression « tête du têté » soit une expression qui ne s'utilise pas (« têté » est un mot forgé), elle démarque les expressions en usage (comme l'aile de l'ailé) qui ont justifié de poser un relatif. Mais la controverse n'est pas une simple affaire d'expression ou de langage. On a vu plus haut (7 a 1 et sqq.) que la tête, par exemple, n'est pas une partie du corps de tout animal (genre) indifféremment, ni l'aile une partie du corps de l'oiseau (espèce) exclusivement, et qu'elles sont corrélatives, l'une du « têté », l'autre de l'ailé. Or la réciprocité de la relation du type aile-ailé, qui est le propre des relatifs, est une réalité. Que des expressions le rendent ou non manifeste, le fait est là : l'aile et l'ailé s'impliquent mutuellement. Pour vider la controverse, il faudrait sans doute éviter de poser une franche alternative comme le fait notre auteur et ne pas exclure l'hypothèse que l'aile et la tête soient des relatifs lorsqu'on retient l'hypothèse qu'elles sont des substances. Il faudrait plutôt concéder que dans la substance elle-même, il y a place pour quelque chose de relatif. La concession ne veut pas dire exactement que certaines substances sont des relatifs ; elle équivaut à reconnaître que les parties de substances ne sont pas seulement des substances, mais aussi des parties et qu'à ce titre, elles supposent un tout, qui n'est pas, comme tel, une substance, mais un relatif. L'aile, comme substance, est une partie du corps de l'animal et, plus spécifiquement, du corps de l'oiseau, etc. ; mais, comme partie, elle est corrélative de l'ailé qui n'est pas une substance, mais une détermination de celle-ci. Concéder qu'il y a ainsi du relatif dans la substance (en l'occurrence, ses parties déterminées) n'est pas une étrangeté ; il y a aussi, on l'a vu

(5 b 30), du relatif dans la quantité : grand et petit, par exemple, sont des affections de la quantité. Et l'on verra plus loin (11 a 20-23) qu'il y a aussi du relatif dans la qualité. La singularité des réalités substantielles qui sont des parties de substances découle du statut reconnu (en 1 a 24) aux réalités non substantielles : l'aile est inséparable du sujet (animal) dont elle fait partie ; donc elle est de nature substantielle ; alors que l'ailé est inséparable du même sujet (animal) dont il n'est pas une partie ; donc il n'est pas de nature substantielle.

3. La définition visée est celle de 6 a 36-37. Elle a un désavantage, avoué par l'auteur. Lequel ? Ce n'est pas celui de donner à penser que l'aile et les parties de substances sont des relatifs, car, en un sens, elles le sont ; son inconvénient est de masquer qu'elles sont fondamentalement des substances. Elle donne, en effet, du relatif l'impression d'une réalité si englobante qu'elle intègre certaines réalités substantielles, alors qu'en fait, même s'il y a du relatif dans la substance (cf. note précédente), le relatif est en soi une réalité plus restreinte.

4. Deux choses sont ici à considérer. D'abord, l'introduction de ce qui ressemble à une nouvelle définition des relatifs. Celle-ci correspond à ce qu'on lit dans *Top.*, VI, 4, 142 a 29-30 (... πᾶσι... τοῖς τοιούτοις ταὐτὸν τὸ εἶναι τῷ πρός τί πως ἔχειν) et 8, 146 b 3 (ταὐτὸν ἦν ἑκάστῳ τῶν πρός τι τὸ εἶναι ὅπερ τὸ πρός τί πως ἔχειν). La formule, qui paraît contenir le *definiendum* n'est pas à proprement parler une définition, mais elle précise tout de même que l'essence du relatif se réduit à la relation qu'il suppose avec un corrélatif. Comme le premier passage cité des *Topiques* permet de le comprendre, elle s'applique aux relatifs « en soi » (καθ' αὑτά), comme le double et le demi, qu'on ne peut définir l'un sans l'autre et dont on ne peut connaître l'un sans connaître l'autre. Des commentateurs ont pensé que l'introduction de cette nouvelle définition traduisait ici un véritable repentir, que l'auteur entendait ainsi corriger une mauvaise définition présentée en 6 a 36-37, voire que cette correction était le fait d'un auteur différent, mettant en lumière une nouvelle conception des relatifs. Les *Topiques* prouvent au contraire qu'on reste franchement dans une perspective authentiquement aristotélicienne. On n'assiste pas non plus à un désaveu de la définition précédente, puisque l'auteur note d'emblée que « la précédente définition s'accorde avec tous les relatifs »(8 a 33-34). Nous avons donc affaire ici à une définition plus restrictive, qui ne s'applique pas indifféremment à tous les relatifs, mais à ceux très précisément que les *Topiques* appelent des relatifs *en soi*, du type double et demi. Croira-t-on que la définition large se trouve disqualifiée par la définition étroite ? Pas nécessairement. Beaucoup ont insisté sur le fait que la première définition faisait appel à une sorte de critère linguistique et était une définition *secundum dici* tandis que la seconde, qui élimine apparemment ce critère, est une définition *secundum esse*, pour cela préférable à l'autre. Mais la pre-

mière définition ne fait appel qu'accessoirement à ce qu'on dit. Le double, relatif en soi selon les *Topiques*, n'est pas un relatif du fait qu'*on le dit* être le double de quelque chose, mais du fait qu'*il est*, comme on le dit, « le double de quelque chose » (6 b 1). La référence à l'usage de la langue n'est pas négligée parce que l'usage montre qu'un relatif a un réciproque et quel il est : « le double est dit double du demi » (6 b 30-31). Mais justement l'usage n'est pas de dire que la tête est la tête du « têté ». Ce n'est donc pas l'usage qui invite à laisser de côté une définition. Il est peut-être fâcheux de savoir que « la tête est dite la tête de quelque chose » (8 a 26-27), comme le « double est dit le double de quelque chose » (6 b 1), parce que la partie de substance paraît englobée de ce fait parmi les relatifs et paraît *sur le même plan que les relatifs en soi*. Mais la faute n'en est ni à l'usage (les façons de parler), ni à une prétendue définition des relatifs *secundum dici*, car enfin, qu'on le dise ou non, la tête est toujours tête de quelque chose et le demi, toujours demi de quelque chose. Au fond, ce qui est fâcheux, c'est qu'une définition générale englobant tous les relatifs ne permette pas de distinguer en l'occurrence entre deux types de relatifs : la partie de substance, qui n'est pas un relatif en soi, et tout ce qui est relatif en soi. Voyons maintenant le deuxième point. Notre auteur signale que, si l'on admet que les relatifs sont, au sens étroit ou au sens strict, les choses dont l'être se réduit à être dans une certaine relation avec quelque chose, il s'ensuit que « peut-être on pourra en un sens parler de relatifs à leur égard » (ῥηθείη τι πρὸς αὐτά). L'expression est celle qu'on trouve plus haut (7 a 24 et 39 : πρὸς αὐτὸ ῥηθήσεται), quand notre auteur exprime la conséquence qui résulte de l'opération consistant à retrancher d'un corrélatif correctement identifié tout ce qui lui est accidentel. On comprend parfaitement que cette conséquence soit ici à nouveau évoquée, quoique en termes réservés, à propos des parties de la substance. Notre auteur a en effet concédé, il y a un instant, que si l'on s'en tient à la première définition (générale), la tête, comme le demi, fait partie des relatifs. Mais son intention est de montrer que la tête n'est pas, comme le demi, un relatif *en soi*. Car le relatif en soi se réduit à un être de relation ; or précisément la tête, contrairement au demi, ne se réduit pas à cela. Ce qu'il affirme maintenant, c'est donc qu'on peut éventuellement parler de relatifs en soi en ce qui concerne les parties de la substance à la condition de les réduire à un être de relation et de prendre ainsi la tête pour le corrélatif de « têté », en laissant de côté tout ce qui est accidentel à cette relation, c'est-à-dire le fait que tête et « têté » sont par ailleurs des substances, exactement comme, parlant d'esclave ou de maître, on laisse de côté le fait qu'ils sont par ailleurs des hommes.

5. Pour la plupart des commentateurs, cette dernière déclaration revient à nier l'exactitude de la définition *secundum dici* des relatifs utilisée depuis 6 a 36. C'est peu vraisemblable, non seulement parce

que la définition en cause n'est pas rigoureusement *secundum dici* (cf. note précédente), mais parce que le contexte immédiat impose une interprétation différente. L'auteur observe plutôt que la définition litigieuse et universelle, qui englobe les parties de substances secondes, n'est pas propre à définir strictement les relatifs en soi. Si l'on considère, dit-il, l'ensemble des relatifs auxquels convient la définition universelle, ce qui fait d'eux des relatifs en soi ce n'est pas d'être dits eux-mêmes ce qu'ils sont de choses différentes (ce qui fait des relatifs en soi ayant été précisé à la ligne précédente). Un tel jugement implique plusieurs choses rigoureusement en accord avec le contexte. D'abord que la définition universelle ou englobante réunit deux sortes de relatifs : d'un côté, bien entendu, les relatifs en soi, comme le demi et le double, mais aussi, accessoirement, les parties de substances, comme la tête ou l'aile, qui ne sont pas en elles-mêmes des relatifs (bien qu'elles puissent être réduites à des relatifs en soi, en faisant abstraction de ce qu'elles sont elles-mêmes, c'est-à-dire des substances). Cela veut dire que les parties de substance, comme les substances, sont des relatifs par accident (cf. *Mét.*, Δ 15, 1021 b 9) ; mais elles sont des relatifs par accident en un sens différent, car elles entrent, comme les relatifs en soi, dans la classe plus générale des relatifs définis comme les choses qui sont (dites être) elles-mêmes ce qu'elles sont de choses différentes. La tête, en effet, n'est pas seulement substance, elle est partie de substance ; elle est donc toujours tête de quelque chose, comme le demi est toujours demi de quelque chose. Ainsi, ce qui entre dans la classe générale des relatifs, aux côtés des relatifs en soi, ce sont les relatifs à titre de parties qui, sans être des relatifs en soi, puisqu'ils se définissent en dehors de leurs corrélatifs et sont connaissables sans que l'on connaisse leurs corrélatifs, ne sont pas néanmoins ce qu'ils sont en dehors d'un tout. On peut définir la tête sans l'idée de « têté », mais non sans l'idée de membre d'un tout.

Page 38

1. L'idée générale est claire et se trouve exprimée dans les *Topiques*, à propos des relatifs en soi, grâce à une formule lapidaire : « impossible de connaître l'un sans l'autre » (VI, 4, 142 a 30). Ce qui est moins clair, c'est le détail. Connaître « de façon déterminée » un des relatifs, est-ce l'identifier de façon précise comme tel ou être capable de le définir ou encore « savoir que cette *réalité-ci* (τόδε τι) fait partie des relatifs » ? Et dans ce dernier cas, est-ce savoir que le sujet substantiel particulier (τόδε τι : cf. 3 b 10-13) peut être réduit à un relatif déterminé ? On ne peut trop s'avancer dans la clarification. Néanmoins, la connaissance supposée est une connaissance suffisamment précise pour conduire au point où se trouve saisie la corrélation. Le relatif apparaît de façon certaine quand apparaît l'*autre* réalité par rapport à laquelle il est dit ce qu'il est.

2. La connaissance du double, affection de la quantité, est tout à fait distincte de la connaissance de la quantité déterminée dont elle est l'affection ; elle n'apparaît qu'avec la connaissance d'une autre quantité déterminée, comparée à la première. De même, la connaissance de la beauté inhérente à un sujet est différente de la connaissance de son degré de beauté ; le degré de beauté se détermine lui aussi par comparaison. La saisie du relatif dans la qualité exige donc deux beautés déterminées de façon telle que, par comparaison entre elles, apparaisse un degré de plus ou de moins, tout comme la saisie des relatifs dans la quantité exige des quantités déterminées de façon telle que par comparaison apparaisse, entre elles, un rapport de multiple à sous-multiple. Bref, dans les deux cas, connaissance déterminée veut dire connaissance de deux objets déterminés. Parler de science pour désigner cette connaissance n'est pas inapproprié, si les deux objets déterminés sont des généralités. La croyance, par contraste, n'implique la connaissance que d'un seul objet déterminé ; elle peut faire à son sujet l'hypothèse qu'il s'agit d'un relatif mais, faute de connaître précisément son corrélatif, elle ne le *sait* pas. De plus, la connaissance du relatif n'est pas celle de deux objets déterminés (quantités ou qualités), même si elle l'exige ; elle consiste à saisir en quoi ils sont déterminés l'un par rapport à l'autre. La connaissance d'un relatif déterminé est donc nécessairement celle de ce par rapport à quoi il est déterminé.

3. Entendez : elles ne font pas partie des relatifs en soi, car l'on sait nécessairement que la tête est toujours celle d'un corps (têté). L'argument tire parti de l'ignorance du « têté », losqu'on définit la tête ou plutôt de la possibilité de définir la tête dans cette ignorance. La réciproque, bien entendu, n'est pas vraie : il est impossible de concevoir et de définir le « têté » sans concevoir précisément la tête. L'argument fait des parties de substances des relatifs par accident, comme les substances.

Page 39

3. C'est la seule fois que *C* fait état expressément de « choses qui s'entendent de plusieurs façons » (τῶν πλεοναχῶς λεγομένων) ; voir cependant 11 b 17, 14 a 26 et 15 b 17. La pluralité sera réduite ensuite à quatre sortes de qualités, appelées tantôt espèce (8 b 27), tantôt genre (9 a 14, 28 ; 10 a 11), tantôt mode (10 a 25). Cette terminologie fluctuante ne révèle rien en dehors de l'indifférence de l'auteur envers le besoin de fixer, sur ce point, le vocabulaire qu'il emploie.

4. L'état (notamment la science : cf. 8 b 29) et la disposition ont été mentionnés plus haut (6 b 2-3) parmi les relatifs, parce qu'ils sont état ou disposition de l'âme ou du corps (ce qui est susceptible d'état). La raison pour laquelle ils sont comptés ici comme une espèce de qualité, c'est évidemment que l'on est qualifié d'après eux. L'ambiguïté, rappelons-le, n'est pas autrement gênante, vu que les points de vue

sont compatibles. Resterait à savoir si les noms d'état et de disposition renvoient, selon le cas, à deux réalités équivoques. Il semble que oui. Mais il est à noter que ce n'est pas l'état ou la disposition en général qui servent à qualifier, mais des états ou dispositions particulières. Sur ce point, voir plus loin, 11 a 20 et sqq. Comment, par ailleurs, l'état *et* la disposition forment-ils une seule espèce de qualité ? On verra dans un instant (9 a 10-13) que l'état est au fond une sous-espèce de la qualité, mais ce qui distingue la disposition elle-même des autres sortes de qualités ne sera pas précisé en termes exprès.

5. Jusqu'en 9 a 13, le texte se propose de distinguer entre eux état et disposition (ce que ne fait pas *Mét.*, Δ 19 et 20) à l'aide de deux critères dont l'illustration est fournie respectivement par les états d'âme (sciences et vertus : 8 b 29) et par des dispositions corporelles (chaleur, refroidissement, maladie, santé : 8 b 36-37). Or si les états d'âme en question sont fermes et durables, c'est en raison du fait qu'ils sont acquis par des activités répétées et habituelles (cf. en particulier, *Éth. à Nicom.*, X, 10, 1179 b 23-31), alors que les dispositions corporelles ici considérées ne le sont pas. Il y a donc place dans l'âme pour des dispositions qui deviennent des états (cf. 9 a 1-4), et peut-être pour des états issus de dispositions (9 a 5-8 : cf. *Éth. à Nicom.*, II, 8, 1108 b 11, où vertus et vices sont appelés dispositions). Mais il existe aussi des états corporels acquis, comme les états d'âme, par l'exercice et l'habitude (la force et la vigueur, par exemple) ; ils ne sont pas ici considérés.

6. La science (ἐπιστήμη) n'est, en réalité, qu'un cas singulier de vertu (ἀρετή) : c'est, dans le genre, l'un des états intellectuels, distincts des états moraux (cf. *Éth. à Nicom.*, I, 13, 1103 a 3-7).

7. C'est l'opinion classique qu'exprime Platon (*Cratyle*, 437 A) lorsqu'il propose de voir dans le mot ἐπιστήμη lui-même une indication selon laquelle la science établit fermement (ἵστησιν) l'âme sur les choses.

8. Outre les maladies, l'auteur pense sans doute aux blessures graves, qui entraînent la folie, l'abrutissement ou encore d'autres travers bestiaux (cf. *Éth. à Nicom.*, VII, 6, 1149 a 6 et sqq.)

Page 41

1. Les dispositions scientifiques ne sont pas ici les dispositions naturelles (simples capacités ou puissances), mais les dispositions acquises par l'assimilation active des premiers rudiments. Ces dispositions sont « plutôt mauvaises » lorsqu'elles sont plutôt fragiles ; elles sont plutôt bonnes si elles sont plutôt solides. La disposition tient le milieu entre l'ignorance (ou la simple potentialité de savoir) et la science véritable. Et c'est un milieu critique, en ce sens que la disposition conduit à la science si elle est bonne, mais reconduit plutôt à l'ignorance si elle est mauvaise. C'est probablement en considération

de cela qu'en *Mét* , Δ 20, 1022 b 10-12, Aristote parle aussi de la maladie comme d'une sorte d'*état*, en disant qu'elle est la *disposition* faisant que celui qui la présente est soit bien, soit mal disposé. Une maladie passagère peut en effet bien ou mal évoluer, déboucher sur la santé qu'on recouvre ou sur la maladie incurable, voire mortelle.

2. L'état (durable) et la disposition (passagère) ne peuvent évidemment pas, sans contradiction, se définir l'un par l'autre. Logiquement, la disposition n'est pas un état passager. On peut à la rigueur concevoir que l'état est une disposition durable, mais c'est au sens où la disposition est un préalable nécessaire de l'état, car si la disposition qui cesse d'être passagère devient un état, l'état n'est plus une disposition. Les difficultés logiques sont évacuées, parce que, au fond, la disposition est un peu comme un état potentiel et l'état comme une disposition réalisée. Pour être plus exact, la disposition est une qualité acquise qui manifeste ou non un état permanent, alors que l'état est une qualité permanente, elle aussi acquise, qui se manifeste toujours par une disposition. L'on peut être ponctuellement malade sans être pour autant un malade chronique, mais on ne peut être un malade chronique sans que cela se traduise ponctuellement par des périodes de maladie.

3. La différence entre disposition (διάθεσις) en général et capacité (δύναμις) en général n'est pas telle qu'elles s'excluent mutuellement. Car, en un sens, il n'y a pas de disposition sans capacité (ou incapacité) correspondante, du moins lorsque la disposition est entendue à titre de qualité. Même si, selon *Mét.*, Δ, 19 1022 b 1-2, on appelle disposition l'« agencement » (τάξις) de ce qui a des parties, cet agencement lui-même peut encore être « de l'ordre d'une capacité » (κατὰ δύναμιν) : l'agencement des parties du corps ne fait-il pas, en un sens, le « coureur » ? La seule différence significative entre la première sorte de qualité et la seconde est que celle-ci tient de la nature alors que celle-là paraît acquise. Comme, de son côté, la capacité naturelle est, en principe, permanente, elle ressemble à l'état, sauf que l'état, seconde nature, est le fruit d'opérations, si l'on ose dire, artificielles. Ainsi, la santé durable est tantôt une capacité donnée de nature, tantôt l'état que procurent l'exercice et des habitudes alimentaires. On peut faire la même distinction dans le cas des qualités athlétiques.

5. Selon qu'on est malade (occasionnellement) ou maladif (par l'effet d'une constitution fragile), on présentera donc deux qualités (spécifiquement) différentes. De même, selon que l'on est en bonne santé un moment (bien que de constitution maladive) ou sain (en vertu d'une santé robuste). Mais aussi selon qu'on est naturellement sain ou habituellement sain en vertu d'un régime ; et selon qu'on est naturellement maladif ou habituellement malade en raison de divers excès. Cependant la bonne santé occasionnelle de l'homme naturellement maladif semble la même qualité spécifique que la santé habituelle que l'on doit au régime ; et la maladie occasionnelle de l'homme naturel-

lement sain semble aussi la même qualité spécifique que la maladie chronique contractée.

Page 42

2. Comparez *Mét.*, Δ 21, 1022 b 15-18 (πάθος λέγεται ἕνα μὲν τρόπον ποιότης καθ' ἣν ἀλλοιοῦσθαι ἐνδέχεται, οἷον τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν, καὶ γλυκὺ καὶ πικρόν, καὶ βαρύτης καὶ κουφότης, καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα). Notre texte ignore l'exemple de la pesanteur et de la légèreté ; il ajoute, cependant, l'exemple de l'âpreté (στρυφνότης) et ceux de la chaleur et de la fraîcheur. Ces deux derniers exemples rappellent les cas de dispositions cités en 8 b 36 et semblent rendre ainsi un peu problématique la distinction entre le premier et le troisième genre de qualités (mais voir ci-après, note 4). Quant à la distinction entre affections et qualités affectives, elle apparaîtra plus loin (10 a 6-10).

3. La justification qui permet de parler de « qualités » est encore empruntée à l'idée exposée en 8 b 25. Elle vaut ensemble pour les affections et les qualités affectives. Pour sa part, l'appellation « affectif », on le verra dans la suite, est justifiée de plusieurs façons différentes.

4. En principe, tous les sensibles (propres ou communs) sont ici considérés à titre de qualités. Celles-ci représentent donc les déterminations accidentelles des objets sentis, lesquelles produisent une affection du sujet sentant ou, si l'on veut, du sensitif. Ainsi, chaleur et fraîcheur peuvent être distinguées des dispositions homonymes qui entrent dans la première espèce de qualité, à titre de dispositions. Ici, ce sont les qualités objectives du soleil et de la glace, qu'on appelle affectives, parce qu'elles sont perceptibles. Là, il s'agissait des dispositions du sujet animé qui a chaud ou qui a froid, non qui perçoit les déterminations dont il est question ici. Évidemment, la différence entre les deux est assez mince. Elle suppose que, dans l'objet inanimé, la chaleur et le froid ne sont pas des dispositions et que le chaud et le froid perçus par le sujet animé ne sont pas la chaleur ou la fraîcheur de son propre corps ni, partant, les dispositions, éventuellement pathologiques, qui le caractérisent.

Page 43

1. Les couleurs sont par ailleurs des déterminations d'objets inanimés qui affectent le sensitif. Par conséquent, elles sont aussi des qualités affectives au sens déjà défini. Mais elles le sont encore à un autre titre et c'est ce que veut dire l'auteur en considérant les teintes de la peau humaine (spécialement du visage). Ces couleurs particulières servent à qualifier typiquement certains individus (les rougeauds, par exemple). Elles font donc partie des qualités. D'autre part, on peut les ranger parmi les qualités affectives dans ce cas particulier, parce

qu'elles ont une origine affective. On peut se demander toutefois si autre chose que les couleurs n'appelle pas des considérations semblables. La chaleur et la froideur, par exemple, dont il a été question, ne servent-elles pas à qualifier certains individus ? Et ces qualités n'ont-elles pas une origine affective dans le tempérament des intéressés ?

3. Cf. *supra*, 8 b 25.

4. Cf. *supra*, 8 b 25. Le même trait (par exemple, le teint sombre) peut avoir une origine soit naturelle, soit pathologique et reste pourtant rangé dans le même genre de qualités, alors que, nous l'avons vu, une capacité naturelle et un état sont des genres de qualités différents.

Page 45

1. L'*Éth. à Nicom.*, II, 4, 1105 b 21-28 distingue entre eux l'affection (πάθος), la capacité (δύναμις) et l'état (ἕξις) qui correspondent en gros, respectivement, à la troisième, à la deuxième et à la première espèce de qualités ici répertoriées. À titre d'exemple, ce passage de l'*Éthique* cite la colère, simple affection, la capacité de se mettre en colère et l'état colérique, disposition permanente à la colère qui, seule, permet de qualifier quelqu'un de colérique (cf. II, 7, 1108 a 7 ; IV, 11, 1126 a 14 et sqq.). L'idée qu'une affection passagère ne confère pas le titre de colérique se retrouve ici et, d'une certaine manière, l'idée corrélative que le titre de colérique exige un état s'y retrouve également, sauf qu'ici, il n'est pas question d'état, mais d'effet durable d'une affection. Si l'on ne marque pas la différence entre les deux, alors la différence entre le premier genre et le troisième s'estompe également. Or qu'est-ce qui distingue l'affection durable d'un colérique et l'état psychique de quelqu'un qu'on appelle aussi colérique ? La nuance, encore une fois, semble à peine perceptible. Toutefois, le colérique dont il est question ici souffre dès la naissance d'une affection profonde, proche de la démence naturelle et il peut aussi être affecté de la même façon « par suite de certaines autres circonstances », en l'occurrence fortuites (συμπτωμάτων : 10 a 3-4). Il semble donc que le colérique par état ne souffre ni d'un défaut naturel, ni d'un accident quelconque. Et de fait, son vice, car le colérique par état est un vicieux, tient à de mauvaises habitudes volontairement entretenues. Toute la différence est là et, avec elle, la différence entre une qualité du troisième et du premier type. On a vu plus haut (8 b 29) que les états sont les sciences et les vertus (ainsi que leurs contraires évidemment).

2. Sont en cause les différentes propriétés géométriques qu'on reconnaît aux lignes (droiture, courbure, etc.), aux surfaces (figure triangulaire, rectangulaire) et aux corps (forme sphérique ou cubique). L'argument pour ranger ces propriétés dans les qualités est le même que précédemment : elles servent à qualifier les objets qui en sont pourvus (et qu'on dit droits, triangulaires ou sphériques). Ces qualités

sont attribuables aux objets géométriques eux-mêmes, qui sont des quantités continues (cf. *supra*, 4 b 23-25), et secondairement aux réalités physiques, qui sont des substances quantifiables. Il y a d'autres qualités reconnues aux objets mathématiques : par exemple, la différence spécifique (l'absence d'angle fait du cercle une figure de telle qualité) ou encore tout ce qui n'est pas quantité et qu'on attribue au nombre (cf. *Mét.*, Δ 14, 1020 a 35-b 6-7) ; mais elles ne sont pas prises en compte dans *C*.

3. L'assertion est surprenante, car ces deux couples de déterminations servent aussi à qualifier expressément certains objets, selon l'argument précédemment utilisé (8 b 25). Peut-être faut-il comprendre qu'elles ne sont classables ni comme dispositions, ni comme capacités, ni comme affections, ni comme figures. Mais cela même est contestable, puisqu'elles peuvent être tenues (ainsi que tous les sensibles) pour des qualités affectives au premier sens du terme (cf. 9 a 36), étant constatables, l'une au toucher, l'autre à la vue.

Page 46

2. Le fait que ces impressions sensibles peuvent se ramener, comme à leur cause, à la position des parties constitutives de l'objet qualifié, ne semble pas un argument très solide, d'autant que la position des parties pourrait elle-même être ramenée à des causes plus profondes : le froid qui contracte, ou le chaud qui dilate, par exemple (cf. *Gén. des an.*, V, 3, 783 a 37-b 1). Et, à ce tarif, il faudrait réduire, par exemple, la densité au froid. De plus, la position des parties les unes par rapport aux autres, on l'a vu (5 a 15-23), sert à déterminer un genre de quantité ; or les quantités de ce genre-là (ligne, surface, solide) n'ont elles-mêmes une qualité qu'en raison de la disposition particulière de leurs parties (10 a 11-16). De toute façon, si « dense » et les autres déterminations de ce genre équivalent à indiquer une certaine position des parties, on ne voit pas pourquoi ces différentes positions ne pourraient pas constituer des qualités. Mais il est probable que ces déterminations, précisément parce qu'elles indiquent une position des parties, n'étaient pas, pour notre auteur, de ces qualités reconnues généralement comme telles, alors qu'il enregistre ici les qualités « dont on parle surtout » (10 a 26). Le rare et le dense, en effet, dans plusieurs traditions de physiciens, en particulier celle des atomistes, ne sont pas eux-mêmes des qualités, mais les principes de toutes les qualités, parce qu'on ne voyait en eux qu'une différence dans la position des parties, éloignées ou rapprochées selon les cas (cf. *Mét.*, A 4, 985 b 10-22 ; *Phys.*, I, 4, 187 a 12 et sqq.).

3. Très différente paraît la synthèse consacrée à la qualité par *Mét.*, Δ 14, qui tente de ramener tout ce qui est qualité à deux choses principales : « la qualité peut donc se dire à peu près de deux façons (...) ; la qualité première, en effet, c'est la différence substantielle (...) et,

d'autre part, il y a les affections des choses mues, en tant que mues, ainsi que les différences des mouvements » (1020 b 13-17). Mais la différence substantielle (ou spécifique), n'est pas, en soi, une qualité inhérente à un sujet ; elle a été, plus haut (3 a 22), placée avec la substance dans les réalités non inhérentes à un sujet et *Top.*, I, 4, 101 b 18-19, place les différences spécifiques du côté du genre. Notre auteur, lui, se borne à procéder ici à l'analyse de tout le reste (« affections des choses mues », etc.) et cette analyse a essentiellement pour base la distinction de l'affection, de la capacité et de l'état, qu'on trouve dans *Éth. à Nicom.*, II, 4, 1105 b 21-28. Elle répertorie ce qui paraît le plus évident, le moins contestable, sans prétendre, de ce fait, à l'exhaustivité.

6. Cf. *supra*, 9 a 14-15. Les capacités du δρομικός et du πυκτικός sont décrites en *Rhét*, I, 5, 1361 b 23-25 (ὁ γὰρ δυνάμενος...). Ce sont la grandeur, la force et la vélocité. Mais là, ces capacités sont présentées comme si elles composaient ensemble la vertu (ἀρετή) du corps, donc un état, acquis et cultivé, plutôt qu'une qualité naturelle.

Page 47

1. Un même mot (πυκτικός, par exemple) sert à qualifier celui qui possède une capacité naturelle et celui qui, par l'exercice, est arrivé à l'état ou à la disposition correspondante. Comme seul, l'état ou la disposition possède un nom (πυκτική), seul est qualifié par dérivation celui qui est arrivé à cet état ou à cette disposition. Par quel autre procédé est alors qualifié celui qui présente une simple capacité naturelle ? D'après notre auteur, c'est d'une certaine façon à partir de cette capacité anonyme (ἀπ' αὐτῶν : 10 a 28-29). Le procédé n'est donc d'aucune façon linguistique, puisque linguistiquement, celui qui possède une capacité naturelle est dénommé par l'emprunt du mot (πυκτικός) qui désigne d'abord celui qui est arrivé par discipline à un état. Les deux personnages sont, de leur côté, des « équivoques », au sens indiqué en 1 a 1-3 ; ils ont le même nom, mais on ne peut les définir exactement de la même façon. D'où, probablement, l'assurance avec laquelle notre auteur distingue leurs qualités respectives et les range dans deux espèces ou genres différents.

2. Là où nous disons « vertueux », le grec dit non seulement σπουδαῖος (comme ici), mais ἀγαθός, ἐπιεικής, καλός, etc. Le procédé est clairement étranger à la formation linguistique. Seule la dérivation (à cause de la πτῶσις) implique une formation linguistiquement dérivée.

3. Ce n'est pas le propre des qualités, vu que des relatifs sont dans le même cas (cf. *supra*, 6 b 15-16). Pour la quantité, voir l'explication en 6 a 11-18.

5. Cette remarque semble appelée précisément du fait que la contrariété n'est pas le propre des qualités. Elle équivaut à dire en

général que les contraires appartiennent au même genre d'imputation ou « catégorie ».

Page 48

3. Cf., déjà, 4 a 1 (par opposition à la substance). Ceci non plus n'est pas tout à fait le propre de la qualité, ainsi qu'il sera observé plus loin (11 b 1 et sqq.), mais c'est surtout dans la qualité que se rencontrent le plus et le moins. Et cela pose un problème. Malgré la réserve exposée plus loin, tous les principaux genres de qualités ont cette propriété. Or si l'on accorde que le blanc, par exemple, est une qualité, ne doit-on pas accorder que « plus blanc » est en revanche un relatif ? Plus blanc ne peut en effet s'entendre que par rapport à une chose différente, en l'occurrence, moins blanche, ce qui est le critère général des relatifs (cf. 6 a 36-37). Notre auteur admet d'ailleurs implicitement qu'il en est ainsi en choisissant plus haut (8 b 8) l'exemple du « plus beau » pour illustrer le fait qu'on doit connaître précisément son corrélatif pour connaître un relatif. Or beau est par ailleurs, comme blanc, une qualité, ce que notre auteur reconnaît encore de façon implicite, puisqu'il cite le beau avec le blanc (en 4 a 1-2), comme exemples de qualités qui, contrairement à la substance, se disent plus ou moins. Ces exemples peuvent d'ailleurs être rapprochés de l'exemple du plus grand (6 a 38) qui, lui aussi, compte clairement parmi les relatifs. Pourquoi dès lors cette observation n'apparaît-elle pas ici quand il est question de la qualité et pourquoi notre auteur se bome-t-il, au lieu de cela, à souligner que la qualité admet le plus et le moins, alors que ce qu'on exprime ainsi, c'est un relatif ? La réponse, sans doute évidente à ses yeux, est que, pour être à coup sûr des relatifs, plus blanc, plus beau et au fond tous les comparatifs du même genre, ne sont pas des relatifs *en soi*. Ce sont, au contraire, des relatifs à l'intérieur de la qualité. À la différence du double, en effet, qui n'est rien en dehors de son rapport au demi, plus blanc, en dehors de son rapport à moins blanc, est encore blanc, c'est-à-dire une qualité ; et cela plus clairement encore que le grand n'est une quantité (cf. 5 b 15 et sqq.), ou la tête une substance (cf. 8 b 15-19).

4. Ces constats ne peuvent se faire à propos du blanc en général ; seul tel blanc particulier, comme celui évoqué en 1 a 27, peut être comparé à un autre blanc particulier ou à lui-même à un autre moment, après qu'il s'est altéré dans certaines limites.

Page 49

2. Entre la justice, état d'après lequel on est qualifié de juste, et la capacité correspondante d'après laquelle on est qualifié de plus ou moins juste, parce qu'on s'approche plus ou moins de l'état, il y a cependant une différence (cf. 8 b 27 et sqq.). Mais cette différence n'est jamais traduite dans l'expression, parce qu'il n'y a pas, on l'a vu,

de mot distinct pour exprimer la capacité naturelle de l'athlète correspondant à l'état ou à la disposition athlétique (cf. 10 b 1-5). Du fait donc que le mot justice et les noms des vertus s'appliquent aussi bien à la capacité qu'à l'état, on peut dire et l'on dit effectivement que la vertu et la justice admettent le plus ou le moins (cf. *Top.*, IV, 6, 127 b 20-22 : εἰ ἡ ἀρετὴ δέχεται τὸ μᾶλλον, καὶ ἡ δικαιοσύνη καὶ ὁ δίκαιος· λέγεται γὰρ δικαιότερος ἕτερος ἑτέρου).

3. Pourquoi seulement les figures et pas aussi les autres qualités du quatrième genre, qui sont liées à la quantité : la ligne (droite ou courbe) et le corps-solide (les formes pyramidales, etc.) ? Une ligne, dira-t-on, peut être plus ou moins courbe ou plus ou moins droite et un objet peut affecter plus ou moins la forme d'une pyramide, comme un homme, selon ses dispositions, peut être plus ou moins juste. Cela est vrai des lignes physiques que l'on trace ou des formes corporelles qui existent dans la nature, mais non des objets géométriques conçus abstraction faite de la nature. Ce doit donc être par inadvertance ou raccourci qu'il est seulement question ici de figures. Si l'argument tiré de l'usage était un argument recevable, il vaudrait aussi pour les figures concrètes qu'on dit plus ou moins carrées ou plus ou moins circulaires. Or ce n'est pas le cas.

4. L'idée générale revient à dire qu'entre deux surfaces différentes, la seule chose qui varie en plus et en moins, c'est la quantité (grandeur), non la qualité (figure). On sait toutefois que si une quantité déterminée peut être plus ou moins grande qu'une autre quantité déterminée, en elle-même, elle n'admet pas le plus et le moins (cf. 3 b 31-32 et 5 b 19-25). Or les formules des figures qualitatives que sont le triangle, le « quadrangle », le cercle, etc., font état de quantités numériques déterminées (trois angles, quatre angles,... absence d'angle, etc. ; cf. *Mét* , Δ 14, 1020 a 35). Si ces figures qualitatives n'admettent pas le plus ou le moins, c'est donc parce qu'elles sont elles-mêmes *définies* par des quantités déterminées : un triangle n'a pas plus ou moins trois angles.

Page 50

1. Comme l'avait justement soupçonné Minio-Paluello, le développement qui suit (11 b 1-8) a été indûment rejeté dans les manuscrits après l'étude de la qualité, comme pour fournir quelques mots d'analyse consacrés aux « catégories » du faire et du subir. Que ce glissement soit constaté dans les fragments du papyrus (Π), prouve qu'il est très ancien, non que l'hypothèse de Minio-Paluello est erronée. En 10 b 23 déjà, il est fait allusion à une imputation qui ne sera pas étudiée dans notre traité (le ποῦ). Ici, la référence aux imputations du faire de du subir, qui sont dans le même cas, est d'autant plus judicieuse qu'elle permet de mettre en évidence des exemples qui correspondent à des qualités (chaud, froid, agréable, pénible) et qui prouvent que les

caractéristiques attribuées à ces qualités ne leur sont pas propres. — Il n'est pas nécessaire cependant de supposer des lacunes après 11 a 38 et après 11 b 8, comme le pensait Minio-Paluello, car rien n'autorise à croire que le texte primitif de notre traité contenait des exposés consacrés à quelque catégorie que ce soit, après l'étude de la qualité.

3. Ce qu'on entend par semblable et dissemblable est précisé en *Mét.*, Δ 9, 1018 a 15-19. Sont semblables, dit notamment Aristote, « les choses dont la qualité est une » (1018 a 16-17). Par où l'on voit que ce ne sont pas les qualités qui sont semblables, mais les qualifiés, ainsi que le laisse comprendre notre texte.

4. Cf. *supra*, 6 b 2-3. L'aporie ressemble à celle qui est soulevée en 8 a 13 et sqq. (sur la différence entre substances et relatifs) ; cf. aussi 6 a 8-11. Ici comme là, l'auteur est conscient de la difficulté qu'il y a de ne pas brouiller les frontières entre les différentes « catégories », mais spécialement celles, indécises, des relatifs. La difficulté est réelle, reconnue explicitement, et il n'y a pas de raison de suspecter ce passage d'être la glose fourvoyée d'un commentateur. Il est appuyé par un parallèle très clair dans les *Topiques* (cf. note suivante).

Page 51

3. La même primauté est accordée ici au particulier dans l'ordre du non substantiel que plus haut (2 b 7-8), à l'espèce substantielle, par rapport au genre. C'est la clef de toute l'affaire. L'idée mise en lumière est la suivante. Lorsqu'on est savant ou qu'on est dit *savant en général*, on est toujours qualifié de la sorte en raison d'une *science particulière* qu'on possède. Donc les *qualités* en raison desquelles on est qualifié de savant, sont toujours les sciences particulières. Mais, on le sait, les sciences particulières — « les sciences et les vertus », qui sont des états (cf. 8 b 29) — sont elles-mêmes des qualités particulières, parmi d'autres ; ce sont les qualités du premier genre, les qualités du *genre* science, justement. La thèse selon laquelle certaines qualités ont pour *genre* des relatifs veut dire par conséquent que les qualités du *genre* science (vertu ou état) ont *en commun* d'être chacune à sa façon connaissance de quelque chose (cf. 6 b 2-6). La différence entre une science particulière, comme la science des lettres (qualité) et la science en général (relatif) saute dès lors aux yeux : la science particulière est, en effet, la réalité (qualité) constituée par un genre indéterminé (le relatif ou connaissance de quelque chose) et une détermination (celle de l'objet connu). À cet égard, le relatif générique est simplement une qualité potentielle. Et la qualité du genre science (vertu ou état) est très précisément ce qui réalise le relatif du type science (vertu ou état).

Page 52

2. Ce passage (11 b 8-14) est généralement considéré depuis J.C. Wilson (dans *GGA*, 1880, p. 465-469) comme apocryphe, bien que, du

point de vue linguistique, l'emploi de la préposition ὑπέρ (11 b 8, 9, 10, 11, 14,...) ne soit pas un bon argument en ce sens : cette préposition est aussi employée en 11 b 15, en 11 a 20 et Aristote (par exemple, dans *Top.*, III, 1, 116 a 5 et 8) l'utilise en alternance avec περί. Il est, en effet, très probable que ces lignes étaient à l'origine un commentaire marginal où quelque lecteur très ancien tâchait de justifier l'absence d'analyse consacrée à plusieurs « catégories ». On peut même, semble-t-il, y deviner un commentaire de la phrase qui suit (11 b 15-16), glosée maladroitement au début du passage apocryphe (11 b 8). Notre hypothèse est que la phrase des lignes 11 b 15-16 figurait dans le texte primitif. La glose-commentaire semble avoir été faite en même temps ou après que les lignes 11 b 1-7 furent introduites entre les deux, pour donner l'illusion d'un bref exposé sur ποιεῖν et ἔχειν, car l'explication du commentaire ne prend en compte que κεῖσθαι, ποτέ, πού et ἔχειν. On peut aussi noter une légère différence entre le texte glosé et sa glose. L'auteur des lignes 11 b 15-16 indiquait probablement qu'il s'était suffisamment exprimé (ἱκανὰ τὰ εἰρημένα) sur les (quatre) genres dont il s'était proposé l'examen de 2 a 11 à 11 a 38 (τῶν προτεθέντων γενῶν), alors que le glossateur, d'après ce qui est écrit en 11 b 8, semble avoir voulu signifier que sur les (dix) genres énumérés en 1 b 27-28 (τούτων), c'était là « tout ce qui est exposé » (τοσαῦτα λέγεται) dans le texte qu'il avait sous les yeux. D'où son souci d'expliquer le silence du texte en question sur les « catégories » restantes. La volonté, non pas de justifier, mais de combler une lacune, a conduit d'autres lecteurs à composer une brève notice sur chacune des « catégories » omises, ainsi qu'on peut le voir d'abord chez les commentateurs anciens (cf. Simplicius, p. 64, qui définit aussi le ποιεῖν et le πάσχειν, bien qu'il lise les lignes 11 b 1 et sqq. après καταριθμεῖσθαι en 11 a 38) et dans différents témoins de la tradition manuscrite. Voici, à titre documentaire, le texte qu'on lit dans le *Vat. gr.* 247 (E) après ῥητέον (11 b 16) et où l'on constatera qu'il n'y a pas de notice consacrée à ἔχειν, sans doute en raison du fait de l'existence du morceau final (15 b 17-32) :

> Τὸ ποῦ εἰς ἓξ διαιρεῖται· εἰς ἄνω καὶ κάτω, εἰς ἔμπροσθεν καὶ ὄπισθεν, εἰς δεξιὰ καὶ ἀριστερά, δι' αἰτίαν τοιαύτην· ἐπεὶ δὴ τῆς ποῦ τὸ ἐν τόπῳ εἶναί ἐστιν, ὁ δὲ τόπος πέρας ἐστὶ τοῦ περιεχομένου σώματος, πᾶν δὲ σῶμα ἔχει ἄνω καὶ κάτω καὶ καὶ (sic) τὰ ἄλλα, διὰ τοῦτο καὶ τὸ ποῦ ταῦτα ἔχει. Τοῦ δὲ ποῦ τὸ μὲν κατὰ φύσιν, τὸ δὲ κατὰ συμβεβηκός, κατὰ φύσιν δὲ ὡς τὸ ἧπαρ ἀεὶ ἐν τῷδε κεῖται τῷ μέρει, κατὰ συμβεβηκὸς δὲ ὡς τὸν τύχοντα ποτὲ μὲν εἶναι ἐκ δεξιῶν, ποτὲ δὲ ἐξ εὐωνυμῶν.
>
> Τὸ πότε εἰς τρία διαιρεῖται, εἰς ἐνεστῶτα, παρεληλυθότα καὶ μέλλοντα, εἰς ἐνεστῶτα ὡς τὸ σήμερον, εἰς παρεληλυθότα ὡς τὸ χθές, εἰς μέλλοντα ὡς τὸ αὔριον.

Τοῦ κεῖσθαι εἴδη τρία· τὸ ἀνακεκλίσθαι, τὸ ἑστάναι καὶ τὸ καθῆσθαι. Εἰ γὰρ πάντα ὄρθια ἔχει, λέγεται ἑστάναι, εἰ δὲ τὰ μὲν ἔχει, τὰ δ' οὔ, λέγεται καθῆσθαι, εἰ οὐδὲν ὄρθιον, ἀλλὰ ὅλα κεκλιμένα, λέγεται ἀνακεκλίσθαι.

5. Après εἰρημένα (11 b 15-16), une partie de la tradition manuscrite (**ABd**) ajoute la mention « Fin des *Catégories* », comme si, après cela, commençait un nouveau traité. Le début de celui-ci, dans le découpage ancien, semble être le mot λέγεται (11 b 17), car ce mot est précédé du titre περὶ τῶν ἀντικειμένων dans **m** et **n**, et de la mention ἀρχὴ τῶν ἀντικειμένων, puis du titre περὶ ἀντικειμένων, dus à une seconde main, dans **E**. Il en ressort que la phrase περὶ δὲ τῶν ἀντικειμένων... ῥητέον (11 b 16-17) est probablement une phrase de raccord qui développe simplement le titre περὶ τῶν ἀντικειμένων. Elle apparaît encore ainsi dans la traduction de Boèce, où les deux premiers mots *De oppositis* forment un titre. D'autre part, les termes ποσαχῶς et ῥητέον ne sont jamais employés ailleurs dans notre traité.

Page 53

1. Cette subdivision correspond à celle de *Top.*, II, 109 b 17-20 ; 8, 113 b 15-114 a 25 ; V, 6, 135 b 7-136 a 13 ; VI, 9, 147 a 12-b 28 ; et de *Mét.*, Δ 10 (plus nuancé) ; I 3, 1054 a 23-26 ; 4, 1055 a 35-b 1 ; 7, 1057 a 33-37.

2. Ce sont des exemples parfaits de relatifs réciproques, selon 6 b 30-31, non des contraires, selon 6 b 18.

3. Les exemples sont clairs. La vertu (ἀρετή) et le vice (κακία) sont en effet à la fois des contraires et des relatifs, selon 6 b 16. Ils ne sont pas cependant des corrélatifs et pourraient donc illustrer ici l'opposition des contraires, mais de façon moins claire que bon et mauvais.

4. La science (ἐπιστήμη) et l'ignorance (ἄγνοια), qui sont aussi des relatifs contraires selon 6 b 16-17, représentent, l'un, un état, l'autre une privation. Mais la cécité (τυφλότης) et la vue (ὄψις) n'ont pas l'inconvénient d'être par ailleurs des relatifs contraires. La vue, cependant, n'est peut-être pas, comme la science, un de ces états qui entrent dans le premier genre de qualités (cf. 8 b 27-35), car elle appartient au sujet, sinon dès la naissance, du moins de façon naturelle, alors que la science est acquise par l'apprentissage.

5. Comme tels, ces deux verbes ne correspondent pas à des propositions contradictoires, l'une affirmative, l'autre négative ; l'un exprime seulement, sans connexion, la négation de l'autre. Les propositions « contraires pas négation » (ἐναντία κατ' ἀντίφασιν) sont, par exemple : « il ne faut pas maltraiter ses amis » ou « il ne faut pas aider ses amis », par rapport à « il faut aider ses amis » (*Top.*, I, 10, 104 a 21 et sqq. ; cf. II, 7, 112 b 27 et sqq.). En revanche, « l'expression par la négative » (τὸ κατὰ τὴν ἀπόφασιν λεγόμενον), c'est par

exemple « le non animé » (*Top* , V, 6, 136 a 9-13). Cf. *infra,* 12 b 6 et sqq.

6. La remarque s'appuie sur la première définition, générale, des relatifs (6 a 36-37) et reste évidemment vraie des relatifs en soi considérés d'après la seconde définition (8 a 31-32).

7. Cf. 6 a 39-b 1.

8. Cf. 6 b 34-35.

Page 54

2. Cette distinction ne recouvre pas celle de 1 a 20 et sqq. (se dire d'un sujet et être inhérent à un sujet). Tous les contraires, en effet, sont nécessairement inhérents à un sujet, puisqu'il n'y a pas de contraires parmi les substances. La distinction dont il est question ici est illustrée plus loin par les exemples de la santé et de la maladie (12 a 4) ou du blanc et du noir (12 a 11) d'une part, et les exemples du pair et de l'impair (12 a 6) ou du méchant et du vertueux (12 a 13-14) d'autre part. On voit donc que les contraires qui résident « naturellement » dans un sujet sont des attributs du corps, alors que les contraires impu tés à un sujet ne sont pas des attributs du corps, mais de l'âme et du nombre. La distinction recouvre donc la différence entre les attributs d'ordre physique et ceux d'ordre non physique, qui sont ou bien d'ordre mathématique, ou bien d'ordre éthique. La raison pour laquelle est introduite ici une différence au sein des contraires n'est pas immédiatement claire. Elle n'apparaîtra qu'en 12 b 26, lorsque sera distinguée l'opposition des contraires et celle qui existe entre privation et état.

4. Cela n'est vrai, notons-le, que de la maladie et de la santé en général, car « telle maladie n'a pas de contraire, ainsi la fièvre, l'ophtalmie… » (*Top.*, IV, 3, 123 b 35-36). En revanche, le nombre, dont il va être question, n'est en général ni pair ni impair : les contraires ne sont imputables, soit l'un soit l'autre, qu'aux nombres particuliers ou déterminés. Il n'y a donc pas symétrie ici entre les attributs physiques et les attributs mathématiques.

Page 55

1. Les deux exemples ne sont cependant pas semblables. En effet, le blanc et le noir sont des extrêmes qui, comme leurs intermédiaires, relèvent d'un même genre, la couleur. Mais vilain et excellent relèvent de genres différents, le mauvais et le bon, tandis que leur intermédiaire, si tant est qu'il s'agisse d'un intermédiaire, constitue encore un genre différent. Cf. *Top* , IV, 3, 123 b 25-27 et *Mét* , Δ 10, 1018 a 25-31.

2. Avoir ou n'avoir pas de dénomination n'est pas cependant sans implication. Juste et injuste supposent en effet des états de genres contraires (la vertu et le vice) ; or l'intermédiaire, qui n'est ni l'un ni

l'autre, ne suppose pas d'état (vertueux ou vicieux) ; de plus, la négation du juste et de l'injuste peut s'appliquer à une foule de choses qui ne sont pas des intermédiaires entre eux, notamment d'ailleurs le blanc ou le noir. Ces derniers, en revanche, ont pour intermédiaires des couleurs, ce qu'ils sont eux-mêmes. D'où il apparaît que la notion d'intermédiaire s'applique de façon indécise et vague à des choses passablement différentes selon les cas.

3. Cette considération générale laisse de côté les différentes sortes de privation, dont il est question, par exemple, en *Mét.*, Δ 22 (cf. Δ 12, 1019 b 7 et Θ 1, 1046 a 31-35). Ce sont néanmoins des propos généraux qu'on trouve aussi en *Top* , I, 15, 106 b 21 ; II, 8, 113 b 7-12 ; IV, 4, 124 a 37-38 ; V, 6, 136 a 2-4 ; VI, 3, 141 a 11 ; 6, 143 b 24. Car la privation *stricto sensu*, qui est une sorte de relatif (cf. *Mét.*, Δ 15, 1026 a 25), est la seule qui soit considérée ici comme dans les *Topiques*. C'est la privation de l'état opposé. Ainsi que la suite l'indiquera plus clairement, c'est parce qu'il est naturel qu'un sujet particulier possède un état qu'on peut l'en dire privé à certains moments.

Page 56

2. Cette distinction, peut-être appelée du fait qu'on est passé de στέρησιν (12 a 26) à ἐστερῆσθαι (12 a 29), semble n'avoir guère de portée, si ce n'est qu'elle suggère que l'état (la vue) et la privation (la cécité) peuvent être par ailleurs tenus pour les qualités en vertu desquelles un sujet est qualifié expressément (de voyant ou d'aveugle) par dérivation (cf. 10 a 27-28). Mais elle anticipe évidemment la distinction analogue (notée dès 12 b 6-15), qu'on peut faire à propos de l'affirmation et de la négation. Cependant l'analogie rapproche l'un de l'autre, plus qu'elle ne les distingue, les deux modes d'opposition.

3. La formule en quoi consistent et l'affirmation et la négation, est-elle la formule « déclarative » par laquelle, selon *De l'interpr.*, 5, 17 a 8, on affirme ou nie en vérité quelque chose de quelque chose ? Il semble que oui, si l'on se fie aux remarques de 2 a 7-8. Mais *De l'interpr.*, 4, 16 b 26 appelle aussi « formule » (λόγος) l'expression d'un terme simple, ni vraie ni fausse, qui entre dans une formule déclarative de nature complexe. Or les formules « est assis » et « n'est pas assis » (11 b 23 et 12 b 14), qui entrent dans les formules complexes pour exprimer l'affirmation et la négation, sont elles-mêmes des formules simples qui, sans sujets, ne sont ni vraies ni fausses. Elles indiquent ce qui est en soi un positionnement déterminé ou un non-positionnement et entrent dans les formules déclaratives pour affirmer ou nier ce positionnement d'un sujet. Ce qui est ici mis en évidence, c'est la différence entre l'être simple ou le non-être simple d'une part et, d'autre part, leurs expressions respectives qui entrent dans une formule déclarative pour constituer une affirmation ou une négation. Une telle différence est rapprochée de celle qui existe entre un état ou une priva-

tion d'une part, et d'autre part, le fait d'avoir l'état ou d'être privé, pour deux raisons. Premièrement, parce que le fait d'avoir l'état ou d'en être privé est un être *dérivé* qui, *linguistiquement*, est désigné à partir de l'état et de la privation, comme les éléments, positifs ou négatifs, d'une formule déclarative sont des êtres *linguistiques* qui dépendent des réalités qu'ils expriment (cf. *infra*, 14 b 9-23). Deuxièmement, parce que la privation de l'état est une sorte de non-être, au même titre que la non-réalité exprimée par la formule qui entre dans la négation.

Page 57

1. Il paraît dès lors possible de conclure ceci. L'opposition de l'affirmation et de la négation est exactement celle de l'être et du non-être, même si l'affirmation et la négation sont chacune des formes d'être (à titre de formules). De même sans doute, l'opposition entre avoir l'état et en être privé est aussi exactement celle qui existe entre être (état) et non-être (privation), bien que avoir un état et en être privé soient chacun des formes d'être (à titre de réalités dérivées linguistiquement).

Page 58

2. Constituées par des qualités réputées naturelles (cf. φύσει τὸ ἓν : 12 b 37 ; 13 a 1-2) et donc permanentes, ces exceptions n'ont pas été envisagées plus haut (de 11 b 38 à 12 a 20), contrairement à ce qui paraît supposé (cf. ἦν : 12 b 36). Elles tiennent, non pas à la nature des contraires, mais à celle du sujet.

3. Il s'ensuit qu'entre les contraires dont l'un ou l'autre doit nécessairement appartenir au sujet, il faut distinguer : ou bien le sujet doit indifféremment recevoir l'un des deux (car ceux-ci n'ont pas d'intermédiaire) ou bien il doit toujours par nature recevoir un seul et même des contraires (même s'il existe entre eux un intermédiaire). Mais la nécessité tient à des raisons différentes dans les deux cas. Dans les deux cas, il y a nécessité parce que l'un des deux caractères apparaît comme la négation de l'autre, voire la privation (!) de l'autre (par exemple, la maladie par rapport à la santé) ; dans le second cas, en revanche, la nécessité, tout à fait exceptionnelle, tient à la nature du sujet qui, en fait, n'est pas susceptible de recevoir les contraires.

4. La nécessité immanente aux contraires sans intermédiaires, qui tient au fait que l'un des contraires (maladie) est une sorte de privation de l'autre (santé), joue évidemment ici, même si elle ne joue pas « toujours », mais à partir d'un certain moment naturel, décidé, quant à lui, par l'évolution du sujet. À partir de ce moment-là, en effet, lorsque le sujet doit avoir nécessairement un état ou en être privé, rien ne distingue l'état (vue) et la privation (cécité) de contraires tels que santé et maladie, puisque la cécité est une maladie et la vue un état sain.

Page 59

1. Ce serait plus exact de dire qu'il n'y a pas, dans les deux cas, la même nécessité. Dans le cas du feu, nécessairement chaud, la nécessité naturelle est absolue. En revanche, dans le cas d'un sujet dont c'est la nature de voir, la nécessité existe aussi d'être voyant plutôt qu'aveugle, mais cette nécessité n'est pas absolue : elle est de l'ordre du « plus souvent ». Et la cécité du naturellement voyant est dès lors exceptionnelle, de l'ordre de l'accident ou du hasard (l'inverse est vrai si le sujet, comme la taupe, est naturellement aveugle : *Mét.*, Δ 22, 1022 b 26). La nature, dans le premier cas, n'arrive pas toujours, mais le plus souvent, à sa fin, alors que dans l'autre, elle est d'un déterminisme absolu. C'est en ce sens seulement qu'il y a nécessité d'un côté et non pas de l'autre.

2. Le raisonnement veut prouver que la privation et l'état échappent à l'alternative qu'impose la classification des contraires proprement dits, parce que le même sujet, (a) avant d'être naturellement susceptible de l'état, n'a ni état ni privation et, (b) qu'au moment où il est devenu susceptible d'état, il peut encore en être privé. Cela montre en effet que l'état et la privation ne font rigoureusement partie (a) ni des contraires sans intermédiaire, (b) ni des contraires qui ont un intermédiaire, même de ceux dont l'un appartient parfois à un sujet à l'exclusion de l'autre. Mais cela peut aussi suggérer que l'opposition de l'état et de la privation, selon qu'on la considère comme purement potentielle (avant le moment naturel de l'état) ou comme réelle (après ce moment), est, de toutes les façons, une opposition entre contraires : celle des contraires avec intermédiaire dans le premier cas et celle des contraires sans intermédiaire dans le second cas.

Page 60

3. Toutes ces choses (ὅσα : 13 a 37) sont-elles des formules (expressions linguistiques) ou des réalités exprimées, puisque notre auteur distingue entre les deux (cf. 12 b 5-16) ? Et, dans le premier cas, sont-ce des formules déclaratives ou des formules telles que « est assis » ou « n'est pas assis » qui entrent dans l'affirmation ou la négation où la réalité exprimée est déclarée appartenir ou ne pas appartenir à un sujet ? On doit supposer qu'il s'agit de formules plutôt que de réalités, car dans la réalité (ce qui est vraiment), la santé exclut son contraire (la maladie) avec la même nécessité que sa négation (la non-santé) ; la cécité exclut l'état correspondant (la vue) avec la même nécessité que sa négation (la non-cécité) et le double exclut son corrélatif (le demi) avec la même nécessité que sa négation (le non double) dans le même sujet. Il s'agit donc de formules. Et ces *formules opposées* sont distinguées ici des *réalités qui s'opposent* à la façon des contraires, des relatifs et des états et des privations. Sont-ce des formules déclaratives ou des formules simples qui entrent dans la décla-

ration ? Il semble qu'il s'agisse de formules simples, car c'est ainsi que s'observe le mieux la singularité de l'opposition ici en cause par rapport aux autres modes d'opposition. La formule « est sain » s'oppose en effet à la formule « n'est pas sain » autrement que la santé s'oppose à son contraire ; la formule « est double » à la formule « n'est pas double », autrement que le double s'oppose à son corrélatif ; et la formule « est voyant » à la formule « n'est pas voyant », autrement que la vue s'oppose à sa privation, parce que ces formules (en soi, ni vraies ni fausses), en tant que formules, sont les seules choses qui entrent dans la déclaration affirmative ou négative, laquelle doit nécessairement être vraie ou fausse. Entre le sain qui s'oppose à la maladie, et la formule « est sain » qui s'oppose à la formule « n'est pas sain », la différence la plus obvie, en effet, est que les formules opposées entrent dans des déclarations nécessairement vraies ou fausses. On objectera que l'on peut opposer aussi la formule « est sain » à la *formule contraire* « est malade » ! Mais cette objection sera considérée à partir de 13 b 12.

Page 61

1. Le « blanc », le « double », la vue ou le « voyant »,... se disent sans connexion lorsque ce ne sont pas des formules, comme le sont « être blanc », « être double » ou « être voyant ». La formule (λόγος) en effet n'est pas le mot (ὄνομα) « blanc » ou le mot « double » ou le mot « voyant » ; c'est ce qui exprime la réalité du blanc, du double ou du voyant. Or l'expression de la réalité du blanc, du double ou du voyant entre dans la déclaration. Et c'est à ce titre qu'elle se dit en connexion et devient, du coup, nécessairement vraie ou fausse.

2. Socrate doit nécessairement être l'un ou l'autre, puisque sain et malade sont des contraires qui n'ont pas d'intermédiaires (cf. 12 b 21) et que le sujet, Socrate, n'est pas de ceux qui, naturellement, ont toujours l'un de façon déterminée (cf. 12 b 37), sauf à considérer qu'il a de nature une capacité à être toujours sain ou maladif (cf. 9 a 15), ce qui est absurde. L'objection met en connexion, grâce aux formules « est sain » et « est malade », les contraires « sain » et « malade » qui se disent sans connexion en dehors des formules en question. Du coup, « est malade » et « est sain » entrent dans deux affirmations contraires. La réfutation consistera à montrer que deux affirmations contraires ne souffrent pas la règle énoncée à propos des déclarations contradictoires, savoir que l'une des deux est nécessairement vraie et l'autre fausse.

5. D'après ce qui a été posé plus haut, 13 a 5-6.

6. La même raison a été donnée dans le cas des affirmations contraires, 13 b 17-19. La raison précédente est, elle, propre aux affirmations opposées qui mettent en cause un état et une privation.

Page 62

1. Un attribut, selon notre auteur, peut être nié en vérité d'un sujet pour deux raisons : non seulement parce que le sujet possède l'attribut contraire (Socrate est sain), mais aussi parce que le sujet dont on suppose l'attribut n'existe pas ou n'existe plus (Socrate n'est plus). Dans le premier cas en effet, il est exclu de lui reconnaître réellement l'attribut contraire à celui qu'il possède ; dans le second, il est exclu de lui attribuer réellement quoi que ce soit. La vérité de la déclaration négative dans le premier cas est conforme au principe (cf. 5 b 39-6 a 1) qu'un sujet ne peut recevoir en même temps des attributs contraires (étant sain, Socrate n'est pas malade). Dans le deuxième cas, elle est conforme à l'idée que l'absence du sujet exclut l'attribution, et donc au principe (cf. 1 a 24-25) qu'un attribut inhérent à un sujet ne peut exister, quel qu'il soit, sans le sujet qu'on lui suppose (Socrate n'étant pas, la maladie ne peut exister en lui), mais c'est à la condition d'entendre l'expression μὴ νοσεῖν comme « n'est pas (un) malade » (négation vraie) et non comme « est un non malade » (affirmation fausse).

2. La thèse ne vaut cependant pas pour toutes les propositions contradictoires (cf. *De interpr.*, 7, 17 b 29-34). On aura remarqué que le cas des opposés à titre de relatifs n'a pas été pris explicitement en compte dans les exemples qui précèdent. C'est probablement que, d'un *même* sujet, on peut dire en vérité à la fois qu'il est le double et qu'il est le demi, qu'il est grand et qu'il est petit, etc. (cf. 5 b 35-36). — On aura remarqué aussi que c'est le « propre » des déclarations contradictoires qui est ici mis de l'avant pour conclure, comme l'ont été le propre de la substance (4 a 10 et sqq.), celui de la quantité (6 a 26 et sqq.) et celui de la qualité (11 a 15 et sqq.).

5. L'exception la plus notoire est celle des vertus, moyens termes entre deux vices extrêmes, dont l'un, cependant, est parfois anonyme (cf. *Éth. à Nicom.*, II, 7 et *Éth à Eud.*, II, 3). De plus, l'opposition des extrêmes, spécialement de l'un des extrêmes, au moyen, est volontiers plus nette que celle des extrêmes entre eux. Cf. aussi *Phys.*, V, 1, 224 b 32 (ἔστι γάρ πως τὸ μεταξὺ τὰ ἄκρα).

Page 63

4. On peut être tenté de traduire la fin de ce passage comme s'il était question de *faits* : « si c'est un fait que Socrate est sain, il est impossible que Socrate soit malade ». Mais l'on aboutit alors à un raisonnement banal, complètement dissocié de ce qui précède. Car même s'il n'est pas question de vérité, le principe que deux contraires ne peuvent appartenir ensemble à un même sujet est appliqué ici à deux *énoncés* contraires, pas aux faits exprimés par les énoncés en question. Et notre auteur en tire autre chose qu'une banalité. Son idée est en effet que deux énoncés contraires ne peuvent coexister et correspondre à l'opinion d'un même sujet. Certes, la réalité peut donner lieu à deux

opinions contraires chez deux sujets différents ; mais le sujet qui énonce l'une ne peut énoncer l'autre comme sa propre opinion. Or cette thèse reproduit fidèlement la thèse célèbre que développe *Mét.*, Γ 3, 1005 b 26-27 et 28-30, pour justifier le principe de non-contradiction : « s'il n'est pas possible que les contraires appartiennent ensemble au même sujet (εἰ δὲ μὴ ἐνδέχεται ἅμα ὑπάρχειν τῷ αὐτῷ τἀναντία — la prémisse est celle que nous lisons ici : 14 a 11-12), et qu'une opinion qui la contredit est le contraire d'une autre opinion, il est évidemment impossible que le même sujet suppose en même temps que la même chose est et n'est pas ». Sur le rapport entre énoncé et opinion dans ce genre de contexte, voir plus haut, 4 a 22 et sqq.

5. Cela rapproche les contraires des opposés selon l'état et la privation (cf. *supra*, 12 a 26).

6. Le corps vivant est un sujet spécifique par rapport au genre qu'est le corps en général ; mais l'âme de l'homme est un sujet tout à fait spécifique.

7. Comparez les thèses classiques de *Mét*, Δ 10, 1018 a 25-35 et *Top.*, VII, 2, 153 a 35-36.

8. Cf. *Top.*, IV, 3, 123 b 3-4 (et II, 2, 108 b 38) : « les contraires doivent être dans le même genre, lorsque ce genre n'a aucun contraire ». La couleur n'a pas de contraire.

9. Cf. *Top.*, IV, 3, 123 b 6-7 : « il faut que le contraire soit dans le genre contraire, si le genre en possède un ». Le genre vertu a un contraire et le genre vice aussi.

10. Cf. *Top.*, IV, 3, 123 b 9-11 : « si le contraire ne se trouve pas dans un genre, son contraire non plus ne se trouve pas dans un genre, mais sera lui-même un genre, comme il arrive dans le cas du bien et du mal ». Ce texte, comme notre passage, semble faire du bien une sorte de genre suprême. Mais bien sûr, il ne s'agit pas du bien en général, entendu de façon équivoque, qui n'est pas un genre et qui se distribue selon toutes les différences catégoriales (cf. *Top.*, I, 15, 107 a 5-12 ; *Éth. à Nicom.*, I, 4, 1096 a 24-27). Ce genre a un genre contraire (le mal) ; il ne s'entend, par conséquent, que dans les « catégories » qui admettent un contraire et donc en dehors notamment de la substance, qui n'a pas de contraire (cf. 3 b 24).

Page 64

2. L'explication peut paraître décevante et partielle. Décevante, parce que le plus grand âge n'est pas nécessairement synonyme d'antériorité (un enfant disparu il y a trois siècles est antérieur à un centenaire contemporain) ; partielle, parce qu'il y a aussi antériorité dans le futur (le prochain hiver est antérieur au suivant). Mais en fait, l'antérieur selon le temps est ici considéré comme attribut de ce qui est, non de ce qui a été mais n'est plus, ni de ce qui sera mais n'est pas encore. Et vu qu'il s'agit d'un attribut corrélatif du postérieur temporel qui, lui

aussi, convient à un sujet qui est, non qui a été ou qui sera, il ne peut s'entendre que d'un sujet qui existe présentement depuis plus longtemps qu'un sujet qui existe présentement depuis moins longtemps. Les deux sujets sont comparés l'un à l'autre en fonction de la distance plus ou moins grande qui sépare de l'instant présent le moment de leur venue à l'être. C'est ce qu'explique *Mét.*, Δ 11, 1018 b 14-19, qui range l'antériorité et la postériorité selon le temps, parmi les cas de plus grand éloignement ou de plus grand rapprochement par rapport à un principe donné, en l'occurrence l'instant présent.

3. Cette forme d'antériorité, qui fait appel à une implication non réciproque, n'est pas signalée en *Mét.*, Δ 11, dans les mêmes termes, mais elle se tire de ce que *Mét.*, Δ 11, appelle très généralement la priorité naturelle et substantielle : « toutes les choses qui peuvent être sans d'autres choses, alors que celles-ci ne peuvent être sans elles » (ὅσα ἐνδέχεται εἶναι ἄνευ ἄλλων, ἐκεῖνα δὲ ἄνευ ἐκείνων μή : 1019 a 3-4). La définition s'applique à la substance comme sujet d'inhérence de tout le reste (cf. 12 a 11-13). Et, comme le déclare *Mét.*, Δ 11 : « d'une certaine façon, tous les cas d'antérieur et de postérieur s'entendent d'après ces exemples » (1019 a 11-12). L'exemple choisi dans notre passage est emprunté à la série des nombres. Il suggère l'antériorité du simple par rapport au multiple et peut-être l'antériorité du moins complexe par rapport au plus complexe. Il n'est pas très différent, sous ce rapport, des exemples qui, comme l'élémentaire, illustrent la priorité selon l'ordre, signalée ensuite. Les nombres ont d'ailleurs été présentés plus haut (5 a 30-32) comme des quantités où se trouve de l'antériorité selon l'ordre. En fait, le genre est, de cette façon, antérieur à l'espèce, qui le suppose nécessairement, alors que la réciproque n'est pas vraie ; cf. *Top.*, IV, 2, 123 a 14-15 (l'antériorité dans ce passage est dite « naturelle ») ; VI, 4, 141 b 29 et 6, 144 b 9-10 ; et, *infra*, 15 a 4-7.

4. Pour l'essentiel, il est difficile de distinguer ces cas d'antériorité des cas précédents, puisque notre auteur a déclaré lui-même que dans les nombres, on trouve une antériorité selon l'ordre (5 a 30-32). De plus, la priorité des « éléments » dans les sciences démonstratives (définitions, axiomes, postulats) et la priorité des « éléments » dans la science des lettres (les lettres qui composent les syllabes), peuvent aussi d'une certaine façon ne pas supposer l'existence de ce dont ils sont les éléments, alors que la réciproque n'est pas vraie. Donc il n'y a pas lieu, semble-t-il, de distinguer au fond l'un de l'autre deux modes d'antériorité. Mais la priorité selon l'ordre qui est ici mise de l'avant, de toute évidence, est autre chose que l'ordre de succession des nombres. Elle correspond à l'ordre de succession que l'on trouve évoqué plus haut à propos du discours, quantité discrète distinguée du nombre, autre quantité discrète (cf. 4 b 23-37). On en a la preuve avec l'exemple du préambule qui précède l'exposition dans un discours

parlé. Les sciences démonstratives sont donc assimilées aux discours, parce que l'exposé de la démonstration énonce d'abord les principes (définitions) à partir desquels on argumente pour déposer ensuite une conclusion. L'ordre dont il est question ici est par conséquent aussi celui de la succession temporelle. Pourquoi cette sorte de succession donne-t-elle lieu en l'occurrence à un mode particulier d'antériorité ? Sans doute uniquement parce qu'elle est plus évidente que l'ordre de succession qui caractérise les nombres et que la priorité de succession, quand elle est temporelle, apparaît comme une modalité particulière même si, au fond, ce n'en est pas une. La notion d'antériorité selon l'ordre est d'ailleurs une notion vague. En *Mét*, Δ 11, 1018 b 26-29, Aristote parle aussi d'une antériorité selon l'ordre (κατὰ τάξιν), mais il entend, par là, la position occupée relativement à un point de référence déterminé (dans un chœur, par exemple, la place occupée par rapport au choryphée). Au fond, ce n'est aussi qu'un cas particulier, qui se ramène à quelque chose de plus général (la référence à un point déterminé). Mais elle est tout de même signalée à part, parce qu'elle évoque la priorité du rang. Cette fois-ci, l'ordre est spatial et non temporel. Mais la tendance à singulariser est la même.

Page 65

2. Ce nouveau mode, qui fait appel au critère du deuxième mode (cf. 14 a 30), ne se trouve pas répertorié en *Mét.*, Δ 11, dans les mêmes termes ni, pour tout dire, comme tel. Cependant, Δ 11 fait état de l'antériorité très particulière selon la connaissance (1018 b 30 et sqq.). Évoquée aussi dans *Top* , VI, 4, 141 a 26-b 2, b 5-6, 9 et 29, l'antériorité selon la connaissance est l'attribut du plus connaissable ; il en a été question sommairement plus haut (2 b 9, 11, 14, 33), lorsqu'il s'agissait de comparer le genre, l'espèce et l'individu substantiel. Mais le plus connaissable varie selon qu'on a affaire à une connaissance sensitive ou une connaissance intellectuelle, deux choses que notre auteur a traitées exactement sur le même pied, à titre de relatifs (cf. 6 b 3). De plus, ce que ces deux connaissances ont en commun, c'est justement de n'être pas simultanées à leurs corrélatifs respectifs (cf. 7 b 22-8 a 12). La priorité du connaissable sur la connaissance semble donc avoir été, pour notre auteur, une sorte de priorité plus nécessaire à préciser que la priorité selon la connaissance, qui met en jeu surtout des connaissables. Tant qu'à faire l'effort d'ajouter un mode de l'antériorité à ceux qu'on enregistre ordinairement, on comprend en effet qu'il ait considéré la priorité de l'objet connu sur la connaissance qu'on en a. L'exemple choisi pour l'illustrer n'est ni celui du sensible, ni celui de l'intelligible, mais celui de l'opinable : ce qui fait l'objet d'une opinion exprimable dans un discours.

3. Les existences dont la réciprocité est affirmée ici sont, d'un côté, celle de la chose (l'homme) et de l'autre, celle de la vérité du discours

qui l'affirme. L'existence de l'homme n'implique pas en effet l'*existence* du discours qui l'affirme, mais la *vérité* du discours, s'il l'affirme. Pour Aristote, être implique en effet être vraiment : cf. *Mét.*, Θ 10, 1051 b 1 et sqq. ; *De l'interpr.*, 9, 18 a 39-b 3. Ainsi, l'existence d'une chose, qui est, pour elle, une modalité d'être (être tout simplement) entraîne une autre modalité d'être (l'être comme vrai : cf. *Mét.*, Δ 7, 1027 a 31) pour le sujet qui la connaît et pour le discours qui l'affirme.

Page 66

2. Cette assertion corrige l'affirmation de 14 a 26 (τετραχῶς), que certains, pour cela, ont voulu modifier d'emblée (en substituant πολλαχῶς à τετραχῶς, par exemple). Mais il est probable que l'auteur a d'abord pris pour base une liste reconnue de quatre modes, pour justifier ensuite l'ajout d'un cinquième mode, alors qu'en 10 a 16-26 il a pris le parti d'écarter un cinquième genre de qualités, après en avoir d'abord répertorié quatre.

3. C'est le pendant du premier mode d'antériorité (14 a 26-29). Il ne s'agit pas de choses de même durée seulement, mais de choses existantes qui ont commencé au même moment, choses dont la durée occupe les mêmes instants depuis leur début (cf. *Phys.*, IV, 10, 218 a 25-27).

4. C'est le pendant du deuxième mode d'antériorité, excluant les cas du cinquième mode (14 a 29-35 et b 10-24). C'est à propos de ce dernier mode qu'il était question toutefois d'antériorité naturelle (14 b 13), comme il est question ici de simultanéité naturelle (14 b 27). On comprend ici pourquoi la qualification de « naturelle » apparaît, quoique de façon indécise, dans tout ce qui n'est pas antérieur ou simultané selon le temps ; c'est que l'antériorité et la simultanéité temporelles tiennent à une coïncidence, alors que, dans les autres cas, la nature même des choses explique qu'elles sont simultanées ou non.

5. Le même exemple et celui d'autres relatifs ont été discutés en 7 b 15-22. Aristote signale dans *Top.*, V, 3, 131 a 14-26 qu'en fait, les opposés en général sont ἅμα τῇ φύσει. La même assertion se retrouve en VI, 4, 142 a 24 et 26-27, avec l'exemple du double et du demi.

6. Même affirmation en *Top.*, VI, 4, 142 b 8 (ἅμα γὰρ τῇ φύσει τὰ ἐκ τοῦ αὐτοῦ γένους ἀντιδιῃρημένα). Les exemples, dans ce cas, sont le pair et l'impair, différences spécifiques du nombre. L'affirmation vise donc les différences spécifiques d'un même genre, qui, ensemble, divisent ce genre et qui s'opposent les unes aux autres sans qu'aucune forme de priorité ne puisse être reconnue à telle ou telle.

Page 67

3. On voit encore ici que seule la simultanéité temporelle (pure et simple) n'est pas naturelle. Contrairement à l'antériorité, la simulta-

néité n'est pas envisagée selon le rang (cf. 14 a 36), ni comme synonyme du plus honorable (cf. 14 b 4). Il n'est pas ici question non plus de la simultanéité selon le lieu qu'Aristote suppose en définissant la contiguïté (*Phys.*, V, 3, 226 b 21-23 : ἅμα μὲν οὖν λέγεται ταῦτ' εἶναι κατὰ τόπον, ὅσα ἐν ἑνὶ τόπῳ ἐστὶ πρώτῳ [...] ἅπτεσθαι δὲ ὧν τὰ ἄκρα ἅμα...). Cette coïncidence locale est le pendant de la coïncidence temporelle.

Page 68

1. Ce bref développement sur les espèces du mouvement est, aux yeux de certains, un corps étranger dans *C*, bien que, par exemple, *Phys.*, V, 1, 225 b 5-9 décrive les mouvements à partir des différentes imputations. Mais ce développement n'est pas en fait une étude, même sommaire, des différentes espèces de mouvement. Il n'a qu'un seul but : établir que l'altération est un mouvement spécifique et qu'on peut lui trouver un contraire, comme les autres espèces de mouvement. C'est en raison de ce propos que l'on trouve ici quelques lignes sur le mouvement, parce que la contrariété, dont il a été question parmi les formes spécifiques d'opposition (cf. 11 b 18), est ce qui oppose entre elles des qualités (noirceur et blancheur, etc. : cf. 9 a 31) et que, par ailleurs, le propre de la substance est de recevoir les contraires en restant une et la même (cf. 4 a 10-11). C'est tout cela, et rien d'autre, qui appelle ici une note sur l'altération. Les Anciens, de leur côté, avaient cru observer que notre passage est en contradiction avec *Phys.*, V, 1, 225 a 7-b 8, qui ne reconnaît que trois sortes de mouvement proprement dit (selon la qualité, selon la quantité et selon le lieu), quatre à la rigueur (si l'on subdivise le mouvement selon la quantité en accroissement et diminution). En effet, la génération et la corruption, dit Aristote, sont des changements (μεταβολαί) à partir d'un non-sujet et vers un non-sujet, non des mouvements (κινήσεις), puisque le non-être pur et simple ne peut être mû. Mais, à ce tarif, si κίνησις ne peut être jamais synonyme de μεταβολή, il faudrait aussi suspecter et déclasser *Phys.*, III, 1, qui, ayant déclaré qu'« il y a autant d'espèces de mouvements et de changements qu'il y en a de l'être » (201 a 8-9), fournit, pour illustrer expressément les sortes de « mouvements », les six espèces répertoriées ici (201 a 11-15). Il est question, il est vrai, à cet endroit, de φθίσις plutôt que de μείωσις, et de φορά plutôt que de ἡ κατὰ τόπον μεταβολή. Mais *Top.*, IV, 2, 122 a 28 emploie aussi μείωσις au lieu de φθίσις. Et si, en *Phys.*, 122 b 31-32, on lit que « le changement selon le lieu n'est pas toujours transport » (οὔθ' ἡ κατὰ τόπον μεταβολὴ πᾶσα φορὰ), parce que la marche, par exemple, n'est pas un déplacement local involontaire comme celui des êtres inanimés, cette nuance n'est pas prise en compte plus haut, en 122 a 21-30, où transport est bel et bien synonyme de déplacement local, comme espèce du genre mouvement, à côté des autres espèces « de la même division ».

2. De façon explicite, l'auteur affirme d'abord comme une évidence qu'on ne peut ramener aucun autre mouvement à la corruption. Il laisse entendre ensuite qu'on ne peut non plus ramener aucun autre mouvement à la génération, ni à l'augmentation, ni à la diminition, ni au déplacement. Mais il ne dit pas pourquoi l'on peut s'en tenir à pareille évidence qui, semble-t-il, n'existe pas pour l'altération. Pourquoi le changement qualitatif paraît-il « nécessairement » (ἀναγκαῖον) réductible à l'un des autres changements ? Cette nécessité ne résulte d'aucune théorie physique connue. Par exemple celle de Démocrite (cf. Simplicius, p. 428, 14 et sqq.) qui tendait à réduire tout changement au déplacement local, conduit Aristote à défendre la spécificité de l'altération (cf. *Phys* , V, 4, 227 b 6 : ἀλλοίωσις δὲ φορᾶς ἑτέρα τῷ γένει), mais pas seulement de l'altération, puisque cette théorie met en question la spécificité de tout mouvement hormis le déplacement. Du reste, les théories physiques, si célèbres soient-elles, n'ont pas l'évidence qui semble ici ranger d'emblée l'altération à part de tous les autres mouvements, avec l'apparence d'une nécessité. L'explication est peut-être assez simple. C'est que l'altération, comme son nom même l'indique, paraît être *en général* le mouvement de ce qui devient « autre » et non, *en particulier*, celui en quoi consiste le changement de qualité. L'impression qui en résulte nécessairement est donc que les mouvements spécifiques constituent des cas particuliers d'altération. Bref, du fait que l'altération semble être un genre, elle paraît nécessairement impliquée par chacune des autres formes de mouvement qui semblent être ses espèces. Notons qu'une telle impression est celle que donne l'idée générale d'altération. Car les cas particuliers d'altération, le blanchissement par exemple, donnent au contraire le sentiment que l'altération est soit une génération, c'est-à-dire un changement allant d'un non-sujet (le non-blanc) à un sujet (le blanc), soit une corruption, c'est-à-dire un changement allant d'un sujet (le noir) à un non-sujet (le non-noir), soit encore n'importe lequel des autres mouvements, qui vont toujours d'un sujet au sujet contraire (du blanc au noir). Sur ceci, voir *Phys* , V, 1, 225 a 12-b 5.

4. Il y a le problème particulier que posent le mouvement de réchauffement (altération) et le mouvement de raréfaction (déplacement local). En effet, le froid contracte et le chaud dilate (cf. *De la gén. des an.*, V, 3, 783 a 37-b 1). Or le froid et le chaud sont des qualités (8 b 30-31 ; 9 b 3-4), tandis que le dense et le rare n'en sont pas (10 a 16-19). Donc, l'altération du chaud vers le froid ou réciproquement du froid vers le chaud s'accompagne nécessairement d'un déplacement local des parties, voire, globalement, d'une diminution (par contraction) ou d'une augmentation (par dilatation).

Page 69

4. Cf. *Du ciel*, I, 2, 269 a 14-15 (ἡ δ' ἄνω καὶ κάτω ἀλλήλαις ἐναντίαις). L'espèce de mouvement en quoi consiste le déplacement

comprend donc deux sous-espèces contraires (si l'on néglige la différence que fait Aristote entre mouvement rectiligne et mouvement circulaire, lui-même envisageable en deux directions contraires, la gauche et la droite) : elle est donc comme le genre des contraires, alors que les espèces déjà citées (génération et corruption, par exemple) sont elles-mêmes des contraires. Mais elles sont aussi les espèces d'un même genre (par exemple, le changement substantiel). Donc, dans tous les cas, les contraires résident dans le même genre (cf. 14 a 19).

Page 70

3. Cet ultime chapitre n'est pas relié à ce qui précède par un élément de coordination. L'« avoir » (ἔχειν), dont il présente les différents modes, n'est pas « la tenue », c'est-à-dire l'avoir particulier signalé en 2 a 3, parmi les différentes imputations « catégoriales », mais la réalité parfaitement équivoque qu'analyse aussi *Mét*, Δ 23. L'on peut cependant rapprocher de la tenue les troisième et quatrième modes de l'avoir présentés ici (respectivement en 15 b 21-22 et 22-23), dans la mesure où avoir un vêtement (sur le corps) ou avoir une bague (au doigt), c'est être vêtu ou bagué, tout comme, réciproquement, ètre chaussé ou être armé, c'est avoir des chaussures (aux pieds) et avoir des armes (à la main ou sur le corps). Mais il est aussi des modes de l'avoir qui évoquent autre chose que la tenue. Ainsi, le premier et le deuxième (respectivement en 15 b 17-19 et 19-21), évoquent la qualité, puis la quantité, dans la mesure où avoir la science, c'est être savant et avoir une taille de quatre coudées, c'est être de quatre coudées. Certains commentateurs ont même supposé de ce fait que la distinction des modes de l'avoir exprimée ici serait le premier essai maladroit, tenté par Aristote, pour établir systématiquement les distinctions catégoriales et donc que le dernier chapitre de notre traité conserverait un vieux brouillon du philosophe, malencontreusement ajouté à l'exposé d'une pensée plus évoluée ! De telles suppositions sont très peu vraisemblables. Et la différence qui existe entre les modes d'imputation (catégories) et les modes de l'avoir est trop évidente pour que ceux-ci soient à l'origine de ceux-là. La qualité, la quantité et la tenue imputables à un sujet sont, au contraire, des distinctions propres à faire reconnaître *certaines* modalités différentes de l'avoir. Mais, *avoir* une qualité, une quantité ou une tenue *n'est pas* une qualité, une quantité ni une tenue. Notre auteur a pris la peine de l'observer plus haut expressément avec toute la force désirable : « *avoir* l'état (ἔχειν τὴν ἕξιν) n'est pas l'état » (12 a 35-36). Ce qu'il se propose donc ici de faire, c'est de dresser un inventaire très général des modalités de l'avoir, en commençant par celles que déterminent les différences entre qualité, quantité et tenue.

4. Sur la vertu et la science comme qualités, voir *supra*, 8 b 29 et 11 a 33 (ταύτας γὰρ καὶ ἔχομεν) et 34 (τῷ ἔχειν τῶν καθ' ἕκαστα

ἐπιστημῶν τινα). Cf. *Mét.*, Δ 23, 1023 a 11-13, où Aristote donne l'exemple du corps qui a une maladie (qualité qu'il est susceptible de recevoir : cf. *supra*, 4 b 14-15 ; 8 b 36, etc.) et où il explique que « avoir », en ce cas, veut dire « être ce en quoi quelque chose se trouve, à titre de réceptable » (ἐν ᾧ ἄν τι ὑπάρχῃ ὡς δεκτικῷ).

5. Ce sont les deux seules occurrences du mot « grandeur » (μέγεθος) dans *C.* Ce mot s'applique aux quantités continues (mesurables). Il n'est pas sûr que ἔχειν se dise dans le même sens à propos des quantités discontinues (dénombrables). D'autre part, ἔχειν τόπον est fréquent (même au sens métaphorique de « tenir lieu de »), mais l'expression indique plutôt la situation. L'acception n'apparaît pas dans *Mét.*, Δ 23. Mais, au fond, elle n'est pas différente de l'acception précédente. Car le sujet qui a quatre coudées est, pour cette longueur, un « réceptacle », au même titre que celui qui a la science. La quantité elle-même est un réceptacle (de l'égal) : cf. *Mét.*, I 4, 1055 b 11 et *supra*, 6 a 26.

6. Ces deux dernières acceptions, qui ne sont pas très différentes, sont notées ensemble dans *Mét.*, Δ 23, 1023 a 10-11 (λέγεται... [ἔχειν] τὴν ἐσθῆτα οἱ ἀμπεχόμενοι). Aristote explique que « avoir », dans ce cas, veut dire « emporter dans son propre élan » (ἄγειν... κατὰ τὴν αὑτοῦ ὁρμήν : 1023 a 9-10) ou, si l'on veut, porter avec soi.

7. « Avoir » se dit du tout qui contient la partie, selon *Mét.*, Δ 23, 1023 a 16-17 ; mais Aristote range cette acception sous l'acception plus générale selon laquelle « l'englobant contient les choses englobées » (τὸ περιέχον τὰ περιεχόμενα : 1023 a 13-14), acceptation générale qui recouvre aussi le mode du récipient, relevé spécialement ci-après.

8. Cf. *Mét.*, Δ 23, 1023 a 15-16 : « ainsi prétendons-nous que le récipient contient (τὸ ἀγγεῖον ἔχειν) le liquide, la cité, des hommes et le navire, des matelots ».

9. Ce mode est déjà éloigné ou secondaire, puisque avoir (ἔχειν) est un vague substitut de « posséder » (κτᾶσθαι). Il n'est pas enregistré dans *Mét*, Δ 23, qui, en revanche, précise que « avoir » s'entend encore de ce qui empêche quelque chose de bouger ou d'agir selon son propre élan ou de ce qui assure la cohésion (1023 a 17-23).

APPENDICE I

Textes cités par les commentateurs anciens

Je donne ici la liste des passages de *C* cités plus ou moins littéralement au fil des six principaux commentaires conservés que l'on doit aux auteurs anciens de langue grecque. Ces passages, paraphrasés par ailleurs, sont reproduits par les citants, aux endroits indiqués, avec suffisamment de fidélité pour devoir être considérés lors de l'établissement du texte. Beaucoup n'ont pas été identifiés par les éditeurs des commentaires concernés. Leur répertoire paraît donc nécessaire. Ils auraient pu figurer parmi les *testimonia* que nous signalons au-dessus de notre apparat critique. Pour ne pas accumuler les références à cet endroit et parce qu'ils sont dus au même groupe homogène des commentateurs bien connus de *C*, ils sont ici rassemblés sous les noms de chacun d'eux, rangés par ordre alphabétique.

Ammonius (*CAG*, IV, 4)

1 a 1-2 ὁμώνυμα — ἕτερος (p. 17, 8-11 ; p. 18, 20 ; 24 ; p. 19, 2 ; 10 ; 20 ; p. 20, 14 ; 20 ; 26 ; p. 21, 1)
5 τὸ — εἶναι (p. 21, 9 ; 12)
12-13 ἀπὸ — ἔχει (p. 23, 16 et 20)
16-17 τῶν — συμπλοκῆς (p. 9, 4-5 ; p. 24, 14 ; p. 32, 23-24)
18-19 τὰ δὲ — νικᾷ (p. 24, 17-18)
20-21 τῶν — ἔστιν (p. 9, 6-7 ; p. 26, 21-22 ; p. 36, 20)

(Ammonius) 24-25 ἕν — ἐστιν (p. 26, 32 ; p. 27, 3-4 et 6-7 ; p. 28, 13)
29-b 1 τὰ δὲ — ἐστίν (p. 29, 25-26)
1 b 3-4 τὰ δὲ — λέγεται (p. 30, 2-3)
6-7 ἁπλῶς — λέγεται (p. 30, 4-5)
8-9 οὐδὲν — ἐστιν (p. 30, 19-20 et 21-22)
10-11 ὡς — ὑποκειμένου (p. 31, 9)
11-12 ὅσα — ῥηθήσεται (p. 31, 2-4 ; 6 ; 7-8 ; p. 32, 15-16 ; p. 48, 4-5 ; 8-9)
16 καὶ μὴ — τεταγμένων (p. 31, 23)
17 τῷ εἴδει (p. 31, 25)
18-19 πεζόν — ἔνυδρον (p. 32, 4-5)
21 οὐδὲν κωλύει (p. 32, 10 ; 13)
25 τῶν — λεγομένων (p. 32, 24 et 25 ; p. 33, 4)
2 a 6 ἢ ἀποφάσει (p. 34, 29-30)
7 δοκεῖ (p. 35, 4 et 7)
9-10 οὔτε — ψεῦδός (p. 34, 14)
11-12 καὶ[1] — λεγομένη (p. 36, 14)
12 ἣ — λέγεται (p. 36, 16-17)
14 ἐν — εἴδεσιν (p. 39, 3)
15-16 ταῦτά — γένη (p. 39, 11-12)
16-17 οἶον — ζῷον (p. 39, 15-17)
18 λέγονται (p. 40, 4)
34-35 λέγεται et ἐστίν (p. 40, 19 et 23 ; p. 41, 17)
2 b 16 καὶ — κατηγορεῖσθαι (p. 42, 15-16)
20-22 τὰ μὲν — οὐσία (p. 42, 15-16 ; 18 ; 19-20)
23 ὅσα — γένη (p. 42, 22)
38 διὰ — ὑποκεῖσθαι (p. 43, 25-44, 1)
3 a 5-6 ὡσαύτως — ἄλλων (p. 44, 3-4)
7-8 κοινὸν — εἶναι (p. 44, 16 et 18 ; p. 48, 13-14)
21-22 οὐκ — καὶ (p. 45, 15)
29-30 μὴ — ὅλοις (p. 47, 9-10)
33-34 πάντα — λέγεσθαι (p. 48, 14 ; p. 52, 9-10)
37 κατ' — λέγεται (p. 48, 1-2)
3 b 10 τόδε τι σημαίνειν (p. 48, 15 ; p. 52, 9)
20 περὶ — ἀφορίζει (p. 49, 8-9)
34-35 λέγω — οὐσία (p. 50, 19-20)
39-4 a 1 ὥσπερ — λευκόν[2] (p. 50, 27)
4 a 10-11 ἴδιον — δεκτικόν (p. 51, 5-6 ; 9-10 ; 12 ; p. 52, 12-13)
4 b 6-7 ὃ γὰρ — λέγεται (p. 53, 21-22)

18-19 περὶ — εἰρήσθω (p. 53, 25)
20 τοῦ — συνεχές (p. 31, 17 ; p. 54, 16 ; p. 58, 28)
5 a 27-28 ὃ δὲ — ἔχοι (p. 59, 12-13)
32-33 θέσιν — ἄν (p. 60, 7)
5 b 3 τῷ — πολλή (p. 60, 24)
7 ὅση — ᾖ (p. 61, 1)
16 ἀλλὰ — τι (p. 62, 16)
17-18 ἀλλὰ — ἀναφέρεται (p. 62, 18)
21-22 τὸ — μεγάλη (p. 62, 21)
28 ἀλλὰ — τι (p. 62, 26 ; p. 63, 3)
33-34 εἰ — αὐτὸ (p. 63, 28)
6 a 5-6 εἰ — ἐναντίον (p. 64, 11-12)
17-18 τὰ — ὁρίζονται (p. 64, 25-65, 1)
19-20 ἐπιδέχεσθαι — ἧττον (p. 65, 13)
26-27 τοῦ — λέγεσθαι (p. 65, 22)
36 λέγεται (p. 67, 28)
36-37 ὅσα — ἄλλως (p. 68, 5-6 ; p. 77, 24)
6 b 2 ἔστι — τοιαῦτα (p. 68, 10)
11-12 καὶ[1] — τι (p. 68, 21-22)
12-13 ἀνακεκλίσθαι — καθῆσθαι (p. 69, 4-5 ; 8-9)
13-14 οὐκ — εἰρημένων (p. 69, 2-3)
15 ἐναντιότης — τι (p. 70, 20-21)
15-17 οἷον — ἀγνοίᾳ (p. 70, 3)
28-29 πρὸς — δοῦλος[2] (p. 70, 24-25 ; p. 71, 5-6)
34-35 ἡ — ἐπιστητόν (p. 68, 18-19)
7 a 4-5 τὸ — πτερωτόν[2] (p. 71, 25-26)
5-6 ὀνοματοποιεῖν — ὃ (p. 72, 12-13)
12-13 τὸ — πηδάλιον (p. 72, 7)
14-15 τὸ — πηδαλιωτόν (p. 72, 7-8)
21-22 ἀπὸ[2] — πηδαλιωτόν (p. 72, 21-22)
22-23 πάντα — λέγεται (p. 72, 23)
7 b 1 ἐὰν — ἀποδοθῇ (p. 73, 2-3)
15 ἅμα — εἶναι (p. 73, 23-74, 1)
23-24 τὸ γὰρ — εἶναι (p. 74, 21-22)
24-25 ὡς — λαμβάνομεν (p. 74, 27 ; p. 75, 7-8)
25-27 ἐπ' — γιγνομένην (p. 74, 27-75, 1)
30 ἐπιστήμης — οὔσης (p. 74, 22-23)
31-32 ὁ — τετραγωνισμὸς (p. 75, 18)
33-34 ζῴου — ἀναιρεθέντος (p. 75, 22-23)
8 a 29-30 τῶν — χαλεπῶν (p. 77, 22-23)
8 b 2-3 εἰ — εἴσεται (p. 78, 32-33)

(Ammonius) 8 εἰ — ἐστιν (p. 79, 5-6)
23-24 τὸ — ἐστιν (p. 80, 2-3)
25 καθ' — λέγονται (p. 80, 22 ; p. 87, 8)
9 a 14 γένος — δρομικοὺς (p. 84, 16 et 17 ; 22)
15-16 κατὰ — λέγεται (p. 84, 26 ; 27-28)
28 γένος (p. 86, 2)
9 b 11 τῷ — γεγενῆσθαι (p. 87, 2)
10 a 11 γένος (p. 87, 22)
17-18 δόξειε — σημαίνειν (p. 88, 10)
19-20 θέσιν — φαίνεται (p. 88, 13)
20-21 πυκνὸν — σύνεγγυς (p. 88, 10-11)
25-26 ἴσως — ποιότητος (p. 88, 22-23)
28 ἢ — ἄλλως (p. 89, 3)
33-34 παρωνύμως — λέγεσθαι (p. 88, 27-89, 1)
10 b 16-17 τῷ — οὖσιν (p. 89, 17)
33-34 δικαιοσύνην — λέγεσθαι (p. 90, 3-4)
11 a 15-16 ὅμοια — ἀνόμοια (p. 91, 1)
25-26 τινὸς — λέγεται (p. 91, 12)
33-34 ἐπιστήμονες — τῷ (p. 91, 15)
11 b 17-19 τετραχῶς — ἀπόφασις (p. 93, 15-17)
22 οἷον — ὄψις (p. 94, 2-3)
32-33 πρός τι — λέγεται (p. 95, 3-4)
12 a 13 οὐ — ἐστίν (p. 95, 15)
31-32 νωδόν — ὄψιν (p. 96, 26-28)
39-41 εἰ — αὐτοῦ (p. 97, 5-6)
12 b 21-22 τὰ — λέγεται (p. 98, 4)
27-29 τῶν μὲν — ἀεί (p. 98, 11-13 ; 16)
31-32 ἐπὶ — ἀρτίου (p. 98, 17)
34 οὔτε ψυχρόν (p. 98, 23)
13 a 8 παντὶ (p. 99, 22)
11 ou 12-13 ἀλλ' — ἔτυχεν (p. 100, 2)
30 ἐάνπερ — ἐξείργηται (p. 100, 10-11)
32-34 ἀπὸ μὲν — ἀδύνατον (p. 100, 8-9)
34-35 οὔτε — φαλακρὸς (p. 94, 14-15)
13 b 2-3 ἐπὶ — εἶναι (p. 100, 15-17)
10-11 τῶν — ψεῦδός (p. 100, 23)
12 ἄνευ — λέγεται (p. 100, 24-101, 1)
14 a 2-3 κακῷ — ὄν (p. 101, 19-20)
19 ἐν — γένει (p. 102, 16)
27 καθ' — πρεσβύτερον (p. 103, 6)
30 τὸ — ἀκολούθησιν (p. 103, 9 ; 10-11)

14 b 11-12 κατὰ — εἶναι (p. 103, 20-21)
13 εἰκότως — ἄν (p. 104, 3)
35-36 πνηνὸν — ἐνύδρῳ (p. 105, 2)
15 a 3-4 ἐκ — διαίρεσιν (p. 105, 3)
13-14 ἕξ — μεταβολή (p. 83, 8-9)
25-26 εἰ — ἔδει (p. 105, 23)
30-31 τὸ — γεγένηται (p. 105, 24-25 ; p. 106, 1)
cap. 15 (ὡς εὐχερῆ δὲ τὰ λοιπὰ παρήκαμεν : p. 106, 6-7).

David [Elias] (*CAG*, XVIII, 1)

1 a 1-2 ὁμώνυμα — ἕτερος (p. 129, 25 ; p. 136, 24-25 ; p. 137, 16 ; 24-25 ; p. 138, 2 ; 12 ; 20 ; 26 ; p. 139, 20-21 ; p. 150, 14)
2-3 οἷον — γεγραμμένον (p. 139, 23 ; p. 144, 6)
6 συνώνυμα (p. 129, 25 ; p. 150, 15)
8 οἷον — βοῦς (p. 144, 6-7
11 τὸ — εἶναι (p. 144, 20 ; 27)
12-13 παρώνυμα — ἔχει (p. 143, 13-15 ; 20)
16-17 τῶν — συμπλοκῆς (p. 129, 27-28 ; p. 145, 25-26)
18 ἄνθρωπος τρέχει (p. 146, 20-21)
19 ἄνθρωπος — νικᾷ (p. 146, 24-25)
24-25 λέγω — ἐστιν (p. 149, 2-4 ; p. 150, 13 ; 20 ; 24-26 ; p. 152, 4 ; p. 153, 1 ; p. 174, 22)
1 b 10-11 ὡς — ὑποκειμένου (p. 153, 12 ; 15-16)
16-17 τῶν — ἐπιστήμης (p. 155, 16-17 ; 19 ; p. 156, 9 ; 17 ; 22 ; p. 158, 4 ; 6 ; p. 163, 32-33)
20-21 τῶν — εἶναι (p. 156, 35-157, 1 ; p. 157, 27-28 ; 30 ; 33)
25-26 τῶν — ποσὸν (p. 191, 29-30)
2 a 11-13 κυριώτατα — ἐστι (p. 165, 4 ; 7 ; 9 ; 16 ; 21 ; 25-26 ; p. 166, 7-8 ; 19- 20) 14 δεύτεραι — (p. 130, 3)
2 b 9-10 γνωριμώτερον — οἰκειότερον (p. 169, 5)
12 ἴδιον μᾶλλον (p. 169, 13)
23 ὅσα — γένη (p. 171, 4)
3 a 7-8 κοινὸν — εἶναι (p. 171, 20-21 ; p. 172, 6-7 ; 31-32)
8-9 ἢ — ἐστίν (p. 172, 11)

(David) 29 μὴ — οὐσιῶν (p. 173, 12 ; p. 174, 18-19)

3 b 10 τόδε — σημαίνειν (p. 176, 2 ; 10 ; 17 ; p. 178, 15)
12 ἓν ἀριθμῷ (p. 177, 29)
14-15 ὅταν — ζῷον (p. 176, 17)
30-31 εἰ — μικρῷ (p. 196, 11-12)
33-34 μὴ — ἧττον (p. 178, 22 ; p. 180, 35 ; p. 182, 9-10 ; p. 185, 15-16)

4 a 11 ἓν — ὂν (p. 183, 7)
34-36 ὁ δὲ — κινουμένου (p. 183, 28-29 ; p. 253, 25-26)

4 b 17-18 κατὰ — δεκτικὴ (p. 253, 21-22)
23-24 γραμμή — σῶμα (p. 186, 30)
33-35 καταμετρεῖται — λόγον (p. 189, 5 ; p. 191, 20 ; 25 ; 34 ; p. 192, 3 ; p. 196, 2-3)

5 a 10-11 τὰ — μόρια (p. 193, 24)
13-14 ὥστε — συνάπτει (p. 193, 32-33)
30-31 καὶ — δύο (p. 195, 4)
38 κυρίως (p. 195, 12)

5 b 11 ἔτι — ἐναντίον (p. 196, 5)
16 ἀλλὰ — τι (p. 201, 33)

6 a 12-13 μάλιστα — ὑπάρχειν (p. 198, 22-24)
17 τὰ — διεστηκότα (p. 200, 5)
26-27 ποσοῦ — λέγεσθαι (p. 200, 14)
36-37 πρὸς — ἄλλως (p. 196, 29 ; p. 201, 2-3 ; p. 205, 19-20 ; p. 206, 29-32 ; 34 ; p. 207, 7-8 ; p. 209, 33-210, 1 ; p. 215, 22-23 ; p. 218, 34 ; p. 219, 2 ; 6 ; p. 238, 12 ; p. 243, 8-9 ; p. 245, 28-29)

6 b 28 πάντα — λέγεται (p. 212, 3)
29-30 δεσπότης — δεσπότης (p. 203, 5-6)
30 τὸ — διπλάσιον[2] (p. 203, 3)
31 τὸ[2] — μεῖζον[2] (p. 203, 2-3)
34 ἡ — ἐπιστήμη[2] (p. 207, 32 ; p. 210, 25)
34-35 τὸ — ἐπιστητόν (p. 207, 33-34 ; p. 210, 26)

7 a 4-5 τὸ — πτερωτόν[2] (p. 211, 16)
9-10 ἔστι — πηδάλια (p. 211, 7)
14-15 τὸ — πηδαλιωτόν (p. 211, 14-15)

7 b 15 ἅμα — εἶναι (p. 205, 24 ; p. 213, 17 ; p. 215, 24 ; p. 252, 28)
31-33 ὃ — ἔστιν (p. 214, 5-7 ; 9-10)
33-34 ζῴου — ἐπιστήμη (p. 214, 12-13)
36-37 τὸ[2] — αἴσθησιν (p. 214, 21)

39-8 a 2 αἰσθητοῦ — αἴσθησιν (p. 214, 21-23)
8 a 3-5 ἢ — ἔσται (p. 214, 24-26)
6-9 ἢ — εἶναι (p. 214, 27-29)
18-20 ἢ — κεφαλὴ[2] (p. 216, 16-17)
28-30 εἰ — λῦσαι (p. 219, 13-14)
31-32 ἔστι — ἔχειν (p. 217, 3)
8 b 21-23 ὑπὲρ — ἐπεσκεμμένον (p. 219, 20-21)
25 ποιότητα — λέγονται (p. 221, 7-8 ; p. 224, 28 ; p. 225, 17 ; 26 ; p. 232, 4 ; p. 238, 14)
25-26 ἔστι — λεγομένων (p. 226, 18)
26-27 ἓν — διάθεσις (p. 222, 1 ; p. 226, 13)
27-28 διαφέρει — μονιμώτερον (p. 227, 8-9)
9 a 16 δύναμιν φυσικὴν (p. 228, 11)
33-34 τὸ — δεδέχθαι (p. 230, 22-23)
10 a 11-12 σχῆμα — μορφή (p. 222, 12-13 ; p. 232, 25)
28 ἢ — ἄλλως (p. 224, 29 ; 31 ; p. 234, 21-22 ; 31)
30-32 ἀπὸ — δίκαιος (p. 224, 37 ; p. 234, 29-30)
10 b 19-20 οἷον — ἐναντίον (p. 236, 35-36)
11 b 2-3 τὸ[3] — ψύχεσθαι (p. 240, 25-27)
17-19 τετραχῶς — ἀπόφασις (p. 241, 35-242, 1)
12 b 11-12 ὁ — αὐτός (p. 245, 17)
13 a 18-19 ἐπὶ — γενέσθαι (p. 247, 31-32)
14 a 26-28 τετραχῶς — λέγεται (p. 251, 17 ; 18 ; 24 ; 26-27)
14 b 28 μηδαμῶς — εἶναι (p. 253, 4-5)
15 a 13-14 γένεσις — μεταβολή (p. 253, 27-28)
30-31 οἷον — μέν (p. 254, 12).

Olympiodorus (*CAG*, XII, 1)

1 a 1 ὁμώνυμα — κοινόν (p. 19, 2 ; p. 28, 27 et 29 ; p. 29, 32 ; p. 30, 9 ; p. 31, 7 ; 9 ; 15-16 ; 20 ; p. 33, 3 ; p. 36, 30 ; p. 37, 7-8)
1-2 ὁ δὲ — ἕτερος (p. 30, 25 ; p. 31, 8-9 ; 16 ; 37-p. 32, 1 ; 11 ; 22 ; p. 33, 3-4 ; p. 36, 30-31)
5 τὸ — εἶναι (p. 37, 23)
12-13 ἀπὸ — ἔχει (p. 40, 19 ; 21-23)
16-17 τῶν — συμπλοκῆς (p. 19, 4-5 ; p. 41, 2 ; 19 ; 36-37)
19 ἄνθρωπος — νικᾷ (p. 42, 32)
20-21 τῶν — ἐστιν (p. 19, 11-12 ; p. 41, 9 ; p. 44-45)

(Olympiodorus) 24-25 ἐν[1] — ἐστιν (p. 46, 26-28 ; p. 47, 21 ; 22 ; 23-25 ; 29-30 ; p. 48, 28-31)
25-26 ἡ τὶς — ψυχῇ (p. 45, 26 ; 28-29)
27-28 τὸ τὶ — σώματι[1] (p. 45, 29-30)
1 b 6-8 ἁπλῶς — εἶναι (p. 46, 12 ; 15 ; 24-26)
10-12 ὅταν — ῥηθήσεται (p. 51, 4-6 ; 8-11 ; p. 57, 12-14 ; p. 62, 3-5)
16-17 τῶν — διαφοραί (p. 51, 17-18 ; p. 61, 5-6)
18 πεζὸν — δίπουν (p. 50, 32 ; p. 51, 23 ; p. 53, 5-6)
20-21 τῶν — εἶναι (p. 51, 1)
25 τῶν — συμπλοκὴν (p. 55, 23 ; 31)
27-2 a 4 οὐσία — καίεσθαι (p. 56, 7-15)
2 a 4-7 ἕκαστον — γίγνεται (p. 56, 29-32)
11-13 οὐσία — ἐστιν (p. 59, 12-14 ; 33-34 ; p. 60, 1 ; p. 61, 13-14)
13 ὁ — ἄνθρωπος (p. 60, 6 ; 12)
14-15 δεύτεραι — ὑπάρχουσι (p. 60, 21-23 ; 27-28)
19 φανερὸν — εἰρημένων (p. 63, 31-32)
2 b 7-8 μᾶλλον — γένους (p. 64, 16-17)
3 a 7-8 κοινὸν — εἶναι (p. 65, 36 ; p. 67, 6 ; 17 ; p. 69, 35 ; 40 ; p. 70, 15 ; 18 ; p. 71, 11 ; 17-18 ; p. 72, 31-32 ; p. 78, 1 ; p. 79, 40)
29-30 τὰ — ὅλοις (p. 70, 33-71, 1)
33 ὑπάρχει — καὶ (p. 71, 22-23)
3 b 10 πᾶσα — σημαίνειν (p. 68, 30 ; p. 69, 31 ; p. 71, 29 ; 32 ; p. 72, 1-2 ; 32 ; p. 78, 1 ; p. 80, 6-7)
15-16 ἀλλὰ — τι (p. 71, 35 ; p. 72, 16)
18 οὐχ — σημαίνει (p. 72, 17-18)
24-25 μηδὲν — εἶναι (p. 73, 24 ; p. 74, 6)
27-28 οὐκ — πολλῶν (p. 76, 31-32)
33-34 ἡ — ἧττον (p. 64, 37-38 ; p. 72, 34-73, 1 ; p. 75, 4-5 ; p. 77, 16 ; p. 78, 2 ; p. 79, 41)
34-37 λέγω — ἧττον (p. 77, 18-21)
39-4 a 2 ὥσπερ — ἑαυτοῦ (p. 77, 21-22)
4 a 10-11 μάλιστα — δεκτικόν (p. 73, 1 ; p. 75, 21-22 ; p. 76, 14 ; 21-22 ; p. 78, 10-11 ; p. 80, 7-8 ; 12-13)
4 b 17-18 κατὰ — μεταβολὴν (p. 81, 5)
20 τοῦ — συνεχές (p. 82, 33 ; p. 83, 22 ; p. 85, 8-9 ; p. 88, 18)
21-25 καὶ — τόπος (p. 85, 9-11 ; 12-14 ; 16-18)

26-27 εἰ ἔστι (p. 86, 30 ; 32)
33-34 καταμετρεῖται — μακρᾷ (p. 87, 6-7 ; 18-19 ; 34 ; p. 90, 21-22)
5 a 18-20 ἕκαστον — συνάπτει (p. 91, 19-22)
5 b 11 ἔτι — ἐναντίον (p. 90, 14-15)
6 a 17 τὰ — διεστηκότα (p. 95, 23-24)
26 τὸ — ἄνισον (p. 95, 40 ; p. 96, 7)
36-37 πρός — ἕτερον (p. 100, 15-16 ; 22-25 ; p. 109, 23 ; p. 111, 38-39 ; p. 112, 33-34 ; p. 113, 1-2)
6 b 2 ἔστι — τι (p. 101, 5-6)
11-14 ἔστι — εἰρημένων (p. 102, 6-8 ; 10-13)
15 ὑπάρχει — καὶ (p. 103, 8 ; 13 ; 17 ; 20 ; 25)
18-19 τῷ[1] — τριπλασίῳ (p. 106, 27-28)
20-21 τὸ — τι (p. 104, 23-24)
28 τὰ — λέγεται (p. 104, 27 ; 33-34)
39 ὄρνις πτεροῦ (p. 106, 32)
7 a 5-6 ἐνίοτε — ὄνομα (p. 105, 26-27 ; 29)
21-22 ἀπὸ[1] — πηδαλιωτόν (p. 105, 34-35)
7 b 15 τὰ — εἶναι (p. 108, 6-7 ; 17-18 ; p. 144, 18)
8 a 26-27 ἡ — χεὶρ[2] (p. 111, 35-36)
32 οἷς — ἔχειν (p. 112, 1-2 ; 36)
8 b 21-24 ἴσως — ἐστιν (p. 113, 8-10)
25 ποιότητα — λέγονται (p. 118, 5 ; 13-14 ; p. 127, 18-19 ; p. 129, 26-27)
26 ἡ — λεγομένων (p. 119, 2 ; 4 ; 8 ; 10-11)
28 μονιμώτερον — εἶναι (p. 119, 29)
9 a 14-15 καθ' ὃ — λέγομεν (p. 125, 4-5)
10 a 28 ἢ — ἄλλως (p. 127, 11 ; 20)
11 b 15-16 ὑπὲρ — εἰρημένα (p. 19, 29-30 ; p. 132, 34)
17-23 τετραχῶς — κάθηται[2] (p. 134, 34-38 ; p. 137, 11-12 ; 18)
33 ἢ ὁπωσδήποτε (p. 137, 24)
12 a 30-31 ἐν — ἔχειν (p. 139, 24-25)
12 b 14-15 τὸ — καθῆσθαι (p. 139, 33-35)
24-25 οὐ — ὄψις (p. 136, 20)
14 b 27-32 κατὰ — ἐστιν (p. 145, 15-18)
15 a 13-14 κινήσεως — μεταβολή (p. 146, 1-2)
30-31 τὸ — γεγένηται (p. 147, 21-22).

Philoponus (*CAG*, XIII, 1)

1 a 1 ὁμώνυμα — κοινόν (p. 16, 16 ; p. 17, 27-28 ; p. 18, 6)
1-2 ὁ — ἕτερος (p. 19, 10-11 ; 16 ; p. 20, 20)
5 τί — εἶναι (p. 23, 11-12)
5-6 ἴδιον — ἀποδώσει (p. 23, 14-15)
12-13 ἀπὸ — ἔχει (p. 25, 14-15 ; 18-19)
16-17 τῶν — συμπλοκῆς (p. 8, 31-32)
19 τρέχει νικᾷ (p. 26, 24)
20 τῶν — λέγεται (p. 9, 3 ; p. 26, 4-5)
20-21 ἐν — ἐστιν (p. 31, 18)
24-25 ἐν — ἐστιν (p. 32, 28-29 et 33, 4-5 ; p. 35, 11-12 ; 14 ; 23)
29-b 1 τὰ δὲ — ἐστίν (p. 37, 20)
1 b 3-5 τὰ δὲ — ἵππος (p. 37, 6-8 ; 22)
6-7 ἁπλῶς — λέγεται (p. 37, 10-12 ; p. 38, 11-12)
7-8 ἐν — εἶναι (p. 37, 29 ; p. 38, 10 ; 14)
8 ἡ — γραμματικὴ (p. 38, 13)
10-12 ὅταν — ῥηθήσεται (p. 38, 28 ; p. 39, 9-10 ; 12 ; 13-15 ; p. 56, 5-7)
16-17 τῶν — ἐπιστήμης (p. 40, 7-8 ; p. 41, 6-7 ; 22)
18-19 πεζὸν — ἔνυδρον (p. 42, 15)
21 οὐδὲν κωλύει (p. 42, 25)
25-26 τῶν — σημαίνει (p. 43, 10 ; 18 ; 21-23 ; p. 44, 1-2 ; p. 45, 27-28)
2 a 5-6 ἐν — λέγεται (p. 46, 9)
11-12 οὐσία — λεγομένη (p. 50, 14-15 ; p. 76, 3-4)
12-13 ἣ — ἐστιν (p. 50, 20-21)
14-15 δεύτεραι — ὑπάρχουσιν (p. 55, 5-6 ; 12-16)
19-21 φανερὸν — ὑποκειμένου (p. 56, 2-4)
2 b 1-3 τὸ — ὅλως (p. 58, 26-27)
7-8 μᾶλλον — γένους (p. 59, 6 ; p. 76, 5-6)
16-17 καὶ — εἶναι (p. 60, 11-12)
18-19 οὕτω — ἔχει (p. 59, 12)
23-24 ὅσα — ἐστίν (p. 60, 27 ; 30-31 ; p. 61, 3 ; 5-6)
3 a 7-8 κοινὸν — εἶναι (p. 63, 24-25 ; 27 ; 30-31 ; p. 78, 19-20)
21-22 οὐκ — ἐστίν (p. 64, 12-13 ; p. 66, 26-27 ; p. 67, 15 ; p. 68, 24-25 ; p. 77, 14-15)
29-30 μὴ — ὅλοις (p. 66, 18 ; p. 69, 7-8)

33-34 ὑπάρχει — λέγεσθαι (p. 66, 19-20 ; p. 78, 23-24)
37 κατ' — λέγεται (p. 70, 5)
3 b 1-2 ὡσαύτως — ἀτόμων (p. 70, 6-7)
7-8 συνώνυμα — αὐτός (p. 70, 21-22)
10 τόδε τι σημαίνειν (p. 71, 17 ; p. 78, 25)
18 οὐχ — λευκόν (p. 73, 34-35)
20 περὶ — ἀφορίζει (p. 73, 4-5 ; 17-18 ; 20)
27-28 οὐκ — τοῦτο (p. 77, 17 ; p. 101, 6-7)
30-31 εἰ — μικρῷ (p. 75, 3-4)
33-34 δοκεῖ — ἧττον (p. 75, 13-14 ; p. 76, 7-8 ; p. 78, 22)
38-39 οὔτε[1] — ἑτέρου (p. 77, 5)
4 a 10-11 τὸ — δεκτικόν (p. 78, 26-27 ; p. 79, 9 ; 14)
28-36 εἰ — γίγνεται (p. 81, 14-22)
4 b 3 κατὰ — μεταβολὴν (p. 83, 1)
10-12 ἁπλῶς — ἐναντίων (p. 82, 11-12)
20 τοῦ — συνεχές (p. 47, 5)
23-25 γραμμή — τόπος (p. 86, 13-15)
26 πρὸς — αὐτοῦ (p. 89, 24-25)
33-34 καταμετρεῖται — μακρᾷ (p. 88, 12-13)
34-35 λέγω — γιγνόμενον (p. 90, 2-3)
5 a 15-16 τὰ μὲν — θέσιν (p. 88, 18-20)
19-20 οὗ — συνάπτει (p. 92, 33-34)
27-29 ὃ δὲ — ἔχειν (p. 89, 1-2)
30-31 καὶ — δύο[1] (p. 89, 9-10)
32-33 θέσιν — ἄν (p. 89, 16-17)
38-5 b 2 κυρίως — εἶναι (p. 98, 26-27 ; 29-32)
5 b 5 πόση — ἐστι (p. 93, 4)
12-13 οἷον — τριπήχει (p. 94, 2)
15-18 τούτων — ἀναφέρεται (p. 94, 11-13 ; p. 99, 2)
18-19 ὅρος — μεγάλη (p. 94, 20-21)
26 τὸ — τοιούτων (p. 96, 16-17)
6 a 17-18 τὰ — γένει (p. 99, 22-23 ; p. 100, 28)
36-37 λέγεται — ἕτερον (p. 106, 2 ; 8-10 ; p. 129, 11-12)
6 b 2 ἔστι — τοιαῦτα (p. 106, 15)
12-14 τὸ δὲ — λέγεται (p. 107, 8-9 ; 19-21 ; 23-24 ; 27)
22 ἄνισον — λέγεται (p. 110, 19-20 ; p. 111, 6-7)
28-30 τὰ — δεσπότης (p. 111, 25-26)

(Philoponus) 38-39 τὸ — πτεροῦ (p. 112, 11-12)
7 a 4-5 τὸ — πτερωτόν[2] (p. 112, 21-22)
12-13 πηδάλιον — πηδάλιον (p. 113, 1)
14-15 τὸ — πηδαλιώτον (p. 113, 1-2)
35-37 περιαιρουμένων — ἀνθρώπῳ (p. 116, 16-18)
7 b 15-16 δοκεῖ — ἐστιν (p. 117, 5 et 9-10 ; p. 195, 9)
23-24 τὸ[2] — εἶναι (p. 118, 4-5)
24-25 ὡς — λαμβάνομεν (p. 118, 32 ; p. 120, 3-4 ; p. 131, 23-24)
25-27 ἐπ' — γιγνομένην (p. 118, 32-119, 1)
29-31 ἐπιστητοῦ — εἶναι (p. 117, 18-19 ; p. 118, 5-6)
36-38 τὸ[2] — συναναιρεῖ (p. 121, 22-23)
8 a 11-12 ὥστε — δόξειεν (p. 122, 22-23)
29-30 τῶν[2] — λῦσαι (p. 126, 16-17 ; p. 129, 19-20)
31-33 εἰ — αὐτά (p. 129, 24-29 ; p. 130, 23 ; p. 131, 25-26)
33-35 ὁ — λέγεσθαι (p. 130, 3-5)
8 b 8-9 ὅτι — εἰδέναι (p. 132, 2-3)
22-23 σφοδρῶς — ἐπεσκεμμένον (p. 132, 26)
25 καθ' — λέγονται (p. 140, 27)
26 πλεοναχῶς (p. 140, 9)
27-28 διαφέρει — τῷ (p. 140, 18-19)
37-38 διάκειται — ἄνθρωπος (p. 142, 11)
9 a 14-15 γένος — δρομικοὺς (p. 143, 13 ; 20)
19-24 οἷον — πάσχειν (p. 146, 19-25)
28-29 τρίτον — πάθη (p. 137, 7-8 ; p. 147, 9)
9 b 9-10 λευκότης — εἰρημένοις (p. 150, 18-19)
28-30 ὅσα — ταῦτα (p. 151, 26-27)
10 a 19-20 θέσιν — δηλοῦν (p. 153, 7-8)
25-26 ἴσως — ποιότητος (p. 156, 11)
28-29 (ou b 11) ἢ — αὐτῶν (p. 156, 23 ; p. 157, 19-20)
30-31 οἷον — γραμματικὸς (p. 157, 3-4)
10 b 16 τῷ — ὠχρῷ (p. 158, 1)
11 b 1-2 ἐπιδέχεται — ἧττον (p. 166, 33-34)
15-16 ὑπὲρ μὲν — ἀντικειμένων (p. 9, 10 ; p. 168, 7-8)
18-19 ἢ[1] — ἀπόφασις (p. 168, 14-15)
21 τὸ — ἀγαθῷ (p. 171, 14-15)
32-33 αὐτὰ — λέγεται[1] (p. 171, 20-21)
12 a 2 τούτων — μέσον (p. 173, 24)
39-41 εἰ — αὐτοῦ (p. 176, 18-19)

12 b 6-7 οὐκ — ἀπόφασις (p. 177, 32-33)
21-22 τὰ — λέγεται (p. 181, 1)
24-25 οὐ — ὄψις (p. 181, 3)
13 a 11 ἀλλ' — ἔτυχεν (p. 183, 7-8)
18-19 ὑπάρχοντος — δυνατὸν (p. 183, 25-26 ; 28)
13 b 2-3 ἐπὶ — εἶναι (p. 185, 5-6)
11 οὐδὲν — ἐστιν (p. 186, 3-4)
17-18 μὴ — ψευδῆ (p. 186, 26)
20 ἐπὶ — ἕξεως (p. 186, 27)
14 a 15 περὶ — γένει (p. 189, 26)
26-27 πρῶτον — κυριώτατα (p. 191, 22)
30 τὸ — ἀκολούθησιν (p. 192, 5-6 ; 11-12 ; p. 196, 2)
37 ἐπὶ — ἐπιστημῶν (p. 192, 21)
39-b 1 τὰ — διαγραμμάτων (p. 193, 2)
14 b 24 κυριώτατα (p. 195, 17 ; 20 ; 22)
27-28 μὲν — δὲ (p. 196, 4-5 ; 13-14)
15 a 4-6 τὰ — ἀκολούθησιν (p. 197, 5-7)
13-14 γένεσις — μεταβολή (p. 199, 5-7)
26 ἔδει — καὶ (p. 201, 4)
30-31 τὸ — γεγένηται (p. 202, 8-9)
15 b 1 ἁπλῶς — ἠρεμίᾳ (p. 204, 1-2)
18-19 λεγόμεθα — ἀρετήν (p. 204, 25-26).

Porphyrius (*CAG*, IV, 1)

1 a 1-2 ὁμώνυμα λέγεται — οὐσίας ἕτερος (p. 61, 29-30 ; 35 ; p. 62, 35 ; p. 63, 1-2 ; p. 64, 22 et 26-27)
2-6 ζῷον ὅ — λόγον ἀποδώσει (p. 66, 23-25)
6-12 συνώνυμα δὲ — λόγον ἀποδώσει (p. 68, 5-10)
12-15 παρώνυμα δὲ — ὁ ἀνδρεῖος (p. 69, 16-18 ; 28-29)
16-17 τῶν λεγομένων — ἄνευ συμπλοκῆς (p. 71, 1-2 et 3)
20-21 τῶν ὄντων — οὐδενί ἐστιν (p. 74, 31-32)
21-22 ἄνθρωπος καθ' — οὐδενί ἐστιν (p. 75, 12-13)
23-24 τὰ δὲ — οὐδενὸς λέγεται (p. 75, 30-31)
24-25 ἐν ὑποκειμένῳ — ᾧ ἐστιν (p. 77, 15-16 ; p. 78, 18 ; p. 79, 13 ; 27 et 29)
26-27 καθ' — λέγεται (p. 76, 3)
28-29 ἅπαν — λέγεται (p. 76, 6-7)
29-b 1 τὰ δὲ — ἐστίν (p. 76, 9-10)

(**Porphyrius**) 1 b 3-4 τὰ δὲ — λέγεται (p. 76, 28-29 ; 31 et 32)
10-12 ὅταν — ῥηθήσεται (p. 80, 1-2 et 29-31 ; p. 81, 4 ; 5 ; 5-6 et 7-9)
16-24 τῶν ἑτερογενῶν — ὑποκειμένου ἔσονται (p. 81, 26-33 ; p. 84, 22-25 ; 27-28 ; 29-30 ; 31-33 ; p. 85, 1-2 et p. 139, 26-27)
25-27 τῶν κατὰ — ἢ πάσχειν (p. 57, 8-10 ; p. 86, 15-17 et 33-34)
27-28 ἔστι δὲ — ἵππος (p. 86, 18-19)
27-2 a 4 οὐσία μὲν — καίεσθαι (p. 87, 24-27)

2 a 4-7 ἕκαστον δὲ — κατάφασις γίγνεται (p. 57, 1)
11-12 κυριώτατα — μάλιστα (p. 89, 10)
12-13 ἣ μήτε — τινί ἐστιν (p. 88, 34-35)
14-16 ἐν οἷς — τούτων γένη (p. 90, 3-4)
16-17 ὁ τὶς — τὸ ζῷον (p. 91, 35-92, 2)
17-19 δεύτεραι — ζῷον (p. 90, 10)
36-b 1 οἷον τὸ — ἀνθρώπου ὅλως (p. 89, 17-19)

2 b 1-3 πάλιν τὸ — σώματι ὅλως (p. 89, 19-22)
3-5 ὥστε τὰ — αὐταῖς ἐστιν et 6^b-6^c ὥστε — τι εἶναι (p. 89, 22-25), quae P hoc ordine legisse uidetur.
5-6 μὴ οὐσῶν — τι εἶναι (p. 89, 16-17), quae P forte legebat post αὐταῖς ἐστιν (6 b)
6-6^b πάντα γὰρ — αὐταῖς ἐστιν (p. 89, 14-15), quae P legebat post αὐταῖς ἐστιν (2 a 35)
7-13 μᾶλλον οὐσία — κοινοτέρον (p. 92, 38-93 ; 6)
15-20 αἱ πρῶται — κατηγορεῖται (p. 93, 9-16)
21-26 ὥστε καὶ — πρώτων οὐσιῶν (p. 93, 17-22)
30-36 μόνα γὰρ — ἀποδιδούς (p. 92, 7-12)
36-37 (cf. 29-30) ὥστε εἰκότως — λέγονται (p. 92, 15-16 ; cf. 6-7)

3 a 1-4 ὡς δὲ — κατηγορεῖται (p. 92, 20-22)
7-8 τὸ μὴ — εἶναι (p. 94, 13-14 et 25)
33-34 τὸ πάντα — λέγεσθαι (p. 94, 36)

3 b 10 τόδε τι σημαίνειν (p. 96, 4)
18-21 οὐχ ἁπλῶς — οὐσίαν σημαίνει (p. 96, 14-16)
24-25 τὸ μηδὲν — ἐναντίον εἶναι (p. 96, 30)
33-34 μὴ ἐπιδέχεσθαι — ἧττον (p. 97, 7)

4 a 10-11 τὸ ταὐτὸν — δεκτικόν (p. 98, 4-5)

4 b 20 τοῦ δὲ — συνεχές (p. 101, 14)
21-22 (cf. 5 a 15-16) καὶ τὸ μὲν — ἐχόντων θέσιν (p. 100, 33-101, 2 et p. 104, 5-6)

24-25 ἔτι δὲ — τόπος (p. 103, 36)
5 b 16-18 οὐδὲν γὰρ — ἀναφέρεται (p. 108, 36-37)
26-27 τὸ μὲν — ποσὸν σημαίνει (p. 109, 22-23)
6 a 14-15 διὰ τὸ — εἶναι (p. 107, 13-14)
19-20 οὐ (δοκεῖ δὲ) τὸ ποσὸν — τὸ ἧττον (p. 110, 19)
26-27 τὸ ἴσον — λέγεσθαι (p. 110, 29)
36-37 πρός τι — πρὸς ἕτερον (p. 111, 19-20 ; 27 ; 31 et p. 112, 6)
6 b 2-4 ἕξις — λέγεται (p. 112, 25-26)
7-8 αὐτὰ ἅπερ — μέγα λέγεται (p. 112, 32 et 35-36)
28 πρὸς ἀντιστρέφοντα λέγεται (p. 115, 18)
38 οἷον τὸ πτερὸν ἐὰν (p. 116, 6)
7 a 5-6 (cf. 7 b 10-12) ἐνίοτε δὲ — ἀναγκαῖον (p. 56, 5)
24-28 ἐάν γε — ὁ δοῦλος (p. 117, 2-4)
31-35 ἐὰν μὲν — λέγηται (p. 117, 10-13)
7 b 10-14 δεῖ μὲν — ῥηθήσεται (p. 117, 22-25)
23 (cf. b 15) τὸ ἅμα — εἶναι (p. 117, 35 et p. 118, 2-3)
24-27 ὡς γὰρ — γιγνομένην (p. 121, 4-7)
8 a 22-24 οἷον ὁ — λέγεται (p. 122, 34-123, 2)
32 οἷς τὸ — πως ἔχειν (p. 123, 29-30 ; 35 et p. 124, 16)
36-b 3 ὅτι ἐάν — ἔχει εἴσεται (p. 125, 31-32 ; 34-126, 3)
8 b 15-21 τὴν δέ — τί ἐστιν (p. 126, 17-23)
25 ποιότητα — λέγονται (p. 127, 32)
25-26 ἔστι δὲ — λεγομένων (p. 128, 18)
26-27 ἓν μὲν — λεγέσθωσαν (p. 128, 28-29 ; p. 129, 3)
9 a 21-23 ὑγιεινοὶ δὲ — ῥᾳδίως (p. 130, 2-3)
28-29 παθητικαὶ — πάθη (p. 130, 11)
9 b 36-10 a 1 οἷον ἤ — τὰ τοιαῦτα (p. 131, 15-16)
10 a 11-12 σχῆμά τε — μορφή (p. 132, 21)
12-13 εὐθύτης — ἐστιν (p. 133, 21-22)
25-26 ἴσως μὲν — ποιότητος (p. 134, 23-24)
27-29 ποιότητες — ἀπ' αὐτῶν (p. 134, 30-31 et 33)
10 b 12 ὑπάρχει δὲ — τὸ ποιόν (p. 135, 30 et 31)
19-20 εἰ ἔστιν — ἐναντίον (p. 136, 22)
26-27 ἐπιδέχεται — λέγεται (p. 137, 17 ; 21-22)
32-11 a 12 ἔνιοι γὰρ — κύκλου λόγον (p. 138, 9-19).

Simplicius (*CAG*, VIII)

1 a 1 λέγεται — κοινὸν (p. 25, 8 ; 10-11 ; 24-25 ; 28 ; p. 26, 3 ; 11 ; 21 ; p. 27, 26 ; p. 28, 9-10 ; p. 29, 31-30,1)
1-2 ὁ δὲ — ἕτερος (p. 27, 29-30 ; p. 28, 19 ; 31 ; p. 29, 11-12 ; 16 ; 20-21 ; 26 ; p. 30, 1 ; 4-5 ; 7-10 ; 12 ; 20-21)
2-3 ζῷον — γεγραμμένον (p. 31, 29)
6-7 συνώνυμα — αὐτὸς (p. 33, 29-30 ; p. 34, 1-3 ; 21-22 ; 24-26 ; 27-28 ; 32-p. 35,1)
8-9 οἶον — ζῷον (p. 36, 4-7)
14 ἀπὸ[1] — γραμματικὸς (p. 23, 2-3 ; p. 37, 14-15)
16-17 τῶν — συμπλοκῆς (p. 9, 12-13)
19 τρέχει νικᾷ (p. 43, 10-11)
20 τῶν — λέγεται (p. 9, 25 ; p. 45, 4 ; 27 et 29 ; p. 51, 7)
21 ἐν — ὑποκειμένῳ (p. 72, 8-9 ; p. 44, 28 ; p. 45, 22 ; 25-26 ; p. 51, 7)
24 ἐν — τινι (p. 46, 3-6 ; p. 47, 26 ; p. 50, 8 ; 14)
24-25 μὴ — ἐστιν (p. 47, 23-24 ; p. 48, 1 ; p. 49, 16 ; p. 50, 10 ; p. 78, 29 ; p. 99, 9)
29-b 1 τὰ δὲ — ἐστίν (p. 50, 24-25)

1 b 3-4 οὔτε — λέγεται (p. 48, 28-29)
6-7 τὰ — ὑποκειμένου (p. 51, 11-12 ; p. 54, 6-7)
7-8 ἐν — εἶναι (p. 51, 24-25)
10-11 ὅταν — ὑποκειμένου (p. 53, 2 ; 4 ; p. 86, 8)
16-17 τῶν — διαφοραὶ (p. 56, 25 ; 32 ; p. 57, 3-4 ; 14 ; 21 ; 29 ; p. 58, 11-12 ; 20 ; p. 291, 26-28 ; p. 427, 4)
20-21 τῶν — διαφορὰς (p. 59, 2-3 ; 23-24)
22 τὰ — κατηγορεῖται (p. 59, 20-21 ; 25-26)
22-24 ὥστε — ἔσονται (p. 58, 24-25 ; 28-29 ; p. 59, 26-27)
25-26 τῶν — πρός τι (p. 9, 13-14 ; p. 40, 23-24 ; p. 41, 25-26 ; p. 69, 1-3 ; p. 71, 5-7 ; p. 160, 30-31)
27-29 ἔστι — τρίπηχυ (p. 60, 29-30)
29-2 a 1 πρός τι — διπλάσιον (p. 160, 31)

2 a 1-3 ποὺ δὲ — ὥπλισται (p. 297, 20-21)
4-7 ἕκαστον — γίγνεται (p. 9, 16-18 ; p. 16, 22-24 ; p. 72, 28-30 ; p. 73, 4-6 ; 10-11)

11-13 οὐσία — ἐστι (p. 9, 26-27 ; p. 72, 18-20 ; p. 79, 14-15 ; p. 80, 15-17 ; p. 81, 1-2 ; 6 ; 9 ; 11 ; 13 ; p. 82, 4 ; p. 90, 3 ; p. 419, 11-12)
14-16 ἐν — γένη (p. 84, 8-9)
16-17 ὁ — ὑπάρχει (p. 84, 11)
19 φανερὸν — εἰρημένων (p. 86, 3 ; 22)
25-26 ὁ — ἄνθρωπος (p. 82, 29-30) 26-27 καὶ τοὔνομα — καθηγορηθήσεται (p. 86, 14)
28-29 οὔτε τοὔνομα — ὑποκειμένου (p. 86, 15-16)
34-35 πάντα — ἐστίν (p. 86, 23-24)
38-b 1 εἰ — ὅλως (p. 87, 19-20)
2 b 3-6 ὥστε — εἶναι (p. 88, 27-29)
7-8 μᾶλλον — γένους (p. 84, 16 ; p. 89, 2 ; p. 111, 10)
12 τὸ — μᾶλλον (p. 90, 12-13 ; 15)
18-19 αἱ — ἔχει (p. 89, 11-12)
22 τὸ — οὐσία (p. 90, 17)
22-24 τῶν — ἐστίν (p. 89, 16-18)
24-26 οὐδὲν — οὐσιῶν (p. 89, 18-20)
30-31 μόνα — κατηγορουμένων (p. 85, 19)
32-34 ἐὰν — ποιήσει (p. 85, 23-25)
37-3 a 3 αἱ — ἔχει (p. 85, 28-29)
3 a 7-8 κοινὸν — εἶναι (p. 93, 27 ; p. 97, 24)
21 οὐκ — τοῦτο (p. 92, 20)
29-30 μὴ — ὅλοις (p. 97, 4-5 ; p. 147, 7-8)
32 τὰ — τινι (p. 97, 9)
3 b 10 πᾶσα — σημαίνειν (p. 102, 22 ; p. 104, 8 ; p. 111, 3)
15-17 οὐ — λέγεται (p. 103, 8-12 ; 20)
19-20 τὸ δὲ — ἀφορίζει (p. 103, 22-23 ; 27)
21-23 ἐπὶ — περιλαμβάνει (p. 104, 5-6)
24-25 ὑπάρχει — εἶναι (p. 106, 3-4 ; p. 111, 4)
27-28 οὐκ — τοῦτο (p. 106, 4)
30-31 τὸ πολὺ — μικρῷ (p. 106, 11)
32 ἀφορισμένων — ἐστίν (p. 106, 18 ; 25 ; p. 147, 32)
33-34 δοκεῖ — ἧττον (p. 90, 24-25 ; p. 111, 5 ; 11)
36-37 ἑκάστη — ἧττον (p. 111, 16-17)
4 a 2-3 καὶ — ἧττον (p. 111, 30-31)
10-11 [cf. b 17-18] μάλιστα — δεκτικόν (p. 113, 10-12 ; 13 ; 15 ; p. 114, 2 ; p. 120, 22-23 ; p. 125, 14-15 ; p. 414, 9-10)
11-13 ἐπὶ — οὐσία (p. 113, 22)

(Simplicius) 4 b 3-4 τὸ — ἐναντίων (p. 114, 19 ; p. 119, 31-32 ; p. 427, 18)
8-10 τῷ — λέγεσθαι (p. 118, 17)
20 τοῦ — συνεχὲς (p. 122, 31 ; p. 127, 7-8)
21-22 τὸ μὲν — θέσιν (p. 123, 16-17)
22-25 ἔστι — τόπος (p. 123, 4-6 ; 13-14 ; p. 125, 17-18 ; p. 127, 9-10)
25-26 κοινὸς — αὐτοῦ (p. 123, 32-33)
26-27 τὰ πέντε — μόριον (p. 133, 6)
33-35 καταμετρεῖται — φωνῆς (p. 124, 10 ; p. 131, 22-23 ; p. 132, 13 ; p. 142, 24)

5 a 5 γραμμὴν ἢ ἐπιφάνειαν (p. 124, 29)
15-16 τὰ μὲν — θέσιν (p. 135, 33-34 ; p. 136, 21)
17-18 τὰ μὲν — κεῖταί που (p. 136, 34-135, 1)
23 καὶ τὰ τοῦ τόπου (p. 137, 2)
27-28 ὃ — ἔχοι (p. 138, 2-3)
29-30 τὸ μὲν — ὕστερον (p. 138, 4-5) 32-33 θέσιν — ἄν (p. 138, 26-27)
34-35 εἴρηται — λαβεῖν (p. 118, 20-21)

5 b 11 τῷ — ἐναντίον (p. 141, 16 ; p. 144, 26 ; p. 147, 25 ; 27)
14-15 εἰ — μικρῷ (p. 143, 9-10)
16 οὐδὲν — τι (p. 106, 13)
18-19 [cf. 22] ὅρος — μεγάλη (p. 143, 19-20)
31-32 [cf. 16-18] μὴ — ἀναφέροντα (p. 143, 31-32 ; p. 144, 15-16 ; 19-20)
33-34 εἰ — ἐπιδέχεσθαι (p. 143, 34-35)
36 τὸ — εἶναι (p. 143, 36-37)

6 a 8 αὐτὸ — ἐναντίον (p. 144, 1)
12-13 μάλιστα — ὑπάρχειν (p. 147, 30-31 ; p. 148, 2 ; 23-25 ; 31)
14-15 τῷ — εἶναι (p. 149, 7-8)
17 τὰ — διεστηκότα (p. 148, 33-34)
19-20 οὐ — ἧττον (p. 150, 17-18)
22-23 οὐδέ — χρόνος (p. 150, 27-28)
26-27 ἴδιον — λέγεσθαι (p. 151, 13-14 ; p. 153, 19-20 ; p. 155, 23-24)
36 πρός — λέγεται (p. 159, 23-24)
36-37 ὅσα — λέγεται (p. 162, 12-13 ; p. 163, 7-8 ; 11 ; 25 ; p. 197, 14 ; p. 199, 24-25 ; p. 360, 8-9 ; p. 382, 25-27)

38-39 τὸ — λέγεται (p. 158, 15-16 ; p. 163, 11-12)
6 b 1-2 ἔστι — τοιαῦτα (p. 160, 2-3 ; p. 165, 27)
2-3 ἕξις — ἐπιστήμη (p. 161, 15 ; p. 165, 28-29)
3-4 πάντα — λέγεται (p. 161, 15-16 ; p. 162, 32-34)
4 καὶ — τι (p. 164, 28)
7-8 ὁπωσοῦν — ἕτερον (p. 163, 1 ; 13)
8 ὅρος — ἕτερον (p. 158, 16-17 ; p. 163, 3 ; 13-14)
9-10 καὶ — λέγεται[1] (p. 163, 4-5 ; 14)
11-12 καὶ ἡ ἀνάκλισις — τινες (p. 164, 33-165, 2)
12 ἡ δὲ — πρός τι (p. 160, 3 ; p. 165, 2-3 ; p. 297, 13)
12-13 ἀνακεκλίσθαι — καθῆσθαι (p. 165, 9-10 ; p. 297, 15)
15 ὑπάρχει — πρός τι (p. 160, 3-4 ; p. 175, 22 ; p. 177, 30)
17 οὐ — ἐναντιότης (p. 160, 5 ; p. 176, 1-2)
18-19 τῷ — οὐδενί (p. 176, 2-3)
20-21 δοκεῖ — πρός τι (p. 176, 19-20)
22 ἄνισον — ἧττον (p. 176, 25-27 ; p. 177, 2)
24-25 οὐ — ἧττον (p. 177, 11)
28 πάντα — λέγεται (p. 179, 28-29 ; p. 183, 17)
29-30 ὁ δοῦλος — λέγεται (p. 180, 1-2)
32-33 ὡσαύτως — ἄλλων (p. 180, 5)
33 πλὴν — λέξιν (p. 180, 10)
34-35 ἡ — ἐπιστητόν (p. 180, 8-9)
36-37 ἐνίοτε — ἀντιστρέφειν (p. 184, 11-12)
37 μὴ — ἀποδοθῇ (p. 183, 26)
38-39 τὸ — ὄρνιθος (p. 184, 4)
7 a 1-2 οὐ — λέγεται (p. 184, 23 ; p. 185, 26 ; p. 188, 17-18)
2-3 πολλῶν — ὄρνιθες (p. 183, 19-20)
4-5 τὸ — πτερωτόν[2] (p. 184, 15-17)
5-6 ἐνίοτε — ἀναγκαῖον (p. 185, 4 ; 6)
8-9 οὐ γὰρ — λέγεται (p. 184, 30 ; p. 185, 13-14)
17 οὐ — ἔχει (p. 185, 24 ; p. 188, 18-19)
17-18 πολλὰ — ἔχει (p. 185, 22 ; p. 188, 19)
19-20 ἀπὸ — ὀνόματα (p. 184, 19-20)
21-22 ἀπὸ[1] — πηδαλιωτὸν (p. 184, 20-21)
25-27 οὐδὲ — κειμένων (p. 185, 29-31)
31-34 ἐὰν — ῥηθήσεται (p. 186, 1-3)
35 περιαιρουμένων — ἄλλων (p. 186, 6-7)
7 b 5-6 οὐ — ῥηθήσεται (p. 186, 7-8)

(Simplicius) 8-9 οὐ — τινός (p. 186, 11-12 ; p. 188, 14)
15 δοκεῖ — εἶναι (p. 183, 13-14 ; p. 189, 27-28 ; p. 190, 1)
16-17 ἅμα — ἐστιν (p. 190, 8-10)
20 μὴ — ἥμισυ (p. 190, 11)
22-23 οὐκ — εἶναι (p. 190, 33-35)
23-24 τὸ γὰρ — εἶναι (p. 418, 23-24)
24-25 ὡς — λαμβάνομεν (p. 191, 2-3)
26 ἢ ἐπ ' οὐδένος [—] ἅμα τῷ ἐπιστητῷ (p. 191, 8 ; 16)
27-29 τὸ μὲν — συναναιρεῖ (p. 191, 35-192, 1 ; 5-7)
32-33 εἴ γέ — ἔστιν (p. 192, 13-15)
33-35 ζῴου — εἶναι (p. 192, 31-193, 1)
37-38 ἡ δὲ — συναναιρεῖ (p. 193, 8)
38-39 αἱ — σώματι (p. 193, 6-7)
39-8 a 1 αἰσθητοῦ — σῶμα (p. 193, 5)

8 a 1-2 σώματος — αἴσθησις (p. 193, 6)
6-7 ἡ μὲν — γίγνεται (p. 193, 14)
13 οὐδεμία — πρός τι (p. 187, 27-28)
16-17 ὁ — ἄνθρωπος[2] (p. 197, 19-20)
18-19 ἡ — χείρ[2] (p. 197, 24)
22-23 ὁ — ξύλον[2] (p. 197, 29-31)
25-26 ἐπ' — ἀμφισβήτησιν (p. 198, 4-5)
28-31 εἰ — λέγεται (p. 198, 13-15)
31-32 ἔστι — ἔχειν (p. 194, 17-18 ; p. 198, 18-19 ; p. 199, 6-7 ; 32 ; p. 201, 36 ; p. 202, 21 ; p. 203, 27-28)
34-35 οὐ μὴν — εἶναι (p. 160, 7)
36-37 ἐὰν — εἴσεται (p. 200, 5-6)

8 b 10-11 ὑπόληψις — ἐπιστήμη (p. 200, 22-23)
11 οὐ — εἴσεται (p. 200, 25)
20-21 εἰ — ἐστιν (p. 200, 36-37)
21-23 χαλεπὸν — ἐπεσκεμμένον (p. 201, 3-4)
23-24 τὸ — ἐστιν (p. 201, 6)
25 ποιότητα — λέγονται (p. 211, 5-6)
25-26 ἔστι — λεγομένων (p. 220, 6 ; 22-23 ; p. 438, 21-22)
26-27 ἓν — λεγέσθωσαν (p. 220, 15-17 ; p. 228, 7 ; p. 229, 6-7 ; p. 231, 20 ; p. 232, 16-17 ; p. 236, 29)
29 αἵ τε — ἀρεταὶ (p. 229, 22)
30-31 δυσκινήτων — λαβῃ̃ (p. 229, 28-29)

31-32 ἐάνπερ — τοιούτου (p. 230, 1-2)
33 οἷον ἡ δικαιοσύνη (p. 234, 3)
35-36 ταχὺ μεταβάλλοντα (p. 256, 29)
36-37 οἷον — ὑγίεια (p. 233, 19)
38 ταχὺ — μεταβάλλει (p. 230, 20-21)
9 a 1-2 εἰ — πεφυσιωμένη (p. 230, 21)
5-8 τοὺς — ἐπιστήμην (p. 230, 24-26)
10-11 εἰσὶ — ἕξεις[1] (p. 230, 31-32)
14 ἕτερον — ποιότητος (p. 229, 7)
15-16 καὶ — λέγεται (p. 225, 31 ; p. 242, 5-6 ; p. 246, 36)
16-17 οὐ — λέγεται (p. 245, 21-22 ; p. 247, 14-15)
17-19 ἀλλὰ — πάσχειν (p. 242, 11 ; p. 246, 20-21 ; p. 247, 15)
22-23 τοῦ — ῥᾳδίως (p. 242, 29)
23 ἀδυναμίαν ἔχειν (p. 248, 11)
25-27 τὸ σκληρὸν — τούτου (p. 242, 23-26 ; 29-30 ; p. 251, 23-24)
28-29 τρίτον — πάθη (p. 252, 23 ; 27-28 ; p. 256, 37-257, 1)
33-34 τὸ — γλυκὺ (p. 254, 18-19 ; 23)
34-35 καὶ — δεδέχθαι (p. 254, 21)
35-36 παθητικαὶ — ποιότητες (p. 234, 21)
9 b 1-2 οὔτε — οὐδὲν (p. 254, 23-25)
7-8 ἥ τε — ἀφήν (p. 252, 31-32)
9-11 λευκότης — γεγενῆσθαι (p. 254, 34-36)
13-14 αἰσχυνθεὶς — ὠχρός (p. 228, 31-32)
19-21 ὅσα — λέγονται (p. 253, 1-2)
28-29 ὅσα — λέγεται (p. 253, 5-7)
32-33 ὥστε — οὔ (p. 257, 1-3 ; 15-16)
10 a 1-2 ποιοὶ — μανικοὶ (p. 253, 14)
11-12 σχῆμα — μορφή (p. 226, 27 ; p. 261, 27 ; p. 262, 14-15 ; p. 266, 7-8)
13 εἴ — ἐστιν (p. 262, 26)
16-17 τὸ δὲ — πυκνὸν (p. 262, 32)
20-22 πυκνὸν — ἀλλήλων (p. 262, 34-36)
22-23 λεῖον — κεῖσθαι (p. 263, 2-3)
23-24 τραχὺ — ἐλλείπειν (p. 263, 4-5)
25-26 ἴσως — ποιότητος (p. 263, 13-14 ; 30)
27-29 ποιότητες — αὐτῶν (p. 264, 5-7 ; 26-27)
34 ὁ — πυκτικὸς (p. 264, 13-14)

(Simplicius) 10 b 12 ὑπάρχει — ποιόν (p. 277, 16-17 ; 19)
12-13 οἷον — ἐναντίον (p. 277, 20)
15 τὸ — μέλανι (p. 281, 32)
16-17 πυρρῷ — ἐναντίον (p. 277, 29 ; p. 281, 32-33)
17-18 ἐὰν — ἔσται (p. 278, 1-3)
18-19 τοῦτο — κατηγορίας (p. 278, 5-6)
19-20 εἰ — ἐναντίον (p. 278, 20 ; 27-28)
21-22 οὐδεμία — ἐφαρμόζει (p. 278, 18-19)
26 ἐπιδέχεται — ποιά (p. 277, 18 ; p. 283, 30-31)
28-29 ἐπίδοσιν λαμβάνει (p. 284, 4)
30-31 δικαιοσύνη — τις (p. 284, 25-26)
33-34 δικαιοσύνην — λέγεσθαι (p. 284, 26-27)
11 a 1-2 ὡσαύτως — διαθέσεις (p. 284, 30-31)
2-5 τά γε — ὑγιεινότερος (p. 284, 27-30)
5-7 τρίγωνον — οὐδὲν (p. 285, 10-12)
12-13 ἐὰν — μᾶλλον (p. 285, 15-17)
15-16 ἴδιον — ἀνόμοιον (p. 290, 26)
23-24 ἐπὶ — λέγεται (p. 291, 29-30)
29-30 οἷον — γραμματική (p. 292, 4-5)
11 b 1-4 ἐπιδέχεται — λυπεῖσθαι (p. 296, 13-16 ; p. 310, 13 et 18 ; p. 332, 19-20)
2 καὶ[1] — ἧττον (p. 297, 1 ; p. 332, 26-27)
10-12 ὑπὲρ — ἐρρήθη (p. 297, 17-19 ; p. 300, 18-19 ; p. 340, 21-22 ; p. 341, 5-6)
12-13 τὸ — σημαίνει (p. 298, 10)
14 ὑποδεδέσθαι — ὡπλίσθαι (p. 369, 26)
15-16 ὑπὲρ — εἰρημένα (p. 298, 30-31)
16-17 περὶ — ἀντιτίθεσθαι (p. 381, 1 ; 2 et 26-27)
24-25 ὅσα — αὐτὰ (p. 382, 25-27 ; p. 383, 7-8)
33 πρὸς — λέγεται (p. 385, 5)
12 a 1 ἐν — κατηγορεῖται (p. 387, 2-3 ; p. 413, 19)
23 τῇ — ἀποφάσει (p. 390, 14 ; p. 412, 2)
24 οὔτε[1] — κακὸν (p. 412, 2)
26 περὶ — τι (p. 393, 12-13)
30 ἐν — πέφυκεν[2] (393, 4-5)
35-36 τὸ δὲ — ἕξις[1] (p. 393, 33)
37 τὸ δὲ — εἶναι (p. 393, 35-36)
41-b 1 τυφλὸς — λέγεται (p. 393, 38-394, 1)
12 b 3 ὁ γὰρ — αὐτός (p. 394, 8)
3-5 ὡς — ἀντίκειται (p. 394, 9-11)
18-19 ἡ — λέγεται (p. 398, 34-399, 1)

21-22 τὰ — λέγεται (p. 398, 30-31)

28-29 (cf. 12 a 1) ἐν — κατηγορεῖται (p. 399, 17-18)

30-32 ὧν — ἀρτίου (p. 386, 8-9 ; p. 390, 9-10 ; p. 399, 24-25)

32-34 οὐδέποτε — ψυχρόν (p. 400, 9-11)

38-39 ἐπὶ — ἀφωρισμένως (p. 400, 16)

13 a 14 ἀναγκαῖον — ὑπάρχειν (p. 400, 30)

18-20 ἐπὶ — ὑπάρχει (p. 402, 5-6)

23-31 ὁ — ἐξείργηται (p. 401, 29-32)

31-32 στερήσεως — γενέσθαι (p. 401, 5-6 ; 23 ; p. 402, 6-8)

13 b 3-4 οὔτε — ψεῦδος (p. 404, 13-15)

12-13 δόξειεν — συμβαίνειν (p. 404, 17)

13-14 ἐπὶ — λεγομένων (p. 404, 18-19)

16-18 ὄντος — ψευδῆ (p. 404, 28-29)

24-25 μήπω — ψευδῆ (p. 405, 7-8)

36 ἐναντίον — κακόν (p. 409, 17 et 23)

14 a 2 κακῷ — κακόν (p. 409, 18 ; p. 410, 17-18)

4 ἐπ' — δ' (p. 412, 3)

7-8 ἐπὶ — εἶναι (p. 412, 15-16)

15-16 ἢ[1] — ἐναντία (p. 409, 20-21 ; p. 413, 20 ; p. 414, 1 et 8)

19-20 πάντα — εἶναι[2] (p. 409, 21-22 ; p. 414, 22-25)

22-23 δικαιοσύνη — γένεσιν (p. 279, 19)

23-25 ἀγαθὸν — ὄντα (p. 414, 25-26 ; p. 415, 10-11)

26-28 πρῶτον — λέγεται (p. 418, 29-419, 1 ; p. 424, 11-12)

29-30 δεύτερον — ἀκολούθησιν (p. 419, 21-22 ; 28-29 ; p. 424, 16)

31-32 τὸ ἓν — εἶναι[2] (p. 419, 23-24)

36 τρίτον — τάξιν (p. 420, 9)

14 b 1-2 καὶ ἐπὶ — συλλαβῶν (p. 420, 12-13)

4-5 τὸ βέλτιον — εἶναι (p. 420, 20-21)

7 ἀλλοτριώτατος (p. 420, 23 et 29)

11-12 τῶν γὰρ — ἀκολούθησιν (p. 421, 2)

24-25 ἅμα — χρόνῳ (p. 424, 9-10)

33-35 τὰ — διαίρεσιν (p. 424, 24-26 ; p. 427, 3)

37-38 τὸ γὰρ — ἔνυδρον (p. 424, 30-31)

15 a 1-2 καὶ — πάλιν (p. 425, 3)

5-6 οὐ — ἀκολούθησιν (p. 425, 8-9)

18 ἐπὶ — ἀπορίαν (p. 431, 7 ; 17-18)

(Simplicius)

26 ἔδει — ἀλλοιούμενον (p. 431, 33)
29-30 αὐξανόμενα — ἀλλοιοῦται (p. 432, 4-5)
15 b 1 ἁπλῶς — ἐναντίον (p. 432, 25)
1-3 ταῖς δὲ — μείωσις (p. 432, 27-28)
6-7 τῇ δὲ — ἐναντίον (p. 433, 2-4)
17-30 τὸ — συνοικεῖ (p. 367, 11-12 ; p. 368, 18-26 ; p. 436, 20-437, 5)
31-32 ἴσως — τρόποι (p. 437, 9).

APPENDICE II

SVPPLEMENTVM CRITICVM

Titulus : ἀριστοτέλους πρὸ τῶν τόπων restitui secundum antiquissimos catalogos et auctores nonnullos (de quibus uide *supra*, p. XX-XXXVII) : ἀριστοτέλους κατηγορίαι ABdCh^{2} mnΛ^{e} (*liber cathegoriarum*) ἀριστοτέλους κατηγορίαι δέκα (ι΄ V) Eu^{r}VΛ^{f} (*liber aristotelis de decem predicamentis*) ἀριστοτέλους κατηγορίαι περὶ τῶν δέκα γενικωτάτων γενῶν C.

1 a 1 post ὁμώνυμα add. δὲ **D** (150.14) ‖ μόνον **OD** : om. L^{d} (cod. H) ‖ 1-2 κατὰ τοὔνομα **AFOD** : κατ οὔνομα L^{f} (cod. C) **F** (cod. F^{1}) ‖ 2 τῆς οὐσίας secl. recte Waitz : habent codd. ΛΔL^{s}L^{a}L^{f}L^{o}L^{d}**PS** (29.21) **AFOD** Alexander (In Met. et In Top.) Herminus et alii teste Porphyrio (**S** 30.6 ; 20-21) ante λόγος transp. C om. **S** (27.30) Boethus teste Porphyrio (**S** 29.31) Andronicus teste Porphyrio (**S** 30.5) cf. quae scripsi in ephemeride REG, 109 (1996), 707-716 [u. adn. 1] ‖ 3 τὸ γεγραμμένον : ὁ γεγραμμένος **D** ‖ 4 κατὰ τοὔνομα codd. : κατοὔνομα V ‖ τῆς οὐσίας secl. recte Waitz : habent codd. Λ [u. adn. 1] ‖ ἐὰν BEu^{r}mnVL^{a}L^{f}L^{o}**P** : ἂν AdCh ‖ 5 ἀποδιδῷ τις Eu^{r}mnΔVL^{a}L^{f}L^{o}**P** : ἀποδῶ τις L^{f} (cod. C) τις ἀποδιδῷ ABdCh ‖ αὐτῶν ἑκατέρῳ codd. L^{f}L^{o}**F** : αὐτῶν ἑκατέρου Δ ἑκατέρῳ αὐτῶν V ἑκατέρῳ **P** ‖ τὸ codd. L^{f}**AFO** : τῷ mL^{o} (cod. M) **P** (codd.) ‖ ζῴῳ codd. L^{a}L^{f}L^{o}**AF** (et In Ph.) **O** Asclepius (In Met.) : ζῷον E (corr. E^{1} siue E^{2}) ‖ 5-6 ἴδιον — λόγον : om. **P** (codd.) ‖ ἴδιον : post λόγον transp. **F** (codd. Ca) ‖ 6 ἑκατέρου : ἑκάστου **F** (codd. Ca) ἑκατέρῳ Δ ‖ ἀποδώσει codd. ΛΔL^{f}**P** : ἀποδίδωσι n ἀποδώσῃ L^{o} (cod. M) ‖ δὲ : om. L^{d} (codd. HP 141.17) L^{d} (144.3) **PD** (150.15) ‖ τε : om. L^{d} (141.17 et 144.3) ‖ 7 καὶ ὁ : ὁ δὲ Simplicius (In Ph.) ‖ κατὰ τοὔνομα codd. ΔL^{f}**S** : κατοὔνομα V (corr. V^{1}) κατὰ τὸ

ὄνομα **S** (34.1) om. L^f (cod. F) L^d (141.17 et 144.3) Porphyrius Ad Ged. teste **S** (34.2) et alii teste Iamblicho (**S** 34.29-30) Alexander teste **S** (34.32) ǁ τῆς οὐσίας secl. recte Waitz : habent codd. ΛΔ ὁ τῆς οὐσίας Alexander teste **S** (35.1) ante λόγος transp. **P** om. Porphyrius Ad Ged. teste **S** (34.2 et 13) Iamblichus et Syrianus teste **S** (34.27-28) [u. adn. 1] ǁ ὁ αὐτός : ταὐτός L^o (cod. M) ǁ 8 ζῷον : τὸ ζῷον **S** om. **D** ǁ ὅ τε — βοῦς : om. **P** (codd.) ἄνθρωπος καὶ βοῦς **D** (codd. KP) ǁ $ὁ^2$: om. L^d (cod. P) ǁ 8-9 ὁ γὰρ ἄνθρωπος καὶ ὁ βοῦς ABdCh Eu^rV**ΔPS** : τούτων γὰρ ἑκάτερον mnΛ [u. adn. 2] ǁ 9 προσαγορεύεται ζῷον ABdChmnV**ΔPS** : προσαγοεύονται ζῷα $Eu^r h^2$ (ex προσαγορεύεται ζῷον) Λ (?) ǁ δὲ BEu^rmnV**P** : om. AdCh (rest. in interl. h^2) ǁ 10 τῆς οὐσίας secl. recte Waitz om. **P** : habent codd. Λ ǁ ἑκατέρου : ἑκάστου L^d**P** ǁ 11 ἐστιν om. **Δ** (codd. nonnulli) ǁ αὐτῶν ABdhEu^rmn**ΔP** : post ἑκατέρῳ transp. CV ǁ ἑκατέρῳ om. **P** ǁ τὸ codd. **D** : τῷ m**P** (codd.) ǁ 12 λόγον ἀποδώσει ABdChEu^rmΛ**Δ**L^s (codd. LA^f) : λόγον ἀποδίδωσι n ἀποδώσει λόγον V**Δ** (cod. A) L^s (cod. v) L^d**P** ἀποδώσει L^s (cod. J) ἀποδῷ L^s (cod. K) ǁ δὲ λέγεται : εἰσιν **D** ǁ post τινος (codd. Λ$L^f L^o$**PAFOD**) add. μόνον Λ (?) ǁ 13 κατὰ τοὔνομα codd. **O** : κατοὔνομα **A** (cod. F) **F** (codd. CF) ǁ 14 ὁ codd. **S** (37.15) : om. **S** (23.3) ǁ 15 ὁ codd. L^s (cod. v) **P** : om. L^s ǁ 16 post τῶν add. δὲ **D** (codd. HP 129.27) ǁ κατὰ συμπλοκὴν : μετὰ συμπλοκῆς **D** (145.26) ǁ λέγεται codd. **AFOD** (129.30) : post συμπλοκῆς (u. 17) transp. **S** (9.13) om. **D** (145.26) ǁ 18 δὲ L^f**AFOD** : δ' **B** ǁ 19 ante ἄνθρωπος add. ὁ **O** ǁ τρέχει νικᾷ CEu^rmnVΛ**Δ**$L^s L^f L^o L^d$**SA FOD** : νικᾷ τρέχει ABdh ǁ 20 τινὸς codd. (in interl. m) **Δ**$L^s L^f L^o$ (45.8) L^d**PS** (plerumque) **A** (cod. **M** 9.6 ; 25.17 ; 26.22) **O** : post λέγεται transp. L^s (cod. K) L^f (cod. C) om. L^o (cod. M 43.2) **S** (72.8) **A** (cod. F 9.6) **F** (9.3 ; 26.5) ǁ 21 δὲ codd. $L^o L^d$**PAF** : δέ γε n ǁ οὐδενί codd. **PAF** : οὐδέν L^d (cod. H) **A** (cod. F 36.20) ǁ ἄνθρωπος codd. **P** : ὁ ἄνθρωπος h^2 ǁ ὑποκειμένου codd. **P** : ὑπομένου **B** (corr. in interl. B^1) ǁ 21-22 οἷον — ἐστιν : dittogr. ante ras. m ǁ 22 μὲν codd. Λ : om. Eu^r**P** ǁ δὲ codd. **P** : δέ γε n ǁ 24 λέγω codd. $L^s L^f L^d$**PSD** : λέγεται L^f (cod. F) ἐκεῖνα λέγω **O** (46.27) ǁ ὃ : ἃ **O** (46.27) ǁ post μέρος [codd. **Δ**$L^f L^o$**PS** Iamblichus teste **S** (99.9) **AFOD** Alexander teste Simplicio (In Ph.) Plotinus] add. τι ?Λ (*quaedam*) ǁ 25 ὑπάρχον codd. L^o (46.20) L^d**PSAFO** (47.24 ; 25 et 29) **D** : ὑπάρχων L^o (cod. M^1 45.18) L^d (cod. P^1) ὑπάρχοντα

O (46.27) ὂν Alexander teste Simpl. (In Ph.) || εἶναι : ὑποστῆναι **D** (152.4) || τοῦ codd. **P** (77.16 ; 79.13 ; 27.29) **SAFOD** : ἐκείνου **P** (78.18) om. **S** (cod. A 49.16) **F** (cod. a 33.5) || 26 μέν codd. ΛL^{o} : om. Eu^{r}**O** || 27 οὐδενὸς : οὐ **P** || τὸ τὶ : τουτί Δ (?) **O** || 28 μέν : om. **O** || ἐστι Eu^{r}mnVΔ**O** : post σώματι^{1} transp. ABdCh || ἅπαν ABdChnV : πᾶν Eu^{r}m || γὰρ : δὲ **P** || 28-29 καθ' ὑποκειμένου δὲ οὐδενὸς λέγεται codd. Δ**P** : om. Λ || 29 τὰ codd. **A** : τὸ **S** || τε codd. **PA** : om. L^{o} (cod. M).

1 b 3 post τῆς spat. 4 litt. in A || δὲ ABCEu^{r}mnV**PAF** : δ' dh || οὔτε ἐν BChEu^{r}mnVL^{s}**PAF** : οὔτ' ἐν Ad οὔτε ἐν τῷ L^{s} (codd. Lv) μήτε ἐν **S** || ἐστὶν codd. ΛΔL^{s}**AF** : om. L^{s} (cod. K) **P** (codd.) || οὔτε^{2} codd. ΛL^{s}**PA** : οὐδέ τε L^{s} (cod. A) μήτε **S** || 4 ὑποκειμένου ABdChEu^{r}mΛΔL^{s}**PA** : ὑποκειμένου τινὸς nVL^{s} (codd. KAv) L^{o} (cod. M)**SF** || ἢ Eu^{r}mVΛΔ**F** : καὶ ABdChn ἢ καὶ Δ (codd. A) || 5 τῶν τοιούτων (codd.) : τούτων ?Λ (*horum*) || οὔτε codd. : οὔτ' d || 6 ὑποκειμένου ABdChmnΛΔ : ὑποκειμένου τινός h^{2} (in interl.) Eu^{r}VΔ (cod. A) || post δὲ add. πάντα **F** || post ἄτομα add. ἃ **F** || 7 ἀριθμῷ codd. L^{s}L^{o}**SAO** (46.15 et 24) Eustratius : τῷ ἀριθμῷ n^{2} (supra scr.) **O** (46.12) ἐστι τῷ ἀριθμῷ **F** || ὑποκειμένου ABdhmnV codd. ΔL^{o}**AO** : ὑποκειμένου μὲν C μὲν ὑποκειμένου Eu^{r} || λέγεται codd. **AO** : ἔστι **S** (54.7) || 8 ἔνια codd. **F** (37.30 ; 38.10) **O** : om. V (supra scr. V^{2}) ΛL^{o} (cod. M) **S** (?) **F** (codd. Ca 38.14) τινα **F** (38.14) || κωλύει codd. L^{o}L^{s} (cod. A) **SAF** : κωλύεται L^{s} (cett. codd.) κωλύει αὐτῶν C κωλύει αὐτὰ VΛ || γὰρ : δὲ **A** || τῶν codd. L^{s} : om. ? Λ**A** τῶν μὲν n^{2} (supra scr.) || 8-9 ὑποκειμένω ABEu^{r}mnVΛΔ**A** : ὑποκειμένῳ μὲν A^{2}dCh || 9 ἐστίν BEu^{r}mnΛΔL^{s}**A** : ἐστίν καθ' ὑποκειμένου δὲ d ἐστίν καθ' ὑποκειμένου δὲ οὐδενὸς λέγεται AB^{2}Ch (ubi λέγεται add. in interl.) n^{2} (in marg.) VΔ (unus cod.) L^{f} || 10 ὅταν codd. ΔL^{s}L^{a}L^{f}L^{o}L^{d}**PSFO** : ὅτ' ἂν d || κατηγορῆται codd. L^{a} (cod. M) L^{f}L^{d}**PSF** : κατηγορεῖται L^{a} (cod. F) L^{f} (cod. C) L^{o} (cod. M) **F** (cod. F) **O** (cod. M) || 10-11 ὡς καθ' ὑποκειμένου post λέγεται (u. 11) transp. Philop. (In APr) || 11 ὅσα **FO** : τὰ **A** (cod. M 31.2) || post ὑποκειμένου add. τούτῳ Philop. (In APr et In GC) || πάντα ABdCh^{2}mnΛΔL^{f}**P** (80.31) **F** : ταῦτα Eu^{r}L^{f} (cod. C) Philop. (In APr et In GC) τοσαῦτα VL^{d}**P** (81.8) **AO** ταῦτα πάντα **F** (cod. F) Ps.-Alexander (In RS) || 12 κατὰ^{1} codd. L^{f} : om. L^{f} (cod. C) || ῥηθήσεται

codd. **PFO** : λεχθήσεται L^{d} κατηγορηθήσεται **A** (cod. F 31.3-4) ante ἄνθρωπος (codd.) add. ὁ C (secl. C^{1} siue C^{2}) n^{2} (in marg.) h^{2} (in interl.) VΔ ‖ κατὰ^{2} om. C ‖ 14 τὸ ζῷον CEu^{r}mnVΔ : post κατηγορηθήσεται transp. ABdh ‖ ante κατηγορηθήσεται (codd. ΛΔ) add. ἄρα n ‖ 15 τὶς : τὶς καὶ Δ (cod. A) ‖ καὶ ἄνθρωπός ἐστι : om. Δ (cod. A) ‖ 16 τῶν codd. **PFD** : τῶν δ' L^{s} (cod. L) ‖ ἑτερογενῶν ABdC^{2}hmnVL^{s} (codd. Kv) L^{a}L^{f}L^{o}L^{d}**POD** (155.16 ; 163.32) Alexander (In Top. 453) : ἑτέρων γενῶν A^{2} (in interl.) B^{2} (in interl.) Ch^{2}Eu^{r}n^{2}V^{2}Δ L^{s} (codd. JLA) L^{f} (cod. C) **SFD** (155. 19) Alexander (In Top. 112) ‖ καὶ : om. **D** (codd. HK) ‖ ὑπ' ἄλληλα codd. **AFOD** : ὑπάλληλα **S** ‖ 17 τῷ εἴδει ABdChmnVL^{f}**PSAFO** (51.18) **D** Alexander (In Top.) : σὺν τῷ εἴδει Eu^{r} εἰσι L^{o}**O** (61.5) τὰ εἴδη Δ τῷ εἴδει τῇ οὐσίᾳ supra scr. V^{2} ‖ καὶ^{1} om. Alex. (In Top. 453.25) ‖ 18 ζῴου codd. ΛL^{a} (cod. M) L^{f}**P** : ζῴων L^{a} (cod. F) ‖ μὲν γὰρ codd. L^{a}L^{f}L^{o}**P** : μὲν Λ^{et} γὰρ Λ^{fts} ‖ διαφοραὶ codd. L^{a}L^{f} : αἱ διαφοραὶ dh (? ubi spatium 2 litt. erasum) Δ ‖ οἷον BdChVΛL^{f}**P** : om. AEu^{r}mnΔL^{o} [u. adn. 3] ‖ τὸ (ter) om. dChA ‖ τό^{1} om. **A** ‖ τε om. L^{f}**PAFO** ‖ τὸ^{2} : om. L^{o} ‖ 18-19 πεζὸν... δίπουν... πτηνὸν BEu^{r}mVΔL^{o}**P** : πεζὸν... πτηνὸν δίπουν ΛL^{f} πτηνὸν... πεζὸν δίπουν **A** πτηνὸν... πεζὸν **F** (add. τὸ δίπουν post πεζὸν cod. a) **O** (? 50.32 ; 51.23 ; 55.5) πτηνὸν πεζὸν (... ἔνυδρον)... δίπουν dCh πεζὸν... πτηνὸν (... ἔνυδρον)... δίπουν n πτηνόν (... ἔνυδρον)... πεζὸν **A** [u. adn. 4] ‖ 19 καὶ τὸ ἔνυδρον seclusi : habent ABEu^{r}mVΔL^{f} ante δίπουν transp. dChn non leg. in ΛL^{o}**P** (81.28) ‖ τὸ ABEu^{r}mnV : om. dChL^{f} (cod. C) ‖ τούτων codd. **P** : τούτων ἐστίν Eu^{r} ‖ 20 τῷ codd. **P** : τὸ dΔ ‖ δίπους codd. Δ**P** : δίπουν Eu^{r} ‖ γε ABdChnVL^{f}**P** (81.30) **D** : om. Eu^{r}mL^{a}**P** (84.22) **O** ‖ 21 ὑπ' ἄλληλα codd. ΛΔL^{a} (cod. M) L^{f}**P** (84.22) **O** (51.1) **D** : ὑπάλληλα **S** ὑπαλλήλων L^{a} (cod. F) ὑπ' ἀλλήλων **P** (81.30) **O** (50.25) ‖ γενῶν codd. : om. **D** (156.35) τεταγμένων **D** (157.27-28) ‖ διαφορὰς codd. **P** : post εἶναι transp. L^{f} (cod. F) **S** Boethus teste **S** (59.3) **O** om. **D** ‖ post εἶναι (codd. ΛΔ**P**) add. εἰ καὶ μὴ πάσας Eu^{r} ‖ 22 ὑπ' αὐτὰ γενῶν ABdChmnΛΔ**P** (84.24) : ὑπ' αὐτὰ εἰδῶν Eu^{r}V ὑποκάτω **P** (81.22) ὑπ' ἄλληλα γενῶν Δ (codd. nonnulli) ‖ 23 post ὅσαι (codd. ΛΔ**PS**) add. κατὰ n add. γὰρ Alexander (In Top.) ‖ κατηγορουμένου : ὑποκειμένου Boethus teste S (58.28) ‖ διαφοραί codd. **P** (81.32) : post ὑποκειμένου (u. 24) transp. **P** (84.32) ‖ εἰσι seclusi : habent codd. Λ (?) Δ (?)

S (59.27) om. **PS** (58.29) Boethus teste **S** (58.29) Alexander (In Top.) [u. adn. 5] ‖ τοσαῦται ABCh^2 (in interl.) Eu^{r}mnVΔL^s**P** (81.32) **S** Boethus teste **S** (58.29) : om. dh**P** (84.25.28) αἱ αὐταὶ ? Λ (*eadem*) τοσαῦτα L^s (cod. b) ‖ post καὶ (codd. L^{s}ΛΔ**PS**) add. κατὰ n ‖ 24 ὑποκειμένου : κατηγορουμένου Boethus teste **S** (58.29) ‖ ἔσονται codd. ΛL^s**PS** (58.25) : ῥηθήσονται L^s (cod. A) om. **S** (59.27) ‖ 25 post τῶν add. δὲ L^s (cod. K) L^f (cod. C) Δ add. γὰρ **F** (43.22) ‖ λεγομένων codd. L^o (55.20) **F** : λεγόντων L^o (cod. M 53.7) λεγομένων γὰρ **F** (44.1) ‖ ἕκαστον ἤτοι codd. **P** (57.9 ; 86.15) **F** : ἕκαστον **F** (cod. C) τὰ μὲν **P** (86.34) τὸ μὲν **D** (191.29) ‖ 26 ἢ^1 codd. **P** (57.9 ; 86.15) : τὰ δὲ **P** (86.34) τὸ δὲ **D** (191.29) ‖ ποσὸν ἢ ποιὸν : ποιὸν ἢ ποσὸν **D** (cod. A) ‖ ποὺ ἢ ποτὲ : ποτὲ ἢ ποῦ L^o (cod. M) ‖ πού : ποῦ du^r ‖ 28-29 δίπηχυ τρίπηχυ codd. Δ (cod. A) **S** : τρία **P** δίπηχυ τετράπηχυ Δ ‖ 29 ποιὸν — λευκόν : ante ποσὸν (u. 29) transp. **P** ‖ οἷον codd. Λ : om. A (rest. A^2) ‖ γραμματικόν codd. **O** : om. Λ**P**.

2 a 1 διπλάσιον μεῖζον : πατήρ **P** πατήρ υἱός **O** ‖ post διπλάσιον (BdhΛ) add. ἥμισυ AB^2 (in interl.) Ch^2 (in marg.) Eu^{r}mnV**S** [u. adn. 6] ‖ οἷον^2 codd. **S** : om. **P** ‖ 1-2 ἐν ἀγορᾷ Ah^2 (in interl.) nVΔ : ante ἐν Λυκείῳ transp. BCEu^{r}m om. dhΛ**PSO** (?) ‖ 2 οἷον χθές codd. S (plerique codd.) Plotinus : οἷον ἐχθές h**S** (cod. J) om. **P** ‖ πέρυσιν Bd**PS** : πέρυσι AChEu^{r}mnV Plotinus om. Λ ‖ 2-3 ἀνάκειται κάθηται codd. **O** : κάθηται ἀνάκειται Λ (?) ἀνακεῖσθαι καθῆσθαι Plotinus ἀνακεῖσθαι **P** (ubi κεῖσθαι — ἀνακεῖσθαι ante ἕκαστον, u. 4, legitur) ‖ 3 δὲ **P** : om. L^f (cod. C) ‖ ὑποδέδεται ὥπλισται ABChEu^{r}mnΔL^a (cod. F) L^f**S** (plerique codd.) : ὑποδεδέσθαι ὡπλίσθαι d (?) h^{2}VΛ (?) L^a (cod. M) L^f (cod. a) **S** (cod. v) ὡπλίσθαι Plotinus ὑποδεδέσθαι **P** (ubi ἔχειν — ὑποδεδέσθαι ante κεῖσθαι legitur) ‖ 4 τέμνειν καίειν codd. Δ Plotinus : τύπτειν **P** ‖ τέμνεσθαι καίεσθαι BdChEu^{r}nVΛΔ : τέμνεται καίεται Am τύπτεσθαι **P** καίεσθαι Plotinus ‖ 5 δὲ codd. L^{f}L^{a}L^o**PS** (72.28 ; 73.4) : δὴ ? Λ (*igitur*) om. S (9.16 ; 16.22) **O** ‖ αὐτὸ μὲν καθ' αὑτὸ codd. L^f**PS** (16.22) : αὐτὸ μὲν καθ' ἑαυτὸ nL^o**S** (cod. v 9.17) αὐτὰ καθ' αὑτὰ **O** om. **S** (72.28 ; 73.4) ‖ 5-6 ἐν — λέγεται : οὔτε κατάφασιν σημαίνει οὔτε ἀπόφασιν **O** ‖ 6 λέγεται **SF** : γίνεται L^f (cod. C) **S** (73.5) γίνεται et ante καταφάσει transp. L^f (cod. F) ‖ ἢ ἀποφάσει codd. Δ (cod. A) L^f secl. recte Waitz et Minio-

Paluello : ante λέγεται transp. Δ (καὶ ἀ. codd. nonnulli) **S** (cod. A 9.17 ; 16.23) om. ΛL°**PS** plerosque bonos codd. non habere obseruant **A** (34.29) et **F** (46.8-9) [u. adn. 7] ‖ τῇ... συμπλοκῇ codd. Δ (cod. A) : ἡ... συμπλοκή Δ (codd. nonnulli) ‖ τούτων codd. **S** (16.23 ; 72.29) **O** : post συμπλοκῇ transp. **S** (codd. Kv 9.17) ‖ 7 ἢ ἀπόφασις codd. LᶠL°**A** secl. recte Waitz et Minio-Paluello : καὶ ἀπόφασις Δ om. Λ**PS** [u. adn. 7] ‖ γίγνεται codd. **P** : γίνεται καὶ ἀπόφασις **O** ‖ ἅπασα γὰρ codd. Lᵃ (cod. M) : πᾶσα Lᵃ (cod. F) ‖ δοκεῖ codd. Lᵃ : ante ἤτοι transp. m ‖ 8 ἢ ἀπόφασις EuʳmnLᵃ (cod. M) secl. recte Waitz et Minio-Paluello : καὶ ἀπόφασις ABdCh om. VΛΔLᵃ (cod. F) [u. adn. 7] ‖ ἀληθὴς ἢ ψευδὴς codd. : ψευδὴς ἢ ἀληθὴς Λ (?) ‖ 9 δὲ codd. Δ : post μηδεμίαν transp. C ‖ οὐδὲν codd. : οὐθὲν Euʳ ‖ post ἀληθὲς add. τι **A** (cod. F) ‖ 10 λευκόν ABdhEuʳn² (supra scr.) VΛΔLˢ : λευκός Cmn (?) βοῦς Lˢ (cod. A) ‖ νικᾷ codd. ΔLˢ (plerique codd.) seclusi : om. ΛLˢ (codd. JL) [u. adn. 8] ‖ post νικᾷ tit. περὶ οὐσίας legitur in ABdCh²E²uʳmnVΛ (*de substantia*) Δ ‖ 11 δέ Lᵈ (161.17 ; 163.4 ; 165.1) **S** (9.26 ; 80.15) Ammonius (In Porph. Isag.) : om. ΔLᵈ (codd. KP 161.17) Lᵈ (164.18) γάρ **S** (72.19) **F** (76.3) **O** ‖ ἐστιν codd. Δ (cod. A) : λέγω Δ (codd. nonnulli) ‖ ἡ om. **S** (cod. L 9.26) ‖ κυριώτατά codd. Lᵈ (161.17 ; 163.4 ; 164.18 ; 165.1) **S** (plerique codd. 9.26 et plerumque) **F** (50.15 ; 76.3) Philop. (In De an.) **OD** Ammonius (In Porph. Isag.) : κυριωτάτη Lᵈ (cod. H¹ 161.17) **S** (codd. Kv 9.26) ‖ τε ABdChmnVLˢ (codd. KAv) Lᵃ (cod. F) Lᶠ (codd. Fa) L° (57.2) **S** (9.26 cod. A ; 72.19 plerique codd.) **F** (50.15) Ammonius (In Porph. Isag.) : om. EuʳLˢ (codd. JL) Lᵃ (cod. M) Lᶠ (cod. C) L° (cod. M 59.28) Lᵈ (161.17 ; 163.4 ; 164.18 ; 165.1) **PS** (plerique codd. 9.26 ; codd. JL 72.19 ; 80.15 ; 81.6 ; 419.11) **F** (76.3) Philop. (In De an.) **OD** ‖ καὶ πρώτως codd. **F** (76.3) : om. **F** (50.15 cod. C) ‖ 12 ἣ : ἥτις Lᵈ**D** ὃ Alexander (In Met.) ‖ 12-13 μήτε... μήτε ChEuʳnVLᶠL°**SFO** Plotinus : μήτε... μήτ' ABdm οὐδὲ... οὐδὲ Lᵈ**D** ‖ 12 τινὸς codd. ΔLᵃLᶠ (codd. Ca) L°**SA** Plotinus et teste **S** (79.14) **FOD** Alexander (In Met.) : om. Λ (?) Lᵈ**P** Asclepius (In Met.) τινί Lᶠ (cod. F) ‖ 13 τινί codd. ΔLˢLᶠ (49.4) Lᶠ (codd. Fa 51.23) L°Lᵈ**S** Plotinus et teste **S** (79.15) **FOD** om. Λ (?) Lᶠ (cod. C 51.23) **P** ‖ ἢ ABdChEuʳVΔΛLˢL° : καὶ mnLᶠ (codd. Fa) ‖ 14 δὲ codd. : δὲ τοίνυν **O** (60.21) : om. **O** (60.27) **D** ? (30.3) ‖ λέγονται ABdChEuʳmnΛᵉΔLᵃLᶠL°**FO** (60.27) : εἰσίν **O**

(60.22) λέγονται τὰ εἴδη VΛ^{fs}L^{d} ‖ 14-15 πρώτως : πρῶται L^{f} (codd. Fa) L^{d}**P** (codd.) **FO** Plotinus ‖ 15 λεγόμεναι om. **O** (60.28) ‖ οὐσίαι Eu^{r}mnL^{a} (cod. F) L^{f} (cod. F) L^{d}**F** (codd. Ca) Plotinus : ante λεγόμεναι transp. ABdChVΔL^{f} (codd. Ca) L^{o}**PFO** (60.22) om. L^{a} (cod. M) τὰ ἄτομα supra scr. h^{2} [u. adn. 9] ‖ τε codd. ΛL^{a} (cod. M) **A** (cod. M) : τε τὰ εἴδη m δὲ L^{a} (cod. F) om. **A** (cod. F) ‖ τὰ om. L^{a} (cod. F) ‖ 16 τούτων om. **A** ‖ οἷον ὁ : ὁ γὰρ **A** ‖ τις om. **P** (codd.) ‖ ἄνθρωπος ABd ChEu^{r}VΛΔL^{a} (?) **A** : ἄνθρωπος ὥς mn (ubi erasae 2 litt.) **P** ‖ 17 post εἴδους add. τούτου **A** ‖ post ἐστὶ add. τούτου **P** ‖ 17-18 δεύτεραι codd. ΛΔL^{a} (cod. M) L^{o}**P** : δευτέρως n ‖ 18 αὗται codd. ΔL^{a} (cod. M) L^{o}**P** : post λέγονται transp. Eu^{r} om. Λ ‖ λέγονται post οὐσίαι transp. L^{o} (cod. M) **P** ‖ ὅ τε codd. L^{s} : om. L^{s} (cod. L) ὁ **P** ‖ 19 φανερὸν δὲ : φανεραὶ δὲ L^{d} (cod. P) φανερὸν **O** δῆλόν ἐστιν et post εἰρημένων transp. **F** ‖ τῶν^{1} codd. **S** : om. L^{f} (cod. F) ‖ 20 λεγομένων : κατηγορουμένων L^{f} (cod. F) **F** ‖ τοὔνομα codd. **F** : τὸ ὄνομα L^{f} ‖ λόγον codd. **F** : ὁρισμὸν L^{f} (cod. F) ‖ 21 τοῦ ὑποκειμένου codd. ΔL^{a}L^{f}L^{o}**F** : τὸ ὑποκείμενον u^{r} (postea corr.) ‖ οἷον CEu^{r}nVΔ (?) : οἷον ὁ ABdhmn^{2} ‖ 21-22 post ὑποκειμένου (codd.) add. μὲν C ‖ 23 τὸν... ἄνθρωπον ABdChEu^{r}VΛ : τὸν... ἄνθρωπον καὶ h^{2} (ex κατὰ) mn ὁ... ἄνθρωπος Δ ‖ κατὰ codd. ΛΔ : om. **A** ‖ 23-24 κατηγορήσεις : κατηγορηθήσεται Δ ‖ 24 καὶ codd. Λ^{et} Δ : om. Λ^{fs} ‖ δὲ ὁ ABdCh Eu^{r}V : δὲ mn ὁ (?) Δ [u. adn. 10] ‖ 26 ἐστιν ABnΛ^{es} : ἐστιν καὶ ζῷον A^{2}B^{2}dChEu^{r}mn^{2} (supra scr.) VΔ ἐστι καὶ ζῷον λογικὸν θνητόν Λ^{f} ‖ κατὰ om. **S** (86.14) ‖ 27 κατηγορηθήσεται ABdChEu^{r}VΛΔ : κατηγορεῖται mn κατηγορεῖται et post λόγος (u. 26) transp. **S** (86.14) ‖ δὲ ACEu^{r}nVL^{d} : δ' Bdhm [u. adn. 11] ‖ post ὑποκειμένῳ add. τινὶ Alexander (In Top.) ‖ 28 μὲν om. L^{d} ‖ οὔτε^{2} CEu^{r}mnVL^{d}**S** : οὔθ' ABdh ‖ 28-29 κατηγορεῖται : κατηγορηθήσεται Δ (cod. A) ‖ 29 post ὑποκειμένου (codd. ΛΔ) add. ποτέ V ‖ μὲν codd. Λ : om. Eu^{r} ‖ 30 ποτε ACh^{2}mnVΛ^{t} : om. BdhEu^{r}Λ^{efs}Δ [u. adn. 12] ‖ τοῦ ὑποκειμένου codd. Λ^{t}Δ : om. Λ^{efs} ‖ 31 τὸ : τόδε (τωτί ?) Δ ‖ 33 ὁ ABhEu^{r}VΔ : om. dCmn [u. adn. 13 (et 10)] ‖ τοῦ^{2} dhEu^{r}mnVΔ : om. ABC ‖ 34 δὲ ABdhnVL^{s} : δ' CEu^{r}mL^{a} [u. adn. 14] ‖ ἤτοι codd. L^{s} (87.1) : ἢ **S** (86.23) ‖ 35 ὑποκειμέναις codd. **S** : ὑποκειμένῳ L^{f} (cod. C) ‖ ἐστιν codd. **SA** : εἰσί L^{a} (cod. F) L^{f} (cod. C) ‖ 35-b5 μὴ — ἐστιν quae uerba post ἐστιν, u. 2 b 5 in codd. leguntur et quae illic per dittogra-

phiam esse orta arbitratur **S** (88.24-29), hoc loco Porphyrius legisse uidetur et inserui (uide Philologus, 141 [1997], 39-45) [u. adn. 15].

2 b 6 ἀδύνατον : οὐδὲν ἂν **P** || τι ABdChVΔL^f : ante τῶν transp. Eu^{r}mn om. **P** || εἶναι : ὑπάρχοι **P** || 6-6^b πάντα — ἐστίν ABCEu^{r}mnVΛΔ : om. dh del. V^2 || 6-6^a πάντα γὰρ τὰ ἄλλα codd. Simplicius (In Phys.) : τὰ δὲ ἄλλα πάντα L^f (cod. a) τὰ γὰρ ἄλλα πάντα **P** || 6^a ἤτοι : τὰ μὲν **P** || καθ' ὑποκειμένων codd. **P** : ὑποκειμένου L^f (cod. a) Simpl. (In Phys.) || τούτων : τῆς οὐσίας et post λέγεται transp. Simpl. (In Phys.) || 6^a-6^b ἢ (τὰ δὲ **P**) ἐν ὑποκειμέναις αὐταῖς ἐστιν codd. **P** : τῶν πρώτων οὐσιῶν ἢ ἐν ὑποκειμένῳ L^f (cod. a) ἢ ἐν ὑποκειμένῳ αὐτῇ Simpl. (In Phys.) || a 35-36 τοῦτο δὲ φανερὸν : φ. δ. τ. L^f (cod. a) φ. δ. L^f (cod. F) φ. L^f (cod. C) || 36 ἕκαστα : ἕκαστον Δ || 36-37 τὸ ζῷον ABdhEu^{r}mn : post ἀνθρώπου (u. 37) transp. CVL^o (cod. **M**) **P** || 37 κατηγορεῖται Δ (cod. A) : κατηγορηθήσεται Δ (codd. nonnulli) || 38 ἀνθρώπου CnΔ**P** : ἀνθρώπου κατηγορηθήσεται Λ ἀνθρώπου κατηγορηθήσεται τὸ ζῷον ABdhEu^r τὸ ζῷον κατηγορηθήσεται mV || εἰ γὰρ κατὰ μηδενὸς : οὐ γὰρ εἰ κατά τινος Δ (cod. A) || 38-b 1 τῶν τινῶν ἀνθρώπων : ἀνθρώπου Δ (codd. nonnulli).

2 b 1 οὐδὲ codd. **PS** : οὔτε Eu^r || ἀνθρώπου ABdChEu^{r}nΔ**PS** : τοῦ ἀνθρώπου mV αὐτοῦ ἀνθρώπου Λ (?) || ὅλως : ἁπλῶς et ante κατὰ transp. **S** ὅλως τὸ ζῷον **P** || τὸ : καὶ τὸ Δ (cod. A) || 2 οὐκοῦν codd. **F** : ἀλλὰ **P** || 2-3 μὴ ἔν τινι codd. **F**Δ (cod. A) : μηδενὶ **P** (codd.) μὴ ἐν σώματί τινι Δ (codd. nonnulli) || τῶν καθ' ἕκαστα : σώματι **F** (cod. a) τῶν καθ' ἕκαστα σωμάτων **P** || 3 οὐδὲ ABCh^{2}mnV**PF** : οὐδ' Eu^r μηδὲ dh (?) || post ὅλως add. ἔσται **P** || 4 πάντα ante τὰ (u. 3) transp. **PS** || ἤτοι om. **PS** || τῶν πρώτων οὐσιῶν ABCh^{2}Eu^{r}mnVΛΔ**P** : τούτων dh (?) || 5 λέγεται dChEu^{r}mnVΔ**P** : ante τῶν (u. 4) transp. AB || αὐταῖς ἐστιν codd. **PS** : α. εἰσι L^a (cod. F) ἐ. α. L^a (cod. **M**) || 6^b-6^c ὥστε — εἶναι ABCEu^{r}mnVΛ : om. dhΔ del. V^2 || τῶν πρώτων codd. **S** : τούτων τῶν **P** || 6^c τι ABCEu^{r}V**S** : ante τῶν transp. mn || 7 δὲ codd. $L^aL^fL^oL^d$**F** : δέ γε m || post οὐσιῶν add. πάλιν L^s (cod. K) || μᾶλλον οὐσία codd. **Δ** (cod. A) : post γένους (u. 8) transp. Δ (codd. nonnulli) **O** (?) || post μᾶλλον add. ἐστι **F** (? 59.6) || post οὐσία add. ἐστι Δ**S** (?) **F** (76.5) || 8 ἔγγιον —

οὐσίας om. L^{o} (cod. M) ‖ τῆς πρώτης οὐσίας : τῇ πρώτῃ οὐσίᾳ L^{d} ‖ γὰρ^{1} codd. ΛΔL^{f} : γὰρ τὸν (sic) εἶδος m ‖ 8-9 ἀποδιδῷ : ἀποδῷ L^{f} (cod. C) ‖ 9 τὴν πρώτην οὐσίαν post γὰρ (u. 8) transp. **P** ‖ 9-10 γνωριμώτερον (γνωριμότερον L^{o} [cod. M]) καὶ οἰκειότερον codd. ΛΔL^{f}L^{o}L^{d} : γνωριμώτερον Eu^{r} οἰκειότερον L^{d} (cod. H) ἔγγιον **P** ‖ 10 ἀποδώσει : ἀποδίδωσι L^{o} (cod. M) ἀποδίδοιτο **P** (codd.) ‖ εἶδος ABdCh VΛΔL^{f}L^{o}L^{d}**P** : εἶδος μᾶλλον Eu^{r}mn ‖ ἀποδιδοὺς ABCEu^{r}mn VΔL^{f}L^{d} : post γένος transp. dh om. L^{o} (cod. M) **P** ‖ ἢ Eu^{r}mn VL^{f}L^{d}**P** : ἤπερ ABdChL^{o} ‖ 10-11 post οἷον (codd.) add. ὁ m ‖ 11 ἀποδιδοὺς ABdChmnV : om. Eu^{r}ΛΔ [u. adn. 16] ‖ ἂν om. V ‖ ἀποδοίη ABdChVΛΔ : ἀποδώσει τις Eu^{r} ἀποδοίη καὶ οἰκειότερον mn ‖ 12 ἀποδιδοὺς CEu^{r}mnVΔ : post ζῷον transp. ABdh ‖ ἴδιον post μᾶλλον transp. **D** ‖ μᾶλλον τοῦ om. L^{a} (cod. F) ‖ 14 γνωριμώτερον — ἀποδιδοὺς codd. ΛΔ : om. h ‖ γνωριμώτερον ABdmnVΛΔ : γνωριμώτερον καὶ οἰκειότερον CEu^{r} (cf. u. 9-10) ‖ 15 ἔτι ABEu^{r}mnL^{a}L^{f} : ἔτι δὲ dChV ‖ ἅπασιν ABdChmnL^{f} (cod. a) **P** : πᾶσιν Eu^{r}VL^{f} (codd. CF) ‖ 16 πάντα τὰ ἄλλα codd. **PF** : τ. ἄ. π. Eu^{r}L^{f} ‖ κατὰ codd. ΔL^{f}**PF** : ἢ κατὰ Λ (?) ‖ 17 ταύταις codd. **F** : αὐταῖς AL^{f}**P** ‖ οὐσίαι Eu^{r}Λ**P** Ps.-Alex. (In Met.) : οὐσίαι πρῶται ABd ChmnVΔL^{f} ‖ 17-18 δέ γε codd. L^{f} : δέ τε (?) E γὰρ **P** ‖ αἱ πρῶται οὐσίαι codd. Δ (cod. A) : ἡ πρώτη οὐσία Δ (codd. nonnulli) ‖ 18 τὰ ἄλλα πάντα ABdChVΛΔL^{f} (codd. Ca) **A** (cod. M) : τὰ ἄλλα Eu^{r}mn (τἄλλα) L^{f} (cod. F) **S** τὸ εἶδος καὶ τὸ γένος **P** [u. adn. 17] ‖ οὕτω CEu^{r}mnL^{f}**PF** : οὕτως ABdhVS ‖ καὶ codd. L^{f}**P** : om. Λ (?) **SF** ‖ 19 ἔχει ante πρός transp. **S** om. **F** ‖ γὰρ codd. Λ**P** : γάρ πως C ‖ τὸ εἶδος : τὰ εἴδη Δ (codd. nonnulli) ‖ 20 τῷ : τῷ μὲν **P** ‖ μὲν codd. **A** : om. **P** ‖ κατὰ ABdhEu^{r}VΛΔ**A** : om. Cmn**P** ‖ post εἰδῶν add. οὕτω **P** ‖ 22 εἶδος... γένους : εἴδους... γένος **A** (cod. M) ‖ τοῦ γένους om. **P** ‖ post οὐσία add. λέγεται **S** ‖ δὲ : μέντοι **P** ‖ 23 οὐδὲν codd. **F** : οὐθὲν **PS** ‖ ἕτερον ἑτέρου codd. **SF** : τὸ ἕτερον τοῦ ἑτέρου L^{a} (cod. M) L^{f} (cod. F) **P** [u. adn. 18] ‖ 24 οὐδὲν : οὐθὲν **S** ‖ γὰρ ABdChEu^{r}VΛΔL^{a} (cod. F) **P** : γὰρ μᾶλλον B^{2}mn ‖ ἀποδώσει BEu^{r}mnΛΔ (cod. A) **S** : ἀποδώσεις AdChV ἀποδίδωσι **P** ἀποδώσει τις (?) Δ (codd. nonnulli) ‖ κατὰ : ὁ κατὰ **S** ‖ τοῦ codd. **S** : om. **P** ‖ 25 τὸν codd. **S** : om. **P** ‖ ἀποδιδοὺς : ἀποδοὺς **S** ‖ τοῦ codd. L^{a} (cod. M) **S** : om. V (rest. in interl. V^{1}) **P** ‖ 26 τὸν ἵππον codd. L^{a} (cod. M) **PS** : τὸν καθόλου supra scr. V^{2} ‖ ὡσαύτως : οὕτως **PS** ‖

post δὲ add. ἔχει **S** ‖ post καὶ (codd.) add. ἐπὶ h^{2} (in interl.) Λ (?) **PS** ‖ 26-27 οὐδὲν — ἐστίν codd. ΛΔ : om. n (rest. in marg. n^{1} siue n^{2}) ‖ 27 οὐδὲν codd. ΛΔ : οὐδὲ **A** ‖ 28 post οὐσία (codd.) add. ἐστίν C ‖ 29 δὲ codd. ΛL^{a} (cod. M) L^{f} (cod. F) : οὖν VL^{a} (cod. F) L^{f} (codd. Ca) ‖ post μόνα (codd. L^{f}) add. πάντων Λ add. τῶν συμβεβηκότων Δ ‖ 30 post οὐσίαι (codd. L^{f}) add. εἶναι Λ (?) ‖ λέγονται : εἰσί **D** (? 130.3) ‖ 31 τὴν πρώτην οὐσίαν codd. Δ (cod. A) **P** : τὰς πρώτας οὐσίας ΛΔ (codd. nonnulli) ‖ post κατηγορουμένων add. ταῦτα **P** ‖ 32 ἐὰν : ἂν **P** ‖ ἀποδιδῷ codd. **PS** : ἀποδῷ n ‖ post εἶδος add. μᾶλλον Δ ‖ ἢ : καὶ **PS** ‖ 33 οἰκείως ABdChmnVΛ^{e}Δ**P** : οἰκειότερον Eu^{r}Λ^{ft}**S** ‖ καὶ ABdChEu^{r}V ΛΔ**PS** : καὶ γὰρ mn ‖ γνωριμώτερον Δ (cod. A) codd. **PS** : γνώριμον Λ γνωριμώτερον μᾶλλον Δ (codd. nonnulli) ‖ 34 ἢ ζῷον : καὶ ζῷον et post ἀποδιδοὺς transp. **P** ‖ τῶν δ' (δὲ CEnV) ἄλλων codd. : τούτων γὰρ **P** ‖ ὅ τι : ὅτιπερ **P** ‖ 35 ἀποδιδῷ ABCEu^{r}nV : ἀποδῷ dhm**P** (codd.) ‖ τις om. Λ (?) **P** ‖ ἀλλοτρίως : οὐ κυρίως **P** ‖ λευκὸν : ἢ λευκὸν ἢ τρίπηχυ ἢ ὑγρὸν **P** ‖ 36 τρέχει codd. Λ : τρέχειν ΑΔ τρέχον **P** ‖ ἀποδιδούς om. **P** ‖ 36-37 ταῦτα μόνα CmnV**P** (?) : post τῶν ἄλλων transp. ABdhΛ μόνα ταῦτα Eu^{r}Δ ‖ 37 δεύτεραι secundum **P** inserui (cf. 2 b 30) [u. adn. 19] ‖ ἔτι ABdChEu^{r}VΛ (?) ΔL^{a}L^{f} : ἔτι δὲ mn ‖ 38 ἅπασιν codd. L^{f} : πᾶσι et post ὑποκεῖσθαι transp. n om. **A** ‖ ὑποκεῖσθαι ABdChnVΔL^{f} : ὑ. διὰ τοῦτο (?) Λ ὑ. καὶ τὰ ἄλλα πάντα κατὰ τούτων κατηγορεῖσθαι (add. ἢ ἐν αὐταῖς εἶναι m) Eu^{r}m secundum 2 b 16-17 ‖ κυριώτατα **AB** (?) mnΔL^{f} (cod. F) : κυριώταται B (siue B^{2}) dChE (?) u^{r}VL^{f} (codd. Ca)

3 a 1 δέ γε : γὰρ **P** ‖ αἱ πρῶται οὐσίαι : ἐκεῖναι **P** ‖ 2 καὶ^{1} mh^{2}**P**Δ (cod. A) : om. codd. ΛΔ [u. adn. 20] ‖ εἴδη... γένη codd. : γένη... εἴδη CΛ (?) ‖ τῶν πρώτων οὐσιῶν : om. **P** ‖ 3 γὰρ : ante τούτων transp. **P** ‖ λοιπὰ : ἄλλα **P** ‖ πάντα codd. Δ : ἅπαντα C πάντων Λ (?) τὰ συμβεβηκότα supra scr. n^{2} om. **P** ‖ 5 ἄνθρωπον καὶ ζῷον : τὸν ἄνθρωπον καὶ τὸ ζῷον Δ ‖ 7 δὲ : om. **D** ‖ κατὰ Δ (cod. A) **FD** (171.20) Plotinus : om. Δ (codd. nonnulli) L^{s}L^{d} (cod. K) **OD** (172.6) ‖ τὸ : τῷ **D** (cod. H) ‖ 8 γὰρ : om. **D** ‖ 8-9 λέγεται : om. **D** ‖ 9 οὔτε ἐν ὑποκειμένῳ ἐστίν mnVΛ**D** (ubi ἐστίν om.) : ante οὔτε (u. 8) transp. ABdChEu^{r}Δ ‖ τῶν δὲ δευτέρων οὐσιῶν Δ (cod. A) : ἡ δὲ δευτέρα οὐσία Δ (codd. nonnulli) ‖ 10 οὐκ

εἰσὶν ABdChmnVΛ : οὐδεμία ἐστὶν C²Eu^rΔ || ἐν ὑποκειμένῳ ante ἐστίν transp. Δ (codd. nonnulli) || 11 λέγεται codd. Δ : post μὲν transp. Eu^r || 12 οὐκ codd. Δ : οὐδενί Eu^rΛ (?) || 15 ἔτι δὲ τῶν : τῶν δέ γε L^a (cod. F) ἔτι δὲ τῶν μὲν L^a (cod. M) || 16 ποτε ABdChEu^rV : post κωλύει transp. mnΔ || 17 δὲ² ABdCh : δέ γε Eu^rmnV || 18 καὶ¹ codd. Δ : om. Λ (?) || τοῦ ὑποκειμένου codd. Δ : τῶν ὑποκειμένων Λ (?) || καὶ² ABd ChEu^rVΛΔ : om. mn || τοὔνομα ABdChEu^rVΛΔ : ante καὶ¹ transp. mn || 19 post λόγον (codd. ΛΔ) add. καὶ m || 20 ζῴου mnVΛΔ : ζῴου ὡσαύτως ABdChEu^rn² (in marg.) || ἂν εἴη codd. Λ : ἂν ᾖ V ἐστὶν Δ || ἡ ABdChVL^s (plerique codd.) : om. Eu^rmnΔL^s (cod. L) [u. adn. 21] || 21 δὲ codd. L^d (172.29) **AFO** : om. L^d (174.24) || τῆς ABdChL^a (cod. M)L^d**F** (plerumque) : om. Eu^rmnVΔL^a (cod. F) L^fL^o (67.10) **SAF** (66.25 ; 26 ; 67.15) **O** [u. adn. 22] || οὐσίας codd. L^a (cod. F) L^fL^o (67.10) **SAF** (67.15) **O** : οὐσίᾳ L^o (cod. M 70.13) || τοῦτο Eu^rmnV : ante τῆς οὐσίας transp. ABdChΔ || 22 ἀλλὰ — ἐστίν : ὑπάρχει γὰρ καὶ ταῖς διαφοραῖς L^d || καὶ codd. ΔL^aL^fL^o**AF** : om. Λ (?) || 23 πεζὸν... δίπουν codd. Δ (δίπουν L^o cod. M 67.11) L^o (70.21) : δίπουν... πεζὸν Λ (?) || τὸ codd. ΔL^o : om. V || μὲν codd. ΛL^o : om. n || 24 οὐκ codd. ΔL^o : οὐδενὶ Λ (?) || οὐ codd. ΛΔ : οὐδὲ m || ἐν τῷ : εἰ ἐν Δ || 25 ἐστὶ ABdhEu^rmnΔ : post δίπουν transp. CV || οὐδὲ Eu^rmnVΛ : ἢ ABdChΔ || 26 λέγηται ABdCh¹Eu^rmn²VΔ : λέγεται hnΔ (cod. A) || ἡ codd. Δ : αὐτὴ ἡ Λ (?) || 27 κατὰ BdChmnΔ : κατὰ τοῦ Ah¹Eu^rV || ὁ ABdChEu^rΔ : om. mnV [u. adn. 23] || 28 ὁ codd. Δ : om. C || 29 δὲ codd. **F** : om. **A** (cod. F) γὰρ **D** (codd. HP) || ἡμᾶς ABdChnVΛΔL^a (cod. M) L^fL^o**SA** (cod. M) **FD** : ὑμᾶς Eu^rmL^a (cod. F) **A** (cod. F) **F** (cod. a 69.7) || τὰ : om. Δ || τῶν οὐσιῶν : τῆς οὐσίας Δ || ὡς : om. **A** (cod. M) || 29-30 ὑποκειμένοις... τοῖς ὅλοις codd. ΔL^f**SF** : ὑποκειμένῳ... τῷ ὅλῳ Λ (?) ὑποκειμένω... τοῖς ὅλοις **A** (cod. F) **O** || 30 ὄντα : om. Δ (cod. A) μέρος (ἐν ?) Δ (codd. nonnulli) || ὅλοις ABdChnVΛ (ὅλῳ) L^f**SAFO** : ὅλοις σώμασι Eu^rm || 31 οὕτω dChmnVL^aL^f : οὕτως ABEu^r || 32 ἐλέγετο : ἐλέγοντο L^f (cod. a) λέγεται Δ (?) L^f (cod. C) || τὰ ὡς : ὡς Δ (cod. A) ὡς τὰ Δ (codd. nonnulli) || ὑπάρχοντα : ὑπάρχοντος L^o (cod. M) post τινι transp. **S** || ἔν τινι codd. L^o**S** : om. Λ ἐν ὅλῳ τινί Δ (codd. nonnulli) || 33 πάντα : post λέγεσθαι (u. 34) transp. **F** (78.24) || 34 συνωνύμως codd. **A** (52.9) **F** : ante πάντα (u. 33) transp. **PA** (48.14) || ἀπ' codd.

AF : τὰ ὑπ' L^f (cod. F) κατὰ **P** || αὐτῶν codd. **AF** : τούτων **P** || αἱ codd. ΔL^f : αἱ τὰ C || ἀπὸ τούτων codd. ΔL^f : ἀπ' αὐτῶν A || 35 ἢ codd. ΛΔL^f : ἢ καὶ Eu^r || 36 ἀπὸ μὲν γὰρ codd. Δ : καὶ ἀπὸ μὲν Λ (?) κατὰ μὲν γὰρ Δ (cod. A) || 37 γὰρ om. **F** || 38 τοῦ ἀτόμου codd. ΛΔ : τῶν ἀτόμων Eu^r || 39 καὶ^1 ABdChEu^{r}Δ (codd. nonnulli) : om. mnV (lac. sign.) ΛΔ (cod. A) || τοῦ εἴδους codd. ΛΔ : τῶν εἰδῶν Eu^r || κατα^2 ABdChu^{r}nΛΔ : om. EmV || τοῦ ἀτόμου ABdChmnΛΔ : τῶν ἀτόμων Eu^r ἀτόμου V.

3 b 1 δὲ καὶ codd. Λ^{e}Δ : om. Λ^f δὲ **F** || καὶ^2 dChEu^{r}mnVΛΔ (codd. nonnulli) : om. ABΔ (cod. A) **F** || καὶ^3 codd. ΛΔ : om. m || κατὰ^2 om. **F** (codd. Fa) || 3 τὸν (bis) codd. Δ : om. Eu^r || εἰδῶν... γενῶν ABdChVΛΔ (codd. nonnulli) : γενῶν... εἰδῶν Eu^{r}mnΔ (cod. A) || 3-4 τὸ εἶδος : τὰ εἴδη Δ || 4 τοῦ γένους : τῶν γενῶν Δ || 5 πάντα AdCh : τὰ αὐτὰ VΛ τοσαῦτα mn om. BEu^{r}Δ [u. adn. 24] || ῥηθήσεται codd. Δ : κατηγορηθήσεται Eu^r || 6 ante τὰ add. καὶ Alexander (In Top.) || τε BEu^{r}mnV : om. AdCh Alexander (In Top.) || εἴδη... ἄτομα : ἄτομα... εἴδη Alexander (In Top.) || 7 συνώνυμα : συνώνυμος Δ (codd. nonnulli) || γε BdChEu^{r}nVF : om. AmΔ (?) || ἦν ὧν codd. **ΛF** : ἦσαν ὧν E^2 ἐστιν οὗ Δ (codd. nonnulli) ἐστιν ὧν Δ (cod. A) || καὶ^2 om. **F** || τοὔνομα codd. Δ : τὸ ὄνομα Eu^r τό τε ὄνομα **F** || 8 ὁ αὐτὸς codd. Δ : om. Δ || ὥστε ABCEu^{r}mnVΔ : ὥστε καὶ dh || ἀπὸ om. Δ (cod. A) || 9 τὰ ἀπὸ ABdChEu^{r}Δ (codd. nonnulli) : τὰ Δ (cod. A) om. mnV [u. adn. 25] || 10 δὲ : γὰρ Ps.-Alexander (In RS) Philop. (In DA) || δοκεῖ : post σημαίνειν transp. Ps.-Alexander (In RS 59) ante πᾶσα transp. Ps.-Alexander (In RS 151) Philop. (In DA) || τι codd. L^{s}L^a (cod. M) L^{f}L^{o}L^d**PSAFOD** Ps.-Alex. (In RS) Philop. (In DA) : om. Eu^r ante τόδε transp. Plotinus || ἐπὶ om. Δ || οὖν om. Ps.-Alex. (In Met.) || 12 post σημαίνει add. ἑκάστη Ps.-Alex. (In Met.) || post ἓν add. τῷ **D** || 13 ἐπὶ δὲ τῶν ACEu^{r}mnΛΔ : τῶν δὲ Bdh (add. ἐπὶ in interl. h^2) V || ὁμοίως : ὅσον Ps.-Alex. (In RS) || 14 προσηγορίας : κατηγορίας Ps.-Alex. (In RS) || τόδε τι σημαίνειν codd. ΛΔ**S** : ὅτι τόδε τι σημαίνει V Ps.-Alex. (In RS) || εἴπῃ codd. Δ (cod. A) Ps.-Alex. (In RS) : εἴπῃ τις Λ (?) Δ (codd. nonnulli) εἴπω **D** || 15 ἄθρωπον : ἄνθρωπος **D** (cod. H) || μᾶλλον codd. **S** : om. **ΛO** || 16 ἐστι : σημαίνει **S** || 17 λέγεται ABdhmn VΛΔS : om. CEu^r || 18 δὲ om. **O**Δ (codd. nonnulli) || ποιόν

codd. **F** (cod. a) **O** : τὸ ποιὸν **P** || τι ABdChVΔ**F** (cod. a) **O** : om. Eu^{r}mnΛ (?) L^{o} (cod. M) **P** || post ὥσπερ add. καὶ **F** (cod. a) || 19 οὐδὲν (οὐθέν Eu^{r}) — λευκὸν codd. ΛΔ : om. h (add. h^{2} in marg.) || ἄλλο codd. ΛΔ : ἄλλο τι V || ἀλλ' codd. Δ : om. m || δὲ ABdChEu^{r}V : δ' mn || 20 εἶδος καὶ τὸ γένος codd. Δ : εἶδος καὶ γένος **S** γένος καὶ τὸ εἶδος CΛ (?) αἱ διαφοραὶ καὶ τὰ εἴδη Philop. (In APr) || οὐσίαν codd. **F** : οὐσίας **A** (cod. M) τὴν οὐσίαν Δ (cod. A) || τὸ ποιὸν ante περὶ transp. **F** (73.17 et 20) || ἀφορίζει : ἀφορίζουσι Alexander (In Met. 399) || 21 οὐσίαν : τὴν οὐσίαν Δ (cod. A) || πλεῖον codd. : πλέον Eu^{r}L^{f} (codd. Fa) **S** || ἢ codd. ΛΔL^{f} : καὶ ? n (corr. n^{2}) || 22 ἀφορισμὸν ABCEu^{r}mnVΛΔ**S** : ἀφορισμὸν εἰπὼν d (postea eras.) h || πλεῖον codd. L^{s} (cod. A) : πλέον Eu^{r}L^{s} || 22-23 περιλαμβάνει codd. ΛL^{s}L^{f} (codd. Fa) **S** : παραλαμβάνει AL^{s} (cod. L) L^{f} (cod. C) || 23 ὁ codd. ΔL^{s}L^{f} : om. Λ (?) || 24 καὶ : om. L^{f} (cod. C) L^{o} || αὐταῖς ABdChDEu^{r}VΔL^{s} (codd. Av) L^{a} (cod. M) L^{o}**P** (?) : post ἐναντίον transp. mnL^{s} (codd. JKL) L^{f}L^{d} || 25 εἶναι codd. L^{o} (76.25) : ante ἐναντίον (u. 24) transp. L^{o} (cod. M 72.27) post μηδὲν (u. 24) transp. **P** (?) || 26 post ἀνθρώπῳ (DEu^{r}mnΛL^{o}) add. ἢ τῷ τινὶ ζῴῳ ABdC^{2} (ex ἢ τὸ ζῷον C) hn^{2} (in marg.) VΔ || οὐδέν C (?) DEu^{r}Λ^{f}ΔL^{o} : οὐδὲν γὰρ ABdC^{1}hmnVΛ^{e} || post ἐναντίον (codd. L^{o}) add. ἀλλ' Λ (?) || 26-27 οὐδέ — ἐναντίον : om. Δ || 26 γε codd. L^{o} (76.25) : om. L^{a} (codd. FM) L^{o} (cod. M 72.29) || 27 ἢ ABdChDEu^{r}VL^{a}L^{o} : οὐδὲ mnΛ || ἐστιν ἐναντίον ABdChmnVL^{o} (72.30) : ἐναντίον ἐστίν DEu^{r}L^{o} (cod. M 76.25) || οὐκ ἴδιον δὲ : οὐ δὲ (τοῦτο) ἴδιον Δ (cod. A) || 28 τῆς οὐσίας τοῦτο BdChDEu^{r}mnΔ (codd. nonnulli) **F** ? (101.7) : οὐσίας τοῦτο **O** τοῦτο οὐσίας AV τοῦτο τῆς οὐσίας **S** (?) **F** (77.17) || ante ἀλλὰ add. ἐστιν V || γὰρ καὶ ABdChEu^{r}VΔ (codd. nonnulli) : καὶ DmnΛ (?) Δ (cod. A) || ἐπ' (ἐπὶ) codd. Δ **O** : om. Λ (?) || πολλῶν codd. Λ**O** : om. VΔ || 29 τῷ codd. Δ : τὸ m || διπήχει BdhDEu^{r}mnΛΔ : διπήχει ἢ τῷ (om. An^{2}V) τριπήχει ACn^{2}V || post ἐναντίον (codd. ΛΔ) add. καὶ τρίπηχυ m || 30 οὐδὲ^{1} ABdhmnVΔ : οὐδέ γε CDEu^{r}Λ (?) Δ (?) || οὐδὲ^{2} ABdChmnVΛΔ : οὐδέ γε DEu^{r} || οὐδενί codd. Λ : οὐδέν D || 30-31 τὸ πολὺ τῷ ὀλίγῳ... τὸ μέγα τῷ μικρῷ : τὸ μέγα τῷ μικρῷ... τὸ (τῷ cod. P) πολὺ τῷ ὀλίγῳ **D** || 31 φαίη codd. **F** : post τις (u. 30) transp. **D** φαίει et ante ἐναντίον transp. L^{o} (cod. M) || ἐναντίον εἶναι codd. Λ : εἶναι ἐναντίον Δ (codd. nonnulli)

ἐναντίον et ante τῶν transp. **D** ‖ ἢ codd. **F** : καὶ **SD** ‖ 32 δὲ codd. L^s (plerique codd.) : om. L^s (cod. Av) ‖ ποσῶν codd. **S** : om. ΛΔL^s ‖ οὐδενὶ ABdChEu^{r}mnΛΔ : om. VS (?) ante οὐδὲν transp. D ‖ ἐναντίον codd. Δ : post ἐστίν transp. VL^s **S** ‖ 33 δὲ ABdChDEu^{r}ΛL^{s}L^{a}L^{f}L^{o}L^d**F** : δ' mn ‖ μὴ ABdCh VL^{a}L^f (codd. Ca) **PSFOD** : οὐκ DEu^{r}mnL^{s}L^f (cod. F) L^{o}L^d**F** (cod. F 76.7) **O** (64.37) [u. adn. 26] ‖ ἐπιδέχεσθαι codd. L^{s}L^f L^{o}L^d**PSFO** : ἐπιδέδέχεσθαι (sic) h δέχεσθαι **D** (codd. KP 178.22) ‖ τὸ^2 codd. L^s (codd. Kv) L^d**SFO** (64.37 ; 75.5) : om. L^s (plerique codd.) L^o (cod. M) **S** (plerique codd. 90.25) **O** (73.1 ; 78.2 ; 79.41) **D** (178.22 cod. K ; 180.35 cod. H ; 182.10 cod. H ; 185.16 codd. HK) ‖ 34 λέγω codd. L^a (cod. M) **AO** : λέγει L^a (cod. F) ‖ δὲ codd. L^{a}L^{f}L^o : δ' n δὴ **O** ‖ μᾶλλον codd. ΛL^f (codd. CF) L^o**A** (cod. M) **O** : μᾶλλον καὶ ἧττον EL^f (cod. a) **A** (cod. F) ‖ 35 οὐσία CEVΛΔL^o**O** : οὐσία καὶ ἧττον οὐσία ABdhDu^{r}mn ‖ 36 οὐσία codd. **O** : om. **S** ‖ τοῦθ' ABdChDEu^r : τοῦτο mnV**SO** ‖ καὶ : ἢ **O** ‖ 37-38 οἷον — καὶ ἧττον codd. ΛΔ : om. Eu^r ‖ 37 αὕτη codd. Δ : αὐτὴ (?) Λ (*ipsa*) ‖ ἄνθρωπος ABdChDEu^{r}VΔ : ὁ ἄνθρωπος mn ‖ ἔσται ABdhDEu^r Λ (?) Δ : ἐστί CmnV ‖ 38 ἑαυτοῦ codd. **SF** : ἑαυτοῦ μᾶλλον Δ (codd. nonnulli) αὑτοῦ Minio-Paluello [u. adn. 27] ‖ οὔτε ABdChDEu^{r}V**F** : οὔθ' mn ‖ ἕτερος codd. Δ**F** : om. Λ.

4 a 1 ἐστιν CDEu^{r}mn : post μᾶλλον transp. ABdhV λέγεται et post μᾶλλον transp. **O** om. **A** ‖ ante λευκόν^2 (codd. ΛΔ**A**) add. καὶ ἧττον A^2 (in interl.) ‖ 1-3 καὶ — λέγεται : om. Δ ‖ 1-2 λευκόν^2 — μᾶλλον^1 codd. Λ : om. V ‖ 2 μᾶλλον καλόν DEu^{r}mnΛ : μᾶλλον CV μᾶλλον καλὸν καὶ ἧττον λέγεται ABdh [u. adn. 28] ‖ ἑαυτοῦ hDEu^{r}mnV**O** : αὑτοῦ ABdC**S** [u. adn. 29] ‖ 3 post ἧττον add. λευκόν **S** ‖ 3-4 οἷον — λέγεται : ditt. u^r ‖ 4 λευκὸν om. Λ ‖ εἶναι ABdChDEu^{r}Δ (cod. A) : post λέγεται transp. VΔ (codd. nonnulli) om. mnΛ [u. adn. 30] ‖ ὂν codd. Δ : om. Λ (?) ‖ 5 θερμὸν ABCVD : om. d (rest. in marg. d^1) hΛ θερμότερον DEu^r post ἧττον transp. mn ‖ λέγεται codd. ΛΔ : φαίνεται Eu^r ‖ 5-6 μᾶλλον καὶ ἧττον ABdChDEu^{r}Δ (codd. nonnulli) : μᾶλλον mnVΔ (cod. A) om. Λ (?) [u. adn. 31] ‖ 6 λέγεται ABCDΛΔ : om. dh φαίνεται Eu^r λέγεται οὐδὲ ἧττον V λέγεται καὶ ἧττον mn ‖ γὰρ codd. Δ : om. Λ ‖ ἄνθρωπος ABdhDEu^{r}Δ : ὁ ἄνθρωπος CmnV ‖ 7 νῦν ABdChDEu^{r}VΔ : ante μᾶλλον

transp. mn || λέγεται codd. Δ : ante ἢ (u. 6) transp. C || οὐδὲ BdChDEu^{r}mn : οὐδέ γε AV || 7-8 οὐδέν BCDEu^{r}VΛΔ : οὐθέν Adh οὐδὲν ἔσται mn || 8 ὅσα ABdChmnVΔ : ὅσα γε DEu^{r} || ἐστιν οὐσία : οὐσία ἐστίν Δ (cod. A) || 9 τὸ dCh Eu^{r}mVΔL^{s} : om. ABDn [u. adn. 32] || ἧττον ABdChDEu^{r}V ΛΔ : ἧττον οὐκ ἔστι δὲ οὐδὲ τοῦτο ἴδιον τῆς οὐσίας τὸ μὴ ἐπιδέχεσθαι αὐτὴν (om. m) τὸ μᾶλλον καὶ τὸ (om. n) ἧττον· καὶ γὰρ τὸ ποσὸν οὐκ ἐπιδέχεται τὸ μᾶλλον καὶ τὸ (om. n) ἧττον B^{2}mn negat legendum esse οὐκ ἴδιον δὲ οὐσίας τοῦτο· καὶ γὰρ τὸ ποσὸν οὐκ ἐπιδέχεται τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον **A** (50.13-14) || post ἧττον tit. περὶ τοῦ τῆς οὐσίας ἰδίου add. mnV || 10 μάλιστα codd. L^{s}L^{a}L^{f}L^{o}L^{d}**SF** : μάλλιστα h || ἴδιον codd. L^{a}L^{d} : post δοκεῖ transp. L^{s} || τῆς codd. L^{a}L^{d}**A** : om. L^{s} || δοκεῖ codd. L^{s}L^{f}L^{d} : post δὲ transp. CL^{o} || 10-11 ταὐτὸν καὶ ἓν codd. Alexander (In Top.) Simplicius (In DC) : ἓν καὶ ταὐτὸν **AF** (78.26 ; 79.9) **O** (73.1 ; 75.21-22 ; 76.14 et 21 ; 78.10-11 ; 80.7) Plotinus || 11 ἀριθμῷ codd. **SA** (51.6) **F** (79.9) Alex. (In Top.) Simpl. (In DC) Plotinus : τῷ ἀριθμῷ L^{f} (cod. F 79.8) L^{o} (cod. M) **F** (78.26) **OD** om. **A** (52.12) Simpl. (In DC 160 ; 168) || ὂν codd. **AD** Alex. (In Top.) Simpl. (In DC) : om. L^{o} (cod. M) **O** Plotinus μένον **S** (120.23 ; 125.14) **F** (78.26) μένουσα **S** (414.10) ὑπάρχον **O** (75.22 ; 80.7) || τῶν ἐναντίων codd. **A** (52.13) **F** (78.26 ; 79.19-20) **O** Simpl. (In DC) : post δεκτικὸν transp. **A** (51.9-10) **F** (79.14) Alex. (In Top. : εἶναι τῶν ἐναντίων) Plotinus || εἶναι : om. Plotinus post δεκτικὸν transp. Alex. (In Top.) || δεκτικόν codd. **FO** Simpl. (In DC) : δεκτικήν **S** (414.10) Simpl. (In DC 160 ; 166) || οἷον : καὶ Λ (?) || 12 οὐδενὸς DEu^{r}mnVΛ^{e}Δ**S** : οὐκ ABdChΛ^{ft} add. οὐδενός in marg. h^{2} || τις BdCnVΔ : τις τὸ τοιοῦτο Ad^{2} (in interl.) DEu^{r}Λ (?) τις τὸ τοιοῦτον B^{2} (in interl.) hm || προενεγκεῖν ABCh^{1} (siue h^{2})Dn : προσενεγκεῖν dh (postea σ eras.) Eu^{r}mV || 12-13 ὅσα — οὐσίαι codd. ΛΔ : secl. Minio-Paluello [u. adn. 33] || 13 εἰσιν οὐσίαι ABdhΛ (?) Δ**S** : ἐστιν οὐσία CDEu^{r}mnV [u. adn. 33] || ὂν codd. Λ^{ft} : om. Λ^{e}Δ || τῶν ἐναντίων δεκτικόν ABdChDEu^{r}Δ : δ. τ. ἐ. mnV || ἐστιν codd. Δ : ἔσται Λ^{f} om. Λ^{e} || 14 ἐστιν post ταὐτὸν transp. Δ || ταὐτὸν : τὸ αὐτὸ C^{1} (?) || τῷ ABdh^{2}DEu^{r}V : om. Ch (?) mnΔ [u. adn. 34] || οὐκ ἔσται ABdh^{2}VΛ : οὐκ ἔστι ChDEu^{r}Δ οὐ λέγεται mn || 15 οὐδὲ ABdmnV : οὔθ' ChDEu^{r} || τῷ om. Δ || 16 οὐκ ἔσται ABdChVΔ : οὐκ ἔστι DEu^{r}n (postea eras.) ἔσται Λ (?) ἔστι

m || 17 ὅσα codd. Δ : ὅσαι Λ || εἰσιν οὐσίαι ABdChVΛΔ : ἐστιν οὐσία DEu^{r}mn [u. adn. 35] || 18 ἀριθμῷ ὂν ABdC (?) hDnΔ : τῷ ἀριθμῷ ὂν m τῷ ἀριθμῷ οὖσα V ὂν τῷ ἀριθμῷ Eu^{r} || δεκτικὸν ABdDEu^{r}mnΔ : δεκτικὴ ChVΛ (?) || 19 δὲ codd. Δ : δὲ καὶ Eu^{r} || 20 θερμὸς ABdChVΔ : θερμός γε DEu^{r}mn || φαῦλος ABdDEu^{r}mnΛΔ : φαῦλός γε V φαῦλός τε γίνεται Ch || 20-21 φαῦλος... σπουδαῖος codd. ΛΔ : σπουδαῖος... φαῦλος m || 21 οὐδενὸς ABdChmnVL^{s}L^{a}L^{o} : οὐθενὸς DEu^{r} || φαίνεται codd. L^{s}L^{a}L^{o} : φένεται h (αι supra scr. h^{1}) || 22 μή τις ABdDEu^{r}mnΛΔL^{s}L^{f}L^{o} (80.26) : μὴ ἄρα τις ChV μὴ ἄν τις d^{2} (in interl.) μή τις ἄρα D^{2} (in interl.) L^{o} (cod. M 78.7) || ἐνίσταιτο ABdDEu^{r}mnVΔL^{s} (codd. JL) L^{f} (cod. C) : ἐνίσταται ChL^{s} (cod. A) L^{f} (cod. a) L^{o} (cod. M) ἐνίσταιτο τὸ L^{s} (cod. K) ἐνίστατο τὸ L^{s} (cod. v) ἐνίστατο L^{f} (cod. F) || φάσκων codd. L^{o} (80.26) : post λόγον transp. L^{o} (cod. M 78.7) || 23 τοιούτων ABdCDEu^{r}ΛΔL^{f} : ἐναντίων hmnV (τοιούτων in marg. V^{2}) L^{o} || δεκτικά codd. L^{o} (78.8) : om. Λ (?) L^{f}L^{o} (80.27 ?) Δ (codd. nonnulli) ὥσπερ ἐναντίων δεκτικά Δ (nonnulli codd.) [u. adn. 36] || 24 τε ChDEu^{r}mn VΛ ? L^{f}L^{o} : om. ABd || δοκεῖ εἶναι ChDEu^{r}mnVL^{f}L^{o} : εἶναι δοκεῖ ABd [u. adn. 37] || post λόγος (codd. ΛL^{f}) add. ὢν n^{2} (?) || τὸ codd. L^{f} (codd. Ca) : om. Ch (rest. in marg. h^{1} siue h^{2}) τοῦ L^{f} (cod. F) || 25 οὗτος λόγος ABdDEu^{r}mL^{f} (codd. Fa) : οὗτος VΛΔ (?) L^{f} (cod. C) om. Chn [u. adn. 38] || ψευδὴς ABdDEu^{r}mnVΛΔL^{f} : ψευδὴς λόγος Ch || 26 ἔσται ABd ChmnVΛΔL^{f} : ἐστι DEu^{r} || ἐπὶ τῆς δόξης : ἡ δόξα Δ || 27 δοξάζοι ABdCDVΛ ? (*opinabitur*) Δ : δοξάζει hEu^{r}mn || ψευδῶς ABdhDEu^{r}VΛΔ : ψεῦδος C ψευδῶς ὁ αὐτὸς οὗτός mn || δοξάσει ABdChDu^{r} (?) VΛ^{e} : δοξάζει EmnΛ^{ft} ἡ δόξα ἔσται Δ || 28 τὴν αὐτὴν ἔχων... δόξαν : om. Δ || τὴν codd. Λ (?) : ὁ τὴν h^{1} (siue h^{2}) V || αὐτὴν : αὐ αὐτὴν h || εἰ δέ codd. ΛΔ**F** : εἰ δή nV || τοῦτο codd. ΛΔ**F** : ταῦτα V || 28-29 παραδέχοιτο ABdChmnVΛΔ**F** : π. τὴν δόξαν καὶ τὸν λόγον DEu^{r} (cf. infra, 4 b 4) || 29 τὰ μὲν codd. **F** : τὰ αὐτὰ Λ (?) || ἐπὶ codd. ΛΔ**F** : om. m || 30 μεταβάλλοντα codd. Δ**F** : μεταβαλόντα ?Λ (*permutata*) || ἐστίν codd. Δ**F** : εἰσι Eu^{r} || 31 γενόμενον ABCDEu^{r}mnVΛΔ**F** : γινόμενον dCh || μετέβαλεν AdCDmnVΛ (?) Δ**F** (cod. C) : μετέβαλλεν BhEu^{r}**F** || ἠλλοίωται (ἀλλοιοῦται V) γὰρ codd. **F** : om. Λ || 33 ἕκαστον : ἑκάστου **F** (cod. a) || αὐτὸ ChDmnVΔ (codd. nonnulli) **F** : αὐτῶν ABdE αὐτὰ u^{r} || 34 τῶν ἐναντίων ABdCh

DEu^{r}VΛF : τοῦ ἐναντίου mnF (cod. C) τοὐναντίον F (cod. F) || δεκτικόν ἐστιν ABdDEu^{r}mnVΔ (cod. A) F : ἐστι δεκτικόν Ch δεκτικὸν λέγεται Δ (codd. nonnulli) || 35 post ἀκίνητα add. καὶ βέβαια Δ || πάντῃ : πάντῃ τε D (codd. KP) πάντοτε D (cod. H) om. D (253.25) || πάντως om. D (253.25) || 36 κινουμένου ABdChmnVΛ^{f}ΔF : κινηθέντος DEu^{r}Λ^{e} μεταβάλλοντος D || τὸ ἐναντίον ABdu^{r}mnVΛ^{f}ΔF : τοὐναντίον DE τὰ ἐναντία Ch ἐναντιότης ? Λ^{e} (*contrarietas*) || 37 τὸ codd. Δ : τοῦ mn^{2}.

4 b 1 κινηθέντος : παθόντος supra scr. V^{2} || λέγεται ABdChEu^{r}mnΔ (codd. nonnulli) : γίγνεται DVΛΔ (cod. A) [u. adn. 39] || 2 τῷ τρόπῳ γε ABdChmnVΛ (?) : τῷ γε τρόπῳ DEu^{r}Λ (?) L^{a} || post γε add. διαφέρει (?) C (ubi spatium 9 litt. erasum) || 3 ἂν εἴη : ἐστι Δ || ἑαυτῆς ABdEu^{r}mnS (118.13 ; 427.18) F : αὑτῆς ChS (119.31) αὐτῆς DV ἐν αὐτῷ S (114.19) [u. adn. 40] || δεκτικὴν codd. ΛΔ : δεκτικὸν D || 4 δή ABdChnVΔ (codd. nonnulli) : δέ C^{2}h^{2} (in marg.) DEu^{r}mn^{2}V^{2}Δ (cod. A) L^{f} (cod. a) om. Λ (?) L^{a}L^{f} || τις καὶ ταῦτα codd. Δ : τις καὶ τοῦτο Λ (?) τις ταῦτα n καί τις ταῦτα L^{a} (cod. F) L^{f} (codd. CF) τις τὰ αὐτὰ L^{a} (cod. M) || παραδέχοιτο ABdChmnVL^{a} (cod. M) : παραδέξοιτο L^{a} (cod. F) παραδέχοιτο τὸ DEu^{r} || τὴν δόξαν καὶ τὸν λόγον D Eu^{r}mnVΛΔL^{f} (cod. F) : τὸν λ. κ. τὴν δ. ABdChL^{a}L^{f} (codd. Ca) || 5 δεκτικὰ ABdChDEu^{r}ΛΔ (cod. A) L^{a}L^{f} (codd. Ca) : φάσκειν δεκτικὰ mn φάσκων δεκτικὰ V φάσκων (τῶν ἐναντίων) δεκτικὰ L^{f} (cod. F) || εἶναι : εἶναι φάσκει Δ (codd. nonnulli) || 6 δὲ BdChDnVΛΔL^{f} (codd. CF) : del. B^{1} (siue B^{2}) C^{2}h^{1} (siue h^{2}) om. AEu^{r} (?) mL^{f} (cod. a) || ἀληθὲς τοῦτο codd. Δ (cod. A) : τοῦτο ἀληθές Δ (codd. nonnulli) || ὃ : ὅ τε A || 6-7 δέχεσθαί τι ABdChDEu^{r}V : δεδέχθαι τι mnA δεκτικὰ Δ || 7 εἶναι om. A (cod. M) || λέγεται codd. : ante εἶναι transp. VA λέγεται ὥστε δέχεσθαί τι Δ || τῷ ABdChDnV : τὸ Eu^{r}m || 8 τὸ^{1} codd. Δ : om. A (rest. A^{2}) V || γεγενῆσθαι codd. : γίνεσθαι ChΔ || τῷ codd. Δ : τὸ Eu^{r} || εἶναι ABdChmnVΛΔ : ἢ εἶναι DEu^{r} || 9 ἢ μὴ εἶναι codd. ΛΔ : ἢ καὶ μὴ εἶναι V ἢ μὴ u^{r} || τούτῳ codd. ΛΔ : τοῦτο mV (corr. ? V^{1}) || καὶ codd. Δ : om. Λ (?) || post λόγος (codd. Δ [codd. nonnulli]) add. ἢ Λ (?) Δ (cod. A) || ἢ ψευδὴς codd. ΛΔ : om. n (rest. in interl. n^{2}) || εἶναι^{2} ABdChmnV : om. DEu^{r} Λ (?) ΔS (?) || 10 αὐτὸν δεκτικὸν B (ex corr.) n (ex corr.)

ΛΔ : αὐτὰ δεκτικὰ codd. ‖ τῶν ἐναντίων ABdChDEu^{r}VΔ : τοῦ ἐναντίου mn Λ (?) ‖ γὰρ : δὲ Δ (cod. A) ‖ 11 οὐθὲν (οὐδὲν VF) ABChn^{2} (in interl.) VF : post οὐθενὸς transp. d (cum rasura 7 litt.) post λόγος transp. n (postea eras) om. DEu^{r}mΛ (?) Δ [u. adn. 41] ‖ ὑπ' οὐδενὸς codd. **F** : ὑπ' οὐθενὸς d om. Λ (?) ‖ οὔτε^{1} codd. **F** : οὐδὲ Ad ‖ ὁ codd. **F** : om. A ‖ οὔτε^{2} codd. : οὐδὲ n (corr. in interl. n^{2}) οὔτε πάλιν **F** (cod. C) ‖ 12 ἐν codd. ΛΔ**F** (cod. a) : om. m ‖ αὐτοῖς codd. ΛΔ**F** (cod. a) : αὐτοῖς ἐναντίου m ‖ 12-13 γιγνομένου ABdChmnΛ : γενομένου DEu^{r}VΔ**F** (cod. a) ‖ 13 πάθους codd. : om. n (rest. in interl. n^{2}) ΛΔ [u. adn. 42] ‖ γε : om. n (rest. in marg. n^{2}) ‖ τῷ codd. Δ : τὸ V (corr. in τῷ V^{2}) ‖ αὐτὴν DEu^{r}mnV : αὐτῇ ABdChΔ ‖ 14 εἶναι ABdChV : post λέγεται transp. Eu^{r} om. DmnΔ [u. adn. 43] ‖ 15 δέχεται ABdmn : ἐπιδέχεται ChDEu^{r}n^{2} (in interl.) V ‖ 16 αὐτὴ codd. Λ : αὕτη nV ‖ 17 ἂν οὐσίας εἴη : τῆς οὐσίας ἂν εἴη VL^{f} (cod. a) ἂν εἴη τῆς οὐσίας L^{f} (codd. CF) οὐσίας ἂν εἴη L^{o} (cod. M) οὐσίας εἴη L^{s} (plerique codd.) ἂν οὐσίας L^{s} (cod. L) ‖ ταὐτὸν καὶ ἓν Δ (cod. A) : ἓν καὶ ταὐτὸν Δ (codd. nonnulli) ‖ ὂν : μένον **S** (120.23 ; 125.14) ‖ 17-18 κατὰ — μεταβολὴν DEu^{r}mnVΔL^{f}L^{o}**S** (?) **OD** : post ἐναντίων transp. ABdCh om. Λ (?) [u. adn. 44] ‖ 18 post τὴν add. οἰκείαν **D** ‖ ἑαυτῆς AdEu^{r}mnVΔ (?) L^{f}L^{o}**D** : ἑαυτοῦ **BO** αὐτῆς C αὐτῆς hDL^{f} (codd. CF) αὐτοῦ mnL^{o} ‖ δεκτικὸν (δεκτικὴν hmV Λ^{e}L^{f} [cod. F]) εἶναι τῶν ἐναντίων codd. ΛΔ**S** : τῶν ἐναντίων εἶναι δεκτικόν (δεκτικήν **D**) L^{s}L^{f}L^{o}**OD** ‖ 18-19 περὶ μὲν οὖν Bdh^{2}D : περὶ μὲν AChVΔ (?) **A** καὶ περὶ μὲν Eumn Λ (?) ‖ 19 ante οὐσίας add. τῆς h^{2} ‖ τοσαῦτα codd. **A**Δ : ταῦτα ? Λ (*haec*) ‖ post εἰρήσθω tit. περὶ τοῦ ποσοῦ nΔ περὶ ποσοῦ ABdCh^{2}mVΛ (*de quantitate*) περὶ ποσοῦ ἀριστοτέλους D περὶ ποσοῦ καὶ ποσότητος E^{2}u^{r} ‖ 20 δὲ^{1} codd. ΔL^{s}L^{a} (cod. F) L^{f}L^{o} (81.17) L^{d} : om. mΛ (?) L^{a} (cod. M) **F** (47.5) **O** (85.8) Stephanus μὲν L^{o} (84.17) ‖ ἐστι om. **F** (codd. Ca) ‖ διωρισμένον... συνεχές codd. ΔL^{s}L^{a}L^{f} (codd. Fa) L^{o} (81.17) L^{d} (185.5 ; 188.19 ; 190.24) **PSA** (58.28) **D** (190.25) Stephanus : συνεχὲς... διωρισμένον VΛ (?) L^{f} (cod. C) L^{o} (84.17) L^{d} (186.19) **A** (31.17 ; 54.16) **F** (47.5) **O** (82.33 ; 83.22 ; 85.8-9) ‖ 21 τὸ Bh^{2}Eu^{r}nΛL^{o}**PSO** : τὰ AdChDmn^{2}VΔL^{a} ‖ ἐκ θέσιν ἐχόντων codd. **P** (104.5) **SO** : ἐξ ἐχόντων θέσιν **P** (100.33-101.1) ‖ πρὸς ἄλληλα codd. **O** : om. **S** ‖ αὐτοῖς codd. **O** : αὐτῷ **S** ‖ 22 συνέστηκε codd. **O** : om. **S** ‖ τὸ Bh^{2}Eu^{r}nΛ

L°PSO : τὰ AdChDmn²VΔLᵃ ‖ οὐκ ἐξ AmnVLᵃL° **PS** (codd. JL) **O** : ἐξ οὐκ BdChDEuʳ **S** (codd. KAv) ‖ ἔστι codd. ΛLᵃ (cod. M) **O** : ἔτι Lᵃ (cod. F) ‖ 22-23 διωρισμένον codd. **O** : τὸ διωρισμένον Δ (codd. nonnulli) διωρισμένα **S** ‖ 23 μὲν codd. L°**SO** : μὲν ποσὸν Λ (?) ‖ οἷον ABdChDEuʳVΛΔ : om. mnL° (cod. M) **SO** ‖ ἀριθμὸς codd. **O** : ὅ τε ἀριθμὸς **S** ‖ καὶ codd. L°**O** : καὶ ὁ Ch (postea eras.) **S** ‖ συνεχὲς δὲ codd. Δ (cod. A) : τὸ δὲ συνεχὲς Δ (codd. nonnulli) ‖ 23-24 γραμμή ABdDEuʳmnΔ (cod. A) L° : οἷον γραμμή ChVΛΔ (codd. nonnulli) ἡ γραμμή **O** ‖ 24 σῶμα : καὶ τὰ λοιπά **O** ‖ ἔτι codd. ΔLᵈ**PFO** : om. Λ (?) ‖ δὲ codd. ΔLᵈ**PFO** : om. m ‖ χρόνος καὶ τόπος codd. Δ**PSFO** : τόπος καὶ χρόνος Lᵈ**F** (codd. Fa) ‖ 25 τῶν μὲν γὰρ codd. Lᵃ (cod. M) : ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν Lᵃ (cod. F) ‖ 26 συνάπτει codd. ΔLᵃLᶠ (codd. Fa) L°**SF** : συνάπτεται D²VLᶠ (cod. C) ‖ οἷον codd. ΛΔL°Lᵈ : om. E (rest. E¹) uʳ ‖ τὰ² : ὁ Lᵈ**D** ‖ 26-27 εἰ ἔστι τῶν (τὰ m) δέκα codd. L°Lᵈ**O** (?) **D** : ἔστι τῶν δέκα Δ (codd. nonnulli) τῶν δέκα εἰ ἔστί V εἰ (τὰ πέντε) τῶν δέκα **S** εἰ τῶν δέκα (μόρια) ἐστί Δ (cod. A) ‖ 27 μόριον ABdChE²mnΛL°Lᵈ : μόρια DEuʳVΔ ‖ οὐδένα AC¹ (sive C²) hDEuʳmnVΛL°Lᵈ : οὐδένα γὰρ A² (in interl.) BdC οὐδένα δὲ Δ (?) ‖ ὅρον συνάπτει : ἔχει ὅρον Lᵈ ‖ 28 ἀλλὰ ABdChDEuʳVΛΔ : ἀλλ' ἀεὶ mn ‖ post διώρισται (codd.) add. γε V ‖ γε ABdChmnLᵃ (cod. F) : τε V γὰρ Lᵃ (cod. M) om. DEuʳ ‖ 29 ὅρον codd. ΛΔLᵃ : om. h (rest. in interl. h²) ‖ post συνάπτει add. καὶ h² ‖ οὐδ' : οὐδὲ m οὔτε n ‖ 30 ἔχοις : ἔχῃς m ‖ ἐπ' : ἐπὶ DE ἐπὶ τοῦ V ‖ λαβεῖν κοινὸν ὅρον DEuʳmnVΔ : κ. ὅ. λ. ABdCh ‖ ἀλλ' : ἀλλὰ V ‖ 31 ἀεὶ codd. ΛΔ : om. AV ‖ 32 ἐστίν codd. L° : om. V ‖ 33 post ἐστιν (codd. Δ) add. καὶ Λ (?) ‖ καταμετρεῖται : μετρεῖται μὲν Plotinus ‖ 33-34 συλλαβῇ post μακρᾷ (u. 34) transp. **OD** ‖ 34 βραχεία καὶ μακρᾷ ABdDEuʳVΛΔ**SFO** (87.18-19 ; 90.21-22) : μ. κ. β. Chmn**O** (87.6-7 et 34 ubi μακρᾷ τε legitur) **D** [u. adn. 45] ‖ λέγω : λόγον **F** (cod. a) ‖ αὐτὸν : om. **F** τὸν αὐτὸν Δ ‖ 35 λόγον om. **F** (cod. a) ‖ γιγνόμενον : σημαινόμενον **F** (cod. F) ‖ 35-36 αὐτοῦ τὰ μόρια ABdChmVΔ : τ. μ. αὐ. DEuʳn ‖ 36 post ὃν (codd. ΛΔ) add. τὰ μόρια αὐτοῦ V.

5 a 1 συνεχής ABdEVΛΔLᵃ (cod. F) Lᶠ : συνεχές Ch Duʳmn Lᵃ (cod. M) [u. adn. 45] ‖ ἐστιν¹ om. Lᶠ (cod. F) ‖ λαβεῖν post ὅρον transp. Lᶠ (cod. F) ‖ 2 στιγμήν codd. Lᶠ :

τοῦτο δὲ στιγμή ? Λ (*hoc est autem punctum*) ‖ 3 γραμμὴν codd. ΔL^f : τὴν γραμμὴν Eu^r γραμμή Λ (?) ‖ post τὰ add. μὲν L^f (cod. a) ‖ 3-4 τινα κοινὸν codd. Δ (cod. A) : ἕνα τινά Δ (codd. nonnulli) ‖ 4 post συνάπτει (συνάπτουσι L^d [cod. K]) add. τὴν γραμμὴν L^d ‖ 5 ἔχοις : ἔχεις L^f (cod. F) ‖ ἂν λαβεῖν ABdChEu^rmnL^f (codd. CF) L^d : ἀναλαβεῖν D (ubi ἂν in interl. add. al. m.) ἂν λαβεῖν καὶ ἀποδοῦναι n^2 (in marg.) VL^f (cod. a) ‖ post ὅρον (codd. ΔL^fL^d) add. ἢ Λ (?) ‖ ἢ codd. **S** : om. L^f (cod. F) L^d alicubi καὶ scriptum esse obseruat **S** (124.29) ‖ 6 ὄν d^2 (ex ἅ ?) ChDn^2 (in marg.) VΛ^{ei}Δ ? (cod. A) L^f (codd. CF) L^d : ἦν nΛ^fΔ ? (cod. A) L^f (cod. a) ἅ ABd (?) Eu^rmΔ (codd. nonnulli) [u. adn. 47] ‖ 6-7 χρόνος... τόπος ABdChmnVΛΔL^a (cod. F) L^fL^d : τόπος... χρόνος DEu^r ‖ 7 τῶν τοιούτων codd. ΛΔL^a (cod. F) L^fL^d : τῶν συνεχῶν n^2 (in marg.) ‖ 8 τε codd. L^f (cod. C) : om. AL^f (codd. Fa) ‖ καὶ codd. ΔL^f : ἢ Λ (?) ‖ πάλιν ὁ τόπος codd. Λ (?) ΔL^a (cod. M) : καὶ π. ὁ τ. VL^f (cod. C) καὶ ὁ τ. π. L^a (cod. F) ‖ 9 τόπον codd. Λ^eΔL^f : τόπος Λ^{ft} τόπος ὢν L^d ‖ τὰ : τῶν L^d (cod. K) ‖ 10 τοῦ codd. L^d : om. d (rest. in interl. d^2) ‖ 11 ἅ om. L^d ‖ 12 πρὸς^1 : καὶ πρὸς L^d ‖ post αὐτὸν add. κοινὸν Δ (cod. A) ‖ καὶ om. L^d (cod. P) ‖ 13 συνεχὴς ABdDEu^rVΛ^tΔ**D** : συνεχὲς ChmnΛ^{ef} ‖ εἴη : ᾗ **D** (codd. HP) ‖ 14 αὐτοῦ τὰ μόρια συνάπτει ABdmnVΔ (cod. A) **D** : τ. μ. αὐ. σ. DEu^r αὐ. σ. τ. μ. Ch σ. αὐ. τ. μ. Δ (codd. nonnulli) ‖ 15 ἔτι δὲ ABd DEu^rVL^f (cod. a) : ἔτι mnΛ (?) L^sL^aL^o ὅτι L^d ἔτι δὲ καὶ CL^f (cod. C) καὶ L^f (cod. F) [u. adn. 48] ‖ τὰ μὲν codd. L^o (88.15) **F** : τὸ μὲν L^o (91.2) L^d πάλιν Δ (cod. A) ‖ 16 αὐτοῖς codd. **S** (135.33 et plerique codd. 136.21) **F** : ἑαυτοῖς **S** (136.21 codd. JL) ‖ τὰ (τὸ L^o 91.3) δὲ οὐκ ἐξ ἐχόντων θέσιν codd. ΔL^fL^o (88.16) **SF** : om. Λ ‖ δὲ codd. L^fL^o**SF** : δ' DEu^r ‖ οὐκ ἐξ ABmnVΔL^f (codd. CF) L^o**SF** : ἐ. o. d (post rasur. 2 litt.) ChD Eu^rL^f (cod. a) ‖ ἐχόντων codd. ΔL^fL^o**SF** : ὄντων d (corr. in interl. d^2) ‖ 17 οἷον τὰ μὲν : τὰ μὲν γὰρ Δ (cod. A) ‖ γραμμῆς codd. ΛΔL^o : γραμματικῆς d (ατικ eras. d^2) ‖ ἔχει codd. ΛΔL^o : ἔχοι AB ‖ 18 γὰρ om. **O** ‖ αὐτῶν codd. Δ**O** : om. Λ (?)L^o ‖ που ABDmnV**FO** : ποῦ dChEu^r ‖ 19 οὗ : ποῦ **O** ‖ ἐν τῷ ἐπιπέδῳ om. **O** ‖ 20 ποῖον codd. **O** : ποῖα **F** (cod. a) ‖ μόριον codd. Δ**O** : μορίων Λ (?) μόρια **F** (cod. a) ‖ 21 τοῦ codd. Δ : om. m ‖ post ἐπιπέδου add. τῆς ἐπιφανείας n^2 (in interl.) ‖ ἔχει codd. ΛΔ : ἔχοι m post τινα transp. Δ (cod. A) ‖ ἂν om. d ‖ 22 post οὗ add. ἤ που A^2 (in interl.) ‖ post

κεῖται (codd. ΛΔ) add. ἐν τῷ ἐπιπέδῳ V || 23 post στερέου (codd. ΛΔL°O) add. ἢ τοῦ σώματος A² (in interl.) n² (in interl.) 10 litt. eras. V add. ἀντὶ τοῦ σώματος V² (in marg.) || τοῦ² codd. ΔL° : om. dh (rest. h²) || γε ABdChmnV : om. DEuʳLª || 24 ἔχοι codd. : ἔχει Λ (?) || ἐπιδεῖξαι ABdCh DEuʳn²Δ : ἀποδεῖξαι V² (in marg.) δεῖξαι m ἐπιβλέψαι nVΛ (*perspicere*) [u. adn. 49] || αὐτοῦ ABdChDEuʳmn² (in marg.) Δ : ante μόρια transp. V om. nΛ [u. adn. 50] || 25 που ABdDmV : ποῦ ChEuʳnΛ (?) || ποιά : ποῖα *C* || 25-26 ποιά γε πρὸς ἄλληλα codd. Lª : ποῖόν γε πρὸς ποῖον Λ (?) ἃ πρὸς ἃ Δ (?) || 26 τῶν μορίων codd. ΔLª : om. Λ || post οὐδὲ add. τὰ τοῦ τόπου Δ (cod. A) || 27 δὲ : γὰρ **S** οὖν **AF** || 27-28 μὴ ἔστιν ὑπομένον : οὐχ ὑπομένει **AF** || 28 ἂν τοῦτο : om. **A** ἂν οὖν **F** (cod. C) ἂν **F** || τινὰ ABdDEuʳnVΔ**S** : post ἔχοι transp. Ch om. m post ἔχοι et ante θέσιν transp. **A** || ἔχοι ABdChEuʳVΛΔ**S** : ἔχει **DF** (cod. a) ἔχῃ **F** (cod. C) ἔχοι (ἔχει ? m) τῶν μορίων mn ἔχοι (τινὰ θέσιν) λαβεῖν **A** ante θέσιν transp. **F** || μᾶλλον codd. ΛΔLª (cod. M) **F** : μόνον Lª (cod. F) || 29-30 τοῦ χρόνου codd. ΛΔ : τῷ χρόνῳ V || 30 τὸ δὲ ὕστερον ABdChmnΛΔ**S** : τὸν δὲ δεύτερον DEuʳV || ὡσαύτως codd. : ὁμοίως Lª ἐστι ἡ τάξις **F** || 31 τὸ ἓν ABd ChVΔ**F** : ante τῶν transp. DEuʳmn**D** (?) [u. adn. 51] || ἀριθμεῖσθαι codd. **F** (codd. Ca) : ἀπαριθμεῖσθαι **F** || 32 οὕτως ABdChLᵈ : οὕτω μὲν V οὕτω DEuʳmn || post τάξιν add. μὲν Lᵈ || ἂν ABdCh : om. DEuʳ ante τινὰ transp. mnVLᵈ [u. adn. 52] || ἔχοι codd. ΛΔ : ἔχει Euʳ om. Lᵈ || 32-33 λάβοις ἂν codd. **SAF** : λάβῃς Lᵈ (codd. HP) || 34 ἀλλ' ABdChnV : ἀλλὰ DEuʳm om. Δ (cod. A) || τε : γε V γὰρ Δ (cod. A) || ἔστι : post ἔτι transp. mnΔ ἔσται et post οὐκέτι transp. **S** || ἔτι codd. ΛΔ : ἐπὶ D (postea eras. et ἔτι rest. in interl. D²) || 35 εἴγε codd. : οὗ ? Λ (*cuius*) || 36 post ἐχόντων (codd. Δ) add. πρὸς ἄλληλα VΛ || τῶν ABdChmnΛ (?) Δ : om. DEuʳ τῶν ἐν αὐτοῖς n² (in interl.) V πρὸς ἄλληλα τῶν ἐν αὐτοῖς h² (in marg.) || 36-37 συνέστηκε ABdChDEuʳVΔ : post ἐχόντων (u. 36) transp. mn || 37 οὐκ ἐξ ABdmnVΔ : ἐξ οὐκ ChDEuʳΛ (?) || 38 δὲ codd. ΔLᶠL° : om. m μὲν **F** || ποσὰ ταῦτα ABd ChDEuʳVLᶠ**F** : ταῦτα ποσὰ mn || μόνα codd. **F** : post λέγεται transp. Lᶠ (cod. a) ante ταῦτα transp. L° (cod. M) Δ || λέγεται codd. ΔLᶠ**F** : λέγονται **D** ἐστί Λ (?) || 39 δὲ ABd ChmnLᶠ**F** : δ' DEuʳV || ταῦτα ABdChmnVLᶠ**F** : αὐτὰ DEuʳ || γὰρ om. **F** (cod. C) || a 39-b 1 ἀποβλέποντες ABdCh

DEu^{r}VL^{f} (codd. Ca) : βλέποντες mnL^{f} (cod. F) **F** [u. adn. 53].

5 b 1 τὰ ἄλλα ChDEu^{r}mnL^{f}**F** : τἆλλα ABdV [u. adn. 54] || supra οἷον (codd. ΛΔL^{f}**F**) εί scr. D || πολὺ post λευκὸν transp. Asclepius || τὸ codd. ΔL^{a}**F** Asclepius : τε V || 2 post τῷ (codd.) add. γε VL^{f}**F** || supra τὴν scr. αὐτοῦ **F** (cod. C) || πολλὴν εἶναι ante τὴν transp. Philop. (In Ph. 35) || post εἶναι add. ἐν ᾗ θεωρεῖται Asclepius || 3 τῷ — εἶναι ante οὐ transp. **A** || γε om. **A** || ἡ κίνησις πολλή codd. Δ (cod. A) : τὴν κίνησιν πολλήν Δ (codd. nonnulli) || post πολὺν (codd. **A**) add. καὶ μακρὸν Λ (?) || 4 post αὐτὸ (codd. ΛΔ) add. ἀλλὰ κατὰ συμβεβηκὸς n^{2} (in marg.) || ἐὰν codd. Δ : om. A (rest. in marg. A^{1}) || 5 ἐστι ante ἡ transp. **F** || ὁριεῖ : περίοδον L^{f} (cod. a) || ἐνιαυσιαίαν BdChmn^{2}L^{f} (codd. Fa) : ἐνιαυσίαν nV ἐνιαυσιαία (= -αίᾳ) ADEu^{r} [u. adn. 55] || ἢ : εἰ Δ || 6 οὕτω codd. : οὕτως D οὕτας (?) d || πως ABCEu^{r}mnV : πῶς dhD || ἀποδιδούς : ἀποδοίη (siue ἀποδώσει) Δ || 7 ἂν ABd ChmnVL^{f} : om. DEu^{r}**A** || ᾖ ABdChDEu^{r}L^{f} ; εἴη V εἴη et post ἂν transp. mn ἐστὶν et post ὅση transp. **A** || καὶ codd. : om. Λ (?) || 8 τὸ ABdChDEu^{r}VΔ : om. mn || φήσει dC^{1}hD^{2}Λ (?) : φήσεις BC (?) VΔL^{f} (codd. Fa) φήσειεν AL^{f} (cod. C) φησιν D (ubi εἰ supra scr. al. m.) Eu^{r}mn || κυρίως ABdChmnVΛ : om. DEu^{r} || post κυρίως add. καὶ καθ' αὑτὰ AmnVΔ [u. adn. 56] || post ποσὰ add. καθ' αὑτὰ BdChDEu^{r} || 9 δὲ codd. : δ' m || οὐδὲν ABdChmVL^{s} : οὐθὲν DEu^{r}n || αὐτὸ BDEu^{r}mnVΔ : om. AdChΛ (?) || αὑτό codd. : ἑαυτό L^{s} || 10 εἰ d^{2}nΛΔ : ἢ ABdChDEu^{r}mn^{2}VL^{s} || κατὰ codd. ΛΔL^{s} : om. A (rest. in interl. A^{2}) || 11 ἔτι τῷ codd. Λ^{f}L^{s}L^{a} (cod. F) L^{f}L^{d} (codd. HK) : τῷ δὲ DΛ^{et}L^{a} (cod. M) L^{o}**D** ὅτι τῷ L^{d} (cod. P) || ποσῷ codd. Λ^{f}ΔL^{f}L^{o}L^{d}**SD** : πόσοις Λ^{et} || οὐδέν ABdChDEu^{r}VL^{f}L^{o}L^{d}**SD** : οὐθέν mn || ἐστιν ἐναντίον ABdChmnVΔL^{f}L^{o}L^{d}**SD** : ἐν. ἐσ. DEu^{r} || ἐπὶ μὲν : εἶπεν L^{o} (cod. M) || 12 ἀφωρισμένων : ἀφο- L^{o} (cod. M) || οὐδέν ABdChDEu^{r}VΛL^{o} : οὐδενί m οὐδὲν οὐδενί n || ἐστιν codd. L^{o} : om. V || 12-13 τῷ διπήχει ἢ : τὸ δίπηχυ ἢ L^{o} (cod. M) om. Δ || 13 τῷ τριπήχει DEu^{r}mnVΔ**F** : τριπήχει ABdCh τρίπηχυ L^{o} (cod. M) [u. adn. 57] || τῶν τοιούτων : τοιούτῳ L^{o} (cod. M) || 14 οὐδὲν ABd ChDEu^{r}V : οὐθὲν mn οὐδενὶ L^{o} (cod. M) || γάρ om. Δ || ἐστιν αὐτοῖς VΔ (?) : ἐστιν αὐτῶν ABdChΔ (?) αὐτῶν ἐστιν DEu^{r}mn αὐτῶν ἐστί τι L^{o} (cod. M) ἐστιν Λ (?) [u. adn. 58] || μὴ codd. ΛL^{a} (cod. M) L^{f}L^{o} : μὴ ἄρα A μή τις L^{a} (cod. F) **S** ||

τῷ codd. L^{a} (cod. M) : καὶ τῷ L^{a} (cod. F) ‖ 15 τις ABdCh DEVΛΔL^{f}L^{o} : om. u eras. et post μή (u. 14) transp.V^{2} τις ἂν mn ‖ τὸ μέγα τῷ μικρῷ codd. (B ex corr. ?) ΔL^{f}L^{o}**S** : τῷ μέγα τὸ μικρόν V ‖ δὲ codd. L^{o}**F** : δ' m ‖ 16 οὐδέν^{1} ABdChDEu L^{o}**F** : οὐθέν mnV ‖ ποσόν : τοῦ ποσοῦ Δ (codd. nonnulli) ‖ ἀλλὰ codd. ΛL^{o}**SA** : ἀλλὰ μᾶλλον uVΔ**F** ‖ τῶν codd. L^{o}**AF** : om. Λ (?) **S** (?) ‖ γὰρ codd. ΛΔ**PF** : om. m ‖ αὐτὸ om. Δ (cod. A) ‖ 17 μέγα ABdChDEmnL^{a} (cod. F) **PF** : μέγα τε uV ‖ 17-18 πρὸς... ἀναφέρεται mnuVΛ**PSAF** : τῷ πρὸς... ἀναφέρεσθαι ABdChDE πρὸς ἀναφέρεσθαι Δ ‖ 18 οἷον codd. L^{a} : om. Λ (?) ‖ μὲν : γὰρ **F**Λ ? (*nam*) ‖ 19 τὴν μὲν ABCh DEmn : τὸ μὲν d (puncto expunct.) uV ‖ μεῖζον dC (?) nuV : μείζον' ? B^{2} (ex μείζων ? B) μείζονα ADEmn^{2} μείζω C^{2}h ‖ εἶναι ABdChDEmnΔ : ante μεῖζον transp. uV ‖ δὲ : δ' DE ‖ 20 ante πρὸς add. ἕτερον Δ ‖ ἡ codd. : ἡ αὐτῶν Λ (?) ‖ post εἴγε (codd.) add. αὐτὸ ? Λ (*ipsum*) ‖ 21 μικρὸν ἢ μέγα ABdChDEuVΛΔ : μέγα ἢ μικρὸν mn ‖ ἐλέγετο om. Δ ‖ τὸ codd. **A** : om. u ‖ 22 ἐλέγετο post μεγάλη transp. **A** ‖ 23 φαμὲν πολλοὺς ABdChDEΔ : πολλούς φαμεν mnuV [u. adn. 59] ‖ δὲ codd. : δ' DE ‖ 24 πολλαπλασίους : πολλῷ πλείους h (corr. h^{2}) ‖ 24-25 μὲν τῇ οἰκίᾳ πολλούς, ἐν δὲ τῷ θεάτρῳ ὀλίγους codd. : καὶ ἐν τῷ θεάτρῳ ὀλίγους, ἐν δὲ οἰκίᾳ πολλούς Δ ‖ 25 πολλῷ πλείους ὄντας codd. : πολλαπλασίους ὄντα DE om. Δ ‖ 26 ἔτι codd. ΛL^{a} (cod. M) : ἔτι οὖν L^{a} (cod. F) ‖ μὲν : μόνον **F** (cod. a) ‖ καὶ^{1} codd. **PF** : ἢ Λ (?) ‖ τρίπηχυ codd. ΔL^{f} (codd. Ca) **F** : τὸ τρίπηχυ EL^{f} (cod. F) **F** (codd. Ca) ‖ ἕκαστον codd. **F** : post ποσὸν (u. 27) transp. **P** ‖ 28 post μᾶλλον add. τῶν **A** ‖ τὸ ABdChDEmnΔ : om. uV ‖ 29 καὶ τὸ ABdC^{1} (siue C^{2} in interl.) hDEmnΛΔ : ἢ uV om. C ‖ post μικρόν (codd. Λ) add. καὶ τὸ μικρὸν καὶ τὸ μέγα u^{2} ‖ 30 ἐάν^{1} ABdChEmnL^{a}L^{f} : ἄν DuV ‖ τιθῇ^{1} ABdChDEuVL^{a} (cod. M) L^{f} : τιθείη mn τεθῇ L^{a} (cod. F) ‖ αὐτὰ mnuVL^{a} (cod. F) L^{f} : ταῦτα ABdChDEL^{a} (cod. M) ‖ ἐάν^{2} codd. L^{f} : ἄν V ‖ 31 ἔστιν^{1} codd. ΔL^{a}L^{f} : ἔσται Λ (?) ‖ αὐτοῖς codd. L^{a} (cod. M) : ἐν αὐτοῖς L^{a} (cod. F) ‖ οὐδέν codd. L^{f} : οὐθέν DE ‖ αὐτὸ codd. **F** : om. **S** (144.15) Iamblichus teste **S** (144.19) ‖ αὑτὸ codd. L^{f}**S** : ἑαυτὸ E ‖ λαβεῖν om. Iamblichus teste **S** (144.19) ‖ 32 ἀναφέροντα A (?) C (?) hDn (?) Λ^{e} (?) Δ (cod. A) : ἀναφέρονται B (?) ἀναφέρεσθαι C^{2} ἀναφέρεται A^{2}B^{2}dD^{2}Emn^{2} (siue n^{1}) uVΛ^{ft}Δ (codd. nonnulli) L^{f}**S** Iamblichus teste **S** (144.20) ‖ εἴη DEmnuVΔL^{f} : φαίη τις ABdCh ‖

33 δὲ ABdChDmnLª (cod. F) : om. EuVLª (cod. M) Lᶠ [u. adn. 60] || ἔσται ABdChuVΔLª (cod. F) LᶠS : ἔστι DEmnLª (cod. M) φαίημεν et post μικρὸν transp. A (cod. F [φαίνει cod. M]) || καὶ τὸ μικρὸν : τῷ μικρῷ A (cod. M) || 34 ἐναντία[1] ABdChmnΛΔLᶠSA (cod. F) : ἐναντίον DEuVA (cod. M) || post ἐναντία add. εἶναι A || τὸ αὐτὸ : ταὐτὸν A (cod. M) om. S || τὰ ἐναντία ABdChmuVLᶠS : τἀναντία DEn || 35 αὐτὰ ABdChnuVΔLᶠ (codd. Fa) : αὐτὰ δὲ DEmLᶠ (cod. C) || ἑαυτοῖς codd. : αὑτοῖς Lᶠ αὐτοῖς D ἀλλήλοις Δ (cod. A) [u. adn. 61] || ante ἐναντία (codd. Lᶠ) add. τὰ u² (in interl.) || ποτε ABdChuV : om. DEmΛ (?) Δ post αὐτὸ (u. 36 ubi eras.) transp. n [u. adn. 62] || ἅμα ABdChmnuVΛ : om. DE || 36 τὸ αὐτὸ codd. S : ταὐτὸ uV ante ἅμα (u. 35) transp. Δ (codd. nonnulli) || τε codd. : om. uVS || μέγα... μικρὸν codd. ΔS : μικρὸν... μέγα Λ (?) || εἶναι codd. ΛΔS : om. B (rest. in interl. B³) C || 37 δὲ τὸ codd. Δ : δέ γε uV || 38 καὶ μέγα... μικρὸν codd. Δ : μικρὸν... μέγα uVΛ (?) || ante κατὰ add. καὶ Λ (?) || εἶναι codd. Δ : post μικρὸν transp. uV || 39 ὥστε codd. : ὥσθ' uV || τὰ ἐναντία codd. : τἀναντία D || ἐπιδέχεσθαι ABdChmnuVΔ : ἐπιδέχεται DE || post οὐδὲν (codd.) add. ὅ ? Λ (*quod*).

6 a 1 τῆς οὐσίας : τῶν οὐσιῶν Δ (codd. nonnulli) || 2 οὔτι ABdChDEmn (?) : οὔτε uV οὐχί n² || γε codd. : om. uV || νοσεῖ ABdCDEuVΔ : νοσεῖ τις mnΛ (?) post νοσεῖ add. -ῶν (postea eras.) h || 2-3 νοσεῖ καὶ ὑγιαίνει : ὑ. κ. ν. Λ (?) || 3 ὑγιαίνει DEmnuVΛΔ : ὑγιαίνει ἀλλ' ABdCh || ἀλλ' Δ : ἅμα mnuVΛ ἅμα ἀλλ' ABdCh om. DE [u. adn. 63] || 4 οὐδὲν codd. : οὐθὲν n || ἔστιν ὃ ABdChuVΔ : om. DEmnΛ (?) [u. adn. 64] || τὰ ἐναντία codd. : τἀναντία n || 5 δ' AdChn : δὲ BDEmuV om. Lª || ἑαυτοῖς AdChEmnuVΛLª : αὐτοῖς BD [u. adn. 65] || ἐναντία codd. Δ : post εἶναι transp. d ἐναντίον Lª (codd. FM) || γάρ : om. A || τὸ : τῷ A (cod. F) || 6 τῷ μικρῷ : τὸ μικρὸν A (cod. F) || τὸ δ' αὐτό codd. Δ : ταῦτα δέ D || ἅμα AdChEmnΛΔ : ἅμα καὶ BDuV || καὶ : om. d || 6-7 μέγα καὶ μικρὸν codd. Δ : μι. κ. μέ. Λ (?) || 7 μικρόν ABDEmnuVΛΔ : μικρὸν καὶ dCh || ἑαυτῷ codd. : αὐτῷ Minio-Paluello [u. adn. 66] || εἴη ἂν ABdChuV (ubi ἂν supra scr. ab alia m.) : ἂν εἴη DEmn [u. adn. 67] || 8 ἑαυτῷ ABdChDuVΛS : ἑαυτῷ τι Emn² (ex τε ? n) αὐτῷ Minio-Paluello [u. adn. 68] || εἶναι BdChEmuΛ : εἶναί τι (siue καὶ n) ADnVΔ

post ἐναντίον transp. **S** || 9-10 εἰ καὶ μὴ ABdChD : εἰ μὴ καὶ uV κἂν μὴ Emn || 10 ταῦτά ABdChEmn : αὐτά DuV || τις post μή transp. Δ || post ἐρεῖ add. εἶναι Δ (codd. nonnulli) || 11 ἕξει codd. : ἕξοι m || 12 μάλιστα ante δοκεῖ (u. 12) transp. **S** || δὲ codd. $L^sL^aL^fL^d$**D** : δ' D || τοῦ ποσοῦ codd. L^d (197.6) **SD** : τῷ ποσῷ et post δὲ transp. L^d (198.28) || τὸν τόπον codd. L^d**S** : τόπον L^s τὸ ποσὸν L^s (cod. K) || 13 δοκεῖ ante περὶ (u. 11) transp. L^d**D** || ὑπάρχειν ABdChDuVL^fL^d : εἶναι Emn γενέσθαι καὶ ὑπάρχειν **D** || τῷ... ἐναντίον ABdChDuV$\Lambda^e\Delta$ (?) L^f (codd. Fa) : πρὸς τὸ... ἐναντίον Emn καὶ τὸ... ἐναντία Λ^{ft} (?) || κάτω codd. L^f : κάτῳ V || 14 τὸ^1 codd. : τὴν (?) A (corr. A^2) || λέγοντες : τιθέντες L^f (codd. Fa) || 14-15 τῷ μέσῳ : τῶν μέσων Δ (cod. A) || 15 post διάστασιν add. πλείστην **S** || εἶναι ante πρὸς transp. **S** || 16 δὲ om. Δ (cod. A) || καὶ codd. ΛΔL^f : om. u || ἐναντίων codd. ΛΔL^f : ἐναντίον ? A (corr. A^2) || 17 γὰρ om. **AF** || ἀλλήλων codd. **F** (100.28) : ἀπ' ἀλλήλων **AO** post γένει (u. 18) transp. **F** (99.22) διεστηκότα codd. **OF** (100.28 et cod. a 99.23) : διεστῶτα **A** (cod. M) **D** διεστῶτα et ante ἐναντία (u. 18) transp. **F** (99.23) ἀφεστηκότα Plotinus || τῶν om. **A** || 17-18 ἐν — γένει post πλεῖστον transp. **A** || 18 ὁρίζονται codd. L^s (plerique codd.) : διορίζονται L^s (codd. KA) || 19 τὸ^3 codd. L^sL^f**AF** : om. AL^s (cod. A) **PS** (plerique codd. 150.18) **F** (cod. F) || 20 post μᾶλλον (codd. Λ) add. καὶ ἧττον h^2 || 21 οὐδ' Emn : οὐδὲ DuV οὔτε ABdCh || τοῦ om. E || οὐδὲν codd. : οὐθὲν D οὐδὲν γὰρ Λ || 22 μᾶλλον AdChDEmnΛ : μᾶλλον πέντε ἢ BuVΔ Waitz [u. adn. 69] || τρία BdChDuVΛΔ : τὰ τρία An (?) τρία τῶν πέντε Emn (ex corr. ?) || λέγεται DEmnuVΔ : λέγοιτ' ἄν ? Λ^e ῥηθήσεται ?Λ^{ft} om. A (lac. sign. A^2) BdCh || πέντε AdChDEmn (ex corr. ?) u^2 (ex corr.) Δ (codd. nonnulli) : τρία BuVΛΔ (cod. A) [u. adn. 70] || οὐδέ^2 : οὔτε **S** || γε BDEmnuV : om. AdCh || χρόνος ABdChDuVS : ὁ χρόνος Emn οἱ χρόνοι Δ [u. adn. 71] || 23 ἕτερος : om. **S** || μᾶλλον codd. **S** : post χρόνος transp. V || χρόνος DEmnV$\Lambda^e\Delta$ (cod. A) **S** : χρόνοι Δ (codd. nonnulli) χρόνος εἶναι ABdCh om. u καὶ ἧττον Λ^{ft} || λέγεται : λέγονται Δ || οὐδ' ADEmn : οὐδὲ BdChuV || post ἐπὶ add. τούτων Δ (codd. nonnulli) || 24 ὅλως ABChDmnuVΛΔ : om. d (cum signo lacunae) E || οὐδενὸς codd. : οὐδὲν Λ (?) || τὸ^2 : om. D || ὥστε dDnuVΛΔL^s : ὥστε καὶ ABChEmn^2 || 25 τὸ^3 codd. L^s : om. L^s (cod. A) || 26 τε codd. **S** (151.14) Iamblichus teste **S**

(155.23) **AO** (95.40) : om. **S** (153.19) **O** (96.7) **D** Plotinus || καὶ codd. **O** (96.7) : καὶ τὸ **O** (95.40) || 27 καὶ ἴσον DEmnuVA : καὶ ἴσον τε AdCh ἴσον τε **B** || 28 καὶ¹ codd. : om Λ (?) || λέγεται² codd. : om. Λ (?) || 28ᵃ καὶ¹ ABdChEnuV : καὶ ὁ m καὶ ὁ χρόνος καὶ D om. Λ (?) || ἴσος — καὶ⁴ ABdChDEmnΛΔ (cod. A) : om. u (lac. sign. in marg.) VΔ (codd. nonnulli) || καὶ⁴ codd. : καὶ ὁ n || 28ᵃ-29 καὶ χρόνος — ἄνισος ABdChnuVΛΔ (codd. nonnulli) : om. DEmΔ (codd. nonnulli) || 29 καὶ¹ codd. : om. Λ (?) || post ἄνισος (codd. Λ) add. λέγεται n || 29-30 τῶν ἄλλων ABdChDEmnΛΔ : om. uV || 30 ἕκαστον ABdChDuVΔ : ante λέγεται transp. Emn || 31 ὅσα codd. : ὃ D (corr. D²) || ἐστὶ μὴ DEmnuVΔ : μή ἐστι ABC² ἐστι οὐ dCh [u. adn. 72] || ποσόν Dn Dexippus : ποσοῦ Λ (?) ποσά ABdChD²Emn²uVΔ || δόξαι ABChDnΔ : δόξαιεν dE δόξειεν m δόξῃ uV om. (et ἂν) Δ (codd. nonnulli) || 31-32 ἴσον... ἄνισον ABdChDEmnΛΔ (cod. A) : ἴσα... ἄνισα uVΔ (codd. nonnulli) || 32 τε¹ : om. D || λέγεσθαι codd. : λέγεται Δ (codd. nonnulli) || οἷον ἡ codd. : ἡ γὰρ Λ (?) || οὐ πάνυ ABdChDΔ : ante λέγεται (u. 33) transp. muV οὐ πάνυ τι et ante λέγεται (u. 33) transp. En [u. adn. 73] || τε² ABdCh DEmn : om. uV || 33 post ὁμοία (codd. ΛΔ [codd. nonnulli]) add. καὶ ἀνομοία C²n² (in marg.) u²Δ (codd. nonnulli) || 34 τε ABdCh : om. DEmnuV || πάνυ ABDEmnuVΔ : πάνυ λέγεται dChu² || 34-35 μάλιστα ABdCnLˢ : μάλιστ' DEm μάλλιστα h om. Λ || 35 ἂν εἴη codd. Lˢ : ἐστιν Λ (?) || τε codd. Lˢ : om. m || post λέγεσθαι tit. περὶ τῶν πρός τι ABdCh²E²mmuV περὶ τοῦ πρός τι Δ περὶ τοῦ πρός τι ἀριστοτέλους D *de relativis vel ad aliquid* Λ de utrisque tit. uide **O** (97.28-29) || 36 δὲ om. Δ**D** (codd. KP 206.29) || τὰ τοιαῦτα ABdChDuVLˢLᵃ (cod. F) Lᶠ (codd. Ca 102.11 codd. CF 106.1) LᵒLᵈ**P** (111.27) **SOD** : τὰ τοιάδε Emn ταῦτα Lᶠ (cod. F) **P** (111.19 ?) om. **D** (206.29) || λέγεται codd. ΔLˢLᵃ (cod. F) LᶠLᵒLᵈ**SAFOD** : om. d ἐστιν et post δὲ transp. **D** (206.29 ; cf. 215.22) || αὐτὰ ἅπερ codd. LᵃLᶠLᵒLᵈ**S** Boethus teste **S** (163.7) **AOD** : τοῦθ' ὅπερ Λ (?) || ἐστὶν : εἰσὶν **D** (196.29 ; 210.1) || 37 post ἑτέρων (ἕτερον **F** [cod. F]) add. τῶν ἀντικειμένων **S** (382.26) || εἶναι codd. ΔLᶠLᵒLᵈ**S** Boethus teste **S** (163.8) **AFOD** : om. Λ (?) **S** ? (163.25) || λέγεται : λέγονται **D** (196.29) || ὁπωσοῦν codd. LᵃLᵒ**SAFOD** : ὅπως οὖν d ὁποσοῦν Lᶠ (cod. a) **D** (codd. HP 207.7) || ἄλλως codd. ΛΔLᶠLᵒ**SAFOD** : ἄλλα m || ἕτερον codd. **P** (111.20) **S** (163.1 ; 382.27) **F** (cod. F) **O** : ἕτερον

ἔχει **P** (111.31 ; 112.6) **S** (162.34) ἕτερα **S** (360.9) || 37-38 οἷον τὸ codd. ΛΔ$L^{o}L^{d}$: τὸ γὰρ V**S** || 38 τοῦθ' ὅπερ : τοῦτο ὅπερ L^{o} (cod. M) L^{d} αὐτὸ ὅπερ **S** || ἑτέρου codd. $Λ^{t}L^{o}L^{d}$**S** : πρὸς ἕτερον ? $Λ^{e}$ (*ad aliud*) || λέγεται ChDnΛΔ $L^{o}L^{d}$**S** : λέγεται μεῖζον ABdEmn^{2} (in marg.) uV || 38-39 μεῖζον λέγεται DEmnuVΔL^{o}**S** : λ. μ. ABdCh || 39 τοῦθ' ὅπερ ἐστὶν ABdChD : post λέγεται transp. mnuVΔ om. E**S** [u. adn. 74] || ἑτέρου codd. **S** : πρὸς ἕτερον ? Λ (*ad aliud*).

6 b 1 τινὸς — λέγεται codd. Λ : om. E || ὅσα ἄλλα ABd ChEmn**S** : τὰ ἄλλα ὅσα DuV || 2 post τοιαῦτα^{1} add. λέγεται Δ || καὶ codd. **SAFO** : om. L^{o} (cod. M) || τοιαῦτα^{2} ABdChD $L^{a}L^{f}$ (cod. C) L^{o}**S** (160.2) **A** (cod. M) **FO** : τοιάδε EmnuVL^{f} (codd. Fa) **S** (165.27) || τῶν codd. L^{a} (cod. M) **SO** : om. L^{a} (cod. F) || ἕξις codd. ΛL^{f} : ἕξις καὶ DL^{o}**S** || 3 αἴσθησις codd. $L^{a}L^{f}$ (cod. C) L^{o} : post ἐπιστήμη transp. Λ (?) L^{f} (codd. Fa) || θέσις om. **P** || πάντα codd. Λ**S** : ταῦτα d || 4 αὐτὰ ἅπερ ABd ChDuV : τοῦθ' ὅπερ EmnΛ (?) Δ (cod. A) **P** (codd.) τοῦτο ὅπερ **S** ταῦτα ἅπερ Δ (codd. nonnulli) [u. adn. 75] || εἶναι ABdChDEΔ (codd. nonnulli) **P** : om. mnuVΛ (?) Δ (cod. A) **S** [u. adn. 76] || λέγεται ABdChDnΛ**PS** : λέγεται ἢ ἄλλως ὁπωσοῦν πρὸς ἕτερον Emn^{2} (in marg.) uVΔ || καὶ οὐκ ἄλλο τι codd. Δ**S** : καὶ οὐκ ἄλλως Λ (?) om. **D** (rest. in marg. D^{2}) || post οὐκ ἄλλο add. ἢ καθ' αὑτὸ (?) u (in marg.) || 5 γὰρ post ἕξις transp. u || ἕξις^{2} ABdChDEmnΛΔ : ἕξις εἶναι n^{2} (in marg.) uV || λέγεται codd. Δ : ἐστι Λ (?) || ἡ ABdChEnuVΔ : om. Dm || 6 τὰ ἄλλα codd. L^{o} : τἆλλα E || 7 αὐτὰ ἅπερ codd. ΔL^{o} : τοῦθ' ὅπερ Λ (?) || εἶναι ABdChDmn^{2} uVΔ (codd. nonnulli) L^{o}**P** : om. EnΛ (?) Δ (cod. A) [u. adn. 76] || 8 ἄλλως codd. ΛΔ : ἄλλα m || ἕτερον^{1} : αὐτά ? **S** (163.13) || οἷον — ἕτερον codd. ΛΔ : om. V || ὅρος codd. **S** (163.13) : τὸ ὅρος **S** (158.16) || ἕτερον^{2} ABdChDuVΔ**S** (163.3 et 14) : ἕτερον ὅρος EmnΛ**S** (158.17) || 9 πρός τι : πρὸς ἕτερον Δ || τὸ ὅρος om. Λ || τὸ ὅμοιον^{1} ABdChDn : τὸ ὅμοιον δὲ Emn^{2}uV**S** ὅμοιον Δ || 10 τὰ ἄλλα ABdChmnuV : τἄλλα E πάντα DΛ || δὲ ABdChDnuVΔ : om. Em || 11 ἔστι : ἔτι L^{f} (cod. a) καὶ πάλιν **P** || καὶ^{1} om. **O** || ἡ^{1} om. L^{o} (cod. M) || 12 θέσεις codd. **SA** : διαθέσεις L^{f} (cod. F) || τινές : εἰσίν **AO** || ἡ δὲ θέσις codd. **S** (165.3) **AO** : ἡ δὲ διάθεσις **S** (160.3) αἱ δὲ θέσεις Δ || δὲ^{2} ABdChDnuVΛL^{a}**FO** : δ' m om. E (rest. E^{2}) || ἀνακεκλίσθαι A^{2}Δ**A** (69.5 et 9) **F** (107.8-9 ; 23 ; 27) **O** cf. **D**

(209.4) : ἀνακεῖσθαι codd. Λ (*iacere*) L^{a}**SA** (69.8) **F** (107.19) [u. adn. 77] ‖ 13 ἢ (bis) om. **S** (297.15) ‖ $ἢ^{1}$ codd. ΛΔL^{a}**FO** : καὶ m**F** (cod. C 107.19) ‖ ἑστάναι... καθῆσθαι codd. **S** (297.15) : ἑστάναι... καθέζεσθαι **F** (107.20) **O** καθῆσθαι... ἑστάναι **S** (165.9-10) ‖ αὐτὰ μὲν : ταῦτα **O** ‖ 14 λέγεται ABdChuV : λέγονται DEmn$L^{s}L^{o}$ εἴληπται **F** εἴρηται **F** (cod. C) ‖ 15 ὑπάρχει codd. Λ$L^{s}L^{a}L^{f}L^{o}$**S** Simplicius (In Ph.) : καὶ ὑπάρχει u ‖ post καὶ add. ἡ Δ (cod. A) ‖ ἐν codd. **SA** Simpl. (In Ph.) : om. L^{f}Δ ? (cod. A) ‖ 16 ἀρετὴ κακίᾳ ABdC (?) hDnΛΔ$L^{f}L^{o}$ Simpl. (In Ph.) : ἀρετῇ κακία C (?) En^{2}uV**A** ἀρετὴ καὶ κακία m ‖ ἐναντίον codd. L^{o} (106.18) **A** Simpl. (In Ph.) : ἐναντία L^{o} (103.4) ‖ ἑκάτερον — ὂν om. Simpl. (In Ph. 836) ‖ αὐτῶν DEmn$L^{a}L^{f}$ (cod. F) : αὐτῶν τῶν hn^{2}uV τῶν ABdCΛ (?) Δ (?) L^{f} (codd. Ca) L^{o} (cod. M) ‖ ὄν DEmnuVΛΔ (cod. A) $L^{a}L^{f}L^{o}$: post ἑκάτερον transp. ABdChΔ (codd. nonnulli) ‖ 16-17 ἐπιστήμῃ ἀγνοίᾳ codd. ΛΔ$L^{f}L^{o}$: (τῇ **A** Simpl., In Ph.) ἐπιστήμη ἄγνοια E**A** ‖ 17 ἐναντιότης Emn^{2}uVΛ**S** ? (176.4) : ἐναντίον dCDL^{o}**S** (160.5) τὸ ἐναντίον ABhΔ (?) ἐναντία n τὰ ἐναντία **S** (176.4) [u. adn. 78] ‖ 18 post ἐναντίον add. οὐδὲ τῷ ἡμίσει in interl. n^{2} ‖ 18-19 τριπλασίῳ ABdChDEmnΛΔ**SO** : ἡμίσει uVL^{o} (cod. M) ‖ 19 post οὐδὲ add. τὰ Δ (cod. A) ‖ οὐδενί ABdDEmnΔ**S** : τινι ChuVL^{o} (cod. M) supra οὐδενί scr. τινι n^{2} ‖ 20 $καὶ^{1}$ codd. ΛΔL^{a}**S** : om. mL^{f} ‖ $τὸ^{2}$ codd. $L^{a}L^{f}$ (codd. CF) **SO** : om. nL^{f} (cod. a) ‖ 21 ὅμοιον : τὸ ὅμοιον Δ ‖ καὶ ἀνόμοιον ABdChDEmuL^{f} (cod. F) : om. nVΛΔL^{f} (codd. Ca) [u. adn. 79] ‖ 22 καὶ ἴσον ABd ChDuL^{f} (cod. F) : om. EmnVΔ [u. adn. 79] ‖ ἄνισον ABd ChDn^{2}uVΛ (?) L^{f} (cod. F) **F** : (τὸ Δ codd. nonnulli) ἀνισαίτερον mn (corr. n^{2}) Δ**S** Iamblichus teste **S** (176.32) post ἄνισον add. καὶ ἀνισαίτερον E (postea eras.) ‖ ante ἧττον add. τὸ **F** (cod. a 111.7) ‖ μᾶλλον — λέγεται codd. ΛL^{f}**F** : om. D ‖ 23 post ἑκάτερον add. δὲ (?) Δ (codd. nonnulli) ‖ αὐτῶν ABdChn : αὐτῶν τῶν DEmn^{2}uV om. Λ (?) ‖ ὄν : ἐστι Δ (codd. nonnulli) ‖ 24 λέγεται BemnΛΔ : λέγεται καὶ τὸ ἀνόμοιόν τινι ἀνόμοιον ΑΛChuV λέγεται καὶ τὸ ἀνόμοιόν τινι ἀνόμοιον καὶ τὸ ἴσον τινὶ ἴσον **D** ‖ τὸ ἄνισόν (ἀνισαίτερον Δ) τινι ἄνισον (τινὸς ἀνισαίτερον Δ) BChDn^{2} (in marg.) uVΛΔ : τὰ ἀνισαίτερα (ἄνισα n^{2}) ἑτέρων τινῶν ἀνίσων ἀνισαίτερα (ἄνισα n^{2}) Emn om. Ad ‖ οὐ : οὐκέτι **S** ‖ δὲ BdDnΛ : δὲ τὰ πρός τι AChEmn^{2} (in marg.) uVΔ**S** ‖ 25 ἐπιδέχεται : ἐπιδέχονται D ‖ καὶ ABdhn : καὶ τὸ CDEmuV

|| 26 οὐ λέγεται BDEmnuVΛΔ (codd. nonnulli) : οὐκ ἐπιδέχεται τὸ AdChΔ (codd. nonnulli) || καὶ ABDEmnuVΔ (codd. nonnulli) : καὶ τὸ dChΔ (codd. nonnulli) || διπλάσιον BDEmnuVΛ : om. AdChΔ || 28 πάντα : ταῦτα L[d] (cod. K) πάντα post τι transp. **D** || δὲ om. Δ (cod. A) **S** (183.17) **D** || τὰ πρός τι codd. ΛL[a] : om. L[s] || ἀντιστρέφοντα : τὰ ἀντιστρέφοντα Δ || 28-29 οἷον ὁ δοῦλος ABdChDEmnΛΔ **A** (cod. F) **F** : οἷον δοῦλος L[f] (codd. Fa) δοῦλός τε γὰρ uVL[t] (cod. C) ὁ γὰρ δοῦλος Ammonius (In APr.) || 29 δοῦλος λέγεται ABd CuVΛ (?) Δ (codd. nonnulli) L[f] (codd. Ca) **S** : λ. δ. hDEmnΔ (cod. A) L[f] (cod. F) δοῦλος **A** (cod. F) **F** [u. adn. 80] || δ^2 codd. **SF** : om. L[f] (codd. Fa) **D** || 30 δεσπότης ABdChEm nuVΛ[ft]L[f]**SFD** : om. Λ[e] post λέγεται transp. D || λέγεται DEmnuVL[f] (codd. Ca) **S** (plerique codd.) : λ. εἶναι ABdCh om. Λ (?) Δ (codd. nonnulli) L[f] (cod. F) **S** (cod. A) **F** (?) ante δεσπότης transp. Δ (cod. A) || ἡμίσεος AB^{2}C^{2}h^{2}DEnu^{2}V**D** : ἡμίσεως B (?) dC (?) h mu (?) || διπλάσιον^2 ABdCh DEmnΛΔ : δ. λέγεται uV || 31 post διπλασίου add. ἦν Δ (cod. A) || ἐλάττονος : τοῦ ἐλάττονος λέγεται Δ (codd. nonnulli) || 32 post μείζονος add. λέγεται Δ (codd. nonnulli) || 33 ἐνίοτε codd. **S** : γε ἐνίοτε L[f] (cod. C) || post διοίσει (codd. L[f]**S** [διαφέρει ? Λ]) add. ἡ ἀντιστροφὴ in interl. n^2 || 34 ἐπιστητοῦ : τοῦ ἐπιστητοῦ Δ || λέγεται codd. Δ : post ἐπιστήμῃ (u. 35) transp. D om. **SAD** || post ἐπιστητὸν add. οὐκέτι ἐπιστήμης ἀλλ' **S** || 35 αἰσθητοῦ ABdChDnuVΛΔ : αἰσθητῶν m αἰσθητῷ E || 36 ἀλλ' : ἀλλὰ καὶ L[a] || δόξει codd. L[s] (plerique codd.) L[a]**S** : δόξειεν L[s] (codd. KAv) || 37 ἐὰν ABdChDnuVL[a]L[f] : ἂν Em || 38 διαμάρτῃ codd. L[f] : διαμάρτοι En^2 || ἐὰν codd. **SF** : ἂν **P** || 39 ὄρνιθος : ὄρνιθι **F** (cod. C) || οὐκ : οὐκέτι **F** (cod. F) || post ἀντιστρέφει (codd. L[o]) add. ὡς Λ (?) add. ὁ **F** (cod. F).

7 a 1 οὐ codd. **S** : οὐδὲ D || post ὄρνις add. ἐστίν Apollonius teste **S** (188.17) || ταύτῃ : διὰ τοῦτο supra scr. C^2 || 2 αὐτῆς A^{2}EmnuV**S** : αὐτοῦ A (?) BdChD || 3 καὶ ἄλλων : om. Apollonius teste **S** (188.18) || ἃ οὐκ εἰσὶν : οὐκ Apollonius teste **S** (188.18) || ὄρνιθες A^{2}BdChDEnuVΛΔ : ὄρνιθος A ὄρνιθες ὡς νυκτερίς m ὄρνιθες οἷον ἡ νυκτερίς u^2 (in marg. cf. **D** 211.3-4) ὀρνίθων Apollonius teste **S** (188.18) || ὥστ' ἐὰν scripsi : ὥστε ἂν ABdChDmn : ὥστε ἐὰν EuV [u. adn. 81] || 4 καὶ codd. Λ : om. E || τὸ om. Δ || 6 ἴσως ἀναγ-

καῖον codd. **SO** : δεῖ **P** ἀνάγκη et ante ὀνοματοποιεῖν transp. **A** ‖ ᾖ ABdChnuVL^f**A** (cod. M) : εἴη DE**A** (cod. F) post ὄνομα transp. L^o (cod. M) **O** post μὴ transp. m ‖ 7 ἂν codd. L^f (codd. Ca) : om. mL^f (cod. F) ‖ τὸ om. Δ ‖ πλοίου BmnuVΔ : τοῦ πλοίου AdChD post ἀποδοθῇ transp. E ‖ ἐὰν ABd ChEuV : ἂν Dmn ‖ 8 γίγνεται ABdChD : om. EmnuV [u. adn. 82] ‖ 9 αὐτοῦ codd. Λ**S** : om. m ‖ λέγεται ante τὸ transp. D ‖ ἔστι : εἰσὶ **D** ‖ 9-10 ὧν οὐκ ἔστι : μὴ ἔχοντα **D** ‖ 10 πηδάλια ABdChEuΛΔ**D** : πηδάλιον DmnV ‖ διὸ codd. Λ : διὸ καὶ n ‖ 11 πλοῖον codd. $Λ^f$: om. $Λ^{est}$Δ ‖ ἀλλ' codd. : ἀλλὰ d ‖ οἰκειοτέρα ABdChD^2mnuVΛΔ : οἰκειότερον DE ‖ 12 εἴη ante ἡ (u. 11) transp. E ‖ οὕτω codd. : οὕτως m ‖ πως codd. : πῶς hu ‖ post πηδάλιον (codd. Λ**AF**) add. ἐστι E ‖ πηδαλιωτοῦ (codd. Λ**A**) : πηδαλιωτῷ m ‖ 13 γὰρ ABdDmnuVΛΔ : γὰρ αὐτοῦ ChE ‖ 14 ἐὰν codd. : ἂν m ‖ 15 post πηδαλιωτόν add. ἐστιν **F** (plerique codd.) ‖ 16 οἰκειοτέρως ABdChEm nuV^2 (in marg.) ΛΔ : οἰκείως DV ‖ ἂν : εἰ et ante οἰκειοτέρως transp. Δ (cod. unus) ‖ ἀποδοθείη ABdChDnuVΔ : ἀποδοθῇ Em ‖ κεφαλωτοῦ ABdChDmnΛΔ : κεφαλωτοῦ κεφαλὴ EuV ‖ ἢ : ἀλλ' οὐ Δ (cod. unus) ‖ 17 ᾖ codd. Apollonius teste **S** (188.18) : εἰ L^o (cod. M^1) ἢ L^o (cod. M^2) ‖ ζῷον ABdChDmnΔL^o**S** Apollonius teste **S** (188.18) : ζῷόν ἐστι EuVΛ (?) ‖ 18 τῶν ζῴων codd. L^o Apollonius teste **S** (188.19) : ζῷα **S** οἷον ὁ ἀσφάλαξ supra scr. u ‖ κεφαλὴν codd. ΔL^o Apollonius teste **S** (188.19) : κεφαλὰς Λ (?) post ἔχει transp. **S** ‖ ἔχει codd. ΔL^o Apollonius teste **S** (188.19) : ἔχουσιν E ἔχοντα Λ (?) ‖ οὕτω : οὕτως L^f ‖ ἴσως codd. ΛΔL^f : om. **D** ‖ τις ABdChDL^f (codd. Fa) : ante ἴσως transp. mn ante οἷς (u. 19) transp. EuVL^f (cod. C) ‖ 19 λαμβάνοι BDmnL^f (cod. F) : λάβοι AdChEuVΔL^f (codd. Ca) ‖ ὀνόματα codd. ΔL^f : ὄνομα Λ (?) ‖ πρώτων codd. ΛΔL^a (cod. M) L^f (codd. Fa) **S** : πρώτως V πρώτων λαμβάνοι L^f (cod. C) ‖ 20 τοῖς codd. L^f**S** : τῶν Λ (?) ‖ αὐτὰ AB^2dChDnΔ : ἃ BEmuVΛ (?) L^f αὐτὰ πρὸς ἃ C^2 ‖ ἀντιστρέφουσι codd. Δ : λεγομένοις **S** ‖ 21 ἐπὶ codd. ΛΔ : ἀπὸ E ‖ τὸ ABdDEm nuV**SO** : om. ChΔ ‖ καὶ codd. **SO** : om. Λ (?) ‖ ἀπὸ² codd. **AO** : om. **S** ‖ 22 τὸ om. Δ ‖ οὖν : καὶ οὕτω et ante πάντα transp. **A** ‖ 23 ἀποδιδῶται ABCh^2DmnVΔ : ἀποδίδοται B^2dhE ἀποδιδῶνται L^d (cod. K) ἀποδίδονται L^d (codd. HP) ‖ πρὸς : πρὸς τὰ Δ ‖ 24 ἐάν ABdChDEuV : ἄν mn ‖ ἀποδιδῶται ABC^1h^2DmnuVΔ : ἀποδίδοται B^2dChE ‖ καὶ μὴ

codd. : κἂν μὴ E μηδὲ **P** ‖ αὐτὸ ὃ ABdCh^{1}Dmn : ὃ EuVΔ αὐτὸ hΛ (?) **P** (codd.) ‖ 25 λέγεται ABdChDEmnΔ**P** : λέγηται uV ‖ λέγω δὲ ὅτι om. **P** ‖ ὅτι codd. L^f : ὡς D ‖ τῶν : ἐπὶ τῶν **S** ‖ 25-26 τῶν ὁμολογουμένως ABdChDEn^{2}uVΛL^f**P** (cod.) **S** : τῶν ὁμολογουμένων ὡς mn τῶν ὁμολογουμένων Δ (cod. A) **P** (codd.) ἅ ἐστι τῶν ὁμολογουμένων Δ (codd. nonnulli) ‖ 26-27 ὀνομάτων αὐτοῖς κειμένων : ὀνόματα ἐχόντων κείμενα **PS** ‖ 28 ἀποδιδῶται ABChDmnuVΔL^f : ἀποδίδοται B^{2}dE ‖ μὴ codd. ΛL^f : μὴ ᾖ nΔ ‖ αὐτὸ ὃ ABdCh DEuV : αὐτὰ ἃ mnL^f αὐτὸ Λ (?) ἃ Δ ‖ λέγεται codd. ΔL^f : λέγηται V ‖ οἷον : ὡς **P** ‖ 29 ἀποδοθῇ ABdChuVΛΔ : ἀποδοθῇ δοῦλος DEmn ‖ ἀλλ' ACDEmnuV : ἀλλὰ Bdh ‖ 29-30 ὁτουοῦν ABChDuΛΔ : ὁτιοῦν dEmnV ‖ 31 ἀπόδοσις EmnuV : ἀπόδοσίς ἐστιν ABdChDΛ (?) Δ ‖ ἔτι BC (?) D EmnuVΛ (?) L^f : ἔτι δὲ AdC^{2}hL^a (cod. F) Δ (?) ‖ ἐὰν BDEm nuVL^{a}L^f : ἂν AdChS ‖ μὲν EmnuVΛ (?) ΔL^f (codd. CF) **P** : μὴ L^f (cod. a) γὰρ **S** μέν τι ABdCh μέντοι DL^a (codd. FM) ‖ ἀποδεδομένον ABdChDmnΔL^{a}L^f (codd. Ca) **P** : ἀποδιδόμενον uVL^f (cod. F) **S** ἀποδεδομένως E ‖ ᾖ ABdD EmnuVΔL^{a}L^f**S** : ante ἀποδεδομένον transp. **P** εἴη Ch ‖ 32 ὃ : ἃ Δ (codd. nonnulli) ‖ 32-33 συμβεβηκότα codd. L^f**PS** : post ἐστίν (u. 33) transp. E ‖ 33 post ἐστίν (codd. ΛL^f**PS**) add. τῷ δεσπότῃ D (postea exp.) ‖ καταλειπομένου ABdChDuVL^f : καταλιπομένου n^2 λειπομένου Emn**P** μένοντος **S** ‖ τούτου μόνου EmnuVΔL^f (codd. Ca) **P** : τούτου μόνου τοῦ DL^f (cod. F) ἐκείνου μόνου **S** μόνου τούτου ABCh τούτου d ‖ 33-34 πρὸς — οἰκείως : τοῦ δεσπότην εἶναι L^f (cod. a) ‖ 34 ἀπεδόθη ex corr. C ‖ οἰκείως codd. L^f (codd. CF) : ante ἀπεδόθη transp. **S** om. Λ**P** ‖ ἀεὶ codd. Λ**S** : ἂν u om. ΔL^f (codd. CF) ἀεὶ ὁ δοῦλος L^f (cod. a) ‖ αὐτὸ : τοῦτο Δ (codd. nonnulli) ‖ 34-35 ὁ δοῦλος ἐὰν ABdChDΔ (codd. nonnulli) : ἐὰν ὁ δοῦλος uV εἰ ὁ δοῦλος Emn εἰ δοῦλος Δ (cod. A) ὁ δοῦλος **P** [u. adn. 83] ‖ 35 λέγηται ABdChDuV : λέγεται EmnΔ (cod. A) **P** λέγηται καὶ Δ (codd. nonnulli) ‖ τῶν ἄλλων ChDEL^o**SF** (cod. F) Themistius (In DA) : τῶν ἄλλων ἁπάντων ABd ἁπάντων mnΛ**F** (cod. a) τῶν ἁπάντων **F** (cod. C) πάντων τῶν ἄλλων uV [u. adn. 84] ‖ 36 συμβεβηκότα ABdChDmnΔ**F** : post ἐστὶ transp. EuVL^o ‖ ἐστὶ : εἰσι **F** (cod. C) ‖ τὸ ABd^2 (in interl.) ChDnuΛΔ**F** : τῷ dEmV ‖ δίποδι codd. **F** : δίπουν Δ ? (codd. nonnulli) L^o (cod. M) ? ‖ 37 εἶναι CEmnVL^o**F** : εἶναι καὶ ABdhDuΔ εἶναι ἢ Λ (?) ‖ τὸ^1 ABd^2 (in interl.) ChDE

nuΛΔL^{o}**F** : τῷ dmV ‖ δεκτικῷ : δεκτικῷ (δεκτικὸν codd. nonnulli) εἶναι Δ ‖ καὶ ABdChDmn^{2}uΔ (codd. nonnulli) L^{o}**F** (cod. C) : ἢ Λ (?) εἶναι Δ (cod. A) **F** (cod. F) om. EnV**F** (cod. a) [u. adn. 85] ‖ τὸ^{2} A^{2}Bd^{2} (in interl.) Ch^{2}DEmnuVΔ (codd. nonnulli)L^{o}**F** : τῷ Adh om. Δ (cod. A) ‖ ἀνθρώπῳ : ἄνθρωπον Δ (?) ‖ 37-38 καταλειπομένου codd. Δ : καταλιπομένου n^{2} ‖ 38 τοῦ codd. : τὸ E ‖ εἶναι om. Δ (codd. nonnulli) ‖ 39 αὐτὸ codd. : αὐτὸν E ‖ ῥηθήσεται codd. Λ (?) Δ (codd. nonnulli) : κατηγορηθήσεται E λέγεται Δ (cod. A) ‖ 39-7 b 1 ὁ γὰρ — λέγεται codd. : om. h ‖ δοῦλος λέγεται AEmnΛ (?) Δ (codd. nonnulli) : δοῦλος ῥηθήσεται BdCΔ (cod. A) λέγεται δοῦλος DuV.

7 b 1 γε ABdChmn : om. DEuVA ‖ ὃ : ἃ Δ (codd. nonnulli) ‖ ποτε codd. : om. ΛΔ ‖ 2 μὲν om. V ‖ καταλειπομένου codd. Δ : -λι- n^{2} ‖ 3 ῥηθήσεται : λέγεται Δ (cod. unus) ‖ αὐτό ABChDmnuVΛ : αὐτόν dE ‖ 4 γὰρ : δὴ ? Δ (cod. A) ‖ ὁ om. Δ (cod. A) ‖ καὶ codd. Λ : om. m ‖ τὸ om. Δ (cod. A) ‖ 5 τὸ codd. : τῷ ? V (corr. V^{1}) ‖ δεσπότῃ αὐτῷ BnuV : δεσπότην αὐτῷ Δ δεσπότην αὐτὸν AdChDEm δεσπότην Λ (?) ‖ 6 γὰρ om. Δ (codd. nonnulli) ‖ ὁ BChDEmnuVΔ**S** : om. Ad ‖ πρὸς : οὐδὲ πρὸς **S** ‖ ῥηθήσεται codd. Δ**S** : λέγεται Λ (?) ‖ 7 ἐστιν codd. ΛΔ : ἔσται **D** ‖ δὲ codd. Λ : om. m ‖ 8 τὸ codd. : τῷ ? V (corr. V^{1}) ‖ πτερωτῷ ABdDmn : πτερωτὸν ChEΛ^{fst}Δ (?) πτερωτὸν αὐτὸ uΛ^{e} πτερωτῷ αὐτῷ V ‖ οὐ γὰρ ἔτι codd. ΛΔ (cod. A) : οὐκ ἄρα **S** (188.14) οὐκ ἔτι Δ (codd. nonnulli) ‖ ἔσται codd. ΛΔ**S** : ἐστί E ‖ τῶν codd. **S** (188.14) : om. **S** (186.12) ‖ 9 ὄντος ABdChDmnVΔ**S** : ὄντος τοῦ Eu ‖ ἔσται τινός : ἔστιν **S** ‖ 10 ὅ : ἃ **P** ‖ ποτε codd. : om. ΛΔ (?) δήποτε **P** ‖ κἂν ABdChD : καὶ ἐὰν EmnuV ἀλλ' ἐὰν **P** ‖ 11 ὄνομα ᾖ ABdCDmn : ᾖ τὸ (om. **P**) ὄνομα EuV**P** ὄνομα h (cum ᾖ in interl.) ‖ post κείμενον (codd. Λ) add. καὶ E ‖ 12 post ὀνοματοποιεῖν add. αὐτόν **P** ‖ οὕτω ABdChEnuV**P** : οὕτως Dm ‖ δὲ : γὰρ **P** ‖ 12-13 ἀποδιδομένων ABdCh DEmnΛΔ**P** : -μένου uV ‖ 13 τὰ πρός τι codd. **S** : om. **P** ‖ 14 ῥηθήσεται BDmnuVL^{s}**P** : λέγεται AdChEΛ (?) Δ ‖ 15 τῇ om. Δ ‖ εἶναι codd. **P** (118.3) **AFOD** : λέγεσθαι **P** (117.35) ‖ 16 ἐστιν codd. ΛΔL^{o}**F** : ἐστιν ἐπ' ἐνίων δὲ οὐκ (ἔστι L^{f} cod. C) ἀληθές EL^{f} ‖ τε codd. L^{f}L^{o} : om. ES ‖ ἔστι om. **S** ‖ 17 καὶ ἥμισυ codd. Λ (?) ΔL^{f} (codd. Ca) L^{o} : ante ἔστι (u. 16) transp. E καὶ ἥμισύ ἐστι nL^{f} (cod. F) **S** ‖ ἡμίσεος BCh^{2}

DEmnuVL^{f}L^o**S** : ἡμίσεως Adh ‖ 17-18 καὶ δεσπότου ὄντος δοῦλος ἔστιν ABdChDm : om. EnuVΛΔL^o [u. adn. 86] ‖ 18 post ὄντος^2 add. καὶ L^f (cod. a) ‖ post ἔστιν^2 (codd. Λ) add. καὶ δεσπότου ὄντος καὶ δοῦλος ἔστιν E ‖ 19 τὰ ἄλλα codd. : τἄλλα n ‖ συναναιρεῖ codd. ΔL^a : συναναιρεῖται E ‖ δὲ ABdChmnΔL^a (cod. F) : γε uV om. DEL^a (cod. M) ‖ 20 γὰρ codd. **S** : post ὄντος transp. E ‖ οὐκ : οὐδὲ Δ (codd. nonnulli) ‖ ἔστιν ABdChDmnΛΔ**S** : ἔσται EuV ‖ 20-21 ἡμίσεος : ἡμίσεως d ‖ 21 ἔστι ABdChmnΛΔ : ἔσται DEuV ‖ 22 οὐκ… δὲ : οὐ γὰρ **S** ‖ τῶν πρός τι : τὰ πρός τι et post εἶναι (u. 23) transp. **S** ‖ ἀληθὲς codd. **S** : post δοκεῖ transp. L^f (cod. C) ‖ 23 γὰρ : οὖν **F** ‖ 23-24 τῆς ἐπιστήμης DEmnuVΔL^a (cod. M) L^f (cod. CF) **SAF** : ante εἶναι (u. 24) transp. ABdChL^a (cod. F) ‖ 24 πρότερον ἂν δόξειεν corr. **SAF** : δ. ἂν πρ. L^f (cod. F) ‖ ἂν codd. L^f (codd. CF) **SAF** : om. DL^a (cod. F) ‖ εἶναι ante δόξειεν transp. **F** (cod. a) ‖ τὸ codd. ΔL^a (cod. M) L^f (codd. Ca) **PSA** (75.7 cod. M) **F** : om. EL^a (cod. F) L^f (cod. F) **A** (74.27 ; 75.7 cod. F) **F** (cod. F 118.32 ; codd. CF 120.4 ; cod. F 131.23) ‖ 24-25 προϋπαρχόντων codd. **SAF** : ὑπαρχόντων **P** (codd.) ‖ 25 τῶν codd. **SAF** : om. **P** ‖ post πραγμάτων add. καὶ **F** (cod. C) ‖ post ἐπιστήμας (codd. ΛΔL^f [codd. Ca] **AF**) add. αὐτῶν EL^f (cod. F) ‖ post λαμβάνομεν add. ὕστερον Δ (codd. nonnulli) ‖ ἐπ' codd. **PAF** : ἐπὶ D ‖ 26 γὰρ BEmnuV **PAF** : γὰρ ἂν AdChD ‖ ante ἢ (codd. **PAF**) add. πραγμάτων D ‖ ἐπ' codd. **F** : om. **A** (cod. F) ‖ ἂν AdChDEV**PF** (cod. F) : post γὰρ transp. BmV om. nu**AF** (codd. Ca) ‖ 27 τὴν ἐπιστήμην ante ἅμα (u. 26) transp. **F** (cod. C) ‖ γιγνομένην codd. **PF** : γιγνομένη D (corr. D^2) γενομένην ? Δ (cod. A) ‖ ἔτι codd. L^a (cod. M) : ἐπεὶ L^a (cod. F) ‖ 28 δὲ ABhDEmnuV**S** : δ' dC ‖ 28-29 post συναναιρεῖ add. καὶ u ‖ 29 ἐπιστητοῦ AdChEm**F** : ἐπιστητοῦ μὲν BnuV τούτου **F** (cod. a 117.18) ‖ μὴ codd. **F** : om. d (rest. in interl. d^1) ‖ ἔστιν BEnuVΛΔ**F** : ἔσται AdCh ἔτι m ‖ ἐπιστήμη ante οὐκ transp. **F** (118.6) ‖ 29-30 οὐδενὸς — ἐπιστήμη codd. : om. Λ ‖ 30 ἔτι BEmnu V : om. AdCh ‖ 31 ἐπιστητὸν codd. **F** (cod. F) : τὸ ἐπιστητὸν Δ ἐπιστητά **F** (codd. Ca) ‖ εἶναι ante ἐπιστητὸν transp. **F** ‖ οἷον ABEmnuVΛΔL^{a}L^{f}L^o : οἷόν τι dCh ‖ καὶ ABdChnΛΔL^{a}L^f (cod. a) : om. EmuVL^f (codd. CF) L^o (cod. M) ‖ τοῦ : ἀπὸ **D** (214.5) ‖ 31-32 τετραγωνισμὸς codd. **AD** : ex corr. C^2 ‖ 32 εἴ γε (εἴ γ' m) codd. L^f**D** : εἰ n (corr. n^2) **S** ante ὁ (u. 31) transp. Philop. (In Ph.) ‖ ἐπιστητόν : ἐπιστητός

D ἐπιστητὸν μὲν et ante ἔστιν transp. Philop. (In Ph.) ‖ ἐπιστήμη codd. **S** : ἐπιστήμην L^f (cod. F) ‖ μὲν codd. ΛL^{f}L^o**S** : γὰρ EΔ δὲ **D** Philop. (In Ph.) ‖ αὐτοῦ : τούτου Philop. (In Ph.) ‖ οὐκ om. **D** ‖ ἔστιν^2 : ἔτι L^f (cod. C) post οὐδέπω (u. 33) transp. **D** ‖ 33 οὐδέπω ABdChmnΛ (?) Δ (?) : οὔπω uVL^o οὔπω et ante ἔστιν^2 (u. 32) transp. **S** om. E Philop. (In Ph.) πω L^f (codd. CF) ‖ αὐτὸ — ἔστιν : ἐπιστητὸς μέν ἐστιν et post ἐπιστητὸν (u. 32) transp. **D** ‖ αὐτὸ Bd^{2}h^{2}EmnuVΛ (?) Δ (cod. A) : αὐτὸς AdChΔ (cod. unus) τοῦτο L^o (cod. M) τὸ Δ (codd. nonnulli) om. L^f (codd. CF) **S** ‖ τὸ dChmnΔ (cod. A) : om. ABEuVΔ (codd. nonnulli) L^o (cod. M) eras. h^1 ante δὲ transp. L^f (codd. CF) **S** ‖ ζῴου ABdChEmnΔL^{a}L^f (cod. F) **SAD** : τοῦ ζῴου uVL^f (codd. Ca) ‖ μὲν : γὰρ **D** ‖ 34 οὐκ ἔσται ABdChEuVΔ (codd. nonnulli) L^f (codd. Ca) : οὐκ ἔστιν mnΛ (?) Δ (cod. A) L^f (cod. F) ἀναιρεῖται et post (ἡ) ἐπιστήμη transp. **S** ἀνῄρηται et post ἐπιστήμη transp. **D** [u. adn. 87] ‖ δ' ABdCEmn : δὲ huVL^f δὲ ἄλλων **S** ‖ πολλὰ post ἐνδέχεται transp. **S** ‖ 35 τῆς αἰσθήσεως : τῶν αἰσθήσεων Δ ‖ ἔχει ABdChEuVΔL^{a}L^f (codd. CF) : ante τούτοις transp. mn ‖ 37 ἀναιρεθὲν om. **F** ‖ 38 post αἴσθησις add. ἀναιρεθεῖσα **S** ‖ 39 εἰσιν om. **S** ‖ αἰσθητοῦ : τοῦ αἰσθητοῦ **S** ‖ δὲ codd. : δὴ ?Λ (*ergo*) γὰρ **D** ‖ b 39-8 a 1 ἀνῄρηται BmnuVΔ**SD** : ἀναιρεῖται AdChΛ (?) συνανῄρηται E.

8 a 1 καὶ τὸ^1 ABdChEmuVΔ**D** : καὶ n τὸ **S** [u. adn. 88] ‖ τῶν — σῶμα om. Δ ‖ καὶ^2 BChEmnuVΛ**D** : om. Ad ‖ 2 μὴ ὄντος : ἀναιρεθέντος **S** ‖ ἀνῄρηται BEmnuVΛΔ**S** : ἀναιρεῖται AdCh et post αἴσθησις transp. **D** ‖ καὶ codd. **D** : om. Λ**S** ‖ ἡ codd. Δ**S** : om. u (rest. u^1)**D** ‖ 3 γε om. **D** ‖ 4 οὐ συναναιρεῖ ABdChEuVΔ**D** : οὔ mnΛ (?) [u. adn. 89] ‖ αἴσθησις ABdChEΔ**D** : ἡ αἴσθησις mnuV ‖ 5 ἀνῄρηται BEuVΛΔ : ἀναιρεῖται AdChmn**D** αἴσθησις δὴ οὐ add. in marg. C^2 ‖ αἰσθητὸν δὲ : τὸ δὲ αἰσθητὸν Δ**D** ‖ post δὲ add. οὔ h^2 (in interl.) add. οὔ· αἰσθητὸν δέ E ‖ ἔσται AnuV**D** : ἔστι BdCh (οἷον supra ἔστι scr. h^2) EΔ οὔ m ‖ σῶμα οἷον ABdCh (αἰσθητόν supra σῶμα scr. h^2) uVΔ : οἷ. σ. A^{2}B^{2}d^{2}EmnΛΔ (codd. nonnulli) [u. adn. 90] ‖ 6 τὰ ἄλλα ABdEnuV : τἆλλα Chm ‖ ἐστὶν ABdChnV : post αἰσθητά transp. **u** εἰσὶ Em om. Δ ‖ αἰσθητά ABdEmnuVΛΔ : om. Ch (add. h^2 in interl.) ‖ 7 αἴσθησις om. **D** (codd. KP) ‖ αἰσθητικῷ : ζῴῳ Δ (cod.

A) ‖ γίγνεται : ἐστιν **S** om. **D** ‖ ζῷόν τε BnΔ (?) : ζῷον mΛ (?) L^f (codd. CF) τῷ ζῴῳ AdChEu ζῴῳ V ‖ 7-8 ἅμα² — αἴσθησις : τοῦτ' ἔστι τῷ ζῴῳ **D** ‖ 8 καὶ¹ ABdChΔL^f (codd. CF) : καὶ ἡ EmnuV ‖ γε om. **D** ‖ καὶ² codd. L^f (codd. CF) : om. Λ (?) **D** ‖ πρὸ : πρὸς **D** (cod. P) ‖ 9 αἴσθησιν εἶναι BdmnuVΛΔ (codd. nonnulli) L^f (codd. CF) : εἶ. αἴσ. Δ (cod. A) ζῷον καὶ αἴσ. εἶ. A ζῷον (add. ὅλως E) εἶ. ἢ αἴσ. ChE (cf. 10 et 11) ζῴῳ **D** ‖ καὶ¹ codd. ΛL^f (codd. CF) : om. u ‖ τοιαῦτα : λοιπά L^f (cod. C) ‖ 10 καὶ¹ ABdChmnVΛ (?) Δ : om. EuL^f (codd. CF) ‖ συνίσταται codd. ΛL^f (codd. CF) : συνέστηκε Δ συνίσταται τὸ αἰσθητὸν **B** (postea eras.) ‖ καὶ² codd. L^f (cod. C) : om. Λ (?) L^f (cod. F) ‖ ζῷον : ζῴου L^f (cod. C) ‖ ὅλως ABdChEuVΔL^f (codd. CF) : ante ζῷον transp. mn ‖ 11 πρότερον : πρότερον ὂν Δ (?) ‖ ἂν om. **F** ‖ τὸ αἰσθητὸν ante τῆς transp. **F** ‖ 12 δόξειεν : δόξει **F** (cod. C) ‖ 13 post ἀπορίαν add. τινα ὁ λόγος L^d (codd. HK) add. ὁ λογος L^d ‖ πότερον : πρότερον L^o (cod. M) ‖ 14 λέγεται : ἔστιν L^f (cod. F) L^o ‖ λέγεται καθάπερ δοκεῖ om. L^d ‖ ἢ : ante καθάπερ transp. Δ (codd. nonnulli) ‖ τοῦτο codd. ΛL^o : τοῦτον E τοῦτο μὲν L^d ‖ 14-15 τινας τῶν δευτέρων : δευτέρας τινὰς τῶν Δ (codd. nonnulli) ‖ 15 γὰρ : γάρ τινων Δ ‖ 16 post μέρη (codd. ΛL^o) add. τῶν πρώτων οὐσιῶν E ‖ 17 τις : ἄτομος **S** ‖ οὐδὲ ABdChnL^o : οὐδ' EmuV ‖ 18 post βοῦς¹ add. οὐ λέγεται L^o (cod. M) ‖ τινός τις βοῦς codd. ΛL^o : om. E ‖ 19 ἀλλά τινος χείρ : om. Δ ‖ 20 καὶ : οὐδὲ Δ ‖ ἢ τὶς : om. Δ (cod. A) ‖ 21 τινος : τις Δ (codd. nonnulli) ‖ 22 γε codd. : δὲ E ‖ οἷον ὁ ABdChEm**P** : οἷον nΔ ὁ γὰρ uV**S** ‖ 23 ὁ codd. **PS** : om. nΔ ‖ τὸ om. Δ ‖ 24 ἀλλά τινος : ἀλλ' εἰ ἄρα **P** ‖ λέγεται om. **P** ‖ τοιούτων codd. Λ : τούτων E ‖ 25 τῶν¹ om. u ‖ 26 ἀμφισβήτησιν codd. Δ**S** : ἀμφισβίτησιν d ἀμφισβήτησίν τινα Λ (?) ‖ οἷον ABdEmnuVΛΔ : οἷον εἰ Ch (postea εἰ eras. h²) ‖ λέγεται codd. ΛΔ : om. m **O** ‖ 27 λέγεται om. **O** ‖ 28 ἂν ABdChEmn : om. uV ‖ 29 μὲν οὖν : γὰρ **S** ‖ ἱκανῶς : ἱκανὸς **D** (cod. H) ‖ ἀποδέδοται codd. Δ (cod. A) **S** : ἀπεδόθη Δ (codd. nonnulli) ἔχει et ante ὁ transp. L^d**D** ‖ 29-30 τῶν... χαλεπῶν : χαλεπὸν **D** ‖ πάνυ codd. **AF** : om. L^d**SD** ‖ 30 τῶν ἀδυνάτων ἐστὶ : ἀδύνατον **D** ‖ ἐστὶ : ἦν Δ ‖ τὸ : τῷ L^f (cod. F) om. L^d**D** ‖ λῦσαι nΛΔL^d**F** (126.17) **D** (219.14) : δεῖξαι ABdChEmuVL^f**S** ‖ 30-31 ὡς — λέγεται : τὴν ἀπορίαν L^d**D** (219.14) κατὰ τὸν προαποδεδομένον τῶν πρός τι ὁρισμόν **F** (126.17) ‖

31 λέγεται : ἐστιν **S** || ἀλλ' AChEmnuVL^{a}L^{f}**F** : ἀλλὰ Bd || ἔστι τὰ πρός τι : πρός τί ἐστιν **D** || 32 οἷς — ἔχειν : sic Boethus, Ariston, Andronicus et Achaïcus teste **S** (202.1 et 5) || τὸ codd. ΛΔL^{f}**SFO** (112. 1) **D** : τῷ d (postea corr. d^{1}) **O** (112.36) || τῷ BdChEnuVΔL^{f}**S** (194.18 codd. Kv ; 198.19 ; 199.6 plerique codd. ; 199.32 ; 201.36 plerique codd. ; 202.21 ; 203.28 plerique codd.) **FD** : τὸ Am**PS** (194.18 codd. JLA ; 199.6 cod. A ; 201.36 cod. A ; 203.28 cod. A) **O** (cod. M) **D** (cod. P) || τί : ἕτερον **O** || πως ἔχειν codd. **P** (123.30 ; 124.16) **SFOD** : αὐτοῖς εἶναι **P** (123.35) || 33 αὐτά ABd ChEmnV^{2} (in marg.) : ταῦτα uVΔ (?) L^{f}**F** || ὁρισμὸς codd. Λ**F** : ἀριθμὸς E || 34 πᾶσι codd. Λ**SF** : om. E || τοῦτό ACEm nuΛ**SF** : ταὐτό BhV ταὐτὸν d post ἔστι transp. Δ || γέ codd. **SF** : γ' m om. Δ || τὸ codd. Δ (cod. A) **SF** : τῷ d τοῦ Δ (codd. nonnulli) || 34-35 τὸ πρός τι αὐτοῖς εἶναι codd. **F** : τὸ εἶναι τοῖς πρός τι Porphyrius teste **S** (160.10) || 35 αὐτοῖς codd. **F** : ante τὸ (u. 34) transp. **S** om. Δ (codd. nonnulli) || εἶναι om. Δ (codd. nonnulli) || τὸ ABdC^{2}h^{2}EmnuV**F** : τὰ Ch τὸ τὰ Δ (codd. nonnulli) || ἑτέρων ABdChnuVΛΔ**F** : ἑτέρων εἶναι Emn^{2} || 36 δὲ AdChEmnΔL^{a} (cod. F) L^{f} (codd. Fa) : δὴ BuVΛ ? (*ergo*) L^{a} (cod. M) L^{f} (cod. C) || ἐάν ABdChEmuL^{f}**P** : ἄν nVS || 36-37 τῶν πρός τι : om. **P** ante ὡρισμένως transp. **S** || 37 κἀκεῖνο : καὶ τὸ **S** || εἴσεται codd. **P** : γνωῆ (sic) supra scr. n^{2} || 38 αὐτοῦ mnΛΔ : αὐτῶν ABdChEuV αὐτόθεν supra scr. n^{2} || τι codd. : om. Λ (?) || 39 τῶν πρός τί ἐστιν EmnuV**P** : ἔστιν τῶν πρός τι ABdChΔ || τὸ : τῷ **P** (codd.) || ταὐτὸν ABd ChEmuV**P** : ταὐτὸ n [u. adn. 91] || τῷ codd. **P** : τὸ A (corr. A^{2}).

8 b 1 (et 2) πως ABChmnVΛ (*quodammodo*) **P** : πῶς dEu καὶ πῶς Δ || 2 γὰρ : δὲ **P** || μὴ EmnuV**PA** : οὐκ ABdCh [u. adn. 92] || τοῦτό codd. **A** (cod. M) : om. ΛΔ**P** || πως codd. Λ**PA** (cod. M) : πῶς EΔ || οὐδ' ABdChEmn**PA** (cod. M) : οὐδὲ uV || εἰ codd. **A** (cod. M) : ἔτι **P** (codd.) || 3 δὲ om. E || 4 τὸ τοιοῦτον codd. : τοῦτο ? Λ (*hoc*) || εἰ ABdnuVΛΔ (codd. nonnulli) : εἴ τις Chmn^{2} (in interl.) om. E post οἷον transp. Δ (cod. A) || οἶδεν : εἴσεται Δ (codd. nonnulli) || 5 ἐστιν post ὅτου transp. Δ (cod. A) || εὐθὺς ABdChmnuVΛ'Δ : om. EΛ^{efs} || 6 μηδενὸς ABdChmuV : μή τινος En || οἶδεν : εἶδεν Δ || ἀφωρισμένων codd. Δ : ἀφωρισμένως V (corr. V^{2}) Λ (*definite*) || 6-7 post διπλάσιον add. ὄν Δ || 7 ἔστι διπλά-

σιον EmnuVΔ : δ. ἐσ. ABdCh || δὲ codd. L[a] (cod. M) : om. L[a] (cod. F) || 8 τι codd. : πρός τι ? Λ (*ad aliquid*) || εἰ codd. L[a] (cod. F) **A** : om. L[a] (cod. M) ante τόδε transp. L[f] (cod. F) || ἐστι[1] AdEmnuVΛΔ**AF** : ἐστιν ἀφωρισμένως BCh || 8-9 ἐστιν εὐθὺς ABdChΔ : ἐστιν Emn**F** ἔσται Λ (?) om. uV [u. adn. 93] || 9 ἀναγκαῖον : ὀφείλει et ante ἀφωρισμένως transp. **F** || post εἰδέναι add. τοῦτο Δ || post ταῦτα (codd.) add. τὰ εἰρημένα ?Λ (*ipsa quae dicta sunt*) || οὐκ : ἀλλ' εἰ ? Δ (codd. nonnulli) || 10 δὲ codd. L[f] : δὲ ταῦτα E || εἴσεται codd. ΔL[f] : om. nΛ (?) || 11 γὰρ τὸ τοιοῦτο codd. ΛΔ (cod. A) : τὸ τοιοῦτο Δ (codd. nonnulli) οὖν τοῦτό **S** || τὸ ABdCh[2]mnu VΔL[f] : τὸν h om. E || τοιοῦτο ABdCVΔL[a] (cod. M) : τοιοῦτον hEmnuL[a] (cod. F) L[f] || γίγνεται : ἐστιν **S** || οὐκ codd. L[a] (cod. F) L[f] (cod. F) **S** : καὶ οὐκ L[a] (cod. M) L[f] (codd. Ca) ἀλλ' οὐκ Δ (codd. nonnulli) || οὐ codd. **S** : οὐκ E || ἔτι ABd ChmnS : om. uV ante γὰρ transp. E || εἴσεται EmnuVΔ**S** : post ἀκριβῶς (u. 12) transp. ABdCh || 12-13 εἰ γὰρ οὕτως ἔτυχεν,... ἐστι codd. : ἴσως γὰρ ἔτυχεν... ὂν Λ (?) || 14 ὅ[1] codd. Δ (cod. A) : ὅτι BΔ (codd. nonnulli) **S** || ἂν ChEmnuV : ἐὰν ABdΔ || ὡρισμένως EmnuVΔ**S** : ἀφωρισμένως ABdCh || 14-15 κἀκεῖνο — ὡρισμένως : om. Δ (codd. nonnulli) || 15 ὡρισμένως EmnΛΔ : ἀφωρισμένως ἀναγκαῖον ABdCh (ἀναγκαῖον exp. ? h[2]) uV || εἰδέναι : εἴσεται Δ (cod. A) || δέ γε codd. L[a] (cod. M) : δὲ L[a] (cod. F) γὰρ **P** || καὶ : ἐάν τις εἰδῇ ἢ Δ || 16 ἕκαστον : ἕκαστα Δ (codd. nonnulli) || τῶν τοιούτων codd. : αὐτῶν ? Λ (*eorum*) || αἵ BC[2] (?) hEmnu VΔ : ἅ AdC (?) **P** || 16-17 αὐτὸ μὲν ὅπερ : αὐτὰ μὲν ἅπερ **P** (codd.) || 17 ὡρισμένως ABdChEmnΔ**P** : ἀφ- uV || ἔστιν om. Δ || δὲ codd. **P** : om. d (rest. in interl. d[1] siue d[2]) || 18 τίνος[1] : τίνος μὲν m || 19 ἔστιν : ἔσται Δ || εἰδέναι codd. **P** : λέγειν Λ (?) || ὥστε : οὖν et post ἂν transp. **P** || ἂν εἴη ταῦτα codd. **P** : ἂν ταῦτα εἴη E ἔσται ταῦτα Δ || 20 δὲ μὴ : μηδέ **P** || ἐστι EmnuVΛΔ : ἐστι ταῦτα ABdCh ἔστιν αὕτη **S** om. **P** (codd. ?) || post τι (codd. Λ) add. ταῦτα E || ἀληθὲς — ὅτι om. **PS** || λέγειν codd. : om. Λ || 21 οὐδεμία : οὐδὲ ἄλλη τις **P** || δὲ codd. ΔL[a]L[f] : δὲ καὶ d om. **O** || ὑπὲρ ABd ChuVL[a] (cod. F) L[f]**O** : περὶ B[2]EmnL[a] (cod. M) **SFD** [u. adn. 94] || 22 σφοδρῶς : προπετῶς **D** om. **O** || πολλάκις : πρότερον **O** πολλὰ **D** || 22-23 ἐπεσκεμμένον ABdChmnΛΔL[f] (codd. CF) **F** : eras. C[1] -μένως **ED** (codd. KP) διεσκεμμένως **O** (cod. M) -μένον περὶ αὐτῶν uVL[f] (cod. a) -μένους **S**

-μένος **D** (cod. H) ‖ 23 τὸ — διηπορηκέναι : post ἄχρηστον transp. **A** ‖ διηπορηκέναι : διαπορεῖν **O** ‖ ἐφ' ABdC (?) hmn : περὶ EuVL^f**SAO** om. L^s ‖ ἑκάστου ABdChEuVΔL^f**A** : ἕκαστον mnL^s om. **SO** [u. adn. 94] ‖ αὐτῶν codd. **AO** : τινων **S** ‖ 24 ἄχρηστόν codd. **SAO** : ἀχρεῖόν L^s (cod. A) ‖ ἐστιν codd. ΔL^s**O** : ἔσται Λ (?) om. **ESAD** (?) postea tit. περὶ ποιοῦ καὶ ποιότητος add. ABd$Ch^2E^2mn^2$ (ex περὶ ποιότητος n) uVΔ *de quali et qualitate* Λ ‖ 25 δὲ om. **OD** (221.7) ‖ λέγω om. **D** (cod. K 221.8) ‖ ποιοί τινες EmnuVΛΔL^sL^f (cod. F 139.30) L^d**SF** (cod. a) **O** (129.26) **D** Alexander (In Met.) : ποιότητες L^f (cod. F 133.6) τ. π. **P** π. τ. εἶναι ABdChL^f (133.6 cod. a 139.30) **O** οἱ μετέχοντες αὐτῆς π. **A** (80.22) π. **A** (87.8) ‖ λέγονται codd. ΔL^sL^o (113.18) L^d (221.33 ; 224.21) **SAF** (cod. a) **O** (118.5 et 14) **D** : λ. εἶναι EL^o (117.27) **D** (238.14) λεγόμεθα ΛL^o (117.27) L^d (codd. HP 220.2) **PO** (127.19) Alex. (In Met.) λεγόμεθα εἶναι **O** (129.26-27) ‖ 26 πλεοναχῶς codd. $L^sL^fL^o$**PS** (220.6 codd. Lv ; 220.23 cod. v) **FD** Alex. (In Ph.) : πολλαχῶς **ES** (220.6 codd. JKA ; 220.23 plerique codd.) Iamblichus teste **S** (438.22) **O** ‖ 27 post εἶδος add. τῆς **D** ‖ ἕξις καὶ διάθεσις codd. ΛΔL^sL^d**PS** : ἕξεις καὶ διαθέσεις L^s (cod. A) αἱ ἕξεις καὶ διαθέσεις **S** (236.29) ‖ λεγέσθωσαν codd. L^fL^o (113.20) **PS** : λεγέσθω B^2L^o (119.13) ‖ δὲ : γὰρ **D** (cod. H) ‖ 28 ἕξις διαθέσεως : ἡ (**F** cod. C) ἕξις τῆς διαθέσεως **FD** ‖ τῷ codd. ΔL^o (113.21) **D** : τὸ EL^o (119.19) ‖ μονιμώτερον (-τέρα Λ) καὶ πολυχρονιώτερον (-τέρα Λ) εἶναι ChEmnuVΛ : μ. κ. χρονιώτερον εἶ. L^o (cod. M) μ. εἶ. κ. π. Δ π. εἶ. κ. μ. ABd**O** μονιμωτέρῳ **D** ‖ 29 δὲ codd. $Λ^eL^fL^o$: δὴ $Λ^{fst}$ (*ergo*) ‖ τε[1] ABdChEuVL^f (codd. Ca) : om. mnL^f (cod. F) L^o (cod. M) **S** (?) ‖ καὶ codd. L^fL^o**S** : ἢ Λ (?) ‖ αἱ[2] codd. ΔL^fL^o : om. **ES** ‖ 30 ἐὰν ABdChmnuL^o**S** : ἂν V εἰ E ‖ καὶ[2] A^2dChEmnuVΛΔL^o**S** : τε καὶ **B** om. A eras. V^1 ‖ 31 ἐπιστήμην codd. ΛL^o**S** : ἐπιστήμης E ‖ λάβη ABdChmnL^o**S** (plerique codd.) : λάβοι EuV **S** (codd. Av) ‖ ἐάνπερ codd. L^f**S** : ἄνπερ d ἐὰν γὰρ L^o (cod. M) ‖ μεγάλη codd. **S** : μεγάλη τις L^f (cod. C) ‖ 31-32 μεταβολὴ post γένηται transp. **S** ‖ 32 post γένηται (codd. L^f [codd. CF] L^o) add. ἢ Λ (?) L^f (cod. a) ‖ ὑπὸ codd. **S** : ἀπὸ L^f (cod. F) ‖ ἄλλου codd. L^f (cod. a) **S** : om. Λ (?) ἄλλου αἰτίου Δ ὑπὸ ἄλλου L^f (cod. C) ἀπὸ ἄλλου L^f (cod. F) ἑτέρου L^o (cod. M) ‖ 33 οἷον codd. L^o : καὶ Λ (?) ‖ δικαιοσύνη... σωφροσύνη codd. L^o : σωφροσύνη... δικαιοσύνη E ‖ καὶ[2] codd. L^o : ἢ Λ (?) ‖ ἡ[3]

ABdChEuVΔL^o : om. mn ‖ 34 οὐδ' ABdEmnuVL^o : οὐδὲ Ch ‖ 34-35 εὐμετάβολον ABdChmn : εὐμετάβλητον uVL^o εὐμετάβολον ᾧ δὲ εὐμετάβολον E ‖ 35 διαθέσεις δὲ (om. mL^o) λέγονται codd. ΛΔ$L^f$$L^o$: λέγεται διάθεσις E ‖ ἅ ἐστιν ABd ChEmnL^f : αἵ εἰσιν uVL^o ‖ εὐκίνητα ABdChEmnΔL^f (codd. Ca) **S** Eudorus teste **S** (236.28) : εὐκίνητοι uVL^o ἀκίνητα L^f (cod. F) ‖ 36 μεταβάλλοντα ABdChmnΔL^f (codd. Fa) : μεταβάλλουσαι uVL^f (cod. C) L^o μεταβάλλονται E ‖ θερμότης : ἡ θερμότης quidam teste **S** (233.32) ‖ καὶ^1 codd. **S** : om. L^f (cod. F) ‖ κατάψυξις ABdChmnΛL^f (codd. Fa) : ψύξις EL^o**S** Eudorus teste **S** (256.17) **O** (?) ψυχρότης uVL^f (cod. C) ‖ καὶ^2 ABdh^2EmnuVΔ (cod. A) $L^f$$L^o$**S** : om. ChΔ (codd. nonnulli) ‖ 37 καὶ ὑγίεια ABdChEmnΛΔL^f (codd. Fa) L^o**S** : om. uVL^f (cod. C) ‖ ὅσα codd. L^o : om. Λ (?) ‖ ἄλλα om. Δ ‖ μὲν γάρ om. **F** ‖ 38 κατὰ ταύτας AdChmnuVΛ (?) Δ (?) : κατ' αὐτὰς **B** κατὰ ταῦτα **EF** ‖ 39 γιγνόμενος BEmnuVΛ : γενόμενος AdChΔ ‖ εἷς om. Δ.

9 a 2 τυγχάνοι ABdΔL^f (cod. F) : τυγχάνει ChmnuVL^f (codd. Ca) L^o τυγχάνειν E ‖ πλῆθος : πλείονος Δ (?) ‖ 3 καὶ om. Δ ‖ ἀνίατος ABdChEuVΛΔ$L^f$$L^o$: ἀκίνητος mn ‖ ἴσως ABdChEVL^f (codd. Fa) : ὡς mnuΔ om. Λ (?) L^f (cod. C) ἴσως ὡς L^o ‖ 4 ἤδη ABdChnuV : om. EmΛ$L^f$$L^o$ post ἄν (u. 3) transp. Δ ‖ προσαγορεύοι CmnVL^o : -εύει du -εύσοι A (?) Bh (?) E (?) L^f (cod. a) -εύσῃ (?) $A^2$$h^2$$L^f$ (codd. CF) ‖ βούλονται codd. : βούλεται u ‖ 5 ἅ ἐστι πολυχρονιώτερα καὶ δυσκινητότερα ABdChEmnV^2 (in marg.) ΛΔ : αἵ εἰσι πολυχρονιώτεραι καὶ δυσκινητότεραι uV ‖ γὰρ ABCh (postea eras. 2 litt. h^1) EmnuVΔL^f (codd. Fa) : γὰρ τὰ d (siue d^2) μὲν γὰρ L^f (cod. C) ‖ 6 τῶν (τούτων C^2) ἐπιστημῶν codd. ΛL^f : τὰ θεωρήματα et post κατέχοντας transp. **S** ‖ πάνυ ABdChEnuVΛΔL^f : πάνυ τι mn^2 om. **S** ‖ κατέχοντας : μετέχοντας L^f (cod. a) ‖ ἀλλ' — ὄντας om. L^f ‖ εὐκινήτους : εὐμεταπτώτους **S** ‖ ὄντας ABdh^2EmnuVΔ : om. Ch**S** ‖ 7 διάκεινταί : διακεῖσθαί Δ (codd. nonnulli) ‖ γέ ABdEnuV : om. Chm**S** ‖ πως codd. Δ**S** : πῶς u om. Λ (?) ‖ 9 τὸ^1 codd. Λ : τὴν A ‖ τὸ^2 codd. Λ : τὴν A ‖ τε om. E ‖ 9-10 πολυχρονιώτερον... δυσκινητότερον codd. Λ : πολυχρονιωτέραν... δυσκινητοτέραν A ‖ 10 δὲ^1 codd. ΛΔ$L^a$$L^f$ (codd. CF) L^o : μὲν οὖν E γὰρ L^f (cod. a) om. Iamblichus teste **S** (230.31) ‖ ἕξεις codd. $L^a$$L^f$$L^o$ Iamblichus teste **S** (230.31) : ἕξιν Λ (?) ‖ δὲ^2

post διαθέσεις (u. 11) transp. Iamblichus teste **S** (230.32) ‖ 11 ἐξ ἀνάγκης : πάντως Iamblichus teste **S** (230.32) ‖ 12 διάκεινταί ChEmnuV : διάκεινταί γε ABd ‖ κατὰ ταύτας BdChEmnu : κατ' αὐτάς AV κατὰ ταῦτα ἢ χεῖρον ἢ βέλτιον Λ (u. adn. 8) ‖ 13 καὶ codd. L^{s} (cod. u) : om. ΔL^{s} (plerique codd.) ‖ ἕξιν codd. ΛΔ : ἕξεις uL^{s} ‖ 14 ἕτερον ABChE nuVΛΔL^{s}L^{a} (cod. F) L^{f}L^{o}L^{d} : δεύτερον dmV^{2} (in marg.) L^{a} (cod. M) **A** (?) ‖ δὲ codd. ΛL^{s}L^{a}L^{f}L^{o}L^{d} : om. m ‖ γένος codd. ΛL^{s}L^{a}L^{f}L^{o}L^{d}**AFO** : εἶδος supra scr. m ‖ ποιότητος L^{a}L^{f} L^{o}L^{d}**FO** : om. L^{s} ‖ 14-15 πυκτικοὺς... δρομικοὺς L^{f}L^{d}**AF** : δρομικοὺς... πυκτικοὺς L^{s}L^{o} (124.35-36) **S** (242.18) **O** πυκτικούς τινας... δρομικοὺς L^{o} (122. 1-2) ‖ 14 ἢ ABd ChEmnΛL^{s}L^{f}L^{o}L^{d}**O** : καὶ uVΔ ‖ 15 ἢ^{1} codd. ΛΔL^{s}L^{f}L^{o}**O** : καὶ E om. **S** (242.20) ‖ ἢ^{2} ABdChEmnΛΔL^{s}L^{f}L^{o}**O** : καὶ uV δὲ καὶ **S** (242.20) ‖ λέγομεν codd. **SO** : post καὶ transp. Δ post λέγεται (u. 16) transp. d εἶναι λέγομεν L^{o} ‖ καὶ : ἢ **S** ‖ 16 φυσικὴν codd. **S** (225.31) **AD** : ante δύναμιν transp. **S** (242.5) ‖ λέγεται ABdmnΔL^{o}**SA** : λέγονται ChuV λέγεται εἶναι EΛ ‖ τῷ A^{2}Bd^{2}ChEmnuVΔL^{a}L^{f}**S** : τὸ (?) AdL^{o}**S** (cod. A 245.22) ‖ 16-17 διακεῖσθαί ChEmnuVL^{a}L^{f}L^{o}**S** Plotinus : διακεῖσθαί γε ABd ‖ 17 post τοιούτων (codd. ΛL^{f} [codd. CF]) add. ποιὸν AL^{f} (cod. a) L^{o} ‖ post λέγεται (codd. ΛΔL^{f}) add. ποιὸν B^{2} (in interl.) m ‖ ἀλλὰ codd. **S** : ἀλλὰ μᾶλλον L^{o} ‖ 18 τῷ codd. Λ (*quod*) **S** : τὸ d (corr. d^{2}) L^{o} ‖ φυσικὴν dmnuVL^{o} : φυσικὴν ἢ ἀδυναμίαν ABCh (ἢ ἀδυναμίαν del. h^{2}) EΔ φυσικὴν ἢ Λ (?) om. **S** ‖ 19 πάσχειν ABdh^{2}nuVL^{o} : παθεῖν B^{2}ChEm**S** ‖ οἷον πυκτικοὶ : πυκτικοὶ γὰρ **F** (codd. Fa) ‖ λέγονται codd. **F** : post πως (u. 20) transp. A ‖ 20 πως codd. **F** : om. Λ (?) ‖ ἀλλὰ τῷ codd. **F** : τῷ δὲ d ‖ δύναμιν codd. **F** : φύσιν d ‖ φυσικὴν ABh^{2}EmnuVΔ**F** (cod. C) : om. dChΛ**F** (codd. Fa) ‖ 21 τι codd. **F** : τοῦτο Λ (?) ‖ post ῥᾳδίως (codd. Λ**F**) add. ἢ μηδὲν πάσχειν **B** ‖ δὲ dChEmnuVΛΔL^{a}**PF** (codd. Fa) : τε **B** γὰρ A om. **F** (cod. C) ‖ τῷ codd. **F** : τὸ **P** (codd.) ‖ 22 μηδὲν codd. **F** : μηδέν τι **P** ‖ πάσχειν post τυχόντων transp. **F** (cod. C) ‖ 22-23 ῥᾳδίως codd. Δ**PSF** : ante ὑπὸ transp. E om. Λ ‖ 23 τῷ BChEmnuV**F** : διὰ τὸ Ad ‖ ἀδυναμίαν codd. **F** : post ἔχειν transp. ? **S** δύναμιν Δ (cod. A) ‖ φυσικὴν ABdChEmn^{2} (in marg.) uVΔ**F** : om. nΛ [u. adn. 96] ‖ 23-24 μηδὲν πάσχειν ABdC^{2}h^{2}mnV (μὴ supra scr. V^{2}) Λ**F** (cod. a) : μὴ πάσχειν C (?) hEuΔ**F** (cod. F) πάσχειν **F** (cod. C) ‖ 24 ῥᾳδίως ABdEmnuV : ante πάσχειν transp. **F**

(cod. C) post τυχόντων transp. h^2 om. ChΛΔF (codd. Fa) [u. adn. 97] || ὑπὸ τῶν τυχόντων AChnuVF : om. BdEmΛΔ [u. adn. 97] || τούτοις codd. L^f : om. Λ (?) || 26 τῷ AChEmnuVΔ : τὸ Bd || 27 δὲ μαλακὸν codd. ΛΔL^s (plerique codd.) : om. L^s (cod. L) δὲ m || τῷ A^2 ChEnuVΔL^s (plerique codd.) : τὸ ABdmL^s (codd. KA) || ἀδυναμίαν codd. L^sS : ἀδυναμία L^s (cod. K) δύναμιν Δ (cod. A) || post ἔχειν add. καὶ ῥᾳδίως ἀναχωρεῖν ? Δ (codd. nonnulli) add. κἀκεῖνο μὴ ῥᾳδίως διαιρεῖσθαι Δ (cod. A) || τοῦ codd. L^sS : om. V (rest. V^1 siue V^2) || 28 δὲ codd. $L^sL^aL^f$: om. L^s (cod. A)L^d (cod. K) || γένος codd. Λ$ΔL^aL^fL^oL^d$S (252.23 ; 257.10) **AF** (147.9) : εἶδος m (supra scr.) **S** (256.37) **F** (137.7) || 29 τὰ codd. Λ : ταῦτα E || οἷον codd. Λ : om. E || τε καὶ^1 ABdmnuV : καὶ Ch om. E || καὶ^2 ABdEmnuV : om. ChΛΔ || 30 στρυφνότης codd. : om. ΛΔ || τὰ codd. : ὅσα m || δὲ ABdmnuVΔ : δὲ καὶ ChE || 32 ποιότητές ABdEmnuVΛΔ : παθητικαὶ ποιότητες Ch (παθητικαὶ exp. h^2) || τὰ codd. : ὅσα Λ (?) || post δεδεγμένα (ABdnΔ [cod. A]) add. αὐτὰ A^2 (in interl.) Chn^2 (in marg.) uVΛ (?) add. αὐτὰς EmΔ (codd. nonnulli) || 33 λέγεται ABdmnuVΔ : λέγονται ChE || κατὰ ταύτας ChmnV : κατ' αὐτὰς ABdE κατὰ ταῦτα ΛΔ (?) om. u [u. adn. 98] || 33-34 δεδέχθαι $ABCh^2mnVΛ^{et}$Δ**SD** : δέχεσθαι dhu$Λ^{fs}$ ἐπιδέχεσθαι E || 34 λέγεται γλυκύ ChEmnuVS : γ. λ. ABdΔ || τῷ codd. **S** : τὸ A (corr. A^2) || 34-35 δεδέχθαι ABChEmnVΔ**S** (codd. JL) : δέχεσθαι du**S** (plerique codd.) || 35 δὲ om. n || ἔχει ABdEmnuVΛΔ : om. Ch (rest. h^2) || 36 αὐτὰ codd. Λ : τὰ αὐτὰ E.

9 b 1 οὔτε : οὐ **S** || 1-2 μέλι... γλυκύ : γλυκὺ... μέλι Δ || 2 οὔτε BChEmnuV : οὐδὲ Ad**S** || τῶν ἄλλων codd. **S** : τι ἄλλο h^2Λ (?) || τῶν^2 codd. **S** : om. u || 3 θερμότης... ψυχρότης codd. Λ : ψυχρότης... θερμότης E || ἢ^2 ABd^2 (in interl.) ChEnuVΔ : om. dm || 4 ποιότητες ABdChEmn^2 (in marg.) uV$Λ^t$Δ : om. n$Λ^{efs}$ || αὐτὰ codd. : αὐτὰς Λ (?) || 7 τε ABdh^2 EmnuV : om. Ch**S** || 9 αἱ^2 codd. **F** : om. **S** || 10 οὐ : οὐ κατὰ **S** || αὐτὸν codd. ΛL^o**S** : om. E || τοῖς εἰρημένοις ABdnuVΛ (?) Δ (?) L^o : ταῖς εἰρημέναις m τοῖς προειρημένοις ChE om. **S** || 11 τῷ codd. Δ**SA** : τὸ EL^o || αὐτὰς om. **A** || πάθους codd. L^o**SA** : τινων παθῶν Λ (?) || γεγενῆσθαι ChEmnu VS : γεγονέναι ABdL^o ἐγγίνεσθαι **A** γίγνεσθαι Δ || 12 post γίγνονται add. καὶ ἀπογίνονται L^d || πάθος ABChmnΛΔL^f

(cod. a) : πάθους dEuVL^f (codd. CF) ‖ 13 τις post ἐρυθρός transp. S ‖ 15 τι ABdChVΛΔ : om. u post παθῶν transp. E τι συμπτωμάτων ἢ mn ‖ 15-16 ἔκ τινων φυσικῶν συμπτωμάτων ABdChEuVΔ : om. mnΛ [u. adn. 99] ‖ 16 ἐστιν ἔχειν αὐτόν ABd : ἐστιν αὐτὸν ἔχειν ChEV αὐτὸν ἔχειν ἐστίν mn αὐτὸν ἔχειν u ἦν ἔχειν αὐτόν Δ ‖ ἥτις ABdChnuVΛΔ : εἴ τις Em ‖ 17 τῶν codd. : om. mΔ ? (cod. A) ‖ 18 γένοιτ' ἂν ABdEmnuV : γένοιτο ἂν Ch ‖ διάθεσις ChEmnuVΛΔ : om. ABd ‖ 19 post ὥστε add. τῇ m ‖ καὶ codd. : om. Λ (?) ante ὁμοίαν transp. Δ (codd. nonnulli) ‖ γίγνεσθαι : γενέσθαι u ‖ οὖν om. L^f (cod. F) S ‖ 20 τινων : om. S post παθῶν transp. Δ (cod. A) ‖ δυσκινήτων ante παθῶν transp. S ‖ 21 εἴληφε BdmnΛΔ : εἴληφε παθητικαὶ AB^2 (in interl.) d^2 (in marg.) ChEuVS ‖ post ποιότητες add. παθητικαὶ m ‖ 22 ἐν τῇ κατὰ φύσιν συστάσει codd. Δ (cod. A) : κατὰ φυσικὴν σύστασιν ΛΔ ? (codd. nonnulli) ‖ συστάσει codd. : στάσει d (corr. in interl. d^1 siue d^2) ‖ μελανία : μελανίαι ? Δ (cod. A) ‖ 23 γεγένηται ABdmnuVΛ (?) Δ : γένηται ChE γεγένηνται ? Δ (cod. A) ‖ ποιότης λέγεται ChEmnuV : ποιότητες λέγονται ABdΔ ‖ 24 μακρὰν ante νόσον transp. Δ (cod. A) ‖ ἢ codd. Λ : εἴτε d ‖ 24-25 τὸ αὐτὸ τοῦτο ABduV : τὸ αὐτὸ mn τὸ τοιοῦτον ChEΔ om. Λ [u. adn. 100] ‖ 25 ἢ : καὶ Δ (cod. A) ‖ 25-26 ἀποκαθίστανται : ἀποκαθίσταται Δ ‖ 26 ἢ καὶ codd. Δ (cod. A) : καὶ Λ (?) ἀλλὰ Δ (codd. nonnulli) ‖ 26-27 αὐταὶ ABdhmnuVΛ : αὗται CEΔ (?) ‖ 27 κατὰ : κατ' L^d καὶ κατὰ L^f (cod. a) ‖ ταύτας : ταῦτα L^a (cod. M) αὐτὰς L^d ‖ 29 λέγεται ABdChnΛΔ : λέγεται ποιότητες δὲ οὔ A^2 (in marg.) d^2 (in marg.) EmuVF (cod. a) λέγεται ποιότητες h^2 ἐστιν ? S ‖ οὐ γὰρ codd. Δ : om. h (rest. h^2) οὖν ? F (cod. a) ‖ λέγονται codd. F (cod. a) : λεγόμεθα Λ (?) ‖ τινες codd. F (cod. a) : om. Λ (?) ‖ 30 ταῦτα Chmn : ταύτας ABdh^2EuVΔF (cod. a) ‖ 31 λέγεται codd. : ante ἐρυθρίας transp. E ‖ φοβηθῆναι ABdChEm : φοβεῖσθαι nuV [u. adn. 101] ‖ 32 post ὠχρίας (codd. Λ) add. λέγεται m ‖ μᾶλλον nΔ : μᾶλλον τῷ A^2BCh EmuV μᾶλλον τὸ Ad ‖ πεπονθέναι : προσπεπονθέναι ? Δ (cod. A) ‖ 33 λέγεται ABdEmnuVS : λέγονται ChL^d ‖ τούτοις codd. Λ$L^a$$L^f$: τούτων E ‖ 34 τὴν codd. $L^a$$L^f$ (codd. Ca) : om. EL^f (cod. F) ‖ 34-35 λέγεται ABdmΔ : λέγονται ChEnu V$L^f$$L^d$ ‖ 35 ὅσα codd. $L^f$$L^d$: ὅσαι n^2 (corr. n^3) ‖ τε ChEmnu VL^a (cod. F) $L^f$$L^d$: μὲν B om. AdL^a (cod. M) ‖ γενέσει codd. $L^f$$L^d$: γενήσει B ‖ εὐθὺς BmnuVΛΔL^a (cod. F) $L^f$$L^d$: ante ἐν

transp. ChEL[a] (cod. M) om. Ad ‖ 35-36 παθῶν BdChnΛΔ (cod. A) L[d] : ante τινων transp. Δ (codd. nonnulli) παθῶν δυσκινήτων Ah[2] (in interl.) EmuVL[f] (codd. CF) παθῶν (γεγένηται) δυσκινήτων L[f] (cod. a) ‖ 36 γεγένηται ABdEL[f] (cod. C) : γεγένηνται ChmnuVL[f] (codd. Fa) L[d] ‖ ποιότητες : dittogr. Δ (cod. A) ‖ λέγονται ABdmnuVΛΔL[f] (?) L[d] (?) **P** : λέγονται καὶ αὗται ChE ‖ post οἷον add. φιλαργυρία καὶ **P** ‖ ἥ τε : ἡ **P**.

10 a 1 post ἔκστασις add. θαῦμα Δ (?) ‖ ἡ ABdChEnΔ**P** : om. muV ‖ post τὰ (codd.) add. ἄλλα Λ (?) ‖ 1-2 ταύτας codd. Λ**S** : ταῦτα E ‖ 2 λέγονται ABChΔ : λεγόμεθα dΛ λέγονται οἷον mn λέγονται οἱ A (? eras. 2 litt.) EuV post μανικοί transp. ? **S** ‖ τε om. u**S** ‖ μανικοί : πρᾶοι ? **S** ‖ ὅσαι ABdmnuVΛΔL[a] (cod. M) : ἄλλαι L[d] ὅσαι ἄλλαι ChEL[f] ὅσας ἄλλας L[a] (cod. F) ‖ 3 post ἐκστάσεις add. θαύματος Δ (?) ‖ ἀλλ' ABdmnuVL[f]L[d] : ἀλλὰ ChE ‖ ἄλλων codd. ΔL[f] (codd. Ca) : om. EL[f] (cod. F) L[d] ‖ 4 γεγένηνται codd. ΛL[d] : om. d ‖ ἢ codd. : om. Λ (?) ‖ καὶ codd. ΛΔ (codd. nonnulli) : om. EΔ (cod. A) ‖ ὅλως AChEmnuVΛΔ : ἄλλως Bd ‖ ἀκίνητοι codd. Λ : δυσκίνητοι n (corr. n[2]) ‖ 5 τὰ : κατὰ h (exp. κα h[2]) ‖ post τοιαῦτα (codd.) add. λέγονται d add. ἐστι ΛΔ ‖ post ποιοὶ add. τινες Δ ‖ γὰρ ABdEmnuVΔ : γὰρ καὶ Ch ‖ ταύτας codd. Λ : ταῦτα d ‖ post λέγονται (codd. Λ) add. ὀργίλοι τε καὶ μανικοί B ‖ 6 δὲ ABdhEmnΔ : δ' V δὲ ῥᾳδίως καὶ Cn[2]u γὰρ ?Λ (*enim*) ‖ ἀπὸ ABdnuΛ : ἀπὸ ῥᾳδίως m ἀπὸ ῥᾳδίως καὶ B[2] (in interl.) ChEV ‖ καθισταμένων ABdChEnuV : ἀποκαθισταμένων mn[2]ΛΔ (?) ‖ λέγεται ABdChmn : λέγονται EuV ‖ 7 λυπούμενός τις AB[2] (in interl.) ChEmn[2]ΛΔ : ὁ λυπούμενος uV λυπούμενος Bdn [u. adn. 103] ‖ ἐστιν ABdnuVΛΔ : γένηται ChEmn[2] ‖ οὐ ABdmnuVΛ : οὐδὲ ChΔ οὐδὲν E ‖ γὰρ codd. Λ : om. E ‖ 8 ὁ om. E ‖ 9 πεπονθέναι ABmnuV : τῷ πεπονθέναι dChEΔ ‖ λέγεται ABdEmnuVL[s] : λέγονται Ch ‖ 10 ποιότητες δὲ (δ' B) οὔ codd. L[s] : τὰ δὲ τοιαῦτα ποιότητες οὔ L[s] (cod. K) ‖ 11 γένος codd. **F** : ex corr. C[2] εἶδος L[d] (cod. K[1]) ‖ τε : om. **PS** (226.27) Plotinus δὲ **D** (codd.) ‖ 12 ἕκαστον codd. L[f]**D** : τι Λ (?) ‖ ὑπάρχουσα ABdChmnL[f]L[d] (cod. P) Iamblichus teste **S** (266.8) **D** : ἐνυπάρχουσα EL[d] (HK) **D** (cod. K 232.25) ἐνυπάρχουσα τοῦ σχήματος uV ὑπερέχουσα **D** (cod. H 232.25) om. **PS** (222.27 ; 261.27) Iamblichus teste **S** (262.15) Plotinus ‖ ἔτι

codd. $L^aL^fL^d$: om. Λ (?) ‖ πρὸς τούτοις : παρὰ ταῦτα L^d ‖ post εὐθύτης (L^f) add. τε L^d (codd. HP) ‖ 13 καὶ^1 codd. L^f : ἢ Λ (?) ‖ εἴ — ἐστιν : ὅσα ἄλλα τοιαῦτα L^d ‖ τι ABdCh EuVΛΔL^f**P** : τι ἄλλο mn**S** ‖ ἐστιν om. **PS** ‖ καθ' codd. : exp. h ‖ 14 γὰρ^1 ABChEmnΛΔ : om. d (rest. in interl. d^2) uV ‖ τῷ dChmnuVΔ : τὸ ABE ‖ γὰρ^2 codd. Λ : om. E ‖ 14-15 τρίγωνον ἢ τετράγωνον εἶναι codd. : τετ. εἶ. ἢ τρ. u ‖ 15 εἶναι ante λέγεται transp. E ‖ τι codd. Λ : om. E ‖ τῷ dChmnuΔ : τὸ ABEV ‖ ἢ ABdmnuVΛΔ (codd. nonnulli) : ἢ καὶ Ch καὶ τὸ E καὶ Δ (cod. A) ‖ 16 εἶναι ABduVΛ (?) Δ : om. ChEmn [u. adn. 103] ‖ post καὶ add. τὸ E ‖ τι ABdmΔ : om. ChEnuVΛ (?) ‖ 17 τὸ (ter) ABdChEuVΔL^aL^f : om. mn**S** (?) ‖ καὶ$^{2\ \text{et}\ 3}$ codd. L^aL^f : ἢ (bis) Λ (?) ‖ δόξειε codd. L^f**A** : δόξει C (corr. C^2) ‖ 18 μὲν om. L^f (cod. F) ‖ τι BChEmnuVL^f : om. AdΛ (?) Δ [u. adn. 104] ‖ σημαίνειν : εἶναι **A** ‖ τὰ τοιαῦτα codd. L^f : ante ἀλλότρια transp. d post τοιαῦτα 6 litt. eras. C ‖ 19 μᾶλλον mnuVΔL^f**AF** : ante τινα transp. ABd om. Ch (post τινα add. alter. μᾶλλον h^2) E πως ? Λ (*quodammodo*) ‖ 20 ἑκάτερον ABdEmnuVΛΔL^f (cod. C) : ἕκαστον ChL^f (cod. a) ἑκάτερα L^f (cod. F) ‖ μὲν om. **A** ‖ γὰρ ABdmnuVΔ : γὰρ λέγεται ChE om. Λ γάρ ἐστιν **A** ‖ τῷ : τὸ **S** οὗ **A** ‖ 21 εἶναι : ἔχειν ? **S** κεῖται **A** ‖ ἀλλήλοις ABdChEmnΛΔ : ἀλλήλων uV om. **A** ‖ post τῷ add. τὰ μόρια ? **S** ‖ διεστάναι : διεστηκέναι **S** ‖ 22 πως BCEmnVΔ (cod. A) : om. u Λ (?) Δ (codd. nonnulli) **S** (?) πῶς Adh ‖ 23 τὸ (bis) codd. Λ : τὰ (bis) E ‖ δὲ^2 : δ' m ‖ 25 μὲν codd. **S** : om. **PAF** ‖ οὖν codd. L^a (cod. M) **S** : om. L^a (cod. F) **AF** οὐκ ? L^o ‖ καὶ ἄλλος ante τρόπος transp. **F** (codd. Ca) ‖ ἄλλος codd. **PSA** (cod. M) **F** : ἄλλως L^f (cod. F) **A** (cod. F) ‖ ἄν τις ABEnuVΔL^f (codd. Ca) L^o : ἄν τις εἴη (pro φανείη ?) et ante καὶ transp. L^a (cod. F) τις dmL^f (cod. F) ἂν **S** ἂν et post φανείη transp. **P** ἂν et ante καὶ transp. **AF** om. Ch (rest. post φανείη h^2) Λ (?) ‖ τρόπος codd. **SA** : post ἄλλος transp. **P** ‖ 25-26 ποιότητος codd. **AF** : om. L^f (cod. F) ‖ 26 μάλιστα codd. L^f : μάλλιστα h post λεγόμενοι transp. L^o ‖ σχεδὸν codd. L^f : om. Λ (?) ‖ τοσοῦτοί BCh EmnuVL^f (cod. a) : οὗτοί AdΛ (?) ΔL^f (codd. CF) τοιοῦτοί L^o ‖ 27 μὲν codd. L^a (cod. M) L^d : om. L^a (cod. F) **S** ‖ οὖν εἰσιν : om. L^d οὖν **P** εἰσὶν **S** ‖ αἱ εἰρημέναι codd. $Λ^{et}$Δ (codd. nonnulli) $L^aL^fL^oL^d$**S** : τὰ εἰρημένα ? $Λ^f$ (*haec quae dicta sunt*) αἱ προειρημέναι Δ (cod. A) ‖ 27-28 κατὰ ταύτας ABdmnL^f (cod. C) : κατ' αὐτὰς ChEuVL^f (codd. Fa) L^o**S** κατὰ

ταῦτα Λ (?) ἁπάντας (?) supra scr. n^{2} ἀπ' αὐτῶν L^{d} || 28 παρωνύμως codd. **S** : om. L^{d} || ὁπωσοῦν : ὁποσοῦν **D** (cod. H 234.21 et 31) || ἄλλως codd. Λ^{t}Δ (codd. nonnulli) L^{o}**S** (264.26) **AFOD** : om. Λ^{ef}Δ (cod. A) **PS** (264.7) || 29 οὖν codd. L^{f}L^{o} : om. EΛ || 29-30 παρωνύμως λέγεται : τὸ παρωνύμως λέγεσθαι Δ (codd. nonnulli) || 30 οἷον ἀπὸ : ἀπὸ γὰρ **F** || ὁ Ch EmnuVΔL^{o}**F** : om. ABd**D** (?) || λευκὸς : λευκοὶ **D** || 31 ὁ (bis) ChEmnuVΔL^{o}**F** : om. ABd**D** (?) || 32 δίκαιος : δίκαιοι **D** || 33 post ἐνδέχεται (ABdChEuVΛ^{e}ΔL^{o}) add. τὰ λεγόμενα mn add. τι ? Λ^{ft} (*aliquid*) || 34 ὁ (bis) ChEmnuVΔL^{a} (cod. M) **S** (?) : om. ABd || δρομικὸς... πυκτικὸς codd. ΛL^{a} (cod. M) **S** : πυκτικὸς... δρομικὸς E || ἢ codd. : om. E || 35 ὁ ABdCh EmnΔ : om. uV εἰ Λ (?) || φυσικὴν codd. : φύσει n (corr. n^{2}) πυκτικὴν Δ.

10 b 1 ὀνόματα ABdChEuVΔ : ὄνομα mnΛ (?) || ταῖς : καὶ ταῖς Δ || post δυνάμεσι add. ταύταις EΛ (?) || 2 post ὥσπερ (ABdmuVΔ) add. καὶ ChEnΛ [u. adn. 105] || 3 post ἃς (codd.) add. ἢ Λ (?) || ἢ παλαιστρικοὶ ABdChuVΛ : om. Em ἢ παλαιστρικοὶ οἱ nΔ [u. adn. 106] || 4 ἐπιστήμη λέγεται ChEmnuVΔ : λ. ἐ. ABd || δὲ : γὰρ Δ || 5 διακείμενοι ABdEmnuV : διάθεσιν ἔχοντες C (et spatium 12 litt.) h διακείμενοι πρὸς ταύτας Λ || λέγονται codd. : ante οἱ transp. E || 7 ποιὸν codd. : ποιόν τι Λ (?) om. L^{o} || λεγόμενον ABdEm nuVΛL^{o} : om. Ch || post σπουδαῖος (codd. L^{o}) add. λέγεται ΛΔ || τῷ : τὸ L^{o} || 8 post ἔχειν (codd. L^{o}) add. ὁ E || 9 τὸ om. u || τοιοῦτόν codd. : τοῦτο ? Λ (*hoc*) || οὖν ChEmnuVΛL^{s} (codd. JKv) : τοίνυν ABdΔ (?) εἶναι L^{s} (cod. L) || 10 λέγεται τὰ παρωνύμως ChmnΔL^{s} : λ. π. τ. ABduVΔ (unus cod.) π. λ. τ. E || 11 ὁπωσοῦν ἄλλως codd. ΛΔ (cod. A) L^{s} : ὅπως n (corr. n^{2}) Δ ? (codd. nonnulli) || 12 ὑπάρχει — ποιόν : ἐπιδέχεται δὲ ἡ ποιότης καὶ τὰ ἐναντία L^{d} || ante κατὰ add. καὶ Δ || οἷον ABdChuVΔL^{f}L^{o}**S** : οἷον ἡ EmnL^{a} (cod. M) || 12-13 δικαιοσύνη (τῇ n^{2}) ἀδικίᾳ ABdChEmnuΛ^{ft}ΔL^{f}L^{o}**S** : δικαιοσύνῃ ἀδικία V ? Λ^{e} (*iustitiae iniustitiae* [sic]) || 13 καὶ^{1} codd. ΔL^{f} (codd. Ca) : καὶ ἡ EL^{f} (cod. F) || τὰ ἄλλα AChE nuV : τἆλλα Bdm [u. adn. 107] || 14 δὲ^{1} ABdh^{2}EuV : om. ChmnΔ [u. adn. 107] || καὶ codd. Λ : eras. h || κατ' αὐτὰς codd. : κατὰ ταύτας B || δὲ^{2} AChEmnuV : om. BdΛΔ eras. h^{1} (siue h^{2}) || ποιὰ ABdEmnuVΔ : post λεγόμενα transp. Ch || 15 ἄδικον... δικαίῳ codd. : δίκαιον... ἀδίκῳ Λ (?) || καὶ

om. E ‖ 16 τοιοῦτον ChEmnuV : τοιοῦτο ABd τοῦτο ? Λ (*hoc*) ‖ post τοιοῦτον (ABdChEuV) add. συμβαίνει mn add. ἐστι Λ (?) ‖ τῷ γὰρ : οἷον τῷ **F** ‖ πυρρῷ ABChEnuVSAF : πυρῷ dm ‖ ἢ^1 codd. Δ**S** (277.29) **F** : καὶ Λ (?) **S** (281.33) ‖ ὠχρῷ : ὀχρῷ **F** (cod. C) ‖ ἢ^2 ABdChEnuVΔ : καὶ mn^{2}Λ (?) ‖ post ταῖς add. μέσαις καὶ ταῖς m ‖ 17 ἐστιν ChEmnuVΛ**SA** : om. ABd post ἐναντίον transp. Δ ‖ ante ποιοῖς add. καίπερ Δ ‖ ἔτι ChnΛ (?) L^fL^d : ἔτι δὲ ABdEmn^{2}uV ‖ ἐὰν ABCh EmnL^fL^d**S** : ἂν d post ἐναντίων (u. 18) transp. uV ‖ 18 θάτερον codd. **S** (279.22) : τὸ ἕτερον **S** (278.2) θεάτρων L^d (codd. HP) ‖ ᾖ : om. L^d (cod. K) ὑπάρχῃ et post ποιὸν transp. **S** ‖ τὸ λοιπὸν : τὰ λοιπὰ Δ (codd. nonnulli) τὸ ἐναντίον αὐτῷ **S** (278.2) θάτερον **S** (279.23) ‖ ἔσται : ἐστι L^f (cod. F) om. L^d post ποιόν transp. **S** ‖ ποιόν : ποιά Δ ‖ 18-19 τοῦτο δὲ : γένοιτο δ' ἂν τοῦτο **S** ‖ 19 δῆλον ABdnuVΛΔL^f (cod. a) **S** : δῆλον ἐκ τῶν E δῆλον ἐκ τῶν καθ' ἕκαστα ChL^f (codd. CF) δῆλον καὶ τῶν καθ' ἕκαστα m ‖ προχειριζομένῳ ABdC (?) huVΛΔL^f (cod. a) : προχειριζομένων C^{2}EmnL^f (cod. F) προχειριζομένοις L^f (cod. C) εἰ προχειριζοίμεθα **S** ‖ τὰς ἄλλας κατηγορίας codd. : ἐκ τῶν καθ' ἕκαστα u ‖ εἰ ἔστιν codd. **S** : om. **P** (codd.) εἰ **D** ‖ 20 ἡ^1 ABdChEmn**PSD** : om. uVΔ ‖ δικαιοσύνη τῇ ἀδικίᾳ : δικαιοσύνῃ (ἡ Δ cod. A) ἀδικία Δ ‖ τῇ — δικαιοσύνη codd. Λ : om. h ‖ ἐναντίον codd. **S** : ante τῇ transp. **D** ἐναντία et ante τῇ transp. **P** λευκότητι μελανία ἐναντίον Δ ‖ 21 ἄρα codd. Λ (?) : om. n ‖ οὐδεμία : οὐδεμίᾳ **S** ‖ γὰρ codd. Λ**S** : om. E ‖ 21-22 τῶν ἄλλων κατηγοριῶν codd. Λ**S** : κατηγορία E ‖ 22 ἐφαρμόσει ABdhEmnΔ (codd. nonnulli) **S** : ἐφαρμόζει Ch^{2}uVΛΔ (cod. A) [u. adn. 108] ‖ ἀδικίᾳ ABdmnuVΛΔ : ἀδικίᾳ οἷον ChE ‖ οὔτε^1 CmnuV : οὔτε γὰρ A οὔτε τὸ BdhEΔ ‖ οὔτε^2 mnuV : οὔτε τὸ ABdChEΔ ‖ 23 οὔτε ABdmnuV : οὔτε τὸ ChEΔ ‖ οὐδ' ABdEmn : οὔτε ChuV ‖ ὅλως ChEmnuV : ὅλως τι A BdΛ (?) Δ [u. adn. 109] ‖ ἢ ABdEmnuVΔ : ἢ τὸ Ch ἢ μόνον Λ (?) ‖ 24 τῶν^2 ABdChEmuVΔL^s : om. n [u. adn. 110] ‖ 26 δὲ om. L^a (cod. F)**PS** ‖ καὶ^1 BChmnL^s (plerique codd.) L^f : om. AdEuVΛ (?) ΔL^s (codd. Kv) L^a**PS** ‖ τὰ ποιά ante τὸ μᾶλλον transp. **S** ‖ 27 γὰρ codd. **P** : om. L^f (cod. F) ‖ καὶ ἧττον AChEmnuVΛΔL^f**S** : om. Bd ‖ 27-28 καὶ^2 — μᾶλλον codd. Λ : om. d ‖ 28 δίκαιον codd. Λ : δικαιότερον AΔ ‖ ἑτέρου AdmnuVΛΔ : ἑτέρου λέγεται BChE ‖ μᾶλλον Adm

nuVΛ[e] : ante ἕτερον transp. B μᾶλλον καὶ ἧττον Chu[2] (in marg.) Λ[ft]Δ μᾶλλον καὶ ἧττον ante ἕτερον transp. E ǁ αὐτὸ ABdmnuVΛΔ : ταῦτα ChE ǁ δὲ ABdChEmn : om. uVΛ (?) ǁ ἐπίδοσιν ABdmnS : ἐπίτασιν ChEn[2] (in marg.) uVΛ (?) ǁ 29 ἔτι ABdEmnuV : post ἐνδέχεται transp. Ch om. Λ (?) post λευκότερον transp. Δ ǁ ἐνδέχεται codd. : ante γενέσθαι transp. E ἐνδέχεται καὶ Δ ǁ λευκότερον codd. Λ : λευκὸν E ǁ γενέσθαι : γίγνεσθαι Δ ǁ 30 δικαιοσύνης codd. L[f]**S** : post λέγεται (u. 31) transp. E ǁ 31 εἰ codd. **S** : om. L[f] (cod. C) ǁ λέγεται AChEmnL[f] (codd. CF) **S** (plerique codd.) : λέγοιτο BduVΔL[f] (cod. a) **S** (cod. v) λέγεται εἶναι Λ (?) ǁ καὶ ἧττον dChEmnuVΔ (codd. nonnulli) L[f] : om. ABΛΔ (cod. A) **S** [u. adn. 111] ǁ ἄν ABdChEmnL[f]**S** : om. uV ǁ 32 ἔνιοι codd. **P** : τινες supra scr. n[2] ǁ γὰρ codd. : δὲ ? Λ (*autem*) **P** ǁ ἀμφισβητοῦσι EmnuV**P** (?) : διαμφισβητοῦσι ABdCh [u. adn. 112] ǁ 33 περὶ τῶν τοιούτων codd. Δ : περὶ τούτων m περὶ τούτου Λ (?) om. **P** ǁ δικαιοσύνην AdChn[2]uVΔL**PA** : δικαιοσύνη BEmn**S** ǁ μὲν om. **A** ǁ γὰρ codd. **A** : om. **PS** ǁ post πάνυ add. τι **PS** (codd. JL) ǁ 34 φασὶ ChnuΛΔ**A** (cod. M) : φησὶ m συγχωροῦντες **P** om. **S** φασὶ δεῖν ABdEV ǁ καὶ codd. **PSA** (cod. M) : ἢ Λ (?) ǁ λέγεσθαι ChEmnuV**PS** (λέγεται) **A** (cod. M) : ante μᾶλλον transp. ABd ǁ οὐδὲ codd. : οὐδ' m οὐδὲ μὴν **P** ǁ 35 ἔχειν : λέγοντες ἔχειν et post ὑγίειαν transp. **P** ǁ ὑγίειάν ABdChmnuVΛΔ : καὶ ὑγείαν et ante ἧττον (u. 11 a 1) transp. E ǁ φασι ChEmnuVΛΔ : om. AB d**P** ǁ b35-11a1 καὶ δικαιοσύνην post ἑτέρου transp. E ǁ b 35-11 a 4 καὶ — λέγεται om. **P**.

11 a 1 ἧττον ChEmnVΛΔ : om. ABdu ǁ ἕτερον ABdCh EnVΔ : om. mu ǁ ἑτέρου ἔχειν ChEmnVΛ : ἑτέρου ABdΔ om. u [u. adn. 113] ǁ καὶ[1] ABdChEmnΔ**S** : om. uV ǁ γραμματικὴν ABdmnΔ**S** : γραμματικὴν γραμματικῆς ChEuV ǁ 2 διαθέσεις codd. **S** : ἐπιστήμας Λ (*disciplinas*) ǁ γε ABdCh Emn : om. uV δὲ **S** ǁ κατὰ ταύτας ABdChEmnΔ : κατ' αὐτὰς uV**S** ǁ post λεγόμενα (codd.) add. ποιά h[2] (in marg.) n[2]Λ**S** add. τὰ ποιά Δ ǁ 3 ἐπιδέχεται codd. ΛL[a]**S** : δεχόμενα m ǁ καὶ τὸ ἧττον AdChEmuVΔ (codd. nonnulli) : καὶ ἧττον Bn om. Δ (cod. A) **S** [u. adn. 114] ǁ 4 post γὰρ (codd. Λ) add. μᾶλλον E ǁ ἑτέρου codd. : dittogr. m ἑτέρου μᾶλλον **S** ǁ 4-5 δικαιότερος καὶ ὑγιεινότερος ChEmnuVΛ**P** (δικαιότερον

καὶ ὑγιεινότερον) **S** : ὑ. κ. δ. ABdΔ || 5 τρίγωνον δὲ codd. **S** : τρίγωνον μέντοι **P** || καὶ^{2} codd. Λ$L^{a}L^{f}L^{o}$**PS** : ἢ E || 6 οὐ δοκεῖ codd. **S** : μὴ **P** || μᾶλλον ABdnuV$Λ^{e}$Δ (cod. A) **PS** : μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον ChEmn^{2} (in marg.) $Λ^{ft}$Δ (codd. nonnulli) $L^{f}L^{o}$ || ἐπιδέχεσθαι codd. **S** : ante τὸ transp. **P** || 7 τοῦ codd. **P** : om. m || 8 ἢ^{1} ABdChn (?) Δ (codd. nonnulli) : ἢ καὶ u καὶ Emn^{2}VΛΔ (cod. A) **P** [u. adn. 115] || τὸν ABdChEuVΔ**P** : om. mn || πάνθ' ChEmnuV : πάντα ABd**P** || ἢ^{2} ABdChEmnΛΔ : ἢ καὶ uV καὶ **P** || 9 τῶν... ἐπιδεχομένων : τὰ... ἐπιδεχόμενα Δ (cod. A) || δὲ codd. L^{a} (cod. M) **P** : om. L^{a} (cod. F) || 9-10 ἑτέρου ante ῥηθήσεται (u. 10) transp. L^{f} (cod. C) || 10 μᾶλλον^{1} ChEmnuVΔ**P** : ante ἕτερον (u. 9) transp. ABdL^{f} (codd. Ca) μᾶλλον καὶ ἧττον καὶ et ante ἕτερον (u. 9) transp. L^{f} (cod. F) || ῥηθήσεται codd. **P** : λέγεται Λ (?) || οὐδὲν codd. : οὐδὲ E οὐθὲν **P** || μᾶλλον^{2} codd. **P** : ante ἐστίν (u. 11) transp. E || 11 ἐστίν ABdChEuVΛΔ**P** : ἔσται mn || 12 ἐὰν : ἐὰν δὲ **S** || ἐπιδέχηται ABdChnuVΔ**S** : ἐπιδέχωνται m ἐπιδέχεται et post ἀμφότερα transp. E || ἀμφότερα om. **S** || 13 ῥηθήσεται codd. **S** : λέγεται Λ (?) || post μᾶλλον (codd. ΛΔ [cod. A] **S**) add. καὶ ἧττον Eu^{2} (in marg.) Δ (codd. nonnulli) || 14 οὐ πάντα οὖν : οὐκ οὖν Δ || ἐπιδέχεται τὰ (om. n rest. n^{2}) ποιὰ ChEmnuVΔ : τὰ ποιὰ ἐπίδεχεται ABd [u. adn. 116] || τὸ ^{2} om. n.

11 b 1-7 quae uerba post καταριθμεῖσθαι (u. 11 a 38) in codd. et sub titulo *De facere et pati* leguntur, hic collocare recte uolebat Minio-Paluello [u. adn. 117] || 11 b 1 δὲ om. Δ (cod. A) || καὶ^{1} Π codd. ΛΔ$L^{s}L^{a}L^{f}L^{o}$**FO** : om. u **F** (cod. C) || τὸ^{2} ΠABChEΔ$L^{s}L^{a}$ (cod. M) L^{f} (163.2) L^{o}**SF** : om. dmnuVL^{s} (cod. A) L^{a} (cod. F) L^{f} (cod. C 165.20) || 1-2 ἐναντιότητα codd. ΛΔ$L^{a}L^{f}$**SF** : ἐναντιότητας m || 2 καὶ^{1} om. Δ (cod. A) || τὸ^{2} codd. **S** (codd. Kv 296.14 ; 332.27) **F** : om. S (cett. codd. 296.14) || γὰρ om. **D** || 3 τῷ^{1} codd. **S** (332.22) **D** Simplicius (In Ph.) : τὸ **S** (296.14) || post ψύχειν add. ἐστὶν **D** || τὸ... τῷ ABdChEmnΔ**SD** Simplicius (In Ph.) : τῷ... τὸ uV τὸ... τὸ **D** (cod. P) || post ψύχεσθαι add. ἐναντίον **D** || 4 τὸ... τῷ ABd ChEmnΔ Simplicius (In Ph.) : τῷ... τὸ uV τὸ... τὸ **S** (296.15-16) || ἐπιδέχεται codd. Λ : ἐπιδέχονται V || post ἐναντιότητα (codd.) add. (τὸ ?) ποιεῖν καὶ (τὸ ?) πάσχειν Λ || 5 δὲ ABdC^{2} (supra scr.) hmnuV$Λ^{e}$Δ : om. CE$Λ^{ft}$ || τὸ^{2} dChEmnu VΔ : om. AB || post γὰρ (codd.) add. καὶ ΛΔ || 5-6 θερμαίνειν

— ἔστι codd. Λ : om. E || 6 θερμαίνεσθαι : τὸ (om. cod. A) λυπεῖσθαι Δ || post ἧττον (codd.) add. καὶ ἥδεσθαι E || ἧττον ABdnΔ : ἧττον καὶ λυπεῖσθαι μᾶλλον καὶ ἧττον ChEmn² (in marg.) uVΛ^ft ἧττον καὶ λυπεῖσθαι Λ^e [u. adn. 118] || 7 post οὖν (codd. Λ^ftΔ) add. καὶ n²Λ^e.

11 a 15-16 ὅμοια... ἀνόμοια codd. L^fA (cod. M) : ὅμοιον... ἀνόμοιον Λ (?) **S** (?) **A** (cod. F) || 16 καὶ ABd ChEuVΛΔL^f : ἢ mn || μόνας post ποιότητας transp. Δ (cod. A) || λέγεται ABdChEmnΛΔL^f (codd. Fa) : λέγονται L^f (cod. C) εἴρηται uV || 17 ἑτέρῳ ABdnuVΛΔ : ἑτέρου ChEm || οὐκ ἔστι ABdEmnuV : post γὰρ transp. Ch ἔστι Δ || ἄλλο codd. : post οὐδὲν transp. E om. Δ || 18 εἴη ABdEmnuVΔL^s : ᾖ Ch || ποιότητος ChEmnuVL^s : τῆς ποιότητος ABdΔ**S** || καὶ ἀνόμοιον ABduV**S**Λ : ἢ ἀνόμοιον ChmnL^s ἢ τὸ ἀνόμοιον E om. Δ [u. adn. 119] || 19 κατ' : κατὰ L^s (codd. JL) καὶ L^s (cod. K) om. L^s (codd. Av) || αὐτὴν : ταύτην L^s || 11 a 20 φήσῃ AdChEL^f : φήσει B φῇ mnuV ante τις transp. Δ || 21 τὴν πρόθεσιν ποιησαμένους ABdChEmnL^f : π. τ. πρ. uVΔ || 22 συγκαταριθμεῖσθαι ABdChnuVΔL^f : συγκαταριθμῆσαι m κατηγορεῖσθαι E || τὰς² ChmnuVΔ : om. ABdE || 23 εἶναι dChnVΔ : εἶναι ἐλέγομεν AC² (in marg.) Eh² (in interl.) mn² (in marg.) uΛ ἐλέγομεν εἶναι BC² (in marg.) || γὰρ codd. L^aL^f**S** : δὲ m || ἐπὶ codd. L^aL^f : ἀεὶ E || πάντων ABdnVL^aL^f (codd. Ca) **S** : πασῶν ChEmuL^f (cod. F) || τοιούτων ABdnu VΔL^f (codd. Ca) **S** : ποιοτήτων EL^f (cod. F) τοιούτων ποιοτήτων Chm || 23-24 τὰ γένη codd. L^f : τῶν γενῶν Λ (?) τὰ μὲν γένη **S** || 24 πρός τι ABdmnuVL^f (codd. CF) **S** : τῶν πρός τι ChEΔL^f (cod. a) τῶν supra πρός τι scr. n² || λέγεται codd. L^f : λέγονται u λεγόμενα **S** || ἕκαστα ABdEΔL^f : ἕκαστον ChmnuV || μὲν BChEmn : om. AduV || 25 αὐτὸ codd. : αὐτὴ E || post ἑτέρου : γρ. ἐστι (?) in marg. n² || 26 post δὲ (codd.) add. γε n (postea eras.) Π (?) || ἕκαστα Π (?) ABdChEmnΔ : ἕκαστον uV (?) ἕκαστα ποιοτήτων in marg. n² || post οὐδὲν add. ἡ γὰρ ἐπιστήμη E || 27-28 οἷον — γραμματική : οὔτε γὰρ ἡ γραμματική τινος λέγεται γραμματικὴ Ps.-Alex. (In RS) || 28 οὐδ' Π codd. : οὐδὲ h || εἰ A (?) Bd²CmnΛ (*si*) Δ : ἢ A²B² (in interl.) d (?) C²hEn² (supra scr.) uV || 29 post γένος (Π codd.) add. ἑαυτοῦ ? Λ (*proprium*) || καὶ αὗται Π codd. Δ (cod. A) : post τι transp. m αὗται Δ (codd. nonnulli) || πρός τι Πmn : τῶν πρός τι ABd

ChEuVΔ τινος ? Λ (*alicuius*) ‖ λέγονται Π (?) ABdCh[1] (ex λέγεται) Emnu (ante τῶν πρός τι transp.) VΔ : λέγεται h [u. adn. 120] ‖ οἷον ἡ : ἡ γὰρ S ‖ 30 λέγεται post ἐπιστήμη transp. S ‖ οὐ : ἀλλ' οὐ Δ (codd. nonnulli) S ‖ γραμματική[2] : ἐπιστήμη Δ (cod. A, ubi γραμματική legitur in marg.) ‖ 31 ἐπιστήμη ΠChEmnuVΛ : ἐπιστήμη λέγεται ABdΔ ‖ 32 αἱ Π ABdChEmΛΔ : om. n (rest. n[2]) τὰ uVΛ (?) ‖ ἕκαστα ΠABdChEmnΛΔ : ἕκαστον uVΛ ‖ οὐκ εἰσὶ ΠABdCh EmnΛΔ : οὐ uV ‖ 33 ταῖς καθ' ἕκαστα : κατὰ ταύτας Δ (?) ‖ ταύτας Π (?) codd. Δ : ταῦτα VΛ ‖ καὶ Π (?) codd. ΛΔ : om. m ‖ post ἔχομεν (Π codd. ΛΔ) add. τὰς ἐπιστήμας E ‖ 34 ἐπιστημῶν Π codd. Δ : ἐπιστήμας mΛ ‖ τινα ΠABdn : ante τῶν transp. Δ τινάς A[2]ChEmn[2]uV om. Λ (?) ‖ 35 αὗται Π (?) codd. Δ : om. u ‖ ὥσπερ Π : ἅς ποτε ABdChEn[2]uVΔ (?) ἅς mn [u. adn. 121] ‖ 36 δ' ΠuV : δὲ ABdChEmn [u. adn. 122] ‖ εἰσὶν Π : εἰσὶ codd. [u. adn. 122] ‖ 37 εἰ Π codd. ΔL[f] : om. E ‖ τυγχάνει ΠEmnΔL[f] : τυγχάνοι ABdCh τύχοι uV ‖ ταὐτὸ Π : τὸ αὐτὸ ABdChEmnL[f] τὸ αὐτὸ τοῦτο u L[f] (cod. C) τῷ αὐτῷ τοῦτο V [u. adn. 123] ‖ καὶ[1] ΠL[f] (cod. F) : τι n[2] om. codd. ΛΔ [u. adn. 123] ‖ ποιὸν καὶ πρός τι ΠChEmnuVΛL[f] : πρός τι καὶ ποιὸν ABdΔ ‖ ὄν Π (postea exp. ?) ChEmnu VΛΔL[f] : om. ABd ‖ ἄτοπον : ἀτοπώτερον ? Δ (cod. A) ‖ 38 αὐτὸ ante τοῖς transp. Δ ‖ post καταριθμεῖσθαι tit. περὶ τοῦ ποιεῖν καὶ τοῦ (om. Ch[2]E[2]nuVΔ) πάσχειν ABdCh[2] E[2]nuVΔ *de facere et pati* Λ περὶ τοῦ ποιεῖν m ; de quo uide supra post 11 a 14.

11 b 8-14 ὑπὲρ — ἐρρήθη codd. : secl. recte Minio-Paluello secundum Cook Wilson ‖ 11 b 8 λέγεται codd. : εἴρηται Λ (?) ‖ 9 καὶ om. m ‖ post κεῖσθαι add. τινα ? n (postea eras. n[1]) ‖ 10 ὑπὲρ : περὶ ES ‖ δὲ codd. S (341.5) : μέντοι S (297.17) ‖ post λοιπῶν add. τριῶν S (297.17) ‖ τε codd. S (297.17 ; 341.5) : om. ES (340.21) ‖ ποτὲ... ποὺ codd. S (340.22 ; 341.5-6) : ποῦ... ποτὲ S (297.17-18) ‖ 11 τοῦ[2] codd. S : om. n (rest. in interl. n[2]) ‖ ὑπὲρ codd. S (300.18) : περὶ S (297.19) ‖ 12 ἄλλο : post οὐδὲν (u. 12) transp. S (297.19) om. S (300.18) ‖ ὅσα : ὅσον Δ ‖ ἐρρήθη CnuVS (300.19) : ἐρρέθη ABdhE[2] (ex ἐρέθη) m εἴρηται S (297.19) ‖ τὸ ABdChEmnS : om. uV ‖ 13 post ὑποδεδέσθαι (codd. Iamblichus teste S 369.26 et 35) add. ἢ Λ (?) ‖ ποὺ ABChEnuV : ποῦ dm ‖ οἷον om. Λ ‖ 14 Λυκείῳ ABdChnu

VΛΔ : Λυκείῳ ἐν ἀγορᾷ Emn^2 (infra scr.) ‖ τὰ ἄλλα : τἄλλα E ‖ δὲ ABdChEmnΔ : om. uVΛ (?) ‖ ἐρρήθη CnuV : ἐρρέθη ABdhE^2 (ex ἐρέθη) mV ‖ 15-17 ὑπὲρ — ῥητέον codd. : secl. Minio-Paluello recte exceptis ut opinor uerbis ὑπὲρ — εἰρημένα (15-16) [u. adn. 124] ‖ 15 ὑπὲρ codd. **FO** : περὶ **SF** (cod. C 9.10) ‖ μὲν om. **O** (132.34) ‖ προτεθέντων codd. **SFO** : προθέντων L^f (cod. C) om. L^s εἰρημένων **F** (cod. C 168.7) ‖ γενῶν codd. ΛL^f**SFO** : om. E ‖ τὰ εἰρημένα : ταῦτα **O** (19.30) τὰ προειρημένα Δ ‖ 15-16 post εἰρημένα add. νῦν **F** (cod. a) add. τέλος τῶν ι΄ (δέκα A) κατηγοριῶν AB dV^2 (in marg.) add. tit. περὶ τῶν (om. CuV) ἀντικειμένων ABdCh^{2}uVΔ cf. Simplicius (In DC) Asclepius (In Met.) ‖ 16 περὶ δὲ τῶν ἀντικειμένων codd. ΔL^{s}L^f : = tit. *De oppositis* Λ ‖ 16-17 ἀντιτίθεσθαι mnL^{s}L^o (137.2) **S** : ἀντικεῖσθαι ABdChEn^2 (in marg.) uVΔL^{f}L^o (133.4) ‖ post ῥητέον add. tria cap. περὶ τοῦ ποῦ (i.e. τὸ ποῦ εἰς ἕξ διαιρεῖται κ.τ.λ.) περὶ τοῦ πότε (i.e. τὸ πότε εἰς τρία κ.τ.λ.) et περὶ τοῦ κεῖσθαι (i.e. τοῦ κεῖσθαι εἴδη τρία κ.τ.λ.) E quem textum dedi in adn. ‖ 17 ante λέγεται (λέγω L^o) add. ἀρχὴ τῶν ἀντικειμένων ∴ περὶ ἀντικειμένων E^2 add. tit. περὶ τῶν ἀντικειμένων mn ‖ δὲ codd. ΛΔ : γὰρ VL° ‖ ἑτέρῳ codd. ΛL^o : ἑτέρου E ‖ 18 τὰ^1 om. **F** ‖ τὰ ἐναντία ABdChEuVL^o**AOD** : τἀναντία mn ἐναντία **F** ‖ στέρησις καὶ ἕξις codd. Δ**AF** : ἕ. κ. σ. Λ (?) L^o**OD** ‖ 19 κατάφασις καὶ ἀπόφασις : ἀ. κ. κ. **D** ‖ 21 δὲ codd. L^f**O** : om. Λ (?) ‖ τὰ ἐναντία codd. L^f**O** : τἀναντία n ἐναντία Δ ‖ τὸ (om. Δ) κακὸν τῷ (om. Δ) ἀγαθῷ codd. L^f**F** : τὸ ἀγαθὸν τῷ κακῷ Λ (?) τῶ κακῶ τὸ ἀγαθὸν καὶ τῶ ἀγαθῶ τὸ κακόν L^f (cod. C) τὸ λευκὸν τῷ μέλανι **O** ‖ τῷ om. Δ ‖ 22 δὲ dChEmnΔ**O** : δὲ τὰ AB om. uV ‖ κατὰ στέρησιν καὶ ἕξιν ABdChEmnΛΔ : στέρησις καὶ ἕξις uV ἕξις καὶ στέρησις **O** ‖ οἷον EmnuV : ὡς ABdCh**O** οἷον ὡς **A** ‖ τυφλότης... ὄψις : ὄ. ... τ. **A** ὄψις τυφλότητι **O** ‖ 24 post ἐστὶ add. ἑτέρων **S** (?) ‖ 25 λέγεται ABdChnuVΔ**S** : post αὐτὰ transp. m λέγεται εἶναι E ‖ ὁπωσοῦν ἄλλως codd. Λ**S** : ὁπωσδήποτε m ‖ 26 post διπλάσιον (ABduV) add. τοῦ ἡμίσεος ChEn^{2}Λ (?) Δ add. τοῦ ἡμίσεως m add. τῶν ἡμισέων (?) nΛ (?) [u. adn. 125] ‖ ἑτέρου codd. : om. Λ (?) [u. adn. 125] ‖ διπλάσιον ABdChmΔ : post λέγεται transp. uVΛ om. En ‖ 27 τινὸς γὰρ διπλάσιον ABdChEn : om. muVΛΔ (cod. A) [u. adn. 126] ‖ δὲ om. Λ (?) ‖ τῷ ἐπιστητῷ codd. : ἐπιστητοῦ ἐπιστήμη ? Λ (*rei scibilis scientia*) ‖ 28 γε ChnuV : τε E δὲ

ABdm || ἡ om. E || 29 δὲ codd. Δ : om. mΛ (?) || τὸ^2 BdChE nuV : om. AmΔ || 30 λέγεται post ἐπιστήμην transp. Δ || 30-31 τὸ γὰρ — ἐπιστήμη : om. Δ (codd. nonnulli) || 32 οὖν codd. ΔL^a : γοῦν E μὲν οὖν L^f (cod. C) L^o || ἀντίκειται post τι transp. L^f (cod. C) L^o || αὐτὰ codd. L^fL^o**A** : om. h (rest. in interl. h^2) || 32-33 ἑτέρων λέγεται AB (ubi spatium 4 siue 5 litt. post ἑτέρων) dChnVL^f (cod. F) **F** : ἑτέρων εἶναι λέγεται EmL^f (cod. a) **A** ἑτέρων u τῶν ἑτέρων L^f (cod. F) om. Λ^{ef}Δ τῶν ἀντικειμένων B^2 (in marg.) Λ^t τῶν ἀντικειμένων λέγεται L^oL^f (cod. C) [u. adn. 127] || 33 ὁπωσδήποτε : ὁπωσοῦν ἄλλως nL^o**O** || ἄλληλα codd. **S** : αὐτὰ L^o || λέγεται^2 codd. ΛΔ**S** : om. mL^o || τὰ δὲ codd. ΛΔL^s : τὰ δ' m ὅσα δὲ E || 34 τὰ ABdChEmΔL^s : om. nuV || post ἐναντία 2 litt. eras. n^2 (?) || αὐτὰ codd. : αὐτῶν L^s (codd.) || 34-35 λέγεται codd. Λ : λέγεσθαι E || 35 post λέγεται (codd. Λ) add. εἶναι n || 36 λέγεται ἀγαθόν ABdChEnΔ (cod. A) : ἀγαθὸν λέγεται uVΔ (codd. nonnulli) ἐστιν ἀγαθόν m || 36-37 οὔτε — ἐναντίον codd. Λ : om. h (rest. in marg. h^2) || 38 δὲ om. Δ (cod. A) || post ἐναντίων add. ἐστί Δ (cod. A).

12 a 1 ὥστε codd. ΛL^fL^o : ὥστ' εἰ u || ἢ codd. L^fL^o**S** : καὶ Λ (?) || κατηγορεῖται codd. L^fL^o**S** : ἂν κατηγορῆται E κατηγορεῖσθαι καὶ (om. cod. A) Δ || 2 αὐτῶν θάτερον ABd ChmnΔL^f (codd. Fa 171.26) L^f (173.20) : θ. αὐ. EuVL^o θ. L^f (cod. C 171.26) || post ὑπάρχειν (codd. L^f) add. ἐν (siue οὖ) n || τούτων οὐδέν ABdChuVL^f (cod. C 171.27) L^f (cod. a 173.20) **F** : οὐ. τ. E οὐδὲν αὐτῶν mnL^f (codd. Fa 171.27) οὗ οὐδὲν Δ (cod. A) οὐδὲν L^f (cod. C 173.20) || ἐστιν : ἐστιν αὐτῶν L^f (cod. F 173.21) || ἀνὰ μέσον : ἐναντίον L^f (cod. a) || 2-4 ὧν — πάντως : secl. Minio-Paluello (cf. 9-11 ὧν — μέσον) [u. adn. 128] || 3 γε ABdChE : om. mnuV || ἔστι ABdChEmnΔ : post μέσον transp. uV || τι ABdChEΔ : post μέσον transp. mn om. u (rest. u^2) V || πάντως codd. : πάντων Λ ante ἀνὰ transp. Δ || 4 ζῴου ABdChEmnΛΔ : ζῴου πάντως uV || 5 γε om. E || post θάτερον (codd.) add. αὐτῶν Λ (?) || ὑπάρχειν ABd ChnΛΔ : ὑ. ἐν EmuV || 6 νόσον ἢ ὑγίειαν : ὑ. ἢ ν. Δ (cod. A) || καὶ^1 codd. L^a (cod. M) : om. ? L^a (cod. F) L^f (cod. F) || περιττὸν... ἄρτιον : ἄρ. ... π. Δ (cod. A) || δὲ ABdChEn L^aL^o : τε muV μὲν ? Λ (*quidem*) || 7 γε ABdCmnuVΔ : om. EL^o γε αὐτῶν hΛ (*horum*) || 8 ἔστι : ἔτι m || οὐδὲν om. m ||

9 καὶ [1] codd. Δ : οὔτε nΛ (?) ‖ περιττοῦ καὶ ἀρτίου : ἀρ. κ. π. Δ (cod. A) ‖ ὧν ABdChEm² (in marg.) n²uVΛΔ : τῶν mn ‖ 10 θάτερον codd. Λ : om. u (ante μὴ rest. u²) ‖ 11 post μέσον (codd. Λ) add. πάντως E ‖ ἐν ABdEmnuVΔ : ἐν τῷ Ch ‖ 12 γε ABdChmuV : om. En ‖ αὐτῶν codd. Δ : τούτων n post ὑπάρχειν transp. n² ‖ post ὑπάρχειν (codd. Λ) add. ἐν E ‖ 13 οὐ : οὔτε A ‖ πᾶν ABdChuVΔ : πᾶν σῶμα EmnΛA ‖ ἤτοι : ἀνάγκη A ‖ ἐστίν ABdChnuVΔ : post λευκὸν transp. EmΔ (cod. A) A εἶναι et post λευκὸν transp. A ‖ καὶ [1] : οὐ Δ (cod. A) ‖ δὲ codd. Lᵃ (cod. M) : μὲν Lᵃ (cod. F) ‖ 13-14 φαῦλον... σπουδαῖον codd. LᵃLᶠ (cod. a) : σπουδαῖον... φαῦλον Λ (?) φαῦλος... σπουδαῖος Lᶠ (codd. CF) ‖ 14 κατηγορεῖται : (ὃ codd. nonnulli) κατηγορῆται Δ ‖ καὶ [1] ABdCh Emnu²Lᶠ (codd. CF) : om. uVΛ (?) ΔLᶠ (cod. a) ‖ κατ'[1] A Bdmn : κατὰ ChuVLᶠ κατὰ τοῦ E ‖ ἀνθρώπου ABdCh EmnΛΔLᶠ (codd. CF) : ἀνθρώπων uVLᶠ (cod. a) ‖ κατ'[2] AC Emn : κατὰ BdhuV om. Lᶠ ‖ 15 post πολλῶν (codd. Λ) add. καὶ n ‖ δὲ codd. Λ : om. E ‖ αὐτῶν codd. Δ : post ὑπάρχειν transp. E om. Λ (?) ‖ post ὑπάρχειν (codd. ΛΔ) add. ἐν V add. ἐπ' u ‖ 16 κατηγορεῖται EmnuVΛΔ (?) : ἂν κατηγορῆται ABd¹Ch ἂν κατηγορεῖται d ‖ 16-17 φαῦλα ἢ σπουδαῖά codd. : σ. ἢ φ. Λ (?) ‖ 17 ἐστιν [1] codd. Λ : εἰσὶν E ‖ γέ ABdChEmn : om. uVΔ ‖ τι ABdChu²Λ : om. uVΔ post μέσον transp. Em post τούτων transp. n ‖ μὲν ABdChnuV : om. Em ‖ 18 τοῦ ChmnuV : om. ABdEΔ ‖ τὸ² ABdChuVΔ : om. Emn [u. adn. 129] ‖ καὶ³ codd. : ἢ Λ (?) ‖ 19 τοῦ ² nVΔ : om. ABdChEmu eras. V¹ (?) ‖ οὔτε... οὔτε ABdChEmn : μήτε... μήτε uV ‖ 19-20 φαῦλον... σπουδαῖον codd. : σπουδαῖον... φαῦλον Λ (?) ‖ 20 μὲν οὖν : μὲν Lᵃ (cod. F) δὲ Lᶠ (cod. F) ‖ κεῖται codd. Lᶠ : κεῖνται m ‖ 21 et ante λευκοῦ et ante μέλανος add. τοῦ (bis) Δ ‖ τὸ² ABdChmu² (siue u¹)VΔ : om. Enu [u. adn. 129] ‖ 21-22 καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα χρώματα ABdChu² : καὶ ὅσα ἄλλα χρώματα m καὶ ὅσα χρώματα Δ om. nuVΛ [u. adn. 130] ‖ 22 post χρώματα add. τοῦ δὲ φαύλου καὶ σπουδαίου τὸ οὔτε φαῦλον οὔτε σπουδαῖον m ‖ ὀνόματι : ὀνόματα m ‖ τὸ AdChEnuVΔ : τοῖς Bm ‖ 23 ἀποδοῦναι ante τὸ (u. 22) transp. Δ (cod. A) ‖ δὲ ABdChEmn : δέ γε uV ‖ ἑκατέρου codd. Λ : ἑκατέρων m ἑκατέρᾳ Δ om. S ‖ τῶν ἄκρων codd. S : om. Λ ‖ 24 τὸ ἀνὰ μέσον codd. : om. Λ ‖ τὸ² codd. Lˢ : om. Lˢ (cod. A) ‖ καὶ

ABdn : καὶ τὸ m τὸ Δ om. ChEuVΛL^{s} || 25 post ἄδικον tit. περὶ στερήσεως καὶ ἕξεως uV || 26 καὶ : ἡ L^{d} || λέγεται om. Δ || μὲν : μέν τι L^{d} (codd. HK) μέντοι L^{d} (cod. P) om. Δ || ταὐτόν τι codd. L^{s} (cod. v) **S** : ταὐτό τι L^{s} (plerique codd.) ταυτότητι L^{s} (cod. A) αὐτό τι L^{f} (cod. F) τῶν αὐτῶν L^{d} || 27 post τυφλότης add. λέγονται Δ || καθόλου δὲ ABdCh EmΛΔL^{f} : καὶ καθόλου uV καὶ καθόλου δὲ n || 28 ᾧ Chm nuVΔL^{f} : ᾧ ἂν ABdEn^{2} (in interl.) || πέφυκε ἡ ἕξις ChEm nuVΔL^{f} : ἡ ἕξις πέφυκε ABd || γίγνεσθαι : γενέσθαι L^{f} (cod. F) || 29 post αὐτῶν (codd. Λ) add. γίνεσθε n (in γίνεσθαι corr. n^{2}) || δὲ : γὰρ ΔL^{a} || 29-30 τῶν — δεκτικῶν : τὸ δεκτικόν Δ || 30 post ὅταν (codd. Λ) add. μόρια m || καὶ : ἢ nΛ (?) om. Δ**O** || ὅτε : ὅταν ὃ ? Δ (cod. A) || πέφυκεν^{2} om. Δ (codd. nonnulli) || 31 ἔχειν codd. ΛΔ (cod. A) **O** : ὑπάρχειν E om. Δ (codd. nonnulli) || ὑπάρχῃ ABdChEm^{1}n^{2}u supra scr. V^{2} (siue V^{1}) Δ (siue ἔχῃ in uno cod.) : ὑπάρχει mnV μὴ ὑπάρχῃ Δ (cod. A) || 32 καὶ codd. **A** : ἢ E || οὐ : οὐχ ἁπλῶς **A** || 33 τινὰ ABdChn^{2} (in interl.) Δ : ἔνια EmnuV πολλὰ ? Λ (*multa*) || οὔτε : οὔτ' m || 33-34 οὔτε ὄψιν ἔχει οὔτε ὀδόντας ABdChΔ : οὔ. ὄ. οὔ. ὀδ. ἔ. mn οὔ. ὀδ. οὔ. ὄ. ἔ. EuVΛ (?) [u. adn. 131] || 34 οὔτε νωδὰ οὔτε ABdChE : νωδὰ οὔτε muV νωδὰ οὐδὲ n [u. adn. 132] || 35 δὲ codd. L^{a} : δ' m || καὶ τὸ codd. L^{a} (cod. M) L^{f} (codd. Ca) : καὶ d (rest. τὸ in interl. d^{1}) L^{f} (cod. F) τε L^{a} (cod. F) || τὴν (om. ES) ἕξιν (ὄψιν Δ) ἔχειν ABdEΔL^{a}L^{f} (codd. Fa) **S** : ἔχειν τὴν ἕξιν ChmnuVL^{f} (cod. C) ἔχει τὴν ὄψιν Δ (cod. A) [u. adn. 133] || ἔστι : ἔτι L^{f} (cod. F) || 35-36 στέρησις καὶ ἕξις codd. L^{a}L^{f} : ἕ. κ. σ. Λ (?) || 37 οὐδὲ : οὔτε n || 38 τις ABdChEuVΛΔ : om. mn || ἐστίν ante ἡ transp. m || 39 post εἶναι (codd. ΛΔ) add. καὶ h^{2} (in marg.) mΔ (cod. A) add. καὶ τὸ E || ἔτι ABdChEuVΔL^{f} (cod. a) : ἐπεὶ mnL^{f} (codd. CF) **F** (cod. a 176.34) || ἡ τυφλότης codd. Δ : post εἶναι (u. 40) transp. m om. **A** || 39-40 ταὐτὸν ABdChEnL^{f} (cod. C) : ante ἦν (u. 39) transp. m ante ἡ (u. 39) transp. uVΔL^{f} (codd. Fa) **F** τὸ αὐτὸ **A** || 40 τῷ τυφλὸν εἶναι om. **A** || τῷ AB^{1}dChEnuVΔL^{f} (cod. C) **F** (cod. a 176.34) : καὶ τῷ L^{f} (cod. a) τὸ BmL^{f} (cod. F) || τυφλὸν post εἶναι transp. L^{f} (cod. a) || κατηγορεῖτο ABdChnuVΔL^{f} (codd. Fa) **AF** : κατηγορεῖτ' m κατηγοροῖτο EL^{f} (cod. C) **F** (cod. C) || ἂν codd. **AF** : om. h || ἀμφότερα ABdChEmnΔA (cod. M) **F** : ἑκάτερα uV om. **A** (cod. F) || κατὰ τοῦ codd. **AF** : κατὰ L^{f} (cod. a) ἐπ' L^{f} (cod.

F) || 41 post αὐτοῦ (codd.) add. νῦν δὲ οὔ ? Λ (*nunc uero minime*) || λέγεται ABdChmuVΔ : post ἄνθρωπος transp. En || 41-b 1 τυφλότης — λέγεται codd. ΛS : om. E.

12 b 1 οὐδαμῶς λέγεται ὁ ἄνθρωπος ABdChm : οὐδαμῶς λέγεται Λ οὐ λέγεται **S** οὐδαμῶς ὁ ἄνθρωπος λέγεται u οὐδαμῶς ἄνθρωπος οὐ λέγεται Δ ὁ ἄνθρωπος οὐδαμῶς λέγεται EnV [u. adn. 134] || 2 τὸ^1 : τό τε Δ || τὴν ABd Chmn : om. EuV || ἕξιν codd. Λ : ὄψιν n^2 (in interl.) || ὡς codd. : ὡς ἡ m || 3-5 ὡς γὰρ — ἀντίκειται codd. **S** : om. Λ (siue Boethius) || 4 οὕτω : οὕτως **S** || τὸ... τῷ codd. ΔL^s**S** : τῷ... τὸ m τὸ... τῷ τὴν E || 5 ἀντίκειται codd. L^s : om. E || 6 οὐκ ἔστι codd. L^s**F** : ante τὸ transp. L^a ἔτι οὐκ ἔστι L^s (cod. A) || δὲ codd. L^a (cod. F) : δὲ καὶ L^a (cod. M) om. **F** (cod. a 177.32) || οὐδὲ codd. ΔL^s**F** (cod. a 177.32) : om. E ὁμοίως et post ἀντίκειται transp. L^a || τὸ ABdChEnuΔL^s (codd. Kv) L^a**F** (cod. a 177.32) : τὰ B^1 (siue B^2) mV ἡ L^s (codd. JLA) || 6-7 κατάφασιν καὶ ἀπόφασιν EmnuVΛΔ (cod. A) L^{s}L^f**F** (cod. a 177.32-33) : ἀ. κ. κ. ABdChΔ (codd. nonnulli) L^a || 6-7 post ἀπόφασιν add. ταὐτὸ in interl. n^2 || 7 κατάφασις καὶ ἀπόφασις ChmnuVΔ (cod. A) L^{s}L^f (cod. F) **F** (cod. a 177.33) : ἀ. κ. κ. ABdΛ (?) Δ (codd. nonnulli) L^f (cod. C) ταὐτὸν τῇ καταφάσει καὶ ἀποφάσει E ταὐτὸν καταφάσει L^f (cod. a) || 8 καὶ (ditt. u) ἡ codd. : ἡ δὲ E || post λόγος^2 (codd. Λ) add. ἐστιν n || 9 κατάφασιν... ἀπόφασιν codd. Λ : ἀπόφασιν... κατάφασιν E || ἢ ChEmnuΛΔ : καὶ ABdV || οὐδέν A^{2}BC^{2}hmn ΛΔ : οὐδείς AdCEuV || 10 post λόγος (codd. Λ) add. ἀλλὰ πρᾶγμα n || 11 post γὰρ (codd. Λ) add. καὶ E || 12 ποτε codd. L^o : om. Λ (?) || 13 ἀπόφασιν codd. ΛL^o : ἀντίφασιν m || ἀντίκειται om. Δ || τῷ ABdChEm^1 (supra scr.) uVΔL^s : τὸ m πρὸς τὸ n καὶ **O** om. ΛL^o [u. adn. 135] || οὕτω codd. : οὕτως nL^s || 14 τὸ^1 : τὰ Δ || ἑκάτερον codd. L^s (cod. v) : ἑκάτερα L^s (plerique codd.) ἑκάτερον τούτων Δ || ἀντίκειται ABd ChEmnΛΔL^s : ἀντίκειται οἷον uV || τῷ ABdChEuVΔL^s : τινα πρὸς τὸ n τινα τῷ m καὶ Λ (?) ἢ **O** [u. adn. 136] || 16 ὅτι : ἔτι L^d (cod. K) || δὲ ABdEmnuVΔL^{s}L^{a}L^{f}L^d : δὲ καὶ Ch || ἡ^1 codd. L^s (plerique codd.) L^{a}L^{f}L^d : om. L^s (cod. K) || στέρησις... ἕξις ABdChEuVΛΔL^{s}L^{a}L^{f}L^d : ἕξις... στέρησις mn || ἡ^2 codd. L^{s}L^{a}L^{f}L^d : om. u (rest. u^2) || ἀντίκειται : ἀντίκεινται L^f (cod. C) L^d || 17 αὐτὸ ὅπερ ABdC^1 (siue C^2)

hEmnΛΔ : τὸ αὐτὸ ὅπερ C αὐτὰ ἅπερ uV || 18 οὐδ' ABd ChEmnL^aL^f : οὐδὲ uVS || 19 post οὐδαμῶς (codd. S) add. ἡ ὄψις L^f || αὐτὸ codd. S : τοῦτο L^a || δὲ οὐδὲ ABdhEnuVΔ L^aL^f : δὲ οὐδ' m δὲ C (corr. in οὐδὲ C^2) || 20 λέγοιτ' ἂν Adn L^aL^f (cod. C) : λέγοιτο ἂν BCh λέγεται EuVΛΔL^f (codd. Fa) om. m || τυφλότης codd. L^a (cod. M) L^f : om. m post ὄψεως transp. L^a (cod. F) || 21 τυφλότης^2 — λέγεται om. ΛΔ || ἔτι τὰ : τὰ γὰρ **A** || post λέγεται^2 (codd.) add. οὐδὲ ὄψις τυφλότητος C^2 (in marg.) m || 22 πάντα om. L^f (cod. F) **SAF** || ὥστε codd. Λ : ὥσπερ m || 23 κἀκεῖνο codd. Δ (cod. A) : κἀκείνη E πρὸς ἐκεῖνο ? Δ (codd. nonnulli) || 25 post τυφλότητος add. εἶναι **F** || ὄψις codd. L^s**O** : om. ΛΔ || 26 οὐδ' : οὐδὲ L^fL^d || τὰ ἐναντία codd. L^s (cod. K) $L^fL^oL^d$: τἀναντία mL^s (plerique codd.) ἐναντία L^s (cod. v) || ἀντίκειται codd. L^sL^f (codd. Fa) L^o : ἀντίκεινται mL^f (cod. C) L^d || 27 καὶ ἕξιν λεγόμενα codd. Λ (?) Δ$L^sL^fL^oL^d$: λεγόμενα καὶ ἕξιν Minio-Paluello [u. adn. 136] || τῶνδε codd. L^fL^o : τούτων E || δῆλον om. Δ (cod. A) || τῶν : ὧν **A** || 28 ὧν : ex ὃ Δ (codd. nonnulli) om. **A** || μηδὲν codd. L^f**A** : οὐδέν n || οἷς nΛS : ᾧ ABdChEmu VΔL^f**A** || 29 κατηγορεῖται codd. L^f**A** : ἂν κατηγορῆται E || αὐτῶν codd. L^f**A** : post ὑπάρχειν transp. h || ἀεί codd. **A** (cod. F) : δεῖ **A** (cod. M) || 30 γὰρ : om. Δ (cod. A) δὲ ? Δ (codd. nonnulli) || ἀναγκαῖον ἦν ChEmnuVΔ : ἦν ἀν. ABd || post μέσον add. τι Δ (codd. nonnulli) || post ὧν add. δὲ Δ (cod. A) || post τῷ (codd.) add. αὐτῶν ? Λ (*eorum*) || 31-32 περιττοῦ... ἀρτίου : ἀρτίου... περιττοῦ **A** || 32 καὶ : ἢ **A** (cod. M) || δὲ codd. L^f : δ' m || τι ABdChmuVΛΔL^f : om. En (rest. in interl. n^2) || ἀνάγκη : ἀναγκαῖον **S** || 33 θάτερον ante παντὶ (u. 32) transp. **S** || οὔτε codd. L^a**S** : οὐδὲ m οὐ Δ (cod. A) || post γὰρ (codd. L^aS) add. τὸ E || ἢ : οὔτε Δ (cod. A) || post ἢ (codd. L^aS) add. τὸ E || ἀνάγκη : ἀναγκαῖον **S** om. Δ (cod. A) || πᾶν post μέλαν transp. **S** || 34 τὸ δεκτικόν codd. ΔL^aS : τῷ δεκτικῷ EΛ || οὔτε codd. **SA** : οὐδὲ m || ψυχρὸν ἢ θερμόν muVA : θ. ἢ ψ. n θ. καὶ ψ. **S** θ. οὔτε ψ. ABdEΛΔ ψ. οὔτε θ. Ch [u. adn. 137] || τούτων γὰρ : τῶν δὲ Δ (?) || 35 ἔτι codd. L^f : om. Λ (?) || 36 τι codd. L^f : ante ἦν^1 transp. m || ἦν^2 ChEmnuVΔL^f (codd. Ca) : post ὑπάρχειν transp. AB om. dL^f (cod. F) || 37 εἰ : καὶ ? Δ (codd. nonnulli) || ὑπάρχει ABd ChEuVL^f : ὑπάρχειν mn ? (corr. n^2) Λ ὑπάρχοι Δ || οἷον ABdChnuVΛ : οἷον φύσει Emn^2 (in marg.) Δ || 38 τὸ (bis) ABdChnuVΔ : om. Em || τὸ^1 ABDEmnuΔ : τῷ dhV || θερμῷ :

θερμὸν E ‖ καὶ codd. ΛΔ : ἢ E ‖ λευκῇ codd. Δ (?) : λευκῆν (sic, ex λευκόν h) h^{2}E (?) ‖ δὲ codd. ΛΔ : γὰρ m μὲν γὰρ S ‖ 39 post τούτων add. ἀναγκαῖόν ἐστί τι τῷ δεκτικῷ καὶ Δ (codd. nonnulli) ‖ post ἀναγκαῖον add. ἐστι Δ (codd. nonnulli) ‖ post ὑπάρχειν (codd. Λ) add. τῷ δεκτικῷ in marg. n^2 ‖ καὶ om. Δ (plerique codd.) ‖ 40 post ἐνδέχεται add. ἂν n ‖ 41 οὐδὲ ABdChnuVΛ : οὔτε E καὶ m ‖ τὴν χιόνα : τῇ χιόνι E (corr. E^1) ‖ 41-13 a 1 παντὶ... τῷ δεκτικῷ codd. : πᾶσι... τοῖς δεκτικοῖς Λ (?).

13 a 1 αὐτῶν codd. Λ : om. m ‖ μόνον codd. Δ : μόνοις n^{r}Λ (?) (*solis*) ‖ 2 ὑπάρχει : ὑπάρχειν Δ (codd. nonnulli) ‖ καὶ οὐχ om. Δ ‖ 3-4 οὐδέτερον ABdChuVΛ (*neutrum*) L^f : οὔθ' ἕτερον En^r οὐ θάτερον m ‖ 4 οὐδὲ AmL^a : οὔτε BdCh En^r (corr. n^{r2}) uVΔ (?) οὐ L^f ‖ 5 post ἀναγκαῖον add. ἐστι siue ἦν Δ (codd.) ‖ 6 ἔχον codd. Λ^{ft} : ἔχειν Λ^{e}Δ [u. adn. 138] ‖ 6-10 ὥστε — ῥηθήσεται : om. Λ (siue Boethius) ‖ 7 ταῦτα ABChEmn^{r}Δ : τὰ τοιαῦτα uV ταῦτα τὰ ὡς στέρησιν καὶ ἕξιν ἀντικείμενα d ‖ μηδέν Emn^{r}uV : οὐδέν ABdCh [u. adn. 139] ‖ 8 οὐδὲ ABdEmn^{r}L^{a}L^f : οὐδ' ChuV ‖ ὧν codd. L^{a}L^f : om. n^r (rest. in marg. n^{r2}) ‖ τι ABdChmuVL^{a}L^f (cod. C) : om. n^r (rest. n^{r2}) ΔL^f (codd. Fa) ante ἀνὰ transp. E ‖ ἔστιν ChEn^{r}u VL^a (cod. F) L^f (codd. Fa) : post ἀνὰ μέσον transp. ABdmΔL^f (cod. C) om. L^a (cod. M) ‖ ἀναγκαῖον γάρ : ἀναγκαῖον Δ (cod. A) καὶ ἀναγκαῖόν ἐστι Δ (codd. nonnulli) ‖ ποτε AB^{2}d^2 (in interl.) C^2 (in interl.) hEmn^{r}uV : om. BdC ‖ παντί codd. **A** : om. m ‖ 9 τῷ om. E ‖ post ὑπάρχειν add. ἀφωρισμένως Δ (codd. nonnulli) ‖ 10 ἢ ABdC^{2}hmnuVΔ : ἢ C om. E ‖ ὄψιν ἔχειν ABdmΔ : ὄψιν ἔχον E ἔχειν ὄψιν Chn^{r}uV ‖ τότε om. V ‖ ἢ^1 om. Δ ‖ ἢ^2 : ἢ καὶ Δ ‖ ὄψιν ἔχον ABdEmu : ἔχον ὄψιν Chn^{r}V ὄψιν ἔχειν Δ [u. adn. 140] ‖ 11 καὶ om. Δ (codd. nonnulli) ‖ τούτων codd. ΛL^f : τὸ τῶν m τοῦτο Δ ‖ post ὁπότερον add. ἂν **A** ‖ ἔτυχεν : ἔσχεν **F** (cod. C) ‖ 12-13 οὐ γὰρ — ἔτυχεν codd. ΛL^f : om. E ‖ 12 ἀναγκαῖον ABdC (?) mn^{r}uVΛ (?) ΔL^f : ἀναγκαίως C^{1}h ‖ ὄψιν ἔχον dC (?) hmn^{r}L^f : ἔχον ὄψιν ABuV ὄψιν ἔχειν Δ ‖ εἶναι ABdCmn^r uVΛL^f : ῥηθήσεται C^{2}h λέγεσθαι Δ ‖ 12-13 ὁπότερον ABd Chmn^{r}ΔL^f : ὅπερ uV ‖ 13 γε BEmn^{r}Δ : om. AdChuV ‖ τι ἀνὰ μέσον ChmuVΔ : ἀνὰ μέσον τι n^r ἀνὰ μέσον ABdE [u. adn. 141] ‖ 14 ἀναγκαῖον ABdChEmn^{r}ΔS : ἀνάγκη uV ‖ ἦν codd. ΔS : om. E ἐστι Λ (?) ‖ παντὶ ABdChn^{r}uVΔS : post θάτερον

transp. Em || ἀλλά τισιν : ἀλλὰ καί τισι ? Δ (codd. nonnulli) || 15 ἕν ABdChEmn^{r}ΛΔ : ἓν καὶ οὐχ ὁπότερον ἔτυχεν uV || ὅτι ABdChEmn^{r}ΛΔ : om. uV || 16 τῶν τρόπων codd. Δ : τὸν τρόπον mΛ (?) || ἀντίκειται : ἀντίκεινται m || 16-17 κατὰ στέρησιν... ἕξιν codd. Λ : καθ' ἕξιν... στέρησιν n^{r} || 18 ἔτι om. L^{o} (?) || ὑπάρχοντος codd. ΔL^{f}SF : ὄντος BΛ (?) || 19 γενέσθαι ABdChEmuΔL^{f}L^{o} : γίγνεσθαι n^{r}VS || 20 ὑπάρχει AB^{2}ChEmn^{r}uL^{o} S (plerique codd.) : ὑπάρχῃ Bd ὑπάρχοι VΔS (codd. JL) || τῷ : τὸ n^{r} (corr. n^{r2}) om. Δ || τὸ^{2} AB^{2}h^{2} En^{r2}Δ : τῷ mn^{r} om. BdChuV || θερμῷ Adhmn^{r}uVΛΔ : θερμὸν BCE || εἶναι ABdmn^{r}uVΛΔ : ὑπάρχειν Ch εἶναι καὶ τῇ χιόνι ψυχρὰν E εἶναι καὶ τῷ χιόνι τὸ λευκῷ εἶναι n^{r2} (in marg.) h^{2} (in marg.) || post γὰρ (codd. Λ) add. καὶ E || 21 δυνατὸν : δύναται n^{r}Δ (?) || γενέσθαι codd. Λ : γενέσθω h (αι supra scr. h^{2}) γίνεσθαι Δ || 22 τὸ om. m || ψυχρὸν ABChn^{r}uV : post θερμὸν transp. dEmΔ || post θερμόν (codd. Λ) add. καὶ τὸ θερμὸν ψυχρὸν in marg. n^{r2} || γε ABdChuV : δὲ Emn^{r}L^{f} (cod. C) τε L^{f} (codd. Fa) || 23 δυνατὸν γενέσθαι ABdChEmn^{r}ΛΔL^{f} : om. uV || 24 καὶ om. Δ (cod. A) || γέ om. n^{r} || τι ABEmn^{r}uVΔS : τοι dCh || 25 εἰς : ἐπὶ n^{r} (corr. in marg. n^{r2}) || βελτίων AB^{2}dChEmn^{r2}uV : βελτίω B βέλτιον n^{r} add. γρ. εἰς τὸ βελτίον ἐστίν in marg. V^{1} [u. adn. 142] || ἐὰν : ἂν m || κἂν A (?) Bdm : om. ChEn^{r}uVΔ ἄν τε γὰρ A^{2} || 26-27 λάβῃ — ἐπίδοσιν codd. Λ : om. m || 26 λάβῃ : λάβοι u || φανερὸν ABdEn^{r}uVΔ : φανερόν ἐστι ChΛ (?) || ἢ^{1} codd. Λ : om. E || τελέως ABdChEuVS : τελείως n^{r} [u. adn. 143] || μεταβάλοι ABdChuVS : μεταβάλλοι n^{r} μεταβάλῃ E || post πολλὴν (codd.) add. ἂν n^{r} [u. adn. 144] || 27 λάβοι : λάβῃ E || 28 κἂν codd. Λ : om. m || ἡντινοῦν ABdCh : ἥντινα οὖν A^{2}Emn^{r}uV (in τινα οὖν corr. V^{1} ?) || ἐπίδοσιν : μεταβολὴν ? Λ (*mutationem*) || εἰληφὼς ἐξ ἀρχῆς ᾖ ABdEuVΔ : εἰληφὼς ᾖ ἐξ ἀρχῆς n^{r} εἰληφὼς ἐξ ἀρχῆς m ἐξ ἀρχῆς εἰληφὼς Ch || καὶ om. Λ (?) || 29 εἰκὸς ABdChmn^{r}Δ : post ὥστε (u. 28) transp. uV post ἐπίδοσιν transp. E || αὐτὸν ABdChEn^{r2} (in interl.) uVΛ : om. mn^{r}Δ [u. adn. 145] || ἀεὶ ABdEmn^{r}uVΛ ? (*saepius*) ΔL^{f} : om. Ch (rest. in interl. h^{2}) || γιγνόμενον : γινόμενος L^{f} (cod. C) || 29-30 τελείως (τελέως EuV) codd. ΛΔL^{f} : om. m || 30 τὴν ἐναντίαν : ἐναντιότης Δ || ἀποκαθίστησιν ABdChnuVΔ : ante εἰς transp. E ἀποκαταστήσειεν (ἂν) mL^{f} συνίστησιν ? Λ (*consistere*) || ἐάνπερ ABdnuVL^{f} (cod. a) S : ἄνπερ Chm εἴπερ EL^{f} (codd. CF) A || μὴ codd.

SA : μὴ ἐν L^f (codd. CF) || 31 post ἐξείργηται add. ὁ ἑαυτὸν εἰς τὴν ἐναντίαν ἕξιν ἀποκαθιστῶν **A** || γε BdChEmnΔ Simplicius (In Ph.) : om. AuV || στερήσεως... ἕξεως EmnuVΛ Simpl. (In Ph.) : ἕξεως... στερήσεως ABdChΔ**S** || 31-32 ἀδύνατον codd. **S** (402.7) Simpl. (In Ph.) : οὐ δυνατὸν **S** (401.6) || 32 γενέσθαι ABdChEmΔ : γίγνεσθαι nuVΛ (?) **S** Simpl. (In Ph.) || μὲν om. **A** (cod. M) || τῆς om. **A** || 33 ἐπὶ : εἰς **A** || τὴν ABdEmnuVΔ Simpl. (In Ph.) : om. Ch**A** || γίγνεται μεταβολή ABdEmnuV Simpl. (In Ph.) : ante ἐπὶ transp. Ch || ante μεταβολή add. ἡ **A** (cod. M) || 34 ἐπὶ τὴν : εἰς **A** (cod. F) || post ἀδύνατον add. μεταβολὴν γίγνεσθαι Δ (codd. nonnulli) || οὔτε codd. L^f**A** Simpl. (In Ph.) : οὐ E || γενόμενός om. **A** || 35 τις ABdEnuVΛΔL^f Simpl. (In Ph.) : post γὰρ (u. 34) transp. Ch οὐδεὶς mΔ (cod. A) || πάλιν codd. ΔL^f Simpl. (In Ph.) : post ἔβλεψεν transp. m om. **A** || ἀνέβλεψεν ABdChEuVΔ (?) L^f**A** (cod. F) : ἀναβλέψῃ **A** (cod. M) Simpl. (In Ph.) ἔβλεψεν mn [u. adn. 146] || post ἀνέβλεψεν add. ἂν **A**, add. εἰ μή τινι (τιγε Ad) θείᾳ δυνάμει AdCn^2 (in marg.) u^2 (in marg.), add. εἰ μὴ θείᾳ προνοίᾳ in marg. V^2 || post φαλακρὸς add. τις Δ || πάλιν ABdChEuVΛ Simpl. (In Ph.) : om. mnΔ [u. adn. 147] || κομήτης ABhEmnuV : κομίτης dC || 36 ὢν ABdChmu VΛΔL^s : ὢν πάλιν En Simpl. (In Ph.) || post ἔφυσεν add. ποτε Δ (codd. nonnulli) || 37 καὶ codd. Ammonius (In DI) : ἢ L^d (codd. KP) om. L^d (cod. H) || ἀντίκειται : ἀντίκεινται L^f (cod. C) L^d.

13 b 1 τῶν εἰρημένων τρόπων codd. L^f (cod. Ca) : τρόπον τῶν εἰρημένων uΛ (?) L^f (cod. F) || 2 μόνων γὰρ ChEmnu V**AF** : γ. μ. ABdΔ (?) || ἀναγκαῖον : ἐξ ἀνάγκης Ammonius (In DI) || ἀεὶ codd. **AF** : om. Λ (?) Ammonius (In DI 121.23) || post ἀληθὲς add. αὐτῶν **F** || 3 ψεῦδος ABChnuV**AF** : ψευδὲς dEm || αὐτῶν codd. **A** : om. Λ (?) **F** Ammonius (In DI) || εἶναι post ἀληθὲς (u. 2) transp. Ammonius (In DI) || γὰρ om. **S** || 4 ἀεὶ om. Δ || θάτερον^1 ante εἶναι transp. L^f (cod. a) || μὲν ChEnuVL^f (cod. a) : om. ABdmΛ (?) L^f (codd. CF) **S** || εἶναι post ἀναγκαῖον (u. 3) transp. Δ (cod. A) || θάτερον δὲ ψεῦδος ABChmnuVS : θάτερον δὲ ψευδές dEL^f (cod. a) θάτερον δὲ ψεύδους L^f (cod. F) ἢ ψευδὲς θάτερον L^f (cod. C) || 5 καὶ τῆς ABCΔ : οὔτε ἐπὶ τῆς E καὶ dhmnuV [u. adn. 148] || ἡ ABdChuVΔ : om. Emn [u. adn. 149] || 6 ἡ ABdChuVΔ : om. Emn [u. adn. 149] || καὶ^2 οὐδέτερόν : οὐδέτερον m καὶ

αὐτῶν Λ (?) καὶ οὐδέτερον αὐτῶν Δ || γε : τι E || οὔτε^1 ABdmnuVΔ : om. ChE || 7 ante ὡς add. αὐτὰ γὰρ Δ || 8 καὶ om. Λ (?) || ἀληθὲς post αὐτῶν transp. E || 9 τὰ om. E || στέρησιν καὶ ἕξιν codd. : ἕ. κ. σ. Λ (?) || ἕξιν ABdChEmΛΔ : ἕξιν λεγόμενα nuV || 9-10 ἡ ὄψις καὶ ἡ τυφλότης ABdEm nuVΛΔ : ἡ τ. κ. (ἡ h^2) ὄ. Ch || 10 ὅλως : ἁπλῶς L^f (cod. C) || 11 ἀληθὲς οὔτε ψεῦδός codd. ΛL^f (codd. Ca) **AF** : ψ. οὔ. ἀ. E || ἐστιν codd. ΛΔ (cod. A) : om. u post ἀληθὲς transp. L^f (cod. F) λέγεται Δ (codd. nonnulli) || πάντα : ἅπαντα n || 12 post ἀλλὰ (codd. L^aL^f) add. καὶ u^1 || μάλιστα codd. L^aL^f (codd. Ca) : μάλλιστα u μᾶλλον ΛL^f (cod. F) || 12-13 ἂν δόξειεν ABdChEmuVL^f : δ. ἂν n**S** [u. adn. 150] || 13 τοιοῦτο ABdn : τοιοῦτον ChEmuVL^f**S** τοῦτο ? Λ (*hoc*) || ἐπὶ ABd ChEmnΛΔL^f**S** : καὶ ἐπὶ uV || 13-14 ἐναντίων codd. L^f : om. Λ post λεγομένων transp. **S** || 14 τὸ γὰρ : οἷον τὸ **S** || ὑγιαίνειν (ὑγειαίνειν h) ... νοσεῖν codd. ΛΔ : ν. ... ὑ. E**S** || τῷ ABChEmnuΔ : τὸ dV**S** || 15 οὐδ’ ABdEmnV : οὐδὲ Chu || ἀεὶ ABdChmnΛΔ : om. uV post θάτερον^1 (u. 16) transp. E || 16 εἶναι ABdEmnΔ : ante θάτερον^2 transp. ChuV || γὰρ : γὰρ τοῦ E**S** || 17 ἔσται codd. **S** : ἔστι Λ (?) || post δὲ^2 (codd. Λ**S**) add. τοῦ Σωκράτους E || 18 νοσεῖν : νοσεῖ Δ (cod. A) || Σωκράτη ABdChEmnΔ (codd. nonnulli) : om. uVΛ Σωκράτης Δ (cod. A) || 19 ὑγιαίνειν ἐστὶν ABdChΔ (codd. nonnulli) : ὑγιαίνειν mnuV ὑγιαίνει Δ (cod. A) [u. adn. 151] || post ἀληθὲς (codd.) add. ἐστι EΛ (?) Δ (siue ὅτι ? codd. nonnulli) || αὐτοῦ post ὅλως transp. E || post Σωκράτους add. ψεῦδος Δ (cod. A) siue ψευδές ἐστι Δ (codd. nonnulli) || 20 στερήσεως καὶ τῆς ἕξεως codd. **F** : στερήσεως ΛΔ (cod. A) ἕξεως καὶ τῆς στερήσεως Δ || 20-21 μὴ ὄντος ... ἀεὶ θάτερον : ὄντος καὶ μὴ ὄντος (μὴ ὄντος ὄντος τε cod. A) οὐκ ἔστι θάτερον Δ || 20 τε AdChE (?) : γε mn μὲν BuV μέν τε h^2 [u. adn. 152] || ὅλως ABdChEmn : om. uVΛ || 21 οὐδέτερον ABdChEmn : οὔθ’ ἕτερον uV || δὲ ABdh^2EnuV : τε Ch τε γὰρ m || θάτερον AdChEmnuΛ : om. ΠB (rest. in marg. B^2) ἕτερον V || ἀληθές^2 ΠAdmΛ : ἀληθές, θάτερον δὲ ψεῦδος BChEnuVΔ || 22 τὸ Π codd. : τῷ d || ἔχειν Σωκράτη Π codd. : Σ. ἔ. u || τῷ ΠABChEmuV : τὸ dnΔ || 23 στέρησις ... ἕξις codd. Δ : ἕ. ... σ. mΛ (?) || γε codd. Δ : γὰρ V || 24 θάτερον Π codd. : ante οὐκ (u. 23) transp. uΔ || μήπω Π (?) codd. Δ**S** : μὴ E Λ (?) || 25 ἔχειν Π (?) ABd ChEmn$Λ^e$Δ : om. V$Λ^{ft}$ ante μήπω (u. 24) transp. u ἔχειν ὄψιν

S ‖ μὴ Π (?) codd. Δ : καὶ μὴ m ‖ τε ABdChEmu : δὲ nΛ δὴ V [u. adn. 152] ‖ ὅλως : ἁπλῶς Δ (cod. A) ‖ τοῦ Π codd. : om. E ‖ 26 οὕτω ΠChuV : οὕτως ABdEmn ‖ ψευδῆ Π codd. Δ : post ἀμφότερα transp. m ‖ αὐτὸν ΠChEnuVΛΔ : om. ABdm ‖ 27 τὸ ABdEmnuVΔ : om. Ch ‖ αὐτὸν ABdhuVΛΔ : om. CEmn [u. adn. 153] ‖ 27-28 καταφάσεως... ἀποφάσεως codd. Λ : ἀ. ... κ. m ‖ 28 καὶ τῆς ἀποφάσεως codd. ΛΔ : om. E ‖ ἐάν (bis) ABdChnuV : ἄν Em ‖ τὸ ABdChEmuV : τὸ μὲν n [u. adn. 154] ‖ 28-29 post ἕτερον (codd.) add. αὐτῶν Λ ? (*ipsorum*) ‖ 29 καὶ τὸ ABdCh : τὸ δὲ EmnuV [u. adn. 154] ‖ ἕτερον ABdChEmnΔ : ἕτερον ἔσται uV ‖ τὸ² ABdCh EmnΔ : τῷ uV ‖ 30 καὶ τὸ ABdChEmnΔ (cod. A) : καὶ τῷ u τὸ V ἢ τὸ Δ (codd. nonnulli) ‖ Σωκράτη om. Δ ‖ τε ABd ChEmnΔ : om. uV ‖ 31 αὐτῶν codd. Λ : αὐτοῦ E ‖ post ἀληθὲς (codd. Δ) add. ἔσται E add. ἐστι Λ (?) ‖ ἢ ABdE muVΛΔ : τὸ δὲ ἕτερον Chn ‖ ψεῦδος ABdChEuVΔ : ψ. ἐστιν nΛ ψ. ἔσται m ‖ καὶ om. Λ (?) ‖ ὄντος ABdChEmnΔ : ὄντος τε uV ‖ 32 δὲ ABChEmnΔ : om. d (rest. in interl. d¹) post νοσεῖν transp. uV ‖ 33 μόνων om. Δ ‖ τούτων : ἀλλήλων Δ (cod. A) ‖ ἴδιον codd. Lˢ : om. Λ ‖ ἀεὶ codd. Lˢ (plerique codd.) : om. Lˢ (cod. v) ‖ 33-34 post αὐτῶν add. ἢ Lˢ ‖ 34 εἶναι codd. Lˢ : om. Lˢ (cod. K) ‖ 35 ἀντίκειται : ὑπόκειται E² ‖ 36 ἐναντίον : καὶ ἐναντίον Lᶠ (cod. F) post κακῷ transp. Lᵈ ‖ δέ ἐστιν : ἔστι δὲ Lᵈ ‖ ἀγαθῷ μὲν codd. ΔLˢLᵃLᶠ : τῷ ἀγαθῷ μὲν d² ἀγαθῷ **S** ἀγαθὸν μὲν mLˢ (cod. K) Lᵈ ‖ ἐξ ἀνάγκης EnuVLˢLᵃLᶠ (cod. F) : post ἐστιν transp. ABdChm ΔLᶠ (codd. Ca) Lᵈ post κακὸν transp. **S** ‖ κακόν codd. ΛLᶠ**S** : κακῷ mLᵈ ‖ 36-37 τοῦτο δὲ δῆλον : ταῦτα δὲ δηλοῦται Δ (codd. nonnulli) ‖ 37 ἕκαστον codd. ΛΔLᶠ (codd. Ca) : ἕκαστα Lᶠ (cod. F) ἕκαστον αὐτῶν EΔ ‖ νόσος : ἡ νόσος E ‖ 37-14 a 1 καὶ (add. τῇ ChEuV) δικαιοσύνῃ ἀδικία ChE nuVΛ**S** (? 409) : om. ABd (rest. in marg. d²) m fors. recte.

14 a 1 ἀδικία ChnuV : ἡ ἀδικία E ‖ ἀνδρείᾳ ABdmnuVΔ : τῇ ἀνδρείᾳ ChE ‖ 2 κακῷ δὲ codd. **S** (410.17) : τῷ δὲ κακῷ **S** (409.18) **A** (cod. F) ‖ ὁτὲ (bis) codd. **S** (410.17-18) **A** (cod. F) : ποτὲ (bis) **S** (409.18) ‖ ἀγαθὸν ABEmnuVΔ : post ἐναντίον transp. dCh ‖ ἐναντίον ABdChmΔ : om. **S** (409.18) ἐναντίον ἐστίν n ἐστιν ἐναντίον EuV**S** (410.17) et post κακὸν transp. **A** (cod. F) [u. adn. 155] ‖ δὲ codd. Λ**SA** (cod. F) : δὲ ἄλλο E ‖ 3 ἡ om. **A** (cod. F) ‖ ὄν ABdmnuVΛ : om.

Ch (rest. h^{2}) **A** ὅν ἐστιν E ἐστὶ et ante κακόν transp. Δ ὂν καὶ θρασύτητι κακῷ ὄντι ἡ ἀνδρεία (δειλία u^{2}) ἐναντίον κακὸν ὄν n^{2} (in marg.) u^{2} (in marg.) ‖ 3-4 ὁμοίως — ἀγαθὸν codd. : om. Λ ‖ 3 δὲ om. m ‖ 4 ἐναντία ABdChEmnΔ : post ἑκατέρῳ transp. uV ‖ post ἀγαθόν (codd.) add. ἐστι E ‖ 5 τὸ τοιοῦτον codd. : τοῦτο Λ ? (*hoc*) ‖ τὸ^{2} ABdChEnuΔ : om. mVL^{s} ‖ 6 ἐστίν codd. Λ : om. m ‖ 7 ἐπὶ ABdh^{2}EmΛL^{a}L^{f}**S** : om. ChnuVL^{s} δὲ Δ [u. adn. 156] ‖ ἀναγκαῖον ABdmnΔL^{s}L^{f} (cod. F) **S** : ἀναγκαῖόν ἐστιν ChEuVΛ (?) L^{f} (codd. Ca) ‖ ἐὰν ABdChEmnL^{f} (codd. Ca) : ἂν uVL^{s}L^{f} (cod. F) **S** ‖ 8 ὑγιαινόντων AEmnuVΔ : ὑγιαινόντων μὲν BdChL^{o} ‖ γὰρ om. L^{o} ‖ ἁπάντων ABdChEmnL^{o} : πάντων uV ‖ 9 ἔσται codd. ΛΔL^{o} : ἔστι m ‖ 9-10 ἁπάντων ABdChEmn : πάντων uV ‖ 10 δὲ : δ' m ‖ post οὔ (codd.) add. ἔσται Λ (?) ‖ ἔτι codd. L^{a} (cod. F) : ἔτι δ' L^{a} (cod. M) ‖ τὸ : τῷ L^{a} ‖ 11 τῷ codd. L^{f} : τὸ A (corr. A^{2}) ‖ Σωκράτη νοσεῖν : ν. Σ. L^{f} (cod. F) ‖ ἐνδέχεται : ἐνδέχοιτο L^{f} (cod. C) ἐνδέχεσθαι L^{f} (cod. a) ‖ δὲ codd. L^{f} : δ' V ‖ 12 ἅμα codd. ΛL^{f} : om. m ‖ ἀμφότερα post ὑπάρχειν transp. Δ ‖ οὐκ codd. L^{f} : οὐδέποτε Λ (?) ‖ 13 καὶ Π codd. L^{f} : om. Λ (?) ‖ εἶναι Π (?) ABdEm nuVΛ (?) Δ : ὑπάρχειν Ch ‖ 14 Σωκράτη ὑγιαίνειν Π codd. : ὑ. Σ. n ‖ 15 δ' ΠuV : δὲ ABdChEmnL^{s}L^{a}L^{f} ‖ καὶ Π (?) codd. L^{s}L^{a}L^{f} : om. Λ (?) ‖ ταὐτὸν ABEuVL^{s}L^{a} (cod. M) L^{f}**F** : τὸ αὐτὸν d^{2}C τὸ αὐτὸ dC^{2}hn τῷ ταὐτῷ mL^{a} (cod. F) ‖ ἢ^{1} om. Δ ‖ εἴδει... γένει codd. L^{s}L^{f}**F** : ἢ ἐν εἴδει ... ἐν γένει in marg. V^{2} εἴδη ... γένη L^{s} (cod. v) τῷ γένει ... τῷ εἴδει **S** ‖ 16 post σώματι 2 uel 3 litt. eras. h^{1} ‖ 17 ζῴου BdChuVΛΔ : ζῴου πέφυκε γίγνεσθαι AEmn ‖ 18 δὲ codd. L^{s} (plerique codd.) : τε EL^{s} (cod. K) om. L^{s} (cod. A) ‖ ἐν ψυχῇ codd. L^{s} (plerique codd.) : ἐν τῇ ψυξῇ L^{s} (cod. v) ἐμψυχῇ L^{s} (cod. K) ‖ ἀνθρώπου ABdChEmnΔL^{s} (cod. v) : om. uVΛL^{s} (plerique codd.) [u. adn. 157] ‖ 19 ἀναγκαῖον BChEuVL^{s}L^{f} (cod. F) : ἀνάγκη AdmnL^{f} (codd. Ca) [u. adn. 158] ‖ δὲ codd. ΛL^{s}L^{f} : δὴ B ‖ πάντα ABdEmnL^{s}L^{f} (codd. Ca) **S** : ἅπαντα ChuVL^{f} (cod. C) ‖ τὰ codd. ΔL^{s} (plerique codd.) L^{f}**S** : om. dL^{s} (cod. K) τὰ γὰρ Alexander (In T. 324) ‖ 20 τοῖς codd. Alex. (In T.) : om. **S** ‖ γένη : γένος Δ (cod. A) ‖ post εἶναι^{2} (codd. ΛL^{f} om. Alex. In T. 324) add. τινα in interl. n^{2} ‖ 21 μὲν ABdChmnuΛ : om. EV (rest. in interl. V^{1}) ‖ post αὐτῷ 4 litt. eras. h^{1} ‖ γὰρ codd. Δ : om. mΛ ‖ 21-22 χρῶμα ... γένος codd. : γένος ... χρῶμα E ‖ 23 τὸ γένος codd. L^{d} : post ἀρετὴ transp. n ‖

23-24 ante ἀγαθὸν et ante κακὸν add. τὸ **S** (414.25) ‖ 24 καὶ codd. Λ^s : om. h (rest. h^2) ‖ ante οὐκ add. ἃ **S** (414.25) ‖ ἔστιν ABdEmnΛ**S** : ἔσται ChuV ‖ ἐν om. Δ (codd. nonnulli) ‖ post γένει (codd. **S**) add. τινί Λ^e (*aliquo*) siue τινός Λ^{ft} (*alicuius*) add. ἑνί Δ ‖ ἀλλ' AChEmnuVL^s**S** : ἀλλὰ Bd ‖ τυγχάνει codd. L^s**S** : τυγχάνοι L^s (cod. K) ‖ 25 τινῶν codd. **S** (415.11) : om. Λ (?) L^s**S** (414.26) ‖ ὄντα codd. L^s**S** : ὄντων εἴδη πολλῶν E postea add. γενῶν· περὶ προτέρου E^2 post ὄντα add. tit. περὶ (τοῦ h^2) προτέρου ABdCh^2uVΔ add. περὶ τοῦ προτέρου ποσαχῶς λέγεται n add. *de priore* Λ ‖ 26 post πρότερον add. δὲ L^s (cod. v) L^f (cod. C) L^oL^d ‖ ἕτερον codd. Λ$L^sL^aL^fL^oL^d$: om. E ‖ ἑτέρου codd. Λ$L^sL^aL^fL^oL^d$: ἕτερον C (corr. in ἕτερου [sic] C^2) ‖ λέγεται codd. $L^sL^aL^fL^oL^d$: post τετραχῶς transp. E ‖ μὲν ABdChEmnΛL^o**F** : μὲν γὰρ h^2 (?) uVΔ (cod. A) **S** ‖ 27 καὶ codd. ΛL^o**F** : om. A (rest. in interl. A^2) ‖ κυριώτατα ABdCmnV**F** : κυριώτατον Eu**S** κυρώτατα h κυριώτατα τὸ L^o ‖ κατὰ : τὸν κατὰ **S** ‖ τὸν BdChEuVΔ**S** : om. AmnL^o [u. adn. 159] ‖ καθ' ὃ codd. **SA** (cod. H) : καθ' ὃν n**A** (cod. F) καθὰ L^o ‖ πρεσβύτερον codd. ΛΔL^o**S** : πρότερον m καὶ τὸν πρεσβύτερον **A** ‖ ἕτερον ἑτέρου codd. **S** (424.11) : om. **S** (418.30) ‖ 28 λέγεται codd. L^o : λέγομεν Λ (?) **S** ‖ τὸν χρόνον codd. Λ : τῷ χρόνῳ E ‖ 29 καὶ^1 om. Λ (?) ‖ 30 δὲ codd. **S** : om. L^f (cod. F) ‖ ἀντιστρέφον codd. **S** (419.21 plerique codd. ; 424.16) **AF** : ἀντιστρέφειν **S** (419.21 cod. v ; 419.28 et 29) ‖ ἀκολούθησιν : ἀκολουθίαν Alexander (In APr.) ‖ 31 δυεῖν ABn (?) **S** : δυοῖν dChEmn^2 (?) uV ‖ ὄντων A Bdmn (?) uV**S** : ὄντοιν ChEn^2 (?) ‖ 32 εὐθὺς codd. Λ : εὐθὺς καὶ E ‖ ἀναγκαῖον : ἀνάγκη **S** ‖ 34 λοιπόν : ἕτερον Λ (?) ‖ τὸ τοιοῦτον : τοῦτο ? Λ (*illud*) ‖ εἶναι : post δοκεῖ transp. E ‖ 34-35 ἀντιστρέφει : ἀντιστρέφῃ d ‖ 36 post δὲ (codd. L^f) add. ὃ nΔ (codd. nonnulli) ‖ τινα : τὴν **S** ‖ πρότερον BChmnΔ (codd. nonnulli) : τὸ πρότερον Adh^2EuVΔ (cod. A)L^f ‖ 36-37 post καθάπερ (codd. L^f) add. καὶ Λ (?) ‖ 37 τῶν^1 codd. **F** : om. L^f (cod. F) ‖ λόγων : ἄλλων Δ ‖ 38 τὸ^2 (?) om. Δ ‖ 39 post στοιχεῖα (codd. Λ**F**) add. καὶ ἀρχαὶ in interl. n^2 ‖ πρότερα ABdChEuVΛΔ**F** : πρότερον mn.

14 b 1 post διαγραμμάτων (ABdChEmn) add. ἐστὶ uVΛ add. καὶ θεωρημάτων n^2 (in interl.) add. θεωρημάτων u^2 (in interl.) ‖ post τάξει (codd. Λ) add. αἱ γὰρ ἀρχαὶ πρότεραι τῶν θεωρημάτων τῇ τάξει EΔ ‖ 1-2 πρότερα ABChnuVΛΔ :

ante τὰ (b 1) transp. dS om. Em || 2 τε : δὲ d || 4 τὰ εἰρημένα codd. L^f : τὰ προειρημένα Δ (cod. A) ταῦτα πάντα Λ ? (*haec omnia*) || καὶ codd. : om. Λ (?) || τὸ^2 ABdChuVΔL^f (codd. CF) **F** : om. EmnL^f (cod. a) **S** || 5 τῇ φύσει δοκεῖ : ἀλλ' οὐ φύσει τοῦτο δοκεῖ Δ (codd. nonnulli) || 6 ὑπ' αὐτῶν : ἑαυτῶν Δ || 7 φάσκειν ABdChEmnΛ : post παρ' αὐτοῖς transp. uV, φασι et ante εἶναι transp. Δ || παρ' αὐτοῖς εἶναι ABdEmnu VΛ : om. Ch (rest. ante φάσκειν h^2) αὐτῶν... εἶναι Δ [u. adn. 160] || μὲν δὴ ABdChnuVΔL^a (cod. M) : om. m (rest. in interl. m^2) δὴ E δὲ Λ (?) μὲν L^a (cod. F) || καὶ ABdChEuVΔL^a (cod. M) : om. mnL^a (cod. F) [u. adn. 161] || 9 τρόποι post προτέρου transp. nΛ (?) Δ (?) [u. adn. 162] || σχεδὸν ABdChEmΔ : om. nuVΛ (?) Δ (cod. A) [u. adn. 163] || 10 ἂν ABdEmnuV : ἄν τις ChL^f (codd. Fa) ἂν καὶ nΔL^f (cod. C) || καὶ ABdChuVL^f (cod. C) : om. EmΛΔ (sed secundum cod. A ἔτι post ἕτερος fortasse legitur) L^f (codd. Fa) ante παρὰ transp. n [u. adn. 164] || 11 προτέρου ABdEmnuVL^f (codd. Ca) : τοῦ προτέρου ChΔL^f (cod. F) || τῶν γὰρ : καὶ γὰρ ἔστι τῶν ? Δ (codd. nonnulli) || τοῦ codd. L^f**A** Alexander teste Simplicio (In Ph.) : om. d (rest. in interl. d^1) || 12 ἀκολούθησιν : ἀκολουθίαν Alex. teste Simpl. (In Ph.) || ὁπωσοῦν θατέρῳ : τῷ ἑτέρῳ **A** || τοῦ εἶναι codd. L^f**A** : om. Λ || 13 τῇ φύσει ABdChuVL^f (codd. Ca) : φύσει EmnL^f (cod. F) om. Δ [u. adn. 165] || λέγοιτ' ἂν codd. **A** : λέγεται L^f (cod. F) || δ' ABmnu : δὲ dChEV || 14 post εἶναι add. τὸν u || 15 post εἰ add. μὲν E || 16 ᾧ codd. : ὃν ? Λ (*quod*) || post λέγομεν (codd. Λ) add. περὶ αὐτοῦ E || 17-18 εἰ γὰρ — ἔστιν ἄνθρωπος^1 om. Δ || γὰρ codd. Λ : ἔστι E || ᾧ : ὃν mΛ || 18 post ἄνθρωπος^1 (codd. Λ) add. καὶ n || ἔστιν ἄνθρωπος : om. E ἀναγκαῖον εἶναι ἄνθρωπον Λ (?) || ἔστι^2 : ἦν Δ || 18-19 ἀληθὴς ABdEmnuVΛΔ : om. Ch || 19 μέντοι ABdChEmnΔ : μέντοι γε uV || 20 πως : πως ὡς (siue οἷον) Δ || εἶναι ABdChnuVΔ : post λόγον transp. Em || ἀληθῆ : ἀληθῇ n || 22 πρότερον : post λέγεται (u. 23 λέγοιτ' ἂν scriptum) transp. L^f (cod. C) post ἑτέρου L^f (cod. a) om. L^f (cod. F) || ἕτερον om. L^a (cod. M) || 23 λέγεται ABdChEΛΔL^s : post πρότερον (u. 22) transp. m λέγοιτ' ἂν nuVL^a (cod. M) L^f postea tit. περὶ τοῦ ἅμα add. ABdCh^2 E^2nuV περὶ τῶν ἅμα Δ *de his quae simul sunt* Λ [u. adn. 166] || 24 δὲ om. Δ || λέγεται : ante ὧν transp. L^d ἔστι Δ (codd. nonnulli) om. Δ (cod. A) || ἁπλῶς μὲν καὶ om. L^d || μὲν om. L^f (cod. C) **S** || κυριώτατα codd. **S** (424.9) **F** : κυριώτατον L^f

(cod. F) κυρίως L^d**S** (424.12) **D** ‖ 24-25 γένεσις EmnuVΔ (cod. A) L^f (cod. F) L^d : γένεσίς ἐστιν ABdChΛ (?) Δ (codd. nonnulli) L^f (cod. a) ‖ 25 χρόνῳ ABdChnuVΛΔL^d**S** (cod. A) : χρόνῳ καὶ Em χρόνῳ ἐστίν L^f (cod. C) **S** (plerique codd.) ‖ post οὐδέτερον add. οὐδετέρῳ Λ (?) ‖ γὰρ ABdChuVΛΔ : om. Em γὰρ τῶν τοιούτων n ‖ οὐδὲ ABdChnΔ : οὔθ' uV ἢ Em ‖ 26 ὕστερόν ABdChnuVΛΔ : ὕστατόν Em ‖ ἐστιν αὐτῶν ABdChuVΔ : αὐτῶν Em ἐστιν Λ ἐστιν et post πρότερον (u. 25) transp. n [u. adn. 167] ‖ 26-27 λέγεται ABd ChmnΛΔ : λέγεται καὶ ἔστι EuV ‖ 27 post ἅμα (codd. ΛL^f) add. καὶ E ‖ τὴν codd. **FO** : om. L^f (cod. F) ‖ 28 ἀκολούθησιν ABdChnuVL^f**FO** : ἀκολουθίαν Em ‖ μηδαμῶς ABdCh nuVL^f**FOD** : οὐδαμῶς Em ‖ δὲ ABdChEmnL^f**FOD** : δ' uV**F** (cod. a) ‖ αἴτιον : ante τοῦ transp. **D** ἐστὶν αἴτιον et post θατέρῳ transp. **O** ‖ θάτερον : ἕτερον **D** ‖ θατέρῳ codd. ΛΔL^f**F** (cod. a) : θατέρου E**O** ἑτέρου **D** ‖ τοῦ : πρὸς τὸ **O** ‖ 29 ἐστιν om. **O** ‖ οἷον : ὡς ἔχει **O** ‖ τοῦ (bis) om. **O** ‖ ἡμίσεος AB^2dChEnuV : ἡμίσεως Bd^{2}m**O** ‖ ἀντιστρέφει — ταῦτα om. **O** ‖ 29-30 μὲν γὰρ **B** : μὲν nuV γὰρ AdChEm ‖ 30 γὰρ^2 nuV**O** : μὲν γὰρ ABdChEm ‖ ἔστιν ἥμισυ codd. Δ : ἥμισυ ἔστιν n ἔσται καὶ ἥμισυ **O** ‖ ἡμίσεος AB^2dCh EmnuV : ἡμίσεως Bd^2**O** ‖ 31 διπλάσιον ἔστιν codd. : ἔστιν διπλάσιον E ἔσται διπλάσιον **O** ‖ οὐδέτερον om. Δ (ubi δὲ post οὐδετέρῳ ?) ‖ οὐδετέρῳ ABdChEmnΛ : ἑτέρῳ uV οὐδετέρου **O** ‖ 32 ἐστίν om. **O** ‖ 33 αὐτοῦ CEmnu VΔL^f**S** : αὐτοῦ δὲ ABdhL^f (cod. C) ‖ ἀντιδιῃρημένα codd. **S** (424.25) : ἀντιδιαιρούμενα **S** (427.3) ‖ 34 post φύσει (codd. L^f) add. εἶναι Λ (?) ‖ ἀντιδιῃρῆσθαι ABdnuV**S** : ἀντιδιαιρεῖσθαι ChEm ‖ 35 ἀλλήλοις om. **S** ‖ post κατὰ add. μίαν καὶ **S** ‖ διαίρεσιν ABdChEmn$Λ^{ft}$: διαφοράν Δ διαίρεσιν ὑπάρχοντα uV$Λ^e$ διαίρεσιν ἀναφερόμενα **S** ‖ 36 post ἀλλήλοις (codd. Λ) add. καὶ u ‖ ἀντιδιῄρηται ABdEmnuVΔ : ἀντιδιαιρεῖται Ch ‖ 37 ὄντα BdChnuΛΔ (?) : om. AEmV ‖ διαιρεῖται ABdChEmnΛ (?) Δ (?) : διῄρηται uV διέλωμεν **S** ‖ εἰς ταῦτα codd. : om. Λ**S** ‖ 37-38 εἴς τε codd. : om. n εἰς **S** ‖ 38 πτηνὸν… πεζὸν ABdChEmΛ Iamblichus teste **S** (426.13) : πεζὸν… πτηνὸν nuV πτηνὸν… χερσαῖον **S** Iamblichus teste **S** (425.19) ‖ τὸ^3 ABdChEmn Δ**S** : om. uV ‖ post ἔνυδρον (codd. Λ) add. καὶ χερσαῖον (in marg.) n^2 add. καὶ εἰς τὸ χερσαῖον Δ ‖ 39 ἀλλ' codd. : ἀλλὰ d.

15 a 1 τοιαῦτα codd. : ταῦτα ΛΔ ‖ δοκεῖ ABdChn : post φύσει (14 b 39) transp. uV post εἶναι transp. Em ‖ 1-2 τῶν τοιούτων ABdEm : τούτων ChuVΛ**S** (plerique codd.) τούτων et ante ἕκαστον transp. nΔ (?) τοῦτον **S** (cod. L) [u. adn. 168] ‖ 2 post πάλιν (codd. **S**) add. κατὰ τὴν αὐτὴν διαίρεσιν Λ ‖ οἷον om. Δ ‖ πεζὸν ABdChEm : πεζὸν ζῷον nuVΛΔ ‖ τὸ^3 om. d (rest. in interl. d^1) ‖ 4-5 τῶν εἰδῶν codd. **F** (?) : om. Λ ‖ 5 ἀεὶ ABdEmnuV : ante τῶν (u. 4) transp. ChΔ ‖ πρότερά ἐστιν ABdChEmuVΛ (?) Δ : πρότερα nΔ (cod. A) [u. adn. 169] ‖ 8 post φύσει (codd.) add. εἶναι Λ (?) ‖ 9 δὲ ABdCh Emn : δ' uV ‖ τὸ ἕτερον codd. ΛΔ (codd. nonnulli) : ἕτερον n om. Δ (cod. A) ‖ 10 τοῦ εἶναί post αἴτιον (u. 9) transp. Δ (cod. A) ‖ αὐτοῦ ABdEmnuV : αὐτοῦ δὲ Ch ‖ γένους codd. : τὸ πτηνὸν τὸ πεζὸν τὸ ἔνυδρον supra scr. B^2 ‖ 11 ἀλλήλοις codd. Λ^{ft} : om. Λ^e ‖ ἅμα ABdEmnΔL^s : ἅμα ἐστίν uVΛ ἅμα λέγεται Ch ‖ 12 post χρόνῳ add. ἐστίν EΛ (?) L^s tit. περὶ κινήσεως add. ABdCh^{2}E^{2}m (in marg.) nuVΔ *de motu* Λ ‖ 13 δέ om. Δ ‖ ἐστιν om. L^f (cod. F 198.21) ‖ 13-14 αὔξησις μείωσις codd. **AFD** : μ. αὔξ. L^f (cod. F 197.10-11) ‖ 14 ἀλλοίωσις ABdmnVΛΔ (cod. A) L^f (codd. CF et cod. a 198.22) **AFOD** : ἀλλοίωσις καὶ ChEuL^f (cod. a 197.11) post μεταβολή transp. Δ (codd. nonnulli) ‖ ἡ codd. ΔL^f**AFOD** : om. n (rest. n^2) [u. adn. 170] ‖ 15 ἄλλαι : αἱ Δ (cod. A) πέντε Δ (codd. nonnulli) ‖ 16 γε AChnuVL^f : om. BdEm ‖ 17 ante μείωσις restituendum esse οὐδὲ ἡ arbitror [u. adn. 171] ‖ post μείωσις add. οὐδὲ ἡ μείωσις αὔξησις L^f (cod. F) ‖ οὐδὲ^2 codd. L^f (codd. Ca) : οὐδ' V οὐδέ γε L^f (cod. F) ‖ ἡ… μεταβολή : τῆς… μεταβολῆς Δ (cod. A) ‖ 18 ἔχει τινὰ ἀπορίαν : ἐστιν ἀπορία **S** (?) ‖ 19 ἀναγκαῖον : ἀνάγκη L^f (cod. F) ‖ τὸ αλλοιούμενον : ἀλλοιοῦσθαι Δ (codd. nonnulli) ‖ τινα codd. ΛL^f : τινας EΔ (cod. A) ‖ 20 ἀλλοιοῦσθαι : τὴν ἀλλοίωσιν Δ (codd. nonnulli) ‖ 21 τὰ^2 : τά γε n ‖ πλεῖστα ABdChnuVΛΔ : πλεῖστα ὅσα Em ‖ 22 post οὐδεμιᾶς add. γὰρ Δ ‖ κοινωνοῦσιν BChnV : κοινωνούσης AdEmn^2 (in marg.) uΛ ‖ 23 γὰρ om. Alexander teste Simplicio (In DC) ‖ post ἀναγκαῖον add. ἐστι Alex. teste Simpl. (In DC) ‖ τὸ … κινούμενον : τὰ … κινούμενα Alex. teste Simpl. (In DC) ‖ 24 ὥστε BdChEmuV : ὥσθ' An [u. adn. 172] ‖ 25 κινήσεις ἡ αλλοίωσις codd. : ἀλλοιώσεις ἡ κίνησις ? Λ ‖ γὰρ codd. L^a (cod. M) : γὰρ καὶ L^a (cod. F) γε **F** ‖ ἦν post αὐτὴ (u. 26) transp. **A** ‖ 26 τὸ codd. L^{a}L^f**F** : τὸν h ‖ καὶ om. Δ ‖ αὔξεσθαι

ABdChEmnΔL^{f} : αὐξάνεσθαι uV ‖ ἢ codd. ΛL^{f} (cod. C) : καὶ EΔL^{f} (codd. Fa) ‖ 27 τινα codd. ΛΔL^{f} (codd. Fa) : τινι nL^{f} (cod. C) ‖ 28 αὐξανόμενον ABdChEmuVΛΔL^{f} (codd. Ca) : αὐξόμενον nL^{f} (cod. F) [u. adn. 173] ‖ τινα ἄλλην κίνησιν : τινας ἄλλας κινήσεις L^{f} (codd. Fa) ‖ 28-29 κινούμενον codd. L^{f} : om. Λ (?) ‖ 29 ἀλλοιοῦσθαι ἔδει ABdChEmn^{2} (in marg.) uV : ἀλλοιοῦσθαι nΔL^{f} (?) om. Λ ? [u. adn. 174] ‖ τινὰ codd. Λ : τι V (corr. V^{2}) ‖ αὐξανόμενα ABdChEmnΛΔ : αὐξόμενα uVS ‖ 30 ἀλλοιοῦται ABdEmnuVS : ἀλλοιοῦνται Ch ‖ οἷον τὸ τετράγωνον codd. L^{o}**FO** : τὸ γὰρ τετράγωνον **AD** τῷ γὰρ τετραγώνῳ Philop. (In GC) οἷον τὸ τετραγώνῳ **O** (cod. M) ‖ post τετράγωνον (codd. L^{o}**FOD** Philop. In DC) add. τοῦ A^{2} ‖ post γνώμονος add. αὐτὸ L^{o} add. αὐτῷ **AF** ‖ περιτεθέντος codd. **A** (cod. M) **FOD** Philop. (In DC) : περιθέντος **A** (cod. F) ‖ 30-31 ηὔξηται μέν codd. **A** (126.1) **D** : αὔξει μέντοι L^{o} αὔξεται μὲν **A** (105.25) **FO** ηὔξηται μὲν τὸ ὅλον Philop. (In DC) ‖ 31 ἀλλοιότερον ABdCEnuVL^{o}**F** Philop. (In DC) : ἀλλοιώτερον hm ‖ οὐδὲν : οὐ **F** Philop. (In DC) ‖ γεγένηται : γίνεται **F** (codd. Ca) γέγονεν Philop. (In DC) ‖ 32 τῶν^{2} om. E ‖ ὥστε BdChEL^{s} : ὥσθ' AmnuV ‖ εἴησαν codd. L^{s} : εἶεν d.

15 b 1 ἁπλῶς μὲν codd. ΛL^{s} : τῇ ἁπλῶς μὲν C^{2}L^{f} (cod. a) ἁπλῶς τῇ μὲν L^{f} (cod. F) κοινῶς μὲν **F** ‖ κίνησις ABdChnu VΛΔ (cod. A) L^{s} (plerique codd.) : κινήσεις L^{s} (cod. A) τῇ κινήσει EmS κινήσει C^{2}Δ (codd. nonnulli) πάσῃ κινήσει μὲν **F** κινήσει μὲν L^{d} ‖ ἠρεμίᾳ ABdChnuVΛΔ (cod. A) L^{s} : ἠρεμία C^{2}EmΔ (codd. nonnulli) L^{f}**F** ἠρεμία et post ἐναντίον transp. L^{d} ἡ ἠρεμία **S** ἡ ἠρεμία et post ἐναντίον transp. L^{d} (cod. K) ‖ ἐναντίον BEnuVΔL^{s} (plerique codd.) L^{f}L^{d}**S** : ἐναντία AdChmΛL^{s} (cod. v) ‖ ταῖς codd. L^{f} (cod. C) **S** : αἱ m τοῖς L^{f} (cod. F) ‖ 2 αἱ καθ' ἕκαστα ABdChEmn^{2} (in marg.) uVL^{f} (cod. C) : κινήσεσι αἱ καθ' ἕκαστα κινήσεις **S** om. nΛΔL^{f} (cod. F) [u. adn. 175] ‖ 2-3 γενέσει μὲν φθορά, αὐξήσει δὲ μείωσις codd. **S** : γένεσις μὲν φθορᾶ αὔξησις μειώσει L^{f} (cod. F) ‖ 3 μεταβολῇ post δὲ transp. L^{f} (cod. F) ‖ 4 δὲ ABdh Emn^{2}uV (δ') Λ : om. CnΔ (?) L^{f} (codd. CF) [u. adn. 176] ‖ καὶ ABdCEmuVL^{f} (cod. C) : καὶ εἰ ἄρα nΔ (?) om. hΛ (?) L^{f} (cod. F) [u. adn. 177] ‖ ἡ om. Δ ‖ πρὸς ABdChEmuVL^{f} (cod. C) : εἰς nL^{f} (cod. F) [u. adn. 178] ‖ 5 post τόπον (codd. Λ^{e}) add. μεταβολὴ τῇ κατὰ τόπον ἠρεμίᾳ ὡς (?) εἰς τὸν

ἐναντίον τόπον Λ^{ft} ‖ κάτωθεν ... ἄνω ABdChEmnΛΔL^{f} (codd. CF) : ἄνωθεν ... κάτω uV ‖ δὲ ABdChEmn^{2}Δ : καὶ uV Λ (?) L^{f} (cod. F) om. nL^{f} (cod. C) [u. adn. 179] ‖ 5-6 ἄνωθεν ... κάτω ABdChEmnΛΔL^{f} (codd. CF) : κάτωθεν ... ἄνω uV ‖ 6 post τῇ (codd. L^{o}S ἀλλοιώσει Δ codd. nonnulli) add. τῇ κατὰ ἀλλοίωσιν μεταβολῇ u^{2} (in interl.) add. τῇ ἀλλοιώσει n^{2} (in interl.) ‖ τῶν ante κινήσεων transp. Δ ‖ ἀποδοθεισῶν : ἀντιδοθεισῶν L^{f} (cod. F) om. L^{o}S ἀποδοθείσῃ Δ ‖ κινήσεων codd. Λ^{ft}L^{f}L^{o}S : κινήσει Λ^{e} ‖ ῥᾴδιον codd. S : ῥᾴδιόν ἐστιν L^{o} ‖ 7 τί ποτέ ἐστιν om. S ‖ ποτέ codd. L^{f}L^{o} : om. Λ ‖ οὐδὲν εἶναι ABdEmnΔ (codd. nonnulli) : οὐδὲ (οὐδὲν h^{2}) εἶναί τι ChuVΛΔ (cod. A) ‖ 8 καὶ ἐπὶ ταύτης codd. om. Λ ‖ ταύτης ABdChEmnΔ : τούτου uV ‖ τὴν codd. : τῇ n (corr. n^{2}) ‖ 9 ἀντιθείη ABdChmn : ἀντιτιθείη EuV ‖ ἢ B^{2}d^{2}Ch^{2}n^{2} : om. ABdhEmnuVΔ (cod. A) eras. C^{2} ἐκείνῃ Δ (codd. nonnulli) [u. adn. 180] ‖ τὴν d^{2}Chn^{2} : τῇ ABdEmnuVΛΔ (cod. A) [u. adn. 180] ‖ τὸ : τὸν d (ν postea eras.) u ‖ μεταβολήν d^{2}Chn^{2} : μεταβολῇ ABdEmnuVΛΔ (cod. A) [u. adn. 180] ‖ 10 τὴν ABd^{2}ChEmn^{2}VΔ : τὰ u (?) τῇ dn ‖ 11 ἠρεμίαν codd. Λ : ἠρεμίᾳ d (corr. d^{2}) ‖ τὸν codd. : τὸ Minio-Paluello [u. adn. 181] ‖ τόπον^{2} codd. : ex τὸ ποιὸν (?) B ‖ μεταβολήν codd. Λ : μεταβολῇ n (corr. n^{2}) ‖ 12-13 ἀντίκειται codd. Λ : ἀντικείσεται BΔ ‖ 13 κινήσει ἡ κατὰ ποιὸν om. ΑΛΔ [u. adn. 182] ‖ κατὰ τὸ ποιὸν ἠρεμία : om. n (rest. in marg. n^{2}) [u. adn. 182] ‖ 14 ἢ ἡ : ἢ ABdChuVΛ (?) Δ (?) n^{2} (in marg.) ἡ Em om. n [u. adn. 183] ‖ εἰς om. Δ (?) ‖ 14-15 τὸ... τῷ ABChEmuVΔ : τῷ... τὸ dn (τῷ in τὸ corr. et postea exp. n^{2}) ‖ 15 τῷ (τὸ n) μέλαν (μέλανι h^{2}) γίγνεσθαι ABdChEmnVΔ : om. u exp. n^{2} τῷ μέλαν Λ (?) ‖ τὰ ἐναντία : τοὐναντίον L^{s} ‖ 16 γιγνομένης ABdChEnuVΔL^{s} : γενομένης E^{1}mΛ (?) ‖ post γιγνομένης tit. περὶ τοῦ ἔχειν add. ABdCh^{2}E^{2}mnuVΔΛ (*de habere*) ‖ 17 cap. 15 deest in multis recentioribus ; in ultimum cap. nullum commentarium praebet, dicens ὡς εὐχερῆ δὲ τὰ λοιπὰ παρήκαμεν A (106.6-7) ‖ τὸ mnuVΔL^{s}L^{f} (codd. CF) S : τὸ δὲ ABdChEL^{f} (cod. a) ‖ πλείονας ABd ChEmL^{f} (codd. Ca) S (367.12 cod. v) : πλείους nuVL^{s}L^{f} (cod. F) S (367.12 plerique codd. ; 368.18) Iamblichus teste S (438.19) πολλοὺς L^{s} (cod. v) ‖ γὰρ ABdChEmnΛS : om. uVΔ ‖ 18 καὶ codd. Λ^{ft}S : ἢ Λ^{e} ‖ ἢ : ἢ κατ᾽ Δ ‖ λεγόμεθα codd. SF : λέγομεν Λ (?) ‖ 19 ἐπιστήμην ἔχειν nVΛSF : τινα ἐπ. ἔχ. m ἐπ. τινὰ ἔχ. ABdChuΔ ἐπ. ἔχ. τινὰ E ‖ 20 ὃ codd. S

(codd. JL) : om. **S** (KAv) ‖ 20-21 τρίπηχυ... τετράπηχυ codd. **S** (? 436.23) : δίπηχυ... τρίπηχυ Λ (?) τρίπηχυς **S** (368.21) ‖ 21 τὰ codd. **S** : om. n (rest. in marg. n²) Λ ‖ τὸ σῶμα ABdChEmnS (436.25) : σῶμα uV τῷ σώματι **S** (368.21) ‖ 22 οἷον codd. **S** : om. Λ (?) ‖ 22-23 δακτύλιον codd. **S** (plerique codd. 368.22 ; 436.28) : δακτύλιος E (corr. E²) **S** (codd. Kv) ‖ 23 χεῖρα ἢ πόδα : π. ἢ χ. **S** (368.23) χεῖρας καὶ πόδας **S** (436.29) ‖ 24 πυροὺς codd. **S** (437.1) : πυροῦ **S** (368.23) ‖ ἢ : καὶ **S** (437.1) ‖ 24-25 ἢ — πυρούς codd. Λ : om. m ‖ 25 ἔχειν : ἔχει Δ (?) ‖ ἔχειν... λέγεται : λ. ... ἔ. u ‖ λέγεται : om. Δ (?) ante τὸ transp. V ‖ πυρούς mnuV : τοὺς πυρούς ABdChEΔ ‖ 26 ταῦτ' οὖν Anu : ταὐτὸν V ταῦτα οὖν BdChEm ‖ πάντα ABdChEmn² (in marg.) V² (in marg.) Δ : post ἔχειν transp. u om. nVΛ [u. adn. 183] ‖ ἔχειν λέγεται codd. Δ : post ἀγγείῳ transp. Em ‖ λέγεται codd. Λ : om. V ‖ 27 καὶ ἀγρὸν ChEnS : ἢ ἀγρὸν ABdmΛΔ om. uV ἢ ἀγρόν post λεγόμεθα transp. u² ‖ λεγόμεθα ABdCh nuVΛΔS : om. Em ‖ 28 λεγόμεθα δὲ : om. Δ ‖ ἡ ABdEmn L°S : om. ChuV ‖ γυνὴ ABdChEmnL°S : γυνὴ δὲ uV ‖ 29 τοῦ ἔχειν : ante ὁ transp. Δ ‖ εἶναι nuVΛL°S : om. ABdChEmΔ ‖ οὐδὲν codd. : οὐθὲν nS ‖ 30 τῷ ABdEmnuΔ (?) **S** : διὰ τὸ (τοῦ in interl. C¹) ChVΛ (?) ‖ συνοικεῖ ABdChnuVΔ **S** : συνοικεῖν EmΛ (?) ‖ 31 δ' ἂν ABdChEmn : δὲ uVL°S ‖ ἄλλοι τινὲς codd. Δ : ἄλλοι ΛS ἕτεροι L° ‖ 31 φανείησαν ABdCEmnuVLᶠL° : φανεῖεν C²h εὑρεθεῖεν **S** ‖ 31-32 τρόποι : ante τοῦ transp. Lᶠ (cod. C) ante εὑρεθεῖεν **S** ‖ 32 ἅπαντες ABdChEmn : πάντες uVLˢ ‖ 32-33 post κατηρίθμηνται add. καὶ οἱ νομιζόμενοι ἦσαν οὗτοι Δ, add. τέλος τῶν κατηγοριῶν C τέλος τῶν ἀριστοτέλους δέκα κατηγοριῶν E ἀριστοτέλους κατηγορίαι n (corr. in τέλος ἀριστοτέλους κατηγοριῶν n²) subscriptio *expliciunt cathegoriae* Λ (?).

APPENDICE III

Remarques critiques

1. (1 a 2 : cf. a 4, 7 et 10) Dans REG, 109 (1996), p. 707-716, nous avons montré que le texte des plus anciens témoins (Andronicos et Boethos) est conforme à celui des passages parallèles que présentent les *Topiques*. Or ici comme dans tous les préliminaires (jusqu'en 2 a 10), *C* reproduit fidèlement des données qui figurent dans les *Topiques*. L'introduction des mots τῆς οὐσίας, à l'époque d'Alexandre, semble être l'effet d'un rapprochement avec l'usage de la *Métaphysique*. La variante, longuement discutée par les commentateurs, n'a été adoptée que progressivement, d'abord en 1 a 2, puis plus tard en 1 a 4, 7 et 10.

2. (1 a 8-9) Appuyés par la version arménienne et les citations de Porphyre et Simplicius, tous les manuscrits ont la leçon ὁ γὰρ ἄνθρωπος καὶ ὁ βοῦς, sauf **mn** dont la leçon est ancienne, puisque attestée par la version de Boèce. Il semble toutefois que, dans le modèle ancien dont dépendent ces témoins, l'expression ὁ γὰρ ἄνθρωπος καὶ ὁ βοῦς, sujet de προσαγορεύεται et donc *lectio difficilior*, soit tombée par haplographie : elle suit immédiatement ὅ τε ἄνθρωπος καὶ ὁ βοῦς. C'est ce que suggère la citation de Porphyre, où cette dernière expression a disparu dans les manuscrits du citant, également par haplographie. Pour remédier à cette lacune, un nouveau sujet τούτων γὰρ ἑκάτερον a probablement été introduit sur le modèle de τούτων γὰρ ὄνομα (1 a 3).

3. (1 b 18) Le mot οἷον, attesté déjà par une citation de Porphyre, semble indiquer que la liste des différences de l'animal présentée à cet endroit n'est pas exhaustive et il paraît préférable de l'adopter. Il peut avoir été omis par accident chez cer-

tains témoins ou volontairement par d'autres, lorsque l'addition de καὶ τὸ ἔνυδρον (cf. note suivante) est venue compléter la liste.

4. (1 b 18-19) Le texte ressemble à un *locus desperatus*, tant il varie d'un témoin à l'autre. Minio-Paluello a adopté la leçon de **n**, visiblement faute de mieux. Mais son choix n'explique nullement les variantes. Il semble au contraire que les hésitations de la tradition peuvent en grande partie s'expliquer à partir d'un texte primitif qui ne contenait pas καὶ τὸ ἔνυδρον (comme dans la version de Boèce, un lemme d'Olympiodore et la citation de Porphyre). L'ajout de καὶ τὸ ἔνυδρον paraît être l'effet d'un rapprochement avec la division de l'animal proposée en 14 b 35-36, 37-38 et 15 a 2-3 (où τὸ ἔνυδρον remplace τὸ δίπουν). D'abord placé dans la marge selon toute probabilité, καὶ τὸ ἔνυδρον a été intégré dans le texte à deux endroits différents selon les témoins : après πτηνὸν, c'est-à-dire à la fin de la liste, ou avant καὶ τὸ δίπουν. Cette différence correspond à deux traditions. En effet, pour le reste, si l'on néglige les variantes sans importance, le texte se présente sous deux formes : à la leçon πεζὸν... δίπουν... πτηνὸν s'oppose une variante où πτηνὸν a été placé avant πεζὸν (**dCh**) ou après lui (**n**). Cette variante paraît une simple altération de l'ordre des mots que présente le texte que nous avons adopté. En dehors de l'ajout de καὶ τὸ ἔνυδρον, ici ou là selon les cas, cette altération est donc la seule que semble avoir subie le texte primitif (sauf dans **A** qui, ici, est très corrompu).

5. (1 b 23) J'ai conjecturé que le mot εἰσι, parfaitement attesté par la tradition directe (et par les versions latine et arménienne), est néanmoins un ajout, parce qu'il ne figure dans aucune des citations plus anciennes indépendantes : ni chez Boethos, ni chez Alexandre, ni chez Porphyre (semble-t-il). Simplicius paraît, lui, suivre d'abord le texte de Porphyre. C'est un des rares cas où les plus anciens témoignages indirects paraissent refléter un texte différent de l'archétype de la tradition directe.

6. (2 a 1) Le mot ἥμισυ qu'on ne trouve pas dans **Bdh**, ni dans la version de Boèce, mais qu'on lit le plus fréquemment, paraît une addition ancienne, induite spontanément par διπλάσιον, son corrélat (cf. 6 b 1). L'indice d'une addition intempestive se trouve dans le fait que le « relatif » se trouverait, avec ἥμισυ, illustré par trois exemples, alors que toutes les

autres « catégories » dans le contexte ne sont accompagnées que de deux exemples. D'autre part, au chap. 7 (consacré au « relatif »), les exemples dont s'accompagne la définition sont aussi au nombre de deux et ce sont les deux exemples de notre passage : τὸ μεῖζον... καὶ τὸ διπλάσιον (6 a 38-39).

7. (2 a 6, 7 et 8) Il importe de signaler que les additions, quoique très probables, figurent dans tous les témoins de la tradition directe et pourraient donc remonter à l'archétype (en 2 a 8, **V** omet vraisemblablement ce que contenait son modèle), mais sont formellement déclarées absentes dans la plupart des bons manuscrits anciens de l'Antiquité par le témoignage conjoint d'Ammonios et de Philopon. C'est pourquoi il convient de les imprimer entre crochets droits.

8. (2 a 10) Attesté par toute la tradition directe (et la version arménienne), le mot νικᾷ paraît cependant une addition ancienne, introduite sous l'influence des exemples cités en 1 a 19 : ἄνθρωπος, βοῦς, τρέχει, νικᾷ. L'influence de ce passage est encore attestée dans un lemme de Simplicius (cod. A), où le scribe a remplacé λευκὸν par βοῦς. Après ἄνθρωπος (exemple de substance), λευκόν (exemple de non-substance indiqué par un adjectif), τρέχει (exemple de non-substance indiqué par un verbe), l'auteur n'a pas ici de raison, semble-t-il, d'ajouter un second verbe pour illustrer ce qui est dit sans connexion. La traduction latine de Boèce ne présente d'ailleurs pas ce mot.

9. (2 a 15) Les deux leçons (λεγόμεναι οὐσίαι et οὐσίαι λεγόμεναι) reflètent à peu près la distinction des manuscrits en deux familles. Elles sont l'une et l'autre attestées par des lemmes. Les versions anciennes (latine et arménienne) ne permettent pas de trancher sûrement une question qui porte sur l'ordre des deux mots. Le parti choisi par Minio-Paluello est apparemment appuyé par trois citations : celles de Porphyre, de Philopon et d'Olympiodore (p. 60,22 ; car λεγόμεναι est omis p. 60, 28). Mais les trois citants n'ont guère ici d'autorité, car ce qu'ils écrivent (αἱ πρῶται οὐσίαι λεγόμεναι) paraît être une citation doublement fautive : πρῶται a d'abord remplacé πρώτως (attesté par tous les manuscrits) et, conséquemment, c'est lui qui a appelé immédiatement à sa suite οὐσίαι, plutôt que λεγόμεναι, sur lequel porte πρώτως dans l'autre version (αἱ πρώτως λεγόμεναι οὐσίαι). Bien qu'il ait transformé πρώτως en πρῶται, Plotin conserve, lui, l'ordre des mots qui

est en fait celui de 2 a 11-12 : οὐσία… ἡ… πρώτως… λεγομένη et qu'il convient d'adopter.

10. (2 a 24) Dans l'expression ὁ λόγος δὲ ὁ τοῦ ἀνθρώπου, l'omission du second ὁ est attestée uniquement par **n**, dont Minio-Paluello suit l'autorité, et par **m**, qui lui est étroitement apparenté. C'est une leçon isolée, caractéristique de l'ancêtre commun à **mn** et, semble-t-il, fautive, car les deux familles de manuscrits attestent l'article. Le même genre d'omission fautive se retrouve en 2 a 32-33 : ὁ δὲ λόγος ὁ τοῦ κύκλου (où le second ὁ est également omis par **d** et **C**) et en 3 a 27 : ὁ λόγος ὁ τοῦ πεζοῦ (où le second ὁ est également omis par **V**). Dans tous les cas, l'article litigieux semble attesté de surcroît par la version arménienne. C'est l'un des nombreux exemples où, se bornant à comparer **B** et **n**, Minio-Paluello semble avoir majoré exagérément et sans raison l'autorité de **n**.

11. (2 a 27) L'élision qu'on observe ici dans **Bdhm** est une tendance qu'on observe dans les manuscrits de la première famille (cf., à la ligne suivante, οὐθ' **ABdh**, pour οὔτε). Elle n'est pas, semble-t-il, celle de l'auteur.

12. (2 a 30) L'adverbe ποτε est omis dans plusieurs manuscrits (dans la première famille et ailleurs) ; il n'est pas traduit dans certains manuscrits de Boèce, ni dans la version arménienne. Mais c'est probablement une omission fautive, car notre passage οὐδὲν κωλύει κατηγορεῖσθαί ποτε τοῦ ὑποκειμένου est répété mot pour mot en 3 a 16 (οὐδὲν κωλύει κατηγορεῖσθαί ποτε τοῦ ὑποκειμένου), où les manuscrits unanimes attestent l'adverbe (après κωλύει dans le cas de **m** et **n**). Il convient donc ici de suivre la leçon de **ACmnV**, contrairement à ce qu'a fait Minio-Paluello.

13. (2 a 33) Voir ci-dessus *ad* 2 a 24

14. (2 a 34) La plupart des manuscrits (y compris les meilleurs **B** et **n**) ont ici δὲ. Il ne convient pas de retenir la forme élidée.

15. (2 a 35) Le texte imprimé par Minio-Paluello (en 2 b 3-6[c]) comporte évidemment une redondance qu'une partie de la tradition manuscrite a essayé d'éliminer de diverses façons. Mais contrairement à ce qu'affirme Minio-Paluello, ce que Simplicius tenait pour une dittographie, ce n'est pas le passage 2 b 6-6[c] πάντα… εἶναι ; c'est en fait le passage 2 b 5-6[b] μὴ… ἐστίν. Et (comme je l'ai montré dans *Philologus*, 141 [1997])

ce passage, corps étranger dans le texte, semble être en réalité un morceau recopié malencontreusement à cet endroit, après avoir été omis (par saut du même au même) après ἐστίν en 2 a 35, là où visiblement Porphyre (d'après son commentaire) le lisait encore.

16. (2 b 11) Le participe ἀποδιδοὺς est attesté dans tous les manuscrits, sauf **E** (et **u**^{r} qui en est la copie) ; et s'il n'est pas traduit dans les versions latine et arménienne, c'est sans doute parce qu'il est répété à la ligne suivante et donc difficile à rendre sans redondance. Minio-Paluello a probablement tort de penser qu'il ne fait pas partie du texte, car c'est l'équivalent de ἐὰν... ἀποδιδῷ τις de 2 b 8-9 et il répond à ἀποδιδοὺς de la ligne 2 b 13-14. Il suffit de comparer :

2 b 8-10	2 b 11-12	2 b 13-14
ἐὰν γὰρ *ἀποδιδῷ τις*	τὸν τινὰ ἄνθρωπον	καὶ τὸ τὶ δένδρον
τὴν πρώτην οὐσίαν τί ἐστιν,	*ἀποδιδοὺς*	*ἀποδιδοὺς,*
γνωριμώτερον καὶ οἰκειότερον	γνωριμώτερον	γνωριμώτερον
ἀποδώσει	ἂν ἀποδοίη	ἀποδώσει
τὸ εἶδος ἀποδιδοὺς	ἄνθρωπον ἀποδιδοὺς	δένδρον ἀποδιδοὺς
ἢ τὸ γένος	ἢ ζῷον	ἢ φυτόν

Le parallélisme rigoureux de ces trois phrases semble garantir la présence de ἀποδιδοὺς en 2 b 11.

17. (2 b 18) Le mot πάντα est attesté dans tous les manuscrits (à l'exception de **Eu**^{r} et **mn**, qui sont apparentés) ; il est traduit dans les versions latine et arménienne, et figure probablement dans l'un des deux lemmes qui reproduisent le passage. Il y a d'autant moins de raisons de l'athétiser, comme l'a fait Minio-Paluello, que notre passage ὡς δέ γε αἱ πρῶται οὐσίαι πρὸς τὰ ἄλλα πάντα ἔχουσιν est reproduit mot pour mot en 3 a 1-2 (ὡς δέ γε αἱ πρῶται οὐσίαι πρὸς τὰ ἄλλα πάντα ἔχουσιν) où il n'y a strictement aucune variante dans la tradition manuscrite.

18. (2 b 23) Minio-Paluello semble avoir ici laissé une faute d'impression, en omettant d'accentuer ἑτέρου.

19. (2 b 37) Malgré son absence dans la tradition manuscrite, je pense qu'il faut ajouter ici δεύτεραι, selon la citation que Porphyre donne de ce passage, parce qu'il s'agit de la conclusion (ὥστε εἰκότως ταῦτα μόνα τῶν ἄλλων <δεύτεραι> οὐσίαι λέγονται) d'un argument destiné à démontrer ce

qu'on lit sans variante en 2 b 29-30 (εἰκότως... μόνα τῶν ἄλλων τὰ εἴδη καὶ τὰ γένη δεύτεραι οὐσίαι λέγονται). La conclusion reprend en effet mot à mot la thèse à démontrer.

20. (3 a 2) Le mot καὶ[1] n'est attesté que par un seul manuscrit, en soi d'importance secondaire (**m**). Il apparaît cependant dans la citation de Porphyre et il est probable qu'il faille adopter cette leçon. En effet, notre passage (ὡς δέ γε..., οὕτω καὶ τὰ εἴδη...) reproduit mot pour mot ce qu'on a déjà lu en 2 b 17-19 (ὡς δέ γε..., οὕτω καὶ τὸ εἶδος...). Voir plus haut, nos remarques *ad* 2 b 18.

21. (3 a 20) L'article ἡ se trouve omis dans **n**, qu'a suivi Minio-Paluello, ainsi que dans **Eu**[r] et **m**. Cela paraît une faute propre à une branche de manuscrits. La première famille au complet et l'autre branche (ici seulement **V**), ainsi que, semble-t-il, un lemme de Simplicius, présentent tous ἡ. L'omission paraît un simple cas de haplographie (après εἴη). L'article ne semble pas traduit dans la version arménienne, mais le traducteur n'est pas constant dans son attitude envers l'article et l'omission ne préjuge pas de son modèle.

22. (3 a 21) L'article τῆς est omis dans une famille élargie de manuscrits et attesté ailleurs. Les témoignages indirects sont partagés. Il est donc difficile de se prononcer. Minio-Paluello, en faisant imprimer οὐσίας, adopte la leçon de **n**, et ne signale même pas la variante. Celle-ci paraît pourtant la bonne leçon, car la thèse (οὐκ ἴδιον δὲ τῆς οὐσίας τοῦτο, ἀλλὰ...) est répétée plus loin, en 3 b 27-28 (οὐκ ἴδιον δὲ τῆς οὐσίας τοῦτο, ἀλλὰ...), là où tous les manuscrits ont la leçon τῆς οὐσίας (sauf **AV** qui écrivent de façon doublement fautive τοῦτο οὐσίας).

23. (3 a 27) Voir, ci-dessus, nos remarques *ad* 2 a 24.

24. (3 b 5) Minio-Paluello a ici suivi le texte de **B** mais il est plus probable qu'une omission ait été commise dans **B** (et indépendamment dans **Eu**[r]) et que la bonne leçon soit πάντα (attestée dans la première famille de manuscrits). Pour sa part τοσαῦτα (lu par erreur τὰ αὐτὰ) est sans doute une variante introduite subrepticement sous l'influence du corrélatif ὅσα (b 4). En effet, notre passage (ὅσα γὰρ κατὰ τοῦ κατηγορουμένου λέγεται, πάντα καὶ κατὰ τοῦ ὑποκειμένου ῥηθήσεται) reproduit mot pour mot, comme si l'auteur s'y référait, le fameux énoncé préliminaire de 1 b 11-12, où la présence de πάντα est unanimement attestée (... ὅσα κατὰ τοῦ κατηγο-

ρουμένου λέγεται, πάντα καὶ κατὰ τοῦ ὑποκειμένου ῥηθήσεται). Le silence de la version arménienne s'explique par le caractère explétif de πάντα, qui peut n'avoir pas été traduit.

25. (3 b 9) Il est question de savoir si τὰ ἀπὸ se trouve ici répété avant τῶν διαφορῶν, après avoir été exprimé (l. 8) devant τῶν οὐσιῶν, ou s'il ne figurait qu'une seule fois, comme l'a pensé Minio-Paluello, suivant en cela le groupe de manuscrits **mnV**. J'incline à opter pour la leçon unanime de la première famille, renforcée par **Eu**[r] et, semble-t-il, par le témoignage de la version arménienne. J'imagine mieux, en l'occurrence, une omission du côté de **mnV** qu'une addition par faux scrupule partout ailleurs.

26. (3 b 33) La négation οὐκ, qu'adopte Minio-Paluello, est évidemment défendable. Cependant μὴ est la leçon de la première famille de manuscrits, que rejoint **V**, et que cautionnent la plupart des citations anciennes (peut-être, il est vrai, influencées par l'usage constant du grec tardif). Devant l'infinitif, μὴ paraît en effet plus naturel que οὐκ, qui conviendrait mieux s'il précédait δοκεῖ (cf. 6 a 19-20 : οὐ δοκεῖ δὲ τὸ ποσὸν ἐπιδέχεσθαι τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον). On inclinera donc à lire ici δοκεῖ δὲ ἡ οὐσία μὴ ἐπιδέχεσθαι τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον.

27. (3 b 38) Tous les manuscrits et les témoins indirects ont la forme ἑαυτοῦ. L'orthographe αὑτοῦ est une correction subreptice de Minio-Paluello qui ne semble pas s'imposer.

28. (4 a 2) Le mot καλόν, que Minio-Paluello a exclu du texte, est attesté dans tous les manuscrits, sauf **C** et **V**. Il paraît pouvoir être adopté, d'autant qu'avec lui, les deux propositions de notre passage révèlent un parallélisme rigoureux : τὸ λευκόν ἐστιν ἕτερον ἑτέρου μᾶλλον λευκὸν καὶ καλὸν ἕτερον ἑτέρου μᾶλλον καλόν.

29. (4 a 2) Cf. notre remarque, ci-dessus, *ad* 3 b 38. Ici, la variante αὑτοῦ est attestée par quatre manuscrits et une citation de Simplicius, mais elle semble le résultat d'une haplographie à partir de δὲ ἑαυτοῦ.

30. (4 a 4) Minio-Paluello n'a pas reçu εἶναι, qui ne figure pas dans les manuscrits **n** et **m**, ni dans la version de Boèce. Mais il se lit dans tous les autres manuscrits (après λέγεται, cependant, dans **V**). Son omission dans **m** et **n** semble être en réalité l'une des nombreuses fautes propres à ce couple de manuscrits dans le contexte : en 4 a 5, ils transposent θερμὸν

après ἧττον ; en 6, ils ajoutent καὶ ἧττον après λέγεται et transposent νῦν avant μᾶλλον ; en 7, ils ajoutent ἔσται après οὐδέν. Vu son absence devant le mot λέγεται en 4 a 3, 5 et 6, εἶναι a été probablement omis ici par l'effet d'une sorte d'uniformisation, consciente ou inconsciente, de la part de l'ancêtre commun à **m** et **n**. Le témoignage de Boèce, quant à lui, est de très peu de poids, car il omet volontiers de traduire ce genre de petits mots. Ainsi, dans le contexte, il ne traduit pas ὂν (4 a 4), ni γὰρ (4 a 6), ni μᾶλλον καὶ ἧττον (4 a 5-6).

31. (4 a 5-6) Minio-Paluello a exclu de son texte les mots μᾶλλον καὶ ἧττον, sans doute parce qu'ils n'ont pas été traduits par Boèce. Mais il est très probable que ce dernier est coupable d'omission. Car tous les autres témoins garantissent la présence de ces mots. Il est vrai que καὶ ἧττον se lit après λέγεται dans **mn** et **V** (en ce dernier cas, οὐδὲ remplace καὶ). C'est le signe probable que les deux mots καὶ ἧττον n'ont pas été copiés dans un texte ancien en dehors de la première famille de manuscrits (par inadvertance ou parce que les exemples qui précèdent illustrent « le plus » et pas « le moins »), et qu'ils ont été réintroduits au mauvais endroit. Il est donc préférable, semble-t-il, de faire ici confiance à la leçon de la première famille, qui rend d'ailleurs l'écho de ce qu'on lit plus haut, en 3 b 36-37 : οὐ λέγεται μᾶλλον καὶ ἧττον.

32. (4 a 9) Les deux manuscrits sur lesquels Minio-Paluello a établi son édition, **B** et **n**, n'ont pas l'article τὸ, que l'éditeur n'a donc pas reçu dans son texte. Cet article ne se lit pas non plus dans **A**, ni **D**. Mais il se trouve dans tous les autres manuscrits, que cautionne la traduction arménienne (ainsi qu'un lemme de Simplicius). Comme, en outre, le passage conclut en rappelant la thèse de 3 b 33-34 (... καὶ τὸ ἧττον), j'incline à le conserver.

33. (4 a 12-13) Deux problèmes sont ici à considérer. D'abord, l'athétèse de la relative (ὅσα — οὐσίαι), proposée par Minio-Paluello, malgré les témoignages concordants de toute la tradition, directe et indirecte. Aucune raison apparente ne motive ce parti. Serait-ce qu'après τῶν ἄλλων (l'antécédent de ὅσα), la relative introduit une précision inutile ? Mais quelques lignes plus loin (4 a 16-17), on lit encore : ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων, ὅσα μή εἰσιν οὐσίαι. Serait-ce qu'elle figure trop loin de son antécédent pour ne pas apparaître comme une glose fourvoyée ? Mais, si l'antécédent (au génitif)

de ὅσα le précède volontiers immédiatement (cf. 2 b 23 ; 4 a 7 ; 6 a 31 ; 7 a 32, 35-36 ; b 21), ce n'est pas toujours le cas et, en 13 b 33-34, on peut même lire : ἐπὶ μόνων *τούτων* ἴδιον ἂν εἴη τὸ ἀεὶ θάτερον αὐτῶν ἀληθὲς ἢ ψεῦδ*ος* εἶναι, *ὅσα*... Serait-ce parce qu'ici elle s'intercale fâcheusement entre προενεγκεῖν et l'autre relative (ὅ... ἐστιν) qui en est le complément ? Cette intercalation est gênante, certes, puisqu'elle a sans doute contribué à introduire dans certains manuscrits (**ADEu**[r]) τὸ τοιοῦτο devant προενεγκεῖν. Mais dès lors que l'on convient que l'ajout de τὸ τοιοῦτο crée indûment l'impression que la phrase s'arrête avec ce complément du verbe προενεγκεῖν (comparez avec 4 a 22 ; 8 b 4 ; 10 b 9, 15 ; 13 b 14 ; 14 a 5) et que sans τὸ τοιοῦτο, on attend, dans la suite, le complément en question (ὅ... ἐστιν), il devient inutile de proposer l'athétèse de ὅσα μή εἰσιν οὐσίαι, sous prétexte que l'attente est différée de quatre mots. — Le second problème concerne l'emploi du pluriel (εἰσιν οὐσίαι) plutôt que du singulier (ἐστιν οὐσία). Le même problème se pose, pour la même expression, quelques lignes plus loin, en 4 b 17 : ὅσα μή εἰσιν οὐσίαι. Dans les deux cas, la leçon qu'a suivie Minio-Paluello s'oppose en gros au témoignage de la première famille de manuscrits, en faveur desquels sont les témoignages indirects des versions latine et arménienne et la citation de Simplicius (au premier passage). Ces témoignages ne sont pas décisifs, mais l'influence de ὅσα ἐστὶν οὐσία qui précède (4 a 8) a pu contribuer à uniformiser, au singulier, les propositions analogues qui suivent, alors que celles-ci sont négatives (ὅσα μή). C'est un indice supplémentaire qui incite à suivre la leçon de la première famille.

34. (4 a 14) Le mot ἀριθμῷ semble toujours employé sans article lorsqu'il suit le numéral ἕν (1 b 7 ; 3 b 12 ; 4 a 11 et 4 b 17). Les manuscrits portent dans tous ces passages un témoignage unanime. Minio-Paluello a donc ici tranché en faveur de la leçon de **m** et **n**, suivis par **C** et **h** (probablement), qui s'alignent sur cet usage. Mais la grande majorité des manuscrits attestent cette fois τῷ ἀριθμῷ. Or on constate que les manuscrits sont par ailleurs tout aussi unanimes à attester τῷ ἀριθμῷ quand ce qui précède n'est pas ἕν, mais, par exemple, μία (en 4 a 15) et θάτερον (en 12 a 7). On peut donc légitimement s'interroger sur la leçon qu'il faut adopter quand ce qui précède est ταὐτόν, comme ici, où la majorité des manuscrits compor-

tent l'article. J'ai suivi, comme en 4 a 18, la règle de la majorité des témoins, plutôt que d'uniformiser.

35. (4 a 17) Voir, plus haut, nos remarques *ad* 4 a 12-13.

36. (4 a 23) Le texte adopté par Minio-Paluello (sans δεκτικά) s'appuie sur un lemme de Philopon. Il est peut-être conforme à un lemme d'Olympiodore, au texte traduit par Boèce et à celui qu'on restitue selon certains manuscrits de la version arménienne. Les autres manuscrits de la même version permettent de reconstituer quelque chose comme ὥσπερ ἐναντίων δεκτικά, qui pourrait être une glose de τῶν τοιούτων εἶναι. L'hypothèse de Minio-Paluello semble donc avoir été que ces trois derniers mots seulement (qu'on trouve d'ailleurs en marge dans **V**) constituaient le texte original. Le sens de la proposition serait alors : « ... (le discours et l'opinion) sont au nombre des choses de ce genre ». Pour préciser la nature du genre de choses en question, quelqu'un a pu, en effet, gloser « comme des choses susceptibles de contraires » (ὥσπερ ἐναντίων δεκτικά). Mais cela n'explique pas pourquoi δεκτικά seul est présent dans tous les témoins de la tradition directe, car ce mot seul ne lève pas l'ambiguïté qui tient à τῶν τοιούτων. En revanche, il est aisé d'expliquer, à partir du texte τῶν τοιούτων εἶναι δεκτικά, toutes les variantes que l'on rencontre. D'abord l'omission de δεκτικά dans la tradition indirecte, parce que c'est le dernier mot de la phrase, et que, sans lui, on vient de le voir, la phrase a un sens plausible. D'autre part, si avec δεκτικά, la phrase signifie « (le discours et l'opinion) sont susceptibles des choses de ce genre », on s'explique bien aussi que l'expression ambiguë « choses de ce genre » (τοιούτων) ait été encore remplacée, dans certains témoins, par « les contraires » (τῶν ἐναντίων). Bref, il est plus facile d'expliquer une omission accidentelle dans la la tradition indirecte qu'une prétendue addition au départ de toute la tradition directe.

37. (4 a 24) La leçon εἶναι δοκεῖ adoptée par Minio-Paluello est, en réalité, l'une des fautes caractéristiques du groupe de manuscrits apparentés **ABd**, de la première famille, dont l'ancêtre commun tend à inverser l'ordre des mots. La bonne leçon est conservée par tous les autres manuscrits (et se retrouve dans les lemmes de Philopon et d'Olympiodore).

38. (4 a 25) Minio-Paluello adopte ici la leçon οὗτος ; c'est celle de **V**, témoin qu'il ne connaît pas, ainsi que de Δ et peut-être de Λ, dont il ne signale pas les témoignages, sans doute

faute de poids en l'occurrence. En fait, il s'est appuyé sur le seul témoignage de **n** pour athétiser le mot λόγος, alors que, en réalité, ce mot est attesté par tous les autres manuscrits (probablement corroborés par un lemme de Philopon). Or le témoignage de **n** est suspect, car il omet aussi οὗτος (comme le font **C** et **h**, eux aussi suspects d'une mauvaise leçon, puisqu'ils transposent λόγος après ψευδὴς). Il est donc raisonnable de s'en remettre à l'énorme majorité des témoins.

39. (4 b 1) Tous les manuscrits (sauf **D** et **V**) ont ici la leçon λέγεται et les manuscrits de la version arménienne (sauf A) suggèrent le même mot. Minio-Paluello adopte pourtant γίγνεται, leçon très médiocrement attestée : elle est suggérée par la version de Boèce (que Minio-Paluello ne signale pas), et par un traducteur syriaque qui semble en fait avoir lu γίγνεται λέγεται. Mais ce dernier témoignage serait plutôt le signe d'une correction de γίγνεται par λέγεται (une sorte de repentir), car il est visible que γίγνεται, dans les quelques rares témoins où il apparaît, s'est substitué à λέγεται par confusion de lecture (en onciale), sous l'influence (inconsciente) du γίγνεται qui apparaît deux lignes plus haut (où son sujet n'est pas λόγος, mais τὸ ἐναντίον). C'est une forme d'uniformisation par contagion. Comparez encore 4 b 9-10 : ὁ λόγος... λέγεται.

40. (4 b 3) Minio-Paluello, qui adopte ici la leçon αὑτῆς, ne signale pas de variante. En réalité, αὑτῆς est une variante attestée seulement dans les deux manuscrits **Ch** (**D** et **V** ont αὐτῆς) et dans une citation de Simplicius, alors que Simplicius, dans deux autres citations, Philopon, dans une troisième, et tous les principaux manuscrits portent ἑαυτῆς, qui semble la graphie la mieux assurée. Pour le pronom réfléchi, Minio-Paluello semble donc avoir systématiquement éliminé les graphies du type ἑαυτ. sans prévenir.

41. (4 b 11) La graphie οὐθὲν est celle de tous les manuscrits qui attestent le mot (sauf **V**, volontiers fautif). Bien que Philopon cite le passage et écrive οὐδὲν, ce témoignage est suspect et le mot paraît chez lui subir l'influence de οὐδενὸς qui suit ; à l'inverse, οὐδενὸς est transformé en οὐθενὸς par l'influence de οὐθὲν qui le suit également dans **d**. Il semble donc qu'il faille ici éviter d'uniformiser les graphies dans un sens ou dans l'autre.

42. (4 b 13) Contrairement à ce que signale Minio-Paluello, le mot πάθους n'est pas traduit par Boèce et, bien qu'il ne le

signale pas, le mot ne semble pas non plus traduit dans la version arménienne. Mais le silence des traducteurs donne-t-il du poids à la leçon de **n** qui omet πάθους ? Ce n'est pas sûr. L'argument *e silentio* est faible en l'occurrence, car γιγνομένου πάθους rappelle πάθος γεγενῆσθαι (de la l. 4 b 8). De plus, **n** est le seul témoin à omettre aussi γε à la même ligne et tous les autres manuscrits sont, ici et là, contre lui. Enfin, l'introduction fautive de πάθους dans le reste de la tradition directe serait plus difficile à supposer. Dans le doute, il semble préférable de suivre la leçon pratiquement unanime des manuscrits.

43. (4 b 14) Il est difficile de suivre l'autorité des rares témoins qui omettent εἶναι, comme le fait Minio-Paluello. En effet, le mot est attesté non seulement de façon unanime par les manuscrits de la première famille, mais dans une partie des autres manuscrits. De surcroît, l'expression εἶναι λέγεται est celle que l'on trouve utilisée en 4 b 7, 9-10 et 16 ; elle correspond en effet à l'énoncé de la proposition (λέγεται) discutée, selon laquelle l'opinion et le discours « *sont* (εἶναι) susceptibles des contraires » (4 b 5).

44. (4 b 17-18) L'expression κατὰ... μεταβολὴν serait, selon Minio-Paluello, une glose fourvoyée, sans doute parce qu'elle apparaît à deux endroits différents selon les témoins : soit avant δεκτικὸν, soit après ἐναντίων. Mais elle est l'écho de ce qu'on lit plus haut, en 4 b 3 (κατὰ τὴν ἑαυτῆς μεταβολὴν) et il est très naturel que la précision fournie en 4 b 3, qui est essentielle pour établir la propriété de la substance, soit reproduite ici dans la conclusion. Or elle se trouve reproduite dans la moitié des manuscrits avant δεκτικὸν εἶναι τῶν ἐναντίων, c'est-à-dire à l'endroit où elle figure en 4 b 3 (avant δεκτικὴν τῶν ἐναντίων). Il est donc très vraisemblable que l'ancêtre de la première famille, qui reproduit l'expression après ἐναντίων, ait simplement inversé l'ordre des mots. Les manuscrits, qui respectent l'ordre des mots observé en 4 b 3, offrent un témoignage sûr parce qu'il est confirmé par tous les témoins indirects disponibles, lesquels sont indépendants les uns des autres (la traduction arménienne, les citations d'Olympiodore et de David, les lemmes de Philopon et d'Olympiodore et peut-être aussi la citation de Simplicius). De son côté, l'ancêtre de la première famille, que nous soupçonnons d'inversion, est précisément coutumier de ce genre d'erreur ; c'est,

nous le savons, sa principale caractéristique. Quant au témoignage de Boèce, il est ici étrange et difficilement explicable. Boèce n'a pas traduit, semble-t-il, l'expression litigieuse, mais celle-ci est traduite au bon endroit dans la version dite « composée », partiellement inspirée de sa traduction ! L'indécision de ce témoignage n'entame en rien les arguments foumis par le reste de la tradition.

45. (4 b 34) L'ordre des mots semble avoir été inversé dans le groupe **mn** rejoint par le groupe **Ch**, bien que l'inversion soit conforme à une citation de David. Les citations d'Olympiodore sont divergentes. Il faut plutôt suivre tous les autres manuscrits, non seulement parce que leur leçon commune est celle du plus grand nombre de citants (Simplicius, Philopon et Olympiodore), mais aussi parce qu'elle est conforme aux versions latine et arménienne. Il n'y a pas de raison ici de pencher, comme l'a fait Minio-Paluello, du faible côté de la balance.

46. (5 a 1) Les manuscrits et les témoins indirects étant partagés, Minio-Paluello a choisi la leçon συνεχές, sans doute dans l'idée qu'il s'agissait d'une *lectio difficilior*. Mais, en vérité, cette leçon est probablement une forme d'uniformatisation indue, à partir de 4 b 23 où sont énumérés les « continus » (συνεχὲς δὲ γραμμὴ ἐπιφάνεια σῶμα), car lorsque l'auteur de notre texte veut exprimer l'idée que telle quantité est non pas continue, mais un continu, il utilise un génitif pluriel : ὁ τόπος τῶν συνεχῶν (5 a 8-9 : cf. 4 b 31, 32). Le lemme de Philopon et les versions latine et arménienne reflètent donc probablement la bonne leçon συνεχής. La plupart des manuscrits et des témoins ont encore συνεχὴς en 5 a 13.

47. (5 a 6) Manuscrits et témoins indirects semblent ici hésitants. Mais il est probable que, comme en 4 b 26, 36, 5 b 2 et 12 où se rencontre cinq autres fois la même expression, le texte original était ὅρον... πρὸς ὃν (recopié πρὸς ἃ par inadvertance dans une écriture en onciale à haute époque). La lecture πρὸς ἣν de **n**, isolé, a tout l'air d'une correction (d'un texte peut-être raturé) ou d'une autre lecture fautive, influencée par des mots féminins qui précèdent immédiatement (γραμμὴν ἢ ἐπιφάνειαν), comme c'est le cas dans un manuscrit d'un lemme de Philopon. Elle a peu de chances de représenter la bonne leçon, contrairement à ce que suppose Minio-Paluello. Le texte utilisé par les traducteurs est impossible à garantir.

48. (5 a 15) La particule δὲ se trouve dans tous les manuscrits, sauf **m** et **n** qu'a suivis Minio-Paluello. Mais ces deux témoins, étroitement apparentés, reflètent probablement une omission de leur ancêtre commun, car tous les autres témoins ont δὲ. Il est inutile de considérer en l'occurrence l'autorité des lemmes, qui ont une tendance à omettre ce genre de mot.

49. (5 a 24) La tradition hésite entre deux mots qui seraient l'un comme l'autre des *hapax* dans *C*. Mais la leçon ἐπιδεῖξαι est attestée dans presque tous les manuscrits et confirmée par la version arménienne. Seuls **n**, qu'a suivi Minio-Paluello, et **V**, souvent fautif, ont une variante, ἐπιβλέψαι, que semble rendre la traduction de Boèce (*perspicere*). Il est difficile de ne pas choisir ici la leçon ἐπιδεῖξαι, parce qu'elle est l'équivalent de διαλαβεῖν καὶ ἀποδοῦναι employés dans la même expression en 5 a 18-19.

50. (5 a 24) Encore un fois, tous les manuscrits (y compris **V** avant μόρια) attestent le mot αὐτοῦ, sauf **n**, qu'a suivi Minio-Paluello. Boèce ne traduit pas le mot, mais c'est le genre d'omission qu'on n'est pas surpris de trouver dans sa traduction. Il a été en revanche traduit dans la version arménienne (et d'ailleurs dans les versions syriaques qu'a consultées Minio-Paluello). Il a donc été probablement omis dans **n**.

51. (5 a 31) La place de τὸ ἓν est avant τῶν δύο dans **n**, que suit Minio-Paluello, et dans quelques manuscrits apparentés ; **V** rejoint la totalité des manuscrits de la première famille pour placer τὸ ἓν avant πρότερον. Comme la citation de David est douteuse et le témoignage de Boèce inutilisable sur ce point, c'est la citation de Philopon, conforme à la version arménienne, qui fait pencher la balance en faveur de la leçon attestée par la première famille.

52. (5 a 32) La séquence ἄν τινα se lit dans **m** et **n** qu'a suivis Minio-Paluello comme à l'accoutumée, ainsi que dans **V**. Mais les autres manuscrits qui ne sont pas de la première famille, mais sont apparentés entre eux, ont omis ἄν. Or il est vraisemblable que cette omission s'est produite à cause d'un modèle où l'on avait la séquence τινα ἄν, qui est celle de la première famille. Autrement dit, les témoins où ἄν apparaît devant τινα, semblent avoir placé ἂν au mauvais endroit, peut-être pour éviter l'hiatus (comme c'est sans doute le cas dans le lemme de David).

53. (5 b 1) Bien qu'elle corresponde à une citation de Philopon (dont le lemme est, semble-t-il, différent), la leçon βλέποντες ne se lit que dans **m** et **n** qu'a suivis Minio-Paluello. Elle est donc selon toute vraisemblance une des nombreuses fautes propres à l'ancêtre commun de ces deux témoins, lequel, probablement, lisait ou avait noté le préverbe ἀπο- en abrégé.

54. (5 b 1) La forme τὰ ἄλλα, qui se lit dans la majorité des manuscrits, correspond à une citation de Philopon (et à son lemme). Il est donc préférable d'éviter la graphie avec crase.

55. (5 b 5) La forme ἐνιαυσίαν ne se rencontre que dans **n**, dont Minio-Paluello a suivi l'autorité, et dans **V**. Tous les autres manuscrits ont ἐνιαυσιαίαν ou ἐνιαυσιαία (ι), c'est-à-dire une forme à l'accusatif ou au datif de ἐνιαυσιαῖος. Outre qu'elle est la leçon la mieux attestée (dans tous les groupes de témoins), la forme ἐνιαυσιαίαν correspond à un lemme de Philopon. L'adjectif ἐνιαυσιαῖος est, par ailleurs, un mot rare, qui a donc pu très facilement se corrompre en ἐνιαύσιος, quant à lui, très fréquent (et bien attesté chez Aristote : cf. Bonitz, *ad uerbum*). Enfin, il est possible que le datif orthographié -IAIAI, ait été lu et recopié -IAN, ce qui ferait de la variante de **n** et **V** une corruption de la variante attestée par **ADEu**[r]. Tout cela est en faveur de la leçon que nous adoptons.

56. (5 b 8) L'expression καὶ καθ' αὑτὰ, reçue par Minio-Paluello conformément à ce qu'on lit dans quatre manuscrits (**AmnV**) correspond à l'expression καθ' αὑτὰ (sans καὶ), située après ποσὰ dans les autres manuscrits. Il y a tout lieu de penser qu'elle est une glose ancienne du mot κυρίως (ce même mot a été opposé à κατὰ συμβεβηκός en 5 a 38-39). La glose a d'abord figuré dans l'interligne, au-dessus de ποσὰ, et s'est ensuite insinuée dans le texte, tantôt avant, tantôt après ποσὰ, comme s'il s'agissait d'une omission à réparer. Il paraît d'autant plus malvenu de l'y conserver que la précision qu'elle est censée apporter est explicitement fournie une ligne plus loin (5 b 9 : τῶν δὲ ἄλλων οὐδὲν αὐτὸ καθ' αὑτό).

57. (5 b 13) L'article τῷ est absent dans les témoins de la première famille de manuscrits, à l'autorité de laquelle s'est rangé Minio-Paluello, en raison sans doute d'un lemme d'Olympiodore qui ne contient pas non plus l'article. Mais le texte d'Olympiodore, par ailleurs fautif, est peu sûr quand il s'agit de garantir l'absence d'un tel mot (il a été établi, rappelons-le, sur

la foi d'un seul manuscrit). Minio-Paluello n'a pas vu que, par ailleurs, une citation de Philopon atteste l'article et que sa citation est confirmée par la version arménienne. Il convient donc de pencher ici en faveur de la leçon avec l'article.

58. (5 b 14) Minio-Paluello a rejeté du texte le pronom (αὐτῶν ou αὐτοῖς) qui, peu utile au sens, n'est pas traduit par Boèce, mais figure bel et bien dans tous les manuscrits, soit avant ἐστιν, soit après lui (dans les manuscrits de la première famille). Il s'est par ailleurs trompé en signalant que la version arménienne a traduit le pronom avant ἐστιν. La collation de Conybeare montre que la version arménienne respecte l'ordre des mots imprimés par Waitz (ἐστιν αὐτῶν). Elle corrobore ainsi et l'existence du pronom et, semble-t-il, sa place après ἐστιν, comme dans la première famille. Mais elle pourrait attester la forme αὐτοῖς aussi bien qu'αὐτῶν (d'autant qu'elle ne traduit pas γὰρ et fait une seule phrase des mots compris entre οἷον, l. 12, et ἐναντίον, l. 14). Or αὐτοῖς est aussi la leçon de **V** que Minio-Paluello n'avait pas vu. Cette leçon isolée, dans un manuscrit souvent corrompu, pourrait être fautive, mais le datif est parfaitement conforme à ce qu'on lit dans le passage parallèle de 3 b 29-30 (οὐδέν ἐστιν ἐναντίον... οὐδενί, εἰ μή τις τὸ πολὺ...) dont notre passage reprend les idées (οὐδὲν... ἐστιν... ἐναντίον, εἰ μὴ τὸ πολὺ... τις...) et on retrouve la leçon de **V** un peu plus loin, en 5 b 30-31 (οὐκ ἔστιν αὐτοῖς ἐναντίον οὐδὲν). La construction au datif est par ailleurs maintenue, d'une autre façon, dans le lemme d'Olympiodore avec l'introduction de αὐτῶν avant ἐστί, comme génitif partitif (οὐδενὶ... αὐτῶν ἐστί τι ἐναντίον). De tout cela, il semble ressortir que la bonne leçon se trouve probablement conservée par **V** (peut-être aussi dans le texte utilisé par le traducteur arménien) et que αὐτῶν est une variante fautive, à la même place que αὐτοῖς dans la première famille de manuscrits et placée avant ἐστιν ailleurs, comme s'il s'agissait d'un génitif partitif de οὐδὲν.

59. (5 b 23) L'ordre des mots adopté par Minio-Paluello (πολλούς φαμεν) est celui d'une minorité de manuscrits. En revanche, l'ordre inverse (φαμὲν πολλοὺς) est garanti non seulement par tous les témoins de la première famille, mais aussi par les deux témoins restants. Qui plus est, la version arménienne appuie cette majorité. Il est donc préférable d'en recevoir la leçon.

60. (5 b 33) La particule δὲ figure dans tous les manuscrits à l'exception de trois témoins secondaires (**EuV**). Minio-Paluello s'est autorisé visiblement d'un lemme de Philopon, où elle ne figure pas, pour l'exclure du texte. Mais l'autorité des lemmes, en ce genre de cas, est très faible (comme le montre d'ailleurs celui d'Ammonios) ; les particules y sont reproduites de façon aléatoire et l'argument *e silentio* n'est d'aucun poids. Il est donc préférable de conserver le mot attesté par tous les principaux témoins.

61. (5 b 35) Tous les manuscrits comportent la forme ἑαυτοῖς (sauf **D**, où on lit αὑτοῖς). Minio-Paluello ne signale aucune variante dans son apparat, et fait imprimer αὑτοῖς. C'est, en fait, la graphie adoptée dans un lemme de Philopon. Mais son autorité ne peut guère être invoquée en l'occurrence. Il convient donc de respecter ici le texte de la vulgate et d'éviter la graphie systématisée de Minio-Paluello (cf. *supra*, remarques 27, 29, 40, etc.)

62. (5 b 35) ποτε est la leçon de la première famille en entier et du groupe **uV**. Elle a donc de sérieux garants. Le mot n'est pas traduit dans les versions latine et arménienne, que, semble-t-il, a suivies Minio-Paluello, mais c'est le genre de mot qu'un traducteur passe volontiers sous silence et ce silence ne prouve rien. Tout porte à croire que l'omission constatée dans trois manuscrits (**DEm**) est un accident, peut-être un accident ancien, si l'on en juge par le fait que l'omission a été réparée dans **n** par la restitution de ποτε après αὐτὸ, à un endroit fautif. Il est donc difficile d'écarter ce mot du texte.

63. (6 a 3) Il semble qu'en ce passage, une copie très ancienne ait hésité dans la lecture d'un mot en onciale (ΑΛΛΑ ou ΑΜΑ) situé entre ἔστιν et οὐδὲ. Selon la première lecture (ΑΛΛΑ), le mot est associé à οὐδὲ qui suit et introduit une nouvelle phrase (« *mais* il n'y a non plus… »). C'est ce qu'a lu le traducteur arménien. Selon la seconde lecture (ΑΜΑ), le mot est en revanche associé a ἔστιν qui précède et conclut la phrase antérieure (« … on n'est pas blanc et noir *ensemble* »). C'est ce qu'a lu Boèce ainsi que, semble-t-il, les ancêtres les plus significatifs des groupes de manuscrits étrangers à la première famille (tous les témoins l'attestent, sauf **D** et **E**, où le mot litigieux ne figure pas). Cela étant, tous les manuscrits de la première famille, pour leur part, attestent les deux lectures ἅμα ἀλλ', ce qui laisse soupçonner un ancêtre où l'un des mots

a été écrit au-dessus de l'autre, sans trancher. Dans ces conditions, j'incline à penser que ἀλλ' est la bonne leçon pour deux motifs. D'abord, l'expression ἀλλ' οὐδὲ (suivie plus loin de ἅμα, notons-le) semble ouvrir une nouvelle phrase exactement sur le modèle de celles qui précèdent : 5 b 39 ἀλλ' οὐδὲν δοκεῖ ἅμα... et 6 a 2 ἀλλ' οὔτι γε ἅμα... D'autre part, ἅμα est une *lectio facilior* jugée utile pour conclure la phrase qui précède (où l'on nie qu'on puisse être *en même temps* blanc et noir). L'absence de ἅμα rend la compréhension plus difficile, mais nullement impossible, car avant de lire οὐδὲ λευκὸν καὶ μέλαν ἐστίν, on lit d'abord ἀλλ' οὔτι γε ἅμα νοσεῖ καὶ ὑγιαίνει... Dans ces conditions, l'adverbe ἅμα, posé en début de phrase, peut valoir pour tout ce qui suit, non seulement pour νοσεῖ καὶ ὑγιαίνει, mais pour οὐδὲ λευκὸν καὶ μέλαν ἐστίν, sans qu'il soit nécessaire de le répéter à la fin. La version arménienne est ici le seul témoin en faveur de la bonne leçon.

64. (6 a 4) La locution explétive ἔστιν ὃ fait défaut dans une petite partie seulement des témoins, dont **n**, qu'a suivi Minio-Paluello. Même si elle n'est pas traduite par Boèce, dont le silence n'est pas probant, elle figure dans tous les autres manuscrits et elle est bel et bien traduite dans la version arménienne, ce qui est probant. Il est donc vraisemblable que l'omission de cette locution dans quelques manuscrits soit fautive.

65. (6 a 5) Tous les manuscrits attestent la graphie ἑαυτοῖς, sauf deux (**B** et **D**) où on lit αὑτοῖς, mais où cette lecture est probablement le résultat d'une mauvaise coupure de ΔΕΑΥ ΤΟΙΣ. Minio-Paluello s'autorise d'un lemme d'Ammonios pour écrire αὑτοῖς, mais c'est à tort, car le lemme en question comporte bel et bien ἑαυτοῖς et, en réalité, le δ' qui précède est omis (cf. *supra*, remarque 61).

66. (6 a 7) Tous les témoins sans exception ont ἑαυτῷ et la correction de Minio-Paluello ne s'impose pas (cf. *supra*, remarque 61).

67. (6 a 8) La séquence ἂν εἴη, qu'a imprimée Minio-Paluello, est une inversion fautive, propre à un groupe seulement de manuscrits ; elle semble dénoncée par l'accord de tous les autres témoins.

68. (6 a 8) Même remarque que *ad* 6 a 7. Un lemme de Simplicius que n'a pas relevé Minio-Paluello confirme en outre la graphie.

69. (6 a 22) Minio-Paluello a bien vu qu'on ne pouvait recevoir ni les mots πέντε ἤ, ajoutés après μᾶλλον dans **BuV**, ni les mots τῶν πέντε, ajoutés après et avant τρία λέγεται dans **Emn**, qui sont deux additions intempestives étant donné la présence de τῶν πέντε à la ligne qui précède. Il est inutile, dans ces conditions, d'imprimer πέντε ἤ, même en crochets droits, comme il l'a fait, bien qu'il s'agisse d'une addition ancienne (traduite dans la version arménienne).

70. (6 a 22) Contrairement à Minio-Paluello, nous recevons la leçon πέντε (au lieu d'un second τρία) avant τῶν τριῶν. Recevoir un second τρία serait en effet recevoir une modification apportée au texte par les mêmes manuscrits (**BuV**) qui ont ajouté indûment πέντε ἤ précédemment (voir remarque ci-dessus). Malgré la traduction de Boèce (qui est cependant coupable d'une altération du texte : il ajoute γὰρ après οὐδὲν à la l. 21), tous les autres témoins (et vraisemblablement le traducteur arménien) attestent πέντε. La séquence τὰ πέντε τῶν τριῶν est parfaitement symétrique à la séquence τὰ τρία τῶν πέντε de la ligne 6 a 21. Le texte adopté dans ce passage litigieux, de οἷον (l. 21) à τριῶν (l. 22), est celui de manuscrits (**AdCh** et **D**), où l'on ne perçoit aucune trace d'altération ou de retouche et il donne un sens plausible.

71. (6 a 22) Il est probable que l'article ὁ soit un ajout fautif, propre à l'ancêtre du groupe **Emn** (même s'il semble exprimé dans la version arménienne). Il n'apparaît, en effet, dans aucun des autres manuscrits, ni dans la citation que fait Simplicius de notre passage.

72. (6 a 31) La place de μὴ est naturelle et donc attendue devant ἐστὶ (où elle se trouve, cependant, dans **A** et **B** seulement). Tous les autres témoins placent la négation (μὴ ou bien οὐ) devant ποσά ; et à cette place, elle apparaît comme une *lectio difficilior* qu'il est mieux d'adopter.

73. (6 a 32) Les mots οὐ πάνυ sont placés devant λέγεται (l. 33) dans cinq manuscrits où ils semblent annoncer ἀλλὰ μᾶλλον, comme à la l. 34 (οὐ πάνυ, ἀλλ'). Mais **n**, que suit Minio-Paluello, et **E**, manuscrit très fautif, portent en fait la leçon incorrecte οὐ πάνυ τι. En plus, la locution est placée avant ἴση dans tous les témoins de la première famille, qui sont rejoints par **D**. C'est aussi l'ordre des mots dans le modèle que semble attester la version arménienne. Enfin, la place de la locution est ainsi conforme à celle qu'elle occupe dans la

phrase précédente : ... οὐ πάνυ ἂν δόξαι ἴσον τε καὶ ἄνισον λέγεσθαι (6 a 31-32). On incline donc à suivre l'autorité de la majorité des témoins.

74. (6 a 39) Quatre manuscrits (dont **n** que suit Minio-Paluello) transposent τοῦθ' ὅπερ ἐστίν après λέγεται et c'est, semble-t-il, conforme à ce qui se trouvait dans le modèle de la version arménienne. Mais, ici, l'ordre des mots chez le traducteur n'est pas fiable et le témoignage concordant de la première famille et de **D** paraît, comme souvent, plus sûr. Car τοῦθ' ὅπερ ἐστὶν précède déjà ἑτέρου λέγεται dans le premier exemple de « relatif » signalé à la ligne précédente (6 a 38). Dans le second exemple, produit ici, l'expression a donc très probablement été transposée ou omise (c'est aussi le cas dans la citation de Simplicius et encore dans **E**), puis alors réintroduite après relecture à une place indue (à la fin de la phrase plutôt qu'avant ἑτέρου).

75. (6 b 4) Le singulier, qu'adopte Minio-Paluello, se trouve attesté dans le seul groupe des manuscrits **Emn**. Il semble conforme à la citation de Simplicius (et peut-être à celle de Porphyre). Mais les citants ne sont guère fiables dans un contexte où alternent le singulier et le pluriel (αὐτὰ ἅπερ). D'autre part, l'accord de **D** et du groupe **uV** avec tous les témoins de la première famille en faveur du pluriel suggère que le singulier est le résultat d'une sorte d'uniformisation du texte. En effet, il a été question deux fois de τοῦθ' ὅπερ dans les lignes qui précèdent (6 a 38 et 39), mais l'auteur reproduit ici la proposition qui définit les « relatifs » en 6 a 36-37, et cette proposition sera encore citée en conclusion du développement (6 b 7). Or dans ces cas, tous les manuscits portent αὐτὰ ἅπερ. Il y a donc lieu de penser que la bonne leçon est ici aussi le pluriel.

76. (6 b 4 et 7) L'omission de εἶναι en b 4 est le fait seulement des groupes **mn** et **uV** et de Simplicius. Porphyre, en revanche, le plus ancien témoin, atteste le mot, présent dans tous les autres manuscrits, ce qui incline à retenir sa leçon. Boèce ne le traduit pas, mais son silence n'est pas vraiment un argument. Il ne traduit pas non plus εἶναι en b 7, alors que le mot, à cet endroit, est attesté par tous les manuscrits sauf **E** et **n** ; garanti par un lemme d'Olympiodore et, comme en b 4, par une citation de Porphyre, εἶναι est donc là plus sûrement encore attesté. De plus, on l'a vu (remarque, ci-dessus, *ad* 6 b 4), les passages b 4 et b 7 sont la répétition de la proposition de

6 a 36-37, où la présence de εἶναι ne laisse aucun doute (d'autant que cette proposition est inspirée de Platon, *Soph.*, 255 D, qui contient εἶναι). Il convient donc de recevoir l'infinitif dans les deux cas.

77. (6 b 12) La bonne leçon, qu'a restituée Minio-Paluello, est attestée par une correction dans **A** et peut donc être imprimée sans les < >. Contrairement à ce qu'indique Minio-Paluello dans son apparat, il est des passages, chez Ammonios, Philopon, Olympiodore et peut-être David, qui attestent aussi indirectement cette leçon.

78. (6 b 17 Les manuscrits hésitent ici entre trois leçons, qu'on retrouve toutes trois, semble-t-il, dans différentes citations de Simplicius : (τὸ) ἐναντίον, (τὰ) ἐναντία et ἐναντιότης. Minio-Paluello a choisi la leçon ἐναντίον, parce qu'elle figure dans un lemme d'Olympiodore. En fait, c'est probablement la leçon de la première famille de manuscrits (assortie de la variante τὸ ἐναντίον). Minio-Paluello, en revanche, n'a pas pu voir que pratiquement tous les autres manuscrits (sauf **D**, qui a aussi ἐναντίον) présentaient la leçon ἐναντιότης, parce que le seul manuscrit (**n**) qu'il connaissait en dehors de cette famille écrit τὰ ἐναντία (variante isolée et fautive). Or ἐναντιότης est le mot qu'a traduit Boèce. Cette leçon a donc autant de poids que ἐναντίον, présenté dans la première famille. Il y a plus. La phrase où le mot figure apporte expressément une réserve à la proposition de 6 b 15 (ὑπάρχει δὲ καὶ ἐναντιότης...) où ἐναντιότης n'a aucune variante. Il est donc très probable que, en écho à cette proposition dont il conteste l'universalité, l'auteur de notre passage a écrit : οὐ πᾶσι... ὑπάρχει ἐναντιότης.

79. (6 b 21 et 22) Tous les manuscrits ont ici (l. 21) καὶ ἀνόμοιον, sauf **n** et **V**. Minio-Paluello s'est rangé malgré tout à l'autorité de **n**, parce que les versions latine et arménienne n'ont pas non plus traduit les deux mots absents de ce manuscrit. Mais il y a de fortes chances que l'omission dans ces témoins soit le résultat d'une correction très ancienne destinée à amender le texte, comme on le voit à la ligne suivante. En plus de **E** et **m** qui leur sont apparentés, les mêmes témoins qui ont omis καὶ ἀνόμοιον omettent en effet καὶ ἴσον en 6 b 22. Qu'il s'agisse là d'une omission volontaire, dans le dessein de rendre le texte plus acceptable, on s'en persuade aisément. Si l'on conserve le texte avec καὶ ἴσον, on voit en effet que

l'auteur soutient l'idée que « l'égal », comme l'inégal, se dit plus ou moins. Or comme le prouve le commentaire d'Ammonios, une telle affirmation a paru insoutenable à certains ou du moins difficilement compréhensible. Supprimer la mention καὶ ἴσον, c'était donc supprimer la difficulté. L'omission est visiblement une décision réfléchie, car on ne voit pas autrement un correcteur introduire la *lectio difficilior* et créer un problème qui, sans cela, n'existe pas. En réalité, elle fait appel à la notion, non pas d'égalité mathématique, mais d'équité ou d'équilibre. Or la suppression de καὶ ἴσον semble avoir entraîné la suppression de καὶ ἀνόμοιον, après ὅμοιον γὰρ, à la ligne précédente. Dès lors en effet qu'un seul élément du couple ἴσον / ἄνισον était conservé, il s'imposait aussi de ne conserver qu'un élément du couple ὅμοιον / ἀνόμοιον, non par souci de parallélisme, mais pour deux autres raisons. La première est qu'on lit dans la suite immédiate (b 23) ἑκάτερον αὐτῶν (« chacun des deux étant un relatif ») ; or cette affirmation, une fois supprimé καὶ ἴσον, ne pouvait plus s'entendre de l'égal et de son contraire, ni évidemment de trois termes (le semblable, le dissemblable et l'inégal) ; la suppression de καὶ ὅμοιον permettait donc d'éviter l'anomalie, sans rien changer à l'idée du texte, puisque, de toute façon, les degrés dans le semblable sont en même temps des degrés dans le dissemblable. Une autre raison, celle-là très forte, doit avoir joué dans la suppression à la fois de καὶ ἀνόμοιον en b 21 et de καὶ ἴσον en b 22 : c'est que, dans l'explication qui suit (b 23-24 : τό τε γὰρ ὅμοιόν τινι ὅμοιον λέγεται καὶ τὸ ἄνισόν τινι ἄνισον), il n'est question ni du dissemblable, ni de l'égal. Tout porte donc à croire qu'une partie de la tradition présente ici des traces de correction par souci de cohérence. On voit d'ailleurs (l. 22) que le texte des mêmes témoins est encore altéré d'une autre façon et que cette altération (ἀνισαίτερον) est ancienne puisque, selon Simplicius, Jamblique la connaissait.

80. (6 b 29) La séquence λέγεται δοῦλος est propre à un groupe seulement de manuscrits apparentés (**DEmn**) accompagnés par **h**. Il n'y a aucune raison d'y voir la bonne leçon, comme l'a fait Minio-Paluello, car dans tous les autres manuscrits, on lit δοῦλος λέγεται, ce qui correspond, semble-t-il, à la traduction de Boèce et à une citation de Simplicius, le seul autre témoin indirect dont on soit sûr (dans les citations d'Ammonios et de Philopon, l'omission de λέγεται s'explique

bien d'ailleurs si λέγεται venait après δοῦλος dans le texte qu'ils lisaient). De plus, l'ordre des mots que nous adoptons s'observe encore dans ce qui suit immédiatement (... δούλου δεσπότης λέγεται) et, surtout, en 7 a 39-b 1 (... δεσπότου δοῦλος λέγεται), où il n'y a pas de variantes.

81. (7 a 3) La variante (ὥστε) ἐὰν, qu'adopte Minio-Paluello, figure dans les seuls manuscrits **EuV**, de valeur secondaire, qu'il n'a pas lus ! De plus, cet exemple de hiatus n'existe pas ailleurs dans le traité des *Catégories*. Tous les autres manuscrits ont ὥστε ἂν, mais ἂν pour ἐὰν ne se rencontre pas dans les *Catégories*. Cette leçon est donc probablement l'effet d'une mauvaise coupure et il faut lire ὥστ' ἐὰν.

82. (7 a 8) L'omission de γίγνεται, pour laquelle s'est décidé Minio-Paluello, est le fait de plusieurs manuscrits. Les versions arménienne et latine ne permettent pas de trancher. Mais, plus loin (7 b 11), le passage exactement parallèle (... ἡ ἀπόδοσις γίγνεται), où les manuscrits sont unanimes, incline à penser que la bonne leçon est ici du côté de la première famille, rejointe par **D**.

83. (7 a 34-35) Le texte que nous adoptons est celui de la majorité des manuscrits (dont tous ceux de la première famille). Il exprime grammaticalement l'éventualité envisagée en 7 a 31 (ἐὰν... ᾖ). La variante adoptée par Minio-Paluello est propre au seul groupe **Emn** et paraît clairement fautive. Le groupe **uV** atteste ἐὰν... λέγηται, lui aussi, mais place ἐὰν devant ὁ δοῦλος. Qu'il faille le placer là où il se lit dans les manuscrits dont nous suivons la leçon, c'est ce qu'indiquent les parallèles introduits par οἷον, où le sujet de la conditionnelle est placé avant la conjonction qui ouvre celle-ci : οἷον τὸ πτερὸν ἐὰν (6 b 38), οἷον τὸ πηδάλιον πλοίου ἐὰν (7 a 7) et surtout οἷον ὁ δοῦλος ἐὰν (7 a 29), qu'on retrouve ici.

84. (7 a 35) La leçon τῶν ἄλλων est conservée seulement dans **ChD** et **E**, mais elle est cautionnée par les citations de Themistius et de Simplicius, par un lemme d'Olympiodore ainsi que par la version arménienne. Les autres témoins hésitent (comme les manuscrits ou la citation de Philopon). C'est que notre passage est l'écho direct de 7 a 32-33 : πάντων περιαιρουμένων τῶν ἄλλων ὅσα συμβεβηκότα ἐστίν. Sauf qu'ici, πάντων ne se lit pas avant περιαιρουμένων. On peut donc faire l'hypothèse qu'anciennement, il a été ajouté dans la marge ou dans l'interligne, pour uniformiser les deux passages. C'est

pourquoi, dans la première famille, le modèle commun à **ABd** porte τῶν ἄλλων ἁπάντων, et le modèle commun à **uV** πάντων τῶν ἄλλων. Le modèle commun à **mn** n'a pas, lui, introduit le mot, avant ou après τῶν ἄλλων, mais il a substitué ἁπάντων à τῶν ἄλλων. Même si Boèce a traduit un texte proche du modèle de **mn**, celui-ci paraît donc bien être fautif. Le mot ἁπάντων n'apparaît pas non plus, mais τῶν ἄλλων, dans la même expression en 7 b 2.

85. (7 a 37) Sauf **E**, **V** et **n**, que suit Minio-Paluello, tous les manuscrits attestent ici καὶ. Leur témoignage concordant est renforcé par un lemme d'Olympiodore et peut-être par la traduction arménienne. Boèce, traduisant comme s'il lisait ἢ, semble, lui aussi, avoir lu καὶ. Il apparaît que **E**, **V** et **n** ont uniformisé, en pratiquant, entre δεκτικῷ et τὸ, le même asyndète qu'entre εἶναι et τὸ (à la même ligne).

86. (7 b 17-18) L'omission est le fait d'un petit nombre de manuscrits. Mais les traductions latine et arménienne omettent les mêmes mots (ainsi qu'un lemme d'Olympiodore). Ce qui donne à penser que l'omission est ancienne et semble donner raison à l'intuition de Minio-Paluello, lorsqu'il suit **n** et n'imprime pas ces mots. Mais ceux-ci attestés par la première famille (et quelques autres manuscrits) paraissent nécessaires. Pour démontrer, en effet, la simultanéité naturelle des corrélatifs, il ne suffit pas de dire que le premier implique le second ; il faut encore ajouter : « et réciproquement » (καὶ δεσπότου ὄντος δοῦλος ἔστι). Dans **E**, du reste, l'omission a été réparée, car les mots litigieux figurent après le second ἔστιν de la ligne b 18. Il faut enfin préciser que la faute s'explique parfaitement par un saut du même au même : de (διπλάσιον) ἔστιν, on est passé à (δοῦλος) ἔστιν.

87. (7 b 34) Tous les manuscrits attestent le futur ἔσται, sauf **m** et **n**, que suit Minio-Paluello. Mais ἔστιν est très vraisemblablement l'une des nombreuses variantes fautives de l'ancêtre commun de ces deux témoins. La traduction de Boèce (*est*) n'est pas du tout garante de la même leçon, car l'auteur latin se montre volontiers infidèle dans ce genre de cas, et les autres témoins indirects n'offrent pas de leçon sûre.

88. (8 a 1) L'omission de l'article τὸ est uniquement le fait de **n**, que suit Minio-Paluello, on ne sait pourquoi. Il s'agit visiblement d'une faute isolée, dénoncée en outre par les témoignages indirects (version arménienne et citations de Simplicius

et de David). L'article figure encore dans la courte parenthèse explicative qui suit : … καὶ τὸ σῶμα.

89. (8 a 4) L'omission de συναναιρεῖ est caractéristique une nouvelle fois du groupe **mn** seulement. Bien que le mot ne soit pas traduit par Boèce, son silence n'est pas plus probant que l'attitude du traducteur arménien qui, comme une citation de David, semble, lui, confirmer la leçon de la vulgate.

90. (8 a 5) Selon la séquence οἷον σῶμα, que l'on trouve dans le groupe **Emn** (et qui correspond à l'ordre des mots dans la traduction de Boèce), le corps, avec le chaud, le doux, etc., est rangé parmi les sensibles (cf. 8 a 1 τῶν γὰρ αἰσθητῶν καὶ τὸ σῶμα) qui sont produits comme exemple à l'appui de la proposition qu'*il y aura du sensible* même si le sens est supprimé. Selon la séquence σῶμα οἷον, que l'on trouve dans tous les autres manuscrits, il faut entendre qu'*il y aura un corps sensible* dans la même hypothèse ; et les exemples de qualités sensibles prêtées au corps (le chaud, le doux) sont détaillés dans la suite. Les deux lectures sont possibles. Il s'agit seulement de savoir si l'inversion a été commise par la vulgate ou par un ancêtre du groupe **Emn**. J'incline à penser, contrairement à Minio-Paluello, qu'elle est imputable à un ancêtre de **Emn**, non seulement parce que la faute est plus simple à expliquer ainsi, mais parce que σῶμα οἷον me paraît une *lectio difficilior* : on s'attend en effet à ce que la phrase s'achève avec αἰσθητὸν δὲ ἔσται et que la liste des exemples qui illustrent la proposition commence immédiatement après. Par ailleurs, le fait d'avoir lu plus haut (8 a 1) que « le corps fait partie des sensibles » semble avoir entraîné, dans **AB** et **d̦**, une seconde main à corriger indûment la leçon de ces manuscrits, d'après la leçon οἷον σῶμα.

91. (8 a 39) La graphie ταὐτὸ, qu'adopte Minio-Paluello, est celle du seul manuscrit **n**, qui semble avoir spontanément supprimé le ν, puisqu'il n'y a pas à éviter ici l'hiatus. Porphyre confirme la leçon ταὐτὸν de tous les autres témoins.

92. (8 b 2) Dans la proposition conditionnelle, la négation οὐκ est attendue si, comme c'est le cas ici, elle porte étroitement sur le mot qui suit : εἰ γὰρ οὐκ οἶδεν, leçon de la première famille, semble donc, en principe, la leçon la plus plausible. Mais la variante μὴ est confirmée par les citations indépendantes de Porphyre et d'Ammonios. Et elle est conforme à ce qu'on lit un peu plus loin : εἰ γὰρ μηδενὸς…

οἶδεν (8 b 6). Cette leçon, en somme *difficilior*, semble donc préférable.

93. (8 b 9) L'omission de εὐθὺς est suspecte, car **u** et **V** omettent aussi de manière indue le verbe ἔστιν qui précède. Et les témoins indirects qui vont dans le même sens sont également de faible autorité dans ce passage : Boèce traduit le mot ἔστιν par *erit*, Philopon paraphrase en écrivant ὀφείλει (au lieu de ἀναγκαῖον) avant ἀφωρισμένως. La leçon de la première famille, en revanche, est cautionnée clairement et sans réserve par le traducteur arménien. De plus, notre passage est la répétition, à propos du « plus beau », de ce qu'on lit plus haut à propos du « double » : εὐθὺς ἀφωρισμένως (8 b 5). À moins de croire que l'ancêtre de la première famille et le modèle du traducteur arménien aient voulu harmoniser les deux passages, on est donc enclin à recevoir l'adverbe εὐθὺς.

94. (8 b 21) La préposition περὶ est la leçon seulement du groupe **Emn** et, dans les citations qui paraissent confirmer cette leçon, les auteurs (Simplicius, Philopon et David) sont suspects de substituer περὶ (beaucoup plus fréquent sous leur plume) à ὑπὲρ. Cette dernière leçon est celle de tous les autres manuscrits et Olympiodore, dans sa citation où se lit le même mot, peut difficilement être soupçonné de l'avoir substitué à περὶ, puisque la tendance inverse, on l'a dit, est plus fréquente.

95. (8 b 23) L'accusatif ἕκαστον semble l'une des erreurs propres au couple formé par **m** et **n**, que suit Minio-Paluello. Et la même erreur semble commise dans le lemme de Simplicius. Tous les autres manuscrits ont ἑκάστου, que cautionnent non seulement le lemme de Philopon, mais une citation d'Olympiodore et, semble-t-il, la version arménienne. Le génitif avec ἐπὶ se rencontre d'ailleurs quatre-vingt-deux fois dans *C*, et l'accusatif apparaît seulement dans les expressions ἐπὶ πλεῖον (3 b 21 et 22) et ἐπὶ τὸ πολὺ (7 b 24), ainsi que deux fois pour marquer l'aboutissement d'un « changement » (μεταβολή) : 13 a 33 et 34.

96. (9 a 23) Le mot φυσικὴν est omis par le seul manuscrit **n**. Bien qu'il ne soit pas traduit par Boèce, il est attesté par tous les autres manuscrits, par la traduction arménienne et par une citation de Philopon. Il est difficile de croire qu'il ait été ajouté dans tous ces témoins indépendamment, sous l'influence de δύναμιν ἔχειν φυσικὴν (9 a 22).

97. (9 a 24) Les versions latine et arménienne, comme certains manuscrits, ne traduisent pas ῥᾳδίως ὑπὸ τῶν τυχόντων. Minio-Paluello a donc jugé que ces mots ont été indûment ajoutés, en tout ou en partie, par des témoins de la tradition directe, pour reproduire la phrase de 9 a 22-23 (τοῦ μηδὲν πάσχειν ὑπὸ τῶν τυχόντων ῥᾳδίως). Mais les manuscrits qui attestent les quatre mots litigieux présentent un texte qui, en réalité, ne reproduit pas la phrase précédente, puisque ῥᾳδίως précède ici ὑπὸ τῶν τυχόντων. D'autre part, en dehors de la première famille, seuls les plus récents témoins, qui ont d'ailleurs ῥᾳδίως (**E** et **m**, apparentés entre eux), ont omis ὑπὸ τῶν τυχόντων. Quant à la première famille, ses témoins sont hésitants, comme les manuscrits de la citation de Philopon. Le plus ancien témoin, **A**, présente les quatre mots litigieux ; **C** et **h**, qui s'écartent du prototype de la famille, omettent ῥᾳδίως ; enfin, **B** et **d** laissent de côté ὑπὸ τῶν τυχόντων. Toutes les hésitations, à l'intérieur de la première famille, paraissent s'expliquer par un prototype où ῥᾳδίως, d'abord omis, figurait dans l'interligne, comme un substitut possible de ὑπὸ τῶν τυχόντων ; les copistes auront donc soit recopié les deux (**A**), soit omis l'un (**Ch**) ou l'autre (**Bd**). Toute la tradition directe semble donc attester au départ la présence des quatre mots litigieux. Elle laisse aussi comprendre combien, dans la transmission, les trois derniers mots ὑπὸ τῶν τυχόντων étaient spécialement exposés à disparaître (cf. **Bd** et **Em**). Il est par conséquent préférable d'adopter un texte conservateur, malgré le silence des traducteurs, exposés à la tentation de l'omission.

98. (9 a 33) La leçon αὐτὰς adoptée par Minio-Paluello est la leçon des principaux manuscrits de la première famille (**ABd**, que rejoint **E**). La leçon ταύτας, qui est celle de tous les autres témoins (sauf **u**), est cependant préférable, car elle est suggérée par les passages parallèles 9 b 23 et 27 où κατὰ ταύτας ne comporte pas de variantes.

99. (9 b 15-16) Les mots ἔκ τινων φυσικῶν συμπτωμάτων ne se lisaient pas dans l'ancêtre commun à **m** et **n**, et ne sont pas traduits par Boèce. Minio-Paluello a donc pensé qu'ils avaient été ajoutés indûment dans **B**. Mais ils se lisent en fait dans tous les autres manuscrits et sont rendus dans la version arménienne. Il y a donc plus de chances qu'ils aient été omis dans l'ancêtre de **m** et **n**. Et l'omission ne semble pas avoir été

accidentelle. En effet, les deux manuscrits portent, de surcroît, la trace d'une correction à cet endroit ; ils ajoutent précisément συμπτωμάτων ἢ avant παθῶν (à la même ligne). L'altération du texte est par conséquent probable aussi dans le modèle de Boèce, qui n'est pas ici très éloigné de leur ancêtre.

100. (9 b 24-25) Minio-Paluello a ici suivi Boèce qui traduit seulement συμβέβηκεν ὠχρότης ἢ μελανία, et il a signalé, par des [ ], que **B** et **n** avaient τὸ αὐτὸ. En fait, comme son apparat critique le laisse deviner, les manuscrits hésitent entre trois leçons : τὸ αὐτὸ τοῦτο / τὸ αὐτὸ / τὸ τοιοῦτον (cette dernière correspond apparemment à ce qu'on lit dans la version arménienne). Le silence de Boèce est donc totalement isolé et, de ce fait, plutôt suspect. Tous les autres témoins reproduiraient-ils, en effet, une forme d'addition incongrue ? C'est peu probable. De plus, il est patent que les mots qu'ils donnent à lire, quels qu'ils soient, visent ce qui vient d'être dit en 9 b 22 (ὠχρότης ἢ μελανία) et sont donc ici apposés à ὠχρότης ἢ μελανία, sujets de συμβέβηκεν. Or si l'une des deux locutions était superflue et constituait une glose fourvoyée de l'autre, ce serait plutôt le groupe ὠχρότης ἢ μελανία, lequel apparaît comme une explication de τὸ αὐτὸ (τοῦτο) ou τοιοῦτον, non l'inverse. Reste à choisir, entre les trois variantes attestées, la bonne leçon. Je penche en faveur de τὸ αὐτὸ τοῦτο, parce qu'elle est donnée en commun par des groupes de manuscrits très différents (**ABd** et **uV**). La variante τὸ αὐτὸ, de son côté, suppose l'omission de τοῦτο, propre à l'ancêtre commun du groupe caractéristique **mn**. Et τὸ τοιοῦτον, qui remonte à l'ancêtre commun de **C** et de **h** (rejoint par **E**), paraît une simple altération de τὸ αὐτὸ. Le traducteur arménien a-t-il lu aussi τοιοῦτον ou bien a-t-il rendu ce qu'il lisait d'une façon inadéquate ? On ne peut en décider. La seule chose sûre, c'est que son modèle contenait l'une des leçons attestées par la tradition directe et que son témoignage infirme le silence de Boèce.

101. (9 b 31) Minio-Paluello a suivi la leçon de **n** (φοβεῖσθαι), qui se trouve être aussi celle de **uV**. Mais, outre que tous les autres manuscrits (y compris **E** et **m** de la même famille) sont en faveur de φοβηθῆναι, il faut observer que l'aoriste est aussi employé en 9 b 30, dans l'expression parallèle (οὔτε... διὰ τὸ αἰσχυνθῆναι). Il faut donc vraisemblablement lire ici également : ... οὔτε... διὰ τὸ φοβηθῆναι.

102. (10 a 7) En n'imprimant pas τις, Minio-Paluello s'est rangé au témoignage conjugué de **B** et de **n**. Mais ces deux manuscrits, dans leurs groupes respectifs, sont pratiquement isolés (seul **d**, étroitement apparenté à **B**, écrit seulement λυπούμενος). Et l'on s'explique facilement la chute accidentelle d'un petit mot. En chacun des deux témoins, un correcteur a d'ailleurs restitué τις. D'autre part, le même pronom τις semble aussi avoir été lu et traduit par les versions latine et arménienne. Or le témoignage des traducteurs incline ici fortement à recevoir le pronom τις, si exposé, chez eux, à être escamoté. De son côté, la variante, sans nul doute erronée, ὁ λυπούμενος de **u** et **V** paraît être, quant à elle, une correction de λυπούμενος seul.

103. (10 a 16) L'infinitif εἶναι est omis dans les manuscrits du groupe **Emn**, que rejoignent **Ch**, mais se trouve attesté dans les principaux manuscrits de la première famille, **ABd**, que rejoignent **uV**. Cette dernière rencontre paraît d'un plus grand poids. Or Boèce et la version arménienne ont aussi traduit εἶναι. Les traducteurs, prompts à escamoter un tel mot, corroborent sérieusement et de façon indépendante la présence de εἶναι.

104. (10 a 18) Tous les manuscrits, sauf **Ad**, attestent le pronom τι (conforme à un lemme de Philopon). Minio-Paluello ne l'a pas reçu, sans doute en raison des autres témoignages indirects. Certes, il n'est pas traduit par Boèce, ni dans la version arménienne, mais ce silence n'est évidemment pas probant. Il y a d'autant moins de raison d'hésiter que ποιόν τι est l'expression utilisée à deux reprises plus haut (10 a 14 et 15) et que ποιόν τι σημαίνειν est très précisément la locution qu'on trouve en 3 b 18 (ποιόν τι σημαίνει).

105. (10 b 2) C'est une minorité de manuscrits (**ChEn**), appuyés, semble-t-il, par Boèce, qui attestent le καὶ, reçu par Minio-Paluello. La majorité, appuyée par le silence du traducteur arménien, est contre cette leçon. En soi, la majorité n'est pas nécessairement décisive, mais elle a ici, pour elle, l'usage : on rencontre cinq fois ὥσπερ dans *C*, jamais ὥσπερ καὶ.

106. (10 b 3) Minio-Paluello s'est rangé ici à l'autorité de **n**, où se lit l'article οἱ. Mais le témoignage de ce manuscrit est ici totalement isolé, même s'il semble conforté par la traduction arménienne. L'apparition de l'article paraît être en fait le résultat d'une dittographie (après παλαιστρικοὶ), car

la dittographie produit une expression (οἱ κατὰ διάθεσιν) contraire à l'usage de l'auteur de *C*, qui, pour exprimer l'idée de « ceux qui ont une simple disposition », écrit οἱ διακείμενοι (10 b 5).

107. (10 b 13 et 14) La crase τἆλλα, adoptée par Minio-Paluello, est la graphie de trois manuscrits seulement et l'hiatus que présente la grande majorité des témoins n'est pas gênant. D'autre part, l'absence de δὲ[1], que l'on constate dans quatre manuscrits, est probablement fautive. Rien ne correspond certes à ce mot dans la traduction arménienne, mais cela n'est pas significatif (le second δὲ de la ligne 14 n'est pas davantage traduit). Ce qui est probant en revanche, c'est le parallélisme de notre passage avec plusieurs autres : καὶ τὰ τοῦ στερεοῦ δὲ ὡσαύτως (5 a 23), καὶ ἐπὶ τοῦ ἀριθμοῦ δὲ ὡσαύτως (5 a 30), καὶ ὁ λόγος δὲ ὡσαύτως (5 a 33) et surtout καὶ τὰ ἄλλα δὲ ὡσαύτως (6 b 6), qui est l'équivalent exact de notre passage. Cf. encore καὶ τὰ ἄλλα δὲ τὰ τοιαῦτα ὡσαύτως (6 b 10). On remarquera qu'il n'y a pas de crase dans ces deux derniers exemples, entre τὰ et ἄλλα.

108. (10 b 22) Trois manuscrits seulement (**CuV**), qui ne comptent pas parmi les meilleurs, ont la forme du présent (-όζει), attestée dans la traduction de Boèce (et dans un manuscrit de la traduction arménienne). Le futur (-όσει), que rejette Minio-Paluello, est peut-être moins attendu, mais il est attesté par la grande majorité des manuscrits (dont les meilleurs) et garanti par une citation de Simplicius, que Minio-Paluello n'avait pas vue. L'altération a donc toutes les chances d'avoir été commise dans le sens du futur au présent, plutôt que l'inverse ; et, pour la même raison, la traduction de Boèce ne préjuge pas de la lettre de son modèle (ζ ou σ).

109. (10 b 23) L'introduction de τι est le fait du seul groupe **ABd**. Le pronom est reçu par Minio-Paluello, peut-être parce qu'il semble traduit dans les versions latine et arménienne, ce qui est généralement un argument (cf. *ad* 10 a 7). Mais τι est probablement une addition et, en l'occurrence, son équivalent chez les traducteurs est sans doute un expédient nécessaire pour rendre le bout de phrase οὐδ' ὅλως τῶν τοιούτων οὐδὲν ἀλλ' ἢ ποιόν. L'indice que le τι ne fait pas partie du texte se trouve en effet dans les expressions parallèles : οὐδὲ τῶν τοιούτων οὐδενί (3 b 30 et 6 b 19), οὐδὲ τῶν τοιούτων οὐδέν (6 b 26-27), οὔτε τῶν ἄλλων τῶν τοιούτων οὐδέν (9 b 2). De son

côté, οὐδ' ὅλως est une expression qu'on retrouve souvent ailleurs : 2 b 1, 3 ; 4 b 29 ; 6 a 23-24 ; 8 b 7 (cf. ὅλως οὐδὲν en 13 b 10-11 et μὴ ὅλως en 8 b 2 ; 13 b 19, 20 et 25) et elle ne modifie en rien les cas de parallélisme qu'on vient de noter.

110. (10 b 24) Seul **n**, dont Minio-Paluello suit la leçon, a omis le second τῶν, très probablement par négligence. Car il a, contre lui, l'unanimité des manuscrits et des témoins indirects (dont le traducteur arménien).

111. (10 b 31) Deux manuscrits de la première famille (**A** et **B**) ne comportent pas les mots καὶ ἧττον, que ne traduit pas non plus Boèce et qui ne figurent pas dans une citation de Simplicius. Cela suffit-il à rejeter l'accord de tous les autres manuscrits (conformes à un lemme de Philopon) ? Cela dépend du poids qu'il faut ici accorder aux témoins. Or le silence de Boèce, comme l'a compris Minio-Paluello qui ne l'invoque pas, n'a guère d'autorité ; d'autre part, les manuscrits **A** et surtout **B**, dans le contexte, ont le fâcheux penchant d'omettre καὶ ἧττον, en b 27 (**B**), ou ἧττον, en 11 a 1 (**AB**) ; et, de son côté, Simplicius omet aussi καὶ τὸ ἧττον en 11 a 3. Il est donc difficile, en l'occurrence, d'accorder foi à leur témoignage et plus prudent de s'en remettre à la majorité des témoins qui, ici comme ailleurs, comportent la leçon καὶ ἧττον.

112. (10 b 32) Entre la forme simple ἀμφισβητοῦσι et la forme composée διαμφισβητοῦσι, leçons également bien attestées, il est extrêmement difficile de se prononcer, le verbe (simple ou composé) n'étant employé que dans ce passage. Je penche en faveur de la forme simple. En effet, le mot qui précède n'est pas γὰρ, mais δὲ, dans les témoignages indirects anciens en notre possession : le modèle de la traduction de Boèce (lequel écrit *autem*) et Porphyre. La leçon fautive δὲ s'est donc probablement introduite dans l'ancêtre de la première famille (à la suite de γὰρ) pour donner la forme composée δι-αμφισβητοῦσι.

113. (11 a 1) Le verbe ἔχειν ne se lit pas dans le groupe **ABd**, et n'est pas traduit dans la version arménienne. Or le silence du traducteur arménien, en faveur de la leçon sans ἔχειν, a moins de poids que n'en a Boèce en faveur de la leçon avec ἔχειν, qui semble être celle de tous les autres groupes de manuscrits (y compris **Ch**).

114. (11 a 3) Les manuscrits **B** et **n**, les seuls que considère Minio-Paluello, ont omis l'article τὸ[2]. Mais il se fait que tous

les autres manuscrits attestent cet article. On sait d'autre part qu'il y a, dans nos manuscrits isolés, spécialement dans **B**, une tendance à omettre καὶ ἧττον ou καὶ τὸ ἧττον après μᾶλλον (cf. ci-dessus, nos remarques *ad* 10 b 31) et Simplicius est coupable lui aussi de cette omission dans notre passage. La rencontre de **B** et **n**, qui omettent τὸ l'un et l'autre, est vraisemblablement ici accidentelle ; il paraît plus difficile de supposer l'addition fautive dans huit autres témoins.

115. (11 a 8) La leçon καὶ est le fait seulement de trois manuscrits secondaires **EmV** (et encore, **V** pourrait avoir transcrit καὶ à partir de la leçon ἢ καὶ qu'atteste **u**, dérivé du même modèle). Cependant, comme c'est aussi cette leçon que comporte une citation de Porphyre, elle a été adoptée par Minio-Paluello. Mais quelle que soit par ailleurs son importance, l'autorité de Porphyre en l'occurrence n'est pas plus solide que celle de Boèce, que Minio-Paluello n'invoque pas avec raison parce qu'il traduit volontiers de la même façon καὶ et ἤ. A la même ligne, en effet, au lieu du second ἤ, Porphyre écrit encore καὶ, alors que là, tous les manuscrits sont d'accord (sauf **uV** qui comportent une nouvelle fois ἢ καὶ). Or l'alternative posée par le second ἢ (τρίγωνα ἢ κύκλοι) est exactement la même que celle posée par le premier (τὸν τοῦ τριγώνου λόγον ἢ τὸν τοῦ κύκλου). Dans les deux cas, elle semble s'imposer naturellement de la même façon.

116. (11 a 14) La leçon τὰ ποιὰ ἐπιδέχεται, qu'adopte Minio-Paluello, paraît clairement une inversion fautive (coutumière) de l'ancêtre de **ABd**, qui a de la sorte rapproché τὰ ποιὰ de πάντα οὖν qui précède. Non seulement tous les autres manuscrits présentent l'autre leçon, mais celle-ci semble garantie par le traducteur arménien.

117. (11 b 1-7) En plaçant ici, après 11 a 19, le passage en question, je ne fais que suivre une suggestion heureuse qu'avait faite Minio-Paluello quant à l'origine du passage.

118. (11 b 6) Les mots que Minio-Paluello a reçus dans son texte, bien qu'attestés par une majorité de manuscrits, sont absents de **ABd** et de **n**. Cette absence pourrait, certes, s'expliquer comme une omission par saut du même au même. Mais celle-ci aurait-elle été commise indépendamment par **n** et par les représentants majeurs de la première famille de manuscrits ? Il est plus probable que les mots litigieux ne figuraient pas dans le texte originel. Ils paraissent être, en effet, une addi-

tion effectuée en dehors de la première famille (mais non intégrée par **n**) et adoptée ensuite par l'ancêtre de **Ch** par souci d'uniformisation, c'est-à-dire, pour rappeler ici l'exemple de λυπεῖσθαι évoqué en 11 b 4. Tous les manuscrits de Boèce ne sont pas d'accord sur la longueur de l'addition (un manuscrit suppose seulement καὶ λυπεῖσθαι). Mais le traducteur arménien ne présente aucune trace de ces mots. L'hypothèse d'une addition intempestive semble plus probable, dans ces conditions, que celle d'une omission accidentelle par des témoins de poids et, semble-t-il, indépendants.

119. (11 a 18) Les manuscrits sont ici partagés entre καὶ et ἢ de manière non significative. Et les témoins indirects sont de peu de poids. Boèce semble attester καὶ, mais rien n'est moins sûr. Le traducteur arménien omet de rendre καὶ ou ἢ ! Quant au témoignage de Simplicius, il semble hésitant : le lemme est pour ἢ, la citation pour καὶ. Cependant, καὶ paraît moins attendu que ἢ : « être dit semblable *et* dissemblable » sonne plus étrange que « être dit semblable *ou* dissemblable ». Ainsi, καὶ serait préférable. C'est lui, du reste, qui est employé en 11 a 15-16 (ὅμοια δὲ καὶ ἀνόμοια... λέγεται). Il correspond à l'idée « être dit semblable *et* (être dit) dissemblable ».

120. (11 a 29) Minio-Paluello fait imprimer λέγεται, sans signaler aucune variante dans son apparat. En réalité, tous les témoins comportent λέγονται, sauf **h**, un manuscrit très secondaire, qu'il n'a pas consulté et qui est visiblement fautif (le sujet du verbe étant αὗται). Il s'agit peut-être d'une simple inadvertance de l'éditeur.

121. (11 a 35) Minio-Paluello a adopté la leçon de presque tous les manuscrits (seuls **m** et **n** ont omis ποτε, qu'on trouve dans tous les autres). Mais le texte peut ici être contrôlé par l'un de nos fragments sur papyrus, où on lit καθ' ἅσπερ. La leçon du papyrus est très certainement la bonne : si l'on suppose l'usage d'une abréviation dans la notation de -περ, elle explique ensemble et la fausse résolution en ποτε et l'omission de περ.

122. (11 a 36) J'adopte ici la graphie (δ' et εἰσὶν) du papyrus uniquement par principe, bien qu'elle soit contraire aux leçons de tous les manuscrits, sauf, dans un cas, celle de **u** et **V**.

123. (11 a 37) La graphie ταὐτὸ et le mot καὶ[1] sont des leçons du papyrus, dont je suis l'autorité. La tradition manuscrite unanime est respectée par Minio-Paluello qui ne connaît pas le papyrus.

124. (11 b 15-16) Je suis tenté de croire que les mots ὑπὲρ μὲν οὖν τῶν προτεθέντων γενῶν ἱκανὰ τὰ εἰρημένα ne font pas partie du morceau dont Minio-Paluello a prononcé à juste titre l'athétèse à partir de 11 b 8, et que, dans le texte original, ils faisaient suite à la phrase qui se termine en 11 a 38 (... ἐν ἀμφοτέροις γένεσιν αὐτὸ καταριθμεῖσθαι). Ils en sont séparés dans nos manuscrits, non seulement par le morceau athétisé (11 b 8-14) mais par les lignes 11 b 1-7, que, selon la suggestion de Minio-Paluello lui-même, j'ai replacées après 11 a 14. Ainsi, après avoir dit (en 11 b 38) qu'on pouvait « dénombrer cela dans les *deux genres* », l'auteur enchaînait en déclarant que « sur les *genres* précités, ce qui a été dit est suffisant » (11 b 15). Or il est très probable que c'est cette dernière déclaration qui a entraîné le commentaire marginal introduit dans le texte (passage athétisé). Le début du commentaire, en effet, est une paraphrase de cette déclaration. L'auteur ayant écrit ὑπὲρ μὲν οὖν τῶν προτεθέντων γενῶν ἱκανὰ τὰ εἰρημένα, quelqu'un a repris ces propos, à peu près dans les mêmes termes ὑπὲρ μὲν οὖν τούτων τοσαῦτα λέγεται, dans l'intention de les expliquer. L'explication cependant révèle un petit malentendu : tandis que l'auteur déclare en avoir dit assez sur les quatre genres dont il a été question jusqu'ici, le commentateur comprend que ce qui est dit de l'ensemble des catégories s'arrête là, en d'autres termes, qu'on ne trouve pas d'exposés concernant les autres catégories. Mais il semble clair que la phrase que nous proposons de conserver faisait partie du texte lu par le commentateur et que c'est elle qui a suscité ses remarques. — La suite περὶ δὲ... ῥητέον (11 b 16-17) me paraît, en revanche, pouvoir être regardée comme une addition intempestive pour plusieurs raisons. Alors que l'auteur du texte primitif n'annonce jamais aucun sujet dont il « doit » traiter et ne distingue pas nettement ce qui suit de ce qui précède (où il ne voyait pas un traité des catégories), cette phrase semble uniquement conçue pour annoncer un sujet entièrement nouveau : περὶ δὲ τῶν ἀντικειμένων... ῥητέον. Du reste, le titre περὶ τῶν ἀντικειμένων, introduit plus tard dans les manuscrits, est un décalque de cette expression. Il figure à deux endroits : après εἰρημένα dans la plupart des témoins, ou après ῥητέον dans **m** et **n** (le manuscrit **E** est dans ce cas et précise au préalable : ἀρχὴ τῶν ἀντικειμένων). Dans la traduction de Boèce, ce sont même les mots περὶ δὲ τῶν ἀντικειμένων qui servent

de titre : *De oppositis*. — *Quotiens solent opponi, dicendum est*. D'autre part, la fin de la phrase, ... ποσαχῶς εἴωθε ἀντιτίθεσθαι ῥητέον, paraît contenir les indices qu'elle a été introduite pour ménager une transition, car ποσαχῶς et ῥητέον sont deux mots qu'on ne retrouve pas ailleurs dans *C*.

125. (11 b 26) Dans cette phrase, Minio-Paluello a reçu les mots τοῦ ἡμίσεος attestés par **ChE** (que rappellent la forme τοῦ ἡμίσεως dans **m**, et la forme τῶν ἡμισέων dans **n**), mais non ἑτέρου que, pourtant, l'on peut lire dans tous les manuscrits. En fait, le texte qu'il a adopté est celui que semble avoir traduit Boèce, texte dans lequel τοῦ ἡμίσεος, plus précis, remplace ἑτέρου, plus vague. Son parti a donc été, dans les faits, de choisir une *lectio facilior*, contre l'unanimité des manuscrits, qui ont ἑτέρου, et ce qui apparaît, dans certains témoins, comme une glose explicative (τοῦ ἡμίσεος). L'indice que l'auteur de notre texte avait bien écrit ἑτέρου, que certains scribes ont indûment explicité, c'est que cette phrase est la répétition de ce qu'il a dit plus haut, en parlant pour la première fois des relatifs (6 a 39-b 1). Il convient donc de recevoir ici la *lectio difficilior*, conforme à ce qu'on a déjà lu plus haut.

126. (11 b 27) En écartant de son texte τινος γὰρ διπλάσιον, Minio-Paluello a en fait reproduit le texte de trois manuscrits secondaires seulement (**muV**), qu'il n'avait d'ailleurs pas vus, et adopté une leçon appuyée par le silence de Boèce dont nous venons d'observer (cf. note précédente) qu'il n'est pas fiable dans ce passage. Or il convient de noter que le groupe **uV** comporte avant τινος, non pas λέγεται comme les autres témoins, mais διπλάσιον, transposé indûment à cet endroit. Par conséquent, il est probable que, chez eux, l'omission de τινος γὰρ διπλάσιον s'explique parfaitement par un saut du même au même. L'autorité de **m**, pour sa part, est faible. Enfin, on notera que, dans le passage parallèle 6 a 39-b 1, que nous avons signalé à la note précédente, les mots litigieux se lisent aussi. Il est donc préférable de les recevoir.

127. (11 b 32-33) Aucun manuscrit ne propose la leçon τῶν ἀντικειμένων adoptée par Minio-Paluello. Celle-ci est tirée apparemment d'une note marginale, due à une seconde main, qu'on trouve dans **B**. Mais l'origine de pareille note n'est pas mystérieuse : elle vient de la comparaison avec ce qui est dit, en termes approchés, en 11 b 25 : ... τῶν ἀντικειμένων λέγε-

ται. Ces mêmes mots figurent ici dans un lemme d'Olympiodore (et un autre de Philopon, si l'on suit le manuscrit C), preuve que plusieurs lecteurs ont tâché d'harmoniser les deux passages. Un manuscrit de Boèce contient aussi *oppositorum*, mais les autres omettent de traduire quoi que ce soit, comme c'est le cas dans la version arménienne. Ces positions sont étranges et ne s'expliquent pas sans quelques mots raturés dans les modèles. Du reste, un espace blanc de quatre ou cinq lettres s'observe aussi dans **B** entre ἑτέρων et λέγεται (la place pour εἶναι ?). Autant de traces d'hésitations. Mais l'évidence, c'est que tous les manuscrits ont la leçon ἑτέρων, ἑτέρων λέγεται, ἑτέρων εἶναι λέγεται. Et l'on ne voit pas comment, si τῶν ἀντικειμένων (λέγεται), qui est plus précis, avait été la bonne leçon, celle-ci aurait pu faire place à une correction, comme le suppose Minio-Paluello. Il faut prendre en compte aussi le fait qu'une citation de Philopon appuie ἑτέρων λέγεται et une autre d'Ammonios ἑτέρων εἶναι λέγεται. L'introduction d'εἶναι est cependant une erreur : elle ne se trouve que chez Ammonios, un manuscrit du lemme de Philopon et deux manuscrits secondaires (**Em**).

128. (12 a 2-4) Minio-Paluello fait l'hypothèse que cette phrase, qu'il place entre crochets droits et qui figure dans tous les manuscrits, serait un ajout intempestif parce qu'elle est répétée, à un mot près, en a 9-11. C'est une hypothèse hardie, car la phrase peut fort bien préparer ce qui sera dit plus loin. Elle se lit du reste dans les versions latine et arménienne et, vu le caractère redondant de *C*, il est plus avisé de se montrer conservateur : l'expurger sous prétexte de répétition, sans aucun appui, en particulier, du côté des commentateurs, c'est courir le risque de refaire le traité qu'on a charge d'éditer.

129. (12 a 18 [et 21]) L'article τὸ^2 semble omis fautivement, en a 18, par les seuls témoins apparentés du groupe **Emn**. L'expression τὸ φαιὸν καὶ τὸ ὠχρὸν καὶ ὅσα..., qu'on trouve dans tous les autres manuscrits, réapparaît en a 21, où le second τὸ, cette fois, est omis par **Enu** (dans **u**, il a été restitué, semble-t-il, par le copiste lui-même). Il est difficile d'admettre, ici et là, un ajout chez tous les témoins des deux familles, exceptés ceux qu'on a dits.

130. (12 a 21-22) Une petite partie seulement des témoins (**nuV**) ne comportent aucune expression introduite par καὶ ὅσα

après ὠχρὸν. Aucune non plus n'est traduite par Boèce. Minio-Paluello, ne considérant que **B** par ailleurs, a sans doute pensé qu'un témoin a ajouté les mots litigieux pour aligner la phrase sur celle qui précède (a 18-19). Mais la majorité des témoins offrent cette leçon et celle-ci ne correspond pas exactement à celle de a 18-19 (καὶ ὅσα ἄλλα χρώματα), sauf dans **m** (manuscrit effectivement coupable de plusieurs additions à cet endroit). Dans tous les autres manuscrits, on lit καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα χρώματα. Et, dans le modèle du traducteur arménien, on restitue καὶ ὅσα χρώματα. Ces données laissent plutôt supposer que le texte primitif était bien καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα χρώματα.

131. (12 a 33-34) Le verbe ἔχει se trouve placé entre ὄψιν et οὔτε par les manuscrits de la première famille, ordre des mots que respecte la version arménienne. Ailleurs, cet ordre est bouleversé de deux façons : dans **m** et **n**, ἔχει est transposé après ὀδόντας, et dans **EuV**, c'est l'expression οὔτε ὄψιν ἔχει qui se trouve placée après ὀδόντας. Il y a peu de chances que cette variante ou celle de **m** et **n**, qu'adopte Minio-Paluello, représentent la bonne leçon. L'une et l'autre semblent plutôt des inversions intervenues dans les ancêtres respectifs de deux groupes de manuscrits ainsi corrompus, comme on le voit encore à la lecture des mots suivants (voir note *ad* 12 a 34).

132. (12 a 34) Le texte adopté par Minio-Paluello est celui du seul manuscrit **n**. Ce témoignage isolé n'offre probablement pas la bonne leçon. Il semble même plutôt trahir une correction du texte fautif οὐ λέγεται νωδὰ οὔτε τυφλὰ, que l'on trouve en **muV** (où s'observe l'omission du premier οὔτε). Le texte le plus sûr est celui de la première famille, rejointe par **E**.

133. (12 a 35) La leçon adoptée par Minio-Paluello est clairement celle du plus grand nombre de manuscrits. Le témoignage de **ABd**, qui placent ἔχειν après ἕξιν, serait à rejeter si deux témoignages indirects ne venaient le confirmer : non seulement un lemme d'Ammonios (lecture probable et sans grand poids) mais surtout une citation de Simplicius, que Minio-Paluello n'avait pas vue. La valeur de ce témoignage indirect est elle-même garantie par le fait que la même expression καὶ τὸ τὴν ἕξιν ἔχειν réapparaît plus loin, sans variante, en 12 b 2.

134. (12 b 1) Les manuscrits de la première famille (rejoints par **m**) offrent très vraisemblablement la bonne leçon, à partir

de laquelle s'expliquent les variantes que l'on trouve ailleurs. Placés en fin de phrase et probablement écrits en abrégé, les mots ὁ ἄνθρωπος étaient d'autant plus sujets à être omis qu'ils ont déjà été exprimés dans la proposition précédente (12 a 41). L'omission semble avoir été faite dans le modèle de Boèce (et, indépendamment, dans la paraphrase de Simplicius : οὐ λέγεται) ; elle est réparée ailleurs de deux façons inadéquates, ὁ ἄνθρωπος ayant été réintroduit après οὐδαμῶς dans **u** (et peut-être dans le modèle du traducteur arménien) et avant οὐδαμῶς dans **EnV**, leçon que Minio-Paluello a reçue sans raison obvie, d'autant que les mêmes mots ont été également transposés indûment à la ligne précédente (a 41) par **E** et **n**.

135 (12 b 13 et 14) Pour écarter du texte l'article τῷ en 12 b 13, Minio-Paluello se fonde sur le silence d'un lemme d'Olympiodore et, en 12 b 14, il fait, sans autre argument, la conjecture que le texte doit être identique au précédent. Pareille position est d'autant plus faible qu'une citation d'Olympiodore, qu'il n'a pas vue, mais qui englobe les deux passages, comporte καὶ ou ἢ (au lieu de τῷ) aux deux endroits. En quoi, du reste, le silence du lemme de ce commentateur en 12 b 13 vaudrait-il mieux que le lemme explicite de Simplicius, qui, en 12 b 13 et 14, atteste τῷ ? Cette dernière leçon est par ailleurs celle, dans les deux cas, de tous les manuscrits sauf **n** (qui écrit πρὸς τὸ) et **m** (qui, en 12 b 13, a d'abord écrit τὸ, puis s'est corrigé). Et c'est τῷ encore qu'on restitue dans le modèle du traducteur arménien. Il me paraît difficile de plaider contre cette leçon. Certes, on lit, en 11 b 23, κάθηται — οὐ κάθηται, mais là, le premier verbe n'était pas précédé de τὸ.

136. (12 b 27) En écrivant λεγόμενα καὶ ἕξιν, sans signaler de variante dans son apparat, Minio-Paluello donne à croire qu'il imprime la leçon unanime des manuscrits. En réalité, les manuscrits sont bien unanimes, mais en faveur de la lecture καὶ ἕξιν λεγόμενα. Et quatre lemmes de commentateurs différents confirment cette leçon, ainsi que, semble-t-il, les versions latine et arménienne. Il faut donc supposer une inadvertance de l'éditeur.

137. (12 b 34) Ces mots ont visiblement été perturbés et altérés dans toute la tradition. Deux problèmes sont à considérer, dont l'un est aisé à résoudre : faut-il lire ἢ ou, au contraire, un second οὔτε (leçon de la première famille) ? Le parallélisme rigoureux avec la locution qui précède (οὔτε... λευκὸν

ἢ μέλαν : b 33) montre qu'il faut plutôt choisir ἤ. Mais en dehors de la première famille, les manuscrits ne sont pas unanimes quant à la séquence des adjectifs : θερμὸν ἢ ψυχρόν, qu'adopte Minio-Paluello, est la leçon de **n** uniquement, tandis que ψυχρὸν ἢ θερμόν est celle de **muV**. On peut difficilement invoquer le témoignage de **ABd** (souvent coupables d'inversions) ou celui des traducteurs (peu fiables sur ce point) pour renforcer l'autorité de **n**. En revanche, on peut solliciter l'appui d'une citation exacte d'Ammonios (qui comporte ἤ) en faveur de la séquence que présentent en commun **m** et le groupe **uV**. C'est donc à ces derniers témoins qu'il faut, semble-t-il, accorder la préférence.

138 (13 a 6) Minio-Paluello donne à lire ἔχειν sans signaler de variante, comme si les témoins étaient unanimes. Ils le sont, en effet, mais en faveur de ἔχον ! Seuls un manuscrit de Boèce et peut-être le traducteur arménien seraient en faveur de ἔχειν, mais la traduction ici ne permet pas du tout de garantir la leçon du modèle. La leçon ἔχον de la tradition directe dans sa totalité est par ailleurs confirmée par la reprise, toujours sans variante sur ce point précis, de l'expression en 13 a 10, sous la forme τυφλὸν ἢ ὄψιν ἔχον ῥηθήσεται. Comparez encore 13 a 12.

139. (13 a 7) Il faut ici choisir rigoureusement entre deux blocs solides de manuscrits, sans l'appui de témoins indirects. Minio-Paluello a opté pour οὐδέν (leçon de la première famille), contre μηδέν (partout ailleurs). On n'en voit pas le motif. On peut, en revanche, produire un motif de faire le choix inverse, car la proposition est reprise, terme pour terme, des considérations émises plus haut (12 b 28 : ... ἐναντίων, ὧν μηδέν ἐστιν ἀνὰ μέσον) dans un passage où tous les témoins donnent à lire μηδέν, sauf **n**, que l'on aurait tort de suivre et que Minio-Paluello n'a pas évidemment suivi, car μηδέν est garanti, dans ce cas, par une citation d'Ammonios et un lemme de Philopon.

140. (13 a 10) L'ordre des mots adopté par Minio-Paluello est attesté dans une minorité de manuscrits. Celui que nous proposons d'adopter (ὄψιν ἔχον) figure dans la majorité. C'est aussi l'ordre que reflète la version arménienne. Il est enfin partiellement confirmé par 13 a 6 (voir notre remarque plus haut) et 13 a 12 (où les manuscrits hésitent, mais où Minio-Paluello lui-même a reconnu comme préférable l'ordre ὄψιν ἔχον).

Rien de tout cela n'est d'un grand poids, mais il n'y a aucune raison de se ranger du côté de la balance où le poids est plus faible encore.

141. (13 a 13) La plupart des manuscrits ont le texte que je propose d'adopter. La place de τι dans ce texte est confirmée par la version arménienne. Tel devait être l'ordre des mots dans toute la tradition, car c'est par haplographie (après ἔστι) que τι est visiblement disparu dans les autres manuscrits (première famille). Il n'y a que la réfection de **n**, que suit paradoxalement Minio-Paluello, à placer τι après μέσον, ce qui, en fait, a tout l'air d'être une inadvertance. On peut voir, du reste, dans le parallèle de 13 a 8 (où τι figure avant ἔστιν) que l'auteur de la réfection de **n** avait déjà omis le τι litigieux à cet endroit. Isolé dans les deux cas, son témoignage ne mérite pas, ici, plus de crédit que là.

142. (13 a 25) Minio-Paluello, qui consultait seulement deux manuscrits, s'est trouvé en présence de deux leçons : βελτίω (dans **B**) et βέλτιον (dans la réfection de **n**). Il a écarté cette dernière variante, car le sujet de l'attribut, ὁ φαῦλος, est un masculin, non un neutre. Il a donc retenu la leçon de **B**, mais sans observer qu'à part ces deux manuscrits, tous les autres sans exception présentent la leçon βελτίων. Cette leçon, restituée d'ailleurs par un correcteur dans **B** et **n**, est probablement la bonne leçon. Non seulement parce qu'elle est la mieux attestée, mais parce qu'elle explique ensemble les variantes βελτίω et βέλτιον. La première est à moindre frais une transformation peut-être inconsciente, du nominatif en accusatif, plus usuel pour l'attribut dans une infinitive. La seconde est une mauvaise lecture de l'oméga.

143. (13 a 26) Tous les manuscrits présentent la graphie τελέως. La variante τελείως, qu'adopte Minio-Paluello, ne se trouve que dans la réfection de **n**. Elle apparaît plus loin, en 29-30, attestée cette fois par tous les témoins, sauf **EuV** qui semblent avoir uniformisé. Mais les deux graphies se rencontrent en grec classique chez le même auteur ; il n'y a donc pas de raison de vouloir à tout prix n'en recevoir qu'une seule en 26 et en 29-30.

144. (13 a 26-27) La réfection de **n**, que suit Minio-Paluello, est le seul témoin à présenter la particule ἂν après πολλὴν. Mais l'auteur de la réfection de **n** a-t-il seul recopié ici un témoin fidèle ? C'est peu probable, quand on voit le nombre de

variantes fautives qu'il présente seul dans ce passage : βέλτιον (pour βελτίων en a 25), τελείως (pour τελέως en a 26), μεταβάλλοι (pour μεταβάλοι en a 26), ἢ transposé avant ἐξ en a 28,... On est donc tenté de croire qu'il a répété ici (ou recopié un modèle qui répétait) sans nécessité, avant λάβοι, la particule ἂν exprimée déjà devant μεταβάλοι.

145. (13 a 29) Le pronom αὐτὸν (sujet de l'infinitif) ne figure pas dans **m**, ni dans la réfection de **n** qui lui est apparenté, et il n'est pas traduit dans la version arménienne. Mais il est attesté partout ailleurs et se trouve traduit par Boèce. L'omission semble caractéristique d'un ancêtre des deux manuscrits apparentés. Le silence d'un traducteur n'est pas ici significatif. Et on voit mal pourquoi le mot, qui n'est pas indispensable au sens, aurait été ajouté indépendamment par les autres témoins.

146. (13 a 35) Minio-Paluello adopte la leçon ἔβλεψεν qui, en fait, paraît être l'une des variantes fautives caractéristiques de l'ancêtre de **mn**. Tous les autres manuscrits ont ἀνέβλεψεν, que confirment un lemme de Philopon et deux citations que Minio-Paluello n'a pas vues : l'une d'Ammonios et l'autre de Simplicius. Il est vrai que ce dernier écrit ἀναβλέψῃ (comme un manuscrit d'Ammonios), mais c'est une forme du verbe composé, non du verbe simple. La forme composée, après πάλιν, a peut-être paru redondante à l'ancêtre de **mn**, à moins que ἔβλεψεν soit la correction de ΑΝΕΒΛΕΨΕΝ lu fautivement ἂν ἔβλεψεν.

147. (13 a 35) L'omission de πάλιν est, une nouvelle fois, caractéristique de l'ancêtre de **mn**. Bien que le mot ne soit pas traduit dans la version arménienne, il l'est par Boèce et figure dans tous les autres témoins, y compris dans la citation de Simplicius, dont nous avons parlé à la remarque précédente. L'omission peut s'expliquer comme une simplification (éviter une sorte de redondance), car πάλιν se lit déjà, à la même ligne, devant ἀνέβλεψεν. Et il semble que **n** ait réparé cette omission, car il réintroduit πάλιν à la ligne suivante, après le second ὢν (à cette ligne, le mot πάλιν est écrit abusivement une troisième fois par **E** et Simplicius).

148. (13 b 5) Le second τῆς est omis dans la plupart des manuscrits. Mais il se lit dans **AB** (et **C**) et donc paraît avoir figuré dans l'ancêtre de la première famille. Il est également traduit dans la version arménienne. Ceci ne suffit sans doute

pas à juger qu'il représente la bonne leçon, mais la même expression ἐπὶ δὲ τῆς στερήσεως καὶ τῆς ἕξεως, sans variante, se lit plus loin (13 b 20), où elle est garantie par une citation de Philopon. C'est un argument en faveur de la présence du second τῆς dans notre passage.

149. (13 b 5 et 6) Par deux fois, l'omission de l'article ἡ dans **n**, que suit Minio-Paluello, s'observe aussi dans **m** et **E**. Elle est strictement limitée à ce groupe de manuscrits apparentés. Tous les autres témoins, y compris la version arménienne, sont en faveur de la leçon avec l'article. Cette leçon est en plus comparable avec ce qu'on trouve en b 9-10 : οἷον ἡ ὄψις καὶ ἡ τυφλότης (autres exemples d'état et de privation). Il est donc préférable de l'adopter.

150. (13 b 12-13) Minio-Paluello adopte une variante totalement isolée de **n**, bien qu'elle corresponde à une citation de Simplicius, qu'il n'a pas signalée. Est-ce assez pour écarter une leçon par ailleurs unanime (que l'on trouve dans un lemme de Philopon) ? On peut hésiter, mais l'expression ἂν δόξειεν se rencontre encore en 7 b 24 et en 8 a 12, tandis que δόξειεν ἂν ne se lit qu'en 8 a 28 ; elle paraît donc plus sûre.

151. (13 b 19) La première famille de manuscrits atteste ἐστὶν. Le reste l'omet (sauf **E**, qui l'écrit après ἀληθὲς). Cependant, le mot est traduit, semble-t-il, dans la version arménienne et chez Boèce (mais ici, après ἀληθὲς, comme dans **E**). J'incline donc à penser qu'écrit en abrégé probablement dans plusieurs modèles, il a été omis dans les témoins où il n'apparaît pas.

152. (13 b 20 et 25) En b 20, le γε, adopté par Minio-Paluello, est uniquement la leçon caractéristique du groupe **mn**. Celle-ci est probablement une altération de τε, conservé dans les manuscrits **AdCh** (peut-être **E**), qu'il n'a pas considérés. Minio-Paluello ne signale à cet endroit que la variante μὲν, qu'on lit dans **B** et d'ailleurs aussi dans **uV**. Cette variante fautive a été introduite en raison du δὲ de la ligne suivante. Mais dans l'expression μὴ ὄντος τε ὅλως, le τε indique qu'on reprend l'hypothèse de la ligne précédente (μὴ ὄντος ὅλως). La même expression très exactement se retrouve en b 25, où τε est la leçon de tous les manuscrits, sauf **n** (qui écrit cette fois δὲ) et **V** (qui écrit δὴ). Dans aucun des deux passages, il n'y a une nuance de restriction, d'opposition ou de conclusion. Tout porte donc à croire qu'il faut suivre, dans les deux cas, la leçon de presque tous les manuscrits.

153. (13 b 27) L'omission de αὐτὸν devant εἶναι est circonscrite au groupe **Emn**, rejoint par **C**. Il est difficile de croire que le mot aurait été ajouté indépendamment dans l'ancêtre de la première famille et dans le groupe **uV**, et traduit dans les versions latine et arménienne, s'il ne faisait pas partie du texte. Il est vrai que αὐτὸν ne se lit pas devant ἔχειν dans **ABd** et **m** ; on pourrait donc croire que le pronom n'a été exprimé qu'une seule fois, ici ou là. Mais la succession des deux infinitives καὶ ὄψιν αὐτὸν ἔχειν καὶ τὸ τυφλὸν αὐτὸν εἶναι répond exactement à τὸ γὰρ ὄψιν ἔχειν Σωκράτη τῷ τυφλὸν εἶναι Σωκράτη (b 22). La répétition de αὐτὸν semble donc correspondre ici à celle de Σωκράτη qu'on observe là. Bref, l'omission de αὐτὸν est plus vraisemblable que son addition, puisque sa présence n'est pas grammaticalement nécessaire.

154. (13 b 28 et 29) Seul **n**, que suit Minio-Paluello, introduit μὲν après le premier τὸ (b 28), pour balancer le δὲ qui suit le second τὸ à la ligne b 29, dans ce manuscrit et quatre autres. Mais faut-il à cet endroit lire τὸ δὲ ou καὶ τὸ, comme dans les témoins de la première famille ? Vu l'opposition du vrai et du faux, il est plus vraisemblable que l'on soit passé de καὶ τὸ à τὸ δὲ que l'inverse. La preuve, c'est que, deux lignes plus loin, ἢ ψεῦδος (b 31) est devenu τὸ δὲ ἕτερον ψεῦδος dans **Ch** et **n**. L'introduction de τὸ δὲ où l'on a ἢ rend plus plausible encore l'introduction de τὸ δὲ où l'on avait καὶ τὸ. Or si l'on doit lire καὶ τὸ en b 29, la leçon τὸ μὲν ἕτερον en b 28 est certainement fautive, car elle est le fait d'un seul témoin, **n**, qui est encore coupable en b 31 d'écrire τὸ δὲ pour ἢ. Il faut donc lire en b 28 τὸ ἕτερον, comme en b 31.

155. (14 a 2) Le verbe ἐστίν ne se lit pas dans les manuscrits de la première famille (ni dans **m**) et n'est pas traduit dans la version arménienne. Il est attesté par certains autres manuscrits : avant ἐναντίον dans **EuV**, et après ἐναντίον dans le seul manuscrit **n**, que suit Minio-Paluello. Cette dernière variante est probablement la moins sûre. La variante ἔστιν ἐναντίον, quant à elle, paraît corroborée par une citation de Simplicius (et par un manuscrit d'une citation d'Ammonios, où, cependant, l'expression est transposée après κακόν) ; mais dans une autre citation, que Minio-Paluello n'a pas vue, semble-t-il, Simplicius omet ἔστιν ἐναντίον ; son témoignage est donc un peu suspect. De plus, les mêmes manuscrits (**EuV**),

qui ajoutent ici le verbe ἐστιν avant ἐναντίον, sont encore ceux qui, un peu plus loin, ajoutent indûment ἐστιν après ἀναγκαῖον (en a 7), pour réparer l'ellipse. Leur autorité est donc très faible. Il est hautement probable dans ces conditions que, là où il apparaît (avant ou après ἐναντίον), ἐστίν explicite un tour elliptique et ne doit pas être adopté.

156. (14 a 7) La préposition ἐπὶ, attestée par les manuscrits les plus importants de la première famille (et deux autres manuscrits), pourrait avoir été ajoutée sous l'influence des expressions ἐπ' ὀλίγων (a 4) et ἐπὶ δὲ τῶν πλείστων (a 5) qui précèdent, mais elle pourrait aussi avoir disparu ici par haplographie (après ἔτι). Les témoins indirects sont en faveur de cette dernière hypothèse, car ἐπὶ se lit dans un lemme d'Ammonios, un autre lemme de Philopon et, ce que Minio-Paluello n'a pas vu, dans une citation de Simplicius (alors que le lemme de son commentaire omet le mot litigieux). La version arménienne semble supposer, à la place, un δὲ, mais de son côté, Boèce paraît bien attester ἐπὶ. Il n'y a donc pas beaucoup de chances que ce mot soit une addition fautive.

157. (14 a 18) La précision ἀνθρώπου a été athétisée, comme une addition intempestive, par Minio-Paluello, parce qu'elle ne figure pas dans un lemme de Simplicius (en fait, dans la plupart des manuscrits de ce lemme). Elle est par ailleurs absente de **u** et **V**, que Minio-Paluello n'avait pas consultés, et de la traduction de Boèce, qu'il ne signale pas en l'occurrence, bien qu'elle conforte sa position. Une telle position est néanmoins difficilement tenable. D'abord, presque tous les manuscrits et tous les meilleurs attestent ἀνθρώπου. De plus, il est traduit dans la version arménienne. On voit bien, d'autre part, comment il a pu être omis par l'ancêtre de **uV** (et non traduit par Boèce) : écrit en abrégé avant ἀναγκαῖον à la fin de la phrase, il a pu être sauté par inadvertance. De son côté, le lemme de Simplicius (supposé qu'il ait été écrit sans ἀνθρώπου) ne témoigne pas nécessairement d'une citation complète. Enfin, la précision ἀνθρώπου, dans le contexte, apparaît utile, plutôt que superflue. L'auteur en effet n'oppose pas seulement ce qui est *dans l'âme* (ἐν ψυχῇ) à ce qui est *dans le corps* (ἐν σώματι : a 17) ; il parle aussi et d'abord, avec la santé et la maladie, de ce qui est *dans le corps de l'animal* (ἐν σώματι ζῴου : a 16-17). Il est donc tout à fait indiqué que, parlant de la justice et de l'injustice, il ne dise pas

simplement ἐν ψυχῇ, mais ἐν ψυχῇ ἀνθρώπου, car de même qu'il y a corps et corps vivant, il y a aussi âme et âme humaine.

158. (14 a 19) Les manuscrits sont également partagés entre les deux mots et la ligne de partage n'est pas claire. Les manuscrits du lemme de Philopon hésitent aussi, mais le lemme de Simplicius comporte ἀναγκαῖον sans hésitation. Or c'est ἀναγκαῖον qu'on trouve en début de phrase (cf. 13 a 8). De plus, l'affirmation ἀναγκαῖον semble répondre ici à οὐκ ἀναγκαῖον de la ligne 14 a 7. Ces indices sont très maigres, mais il n'y en a pas en faveur d'ἀνάγκη, sauf à supposer une forme d'uniformisation dans la plupart des manuscrits (ce qui est, en l'occurrence, peu vraisemblable).

159. (14 a 27) L'article τὸν ne figure pas dans les manuscrits apparentés **m** et **n** (rejoints par **A**) et Minio-Paluello leur fait crédit, parce qu'il ne figure pas non plus dans un lemme d'Olympiodore. Mais tous les autres manuscrits ont le mot et celui-ci est traduit dans la version arménienne. De plus, ce qui compte, c'est sa présence dans une citation de Simplicius que Minio-Paluello n'a pas notée. Il est donc probable qu'il a été omis malencontreusement dans les rares témoins où il n'apparaît pas.

160. (14 b 7) Minio-Paluello a rejeté les mots παρ' αὐτοῖς, alors qu'ils figurent dans tous les manuscrits, sauf **Ch**, qu'il n'a pas considérés (et qui omettent, en réalité, toute l'expression παρ' αὐτοῖς εἶναι). Serait-ce parce que le traducteur arménien semble avoir lu à leur place αὐτῶν ? Il ne le dit pas, mais ce serait une mauvaise raison. De son côté, Boèce traduit παρ' αὐτοῖς. Je pense donc qu'il est préférable de conserver dans le texte les mots que seul le modèle de **Ch** a laissé tomber, sans doute par inadvertance.

161. (14 b 7) Il est difficile de justifier la suppression de καὶ, que recommande Minio-Paluello parce que le mot est ignoré des manuscrits apparentés **m** et **n**. Il faut plutôt supposer une omission dans l'ancêtre de ce groupe. Tous les autres témoins attestent καὶ, dont on lit la traduction dans la version arménienne.

162. (14 b 9) La place de τρόποι est après προτέρου dans le seul manuscrit **n**. Il est impossible de suivre cette leçon isolée, comme le fait Minio-Paluello. Les versions latine et arménienne ne sont pas des garants sûrs pour ce qui regarde ici

l'ordre des mots et le consensus des autres manuscrits a beaucoup plus de poids.

163. (14 b 9) Minio-Paluello suit la leçon de **n**, qui est aussi celle du groupe **uV**, en écartant σχεδὸν. Sans doute pensait-il que tous les autres témoins (ou leurs ancêtres) ont répété le mot indûment, parce qu'il apparaît dans la phrase précédente (b 7). Je crois, au contraire, qu'il a été omis fautivement dans une partie des manuscrits. Car l'expression σχεδὸν τοσοῦτοι est celle qu'on retrouve en 10 a 26 (dans une phrase tout à fait semblable) et elle a pour parallèle σχεδὸν ἐπὶ πάντων (10 a 29 ; 11 a 23 ; cf. 14 b 7 ; 15 a 20 et 15 b 31-32).

164. (14 b 10) Seul **n**, que suit Minio-Paluello, écrit καὶ avant παρὰ. Tous les autres manuscrits le placent avant ἕτερος, sauf **E** et **m** qui l'omettent, et il est impossible d'avoir un garant dans la tradition indirecte, s'agissant de la place de pareil mot. Il est cependant probable que, omis dans **E** et **m** qui sont apparentés entre eux et à **n**, καὶ n'était pas là où le situe ce dernier manuscrit totalement isolé.

165. (14 b 13) L'article τῇ ne se lit pas dans les trois manuscrits apparentés **Emn**, dont nous avons écarté la leçon dans la remarque précédente (à propos de 14 b 10). En suivant **n**, Minio-Paluello se trouve encore avoir contre lui la majorité des témoins. La tradition indirecte ne permet pas de trancher. Mais l'expression τῇ φύσει (ἅμα ou πρότερον) se rencontre invariablement (avec l'article) en 7 b 15 ; 7 b 23 ; 14 b 5 ; 14 b 34 ; 14 b 39 ; 15 a 3 et 15 a 8, soit dans tous les passages parallèles qui précèdent ou qui suivent notre texte. Il n'y a donc pratiquement aucune chance qu'ici, l'omission de l'article par **Emn** représente la bonne leçon.

166. (14 b 23) La première famille, que rejoignent **E** et **m**, comporte λέγεται. Mais trois témoins (**nuV**) écrivent λέγοιτ' ἄν ; un lemme de Philopon et, semble-t-il, un autre d'Ammonios sont aussi en faveur de l'optatif (avec ἄν). Minio-Paluello a donc jugé que ce double témoignage indirect valait mieux que le simple témoignage du lemme de Simplicius en faveur de l'indicatif. Mais Boèce et le traducteur arménien, ce que Minio-Paluello n'observe pas, vont dans le même sens que la majorité des manuscrits. Par ailleurs, dans *C*, l'indicatif est le plus souvent d'usage dans une consécutive introduite par ὥστε (trente et une fois contre dix-sept fois seulement l'optatif avec ἄν, dont quatorze fois ἂν εἴη), en particulier quand le verbe est λέγο-

μαι (cinq fois contre deux). Enfin, la leçon λέγοιτ' ἄν pourrait être l'écho du λέγοιτ' ἄν qu'on trouve plus haut (en b 13) et qui serait resté indûment dans l'oreille de quelque scribe. J'incline donc à retenir la leçon λέγεται.

167. (14 b 26) Minio-Paluello suit ici le témoignage isolé de **n**, qui omet αὐτῶν, sans doute parce que αὐτῶν n'est pas traduit par Boèce. Mais ce silence n'est évidemment pas significatif. D'autre part, **n** n'a pas αὐτῶν, parce qu'il écrit fautivement τῶν τοιούτων avant πρότερον (l. 25). Son texte est donc corrompu et, contrairement à ce que laisse croire Minio-Paluello, on n'y lit pas ἐστιν après ὕστερον, mais après πρότερον (b 25). La corruption du texte est également visible dans **E** et **m**, qui lui sont apparentés et où on lit αὐτῶν sans ἐστιν, ὕστατον pour ὕστερον et déjà ἢ pour οὐδὲ (en b 25). En revanche, les mots ἐστιν αὐτῶν figurent dans tous les manuscrits de la première famille, ainsi que dans le groupe **uV**, et ils sont traduits dans la version arménienne. C'est très clairement le texte que l'on doit adopter.

168. (15 a 1-2) Minio-Paluello adopte ici une position étrange. Il reçoit la leçon de **n** (τούτων, plutôt que τῶν τοιούτων), mais à l'endroit où **B** (ainsi que **AdEm**) place τοιούτων (après ἕκαστον), et non à l'endroit où il se trouve dans **n** (avant ἕκαστον) ! Ce qu'il adopte ainsi, c'est la leçon de **ChuV**, qu'il n'a pas vus, peut-être du modèle de Boèce, qu'il ne signale pas, et peut-être d'une citation de Simplicius qu'il n'a pas repérée. Il est vrai que les témoignages indirects n'ont aucun poids quand il s'agit de garantir la nature (et la place) d'un pronom de ce genre, même celui de Simplicius en l'occurrence, lequel arrête sa citation au mot πάλιν. Or le mot qui suit (οἷον) est mieux annoncé par τοιούτων que par τούτων. C'est dire que la leçon des manuscrits **ABdEm** doit être prise très au sérieux. Cette leçon me paraît préférable à celle de **ChuV**, non seulement en raison de l'autorité et du nombre de manuscrits qui l'attestent, mais pour deux autres raisons : d'abord parce que l'expression ἕκαστον τῶν τοιούτων dans *C* est beaucoup plus fréquente (huit fois) que ἕκαστον τούτων (deux fois), et aussi parce que τῶν τοιούτων reprend le sujet de la phrase précédente, qui est précisément τὰ τοιαῦτα.

169. (15 a 5) Tous les manuscrits attestent ἐστιν, sauf **n**, que suit Minio-Paluello sans raison apparente, et cela bien que le mot soit traduit par Boèce et attesté par une partie des

manuscrits de la version arménienne. Il y a tout lieu de croire que **n**, totalement isolé, est ici coupable d'une omission.

170. (15 a 14) L'article ἡ est attesté par tous les manuscrits, sauf **n** que suit Minio-Paluello. Il est vrai que l'article n'est pas employé avec les cinq autres exemples de mouvement qui précèdent. Mais le sixième est le seul à être exprimé à l'aide d'une périphrase. Par ailleurs, sans compter l'appui de la version arménienne, l'article est garanti par les cinq témoins indirects qui produisent le passage : un lemme et une citation de Philopon, ainsi que les citations d'Ammonios, Olympiodore et David. Il est difficile d'aller contre un tel consensus et de ne pas croire à l'omission fautive de **n**.

171. (15 a 17) Minio-Paluello a signalé à juste titre que le passage était corrompu et placé, à cet effet, une *crux* après μεταβολή, comme si quelque détérioration ou quelque lacune devait être supposée après le mot en question. L'auteur ayant déclaré que tous les mouvements, excepté l'altération, sont irréductibles les uns aux autres, on se trouve en effet devant une explication qui, selon le texte de nos manuscrits, n'offre pas de sens satisfaisant : οὐ γάρ ἐστιν ἡ γένεσις φθορὰ οὐδέ γε ἡ αὔξησις μείωσις οὐδὲ ἡ κατὰ τόπον μεταβολή. L'auteur semble d'abord distinguer entre eux deux mouvements (« car la génération n'est pas corruption »), puis, entre deux autres mouvements (« ni l'augmentation diminution »). Mais que faire de l'assertion « ni le mouvement local... », qui semble rester en l'air ? Il n'y a pas moyen d'amender la fin de la phrase, pour restituer quelque nouveau terme de comparaison dont serait distingué le déplacement. Mais la restitution de <οὐδὲ ἡ> plus haut dans la phrase, avant μείωσις, est une conjecture palmaire qui lève toutes les difficultés. Elle suggère que l'auteur, loin de commencer par comparer deux à deux, la génération et la corruption, puis l'augmentation et la diminution (etc.), compare, au contraire, successivement, tous les autres mouvements à la corruption : « car la génération n'est pas corruption, ni, pour sûr, l'augmentation, ni la diminution, ni le déplacement ». Puis, il ajoute : « et il en va de même des autres mouvements ». Entendez : on peut soutenir, à propos des quatre autres exemples de mouvement, le même genre de thèse qu'on vient de soutenir à propos de la corruption. La conjecture fait sens à moindre frais et, pour cela, se recommande, me semble-t-il.

172. (15 a 24) Tous les manuscrits maintiennent l'hiatus, sauf **A** et **n**. Il est douteux que l'auteur ait pris soin de l'éviter (cf. τινα, ci-après, a 28 et a 29) et que presque tous les copistes l'aient introduit, s'ils lisaient ὥσθ' ἕτερα.

173. (15 a 28) Minio-Paluello, une nouvelle fois, a suivi la leçon de **n**, qui porte αὐξόμενον. Mais, encore une fois, c'est une leçon tout à fait isolée. Tous les autres manuscrits ont la forme ordinaire αὐξανόμενον.

174. (15 a 29) Tous les manuscrits attestent la présence de ἔδει, sauf **n**. La tradition indirecte, cependant, semble montrer que la leçon de ce dernier manuscrit n'est pas totalement isolée. En effet, ἔδει paraît manquer dans un lemme de Philopon et il n'a pas été traduit dans la version arménienne. Quant à Boèce, il omet de traduire les deux mots ἀλλοιοῦσθαι ἔδει. Que valent ces témoignages ? Boèce est clairement coupable d'omission. Le lemme de Philopon n'est peut-être pas complet et, même complet, il peut, comme **n**, trahir aussi une omission en fin de phrase (une certaine similitude entre EΔEI et -ΣΘAI, qui précède a pu jouer). Le silence du traducteur arménien, s'il n'est pas fortuit, plaiderait peut-être alors pour une omission ancienne. D'autre part, on veut bien que l'absence de ἔδει fasse penser à une *lectio difficilior* ; vu ce qu'il est dit plus haut (a 26) : « il faudrait (ἔδει) que ce qui change augmente... », on pourrait comprendre ici un tour elliptique : « Et pareillement que ce qui augmente change ». Mais la distance entre ἔδει de la ligne a 26 et ἀλλοιοῦσθαι de la ligne a 29 est si grande (les infinitives dont les verbes sont αὔξεσθαι et ἀλλοιοῦσθαι sont même interrompues par ἀλλ' οὐκ ἀνάγκη) et l'embarras du lecteur qui ne lisait pas une seconde fois ἔδει si évident (une seconde main l'a restitué dans **n**) qu'on peut se demander s'il n'était pas effectivement exprimé une seconde fois après ἀλλοιοῦσθαι, comme semble l'attester toute la tradition directe à une exception près. La disparition de ἔδει par inadvertance dans **n** se compare en effet à l'omission que l'on constate dans le même manuscrit un peu plus loin (voir la remarque suivante *ad* 15 b 2), là où les mêmes témoins indirects semblent en accord avec lui.

175. (15 b 1-2) Comme dans le cas précédent (remarque *ad* 15 a 29), **n** est ici le seul manuscrit à omettre les mots αἱ καθ' ἕκαστα, qui ne sont pas traduits dans les versions arménienne et latine (et qu'ignorent une partie des manuscrits d'un lemme

de Philopon). Les mêmes témoins partagent-ils une bonne leçon ancienne ? Cette leçon est plus clairement le résultat typique d'un saut fautif du même au même. Et ici, la tradition directe, presque unanime, est appuyée par une citation de Simplicius, qui écrit αἱ καθ' ἕκαστα κινήσεις. Par conséquent, le rapprochement occasionnel de **n** avec le silence des traducteurs latin et arménien n'est pas nécessairement significatif. Le silence des traducteurs, dans ce genre d'occasion, a rarement du poids.

176. (15 b 4) L'absence de δὲ dans **n** et (curieusement) dans **C**, ainsi, semble-t-il, que dans un lemme de Philopon (et peut-être dans la version arménienne), implique une lecture selon laquelle μάλιστα ne commence pas une nouvelle phrase, mais prolonge la phrase précédente. Ces témoins entendaient : … « au changement local, c'est surtout le repos local qui semble s'opposer ». Tous les autres manuscrits et la traduction de Boèce, qui attestent δὲ, inaugurent avec μάλιστα une nouvelle phrase, signifiant : « mais ce qui apparemment forme l'opposition principale, c'est le changement vers le lieu contraire ». Cette affirmation (μάλιστα δὲ…) est probablement conforme à ce qui était affirmé en 6 a 11-12 (μάλιστα δὲ ἡ ἐναντιότης τοῦ ποσοῦ περὶ τὸν τόπον δοκεῖ ὑπάρχειν) ; les exemples (le haut et le bas) se correspondent. Cela invite à penser que δὲ, leçon de presque tous les manuscrits, figurait initialement dans le texte. Il semble avoir été omis anciennement, sans doute de façon mécanique : vu sa place entre μάλιστα et ἔοικεν, il a probablement été confondu avec la dernière lettre du premier et la première du second mot (-ΑΔΕΕ-).

177. (15 b 4) Tous les manuscrits (sauf **h**, négligeable) attestent καὶ. Seul **n** se distingue en lui ajoutant εἰ ἄρα (quelque chose d'analogue pourrait avoir été lu par le traducteur arménien). Il semble bien que cet ajout doive s'expliquer à partir d'un texte où, à la même ligne, δὲ avait disparu (voir remarque précédente) et où μάλιστα ἔοικεν ἀντικεῖσθαι ne commençait pas une nouvelle phrase. Le texte était entendu de la manière suivante : « au changement local, le repos local semble s'opposer par-dessus tout et *le cas échéant*, le changement vers le lieu contraire ». Autant qu'on puisse voir, l'addition εἰ ἄρα servait à faire ressortir le caractère occasionnel de la seconde opposition. Mais elle n'est attestée que par un seul témoin, dont le texte est par ailleurs suspect (voir remarque précédente).

178. (15 b 4) La préposition πρὸς, leçon de tous les manuscrits, est remplacée par εἰς dans le seul manuscrit **n**, que suit Minio-Paluello. Cette variante isolée est évidemment suspecte. Elle s'explique vraisemblablement par un usage plus fréquent de εἰς dans ce contexte, ainsi qu'on le voit en 15 b 9, 11 et 14.

179. (15 b 5) Seul **n**, encore une fois, omet δὲ, attesté par tous les autres manuscrits, sauf **uV** qui donnent καὶ. Cela fait songer à un signe d'abréviation mal interprété par l'ancêtre de **u** et de **V**, et omis par le copiste de **n**.

180. (15 b 9) Les crochets < >, par trois fois, indiquent, chez Minio-Paluello, les éléments de la leçon adoptée, qu'il n'a lue ni dans **B** ni dans **n** (les seuls manuscrits sur lesquels se fonde son édition), mais, précise-t-il, dans le « cod. Coisl. 330 », c'est-à-dire **C**. Je ne suis pas sûr d'avoir exactement saisi le sens de l'indication « ? ex coniectura » qui figure entre parenthèses dans son apparat critique, après la mention de cette leçon. Veut-il signifier que le texte de **C** résulte d'une correction conjecturale du copiste et ne représente pas le texte de son modèle ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, ἢ figure uniquement dans **C** (où, du reste, il a été biffé par ce qui semble être une seconde main), mais **h**, dont on a tout lieu de penser qu'il a été copié sur le même modèle que **C** (et où ἢ fut cette fois ajouté par une seconde main), donne à lire, comme **C** et comme lui seul, τὴν... μεταβολήν (τῇ... μεταβολῇ est la leçon fautive de tous les autres manuscrits). Il est donc probable que l'ancêtre commun de **Ch** comportait ἢ τὴν... μεταβολήν, ce qui est incontestablement la bonne leçon. Si pareille leçon se trouvait là par conjecture, celle-ci n'a pas été le fait du copiste de **C**. La variante fautive de tous les autres manuscrits s'explique par l'omission très ancienne de ἢ (par haplographie), qui a entraîné le passage de l'accusatif au datif.

181. (15 b 11) L'article τὸ (au neutre, comme s'il substantivait ἐναντίον) ne se lit dans aucun manuscrit. Il a donc probablement été imprimé par Minio-Paluello, au lieu de τὸν, par simple inadvertance.

182. (15 b 13) Minio-Paluello a placé ici encore des crochets obliques < >, comme si les mots qu'ils encadrent (κατὰ τὸ ποιὸν κινήσει) ne se lisaient ni dans **B** ni dans **n**, bien que son apparat critique indique qu'ils figurent dans **B** « ? ex coniectura ». En réalité, les mots encadrés se trouvent en toutes lettres, non seulement dans **B**, mais dans tous les manuscrits,

sauf **A**. Minio-Paluello pousse la confusion plus loin, puisque **n**, qui a écrit κατὰ τὸ ποιὸν κινήσει ἡ, omet en vérité les mots qui suivent κατὰ τὸ ποιὸν ἠρεμία ἢ ἡ. Cette omission n'a rien à voir avec celle qu'on trouve en **A**, ainsi du reste que dans les versions latine et arménienne. Comme les modèles des traducteurs anciens, **A**, par un saut du même au même (du premier au second ποιὸν de b 13), a omis de recopier κινήσει ἡ κατὰ τὸ ποιὸν. De son côté, **n** a lui aussi fait un saut du même au même, mais de ἡ (b 13) à ἡ (b 14). Une seconde main, dans ce manuscrit, a restitué κατὰ τὸ ποιὸν ἠρεμία ἢ après le premier ἡ de la ligne b 13.

184. (15 b 14) La confusion de Minio-Paluello signalée à la ligne précédente se retrouve ici. Et son apparat doit être corrigé. Le manuscrit **n** ne comporte ni ἢ, ni ἡ (ce dernier mot a été ajouté par une seconde main). Le mot ἢ est également omis dans **E** et **m** (par haplographie). En revanche, c'est ἡ qui se trouve omis dans tous les autres manuscrits (également par haplographie). Il est impossible de savoir si Boèce lisait l'article ἡ, mais il lisait probablement ἢ. Tel était sans doute aussi le texte qui servit de modèle au traducteur arménien. Il est à noter qu'aucun témoin ne semble avoir conservé ensemble les deux mots ἢ ἡ.

183. (15 b 26) Minio-Paluello n'a pas reçu πάντα parce qu'il ne figure pas dans **n**. Il ne figure d'ailleurs pas non plus dans **V** et n'est pas traduit par Boèce. Mais tous les autres manuscrits l'attestent et il est traduit dans la version arménienne. On croira difficilement qu'il puisse avoir été ajouté dans le texte par ces témoins, car πάντα (*toutes* [ces choses]) ne vise en réalité que deux choses, données en exemple. Ce fait expliquerait plutôt sa suppression volontaire. Quoi qu'il en soit, l'omission paraît fautive. Elle a été réparée, par une seconde main, dans les marges de **n** et de **V**.

INDEX THÉMATIQUE

Le texte grec de *C*, tel qu'édité par L. Minio-Paluello (Oxford, CT, 1949), a été indexé, après traitement informatique, par B. Collin et Chr. Rutten : *Aristote. Categoriae. Index verborum. Listes de fréquence*, par B.C. et Chr.R., Liège, 1993. Ce travail dénombre 191 mots différents et, pour chacun, la ou les formes grammaticales sous lesquelles il est employé[1]. On trouvera, ci-après, la plupart de ces mots (et certaines expressions complexes) avec leur traduction française suggérée. Notre choix a éliminé les termes « outils » (articles, pronoms, prépositions, particules, etc.) et ceux qui ne renvoient à aucun thème important considéré par le traité. Les précisions qui accompagnent le plus souvent les vocables retenus et sont assorties de références[2], indiquent les thèmes abordés sous de tels vocables. Sont précédés d'un astérisque (*) les termes (et donc les thèmes) les plus généraux, qui pourraient constituer des têtes de chapitres.

ἀγαθός (bien, bon) : genre (14 a 23) ; contraire au mal (11 b 21, 35-36 ; 13 b 36 ; 14 a 2, 6) ; médiété entre deux maux (14 a 4). — Voir κακόν.

ἀγγεῖον (récipient) : 15 b 23, 26.

ἄγνοια (ignorance) : relatif, contraire de la science (6 b 17). — Voir ἐπιστήμη.

ἀγρός (champ) : exemple de possession (15 b 27).

ἀδικία (injustice) : qualité, contraire de la justice (10 b 13, 20, 21, 22 ; 14 a 1, 18, 22). — Voir δικαιοσύνη.

1. Non sans quelques erreurs : ainsi (p. 16), sont données 3 occurrences de l'accusatif singulier de γένεσις, qui sont, en réalité, des occurrences du datif pluriel de γένος ; ce qui diminue et augmente d'autant les prétendues occurrences de γένεσις et γένος. Mais, moyennant vérification, c'est un outil de travail irremplaçable.

2. Les références renvoient évidemment au texte de notre édition et ne correspondent pas toujours exactement à celles que fournit l'Index de Collin-Rutten, fondé sur le texte de Minio-Paluello, d'ailleurs moins fidèle que le nôtre à la mise en ligne de Bekker.

ἄδικος (injuste) : contraire de juste (10 b 15 ; 12 a 25). — Voir δίκαιος.
ἀδυναμία (incapacité [naturelle]) : contraire de capacité (9 a 16, 23, 27). — Voir δύναμις.
αἴσθησις (sens, sensation) : espèce de relatif (6 b 3) ; corrélatif du sensible (6 b 35-36) ; postérieur au sensible (7 b 35-8 a 12). — Voir αἰσθητικόν, αἰσθητόν.
αἰσθητικόν (sensitif) : simultané au sens (8 a 7). — Voir αἴσθησις.
αἰσθητόν (sensible) : corrélatif du sens (6 b 35) ; antérieur au sens (7 b 36-8 a 11). — Voir αἴσθησις.
ἄκρα (extrêmes) : la négation des extrêmes contraires permet de définir le moyen (12 a 23).
ἀληθής (vrai) : la vérité de l'affirmation et de la négation (2 a 8-9 ; 13 b 2-35) ; du discours et de l'opinion (4 a 23-b 13) ; postériorité de la vérité du discours sur l'état de choses qu'il a pour objet (14 b 14-22). — Voir ψευδής et ψεῦδος.
ἀλλοῖος (altéré) ; **ἀλλοιοῦσθαι** (être altéré) et ***ἀλλοίωσις** (altération) : changement qualitatif (4 a 31 ; 15 a 14, 18-b 16). — Voir κίνησις et μεταβολή.
***ἅμα** (simultanéité) : 14 b 24-15 a 12 ; simultanéité des contraires (5 b 34-6 a 11) ; simultanéité des corrélatifs (7 b 15-8 a 12). — Voir πρότερος et ὕστερος.
ἀνὰ μέσον (intermédiaire) : entre les contraires (11 b 38-12 a 25 ; 12 b 27-13 a 17).
ἀνάκειμαι (être couché) : exemple de positionnement (2 a 2).
ἀνακλίνω (se coucher) et **ἀνάκλισις** (position couchée) : différence entre les deux (6 b 11-12).
ἀνδρεία (courage) : ce dont le courageux est un dérivé (1 a 15) ; contraire de lâcheté (14 a 1). — Voir δειλία.
ἄνθρωπος (homme) : animal équivoque (1 a 2-3) ; animal univoque (1 a 8) ; exemple de choses dites en connexion ou sans connexion (1 a 18-19 ; 2 a 10) ; de réalité dite d'un sujet sans être inhérente à un sujet (1 a 21-22 ; b 13 ; 2 a 21-26, b 1) ; de sujet (1 b 13-15 ; 2 a 37) ; de substance (1 b 28) ; de substance individuelle (1 a 22, b 4, 13, 15 ; 2 a 13, 16, 21-26, 38, b1) ; d'espèce (2 a 17, 18 et *passim*).
ἄνισος (inégal) : propre de la qualité (6 a 26-35) ; relatif susceptible du plus et du moins (6 b 22-23). — Voir ἴσος.
ἀνόμοιος (dissemblable) : relatif susceptible du plus et du moins (6 b 21) ; propre de la qualité (11 a 16, 18). — Voir ὅμοιος.
ἀντιδιαιρεῖσθαι (se distinguer l'un de l'autre) : 14 b 32, 33, 36 ; 15 a 11.
***ἀντίθεσις** (opposition) et **ἀντίκειμαι** (être opposé) : 11 b 16-13 b 35 et 15 b 14. — Voir ἀντιτίθημι.
ἀντιστρέφω (se comporter en réciproque) : 2 b 21 ; à propos des relatifs (6 b 28-7 a 20 ; 7 b 13 et 12 b 22-24) ; à propos de l'antérieur (14 a 30-35 ; 14 b 14-17) ; à propos du simultané (14 b 27-31).

ἀντιτίθημι (opposer) : 15 b 9. — Voir ἀντίθεσις.
ἄνω et **ἄνωθεν** (haut) : lieu contraire au bas (6 a 12 ; 15 b 5). — Voir κάτω.
ἀποδεικτικός (démonstratif) : sciences démonstratives (14 a 38).
ἀποδίδωμι (répondre, expliquer) : 1 a 5, 6, 12 ; 2 b 9-36 ; 5 a 22, b 6 ; 6 b 37-7 b 13 ; 8 a 29 ; 12 a 22 ; 15 b 7.
ἀπόδοσις (réponse) : 7 a 8, 11, 31, b 11. — Voir ἀποδίδωμι.
***ἀπόφασις** (négation) : opposé de l'affirmation (11 b 19, 23 ; 12 b 6, 7, 8, 10-13 ; 13 a 37, b 34-35). — Voir κατάφασις.
ἀποφατικός (négatif) : formule négative (12 b 8-9). — Voir καταφατικός.
ἀρετή (vertu) : relatif, genre contraire de vice (6 b 16 ; 13 a 27 ; 14 a 23) ; qualité du genre état ou disposition (8 b 29, 33 ; 15 b 19) ; correspond au qualifié excellent (10 b 7-9). — Voir κακία et σπουδαῖος.
ἀριθμέω (compter) : 5 a 31.
ἀριθμός (nombre) : quantité discrète (4 b 23, 25-31), dont les parties ne présentent pas de position relative, mais un ordre (5 a 23-26, 30-33) : n'admet pas le plus ou le moins (6 a 21-22) ; se dit égal et inégal (6 a 28), et nécessairement pair ou impair (12 a 6-9).
ἄρτιος (pair) : contraire d'impair (12 a 6-9) ; pas de qualité intermédiaire entre les deux (12 b 32). — Voir περιττός.
ἄτομος (individuel) : 1 b 6, 3 a 35-b 12.
αὐξάνω (augmenter) et **αὔξησις** (augmentation) : changement quantitatif (15 a 13-b 2). — Voir μειόω et μείωσις.
ἁφή (toucher) : sens qui perçoit la chaleur (9 b 8).
ἀφορίζω (déterminer) : 3 b 20, 32 ; 5 b 12 ; 8 b 6.
ἀφορισμός (détermination) : 3 b 22.
ἀφωρισμένως (de façon déterminée) : 8 b 4, 5, 9 ; 12 b 39 ; 13 a 2, 11, 15.

βοῦς (bœuf) : 8 a 23 ; animal univoque (1 a 8) ; chose dite sans connexion (1 a 19) ; individu (2 b 18 ; 8 a 18).
βραχύς (bref) : se dit de la syllabe (4 b 34). — Voir μακρός.

γένεσις (naissance) : 9 b 35. — (devenir) : 14 b 25 ; 15 a 11. — (génération) : 15 a 13, 16. — Voir κίνησις, μεταβολή et φθορά.
γενετή (naissance) : 12 a 33.
γένος (genre) : genre des substances et substance seconde (2 a 16, 17, b 8, 10, 19, 20-23, 30, 33 ; 3 a 2, 39, b 3-4) ; détermine une qualité (3 b 20, 21) ; genre qui contient des contraires (6 a 18 ; 14 a 19, 21, 22) ; genres contraires (14 a 20, 23) ; les contraires comme genres (14 a 20, 24) ; genres de qualités (9 a 14, 28 ; 10 a 11) ; qualités dont le genre est un relatif (11 a 23, 25, 29) ; la qualité et le relatif comme genres (11 a 38) ; espèces simultanées d'un même genre (14 b 33-15 a 11). — Voir εἶδος.

γεῦσις (goût) : sens qui perçoit la douceur (9 b 7).
γλυκύς (doux) : sensible (8 a 5) ; qualifié (9 a 34, b 2).
γλυκύτης (douceur) : qualité affective (9 a 29, 34) ; affection du goût (9 b 7).
γραμματική (science des lettres) : 14 b 1 ; ce dont dérive le lettré (1 a 14 ; 10 a 31) ; réalité particulière ou spécifique inhérente à l'âme (1 a 26 ; b 3, 8) ; qualité dont le genre est un relatif (11 a 27-30).
γραμματικός (lettré) : dérivé de science des lettres (1 a 14 ; 10 a 31) ; qualifié (1 b 29) ; exemple d'attribution accidentelle (3 a 4-5) ; admet le plus ou le moins (11 a 4).
γραμμή (ligne) : quantité continue (4 b 23-24 ; 5 a 1) ; dont les parties ont une position relative (5 a 17) ; borne commune des parties de la surface et du corps (5 a 3, 5).

δειλία (lâcheté) : contraire du courage (14 a 1). — Voir ἀνδρεία.
δέκα (dix) : quantité déterminée qui n'admet pas de contraire (3 b 30), dont les parties n'ont pas de position relative (4 b 27).
δένδρον (arbre) : espèce de plante (2 b 13-14).
δεσπότης (maître) : corrélatif réciproque d'esclave (6 b 29-30 ; 7 a 29, 35-b 7). — Voir δοῦλος.
δεύτεραι οὐσίαι (substances secondes) : 2 a 14 et sqq. ; substances secondes et relatifs (8 a 15-b 24). — Voir οὐσία.
διάθεσις (disposition) : relatif (6 b 2-3 ; 11 a 22) ; espèce de qualité (6 a 32 ; 8 b 27 ; 15 b 18), moins stable que l'état (8 b 28-9 a 13) ; qualité affective naturelle (9 b 17-18 ; 10 b 3) ; admet le plus ou le moins (11 a 2). — Voir ἕξις.
διαίρεσις (division [du genre]) et **διαιρέω** (diviser) : 9 a 26 ; 10 a 19 ; 14 b 35, 37 ; 15 a 1, 4.
διάκειμαι (être disposé) : 8 b 37 ; 9 a 7, 12, 17, 20 ; 10 b 5. — Voir διάθεσις.
διάστασις (distance) : 6 a 15.
διαφορά (différence [spécifique]) : 1 b 17, 18, 21, 23 ; propriétés communes à la différence et à la substance (3 a 22-28 et 3 a 33-b 9).
διήγησις (exposition) : partie du discours, postérieure selon l'ordre au prologue (14 b 3).
δίκαιος (juste) : dérivé de la justice (10 a 32) ; contraire d'injuste (10 b 15 ; 12 a 24) ; qualifié qui admet le plus ou le moins (10 b 28 ; 11 a 4). — Voir ἄδικος et δικαιοσύνη.
δικαιοσύνη (justice) : exemple de vertu (8 b 33) ; ce dont dérive le juste (10 a 31) ; contraire d'injustice (10 b 12-13, 20 ; 14 a 17, 22) ; qualité (10 b 20) ; n'admet pas le plus ou le moins (10 b 30-11 a 1). — Voir ἀδικία et ἄδικος.
δίπηχυς (de deux coudées) : exemple de quantité (1 b 28 ; 5 b 26) ; n'a pas de contraire (3 b 28 ; 5 b 13), ni n'admet le plus ou le moins (6 a 20-21).

διπλάσιος (double) : exemple de relatif (2 a 1 ; 6 a 39-b 1 ; 8 b 5-7 ; 11 b 26) ; n'a pas de contraire (6 b 18), ni n'admet le plus ou le moins (6 b 25-26) ; corrélatif et opposé de demi (6 b 30-31 ; 11 b 20-21) ; simultané de demi (7 b 16-21 ; 14 b 29-31) ; n'est ni vrai ni faux (13 b 7). — Voir ἥμισυς.

δίπους (bipède) : différence de l'animal (1 b 18) ; se dit de l'homme mais ne lui est pas inhérent (3 a 23-25) ; accident du relatif (7 a 29, 36).

διωρισμένον [**ποσόν**] ([quantité] discrète) : 4 b 20, 22-37. — Voir συνεχής.

δόξα (opinion) et **δοξάζω** (avoir l'opinion) : susceptible de vrai et de faux en restant la même (4 a 22-b 13).

δοῦλος (esclave) : corrélatif de maître (6 b 29-30 ; 7 a 28, 34-39, b 4-7). — Voir δεσπότης.

δρομικός (coureur) : qualifié d'après une capacité naturelle (9 a 15, 19 ; 10 a 34). — Voir τρέχω.

δύναμις (capacité [naturelle]) : genre de qualité (9 a 16-26 ; 10 a 35-b 1). — Voir ἀδυναμία.

δύο (deux) : partie de nombre présentant un ordre (5 a 31 ; 14 a 31-32).

εἶδος (espèce) : 1 b 17 ; 14 a 15 ; 15 a 2, 4-5 ; substance seconde (2 a 14-17, b 7-3 a 2 ; 3 a 36-b 6 ; 3 b 20-21) ; espèce de qualité (8 b 27) ; espèces de mouvement (15 a 13). — Voir γένος.

εἶναι (être, existence) : l'existence de tout ce qui est dépend de l'existence de la substance première (2 a 34-b 6[c]) ; l'existence de l'antérieur est impliquée dans celle du postérieur, non réciproquement (14 a 29-35 ; 14 b 12-23 ; 15 a 5-7).

ἔκστασις (délire) : qualité affective naturelle (10 a 1) ou acquise (10 a 3).

ἔλαττον (moindre) : 5 b 20 ; 6 b 31-32. — Voir μικρός.

***ἐναντίος** (contraire) et **ἐναντιότης** (contrariété) : cas d'opposés (11 b 18, 21, 33-12 a 25 ; 12 b 26-13 a 3 ; 13 a 7, 13-31 ; 13 b 3-4 ; 13 b 14-15, 36-14 a 25) ; contraires et substances (3 b 24-32 et 4 a 11-b 19) ; — et quantités (5 b 11-6 a 18) ; — et relatifs (6 b 15-19) ; — et qualités (10 b 2-4, 12-25) ; — et mouvements (15 b 1-16).

ἓν ἀριθμῷ (un numériquement) : se dit de l'individu (1 b 7) et de la substance [première] (3 b 12 ; 4 a 11-15, 17-18).

ἔνδεια (défaut) : mal contraire à l'excès (14 a 2). — Voir ὑπερβολή.

ἐνιαυσιαῖος (d'une année) : quantité temporelle (5 b 5).

ἔντιμος (honorable) : cas de priorité (14 b 4). — Voir τίμιος.

ἔνυδρος (aquatique) : différence de l'animal (14 b 36, 38 ; 15 a 3, 6, 7).

***ἕξις** (état) : opposé de la privation (11 b 18, 22 ; 12 a 26-b 5 ; 12 b 16-27 ; 13 a 3-17, 31-36, b 3-5, 9-12, 18, 30) ; espèce de relatif (6 b 2, 5) ; espèce de qualité (8 b 27) ; plus stable que la disposition (8 b 28-9 a 13) ; genre relatif dont les cas particuliers sont des qualités (11 a 22-38). — Voir διάθεσις et στέρησις.

ἐπαγωγή (induction) : 13 b 37.
ἐπάνω (supérieur) : 1 b 22.
ἐπιδίδωμι (progresser) et **ἐπίδοσις** (progrès) : 10 b 28 ; 13 a 25-29.
ἐπίπεδον (superficie) : quantité continue (5 a 3, 19, 21). — Voir ἐπιφάνεια.
ἐπιστήμη (science) : relatif générique inhérent à l'âme (1 b 1 ; 7 a 37 ; 8 b 11 ; 14 a 37), qui a des différences (1 b 17, 19-20) ; espèce de relatif (6 b 3, 5), contraire de l'ignorance (6 b 16-17), corrélatif du connaissable scientifiquement (6 b 34-35 ; 11 b 27-28) et postérieur à lui (7 b 23-35) ; forme spécifique d'état et de qualité (8 b 29-32 ; 10 b 2, 4 ; 11 a 25-36 ; 15 b 19), plus stable qu'une disposition (9 a 5-8). — Voir ἐπιστήμων et ἐπιστητόν.
ἐπιστήμων (savant) : 11 a 33. — Voir ἐπιστήμη.
ἐπιστητόν (connaissable scientifiquement) : corrélatif de la science (6 b 34-36 ; 11 b 27-31), antérieur à la science (7 b 23-35). — Voir ἐπιστήμη.
ἐπιφάνεια (surface) : quantité continue (4 b 24 ; 5 a 2-3 ; 5 b 2, 7), limite des parties du corps (5 a 5) ; n'a pas de contraire (5 b 13). — Voir ἐπίπεδον.
ἑπτά (sept) : partie du nombre dix qui n'a pas de position par rapport à trois (4 b 29).
ἐρυθρίας (rougeaud), **ἐρυθριάω** (rougir) et **ἐρυθρός** (rouge) : affection ou qualité affective (9 a 30, 31 ; b 13). — Voir ὠχρίας.
ἑστάναι (être debout) : positionnement, dérivé de la position debout (6 b 13). — Voir στάσις.
ἑτερογενής (de genres distincts) : 1 b 16. — Voir ὁμογενής.
ἑτερομήκης (rectangle) : figure qui n'admet pas le plus ou le moins (11 a 10-11).
ἕτερον (autre) : ce par rapport à quoi se dit l'être d'un relatif (6 a 37).
εὐθύς (droit), **εὐθεῖα** ([ligne] droite) et **εὐθύτης** (droiture) : genre de qualifié et de qualité (10 a 12, 15, 22).
***ἔχειν** (avoir) : 15 b 16-33. — (tenue) : 1 b 27, 2 a 3.

ζῷον (animal) : genre (7 a 17, 18 ; 14 b 37) ; équivoque (1 a 2, 5) ; univoque (1 a 8, 9, 11) ; se dit d'un sujet lui-même imputé à un sujet (1 b 12-15) ; comporte des différences (1 b 17-19 ; 15 a 6) ; genre et substance seconde (2 a 17, 19, 37 ; b 12, 34 ; 3 a 5, 13, 14, 20 ; 3 b 15, 18, 22, 27) ; possède la sensation (8 a 4, 7) ; est constitué d'éléments corporels (8 a 10) ; doit être malade ou sain (12 a 4-5 ; 14 a 16).

ἥδομαι (être amusé) : contraire d'être chagriné (11 b 4). — Voir λυπέομαι.
ἥμισυς (demi) : relatif, corrélatif de double (6 b 30-31 ; 11 b 20) ; simultané du double (7 b 16-17, 20-21 ; 14 b 29-32) ; ni vrai ni faux (13 b 7-9). — Voir διπλάσιος.

ἠρεμία (repos) : contraire du mouvement (15 b 1) ; repos local (15 b 3-4, 11) ; repos qualitatif (15 b 8-9, 13). — Voir κίνησις.

θερμαίνω (chauffer) : contraire de être chauffé, admet le plus ou le moins (11 b 2-6).
θερμός (chaud) ou **θερμότης** (chaleur) : qualifié ou qualité du genre disposition (8 b 36, 39) ou qualité affective (9 a 30 ; b 3) ; affecte le toucher (9 b 8) ; admet le plus ou le moins (4 a 4-5) ; contraire de froid ou de fraîcheur (4 a 20, 31 ; 8 b 39 ; 13 a 22) ; intermédiaire entre les contraires (12 b 34) ; réalité sensible (8 a 5) ; appartient nécessairement au feu (12 b 38 ; 13 a 20). — Voir ψυχρός, ψυχρότης et κατάψυξις.
θέσις (position) : position relative des parties des quantités (4 b 21-22 ; 5 a 15-38) ; position des parties du rare, du dense, du rugueux et du lisse (10 a 19) ; espèce de relatif (6 b 3, 6) ; ses variétés (6 b 11-14).

ἴδιος (propre) : 1 a 5 ; 2 b 12 ; propre de la substance (3 a 7-4 b 19, spécialement 3 a 21, b 27 ; 4 a 10, b 2, 17) ; de la quantité (5 b 11-6 a 35, spécialement 6 a 26-35) ; des relatifs (6 b 15-8 a 12, spécialement 6 b 28-7 b 9) ; de la qualité (10 b 12-11 a 19, spécialement 11 a 15-19) ; des opposés selon l'affirmation et la négation (13 b 33-35).
ἵππος (cheval) : réalité particulière non inhérente à un sujet (1 b 5) ; exemple de substance (1 b 28 ; 2 b 26), de substance première (2 a 14 ; b 25).
ἴσος (égal) : relatif, propre de la quantité (6 a 26-35). — Voir ἄνισος.

καθέδρα (position assise) : type de position (6 b 11-12). — Voir θέσις.
κάθημαι (être assis) : positionnement (2 a 3), dérivé de la position assise (6 b 13) : exemple d'affirmation ou de négation (11 b 23 ; 12 b 13, 14, 15).
καθόλου (en général) : 12 a 27.
καίω (cautériser) : exemple de faire et de subir (2 a 4).
κακία (vice) : relatif, contraire de vertu (6 b 12) ; genre contraire (14 a 23). — Voir ἀρετή.
κακός (mauvais) : contraire de bien (11 b 21, 36 ; 13 b 36 ; 14 a 5) ; intermédiaire entre les deux (12 a 24) ; contraire d'un autre mal (14 a 2-3). — Voir ἀγαθός.
κάλλιον (plus beau) : relatif, contraire de plus laid (8 b 8-12). — Voir χεῖρον.
καλός (beau) : qualité susceptible du plus ou moins (4 a 2).
καμπύλος (courbe) et **καμπυλότης** (courbure) : qualifié ou qualité rattachée au genre figure (10 a 13 et 15).
καθ' αὑτό (en soi) : 2 a 5 ; 4 b 37 ; 5 b 4, 15-16, 21, 31 ; opposé à par accident (5 b 9).

καθ' ἕκαστα / ἕκαστον (particulier) : individu (2 a 36, b 3 ; 8 b 3) ou espèce d'un genre (10 a 13-14 ; 11 a 24, 26, 32, 33, 34, 35 ; 13 b 37 ; 15 b 12).

καταμετρέω (mesurer) : 4 b 33.

καταριθμέω (dénombrer) : 11 a 38 ; 15 b 32.

***κατάφασις** (affirmation) : 2 a 6-8 ; 11 b 19, 23 ; 12 b 6-15 ; 13 a 37-b 3 ; b 27-35. — Voir ἀπόφασις.

κατάψυξις (refroidissement) : qualité du genre disposition, contraire de chaleur (8 b 36). — Voir θερμότης, ψυχρός et ψυχρότης.

κατηγορέω (imputer) : 1 b 10, 11, 13, 15, 23 ; 2 a 21, 22, 25, 27, 29, 32, 34, 37 ; b 16, 20, 31 ; 3 a 4, 18, 20, 25, 28, 35, 39 ; b 2, 4 ; 12 a 1, 7, 14, 16, 40 ; b 29.

κατηγορία (imputation) : 3 a 35, 37 ; 10 b 19, 22.

κάτω et **κάτωθεν** (bas) : lieu contraire au haut (6 a 12, 13 ; 15 b 5, 6). — Voir ἄνω.

κεῖσθαι (positionnement) : 1 b 27 ; 2 a 2 ; 5 a 18, 19, 22, 25 ; 10 a 23. — (être établi [en parlant de noms]) 7 a 6, 13, 19, 27 ; b 11 ; 10 a 33, b 1, 6 ; 12 a 20.

κεφαλή (tête) : relatif, corrélatif de têté (7 a 16, 17, 18) ; partie de substance première (8 a 20-21) ; partie de substance seconde (8 a 26, 27 ; b 15, 18).

κεφαλωτός (têté) : corrélatif de tête (7 a 16).

***κίνησις** (mouvement) : quantité accidentelle (5 b 3) ; ses espèces (15 a 13-b 15).

κομήτης (chevelu) : état opposé à chauve (13 a 35). — Voir φαλακρός.

κόσμος (Univers) : 6 a 15.

κτῆμα (possession) : 8 a 24 ; 15 b 26.

κύκλος (cercle) : quadrature du cercle, connaissable scientifiquement (7 b 31) ; figure ou genre de qualité qui n'admet pas le plus ou le moins (11 a 8-12).

λεγόμενα (choses qu'on dit) : en connexion ou sans connexion (1 a 16).

λεῖος (lisse) : pseudo-qualité (10 a 17, 22-23).

λέξις (expression) : 6 b 33.

λευκός (blanc) et **λευκότης** (blancheur) : réalité inhérente à un sujet, individuelle (1 a 27) ou spécifique (2 a 31-33) ; chose dite sans connexion (2 a 10) ; attribution accidentelle (2 b 35) ; qualité ou qualifié (1 b 29) du genre affectif (9 a 31, 34) admettant le plus ou le moins (4 a 1, 3-4 ; 10 b 27, 29) ; contraire de noir (4 a 15, 19, 32 ; b 15 ; 6 a 3 ; 10 b 13, 15 ; 13 a 21 ; 14 a 15 ; 15 b 14) ; intermédiaire entre les deux (11 b 36-37 ; 12 a 11, 13 ; 12 b 33) ; appartient nécessairement à la neige (12 b 38) ; n'implique pas nécessairement l'existence de son contraire (14 a 9-10) ; relève du même genre que son contraire (14 a 20) ; quantité accidentelle (5 b 1, 6, 8 ; cf. 6 a 33).

λόγος (formule [définitionnelle]) : 1 a 2, 4, 6, 7, 9, 11, 12 ; 2 a 20, 24, 26, 28, 30, 33 ; 3 a 17, 18, 19, 25, 27 ; b 2, 6, 8 ; 11 a 8, 12, 13. — (discours) : vrai ou faux (4 a 22, 23, 24, 34, 37 ; b 4, 6, 9, 11) ; postérieur à l'état de choses qu'il exprime (14 b 15-21). — (discours verbal) : quantité discrète (4 b 23, 32-37), dont les parties n'ont pas de position relative (5 a 33-36). — (discours affirmatif ou négatif) : opposés (12 b 8-9, 10).

λυπέομαι (être affligé) : affection (10 a 7), contraire d'être amusé (11 b 4). — Voir ἥδομαι.

μακρός (long) : quantité de la syllabe (4 b 34), de l'action (5 b 2), de la maladie (9 b 24). — Voir βραχύς.

μαλακός (tendre) : qualité due à une incapacité naturelle (9 a 25, 26).

μᾶλλον καὶ ἧττον (plus ou moins) : dans les substances (2 b 7-28 ; 3 b 33-4 a 10) ; dans les quantités (6 a 19-25) ; dans les relatifs (6 b 20-27) ; dans les qualités et ailleurs (10 b 26-11 b 7).

μανικός (dément) : qualité affective (9 b 36) et qualifié (10 a 2).

μανός (rare) : pseudo-qualifié (10 a 17, 21).

μέγας (grand) et **μείζων** (majeur) : quantité indéterminée, contraire de petit (3 b 31), ou relatif (2 a 1 ; 5 b 15-22, 27-29 ; 6 a 38 ; b 8-9 ; b 31-32), qui n'a pas proprement de contraire (5 b 33-39 ; 6 a 5-11). — Voir μικρός.

μέγεθος (grandeur) : 15 b 20-21.

μειόω (amoindrir) et **μείωσις** (amoindrissement) : mouvement quantitatif opposé à l'augmentation (15 a 14, 17, 24, 26 ; b 2). — Voir αὐξάνω, αὔξησις, κίνησις et μεταβολή.

μελανία (noirceur) ou **μέλας** (noir) : qualité affective (9 a 31 ; b 9) ; contraire de blancheur ou de blanc (4 a 15, 32 ; b 5 ; 9 b 22 ; 10 b 13, 15 ; 13 a 21 ; 14 a 17 ; 15 b 15) ; leur intermédiaire (12 a 11, 13, 21 ; b 33 ; 14 a 10) ; le noir et son contraire appartiennent au même genre (14 a 21). — Voir λευκότης et λευκός.

μέλλον (futur) : partie de la quantité temps (5 a 8).

μέρος et **μόριον** (partie) : partie de la substance (1 a 24 ; 3 a 29, 32 ; 15 b 22, 23) ; de la substance première (8 a 16, 18) ; de la quantité (4 b 22, 25-27, 30, 36 ; 5 a 2, 3, 6, 9, 11, 13, 14, 16, 17, 20, 21, 24, 26, 27, 34-36) ; partie des choses rares, denses, rugueuses et lisses (10 a 20-23). — Voir ὅλα.

μέσον : voir ἀνὰ μέσον.

μεσότης (moyenne) : 14 a 4.

μεταβολή (changement) : 4 a 33 ; b 3 ; 8 b 32 ; 9 b 12 ; 13 a 19, 32, 33 ; 15 a 14-b 14. — Voir κίνησις.

μικρός (petit) : 13 a 24, 25 ; quantité indéterminée, contraire de grand (3 b 31) ou relatif (5 b 15-22, 27-29), qui n'a pas proprement de contraire (5 b 33-39 ; 6 a 6-9). — Voir μέγας.

μορφή (forme) : genre de qualité (10 a 12, 16). — Voir σχῆμα.

μουσική (musique) : science particulière qui appartient aux qualités mais dont le genre est un relatif (11 a 28 et 31).

νικάω (vaincre) : chose dite avec ou sans connexion (1 a 18, 19).
νοσέω (être malade) et **νόσος** (maladie) : qualité du genre état ou disposition (8 b 32, 36 ; 9 a 1), ou du genre affection (9 b 24) ; contraire d'être sain ou de santé (4 b 14 ; 6 a 2 ; 13 b 37 ; 14 a 11), sans intermédiaire (12 a 4, 6, 9 ; b 31 ; 14 a 9, 11), ni vrai ni faux (13 b 6), sauf dans une formule (13 b 14, 18, 29, 30, 32 ; 14 a 14). — Voir ὑγίεια, ὑγιαίνω.
νοσώδης (maladif) : qualifié d'après une incapacité naturelle (9 a 15, 23).
νῦν (maintenant) : 4 a 4, 6 ; 9 b 17 ; 15 b 29. — (instant) : limite du présent et du futur, parties du temps (5 a 7).
νωδός (édenté) : privation (12 a 31, 34 ; 13 a 36).

ξύλον (bois) : exemple de possession (8 a 23).

ὀλίγος (peu) : quantité indéterminée, contraire de beaucoup (3 b 31) ou relatif (5 b 14, 24-25), qui n'a pas proprement de contraire (6 a 9). — Voir πολύς.
ὅλα (ensembles) : ensembles constitués par les parties de substance (3 a 30 ; 8 a 16). — Voir μέρος.
ὁμογενής (du même genre) : 5 b 19, 20. — Voir ἑτερογενής.
ὅμοιος (semblable) : 9 b 16, 19 ; 10 a 13 ; relatif (6 b 9) ; propre de la qualité (6 a 33, 34 ; 11 a 15, 16, 18) ; admet le plus ou le moins (6 b 21, 23). — Voir ἀνόμοιος.
ὁμώνυμα (équivoques) : 1 a 1. — Voir συνώνυμα.
ὄνομα (nom) : nom auquel correspond une formule (1 a 1, 2-4, 7, 9, 13 ; 2 a 20, 23, 26, 28, 29 ; 3 a 16, 18 ; b 7) ; nom ou défaut de nom pour les corrélatifs (7 a 6, 13, 19, 20, 26 ; b 11), pour les qualités (10 a 33 ; b 1), pour les intermédiaires entre les contraires (12 a 20).
ὀνοματοποιέω (forger des noms) : 7 a 6 ; b 12.
ὀργή (colère) et **ὀργίλος** (colérique) : qualifié ou qualité affective (10 a 1, 2, 8) ou affection (10 a 7, 8).
ὁρίζω (déterminer, définir) : 5 b 5, 7 ; 6 a 18 ; 12 a 23.
ὁρισμός (définition) : 6 a 16 ; 8 a 29, 33.
ὄρνις (oiseau) : pseudo-corrélatif de l'aile (6 b 39 ; 7 a 1, 3 ; b 4, 7).
ὅρος (borne) : limite des parties de la quantité continue (4 b 26-5 a 14).
ὅπερ ἐστίν (ce qu'il est) : essence d'une chose (3 b 36 ; 6 a 36, 38, 39 ; b 4, 7 ; 8 a 35 ; b 17 ; 11 a 25, 26 ; b 24, 26, 28, 29, 32, 34 ; 12 b 17).
***οὐσία** (substance) : 1 b 26, 27 ; b 11-4 b 19 ; 6 a 1 ; 8 a 13, 15, 21, 26, 30 ; b 21.

ὄψις (vue) : état opposé à l'aveuglement (11 b 22 ; 12 a 27-b 5 ; 12 b 18-25 ; 13 a 6-12 ; b 9, 22, 26). — Voir τυφλός et τυφλότης.

παθητικός (affectif) : se dit d'un genre de qualités (9 a 28, 35 ; b 3, 6, 10, 34).
πάθος (affection) : genre de qualités (4 b 8 ; 9 a 29-10 a 9 ; 15 a 21, 23).
παλαιότερος (plus ancien) : indique la priorité temporelle (14 a 28, 29). — Voir πρεσβύτερος.
παλαιστρική (science de la lutte) et **παλαιστρικός** (lutteur) : qualité et qualifié en vertu d'une disposition (10 b 3, 4).
παρώνυμα (dérivés) : 1 a 12.
παρωνύμως ([appellation] par dérivation) : 6 b 14 ; 10 a 28, 30, 34 ; b 1, 5, 6, 8, 10.
πάσχειν (subir) : 1 b 27 ; 2 a 4 ; 9 a 19, 22, 24 ; 11 b 1, 7. — πεπονθέναι (être affecté) : avoir une qualité (9 b 1, 5, 15, 32 ; 10 a 9).
πεζός (terrestre) : différence de l'animal (1 b 18) ; n'est pas inhérente à un sujet (3 a 23, 25, 27, 28) ; simultanée de l'ailé et de l'aquatique (14 b 36, 38), subdivisible elle-même (15 a 2).
πέντε (cinq) : 14 b 22 ; partie de quantité discrète (4 b 26, 28), n'admet pas le plus ou le moins (6 a 21).
πέρατα (limites) : de l'Univers (6 a 15).
πεπονθέναι : voir πάσχειν.
περιττός (impair) : contraire de pair, sans intermédiaire (12 a 6, 8, 9 ; b 31). — Voir ἄρτιος.
πέρυσιν (l'an dernier) : exemple de moment (2 a 2).
πηδάλιον (gouvernail) : relatif de gouvernaillé (7 a 7, 9-13, 22).
πηδαλιωτός (gouvernaillé) : corrélatif de gouvernail (7 a 12, 14, 16, 22).
πικρός (aigre) et **πικρότης** (aigreur) : qualifié (8 a 6) et qualité affective (9 a 29).
πλοῖον (bateau) : pseudo-corrélatif de gouvernail (7 a 7-11).
ποιεῖν (faire) : 1 b 27 ; 2 a 3 ; 11 b 1, 7 ; cf. 2 b 33 ; 3 b 22 ; 9 a 18, 21 ; 11 a 21.
ποιητικός (susceptible de produire) : 9 b 6.
***ποιός** (qualifié) et ***ποιότης** (qualité) : 1 b 26,29 ; 3 b 18, 19 ; 8 b 25-11 a 38 ; — qualité substantielle (3 b 15, 20) ; à propos de l'altération (15 b 8, 9, 12-15).
πολύς (beaucoup) : quantité indéterminée, contraire de peu (3 b 30 ; 5 b 14), rapportée à la surface, au temps, au mouvement (5 b 1, 2, 3) ; ou relatif (5 b 23, 25), qui n'a pas proprement de contraire (6 a 9). — Voir ὀλίγος.
***ποσόν** (quantité) : 1 b 26, 28 ; 3 b 29, 32 ; 4 b 20-6 a 35 ; 10 b 22 ; 15 b 19.
ποτε (moment) : 1 b 26 ; 2 a 2.
που (localisation) : 1 b 26 ; 2 a 1 ; 10 b 23.

πρᾶγμα (état de choses) : celui qu'exprime un discours, une opinion ou une science (4 a 36 ; b 1, 8 ; 7 b 25 ; 12 b 15 ; 14 b 19-21).
πρᾶξις (action) : 4 a 15 ; quantité accidentelle (5 b 2, 5).
πρεσβύτερος (plus vieux) : indique la priorité temporelle (14 a 27, 29). — Voir παλαιότερος.
προοίμιον (prologue) : partie du discours antérieure selon l'ordre (14 b 3).
***πρός τι** (relatif) : 1 b 26, 29 ; 5 b 16, 28, 29 ; 6 a 10, 36-8 b 24 ; 10 b 22 ; 11 a 21-37 ; 11 b 18, 20, 24-33 ; 12 b 16-23 ; 13 b 5, 7, 15.
προσαγορεύω (appeler) et **προσηγορία** (appellation) : 1 a 9, 13 ; 3 b 14 ; 9 a 4.
***πρότερος** (antérieur) : 5 a 29 ; 7 b 24, 36 ; 8 a 11, 33 ; 14 a 26-b 23 ; 14 b 25, 39 ; 15 a 5. — Voir ἅμα et ὕστερος.
πτερόν (aile) : relatif, corrélatif d'aile (6 b 38, 39 ; 7 a 1, 2-5, 21 ; b 4, 8, 9). — Voir πτερωτός.
πτερωτός (ailé) : corrélatif d'aile (7 a 2, 4, 5, 21 ; b 8, 9). — Voir πτερόν.
πτηνός (ailé) : différence de l'animal (1 a 18 ; 14 b 35, 38 ; 15 a 2).
πτῶσις (inflexion) : 1 a 13 ; 6 b 33.
πυκνός (dense) : pseudo-qualifié (10 a 17-20).
πυκτική (pugilat) : qualité du genre disposition (10 b 4).
πυκτικός (batailleur) : qualifié d'après une capacité naturelle (9 a 14, 19 ; 10 a 34) ou disposition (10 b 3).
πῦρ (feu) : élément sensible antérieur au sens (8 a 9) ; nécessairement chaud (12 b 38, 40 ; 13 a 20).
πυρρός (roux) : qualité sans contraire (10 b 16).

σημαίνω (indiquer) : 1 b 26 ; 3 b 10, 12, 14, 16, 18, 19, 21 ; 5 b 27 ; 10 a 18 ; 15 b 30.
σκληρός (dur) : qualifié d'après une capacité naturelle (9 a 24-25).
σπουδαῖος (excellent) : contraire de vilain (4 a 6, 21, 32 ; 13 a 22, 23), qualifié d'après la vertu sans dérivation (10 b 7, 8) ; intermédiaire entre eux (12 a 14, 19-20). — Voir ἀρετή et φαῦλος.
στάσις (position debout) : 6 b 11. — Voir ἑστάναι.
στερεός (solide) : quantité continue (5 a 23). — Voir σῶμα.
***στέρησις** (privation) : opposé à l'état (11 b 18, 22 ; 12 a 26-b 5 ; 12 b 16, 20, 26-27 ; 13 a 3, 16, 31, 33, 34 ; b 5, 9, 16, 20, 23). — Voir ἕξις.
στιγμή (point) : borne commune des parties de la ligne (5 a 2).
στοιχεῖα (éléments) : éléments prioritaires, selon l'ordre, dans les sciences (14 a 38 ; b 1).
στρυφνότης (âpreté) : qualité affective (9 a 30).
συγκαταριθμέω (dénombrer) : 11 a 22.
συλλαβή (syllabe) : partie mesurable du discours parlé (4 b 33, 36), partie prioritaire, selon l'ordre, dans la science des lettres (14 b 2).

συμβεβηκός (accident) : quantité accidentelle (5 a 39 ; b 10) ; accident du relatif (7 a 27, 33, 36).
συμπλοκή (connexion) : 1 a 16, 17, 18 ; b 25 ; 2 a 6, 9 ; 13 b 10, 12, 13.
συνεχής ([quantité] continue) : 4 b 20, 23 ; 5 a 1, 9, 13. — Voir διωρισμένον.
συνώνυμα (univoques) : 1 a 6 ; 3 b 7.
συνωνύμως (de façon univoque) : 3 a 34 ; b 9.
σχῆμα (figure) : forme de l'appellation (3 b 14) ; genre de qualité (11 a 7, 21). — Voir μορφή.
σῶμα (corps) : sujet d'inhérence du blanc (1 a 28 ; 2 a 31, 32, 33 ; 4 a 3 ; 9 a 34 ; 12 a 11, 12) et de la couleur (2 b 2, 3), de la rougeur (9 b 17), de la maladie et la santé (12 a 4, 6 ; 14 a 16, 17) ; quantité continue (4 b 24 ; 5 a 4, 6) ; limite du lieu (5 a 9, 11, 13) ; siège et objet des sens (7 b 39 ; 8 a 1-2), lui-même sensible (8 a 5). — Voir στερεός.
σωφροσύνη (tempérance) : vertu, qualité du genre état (8 b 33).

τάξις (ordre) : détermine une sorte d'antériorité (5 a 29, 32 ; 14 a 35, 38 ; b 1,3).
τέμνω (amputer) : exemple de faire et de subir (2 a 4).
τετραγωνισμός (quadrature [du cercle]) : 7 b 32.
τετράγωνος (carré) : genre de qualité (10 a 15) ; n'admet pas le plus ou le moins (11 a 6,10).
τετράπηχυς (de quatre coudées) : exemple de grandeur (15 b 21).
τίμιος (honorable) : 14 b 14. — Voir ἔντιμος.
τόδε τι (une chose précise) : ce qu'indique la substance première (3 b 10, 12, 14 ; cf. 8 a 38, b 4, 8).
τόπος (lieu) : quantité continue (4 b 25), dont les parties ont une position relative (5 a 7-14, 23) ; la contrariété dans le lieu (6 a 12) et le mouvement local (15 b 3-6, 10-11).
τραχύς (rugueux) : pseudo-qualité (10 a 17, 23).
τρεῖς (trois) : partie du nombre (4 b 28), postérieur, selon l'ordre, à deux (5 a 31) ; n'admet pas le plus ou le moins (6 a 21-22).
τρέχω (courir) : exemple de chose dite avec ou sans connexion (1 a 18, 19 ; 2 a 10) ; attribution de l'homme, étrangère à ce qu'il est (2 b 36). — Voir δρομικός.
τρίγωνος (triangle) : genre de qualité (10 a 14) ; n'admet pas le plus ou moins (11 a 5, 6-7) ; peut être augmenté (15 a 30).
τρίπηχυς (de trois coudées) : exemple de quantité (1 b 29 ; 5 b 16) ou de grandeur (15 b 21-22) ; n'a pas de contraire (5 b 13).
τριπλάσιος (triple) : relatif sans contraire (6 b 18-19).
τυφλός (aveugle) et **τυφλότης** (cécité) : privation opposée à la vue (11 b 22 ; 12 a 27, 32, 34, 36-41 ; b 4, 19-21, 23 ; 13 a 6, 10, 12 ; b 10, 22, 27). — Voir ὄψις.

ὑγιαίνω (être sain), **ὑγίεια** (santé) et **ὑγιεινός** (sain) : qualifié ou qualité du genre disposition (8 b 37, 39) ou du genre capacité naturelle (9 a 15, 21) ; contraires de malade ou d'être malade (4 b 14 ; 6 a 3 ; 13 a 21 ; b 5, 14, 19 ; 14 a 11, 14, 16) ; n'ont pas d'intermédiaire (12 a 4, 6, 9 ; b 31) ; ne supposent pas nécessairement l'existence d'un contraire (14 a 8) ; le qualifié, mais non la qualité, admettrait le plus ou le moins (10 b 34, 35 ; 11 a 5). — Voir νοσέω, νόσος, νοσώδης.

ὕδωρ (eau) : élément sensible, antérieur au sens (8 a 9).

ὑπερβολή (excès) : mal contraire au défaut (14 a 3). — Voir ἔνδεια.

ὑποδεδέσθαι (être chaussé) : exemple de tenue (2 a 3).

ὑποκείμενον (sujet [d'inhérence ou d'imputation]) : 1 a 20-24, 26, 27, 29 ; b 1-5, 7, 9, 11, 12, 24 ; 2 a 12, 13, 20-22, 27, 29-32, 34, 35 ; b 4-6[b], 16, 19, 38 ; 3 a 8, 10-13, 15, 16, 18, 21-24, 30, 31, 37 ; b 5, 16.

ὑπόληψις (croyance) : 8 b 10.

ὕστερος (postérieur) : 5 a 30 ; 14 a 38 ; b 26, 39. — Voir ἅμα et πρότερος.

φαιός (clair) : couleur intermédiaire entre le blanc et le noir (12 a 18, 21).

φαλακρός (chauve) : privation de chevelu (13 a 35). — Voir κομήτης.

φαῦλος (vilain) : qualifié d'après un état, contraire à excellent (4 a 16, 20, 32 ; 13 a 22, 23) ; leur intermédiaire (12 a 13, 16, 19). — Voir σπουδαῖος.

φθορά (corruption) : espèce de mouvement (15 a 13), contraire à la génération (15 a 16 ; b 2). — Voir γένεσις, κίνησις et μεταβολή.

φυσικός, **φύσει** et **κατὰ φύσιν** (naturel ou naturellement) : 7 b 15, 23 ; 9 a 16, 18, 20, 22 ; b 14, 18, 22 ; 10 a 3, 35 ; 12 b 37 ; 13 a 2, 20 ; 14 b 5, 13, 27, 33, 39 ; 15 a 3, 7.

φυτόν (plante) : genre de l'arbre (2 b 14).

φωνή (voix) : 4 b 34-35.

χείρ (main) : 15 b 22 ; partie de substance première (8 a 19) ou de substance seconde (8 a 27 ; b 16, 18).

χεῖρον (plus laid) : relatif, contraire de plus beau (8 b 10, 12-13). — Voir κάλλιον.

χθές (hier) : exemple de moment (2 a 2).

χιών (neige) : sujet nécessairement blanc (12 b 38, 41).

χροιά (teinte) : 9 b 9, 16, 19. — Voir χρῶμα.

χρόνος (temps) : 9 a 9 ; 13 a 20 ; 14 a 27, 28 ; b 25, 26 ; 15 a 12 ; quantité (5 b 3, 5) continue (4 b 24 ; 5 a 6, 7), dont les parties n'ont pas de position relative mais un ordre (5 a 26, 27, 30) ; n'admet pas le plus ou le moins (6 a 22-23) ; est dit égal et inégal (6 a 29).

χρῶμα (couleur) : genre individualisé (4 a 14 ; 14 a 21), inhérent au corps (1 a 28 ; 2 b 2) ; ses changements (9 b 12) ; ses espèces (12 a 19). — Voir χροιά.

χώρα (région [de l'Univers]) : 6 a 13.

ψευδής et **ψεῦδος** (faux) : vérité de l'affirmation et de la négation (2 a 8, 10 ; 13 b 3-35) ; du discours et de l'opinion (4 a 24-b 13) ; postériorité de la fausseté du discours sur l'état de choses qu'il a pour objet (14 b 21-22). — Voir ἀληθής.

ψυχή (âme) : sujet d'inhérence de la science des lettres individuelle (1 a 26 ; b 2), des qualités affectives (9 b 34), des états (14 a 18).

ψυχρός (froid) et **ψυχρότης** (fraîcheur) : qualifié ou qualité affective (9 a 31 ; b 3), contraire de chaud ou de chaleur (4 a 20, 31 ; 8 b 39 ; 12 b 40 ; 13 a 22) ; leurs intermédiaires (12 b 34). — Voir θερμός, θερμότης et κατάψυξις.

ψυχέω (refroidir) : exemple de faire ou subir, contraire à réchauffer ou être réchauffé (11 b 3). — Voir ψυχρός.

ὡπλίσθαι (être armé) : exemple de tenue (2 a 3).

ὠχρίας (pâlot), **ὠχριάω** (pâlir [de peur]), **ὠχρός** (pâle) et **ὠχρότης** (pâleur) : affection ou qualité affective (9 b 14, 22, 25 ; b 31) ; n'a pas de contraire (10 b 16) ; intermédiaire entre blanc et noir (12 a 18, 21). — Voir ἐρυθρίας.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS VII

INTRODUCTION XI

1. De la place traditionnellement assignée aux *Catégories* dans le *Corpus Aristotelicum* . XI
2. Des titres attribués au traité XXIV
3. Du contenu de *Catégories* comparé à *Métaphysique* Δ XLI
4. Du propos de l'auteur de *Catégories* et des *Topiques* LXIV
5. Des « Catégories » LXXX
6. Des problèmes d'authenticité XC
7. Le texte de *Catégories* CXI
   A. La tradition directe CXI
   B. La tradition indirecte CXL
8. Objectifs de la présente édition CLXXVII

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE CXCI

SIGLA CCXVII

TEXTE ET TRADUCTION 1

NOTES COMPLÉMENTAIRES 73

APPENDICES 159

I. Textes cités par les commentateurs anciens 159
II. Supplementum criticum 183
III. Remarques critiques 253

INDEX THÉMATIQUE 305

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

OUVRAGES PARUS

Série grecque

dirigée par Jacques Jouanna,
de l'Institut,
Professeur à l'Université de Paris Sorbonne

Règles et recommandations pour les éditions critiques (grec). (1 vol.).

ACHILLE TATIUS.
Le Roman de Leucippé et Clitophon. (1 vol.).

AELIUS THÉON.
Progymnasmata. (1 vol.).

ALCÉE.
Fragments. (2 vol.).

LES ALCHIMISTES GRECS.
(3 vol. parus).

ALCINOOS.
Les doctrines de Platon. (1 vol.).

ALEXANDRE D'APHRODISE.
Traité du destin. (1 vol.).

ANDOCIDE.
Discours. (1 vol.).

ANTHOLOGIE GRECQUE.
(12 vol. parus).

ANTIGONE DE CARYSTE.
Fragments. (1 vol.).

ANTIPHON.
Discours. (1 vol.).

ANTONINUS LIBERALIS.
Les Métamorphoses. (1 vol.).

APOLLONIOS DE RHODES.
Argonautiques. (3 vol.).

APPIEN.
Histoire romaine. (4 vol. parus).

APSINÈS.
Art rhétorique. (1 vol.).

ARATOS.
Phénomènes. (2 vol.).

ARCHILOQUE.
Fragments. (1 vol.).

ARCHIMÈDE. (4 vol.).

ARGONAUTIQUES ORPHIQUES. (1 vol.).

ARISTÉNÈTE. (1 vol.).

ARISTOPHANE. (5 vol.).

ARISTOTE.
De l'âme. (1 vol.).
Catégories. (1 vol.).
Du ciel. (1 vol.).
Constitution d'Athènes. (1 vol.).
Économique. (1 vol.).
De la génération des animaux. (1 vol.).
De la génération et de la corruption. (1 vol.).
Histoire des animaux. (3 vol.).
Marche des animaux - Mouvement des animaux. (1 vol.).

Météorologiques. (2 vol.).
Les parties des animaux. (1 vol.).
Petits traités d'histoire naturelle. (1 vol.).
Physique. (2 vol.).
Poétique. (1 vol.).
Politique. (5 vol.).
Problèmes. (3 vol.).
Rhétorique. (3 vol.).
Topiques. (1 vol. paru).

ARRIEN.
L'Inde. (1 vol.).
Périple du Pont-Euxin. (1 vol.).

ASCLÉPIODOTE.
Traité de tactique. (1 vol.).

ATHÉNÉE.
Les Deipnosophistes. (1 vol. paru).

ATTICUS.
Fragments. (1 vol.).

AUTOLYCOS DE PITANE.
Levers et couchers héliaques. - La sphère en mouvement. - Testimonia. (1 vol.).

BACCHYLIDE.
Dithyrambes. - Epinicies. - Fragments. (1 vol.).

BASILE (Saint).
Aux jeunes gens. Sur la manière de tirer profit des lettres helléniques. (1 vol.).
Correspondance. (3 vol.).

BUCOLIQUES GRECS.
Théocrite. (1 vol.).
Pseudo-Théocrite, Moschos, Bion. (1 vol.).

CALLIMAQUE.
Hymnes. - Épigrammes. - Fragments choisis. (1 vol.).

LES CATOPTRICIENS GRECS.
Les miroirs ardents. (1 vol. paru)..

CHARITON.
Le roman de Chaireas et Callirhoé. (1 vol.).

COLLOUTHOS.
L'enlèvement d'Hélène. (1 vol.).

DAMASCIUS.
Traité des premiers principes. (3 vol.).
Commentaire du Parménide de Platon. (2 vol. parus).

DÉMÉTRIOS.
Du Style. (1 vol.).

DÉMOSTHÈNE.
Œuvres complètes. (13 vol.).

DENYS D'HALICARNASSE.
Opuscules rhétoriques. (5 vol.).
Antiquités romaines. (2 vol. parus).

DINARQUE.
Discours. (1 vol.).

DIODORE DE SICILE.
Bibliothèque historique. (9 vol. parus).

DION CASSIUS.
Histoire romaine. (2 vol. parus).

DIOPHANTE.
Arithmétique. (2 vol. parus).

DU SUBLIME. (1 vol.).

ÉNÉE LE TACTICIEN.
Poliorcétique. (1 vol.).

ÉPICTÈTE.
Entretiens. (4 vol.).

ESCHINE.
Discours. (2 vol.).

ESCHYLE.
Tragédies. (2 vol.).

ÉSOPE.
Fables. (1 vol.).

EURIPIDE.
Tragédies. (8 vol. parus).

GALIEN. (1 vol. paru).

GÉMINOS.
Introduction aux phénomènes. (1 vol.).

GÉOGRAPHES GRECS.
(1 vol. paru).

GRÉGOIRE DE NAZIANZE (le Théologien) (Saint).
Correspondance. (2 vol.).

HÉLIODORE.
Les Éthiopiques. (3 vol.).

HÉRACLITE.
Allégories d'Homère. (1 vol.).

HERMÈS TRISMÉGISTE.
(4 vol.).

HÉRODOTE.
Histoires. (11 vol.).

HÉRONDAS.
Mimes. (1 vol.).

HÉSIODE.
Théogonie. - Les Travaux et les Jours. - Bouclier. (1 vol.).

HIPPOCRATE. (10 vol. parus).

HOMÈRE.
L'Iliade. (4 vol.).
L'Odyssée. (3 vol.).
Hymnes. (1 vol.).

HYPÉRIDE.
Discours. (1 vol.).

ISÉE.
Discours. (1 vol.).

ISOCRATE.
Discours. (4 vol.).

JAMBLIQUE.
Les mystères d'Égypte. (1 vol.).
Protreptique. (1 vol.).

JOSÈPHE (Flavius).
Autobiographie. (1 vol.).
Contre Apion. (1 vol.).
Guerre des Juifs. (3 vol. parus).

JULIEN (L'empereur).
Lettres. (2 vol.).
Discours. (2 vol.).

LAPIDAIRES GRECS.
Lapidaire orphique. - Kerygmes lapidaires d'Orphée. - Socrate et Denys. - Lapidaire nautique. - Damigéron. - Evax. (1 vol.).

LIBANIOS.
Discours. (2 vol. parus).

LONGIN. RUFUS.
Fragments. Art rhétorique. (1 vol.).

LONGUS.
Pastorales. (1 vol.).

LUCIEN. (2 vol. parus).

LYCURGUE.
Contre Léocrate. (1 vol.).

LYSIAS.
Discours. (2 vol.).

MARC AURÈLE.
Écrits pour lui-même. (1 vol. paru).

MARINUS.
Proclus ou sur le bonheur. (1 vol.).

MÉNANDRE. (3 vol. parus).

MUSÉE.
Héro et Léandre. (1 vol.).

NONNOS DE PANOPOLIS.
Les Dionysiaques. (13 vol. parus).

NUMÉNIUS.
Fragments. (1 vol.).

ORACLES CHALDAÏQUES.
(1 vol.).

PAUSANIAS.
Description de la Grèce. (4 vol. parus).

PHOCYLIDE (Pseudo-).
(1 vol.).

PHOTIUS.
Bibliothèque. (9 vol.).

PINDARE.
Œuvres complètes. (4 vol.).

PLATON.
Œuvres complètes. (26 vol.).

PLOTIN.
Ennéades. (7 vol.).

PLUTARQUE.
Œuvres morales. (18 vol. parus).
Vies parallèles. (16 vol.).

POLYBE.
Histoires. (11 vol. parus).

PORPHYRE.
De l'Abstinence. (3 vol.).
Vie de Pythagore. - Lettre à Marcella. (1 vol.).

PROCLUS.
Commentaires de Platon. - Alcibiade. (2 vol.).
Théologie platonicienne. (6 vol.).
Trois études. (3 vol.).

PROLÉGOMÈNES À LA PHILOSOPHIE DE PLATON. (1 vol.).

QUINTUS DE SMYRNE.
La Suite d'Homère. (3 vol.).

SALOUSTIOS.
Des Dieux et du Monde. (1 vol.).

SAPHO-ALCÉE.
Fragments. (1 vol.).

SCYMNOS (Pseudo-)
voir GÉOGRAPHES GRECS.

SIMPLICIUS.
Commentaire du Manuel d'Épictète. (1 vol. paru).

SOPHOCLE.
Tragédies. (3 vol.).

SORANOS D'ÉPHÈSE.
Maladies des femmes. (4 vol.).

STRABON.
Géographie. (10 vol. parus).

SYNÉSIOS DE CYRÈNE.
Hymnes. (1 vol.).
Lettres. (2 vol.).

THÉOGNIS.
Poèmes élégiaques. (1 vol.).

THÉOPHRASTE.
Caractères. (1 vol.).
Métaphysique. (1 vol.).
Recherches sur les plantes. (3 vol. parus).

THUCYDIDE.
Histoire de la guerre du Péloponnèse. (6 vol.).

TRIPHIODORE.
La Prise de Troie. (1 vol.).

XÉNOPHON.
Anabase. (2 vol.).
L'Art de la Chasse. (1 vol.).
Banquet. - Apologie de Socrate. (1 vol.).
Le Commandant de la Cavalerie. (1 vol.).
Cyropédie. (3 vol.).
De l'Art équestre. (1 vol.).
Économique. (1 vol.).
Helléniques. (2 vol.).
Mémorables. (1 vol. paru).

XÉNOPHON D'ÉPHÈSE.
Éphésiaques ou Le Roman d'Habrocomès et d'Anthia. (1 vol.).

ZOSIME.
Histoire nouvelle. (5 vol.).
Tome I. Nlle éd. (1 vol.).

Série latine

dirigée par Jean-Louis Ferrary,
Directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études (IVe section)

Règles et recommandations pour les éditions critiques (latin). (1 vol.).

ACCIUS.
Œuvres. Fragments. (1 vol.).

AMBROISE (Saint).
Les devoirs. (2 vol. parus).

AMMIEN MARCELLIN.
Histoires. (7 vol. parus).

L. AMPÉLIUS.
Aide-mémoire. (1 vol.).

ANONYME.
L'annalistique romaine. (2 vol. parus).

APICIUS.
Art culinaire. (1 vol.).

APULÉE.
Apologie. - Florides. (1 vol.).
Métamorphoses. (3 vol.).
Opuscules philosophiques. Fragments. (1 vol.).

ARNOBE.
Contre les Gentils. (1 vol.).

AUGUSTIN (Saint).
Confessions. (2 vol.).

AULU-GELLE.
Nuits attiques. (4 vol.).

AURÉLIUS VICTOR.
Livre des Césars. (1 vol.).

AURÉLIUS VICTOR (Pseudo-).
Origines du peuple romain. (1 vol.).
Abrégé des Césars. (1 vol.).

AVIANUS.
Fables. (1 vol.).

AVIÉNUS.
Aratea. (1 vol.).

BOÈCE.
Institution arithmétique. (1 vol.).

CALPURNIUS SICULUS.
Bucoliques. CALPURNIUS SICULUS (Pseudo-). Éloge de Pison. (1 vol.).

CATON.
De l'Agriculture. (1 vol.).
Les origines. (1 vol.).

CATULLE.
Poésies. (1 vol.).

CELSE.
De la médecine. (1 vol. paru).

CÉSAR.
Guerre civile. (2 vol.).
Guerre des Gaules. (2 vol.).

CÉSAR (Pseudo-).
Guerre d'Afrique. (1 vol.).
Guerre d'Alexandrie. (1 vol.).
Guerre d'Espagne. (1 vol.).

CETIUS FAVENTINUS.
Abrégé d'architecture privée. (1 vol.).

CICÉRON.
L'Amitié. (1 vol.).
Aratea. (1 vol.).
Brutus. (1 vol.).
Caton l'ancien. - De la vieillesse. (1 vol.).
Correspondance. (11 vol.).
De l'invention. (1 vol.).
De l'Orateur. (3 vol.).
Des termes extrêmes des Biens et des Maux. (2 vol.).
Discours. (22 vol.).
Divisions de l'Art oratoire. - Topiques. (1 vol.).
Les Devoirs. (2 vol.).

L'Orateur. (1 vol.).
Les Paradoxes des Stoïciens. (1 vol.).
De la République. (2 vol.).
Traité des Lois. (1 vol.).
Traité du Destin. (1 vol.).
Tusculanes. (2 vol.).

CLAUDIEN.
Œuvres. (3 vol. parus).

COLUMELLE.
L'Agriculture. (4 vol. parus).
Les Arbres. (1 vol.).

COMŒDIA TOGATA.
Fragments. (1 vol.).

CONSOLATION À LIVIE, ÉLÉGIES À MÉCÈNE, BUCOLIQUES D'EINSIEDELN. (1 vol.).

CORIPPE.
Éloge de l'Empereur Justin II. (1 vol.).

CORNÉLIUS NÉPOS.
Œuvres. (1 vol.).

CYPRIEN (Saint).
Correspondance. (2 vol.).

DRACONTIUS.
Œuvres. (4 vol.).

ÉLOGE FUNÈBRE D'UNE MATRONE ROMAINE. (1 vol.).

L'ETNA. (1 vol.).

EUTROPE.
Abrégé d'Histoire romaine. (1 vol.).

FESTUS.
Abrégé des hauts faits du peuple romain. (1 vol.).

FIRMICUS MATERNUS.
L'Erreur des religions païennes. (1 vol.).
Mathesis. (3 vol.).

FLORUS.
Œuvres. (2 vol.).

FORTUNAT (Venance).
(3 vol. parus).

FRONTIN.
Les aqueducs de la ville de Rome. (1 vol.).

GAIUS.
Institutes. (1 vol.).

GERMANICUS.
Les phénomènes d'Aratos. (1 vol.).

HISTOIRE AUGUSTE.
(5 vol. parus).

HORACE.
Epîtres. (1 vol.).
Odes et Epodes. (1 vol.).
Satires. (1 vol.).

HYGIN.
L'Astronomie. (1 vol.).
Fables. (1 vol.).

HYGIN (Pseudo-).
Des Fortifications du camp. (1 vol.).

JÉRÔME (Saint).
Correspondance. (8 vol.).

JUVÉNAL.
Satires. (1 vol.).

LUCAIN.
La Pharsale. (2 vol.).

LUCILIUS.
Satires. (3 vol.).

LUCRÈCE.
De la Nature. (2 vol.).

MACROBE.
Commentaire au Songe de Scipion. (1 vol. paru).

MARTIAL.
Épigrammes. (3 vol.).

MINUCIUS FÉLIX.
Octavius. (1 vol.).

PREMIER MYTHOGRAPHE DU VATICAN. (1 vol.).

NÉMÉSIEN.
Œuvres. (1 vol.).

OROSE.
Histoires (Contre les Païens). (3 vol.).

OVIDE.
Les Amours. (1 vol.).
L'Art d'aimer. (1 vol.).
Contre Ibis. (1 vol.).
Les Fastes. (2 vol.).
Halieutiques. (1 vol.).
Héroïdes. (1 vol.).
Les Métamorphoses. (3 vol.).
Pontiques. (1 vol.).
Les Remèdes à l'Amour. (1 vol.).
Tristes. (1 vol.).

PALLADIUS.
Traité d'agriculture. (1 vol. paru).

PANÉGYRIQUES LATINS. (3 vol.).

PERSE.
Satires. (1 vol.).

PÉTRONE.
Le Satiricon. (1 vol.).

PHÈDRE.
Fables. (1 vol.).

PHYSIOGNOMONIE (Traité de). (1 vol.).

PLAUTE.
Théâtre complet. (7 vol.).

PLINE L'ANCIEN.
Histoire naturelle. (36 vol. parus).

PLINE LE JEUNE.
Lettres. (4 vol.).

POMPONIUS MELA.
Chorographie. (1 vol.).

PROPERCE.
Élégies. (1 vol.).

PRUDENCE. (4 vol.).

QUÉROLUS. (1 vol.).

QUINTE-CURCE.
Histoires. (2 vol.).

QUINTILIEN.
De l'Institution oratoire. (7 vol.).

RHÉTORIQUE À HÉRENNIUS. (1 vol.).

RUTILIUS NAMATIANUS.
Sur son retour. (1 vol.).

SALLUSTE.
La Conjuration de Catilina.
La Guerre de Jugurtha.
Fragments des Histoires. (1 vol.).

SALLUSTE (Pseudo-).
Lettres à César. - Invectives. (1 vol.).

SÉNÈQUE.
L'Apocoloquintose du divin Claude. (1 vol.).
Des Bienfaits. (2 vol.).
De la Clémence. (1 vol.).
Dialogues. (4 vol.).
Lettres à Lucilius. (5 vol.).
Questions naturelles. (2 vol.).
Théâtre. Nlle éd. (3 vol.).

SIDOINE APOLLINAIRE. (3 vol.).

SILIUS ITALICUS.
La Guerre punique. (4 vol.).

STACE.
Achilléide. (1 vol.).
Les Silves. (2 vol.).
Thébaïde. (3 vol.).

SUÉTONE.
Vie des douze Césars. (3 vol.).
Grammairiens et rhéteurs. (1 vol.).

SYMMAQUE.
Lettres. (3 vol. parus).

TACITE.
Annales. (4 vol.).
Dialogue des Orateurs. (1 vol.).
La Germanie. (1 vol.).
Histoires. (3 vol.).
Vie d'Agricola. (1 vol.).

TÉRENCE.
Comédies. (3 vol.).

TERTULLIEN.
Apologétique. (1 vol.).

TIBULLE.
Élégies. (1 vol.).

TITE-LIVE.
Histoire romaine. (27 vol. parus).

VALÈRE MAXIME.
Faits et dits mémorables. (2 vol.).

VALERIUS FLACCUS.
Argonautiques. (1 vol. paru).

VARRON.
L'Économie rurale. (3 vol.).
La Langue latine. (1 vol. paru).

LA VEILLÉE DE VÉNUS (Pervigilium Veneris). (1 vol.).

VELLEIUS PATERCULUS.
Histoire romaine. (2 vol.).

VIRGILE.
Bucoliques. (1 vol.).
Énéide. (3 vol.).
Géorgiques. (1 vol.).

VITRUVE.
De l'Architecture. (8 vol. parus).

Catalogue détaillé sur demande

CE VOLUME,
LE QUATRE CENT
QUINZIÈME
DE LA SÉRIE GRECQUE
DE LA COLLECTION
DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉ PAR LES ÉDITIONS
LES BELLES LETTRES,
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN OCTOBRE 2001
PAR PEETERS S. A.
B-3000 LOUVAIN
BELGIQUE

N° ÉDITEUR 3995